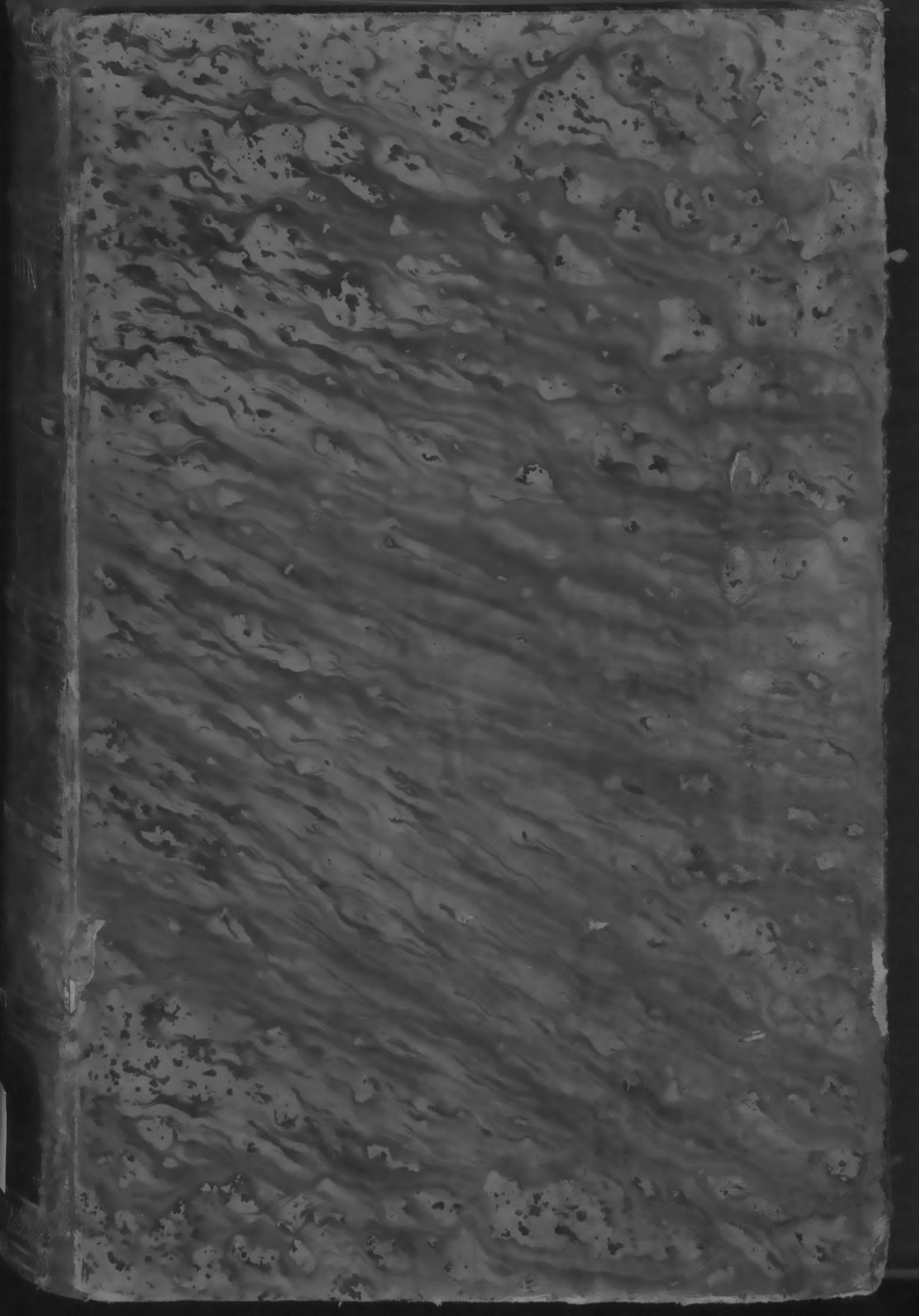


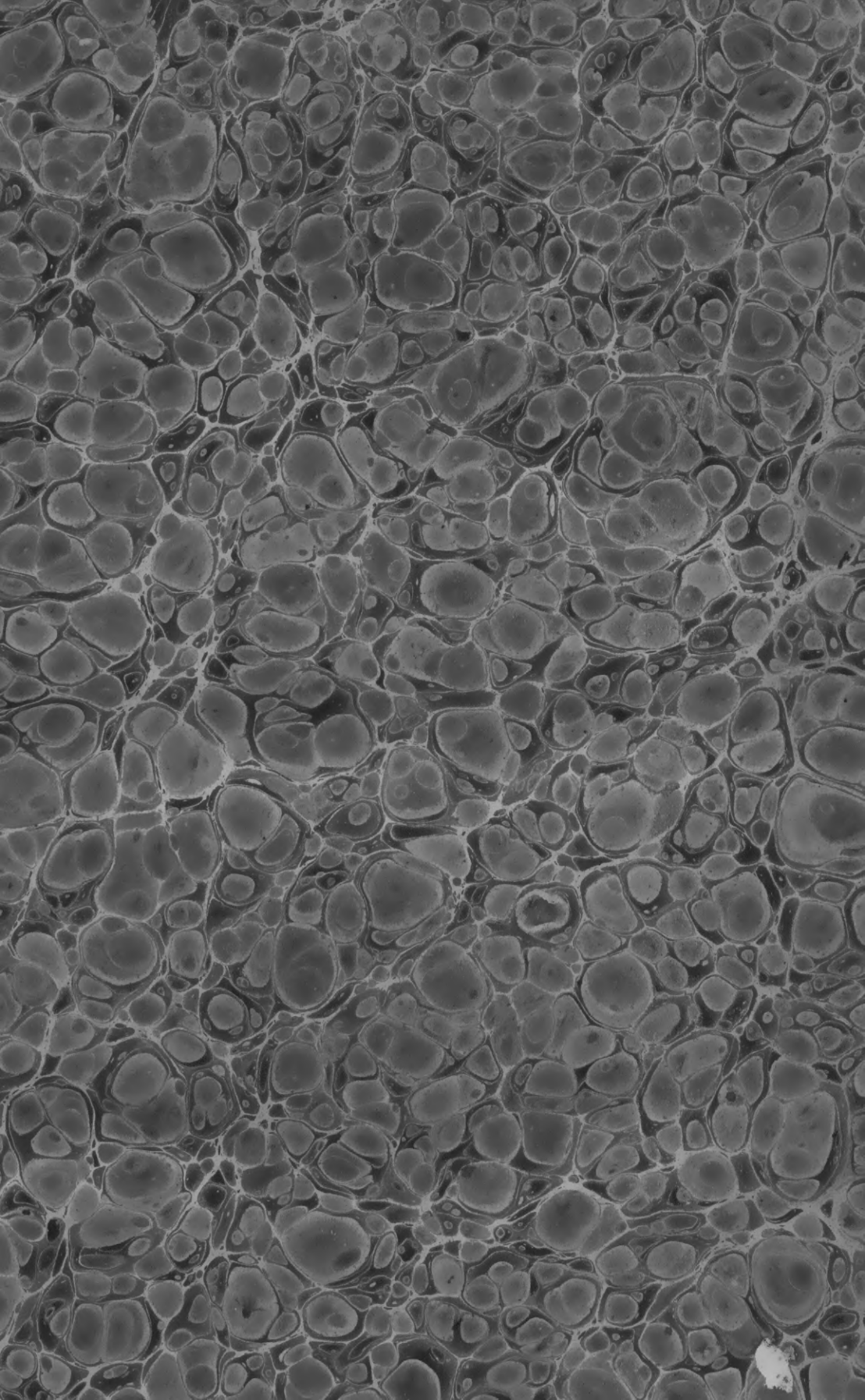


BIBLIOTECA POPULAR

Estante 4

Tabla 7

Número 422



Biblioteca Universitaria

Estante.....

16

Tabla.....

2

Número.....

934

17
2

934

Biblioteca de S. J. Coma
Valencia 167

GEOGRAPHIE
UNIVERSELLE

T. 1320786
C. 71771746

Biblioteca de St. Cruz
Valladolid 569

GÉOGRAPHIE
UNIVERSELLE

TOME CINQUIÈME

Édition de H. C.

1877

CORBEIL. — TYPOGRAPHIE DE CRÉTÉ.

Publication on 1st June

Volume 56

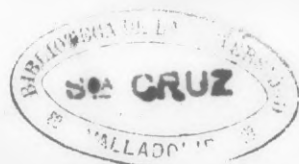


Apr. Charles aux 111. Roubaix, France

Remarque del S. de.

JERUSALEM.

Publié par Furne, Paris.



A. 2032

GÉOGRAPHIE

UNIVERSELLE

DE

MALTE-BRUN

ENTIÈREMENT REFONDUE ET MISE AU COURANT DE LA SCIENCE

PAR

TH. LAVALLÉE

PROFESSEUR DE GÉOGRAPHIE ET DE STATISTIQUE
A L'ÉCOLE MILITAIRE DE SAINT-CYR.

TOME CINQUIÈME



PARIS

FURNE ET C^{IE}, ÉDITEURS

se réservant le droit de traduction et de reproduction à l'étranger)

45, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS

MDCCCLXII

N. 2025

GÉOGRAPHIE

LIVRE DE

MATTE-BOUR

DE L'ÉCOLE



GÉOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

LIVRE VINGT-DEUXIÈME.

ASIE.

CHAPITRE PREMIER.

GÉNÉRALITÉS. — MONTAGNES ET FLEUVES. — RÉGIONS PHYSIQUES. — CLIMATS. —
HABITANTS. — RÈGNE VÉGÉTAL ET ANIMAL.

§ 1^{er}. LIMITES ET DIMENSIONS. — OROGRAPHIE. — Le nom d'Asie désignait, selon Homère, Hérodote et Euripide, une contrée de la Lydie qu'arrosait le Caystre. Il paraît naturel que les Grecs aient étendu peu à peu ce nom d'une seule province à toute l'Asie Mineure, et ensuite aux autres contrées orientales, à mesure qu'ils en eurent connaissance.

Les limites de l'Asie sont en partie naturelles et constantes, en partie de convention. Au sud-ouest, le détroit de Bab-el-Mandeb et le golfe d'Arabie la séparent de l'Afrique, à laquelle l'isthme de Suez la rattache. Vers l'occident, la mer Méditerranée, l'Archipel, les détroits des Dardanelles et de Constantinople, la mer Noire, forment la séparation de l'Asie et de l'Europe; mais depuis le détroit de Caffa jusqu'à celui de Waïgatz, la limite devient incertaine; on est convenu aujourd'hui de la tracer par une ligne qui suivrait la crête des monts Caucase jusqu'au cap Apchéron, dans la mer Caspienne, par la côte de cette mer jusqu'à l'embouchure de l'Oural, par le cours de cette rivière, enfin par la crête des monts Ourals¹. Depuis le détroit de Waïgatz, la mer Glaciale borne l'Asie. Cette partie du monde est parfaitement séparée de l'Amérique septentrionale par le détroit de Behring; à partir de ce détroit, le grand Océan (ou l'Océan Pacifique) forme sa limite orientale jusqu'au détroit de Malacca. Au sud, l'Océan Indien sépare l'Asie de l'Afrique.

¹ Voir la note de la page 339, tome I.

Circonsrite dans les bornes que nous venons d'indiquer, l'Asie offre, avec ses îles, une surface qu'on peut évaluer à 2,100,000 lieues géographiques carrées ou 933,350 myriamètres, c'est-à-dire plus de cinq fois la superficie de l'Europe. Sa plus grande longueur, prise obliquement depuis l'isthme de Suez jusqu'au détroit de Behring, est de 1,063 myriamètres. Prise sous le 30° parallèle, de Suez à Nanking, cette longueur n'est que de 960 myriamètres; sous le 40° parallèle, du détroit des Dardanelles à la Corée, elle est de 965 myriamètres, et sous le cercle polaire de 569 myriamètres. Sa largeur du nord au sud se mesure entre le cap Comorin dans l'Inde et le cap Taïmoura en Sibérie, et s'élève à 682 myriamètres; depuis le cap Severo-Vostotchnoï jusqu'au cap Romania, à l'extrémité de la presqu'île de Malacca, elle est de 812 myriamètres. Il résulte de ces dimensions que la principale masse du continent de l'Asie est située dans la zone tempérée septentrionale.

Ainsi que ces dimensions presque égales doivent le faire préjuger, l'Asie figure une sorte de tronc de pyramide quadrangulaire, dont la face nord est tournée vers l'océan Glacial, dont la face orientale est tournée vers le grand Océan, dont la face sud est tournée vers l'océan Indien, et dont la face occidentale est tournée vers la Méditerranée. La base du tronc est occupée par un immense plateau qui se décompose en deux autres : plateau central ou chinois, plateau ou dépression des mers Caspienne et d'Aral.

D'après cela, on doit supposer que le système orographique de l'Asie se compose de quatre grandes chaînes parallèles deux à deux et talutant les quatre faces du plateau central. Ces quatre chaînes, dont la disposition et l'enchaînement sont très-confus et fort mal connus, forment le système *central* ou *himalayen*, dont les ramifications s'étendent dans toute l'Asie. On doit en regarder comme des appendices quatre autres systèmes de hauteurs beaucoup moins considérables et qui semblent isolés : le système *ouralien*, qui remplit la plus grande partie de l'isthme de jonction entre l'Europe et l'Asie; le système *caucasien* ou *taurique*, qui forme l'isthme de séparation entre la mer Noire et la mer Caspienne; le système *arabique*, dans la presqu'île d'Arabie; le système *indien*, dans la presqu'île de l'Hindoustan.

On peut diviser en quatre chaînes ou groupes le système himalayen : celui de l'*Altaï*, celui du *Thian-chan*, celui du *Kouen-loun* et celui de l'*Himalaya*.

Le groupe de l'Altaï entoure les sources de l'Irtyche et du Ieniseï : à l'est il prend le nom de *Tangnou*, celui de monts *Sayaniens* entre les lacs Kousoukoul et Baïkal, plus loin celui de *Haut-Kentaï* et de monts de *Daourie*; enfin au nord-est il se rattache au *Iablonnoi-Khrebet* (chaîne des Pommes) et aux monts *Stanovoï*, qui se prolongent le long de la mer d'Okhotsk jusqu'au cap Oriental. Selon les géographes chinois, l'Altaï s'étend sur une longueur de 21,000 li, ou environ 1,400 kilomètres; plusieurs branches, dont quatre principales, s'en détachent. Il s'étend, dans sa largeur moyenne, entre le 50° de latitude et le 51° 30'; mais en y comprenant les chaînes qui en dépendent, il occupe l'espace qui sépare le 48° et le 51° parallèle. C'est dans la chaîne que les géographes nomment Grand-Altaï que se trouve, sous le 46° parallèle, une cime appelée en mongol Sommet de l'Altaï (*Alta-ii-niro*) : est-elle, comme l'indique son nom, le point culminant du groupe? C'est ce que l'on ignore encore. Elle aurait alors au moins 3,600 mètres de hauteur, puisque le sommet, appelé en kalmouk *Alastau* (Mont-Chauve), sur la rive gauche de la Tchouïa, paraît s'élever à

près de 3,500 mètres, et que le *Tagtau* en a 3,200. Le Tangnou doit être aussi très-haut, puisqu'il est toujours couvert de neige. Ces montagnes paraissent d'autant plus élevées, que les plaines qui leur servent de base le sont peu; ainsi celles qui s'étendent au sud du lac Dzaïssang et au nord du lac Balkachi ne sont pas à plus de 600 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Au nord du lac Dzaïssang, elles n'ont que 500 mètres, et plus loin, sur les bords de l'Irtyche, elles n'ont que 350 mètres; enfin, près de Barnaoul, sur la rive gauche de l'Obi, elles n'ont pas 150 mètres.

Entre le 50° et le 59° parallèle se prolonge de l'est à l'ouest, sur une étendue de 1,000 kilomètres environ, une chaîne qui va se terminer dans la steppe des Kirghiz. C'est un long plateau où culminent quelques montagnes peu élevées et qu'on appelle *Alghinskoi*.

Ce que l'Altaï offre de remarquable intéresse principalement la géognosie : il a été soulevé à travers une fissure qui forme, suivant M. de Humboldt, la ligne de partage des eaux entre les affluents du Sara-sou au sud, dans la steppe, et ceux de l'Irtyche au nord. C'est de cette fissure, qui suit la même direction sur une étendue de 16 degrés de longitude, que sont sortis ces granits disposés en couches sans alternances de gneiss, et sans même faire aucun passage à cette roche. Ces schistes argileux et traumatiques (*grauwacke*), en contact avec les diabases, renferment des pyroxènes, des couches de jaspe, des roches calcaires compactes de transition et devenues grenues, enfin une partie des mêmes substances métalliques que l'on trouve dans le Petit-Altaï, d'où part cette fissure, c'est-à-dire la galène argentifère, la malachite, le cuivre natif et la diopside. D'un autre côté, c'est-à-dire au nord du lac Dzaïssang, entre la forteresse de Boukhtarma et la petite ville d'Oust-Kamenogorsk, l'Irtyche traverse la chaîne que les géographes appellent le Petit-Altaï, et remplit une immense fissure, un véritable filon ouvert, ou plus exactement une faille. C'est dans cette vallée longitudinale que M. de Humboldt a trouvé le granit répandu dans les schistes argileux.

A l'est de l'Irtyche, et non loin des bords de l'Obi, s'étendent plusieurs rameaux de l'Altaï. Celui que les Russes nomment *Kolyvan* est composé de stéaschiste, de schiste argileux, de calcaire, de quartz et de diorite : on y trouve aussi des grès houillers. Les stéaschistes, les schistes, le calcaire, le quartz et la diorite sont riches en filons d'argent et de plomb; les montagnes que forment ces richesses n'atteignent pas plus de 1,000 mètres; leurs flancs sont couverts de dépôts diluviens aurifères. Deux autres rameaux, les monts *Salair* et les monts *Khoksoun*, composés à peu près des mêmes roches que les monts Kolyvan, renferment également des roches métalliques : les premiers des sables aurifères, et les seconds des mines d'argent. M. de Humboldt porte à 70,000 marcs la quantité d'argent fin que fournissent les exploitations de l'Altaï, et à 1,900 marcs celle de l'or de lavage; mais il est probable que ces produits ont augmenté par la découverte de nouveaux gisements faite dans ces dernières années.

L'Altaï ne présente pas, comme les Alpes, des cimes déchirées ou dentelées et des aiguilles ou des pyramides colossales; il se termine, au contraire, par de larges plateaux granitiques dont la roche se décompose, et couvre de gravier ses sommets et ses flancs. Près des sources de l'Irtyche, les ravins montrent des alternances de por-

phyre, de granit et de schiste. Vers Tcharysk et Tomsk, le porphyre se présente en masses imposantes. Les terrasses inférieures de ces montagnes sont couvertes de dépôts de transport composés de cailloux roulés de granit, de gneiss et de porphyre, parmi lesquels on trouve des agates, des cornalines et des calcédoines. Dans les plaines, le dépôt d'alluvion renferme des bois siliciés.

Le *Tarbagataï* ou mont des Marmottes, ainsi appelé de la grande quantité de ces animaux qu'on y trouve, est une chaîne de l'Altaï qui borde à l'orient la steppe des Kirghiz, entre les lacs Dzaïssang et Balkhachi. Cette chaîne est fort élevée; elle forme presque un angle droit avec celle que les géographes nomment Grand-Altaï, dont un des sommets, le Kourtou-dabahn, c'est-à-dire le mont à monceaux de neige, va se joindre au Gourbi-dabahn, et donne naissance à l'Irtyche. C'est dans le bassin que forment ces deux chaînes avec celle du Thian-chan, au sud, que l'on trouve des cavernes de sel ammoniac, des solfatares fumantes, et le volcan d'*Araltoubé*, montagne conique située au centre du lac Alakoul, et dont un grand nombre de témoignages et de traditions attestent l'ignition dans les temps historiques¹.

Le groupe du *Thian-chan*, nom chinois qui signifie monts Célestes, porte aussi ceux de *Siue-chan* (mont Neigeux) et de *Pe-chan* (mont Blanc). Sa latitude moyenne est le 42° degré; son point culminant paraît être la masse de montagnes remarquable par ses trois cimes couvertes de neiges perpétuelles, et connue sous le nom de *Bokhda-oola* (montagne Sainte), et qui a 5,800 mètres de hauteur. Du Bokhda-oola et du *Khatoun-bokhda* (mont majestueux de la Reine), le Thian-chan, se dirige à l'est vers Bar-koul, où, au nord de Hami, il s'abaisse brusquement et s'aplanit au niveau du désert élevé nommé le Grand-Gobi ou Chamo. Si du Bokhda-oola on se dirige vers le nord-ouest, on trouve près du lac Balkach ou Balkhachi la chaîne appelée *Tarbagataï*, qui se réunit à celle d'*Ala-tau* par une suite de collines. Au sud de l'*Ala-tau* se dirige, du nord au sud, un dos de montagnes qui porte le nom de *Bolor* ou *Belourtagh*, et sépare la Petite-Boukharie de la Grande. Elle traverse le prolongement occidental du Thian-chan, qui prend le nom de *Mouztagh*. Celui-ci, à l'ouest des monts Bolor, est appelé *Asferah-tagh*, et se couvre de neiges perpétuelles. La chaîne du Bolor est si âpre et si impraticable, dit M. de Humboldt, qu'il ne s'y trouve que des cols qui, depuis les temps les plus anciens, ont été fréquentés par les armées et les caravanes : l'un, au sud, est entre Badahkchan et Tchitral; l'autre, au nord, est à l'est d'Ouchi, aux sources du Sihoun.

La chaîne du Bolor, en unissant le Thian-chan au *Kuenlun* ou *Kouen-loun*, appelé aussi *Koulkoun*, forme avec ces deux chaînes un seul groupe. La partie la plus voisine du Bolor porte le nom de *Thsoung-ling*, c'est-à-dire *monts des Oignons* ou *montagnes Bleues*. Ces montagnes sont remplies de glaciers et couvertes de neiges profondes. Les routes qui les traversent sont roides et difficiles. Le Thsoung-ling est riche en rubis, en lapis-lazuli et en turquoises.

L'*Hindou-koh* paraît être la continuation occidentale du Thsoung-ling ou du Kouen-loun : c'est une chaîne considérable qui part du mont Bolor et se continue de l'est à l'ouest jusqu'au delà de Téhéran, au sud de la mer Caspienne.

Du Thsoung-ling, le Kouen-loun se dirige de l'ouest à l'est, sous le nom d'*Oncouta*,

¹ *Fragments de géologie et de climatologie asiatiques*, par M. de Humboldt.

au delà des sources du Hoang-ho où fleuve Jaune, et pénètre avec ses cimes neigeuses dans la Chine proprement dite. Au nord, et presque sous le méridien de ces sources, se trouve le *Khoukhou-noor* ou *lac Bleu*, qui a plus de 100 kilomètres de longueur et 300 de circonférence : il donne son nom au pays au milieu duquel il est situé et aux montagnes qui le bordent au nord, et qui vont s'appuyer sur la chaîne neigeuse des *Nanchan*, *Ki-lianchan* et *Alachan-oola*, en chinois *Holan*, qui s'élèvent au nord du Hoang-ho. Entre ces chaînes et celles du Thian-chan, les montagnes du Tangout bornent au nord le haut désert de Gobi.

Au sud de la chaîne du Bolor s'étend celle de l'*Himalaya*, qui se dirige généralement du nord-ouest au sud-est. Mais bien qu'elle ne soit pas parallèle au Kouen-loun, elle s'en rapproche tellement sous le 70° degré de longitude, qu'elle semble ne former qu'une seule masse avec l'Hindou-koh et le Thsoug-ling. Le sommet le plus remarquable de l'Himalaya est le *Tchamoulari*, qui paraît dépasser de plus de 20 mètres la hauteur du *Dhavaladgiri*, qui en a 8,176. On le distingue des plaines du Bengale à plus de 300 kilomètres de distance. Le nom de Dhavaladgiri signifie mont Blanc. Le *Djavahir* vient ensuite ; il a 7,847 mètres. Tout le monde sait aujourd'hui que les cimes de l'Himalaya sont les plus hautes du globe ; mais la température de certaines localités y indique de profondes dépressions du sol. Ainsi la douceur des hivers et la culture de la vigne dans les jardins de H'lassa annoncent l'existence de vallées profondes et d'affaissements circulaires. Du mont *Kailas*, en tibétain *Gang-disri* (mont couleur de neige), partent la chaîne de *Kara-Koroum*, qui se dirige au nord-ouest, les chaînes de *Hor* et de *Dzang*. Le Hor se rattache au Kouen-loun, en passant près du *Tengri-noor* (lac du Ciel), plus considérable encore que le Khoukhou-noor. Le Dzang, plus méridional, borde la longue et profonde vallée dans laquelle coule le *Dzang-bo* ou *Tsampou*, fleuve qui, selon Klaproth, est identique avec l'Irraouaddy.

Au sud du mont Kailas, à l'est du Djavahir et à la naissance de la chaîne du Dzang, on remarque deux lacs situés à peu de distance l'un de l'autre. Le plus méridional, appelé *Manassorovar* ou *Mapham-dalaï*, long de 20 kilomètres et large de 16, est aux yeux des Hindous le lieu de pèlerinage le plus sacré. On recueille sur ses bords le meilleur borax du Tibet ; ses environs sont riches en lapis et en dépôts diluviens aurifères. Ses eaux limpides s'écoulent dans l'autre lac, au pied du Kailas. Celui-ci, nommé *Ravana-hrada* ou *Lanka*, est plus considérable : il a 30 kilomètres de longueur sur 13 de largeur, mais il n'offre rien de remarquable.

Entre les méridiens de Gorkha et de H'lassa, la chaîne de l'Himalaya envoie au nord, vers la rive droite du Dzang-bo, plusieurs rameaux couverts de neiges perpétuelles, dont le plus haut est le *Yarla-Chamboï-gangri*, c'est-à-dire, en tibétain, *la montagne neigeuse dans le pays du Dieu existant par lui-même*. Cette cime est à l'est du lac *Yar-brok-youthso*, que nos cartes nomment *Palté*, probablement du nom d'une ville située au nord que les Tibétains nomment *Bhaldi*. Ce lac ressemble à un anneau, parce qu'une île en occupe le centre et presque toute l'étendue.

La chaîne de l'Himalaya est composée de granit, de gneiss, de micaschiste avec disthène, et d'amphibolites connues sous les noms de diorite et de *grünstein primitif*. Lorsqu'on examine la constitution géognostique de cette importante chaîne, entre les méridiens du lac Manassarovar et le glacier des sources du Gange, on est frappé, dit

M. de Humboldt, de la ressemblance parfaite qu'elle offre avec celle des Alpes dans les environs du mont Saint-Gothard.

Le système himalayen s'étend jusqu'aux extrémités orientales de l'Asie, au sud-est comme au nord-est. C'est une de ses chaînes qui va former la presqu'île de Malacca, tandis qu'une autre se termine au bord du May-kang ou May-kaoung, sous le nom de Kimoïs. A l'est, une autre chaîne aux sommets neigeux traverse la Chine et donne naissance à l'île de Formose. C'est probablement un prolongement semblable appartenant au Thian-chan qui va former la presqu'île de Corée et les îles du Japon.

Cet immense système présente des volcans dans quelques points et des roches volcaniques à l'ouest comme à l'est, au nord comme au sud. Nous avons vu que le volcan d'*Araltoubé* appartient au groupe de l'Altai; le *Péchan* ou mont Blanc, appelé aussi *Ho-chan*, c'est-à-dire montagne de feu, dépend de la chaîne du Thian-chan. Des relations qui ne sont pas très-anciennes, entre autres celles des missionnaires, nous montrent que ce volcan vomissait sans interruption du feu et de la fumée. Au sud de cette montagne, les flancs du Thian-chan sont remplis de cavernes et de crevasses d'où l'on tire une grande quantité de sel ammoniac. Au sud de la chaîne du Thian-chan se trouve le volcan de *Tour-fan*, appelé aussi *Ho-tcheou*, du nom d'une ville aujourd'hui détruite.

En terminant cette esquisse des montagnes de l'Asie centrale, nous devons faire remarquer que tout l'espace compris entre les monts *Alatau*, *Tchingistan* et *Moughodjar*, jusqu'aux bords de la mer Caspienne et jusqu'au dernier coude que forme le Djihoun ou l'Amour avant de se jeter dans le lac Aral, c'est-à-dire toute la contrée qu'on a toujours appelée jusqu'à présent *plateau de la Tartarie*, forme une vaste dépression dans laquelle le niveau de la mer Caspienne et celui du lac Aral sont les parties les plus basses : de telle sorte que les eaux de la mer Caspienne sont à 30 mètres au-dessous du niveau de l'Océan, et celles du lac Aral à 70 mètres. Mais cette dépression ne cesse point au bord oriental de la mer Caspienne, elle se continue en Europe : Astrakhan est à 100 mètres au-dessous des eaux de l'Océan. Les bords de ce vaste bassin se relèvent insensiblement, d'un côté en suivant les rives du Terek, du Manytch, de la Sarpa et du Volga, jusqu'aux collines qui s'étendent depuis la rive gauche de ce fleuve jusqu'à Orenbourg, de sorte que cette ligne est exactement au niveau de l'Océan; tandis que tout le terrain qui s'étend à l'est de cette ligne s'incline vers la mer Caspienne.

« La formation de ce creux, de cette grande concavité de la surface, dans le nord-ouest de l'Asie, me paraît, dit M. de Humboldt, être en rapport intime avec le soulèvement des montagnes du Caucase, de l'Hindou-koh et du plateau de la Perse, qui bordent la mer Caspienne et le Mavernalnahr au sud; peut-être aussi plus à l'est, avec le soulèvement du grand massif que l'on désigne par le nom bien vague et bien incorrect de plateau de l'Asie centrale. Cette concavité de l'ancien monde est un *pays-cratère*, comme le sont sur la surface lunaire Hipparque, Archimède et Ptolémée, qui ont plus de 30 lieues de diamètre, et qu'on peut plutôt comparer à la Bohême qu'à nos cônes et cratères des volcans¹. »

Les monts Ourals se distinguent du nord au sud en monts *Poyas*, *Oural Verkhoutou-*

¹ *Fragments de géologie et de climatologie asiatiques*, pages 10 et suivantes.

rien, *Oural d'Iekaterinbourg* et *Oural Bachkirien*. Les rameaux qui s'en détachent sont peu élevés et portent les noms de 'monts *Obtchei-syrt*, *Ilmen*, *Gouberlinsk*, en Europe, et ceux de *Moughodjar* et d'*Oust-Ourt*, en Asie. On a considérablement exagéré la hauteur de ces montagnes. Non-seulement elles sont peu élevées au-dessus du niveau de la mer, mais elles le paraissent encore moins qu'elles ne le sont réellement. Cette illusion est l'effet de la grande largeur de la chaîne, qui couvre partout un espace de plus de 200 kilomètres. On n'y trouve point les précipices, les cascades, les torrents, les grands traits qui caractérisent les montagnes très-élevées. Sa hauteur ne dépasse pas 1,250 mètres.

La partie méridionale des monts Ourals est composée de trois chaînes parallèles dirigées du nord-est au sud-ouest et séparée par deux vallées dont la plus large est celle de l'Oural ou de l'Iaïk. La chaîne occidentale est composée de granit, de gneiss, de micaschiste et d'une roche essentiellement siliceuse appelée quartzite. L'*Iaïk* ou l'*Oural* est un fleuve dont le cours tortueux a plus de 2,500 kilomètres de longueur. Dans sa partie supérieure, ses bords sont hérissés de rochers escarpés et très-hauts, formés de serpentines et de diorites aurifères; mais en s'approchant de la mer Caspienne ils deviennent plats, et ses eaux serpentent à travers des steppes arides et couvertes d'efflorescences salines. C'est par plusieurs bras, dont trois principaux, qu'il se jette dans la mer. Aux approches de l'hiver ce fleuve devient extrêmement poissonneux. On croit que l'Oural est le *Rhymnus* des anciens.

Dans la chaîne orientale dominant des granits riches en beaux minerais de fer et de cuivre. Les monts Ilmen sont composés principalement de granit-gneiss, au milieu desquels se trouvent des syénites, des pegmatites, des quartzites et des calcaires grenus. Sur les bords de la Belaïa, entre la chaîne occidentale et moyenne, et sur le côté oriental des monts *Irendik*, on remarque l'association des roches de talcschistes, diorites et serpentines. Ces dernières roches, dans plusieurs localités, renferment des dépôts de cuivre et d'or; c'est à leur décomposition et à celle du schiste siliceux que sont dues les alluvions qui fournissent par le lavage la plupart de l'or que l'on tire de cette contrée. Quelques montagnes que nous n'avons point encore nommées, telles que celles de *Ouachkovsk*, sont granitiques; celles de *Tachkou-targavsk* et celles de *Maldakavsk* sont composées de diorites, de schiste talqueux et de granits à grain fin.

Les mines de fer sont extrêmement abondantes dans les monts Ourals: une seule localité suffira pour en donner une idée. La montagne de Blagodats, située dans la chaîne orientale, sur le versant asiatique, est une butte conique d'environ 240 mètres de hauteur au-dessus de la petite rivière de la *Kouchva*. « Sa forme arrondie, son sommet conique et son isolement la rendaient remarquable avant que l'on eût commencé l'exploitation des mines qu'elle recélait, et les travaux que l'on y a faits lui donnent une forme encore plus pittoresque. Près de la moitié du cône a conservé ses arbres et sa verdure; une partie de l'autre moitié est dépouillée de la forêt qui la couvrait et sillonnée de chemins pour les diverses exploitations; le reste de la montagne, depuis le pied jusqu'au sommet, est taillé en gradins d'une hauteur prodigieuse, et disparaîtra peu à peu sous les marteaux des mineurs. Mais des siècles s'écouleront avant que l'on soit dans le cas d'attaquer les parties de la montagne qui sont encore intactes. Cependant, comme les forges de la *Kouchva*, de la *Toura* et

plusieurs autres tirent de Blagodat le minerai qu'elles travaillent, la quantité de fer que cette montagne fournit chaque jour s'élève à plus de 1,000 quintaux et à peu près le double de minerai. La masse métallique dont la montagne est presque entièrement formée s'enfonce au-dessous du niveau de la rivière à une profondeur que la sonde n'a pas pu mesurer. Lorsqu'en suivant le mode actuel d'exploitation, la montagne sera totalement rasée, loin que la mine soit épuisée, elle n'aura pas même donné la moitié du métal qu'elle contient¹. »

A l'est des monts Moughodjar commence une région remarquable en ce qu'elle est dépourvue de montagnes et de collines et qu'elle est couverte de petits lacs jusque sur les bords de l'Irtyche, c'est-à-dire jusqu'à la naissance de l'Altaï. Cette région comprend deux groupes principaux de ces lacs : celui du *Balek-Koul* et celui du *Koum-Koul*, au sud du précédent; elle indique, dit-on, une ancienne communication d'une masse d'eau avec le lac *Ak-Sakal*, encore plus au sud, et dans lequel se jettent le *Tourgai* et le *Kamichloï-Irghiz*, ainsi qu'avec le grand lac Aral. « C'est, dit M. de Humboldt², comme un sillon que l'on peut suivre au nord-est au delà d'Omsk, entre l'Ichim et l'Irtyche, à travers la steppe de Baraba, où les lacs sont si nombreux, puis au nord au delà de l'Ob à Sourgout, à travers le pays des Ostiaks de Berezof, jusqu'aux côtes marécageuses de la mer Glaciale. Les anciennes traditions que les Chinois conservent d'un grand lac *Amer* dans l'intérieur de la Sibérie, lac que traversait le cours du Ieniseï, se rapportent peut-être au reste de cet antique épanchement du lac Aral et de la mer Caspienne au nord-est. Le dessèchement de la steppe de Baraba, que j'ai vue en allant de Tobolsk à Barnaoul, augmente constamment par la culture; et l'opinion que M. Klaproth a énoncée relativement à la *mer amère* des Chinois est de plus en plus confirmée par les observations géognostiques faites sur les lieux. Comme s'ils eussent été assez heureux pour deviner l'ancien état de la surface de notre globe lorsque les cours d'eau et l'évaporation ne présentaient pas les mêmes phénomènes qu'aujourd'hui, les Chinois nomment la plaine salée qui entoure l'oasis de Hami, au sud du Tchian-chan, la *mer desséchée* (Han-Hai). »

Le système caucasique se compose de deux groupes distincts : celui du Caucase au nord et celui du Taurus au sud. Le premier s'étend depuis la mer Caspienne jusqu'à la mer Noire; il est formé d'une chaîne dirigée du sud-est au nord-ouest. Un de ses rameaux au sud va se rattacher au second groupe, composé des monts *Taurus*, qui se dirigent vers l'ouest, et des monts *Elvend*, qui prennent la direction du sud-est. On peut y rattacher aussi le groupe du *Liban*, bien qu'il en soit séparé par la vallée qu'arrose l'Oronte. Si le versant européen ou septentrional du Caucase ne présente que des vallées étroites arrosées par de nombreux cours d'eau, il n'en est pas de même du versant asiatique ou méridional : sur celui-ci, le bassin du *Kour*, dirigé de l'ouest à l'est vers la mer Noire, n'a pas moins de 600 kilomètres de longueur. A l'opposé se trouve celui du *Rion*, dont les eaux se déchargent dans la mer Noire, et qui a environ 200 kilomètres de longueur.

Le massif du Caucase se divise dans toute sa longueur en plusieurs bandes parallèles; la plus haute, celle du milieu, dont les cimes sont couvertes de neiges éter-

¹ Ferry, article *Oural*s, dans la Géographie physique de l'*Encyclopédie méthodique*.

² *Fragments de géologie et de climatologie asiatiques*.

nelles, est granitique; les deux autres sont composées de schiste argileux auquel sont subordonnées des masses de porphyre dont la structure est basaltique. Aux bandes schisteuses succèdent des bandes calcaires dans lesquelles on remarque des filons métalliques.

Le système arabe, entièrement séparé du précédent, comprend les différents groupes qui s'élèvent au milieu des déserts sablonneux de l'Arabie. Ces groupes sont au nombre de trois : 1° celui du mont *Sinaï*, le moins important par son étendue, mais le plus considérable par son élévation; 2° celui de *Tehama*, dont la principale branche s'étend généralement du nord au sud, et qui projette vers le nord-est plusieurs rameaux; 3° celui d'*Oman*, qui borde le littoral du golfe d'Oman et du golfe Persique. Le second groupe passe pour être généralement granitique.

Le système indien est séparé de l'himalayen par le cours du Gange. Ses principaux groupes sont les monts *Nilgherry*, les *Ghattes occidentales*, les *Ghattes orientales* et les monts *Vindhia*.

§ II. RÉGIONS PHYSIQUES. — HYDROGRAPHIE. — Les systèmes de montagnes de l'Asie, et principalement le système de l'Himalaya, partagent cette partie du monde en 5 régions. La région centrale est un assemblage de plateaux et de plaines compris principalement entre les monts Bolor à l'ouest, le Thian-chan et l'Altaï au nord, les monts Himalaya au sud et l'Ala-chan à l'est. On y remarque à l'occident le plateau de la *Petite-Boukharie*, au sud celui du *Tibet occidental* et celui du *Tibet oriental*, à l'est celui de la *Mongolie*, et au nord celui de *Bichbalik* et celui de la *Dzoungarie*. On peut y comprendre aussi le vaste désert de *Gobi* ou de *Chamo*, dans lequel on ne voit que des lacs salés, de petites rivières qui se perdent dans les sables, et, pour rappeler le souvenir de la végétation, quelques pâturages ou quelques buissons chétifs. Dans toute cette région, située entre le 28° et le 50° parallèle, l'hiver est très-long et l'été fort court : cette saison y développe une chaleur insupportable, augmentée encore par la répercussion des sables dans les déserts.

Deux grandes régions s'appuient, l'une au sud, l'autre au nord, à la précédente. La région méridionale ou l'*Inde*, garantie des vents glacés du nord par les montagnes du Tibet, s'incline fortement vers les tropiques et l'équateur. Arrosé par de nombreux et larges fleuves, son riche sol reçoit toujours les feux du soleil et s'imprègne des exhalaisons d'une mer que l'hiver n'enchaîne jamais. Quel contraste entre ces contrées fertiles et les tristes solitudes de la région septentrionale, de cette vaste Sibérie tout entière penchée vers le pôle et vers la mer Glaciale, dont l'atmosphère ne reçoit des mers voisines que des particules chargées du froid polaire !

La région orientale, qui se confond insensiblement avec la région centrale, présente trois parties distinctes. Une large chaîne de montagnes, couvertes en partie de neiges éternelles, s'étend du plateau de Mongolie jusqu'en Corée. Au nord de ces montagnes, l'Amour se tourne d'abord vers le sud-est, mais bientôt vers le nord-est. Ces contrées, désignées communément sous le nom de *Tatarie chinoise*, ressemblent à l'Asie septentrionale, quoiqu'elles soient situées sous les latitudes de la France. La masse du froid qui, pour ainsi dire, couve sur la Tatarie, et d'un autre côté la température constante du grand Océan, jointe à une exposition directement orientale, donnent à la Chine propre un climat moins chaud que celui de l'Asie méridionale; ce

vaste pays, quoiqu'il dépasse un peu le tropique et ne s'élève guère au delà du 40° degré de latitude boréale, renferme tous les climats européens. La troisième partie de la région orientale de l'Asie est formée par cette prodigieuse chaîne d'îles et presque îles volcaniques qui s'élèvent à peu de distance du continent, et représentent comme une immense haie contre laquelle la fureur de l'Océan vient se briser. Voisine d'un côté des régions du tropique, de l'autre du froid plateau de l'Asie centrale, et environnée d'un élément tumultueux et inconstant, cette région maritime, inséparable du continent asiatique, présente nécessairement d'innombrables variations de température.

La cinquième grande région de l'Asie se détache plus qu'aucune des autres de la masse du continent. La mer Caspienne, le Pont-Euxin, la Méditerranée et les golfes Persique et Arabique donnent à l'*Asie occidentale* quelques ressemblances avec une grande péninsule. L'Asie orientale est en général humide; l'occidentale est sèche, et même en quelques endroits aride; l'une a le ciel orageux et souvent nébuleux; l'autre jouit de vents constants et d'une grande sérénité d'atmosphère; l'une a des chaînes de montagnes escarpées, que séparent des plaines marécageuses; l'autre est composée de plateaux en grande partie sablonneux et peu inférieurs en élévation aux chaînes de montagnes qu'ils portent sur leur dos, et de plaines basses, dont nous parlerons bientôt. Dans l'Asie orientale on voit les fleuves de long cours se suivre de très-près; tandis que dans l'Asie occidentale il n'y en a que deux ou trois d'un volume considérable; mais, en revanche, on y trouve beaucoup de lacs sans écoulement. Enfin, la proximité de l'immense foyer de chaleur que renferme l'Afrique donne à une grande partie de l'Asie occidentale une température bien plus chaude que celle dont jouit même l'Asie méridionale.

D'après le système orographique de l'Asie, cette partie du monde se trouve partagée, sous le rapport hydrographique, en quatre versants extérieurs, outre les versants intérieurs du plateau central : 1° versant de la mer Glaciale, qui est formé par le revers occidental des monts Ourals, le revers septentrional de l'Altaï, le revers oriental des monts Iablonoi et Stanovoï. Il est parcouru par : l'*Oby*, qui a 3,300 kilomètres de cours et se grossit de l'*Irtyshe*, ayant 2,500 kil. de cours; le *Ieniséi*, qui a 3,500 kil. de cours et se grossit des deux *Tongouska*, ayant de 1,600 à 1,800 kil. de cours; la *Lena*, qui a 3,000 kil. de cours et se grossit du *Vitim*, de l'*Aldan*, de l'*Olekma*, ayant 1,200 kil. de cours; l'*Indighirka* (1,300 kil.), la *Kolyma* (1,200 kil.), etc.

2° Versant du grand Océan, formé par la pente méridionale des monts Stanovoï et Iablonoi et par la pente orientale des montagnes de la Chine, du Tibet, de Siam et de Malacca. Il est parcouru par : 1° l'*Amour* ou *Saghalien*, ayant 3,000 kilomètres de cours et grossi du *Soungari*, qui en a 1,100; 2° le *Hoang-ho*, ou fleuve Jaune, qui a plus de 3,000 kil. de cours; 3° le *Yan-tseu-kiang*, ou fleuve Bleu, qui a plus de 4,000 kil. de cours et se grossit du *Kiu-scha-kiang*, qui en a 1,500; 4° le *May-Kang*, qui a 3,000 kil. de cours; 5° le *Meinam*, qui en a 1,200.

3° Versant de la mer des Indes, formé par la pente occidentale des montagnes de Malacca, par la pente méridionale de l'Himalaya, de l'Hindou-koh, des montagnes de la Perse et de l'Arménie, par la pente orientale des monts de la Syrie et de l'Arabie.

Il est parcouru par l'*Irraouady* (3,000 kil.), le *Brahmapoutre* (1,000 kil.), le *Gange* (2,500 kil.), le *Godavery* (1,200 kil.), le *Nerbuddah* (1,400 kil.), l'*Indus* (2,500 kil.), l'*Euphrate* (2,200 kil.), etc.

4° Versant de la Méditerranée, formé par la pente occidentale du Liban, du Taurus et du Caucase, et qui se compose de la presqu'île d'Anatolie, avec deux lisières de côtes sur la Méditerranée et sur la mer Noire. Il n'est parcouru que par de petits fleuves.

Quant aux plateaux intérieurs de l'Asie, dont nous avons donné la circonscription en décrivant le système himalayen, celui des mers Caspienne et d'Aral est parcouru par le *Kour* ou *Cyrus*, le *Djihoun* ou *Amou-Daria*; le *Sihoun* ou *Syr-Daria*, etc.; le plateau central ou chinois ne renferme que de petits cours d'eau.

Le continent de l'Asie, étant une masse de terres très-considérable et peu entrecoupée de mers, doit naturellement contenir dans son intérieur de grands amas d'eau. En général, les lacs de l'Asie se distinguent par leurs eaux salées, saumâtres ou sulfureuses; la plupart d'entre eux n'ont point d'écoulement. Déjà l'Asie Mineure nous offre à cet égard un échantillon du grand continent dont elle fait partie. L'intérieur de l'Anatolie et de la Caramanie renferme une suite de lacs salés et sans écoulement; celui de *Touz-Gheul* est d'une longueur très-considérable, et nous en reparlerons. En remontant vers les parties les plus élevées de l'Asie occidentale, nous voyons les lacs de *Van* et d'*Ourmiah*, dont les eaux salées ou saumâtres s'étendent sur un vaste espace; ils ont environ 240 kilomètres de circuit. Dans la Syrie, plusieurs lacs de cette nature se succèdent le long de la chaîne du Liban et de l'Anti-Liban; l'un des plus célèbres phénomènes de ce genre, c'est le lac *Asphaltite*, ou la mer Morte, dans la Palestine, qui a les eaux bitumineuses, et qui recouvre une étendue de 12 à 15 myriamètres carrés. L'Arabie entière n'a d'autres lacs que ceux formés par le confluent des eaux de pluie ou de sources, qui se perdent ou s'imbibent dans le sable; mais toutes ces eaux ont très-peu d'étendue. Les déserts de la Perse, si semblables d'ailleurs à ceux d'Arabie, nous offrent le même genre de lacs, mais plus grands. Celui de *Hamoun*, dans l'Afghanistan, couvre une étendue de 140 lieues carrées.

Le penchant occidental de l'Asie est couvert de lacs salés et sans écoulement. La mer Caspienne occupe une étendue de 16,850 lieues carrées, ou 3,139 myriamètres. C'est le plus grand lac salé qui soit connu, et on peut hardiment dire qu'il y ait sur le globe. Le lac ou la mer d'*Aral*, de 1,280 lieues carrées; le lac *Amer* (*Kouli-deria*), qui communique à la mer Caspienne; ceux d'*Aksakal*, de *Balkhach-noor*, ou *Palcati*, et un nombre de moindres lacs salés ou du moins saumâtres, distinguent cette région creusée en entonnoir. On croit que le lac Aral était une antique dépendance de la mer Caspienne, et cette opinion paraît fondée sur des traditions et sur des faits physiques: d'abord le niveau des eaux du premier qui est à 70 mètres au-dessous de l'Océan; le témoignage des anciens qui placent l'embouchure de l'Oxus et de l'Iaxartes dans la mer Caspienne; l'ancien lit de la mer dont on a reconnu les traces entre le lac et la mer Caspienne. Le fait attesté par les Kirghiz que le lac continue à diminuer d'étendue confirme cette opinion. Les collines de 100 mètres qui s'élèvent entre le lac et la mer Caspienne ne sont point une difficulté réelle à cette réunion, puisque, en supposant les eaux plus hautes, ces collines ne formeraient que de petites îles.

Les penchans septentrionaux de la Tartarie offrent aussi un grand nombre de lacs. Le lac *Tchany*, qui n'a point d'écoulement, et qui a 120 kilomètres de longueur sur 80 de largeur, est saumâtre, et c'est peut-être le cas de toutes les eaux stagnantes, lorsqu'elles se décomposent en s'arrêtant sur un sol imprégné de matières salines. Ces amas d'eau stagnante se retrouvent à un niveau plus élevé sur le vaste plateau de la Mongolie et du Tibet. Ces hautes plaines, entourées de montagnes qui forment le pays des Kalmouks, renferment beaucoup de lacs sans écoulement qui reçoivent de petites rivières. Le *Dzaïssang*, lac qui se trouve près des montagnes d'où sortent l'Irtyche et l'Obi, reçoit une rivière dont le cours est de 280 à 300 kilomètres. La plaine élevée entre les monts de Mongolie et ceux du Tibet, entre les deux sommets de l'Asie, est remplie de rivières souvent assez considérables qui se perdent dans le sable, ou qui alimentent des lacs sans écoulement, comme le *Yarkand*, qui forme le lac de *Lop*. Le Tibet, ou le plateau méridional et le plus élevé de l'Asie, est singulièrement riche en lacs, dont un grand nombre n'a point d'écoulement. Sur deux alignements, l'un au nord, de 300 kilomètres, l'autre à l'ouest, de 600 à 700 kilomètres, on trouve 23 lacs qui n'ont point d'écoulement, ou qui coulent l'un dans l'autre. Au nord-est du Tibet on remarque, entre autres, le *Ho-honor* ou *Khouchou-noor*, qui est dans une situation très-élevée, et n'a point d'écoulement.

Le phénomène des lacs sans écoulement est donc commun à toutes les parties occidentales et centrales de l'Asie, mais non pas au nord de la Sibérie, ni à la Chine, ni à l'Inde. Les parties basses de la Sibérie présentent d'immenses marais presque contigus. Les grands lacs de la Chine se trouvent dans les contrées basses et marécageuses du milieu, et ne sont remarquables pour la géographie physique que par leur rapprochement : ils semblent confirmer la tradition des Chinois, selon laquelle une partie de ce pays aurait été récemment laissée à sec par la mer, ou plutôt par deux longs golfes formés par les deux fleuves *Hoang-ho* et *Yan-tseu-kiang*. Les deux presqu'îles des Indes n'ont guère de lacs remarquables, encore moins de lacs sans écoulement : preuve manifeste que leur terrain a partout de la pente.

§ III. CLIMATS. — Ainsi que l'a fait remarquer M. de Humboldt, l'Asie continentale n'offre à l'irradiation solaire qu'une très-petite portion de terres placées sous la zone torride. Ses parties situées dans la zone tempérée ne jouissent conséquemment pas de l'effet des courants ascendants que la position de l'Afrique rend si bienfaisants pour l'Europe. Sa position orientale par rapport à cette partie du monde est encore une cause puissante de froid. De vastes systèmes de montagnes dirigées de l'est à l'ouest, et d'une élévation considérable, s'opposent, sur de grandes étendues, à l'accès des vents méridionaux ; des plateaux élevés qui s'étendent du sud-ouest au nord-est, en traversant et bordant de basses régions, accumulent et conservent les neiges jusqu'à la fin de l'été, et agissent par des courants descendant sur les pays voisins, dont ils abaissent la température. « Ils varient, dit M. de Humboldt, et individualisent les climats à l'est des sources de l'Oxus, de l'Ala-tau et du Tarbagataï dans l'Asie centrale, entre les parallèles de l'Himalaya et de l'Altaï. »

C'est à cette conformation du terrain qu'il faut attribuer ces vents à période constante qui règnent même dans l'intérieur de l'Asie. Nous ne parlons pas des moussons de l'Inde, qui dépendent du mouvement annuel du soleil, mais de cette longue durée

du même vent qu'on observe encore dans les contrées éloignées du tropique. Elle vient de ce qu'il n'y a point de golfes ni de mers dont les exhalaisons et les courants puissent altérer la nature du vent ou changer sa direction. Les vents glacés de la Sibérie remontent jusqu'aux sommets du centre, et, s'ils sont assez élevés pour dépasser les premières chaînes, ils peuvent s'étendre jusqu'aux sommets du Tibet. Le vent d'est, chargé de brouillards, couvre dans le même instant toute la partie basse de la Chine. Mais, à mesure que l'on s'enfonce dans la zone tempérée, toute régularité dans les mouvements si intimement combinés de l'Océan et de l'atmosphère cesse peu à peu. Ainsi, au Japon, l'on voit le froid et la chaleur, les orages et le calme se succéder presque avec la même rapidité que dans la Grande-Bretagne. La Chine est soumise à ces variations moins sensibles que la Hollande éprouve, soit par l'humidité des vents maritimes, soit par la siccité de ceux qui ont passé sur les terres. Enfin, si l'on pénètre des pays orientaux tempérés vers le centre, les saisons deviennent toujours plus constantes, mais aussi en proportion plus froides. Ce sont exactement les mêmes changements qu'on éprouve en allant de l'occident à l'orient en Europe.

MM. G. Rose et A. de Humboldt ont constaté par un grand nombre d'expériences deux faits qui sont caractéristiques de l'Asie septentrionale : le premier, c'est la sécheresse de l'atmosphère ; le second, la basse température du sol. La sécheresse est surtout très-remarquable à l'ouest de l'Altaï, entre l'Irtyche et l'Obi, lorsque les vents du sud-ouest ont longtemps soufflé de l'Asie centrale, où les plateaux n'ont cependant pas 400 mètres d'élévation au-dessus du niveau de l'Océan. Quant au froid qui règne, même pendant l'été, dans les mêmes régions à 1 ou 2 mètres de profondeur au-dessous de la superficie du sol, il n'est pas moins extraordinaire : les deux savants que nous venons de nommer observèrent aux mois de juillet et d'août 1829, à midi, pendant que la température de l'air était de 25 à 30 degrés du thermomètre centigrade, plusieurs puits peu profonds dont les eaux étaient à 1° 4' et 2° 5', observations qui ont été faites vers le 54° parallèle, c'est-à-dire sous la latitude de l'Écosse méridionale. Cette température reste la même pendant les froids rigoureux de l'hiver. M. Ad. Erman a trouvé entre Tomsk et Krasnoïarsk, par 56 degrés de latitude, les sources à 0° et 3° 8' quand l'atmosphère était à plus de 24° au-dessous de zéro ; mais, à quelques degrés plus au nord, le sol reste gelé en tout temps à 4 ou 5 mètres de profondeur. A Bogoslovsk, par 55 degrés de latitude, M. de Humboldt a même trouvé à 2 mètres de profondeur une couche de terre congelée, épaisse de plus de 3 mètres ; enfin à Iakoutsk le phénomène de la glace souterraine est général et perpétuel, malgré les chaleurs de l'été, qui souvent sont insupportables.

Mais dans l'Asie septentrionale il se présente un autre phénomène, qui devient surtout sensible si l'on compare cette région avec les parties de l'Europe situées sous les mêmes latitudes. Pourquoi le froid de l'Asie septentrionale s'accroît-il toujours en allant vers l'est ? Cette augmentation est telle que, sur les côtes de la Manche de Tatarie, situées sous les latitudes de la France, l'hiver commence dès le mois de septembre. Plusieurs causes concourent sans doute à produire ce phénomène. D'abord il s'élève entre la Corée et le fleuve Amour de vastes montagnes couronnées de glaciers ; un second amas de montagnes plus larges encore sépare l'Amour de la Lénà ; toutes

les côtes du nord-est présentent d'horribles escarpements. On peut ajouter que les mers qui environnent ces contrées glaciales sont presque toujours couvertes de brouillards épais et froids qui interceptent et amortissent les rayons du soleil. Une troisième cause pourrait se trouver dans le manque absolu d'habitants, et par conséquent de culture : dans la Sibérie orientale, d'après les recensements officiels, on compte à peine *un* individu par lieue carrée. Néanmoins ces causes ne suffiraient peut-être pas, si l'on ne considérait pas la masse d'air étendue sur un continent comme un ensemble dont la modification générale dépend de toutes les modifications partielles¹. Si un continent s'étend loin dans la zone torride, la masse d'air échauffée réagit sur la masse tempérée, lui communique une partie de son calorique, et, en le dilatant, la force par là de s'étendre un peu plus au nord, et ainsi de resserrer les limites du froid; en sorte que les pays se refroidissent vers les pôles, non-seulement en raison directe de leurs latitudes, mais aussi en raison inverse de la masse des pays chauds qui leur sont contigus au sud. Voilà pourquoi le voisinage de l'immense masse de terres brûlantes de l'Afrique rend la température de l'Arabie, de la Syrie et de la Mésopotamie plus chaude que naturellement elle ne devrait l'être. Par une raison contraire, l'Amérique septentrionale éprouve jusqu'aux environs du tropique des froids très-vifs; car la masse de ce continent, qui s'étend au delà du tropique, n'est rien en comparaison avec le reste : donc il n'y a ici aucune masse d'air chaud qui puisse réagir sur les masses tempérées et froides; l'action de la masse froide n'est pas même contre-balancée. Si nous regardons l'Asie, nous la voyons toujours aller en se rétrécissant depuis la Chine jusqu'au détroit de Behring; elle n'a plus ici aucun pays chaud; l'air naturellement froid de ces contrées est encore refroidi par l'influence de la mer Glaciale, que le grand Océan ne peut pas contre-balancer, parce que la mer Glaciale dégorge beaucoup de glaçons par le détroit de Behring; ces glaçons, arrêtés entre les îles Aléoutiennes et les autres îles de la mer de Behring, occasionnent les froids brouillards dont la mer est ici couverte, et, par le mouvement général de l'Océan, ils se portent de l'est à l'ouest, c'est-à-dire de l'Amérique vers l'Asie, où ils s'accumulent dans les golfes.

§ IV. HABITANTS. — Cette redoutable immobilité de la nature physique, ces climats qu'aucun effort d'industrie ne saurait améliorer sensiblement, ces retours réguliers des saisons, cette perpétuité des mêmes cultures, et par conséquent de la même manière de vivre, ont dû influencer sur le caractère moral des peuples asiatiques, tant en modifiant uniformément leur système nerveux et musculaire qu'en frappant leur imagination par le retour des mêmes sensations. Elle a dû contribuer à rendre le Tatar vagabond aussi invariable dans son penchant pour la vie pastorale que l'Indien l'est dans sa servile indolence, et le Chinois dans son infatigable industrie.

La vie nomade et patriarcale est prescrite par la nature elle-même à beaucoup de nations asiatiques; le pouvoir illimité du père de famille devient donc nécessairement le type du pouvoir des monarques. L'absence des grandes villes, peuplées d'une bourgeoisie industrielle, empêche qu'il ne naisse chez ces nations aucune idée de pacte social ni de liberté politique. Dans d'autres régions de l'Asie, la fertilité uniforme du sol et la douceur constante du climat, en récompensant trop rapidement le

¹ Voir tome I, page 268.

plus léger travail, a étouffé presque dès sa naissance l'énergie de l'esprit humain, et entraîné l'âme et le corps vers une paresse qui, devenue héréditaire, semble annoncer chez les races asiatiques une infériorité générale d'activité et de courage. Cette lenteur d'esprit, en perpétuant quelques maximes vertueuses, pacifiques et hospitalières, éternise aussi l'empire des religions superstitieuses, sous le joug desquelles on voit languir surtout l'Asie orientale et centrale, tandis que le christianisme grec pénètre lentement par le nord, et que le mahométisme reste encore debout dans les régions occidentales. Maintenu par le même esprit de routine dans toute l'Asie, le Japon seul excepté, la polygamie avilit les liens de famille, et désenchanter la vie en privant les femmes de considération et d'influence, en même temps que, contraire aux lois de la nature, elle fait décroître la population et dégénérer les races.

Ces mêmes considérations géographiques nous aident à expliquer pourquoi les grands empires sont plus communs en Asie qu'en Europe. Il ne suffit pas de dire que les grandes plaines dont l'Asie est parsemée ouvrent aux conquérants une carrière plus facile; cela n'est vrai que pour les parties centrales; mais combien de montagnes inaccessibles, combien de larges fleuves et de déserts immenses n'offrent pas à d'autres nations asiatiques des boulevards naturels et des barrières éternelles! Dès qu'une nation asiatique a voulu profiter de ses localités, elle s'est montrée aussi difficile à conquérir que les peuples européens. Les Druzes, les Kourdes, les Mahrattes n'en sont pas les seuls exemples; nous pouvons en citer un plus illustre: la chaîne des monts de l'Assyrie, au nord-est de Babylone, franchie sans difficulté par Alexandre, devint pour l'empire des Parthes un boulevard devant lequel échouèrent les légions de Trajan lui-même. Les grandes conquêtes en Asie ont une autre cause: c'est, comme nous venons de le dire, la grande extension de la même nation. Les capitales de l'Hindoustan, de la Chine ou de la Perse, s'étant rendues à un conquérant, l'immense multitude de tribus, liées par l'usage d'une langue commune, se soumet machinalement au même joug. Ces grands empires une fois établis, leur succession devient presque interminable par des raisons purement morales et politiques. Les nations de l'Asie, trop nombreuses et trop disséminées, ne connaissent point le ressort du véritable patriotisme; elles ne fournissent à leurs chefs que des troupes sans zèle et sans énergie; elles changent de maître sans regret et sans secousse prolongée. Les souverains asiatiques, enfermés dans leurs sérails, n'opposent qu'un vain faste à l'audace des conquérants: ceux-ci, à peine assis sur le trône, se plongent bientôt dans la même mollesse qui avait causé la chute de leurs prédécesseurs. L'organisation des armées, composées en très-grande partie de cavalerie, et le manque de places fortes, ouvrent le champ à des invasions subites. Tout concourt à rendre facile la conquête totale de ces vastes empires de l'Orient.

« Dans cette partie du monde, dit Montesquieu¹, les nations sont opposées aux nations du fort au faible; des peuples guerriers, braves et actifs, touchent immédiatement des peuples efféminés, paresseux, timides; il faut donc que l'un soit conquis, et que l'autre soit conquérant: voilà la raison principale de la liberté de l'Europe et de l'esclavage de l'Asie. » Il faut combiner cette remarque juste et profonde avec une autre vérité prouvée par la géographie physique, savoir, que l'Asie n'a point de

¹ *Esprit des lois*, livre XVII, chapitre III.

zone tempérée, point de milieu entre les climats très-froids et très-chauds. Les peuples esclaves habitent la zone chaude; les peuples conquérants, les régions élevées et froides. Ces peuples sont les Tatars, les Afghans, les Mongols, les Mantchoux et autres, compris vulgairement sous le nom de *Tatars* chez les modernes, et sous celui de *Scythes* d'Asie chez les anciens. C'est ici une tout autre nature physique et morale: le courage anime leurs corps forts et nerveux; le bon sens est attaché à leurs fibres grossières; point de sciences, de beaux-arts, de luxe; des vertus sauvages, une morale brute, à la vérité, mais profondément gravée dans les cœurs; de l'hospitalité envers l'étranger, de la loyauté envers l'ennemi, une fidélité à toute épreuve envers leur nation et leurs amis; à côté de ces bonnes qualités, l'amour de la guerre ou plutôt du pillage, de la vie nomade et de l'anarchie. Tels étaient les Scythes, tels sont les Tatars. Ils bravèrent la puissance de Darius; ils donnèrent une grande et sublime leçon à Alexandre le Grand; ils entendirent le bruit des armes victorieuses de Rome, mais ils n'en sentirent pas le poids. Plus de vingt fois ils ont conquis l'Asie et l'Europe orientale; ils ont fondé des États en Perse, dans l'Inde, en Chine, en Russie. Les empires de Tamerlan et de Tchinghiz-Khan embrassaient la moitié de l'ancien continent. Cette vaste pépinière des nations semble aujourd'hui épuisée, il ne reste que très-peu de Tatars formellement indépendants; mais ils sont les maîtres de la Chine, et plutôt les alliés ou les vassaux que les sujets de la Russie.

Nous remarquerons ici les limites des deux zones dans lesquelles l'Asie est partagée, par rapport à son climat et à ses productions. Si l'on tire une ligne le long du Caucase, autour des bords méridionaux de la mer Caspienne, le long des montagnes qui bornent en partie la Perse vers Cachemire, à travers le Tibet; ensuite, en tournant au nord-est, à travers les parties septentrionales jusqu'au nord de la Corée, alors on aura à peu près tracé la limite entre les climats chauds et froids de l'Asie. Il est naturel que les frontières de l'une et l'autre zone se confondent quelquefois. C'est aussi sur les frontières que se trouvent quelquefois des climats semblables à ceux de l'Europe, surtout dans l'Asie occidentale. Généralement parlant, la limite indiquée marque le passage rapide du froid à la chaleur. Le riz et le maïs servent d'aliment aux nations méridionales, le millet et l'orge à celles de la zone froide; sur la limite on trouve des pays à froment. La nature offre aux régions méridionales des fruits délicieux, et en partie des aromates piquants; les contrées septentrionales sont privées même des productions des vergers de l'Europe boréale. La région où habitent les rennes marque, dans le nord et le nord-est, le vaste espace qui est et qui sera longtemps inaccessible à toute culture. Les Tatars, les Mongols, et en partie les Persans, doivent au grand nombre de chevaux qu'ils possèdent leur goût pour les courses, le brigandage et la guerre. Dans tout l'Occident, le chameau sert à multiplier les communications commerciales et les relations mutuelles des peuples. L'éléphant, utile à l'agriculture, et jadis si redoutable à la guerre, a influé sur l'antique civilisation de l'Inde. La Chine, privée en grande partie du secours de ces divers animaux, y a suppléé par ces milliers de barques dont ses rivières sont peuplées. Le défaut de bois de construction a obligé l'habitant du plateau central et du nord de l'Asie à se loger dans des tentes couvertes de peaux ou d'étoffes, les unes et les autres provenant de ses troupeaux. Une nécessité semblable a produit le même résultat en Arabie. Au con-

traire, dans l'Inde et d'autres contrées riches en bois, mais surtout en bois de palmier, l'usage des maisonnettes légères a été trouvé aussi conforme à la paresse des indigènes qu'à la douceur du climat. L'un et l'autre genre d'habitations n'offrant rien de stable, rien de solide, les villes d'Asie disparaissent comme les empires dont elles sont les centres momentanés. Ce caractère général des habitations asiatiques exclut nécessairement le goût des meubles précieux, des tableaux, des statues; ainsi les beaux-arts n'y feront jamais de grands progrès. D'un autre côté, l'uniforme influence d'un climat qui détermine impérieusement les genres de culture et d'aliments propres à chaque région, l'influence non moins irrésistible des religions superstitieuses, des lois despotiques et des mœurs serviles, bannissent de l'âme de l'Asiatique ces vives et libres émotions qui, en Europe, exaltent un cœur ami des lettres et des sciences. Ainsi les diverses régions de l'Asie offrent partout d'antiques ébauches d'une civilisation à laquelle les avantages et les désavantages physiques impriment un caractère ineffaçable; mais aussi partout cette civilisation s'est arrêtée à un degré bien inférieur à celui qu'ont atteint les peuples de l'Europe moderne.

§ V. RÈGNE VÉGÉTAL ET ANIMAL. — L'Asie, comme nous l'avons dit ailleurs, se vante d'avoir donné à l'Europe ses céréales ainsi que la plupart de ses plantes potagères et de ses arbres fruitiers. Cette assertion est sans doute fort exagérée; mais si l'on doit entendre par là que la culture des végétaux les plus utiles à l'homme a été importée de l'Asie en Europe, et non pas les végétaux eux-mêmes, on ne fera qu'énoncer une opinion très-probable, fondée sur une autre opinion qui ne l'est pas moins: c'est que l'Asie, attendu l'élévation de quelques-unes de ses régions, doit avoir été le plus ancien centre de la civilisation.

La région septentrionale offre plusieurs zones de végétation bien différentes: près des sources du fleuve Amour, le chêne et le noisetier sont faibles et languissants; le tilleul et le frêne cessent vers l'Irtyche; le sapin ne dépasse pas le 60° parallèle; d'épaisses forêts de bouleaux, d'ormes, d'érables et de peupliers bordent le cours des fleuves. Le pin cembre (*pinus cembra*), qui couronne en Europe la cime des monts, s'élève au milieu des plaines humides de la Sibérie, où il atteint, suivant Gmelin, une taille gigantesque; mais il n'étale toute sa magnificence que sur les terres à l'ouest de l'Ieniseï: à l'est de ce fleuve, il diminue de grandeur, et vers le bord de la Léna il ne dépasse guère la taille des arbustes. Le peuplier blanc est tellement commun en Sibérie, que Pallas s'étonnait que le coton qu'il porte n'y fût pas utilisé; le peuplier baumier, qui dans nos jardins n'est qu'un arbrisseau, élève majestueusement sa tige et répand dans les airs les molécules odorantes de ses bourgeons résineux. La Sibérie ne produit ni pommes ni poires: les fruits insipides du poirier sauvage de la Daourie (*pirus baccata*) et du poirier à feuilles de saule sont de la grosseur d'une cerise; l'abricot du même pays est d'un goût aigrelet. Le merisier à grappes (*cerasus padus*), qui croît dans la Sibérie méridionale jusqu'au Kamtschatka, porte un petit fruit douceâtre; celui d'un autre arbre (*prunus fruticosa*), commun dans les steppes, sert à faire une sorte de vin. On tire aussi des baies de plusieurs ronces et de diverses aîrelles une boisson agréable. Un grand nombre de plantes ornées de fleurs brillantes sont indigènes de la Sibérie: le muguet, la violette, l'ellébore noir, le vétrate blanc, l'iris jaune-blanche (*iris ochroleuca*), l'iris des prés (*iris sibirica*), l'anémone, la potentille,

la gentiane des marais et l'élégant astragale des montagnes offrent en beaucoup d'endroits l'assemblage des couleurs les plus variées, ou répandent des parfums dont le mélange rappelle les contrées les plus méridionales. Le joli robinier caragan, le daphné altaïque, dont les rameaux velus portent des fleurs d'un beau blanc, l'amandier nain, la gentiane altaïque, l'œillet superbe (*dianthus superbus*) que l'on cultive dans nos jardins, et la valériane, croissent sur les flancs des monts Altaï, tandis qu'à leur pied fleurissent l'aster de Sibérie aux fleurs bordées d'un violet pourpre, la tulipe sauvage et le rosier à feuilles de pimprenelle. Sur les autres montagnes on trouve la gentiane croisette et la gentiane des neiges; mais c'est en Daourie que la flore sibérienne étale ses principales richesses: les monts se couvrent de deux espèces de rhododendrons, l'un à fleurs rouges et l'autre à fleurs jaunes, d'égantiers, de spirées à feuilles de millepertuis, à feuilles crénelées, à feuilles d'orme, à feuilles lisses, à feuilles de saule et à feuilles de sorbier; dans les plaines croissent les anémones pulsatiles, vingt espèces de potentilles et de centaurees, la pivoine officinale à fleurs d'un beau rouge, la pivoine anormale dont la racine sert de nourriture, la pivoine à fleurs blanches dont la graine infusée dans l'eau bouillante donne une sorte de bière, et la pivoine à feuilles menues ornée de fleurs couleur de pourpre.

Ces nombreux végétaux et plusieurs autres encore ne dépassent point les limites de la Daourie; ceux qui croissent dans les monts Altaï continuent à se montrer sur les hauteurs qui bordent l'Obi. En remontant l'Irtyche, on retrouve quelques plantes des régions élevées de l'Europe; mais dès qu'on passe l'Ieniseï, la végétation devient plus pauvre, et enfin au delà du cercle polaire jusqu'au bord de l'océan Glacial, aux chétifs arbrisseaux succèdent des mousses et des lichens.

En résumé, la plupart des plantes qui caractérisent la végétation du nord de l'Asie appartiennent aux familles des crucifères, des cypéracées, des gentianées, des graminées, des légumineuses, des ombellifères, des renonculacées, des rosacées et des synanthérées. Le genre *spiræa* est presque entièrement indigène de la Sibérie; il en est de même du genre *astragalus*.

La végétation de la Mantchourie, de la Corée et du nord de la Chine, diffère essentiellement de celle de la Sibérie et du plateau central. De magnifiques forêts bordent le fleuve Amour; au pied des montagnes qui limitent ces contrées au sud, croissent le mûrier, l'abricotier et le pêcher; leurs flancs sont garnis des mêmes arbres qui peuplent les forêts de l'Europe centrale; les pins couronnent leurs sommets; les plaines basses se couvrent de rosiers, de lis et de muguet; les bords des ruisseaux sont garnis de saules, d'érables et de bouleaux; la lisière des grands bois est ornée de pommiers, d'azeroiers et de massifs de noisetiers. Les mêmes plantes se présentent dans la Corée accompagnées de citronniers et d'orangers; sur les montagnes croissent le ginseng à cinq feuilles (*panax quinquefolium*), dont la racine est considérée par les Chinois comme un précieux analeptique et comme un excellent aphrodisiaque, et le panic millet, dont on obtient par la fermentation une liqueur enivrante, et dont la graine, réduite en poudre, fournit au peuple son principal aliment.

La flore japonaise, malgré la présence de plusieurs végétaux de l'Inde, tels que les genres *amomum*, *canna*, *carissa*, *dioscorea*, *laurus*, etc., présente une singulière analogie avec la flore européenne: on y rencontre des *allium*, des *campanula*, des

carex, des *euphorbia*, des *iris*, des *veronica*, etc. Les principales espèces particulières au Japon sont le *rhus vernix*, célèbre par le vernis qui en découle, le *lilium japonicum*, le *sophora japonica* et le *spiræa japonica*, toutes célèbres comme ornements de nos jardins.

La région méridionale de l'Asie offre deux zones de végétation importantes. La seule flore chinoise, si elle était plus connue, pourrait être l'objet d'une longue description. Un arbre à cire, qui n'est pas cependant le *myrica cerifera*, et l'arbre à suif (*croton sebiferum*) offrent à l'industrie une matière recherchée pour l'éclairage; le sumac vernis, le mûrier blanc et le mûrier à papier, le camphrier (*laurus camphora*), le camellier à feuilles étroites (*camellia sasanqua*), dont la feuille fournit par la décoction un parfum recherché pour la toilette des Chinoises, et dont la graine donne une très-bonne huile; le jujubier, le cannellier, la pivoine en arbre (*pæonia moutan*), à laquelle sa beauté a fait donner par les Chinois le surnom de *reine des fleurs*; l'*hortensia*, qui fut longtemps l'une de nos principales plantes d'agrément; le magnifique *aster*, connu sous le nom de *reine Marguerite*; la jolie primevère, introduite dans les jardins de l'Europe sous celui de *primula sinensis*; la magnifique légumineuse à fleur couleur de lilas que l'on cultive dans nos parterres et que l'on appelle *glycine sinensis*; plusieurs espèces de magnoliers, entre autres le pourpre et le yulan, recherchés comme ornements des jardins; l'*hemerocallis japonica*, qui ressemble au lis par la forme et le surpasse en beauté; enfin un grand nombre de rosiers, le thé (*thea viridis*) et ses diverses variétés, sont les principaux végétaux de la Chine sous le rapport de l'élégance et de l'utilité. Nous ne devons point oublier parmi ceux qui constituent une branche importante de commerce l'*illicium anisatum*, qui fournit l'anis étoilé que l'on emploie dans la préparation de la liqueur appelée anisette.

Dans la presqu'île de Malacca, des forêts où croissent l'aloès, le bois de santal, la casse odorante (*cassia odorata*) et plusieurs autres arbres précieux, conservent toute l'année leur brillante verdure; tandis que dans les plaines et les vallées l'air est embaumé par les exhalaisons d'une innombrable quantité de fleurs. Le teck, arbre dont le bois dur et presque inaltérable est si utile dans les constructions, et dont les fleurs passent pour un bon remède contre l'hydropisie, fait l'ornement des forêts de la Cochinchine, de la presqu'île de Malacca et des bords du Gange. Le plaqueminer, bois d'ébène (*diospyros ebenum*), est indigène de la Cochinchine; dans toute l'Indo-Chine, le bananier, l'aloès, le calaba qui fournit la résine employée en médecine sous le nom de *baume marie*, le naclée d'Orient, dont le bois, d'un beau jaune, est employé à faire des meubles, rivalisent en élévation et en beauté.

Dans l'Hindoustan, le bambou, qui forme d'épaisses forêts, s'élève quelquefois à 20 mètres de hauteur et produit un suc utilisé en médecine; l'indigo croît spontanément dans le Goudjérate. Le cocotier doit être cité parmi les arbres les plus précieux de l'Inde; outre l'aliment et la boisson que fournit la noix de coco, le brou filamenteux qui l'entoure sert à calfater les navires et à faire des cordages. Le figuier des pagodes (*figus religiosa*), dont le tronc atteint 4 à 5 mètres de circonférence, est en vénération chez les Hindous, parce qu'ils croient que Vichnou est né sous son ombrage; le figuier des Indes (*figus indica*), dont les immenses rameaux retombant à terre y poussent de nouvelles racines, et forment d'une seule tige une vaste forêt, excite

l'admiration des voyageurs. Nous devons encore citer plusieurs végétaux bien connus : le balisier, le gingembre, le cardamome et le curcuma. Le poivre noir (*piper nigrum*) et le bétel (*piper betel*) croissent sur la côte de Malabar. Le *laurus camphora*, qui donne le camphre, et le *laurus cinnamomum*, qui fournit la cannelle, peuplent les forêts de l'île de Ceylan. L'Inde possède dans la famille des légumineuses un grand nombre de plantes utilisées dans la pharmacie et dans les arts : tels sont le tamarinier (*tamarindus indica*), dont le fruit est purgatif ; le *moringa oleifera*, qui fournit l'huile de ben ; plusieurs espèces de *casses*, enfin le *cassalpinia sappan*, qui donne une teinture qui rivalise avec celle du bois de Brésil. A côté de ces végétaux remarquables, l'Inde voit croître la plupart des arbres fruitiers de l'Europe. Ceux qui peuplent les forêts appartiennent principalement aux genres *avicennia*, *agyceras*, *rhizophora*. Près des habitations, les habitants de l'Inde cultivent pour leurs fruits les *mangifera*, les *eugenia*, les *elate* et les *artocarpus*, et le mangouste (*garcinia mangostana*), qui donne le fruit le plus délicieux. Nos serres se sont enrichies du *daphne indica*, dont l'odeur est si suave, et nos parcs doivent leur plus bel ornement au beau marronnier (*asculus hippocastanum*) si répandu aujourd'hui, et qui croît naturellement dans l'État du Neypâl.

Quoique la Perse ait perdu presque toutes ses antiques forêts, la végétation y offre encore de grandes richesses : sa région méridionale et maritime se couvre d'une partie des plantes de l'Hindoustan ; les vallées de Chiraz sont garnies de platanes, d'azeroliers, de saules pleureurs et de peupliers d'une hauteur extraordinaire ; à l'ombre de ces arbres, l'anémone étale ses teintes d'écarlate et de bleu ; le jasmin, ses fleurs d'une éclatante blancheur ; les tulipes et les renoncules, leurs couleurs variées. Au nord-est les montagnes sont ombragées de lauriers, de buis et de térébinthes.

Les plaines élevées de la Perse et de la Tatarie produisent une foule de plantes salines. Vers les bords de la mer Caspienne et de la Méditerranée, la végétation prend une physionomie européenne, et les forêts reprennent leur vigueur ; en grim pant à travers des bosquets d'égantiers et de chèvrefeuilles sur les flancs inégaux des collines, on est bientôt entouré d'acacias, de chênes, de tilleuls et de châtaigniers ; au-dessus d'eux les sommets se couronnent de cèdres, de cyprès et d'autres arbres verts ; le frêne produit la manne, et le sumac croît en abondance. L'indigotier à feuilles argentées (*indigofera argentea*) croît sans art sur les bords du Jourdain ; sur ceux de l'Oronte l'olivier s'élève à la hauteur des hêtres ; le mûrier blanc fait la richesse du pays des Druzes. Dans les plaines qui entourent le Liban on trouve réunis tous les fruits de l'Europe.

L'Arabie offre encore une autre nuance de végétation ; les palmiers ombragent de nombreuses oasis ; les plaines sablonneuses produisent les mêmes plantes salines que l'Afrique septentrionale, mais les côtes de la mer présentent un aspect plus riche et plus varié. Les ruisseaux qui descendent des montagnes entretiennent sur leurs bords une verdure agréable ; un grand nombre de plantes de l'Inde et de la Perse y sont indigènes : tels sont le tamarinier, le cotonnier, le bananier, la canne à sucre et diverses espèces de melons et de courges. Mais l'Arabie Heureuse se glorifie de deux arbres précieux : le caféier (*coffea arabica*) et le baumier (*amyris opobalsamum*). Dans

les terrains sablonneux on voit croître spontanément le palmier éventail (*corypha umbraculifera*), arbre commun dans les Indes orientales, et le *mimosa nilotica*, qui fournit la gomme arabique et qui se trouve en abondance sur le sol africain. Ainsi, sous le rapport de la végétation, l'Arabie se lie à l'Afrique et à l'Asie orientale.

Pour rendre plus complète cette esquisse de la végétation, nous devons dire que le riz, originaire de l'Inde, est le principal aliment des peuples de l'Asie méridionale; que le millet et l'orge sont la nourriture de ceux de la zone septentrionale, et que ce n'est que sur la limite de ces deux régions que l'on trouve les pays de froment.

Le règne animal est tellement riche en Asie, qu'il est indispensable d'en donner une idée. Sur les côtes méridionales, les zoophytes brillent des plus vives couleurs : ici ce sont des corallinées roses, vertes, jaunes, bleues, ou d'une teinte pourprée; là des gorgones étalent leurs ramifications en forme d'éventail à côté des rameaux violets de l'alcyon plexauré; plus loin, la marée en se retirant laisse sur le rivage une foule d'actinies que leurs couleurs variées ont fait nommer anémones de mer, et qui donnent à la plage l'aspect d'un brillant parterre de fleurs; l'holothurie trépan est recherchée à la Chine comme aliment aphrodisiaque.

Les mers qui baignent le continent indien nourrissent les mollusques conchifères les plus remarquables par l'élégance de leurs formes et la richesse de leurs couleurs : tels sont parmi les bivalves la donace à réseau, la cythérée, dont les Chinois et les Japonais se servent dans leurs jeux, celle que l'on a surnommée impudique, la belle cythérée pourprée et celle qui, sous le nom spécifique de *cedo-nulli*, fait l'ornement des collections; la jolie vénus levantine, l'élégante buccarde cœur de Vénus, l'arche bistournée, le tridacne gigantesque, dont les deux valves qui servent de bénitiers dans l'église de Saint-Sulpice à Paris ne donnent qu'une faible idée, la pintadine, qui fournit les plus belles perles fines et la nacre employée dans les arts, la précieuse houlette, le peigne manteau ducal, les plus belles espèces du genre spondyle, l'huître rayonnée de 8 à 9 pouces de diamètre, la placune vitrée, que les Chinois emploient comme vitre. Au nombre des univalves, nous citerons l'ombrelle de l'Inde, la jolie espèce appelée bulle fasciée, l'anostome déprimée, la jolie stomatelle rouge, la scalaire surnommée précieuse, les espèces de troque les plus recherchées, le monodonte connu sous le nom de pagode ou de toit-chinois, le beau turbot marbré et celui qui doit à son intérieur d'un jaune éclatant le surnom de bouche d'or, la fasciolaire orangée remarquable par sa coloration, le rocher tête de bécassine, le grand triton émaillé, qui atteint quelquefois 16 pouces de longueur, le rostellaire bec droit, le ptérocère araignée, l'éclatant casque rouge, la belle harpe ventrue, dont les côtes pourprées se détachent sur un fond lilas, la mitre papale, la plus grande et la plus belle de son genre, la volute impériale, non moins rare, la belle porcelaine argus, enfin le précieux cône appelé *cedo-nulli*.

Si ces mollusques méritent d'être cités, quelques-uns comme servant à la nourriture de l'homme, d'autres comme objets de luxe ou comme utiles dans nos arts, nous ne devons point oublier parmi ceux qui, dépourvus de coquilles, habitent les mers de l'Asie, la sèche tuberculeuse, si importante pour les Chinois, qui fabriquent avec la matière colorante qu'elle sécrète la substance connue sous le nom d'encre de la Chine.

Une grande variété de zoophytes, tels que les polypiers pierreux, les polypiers coralligènes, les holothuries et les actinozoaires, garnissent les côtes de l'Asie méridionale et orientale, ainsi que celles des îles qui en dépendent.

Les crustacés des mers méridionales de l'Asie sont les squilles ou mantes de mer, animaux armés de longues arêtes et d'épines, et dont la chair sert communément de nourriture; le palémon carcin, espèce comestible ornée de belles couleurs bleues; les langoustes, mouchetées de blanc sur un fond bleu; la maïa à crête et la maïa pipa, qui porte ses œufs sur son dos; le matute vainqueur, dont le corps blanchâtre est parsemé de points rouges, et le crabe bronzé, sont les plus remarquables des animaux de cette classe.

Parmi les poissons des mers asiatiques se trouvent des squales de grande taille, des balistes, des aleuthères, des chetodons, des labres et des murénophis. Le plus célèbre des poissons d'eau douce, celui qui fournit une nourriture abondante et délicate, est le gouramy. Le Gange nourrit une espèce particulière de dauphins, connue de Pline sous le nom de *platynista*.

L'Asie est aussi la patrie d'un grand nombre de reptiles remarquables : l'Euphrate possède une tortue particulière qui offrirait aux habitants de la Turquie asiatique un aliment succulent, si par un préjugé religieux ils ne repoussaient sa chair; sur la côte de Coromandel vit la plus grande tortue terrestre que l'on connaisse : c'est celle que l'on a surnommée la *tortue indienne*; sa carapace, d'un brun foncé, a plus d'un mètre de longueur. Le Gange et le Brahmapoutre sont peuplés d'une innombrable quantité de crocodiles vulgaires, et principalement de ceux à long bec, qui appartiennent au genre gavial. Dans les marais de l'Asie méridionale, l'hydrophis obscur et l'hydrophis à bandes bleues, espèce de serpents aquatiques dont la blessure est dangereuse, poursuivent les poissons et les autres habitants des eaux. C'est au Coromandel et au Malabar que l'on trouve, dans les bois et sur les chemins, ce redoutable naja, surnommé la *vipère à lunettes*, dont la morsure donne en quelques instants la mort, que les jongleurs indiens apprivoisent, et qu'ils font danser au son de la flûte, avec laquelle ils prétendent le charmer; tandis que le peuple réserve à ce reptile une sorte de culte, que le superstitieux Hindou lui porte des aliments dans les lieux qu'il fréquente, que les brahmines le conjurent, et font de sa représentation le principal ornement de leurs pagodes. Les autres reptiles les plus répandus, surtout dans les régions méridionales, sont les crocodiles bicarénés, les monstrueux pythons, et l'oualar-limpé, dont la piqûre donne la mort avec des douleurs atroces.

Le gibbon, l'un des plus paisibles singes, habite la côte de Coromandel; le douc, le plus remarquable des quadrumanes par les vives couleurs de son pelage, et le nasique masqué, par la longueur de son nez, se trouvent à la Cochinchine; diverses espèces du genre macaque peuplent les bords du Gange, le Bengale et l'île de Ceylan. La Sibérie et le Tibet sont la patrie de deux ours différents de ceux d'Europe; dans la presqu'île de Malacca, une autre espèce se nourrit de miel, de fruits et de fourmis blanches. C'est dans les forêts qui couronnent les montagnes de la Sibérie que se réfugient plusieurs animaux précieux pour leur fourrure, ces martes, ces hermines, ces renards argentés, et cet écureuil surnommé *petit-gris*. Les Chinois font avec les Russes un commerce lucratif de la dépouille des loutres du Kamtschatka. L'Arabie et la Perse

nourrissent un lion au pelage isabelle. Le chacal ne chasse que de petits animaux ; le guépard, animal carnassier, que l'homme n'a point à redouter, habite les contrées au sud du bassin du Gange ; tandis que l'audacieux tigre, la panthère et le léopard tacheté de noir, sont la terreur de toute l'Asie méridionale.

C'est de l'Inde et de la Perse qu'à la faveur des navires marchands le surmulot ou le gros rat gris émigra, au dix-huitième siècle, en Europe, où il a presque détruit l'espèce indigène noire. C'est dans les contrées les plus méridionales de l'Inde que vit le plus grand et le plus intelligent des éléphants, espèce toute différente de celle d'Afrique, et que l'on voit ces éléphants albinos si recherchés par les princes indiens. Le rhinocéros, qui vit au delà du Gange, se distingue de celui d'Afrique par son nez, armé d'une seule corne, par sa taille plus grande et ses formes plus massives. Les deux espèces de chameaux, celle à une et celle à deux bosses, paraissent appartenir plus particulièrement à l'Asie qu'à l'Afrique. Le chevrotain porte-musc, célèbre par le produit odorant qu'il sécrète, dirige ses pas timides dans les lieux les plus solitaires des contrées montueuses de l'Asie. Plusieurs des nombreuses espèces d'antilopes sont indigènes de ce continent. L'Asie nourrit encore différents bœufs sauvages, tels que le zébu, qui habite ses contrées les plus chaudes ; l'arni, qui se tient dans les hautes montagnes de l'Hindoustan ; le gour, espèce de bœuf qui habite par troupes de quinze à vingt les forêts de l'intérieur ; le yack, qui aime à se vautrer dans la fange, et dont la queue touffue sert d'étendard aux Orientaux. L'espèce de mouton appelée *argali*, dont la corne, suivant Gmelin, présenterait une longueur de 2 mètres si sa courbure était développée, et dont la force pourrait résister à celle de dix hommes, est très-répandue dans les steppes de la Sibérie et de la Tartarie. La chèvre, dont le poil soyeux donne aux châles de cachemire une souplesse particulière, habite les montagnes du Tibet. On connaît encore, suivant Lesson, dans les plaines de ces mêmes montagnes, six espèces de cerfs observées depuis peu d'années : telles sont l'hippélaphe d'Aristote, le cerf de Wallich et celui de Duvaucel ; des antilopes bleues dont les cornes ont mis en question, parmi les auteurs anglais, l'existence fabuleuse de la licorne ; le chitckara, élégant quadrupède, qui porte quatre cornes. Dans les forêts du Bengale, on trouve aussi ces charmants axis mouchetés de blanc qui appartiennent au genre cerf, et dont la femelle ne porte point de bois ; dans les forêts d'Orissa, ce junglglau, souche des bœufs de l'Inde, comme l'urus est celle des bœufs de l'Europe ; dans l'Inde, au delà du Gange, le buffle à la peau noire et demi-nue, qui aime à se vautrer sur les rivages fangeux de la mer et des fleuves ; et, dans la presqu'île de Malacca, le tapir bicolore, qui rappelle la zoologie américaine ; enfin, sur les bords du Gange, le tigre, rayé de noir, se tapit au milieu des roseaux, d'où il guette l'homme pour le dévorer.

L'Asie nourrit des oiseaux de grande taille, et d'autres ornés du plumage le plus riche et le plus varié. Ce sont les gigantesques vautours, les aigles et les faucons ; des essaims de perroquets brillant de mille couleurs ; des loris au plumage cramoisi ; la perruche verte, le cacatoès, d'un blanc éclatant ; le couroucou aux plumes dorées ; le drongo aux plumes d'azur, et le calyptomène vert, qui reflète la teinte de l'émeraude. Dans le Néypâl, on trouve ces faisans riches en couleurs et ces paons si magnifiques que nous avons naturalisés en Europe. La presqu'île de Malacca possède ce beau

cryptonyx et ce magnifique luen dont l'immense queue est semée de mille yeux, qui l'ont fait surnommer *argus*.

Enfin les entomologistes savent combien sont variés les insectes de l'Asie : tous ceux qu'on a rapportés de ses contrées orientales, et particulièrement de la Chine, sont différents de ceux de l'Europe et de l'Afrique; une partie des papillons que Linné désigne sous le nom de *troyens* sont propres à l'Hindoustan; le genre anthie se trouve au Bengale; la Chine méridionale donne naissance au papillon priamus et au bombyx atlas.

Nous allons maintenant entamer la description des diverses régions de l'Asie dans l'ordre suivant : 1° provinces caucasiennes de la Russie; 2° Turquie d'Asie; 3° Perse; 4° Afghanistan et Beloutchistan; 5° Tatarie indépendante; 6° Sibérie; 7° Empire Chinois; 8° Japon; 9° Indo-Chine; 10° Hindoustan.

CHAPITRE DEUXIÈME.

PROVINCES CAUCASIENNES DE LA RUSSIE.

§ I^{er}. LE CAUCASE.—VERSANT MÉRIDIONAL.—PRODUCTIONS.—POPULATION.— La région que baignent la mer Caspienne à l'est, la mer Noire à l'ouest, qu'arrosent au sud les fleuves du Kour et du Phase, forme une sorte d'isthme qui lie l'Europe à l'Asie occidentale, et dont la largeur est de 560 kilomètres entre Derbent et l'embouchure du Phase. La plus grande partie appartient aujourd'hui à la Russie.

La chaîne du *Caucase*, que l'on regarde comme servant de séparation entre l'Europe et l'Asie, commence dans le voisinage du détroit d'Yénikalé, et se prolonge dans la direction générale du nord-ouest au sud-est jusqu'au cap Apchéron. Elle se compose d'abord de hauteurs qui ont à peine 60 mètres, puis elle se relève peu à peu en longeant la côte orientale de la mer Noire, qu'elle couvre de courts et épais contre-forts; elle atteint ainsi successivement une élévation de 500 à 3,000 mètres, et ne présente partout que des groupes et des pics sauvages aux flancs couverts de forêts. Puis, vers les sources du Kador, autrefois limite de la Colchide, elle s'éloigne de la côte en décrivant un arc de cercle saillant au nord, et qui contient les points culminants de toute la chaîne : c'est alors une énorme muraille composée de pics superposés, couverts de neiges éternelles, n'ayant entre tous ses sommets que des crevasses profondes, n'offrant aucun passage entre les deux versants. Là se trouve le mont *Elbrous*, qui a 5,425 mètres d'altitude, c'est-à-dire qui est de 600 mètres plus élevé que le mont Blanc. L'extrémité du saillant est marquée par le mont *Zikar*, nœud de montagnes très-remarquable, source du Phase. A partir de ce mont, la chaîne se dirige plus directement au levant, et atteint dans le mont *Kasbek* 4,420 mètres; puis, au delà du défilé de Dariel, elle décroît peu à peu jusqu'à 2,000 mètres, jette au nord-est des contre-forts très-longs, très-épais, plus élevés que la chaîne elle-même, et dont le plus considérable aboutit à Derbent; enfin elle descend de 1,000 à 400 mètres, mais en gardant son âpreté et ses difficultés de passage, et finit près de Bakou par le cap Apchéron. Son développement entre Anapa et Bakou est de plus de 1,200 kilomètres;

son épaisseur varie de 150 à 300 kilomètres. Sa crête est généralement très-découpée, et souvent avec une uniformité qui lui donne l'aspect d'une muraille crénelée.

Les cours d'eau qui découlent de la chaîne du Caucase, au lieu de prendre naissance près de la crête, descendent des contre-forts secondaires, et par conséquent n'ouvrent pas de routes entre les deux versants; aussi ne peut-on traverser le Caucase qu'en le tournant par ses deux extrémités, et n'y a-t-il qu'un seul passage à travers le milieu de la chaîne. Des deux routes du littoral, la première, qui appartient aujourd'hui à la Russie, longe la mer Noire, passe par Anapa, Soudjouk-khalé, Mamaï, coupe successivement tous les contre-forts occidentaux de la chaîne, traverse le défilé redoutable de Gagra, passe par Anaklia, Redout-khalé, Poti, Chefketil, et atteint la frontière turque à Batoum. C'est par là que les Russes ont procédé à la conquête du Caucase, et surtout de la partie ottomane. La deuxième longe la mer Caspienne, passe par Kizliar, Tarki, Derbent; là elle traverse, dans le contre-fort qui finit près de cette ville, le défilé appelé anciennement *Portes albaniennes*; puis elle passe à Kouba, à Bakou, et va atteindre la frontière persane. C'est par cette route que les Russes ont abordé la partie persane du versant du Caucase.

La route du milieu de la chaîne part de Grégoriev aux sources de la Kouma, passe à Ekhterinoïgrad, à Wladikaukas, à Dariel : ce sont trois villes fortifiées par les Russes et destinées à défendre le passage; de là, près du mont Kasbek, elle traverse la crête dans un col qui a près de 4,000 mètres de hauteur, passage creusé entre deux murailles, bordé de précipices et défendu par de petits forts; puis elle descend par la vallée de l'Aragvi sur Tiflis. Cette route, très-importante, est celle des *Portes caucasiennes*, décrites par Strabon et par Plin, et par laquelle les Barbares menaçaient également l'empire romain et l'empire persan : elle a été récemment construite par les Russes, et c'est la seule partie de la crête du Caucase qu'ils possèdent, la seule qui relie les provinces des deux versants; elle est impraticable dans l'hiver à cause des avalanches. Elle se trouve en partie sous la garde des tribus Ossètes qui habitent ces montagnes et qui pourraient la fermer.

Nous avons décrit dans la Russie d'Europe le versant septentrional du Caucase. Quant au versant méridional, il se compose d'une succession de terrasses et de plateaux qui descendent en étages vers le midi et qui sont reliés par diverses chaînes de montagnes. Le principal contre-fort de ce versant est celui qui forme la séparation des eaux entre la mer Noire et la mer Caspienne, et qui relie au Caucase toutes les montagnes de l'Asie occidentale. Il part du mont Zikar, aux sources du Phase, sépare cette rivière du Kour dans les monts *Dvaletti* (l'ancien Amaranthe), s'approche de la côte vers l'embouchure du Tchoukh sous le nom de monts d'*Akhalsik*, forme la ceinture orientale de ce cours d'eau, et, au nord d'Erzeroum, se réunit au plateau occidental des monts Ararat par le mont *Abos*. Il s'en détache de nombreux contre-forts : le principal est la chaîne de l'*Alleghez*, qui descend au sud-est entre le Kour et l'Araxe, et forme la limite entre la Géorgie et l'Arménie.

Les témoignages des anciens et des modernes s'accordent à placer dans les contrées caucasiennes des mines d'or, d'argent et de fer; mais ces richesses ne sont pas exploitées. Les sommets du Caucase sont de granit. La bande granitique est accompagnée de deux côtés de montagnes schisteuses, et ensuite calcaires. On dit que

cette chaîne présente une grande régularité. Mais les montagnes calcaires secondaires paraissent devoir occuper plus d'espace du côté méridional, où la chaîne s'étend par un plus grand nombre de branches. Du côté septentrional, la base des montagnes, calcaire et schisteuse, est recouverte par de vastes dunes de sable qui se perdent peu à peu dans l'aride plaine appelée *steppe de Kouma*.

Le Caucase est une des régions les plus intéressantes du globe pour l'histoire naturelle et civile. Tous les climats de l'Europe et toutes sortes de terrains s'y trouvent : au centre, des glaces éternelles et des rochers stériles où habitent les ours, les loups, les chacals, le chaus, animal du genre des *felis*, le bouquetin du Caucase (*capra caucasica*), qui aime les sommets escarpés des montagnes schisteuses; le chamois, qui se tient, au contraire, sur les montagnes inférieures; le lièvre terrier, le putois, l'hermine, l'argali, une infinité d'oiseaux de proie et de passage; au nord, des collines fertiles en blé et de riches pâturages, où errent les superbes chevaux circassiens; plus loin des plaines sablonneuses, couvertes de plantes grossières, mais mêlées de bas fonds d'une nature plus grasse; au midi de magnifiques vallées et plaines, où, sous le climat le plus salubre, se développe toute la richesse de la végétation asiatique. Partout où la pente se dirige vers l'ouest, l'est ou le midi, les cèdres, les cyprès, les saviniers, le genévrier rouge, les hêtres et les chênes revêtent les flancs des montagnes. L'amandier, le pêcher, le figuier, croissent en abondance dans les chaudes vallées abritées par les rochers. Le cognassier, l'abricotier sauvage, le poirier à feuilles de saule, la vigne, abondent dans les halliers, les buissons et sur les bords des forêts. Le dattier, le jujubier, l'épine du Christ, indigènes dans cette contrée, en attestent la douce température. Les marais sont ornés de très-belles plantes, telles que le *rhododendron ponticum* et l'*azalea pontica*. L'olivier cultivé et l'olivier sauvage, le platane oriental, le laurier mâle et femelle, embellissent les rivages de la mer Caspienne. Les hautes vallées sont parfumées par le seringa, le jasmin, le lilas et la rose caucasienne.

L'isthme caucasien renferme un grand nombre de petites nations; quelques-unes sont des restes de hordes asiatiques qui, dans la grande migration des peuples, passèrent et repassèrent par ces montagnes; mais le plus grand nombre se compose de tribus indigènes et primitives. Ces tribus conservent chacune son langage particulier, et ces idiomes remontent probablement à l'origine du genre humain. La physionomie caucasienne renferme les traits caractéristiques des principales races de l'Europe et de l'Asie occidentale. Les animaux domestiques et les plantes cultivées de ces deux parties du monde se retrouvent dans le Caucase ou dans ses environs. On peut classer les nations caucasiennes sous sept grandes divisions, d'après les sept langues principales qu'elles parlent; savoir : 1° les *Géorgiens*, subdivisés en *Géorgiens* proprement dits, *Iméréthiens*, *Gouriens*, *Mingréliens*, *Svanètes*, aux sources de l'Ingouri; 2° les *Abases*, subdivisés en plusieurs tribus; 3° les *Tcherkesses* ou *Circassiens*, *Circassiens du Kouban*, *Circassiens de la Kabardie*; 4° les *Ossètes*, divisés en diverses tribus; 5° les *Kistes* avec les *Ingouches* et autres tribus; 6° les *Lesghiz*, divisés d'après leurs huit dialectes; 7° les restes des Tatars, des Mongols, des Huns et d'autres colonies étrangères disséminées sur le Caucase. Les Géorgiens et les Abases appartiennent au versant méridional; les Circassiens, les Ossètes, les Lesghiz, etc., appartiennent au versant septentrional. Nous avons décrit ces derniers dans la Russie

d'Europe; quant aux premiers, ils sont plus passifs, moins belliqueux, et se sont soumis assez facilement aux Russes.

§ II. MONTS ARARAT. — BASSIN DU KOUR. — GÉORGIE. — La *Géorgie* proprement dite appelle nos premiers regards comme occupant la partie sud-est du versant méridional du Caucase. Les Russes appellent ce pays *Groussia*, et les Persans *Gourgistan*; mais les auteurs indigènes comprennent les quatre anciens royaumes de *Kartueli* ou *Karthli*, d'*Iméréthie*, de *Mingrélie* et de *Gourie*, sous le nom général d'*Ibérie* ou *Iwerie*, dénomination classique, aujourd'hui inconnue à la plupart des habitants. Les divers partages qui eurent lieu dans le moyen âge entre les princes d'Ibérie donnèrent naissance à trois royaumes, celui d'*Imirette* ou d'*Iméréthie*, dont la *Mingrélie* et la *Gourie* sont des démembrements postérieurs, et ceux de *Kartalinie* ou *Karthli* et de *Kakhethi*. L'*Iméréthie* a quelquefois été désignée sous le nom de *Géorgie turque*. Le restant a été appelé *Géorgie persane*.

La Géorgie compose la plus grande partie du bassin du Kour, qui est circonscrit au nord par la chaîne du Caucase, à l'ouest par les monts Dvaletti et d'Akhaltsik, au midi par la chaîne de l'*Ararat*. Cette chaîne ou cet ensemble de hauts plateaux, si célèbre dans l'antiquité, que les traditions des peuples de l'Orient regardaient comme le berceau du genre humain, qui occupait à peu près le centre de l'ancien monde, se compose alternativement de groupes, de plateaux et de pics neigeux, dont la direction est très-confuse, et qui séparent les bassins du haut Euphrate et du lac de Van du bassin du Kour. Sa partie culminante, le mont *Ararat*, élevé de 5,400 mètres, où s'arrêta, dit-on, l'arche de Noé, est dans un contre-fort voisin de l'Araxe, entre Ériwan et Bayazid. Le plateau général de l'*Ararat*, qu'on appelle aussi plateau arménien, se divise en deux parties : plateau occidental ou d'Erzeroum, plateau oriental ou de Bayazid. De ces deux plateaux, on peut déduire, comme nous le verrons plus loin, toutes les montagnes de l'Asie occidentale.

Le bassin du Kour se compose de deux parties distinctes, la partie haute et la partie basse. La partie haute forme deux grands plateaux, celui de la Géorgie ou du Kour, celui de l'Arménie ou de l'Araxe, séparés par les monts *Alleghez*, tous deux ayant une hauteur moyenne de 1,500 à 1,800 mètres, entourés de très-hautes montagnes, creusés par des vallées très-fertiles, et composant l'un des pays les plus célèbres du monde. La partie basse n'est composée que de landes, de steppes, de déserts.

Le *Kour* naît dans le mont Saganlugh, qui appartient au plateau d'Erzeroum; après avoir traversé une petite partie du territoire ottoman, il entre dans le territoire russe, y reçoit deux ruisseaux qui passent aux forteresses d'Akhalkalaki et d'Akhaltsik, traverse un profond défilé, se dirige au sud-est, arrose Tiflis et atteint sa partie basse, où il ne traverse que des lieux déserts. Il ne reçoit à gauche que l'*Aragvi*, qui ouvre la route de Dariel à Tiflis; mais à droite il reçoit l'*Aras* ou *Araxe*. Ce cours d'eau, rapide et dangereux, descend du plateau d'Erzeroum, traverse la plus belle partie de l'Arménie, qui appartient aux Russes, sert de limite aux deux empires russe et turc, passe près de Nakchivan, traverse de grandes steppes et les landes du *Mogan*, et se réunit au Kour. Ses affluents sont : l'*Arpatchaï*, qui passe à Goumri, forteresse russe, et près de Kars, forteresse turque; l'*Abar*, qui passe au couvent d'Echmiadzin; le *Zanga*, qui passe à Ériwan; le *Makatchaï*, qui passe à la ville turque de Bayazid.

La Géorgie, jouissant d'une température très-douce et en général très-saine, offre une agréable variété de montagnes, de forêts et de plaines; toutes les productions communes des pays caucasiens y abondent; mais les habitants y sont peu nombreux. On y cultive le froment, le *gomi* ou l'*holcus bicolor*, le *djikoura* ou l'*holcus sorghum*, le maïs et le millet, le chanvre et le lin. On voit prospérer avec très-peu de soin des pêches, des abricots, des amandes, des coings, des cerises, des figues et des grenades; les vignes, abondantes et de bonne espèce, donnent un vin qu'on envoie en Perse. Les pommiers, la garance, les cotonniers, sont cultivés avec quelque soin. Les champs sont couverts de melons et de pastèques; cependant, malgré la fertilité du sol, l'agriculture y est dans l'enfance: la charrue y est si pesante qu'il faut y atteler six ou huit paires de buffles. On vante l'éducation des abeilles; les chevaux et les bêtes à cornes rivalisent avec les meilleures races européennes en grandeur et en beauté; les moutons à grande queue donnent une excellente laine.

Les Géorgiens, peuple indigène du Caucase, parlent une langue radicalement différente de toute autre langue connue, et dans laquelle il a été composé, dans le douzième siècle, plusieurs ouvrages d'histoire et de poésie. Ils sont en général beaux, bien faits et agiles; ils ne manquent pas d'esprit naturel, mais ils sont intéressés et aiment à boire. Ils ont adopté une partie du costume persan, parce que les nobles étaient souvent élevés à la cour de Perse, et que les gens du peuple servaient de garde aux souverains de ce pays. Les Géorgiens sont rarement sans armes, et même aux champs ils ont à côté d'eux des fusils et des poignards pour se mettre en garde contre les brigands des montagnes voisines.

Dans le triste état où les guerres et les révolutions ont mis ce beau pays, les indigènes, malgré leur goût pour le négoce et les voyages, font un commerce peu considérable; les Arméniens sont leurs commissionnaires. Leurs femmes, dont la beauté n'est pas moins célèbre que celle des *Circassiennes*, quoique leur teint ne soit pas aussi blanc ni leur taille aussi svelte, ont pris dans un commerce fréquent avec les étrangers l'esprit de la licence et de la corruption. Les filles, vendues comme esclaves sous le gouvernement mahométan, avaient le triste honneur de pourvoir les harems de Constantinople; mais ce trafic honteux a cessé depuis que la Géorgie est devenue une province russe. Beaucoup de Géorgiens habitent des cabanes à moitié enfoncées dans la terre. Dans le Kakhethi, province où la civilisation a fait plus de progrès, on trouve des espèces de maisons: une mince charpente, des murs en claies d'osier, recouverts d'un mélange d'argile et de fiente de vache, surmontés d'un toit de jonc, voilà ces maisons.

La capitale du gouvernement de Géorgie est *Tiflis*, ville ancienne, bâtie sur les deux rives du Kour, à 400 mètres au-dessus de la mer Noire, et dont la population de 26,000 habitants est une agglomération d'Arméniens, de Géorgiens, de Mingréliens, de Lesghiz, de Tatars, de Persans et de colons allemands. Elle est misérablement bâtie en briques liées avec de l'argile; mais elle offre quelques monuments remarquables, parmi lesquels: la cathédrale de Sion, fondée au sixième siècle; le monastère de Saint-David, fondé en 1318; le palais de l'état-major, le gymnase pour l'éducation des jeunes nobles, et enfin l'ancienne demeure des tzars de Géorgie, aujourd'hui palais du gouverneur général russe. Tiflis renferme encore une prison,

des casernes, un hôpital, un hôtel des monnaies. La soie, qui est très-abondante et très-belle, y est l'objet d'un commerce considérable. La température y est assez élevée, et le thermomètre y monte jusqu'à 45°.

Les autres localités importantes de la Géorgie sont : *Goudja* ou *Élisavetpol*, située sur un affluent du Kour, ville fort ancienne et déchue, qui a pourtant encore dans son enceinte fortifiée 12,000 habitants, dont moitié Arméniens : ses environs renferment de nombreuses ruines; *Gori*, sur le Kour et la route de Tiflis à Kutaïs, défendue par une forteresse et peuplée de 1,500 Arméniens; *Telav*, située dans une jolie vallée et peuplée de 1,200 habitants; *Signakh*, dont la forteresse défend la *Kakhetie*, la vallée la plus riche de la Géorgie, surtout en vignobles; *Ananour*, grand village groupé autour d'une forteresse; *Mizkhetha*, au confluent de l'Aragvi, ancienne capitale de la Géorgie, détruite par Tamerlan, et qui n'a plus que des cabanes et une belle église.

Dans l'ancienne Géorgie ottomane, on trouve encore : *Akhhaltsik*, près du Kour, ville très-grande, et qui renfermait, dit-on, 40,000 habitants, réduite aujourd'hui à 10,000; elle est défendue par une vaste muraille et par une forteresse regardée comme la clef de la Géorgie. Les Turcs ont été battus sous ses murs en 1828. — *Goumri* ou *Alexandropol*, près de l'Arpachai, est une forteresse bâtie sur un roc très-élevé et à laquelle les Russes ont donné les développements nécessaires pour qu'elle pût renfermer 12,000 hommes et d'immenses magasins. C'est le point de départ de leurs opérations contre la Turquie. Elle n'a qu'un petit nombre d'habitants, pas de commerce, et se trouve située dans un pays triste et sous un climat rigoureux.

La population de la Géorgie est d'environ 450,000 habitants, dont les deux tiers sont de religion grecque; le reste est arménien, juif ou mahométan.

Avant que la famille royale de Géorgie eût cédé ses droits à la Russie, la Géorgie était une monarchie féodale, où les princes et les nobles formaient des castes distinctes. Les uns et les autres ne payaient aucune contribution; mais ils étaient obligés, en temps de guerre, de suivre le roi avec leurs vassaux. Quoique demeurant dans des chaumières, leur orgueil était égal à leur pauvreté et à leur ignorance. Les gens du peuple vivaient dans la servitude; ils étaient vendus, donnés et mis en gage comme une pièce de bétail. Tous les hommes en état de porter les armes étaient soldats; chaque noble commandait ses serfs. Les revenus du souverain consistaient dans le cinquième de toutes les productions des vignobles, des champs et des jardins, dans les droits d'entrée et de sortie sur les marchandises, et dans ce que rapportaient quelques mines faiblement exploitées. Aujourd'hui le pays est entièrement organisé comme les autres provinces russes. Le gouvernement a fait de grandes dépenses pour ouvrir des routes, construire des forteresses et lui donner une bonne administration.

§ III. IMÉRÉTHIE, GOURIE, MINGRÉLIE, ABASIE. — La partie sud-ouest du versant méridional du Caucase, ou le pays compris entre le Caucase et les monts Dvaletti et d'Akhhaltsik, est très-montueuse, presque entièrement sauvage et parcourue par de très-petits cours d'eau. Le principal est le *Rion* ou *Phase*, qui arrose Kutaïs et finit à Poti. On peut encore indiquer le *Chefketil*, ruisseau qui sert de limite entre la Turquie et la Russie, et qui passe au fort Saint-Nicolas. Enfin on y trouve la rivière torrentueuse et profondément encaissée du *Tcharokh* ou *Bathys*, qui descend du plateau d'Erzeroum et finit près de Batoum. Ce versant comprend les petites provinces russes

de l'*Iméréthie*, de la *Gourie* et de la *Mingrélie*, la *Grande-Abasie*; enfin une partie de l'Arménie turque.

L'*Iméréthie* est un pays généralement fertile, quoiqu'il soit assez froid et qu'il renferme des vallées marécageuses. Les habitants élèvent des bestiaux, des abeilles, des vers à soie; mais ils cultivent à peine la terre et leurs vignobles, qui donnent pourtant des produits abondants. Le Phase, qui était autrefois une grande voie de commerce entre la mer Noire et la mer Caspienne, n'a plus aujourd'hui que quelques barques sauvages. Le faible commerce actuel des Iméréthiens se fait ordinairement en deux endroits, à Oni et à Choni; on y échange des grains, des chevaux, des ustensiles en cuivre, contre des draps et des étoffes. A Zadis, vers l'orient du pays, on trouve de l'hématite, d'où l'on tire du fer; on en forge divers ustensiles. Vers le nord est situé le *Radcha*, district principal, qui a des richesses minérales, des ruines grecques et sassanides, et qui peut mettre sur pied 5,000 guerriers. *Radchin* en est le chef-lieu. Les villages des habitants de la plaine ont une grande étendue; dans les villages des montagnards, les maisons sont serrées les unes contre les autres; les habitations des premiers sont en claies d'osier; celles des autres sont en planches.

La population de l'*Iméréthie* est d'environ 100,000 habitants. La langue est un dialecte du géorgien. La capitale est *Koutaïs*. Cette ville n'a que 2,000 habitants; elle est située sur la gauche du Rion. C'est la résidence d'un évêque et d'un gouverneur dont la juridiction s'étend sur l'*Iméréthie*, la *Mingrélie*, la *Gourie* et la *Grande-Abasie*. Les habitants des diverses vallées du Caucase y font des échanges contre les produits du sol. On voit dans ses environs les ruines d'une ancienne ville dont l'antique cathédrale offre encore de beaux restes, et dont la forteresse dut être considérable. Les habitants de *Koutaïs*, dont plus de la moitié se compose de juifs, et le reste d'Arméniens, s'occupent beaucoup de jardinage. Non loin de cette ville, on remarque le grand couvent de *Génath*, dans lequel on conserve une riche bibliothèque.

Les Gouriens habitent la contrée située aux bords de la mer Noire, au sud du Phase, c'est-à-dire une partie de l'ancienne *Colchide*. La *Gourie* jouit d'une température saine, d'un sol propre à l'agriculture et à l'entretien du bétail, d'un climat dont la douce influence fait prospérer le cotonnier, les citrons, les olives et les oranges. Le pays est très-riche également en millet, maïs, vin, noix; malheureusement il n'a ni commerce ni industrie, et paraît presque dépeuplé. Le peuple, ainsi que sa langue, a éprouvé plusieurs mélanges : on y remarque des Turcs, des Tatars, des Arméniens et des Juifs, formant une population de 36,000 habitants. La *Gourie* appartient à la Russie depuis 1812. On y trouve à peine quelques villages et une petite ville : *Pothi*, à l'embouchure du Phase, qui a 1,200 habitants. Les *Mingréliens* demeurent au nord des Gouriens, et à côté des Iméréthiens, dans le même pays que jadis possédèrent les Colchiens, et ensuite les anciens Laziens. De vieilles cités en ruines, des forteresses russes sur le bord de la mer, des vaisseaux qui font voile pour la Turquie, des princes et des nobles qui parcourent les campagnes pour piller le paysan, des femmes qui trahissent leurs maris, des combats entre tous les villages, tel était naguère le tableau de la *Mingrélie*. Le commerce des esclaves se faisait en temps de paix comme en temps de guerre : car, en *Mingrélie*, avant la domination russe, le maître vendait son domestique, le père son fils, le frère sa sœur. Les Turcs vont

chercher en Mingrélie de la soie, de la toile, des fourrures, et particulièrement des peaux de castor, du miel rouge et blanc; ils y portent en échange des sabres, des arcs et des flèches, des ornements pour les chevaux, des draps et des couvertures, même du cuivre et du fer. On n'y trouve point d'autre ville que *Redout-Kaleh*, qui possède le port le plus fréquenté de la côte : il y entre annuellement 130 à 150 navires; elle n'a que 500 habitants. *Anaklia* ou *Anakria*, à quelques lieues au nord-ouest à l'embouchure de l'Ingouri, paraît occuper l'emplacement de l'antique *Héraclée*. On y fait aussi quelque commerce.

La Mingrélie est encore aussi humide, chaude et fiévreuse qu'à l'époque où Hippocrate la décrivit sous le nom de Colchide. En été, il y règne des maladies pestilentielles qui enlèvent les hommes et les animaux. La végétation y est d'une extrême activité. Les châtaigniers et les figuiers abondent. On vante le vin, qui est salubre et plein de feu; il y a aussi du riz et du millet. Les Mingréliens ne cultivent plus le lin, qui, du temps d'Hérodote et de Strabon, fournissait aux Colchiens la matière d'une fabrication importante. Le seul objet auquel ils donnent quelque soin, c'est l'entretien des abeilles.

Le prince de la Mingrélie prend le titre de *Dadian* ou maître de la mer; depuis 1803 il s'est déclaré vassal de la Russie, qui lui assura, ainsi qu'à ses descendants, la jouissance des droits qu'il possédait. Malgré son titre de maître de la mer, il ne possède pas une barque de pêcheur; ordinairement il erre avec sa suite d'endroit en endroit, et son camp, séjour de la licence, l'est aussi de la misère. Les Mingréliens aiment la chasse; ils savent apprivoiser des oiseaux de proie qui servent à faire la guerre au gibier. La population de la Mingrélie se compose de 14,000 familles géorgiennes, arméniennes, tatares et juives; la religion grecque y est dominante.

La *Grande-Abasie* s'étend sur le versant méridional du Caucase depuis la Mingrélie jusqu'aux frontières des Tcherkesses et des Svanètes. C'est un pays arrosé par un grand nombre de petits cours d'eau, très-fertile, quoique montueux, couvert de forêts, où la chaleur et l'humidité entretiennent une végétation aussi abondante que celle de l'Amérique. Les Abases sont bien faits, endurcis et agiles; un visage ovale, une tête comprimée sur les côtés, un menton court, un grand nez, des cheveux d'un châtain foncé, leur donnent une physionomie remarquable. Les Grecs les connurent jadis, sous le nom d'*Aschæi*, comme des pirates rusés et redoutables; sous le nom d'*Abasgi*, ils étaient décriés chez les Byzantins pour leur commerce d'esclaves. C'est un peuple sauvage, indépendant, et qui a perdu toute trace du christianisme. Les uns, nomades paisibles, errent dans les forêts de chênes et d'aunes; les autres vivent d'un peu d'agriculture; tous sont enclins au brigandage, et se vendent les uns les autres aux marchands d'esclaves. On présume qu'il y a dans leur pays des mines d'argent; mais ils n'en savent pas plus profiter que de leur situation, si propre à la navigation et à la pêche. Les objets de commerce des Abases consistent en manteaux de drap et de feutre, en pelisses de renards et de fouines, en miel, en cire et en bois de buis, dont les Turcs font des achats considérables. Les marchands turcs et arméniens leur apportent du sel et des étoffes.

Les seules villes qu'on trouve dans ce pays sont :

Soudjouk-Kaleh, petit port qui est la station de l'escadre russe chargée d'empêcher

les pirateries des Abases et des Tcherkesses; *Soubachi*, bourg à l'embouchure d'une petite rivière du même nom; *Mamaï*, bourg avec un bon port. Les autres lieux habités de la côte ne sont que des bourgades, comme *Soukhoun-Kaleh*, *Gagra*, etc.

§ IV. CHIRVAN ET ARMÉNIE RUSSE. — La province de *Chirvan* occupe le bassin inférieur du Kour. D'une longueur de 60 lieues de l'est à l'ouest et de 50 lieues environ de largeur, elle présente une superficie de 1,200 lieues carrées. Toutes les conditions nécessaires au développement de la richesse agricole se trouvent réunies dans le *Chirvan*. Des rameaux de la chaîne du Caucase sillonnent le pays au nord et offrent des montagnes dont les profondeurs renferment des richesses minérales, parmi lesquelles le fer est surtout exploité, et dont les flancs couverts de forêts servent de retraites aux antilopes, aux gazelles et à d'autres animaux sauvages. Plus bas, ces contre-forts, en s'abaissant, donnent naissance à des collines, à des coteaux garnis de vignes qui fournissent un des vins les plus estimés du Caucase. Au centre et au sud, le sol, peu ou point accidenté, est arrosé par le Kour, l'Araxe et d'autres cours d'eau de moins d'importance. On y trouve en outre un grand nombre de marais et de lacs dont quelques-uns sont salés. Toutes ces eaux sont poissonneuses : les pêcheries du Kour et de l'Araxe sont un des revenus les plus importants de la province, et leurs produits sont expédiés par Astrakhan dans toute la Russie. Par suite de cette irrigation abondante, le pays renferme de nombreux et excellents pâturages qui nourrissent des chameaux, des buffles, des chèvres, des chevaux d'excellente race et des moutons à grosse queue. Enfin les champs de cette contrée produisent du blé, du chanvre, de la garance, du tabac, etc. Le coton du *Chirvan*, produit d'une plante herbacée, donne annuellement une récolte de 1,700,000 kilogrammes. Le safran cultivé sur le territoire de Bakou donne une valeur de 150,000 roubles à l'exportation. Le mûrier y réussit très-bien.

Malgré toutes ces causes de prospérité, le *Chirvan* est peu peuplé, ce qu'il faut attribuer aux invasions et aux guerres qui ont ravagé de tout temps cette contrée. Sa population, mélange d'Arméniens, de Turcomans, de Lesghiz, d'Arabes et de Persans, est estimée à 150,000 âmes. Il est divisé en provinces gouvernées par des khans qui tiennent leur autorité de la Russie, à laquelle ces provinces ont été cédées par la Perse. Les villes principales sont *Chamakhi* et *Bakou*.

Chamakhi, chef-lieu de la province de *Chirvan*, est importante par ses fabriques d'armes et de soieries, et ne consiste qu'en une grande rue. Elle renferme 10,000 habitants, et en avait, dit-on, dans le siècle dernier 100,000; mais elle fut dévastée par Pierre le Grand et détruite de fond en comble par Nadir-Schah en 1735.

Bakou est la principale ville de la province comme place de guerre et de commerce, ainsi que par son port et sa population, que l'on évalue à 12 ou 15,000 âmes. Ses maisons sont mal bâties, ses rues étroites et tortueuses. Du côté de la terre, elle est entourée d'une double enceinte de murailles flanquées de tours; du côté de la mer, il n'y a qu'un simple mur que les vagues baignaient autrefois, et dont elles n'approchent plus qu'à la distance de 3 mètres, ce qui semble indiquer un abaissement des eaux de la mer Caspienne. Les plus beaux édifices sont l'ancien palais du schah et une église arménienne; mais le plus digne d'attention est une tour ancienne appelée la Tour de la Vierge, et qui paraît avoir servi de phare. Son port est le meilleur

qu'il y ait sur la mer Caspienne; il est fermé par deux îles et défendu par deux forts. Il s'y fait une pêche importante, celle des phoques, qui fréquentent ces parages. Ses principales exportations sont celles de l'opium, du vin, de la soie, du sel, du salpêtre et du naphte, que l'on recueille sur son territoire. Cette ville est regardée comme un lieu saint par les Hindous, qui suivent encore les croyances des anciens Parsis, adorateurs du feu. Les motifs de cette croyance tiennent à un phénomène qui mérite d'être relaté.

A l'orient de Chamakhi, le Caucase s'abaisse; une grande langue de terre s'avance dans la mer Caspienne : c'est la péninsule d'*Apcheron*, dont les terres argileuses et salines se couvrent d'une végétation languissante, mais où les fameuses sources de naphte sont un sujet d'admiration pour les voyageurs, et un trésor inépuisable pour la ville de Bakou. Les principaux puits, au nombre de 84, sont au village de Bakhany et s'étendent dans un rayon de 7 werstes; l'un d'eux fournit 1,500 kilogr. de naphte par jour. Ils donnent à la couronne un produit annuel de 650,000 francs. Non loin de là, à 3 ou 4 lieues de Bakou, s'étend le *champ des grands feux*, d'environ un quart de lieue en carré; c'est un terrain d'où il sort continuellement un gaz inflammable. Des *guèbres*, ou adorateurs du feu, y ont bâti plusieurs temples¹. Une colline, près de Bakou, fournit du naphte blanc; mais on ne l'y trouve qu'en petite quantité: les Russes s'en servent comme cordial et comme médicament. Non loin de là se trouvent deux sources d'eau chaude qui bouillent comme le naphte.

Suivant le rapport d'une commission chargée d'examiner les phénomènes qui se développent aux environs de Bakou, le 27 novembre 1827, à cinq heures après midi,

¹ Le plus curieux de ces temples ou monastères est celui d'*Atesch-Gah*, sur lequel M. de Suzannet a donné les détails suivants :

A une distance d'à peu près trois heures de marche de Bakou s'élève le monastère d'*Atesch-Gah* (mère du feu). Ce monastère est habité par des guèbres. L'édifice forme un pentagone irrégulier, n'ayant qu'une seule porte d'entrée. Une cour occupe le milieu; elle est entourée d'un mur crénelé auquel sont adossées les cellules des guèbres. Les murailles sont destinées à servir de défense contre ceux qui voudraient troubler les adorateurs du feu dans leurs paisibles invocations. Le monastère a cinq cents pieds de tour, et les murs s'élèvent à une hauteur de dix-neuf pieds; au milieu de la cour est un clocher carré. On entre dans l'intérieur du clocher par l'espace compris entre les colonnes qui le soutiennent. Dans les quatre angles sont placés des tuyaux communiquant par des conduits souterrains avec les sources de naphte. Ces tuyaux s'élèvent à trente-six pieds de haut et vomissent de fortes colonnes de flamme. Au milieu de la voûte du clocher est un enfoncement de forme carrée, dont on s'approche par des escaliers en pierre. Un autre conduit, placé dans une des cellules, lance aussi de vives flammes. Devant ce conduit est placé l'autel où les adorateurs du feu célèbrent les cérémonies de leur culte. C'est sur cet autel que sont brûlés les corps des vrais croyants. A l'époque de la visite de M. de Suzannet, douze guèbres occupaient les principales cellules. Les cellules des guèbres sont toutes blanchies à la chaux et d'une excessive propreté; pourtant les guèbres qui les habitent ont à peine les vêtements nécessaires. Dans chaque cellule sont pratiqués des conduits qui s'allument à volonté: ils servent soit à éclairer l'intérieur, soit à la cuisson des aliments. Tous les guèbres qui habitent le monastère sont d'un caractère très-doux. Presque tous portent sur leur front une marque de couleur orange, qu'ils se font avec une pierre venant des Indes. Leur grand prêtre est habillé d'une étoffe orange; sa tête est couverte du bonnet indien de forme conique.

Les Persans sont les persécuteurs acharnés des adorateurs du feu. Leurs troupes s'emparèrent, en 1826, du monastère d'*Atesch-Gah*, et, après l'avoir pillé, mirent le feu à la riche bibliothèque qu'il renfermait. Cette stupide destruction est une perte irréparable pour la science, ainsi privée de tous les livres sanscrits qui se rattachaient à ce culte bizarre, et que la piété des croyants y accumulait depuis des siècles.

il s'éleva près de Iokmali une énorme colonne de feu accompagnée d'un grand bruit; après s'être soutenue à la même élévation pendant trois heures, elle diminua successivement pendant vingt-quatre heures, et resta enfin à la hauteur de 26 pouces. Le feu s'étendait sur un terrain de 2,215 pieds de longueur et de 1,300 de largeur. Dans les premiers moments, ce petit volcan lança une grande quantité de pierres en incandescence, ainsi que des masses d'eau. Il ne s'est point formé de cratère, mais la place d'où s'éleva la colonne de feu s'est soulevée à la hauteur d'environ 3 pieds. Près du volcan, une source marécageuse rejette continuellement des bulles d'eau d'un pied et demi de diamètre et de hauteur; quelquefois elle lance des masses d'eau deux fois plus considérables.

Les environs de Bakou semblent d'abord n'avoir rien de volcanique; mais, en réunissant les différents faits qui y ont été observés, on voit que les phénomènes qu'ils présentent tiennent le milieu entre les véritables volcans et les salses, et l'on est alors presque autorisé à admettre ces dernières parmi les effets volcaniques. Ainsi la chaleur qui se manifeste dans les orifices par lesquels s'échappe le gaz enflammé dans les environs de Bakou est plus considérable que dans les salses de l'Italie : M. Lenz a reconnu dans la plus grande des cavités de Iokmali une température de 12 degrés centigrades, et dans un des trous des grands feux 28 degrés $\frac{8}{10}$. De plus, une autre salse près de Bakou offre des caractères communs avec les véritables volcans : elle est située sur une montagne de forme conique, haute de 100 pieds, mais qui était deux fois plus élevée avant que sa cime se fût écroulée. Elle est couverte d'un grand nombre de petits cônes d'argile d'environ 20 pieds de hauteur. La masse de limon liquide rejetée par la bouche située au point le plus élevé occupe un espace d'environ 1,000 pieds de longueur sur 200 de largeur. Cette bouche, lorsque la cime était intacte, n'avait que quelques pouces de diamètre; elle était remplie d'un limon liquide; des bulles de gaz s'en dégageaient et lançaient à deux pieds en l'air le limon, qui, en retombant, augmentait les dimensions du cône. On trouve dans ce limon de nombreux quartiers de rocher, qui tous paraissent avoir éprouvé une chaleur plus ou moins considérable. Quant aux salses qui jettent du limon liquide, situées près du village de Bakhany, ce sont, dit M. Lenz, des fosses remplies de limon et de naphte noir : les plus grandes ont 2 à 6 pieds de diamètre. Des bulles de gaz s'y élèvent à des intervalles plus ou moins longs. Des deux côtés de la colline le gaz sort perpétuellement de terre avec un sifflement.

L'île *Pogorélaïa-Plita* (le roc brûlé), à l'embouchure du Kour, présente les mêmes phénomènes que les champs de limon de Iokmali.

Les deux khanats persans d'Érivan et de Nakhtchivan, cédés par la Perse en vertu du traité de 1828, forment la province russe d'*Arménie*, peuplée de 400,000 âmes. Elle comprend un plateau de 1200 mètres de hauteur, entrecoupé de montagnes et de collines. Le sol en est bien arrosé, et fertile en céréales, en riz et en vignes. Le climat en est sain; l'été y est doux, mais l'hiver y est très-rude. Elle est divisée en quatre arrondissements. Sa capitale, *Érivan*, dont la population est de 12,000 âmes, se compose de 2,000 maisons éparses au milieu de champs et de jardins. La forteresse qui la défend couronne un rocher qui s'élève de 200 mètres au-dessus du Zanga, petite rivière qui arrose la ville. C'est dans l'enceinte de cette forteresse que se

trouvent le palais du gouverneur, une belle mosquée et une fonderie de canons. Ériwan est la place d'armes des Russes contre la Perse.

Les autres localités remarquables de la province sont : *Echmiadzin*, village et couvent célèbre sur l'Abar, à quelques kilomètres à l'ouest d'Ériwan. C'est le chef-lieu de la religion arménienne et la résidence du principal patriarche de l'Arménie. Par la possession de ce lieu vénéré, la Russie exerce la plus grande influence sur tous les Arméniens de la Perse et de la Turquie. — *Nakhtchivan*, à peu de distance de l'Aras, et à 120 kilomètres au sud-est d'Ériwan. Elle fut ruinée au commencement du dix-septième siècle, sous le règne d'Abbas I^{er}, qui en fit transporter les habitants dans l'intérieur de la Perse. Le tremblement de terre de juillet 1830 l'a presque entièrement renversée. Chef-lieu d'arrondissement, sa population, qui fut dix fois plus considérable, ne paraît pas dépasser 3,000 âmes. — En descendant l'Aras, on arrive à la ville d'*Ourdabad*, peuplée de 6,000 âmes; elle est sur la gauche du fleuve, près d'une cataracte que forment ses eaux en tombant de 20 pieds de hauteur.

CHAPITRE TROISIÈME.

TURQUIE D'ASIE. — ASIE MINEURE.

§ I^{er}. GÉNÉRALITÉS. — La Turquie d'Asie peut être divisée ainsi : 1^o presqu'île de l'Asie Mineure, ou Anatolie; 2^o bassins de l'Euphrate et du Tigre, ou Arménie, Kourdistan, Mésopotamie et Irak-Arabi; 3^o Syrie et Palestine; 4^o partie de l'Arabie.

L'Asie Mineure est bornée au nord par la mer Noire; à l'occident, par la mer de Marmara et l'Archipel; au midi, par la Méditerranée ou mer de Chypre. Sa limite orientale est mal déterminée et peut être marquée par la ceinture occidentale du bassin de l'Euphrate. Cette presqu'île figure un vaste plateau dont les pentes, formées par le Taurus et l'Anti-Taurus, tombent successivement par étages sur les trois mers qui l'entourent. Ce plateau a environ 360 kilomètres de long entre Koutaieh à l'ouest et Kaïsariéh à l'est, et 240 kilomètres de large entre Angora au nord et Konieh au sud; il peut être considéré comme un abrégé des grands plateaux de l'Asie centrale. Ses pentes et le littoral sont un des pays les plus fertiles du monde.

Cette région, jadis si peuplée et si riche, grâce à son admirable position entre les trois parties de l'ancien continent, a eu une immense influence sur les destinées de l'humanité; mais aujourd'hui les civilisations asiatique et européenne qui se croisaient sur cette terre privilégiée ont disparu; on n'y trouve presque plus de grandes villes, plus de monuments, plus de routes; l'industrie y offre encore quelques ressources, mais le commerce y diminue sans cesse, l'agriculture y est dans un état pitoyable, et dans tout l'intérieur l'on ne trouve que des déserts, la désolation et la stérilité.

§ II. OROGRAPHIE. — Les montagnes de l'Asie Mineure peuvent être regardées comme une dépendance du grand plateau d'Arménie. En effet, du groupe d'Erzeroum se détache une vaste chaîne entre l'Euphrate qui vient de naître d'une part, d'autre part entre le Bathys et le Lycus; ce sont les monts *Moschiques* et *Scardices* des anciens, qui ont pour première terrasse sur le littoral les monts *Paryadres*. Cette chaîne se

subdivise en plusieurs branches parallèles entre elles et à la côte de la mer Noire, qui se prolongent ainsi jusqu'à la mer de Marmara, et font de la partie septentrionale de l'Asie Mineure une suite de terrasses étagées que les cours d'eau traversent par des brèches profondes, et qui, en s'élevant successivement, s'effacent dans un vaste plateau central. Cet ensemble de montagnes était appelé par les anciens l'*Anti-Taurus*, et prend successivement les noms de *Kusch-Dagh*, d'*Alkas-Dagh* (mont Olgassys), d'*Ala-Dagh*, etc. La partie la plus occidentale est marquée par le mont *Olympe* (1,600 m.), qui domine de sa masse imposante la belle plaine de Brousse.

Du même massif de l'Ararat, mais dans sa partie orientale et près de Bayazid, part une chaîne parallèle à l'*Anti-Taurus*, qui contourne au nord le lac de Van, sépare l'Euphrate méridionale du Tigre dans les monts *Niphates*, coupe l'Euphrate entre Malatia et Samosate, prend le nom de *Taurus*, et s'en va longer la Méditerranée en formant, comme l'*Anti-Taurus*, des étages successifs qui vont aussi s'effacer dans le plateau central; mais ces étages sont moins larges, plus abruptes, plus élevés, plus tourmentés. Les parties principales sont : le *Karmes-Dagh*, sur le Sarus; l'*Allah-Dagh*, le *Bulghar-Dagh*, l'*Imbarus*, dans la Cilicie; les groupes très-confus de la Pisidie et de la Lycie, etc. Le *Taurus*, en s'approchant de l'Archipel, se subdivise en nombreux contre-forts qui se terminent dans les caps de cette côte, et dont les plus remarquables sont : le *Lida* et le *Latmus*, dans la Carie; le *Messogis* et le *Tmolus*, dans la Lydie, etc. Les plus septentrionaux vont rejoindre l'*Anti-Taurus* par les groupes du mont Olympe.

La jonction du *Taurus* et de l'*Anti-Taurus* à travers le plateau intérieur est très-mal marquée : à l'est, elle s'effectue par le mont *Ardjisch-Dagh* (Argæus m.) et par une série de collines qui court à l'est de Sivas et de Césarée, en contournant les sources du Mélas et en isolant ainsi le bassin de l'Euphrate de la presqu'île de l'Asie Mineure; à l'ouest, elle s'effectue par une chaîne qui part du *Taurus* central, traverse le plateau par les monts *Sultan-Dagh*, *Émir-Dagh*, *Murad-Dagh* (Dydimène), *Dumanitsch-Dagh*, et va rejoindre le mont Olympe. Le point culminant de tout le système taurique paraît être le mont Argæus, colossale montagne volcanique dont la base n'a pas moins de 70 kilomètres et la hauteur 3,841 mètres.

Du mont *Taurus*, vers les sources du Pyrame, se détache au sud un contre-fort qui va se joindre près de la mer aux monts *Amanus* (Alma-Dagh), lesquels se joignent eux-mêmes au Liban. Ces monts séparent la Cilicie de la Syrie, en laissant seulement deux étroits passages : l'un vers l'Euphrate, appelé *Portes amaniques*, de Marach à Aïntab; l'autre vers la mer, appelé *Portes syriaques*, d'Alexandrette à Antioche. Ces deux défilés sont célèbres dans toutes les invasions faites dans l'Asie Mineure, et notamment dans celle d'Alexandre, qui livra près du dernier la bataille d'Issus. Nous retrouverons l'*Amanus* en décrivant la Syrie.

On ne connaît pas la géologie des montagnes que nous venons de décrire. Les roches calcaires paraissent y prédominer, et les anciens vantaient beaucoup les marbres de l'Asie Mineure. Néanmoins, depuis le Sangarius jusqu'à l'Halys, on ne trouve que des roches granitiques. Aucune de ces montagnes n'a de volcan en activité; mais il se trouve des volcans éteints en grand nombre dans la Phrygie, que les anciens appelaient *Brûlée*, des soulèvements trachytiques à Kara-Hissar, à Angora, etc. Les trem-

blements de terre y sont d'ailleurs fréquents : treize villes y furent renversées dans un seul jour sous le règne de Tibère, et dernièrement la riche cité de Brousse a été presque entièrement détruite par une succession de secousses qui se sont prolongées pendant plusieurs mois.

§ III. HYDROGRAPHIE. — Les chaînes du Taurus, qui bordent la mer de Chypre, ne se terminant de ce côté qu'en gradins escarpés, les rivières qui en descendent sont généralement fort rapides, mais leur cours est peu étendu. Sur la côte septentrionale, au contraire, où les montagnes descendent en longs plateaux vers la mer, le parcours des rivières est plus considérable, et elles ont une moins grande rapidité. Les unes et les autres ont pour caractères communs l'élévation de leurs sources, leur peu de profondeur et le nombre infini de leurs sinuosités, ce qui les rend impropres à la navigation. La partie centrale de la péninsule est d'ailleurs complètement privée de cours d'eau. En commençant par ceux qui se jettent dans la mer de Chypre, nous avons :

Le *Dschihoun*, ancien *Pyramus*. Il prend sa source dans la Cappadoce, sur un des plateaux les plus élevés du Taurus, coule d'abord au sud dans une gorge étroite, se trouve repoussé vers le sud-ouest par les pentes occidentales des monts Amanus, et, après un cours de 200 kilomètres, va se jeter dans le golfe d'Iskenderouq. La vallée du Pyramus, naturellement fertile, reste sans culture et n'est habitée que par des tribus de Turcomans.

Le *Seihoun*, ancien *Sarus*, prend sa source dans le plateau intérieur, au nord du Taurus; il traverse la chaîne dans un défilé profond qu'on appelle *Porte de Judas*, arrose Adana et vient se jeter dans la mer à peu de distance du Dschihoun. C'est la plus considérable des rivières de cette partie de l'Asie, et elle peut avoir de 200 à 250 kilomètres de cours.

Le *Cydnus*, dont les eaux sont toujours aussi froides que du temps d'Alexandre, arrose Tarsous et a son embouchure à 3 ou 4 kilomètres de celle du Sarus.

La mer de Chypre reçoit encore le *Lamas*, qui séparait la Cilicie *Campestris* de la Cilicie *Trachæa*; le *Selef*, où se noya l'empereur Frédéric II; l'*Eurymédon*, célèbre par la victoire de Cimon sur les Perses; le *Cataractes*, etc.

Dans la mer Égée nous rencontrons le *Méandre*, que les Turcs nomment *Bojikh-Mender*, et qui prend sa source sur le versant oriental du mont Tmolus. C'est un fleuve assez profond, peu large et tellement sinueux, que son nom est devenu synonyme de détours fluviaux. Il parcourt une vallée de 250 kilomètres de longueur, et a son embouchure un peu au-dessous de l'île de Samos. On trouve ensuite : le *Caestre*, qui naît dans les monts Tmolus et Messogis par plusieurs bras et finit près d'Éphèse. Puis vient l'*Hermus* ou *Sarabat*, qui traverse une belle vallée, arrose Magnésie et reçoit le *Pactole*, qui baigne les ruines de Sardes; il débouche dans le golfe de Smyrne après un cours de 300 kilomètres. Nous trouvons encore le *Bakyr* (Caïcus), qui va finir en aval de Pergame, et enfin le *Simoïs*, qui descend du mont Ida, arrose l'emplacement de Troie, et, après un cours de 75 kilomètres, va se jeter dans l'Hellespont. Il confondait jadis son embouchure avec celle du *Scamandre*, ruisseau de 17 kilomètres qu'on a détourné au sud-ouest par un canal aboutissant en face de Ténédos.

La mer de Marmara reçoit aussi quelques rivières : le *Granique*, qui rappelle la première victoire d'Alexandre ; puis le *Macestus* ou *Sousegherlu*, qui descend du revers septentrional du Kodja-Dagh et reçoit un grand nombre d'affluents ; les principaux sont à droite : le *Rhyndacus*, qui traverse le lac *Aboulioun*, et le *Niloufer* (Horisius), dont les deux sources enseignent le mont Olympe.

Les plus grandes rivières de l'Asie Mineure s'écoulent dans la mer Noire :

1° Le *Sankaria* (Sangarius) prend sa source dans le plateau central, arrose Angora, fait de nombreux détours en baignant les ruines de Gordium et de Pessinunte, descend du plateau, reçoit le *Poursak* (Thymbrius), qui arrose Koutaieh, remonte au nord-ouest jusqu'à son confluent avec le *Gallus*, tourne définitivement au nord et finit après un cours de 450 à 500 kilomètres.

2° Le *Parthénus* naît sur le plateau d'Angora et finit au sud d'Amasra, après avoir traversé, comme du temps de Strabon, une vallée étroite entre des prés fleuris et de riants coteaux.

3° L'*Halys* ou *Kisil-Ermak*, le fleuve le plus important de la péninsule, naît sur les pentes méridionales de la petite Arménie, arrose Sivas, passe au pied des pentes de l'Argæus, reçoit un affluent qui arrose Kaisarieh, remonte vers le nord à travers la Galatie, sépare la Paphlagonie du Pont, et, après de grands et nombreux détours, vient finir au-dessous de Bafra.

4° L'*Iris* ou *Iekil-Ermak* prend sa source dans les mêmes montagnes que l'*Halys*, mais par deux branches parallèles. L'*Iris* occidental passe près de Tokat, tourne vers le nord, arrose Amasia, traverse une gorge au delà de laquelle il se grossit de l'*Iris* oriental ou *Lycus* et finit dans le golfe de Samsoun.

L'Asie Mineure renferme beaucoup de lacs qui ne paraissent pas avoir d'écoulement et dont les eaux sont imprégnées de sel. Le plus grand de tous, le *Tus-Tscholli* ou *Touz-Gheul* est situé sur le plateau central, dans l'ancienne Lycaonie ; il est fort rapproché de l'*Halys*, mais il ne paraît pas pouvoir y déverser son trop-plein à cause des montagnes qui l'en séparent et l'entourent complètement de ce côté. Ce lac a 58 lieues carrées de superficie et une circonférence de 28 lieues ; mais, à vrai dire, il se compose de plusieurs autres, liés entre eux par des marais ou des plaines salées inondées dans la saison des pluies. En 1848, un voyageur russe l'a trouvé couvert complètement d'une couche de sel d'une épaisseur de 0^m,05 à 2 mètres. Cette écorce repose sur une masse de glaise bleuâtre ; mais, en hiver, il y a entre le sel et la glaise une couche d'eau pluviale. On peut par endroits traverser à cheval la couche supérieure de sel comme une couverture de glace solide. Sur le même plateau, à l'ouest, est le lac d'*Akschehr*, bien moins grand que le précédent. De l'autre côté de la branche nord-ouest du Taurus on trouve les lacs de *Beischehr* et de *Soghla*, reliés par une petite rivière qui coule du nord au sud. Le premier a environ 40 kilomètres de long sur 16 de large ; le second a tout au plus le quart du premier. Au nord-ouest de ces deux lacs, on voit encore celui ou ceux d'*Hoiran* et d'*Égerdir*, que l'on peut considérer comme n'en faisant qu'un, car ils ne sont pas entièrement séparés par un contre-fort des montagnes voisines.

Les bords de la mer de Marmara présentent trois lacs assez étendus, dont l'eau est douce, et qui sont très-poissonneux : ce sont les lacs *Manijas*, l'ancien *Aphnitis* ;

Apollonia ou *Aboulioun*, dont le trop-plein se déverse dans le Macestus; *Isnik* ou *Ascania*, dont le trop-plein se jette dans le golfe de Moudania.

§ IV. CLIMAT, PRODUCTIONS, HABITANTS. — Les anciens et les modernes ont vanté le climat de l'Asie Mineure; il y règne une température douce et pure, qu'on ne retrouve même plus de l'autre côté de l'Archipel, sur la côte européenne. La chaleur de l'été est considérablement modérée par les nombreuses chaînes des hautes montagnes; le voisinage de trois mers adoucit à son tour l'intensité du froid. « On ne connaît ici, dit Hippocrate, guère de différence de chaleur et de froid; les deux températures se fondent l'une dans l'autre. » Cependant les côtes méridionales éprouvent des chaleurs accablantes, tandis que les rivages du Pont-Euxin ou de la mer Noire souffrent quelquefois de la trop grande humidité.

Les côtes de cette péninsule donnent presque les mêmes productions que la Grèce méridionale : les oliviers, les orangers, les myrtes, les lauriers, les térébinthes, les lentisques, les tamariniers, ornent les bords sinueux du Méandre et les rivages charmants de Chio et de Rhodes. Tandis que la vigne sauvage y grimpe jusqu'aux sommets des arbres, retombe en festons, et forme de petites grottes de verdure, le platane étale avec plus de majesté son vaste ombrage au-dessus d'un sol parsemé de fleurs odoriférantes; les froides hauteurs du Taurus se couronnent même de cyprès, de genévriers et de saviniers. Le chêne qui produit la galle des teinturiers est répandu depuis le Bosphore jusqu'en Syrie, et jusqu'aux frontières de la Perse. De vastes plaines de l'intérieur ne sont occupées que par des plantes salines, par l'absinthe et par la sauge. Souvent, à côté des tristes marais salants s'étendent d'autres plaines plus sèches, où toute la verdure ne se compose que de deux espèces de genêt, le *spartium junceum* et le *spinosum*; ces contrées stériles nourrissent aujourd'hui, comme jadis, des ânes et des brebis. Des cantons montagneux vers l'est éprouvent des incendies souterrains, tandis qu'à peu de distance le sol est noyé sous des eaux stagnantes et froides. Sur les bords de l'Euphrate, les vignes, les oliviers, tous les arbres fruitiers reparaissent. Les brûlantes côtes de la Caramanie doivent partager la végétation de la Syrie maritime; les arbres y exhalent des gommés précieuses; le *styrax* fournit une résine estimée; les anciens tiraient de là des bois de construction navale. D'autres forêts et d'autres plantes couvrent les rivages de la mer Noire; les chênes et les sapins dominant dans les forêts. Cette côte est le verger de Constantinople et de Kherson; des bois entiers se composent de noisetiers, d'abricotiers, de pruniers, et surtout de cerisiers. Ce dernier arbre doit même son nom à la ville de Cérasonthe. Les plaines autour de l'Halys, du Sangarius et du Méandre offrent de superbes pâturages.

La récolte en céréales ne suffit point à la consommation des habitants : sur le bord des rivières on cultive le riz; la vigne fournit plusieurs espèces de vins, mais qui ne peuvent se garder; les jardins abondent en melons délicieux, et les vergers en figues d'un goût exquis. Dans les champs on cultive le chanvre, le lin, le tabac, la garance, l'indigo, le safran, et surtout le coton herbacé.

Les habitants de l'Asie Mineure élèvent en général peu de bestiaux; dans beaucoup de cantons le buffle remplace notre bœuf à la charrue et dans les boucheries; notre bœuf y est rare et sa chair d'une médiocre qualité : celle du mouton lui est supérieure;

sa laine est peu estimée dans le commerce; il faut cependant en excepter celle des moutons d'Angora, qui est renommée pour sa longueur et sa finesse. Les chèvres de ce canton montagneux se distinguent aussi par la beauté de leur soie : il en est de même des chats et des lapins qu'on y élève. Les chevaux de l'Anatolie sont en général robustes, légers et d'une très-belle race : ils semblent encore descendre de celle de Cappadoce; les mulets et les ânes y sont forts; enfin on y élève des chameaux, et l'habitant tire un grand profit du produit des abeilles, et surtout des vers à soie.

L'Asie Mineure abonde en toute espèce de gibier : les gazelles de la Syrie se rencontrent sur les pentes méridionales du Taurus, tandis que sur le versant septentrional on trouve des ibex ou bouquetins. Sur le plateau même du Taurus il y a des moutons sauvages, des cygnes sur les rives du Caystre et des perdrix rouges sur le bord de la mer de Marmara. Les chacals, les hyènes, les loups et les ours habitent aussi les gorges des montagnes ou les forêts, mais il est très-douteux que le lion se montre encore dans l'Asie Mineure.

On trouve des mines de plomb argentifère à Sivas, à Gumuch-Khaneh et dans l'île de Chypre; mais leur exploitation mal entendue ne donne que des résultats insignifiants. La province de Caramanie possède dans les montagnes de Rosandagh, à 88 kilomètres de Tarsous, des gîtes de fer abondants et d'excellente qualité; à Toz-Oglou, à 12 ou 15 kilomètres de la même ville, dans la chaîne du Taurus, il existe une mine de houille dans une couche de schiste bitumineux : on la dit longue de 60 à 65 kilomètres sur une profondeur de 10 mètres. Dans la même contrée, près de Koulik-Bogas, le gouvernement turc exploite une mine de plomb dont il retire environ 400,000 kilogrammes par an. Les mines de cuivre pyriteux d'Argana-Maaden sont les plus riches que l'on connaisse : le minerai rend jusqu'à 30 pour 100; mais elles sont mal exploitées par des Grecs routiniers, et sont loin de rapporter autant qu'elles le pourraient. On trouve encore des mines de cuivre aux environs de Samsoun, Tireboli, etc. Enfin il existe près d'Héraclée, sur le littoral de la mer Noire, un dépôt houiller considérable qui s'étend de l'ouest à l'est sur une longueur de 80 kilomètres, et qui donne du charbon d'excellente qualité et très-friable. En 1852 on n'en tirait guère que 200,000 tonnes par an, mais les besoins de la guerre de 1854 ont donné beaucoup d'extension aux travaux, et ce produit est aujourd'hui doublé. Quant aux curiosités naturelles que renferme l'Asie Mineure, des voyages modernes ont fait retrouver les sources chaudes et pétifiantes d'Hiérapolis ou de Pambouk; on voit encore un rocher formé par le dépôt de ces eaux. Près de là est encore la fameuse caverne dont les anciens avaient remarqué les pernicieuses exhalaisons et qu'ils appelaient l'*Antre corycien*.

L'Asie Mineure compte 8 à 9 millions d'habitants; 5,000,000 professent la religion musulmane, le reste suit le rit grec. Cette population se compose de peuplades diverses, généralement nomades, et dont la majeure partie vit sous la tente. Les Turcs qui habitent les villes prennent le nom d'*Osmanlis*, du nom de leur fondateur; mais ils appartiennent à la même race que les Tarcomans, peuplade errante qui mène paître ses troupeaux jusque sur les plus hauts plateaux de l'Asie Mineure. Ils n'ont conservé des qualités de leurs ancêtres qu'une généreuse hospitalité : la demi-civilisation des villes a corrompu leurs mœurs; ils sont devenus indolents, cruels et

vindictifs. Ce sont généralement de beaux hommes, d'une stature élevée; ils ont les traits prononcés, les yeux bien fendus, le regard vif; mais, chez les habitants des villes, les hommes ont la taille épaisse, le ventre proéminent, tandis que dans la population des campagnes, chez les Turcomans, ce vice de conformation se montre rarement. Ces derniers sont agiles, vigoureux, plus élancés, et propres à la guerre comme à la fatigue. Leurs femmes sont belles, quoique moins que les Grecques et les Géorgiennes, mais trop chargées d'embonpoint, défaut qui n'en est pas un pour les Turcs, qui apprécient et recherchent ce genre de beauté.

Le gouvernement turc ne s'étant préoccupé jusqu'ici que de lever des impôts ou de recueillir des tributs, la population, livrée à elle-même, n'ayant personne qui la dirige ou qui réprime ses penchants, ne suit d'autres lois que celles de ses passions. Aussi l'aspect de ce beau pays a-t-il bien changé : l'œil du voyageur ne rencontre partout que des ruines plus curieuses à étudier par les souvenirs qu'elles rappellent que les misérables villes qui en occupent l'emplacement.

§ V. DESCRIPTION DES VILLES. — Nous allons cependant passer en revue les principaux lieux de cette contrée, divisée autrefois en 6 pachaliks, et aujourd'hui en 8 *eyalets* ou gouvernements, subdivisés en *livas* ou provinces, et *cazas* ou districts. Les *eyalets* sont : 1° *Kastamouni* (Paphlagonie); 2° *Khoudavangiar* (Bithynie et Mysie); 3° *Aïdin* (Lydie); 4° *Karaman* (Phrygie et Pamphylie); 5° *Adana* (Cilicie); 6° et 7° *Bozog* et *Sivas* (Cappadoce); 8° *Trébizonde* (Pont).

Nous partirons des bords du rapide et violent *Tchorokh* ou *Batoumi*, qui est probablement le *Bathys* des anciens; c'est la limite de l'eyalet de Trébizonde. La première ville turque qui soit digne de remarque est *Rizeh*, l'antique *Rhizæum*, située dans le pays des *Lazi*, qui n'est qu'une petite bourgade de 4,000 âmes, dont les habitations entourées d'arbres sont disséminées dans la campagne. Le bourg d'*Of* ou d'*Ouf*, sur une hauteur inaccessible au bord de la mer, fait un assez grand commerce. Un autre bourg, celui de *Sourmeni* ou *Sourmeneh*, exporte du vin, de l'huile et d'autres produits du sol. La pêche y est abondante. On y compte 2,000 habitants; les maisons en sont petites et basses, et construites en pierres; on a soin, dit Fontanier, d'en faire les murs assez épais pour qu'on puisse les défendre aisément. Les montagnes qui bordent la côte sont calcaires; celle sur laquelle est placée la bourgade est d'une couleur noirâtre et d'une apparence schisteuse. Les pâturages qui couvrent ces montagnes nourrissent un bétail remarquable par sa petitesse : les bœufs ne sont pas plus gros que les ânes de l'Europe. Les noisetiers y abondent ainsi que les figuiers : les fruits de ces arbres forment une branche d'exportation. « Les boutiques sont mal fournies, et tenues pour la plupart par des Grecs qui vendent du drap, des cotonnades, du tabac et des épiceries. Chacun de ces marchands a un fusil chargé auprès de lui, et souvent il est obligé de s'en servir, lorsqu'il y a quelque alerte causée par l'irruption d'un village voisin¹. »

Ensuite vient la célèbre ville de *Trébizonde*, que les Turcs nomment *Tarabosun*, et qui est située au bord de la mer, sur la pente d'une colline. C'est l'ancienne *Trapezus*, colonie des Grecs de Sinope; elle devint importante sous Trajan, encore plus sous

¹ Fontanier, *Voyage en Orient*, entrepris par ordre du gouvernement français, de l'année 1821 à l'année 1829. Paris, 1829.

Justinien, et fut la capitale d'un empire fondé par une branche des Commène de Constantinople, qui en furent dépouillés en 1452 par Mahomet II. Quoique déchue de son ancienne splendeur, elle est encore considérable, et renferme 15 à 20,000 habitants. On y compte 7 à 8,000 chrétiens grecs, arméniens et catholiques, qui habitent un quartier séparé sur le penchant d'une colline qui s'avance vers la mer. La plupart des maisons sont basses et construites en grosses pierres; elles communiquent entre elles par des passages secrets, et sont de véritables forteresses. Les rues sont étroites, mais pavées; on y remarque 18 mosquées, plusieurs chapelles grecques, des bains d'une construction élégante. On aperçoit çà et là des débris de monuments grecs du Bas-Empire : le principal est l'église de Sainte-Sophie, qui paraît remonter au temps de Justinien; une partie de l'édifice a été changée en mosquée. A l'est se trouve une chapelle qui passe pour avoir été un temple d'Apollon. Trébizonde est l'entrepôt du commerce de la haute Asie et de la Perse avec Constantinople et l'Europe, et l'un des ports principaux de la mer Noire; mais sa rade est mauvaise en hiver, et les vaisseaux sont obligés de se réfugier à *Platana*, excellent mouillage situé plus à l'est. Le commerce, qui rivalise avec celui de Smyrne, consiste principalement en exportation de chanvres, toiles, cordages, filets, noix de galle, sucre, tabac, indigo et café, cuivre, cire pour Constantinople, fruits secs et étoffes pour la Russie. Trébizonde possède une fonderie de cuivre qui provient des mines de Samsoun.

Deux enfoncements de la côte nous présentent successivement *Térapoli* et *Keresoun*, qui partagent le commerce de Trébizonde; leurs cantons produisent un peu de soie. Cette dernière petite ville, située au sommet d'un roc que domine un château en ruine, occupe l'emplacement de *Cerasonte*; son enceinte est formée par le mur antique; elle renferme environ 700 maisons.

L'eyalet de *Sivas* a des montagnes boisées, un climat agréable et salubre, un sol fertile, des richesses métalliques variées et des habitants industrieux. Ceux qui habitent *Ounieh* ou *Eunieh*, l'ancienne *OEnoe*, placés dans un territoire stérile, se livrent à un cabotage actif, soit avec les ports russes, soit avec la côte des Abases. L'ancienne *Amisus*, une des résidences du grand Mithridate, est aujourd'hui un petit bourg nommé *Samsoun* : il est situé au fond d'un golfe à demi comblé par les alluvions de l'Iris et de l'Halys. C'est cependant par son port que s'exportent les cuivres de Tokat, les soies, les fruits et les toiles d'Amasieh. Sa position au milieu de jardins et de bosquets d'oliviers est fort agréable; son enceinte est formée par une vieille muraille en ruines, et sa population est de 2,000 habitants.

En remontant l'*Iris*, nous visiterons une ville chère à la géographie : c'est *Amasieh* ou *Amasia*, la patrie de Strabon; elle est située entre des rochers escarpés, mais les environs produisent d'excellents fruits et de bon vin. « C'est un magnifique spectacle, dit Fontanier, que la suite non interrompue de maisons de campagne, de mûriers, d'arbres fruitiers qui se succèdent jusqu'à ses portes. Sur le penchant des montagnes sont de vertes forêts, dans lesquelles les meilleurs fruits naissent sans culture, tandis que sur le plateau on récolte les céréales. » Cette ville renferme 15 à 20,000 habitants; elle est encore placée comme au temps de Strabon; seulement les maisons qui étaient construites sur la citadelle inférieure n'existent plus, et l'on n'y trouve que des ruines. Les restes d'un temple antique se trouvent au sommet de la ville, près

d'une fontaine d'ancienne construction. Deux ponts élégants traversent l'Iris. Dans les environs on remarque des grottes antiques taillées dans une roche de calcaire-marbre, et dont la plus belle porte le nom de *Tach-Ain* (pierre miroir), parce que toutes les parois en sont polies : c'est une sorte de maison de 11^m,50 de hauteur sur 9^m,90 de largeur, placée dans une montagne. Il est difficile de décider si ces cavernes ont été des lieux de refuge pour les premiers chrétiens, ou les anciens sépulcres des rois de Perse. L'antique citadelle est aussi une des curiosités de cette cité, qui offrirait sans doute une foule d'objets curieux si l'on pouvait y faire des fouilles. Quant aux monuments modernes, le plus beau est sans contredit la mosquée bâtie par le sultan Bajazet ou Bayazid. La soie forme la principale richesse d'Amasieh : on en récolte environ cent charges de mulet, dont le produit est évalué à 2 millions de piastres par an. Il y a aux environs de belles forêts de chênes et de pins.

Au sud-est d'Amasieh, dans une vallée profonde, s'élève en forme d'amphithéâtre *Tokat*, ville entourée de vergers et de vignobles. Il y a deux étages aux bâtiments, et les rues sont bien pavées; on y fabrique des maroquins; le commerce, qui est en décadence, a pour objet la soie, dont on fait beaucoup d'étoffes, la vaisselle de cuivre et les toiles peintes, qui sont apportées de Bassorah par des caravanes. C'est à Tokat qu'a lieu l'affinage du cuivre provenant des mines d'Argana-Maaden. Cette ville est entourée de murs flanqués de tours; deux petits forts complètent sa défense. Malgré les évaluations de quelques voyageurs, sa population ne doit pas être estimée à plus de 50,000 âmes.

Le bourg de *Zileh*, anciennement *Zela*, est, comme plusieurs villes du Pont, situé sur une colline artificielle. C'est près de Zela que César défit Pharnace, fils et successeur de Mithridate.

Les montagnes qui, depuis Tokat, s'étendent vers Trébizonde, en séparant le bassin du Pont-Euxin de celui de l'Euphrate, nourrissent dans leurs vallées verdoyantes, ombragées de forêts de châtaigniers, plusieurs tribus de *Kourdes* nomades, dont la vie agreste rappelle celle des anciennes peuplades que Xénophon et Strabon placent dans ces contrées; peut-être en sont-elles des restes. Le nom des anciens *Thianni* ou *Tzani* semble s'être conservé dans celui du canton de *Djanik*, petite province formée de plaines magnifiques qu'arrosent l'Halys et l'Iris, dont les débordements favorables à l'agriculture rendent le climat insalubre. Elle fait un grand commerce de tabac, qui est le meilleur de l'Asie Mineure, et elle exporte en outre des céréales, des graines de lin, de la soie, des sangsues, du lin, du chanvre, du riz, etc.

Bafra, sur la rive droite et à 20 kilomètres de l'embouchure du Kizil-Ermak, est une ville de 2,000 âmes, où l'on voit un beau pont, deux mosquées et des bazars bien pourvus. — *Marsivan*, plus peuplée, est l'ancienne *Euchaïtes*, et doit en partie son importance à ses riches mines de cuivre. — *Osmandjik*, sur la rive droite du *Kizil-Ermak*, offre un beau pont en pierre, construit par Bajazet; on croit que cette petite ville est l'ancienne *Pimolis*; une citadelle la domine; de vieux murs et des fortifications ruinées l'entourent. — *Touzghat* est une ville d'environ 18,000 âmes, entourée d'un mur en terre et en briques. On y remarque une belle mosquée et le palais de Tchapan-Ouglou, chef qui s'était rendu célèbre au commencement du siècle par sa puissance, et qui s'était même déclaré indépendant. Il existe dans les environs

des mines de plomb en exploitation. — Le nom de *Niksar* indique l'antique cité de *Neo-Cæsarea* : c'est la résidence d'un évêque grec ; elle est grande, populeuse et bâtie en bois. Sa population peut être estimée à 10,000 habitants.

Sivas, chef-lieu d'eyalet, est une ville importante, située dans une plaine, près d'un affluent du Kizil-Ermak. Elle est la résidence d'un évêque arménien. On y voit les restes d'une citadelle qui paraît avoir été bâtie par les Grecs et une vieille muraille flanquée de tours. Ses deux plus beaux édifices sont une ancienne mosquée et un vaste caravansérail, tous deux bâtis en marbre. Les bains publics sont aussi d'une architecture élégante. Les rues sont étroites et tortueuses, et les maisons bâties en terre : on en porte le nombre à 4,000 environ, ce qui annonce une population de 6 à 8,000 habitants. *Sivas* passe pour être l'antique *Cabira*, qui, en l'honneur d'Auguste, reçut le nom de *Sébasté*.

A environ 130 kilomètres à l'est de *Sivas*, la petite ville de *Devrighi* paraît être l'ancienne *Tephrike*, et au sud de celle-ci, *Arabkir* est l'ancienne *Arabrace*.

En passant l'Halys, nous entrons dans la province de *Kastamouni*, qui répond à l'ancienne Paphlagonie maritime. La ville de *Kastamouni* est située sur le Gok-Irmak, affluent de l'Halys ; elle est à l'entrée d'une vallée assez large, mais bordée de hautes montagnes. C'était la capitale d'un puissant État ottoman dans les treizième et quatorzième siècles ; elle voyait autrefois fleurir dans ses remparts divers genres d'industries ; on y fabriquait de la vaisselle de cuivre ; sa population s'élevait en 1658 à 50,000 âmes, mais aujourd'hui elle ne renferme que 12,000 Turcs et quelques familles arméniennes. L'ancienne *Pompeiopolis*, longtemps capitale de ce pays, a été retrouvée dans le bourg actuel, *Tach-Koupry*, bâti sur la droite d'un affluent du Kizil-Ermak, le Karasou, que l'on passe sur un beau pont construit avec des restes de monuments antiques.

Avant d'arriver au cap *Kerempeh*, le *Carambis* des anciens, pointe septentrionale de l'Asie Mineure, nous trouvons la célèbre ville de *Sinope*, ancienne capitale des rois de Pont, située sur un isthme, couverte au nord par une presqu'île. La presqu'île a 15 kilomètres de tour, et l'isthme lui-même n'a pas plus de 400 mètres de large : c'est là qu'est bâtie la ville entre deux rades, dont la meilleure est celle de l'est. Avant la guerre de 1854, *Sinope* avait des chantiers pour la marine impériale turque, et se livrait à un commerce d'exportation assez actif, consistant en riz, fruits, peaux et planches. Mais il est probable qu'elle se ressentira longtemps du combat dans lequel les Russes anéantirent la flotte turque et détruisirent la plus grande partie de la ville. Avant cette catastrophe, la population de *Sinope* était, dit-on, de 7 à 8,000 habitants.

Ineboli (Ionopolis), à 120 kilomètres à l'ouest de *Sinope*, est l'échelle ou le port de *Kastamouni*. Elle a 7 à 8,000 habitants, et exporte des bois de construction, du cuivre, du chanvre. *Amastrah*, l'ancienne *Amastris*, bâtie en amphithéâtre sur les bords de la mer, n'a conservé qu'un nom célèbre. Plus à l'ouest est *Eregli*, l'ancienne *Héraclée*, dont le port, abrité par un vieux môle, sert d'échelle à *Boli*, et exporte du bois de construction, du goudron et de la soie. Dans ses environs existent des mines de houille, dont l'exploitation principale a lieu à *Zongourda*, à peu de distance de la mer, et elle est l'entrepôt. Entre *Héraclée* et le Bosphore, il faut encore citer le petit port de *Calpé*.

Le Bosphore s'ouvre devant nous comme une magnifique rivière bordée de villages, de châteaux et de maisons de plaisance. Aux lieux où ce détroit finit s'élève *Scutari*, que l'on vanterait comme une grande et belle ville si elle n'était pas située vis-à-vis de Constantinople; elle compte 40,000 âmes. Elle est bâtie en amphithéâtre sur le penchant de plusieurs collines, dans le même style que la capitale de l'empire ottoman; la plupart des mosquées, les casernes, les bazars et les bains publics sont de beaux édifices. On remarque au sud et à l'est les cimetières, qui sont ceux de Constantinople. Scutari est l'ancienne *Chrysopolis*.

Au fond du premier golfe de la mer de Marmara, celui d'Ismid ou d'Astacus, golfe étroit et profond, est la ville d'*Ismid*, l'ancienne *Nicomédie*, où mourut l'empereur Constantin; elle renferme 12 à 15,000 habitants. *Isnik*, l'ancienne Nicée, célèbre par la tenue du premier concile général et la bataille de 1097, aujourd'hui, réduite à 2 ou 300 maisons, n'est peuplée que de quelques juifs, qui fabriquent de la faïence ou vendent de la soie. La Propontide est entourée de ruines célèbres, parmi lesquelles celles de *Cyzique* attestent la grandeur et la magnificence d'une des premières villes de commerce de l'antiquité. Les restes de ses anciennes murailles se voient surtout près de *Peramo*, petite bourgade sur la côte orientale de la presqu'île. Quant à ses ruines, elles consistent principalement en un amphithéâtre, une naumachie et un vaste théâtre; mais l'emplacement qu'occupait cette ville est tellement couvert de jardins ou de grands bois taillis, et d'une végétation si forte, que ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on peut y distinguer aujourd'hui quelque chose. A l'est de la ville, on peut suivre les contours de son ancien port et ceux d'un canal construit en solide maçonnerie, par lequel il communiquait avec la mer. Un peu au sud-est de *Cyzique*, se trouve *Mualitsch* (Miletopolis), située à quelques myriamètres de la mer, sur le Macestus: c'est une ville assez importante, qui présente l'aspect le plus pittoresque au milieu de coteaux peu élevés.

Mais les cimes du mont Olympe, couvertes de neige jusqu'au milieu de l'été, appellent nos regards. Au pied de cette pyramide naturelle s'étend *Brousse*, l'antique *Prusa*, qui doit son origine à Annibal, ancienne résidence des rois de Bithynie et des sultans ottomans, une des plus belles villes de la Turquie. Elle fait un commerce qui s'étend jusqu'aux confins de l'Asie, a des fabriques renommées de tapis et de soieries, la soie étant le plus riche produit du pays, possède 125 mosquées, de belles fontaines, des eaux thermales et 100,000 habitants. On y remarque les tombeaux des premiers sultans. Elle est entourée de murs flanqués de tours et protégés par une citadelle qui couronne le mont Olympe. Ses environs sont délicieux. Cette ville a été presque entièrement bouleversée en 1854 par des tremblements de terre qui ont duré six mois. C'était là que s'était retiré Abd-el-Kader. Brousse se sert du port de *Moudania*, ville de 20,000 âmes, qui remplace l'ancienne *Apamea* de Bithynie, d'où il s'exporte une grande quantité de salpêtre, de vin blanc, de fruits et divers produits manufacturés. A 40 kilomètres au sud-ouest de Brousse s'étend, au pied du mont Olympe, le lac d'*Aboulioun*, qui renferme plusieurs îles; sur la plus grande s'élève un village qui est évidemment bâti sur l'emplacement de l'antique *Apollonia ad Rhyndacum*.

Si maintenant nous pénétrons dans les parties centrales, nous trouverons sur le bord d'un ruisseau qui va se jeter dans le Sankaria *Terekli*, petite ville sale et mal

bâtie, mais connue par ses manufactures de peignes. Sur une hauteur, à l'extrémité occidentale d'une plaine riche et fertile, on aperçoit les ruines d'un château. Ce château domine la ville de *Boli*, composée d'un millier de maisons, et renfermant un bazar assez vaste et douze mosquées : c'est le passage continu des caravanes. A ses portes se trouvent des bains d'eaux thermales, et à une lieue les ruines d'*Hadriano-polis*, nommés *Eski-hissar* par les Turcs. *Tchirkis* n'offre rien de remarquable : c'est une ville murée, à 80 kilomètres à l'est de Boli, sur la rive droite du Baïtin; sa population est de 3 à 4,000 âmes. On élève dans ses environs des chèvres de l'espèce de celles d'Angora, et l'on exploite du sel gemme dans ses montagnes. Sur un affluent occidental de l'Halys, se trouve *Tusija* (Decæa), située dans une vallée fertile et bien cultivée, et qui renferme 2,000 maisons. On y fabrique des châles en tissus de poil de chèvre. A 40 kilomètres au sud de cette ville est *Kankari*, l'ancienne *Gangra*, que Constantin érigea en capitale de la Paphlagonie; elle est assez grande et bâtie en bois.

La route de Brousse par Koutaieh et Konieh en Caramanie traverse principalement le plateau des lacs salés dont nous avons parlé. *Koutaieh*, l'ancienne *Cotyæum*, est bâtie près du Poursak, sur une colline escarpée que dominent de hautes montagnes. C'est une ville assez importante, qui ne paraît pas avoir plus de 25,000 habitants turcs ou grecs. Ses environs, bien arrosés, sont très-fertiles et produisent d'excellents fruits, du vin et de la noix de galle. A 60 kilomètres au nord-est, sur le Poursak, on trouve *Eski-Scherh* (Dorylée), célèbre par la victoire des croisés en 1097; à même distance à l'est est *Seid-el-Ghazi* (Prymnessus), où l'on remarque un tombeau élevé au roi Midas, et qui doit dater du sixième siècle avant J.-C.; enfin, à même distance à l'ouest, est *Aezani* (Azania), village qui renferme des antiquités magnifiques.

Afium-Kara-Hissar, à 70 kilomètres au sud de Koutaieh, est située sur un plateau élevé, où un affluent du Méandre, le Sankaria et plusieurs de ses affluents prennent leur source. Elle est célèbre par la culture de l'opium, ainsi que l'indique son nom, qui signifie forteresse noire de l'opium. C'est le siège d'un évêché grec, et le rendez-vous ordinaire des caravanes de Constantinople et de Smyrne, qui de là se dirigent vers l'intérieur de l'Asie. La plupart de ses maisons sont en bois, et sa population est évaluée à 50,000 habitants. Elle est entourée des ruines de plusieurs villes, telles que *Celænæ* et *Apamea Cibotus*. Elle-même paraît occuper l'emplacement de l'ancienne *Synnada*.

Ak-Schehr (ville blanche) est située aussi sur le plateau, mais dans une profonde vallée formée par des montagnes qui nourrissent de nombreux troupeaux, et dont le fond est occupé par deux petits lacs et des marais salants. Cette ville, qui est peut-être l'ancienne *Philomelium*, n'a pas plus de 4,000 habitants. Non loin d'elle, sur le versant occidental du Sultan-Dagh, on voit les ruines d'*Antiochia Pisidiæ*, à côté desquelles s'élève la ville de *Ialobatsch*.

Konieh, l'ancienne *Iconium*, située sur un plateau élevé, à l'est et au pied du mont Lycaon, était très-importante lorsque les sultans seldjoucides de Roum y faisaient leur résidence; elle est aujourd'hui déchuë, renferme, dit-on, 20,000 habitants, et n'a d'autres monuments que ses nombreuses mosquées, les ruines du palais des sultans de Roum et le couvent turc des *Mevevis*, qui possède de grandes richesses. Sous

les murs de Konieh s'est livrée une bataille en 1833 entre les troupes du sultan et celles de Méhémet-Ali. Les environs de cette ville sont couverts de pâturages où des Turcs nomades, les *Yousouks*, mènent paître leurs troupeaux. A l'est s'étendent de vastes plaines marécageuses et désertes.

A 80 kilomètres au sud-est de Konieh, au pied des plateaux les plus inaccessibles du Taurus, est *Karaman*, l'ancienne *Larenda*, qui a donné son nom à la Caramanie, et n'a guère que 5 à 6,000 habitants. A 50 kilomètres au nord de la même ville est *Sorghan-Ladik*, l'ancienne *Laodicea Combusta*. A 100 kilomètres de Sorghan-Ladik, et à peu de distance du lac Touz-Gheul, est *Ak-Seraï*, l'ancienne *Archelaïs*, et à quelques myriamètres au sud-est de cette ville on trouve le village de *Viran-Scherh*, au pied du mont Athar, qui renferme les ruines importantes de *Nazianzus*; on y voit encore des murailles composées de blocs cyclopéens, l'acropolis, des églises, etc. A 80 kilomètres sud-ouest de Karaman, on rencontre *Hadschilar* (ville des pèlerins), que l'on regarde comme l'antique *Isauria*. On y voit un bel arc de triomphe érigé en l'honneur d'Adrien.

En suivant la route directe de Brousse à Angora, on laisse un peu au sud *Gordium*, où Alexandre trancha avec son épée le nœud gordien; on passe par le village de *Beibazar*, et à 70 kilomètres à l'est on trouve *Angora*, l'ancienne *Ancyre*, située sur un plateau de 1,000 mètres qui présente de nombreux soulèvements trachytiques, et qui est fertile en céréales, mais dépouillé d'arbres à cause de sa grande élévation. On y compte 40,000 habitants, qui passent pour les plus policés de l'Asie Mineure et doivent leur aisance aux fameuses chèvres dont le poil est renommé par sa finesse. Les rues y sont larges, bien pavées, et l'on y voit de beaux restes d'antiquités, entre autres un temple élevé en l'honneur d'Auguste.

A 200 kilomètres au sud-est, vers le point où l'Halys remonte vers le nord, on aperçoit *Kaisarieh* ou *Césarée*, bâtie dans la vallée du Karasou, le Mélas des anciens, qui se jette dans l'Halys à quelques myriamètres. La ville est au pied des pentes septentrionales du mont Argée, ou Ardjisch-Dagh, le plus haut point du Taurus. Quelques voyageurs lui accordent 25,000 habitants, tandis que d'autres lui en donnent 8,000 seulement. C'est un des marchés les plus fréquentés de l'Asie Mineure pour le commerce du coton, et ses tapis rivalisent avec ceux de la Perse. On fait remonter son origine à 2,000 ans avant l'ère chrétienne. Elle portait alors le nom de *Mazaca*; mais, sous Tibère, elle reçut le nom de *Césarée*. Elle acquit une telle splendeur, que sous le règne de Valérien, lorsqu'elle fut pillée par le roi de Perse Sapor, elle renfermait, dit-on, 400,000 habitants. Julien, qui en releva les murs, la resserra dans des limites plus étroites. Saint Basile, le fondateur des cénobites d'Orient, naquit dans cette ville en 329, en fut évêque, et y mourut en 379.

Le plateau qui se trouve compris entre Konieh, Kaisarieh, Angora et Afium-Kara-Hissar peut être considéré comme le plateau central de l'Asie Mineure: on lui donne 400 kilomètres du levant au couchant et la moitié de cette longueur du nord au sud. Le pourtour occidental est fertile en grains et bien arrosé; le côté opposé présente encore quelques pâturages; mais là comme au centre il est le plus souvent nu et stérile, et offre plusieurs traces de lacs à moitié desséchés. On y trouve de nombreuses ruines d'anciennes villes, et seulement quelques misérables villages habités

par les Turcomans, qui ont conservé les mœurs des anciens peuples pasteurs. Ce sont de beaux hommes, forts et courageux, vivant sous l'autorité de leurs chefs, presque indépendants de la Porte, à laquelle ils ne payent qu'un léger tribut.

En approchant de l'Euphrate, l'œil se repose agréablement sur les jardins, les vergers et les bosquets de peupliers qui environnent *Malatiah*, l'ancienne *Mélitène*. Cette ville, de 12 à 1500 maisons, est située sur un petit affluent de l'Euphrate, qui entre vers ce point dans les gorges du Taurus. C'était la principale cité de la *Petite Arménie*, contrée que traversait, dans le moyen âge, la route commerciale de l'Europe aux Indes, et qui, dans les temps modernes, n'a été parcourue du sud au nord que par deux voyageurs : aussi est-elle au nombre des terres inconnues. Nous y trouvons néanmoins *Marasch* (Germanicia), sur le versant méridional du Taurus, à 100 kilomètres de l'Euphrate et près du Pyramus : c'est d'ailleurs une ville sans importance qui compte, dit-on, 20,000 habitants. En descendant vers le sud, nous trouvons encore *Ayas*, l'ancienne *Ægææ*, village près du golfe d'Alexandrette, presque à l'embouchure du Pyramus, en face des ruines d'*Issus*, qui sont de l'autre côté du golfe.

Nous avons dit que les rivières de la Caramanie prenaient leur source sur les pentes méridionales de la chaîne du Taurus, qu'elles franchissent par gorges profondes. C'est dans ces montagnes, qui représentent en partie l'ancienne *Cataonie*, que les habitants des côtes se réfugient pendant les chaleurs brûlantes de l'été. Ces hauteurs se couronnent de cèdres, tandis que les bords de la mer se couvrent de forêts de lauriers et de myrtes. C'est une des parties les plus riches de l'Asie Mineure, et qui commence à être mieux connue des Européens. Elle se compose d'une plaine immense au pied du Taurus, bien arrosée, et fertile en coton, laines, sésame, lin, céréales, bois et cire. Ses chevaux sont renommés et s'exportent surtout en Égypte. Sa population est nomade. On trouve dans la partie montagneuse des gîtes de plomb et de fer qui sont exploités et donnent des résultats importants. La principale ville est *Adana*, située sur l'emplacement de *Bathnæ*, célèbre jadis par les agréments de sa position, et l'une des plus anciennes cités de l'Asie Mineure. Elle est grande, assez bien bâtie, et peuplée de 20,000 âmes.

Tarsous, jadis la docte rivale d'Athènes et d'Alexandrie, passe pour la plus belle cité de la Cilicie. Elle est située sur la droite du Cydnus, à 8 ou 10 kilomètres de la Méditerranée, et n'a pas plus de 15,000 habitants. Une partie de ses murailles passe pour avoir été construite par le calife Haroun-al-Raschid, et son château par Bajazet. L'église arménienne est belle et fort ancienne, mais on l'attribue à tort à l'apôtre saint Paul. Tarsous est une des plus importantes places de commerce de l'Asie Mineure; elle exporte du cuivre, de la noix de galle et d'autres marchandises pour l'Europe méridionale, principalement pour la France, et reçoit une grande quantité de produits de l'Égypte.

Le pays qui comprend l'ancienne Cilicie avec la partie orientale de la Pamphylie est presque entièrement désert : ce n'est que sur la côte de la Méditerranée que l'on rencontre quelques lieux habités. *Selefkéh*, l'antique *Seleucia Trachea*, est de ce nombre : ce n'est qu'une réunion de cabanes en terre et en bois; mais tout autour on voit des ruines considérables, parmi lesquelles on distingue un théâtre, un temple

qui a été converti en église, une citadelle, etc. En remontant à l'ouest, on trouve le misérable château d'*Anamour*, près des ruines d'*Anemurium*; *Selindi*, l'ancienne *Sélinonte*, où mourut Trajan; *Sidé*, abondant en ruines antiques, etc. Sur la côte de la Pamphylie, on rencontre *Satalieh* (Attalia), sur un golfe dangereux, au pied d'une forêt de citronniers, qui fait un commerce important de graines de sésame, et a 10,000 habitants. A 25 kilomètres plus loin est *Olbia*, où l'on voit un bel arc de triomphe érigé à Adrien.

A 64 kilomètres vers le sud, on trouve les magnifiques restes de l'antique *Phaselis*. *Almali*, dans l'intérieur des terres, n'offre rien de remarquable; mais sur le bord de la mer, à l'embouchure de l'Andriacus, est la ville d'*Adraki*, l'ancienne *Andriace*; dont on voit aux environs de magnifiques ruines. Son port, le plus vaste de la côte, devait sans doute servir d'échelle à *Dembre*, l'ancienne *Myra*, qui est un peu au-dessus sur la même rivière, et où l'on trouve des ruines d'un vaste théâtre et de nombreux tombeaux. Dans l'intérieur des terres qui formaient l'ancienne *Pisidie*, on rencontre les ruines de *Sagalessus*, et plus loin la petite ville turque d'*Isbarta*. La contrée où elle se trouve est un plateau qui renferme des lacs sans écoulement et recevant des rivières importantes.

Les montagnes de la Lycie sont bien boisées; le paysage est partout pittoresque et varié, et sur des rochers qui paraissent inaccessibles on voit des tombeaux taillés dans le roc, à l'imitation de temples de différents ordres d'architecture. Ces montagnes sont très-peuplées, mais la plupart des habitants vivent sous des tentes. La vallée de l'Etchen-tchaï, l'antique Xanthus, présente de nombreux restes d'antiquités; la ville de *Patara*, appelée aujourd'hui *Patera*, s'élève à l'embouchure de cette rivière. Ses ruines attestent son ancienne splendeur. L'édifice le mieux conservé est un immense théâtre dont la construction est attribuée à l'empereur Adrien. A 4 ou 5 kilomètres de *Patera*, on arrive, en franchissant des montagnes escarpées, à la ville moderne de *Davah*, où l'on trouve un grand nombre d'inscriptions qui prouvent qu'elle est bâtie sur l'emplacement de l'antique *Tlos*. Plus loin on trouve *Makry*, jadis *Telmessus*.

En traversant le Doloman (ancien Calbis), on trouve les ruines de *Calynda*; puis, en remontant dans l'intérieur, sur les plateaux de la Carie, *Mughla*, qui a, dit-on, 15,000 habitants, et les ruines de *Mylasa*. Dans la Lydie, on trouve : *Tireh*, non loin du Caystre, qui a des fabriques importantes; *Ala-Scherh* (Philadelphia), sur le Cogamus, au pied du mont Tmolus, et qui a 8,000 habitants; *Ak-Hissar* (Thyatira), sur un affluent de l'Hermus, qui a 15,000 habitants et des teintureries de coton célèbres dans la Turquie, etc.

Les côtes occidentales de l'Asie sont mieux connues. C'est ici que les arts et les lettres embellissaient les villes de la Doride, de l'Ionie et de l'Éolide; c'est ici que les ruines de Milet, d'Éphèse, d'Halicarnasse, arrêtent les pas de l'homme familier avec l'antiquité.

Milet devrait se retrouver sur les bords du Méandre; mais les atterrissements de ce fleuve ont fermé l'ancien golfe Latmien, qui s'étendait jusqu'au pied du mont Mycace d'un côté, et du mont Latmus de l'autre, et il forme maintenant un petit lac, celui d'*Akis*. Il paraît constaté aujourd'hui que les ruines de Milet sont ensevelies sous ces eaux ou plutôt ces marécages pestilentiels; mais on ignore si elles

se trouvent au village même de *Palatia* ou dans ses environs. Les ruines de *Myus*, petite ville incorporée à Milet, doivent être probablement recherchées plus à l'est sur la rive septentrionale du lac Akis; celles d'*Héraclée* sont au-dessous, à quelques myriamètres.

Les ruines d'Éphèse sont dispersées à l'embouchure du Caystre, au milieu d'un marais qui borde la rive gauche de ce fleuve, et ne consistent plus qu'en quelques pans de murs parmi lesquels on croit reconnaître ceux du temple de Diane. Le village d'*Ajasluk* est bâti un peu au-dessus, sur des ruines plus modernes.

Quant à l'ancienne *Halicarnasse*, bâtie au pied du mont Lida, sur une presqu'île, c'est *Boudroun* qui en occupe la place. Les maisons de la ville moderne sont éparses sur le bord d'une baie profonde et entremêlées de champs, de jardins et de tombeaux. Sur un rocher qui s'avance dans la mer s'élève un château bâti en 1402 par les chevaliers de Rhodes; un petit port occupe un enfoncement sur la côte occidentale. Les matériaux antiques dont le château est construit, les fragments de colonnes et de sculptures qui se font remarquer dans la ville, des murailles encore debout, les vestiges d'un théâtre de 92 mètres de diamètre, suffisent pour prouver que Boudroun est bien sur l'emplacement de l'antique cité. Il y a d'ailleurs dans cette ville, qui est un port de relâche, des chantiers où l'on construit des frégates et des bâtiments inférieurs pour la marine turque.

Les villes modernes de ces belles régions sont assez peu importantes. *Aïdin-Guscl-Hissar*, l'ancienne *Tralles*, sur un petit affluent du Méandre, fait encore un commerce considérable, et compte, dit-on, 20 à 30,000 habitants. Les ruines de *Magnésie* se trouvent entre Éphèse et Milet, sur le versant oriental du mont Mycale. En remontant la pittoresque vallée du Méandre, on retrouve les ruines de la superbe et riche *Laodicee*, occupées par un misérable village, *Urumleich*. Le port assez étroit de *Scalanova* ou *Kouch-Adasi* est très-fréquenté; et cette ville, qui remplace *Neapolis*, étale en amphithéâtre ses mosquées entremêlées de beaux cyprès. Elle renfermait avant la révolution grecque plus de 20,000 habitants. C'est une des échelles les plus importantes de la côte après Smyrne.

La reine des villes de l'Anatolie, *Smyrne*, brave toujours les incendies et les tremblements de terre; dix fois détruite, dix fois elle s'est relevée avec une gloire nouvelle. Sa situation centrale et la bonté de son port y attirent un concours prodigieux de négociants de toutes les nations, par mer et par caravanes. Les marchandises que l'on en tire sont des soies, des poils de chèvre et de chameau, des toiles de coton, des mousselines brodées, des maroquins, des laines, de la cire, des noix de galle, des raisins de Corinthe, quantité de drogues, de l'huile, de l'opium, des graines de sésame, des substances tinctoriales, des tapis, des éponges, des fruits secs, etc. Enfin Smyrne est le centre du commerce du Levant, et elle exporte pour près de 100 millions de francs de marchandises. Elle a 120 à 130,000 habitants, dont 65,000 Turcs, 40,000 Grecs, 2,000 Français, et le reste Juifs, Arméniens, etc.

Cette ville, que les Turcs appellent *Ismir*, est située au fond du golfe du même nom, qui n'a pas moins de 50 kilomètres de long sur 20 de large, excepté depuis l'embouchure du Gedis, où il est très-resserré, et forme une magnifique rade presque entièrement abritée. Elle est entourée de montagnes, le *Mimas* au sud, le *Pagus* à l'est.

et le *Sipyle*¹ au nord; les campagnes environnantes sont charmantes et arrosées par deux cours d'eau. On y remarque deux quartiers distincts : la partie élevée est la ville turque, la partie basse est celle des Francs. Elle n'est belle que vue de loin; son intérieur ne présente que des rues étroites, que des maisons basses construites en bois, en briques et rarement en pierres, et dans lesquelles cependant règne souvent tout le luxe oriental. Sous le rapport des mœurs, du langage et de l'administration, les deux quartiers forment deux villes distinctes : le quartier des Francs est pour ainsi dire une république fédérative, dont la langue commune est le français, et dont les personnes et les propriétés sont affranchies de la domination turque.

A 48 kilomètres à l'est de Smyrne, entre des montagnes et près d'un grand marais, *Dourgoutli*, l'antique *OEgara*, qui se fait remarquer aussi par son industrie et son commerce, renferme, dit-on, 6,000 maisons.

Les Turcomans qui campent vers les sources de l'Hermus se livrent à l'agriculture. Si la résidence de Crésus n'est plus reconnaissable dans le village de *Sart-Kalesi*, où l'on voit cependant encore les restes d'un temple, d'un théâtre et d'un stade, et les soixante grandes buttes qui sont les tombeaux des rois de Lydie, d'autres villes conservent une ombre de leur antique splendeur. *Manisa*, l'ancienne *Magnesia*, à 40 kilomètres de Smyrne, sur le versant septentrional du mont Sipyle, est une ville agréable, qui compte 25 à 30,000 habitants, et qui tient le plus riche marché de cotons de l'Asie Mineure. — *Berghamma*, jadis *Pergame*, à 16 kilomètres de la mer, sur le Caïcus, ancienne capitale des rois attalides, n'a plus que 5 à 6,000 habitants; on y voit de beaux restes de temples et d'anciens monuments. — *Karadscha-Fokia* (Phocée-la-Vieille), le berceau de Marseille, a toujours un excellent port, qui sert de refuge aux navires qui ne peuvent arriver à Smyrne. — *Edremid* (Adramyttium) est une ville assez importante au fond du golfe du même nom. — *Alexandria Troas*, ville dont il ne reste que le village de *Eski-Stamboul*, avait été fondée par Alexandre, et ses débris ont servi à bâtir Constantinople pendant deux cents ans.

La petite péninsule qui forme l'ancien royaume de Priam a été explorée avec un soin minutieux; on a reconnu le cours du Simois et du Scamandre; on a démontré que l'ancienne Troie, l'*Ilium* d'Homère, s'élevait sur la colline occupée aujourd'hui par le village de *Bounarbachi*, tandis que l'*Ilium* du siècle de Strabon était située près de la

¹ Sur le penchant du mont Sipyle il existe des ruines fort étendues, que la tradition désigne sous les noms de *ville et tombeau de Tantale*, et qui se composent en effet de débris d'édifices et d'une nécropole. La ville qui occupait ces lieux fut gouvernée par un des princes les plus célèbres de l'antiquité, Tantale, père de Pélops et bisaïeul d'Agamemnon : il vivait cent cinquante ans avant la guerre de Troie. Son tombeau, qui fut visité par Pausanias, existe encore presque en entier, quoiqu'il date de plus de trois mille ans. La ville porta d'abord le nom de *Tantalus*, puis celui de *Sipylus*. Un violent tremblement de terre en renversa une partie il y a deux mille ans; cette partie affaissée fut occupée par un lac que l'on voit encore; mais la citadelle n'éprouva aucun dommage, elle existe toujours : les murs en sont presque entièrement conservés; on y voit un fossé taillé dans le roc, et la porte qui conduisait sur l'esplanade où s'élevait un temple. Au-dessous de l'acropolis, la montagne est couverte de restes de murailles, et de distance en distance on remarque de grands terrassements qui soutenaient la pente des rues de la ville : toutes ces constructions sont en pierres de taille, employées sans mortier ni ciment. Le tombeau de *Tantale* est du genre de ceux que les anciens appelaient *tumuli* : il est revêtu d'un soubassement circulaire d'appareil pélasgique; au centre est une grande chambre dans laquelle était déposé le corps du roi. Ce tombeau domine la nécropole de *Sipylus*, dans laquelle on reconnaît encore dix-neuf *tumuli* plus ou moins bien conservés.

mer et du village de *Tchiblack*. L'Hellespont aussi a été réexaminé. C'est un peu au-dessus d'Ilium que commence le détroit des Dardanelles, long de 60 kilomètres sur 2 à 8 de large. A l'entrée nous trouvons le château d'Asie, *Kum-Kaleh*; en suivant la côte, les ruines d'*Abydos*, où Alexandre débarqua avec son armée pour aller conquérir l'Asie Mineure; le détroit n'a dans cet endroit que 2,000 mètres de largeur. Un peu au-dessus est *Lapsaki*, faubourg de l'ancienne *Lampsacus*, dont les véritables ruines ont été reconnues, dit-on, plus au nord, au village de *Tschardak*.

Nous avons achevé le tour de la péninsule de l'Asie Mineure; nous allons maintenant visiter quelques-unes des îles célèbres qui la bordent à l'occident.

Commençons par la mer de Marmara : les îles les plus orientales sont celles des *Princes* ou îles *Demonisi*, près de la côte de Scutari. Elles sont au nombre de neuf : *Prinkipos* est la plus considérable; elle est habitée, ainsi que *Proti*, *Khalki* et *Antigone*; les autres ne sont que des rochers. Les habitants sont tous des Grecs, au nombre de 5 à 6,000. Ces îles ont reçu leur nom de ce qu'elles ont servi de lieu d'exil à plusieurs princes. — Au nord de la presqu'île de Cyzique, *Marmara*, qui s'appela *Proconnesus*, a donné son nom moderne à la Propontide, du mot grec *marmaron*, qui signifie marbre. En effet, elle est montagneuse, et renferme des carrières de marbre blanc que l'on exploite encore et que les anciens nommaient *marbre de Cyzique*. Sa longueur est de 20 kilomètres et sa largeur de 8. Elle a un bourg appelé *Marmara*, et plusieurs villages assez peuplés. L'île de *Liman-Pacha*, à l'ouest de la presqu'île de Cyzique, n'offre rien d'intéressant. — A la sortie de l'Hellespont, on trouve *Ténédos*, qui est encore la clef du détroit. Elle a 6 à 12 kilomètres de longueur, et, bien que montagneuse, est très-fertile. Sa ville principale a 6,000 habitants. — De cette île, riche en vins, on arrive à *Mytilini*, l'ancienne *Lesbos*, à l'entrée du golfe d'Edremid, séparée du continent par un canal de 20 kilomètres de largeur. Elle a 60 kilomètres de long sur 40 de large, et offre les deux plus sûrs mouillages de la côte de l'Asie Mineure. Ce sont deux longues baies qui s'avancent profondément dans l'intérieur de l'île par un chenal étroit, au delà duquel elles s'élargissent pour former de véritables ports. Le plus grand, celui de *Kaloni*, au milieu de l'île, a son ouverture sur la côte occidentale. Mytilini est couverte de montagnes qui présentent la végétation la plus luxuriante; la vigne, l'olivier, garnissent les coteaux, tandis que sur les hauteurs croissent les lentisques, les térébinthes, les pins, les cistes. Les plaines fertiles sont cultivées et couvertes d'arbres fruitiers, surtout d'oliviers, qui forment la principale richesse du pays : on en exporte 5 millions de kilogrammes. Le reste du commerce consiste en céréales, blé, vins médiocres. L'île possède des eaux thermales en réputation. Elle compte 80,000 habitants, dont un tiers Grecs et le reste Turcs. La capitale, bâtie sur le bord de la mer, a 8,000 habitants. — A la pointe nord-est de l'île de Lesbos, à gauche de l'entrée du golfe d'Edremid, sont les petites îles de *Muskonisia*, dont la principale est réunie au continent par une longue chaussée vers l'emplacement qu'occupait la jolie ville de *Aiwali* ou *Cydonie*, célèbre dans le siècle dernier par ses établissements d'instruction, et dont les Turcs ont dispersé les habitants après l'avoir ruinée. — Au sud de Lesbos, à une quarantaine de kilomètres environ, est l'île de *Scio* ou *Chios*, presque aussi longue que Lesbos, mais bien moins large; elle est très-rapprochée du continent, surtout dans sa partie méridionale. Chios était avant la

révolution grecque l'île la plus riche et la plus civilisée de l'Archipel : c'était le domaine de la sultane mère, et à ce titre elle jouissait d'une certaine liberté; elle était surtout célèbre par son arbre à mastic, qui se trouve en abondance au sud de l'île; l'industrie avait transformé son sol calcaire ou granitique, et elle offrait partout l'aspect d'un immense jardin. On y récoltait de l'orge, de l'huile et du vin muscat; ses fabriques de soie étaient célèbres. Elle comptait 110,000 habitants, presque tous Grecs, dont 30,000 résidaient dans la capitale, Chios ou Kastro, ville bâtie en amphithéâtre sur le bord de la mer. Cette île a été horriblement dévastée en 1822, sa population détruite, et il reste à peine aujourd'hui 15,000 habitants.

Sur le continent un peu au-dessous de Kastro, on trouve la rade de *Tschesmeh*, célèbre par la bataille de 1770, où les Russes incendièrent la flotte turque.

Au sud-est de Chios est l'île de *Samos* ou *Sâsam*, qui paraît un prolongement du mont Mycale, et forme la partie inférieure du golfe de Scala-Nova. Elle est à 4 ou 5 kilomètres du continent, et renferme 60,000 habitants. Le sol est très-fertile : il produit des vins muscats, des oranges, de l'huile et de la soie; on y trouve de beau marbre. Samos forme une république pour ainsi dire indépendante, sous la protection des puissances européennes; elle paye à la Porte un tribut de 400,000 piastres. Les tremblements de terre y sont fréquents. La principale ville est *Vathi*. Vers l'extrémité orientale de l'île, on voit encore quelques restes de la célèbre ville de Samos : les débris de ses murailles flanquées de tours carrées ont 4 à 5 mètres d'épaisseur; on reconnaît parmi des monceaux de ruines les restes d'un théâtre et du magnifique temple de Junon, ainsi que ceux de la jetée du port, haute de 40 mètres; enfin la *montagne percée* est tout ce qui reste d'un canal de 875 pas de longueur, pratiqué dans une montagne et qui servait à conduire l'eau à la ville.

Nikaria ou *Icaria* est située à l'ouest de Samos; elle a près de 50 kilomètres de long, mais elle est fort étroite. Une chaîne de montagnes en occupe toute la longueur, et semble faire suite à celles de l'île de Samos. *Nikaria* est stérile et ne produit que des bois de construction. — *Patmos*, jadis riche en vins, blés et figues, n'a plus que 1,500 habitants; le chef-lieu, appelé *Saint-Jean*, ne renferme que 200 maisons; on voit à peu de distance de cette ville le célèbre couvent de l'Apocalypse, d'où sont sortis tant de maîtres qui ont répandu l'instruction dans une grande partie de la Grèce. On sait que c'est dans une des grottes de l'île que saint Jean écrivit l'Apocalypse. — *Lero*, avec un grand port, une petite ville et une population de 2,000 âmes; *Calamine*, qui produit d'excellent miel, et qui ne renferme que 300 habitants grecs; enfin la petite *Caprone*, se suivent au sud de Samos. — Nous arrivons à la patrie d'Hippocrate, *Cos*, dont le nom est défiguré en *Stanco* par les Grecs, et en *Istan-Kioi* par les Turcs; cette île offre de belles plantations de limoniers mêlés de grands érables; elle est traversée longitudinalement par une chaîne de montagnes dont la plus élevée est le mont Christo (860 mètres), et qui sont formées de calcaire et de schiste; un grand nombre de sources limpides s'en échappent. Depuis la révolution grecque, la population de cette île se réduit à quelques milliers d'individus, la plupart Turcs. La ville de *Stanco*, l'antique cité de *Cos*, offre plus de ruines modernes que de débris antiques; elle renfermait 9 à 10,000 individus avant l'insurrection grecque. On sait que cette ville a vu naître Hippocrate, le père de la médecine, le peintre Apelles, le poète

Philétas et l'historien Polybe; que son fameux temple d'Esculape fut renversé par un tremblement de terre, rebâti, détruit par un incendie, puis reconstruit encore, et enfin converti en mosquée par les Turcs. On a prétendu que l'énorme platane qui ombrage la place sur laquelle s'élève cette mosquée est celui qui existait du temps d'Hippocrate et dont parle Pline; ce qui lui donnerait environ 22 siècles. D'autres pensent que cet arbre a remplacé l'ancien et qu'il existe depuis 900 ans; son tronc, qui est creux, a 11^m,55 de circonférence.

Au sud-est de Stanco s'étendent plusieurs petites îles : la première est *Nisari*, l'ancienne *Nysirus*, longue de 12 kilomètres et large de 8 kil.; la seconde est *Piscopi*, jadis *Telos*, de la même grandeur que la précédente et aussi peu peuplée. Au nord-est de *Piscopi*, on voit *Symia*, jadis *Symé*, qui n'est qu'une montagne terminée en forme de cône. Enfin, à peu de distance de la côte occidentale de Rhodes s'élèvent plusieurs îles dont les plus considérables sont *Limonia* et *Narku*, couvertes de quelques groupes d'arbres et de bons pâturages.

Vis-à-vis l'extrémité de l'Asie, au sud-ouest, s'élève l'île de *Rhodes*, célèbre dans l'antiquité par ses sages lois, fameuse dans les quatorzième et quinzième siècles comme siège des chevaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Cette île exporte des fruits, des vins, de la cire et du miel. Son sol, d'ailleurs fertile, ne suffit pas à la consommation de ses habitants pour les céréales. Elle a 68 kilomètres de longueur sur 28 de largeur. Sa population paraît être de 40,000 âmes. *Rhodes*, la capitale, occupe le penchant d'une colline, en face de la mer; dans une lieue de circonférence, elle offre un mélange agréable de jardins, de minarets, de tours et d'églises. C'est une des villes les mieux bâties de toute cette partie de l'Asie : les rues sont larges et garnies de trottoirs, les maisons régulières et solidement construites; un grand nombre de celles de la rue principale sont encore décorées des écussons des anciens chevaliers. Deux des principales églises ont été converties en mosquées, et le grand hôpital en grenier d'abondance. Les formidables remparts construits par les chevaliers sont encore debout. C'est une des meilleures forteresses des Turcs; elle a un assez beau port, dont l'entrée est resserrée par deux rochers sur lesquels s'élèvent deux tours qui en défendent le passage. Le fameux colosse de bronze, qui avait 130 pieds de haut, ne paraît pas avoir été placé en travers de l'entrée du grand port, mais plutôt sur la jetée ou môle qui séparait le port intérieur, où les chevaliers conservaient leurs galères.

Les côtes méridionales de l'Asie Mineure sont presque sans îles; les escarpements du Taurus pressent la mer par leurs énormes falaises; des canaux étroits en détachent quelques îlots rocaillieux, tel que *Casteloryso*. Nous laissons à l'entrée du golfe de Satalieh le cap *Kilidonia*, l'ancien *Promontorium sacrum*, pour nous diriger sur le port de Paphos, dans l'île de *Chypre*, *Cypros*, aujourd'hui *Kibris*. Les modernes ont changé le nom de la ville de *Paphos* en *Baffa*, celui d'*Amathonte* en *Limasol*, et celui de *Nicosia* en *Lifhoscha*. *Nicosia* est devenue la capitale; *Famagouste* partage avec *Larnica* et avec le bourg de *Salines* un commerce languissant. L'île de Chypre a une longueur d'environ 200 kilomètres et une largeur moyenne de 60 à 80 kil. Elle est partagée en deux versants par une chaîne de montagnes hautes et escarpées. Cette chaîne ne donne naissance qu'à de petits cours d'eau qui tarissent pendant

l'été, et ne laissent aux habitants que l'usage de puits dont la plupart ne renferment que de l'eau saumâtre. La végétation est tardive dans les montagnes; elle commence dans les plaines au mois de février. A l'exception de quelques points de la côte, l'air y est en général salubre; mais la peste y est souvent apportée de l'Égypte et cause de grands ravages. La plus précieuse production actuelle est le coton; on exporte encore de la térébenthine, des bois de construction, des oranges, et surtout du vin renommé. Les hyacinthes, les anémones, les renoncles, les narcisses, viennent ici sans culture; elles tapissent les montagnes et changent les campagnes en un immense parterre, mais l'agriculture y est négligée. On croit que le nom de Chypre (*Kypros*) lui vient de son abondance en cuivre. *Baffa* n'offre plus aucune trace du célèbre temple que Paphos consacra à Vénus. *Cerina* a seulement conservé de l'antique *Cerynia* des catacombes; cette ville, qui possède un port, n'a que 200 ou 300 habitants. *Nicosia* est la résidence d'un archevêque grec; cette ville, dominée par des montagnes, est renfermée dans de hautes murailles flanquées de 13 bastions; mais, bien que ces fortifications, qui sont dues aux Vénitiens, aient été réparées par les Français pendant l'expédition d'Égypte, elle ne pourrait, à cause de sa position défavorable, soutenir un siège. Sous le règne des Lusignan elle renfermait 300 églises et une population considérable; il ne reste de sa splendeur passée que quelques belles rues, 8 mosquées, l'ancienne cathédrale de Sainte-Sophie, 6 églises grecques, un couvent, un bazar et 15 à 16,000 habitants.

Cette île avait peut-être autrefois un million d'habitants; elle n'en a aujourd'hui que 80,000. Dans le déclin de l'empire d'Orient, Chypre, conquise par Richard 1^{er}, roi d'Angleterre, fut donnée à la maison de Lusignan pour la dédommager de la perte du trône de Jérusalem. Dans le quinzième siècle, l'héritière de cette maison en résigna la souveraineté en faveur des Vénitiens, qui, en 1570, en furent dépouillés par les Turcs.

CHAPITRE QUATRIÈME.

TURQUIE D'ASIE. — ARMÉNIE, KOURDISTAN, MÉSOPOTAMIE OU AL-DJEZIREH, BABYLONIE OU IRAK-ARABI.

Les quatre régions que nous allons décrire appartiennent presque entièrement au bassin de l'Euphrate. En effet, l'Arménie occupe les hauts plateaux qui comprennent les bassins supérieurs de l'Araxe, du Bathys, des deux Euphrates et du Tigre; le Kourdistan occupe la partie orientale du bassin du Tigre; la Mésopotamie est la partie de plaines comprise entre les cours rivaux de l'Euphrate et du Tigre; la Babylonie est la partie inférieure de ces deux cours d'eau avant et après leur jonction. Il n'est pas de contrées plus fertiles en souvenirs : là erraient les troupeaux d'Abraham et de Jacob; là s'élevèrent les premières villes et les premiers empires connus; c'est dans ces plaines qu'Alexandre renversa la puissance des Perses; c'est là que les Romains de Trajan et de Julien combattirent les Parthes; c'est là que les musulmans shiites et sonnites se disputèrent l'empire. On y trouve tous les contrastes, toutes les températures, tous les climats, depuis les montagnes de l'Arménie, couvertes de

neiges perpétuelles, couvrant de leurs pics sourcilleux l'espace compris entre les deux mers, jusqu'aux plaines sans ondulations de la Mésopotamie, couvertes de pâturages immenses, jusqu'aux forêts de palmiers et de citronniers de l'Irak-Arabi.

Nous avons dit plus haut que du grand plateau arménien, compris entre Erzeroum et Bayazid, partaient les chaînes de montagnes qui, en prenant plus loin les noms généraux d'Anti-Taurus et de Taurus, vont composer la charpente orographique de l'Asie Mineure. Ces deux longues chaînes comprennent le haut bassin de l'Euphrate, qui a deux grandes sources, le *Frat* ou la branche septentrionale, le *Mourad* ou la branche méridionale. Ces deux branches sont séparées par une chaîne de montagnes parallèle aux deux autres, qui part du massif même de l'Ararat et prend dans sa partie principale le nom de *Capotès*. De ce même massif de l'Ararat part encore au sud-est une chaîne qui sépare le lac de Van du lac Ourmiah, prend le nom de monts *Médiques* ou *Zagros*, forme la ceinture orientale du bassin du Tigre, fait la séparation entre l'empire ottoman et l'empire persan, et entre dans ce dernier empire, où nous la retrouverons. C'est par les contre-forts qui s'en détachent que le massif de l'Arménie se relie, à travers les plateaux de la Perse, avec le massif de l'Himalaya. Ces monts Médiques, vers le nord, se rattachent aux monts Niphates par les monts *Hekians*, qui enveloppent le lac de Van au midi; ils jettent des contre-forts au sud-ouest qui séparent les affluents du Tigre; mais ces contre-forts se terminent en épanouissements parallèles au fleuve, et paraissent ainsi former en avant de la chaîne Médique une première ligne de terrasses que traversent les affluents du Tigre. Enfin, de l'endroit où le Taurus est rompu par l'Euphrate part une chaîne de montagnes dite monts *Masius*, qui sépare le Tigre de l'Euphrate et s'efface dans les plaines de la Mésopotamie.

Telles sont, avec celles que nous avons déjà vues dans les pays caucasiens et l'Asie Mineure, les montagnes qui composent les quatre régions que nous avons à décrire. Elles donnent, en y joignant les collines de sables de l'Arabie, au grand bassin de l'Euphrate, une ceinture très-confuse et qui, en quelques parties, n'est nullement déterminée.

L'*Euphrate* a deux sources : la plus septentrionale, appelée *Frat* par les Turcs, descend des monts Abos ou Gjaur-Dagh, non loin d'Erzeroum, traverse d'abord une belle plaine, puis une suite de défilés, coule du nord-est au sud-ouest, passe à Erz-Inghian, et se joint à la deuxième source près de Keban. Cette deuxième source, qui a le nom de *Mourad*, descend du mont Ararat, coule dans un bassin tout montagneux où elle reçoit de nombreux affluents, en sort par une brèche profonde, passe près de Malesghird, se dirige vers l'ouest, passe près de Musch, longe les pentes septentrionales du Taurus, enfin va se réunir à la branche septentrionale après un cours de 400 kilomètres. L'Euphrate, devenu un seul fleuve, coule dans les profondes gorges du Taurus en faisant de très-nombreux détours pendant plus de 200 kilomètres. Il tourne au sud-est en passant près de Malatja et jusqu'à Telek, où, forcé par les contre-forts du Taurus, il tourne brusquement au sud, et il arrive ainsi à Samosate. Il se trouve alors débarrassé des montagnes, tourne vers le sud-ouest, passe à Bir et près des ruines de Serrhæ et de Barbalysus, puis au-dessus de Thapsaque ou de Rakka, il tourne définitivement au levant. Il est devenu navigable; ses rives sont escarpées et son lit creusé dans des plaines immenses, crayeuses et inhabitées; le terrain se dénude

de plus en plus, le désert commence. Il arrose encore Feloudjé, près de laquelle commençait le canal qui joignait l'Euphrate au Tigre, Hella, qui a remplacé Babylone, enfin il s'unit au Tigre à Kornah, et prend le nom de *Chat-el-Arab* (fleuve arabe). Là il est très-majestueux; ses bords sont couverts de forêts de dattiers; les navires de 600 tonneaux peuvent y remonter avec la marée, qui se fait sentir à plus de 200 kilomètres. Le pays est coupé de nombreux canaux qui entretiennent la prodigieuse fertilité de ces campagnes, fertilité causée d'ailleurs par le limon que dépose le fleuve dans ses crues. Le Chat-el-Arab passe ainsi à Bassorah, et se termine à 75 kilomètres de cette ville par trois principales embouchures encombrées de sables et dont une seule est accessible aux bâtiments de commerce. Son cours est de 2,400 kilomètres. Il éprouve des crues périodiques dont la plus forte a lieu en janvier et s'élève jusqu'à 4 mètres.

Il ne reçoit à droite que le *Mélas*, grande rivière qui parcourt l'ancienne Cappadoce; mais à gauche il reçoit d'abord le *Beles* ou *Belik*, qui a 250 kilomètres de cours, arrose Harran et a dans son bassin Offa; ensuite le *Khabour* ou *Chaboras*, qui descend des monts Masius et a dans son bassin Merdin, Nisibe et Singan; enfin il reçoit le Tigre.

Le *Tigre* (Didjlet, la flèche) descend du versant septentrional du Mehrab-Dagh, dans les monts Taurus, à 12 kilomètres à peine du grand coude que fait l'Euphrate à Telek. Il contourne les montagnes où il prend naissance, et, se dirigeant au sud-est, arrose Argana-Maaden, Diarbekir, est forcé par les monts Masius à tourner directement à l'est, longe les pentes septentrionales de ces montagnes jusqu'au confluent du Bitlis, où les contre-forts des monts Masius et des monts Niphates lui barrent le passage, et il ne parvient à s'échapper de son haut bassin que par des chutes sans nombre à travers des gorges sauvages. Il reprend sa direction au sud-est avec la même rapidité, étant longé et serré par les contre-forts des montagnes Médiques au nord-est; il passe à Djezireh, quitte les montagnes, commence à couler dans de vastes plaines, des marais et des prairies. Il devient navigable et arrive à Mossoul. A partir de ce point, la plaine qu'il traverse, comme aussi celle de l'Euphrate, est à peine ondulée; elle n'est cultivable que le long des deux fleuves, qui, lors des crues, déposent sur leurs bords un limon qui féconde leurs vallées; le reste est formé de terres blanchâtres, couvertes de sélénite et de sel marin. On y recueille du gypse; le pétrole et le naphte s'y trouvent en abondance; des autruches, quelques hordes d'Arabes errants, habitent seuls ces vastes solitudes, où l'on ne trouve d'autres plantes que l'absinthe odoriférante. Le Tigre passe ainsi à Tekrid, à Samará, à Bagdad, où il se rapproche de l'Euphrate; il arrose les ruines de Séleucie et de Ctésiphon, traverse de nouveau de grandes plaines désertes, et se joint à l'Euphrate à Kornah.

Les affluents du Tigre sont nombreux, principalement à gauche. Ce sont : 1° le *Batman* ou *Nymphius*, qui passe près des ruines présumées de Tigranocerte; 2° le *Bitlis*, qu'on regarde aussi comme une des sources du Tigre : il prend sa source dans les monts Niphates, près du lac de Van, reçoit le *Centrites*, qui passe à Sort, et finit à Tilleh; 3° le *Zabus*, qui descend des monts Zagros, etc.

Le beau pays où le Tigre et l'Euphrate coulent parallèles et voisins a été le centre des empires des Assyriens, des Syriens, des Parthes, des Arabes; Babylone, Séleucie,

Bagdad, situées en quelque sorte au milieu de l'ancien continent, sur deux fleuves navigables, devinrent, soit par mer, soit par terre, l'entrepôt du commerce des Indes avec l'Asie occidentale, et ce fut la cause de leur puissance.

Nous avons déjà dit que l'Arménie occupait le haut bassin des deux Euphrates et du Tigre. Elle occupe aussi le bassin de l'Araxe, que nous avons décrit, et celui du *Tchorokh*, qui va se jeter dans la mer Noire. Cette rivière torrentueuse, qui est l'ancien *Bathys*, prend source dans les monts Scœrdices, coule du sud au nord, et finit auprès de Batoum après un cours de 300 kilomètres. C'est un fleuve dont le bassin est tout montueux et qui n'est pas navigable.

Il se trouve quelques lacs dans l'Arménie. Le plus grand est le lac de *Van*, qui a plus de 200 kilomètres de circonférence. Il reçoit plusieurs petites rivières et ne paraît pas avoir d'écoulement. Il est très-poissonneux et renferme plusieurs petites îles : la principale est *Ak-Thamar*, sur laquelle est un couvent fortifié, résidence d'un des patriarches de l'Arménie.

L'Arménie se divise en : haute Arménie, occupant principalement le bassin supérieur de l'Euphrate ; basse Arménie, occupant principalement le bassin supérieur du Tigre. La première n'est fertile qu'en pâturages ; le froid, qui y est très-vif, ne laisse pour la semaille et la récolte que trois mois d'été. La seconde est fertile en grains et en fruits, principalement en noyers et pommiers. Dans ses parties méridionales, on y voit prospérer la vigne et même l'olivier. Les anciens vantaient les chevaux d'Arménie ; ils parlent des mines d'or qu'on y exploitait ; aujourd'hui ce pays exporte du fer et du cuivre pour Mossoul.

La capitale de l'Arménie est *Erzeroum*, dont le nom paraît venir de *arx Romanorum*, citadelle des Romains. Elle fut fondée sous le règne de Théodose II, vers l'an 415. Les Turcs s'en emparèrent en 1517. Les Russes l'ont occupée momentanément en 1829. Elle est bâtie sur un plateau élevé, dit-on, de 1,800 mètres, au pied de hautes montagnes. C'est le boulevard de l'empire ottoman contre la Russie, le centre des routes qui vont du Caucase dans l'Asie Mineure et la Mésopotamie, la position militaire et dominante de toute l'Asie occidentale. Ses fortifications ont été restaurées en 1855. Au centre s'élève une citadelle antique appelée *Ark*, garnie de hautes murailles, avec un large fossé, et capable d'une longue résistance. La ville est laide et sale, les rues étroites et tortueuses ; on y trouve 20 mosquées ; sa population est d'environ 50,000 habitants, dont un dixième seulement est chrétien. Elle s'occupe principalement d'agriculture, et les plaines voisines, encore bien qu'elles éprouvent des froids rigoureux, sont bien cultivées, mais peu fertiles. On n'y trouve aucun arbre, mais un grand nombre de villages, et des sources thermales près d'*Elidja*. Erzeroum est l'entrepôt du commerce entre la Turquie et la Perse : elle reçoit de ce dernier pays de la soie, du coton, des châles, des cotonnades peintes, du tabac, des roseaux pour écrire et du bois de cerisier pour faire des tuyaux de pipe ; elle envoie à Constantinople la gomme adragant récoltée dans ses environs, et sur d'autres points de l'intérieur, du poil de chèvre, des chevaux et des moutons. C'est à Erzeroum que se fabriquent les meilleures armes blanches de l'empire, mais qui ne valent pas celles de la Perse.

Erz-inghian, à environ 120 kilomètres au sud-ouest d'Erzeroum, près de la rive

gauche du Frat, est une ville qui passe pour avoir 10 à 12,000 habitants. Les prairies qui l'entourent sont renommées pour la belle race de moutons qu'elles nourrissent, et ses jardins pour la beauté des fruits qu'on y cultive. C'est le premier campement des Ottomans au quatorzième siècle. A 40 kilomètres d'Erzeroum, à l'est, est *Hassan-Kaleh*, sur un petit affluent de l'Araxe, dans une grande plaine, au pied d'une roche escarpée qui porte une forteresse. Cette ville n'a pas plus de 5 à 6,000 habitants; elle s'élève sur la pente d'une colline, et est fort ancienne: sous le règne de Théodose le Grand, qui y fit construire sa forteresse, elle reçut le nom de *Theodosiopolis*. Au nord-ouest d'Erzeroum, sur le versant septentrional des monts Moschiques, se trouvent les mines de cuivre de *Batchar-Maaden*, à 25 ou 30 kilomètres de *Baiburt* ou *Baiberd*, ville située sur le Tchorokh, dans un pays très-froid, où le bois est très-rare. On attribue sa fondation à Alexandre: elle est peuplée de 3 à 4,000 habitants, qui ont la plupart des demeures souterraines. *Ipsir* ou *Ipsera*, l'ancienne *Hispiratis* dont Strabon vante les mines d'or, occupe une vallée fertile d'où l'on exporte du bois de construction et d'excellentes conserves de miel. A 80 kilomètres à l'est de Baïbour, *Gumuch-khaneh*, ou la maison d'argent, tire son nom d'une mine de ce métal exploitée depuis longtemps dans ses environs. On y compte 7 à 8,000 habitants, dont un millier de Grecs et 7 à 800 Arméniens.

Au nord-est du sandjak d'Erzeroum, on trouve celui de Kars, dont le chef-lieu, *Kars*, ancienne *Korsène*, est situé sur l'Harpazou ou Arpatchaï; c'est une ville assez bien fortifiée, bâtie au pied d'une citadelle qui passe pour l'une des plus fortes de l'Asie. Les Russes s'en sont emparés en 1828; en 1855, ils n'ont pu la prendre qu'après un long siège, par la famine, et peut-être par la trahison. Kars renferme 12,000 habitants, presque tous Arméniens. Elle fait un commerce assez important avec la Perse.

Des tribus de Turcomans parcourent le sandjak de Kars, ainsi que celui de Van, qui s'étend au sud. On évalue sa superficie à 2,000 lieues carrées, et sa population à 150,000 individus. *Van*, sur la rive orientale du lac auquel elle donne son nom, est environnée de murailles crénelées et défendue par une citadelle située sur une colline escarpée. Sa population paraît être de plus de 20,000 âmes. Cette ville est l'ancienne *Artemita*, qui porta dans l'origine le nom de *Semiramocerta*, parce qu'elle dut sa fondation à Sémiramis. On y voit encore, sur la colline qui porte la citadelle, d'énormes quartiers de rochers qui pourraient bien avoir fait partie de quelqu'une des gigantesques constructions que cette princesse fit faire près de cette ville, au rapport de Moïse de Khorène. Dans l'intérieur de cette colline on trouve des appartements voûtés et quelquefois des débris de statues.

Bayazid, à 140 kilomètres au nord de Van, passe pour avoir été construite par Bajazet contre les hordes tartares de Tamerlan. Elle est bâtie sur une montagne et entourée de murailles crénelées. Les différents quartiers sont en outre défendus par plusieurs petits fortins séparés, et au sommet de la montagne se trouve l'*ark* ou citadelle qui renfermait un magnifique sérail, renversé en 1840 par un tremblement de terre. Elle paraît peuplée de 7 à 8,000 habitants. La plaine environnante est périodiquement ravagée par les Kurdes, aussi est-elle complètement déserte et inculte.

A l'ouest du lac de Van se trouve encore *Betlis* ou *Bitlis*, où l'on compte 12,000 habi-

tants et dont les maisons, presque toutes isolées et environnées de jardins, sont autant de petites forteresses.

La nation arménienne est l'une des plus anciennes du monde ; sa langue, rude et étrange pour les sons, offre dans sa syntaxe plus de rapports avec les langues européennes qu'avec celles de l'Orient. Elle a formé pendant deux mille ans et jusqu'au quatorzième siècle un État indépendant. Une taille élégante et une physionomie spirituelle distinguent cette nation, qui, toujours victime des guerres dans lesquelles les grandes puissances se disputaient l'Arménie, a été obligée de quitter en partie le sol de ses ancêtres. Livrés au commerce et aux fabriques, les Arméniens sont répandus et ont prospéré partout, depuis la Hongrie jusqu'en Chine ; ils pénètrent dans des régions inaccessibles aux Européens ; ils traversent les déserts de la Tatarie et le plateau qu'arrose le Niger. Chez eux, la frugalité conserve ce qu'acquiert l'industrie. Dans leur pays comme dans l'étranger, ils vivent ordinairement en grandes familles, sous le gouvernement patriarcal du membre le plus âgé, et dans une concorde rare ; mais cet esprit de famille permet la dureté, l'injustice et la perfidie envers ceux d'un autre sang. La religion des Arméniens est celle de l'ancienne Église orientale ; seulement ils nient le dogme des deux natures dans Jésus-Christ, ou, pour mieux dire, ils considèrent les deux natures comme réellement existantes, mais unies et fondues dans une seule ; ils ont encore quelques opinions particulières touchant l'eucharistie. Ils admettent, comme les Grecs, le mariage des prêtres ; leurs jeûnes et leurs abstinences surpassent en rigueur et en fréquence tout ce qu'on voit chez les autres sectes chrétiennes. Deux grands patriarches, surnommés *catholiques ou universels*, gouvernent l'Église d'Arménie ; celui qui réside au couvent d'Echmiadzin que la Russie a eu soin de mettre dans ses possessions pour attirer les Arméniens dans son empire, a 150,000 familles sous sa juridiction spirituelle. Celui qui habite l'île Akh-Thamar, au milieu du lac de Van, dirige environ 50,000 familles. On peut donc estimer le total de la nation arménienne à 2,000,000 d'individus au moins.

Outre les Arméniens, qui sont négociants ou cultivateurs, et les Turcs-Osmanlis, qui occupent les fonctions civiles et militaires, l'Arménie nourrit une nation tatare dont il faut tracer le portrait. Les Turcomans ou *Turkmènes*, originaires des bords orientaux de la mer Caspienne, se sont d'abord établis dans l'Arménie majeure, appelée pour cette raison *Turcomanie* ; mais leur amour pour la vie errante en a amené plusieurs hordes dans l'intérieur de l'Asie Mineure et dans le gouvernement d'Itchil. Ils parlent la langue turque. Ignorants, contents de leur pauvreté, ils ne se nourrissent que des produits de leurs troupeaux, vivent la plupart du temps sous des tentes de feutre, et n'ont d'autre combustible que la fiente de leurs vaches. Les femmes, qui sont bien faites, filent des laines et font des tapis dont l'usage existe dans ces contrées de temps immémorial. Quant aux hommes, toute leur occupation est de fumer et de veiller à la conduite des troupeaux. Sans cesse à cheval, la lance sur l'épaule, le sabre courbe au côté, le pistolet à la ceinture, ils sont des cavaliers vigoureux et des soldats infatigables. Ils ont souvent des discussions avec les Turcs, qui les redoutent. On peut compter environ 30,000 Turcomans errants dans les pachaliks d'Alep et de Damas ; ce sont les seuls qu'ils fréquentent dans la Syrie. Une grande partie de ces tribus passe en été dans l'Arménie et la Caramanie, où ils trou-

vent des herbes plus abondantes, et ils reviennent passer l'hiver dans leurs quartiers accoutumés. Nous devons ajouter qu'ils sont de la secte des mahométans sonnites; qu'ils suivent exactement les pratiques de leur religion; que, bien qu'ils aient des chefs ou des princes, ils ne reconnaissent qu'imparfaitement leur autorité et prétendent que Dieu seul est leur chef; mais ils ont un grand respect pour leurs prêtres ou *kasi*.

Le *Kourdistan* est, à proprement parler, le pays bordé par le Tigre au sud, les monts Niphates au nord, l'Euphrate à l'ouest et les frontières de la Perse à l'est; il s'étend au sud de l'Arménie, sur une longueur d'environ 380 kilomètres du nord-ouest au sud-est, et sur une largeur de 200 kilomètres. Jamais les chaleurs de l'été, qui brûlent les plaines de la Mésopotamie, ne dessèchent les verdoyants pâturages où le Kourde laisse errer ses troupeaux de chèvres. Les riantes vallées et les longues terrasses des montagnes produisent des fruits et du riz. Les forêts peu nombreuses consistent principalement en chênes qui donnent la meilleure galle de l'Orient. Les plaines sont cultivées en grains, cotons, lin et sésame. Les montagnes présentent en mille endroits des escarpements inabornables. Elles sont généralement élevées, mais aucune n'est couronnée de glaces éternelles.

Au sud du lac de Van, la ville de *Djoulamerk* est le chef-lieu de la principauté du même nom, dont les habitants s'appellent *Sciambo*; elle n'offre rien de remarquable. Les *Kourdes-Badinan* demeurent à l'ouest de la principauté de Djoulamerk, entre Mossoul et Bitlis. Leur capitale s'appelle *Amadia* ou *Amadiéh*. C'est une ville de 6,000 habitants, près de laquelle se trouve le tombeau de l'imam Mohamed-Bekir, révérend dans tout le Kourdistan. Le canton produit beaucoup de fruits, et entre autres d'excellents raisins. Plus au nord-est, et déjà dans le pachalik de Diarbekir, on trouve *Djeziréh* au pied des monts Masius, sur le Tigre, capitale d'une principauté dont les habitants s'appellent *Bottani*. Cette ville, à laquelle on accorde 6,000 habitants, mais qui a été beaucoup plus peuplée, est entourée d'une muraille; on voit au centre un cimetière où reposent les cendres de plusieurs Abbassides. La plus grande principauté kourde est celle de *Kara-Djolan* ou *Chekrezour*, avec une capitale du même nom, peuplée de 5 à 6,000 âmes. Cet État, qui renferme tout le Kourdistan méridional, peut mettre sur pied 15,000 soldats; les quatre autres princes n'en peuvent lever chacun que 10 à 12,000.

Les princes kourdes de Djoulamerk, Amadiéh, Djeziréh, Kara-Djolan et Souleimaniéh, dont le chef réside à *Zahou*, sont plutôt des vassaux que des sujets de la Porte. Dans les autres cantons on trouve: *Kerkouk*, sur un affluent du Tigre, qui paraît être une ville de 15,000 âmes, bâtie sur une montagne, entourée de murailles et défendue par une citadelle. Ses rues sont étroites et ses maisons mal bâties; on y voit une assez belle mosquée. C'est l'ancienne *Corcura*, qui porta le nom de *Demetrias* et de *Mennis*, et dans ses environs se trouve une célèbre source de bitume que visita Alexandre. Sur la petite rivière du Kilgehsou, *Erbil*, ville de 4,000 âmes, défendue par un fort en terre et en pierre, et située au milieu de plaines fertiles, est l'antique *Arbela* ou *Arbelles* immortalisée par la défaite de Darius et la chute de la monarchie persane.

On cite encore d'autres cantons indépendants. Les *Ourghiany*, sur la frontière de

la Perse, diffèrent entièrement des autres Kourdes : seraient-ce les descendants des *Hyrcaniens*, dont les Perses établirent des colonies dans d'autres parties de leur empire? Les *Sekmanes*, brigands et pasteurs, dévastent l'Arménie.

Les Kourdes, descendants des anciens *Karduchi* ou *Gordyæi*, sont des peuples pasteurs qui, l'hiver seulement, demeurent dans les villes; l'été ils mènent paître leurs troupeaux jusque sur les plus hauts plateaux de l'Arménie et du Taurus. Ils parlent la langue persane mêlée de mots arabes et chaldéens. La religion mahométane s'allie chez eux à diverses superstitions qui semblent des restes de la croyance des mages. Environ 100,000 Kourdes sont chrétiens nestoriens; ils obéissent à deux patriarches héréditaires; l'un réside à Kodjianisi, près Djoulamerk: il a cinq évêques suffragants; l'autre, qui demeure à Raban-Ormes, a sous lui treize évêques. La dignité épiscopale est héréditaire de l'oncle au neveu. Le bas clergé sait à peine lire. Xénophon nous apprend qu'enclavés de toutes parts dans l'empire des Perses, les Kardouques avaient toujours bravé la puissance du grand roi et les armes de ses satrapes. Ils ont peu changé dans leur état moderne: quoiqu'ils soient en apparence tributaires des Ottomans, ils portent peu de respect aux ordres du Grand Seigneur et de ses pachas. Chaque village a son chef, qui est vassal du prince de la tribu. Toute la nation est divisée en tribus, qui quelquefois sont en paix et d'autres fois en guerre. Sont-elles unies, elles ne payent aucun impôt au Grand Seigneur et souvent même en prélèvent sur les pachas qu'elles attaquent et mettent à contribution. Aussi la politique du divan est-elle d'entretenir la jalousie et la division parmi les chefs kourdes. Les guerres naturelles à cet état d'anarchie ont séparé de la nation un grand nombre de familles qui ont pris la vie errante des Turcomans et des Arabes. Elles se sont répandues dans le Diarbekir, dans les plaines d'Erzeroum, d'Érivan, de Sivas, d'Alep et de Damas: on estime que toutes leurs peuplades réunies passent 140,000 tentes, c'est-à-dire 140,000 hommes armés. Ces Kourdes diffèrent des Turcomans par quelques usages. Les Turcomans dotent leurs filles pour les marier, les Kourdes ne livrent les leurs qu'à prix d'argent: les Turcomans ne font aucun cas de la noblesse d'extraction, les Kourdes y attachent le plus grand prix; les Turcomans ne volent point, les Kourdes passent presque partout pour des brigands. Ceux-ci ont le teint blanc, la physionomie spirituelle, la taille avantageuse. Ils sont très-hospitaliers et portés à la vengeance.

La Mésopotamie, dans le sens le plus étendu, empiète sur l'ancienne Arménie. Les Turcs donnent à cette partie de l'Asie le nom d'*Al-Djezyreh*, c'est-à-dire l'île. La partie supérieure formait l'ancienne Sophène: c'est aujourd'hui le sandjak de Diarbekir, pays de montagnes moyennes, bien arrosées et entrecoupées d'agréables vallons. Les forêts d'où Alexandre et Trajan tirèrent le bois nécessaire pour la construction de leurs flottes n'ont pas entièrement disparu des bords du Tigre. Les rivages de l'Euphrate se couronnent de vignes, d'oliviers et d'autres arbres fruitiers; les tabacs, les cotons, les soies, les laines, enrichiraient cette province si un gouvernement plus régulier y réprimait le brigandage des Kourdes.

Diarbekir, l'ancienne *Amida*, est située dans une grande plaine, sur un rocher escarpé qui borde le Tigre; elle a la forme d'un trapèze, dont le fleuve baigne deux côtés: ses murs, flanqués de soixante-douze tours, sont très-élevés; leur construction

est attribuée aux Romains. Cette ville peut avoir une population de 30 à 40,000 habitants, la plupart Turcs. Elle est la résidence d'un patriarche et d'un évêque chaldéens, d'un patriarche jacobite et d'un évêque arménien. L'ancienne église de Saint-Jean, transformée en mosquée, la cathédrale arménienne et le palais du pacha sont ses édifices les plus remarquables. Elle a des fabriques de soieries et de maroquins, et fait un grand commerce de noix de galle et d'étoffes de soie.

La ville de *Merdin*, l'antique *Marde* ou *Miride*, de 4 à 5,000 maisons, domine du haut de ses rochers calcaires les plaines de la basse Mésopotamie. Son commerce est considérable, et sa population d'environ 15,000 individus. — Le bourg de *Maaden* ou d'*Argana-Maaden*, l'ancienne *Arsinia*, située à 1,300 mètres de hauteur, près des sources du Tigre, est le siège d'un évêché arménien, et s'enrichit par ses mines de cuivre, dont on expédie annuellement 8,000 quintaux à Bagdad. — *Siverek* ou *Souerek*, à 80 kilomètres à l'ouest de Diarbekir, est une ville de 10,000 âmes. — *Djezyret-el-Omar* était autrefois beaucoup plus considérable : elle est remplie de ruines. — *Palou*, *Agel* et *Gouh* sont des chefs-lieux de principautés kourdes.

En descendant le Tigre, on entre dans l'eyalet de *Mossoul*, pays peu étendu, mais fertile, et dont une partie, située à l'est du fleuve, appartient à l'ancienne Assyrie. *Mossoul* est située sur la rive droite du Tigre, au pied d'un contre-fort de la chaîne médique; elle a une grande importance commerciale, parce qu'elle est la route des caravanes qui vont de l'Asie Mineure dans l'Asie Supérieure, et même dans l'Inde. Le climat de Mossoul est un des plus doux de l'Orient; les fruits et les fleurs de l'Europe et de l'Asie y viennent sans culture. La ville paraît fort grande, mais cela provient de ce que les maisons, qui ne sont pas contiguës, sont pour la plupart entourées de jardins. Elle n'a pas plus de 45 à 50,000 habitants, un tiers Arabes, le reste Turcs et Kourdes. Les environs sont très-fertiles, et produisent surtout des graines de sésame et du coton. Elle possède encore des fabriques de maroquin, mais elle n'a presque plus de ces fabriques de toiles de coton qui, primitivement fabriquées dans l'Inde et expédiées par Mossoul, reçurent parmi nous le nom de *mousselines*. L'Angleterre lui en expédie aujourd'hui, et chaque jour son commerce tend à décroître. De l'autre côté du Tigre, à l'origine d'une immense plaine qui fait partie de l'ancienne Assyrie et s'étend jusqu'à l'Arabie, se trouvent les ruines de l'ancienne *Ninive*, dont les débris sont dispersés depuis le hameau de *Nounia* jusqu'au village de *Cadikend*, sur une ligne de près de 12 kilomètres. Les fouilles exécutées à Nounia (de 1843 à 1854) par M. Botta, consul de France à Mossoul, et qui ont fait retrouver des monuments très-précieux de l'époque assyrienne, ne permettent plus de douter que ce village ne se trouve sur les ruines de la rivale de Babylone.

La partie occidentale de la Mésopotamie que l'Euphrate embrasse dans ses détours est séparée de la plaine déserte par la grande rivière de *Khabour*, longue de 300 kilomètres, qui traverse l'ancienne *Osroène*, dont la ville principale est *Orfa*. Orfa ou *Reha*, l'antique *Edessa*, peuplée de 25 à 30,000 habitants, la plupart musulmans, fleurit par ses manufactures : c'est le passage des caravanes d'Alep et la clef de la Mésopotamie. A 72 kilomètres au sud-est d'Orfa, la ville ruinée de *Harran*, déjà connue dans le siècle d'Abraham, figure dans l'histoire romaine sous le nom de *Carrhæ*; c'est là que Crassus périt avec ses légions. Le village de *Rakka* est l'ancienne ville de *Nicepho-*

rium ; on y voit les restes du palais dont Haroun-al-Raschid faisait sa résidence favorite. En remontant l'Euphrate, nous trouvons *Bir* ou *Biridjèh*, l'antique *Birtha* de Ptolémée, qui paraît avoir 3 ou 4,000 habitants.

La partie nord-ouest de la province de Rakka, ou l'ancienne *Mygdonia*, présente de superbes pâturages et des collines ornées de mille fleurs : aussi les Grecs, dans leur belle langue, l'avaient surnommée *Anthemusia*, la fleurie. C'est ici que la fameuse forteresse de *Nisibis*, appelée depuis *Antiochia Mygdoniæ*, arrêta si longtemps les armes des Parthes ; il n'en reste que de faibles traces dans la ville de *Nisibin* ou *Nasibin*. *Dara*, aujourd'hui *Kara-Déré*, autre forteresse romaine, qui porta depuis le nom d'*Anastasiopolis*, de celui de l'empereur Anastase, qui la fit fortifier, offre de grandes ruines.

Au sud-est, la montagne isolée de *Sindjar* domine au loin des plaines arides ; ses flancs arrosés d'eaux vives s'ornent de dattiers et de grenadiers ; mais un peuple féroce et sanguinaire en a fait l'asile de ses brigands : ce sont les *Yézidis*, peuplade arabe, qui habite quelques villages, mais principalement des tentes en poil de chèvre. Ils se divisent en un grand nombre de tribus indépendantes, ayant chacune son chef. Ils parlent le kourde. Les Yézidis sont les plus dangereux ennemis des musulmans ; ils attaquent leurs caravanes et tuent sans pitié ceux qui les conduisent, mais ils ménagent les chrétiens. On porte leur nombre à 200,000, et à 3,000 cavaliers et 6,000 fantassins celui des guerriers qu'ils peuvent mettre en campagne dans leurs guerres continuelles contre les pachas. Leurs cheveux longs et sales, leur barbe qu'ils ne rasant jamais, leur donnent un aspect hideux. La secte à laquelle ils appartiennent a été fondée par un cheyk nommé Yézid ; ils adorent Dieu, et regardent le diable comme une divinité déchue et malfaisante ; mais c'est à cette dernière qu'ils adressent leurs prières, parce que Dieu ne peut vouloir le mal, tandis que le démon ou *cheitan* a besoin d'être adouci ; enfin leur religion est un mélange d'opinions chrétiennes, musulmanes et des anciens Persans.

Maintenant le désert de *Mésopotamie* déploie à nos regards sa triste uniformité. Des plantes salines, à grands intervalles, couvrent les sables brûlants ou le gypse aride. L'absinthe s'étend ici, comme en Europe la bruyère, sur des espaces immenses, d'où elle bannit toute autre plante. Les troupeaux légers de gazelles parcourent ces plaines où jadis on vit errer beaucoup d'ânes sauvages. Les eaux du désert sont pour la plupart amères ou saumâtres ; on les corrige un peu en y laissant fondre la racine de réglisse, assez commune dans ces contrées. Ce désert est une continuation et comme un échantillon du grand désert d'Arabie au delà de l'Euphrate. L'air est ici, comme en Arabie, généralement pur et sec ; souvent il devient brûlant dans les plaines sablonneuses et découvertes ; les miasmes des eaux stagnantes s'y répandent ; les exhalaisons des lacs sulfureux et salés augmentent la matière pestilentielle : si alors quelque dérangement d'équilibre vient donner un mouvement rapide à une colonne d'air ainsi infectée, il naît ce vent mortel connu sous le nom de *samoum* ou *sam-yeli*, et qu'on redoute moins dans l'intérieur de l'Arabie que sur les frontières, et principalement en Syrie et en Mésopotamie. Lorsque ce vent redoutable s'élève, l'air perd sa pureté ; le soleil se couvre d'un voile de sang ; les animaux consternés se couchent à terre pour éviter ce souffle brûlant, qui suffoque tout être assez téméraire pour s'y exposer.

Quelques lisières fertiles et agréables bordent le désert. Des tamariniers, des cerisiers sauvages, des cyprès et le saule pleureur ombragent çà et là les rivages de l'Euphrate, dont les eaux, soulevées par des roues, arrosent même en quelques endroits des vergers de grenadiers, de limoniers et de sycomores.

Entrons dans l'eyalet de Bagdad : la ville d'*Anah* est un de ces délicieux points de repos tels qu'en offrent les bords du fleuve ; elle s'étend sur la rive gauche de l'Euphrate. En 1807, elle fut brûlée par les Wahabites ; depuis cette époque, sa population n'est plus que d'environ 3,000 âmes. On prétend que c'est dans cette ville que naquit le prophète Jérémie. C'est par Anah que passent ordinairement les caravanes qui transportent des marchandises entre Alep et Bagdad ; elles payent un tribut aux Arabes, qui se regardent comme les maîtres du désert, même au delà de l'Euphrate. Au nord s'étend le long de l'Euphrate, jusqu'à l'endroit nommé *Balis*, un canton couvert de mûriers ; des sentiers étroits conduisent à des cabanes cachées dans l'épaisseur de ces bosquets ; c'est là qu'une tribu d'Arabes pacifiques, les *Beni-Semen*, élève des vers à soie dont elle exporte les produits. Ce canton, peu connu des voyageurs européens, s'appelle le pays de *Zombouk*.

A mesure que les deux grands fleuves se rapprochent, ce qui a surtout lieu vers Bagdad, où ils ne sont éloignés l'un de l'autre que de six heures de marche, le désert se change en une immense prairie, qui n'a besoin que d'être arrosée pour donner des récoltes prodigieuses. C'est l'*Irak-Arabi*, l'ancienne *Babylonie*, formée, comme le Delta d'Égypte, de terres d'alluvion. Les chaleurs de ces contrées paraissent excessives, même aux Orientaux ; les hivers sont froids à cause de la proximité des montagnes du Kourdistan. L'Euphrate et le Tigre inondent les pays bas, mais ils n'y apportent point de limon comme le Nil ; pourtant ces irrigations naturelles, dirigées par l'art, feraient encore des champs de Bagdad le jardin de l'Asie. Le riz et l'orge y rendaient jadis jusqu'à deux cents pour un ; aujourd'hui les canaux étant négligés, le produit n'est que la dixième partie de l'ancien. On cultive le cotonnier ; les limons et les abricots y sont excellents. Ce pays manque d'arbres ; les seuls palmiers à dattes ornent les campagnes. Le long du Tigre, les sources de naphte ou de bitume se trouvent en grand nombre ; le bitume noir liquide sert à l'éclairage ; le blanc ou jaunâtre passe pour un médicament précieux. On conserve l'ancienne coutume d'enduire de bitume les maisons de briques et les bateaux tressés de branches d'osier dans lesquels on navigue sur le fleuve.

Bagdad, cette seconde Babylone, cet ancien séjour des califes, ce théâtre de tant de fictions orientales, renferme aujourd'hui dans une enceinte qui a 20 à 25 kilomètres de circonférence environ 50 à 60,000 habitants, dont 30,000 Arabes et 10,000 Turcs. Elle a plutôt l'aspect d'une ville persane que d'une ville turque ; ses maisons sont basses, enterrées, ses rues étroites et tortueuses ; mais elle a de beaux bazars, de belles mosquées et le tombeau de Zobéide, épouse d'Haroun-al-Raschid. Un pont de bateaux de 250 mètres unit la ville à un faubourg situé à l'ouest du Tigre. Elle est entourée d'une forte muraille flanquée de tours, et le palais du pacha lui forme une citadelle. Elle est le centre du commerce de la Turquie avec la Perse, l'Arabie, le Turkestan ; mais ce commerce est bien déchu ; elle exporte néanmoins des tissus de coton qu'elle fabrique, du café, des graines de teinture, etc. Bagdad a été fondée

en 762 par le calife Al-Mansour; son territoire est fertile en coton, blé, vin, dattes, etc.

Au-dessous de Bagdad, le Tigre reçoit sur sa rive gauche la *Diala* ou *Délas* des anciens; il fait ensuite de nombreux détours avant d'entrer dans le désert; c'est sur l'un de ces détours que l'on trouve les ruines de *Séleucie* et de *Ctésiphon*, appelées encore Almédaim ou les Deux Villes, qui furent la résidence des anciens rois de Perse. C'est près de Séleucie que commençait le canal Royal qui allait joindre l'Euphrate sous Massique. C'est à Ctésiphon qu'on admire l'ancien édifice nommé *Takt-Khesrou*, c'est-à-dire, selon l'opinion la plus répandue, le palais de Chosroès. Toute la contrée est jonchée de débris de villes grecques, romaines, persanes et arabes, confondues ensemble dans le même néant. Dans le huitième siècle, les bourgs d'*Amara*, d'*Harounieh* et de *Dgiaffèrik* formaient pour ainsi dire une seule rue longue de sept *farsangs*. Leurs ruines, vues par Tavernier, attestent la vérité de ce rapport. Amara, qui a été la résidence favorite de plusieurs califes abbassides, n'a plus que 2,000 habitants.

A 35 kilomètres au sud de Bagdad, sur la rive gauche de l'Euphrate, nous trouvons *Helléh*, ville assez importante qui partage avec Bagdad l'entrepôt du commerce de l'Inde; elle est peuplée de 10,000 habitants, marchands ou bateliers. La ville est bâtie en briques qui proviennent de monceaux de décombres entassés dans les environs et qui sont les ruines de Babylone. Ces ruines sont dispersées des deux côtés de l'Euphrate, sur un rayon de plus de 8 kilomètres. Elles y forment des monticules dont une partie représente sans doute les plates-formes sur lesquelles les palais et les édifices publics avaient été construits pour être garantis des inondations du fleuve. D'après l'étendue de ces ruines, Babylone pouvait bien avoir les $6\frac{1}{4}$ kilomètres de tour que lui donnaient les anciens; mais il est probable qu'elle renfermait une multitude de jardins et même de vergers qui lui donnaient plutôt l'aspect d'un parc que d'une ville. Une colline longue de 350 mètres, formée de décombres, et qui porte encore chez les Arabes le nom de *Alcasr* ou *le Palais*, passe pour être celui de Nabuchodonosor, dans lequel Alexandre rendit le dernier soupir. Quelques restes de hautes murailles paraissent avoir supporté les célèbres jardins suspendus. On remarque de longues galeries qui servent de retraite aux lions et aux tigres. Parmi ces débris on trouve des fragments de vases et de tables en marbre, ainsi que des briques chargées d'inscriptions en caractères cunéiformes.

La fameuse tour de Nemrod (*Birs-Nimrod*), c'est ainsi qu'on appelle un grand carré de murs ruinés de 350 mètres de circonférence et de 35 de hauteur, surmonté d'une tour haute de 9 mètres, se trouve à deux lieues d'Helléh, circonstance qui, vu l'immense étendue de Babylone, n'empêche pas qu'on n'y voie le temple de *Bélus* et la tour de *Babel*.

Au sud-ouest de Helléh, on trouve deux villes consacrées, aux yeux des Persans et de tous les *shiïtes*, par le souvenir de deux des plus grands martyrs de cette secte. Nous voulons parler de *Mesched-Ali* et de *Mesched-Hussein*, villes assez grandes et naguère remplies de richesses que la dévotion des Persans y avait accumulées, mais que les Wahabites enlevèrent et transportèrent au fond de leurs déserts. Mesched-Ali surtout est remarquable par sa superbe mosquée, qui est visitée chaque année par plusieurs milliers de pèlerins. Dans la même contrée, la célèbre ville de *Koufa*, dont

la savante école a donné aux anciens caractères arabiques le nom de *koufiques*, n'a laissé que des ruines peu remarquables.

Lemloun, à 88 kilomètres au-dessous de Helléh, sur l'Euphrate, est un bourg dont les environs produisent du riz en abondance. Cette culture s'étend jusqu'à *Kud*, et même jusqu'à *Mansourié*, à quelques lieux au-dessus de *Korna*. Cette dernière ville, au confluent du Tigre et de l'Euphrate, occupe l'emplacement de celle que Ptolémée nomme *Apamea*, et Pline *Digba*. Elle est assez bien bâtie, peuplée de 5 à 6,000 habitants, et entourée de murailles qui la défendent des Arabes et des inondations; les navires de haut bord peuvent remonter jusque-là.

En descendant le Fleuve-Uni ou le *Chat-el-Arab*, on voit les eaux salées de la mer remonter et couvrir les terrains bas, qu'elles rendent stériles; mais le sol un peu plus élevé offre des forêts de palmiers. *Bassorah* est située sur un canal à un kilomètre du Chat-el-Arab, à 75 kilomètres de son embouchure. Elle est très-étendue, parce qu'elle renferme de grands jardins, entourée de murailles, et a probablement 50 à 60,000 habitants. Ses environs sont d'une fertilité extrême: ils produisent le blé, le riz, le melon d'eau, la banane, surtout des dattes, réputées les meilleures de l'Orient et qui forment la principale nourriture des habitants. Son port est très-commerçant: il est l'entrepôt naturel des produits de l'Arabie, de la Turquie et de la Perse; on en exporte pour 4 millions de dattes dans l'Inde seulement, du blé, du tabac, des chevaux, des tissus de coton, du corail, des laines, du cuivre, etc.

CHAPITRE CINQUIÈME.

TURQUIE D'ASIE. — SYRIE ET PALESTINE.

§ 1^{er}. ASPECT GÉNÉRAL. — MONTAGNES. — La *Syrie* a des limites fixes au nord-est dans l'Euphrate, au nord dans l'Amanus, à l'occident dans la Méditerranée; mais à l'est elle confond ses déserts avec ceux de l'Arabie, sans que jamais ni les anciens ni les modernes aient pu marquer une ligne fixe de frontières. De même au midi une ligne mathématique tirée de l'extrémité de la mer Morte à l'embouchure du torrent d'El-Arish paraît offrir la seule limite possible entre la Syrie d'une part, l'Arabie Pétrée et l'Égypte d'autre part. On évalue la longueur de la Syrie à environ 160 kilomètres et sa largeur moyenne à 120 kilomètres, soit en superficie 70,000 kilomètres carrés.

Ce pays offre trois parties distinctes: le plateau oriental, la large chaîne de ses montagnes et la langue de terre qui forme son littoral. La première est une plaine accidentée, située à 660 mètres au-dessus du niveau de la mer et couverte de vastes steppes de sables et de rochers. Le Jourdain et l'Oronte la séparent des montagnes. Celles-ci élèvent comme des murailles leurs rochers escarpés dont les crevasses laissent apercevoir de longues vallées et de profonds ravins. Le versant qui regarde le désert ne présente qu'aspérités et précipices, tandis que le versant opposé, d'un caractère pittoresque, arrosé de sources abondantes, est fertile et jouit d'un climat très-doux. La troisième région se fait remarquer par son étonnante fécondité, ses chaleurs accablantes et son insalubrité¹.

¹ Laorty-Hadji, *La Syrie et la Palestine*.

L'*Amanus* ou *Alma-Dagh*, qui se détache du mont Taurus pour aller se ramifier dans la Syrie, s'étend depuis le golfe d'Issus ou d'Alexandrette jusqu'à l'Euphrate, et ferme au nord la Syrie comme un rempart. Il se divise vers Aïntab en deux chaînes parallèles qui se réunissent et se pyramident vers les ruines de Balbek pour se séparer de nouveau et aller enfin se réunir au delà du lac Asphaltite, vers le fond du golfe Arabique. Cette double chaîne forme toute la charpente de la Syrie. Le mont *Liban* en est comme le nœud et le point culminant (3,000 mètres), et on peut le considérer comme le centre de partage des eaux de cette contrée. En effet de ce mont coulent vers le nord l'Oronte, vers le sud le Jourdain, vers l'est le Chrysorrhoas, vers l'orient le Léontès, qui sont les plus grandes rivières du pays.

On ne doit pas conclure de là que les montagnes de la Syrie sont toutes des ramifications du Taurus : ainsi le mont *Rhossus* (Djebel-Aman), qui procède de l'Amanus, se termine à la vallée de l'Oronte vers Antioche. A la vérité, deux chaînes parallèles de hauteurs se détachent du Taurus à Aïntab, l'une longeant en partie la vallée de l'Oronte et l'autre celle de l'Euphrate vers Palmyre ; mais celle-ci, qui est une partie des monts *Pierius* des anciens, paraît n'être qu'une suite de collines qui viennent se rattacher ou se fondre près de Damas au massif du Liban. La chaîne propre de la Syrie commence au sud d'Antioche par l'énorme pic du mont *Casius*, qui élève dans les airs, dit Ammien Marcellin, une pointe aiguë ceinte de forêts. Elle suit, sous divers noms, la direction des rivages de la Méditerranée, dont elle ne s'éloigne généralement que de 25 à 30 kilomètres. Le Liban, qui s'étend entre les parallèles d'Acre et de Tripoli, et dont le sommet, nommé *Hermon* dans la Bible, est entre Damas et Héliopolis, se divise en deux chaînes, l'une occidentale qui regarde la Méditerranée, l'autre orientale qui borde les plaines de Damas. Celle-ci a reçu des Grecs de la Syrie le nom d'*Anti-Liban* et des modernes celui de monts *Ansarieh*. Les parties les plus remarquables de la chaîne occidentale sont le *Thabor*, le *Carmel*, les monts *Ebal* et *Garizim* ; les parties orientales nous montrent les monts *Galaad*, *Aburim* et *Moab* au levant de la mer Morte.

« Ces montagnes s'abaissent par degrés en s'avancant au sud, tellement que leur crête est à peine marquée vers l'isthme de Suez, où elles se terminent en épanouissements insensibles. Toutes sont calcaires et paraissent avoir été bouleversées par des feux souterrains. Les montagnes de la chaîne orientale ont leurs sommets arrondis ou taillés en cônes, et ne semblent tenir les unes aux autres que par leur base. Quelquefois même elles se développent en larges plateaux qui paraissent se confondre avec le désert de l'Arabie, tels que ceux de Damas et d'Alep. Plus exactement elles forment trois ou quatre plis successifs et trois ou quatre vallées profondes parcourues par le Léontès, le Barada, etc. Les montagnes de la chaîne occidentale sont au contraire toutes liées ensemble, ont des pics très-hauts et présentent le long de la Méditerranée une crête continue qui ne paraît rompue que sur trois points : entre le mont Piérius et le mont Casius dans la vallée de l'Oronte, entre le Liban et l'Anti-Liban dans celle du Léontès, entre l'Anti-Liban et le mont Carmel dans la vallée du Cison, au delà de laquelle la chaîne change d'aspect et se couronne de roches nues annonçant le voisinage et l'aridité du désert. La vallée qui est entre le Liban et l'Anti-Liban a 15 à 20 kilomètres de largeur ; les anciens l'appelaient la *Syrie Creuse* ou *Gélé-Syrie* ; on

la nomme aujourd'hui *Becka*. Les montagnes qui la bordent à droite et à gauche affectent le plus exact parallélisme.

» Le Liban, vu de la mer dans tout son développement, se présente comme un rideau bleuâtre étendu sur l'horizon; mais, à mesure que l'on approche, des inégalités se montrent et présentent mille formes bizarres : ici des pics dessinés en boules, en obélisques, en pyramides ressemblant à des forts plantés sur des rochers; là des pentes coupées en terrasses, semblables à des jardins suspendus dans les airs¹. »

« Ces montagnes ne s'élèvent pas d'un seul jet; elles commencent par d'énormes collines semblables à des blocs immenses, les uns arrondis, les autres presque carrés; un peu de végétation couvre leurs sommets. Au-dessus de ces premiers monticules, les degrés du Liban s'élargissent; il y a des plateaux d'une ou deux lieues : plateaux inégaux, creusés, sillonnés, labourés de ravins, de lits profonds des torrents, de gorges obscures où le regard se perd. Après ces plateaux, les hautes montagnes recommencent à se dresser perpendiculairement; cependant on voit les taches noires des cèdres et des sapins qui les garnissent, et quelques couvents inaccessibles, quelques villages inconnus qui semblent penchés sur leurs précipices. Au sommet le plus aigu de cette seconde chaîne, des arbres qui semblent gigantesques forment comme une chevelure rare sur un front chauve. Leurs cimes inégales et dentelées ressemblent à des créneaux sur la crête d'une citadelle². »

Le Liban présente de haut en bas : 1° des marnes calcaires alternant avec une roche également calcaire mêlée de nodules et de lits de silex : ces marnes abondent en poissons fossiles; 2° des sables et des grès ferrugineux, dont quelques couches sont très-coquillères; 3° un calcaire caverneux rempli de silex, d'ammonites et d'autres corps marins. La nature des fossiles doit faire considérer ces deux derniers systèmes de couches comme appartenant à la craie et au calcaire du Jura. Quelques-unes de ces couches sont plus ou moins inclinées et souvent même verticales. On les remarque en partie sur les bords de la mer. Dans les couches sableuses on a exploité autrefois des minerais de fer. On y trouve aussi des traces de lignites. Dans quelques cavernes on a signalé des brèches à ossements de mammifères et à coquilles marines. En général le Liban paraît être le résultat d'un soulèvement qui se serait fait suivant une ligne parallèle à cette chaîne.

Le bassin du Jourdain offre beaucoup de traces de volcans. Les eaux bitumineuses et sulfureuses du lac Asphaltite, les laves, les pierres ponce rejetées sur ses bords et les bains chauds de Tabarieh prouvent que cette vallée a été le siège d'un feu qui est à peine éteint. On observe qu'il s'échappe souvent du lac Asphaltite des tourbillons de fumée, et qu'il se fait de nouvelles crevasses sur ses rivages. Strabon dit que la tradition des habitants du pays portait que jadis la vallée du lac était peuplée de treize villes florissantes, et qu'elles furent englouties par un tremblement de terre; il avoue toutefois que le savant Ératosthène attribuait cette catastrophe à un simple affaissement du terrain. Les éruptions ont cessé depuis longtemps; mais les tremblements de terre qui en sont les entr'actes se montrent encore quelquefois dans ce canton. La côte en général y est sujette, et l'histoire en cite plusieurs exemples qui ont changé

¹ Félix de Beaujour, *Voyage militaire dans l'Empire Ottoman*.

² Lamartine, *Voyage en Orient*.

la face d'Antioche, de Laodicée, de Tripoli, de Béryte, de Sidon, de Tyr. Celui de 1759 tua dans la vallée de Balbek plus de 20,000 personnes. Il y en eut encore en 1778 un qui ruina Alep; un autre, en 1783, qui se fit sentir à Alep, à Tripoli et dans le Liban; un autre en 1819, enfin un autre en 1822.

§ II. COURS D'EAU. — La configuration des montagnes de la Syrie est la cause du petit nombre de cours d'eau que ce pays renferme. L'Oronte et le Jourdain, qui coulent entre les deux chaînes de la Syrie dans des vallées longitudinales, sont les plus considérables. Après eux il faut nommer le Léontès, le Chrysorrhoas, etc. : ceux-ci ne sont que des ruisseaux s'écoulant par des vallées transversales, les uns dans la Méditerranée, les autres sur le plateau du désert, où ils disparaissent dans des bas-fonds ou des sables.

L'*Oronte*, que les Arabes nomment *El-Aazi*, descend du Liban et coule vers le nord. Sans les nombreuses barres qui en arrêtent les eaux, il resterait à sec dans l'été. Profondément encaissé, il ne fournit de l'eau aux campagnes voisines qu'au moyen de machines à roues placées sur ses bords. Il forme le lac Famiéh, reçoit les eaux de celui d'Antakiéh, est repoussé vers l'ouest par le mont Rhossus ou Aman, et va se jeter dans la mer entre cette chaîne et celle des monts Okrah après un cours de 320 kilomètres. Sa largeur est d'environ 80 mètres; ses eaux coulent avec lenteur; sa profondeur est seulement de 1 à 2 mètres, mais ses bords sont élevés et argileux.

Le *Jourdain*, appelé par les Arabes *El-Cheria*, a sa source dans le lac Phiala, au pied d'une montagne de l'Anti-Liban; il traverse le lac Maron, celui de Tibériade, et se jette dans la mer Morte après un cours de 160 kilomètres. Sa largeur est de 30 à 40 mètres et sa profondeur de 2 à 3 mètres. Ses eaux, tantôt troubles, tantôt limpides, déposent un limon bitumineux, ce qui ne l'empêche pas d'être assez poissonneux.

Le *Léontès* prend source à quelques kilomètres de l'Oronte, coule au sud-ouest, passe près de Balbek, circule entre les deux murailles parallèles du Liban et de l'Anti-Liban, dans une profonde vallée qu'il fertilise par ses irrigations, et s'échappe dans la Méditerranée par une brèche voisine de Tyr.

Le *Barada* ou *Chrysorrhoas* descend de l'Anti-Liban, traverse la vaste et fertile vallée de Zebdani; il fait de nombreux détours, jette de nombreuses irrigations, a un cours rapide, bouillonnant, apporte une masse d'eau considérable dans la plaine de Damas, plaine célèbre dans tout l'Orient par sa merveilleuse fécondité, et qu'il parcourt en sept branches ou canaux. A sa sortie de cette plaine, il semble épuisé et va se jeter dans un lac, le *Bahr-el-Mardj*, qu'entourent d'abondants pâturages. Ce même lac reçoit encore l'*Awash*, qui sert aussi à fertiliser la plaine de Damas.

Les nombreuses chaînes transversales qui arrêtent le cours des fleuves de la Syrie donnent naissance à beaucoup de lacs. Nous avons vu que le bassin de l'Oronte renferme le lac Famiéh, que traverse le fleuve, et celui d'Antakiéh. On y trouve aussi le *Bahr-el-Kades*, près d'Hems. Il y a dans les parties orientales et méridionales plusieurs lacs sans écoulement. Tels sont le lac d'Acla, celui de Vieux-Alep et ceux de Geboul et d'Al-Zarka, qui tous ont des eaux salées. Nous venons de parler du lac *Bahr-el-Mardj*. Enfin le plus fameux de tous, le lac *Asphaltite*, ou la *mer Morte*, a probablement toujours été, comme aujourd'hui, sans communication avec la mer.

§ III. CLIMAT ET PRODUCTIONS. — La Syrie renferme trois climats très-différents : les cimes du Liban, couvertes de neige, répandent une fraîcheur salubre dans l'intérieur, tandis que les parties maritimes, plus basses, éprouvent constamment des chaleurs humides, et que les plaines voisines de l'Arabie Déserte sont exposées en été à une chaleur sèche. Les saisons et les productions varient en conséquence. Dans les montagnes, l'ordre des saisons est presque le même qu'au milieu de la France : l'hiver, qui dure de novembre en mars, est vif et rigoureux ; il ne se passe point d'année sans neiges ; souvent elles y couvrent la terre de plusieurs pieds, et pendant des mois entiers ; le printemps et l'automne y sont doux, et l'été n'y a rien d'insupportable. Dans les plaines, au contraire, dès que le soleil revient à l'équateur, on passe subitement à des chaleurs accablantes qui ne finissent qu'avec octobre. En récompense, l'hiver est si tempéré, que les orangers, les dattiers, les bananiers et autres arbres délicats croissent en pleine terre.

Si l'art venait au secours de la nature, on pourrait rapprocher en Syrie, dans un espace de 80 kilomètres, les richesses végétales des contrées les plus distantes. La Palestine abonde en tabac, en blé, en orge, en millet, en sésame et en doura pareil à celui d'Égypte. Elle produit encore le lin, la garance, le safran, le nopal. Le maïs prospère dans le sol léger de Balbek, et le riz même est cultivé avec succès sur les bords du marécage de Haoulé. Les cannes à sucre des jardins de Saïde et de Beyrouth égalent celles du Delta. L'indigo croît sans art sur les bords du Jourdain, au pays de Basan, et il ne demande que des soins pour acquérir de la qualité. Les coteaux de Latakîéh produisent des tabacs à fumer qui font la base des relations de commerce avec Damiette et le Caire. Cette culture est à présent répandue dans toutes les montagnes. L'olivier de Provence croît à Antioche et à Ramlé à la hauteur des hêtres. Le mûrier blanc fait la richesse de tout le pays des Druzes par les belles soies qu'il procure ; et la vigne, élevée en échalas ou grimpant sur les chênes, y donne des vins estimés. Dans l'ancienne Judée, les flancs des montagnes sont couverts aussi de vignes, d'oliviers et de sycomores, et leurs sommets sont couronnés de cyprès et de chênes. Jaffa vante ses limons et ses pastèques. Gaza possède à la fois les dattes de la Mecque et les grenades d'Alger. Tripoli produit des oranges aussi bonnes que celles de Malte ; Beyrouth a des figues comme Marseille et des bananes comme Saint-Domingue. Les pistaches ne viennent nulle part aussi bien qu'à Alep, et Damas se vante avec raison de réunir tous les fruits de notre Europe.

La Syrie produit tous nos animaux domestiques, mais elle y ajoute le buffle et le chameau ; les mulets et les ânes y sont d'une légèreté remarquable ; les moutons à large queue y sont très-nombreux ; les chevaux y sont d'une belle race ; les gazelles remplacent nos chevreuils ; au lieu de loups, on a des chacals, des hyènes, des caracals et des guépards. Aucun de ces animaux féroces ne cause des ravages comparables à ceux qu'occasionnent les sauterelles ; un hiver trop doux fait éclore ces insectes dans les déserts de l'Arabie ; leurs légions, qui obscurcissent le ciel, viennent fondre sur les campagnes de la Syrie ; les herbes, le feuillage, tout périt sur leur passage.

§ IV. HABITANTS. — La Syrie, successivement envahie par les Persans, les Grecs, les Arabes, les Croisés et les Turcs, présente une population très-mêlée ; les indigènes du pays se sont fondus avec les Grecs, et forment une très-petite portion des habi-

tants. Les Turcs, les Grecs, les chrétiens et les juifs n'habitent guère que les villes, et ce sont les Arabes qui forment le fond de la population des campagnes; les Anasariéh, les Maronites, les Druzes, les Mutualis, sont cantonnés dans les montagnes, tandis que les Kourdes et les Turcomans errent dans la vallée de l'Oronte, et les Arabes Bédouins dans celle du Jourdain, ainsi que sur toute la lisière du désert. Il serait difficile de faire un dénombrement exact de ces peuples divers; mais ils sont en général peu nombreux, et la population entière de la Syrie ne s'élève pas au delà de 2 millions d'habitants, dont 900,000 musulmans (Arabes, Turcs, Kourdes), 400,000 Grecs ou Syriens, 250,000 Maronites, 180,000 Juifs, etc.

L'ancienne langue syriaque ne se parle plus que dans un petit nombre de cantons, principalement aux environs de Damas et du mont Liban : l'arabe prédomine dans les campagnes comme dans les villes. Le *nabathéen* est un dialecte syro-chaldéen très-corrompu, et que parlent les *nabayoth*, c'est-à-dire les paysans. Parmi les diverses sectes chrétiennes, les Syriens du rit grec ou les *Melchites* sont les plus nombreux; les *Maronites* sont réunis à l'Église romaine. La religion des *Druzes*, et plus encore celle des *Ansariéh*, semblent un mélange d'anciennes croyances syriennes et de quelques idées mahométanes. Les *Mutualis* suivent la doctrine d'Ali. Ajoutons à cela des Arabes Bédouins vivant à peu près sans religion ou du moins sans culte; ajoutons-y encore des chrétiens d'Europe, des juifs, des arméniens, des nestoriens, et l'on conviendra qu'il n'y a point de contrée qui offre plus que la Syrie le rapprochement de toutes les croyances religieuses.

Toutes ces sectes, toutes ces populations ennemies les unes des autres, et dont quelques-unes sont entièrement indépendantes, ont longtemps tenu la Syrie dans l'anarchie. Les pachas rançonnaient le pays et payaient des tributs aux Kourdes et aux Bédouins pour arrêter leurs dévastations; les Maronites et les Druzes se faisaient perpétuellement la guerre; les voyageurs n'avaient que le choix des brigands dont ils voulaient se faire escorter. La Syrie, après avoir été pendant quelques années gouvernée par le vice-roi d'Égypte, qui y avait établi une police tyrannique et sévère, est rentrée sous la domination des sultans, et commence à jouir, non du calme et de la prospérité, mais d'une administration plus régulière et moins rapace : les routes sont plus sûres, le commerce européen trouve plus de protection et de facilité, les pillages des hordes nomades ont été réprimés. Le pays est divisé aujourd'hui en deux eyalets ou pachaliks : celui de Saïda, celui de Damas; le premier partagé en cinq sandjaks, le second en quatre.

§ V. DESCRIPTION DES VILLES. — Examinons les lieux les plus remarquables, en commençant par la partie voisine de l'Euphrate.

Aintab, bâtie en amphithéâtre au pied de l'Amanus et peuplée de 10 à 12,000 habitants, est considérée comme une des clefs de la Syrie, bien qu'elle ne soit entourée que d'un simple mur.

Alep, que les Orientaux nomment *Haleb-el-Schabha*, est l'ancienne *Beræa*; elle l'emporte sur toutes les villes de la Turquie d'Asie, tant pour la politesse des habitants que pour la grandeur et la richesse. Elle contenait 200,000 habitants avant 1822; en cette année, elle fut dévastée par un tremblement de terre qui renversa 4,000 maisons et fit périr plus de 20,000 personnes. Elle n'est pas encore complètement sortie

de ses ruines, et sa population ne s'élève qu'à 60,000 habitants. Cette ville est située dans une plaine découverte, et environnée d'un mur en pierres de taille haut de 10 mètres et large de 7, qui paraît être de construction sarrasine. En dehors de ce mur s'étendent de vastes faubourgs. Les maisons, toutes bâties en pierres, sont remarquables par leur élégance et leur solidité. On y compte 9 mosquées, dont deux sont très-belles. Le climat est très-salubre, et la maladie connue sous le nom de *bouton d'Alep*, qui n'est nullement dangereuse, paraît être due à des eaux un peu saumâtres. Bien qu'il y ait à Alep quelques grandes fortunes, le fond de la population est misérable par suite de la décadence du commerce. Aujourd'hui cette ville, qui reçoit pour environ 6 millions de marchandises à l'importation, n'envoie plus au dehors que pour 3 à 4 millions de produits; ses fabriques de coton, qui formaient sa principale richesse, et ses autres industries sont en décadence. Cependant elle a encore des fabriques de fil d'or et de riches étoffes brochées de soie et d'or, qu'elle expédie pour Bagdad et l'Égypte; elle entretient des relations assez importantes avec l'Arménie, l'Al-Djeziréh, le Kourdistan, la Perse et l'Inde, et elle leur envoie par les caravanes les produits de ses fabriques, des mousselines, du savon, du tabac, etc. Elle se sert des ports d'Alexandrette en hiver et de Latakiah en été. Le sol environnant est de nature crayeuse où la marne domine; il est généralement fertile, et produit du coton, du sésame, du millet, du tabac, de l'huile, du vin et des fruits exquis. Au nord d'Alep, il y a d'excellents pâturages où les Kourdes mènent paître leurs bestiaux, et à l'ouest des plaines encore plus riches que parcourent les troupeaux des Turcomans.

A environ 25 kilomètres au sud-est de la ville se trouve la vallée du Sel, dont le fond est occupé par un lac salant long de cinq milles sur deux ou trois de large. A même distance au nord-est se trouve le couvent en ruines de Saint-Siméon Stylite, qui au septième siècle était célèbre par la grandeur et la magnificence de ses bâtiments.

Près de la frontière du pachalik, non loin des bords de l'Euphrate, sont les restes imposants d'*Hiérapolis* ou *Bambyce*, connue aujourd'hui sous son nom syrien de *Mabog*; les murs, encore debout, attestent l'ancienne grandeur de cette ville consacrée au culte d'Astarté.

L'illustre *Antioche* (*Antiochia Magna*), bâtie par Antigonos, jadis plus grande, plus riche que Rome, mais détruite plusieurs fois, et en dernier lieu par les Mamelouks en 1269, n'est plus qu'une misérable ville remplie de jardins, et connue sous le nom d'*Antakiéh*. Elle est bâtie dans une situation agréable, sur une éminence, au bord de l'Oronte, et domine un territoire pittoresque et singulièrement fertile en oliviers et en mûriers. Elle paraît renfermer encore environ 10,000 habitants; mais ils sont disséminés au milieu des restes de son antique enceinte qui comprenait 6 à 700,000 individus; une partie de ses murailles et de ses aqueducs, échappés aux ravages de plusieurs tremblements de terre, sont les seuls témoins de son antique magnificence.

D'Antioche à Iskenderoun, la route pénètre dans les *monts Amanus* par un défilé que les anciens nommaient *Pylæ Syriae*, et dont nous avons déjà parlé. De sa possession dépendent encore les communications entre la Syrie et l'Anatolie. Après six ou huit heures de marche on arrive à *Beylan*, petite ville située sur les deux penchants d'une vallée profonde, étroite et élevée, d'où l'on jouit d'une belle vue sur la Méditerranée et sur le pays qui l'en sépare. On a devant soi la magnifique baie d'Iskender-

roun, formée par le cap Khanzir (Rhossus) au sud, et celui de Karevakh au nord, qui appartient à la Cilicie. *Alexandrette* ou *Iskenderoun*, l'ancienne *Alexandria ad Issum*, a été presque abandonnée depuis les tremblements de terre de 1822, et surtout à cause de son climat, qui est d'une insalubrité presque mortelle. Sa rade n'est sûre que pendant l'été; en hiver nul navire ne peut y tenir. C'était autrefois le port ordinaire d'Alep. Les montagnes qui l'en séparent sont bien peuplées. On y distingue deux espèces de genévriers, qui égalent presque le cyprès en hauteur; les sapins, les mélèzes, les chênes, les buis, les lauriers, les ifs et les myrtes couvrent partout l'aridité des rochers.

Killis, à 45 kilomètres au nord d'Alep, est l'ancienne *Giliza*. Sa population industrielle s'élève à 6,000 âmes; on y fabrique des cotonnades, des harnais de chevaux et la meilleure huile de l'Orient. Entourée de beaux vergers et située dans une vallée profonde où coule l'Oronte, la ville de *Chogr*, ou de *Gesser-Chourl*, renferme environ 4,000 habitants. En suivant les bords de l'Oronte, on trouve les ruines de deux villes jadis célèbres, *Apamea*, aujourd'hui *Famiéh*, et *Hems*, ou *Homs*, qui est l'ancienne *Emesa*, où l'on adorait une pierre noire dans un fameux temple dont les ruines mêmes ont disparu. On sait que la première de ces deux villes fut fondée par Séleucus Nicator, qui lui donna le nom de sa femme, et qu'elle était célèbre pour ses haras; on sait aussi que la seconde, qui renferme encore quelques antiquités, est la patrie d'Héliogabale. La première est peu importante; mais la seconde compte environ 10,000 habitants, qui s'occupent de la fabrication et du commerce des étoffes de soie.

Hamah, l'ancienne *Epiphania*, située sur l'Oronte, a 7 ou 8,000 habitants, et quelques édifices remarquables. De Hamah, ou plus exactement de Famiéh, une ancienne route romaine conduit à *Palmyre*, le *Tadmor* de Salomon et la résidence de l'immortelle Zénobie. Cette ancienne ville est à 270 kilomètres au sud-est d'Alep et à une distance égale au nord-est de Damas, dans une petite oasis environnée de déserts, et déserte elle-même. Le voyageur aperçoit tout à coup une vaste étendue de ruines; ce ne sont de tous côtés qu'arcs et voûtes, temples et portiques; une colonnade qui a dû avoir plus de 130 mètres de longueur commence à un magnifique portique et aboutit à un beau mausolée; le temps a conservé en partie les péristyles, les entre-colonnements, les entablements; le tout est d'une élégance égale à la richesse des matériaux. On ne voit maintenant au milieu de ces ruines imposantes, qui occupent plus de 12 kilomètres de circonférence, que des huttes en terre occupées par quelques Arabes sauvages, seuls habitants d'une ville qui osa se croire la rivale de Rome!

Après avoir parcouru les parties de la Syrie voisines de l'Euphrate et l'Oronte, nous allons visiter les deux anciens pachaliks de *Tripoli* et d'*Acre*, qui comprennent la Phénicie et une partie de la Célésyrie. La chaleur humide, qui rend le climat de cette côte dangereux pour les Européens, y entretient une verdure éclatante; les orangers, les limoniers, les grenadiers, forment de riants bosquets au pied des montagnes, dont les saillies s'avancent sous différents aspects pittoresques; c'est encore, malgré le défaut de culture, « une contrée pleine de charmes et de grâces¹. » *Latakiéh* ou *Ladikiéh*, dont le nom vient de Laodicea, mère de Séleucus Nicator, est de construction moderne, et quelques voyageurs la regardent comme la plus jolie ville

¹ Ammien Marcellin, XIV, 8.

de la Syrie. Elle est située près du cap Ziaret dans une position pittoresque, a d'assez belles maisons, et jouit d'un air très-pur; ses environs sont fertiles surtout en fruits. On y récolte des vins blancs très-estimés et des tabacs, qui sont les plus renommés du Levant, et qu'on envoie surtout en Égypte. Elle est la résidence d'un évêque et renferme 7 à 8,000 habitants, Turcs et chrétiens. On y voit encore d'immenses catacombes, des restes de l'ancienne citadelle et un bel arc de triomphe. Son port est séparé de la ville par des jardins et dominé par un château fort; encore bien qu'il soit étroit et à demi comblé, il fait un commerce important. C'est le principal entrepôt d'Alep.

Le port de *Tartous* ou *Tortose*, l'ancienne *Orthosia*, à 100 kilomètres au-dessous de Latakîeh, était autrefois assez fréquenté; mais aujourd'hui il est à peu près comblé, comme la plupart de ceux de la côte. A 4 kilomètres est l'île de *Ruad*, où se trouvait anciennement l'importante ville d'*Aradus*, dont il ne reste pas même de ruines. L'île est maintenant habitée par des marins qui se livrent à la pêche des éponges ou à la construction des navires. C'est le meilleur mouillage de cette partie de la Syrie.

Tripoli ou *Tarabolos*, longue, étroite et traversée par la petite rivière de *Kadéchah*, est bâtie à un kilomètre de la mer, au pied d'un contre-fort du Liban que couronne un château fort, dans un district très-fertile, près d'une magnifique forêt qu'habitent les Ansariéh, et qui renferme des ressources immenses pour la marine. Les maisons en sont bâties en pierres et entourées de jardins; les rues sont ornées de nombreuses fontaines. Sa population est d'environ 10,000 habitants, dont 3,000 catholiques. Ses bazars sont vastes et bien fournis. Plusieurs belles colonnes en granit et des chapiteaux en marbre blanc, couchés sur le rivage, au sein de la mer même et dans des jardins voisins, indiquent l'ancienne splendeur de cette ville; mais le monument le plus important de sa grandeur passée est ce qui reste d'un magnifique théâtre à la porte du Nord; les Turcs en ont fait sauter des parties considérables au moyen de la mine. Le nom de Tripoli signifie *trois villes*, parce que cette antique cité doit son origine à trois colonies distinctes venues de Tyr, de Sidon et d'*Aradus*, qui s'établirent à trois endroits différents du promontoire et de la plaine triangulaire qui de la ville s'étend jusqu'à la côte. Depuis El-Mina ou le Port jusqu'à l'embouchure de la Kadéchah, il y a sur le bord de la mer six tours carrées et isolées. Tripoli est une ville assez commerçante, bien que son port, comme tous ceux de cette côte, n'offre ni commodité ni sûreté. Elle est l'échelle de Hems et de Hamah, qui sont eux-mêmes les marchés des Arabes du désert; mais néanmoins elle est en décadence, et son importance passe à Beyrouth. Elle exporte de la soie écruë, du coton, des fruits secs et de la noix de galle; c'est aussi le centre du commerce des éponges qui se trouvent à 4 ou 5 kilomètres du rivage sur des bancs de roches formés de débris de mollusques.

Batroun et *Djebail* sont les échelles du pays des Maronites: la première représente l'antique *Botrys*, et la dernière *Byblos*. Non loin de cette ville coule un ruisseau jadis nommé *Adonis*, et dont les eaux ne se rougissent pas du sang du favori de Vénus, mais bien de la craie rougeâtre qu'elles tiennent en dissolution à certaines époques de l'année.

Beyrouth, ancienne *Berytus*, est située au pied d'une verte colline, qui va mourir à la mer, flanquée de petits promontoires rocheux qui portent des fortifica-

tions turques. Elle est mal bâtie, mais ses rues étroites et tortueuses sont propres et bien arrosées; elle est active, gaie, animée, industrielle; une haute muraille flanquée de tours l'environne, mais elle sert peu à sa défense. C'est la résidence des consuls européens, d'un évêque grec, d'un évêque maronite; c'est le port et l'entrepôt des Druzes, qui occupent toutes les montagnes voisines. On y remarque les restes d'un palais construit par l'émir Fakhr-Eddyn, des débris d'antiquités, quelques églises, etc. Sa population est évaluée à 15,000 habitants. Son port est encombré de sables; mais sa rade, que protège une simple jetée souvent inondée, est continuellement remplie de navires. C'est en effet le point commercial le plus important de la Syrie: ses importations s'élevaient en 1854 à 25 millions, ses exportations à 15 ou 16 millions, et ce chiffre tend chaque jour à s'accroître. Cette prospérité est due principalement aux magnaneries du Liban et à l'importance qu'elles ont prise depuis quelques années. Des établissements considérables, la plupart français, s'y sont formés, et l'on remarque parmi eux celui d'*Ain-Hamadi*, qui est parvenu à employer des femmes comme ouvrières. En échange de leurs soies, les montagnards viennent chercher à Beyrouth le riz de Damiette, le tabac de Latakîéh, le café de l'Yémen, les blés du Haouran. Outre la soie écruë ou en cocons qui est envoyée principalement aux fabriques de Lyon, Beyrouth exporte encore les tissus de soie de Damas et d'Alep, le coton de Saint-Jean d'Acre et de Naplouse, la laine apportée par les nomades du désert, du tabac, du sésame de la plaine d'Acre, et des éponges. De cette ville partent régulièrement pour Damas des convois de mulets et de chevaux, et à certaines époques, des caravanes pour la Perse par Bagdad, et pour l'Arabie par la Mecque. Enfin Beyrouth résume aujourd'hui presque tout le commerce de la Syrie avec l'Europe, l'Égypte et la Turquie, et tend de jour en jour à en déposséder Alexandrette et les autres ports de la côte. Cette ville a été bombardée par les Anglais en 1840.

L'antique *Sidon*, cette mère de toutes les villes phéniciennes, n'est plus, sous les noms de *Saïde* ou *Seyde*, qu'une ville de commerce de 6 à 7,000 âmes; c'est un des principaux débouchés de Damas. Elle exporte de l'huile, de l'orge, du coton, du sésame, des soies, et envoie du tabac à l'Égypte. Son port, comme ceux des autres villes de cette côte, était formé avec beaucoup d'art, et à des frais immenses, par de longs môles; ces travaux, qui subsistaient encore sous le Bas-Empire, ont été négligés, et le port s'est comblé.

Un sort plus triste encore a frappé *Tyr*, la reine des mers; ses palais ont fait place à quelques chétives habitations; le pêcheur habite les caves voûtées où jadis s'entassaient les trésors du monde; une colonne debout au milieu des ruines marque la place où était le chœur de la cathédrale consacrée par Eusèbe. La mer, qui ordinairement détruit les ouvrages de l'homme, a non-seulement respecté, mais agrandi et changé en un isthme solide le môle par lequel Alexandre joignit l'île de Tyrus au continent. Cependant, depuis environ quarante ans, il s'y est formé une petite ville de 2,000 habitants, catholiques arabes la plupart, et son petit port, dans la belle saison, est fréquenté par des navires des îles de l'Archipel et des caboteurs de l'Égypte et de l'Asie Mineure. C'est sur cette côte depuis Tyr jusqu'à Tripoli, sur le versant occidental du Liban, que se récolte le meilleur tabac de la Syrie et que cette culture a le plus d'importance: elle donne un résultat de plus de 21 millions de kilogrammes pour les dis-



tricts de Tyr et de Sidon seulement. Ce tabac s'expédie principalement en Égypte, et les Mutualis se distinguent par leur habileté dans sa fabrication.

Acre ou *Saint-Jean d'Acre*, en arabe *Acco*, qui joue un si grand rôle dans l'antiquité et dans l'histoire des croisades sous le nom de *Ptolémaïs*, était, vers le milieu du dix-huitième siècle, une place presque déserte; le cheik Daher, rebelle arabe, y ramena le commerce et la navigation. Ce chef habile, qui dominait sur toute l'ancienne Galilée, fut suivi par le fameux tyran Djezzar-Pacha, qui fortifia la ville et l'orna d'une belle mosquée. Elle est bâtie à l'angle nord d'une baie, et environnée par la mer de trois côtés, tandis qu'elle est défendue sur le quatrième par un fort couronné d'une tour. C'est une des principales places fortes de la Syrie: elle a environ 8,000 habitants. Elle est fort laide, mais ses maisons sont bâties en pierre et ses bazars vastes et bien fournis; son principal commerce consiste en coton qui se récolte dans les plaines voisines d'Acre, de Caïffa et de Naplous. Le port, étroit et peu profond, est cependant un des meilleurs de toute la côte. Cette ville est célèbre chez les Orientaux par la résistance que les Turcs et les Anglais, commandés par le commodore Sidney Smith, opposèrent aux Français, sous les ordres de Bonaparte. En 1840, elle était devenue la place d'armes de Méhémet-Ali dans la Syrie: elle fut bombardée et prise par la flotte anglaise.

§ VI. VILLES DE L'INTÉRIEUR. — Quittons ces rivages brûlants pour parcourir la contrée montagneuse qui les domine. Celle qui s'étend depuis Antioche jusqu'à la rivière dite *Nahar-el-Kebir* est habitée par les *Nassariens* ou *Ansariéh*, que les savants regardent comme une secte mahométane fondée dans le septième siècle par un certain Nassar. Ils occupent des montagnes d'un accès difficile, et peuvent armer 12 à 15,000 hommes. On a fait beaucoup de suppositions sur la nature de leur culte, qui paraît admettre l'existence d'un Dieu en cinq personnes.

C'est dans la même contrée que les croisés rencontrèrent la fameuse nation des *Assassins*, gouvernée par le Vieux de la Montagne, prince redoutable par le zèle aveugle de ses sujets, qui, d'après ses ordres, allaient donner la mort à ceux qu'il désignait pour victimes. Il paraît que certaines préparations végétales faites dans le but d'exalter l'imagination furent connues de quelques chefs de cette secte, et employées par eux secrètement pour accroître leur puissance et le dévouement de quelques fanatiques. L'une de ces préparations est encore connue en Orient sous le nom d'*Haschich*, et ceux qui en font usage sous celui d'*Haschischin*. De là le nom d'Assassins donné aux fanatiques qui exécutaient les ordres du Vieux ou Cheik de la Montagne. Cette tribu n'eut d'ailleurs qu'une très-courte existence.

Après le pays des Ansariéh, le *mont Liban* commence à élever dans les nues ses cimes, qu'ombragent encore quelques cèdres et qu'ornent mille plantes rares; l'*anthyllis tragacanthoides* y étale ses grappes de fleurs pourprées; l'œillet du Liban, l'*amaryllis* des montagnes, le lis blanc et le lis orangé mêlent l'éclat de leurs couleurs au vert des pruniers rampants. Les neiges même sont bordées de *xeranthemum frigidum*. Les profonds ravins de ces montagnes sont sillonnés par un grand nombre d'eaux courantes qui jaillissent de toutes parts avec une extrême abondance. Les cèdres du Liban méritent toujours d'être visités par le voyageur. Ils sont situés à 12 kilomètres du village d'Ehiden, mais il n'y a plus que cinq ou six de ces arbres

qui puissent étonner par leur prodigieuse grosseur, et qui datent, dit-on, du temps de Salomon ; 2 ou 300 arbres plus jeunes forment leur imposant cortège. Cette plantation est placée sous la protection du patriarche de la nation maronite, qui vient chaque année, le jour de la Transfiguration, célébrer une messe sur un autel en bois de cèdre, placé au pied du plus majestueux de ces arbres. Dans ces montagnes vivent deux peuplades qui diffèrent de religion et de mœurs, mais qui se ressemblent par leur penchant pour l'indépendance, les *Maronites* et les *Druzes*.

Le pays des premiers s'appelle le *Kesraouan* ; il s'étend depuis le cours du *Nahr-el-Kebir* jusqu'à celui du *Kelb*, dans la partie du Liban comprise entre Beyrouth et Tripoli. Les Maronites, au nombre d'environ 250,000, vivent dans des villages et des hameaux. *Kanobin*, où leur patriarche réside dans un couvent, peut être considéré comme leur chef-lieu. La plupart des cellules de ce monastère sont taillées dans le roc, ainsi que l'église et les deux souterrains qui servent de sépulture, l'un aux moines et l'autre aux patriarches. Les Maronites exportent leurs blés, leurs vins, leurs cotons par Tripoli et Djebail. Gouvernés par des *cheiks* ou notables, tous s'adonnent avec ardeur au travail, cultivent la terre de leurs propres mains ; tous vivent frugalement au sein de leur chaste famille et sous un toit rustique, où le voyageur chrétien trouve toujours une réception hospitalière. Le son des cloches et la pompe des processions attestent la liberté dont jouit ici le culte des chrétiens. Deux cents monastères observent rigoureusement la règle de saint Antoine. Un grand nombre d'ermites demeurent dans les antres et les cavernes. Quoique réunis à l'Église romaine, et ayant renoncé à l'hérésie de Maron, leur fondateur, en conservant toutefois l'usage de célébrer l'office divin suivant leur rite et dans leur propre dialecte, qui est un mélange de syriaque et d'arabe, les Maronites ont gardé l'institution du mariage des prêtres. Il règne ici une ferveur de dévotion qui rappelle les siècles de l'Église primitive.

« Ce peuple, qui est chrétien depuis les temps les plus anciens, et qui n'a jamais souffert qu'aucun musulman s'établît sur son territoire, se joignit aux croisés pour délivrer la Syrie, et, si l'on en croit ses traditions, il sacrifia dans la guerre sainte 50,000 de ses enfants. Après l'expulsion des Français, il garda à travers toutes les révolutions de la Syrie son indépendance, sa foi naïve et pure, son amitié pour la France. Vaincu vers la fin du onzième siècle par le sultan Amurat III, qui le soumit à un émir pris dans les familles du pays, il conserva ses croyances, ses mœurs, son gouvernement. Les Maronites se regardaient comme les Français de l'Orient ; ils envoyaient souvent des députations en France, dont les rois les avaient pris, du consentement de la Porte Ottomane, sous leur protection ; ils n'avaient ni l'ignorance, ni le fanatisme, ni l'orgueil des sectes grecque et arménienne. Trois imprimeries existaient dans le Liban ; le collège d'Aïn-Varka a fourni les premiers drogman des consulats et ambassades d'Europe ; des savants sont sortis des 200 monastères qui sont répandus sur toutes les crêtes, dans toutes les gorges du Liban ; les chefs de famille envoyaient leurs enfants à Rome pour y être élevés ; plusieurs prélats maronites ont été décorés de la pourpre romaine. Tous les voyageurs ont raconté le touchant accueil que recevaient les Français dans ces montagnes amies de la France. Quand un habit européen apparaissait, on abordait le voyageur avec défiance, on lui demandait

s'il n'était pas Anglais : les Anglais étaient détestés comme hérétiques, comme marchands avides, comme ennemis de la France. S'il répondait : *Ana Françaoui*, je suis Français, c'était des cris de joie, des serremments de main, des bénédictions au voyageur, qu'on emmenait en triomphe dans les cabanes maronites¹. »

Les *Druzes*, au nombre de 250,000, habitent au sud des Maronites, dans la partie du Liban comprise entre Beyrouth et Sidon. Ils peuvent mettre sous les armes 15,000 hommes, y compris 4,000 chrétiens qui habitent plusieurs villages où ils ont leurs églises. Leur contrée est divisée en plusieurs quartiers qui diffèrent par le sol et les productions. Le *Matnéh*, qui est au nord, renferme au sein de ses rochers de riches mines de fer ; le *Gharb*, qui vient ensuite, nourrit de belles forêts de sapins ; le *Sahhel* ou le pays plat, voisin de la mer, produit des mûriers et des vignes ; le *Choûf*, canton central, donne les meilleures soies ; le *Fefah* ou le district des pommes est au midi ; le *Chakif* a les meilleurs tabacs ; enfin on désigne sous le nom de *Djourd* la région la plus élevée et la plus froide, où dans l'été les pasteurs se retirent avec leurs troupeaux. *Deir-el-Kamar*, c'est-à-dire la *maison de la lune*, gros bourg mal bâti dans le canton de *Choûf*, était la résidence de l'émir ou prince des Druzes. C'est la religion qui élève une barrière entre cette peuplade et les autres Syriens : les Druzes sont des musulmans de la secte d'Ali, mais qui mêlent à leur culte des pratiques chrétiennes et idolâtres. Ils croient à un seul Dieu, qui s'est montré pour la dernière fois sous une figure humaine dans la personne de *Hakem*, calife d'Égypte, en 1030. Ils ne pratiquent ni circoncision, ni jeûnes, ni prières ; ils boivent du vin, mangent du porc, se marient entre frère et sœur, et ont le droit d'avoir plusieurs femmes. Ils sont ennemis des Turcs, et ont été presque toujours, soit seuls, soit d'accord avec les Maronites, en lutte contre eux. Ils étaient gouvernés par des émirs héréditaires qui étaient en même temps princes des Maronites ; mais depuis les événements de 1840 les deux peuples ont chacun des chefs particuliers. Outre ces chefs, plusieurs familles jouissent d'honneurs particuliers, mais une noble simplicité les rapproche tous dans la vie sociale. Invincibles dans leurs montagnes, ils ignorent l'art de combattre en plaine ; leur fidélité égale leur courage : jamais ils ne trahissent l'infortuné qui vient implorer leur protection ; mais ils vengent le sang par le sang, et on a vu les *fedariéhs* ou satellites de leurs émirs, semblables aux anciens Assassins, frapper les ennemis de leurs maîtres au milieu des cités populeuses.

Les *Mutualis* occupent la grande vallée qui sépare les deux chaînes principales du Liban que les anciens appelaient *Célésyrie*. Ce sont d'anciens Syriens qui ont embrassé la doctrine des shiites mahométans ; ils adorent le calife Ali presque à l'égal de la Divinité. Gouvernés comme les Druzes, leurs rivaux constants, par des cheiks et des émirs, ils se sont fait redouter des Turcs ; leur cavalerie passait pour invincible, mais la discorde les a singulièrement affaiblis. Dans leur pays se trouve *Balbek*, village de 1,500 âmes, qui est comme enseveli sous les ruines gigantesques de l'ancienne *Héliopolis*. Le portique du temple de Baal ou du Soleil, quoique défiguré par deux tours turques, est d'une beauté inexprimable. Il présente une façade de 37 mètres de développement, ornée de 8 colonnes de granit de 2 mètres de diamètre et de 18 mètres de fût. Il fut construit sous le règne d'Antonin le Pieux. On a tiré d'une

¹ Th. Lavallée, *Histoire de l'Empire Ottoman*, page 328.

carrière voisine les matériaux qui ont servi à construire ce temple. Il reste encore attaché au fond de cette carrière une pierre qui a 23 mètres de longueur sur 4^m,50 de largeur, et 4^m,75 d'épaisseur. Qu'on juge de la grandeur des édifices auxquels on employait des blocs semblables¹ !

Au pied oriental du Liban, de nombreux ruisseaux arrosent la fertile prairie où s'élève l'antique *Damas*, la *Damascus* des Romains, la *Scham-el-Dimick* des Orientaux. Elle paraît avoir 3 kilomètres de longueur, 2 de largeur et une population de 180,000 âmes, dont 120,000 musulmans, 30,000 chrétiens grecs ou latins, 20,000 juifs, etc. « Située entre le dernier versant de l'Anti-Liban et le grand désert, couronnée de ses créneaux sculptés, dominée par sa forêt de minarets de toute forme, sillonnée par les sept branches de son fleuve et ses ruisseaux sans nombre, elle s'étend à perte de vue dans un labyrinthe de jardins en fleurs, jette ses bras immenses çà et là dans la vaste plaine partout ombragée par une forêt d'abricotiers et de sycomores, semble se perdre de temps en temps sous la voûte de ces arbres, puis reparait plus loin en larges lacs de maisons, de faubourgs, de villages². » Les mosquées de Damas sont remarquables par leur magnificence. Les maisons particulières, construites en pierres et en briques et peintes de toutes couleurs, sont simples au dehors, mais pleines de luxe au dedans. La ville était célèbre autrefois par sa manufacture de sabres si flexibles, dit-on, qu'ils pouvaient se plier jusqu'à la poignée; aujourd'hui elle fabrique des savons, des étoffes de coton et de soie, du tabac, de la sellerie, de la passementerie, des ouvrages d'ébénisterie³, etc. Elle fait un commerce très-important avec Alep, Bagdad, le Caire et la Mecque. Outre les produits de ses fabriques, elle leur expédie par des caravanes régulières, fortes de 1,000 à 1,500 chameaux, les produits de son sol, du maïs, de la cire, de la laine, de la garance, des fruits secs, des étoffes de l'Europe, des draps d'or et d'argent, du sucre, etc. Elle reçoit par les mêmes caravanes du tabac, des soies de Perse, de la gomme, du poil de chameau, des tapis communs, etc. Elle a pour échelle sur la méditerranée Beyrouth, qui lui apporte les produits de l'Europe. La population musulmane de Damas est très-turbulente, fanatique, ennemie des chrétiens, et pendant longtemps elle a refusé d'admettre les consuls européens.

La vallée de Damas est, selon Aboulfeda, le premier des quatre paradis terrestres. Elle produit, grâce aux irrigations du Barada et à l'industrie des habitants, de l'huile, du vin, des fruits, du coton, du sésame, de la soie, du blé, du maïs, du chanvre, du safran, etc.

§ VII. VILLES DE LA PALESTINE. — Il nous reste à considérer l'ancienne *Palestine* avec les petites provinces qui le plus souvent en ont fait partie. Au sud de Damas s'étendent les contrées nommées *Auranitis* et *Gaulonitis* par les anciens, aujourd'hui *Haouran* et *Chaulân*, contrées formées presque en entier par une vaste et superbe

¹ Voir *L'Orient en 1845*, par M. de Malherbe, tome II, page 80.

² Lamartine, *Voyage en Orient*.

³ Le P. Laorty-Hadji énumère ainsi les établissements commerciaux de Damas : 750 marchands d'étoffes dites de Damas, 200 marchands de mouchoirs et d'objets de fantaisie, 98 passementiers, 70 ateliers d'impression et peinture sur étoffes, 185 teintureries, 72 boutiques de sellerie, 78 fabriques de tabac, 43 fabriques de pipes, etc. Les cafés sont au nombre de 150, et les bazars au nombre de 32.



Imp. J. Bachelier, 100, rue d'Anvers, Paris.

Revue des arts et métiers.

D A M A S .

Publié par l'Union à Paris.



plaine qui a pour limites, au nord l'*Hermon* des anciens, aujourd'hui le *Djebel-el-Schech*, au sud-ouest le *Djebel-Edgelhoun*, et à l'est le *Djebel-Haouran*. Ces contrées ne renferment pas une seule rivière qui conserve de l'eau pendant l'été; il n'y a que des torrents. Dans toute la Syrie, il n'y a pas de contrée plus renommée pour la culture du froment que le *Haouran*. Quand le vent remue les blés, la plaine immense présente l'aspect d'une mer ondoyante. On trouve dans cette plaine des tertres épars, dont chacun porte un village habité ou désert. Tous ces tertres, toutes les pierres roulées qu'on trouve dans les champs, toutes les pierres de bâtisse et la montagne entière de *Haouran* consistent uniquement en basalte; toutes les maisons en sont construites, ce qui leur donne un aspect sombre; les portes même sont de cette substance. L'ancienne *Bostra* ou *Bosra*, chef-lieu du pays de *Haouran* et capitale de l'Arabie romaine dans le troisième siècle, conserve encore son nom, mais elle est en ruines. On y voit la colonnade d'un temple et un long pont qui conduit à un château construit sur l'emplacement d'un vaste théâtre romain.

Le district de *Bothin*, l'ancienne *Batanwa*, ne renferme que des montagnes calcaires; on y voit de vastes cavernes creusées dans le roc, et où des familles de bergers arabes vivent à la manière des anciens Troglodytes. C'est ici qu'on a découvert les magnifiques ruines de *Gerasa*, aujourd'hui *Djerrach*, où des temples, des amphithéâtres et plusieurs centaines de colonnes encore debout attestent la puissance romaine. Le mont *Edjelhoun*, l'ancien *Gilead*, nourrit des chênes à noix de galle. Les habitants de la ville de *Es-Szalth*, chef-lieu de la contrée *El-Belka*, l'ancienne *Peræa*, n'obéissent à personne; leur territoire présente, sur ses nombreuses terrasses, un mélange de vignes, d'oliviers et de grenadiers. *Karrak-Moab*, siège d'un évêque grec, chef-lieu d'un canton qui répond à l'ancienne *Moabitis*, doit être distingué d'un autre *Karrak* dans l'Arabie Pétrée. Telles sont les contrées à l'orient du Jourdain.

Cette rivière, dans la partie supérieure de son cours, borde la fertile et pittoresque *Galilée*, qui forme aujourd'hui le district de *Safad* ou *Safet*. La ville de ce nom est, dit-on, *Bethulia*, qu'assiégea Holoferne et qui vit naître Judith. Elle occupe une montagne au pied de laquelle s'étendent de toutes parts des bosquets de myrtes; à demi détruite par le tremblement de terre de 1837, elle était rebâtie deux années après. Sa citadelle, qui paraît être une des plus anciennes constructions de la Palestine, est remarquable par l'épaisseur de ses murailles. *Safet* possède une population d'environ 9,000 âmes, composée de Turcs, de Juifs et de chrétiens, qui occupent des quartiers séparés. C'est la ville de prédilection des Juifs, qui croient que le Messie doit y régner quarante ans avant de fixer le siège de sa puissance à Jérusalem. Ils y ont une école célèbre et une imprimerie.

Tabariéh, peuplée de 4,000 âmes, remplace la grande ville de *Tibériade*, qui donne son nom au lac voisin, appelé aussi lac de *Génézareth* ou mer de *Galilée*. Elle est entourée de toutes parts, excepté du côté du lac, par une muraille épaisse qui date des croisades, et qui est flanquée de vingt tours rondes. Au nord de la ville, sur une éminence qui la domine, sont les ruines de la citadelle, détruite en 1837 par un tremblement de terre qui a fait de *Tabariéh* un amas de décombres. Au bord du lac est une petite chapelle qui, d'après la tradition, occupe l'emplacement de la demeure de saint Pierre, et où il exerçait l'humble profession de pêcheur.

Nazareth, aujourd'hui *Nasra*, où vécut Jésus-Christ, est une ville à laquelle les voyageurs modernes accordent 4,000 habitants, la plupart chrétiens. La rue principale est droite; les maisons ont toutes une partie souterraine creusée dans la montagne. Le couvent de Franciscains passe pour le plus beau de la Palestine; l'église de l'Annonciation est aussi la plus belle après celle du Saint-Sépulcre à Jérusalem : sous cette église il en est une souterraine qui passe pour avoir été construite sur l'emplacement de la demeure de la vierge Marie, dont chaque partie est occupée par une chapelle; non loin de là, les religieux montrent aux pèlerins l'atelier de Joseph, l'école que fréquenta Jésus, etc. Dans les environs on voit encore la petite ville de *Cana*, peuplée de 500 familles, et célèbre par le miracle de l'eau changée en vin.

A 8 kilomètres au sud de Nazareth s'élève, au-dessus de la plaine d'Esdrelon, une pyramide de verdure; les oliviers et les sycomores en couronnent le sommet, où s'étend une petite plaine couverte de blé sauvage; c'est le mont *Thabor*, l'*Atabyrion* ou l'*Ithaburius* des anciens, célèbre par la victoire qu'y remporta Bonaparte en 1799. Du haut de ce mont, où une tradition vénérable place la scène de la transfiguration de Jésus-Christ, la vue plonge sur le Jourdain, le lac de Tibérias et la Méditerranée.

L'ancienne Samarie comprend les districts d'*Areta* et de *Naplous*. Dans le premier on trouve, au nord de la forêt de chênes nommée anciennement *Saronas*, les restes de *Césarée*, bâtie par Hérode, restaurée par saint Louis, et qui fut le séjour des rois de Jérusalem.

Caïffa, petite ville de 1,200 habitants, doit sa prospérité à l'excellent mouillage qu'elle possède, et qui lui attire une partie du commerce de Saint-Jean d'Acre, ainsi qu'au voisinage des riches plaines qui l'entourent; elle exporte du blé, du sésame, du coton, de l'huile, etc., et sert d'échelle à Jérusalem, Nazareth et Naplous. Caïffa est entourée d'une muraille flanquée de tours et défendue du côté de la mer par un petit fort à demi ruiné. Au sud-ouest du golfe de Saint-Jean d'Acre s'étend la chaîne de montagnes dont le promontoire est spécialement connu sous le nom de mont *Carmel*, nom fameux par les miracles du prophète Élie et par les nombreuses retraites que des religieux chrétiens s'étaient faites dans des grottes taillées dans le roc. Alors toute la montagne était couverte de chapelles et de jardins; aujourd'hui l'on n'en voit que les ruines éparses au milieu de forêts de chênes et d'oliviers dont la verdure est interrompue par la blancheur des rochers calcaires. Cependant l'ancienne église, qui avait été démolie à la suite de l'insurrection grecque, a été rebâtie au moyen de quêtes faites en France, et le couvent est sous la protection du drapeau français, qui en couronne la coupole. Un air vif et pur embaume les hauteurs du Carmel, tandis que dans l'intérieur de la Galilée et de la Samarie l'atmosphère est quelquefois obscurcie par des brouillards secs.

La ville de *Naplous*, l'ancienne *Néapolis* du siècle d'Hérode, plus connue sous son nom primitif de *Sichem*, renferme, dans des maisons de peu d'apparence, une population de 9,000 âmes, tous musulmans très-zélés pour leur religion et leur indépendance; elle est située dans une étroite vallée, au pied du mont *Garizim*. Ses environs, après et montueux, sont coupés par quelques vallons fertiles en vins, fruits, blé, coton et sésame; ils sont habités par une population très-belliqueuse. On y montre encore les grottes sépulcrales de Joseph, de Jacob et de Josué, ainsi que le puits creusé





After F. Achard and J. de Bonting.

Engraved by J. de B.

JAFFA.

par ce dernier. C'est à Naplous que Bonaparte fit exterminer en 1799 un corps de Syriens, qui, après avoir été faits prisonniers et renvoyés sur parole, avaient repris les armes contre les Français.

Les Samaritains, nommés en arabe *Semri*, adorent encore Jehovah sur les verdoyantes hauteurs de Garizim, où ils avaient jadis un temple qui rivalisait en magnificence avec celui de Jérusalem. A deux lieues plus au nord, des vergers couvrent les ruines de *Samarie*, aujourd'hui misérable village appelé *Sebaste* ou *Kalaad-Sânour*. Le pays produit en abondance du blé, des soies et des olives.

La *Judée* proprement dite comprend le district de *Gaza* ou l'ancien pays des Philistins, celui de *Khalil* ou d'*Hébron*, et celui d'*El-Kods* ou de Jérusalem. Dans le premier on remarque, outre le chef-lieu du même nom, *Jaffa* ou *Yaffa*, l'ancienne *Joppé*, bâtie sur une éminence qui domine la mer, entourée de hautes murailles flanquées de tours; on s'accorde à lui donner 5 à 6,000 habitants. C'est le seul port de la Palestine, et bien que sa rade foraine soit peu sûre, son commerce tend chaque jour à prendre plus d'importance, surtout comme point d'exportation. Jaffa expédie de l'orge, du blé, du maïs, du sésame, de l'huile d'olive, du coton, de la soie et les produits de ses fabriques de savon. Elle fait en outre un grand commerce de fruits et de légumes, dont elle approvisionne Jérusalem. C'est à Jaffa que, suivant une tradition populaire, Noé construisit l'arche; c'est là que débarquèrent les matériaux que Salomon employa dans la construction du temple de Jérusalem; c'est là que Bonaparte, voulant rassurer son armée effrayée des ravages de la peste, toucha les tumeurs de quelques pestiférés pour prouver que ce fléau n'était point contagieux; enfin c'est ici qu'abordent les pèlerins de Jérusalem.

Le sol, composé d'un terreau sablonneux, s'élève de Jaffa vers les montagnes de la Judée en formant quatre terrasses. Les bords de la mer se couronnent de lentisques, de palmiers et de nopals; plus haut viennent les vignes, les oliviers, les sycomores; puis des bosquets naturels se composent de chênes verts, de cyprès, d'andrachnes et de térébinthes; enfin la terre se couvre de romarins, de cistes et de tubéreuses. Le vin de *Saint-Jean*, près de Bethléem, est délicieux. Les oliviers sauvages, près de Jéricho, donnent de très-gros fruits et une huile très-fine. Dans les lieux arrosés, le même champ, après avoir donné des blés au mois de mai, produit des légumes en automne; plusieurs arbres fruitiers sont continuellement chargés en même temps de fleurs et de fruits; les mûriers, plantés en ligne dans les campagnes, sont enlacés de branches de vigne. Si, dans les chaleurs, cette végétation semble languir et même s'éteindre, si dans les montagnes elle est en toutes les saisons clair-semée, il faut s'en prendre à l'état de barbarie où sont plongés les habitants actuels. On aperçoit encore les restes des murs par lesquels les anciens habitants soutenaient les terres, les débris des citernes où ils recueillaient les eaux de pluie, et les traces des canaux par lesquels ces eaux se distribuaient dans les campagnes. Les rapports des anciens sur la fertilité de la Judée, recueillis par l'abbé Guénée, ne présentent donc aucune contradiction avec l'état présent des choses. « C'est précisément, dit Belon, le cas des îles de l'Archipel; l'espace où à présent on voit languir une centaine d'individus en nourrissait autrefois des milliers. » Moïse a pu dire que dans le Chanaan il coulait du lait et du miel: les troupeaux des Arabes y trouvent encore des pâturages très-succulents, et

les abeilles sauvages ramassent dans le creux des rochers un miel parfumé qu'on voit quelquefois en découler. D'un autre côté, les anciens, et surtout les Hébreux, n'ont pas négligé de remarquer l'aridité de la chaîne centrale de la Judée et des déserts qui s'étendent à l'est de ces montagnes, vers la mer Morte. Des pierres, du sable, des cendres, quelques arbustes épineux, voilà ce que les anciens et les modernes y ont vu.

« En s'approchant du centre de la Judée, dit Chateaubriand, les flancs des monts s'élargissent et prennent à la fois un air plus grand et plus stérile; peu à peu la végétation se retire et meurt, les mousses même disparaissent, une teinte rouge et ardente succède à la pâleur des rochers... Au centre de ces montagnes se trouve un bassin aride, fermé de toutes parts par des sommets jaunes et rocailleux; ces sommets ne s'entr'ouvrent qu'au levant, pour laisser voir le gouffre de la mer Morte et les montagnes lointaines de l'Arabie. Au milieu de ce paysage de pierres, sur un terrain inégal et penchant, dans l'enceinte d'un mur, on aperçoit de vastes débris, des cyprès épars, des buissons d'aloès et de nopals; quelques mesures arabes, pareilles à des sépulcres blanchis, recouvrent cet amas de ruines : c'est la triste Jérusalem¹. »

Jérusalem, que les Turcs nomment *Kudsi-Schérif* et les Arabes *El-Kods*, est environnée d'un mur crénelé et flanqué de tours, solidement construit en pierres de taille par Soliman le Grand. Elle a 6 kilomètres de tour et la forme d'un carré long incliné au sud-est, où il est bordé par un ravin au fond duquel coule le Cédron. Ses rues sont étroites, tortueuses et mal pavées, à l'exception des trois principales; les maisons sont la plupart en pierres, à deux ou trois étages et terminées en terrasses : elles ne reçoivent le jour que par une petite porte et par une fenêtre grillée en bois. Tout y indique la misère des habitants. Leur principale industrie consiste dans la fabrication et la vente de rosaires, de reliques, et de quelques tissus de soie et de coton. Cependant l'intérieur est plus élégant et plus riche que ne l'annoncent les dehors. Trois couvents appartenant aux Latins, aux Grecs et aux Arméniens, ressemblent à des châteaux forts. La mosquée d'Omar, élevée sur l'emplacement du temple de Salomon, domine avec éclat une belle place. L'église du Saint-Sépulcre enfermait dans son enceinte magnifique, mais irrégulière, la place où fut élevée la croix de Jésus-Christ, et la grotte où son enveloppe visible fut déposée. En 1814, un incendie réduisit en un monceau de ruines ce sanctuaire commun des nations chrétiennes; le cénotaphe qui couvre l'entrée du tombeau résista, comme par miracle, à la chute de la coupole enflammée. Cet édifice avait été bâti sur la colline du Calvaire par l'impératrice Hélène; il renfermait les tombeaux de Godefroi de Bouillon et de son frère Baudouin. En 1812, il fut reconstruit aux frais des moines grecs, soupçonnés d'y avoir mis le feu. Il a environ 100 pas de longueur sur 60 de largeur; mais la distribution en est si bien faite que, malgré sa faible étendue, il renferme treize sanctuaires ou chapelles, consacrés à l'un des mystères de la Passion, de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ. Des moines grecs et latins, habitant ses dépendances, s'occupent à célébrer dans son enceinte les cérémonies du culte, et à entretenir les lampes qui brûlent continuellement dans les différentes parties de l'église. Les pèlerins qui viennent visiter celle-ci sont d'abord conduits près d'une large pierre entourée d'une grille où

¹ Chateaubriand, *les Martyrs*, liv. XVII.

sont attachées plusieurs lampes; ils ne s'en approchent que sur les genoux : on dit que c'est sur cette pierre que le corps du Sauveur du monde fut embaumé avant d'être mis dans le sépulcre. Un peu plus loin, sous le dôme, est le tombeau de Jésus-Christ, autel en marbre de 7 pieds de long sur 2 et demi de large, entouré de petites arcades et éclairé par des lampes d'une grande richesse. Au fond de l'édifice se trouve sur une plateforme, à laquelle on arrive par quelques degrés, une pierre qui passe pour avoir servi de siège à l'ange qui vint annoncer à Marie la résurrection de son divin fils.

Jérusalem renferme aussi des objets vénérés par les Turcs : telle est, dans la mosquée d'Omar, la *Sakhra-Halah* ou la roche sacrée. Elle a 33 pieds de long; c'est sur cette pierre que le patriarche Jacob reposa, dit-on, sa tête; les Turcs prétendent même y reconnaître l'empreinte du pied de Mahomet, qui s'y serait placé pour monter de là au ciel, et qui la fait garder par une légion de 70,000 anges. Cette mosquée est une réunion de plusieurs mosquées comprises dans une même enceinte. L'une est divisée en sept nefs, dont la principale, située au centre et surmontée d'une coupole, a 160 pieds de long sur 32 de large; l'autre a été construite pour enfermer la pierre de Jacob dont il vient d'être question. Elle est de forme octogone et d'un diamètre de 160 pieds, surmontée d'une coupole de 93 pieds de hauteur, que supportent quatre piliers et douze colonnes magnifiques. Deux autres édifices méritent encore d'être cités : l'un est l'immense couvent des Arméniens, qui renferme environ 1,000 chambres pour loger les pèlerins; l'autre est le couvent catholique de Saint-Sauveur, dont l'église est tellement riche de tous les dons faits par les différentes cours de l'Europe, qu'on évalue à plus de 8,000,000 de francs la valeur des ornements précieux qu'elle renferme.

Jérusalem n'a, à proprement parler, qu'un commerce de détail. Elle tire d'Alep les riches étoffes nécessaires aux cérémonies du culte; Damas lui envoie des tissus plus communs, des cuirs ouvrés, et Beyrouth lui fournit le sucre, le café, et les articles d'Europe. La population paraît se composer de 6 à 7,000 chrétiens, de 6 à 7,000 mahométans et 8 à 10,000 juifs. La plupart des chrétiens habitent aux environs de leurs monastères, dans le quartier haut et dans la partie orientale de la ville; les mahométans habitent près de la mosquée d'Omar. Peu de villes ont éprouvé autant de révolutions. Capitale du puissant royaume de David et de Salomon, elle vit l'or d'Ophir et les cèdres du Liban orner ses temples. Dévastée par les Babyloniens, elle renaquit plus belle sous les Machabées et les Hérode. Elle comptait alors plus de 100,000 habitants; mais une vengeance céleste l'attendait, et dans l'année 70, Titus la détruisit de fond en comble. Adrien bâtit à sa place la ville d'*Ælia Capitolina*; mais, depuis Constantin, le nom de Jérusalem fut rétabli par l'usage. Hélène, mère de cet empereur, orna la ville sainte de plusieurs monuments. Dans le septième siècle, elle tomba au pouvoir des Persans et des Arabes. Les croisés vinrent la délivrer des mains des infidèles, en l'an 1098; le trône de Godefroi et de Baudouin jeta un éclat momentané que les discordes éclipsèrent. En 1187, Saladin replanta le croissant sur les cimes de Sion. Depuis cette époque, conquise tour à tour par les sultans de Damas, de Bagdad et d'Égypte, elle changea pour la dix-septième fois de maître en devenant, en l'an 1517, une ville turque.

Bethléem, où naquit Jésus-Christ, est une petite ville de 4 à 5,000 habitants, chrétiens ou musulmans. La crèche où naquit le Sauveur du monde est recouverte d'une église magnifique, fondée par sainte Hélène, et ornée par les dons pieux de toute l'Europe. Cet édifice est assez spacieux; sa charpente, en bois de cèdre, est soutenue par 48 colonnes en marbre rouge; toutes les chapelles sont incrustées de matières précieuses et ornées de mosaïques et de peintures; une innombrable quantité de lampes d'or et d'argent les éclairent. Un couvent de catholiques, attenant à l'église, et qui par ses hautes murailles ressemble à un château fort, renferme la célèbre chapelle de la Nativité, vaste grotte souterraine pavée en marbre et comprenant trois autels éclairés par des lampes d'argent: l'un s'élève à la place où, suivant la tradition, naquit Jésus-Christ; le second indique celle de la crèche, et le troisième celle où les mages se prosternèrent devant le nouveau-né; près de là un petit bassin de marbre est, dit-on, l'auge dans laquelle il fut déposé. Les trois quarts des habitants de Bethléem fabriquent avec du bois et des coquilles nacrées qu'on pêche dans la mer Rouge, des croix, des chapelets et autres petits objets de dévotion qui sont bénits à Jérusalem et se vendent aux pèlerins.

La ville d'*Hébron*, nommée en arabe *Khalil*, et *Kabr-Ibrahim*, se vante à tort de posséder le tombeau d'Abraham, vénéré des musulmans comme des chrétiens, ainsi que ceux d'Isaac, de Rebecca, de Jacob, de Rachel et de Joseph. Située au sud de Jérusalem, dans une contrée moins aride, elle compte 4 à 5,000 habitants, qui passent pour se livrer au brigandage. Elle produit des verreries et exporte une grande quantité de *dibs*, espèce de sucre de raisin.

A 28 kilomètres au nord-est de Jérusalem, dans la grande et fertile plaine nommée *El-Gor*, qu'arrose le Jourdain, on visite le village de *Richa* ou *Raha*, l'ancienne *Jéricho*, à laquelle Moïse donne le nom de *cité des palmiers*; mais les plantations d'*opobalsamum*, ou baumier de la Mekke, ont disparu, et les environs de cette ville ne se couronnent plus de ces fleurs qu'on a nommées *roses de Jéricho*. De loin cette cité célèbre semble être réduite à une seule tour. Au lieu de cette muraille qui défiait les armées, on ne voit plus qu'une haie de bois mort; à la place de ses nombreuses habitations s'élèvent une douzaine de maisons en pierres et couvertes en chaume.

A l'orient de la Judée, deux âpres et arides chaînes de montagnes enferment entre leurs murailles noirâtres un long bassin creusé dans des terres argileuses, mêlées de couches de bitume et de sel gemme, c'est le lac *Asphaltite* ou *mer Morte*¹. Ses eaux, imprégnées de sel, se chargent encore d'acide hydrochlorique et d'acide sulfurique; elles tiennent en dissolution une quantité de sulfate de chaux et d'hydrochlorate de chaux, de magnésie et de soude, égale au quart de leur poids. Leur pesan-

¹ L'eau de ce lac est d'un goût détestable, mais d'une grande limpidité; elle est presque saturée de matières salines, et le sel y cristallise naturellement. Aucun animal n'y peut vivre, et tout ce que l'on a dit des coquilles ramassées sur ses bords par quelques voyageurs se rapporte certainement aux métanopsides qui pullulent dans toutes les sources que l'on rencontre sur le rivage. On trouve sur la plage des morceaux de bitume et de soufre; mais les premiers proviennent de la chaîne calcaire bitumineuse qui borde la rive orientale; les autres se rencontrent dans les monticules de cendres volcaniques accumulées sur plusieurs points de la côte et à proximité des cratères.... La végétation des rives de la mer Morte est admirable partout où il y a quelque peu d'eau douce. Bien loin de périr asphyxiés par les exhalaisons du lac, les oiseaux aquatiques y nagent fort à l'aise et sans avoir l'air d'en souffrir en quoi que ce soit. (De Saulcy, *Excursion sur les bords de la mer Morte*.)

teur spécifique est de 1,21, c'est-à-dire d'un cinquième plus considérable que l'eau distillée : elles ont un goût désagréable. De loin elles paraissent d'un vert pâle ; de près leur teinte devient bleuâtre ; lorsqu'on en prend dans le creux de la main elles ont la couleur de l'huile. Cinquante pas avant que le Jourdain s'y jette, les eaux de cette rivière contractent un goût amer. L'asphalte, ou bitume de Judée, s'élève de temps à autre, du fond du lac, flotte sur sa surface et est recueilli sur ses rivages. On n'aperçoit çà et là aux environs qu'un petit nombre d'arbres rabougris, et ses rives, affreusement stériles, ne retentissent des chants d'aucun oiseau. Il paraît que le bassin de la mer Morte était jadis une vallée fertile, en partie suspendue au-dessus d'un amas d'eaux souterraines, en partie composée de couches de bitume ; le feu du ciel alluma ces matières combustibles ; les terres fertiles s'écroulèrent dans l'abîme souterrain ; les villes de *Sodome*, de *Gomorrhe* et autres, construites peut-être en pierres bitumineuses, devinrent également la proie de ce vaste incendie. Le lac Asphaltite, qui est appelé par les Arabes *Bhar-el-Loud*, ou mer de Loth, a environ 80 kilomètres de longueur et 20 ou 24 dans sa plus grande largeur. Bien que les anciens voyageurs s'accordent à dire qu'on n'y trouve aucun être vivant, et que les poissons du Jourdain y meurent dès qu'ils y sont entraînés, quelques modernes assurent que ce lac nourrit quelques petits poissons qui lui sont particuliers. Le phénomène le plus remarquable de ce lac est sa grande dépression, qui est estimée de 420 à 436 mètres au-dessous de la Méditerranée.

Non loin du lac Asphaltite nous trouvons encore au bord de la mer, *Ascalon*, sur la pente d'une hauteur verdoyante. Il ne reste guère que des ruines de cette cité, qui est célèbre dans l'histoire des Croisades et qui soutint un siège de vingt-neuf ans contre l'armée de Psamméticus, roi d'Égypte. C'est à Ascalon que les Philistins portèrent l'arche sainte qu'ils avaient enlevée aux Juifs.

Ghaza est la dernière ville de la Palestine qui mérite d'être mentionnée. Elle est à 6 kilomètres de la mer, dans une position pittoresque, au pied d'une colline couronnée d'un petit fort. Ses environs sont très-fertiles. La plaine qui s'étend entre Ascalon et Ghaza est remplie de bois d'oliviers. On y recueille des dattes en abondance, et la culture de la canne à sucre y prend beaucoup d'extension.

Divisions politiques de la Turquie d'Asie.

(18 eyalets. — 78 livas. — 858 cazas.)

Eyalets.	Livas ou sandjaks.	Eyalets.	Livas ou sandjaks.
1. Kastemouni	Kastemouni.	3. Aidin	Smyrne.
	Kodjaïli.		Sighala.
	Boli.		Saroukhan.
	Virancheher.		Denizli.
	Sinope.		Mentecha.
2. Khoudavendgiar	Broussa.	4. Karaman	Konieh.
	Kara-Hiçar.		Hamid.
	Kutayeh.		Teké.
	Biledjik.		Alayieh.
	Erdek.		Itchyl.
	Bigha.	5. Adana	Nevcheher.
	Karaci.		Adana.
	Aivalik.		Tarsous.

Eyalets.	Livas ou sandjaks.	Eyalets.	Livas ou sandjaks.
5 Adana. (<i>Suite.</i>)	Uzeir. Kara-Isali. Marach. Bozok.	11. Kharbrout.	Kharbrout. Maaden. Malatia. Behisni.
6 Bozok	Angora. Kiangri. Kaisarich.	12. Alep.	Alep. Aintab. Rakka.
7. Sivas.	Sivas. Amasia. Yenil. Divriki.	13. Saïda.	Kilis. Beyrouth. Tarablous. Lalakiéh.
8. Trabezoun.	Trabezoun. Gueunieh. Kara-Hiçar-Chariki. Djanii. Gumuch-Khané. Ordou.	14. Damas	Acre. Jérusalem. Damas. Hama. Homs. Adjloun.
9. Erzeroum	Erzeroum. Tchild'r. Kars. Bayazid. Van. Mouch. Hakkiari.	15. Mossoul	Mossoul. Bagdad. Suleïmanieh. Kerkouk. Bassora. Djeddah.
10. Kurdistan	Mardin. Versem. Diarbekir.	16. Bagdad.	Nedjed. Médine.
		17. Habesch.	
		18. Haremi-Nebivi.	

TABLEAU COMPARATIF des divisions de la Palestine.

ANCIENNES DIVISIONS DES CHANAANITES.	DIVISIONS JUDAÏQUES.	DIVISIONS ROMAINES.
<i>Sidonien</i> s et <i>Chananéens</i>	Tribu d' <i>Ascher</i> ou <i>Aser</i> Dans le Liban.	<i>Haute-Galilée</i> .
<i>Chananéens</i>	Tribu de <i>Nephtali</i> ou <i>Naphtali</i> Au nord-ouest du lac de Génézareth.	
<i>Phérésites</i> ou <i>Phéréséens</i>	Tribu de <i>Sébulon</i> ou <i>Zabulon</i> A l'ouest du même lac.	<i>Basse-Galilée</i> .
<i>Idem</i>	Tribu d' <i>Isaschar</i> ou <i>Issachar</i> Vallée d'Esdrélon, mont Thabor, Jérusalem.	
<i>Hévites</i> ou <i>Hévéens</i>	Demi-tribu de <i>Manassé</i> Mêlée avec la suivante. (Dora et Cæsarea.)	<i>Samaria</i> .
<i>Idem</i> et <i>Phéréséens</i>	Tribu d' <i>Éphraïm</i> Sichem, Samaria, le canton Saronas.	
<i>Jébuséens</i>	Tribu de <i>Benjamin</i> Entre Éphraïm et Juda, Jéricho, Jérusalem.	<i>Judæa</i> .
<i>Héthites</i> ou <i>Héthéens</i> , <i>Amorites</i> ou <i>Amorrhéens</i>	Tribu de <i>Juda</i> Hébron, la Judée propre.	
<i>Philistins</i> (Pentapolis, Palestina propria.)	Tribu de <i>Siméon</i> Au sud-ouest de Juda.	
<i>Moabites</i>	Tribu de <i>Dan</i> Joppé, etc.	<i>Peræa</i> .
<i>Ammonites</i> , <i>Galaad</i>	Tribu de <i>Ruben</i> La Pérée propre, méridionale. Hésébon.	
<i>Basan</i> (royaume de).	Tribu de <i>Gad</i> La Pérée septentrionale et une partie de la Décapolis et de l'Ammonitis.	
	Demi-tribu de <i>Manassé</i> Gaulonitis, Batanæa.	

CHAPITRE SIXIÈME.

ARABIE.

Intermédiaire entre l'Afrique et le reste de l'Asie, la péninsule arabique borde, au sud-est, une partie de l'océan Indien, et du côté opposé elle toucherait à la Méditerranée sans l'interposition de la Syrie; au nord-est, des limites variables suivent assez souvent l'Euphrate. Le golfe qui à l'est la sépare de la Perse, prend le nom de ce dernier pays; mais l'Arabie donne elle-même le sien au golfe occidental, au delà duquel nous trouvons l'Égypte et l'Abyssinie. Cette position rend l'Arabie en quelque sorte le centre de l'ancien continent. Tantôt elle a offert une route et un entrepôt au commerce qui lie les peuples; tantôt elle a vu naître dans son sein les révolutions qui bouleversent le monde.

Le premier objet à considérer dans la description de l'Arabie, c'est la nature des deux golfes qui la baignent. Une simple continuation du bassin de l'Euphrate forme le *golfe Persique*, tandis que le *golfe Arabique* ou *mer Rouge* occupe à lui seul un enfoncement dans lequel ne s'écoule aucun fleuve. Les eaux de la mer Rouge, qui paraissent avoir été autrefois plus élevées que celles de la Méditerranée, sont aujourd'hui plus basses que celles de cette mer. Elle a 2,000 kilomètres de longueur sur 200 à 250 de largeur. Ce golfe est borné de chaque côté d'une ceinture régulière de récifs, qui laissent entre eux et la côte un espace libre à la navigation des petits bâtiments arabes; ces bâtiments s'aventurent rarement hors de ce chenal, dans lequel ils naviguent comme dans une rivière, s'arrêtant chaque nuit dans les baies, criques ou ports qu'ils rencontrent. Entre ces deux bancs de récifs, il existe un canal de 100 kilomètres de large, toujours suivi par les grands bâtiments, qui n'ont à redouter qu'un petit nombre d'écueils aujourd'hui bien déterminés, et qui trouvent des ports assez nombreux, des abris dans les îles et de bons ancrages dans les récifs. Les vents sont d'ailleurs peu dangereux dans la mer Rouge, et leur périodicité facilite la navigation. La mousson du nord-ouest règne de Suez jusqu'à 250 kilomètres en deçà du détroit de Bab-el-Mandeb, excepté les trois derniers mois de l'année. Depuis la limite des vents nord-ouest, ceux du sud-est règnent, excepté en juin, juillet et août, époque où ceux du nord-ouest vont jusqu'à Aden et même jusqu'à la limite de la mousson du sud-ouest dans l'Océan. Enfin, de janvier à mai, les vents d'est amènent dans le golfe d'Aden les navires de l'Inde, qui retournent en juin et juillet. Ces vents périodiques font considérablement augmenter ou diminuer la force des marées; de sorte qu'on peut quelquefois passer à pied sec l'extrémité du bras d'eau qui sépare Suez de l'Arabie.

Dans le golfe Persique, les vents du nord-ouest prévalent presque toute l'année, et ce n'est guère qu'en novembre, décembre et janvier que ceux du sud y sont un peu constants. Une fois par an, pendant quarante jours, en juin et juillet, des vents violents du nord, et que les Arabes nomment *grand shemaal*, règnent dans le golfe, mais les tempêtes du nord-ouest, qui ont lieu lorsque ce vent succède à celui du sud, sont les plus dangereuses. Les marées et le niveau moyen du golfe varient beaucoup selon les vents. Sa longueur est d'environ 800 kilomètres, et sa largeur de 100.

Les rivages et les parois de l'un et de l'autre golfe se composent principalement de rochers calcaires coquilliers; cependant le golfe Persique offre des rochers basaltiques ou du moins formés de roches d'origine volcanique. Les fonds sont tapissés de coraux verdâtres; par un temps calme, on croirait voir s'étendre sous les eaux des forêts verdoyantes et de fraîches prairies; spectacle qui contraste agréablement avec la triste monotonie d'un rivage de sables arides. Ajoutons comme ombre au tableau que ces coraux servent de repaire à de nombreuses espèces de poissons, dont plusieurs sont vénéneuses. C'est de ces plantes marines que le golfe Arabique a reçu le nom hébraïque de *Bahr-Souph*, c'est-à-dire mer des Algues. Les grandes plaines qui bordent les deux golfes paraissent avoir été couvertes d'eau à une époque peu ancienne; mais la plaine dite de *Tehama* longe seulement le golfe Arabique du côté oriental, tandis que la plaine de la Chaldée et de la Mésopotamie se trouve au nord du golfe Persique et dans la même direction que ce golfe. Nulle part, dit un ancien, les atterrissements des rivières ne sont plus sensibles qu'aux embouchures de l'Euphrate. Le détroit d'*Ormuz* est moins étroit et moins encombré d'îles que celui qui porte justement le nom de *Bab-el-Mandeb*, c'est-à-dire « Porte de Malheur » ou « Déroit des Naufrages. » Nous indiquerons ailleurs les îles de ces mers; mais il faut remarquer ici que dans le golfe Persique il jaillit en plusieurs endroits, et particulièrement près de l'île Bahrein, des sources d'eau douce au milieu des flots salés, que le golfe Arabique renferme dans l'île *Djebel-Tar* un volcan dont l'activité semble être réduite à une émission fréquente de fumée et quelquefois de flammes, enfin que c'est dans les parages de cette île que se trouvent les célèbres pêcheries de perles.

La chaîne des montagnes du Liban, qui court dans la Palestine du nord au sud, descend vers le plateau de l'Arabie en longs talus qui semblent se confondre avec les sables du désert; mais en approchant du golfe d'Akkaba, dans la mer Rouge, ces hauteurs se relèvent insensiblement et forment bientôt une chaîne importante qui borde le golfe Arabique dans toute sa longueur. Cette chaîne occidentale, que quelques cartes désignent les unes sous le nom de monts *Karrak*, les autres sous ceux de monts *Kadoua*, *Sobh*, *Beni-Seïd*, paraît renfermer des sommets très-élevés; et le mont *Arifat* ou *Schahak*, objet de la vénération des musulmans, s'aperçoit à une grande distance de la Mekke. Cette chaîne paraît s'arrêter au détroit de Bab-el-Mandeb; mais la côte méridionale est à son tour bordée d'une chaîne de collines ou de falaises qui s'élèvent graduellement vers l'Oman, où de récentes explorations ont fait reconnaître un système montagneux dont les parties principales sont, en suivant la côte, les monts *Dschehallen*, *Honther*, *Sameil*, *Aktar* (ancien Asaborum) et *Woteïd*. Ce dernier serait situé à l'extrémité inférieure du golfe Persique proprement dit. Les collines qui bordent le reste de la côte orientale ne méritent pas le nom de montagnes et peuvent à peine être considérées comme des épanouissements du massif qui couvre le pays d'Oman. Une chaîne transversale nommée *Djebel-A'ared* paraît en outre s'étendre entre les deux golfes à la hauteur de la Mekke, et sépare la péninsule arabique en deux parties presque égales; mais l'importance de ces montagnes peut être contestée, et on ne doit les considérer que comme une de ces séries de hauteurs dont le désert est parsemé surtout depuis le sud-est de la Palestine jusque vers le nord de l'Oman.

L'intérieur de l'Arabie est probablement un plateau qui paraît incliné sur le golfe Persique. De vastes déserts brûlés par un soleil ardent en occupent la plus grande partie. Les oasis, veines d'une terre légère qui donne un peu de verdure, apparaissent comme des îles au milieu de cette mer de sables, et sont loin d'être assez nombreuses pour marquer les haltes d'une caravane.

La vaste presqu'île arabique est presque entièrement dépourvue d'eau; elle ne possède que des torrents inconnus. Le *Meïdam* et le *Chab*, qui se jettent dans l'océan Indien, sont à sec neuf mois de l'année et n'ont que 120 kilomètres de cours. Il en est de même de l'*Aftan* ou rivière de Lahsa, qui se jette dans le golfe Persique; de l'*Abacy*, du *Sehan*, du *Zeyd*, tributaires de la mer Rouge; du *Masourat*, du *Prym*, qui coulent dans l'océan Indien. L'absence de grands cours d'eau indique le peu d'importance des montagnes de l'intérieur, qui ne sont probablement que des collines de sable. De là vient l'extrême sécheresse de l'Arabie, la quantité de contrées désertes qu'elle renferme, l'état sauvage où elle est presque toujours restée, malgré l'intelligence naturelle des peuples qui l'habitent.

L'Arabie partage le climat de l'Afrique septentrionale. Les montagnes de l'Yémen éprouvent des pluies régulières depuis le milieu de juin jusqu'à la fin de septembre, mais même alors le ciel se couvre rarement vingt-quatre heures de suite; pendant le reste de l'année, à peine aperçoit-on un nuage. A Maskat, et dans les montagnes d'Oman, la saison pluvieuse commence au milieu de novembre, et continue jusqu'à la mi-février. Dans les plaines, il se passe quelquefois une année entière et quelquefois davantage sans qu'il pleuve. En juillet et en août, le thermomètre monte à Moka à 54 degrés, tandis qu'à Sana, dans les montagnes, il ne s'élève que jusqu'à 45 degrés. Il gèle quelquefois à Sana, quoique rarement. Sur le bord de la mer la rosée est abondante en toutes saisons. Les pluies sont périodiques sur la côte occidentale; sur la côte méridionale elles commencent en février et finissent en avril; sur la côte orientale elles durent depuis la mi-novembre jusqu'à la mi-février; dans les plaines du nord elles ont lieu régulièrement en décembre et en janvier. Pendant la saison des chaleurs, celles-ci seraient insupportables si elles n'étaient tempérées par la brise venant de la mer. En général le climat de l'Arabie est sain, et si cette contrée renferme peu de vieillards, il faut l'attribuer à la vie misérable des habitants.

C'est dans le désert entre Bassorah, Bagdad, Alep et la Mekke, que l'on redoute le plus le vent mortel qu'on nomme *samoum*. Il n'est à craindre que dans le temps des plus grandes chaleurs de l'été. Quand les Arabes en sentent l'approche, ils se couchent à terre. Ils disent que la nature enseigne aux animaux à tenir la tête baissée dans cette circonstance. Des hommes téméraires, qui ont osé braver ce souffle brûlant, ont été subitement suffoqués; le terrible gonflement de leurs cadavres a fait croire aux Arabes que ce vent funeste portait avec lui un poison subtil.

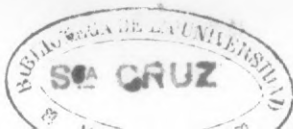
Dans l'hiver, surtout dans la région occidentale, le vent du sud-ouest est insupportable; il fait gercer la peau; il s'oppose à la transpiration, et, pour s'en garantir, il faut faire usage de vêtements de laine; tandis que sur les côtes du golfe Persique le vent du sud-est est si humide qu'avec une chaleur très-moderée il provoque une abondante transpiration. Le vent du nord-ouest, bien que sec et brûlant, est moins dangereux; cependant, lorsqu'il souffle à l'improviste et violemment, ses effets ressemblent

à ceux du *samoum* : il est capable d'étouffer les hommes et les animaux. Enfin, sur la côte de l'Yémen, le vent du sud-est qui règne pendant huit mois est si violent qu'il rend impossible la communication des vaisseaux avec les ports.

Les arides déserts de l'Arabie ont repoussé l'audace des naturalistes ; cependant de nombreuses oasis ombragées de palmiers et de dattiers pourraient mériter d'être visitées. Les plaines sablonneuses produisent les mêmes plantes que celles de l'Afrique septentrionale. La plupart appartiennent aux espèces salines et grasses, telles que le mésembryanthème, l'aloès, l'euphorbe, la stapélie et la soude. Elles servent à éteindre la soif du chameau et à récréer la vue du voyageur dans les marches pénibles des caravanes. Les côtes de la mer présentent un aspect plus riche et plus varié. Leur sol, formé généralement d'argile et de sable, devient très-productif quand il est arrosé. De nombreux ruisseaux qui descendent des montagnes entretiennent le long de leurs bords une verdure agréable. Les plantes nées dans les sables qui couvrent le voisinage de la mer participent de la nature de celles des déserts. Mais les bords des rivières, les vallées, les plaines, jouissent d'une fertilité qui contraste avec l'aridité des montagnes. Beaucoup de plantes de l'Inde et de la Perse, que leur beauté ou leur utilité a rendues célèbres, y ont de tout temps été indigènes. Tels sont le tamarinier, le cotonnier, le bananier ou figuier de l'Inde, la canne à sucre, une espèce de muscadier, le bétel, toutes sortes de melons et de courges. L'Arabie Heureuse s'enorgueillit surtout de deux arbres précieux : l'un est le caféier, l'autre le baumier. Ce dernier produit le baume de la Mekke, la plus odorante et la plus chère de toutes les gommés-résines. Les plantations du café s'élèvent en terrasses sur le penchant occidental des grandes montagnes qui traversent l'Yémen. On trouve beaucoup de café dans les provinces d'*Hachid-el-Bekil*, de *Kataba* et de *Jafa* ; mais il paraît que le climat des cantons d'*Oudden*, de *Kousma* et de *Djebi* lui est plus favorable ; on en tire le meilleur et en abondance. Les Arabes assurent qu'ils ont tiré l'arbre à café de l'Abyssinie. Ils en distinguent plusieurs variétés : le *chardji* et le *habbat*, dont le grain est petit, vert, uni et luisant, sont celles que l'on préfère. Le caféier demande un terrain humide : il prospère dans le voisinage d'une source ; on le plante ordinairement sur la pente d'une vallée ou de tout autre lieu abrité, dans la terre que les pluies ont enlevée des hauteurs voisines. Quand cette terre est jetée sur un des côtés de la vallée, on la soutient soigneusement avec des murs en pierres qui présentent l'aspect de terrasses. La graine se récolte deux fois par an. Le café le plus estimé se récolte dans les jardins qui entourent Saana ou Senna et Odéida. Lohéia, Odéida et Moka sont les centres de ce commerce, surtout Odéida, qui est à trois jours de Saana. Les Européens l'achètent à Moka, les Arabes à Odéida et Lohéia, pour le répandre de là dans l'Inde, le golfe Persique, la Turquie et l'Égypte. Bet et Faquir, villes ou villages situés entre ces deux villes, en font également un grand commerce, mais plutôt comme lieux de transit.

Anciennement l'Arabie n'était pas moins célèbre par son encens ; actuellement on ne cultive que sur la côte sud-est d'Arabie, dans les environs de *Reschein*, et surtout dans la province de *Chahr*, une espèce nommée *olibân* par les Arabes, et cette espèce est très-mauvaise. Le sol des montagnes où croît l'encens est argileux et nitreux.

Quelques bocages couvrent les montagnes de l'Arabie ; mais il ne paraît pas qu'on y trouve de forêts proprement dites. Dans la classe des palmiers, l'Arabie possède le



dattier, le cocotier et le grand palmier à éventail. On distingue parmi ses autres arbres naturels ou cultivés le figuier, l'oranger, le sycomore, le plantain ou bananier, l'aman-dier, l'abricotier, l'arbre à chapelet, l'acacia du Nil, la sensitive et d'autres mimoses. On tire parti du cognassier et de la vigne. Parmi les arbustes et les plantes, il faut remarquer le ricin, le séné, tous deux d'usage en médecine; l'amarante globuleuse, le lis blanc et le grand *pancratium*, tous distingués par leur odeur et leur parfum; l'aloès, moins bon que celui de Socotora, le styrax et le sésame, qui remplace l'olivier. Le buisson appelé tarfa, qui produit la manne, ne se trouve en abondance que dans quelques vallées, particulièrement à Ouadi-Firan. La plupart des vallées produisent de gros acacias.

Le froment, le blé de Turquie, le *doura*, couvrent les campagnes de l'Yémen et de quelques autres contrées fertiles. Les chevaux y sont nourris avec de l'orge, et les ânes avec des fèves. On y cultive aussi l'indigo, l'*ouars*, plante qui teint en jaune, et que l'on exporte en grande quantité de Moka dans l'Oman, et le *foua*, employé pour teindre en rouge. La charrue est simple; on se sert de pioches au lieu de bèches. Les soins principaux de l'agriculture y consistent à amener dans les terres ensemencées l'eau des ruisseaux, des puits ou des mares.

Le chameau à une bosse a justement été appelé un navire vivant sans lequel l'Arabe ne saurait traverser les mers de sable dont sa patrie est couverte. Pline et Aristote ont très-exactement décrit les deux seules espèces distinctes de ce genre que l'on ait encore découvertes jusqu'à ce jour : l'une, qui est la plus répandue dans l'Arabie, l'Égypte et toute la moitié septentrionale de l'Afrique, n'a qu'une bosse sur le dos; ils l'ont nommée *chameau d'Arabie*; l'autre, qui se trouve en Perse, dans la Russie méridionale, et dans la Boukharie ou l'ancienne Bactriane, a été appelée *chameau de la Bactriane*. Mais, parmi les variétés de l'espèce d'Arabie, on a distingué celle qui était la plus propre à porter des fardeaux d'avec celle qui était propre à la course. Diodore, Strabon et Isidore ont nommé les variétés qu'on employait à ce dernier usage *camelos dromas*, ou chameaux coureurs; de ce dernier substantif, qui ne servait que d'épithète, les Européens ont fait le nom de *dromadaire*, dénomination qu'ils ont mal à propos étendue à toute l'espèce du chameau d'Arabie, ou à celui qui n'a qu'une bosse. Les noms arabes de *hadgin* et de *raguahil* paraissent s'appliquer à deux races distinctes de chameaux arabes destinés, les premiers au portage, les seconds à la course; celui de *becht* ou *bacht* dénote le chameau bactrien.

Les bœufs d'Arabie ont en général une ou deux bosses sur le dos comme ceux de Syrie : ils appartiennent à l'espèce appelée *zébu*. On a peu de renseignements particuliers sur la race des moutons : il paraît que leur laine est grossière et leur chair peu délicate. On trouve la chèvre des rochers dans les montagnes de l'Arabie Pétrée. Les autres animaux sont le chacal, l'hyène, des singes, le gerboah, espèce du genre *gerboise*, des antilopes, des bœufs sauvages, des loups, des renards, des sangliers, enfin la grande et la petite panthère. On rend presque une sorte de culte à un oiseau de l'espèce de la grive, qui chaque année vient de la Perse orientale, et qui détruit les sauterelles, fléau de toutes les cultures. La perdrix peuple les plaines, la poule pintade les bois, et le faisan les montagnes.

Le poisson abonde sur toutes les côtes; mais les coraux de la mer Rouge sont rem-

plis de nombreuses variétés de poissons aux couleurs les plus brillantes, dont la chair forme, dit-on, un manger empoisonné ou au moins fort dangereux. L'état assez calme de la mer dans le golfe Persique, vers le détroit d'Ormuz, doit être regardé comme un des motifs pour lesquels le poisson de l'Océan le préfère à la mer Rouge pour y déposer son frai. Ce frai s'y trouve, à une certaine époque de l'année, en si grande quantité, que les navigateurs prétendent que la couleur de l'eau en est fortement altérée. La côte du sud-est nourrit la pinne-marine avec son *byssus* éclatant, et d'immenses quantités de tortues de mer, ressource de tribus entières. Les tortues de terre sont en grande abondance en Arabie. On y a remarqué un petit serpent tacheté de blanc et très-venimeux; on le nomme *baétan*; sa morsure passe pour causer une mort soudaine. Le grand lézard *guaril* égale, dit-on, en force le crocodile.

N'oublions pas le cheval, la gloire de l'Arabie; il y en a de deux classes : les *kadishi* ou espèce commune, et les *kochlani* ou chevaux nobles, qu'on prétend issus des haras de Salomon, et dont on conserve la généalogie depuis deux mille ans. On a le plus grand soin d'en tenir la race pure. Ils supportent les plus grandes fatigues, passent des jours entiers sans manger, et se jettent sur l'ennemi avec impétuosité. « Le cheval arabe est comme le prototype de son espèce; il a pu embellir ses formes sous d'autres climats, mais c'est dans l'Arabie seule qu'il a conservé son intelligence et sa bonté native. Ce qui le distingue des autres chevaux, c'est la finesse de sa taille et de sa tête, la sécheresse de ses jambes et la petitesse de son sabot; vif et léger, il saute les fossés comme une biche, et il devance les autruches à la course; il a du feu, de la souplesse et de la grâce dans tous ses mouvements. Lorsqu'il est abandonné à lui-même, il est doux, familier, caressant comme un chien; mais lorsqu'il est monté, il se relève, dresse la crinière et la tête, et paraît fier de son fardeau. Comme les Arabes ne le touchent jamais du fouet ni de l'éperon, ses sensations ne sont point émoussées, et, dès qu'il sent le genou ou la main du cavalier, il part comme l'éclair et vole comme le vent. Obligé d'aller chercher sa nourriture au loin, l'Arabe se sert de son cheval comme les oiseaux se servent de leurs ailes. Aussi en a-t-il un soin extrême, et il ne prend jamais sa nourriture qu'il n'ait pourvu à celle de cet animal; il l'élève sous sa tente avec ses enfants, et il en fait son compagnon. En résumé, le cheval fait tout le charme de la vie de l'Arabe comme le chameau en fait tout le bien-être¹. »

L'Arabie possède aussi une excellente race d'ânes qui se vendent à grand prix, et dont les qualités approchent de celles des mules. Niebuhr évalue le chemin que font en voyage les ânes arabes, dans une demi-heure, à 1,750 pas doubles de ceux de l'homme; les grands chameaux arabes n'en font que 775, et les petits tout au plus 500.

Selon Niebuhr, l'Arabie n'a ni mines d'or ni mines d'argent; le district de Saade, dans la partie septentrionale de l'Yémen, a des mines de fer; l'Yémen fournit des onyx. Le même voyageur ne croit pas que l'Arabie produise aucune pierre précieuse; celles qu'on y trouvait y avaient été importées de l'Inde. Il a observé dans l'Yémen des colonnes de basalte à cinq pans, de l'albâtre bleu, de la sélénite et différentes sortes de carbonates calcaires.

Les anciens divisaient l'Arabie en trois parties inégales. *L'Arabie Pétrée* était une petite province située entre l'Égypte et la Palestine, au nord de la mer Rouge; *l'Arabie*

¹ Beaujour, *Voyage dans l'Empire Ottoman*, tome II.

Déserte s'étendait vers l'Euphrate et vers le centre; tout le reste formait l'*Arabie Heureuse*. Selon Niebuhr, les divisions de ce pays sont absolument différentes de celles des anciens. Le centre de l'Arabie est occupé par une vaste province, ou plutôt par une série de déserts appelés *Nedjed*, *Nedjid* ou *Nedjd*. L'*Hedjaz* est sur la mer Rouge; c'est là que se trouvent la Mekke et Médine; l'*Yémen* est au sud, vers le détroit de Bab-el-Mandeb; l'*Hadramaout* et le *Mahra* s'étendent sur les rivages de l'océan Indien; l'*Oman* se trouve au sud de l'entrée du golfe Persique; et le *Lahsa* ou *Hadjar*, que d'Anville appelle *Hejer*, et que l'on nomme aussi *Hesse*, occupe le bord septentrional du même golfe.

La presqu'île formée par les golfes d'Aïlah et de Suez, ou le désert du mont *Sinaï*, attire les voyageurs par son ancienne célébrité. On y trouve *Akkaba*, *Karak* et *Tor*. *Akkaba* ou *Ailah*, l'antique *Alana*, voisine de la célèbre *Asiongaber*, est aujourd'hui une misérable petite ville peuplée de quelques milliers d'habitants, et située au fond du golfe du même nom, sur la mer Rouge. C'est de ce port que les flottes de Salomon partaient pour Ophir; c'était l'entrepôt du commerce des Phéniciens avec l'Inde et l'Arabie. Aïlah est aujourd'hui le rendez-vous des pèlerins qui se rendent à Médine et à la Mekke; les Turcs y ont construit une petite citadelle. — *Karak* est un fort célèbre du temps des Croisades, situé au sommet d'une colline, et auquel on monte par un escalier taillé dans le roc. — *Tor* ou *Tour* n'est plus qu'un village depuis que son port est fermé par un banc de corail; cependant les navires s'y arrêtent pendant les gros temps et pour y prendre de l'eau, qui passe pour la meilleure de la côte.

Le mont *Sinaï*, masse imposante de roches granitiques, s'élève au-dessus d'une chaîne de montagnes que les Arabes appellent *Djebel-Mousa*, et dont on ne peut faire le tour qu'après plusieurs journées de marche. Cette chaîne est en partie composée de grès. On y trouve plusieurs vallées fertiles, dans lesquelles sont des jardins plantés de vignes, de poiriers, de dattiers et d'autres excellents fruits, que l'on transporte au Caire. Mais, en général, la péninsule entre les deux golfes d'Aïlah et de Suez présente aux voyageurs le spectacle d'une effrayante stérilité. La rose de Jéricho, la coloquinte, l'apocyn, aiment ce sol aride. Divers arbres buissonneux y viennent aussi; tels sont l'*acacia gummifera* ou l'épine d'Égypte, qui fournit la gomme arabique, le tamarinier, qui, dans les mois de juin et de juillet, laisse transpirer un suc doux et aromatique nommé *elmann*, et qu'on croit la manne de Moïse; enfin, le *ban* ou *balanus myrepsica* dont les fruits donnent une huile recherchée. Le câprier, le laurier-rose, le cotonnier, et divers autres arbustes, forment çà et là une touffe de verdure au milieu des rochers noirs et de granit, de jaspe, de syénite, et des plaines couvertes de sables et de cailloux. Les côtes de cette presqu'île sont bordées de récifs de corail, et couvertes de pétrifications sans nombre. On estime à 6 ou 7,000 âmes la population arabe qui habite la péninsule du Sinaï. Cette population est très-misérable et ne vit que de lait et de dattes.

Le Sinaï offre, vers la moitié de sa hauteur, deux cimes séparées par une petite plaine: la plus haute est celle de *Sainte-Catherine*, qui passe pour être élevée de 2,480 mètres au-dessus de la mer Rouge. Le couvent qui lui donne son nom, et qui est situé sur sa pente, est à 1,700 mètres de hauteur. Il date du siècle de Justinien;

c'est le siège d'un archevêché dont le titulaire fait sa résidence au Caire. Il est entouré de fortes murailles; les personnes qui le visitent y sont introduites au moyen d'un grand panier attaché à une corde : la porte ne s'ouvre que pour recevoir un nouvel archevêque. Il renferme 25 à 30 moines grecs très-ignorants, mais menant une vie austère. La tradition a consacré les monts Sinaï et Horeb aux yeux des chrétiens, des juifs et des musulmans. Ces derniers, à leur retour de Médine, honorent par le sacrifice de quelques agneaux le lieu où Dieu daigna se montrer à Moïse dans tout l'appareil de sa puissance.

Dans la partie septentrionale de l'Arabie Pétrée, les ruines imposantes d'une cité antique, de cette magnifique *Petra* qui fut la capitale de la troisième Palestine, de ce pays habité par les Édomites, les Amalécites et les Moabites, réunis depuis sous le nom de Nabathéens, méritent de fixer l'attention¹. *Petra* est située dans un bassin entouré de tous côtés par des rochers et des montagnes qui se perdent dans le désert. Ces rochers sont percés de milliers de tombeaux tous plus ou moins riches de sculpture, et dont quelques-uns sont d'un grandiose qui étonne. Au fond de la vallée (Ouadi-Mousa) s'élève une colonne isolée, reste d'une ancienne basilique; puis se présente, à la suite d'une longue avenue de tombeaux, un temple, le seul qui soit resté debout; on remarque encore deux arcs de triomphe, dont un qui traverse le défilé qui conduit à la ville; plus loin, un théâtre, puis un tombeau gigantesque appelé *El Deir*, sculpté en relief sur le front de la montagne et présentant, comme dans le style de la renaissance, un fronton triangulaire coupé au milieu par une sorte de tour ornée de colonnes comme les autres parties du monument. Enfin un autre tombeau appelé *Khasné Pharaon* par les Arabes, c'est-à-dire *Trésor de Pharaon*, a sa façade taillée dans le roc, et l'une des plus élégantes que l'on puisse imaginer. La conservation en est admirable : ses colonnes, ses frontons, ses chapiteaux corinthiens et ses bas-reliefs ont conservé tout leur fini primitif. L'urne qui le couronne renferme, suivant les Arabes, les richesses de Pharaon. L'architecture de toutes ces constructions n'est ni d'origine grecque ni d'origine latine; elle rappelle plutôt, comme à Balbek et à Palmyre, le style hindou.

La côte orientale du golfe Arabique est formée de roches granitiques. On y remarque les villages de *Mohilah* et de *Magnah*. Entre ces deux villages les Bédouins font paître leurs troupeaux dans de petites vallées creusées au milieu du granit. Aux environs, les *Houadats* se font redouter par leur brigandage. Plus loin est la ville de *Maan* ou *Maanan*, située sur la frontière de l'Arabie, au sud-est de la mer Morte. Les habitants ne vivent que du profit qu'ils retirent en logeant les pèlerins de la Mekke. La ville est divisée en deux quartiers, situés chacun sur une colline, et qui sont presque constamment en guerre l'un contre l'autre.

Dans des oasis fertiles, au milieu de l'*Hedjaz*, contrée un peu moins déserte que les environs du mont Sinaï, nous trouverons *Tebouk* ou *Tabihat*, puis *Hadjar*, dont les habitants se sont creusé des habitations dans le roc, et plusieurs autres villes peu importantes. Sur la côte, *Kalaat-el-Voudje* a un assez bon port, et fait un commerce assez actif. Le rivage est de ce côté couvert d'îles ou plutôt d'alluvions, qui n'offrent

¹ *Voyage dans l'Arabie Pétrée*, par Léon de Laborde et Linant, publié par L. de Laborde. In-fol. --- Paris, 1830.

d'ailleurs qu'une mince végétation. Le château fort de Voudje, à 15 kilomètres à l'est, sert de station pendant deux jours à la caravane des pèlerins de la Mekke : il s'y forme alors une espèce de foire. Enfin nous arrivons à *Médine*.

Cette ville, qui porte en arabe le nom de *Medinet-el-Nabi*, c'est-à-dire *ville du Prophète*, passe pour être l'antique *Iatrippa*, dans laquelle se réfugia Mahomet pour échapper aux poursuites de ses ennemis. C'est de cette époque, appelée la fuite ou l'hégire, que les Arabes comptent le commencement de l'ère mahométane. Médine est située dans une vallée arrosée par le ruisseau appelé les Sources bleues (*Aïoun-Zarkéh*). Une muraille et un fort la défendent, et la font considérer comme la principale place de l'Hedjaz. On y entre par trois belles portes. Sa population n'est que de 7 à 8,000 habitants, qui ne vivent que de la dépense que font les pèlerins. C'est une des villes les mieux bâties de l'Orient : ses maisons sont en pierre, et quelques-unes de ses principales rues sont pavées ; mais depuis qu'elle a été au pouvoir des Wahabites, elle n'a pas repris sa première splendeur, et beaucoup de maisons tombent en ruines. Les deux principales rues sont celle qui mène de la porte du Caire à la grande mosquée, et celle qui va de la mosquée à la porte de Syrie. Les faubourgs occupent une plus grande étendue que la ville même ; ils en sont séparés par une vaste place publique appelée *Monakh*, nom qui indique que les caravanes y font halte. L'une des deux mosquées du Monakh, nommée *Mesdjed-Ali*, remonte, dit-on, au temps du cousin du prophète. Médine, avec ses faubourgs, est approvisionnée d'eau par un beau canal souterrain, qui commence au village de Koba, à 3 kilomètres au sud. Elle possède trois mosquées et trente *medresseh* ou écoles. C'est dans cette ville que mourut Mahomet, et la mosquée fondée par celui-ci est vénérée presque à l'égal de celle de la Mekke, parce qu'elle renferme son tombeau. Cette mosquée est la plus ancienne que possède l'islamisme : sa longueur est de 165 pas, et sa largeur de 130. Elle est plus petite que celle de la Mekke, mais elle est bâtie sur un plan semblable. C'est une grande cour carrée entourée de tous côtés par des galeries couvertes et ayant au centre un petit édifice. Les colonnes qui forment ces galeries offrent la plus grande irrégularité : elles n'ont pas toutes les mêmes dimensions, et leurs fûts posent immédiatement à terre. Ces colonnes sont en pierre et revêtues de peintures grossières représentant des fleurs et des arabesques. C'est près de l'angle du sud-est de la mosquée que se trouve le tombeau de Mahomet. Il est renfermé dans un édifice carré construit en pierres noires et soutenu par deux colonnes : ceux de ses deux disciples et successeurs l'accompagnent, mais celui de Mahomet, le plus grand des trois, est placé le premier, celui d'Abou-Bekr le second, et celui d'Omar le troisième. Ils sont couverts d'étoffes précieuses, et en forme de catafalque, comme celui d'Abraham dans la grande mosquée de la Mekke. Les historiens arabes prétendent que le cercueil qui renferme les cendres de Mahomet est revêtu d'argent. Autour de son tombeau règne une grille en fer du plus beau travail, imitant le filigrane, et entrelacée d'inscriptions en cuivre, que les Arabes prétendent être de l'or ; l'enceinte formée par cette grille présente un espace irrégulier d'environ vingt pas carrés ; on y entre par quatre portes, dont trois sont toujours fermées. Le *Hedjira*, lieu qui comprend et les tombeaux et le trésor de la mosquée, trésor qui était considérable avant le pillage qu'en firent les Wahabites, est surmonté d'une belle coupole qui

s'élève au-dessus de toutes celles de la galerie, et que l'on aperçoit d'une grande distance; cette coupole est couverte en plomb, et surmontée d'un globe et d'un croissant dorés d'une grande dimension.

Parmi les lieux que les pèlerins visitent aux environs de Médine, nous citerons, d'après Burckhardt, le mont *Ohod*, où se trouve le tombeau de Hamzé, oncle de Mahomet; le village de *Koba*, entouré de vergers et de jardins qui approvisionnent Médine de fruits, etc. *Yambo-el-Bakr* est le port de Médine. Les grandes frégates peuvent y mouiller, bien que l'entrée en soit difficile à cause des récifs de corail qui l'obstruent. La ville, qui renferme 4 à 5,000 habitants, est bâtie sur la côte septentrionale d'une baie assez vaste; elle a deux murailles, dont l'une entoure le quartier central, et l'autre l'extérieur. La plupart des maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée; les seuls édifices publics sont trois ou quatre mosquées, la maison du gouverneur et quelques khans à demi ruinés. Yambo répond parfaitement, pour la position astronomique, au *Iambiavicus* de Ptolémée. Les riches Yambouis ont des maisons de plaisance dans une fertile vallée appelée *Yambo-el-Nakel*, située à 25 ou 30 kilomètres au milieu des montagnes; elle est longue de 50 kilomètres, et renferme une douzaine de hameaux.

La route de Médine à la Mekke traverse la vallée d'*El-Ssafra*, près du village de ce nom, où s'arrêtent les caravanes. Ce village est peuplé de Bédouins de la tribu des Beni-Salém; la vallée est étroite et arrosée par un ruisseau qui la fertilise. Elle est célèbre dans tout l'Hedjaz par ses dattiers et par l'abondance des fruits qu'ils produisent. C'est dans les montagnes voisines, et principalement dans celles appelées *Djebel-Sobh*, que croît, dit-on, l'arbre qui fournit le baume de la Mekke; les Arabes le nomment *beschem*, et c'est l'*amyris balsamifera* de Linné; il s'élève à la hauteur de 2 à 3 mètres, et donne deux sortes de résine: l'une blanche et l'autre un peu jaunâtre.

La *Mekke*, située sur un rocher stérile, dans une contrée dénuée d'eaux et de pâturages, n'a dû sa puissance qu'à sa position commerciale, près du port de Djeddah, qui favorisait sa correspondance avec l'Afrique, à 30 jours de marche de l'Yémen à droite, et de la Syrie à gauche. Mais aujourd'hui que le commerce a changé de route, cette ville, dont la population paraît être de 30,000 habitants, ne subsiste plus que par l'affluence des pèlerins qui viennent offrir un hommage de vénération à la sainte *kaaba*, temple principal des mahométans. On y trouve même plusieurs quartiers abandonnés ou en ruines, depuis qu'elle fut prise par les Wahabites en 1804. La grande mosquée de la Mekke, appelée la Maison de Dieu (*Beithou'llah*) ou *El-Haram*, n'est remarquable que parce qu'elle renferme la *kaaba*. Elle est ornée en dehors de sept minarets inégalement distribués. On y entre par dix-sept portes distribuées irrégulièrement autour de son enceinte, et l'on arrive dans une cour longue de 250 pas et large de 200, entourée à l'est de quatre rangs de colonnes et de trois sur les autres côtés; ces colonnes sont unies par des arcades en ogives, d'où pendent des lampes. Au-dessus de cette colonnade s'élèvent de petites coupoles dont on porte le nombre à 152. Les colonnes ont 20 pieds de hauteur: les unes sont en marbre blanc, les autres en granit ou en porphyre; il n'y en a pas deux dont les bases et les chapiteaux soient exactement semblables; quelques-unes portent des inscriptions arabes ou koufiques. En dedans du grand mur qui renferme les galeries, on lit les noms de

Mahomet, Abou-Bekr, Omar, Othman et Ali; celui d'ALLAH, en grandes lettres, se lit en plusieurs endroits. C'est à peu près au milieu de la cour que s'élève la kaaba ou la maison sainte. Elle est placée sur une base haute de 2 pieds et présentant une pente fortement inclinée. Son toit plat, la régularité de ses faces, lui donnent l'aspect d'un cube parfait. L'unique porte par laquelle on y entre est située du côté du nord : elle est entièrement revêtue d'argent, ornée de quelques dorures, et fut apportée de Constantinople en 1633. L'édifice n'a que 27 pieds de largeur sur 34 de hauteur; il est entièrement couvert d'une grande tenture de soie noire sur laquelle est brodée en or la profession de foi des musulmans : *Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète*. L'usage de couvrir la kaaba existait avant Mahomet chez les Arabes idolâtres. Cette étoffe, qui n'est assujettie que par quelques cordes, ce qui n'empêche pas le vent de la faire doucement ondoyer, donne au monument un aspect singulier et imposant. Ce voile est renouvelé tous les ans. A l'angle nord-est de la kaaba, et près de la porte, est enchâssée la célèbre *pierre noire*, à 4 ou 5 pieds au-dessus du sol de la cour. Elle est d'une forme ovale, irrégulière, et d'un diamètre d'environ 7 pouces; mais elle était jadis plus grande : sa surface a été polie et même usée par les baisers et les attouchements de plusieurs millions de pèlerins. Elle est ondulée, et paraît être la réunion d'une douzaine de petites pierres d'inégale grandeur liées par un ciment. Son apparence, qui est celle d'une sorte de lave, semblerait indiquer que c'est une pierre tombée du ciel ou un aérolithe. Elle passe pour avoir été apportée par l'ange Gabriel et pour avoir servi de siège à Abraham pendant la construction de la kaaba. A l'angle sud-est de l'édifice on voit une autre pierre placée à peu près à la même hauteur que la pierre noire, mais elle est blanche et du même calcaire que celui qui sert à la Mekke pour les constructions; elle est longue d'un pied et demi et large de deux pouces, et placée perpendiculairement dans le mur; les pèlerins se contentent de la toucher de la main droite. Sur le côté septentrional de la kaaba, tout près de la porte et contre le mur, il y a une fosse appelée *El-Maagen*, revêtue en marbre et assez grande pour que trois personnes s'y asseyent. On regarde comme très-méritoire d'y faire sa prière, parce qu'elle passe pour être celle dans laquelle Abraham et son fils Ismaël gâchaient le mortier dont ils se servirent pour bâtir la kaaba. L'intérieur ne consiste qu'en une seule pièce qui ne reçoit la lumière que par la porte, et dont le toit est supporté par deux colonnes. Le plafond et les parois, jusqu'à la hauteur de 5 pieds au-dessus du plancher, sont garnis de tentures de soie rouge, richement ornées de broderies en argent, représentant des fleurs et des inscriptions. Au-dessous des tentures, les murs et le plancher sont revêtus de dalles en marbre de différentes couleurs. Un grand nombre de lampes d'or, ou peut-être dorées, sont suspendues entre les colonnes. La porte de la kaaba ne s'ouvre que trois fois par an : une fois pour les hommes, une autre pour les femmes, et la troisième pour la nettoyer. Les pèlerins en font sept fois le tour en récitant des prières et en la baisant chaque fois. Vis-à-vis les quatre côtés de la kaaba s'élèvent quatre petits édifices où les imans des quatre rites musulmans se placent et dirigent la prière de leur communauté; mais les shiites y sont à peine tolérés, et les autres musulmans ne leur épargnent ni les outrages ni les humiliations. Sous plusieurs parties de la colonnade de la cour se tiennent des écoles publiques pour les enfants. Dans une partie de la grande mosquée se trouve le puits

de *Zemzem*, dont l'eau laiteuse est bue par les pèlerins et employée aux ablutions. Avant Mahomet, il y avait sur l'emplacement qu'occupe la kaaba un temple célèbre, rendez-vous religieux de toutes les tribus d'Arabie, qui, après avoir fait sept fois le tour de l'édifice sacré, baisaient avec respect la pierre noire. Des sacrifices de moutons et de chameaux étaient adressés aux 360 images placées dans le temple, et que Mahomet détruisit. Les pèlerins vont aussi prier, au centre de la ville, sur la colline de *Ssafa*; puis à 600 pas de là, au *Merouah*, plate-forme en pierre, élevée de 6 à 8 pieds, à laquelle on monte par de larges degrés; hors de la ville, aux sources qui alimentent le puits de *Zemzem*; enfin, à une lieue et demie de la ville, à la montagne de l'*Arafat*, où Mahomet allait fréquemment faire sa prière du soir. Dès que les pèlerins qui se rendent à la Mekke aperçoivent cette montagne, ils ôtent leurs turbans, se rasent la tête et s'habillent de deux pièces de toile, l'une qui se roule autour du corps et l'autre qui couvre les épaules, et ce costume se conserve jusqu'à la fin du pèlerinage.

La Mekke porte chez les Arabes les titres les plus pompeux : les plus ordinaires sont *Om-el-Kara* (la Mère des Villes), *El-Moscherefé* (la Noble), et *Balad-el-Emin* (la Patrie des Fidèles). Elle est située dans une vallée étroite et sablonneuse, dirigée du nord au sud, et fermée par des collines de 60 à 75 mètres de hauteur. Elle a avec ses faubourgs une longueur de 3 à 4 kilomètres, est ouverte de toutes parts, et n'est défendue que par une forteresse d'une construction grossière, dans laquelle réside le chérif; cette forteresse est placée sur une colline appelée *Djebel-La'ta*. Les rues sont généralement régulières et sablées, les maisons bâties en pierre, et elle pourrait passer pour une belle ville, si elle n'était triste et brûlée par le soleil. La seule place publique qu'elle renferme est la vaste cour de la grande mosquée. Elle n'est ombragée par aucune plantation; mais, à l'époque des pèlerinages, elle est animée par l'affluence des étrangers et par une multitude de boutiques. Les rues sont alors remplies de mendiants, le premier devoir des pèlerins étant de faire des dons aux mosquées et aux mollahs. On fait voir dans la ville le *Mouled-el-Nebi*, lieu de naissance du prophète, dans le quartier qui porte le même nom : c'est une rotonde dont le sol est à 25 pieds au-dessous du niveau de la rue. La maison appelée *Mouled-Sittna-Fatmé* est vénérée comme le lieu où naquit Fatmé, fille de Mahomet : on y montre une petite chambre dans laquelle l'ange Gabriel apportait à celui-ci les feuilles du Coran. Dans le grand cimetière du quartier appelé Ma'ala se trouve le *Kaber-Sittna-Khadidjé* ou le tombeau de Khadidjé, la femme du prophète.

Le nombre des pèlerins ou *hadji* qui vont chaque année à la Mekke est très-considérable. Ils forment six ou sept caravanes : celle de Damas ou de Syrie, la plus importante, conduite par un pacha; celle d'Égypte, commandée par un bey; celle des Arabes de Barbarie, qui se joint à celle de Damas à quelques journées de marche de la Mekke; la quatrième, celle de Perse, vient de Bagdad; la cinquième vient du Lahsa et du Nedjed; enfin il en vient une du pays d'Oman, et une autre de l'Yémen, sans compter une foule de pèlerins qui partent de l'Inde, de Java, de Sumatra, et même de la Nubie et de la côte méridionale de l'Afrique. La caravane de Damas est de 4 à 5,000 personnes. Autant la durée du pèlerinage offre un spectacle animé et imposant, autant sa fin présente un aspect lugubre et pénible. Aux fatigues supportées pendant

un long voyage succèdent les tristes conséquences de la mauvaise nourriture et des logements insalubres dans une ville comme la Mekke, qui, à cette époque surtout, offre peu de ressources pour un accroissement de population de 60 à 70,000 âmes : ces causes, et quelquefois le manque absolu de vivres, remplissent la mosquée de cadavres et de mourants qui s'y font apporter afin d'être guéris par la vue de la kaaba.

On peut, à l'exemple de Burckhardt, dire que tous les habitants de la Mekke sont des étrangers ou des fils d'étrangers, à l'exception de quelques Bédouins ou de leurs descendants qui se sont établis dans cette ville, et d'un petit nombre d'anciens Arabes appelés Schérifs ou descendants de Mahomet. A chaque pèlerinage, quelques-uns de ceux qui en font partie s'y établissent. La Mekke et Médine sont sous la dépendance ou la protection du sultan de Constantinople, qui en nomme les gouverneurs et y tient une garnison.

Il y a plusieurs petits États souverains dans les montagnes de l'Hedjaz. Les Arabes qui y demeurent ne vivent pas sous des tentes comme ceux des plaines; ils possèdent des villes et des villages murés; ils se défendent dans de petites citadelles situées sur des rochers et des montagnes escarpées. Parmi ces États se trouve le district de *Kheiber*, au nord-est de Médine, qui est habité, dit-on, par des Juifs indépendants, soumis à leurs propres cheiks comme les autres Arabes. Les Turcs les ont en horreur, et les accusent de piller leurs caravanes. Il paraît que les Juifs de Kheiber n'ont aucune liaison avec ceux qui demeurent dans les villes sur les confins de l'Arabie. Peut-être sont-ils *karaites*; on sait que les juifs de cette secte sont plus odieux aux juifs pharisiens que ne le sont les mahométans et les chrétiens.

La ville de *Tayef* ou *Taïf*, surnommée le *jardin de la Mekke*, mérite d'être citée. Bâtie au milieu d'une plaine sablonneuse, renfermée entre des montagnes peu élevées appelées Djebel-Ghazouan, elle est renommée dans toute l'Arabie par la beauté de ses jardins, situés au pied de ces montagnes et plantés de rosiers, de vignes et d'arbres fruitiers. Elle est assez belle et renferme deux petites mosquées. Les Wahabites la ruinèrent en 1802, mais elle a été presque entièrement réparée. Ses maisons sont généralement petites et bâties en pierre; ses rues sont plus larges que dans la plupart des villes de l'Orient. Il n'y a qu'une place publique où se tient le marché; elle est devant le château, qui est situé sur un rocher élevé. Taïf est entourée d'un mur et d'un fossé. Sa population se compose principalement d'Arabes de la tribu de Thékif, qui ont quitté la vie nomade pour s'y établir. Sur le sommet des montagnes voisines, le froid est assez rigoureux pour qu'il y gèle quelquefois. Suivant Burckhardt, d'après lequel nous venons de donner sa description, elle est à 75 kilomètres de *Djeddah*, dont le nom veut dire riche.

Cette ville est située sur la côte orientale de la mer Rouge, à 800 kilomètres de Suez et à 80 kil. à l'ouest de la Mekke. Son port est petit, mais sa rade, entourée, comme le port, de bancs de récifs formés de coraux et de madrépores, présente un très-bon mouillage. La côte est stérile et manque d'eau, mais la ville, avec ses faubourgs composés de cabanes en joncs et en roseaux, est assez bien bâtie, assez propre et presque jolie. Elle est entourée de murailles et défendue par une citadelle assez bien construite et qui paraît être en bon état. On évalue sa population à 15 ou 20,000 âmes. Un assez grand nombre d'Européens s'y sont établis, et il est

à remarquer qu'ils y sont libres et respectés. Cette population est plus que doublée à l'époque des pèlerinages. Djeddah est le centre du commerce intérieur du golfe Arabique, c'est-à-dire du littoral abyssinien, de l'Yémen et de Moka ; elle entretient d'actives relations avec l'Inde et l'Indo-Chine. Les produits du golfe Persique et de la plupart des pays orientaux viennent s'y entreposer, et par là s'effectue, au moyen de grandes caravanes, presque tout le commerce du Caire avec l'Arabie. C'est également un des grands dépôts d'approvisionnement pour les caravanes d'Égypte et de Syrie, qui font chaque année le pèlerinage de la Mekke. Djeddah correspond aussi régulièrement avec le port de Suez, qui lui envoie les pèlerins et les voyageurs d'Europe, et auquel elle expédie la plus grande partie des produits de son marché. On ne peut estimer à moins de 15 ou 20 millions la valeur de ses importations, et ses exportations paraissent atteindre le même chiffre. Ces importations consistent en riz, sucre, indigo, tissus de coton, etc., qui lui sont apportés de l'Inde, de Java, de Ceylan, lorsque la mousson du sud-ouest est terminée ; en dattes, blé, tabac de Chiraz, que lui expédie la Perse. La côte d'Afrique lui envoie des esclaves, des plumes d'autruche, du café d'Abyssinie, du musc, de la poudre d'or, des gommes et diverses drogues pharmaceutiques. L'Égypte et l'Europe lui expédient des tissus, de la verroterie, de la quincaillerie, des munitions, des armes et des savons. En échange, Djeddah envoie dans l'Inde du café ; dans l'Égypte, surtout par Suez, de la gomme arabique, du tabac, des châles, de l'encens, de l'écaille de tortue, du bois d'aloès, de l'huile de coco. Sauf quelques dattiers qui s'élèvent près d'une mosquée, cette ville est dépourvue de jardins et de végétation ; ses environs n'offrent qu'un désert stérile.

A l'est de l'Hedjaz s'ouvrent les vastes déserts du *Nedjed*. Selon Niebuhr, ce grand pays s'étend depuis le désert de Syrie au nord jusqu'à l'Yémen au sud, et de l'Irak-Arabi à l'est, à l'Hedjaz à l'ouest. De la sorte, il comprend principalement ce que les géographes européens ont désigné sous le nom d'Arabie Déserte, division inconnue aux Arabes. La partie de cette province que l'on connaît principalement sous le nom de Nedjed est montagneuse, couverte de villes et de villages, remplie de petites seigneuries ; presque chaque petite ville est gouvernée par un cheik indépendant. Elle est très-fertile en toutes sortes de fruits, et principalement en dattes. On y trouve peu de rivières, et même celle d'*Aftan* n'est qu'un torrent qui n'a de l'eau qu'après les grandes pluies. Le Nedjed est célèbre dans toute l'Arabie par ses beaux pâturages, qui nourrissent une excellente race de dromadaires : aussi les Arabes appellent-ils ce pays *Om-el-Bel*, c'est-à-dire la Mère des chameaux. On y élève des chevaux qui passent pour être du sang le plus pur.

Les pays qui divisent le Nedjed peuvent être généralement regardés comme autant d'oasis arrosées par des sources ou par des torrents ; celui d'*El-Ared* confine à l'est à l'Hajar ou Lahsa. On y trouve le *Hanifa*, canton autrefois célèbre, plus connu aujourd'hui sous le nom de *Daraïeh*. Sa capitale, qui porte le même nom, était la principale ville des Wahabites avant sa destruction par Ibrahim-Pacha en 1819. Elle se composait de cinq quartiers séparés, entourés chacun d'une muraille. On y comptait, dit-on, 28 mosquées, 30 collèges, 2,500 maisons et 15 à 18,000 habitants. L'armée égyptienne s'en empara après un siège de sept mois. Les coteaux voisins produisent toutes sortes de

fruits; on y élève d'excellents chevaux et d'innombrables troupeaux de moutons noirs. Le village appelé *El-A'yeyneh* a donné naissance au nouveau prophète Wahab, fondateur de la secte des Wahabites. *El-Manfoulah*, ville de 2,000 familles, a vu détruire ses murailles par l'armée égyptienne. *Anizeh* ou *A'noizi*, ville commerçante, située presque à égale distance de la mer Rouge et du golfe Persique, a éprouvé le même sort; c'était le lieu le plus considérable du pays appelé *Kassim*: on y comptait près de 3,000 maisons. Ce pays renfermait plus de 26 petites villes bien peuplées; la principale est *Bereida*, où réside le cheik. Le *Khardj* est, selon les Arabes, le canton qui comprend la ville d'*Iémamah*, renommée du temps de Mahomet à cause de l'anti-prophète Moseilama; elle forme, avec les villes de Lahsa et Iébrin, un triangle équilatéral dont chaque côté est de trois journées de distance. *El-Soulemych* est la capitale du Khardj.

Suivant un voyageur de Damas¹, depuis les confins du canton de Haourâh jusqu'aux bords de l'Euphrate, tout le sol n'est qu'une immense plaine, sans rivières, sans sources permanentes, sans la moindre élévation, sans trace de ville ni de village, mais où cependant plusieurs arbustes épineux et quelques plantes agréables à l'œil croissent avec vigueur. Cette plaine s'appelle *El-Hamad*. C'est l'*Al-Dahna* d'Aboulfeda et de d'Anville. Elle n'offre qu'un sol aride, couvert de sable mouvant; mais il s'y trouve quelques oasis fertiles et de bons pâturages. C'est là qu'errent les *Anezéh*, les *Beni-Shaher*, les *Szeleb* et d'autres tribus nomades. Les *Montefik* occupent les deux rives de l'Euphrate, depuis Kornah jusqu'à Arasje. Au sud de cette plaine les caravanes de Damas, en partant d'*Erask*, à une journée et demie de Bostrâ, suivent pendant sept journées une vallée, ou, si l'on veut, le lit d'une rivière sans eau, dans l'été du moins, nommée *Ouady-Arab-es-Szyrhan*. Cette route, dirigée au sud-est, les conduit au canton de *Djof* ou *Dhof-es-Szyrhan*. C'est l'*Al-Giounf*, que d'Anville a bien placé: on y voit une haute tour pyramidale. Les habitants vivent dans un état de guerre civile perpétuelle. On traverse ensuite un désert pierreux de deux journées de long, et un autre désert de sable de trois journées. Derrière ce désert s'élève le *Djebel-Chammar*, couvert de forêts et de villages. Sa hauteur et son étendue semblent l'égaliser au mont Liban. Cette montagne donne son nom à un pays dont l'une des principales villes était *El-Mostadjeddé*. Ici se termine la route du voyageur damasquin auquel nous empruntons ces renseignements; il n'entra pas même dans le Djebel-Chammar, qui est le mont *Zametas* de Ptolémée, et le *Belad-Shemer* de d'Anville.

Au sud et au sud-est, le Nedjed est séparé de l'Yémen et de l'Oman par le désert d'*Ahkaf*, jadis, selon la tradition, un paradis terrestre habité par des géants impies nommés les *A'adites*; un déluge de sable fit périr ce peuple; cependant leur langue est encore parlée dans les îles Kurian et Murian.

Les villes du Nedjed font un commerce considérable, soit entre elles, soit avec des places voisines de l'Hedjaz, de l'Yémen et du Lahsa. C'est de ce pays qu'est sortie la redoutable secte des *Wahabites* ou *Wahabys*, dont la puissance fixa jusqu'en 1819 les yeux de l'Asie et de l'Europe. Le cheik *Mohammed-Ibn-Abdoul-Wahab*, qui naquit à El-A'yeyneh en 1696, est le véritable fondateur de cette secte. Ses dogmes sont peu nombreux. Il prescrit le culte d'un Dieu unique, éternel, tout-puissant, qui récompense

¹ Joussouf-el-Milki, dans *Zach*, Corresp., XVIII, page 383.

et qui punit. Il apprend à regarder le Coran comme un livre écrit dans le ciel même par les anges. Il veut qu'on en suive les préceptes, mais il rejette toutes les traditions des musulmans. Il regarde Moïse et Jésus-Christ comme des êtres privilégiés. Il consent à voir dans Mahomet un sage aimé de Dieu; mais il blâme les hommages qu'on lui rend. Il dit que Dieu, blessé de cette sorte de culte, l'a envoyé sur la terre pour en détromper les hommes, et que tous ceux qui repousseront ses instructions méritent d'être exterminés. Il ordonne de prier cinq fois par jour; de jeûner pendant le mois de rhamadan; de ne point faire usage de boissons spiritueuses; de prohiber les jeux de hasard et la magie; de donner en aumônes la centième partie de son bien; d'empêcher l'usure; de faire au moins une fois le pèlerinage de la Mekke; de ne point élever de dômes ni de mausolées, et de détruire ceux qui existent, parce que ce luxe de monuments favorise l'idolâtrie. Enfin on voit que, relativement au mahométisme, le wahabysme est une véritable réformation. Cette doctrine ayant été adoptée par un chef arabe, Ibn-Souhoud, celui-ci la propagea par le sabre, fit la conquête de la moitié de l'Arabie, s'empara des villes saintes, et eut des armées de plus de cent mille hommes. Ses successeurs l'imitèrent, et les Wahabites s'étendaient jusqu'aux portes de Damas et de Bagdad, lorsqu'en 1818 le fils du pacha d'Égypte, Ibrahim-Pacha, à la tête d'une armée aguerrie, parvint, non pas à les soumettre, mais à les détruire, après avoir saccagé leurs principales villes et avoir fait prisonnier leur chef Abdallah, qui fut décapité à Constantinople.

Le pays qui s'étend à l'est de Derayeh, vers le golfe Persique, jusqu'aux limites de la province du Lahsa, à six journées de distance de Derayeh, porte le nom de *Zedeir*. Pendant trois jours on n'y rencontre pas d'eau.

En descendant du plateau de l'Arabie, nous arrivons dans le *Hadjar* ou *Lahsa*, province qui borde la côte occidentale du golfe Persique, mais qui est une des moins connues. Les Wahabites y avaient fait un grand nombre de prosélytes. *Lahsa* ou *El-Ahsa*, située sur la rivière d'*Aftan*, en est la ville principale, et donne son nom à toute la contrée. Cette ville fut bâtie dans le dixième siècle, par les Karmates; ses murs sont flanqués de tours. La petite place maritime d'*Akir*, sur le golfe Persique, lui sert de port. Le territoire d'El-Ahsa est célèbre chez les Arabes par ses puits nombreux.

El-Katif, sur une baie dans laquelle s'élève l'île de Tarout, paraît être l'ancienne *Gerra*, bâtie en pierre de sel. Les habitants de cette ville, au nombre de 5 à 6,000, subsistent principalement par la pêche des perles. On y trouve encore les ruines d'un ancien fort portugais. Une autre ville considérable, c'est *El-Koueït*, l'ancienne *Jocura*, que les Persans et quelques voyageurs désignent sous les divers noms de *Gren*, *Grain* ou *Kreyn*; elle est située presque au fond du golfe Persique et bâtie sur une pointe de terre qui s'avance dans la mer. Les Arabes qui l'habitent envoient un grand nombre de navires dans la mer Rouge, sur les côtes du Sind, du Guzérat, et dans la partie occidentale de l'Inde, pour y prendre du café, des céréales et autres articles, qu'ils répandent ensuite dans l'intérieur. Le mouillage d'El-Koueït est profond et parfaitement abrité. La côte paraît fort peuplée et appartient à la tribu des *Montefik*. Cette contrée abonde en dattiers, en riz et en coton; les lis et les troënes bordent les rivières; mais les sables mouvants y envahissent souvent des cantons entiers.

Tarout, petite ville à l'orient d'El-Katif, possède d'excellents vignobles ; ils sont quelquefois inondés par la haute marée. *El-Fouf* ou *El-Hofhouf*, ancien chef-lieu de l'Hadjar, est un gros bourg dont on porte la population à 15,000 âmes, et qui est défendu par un fort. La ville de *Ras-el-Khyma*, située à 400 kilomètres au sud-est d'El-Katif, est bâtie sur une presqu'île sablonneuse que défendent plusieurs batteries. Son port est le meilleur de toute la côte. C'était autrefois un repaire de pirates redoutables, appelés *Djoasmis*, dont les flottes furent détruites en 1809 par les Anglais.

On doit considérer comme une partie du Hadjar les îles *Bahréïn* dans le golfe Persique, tout près de la côte d'Arabie, entre El-Katif et Zubara. Elles sont remarquables par la riche pêche de perles qui se fait dans leur voisinage aux mois de juin, juillet et août ; pêche dont le produit est estimé à 2,500,000 francs. C'est le mollusque bivalve nommé *avicule perlière* (*avicula margaritifera*) qui fournit la substance appelée nacre, et ces sécrétions calcaires connues sous le nom de perles, si recherchées lorsqu'elles ont un vif éclat et une sphéricité parfaite. Ces mollusques forment, le long de la côte du pays de Bahréïn, mais principalement autour des îles de ce nom, des bancs épais qui sont à 5 ou 6 mètres au-dessous de la surface de l'eau, et qui s'étendent sur une longueur de plus de 100 kilomètres. Les perles des îles Bahréïn sont moins blanches que celles de Ceylan et du Japon, mais beaucoup plus grosses et plus régulières.

La plus grande de ces îles, appelée *Bahréïn* ou bien *Aoual*, est celle que les anciens nommaient *Tylos* ; elle a 80 kilomètres de circuit. Sa ville principale, *Manama*, est grande et peuplée ; bâtie plus régulièrement que les autres villes du golfe, elle possède des bazars bien approvisionnés, et fait un grand commerce, surtout avec les Arabes de la côte. On évalue sa population à 40,000 âmes ; quelques auteurs la portent seulement à 5,000. Son port renferme 150 navires qui servent au cabotage et même à de lointains voyages ; mais, outre cette marine, *Manama* envoie à la pêche des perles près de 3,000 barques. *Tuffin*, la seconde ville de l'île, consiste en un fort entouré de quelques mauvaises maisons qui paraissent bâties sur les ruines d'une autre ville. L'île de Bahréïn renferme encore plusieurs petits villages ; elle est arrosée par un grand nombre de sources dont l'eau est excellente ; son sol est fertile et bien cultivé, et on y élève beaucoup de bœufs et de moutons ; près de ses côtes jaillit du fond de la mer une source d'eau douce que des plongeurs vont puiser dans des outres. Parmi les autres îles Bahréïn, il n'en est que trois qui méritent d'être citées : *Arad* est basse, sablonneuse et entourée d'écueils ; elle est coupée en deux par une langue de sables recouverte par la mer dans les grandes marées ; son chef-lieu, situé dans la partie méridionale, est entouré de murailles et fait un commerce assez actif. Les autres îles sont : *Samahe* ou *Samak*, la plus orientale, et *Tarout*, embellie de plantations et de jardins agréables.

Après un grand espace inconnu, où l'on place une ville de *Mascalat*, nous trouvons le pays d'*Oman*. Il est rempli de montagnes qui, presque partout, s'étendent jusqu'à la mer. Il abonde en grains et en fruits. La mer qui le baigne est si poissonneuse, qu'on y nourrit de poisson les vaches, les ânes et d'autres animaux, et qu'on s'en sert même pour fumer les champs. On exporte de cette contrée des dattes, et elle

renferme des mines de cuivre et de plomb. L'*imam* d'Oman, le plus puissant prince du pays, fait sa résidence à *Rostak*, près du Djebel-Akdar, la plus haute montagne de la contrée; mais *Maskat* ou *Mascate* est la ville la plus considérable et la plus connue des Européens. C'est l'antique cité appelée *Moscha portus*. Elle est située à l'extrémité méridionale d'une baie d'environ 900 mètres de long, sur 400 de large, bordée de rochers escarpés, dans l'enceinte desquels les plus grands vaisseaux sont à l'abri de tous les vents. Des deux côtés de ce beau port il y a plusieurs batteries et quelques petits forts. Partout où la ville n'est pas défendue par la nature, elle est fermée par une muraille. Derrière cette muraille s'ouvre une assez grande plaine, terminée aussi par des rochers qui n'ont que trois issues étroites. Mascate se compose de deux villes distinctes, *Mascate* au fond de la baie, et *Matra* à l'entrée : celle-ci est à une heure de la première, et presque aussi grande et aussi peuplée; elle est habitée principalement par les marins, et c'est là que l'on a établi les chantiers de construction et de radoub, mais elle a un aspect misérable que ne présente pas Mascate, dont les rues sont étroites comme celles de la plupart des villes de l'Orient, mais dont les maisons sont généralement vastes et bien bâties. La population de Mascate était évaluée autrefois à 12,000 âmes; quelques voyageurs modernes la portent à 60,000, chiffre qui paraît exagéré. C'est aujourd'hui l'entrepôt des produits de l'Inde, de la mer Rouge et du golfe Persique. L'imam est le principal négociant du pays; ses vaisseaux portent des esclaves dans le Sind et à Cutch; ils vont chercher du poivre, des bois de construction, de la cardamome, du riz, sur la côte de Malabar, de la cannelle à Ceylan, et enfin ils portent des chevaux et des dattes à Calcutta, qui leur donne du riz, de l'indigo et du sucre. Mascate, a presque le monopole de la côte sud-est de l'Afrique, qui en échange des dattes que le pays d'Oman lui envoie, lui fournit des esclaves, de la poudre d'or, de l'ivoire, de la nacre, de l'écaille de tortue, diverses drogues, dont la principale est la résine copal, des peaux de bœuf, des cornes de rhinocéros et les produits des girofliers de Zanzibar, qui sont presque tous la propriété de l'imam. Le commerce de Mascate consiste donc presque entièrement dans l'importation des objets nécessaires à un pays, qui ne produit pour ainsi dire rien. Le commerce d'exportation serait presque nul, puisqu'il se borne à des dattes et à des chevaux, si l'on n'y ajoutait celui des esclaves, qui en est la partie la plus productive. Malgré l'importance de cette ville, malgré la grande liberté dont y jouit le commerce, et qui est la cause de sa prospérité, elle renferme peu d'Européens à cause de son climat brûlant et des fièvres auxquelles les Occidentaux ne peuvent résister. Le pays d'alentour est complètement aride, et le bois y est un des objets les plus rares et les plus chers. Les Portugais, sous les ordres d'Albuquerque, s'emparèrent de Mascate en 1508, et la conservèrent jusqu'en 1548, époque à laquelle ils en furent chassés par les Arabes, dont le chef Assaf-Bey-Ali prit le titre d'*imam* ou pontife. Aujourd'hui, l'autorité de l'imam de Mascate s'étend sur la plus grande partie de la côte occidentale du golfe Persique, et dans plusieurs de ses îles. Il est souverain de fait d'une partie considérable de l'Arabie; il a des ports sur la côte de la Perse. Il a conquis Zanzibar, l'île de Socotora, Bambaz, etc.

Dans le pays d'Oman, il faut encore citer *Sohar* ou *Ghofar*, petite ville qui n'a qu'un mauvais mouillage et dont les habitants sont peu disposés à accueillir les étrangers. —

Scharga ou *Schardja*, dans le golfe Persique proprement dit, en face de l'île de Kishm, est située dans un pays stérile, qui produit peu de dattes, mais le poisson, qui y est fort abondant, suffit pour alimenter son commerce; c'est une ville ouverte, qui ne paraît pas avoir plus de 2,000 habitants. L'époque de la pêche des perles y attire une grande affluence de l'intérieur, et la ville retire de ce commerce un bénéfice qu'on n'évalue pas à moins de 100,000 piastres.

Les habitants de l'Oman sont les meilleurs marins de l'Arabie. Ils ont de petits vaisseaux marchands appelés *trankis*, dont les voiles ne sont pas de nattes comme dans l'Yémen, mais de toile comme en Europe. Ces navires sont très-larges à proportion de leur longueur, très-bas par devant, fort hauts par derrière; ils ont ceci de particulier, que les planches n'en sont point clouées, mais liées et comme cousues ensemble. La plupart des soldats de l'imam sont des esclaves cafres. L'Oman, et par conséquent toute l'Arabie, se termine à l'est par le cap *Ras-al-Had*, autrefois *Syagros*.

Au sud-est de l'Oman se trouve l'État de *Beladser*, dont les habitants font le métier de corsaires, et dont l'une des principales villes est *Ser*, appelée aussi *Séer*. *Omana* ou *Djulfar*, est la résidence d'un cheik qui reconnaît la souveraineté de l'imam de Mascate.

La côte méridionale se dirige d'abord au sud-sud-ouest jusqu'au cap Kanseli; elle court ensuite au sud-ouest vers le détroit de Bab-el-Mandeb. Elle est, dans la partie orientale, précédée par des bas-fonds et des récifs de corail. On passe devant le pays de *Gad*, dont l'une des bourgades sur la côte est *Harmin*, peuplée de pêcheurs. A peu de distance de la côte s'étend l'île de *Mazeira* ou *Messirah*, qui a environ 60 kilomètres de longueur, et qui est rarement visitée par les Européens. Vient ensuite la côte plus montagneuse du pays de *Chedeher* ou *Chedjer*, et de *Mahra*, où croît l'encens; ses ports sont *Hasec*, sur la grande baie de *Kourya Mourya*, environné d'îles; *Merbat* ou *Morebat*, *Dafar* ou *Dofar*, résidence d'un cheik indépendant, et *Kalhat* ou *Galajate*, dont le port est fréquenté. Derrière le pays de l'encens est le *Mahrah*, grand district montagneux, qui paraît être un vaste plateau. Tous ces cantons pourraient être compris dans l'Hadramaout, en prenant ce nom dans le sens le plus large; mais l'*Hadramaout* propre est au sud-ouest et avoisine l'Yémen. Cette partie de l'Arabie est habitée par des tribus nomades sédentaires, et divisée en une multitude de petites principautés. *Doan* y est une jolie ville, située dans une vallée profonde, et résidence d'un cheik indépendant; elle est à environ 500 kilomètres de Sana, et à 200 de *Kechin* ou *Kesen*. Cette dernière est sur la mer, elle manque d'eau; les habitants sont très-polis envers les étrangers; le cheik qui les gouverne possède un district considérable. *Makalla* ou *Macoula*, avec un bon port, est la résidence d'un cheik qui prend le titre de sultan: le commerce de cette ville avec Moka se fait par des caravanes. A *Térin*, dans les montagnes, on fabrique des châles de soie. *Chibam*, que l'on dit plus importante que Terim, est la résidence d'un cheik indépendant, l'un des plus puissants de la région montagneuse où demeurent les *Kabaïles*.

L'Hadramaout, déjà célèbre du temps d'Auguste par la bravoure de ses habitants, offre en plusieurs endroits des contrées montagneuses très-fertiles et des vallées bien arrosées par les eaux qui tombent des montagnes. Des différents ports de ce pays on exporte, pour Mascate et pour les Indes, de l'encens, de la gomme, de la myrrhe, du sang-dragon, de l'aloès; et pour l'Yémen, des toiles, des tapis, et beau-

coup de ces grands couteaux nommés *jamea*, que les Arabes portent sur le devant, à la ceinture.

La plus belle province de l'Arabie est l'*Yémen*, autrefois royaume considérable, que l'on a prétendu être identique avec celui de *Saba*. Soumis par Mahomet, et ensuite par Saladin, l'*Yémen* dépendait des sultans mamelouks d'Égypte. Devenu libre par l'affaiblissement des Mamelouks en 1517, il fut menacé d'une invasion ottomane; mais en 1630 le sultan Amurat IV reconnut Sejid Kassen-ib-Mohammed pour roi d'*Yémen*, en se réservant toutefois une suzeraineté nominale. Depuis cette époque, ces rois ont perdu plusieurs provinces, surtout au nord et à l'est. Cependant l'État d'*Yémen* proprement dit peut avoir 2,500 lieues carrées, et contient peut-être 3,000,000 d'habitants. Le souverain est en même temps chef de la secte des *zéidites*, qui domine dans tout l'*Yémen*. Voilà pourquoi ce prince a d'abord pris le titre d'*imam*, titre qui, en Turquie, s'applique aux simples desservants des mosquées, mais qui, en Arabie et en Perse, désigne un docteur, un successeur du grand prophète. Les modestes imams d'*Yémen* n'ont pas tardé de prendre sur leurs monnaies le titre plus imposant de prince des fidèles, *émir al-moumenin*. Le trône de l'*Yémen* est héréditaire. L'imam ou émir y est indépendant, mais sous la suzeraineté du sultan de Constantinople. Son armée, en temps de paix, est dit-on, de 4,000 hommes d'infanterie, et de 1,000 de cavalerie, mais à peine savent-ils manier un fusil. L'*Yémen* n'a point de marine; les vaisseaux, grossièrement construits, portent des voiles faites avec des nattes. Les revenus annuels du prince montent, selon Niebuhr, à environ 1,900,000 francs. Ce voyageur pense qu'ils proviennent surtout des droits d'exportation sur le café. Outre cette précieuse denrée, l'*Yémen* exporte l'aloès, la myrrhe, dont la meilleure vient de l'Abyssinie, l'oliban ou l'encens de qualité inférieure, le séné, l'ivoire et l'or de l'Abyssinie. Les importations d'Europe sont le fer, l'acier, des canons, du plomb, de l'étain, de la cochenille, des miroirs, des couteaux, des sabres, du verre taillé et des perles fausses. C'est dans des manufactures tenues par les Juifs que se fabriquent les ouvrages d'or et d'argent, et jusqu'à la monnaie. Il se fait quelques mousquets dans le pays, mais ils sont d'une médiocre exécution. Il y a une verrerie à Moka. On trouve aussi dans l'*Yémen* quelques fabriques de toiles, la plupart grossières. Les Juifs, au nombre de cinq mille familles, y font un commerce très-actif; mais la jalousie et la superstition se réunissent pour les persécuter.

Tel est l'état du plus puissant royaume de l'Arabie. La principale ville est *Sana* ou *Saana*, située au pied d'une montagne appelée Nikkom, sur laquelle on voit les ruines d'un vieux château, qui, suivant les Arabes, fut bâti par Sem. Elle est entourée de murailles qui, en y comprenant celles de son faubourg *Bir-el-Azab*, ont près de six milles de circonférence, et que défendent quelques canons en très-mauvais état. Les maisons sont grandes. Un joli pont de pierre traverse la principale rue, qui dans les saisons humides est arrosée par une rivière. Les rues sont en général étroites, bien qu'elles soient plus larges que celles des autres villes de l'Arabie. On compte à Sana une vingtaine de mosquées; celles qui renferment les tombeaux des imams ont leurs dômes dorés. L'imam y a deux palais bâtis en pierre, entourés de vastes jardins et fortifiés. Les autres édifices remarquables sont des palais de riches particuliers. La population est considérable: on l'évalue à 30,000 âmes. Les principaux artisans de

Saana sont des Juifs, qui vivent au nombre de 3,000 dans un faubourg qui porte leur nom. Comme infidèles ils sont exposés à beaucoup d'exactions et à des insultes répétées.

Mareb ou *Mariaba*, entourée de murailles et contenant environ 300 maisons, est l'endroit principal du pays de *Djof*, qui s'est rendu indépendant de l'imam de l'Yémen. Ce pays s'étend au sud-est de Saana jusqu'à l'Hadramaout. Il consiste généralement en vastes plaines, quelques-unes sablonneuses et désertes, d'autres fertiles et arrosées de ruisseaux. On y exploite une grande quantité de sel gemme. Dans une vallée d'environ 24 kilomètres de longueur, près de Mareb, sont réunis six ou sept ruisseaux, dont quelques-uns sont poissonneux et conservent de l'eau toute l'année. Les deux chaînes de montagnes qui l'encerment se rapprochent tellement à l'est, que l'on peut franchir l'intervalle en cinq ou six minutes. On dit que cette ouverture fut fermée jadis par une épaisse muraille qui retenait l'eau superflue pendant et après les pluies, et qui servait à la distribuer dans les champs et les jardins situés au pied de ces hauteurs. Cet ouvrage passait en Arabie pour une des merveilles du monde.

Entre Taïf et Saana, la ville de *Beïsché*, sur un territoire fertile et riche en dattiers, est regardée par les Arabes comme la clef de l'Yémen. Elle est située dans une large vallée, longue de 30 à 40 kilomètres, où les ruisseaux, les puits et les jardins abondent. Les maisons de cette ville sont assez bien bâties; le château, solidement construit, est entouré de murailles hautes et solides et d'un fossé. A quatre ou cinq journées au sud-est de Beïsché demeurent en hiver les Arabes *Douaser* qui, en été, se transportent dans les fertiles pâturages du Nedjed.

Dans le *Djebel* ou haut pays, l'imam possède : *Damar*, ville de 5,000 maisons, dans laquelle les zéidites ont leur grand collège, fréquenté par de nombreux étudiants; *Doran*, autre ville, avec de grands magasins de blés taillés dans les rochers; *Djobla*, distinguée par ses rues pavées, ses 1,200 maisons, la plupart hautes et bien bâties, et ses fabriques de savon; *Taès* ou *Taas*, qui s'enorgueillit de ses mosquées.

Le Djebel indépendant comprend de grands cantons, entre autres le *Sahan*, dont *Saade* est le chef-lieu. On y trouve en abondance des fruits, des raisins, et de plus quelques mines de fer exploitées. Les habitants de cette province communiquent peu avec les étrangers; l'on croit que leur dialecte approche le plus de celui du Coran, livre dont cependant ils ne connaissent guère que le nom. Le *Nedjeran* est une vallée fertile, située entre des montagnes inaccessibles, où les défilés sont si étroits que deux chameaux ne peuvent y passer à la fois. Elle est habitée par les *Beni-Yam*, ancienne tribu qui ne s'est jamais soumise aux Wahabites. Les tanneries du Nedjeran sont célèbres dans toute l'Arabie.

Les cheïks sans nombre du pays de *Hachid-el-Bekil* ou du pays de *Kobail* forment une confédération très-redoutée de l'imam, et qui fournit des soldats à plusieurs États de l'Arabie. Ce pays est montagneux et s'étend entre le Nedjed et l'Yémen. Il se divise en plusieurs cantons, dont les principaux sont ceux de *Beni-Ali*, *Beni-Cheiar*, *Deiban* et *Ghoula-Ibn-Hosseïn*, dont les villes sont *Deifan*, à 50 kilomètres au nord de Saana; *Kharres*, *Debin*, à 100 kilomètres de la même ville, et *Barrad*, où se tient un marché important. *Chamir*, fortifiée et considérable, est enclavée avec son canton dans le pays de *Kobail*.

Dans la plaine ou le *Téhamah*, territoire qui borde la mer Rouge sur une longueur d'environ 800 kilomètres, et où il ne pleut presque jamais, il y a de petits États qui ont bravé la puissance de l'imam. Tel est celui d'*Aden*, ville très-anciennement célèbre par son commerce et la bonté de son port sur l'océan Indien; les géographes arabes en décrivent les relations étendues avec l'Inde et la Chine dans les douzième, treizième et quatorzième siècles; les richesses de l'Orient s'accumulaient alors sur une plage rocailleuse, sans eau, sans arbres. Aden, dévastée dans les guerres des Turcs et des Portugais, a en outre perdu son commerce lorsque l'imam de l'Yémen l'a rangée sous sa domination. Les Anglais s'en sont emparés en 1838 sous le plus futile prétexte, et en ont fait un dépôt de charbon pour les navires qui font le trajet de Suez dans l'Inde. C'est aussi un poste d'où ils observent et commandent l'entrée de la mer Rouge. Aden exporte de l'aloès, du café, de la nacre, des plumes d'autruche.

Moka, jadis une des villes les plus célèbres de l'Arabie, n'a plus rien de sa splendeur passée. Au commencement de 1834, les Bédouins en ont fait la conquête et ont vendu comme esclaves la plupart des habitants: aussi la ville est-elle aujourd'hui presque déserte; mais c'est à l'état de décadence où elle était tombée qu'il faut attribuer ses derniers désastres. On y fait néanmoins encore quelque commerce. La campagne qui l'environne est complètement nue; on y trouve des salines assez étendues. — *Beit-el-Fakih*, ville de 8,000 âmes, est aujourd'hui l'entrepôt d'une partie de l'Yémen: un fort en bon état la défend contre les excursions des Bédouins. — *Odeïda* passe pour une assez grande ville; elle est entourée de hautes murailles; ses maisons sont solides et bâties en pierres volcaniques; elle possède des bazars larges et spacieux, et on lui donne 25,000 habitants. Son port fait un commerce important, et c'est de là que s'exporte la plus grande quantité et les meilleures qualités du café de l'Arabie, bien que le commerce européen continue à s'approvisionner à Moka. Odeïda est gouvernée par ses propres cheïks, sous la protection de l'imam de Saana. — *Loheïa*, le port le plus septentrional de l'Yémen, est peu sûr pour les navires un peu forts. La mosquée, la douane, la demeure du gouverneur et les grands magasins à café sont les principaux édifices de cette ville, bâtie en bois et en torchis. — *Zebid* est, de toutes les cités du Téhamah, celle qui a le plus d'apparence, et passe pour la plus ancienne. Elle est bâtie en briques, a une école mahométane et une population de 7 à 8,000 âmes. Suivant une tradition des Arabes, elle a été détruite trois fois par des inondations, à l'exception du Mesjid-el-Djami (la Grande Mosquée), bel édifice avec un minaret octogone en pierre. Zebid est environnée de hautes murailles, surmontées de nombreuses tours percées de meurtrières.

A 25 ou 30 kilomètres de Moka, sur la route de Saana, on trouve *Mâchidj*, grand village de 8 à 900 habitants, célèbre par la quantité de jasmin qu'il produit, et dont les fleurs sont transportées journellement à la Mekke, où elles sont achetées avec empressement par les femmes. La mosquée de Mâchidj jouit d'une grande célébrité, comme ayant été un lieu de prédilection pour Ali, gendre de Mahomet; les Arabes croient qu'il y descend toutes les nuits sous une forme invisible pour y faire ses dévotions.

Parmi les nombreuses petites îles qui bordent la côte, celle de *Cameran* ou

Kamaran, fertile et malsaine, conserve un bel aqueduc construit par les Portugais, et possède un assez bon port.

Nous avons étudié le pays; jetons un coup d'œil rapide sur ceux qui l'habitent.

Les habitants de l'Arabie se partagent en deux classes : les Bédouins ou nomades, et les Arabes sédentaires. Les uns et les autres se divisent en un grand nombre de tribus. Le nom de *Bédouin* vient de *Bedouy*, qui signifie habitant de la plaine ou du désert : c'est dans le désert de Syrie qu'ils sont en plus grand nombre. Ils s'y distinguent en deux classes : celle qui, au printemps et en été, s'approche des cantons cultivés de la Syrie et les quitte l'hiver, et celle qui reste toute l'année dans le voisinage des terres en culture. Dans la première, dit Burckhardt, on compte les tribus des *A'nezé* ; dans la seconde, celles d'*Ahl-el-Schémal* et d'*Arab-el-Kebli*. Les *A'nezé* forment l'un des corps de Bédouins les plus puissants des déserts de l'Arabie ; la plupart ont embrassé la doctrine des Wahabites. Burckhardt pense que l'on peut évaluer leur nombre à environ 350,000 âmes. Les Arabes nommés *Ahl-el-Schémal*, c'est-à-dire *nations du nord*, campent en effet toute l'année, soit parmi les villages de la Syrie orientale, soit dans le désert depuis le Haourân jusqu'à Palmyre. Quant aux tribus du Hedjaz et de l'Yémen, un voyageur les partage en dix groupes principaux de Médine à Tafieh, pouvant lever 80,000 cavaliers ; en douze groupes principaux de Tafieh à l'Assir, pouvant lever 85,000 cavaliers ; en Bédouins de l'Assir, pouvant lever 45,000 cavaliers, etc. Il serait fastidieux d'énumérer les tribus de l'intérieur, dont les noms même sont à peine certains.

Les mœurs ont plus ou moins dégénéré chez l'Arabe sédentaire, tandis que l'*A'nezé* a conservé les mêmes lois et les mêmes coutumes dès la plus haute antiquité. Celui-ci reste rarement plus de trois ou quatre jours dans le même endroit. Les camps varient pour le nombre des tentes ; les plus petits en comprennent une dizaine, les plus grands en ont jusqu'à 800. Chaque père de famille plante sa lance à côté de sa tente, et attache par devant son cheval ou sa jument. Ses chameaux restent aussi à l'extérieur, ainsi que ses moutons et ses chèvres, confiés jour et nuit à la garde d'un berger. La tente porte chez les Bédouins le nom de maison (*béit*). Faite en poil de chèvre, elle est divisée en deux parties : l'appartement des hommes à gauche de l'entrée, et celui des femmes à droite. Sa hauteur est d'environ 7 pieds, sa longueur de 25 à 30, et sa largeur de 10 au plus. Tous les ustensiles de ménage consistent dans un moulin à blé ou à café, une plaque de fer pour cuire les galettes, une chaudière, une cafetière et quelques vases de terre ou de bois. Les plus riches ont des tapis ; les autres ont seulement des nattes de jonc. L'*A'nezé* le plus riche n'a qu'une tente, à moins qu'il n'en dresse une petite pour celle de ses femmes qu'il ne veut pas répudier et qui ne vit pas en bonne intelligence avec l'autre ; quelquefois aussi il prend avec lui la famille de son fils ou celle de son frère défunt, et place alors une ou deux tentes à côté de la sienne.

L'habillement des Bédouins consiste, pour l'été, en une chemise de grosse toile de coton, par-dessus laquelle les riches mettent une longue robe de soie ou de cotonnade ; la plupart n'ont cependant qu'un long manteau de laine ou de poil de chameau sur la chemise. Les cheiks en portent qui sont brodés en or et d'une grande valeur. Les Bédouins se coiffent d'un *keffîé*, mouchoir qu'ils roulent autour de leur tête, en laissant

tomber un bout par derrière et deux autres sur les épaules, de manière à préserver leur visage de la pluie, du vent ou du soleil ; autour du keffîé, une corde en poil de chameau fait le tour de la tête. Leurs cheveux, qu'ils ne rasent jamais, tombent par derrière en longues tresses noires. En hiver, ils mettent sur la chemise une pelisse faite de plusieurs peaux de mouton. Les femmes ont une large robe de cotonnade de couleur foncée, et sur la tête un mouchoir rouge pour les jeunes et noir pour les vieilles. Elles portent des anneaux d'argent aux oreilles et au nez ; dans quelques tribus, elles se tatouent les joues, la poitrine et les bras avec le jus de l'henné ; elles se teignent les ongles de rouge avec de l'antimoine ; elles se noircissent les paupières. Elles se couvrent le visage avec un voile de couleur foncée, qui est noué de manière à cacher le menton et la bouche. La plupart ont des bracelets et des colliers, soit en verroterie, soit en argent, et quelques-unes même des chaînes d'argent. En hiver comme en été, les hommes et les femmes sont nu-pieds, excepté dans les montagnes, où l'on a des chaussures en peau de mouton.

Les Bédouins, comme tous les peuples nomades, aiment la guerre, et ils la font avec courage. Ils ont pour armes un sabre courbe, un javelot, une lance, et ils manient également bien toutes ces armes, et surtout la lance, leur arme favorite. Cette lance est un bambou noueux, léger et élastique, de 4 à 4 mètres et demi de long, et terminé par un fer aigu. Ils la lancent ou la laissent glisser sans jamais s'en dessaisir. Le javelot est la seule arme qu'ils jettent de loin, et ils le lancent en le brandissant comme les Romains. Ils se servent aussi d'un fusil à mèche. Le cavalier qui n'a pas de lance se sert d'une masse. Les fantassins ont quelquefois un bouclier rond de 18 pouces de diamètre, fait en peau de bœuf sauvage et recouvert de lames de fer. La cotte de mailles est aussi en usage parmi eux ; enfin ils se coiffent d'un bonnet en fer, rarement orné de plumes. Ajoutons que les Arabes ignorent les premiers principes de la guerre ; leurs combats sont des mêlées sans ordre, dont les plus braves donnent le signal en se précipitant à toute bride sur l'ennemi, qui, de même que l'assaillant, fuit, revient, tourbillonne et disparaît dans le désert aussitôt qu'il rencontre une résistance qu'il ne peut vaincre immédiatement.

Les Bédouins peuvent avoir plusieurs femmes ; cependant la plupart n'en ont qu'une ; très-peu en ont deux, et il est infiniment rare qu'ils en aient quatre ; mais ils en changent fréquemment, et avec d'autant plus de facilité que le mari n'est pas obligé de dire pour quel motif il répudie sa femme ; il lui suffit de la renvoyer à sa famille en lui donnant une chamelle. La loi accorde aussi à la femme la faculté de se séparer de son mari ; si elle n'est pas heureuse avec lui, elle se réfugie chez ses parents, et l'époux ne peut la réclamer ; mais il peut l'empêcher de se remarier en refusant de prononcer la formule du divorce. Les formalités du mariage sont très-simples : un Arabe qui recherche une fille envoie dans la famille de celle-ci un ami qui la demande en son nom ; le père consulte sa fille ; si celle-ci y consent, et si le père répond affirmativement, l'union est arrêtée : ce sont les fiançailles ; jamais il n'est question de dot. Cinq ou six jours après, le futur porte à la tente du père de la fille un agneau qu'il égorge devant les témoins, et dès que le sang coule à terre, la cérémonie du mariage est accomplie ; les amis des deux familles ne songent plus qu'à se régaler et à se divertir. Peu de temps après le coucher du soleil, le nouvel époux se retire

dans une tente dressée pour lui à une certaine distance du camp ; la jeune fille court de la tente d'une amie à celle d'une autre, jusqu'à ce qu'enfin quelques femmes parviennent à la saisir et la conduisent en triomphe à la tente du mari.

Les Bédouins et tous les Arabes se regardent comme une nation libre, qui n'a d'autre maître que Dieu. Aussi le cheik le plus puissant n'a-t-il aucun pouvoir pour empêcher les querelles et arrêter l'anarchie qui divise les tribus. C'est donc une erreur de la part de quelques voyageurs de représenter ces cheiks ou *émirs*, ainsi qu'ils se qualifient eux-mêmes, comme des princes du désert. Leurs seules prérogatives consistent à conduire leur tribu à l'ennemi, à négocier les conditions de la paix ou de la guerre, à fixer le lieu où l'on doit camper, et à traiter les étrangers de distinction. Un cheik ne tire aucun revenu de sa tribu, et quelquefois même il est déposé par celle-ci et remplacé par un autre qui passe pour plus brave ou plus généreux. Cependant, autant qu'il est possible, on prend toujours le cheik dans la même famille.

« Les Arabes ont presque tous une petite stature, le corps maigre et anguleux, les jambes grêles, la peau brune et comme tannée, les cheveux d'un noir d'ébène ; mais ils sont faits en général dans les plus belles proportions. Ils ont la taille svelte, la tête ovale, le profil du visage presque droit, le front haut et bombé, le nez aquilin, les yeux noirs et bien fendus, le regard vif, mais doux, la bouche mince, mais dure, différents en cela des hommes de la race mongolique, dont la férocité est dans le regard, et l'expression humaine dans la bouche¹. » La gravité, considérée chez tous les peuples orientaux comme la qualité distinctive d'un homme bien élevé, paraît moins naturelle aux Arabes qu'aux Turcs. Si le brigandage est le métier avoué des nomades ou Bédouins, l'art de tromper y supplée dans les villes commerçantes. A côté de ces vices, nés de l'absence d'un gouvernement régulier, subsiste encore l'ancienne hospitalité patriarcale. On trouve dans quelques villages du Téhamah des maisons publiques où les voyageurs sont logés et nourris quelques jours sans rien payer. Quand les Arabes sont à table, ils invitent ceux qui surviennent à manger avec eux, qu'ils soient chrétiens ou mahométans, grands ou petits. Ils le disputent aux Persans en politesse ; ils baisent la main des personnes qui sont au-dessus d'eux en signe de respect.

L'Arabe est très-sobre. Les gens du peuple ne font qu'un repas de mauvais pain de *doura*, espèce de millet ; ils y joignent du lait de chameau, de l'huile, du beurre ou de la graisse ; l'eau pure étanche leur soif ; la viande est peu en usage ; celle du porc était défendue longtemps avant Mahomet. Pour le repas, on place de petites tables d'un pied de haut sur un large tapis ou sur des nattes où les personnes invitées s'asseyent. Les Arabes aiment passionnément la pâtisserie. On sait que leur liqueur favorite est le café. Les habitants de l'Yémen prennent rarement cette boisson, qu'ils regardent comme très-échauffante ; mais avec les cosses du café ils préparent une liqueur semblable au thé. Quoique interdites par la loi, les liqueurs spiritueuses ne sont point inconnues en Arabie. On fume quelquefois, ainsi que nous l'avons fait remarquer à propos du peuple nommé Assassins, une plante qui ressemble au chanvre, et produit une sorte d'ivresse.

La langue arabe ancienne semble se rapprocher de l'hébreu. Avant Mahomet il y

¹ Beaujour, *Voyage dans l'Empire Ottoman*.

avait deux dialectes principaux, celui des *Hamiarites* qui régnaient dans l'Yémen; et celui des *Koréischites*, qui était répandu aux environs de la Mekke; ce dernier, le moins pur et le moins agréable, triompha, grâce au Coran et aux victoires de Mahomet. Cette langue sacrée est enseignée dans les écoles d'après des règles invariables; c'est la seule qui serve aux lectures publiques faites dans les temples. La langue savante d'aujourd'hui, employée dans les discours solennels et parmi les gens instruits, n'en diffère pas quant à l'essence des mots et des constructions; mais cette conformité ne s'étend pas à l'arabe vulgaire, qui, comme toutes les langues très-répandues, a éprouvé des mélanges et des altérations. Non-seulement on parle tout autrement dans les montagnes de l'Yémen que dans le Téhamah, mais les gens distingués ont une prononciation difficile, et d'autres mots que les paysans pour exprimer différentes choses; et tous ces dialectes n'ont qu'un faible rapport avec celui des Bédouins. La différence est encore plus grande dans les provinces éloignées. C'est à la fusion de tant de dialectes que la langue arabe doit sa richesse en mots. On lit dans les livres qui en traitent, qu'elle n'a pas moins de 1000 noms pour exprimer *chameau*, et de 500 pour exprimer *lion*. La prononciation des Arabes du sud et de l'est paraît plus facile à un gosier européen que celle des Arabes d'Égypte et de Syrie. Les conquêtes des Arabes ont répandu leur langue au sud de la Méditerranée, depuis l'Égypte jusqu'au détroit de Gibraltar, et le long de l'océan Indien, du côté de l'île de Madagascar.

Quoique les sciences en Arabie se réduisent à quelques grossières notions de médecine et à des rêves d'astrologie, on ne peut pas méconnaître chez les Arabes ce génie ardent qui a répandu dans le Coran tant de tournures poétiques. La morale et la poésie sont encore les objets favoris de leurs études. Le pays de *Djof*, dans l'Yémen, produit beaucoup d'improvisateurs. Chez les Bédouins mêmes il existe un grand nombre de poètes qui se distinguent par leurs chants héroïques ou érotiques. Habités dès l'enfance à entendre ces chants, presque tous font leurs récits en prose rimée, tant la langue arabe est riche en rimes. Leurs contes sont pleins de charme et de naïveté: ils se les transmettent de bouche en bouche, et rarement par écrit. Après avoir brillé dans toutes les sciences, après avoir possédé, à l'époque où l'Occident était plongé dans les ténèbres de la barbarie, des astronomes, des mathématiciens, des historiens, des géographes, des médecins et des philosophes qui s'étaient instruits en lisant les écrits d'Aristote et de Platon, les Arabes ne possèdent plus qu'une instruction grossière. Les sciences ont presque entièrement été oubliées chez eux: leur astronomie n'est plus que de l'astrologie; les mathématiques se réduisent aux règles d'un arpentage grossier; leur histoire n'est plus qu'un tissu de fictions; leur géographie se réduit à ce qu'en ont laissé leurs anciens auteurs; leur médecine n'est plus qu'une sorte d'empirisme, et leur philosophie qu'un tissu d'argumentations sur le Coran.

L'éducation, quoique déchuée en Arabie, n'est point entièrement négligée; beaucoup de personnes, parmi les Arabes sédentaires, savent lire et écrire. Ceux d'un plus haut rang tiennent des instituteurs chez eux pour instruire leurs enfants et leurs jeunes esclaves. Communément une école est attachée à chaque mosquée; de pieuses fondations assurent l'entretien du maître et des enfants pauvres. Les grandes villes possèdent beaucoup d'autres écoles où la classe mitoyenne du peuple peut envoyer ses

enfants. Ils y apprennent à lire, à écrire, à compter. Les filles sont instruites séparément par des femmes. Dans quelques villes principales il y a des collèges pour l'astronomie, l'astrologie, la philosophie, la médecine. Le royaume d'Yémen a deux universités ou académies célèbres : l'une à Zébid pour les sunnites, et l'autre à Damar pour les zéidites. L'interprétation du Coran, l'histoire de Mahomet et des premiers califes forment les branches d'études les plus suivies.

Nous avons déjà donné quelques idées de l'état des arts et du commerce dans l'Yémen et dans l'Oman : ajoutons ici quelques remarques générales. Les arts sont à peu près ignorés en Arabie : le Coran proscrivant les images et les figures, on ne trouve parmi les Arabes ni peintres, ni sculpteurs, mais on y voit encore des architectes. On travaille bien l'or et l'argent dans l'Yémen ; néanmoins, la plus grande partie des ouvrages d'orfèvrerie se font par les Juifs et par les Banians ; la monnaie même est fabriquée à Sana par les premiers. L'art de l'horlogerie n'est ni avancé ni considéré. Celui de la musique est tout aussi négligé, du moins n'y entend-on que des tambours et des chalumeaux. Nous avons indiqué dans la description des villes les produits peu nombreux de l'industrie.

Les Arabes forment environ les sept huitièmes de la population de la péninsule. Les Juifs y sont répandus partout, et sont reconnaissables à leur habillement bleu et à leur petit bonnet ; les Banians, venus de l'Inde pour faire le commerce, habitent les villes maritimes : ils se distinguent, comme tous les Hindous, par un vêtement rouge ; des nègres se trouvent aussi dans les villes ; ils y servent comme esclaves ; cependant le Nedjed méridional en renferme quelques tribus particulières.

L'Arabie possède peut-être une population de 10 à 12,000,000 d'âmes, population peu considérable pour sa vaste étendue.

CHAPITRE SEPTIÈME.

PERSE.

§ I. HISTOIRE ET LIMITES. — La Perse, telle que nous allons la décrire, n'est plus ce qu'elle était sous les Sophis ou Sephis. Ses démembrements ont formé le royaume de *Kaboul* ou des *Afghans*, celui de *Hérat* ou le *Khorassan oriental*, et le *Bélouchistan* ; enfin dans ces derniers temps, le sort des armes lui a fait céder à la Russie la Géorgie et l'Arménie. Ce qui constitue aujourd'hui le royaume de Perse forme encore un vaste État, mais faible relativement à son étendue. Dans les temps anciens, nous voyons dans ce pays plusieurs nations indépendantes : les Perses au midi, les Ariens à l'est, les Mèdes au centre ; diverses hordes barbares, telles que les Hyrcaniens, les Parthes, les Cadusiens au nord. Les Mèdes subjuguèrent les Perses. Cinq siècles et demi avant Jésus-Christ, Cyrus délivra sa nation et la rendit maîtresse de toute l'Asie occidentale. On sait comment les Perses essayèrent d'envahir l'Europe, comment ils furent arrêtés par le dévouement héroïque des Grecs, comment ceux-ci, à leur tour, commandés par Alexandre, renversèrent la monarchie persane, comment, après la mort d'Alexandre, la discorde des vainqueurs fit naître une foule de royaumes.

La tribu guerrière des Parthes (vers l'an 248 avant J.-C.) s'empara alors des provinces qui forment la Perse moderne; pourtant les Grecs se maintinrent dans la Bactriane; mais les Scythes, ou plutôt des nations nouvelles qui avaient remplacé les Scythes, réunis aux Parthes, renversèrent le trône de la Bactriane. Les Parthes, sous leurs rois de la dynastie Aschkanienne, les Arsacides des auteurs grecs, balancèrent la puissance des Romains. Vers l'an 220 de J.-C., un nommé Ardchour enleva le pouvoir aux Parthes, et fonda la dynastie des Sassanides. L'empire persan, après avoir lutté contre celui de Constantinople, après avoir jeté un grand éclat sous le règne du sage Nouschirvan ou Khosrou I^{er}, plus connu sous le nom de Chosroès le Grand, subit le joug des Arabes et du mahométisme, vers l'an du Christ 636 ou 642, par la défaite d'Isdegerde à la bataille de Néhavend. Deux siècles après, le royaume de Perse se trouva rétabli dans le Khorassan, et après plusieurs révolutions il reprit sa première extension. En l'an 934, la maison de Bouiah parvint au trône; elle résidait à Chiraz. C'est à cette maison qu'appartient le célèbre Mahmoud, troisième ou quatrième prince de la dynastie des Ghaznevîdes, mais que l'on peut regarder comme en étant le fondateur, qui fit de la Perse un grand empire. Cet empire fut conquis par Togroul-beg, fondateur de la dynastie turque des Seldjoukides; puis la Perse, enveloppée dans les conquêtes de Djenghiz-Khan et de Tamerlan, respira sous la dynastie des Sophis, qui monta au trône en 1506. Chah-Abbas, surnommé le Grand, prit les rênes de l'empire en 1586, et gouverna près d'un demi-siècle avec éclat, quoique d'une manière tyrannique. Les Afghans conquièrent la Perse en 1722. Cet événement fut suivi, en 1736, de l'extinction de la maison des Sophis, et de l'élévation au trône impérial de Nadir, surnommé Thamas-Kouli-Khan. Ce chef féroce, mais habile et heureux, était né dans le Khorassan. Le 20 juin 1747, il fut tué après un règne de onze ans, qu'illustra surtout la rapide conquête de l'Hindoustan. La faiblesse des successeurs de Nadir-Chah, et l'affreuse guerre qui ensanglantait la Perse occidentale, permirent aux Afghans de fonder un nouvel empire, qui embrassait toute la Perse orientale, et dont nous parlerons plus loin. Quant à la partie occidentale de la Perse, elle jouit de quelque repos sous le gouvernement de Kerym-Khan, qui néanmoins ne prit point le titre de chah, se contentant de celui de vékil ou régent. Une nouvelle période de malheurs et de confusion suivit la mort de Kerym. Ses frères cherchèrent à s'emparer du pouvoir à l'exclusion de ses fils. Un prince du sang, Ali-Mourad, resta, en 1784, paisible possesseur du trône de Perse. Cependant, après la mort de Kerym, un eunuque, appelé Aga-Méhéméd-Khan, s'était emparé du Mazanderan, où il se rendit indépendant. En marchant contre lui, Ali-Mourad fit une chute de cheval, dont il mourut sur-le-champ. Son fils Djaafar prit le sceptre; mais il fut défait par Aga-Méhéméd à Yezd-Khast, et il se retira à Chiraz. En 1792, Aga-Méhéméd attaqua cette ville, où Djaafar périt dans une insurrection. Le vainqueur brisa le tombeau de Kerym et insulta à ses cendres. La valeur héroïque de Louthf-Ali, fils de Djaafar, balança en vain dans plusieurs combats désespérés la fortune de l'eunuque, qui enfin resta maître de toute la Perse occidentale. Il nomma pour son successeur son neveu Baba-Khan, qui depuis 1766 régna paisiblement sous le nom de Feth-Ali-Chah. Feth-Ali fit plusieurs guerres aux Russes; et, pour mieux défendre contre eux les provinces septentrionales, il établit sa résidence à Téhéran; mais il dut

subir les désastreux traités de Gulistan et de Turkmantchaï en 1813 et 1828, qui enlevèrent l'Arménie à la Perse, lui donnèrent l'Araxe pour frontière, et livrèrent la navigation de la mer Caspienne aux vaisseaux russes. Son petit-fils, Mohammed-Chah, occupe le trône depuis 1834.

La Perse est bornée au nord par la mer Caspienne, la Géorgie et les déserts des Turcomans; à l'ouest par la Turquie, au sud par le golfe Persique, dont l'imam de Mascate possède les côtes, à l'est par l'Afghanistan et le Béloutchistan. Sa plus grande longueur du nord au sud est d'environ 1,600 kilomètres, sa plus grande largeur de 1,400, et sa superficie doit être de 65,000 lieues géographiques carrées. Cette vaste étendue n'est point en rapport avec la population, qui n'est que de 12 millions d'habitants.

§ II. OROGRAPHIE ET HYDROGRAPHIE. — Tout le pays compris entre le Sind à l'est et le Tigre à l'ouest, ayant au sud la mer des Indes avec le golfe Persique, et au nord les plaines enfoncées qui s'étendent à l'orient de la mer Caspienne, peut être considéré comme un vaste plateau de 11 à 1200 mètres de hauteur moyenne, terminé sur les quatre faces par des escarpements plus ou moins abruptes, présentant parfois l'aspect de vastes gradins superposés et couronné sur plusieurs points, surtout dans les parties orientales, de chaînes et de groupes de montagnes d'une élévation beaucoup plus grande que la surface même du plateau. Ce plateau pris dans son ensemble est communément désigné sous le nom de plateau de l'*Irân*, parce qu'en effet le nom d'*Irân*, dans les monuments géographiques des anciennes nations médo-persanes, désignait à peu près toute l'étendue du pays qui s'étend du Tigre à l'Indus. La moitié occidentale du plateau est aujourd'hui occupée par le royaume de Perse, la moitié orientale par l'Afghanistan et le Béloutchistan. La partie qui forme plus particulièrement l'empire persan, n'est pas creusée par des vallées plus ou moins profondes; elle est presque partout unie ou hérissée de monticules isolés, soulevés par des feux souterrains à des hauteurs plus ou moins grandes, et qui semblent semés comme des îles au milieu de la mer. Quant aux escarpements ou cordons de montagnes qui l'entourent, et qui ne paraissent brisés que sur un petit nombre de points, ils forment une suite non interrompue de hauteurs présentant le plus souvent des sommets très-élevés, et dont l'ensemble se rattache au réseau Taurique¹. Le massif de l'Ararat doit être considéré comme l'origine de ces cordons de montagnes. De ce massif, en effet, se détache vers le sud un contre-fort principal qui sépare le lac de Van du lac d'Ourmiah, et, sous le nom de monts *Niphates*, se divise lui-même en deux chaînes. La première de ces deux chaînes forme au-dessus du lac d'Ourmiah la ceinture méridionale de l'Araxe, parcourt l'Azerbaïdjan de l'ouest à l'est, et a pour point culminant le mont *Savellan* (3,900 m.), voisin de la mer Caspienne. Ces montagnes bravèrent les armes d'Alexandre. De là, la chaîne se dirige du nord-ouest au sud-est, en contournant cette mer à travers le Ghilan et le Mazanderan, et en s'ouvrant pour laisser passer le Kizil-Ouzen; là était le mont *Alpous* des anciens, là sont aujourd'hui le mont *Elbourz* et le mont *Damavend*. Ce dernier, qui sépare le plateau de la Perse de l'ancienne Hyrcanie, présente un dôme élevé de 3,300 mètres qui se termine en un petit plateau, d'où s'échappent des

¹ *Annales des voyages*. — *Voyage dans l'Empire Ottoman*, par F. de Beaujour.

exhalaisons volcaniques. Dans cette partie de la chaîne se trouvent les *Portes* ou *Pylés Caspiennes*, percées à travers le mont Coronus et menant à la ville d'Hecatompyles, aujourd'hui Damaghan. Ce défilé a 40 kilomètres de long, ne laisse passage qu'à une voiture, et les anciens prétendaient qu'il avait été construit de main d'homme. De là, la chaîne continue à fléchir au sud-est, en jetant au nord des contre-forts qui se prolongent jusque sur l'Oxus; elle traverse le Khorassan, entre dans l'Afghanistan sous le nom de monts de *Ghourat* ou *Paropamisus*, se prolonge jusqu'à l'Hindou-koh, et forme par elle ou par ses contre-forts les bords extrêmes du plateau de l'Irân sur la vallée de l'Indus. Nous achèverons sa description dans l'Afghanistan.

La deuxième chaîne nous est déjà connue comme formant la ceinture orientale du bassin du Tigre, et sous les noms de monts *Médiques* et de monts *Zagros*. On y trouve près d'Hamadan le mont *Bisoutoun*, célèbre par ses bas-reliefs sculptés, et dont nous reparlerons. Elle traverse le Kourdistan, entre dans le Louristan, province persane, et prend le nom de monts *Elvend*; elle continue à se diriger au sud-est, prend dans le Farsistan le nom de *Bakhtyaris*, et comprend le pays où se trouvent Chiraz et les ruines de Persépolis. Cette chaîne ne fut franchie qu'avec beaucoup de peine par Alexandre, et dans le défilé qu'on appelle *Portes de Suse*. Elle se rapproche du golfe Persique, et quoiqu'une de ses branches semble se perdre dans le désert à l'est du lac Bakhtegan, elle paraît se joindre à celle qui sépare le Segistan ou l'ancienne Drangiane du Mekran ou de l'ancienne Gédrosie. Elle traverse ainsi le Béloutchistan, où nous en reparlerons, et, remontant au nord-est par les monts Brahouiks, elle va rejoindre, comme la première chaîne, l'Hindou-koh, et terminer ainsi la ceinture du plateau de l'Irân.

Cette ceinture est loin d'avoir la continuité et la régularité que nous venons de lui donner. Les montagnes de la Perse, suivant Olivier¹, ne semblent en quelque sorte former aucune chaîne suivie ni avoir de direction principale. Elles s'étendent sans ordre dans tous les sens, elles sont entassées les unes sur les autres et jetées comme au hasard; des groupes qui semblent former un commencement de chaînes se trouvent tout à coup interrompus par des plaines unies très-étendues et élevées; mais le plateau lui-même n'en a pas moins ses escarpements très-prononcés sur la mer Caspienne, le golfe Persique, l'Indus, etc. Presque toutes ces montagnes sont absolument dénuées de végétation: ce ne sont que des rochers nus et arides. Quand on traverse leurs sauvages escarpements ou les plaines désertes qui s'étendent à leurs pieds, on éprouve une impression de tristesse et de désolation profonde.

Un des caractères distinctifs du plateau de la Perse, c'est que les trois dixièmes sont occupés par des déserts salins et sablonneux. Le plus septentrional est celui de *Karakoum*, au nord du Khorassan; il est sablonneux. Celui qui sépare le Khorassan de l'Irak-Adjemi, nommé le *Grand Désert salé*, long de 520 kilomètres et large de 280, semble se joindre à ceux qui occupent tout le nord du pays de Kerman, la *Carmania deserta* des anciens. Il s'étend jusque dans l'Afghanistan, et se trouve limité à l'ouest, au nord et au sud par des collines de sable et d'argile semblables à nos dunes de France. Le sol est d'un jaune fauve, et semblable au limon du fond d'un bassin desséché; il est partout imprégné de sel mélangé de nitre, qui cristallise à sa sur-

¹ *Voyage dans l'Empire Ottoman et la Perse*, liv. V, chap. VII.

face, soit en plaques irrégulières, soit en aiguilles soyeuses qui ressemblent à de la neige nouvellement tombée. Cette couche de sel a quelquefois 30 à 35 centimètres d'épaisseur, et au-dessous d'elle on trouve souvent une eau saumâtre. Tout cela indique que ce désert était autrefois une mer qui communiquait, dit-on, par les brèches des monts Elbourz avec la mer Caspienne; il en reste les lacs Zareh et Hamoun dans l'Afghanistan ¹.

On compte en Perse plus de 30 lacs sans écoulement. Celui de *Bakhtegan*, dont les eaux sont salées, quoiqu'il recoive une infinité de rivières d'eau douce, paraît avoir environ 80 kilomètres de longueur et 240 kilomètres de circonférence. On y remarque plusieurs îles inhabitées, formées d'une roche calcaire recouverte d'une terre fertile en riches pâturages, où l'on fait paître l'hiver de nombreux troupeaux de moutons. Entre les plus hautes montagnes de l'Azerbaïdjan et de l'Arménie paraît le grand lac *Ourmiah*, qui a environ 120 kilomètres de long sur une largeur de moitié. Il est fortement salé. La crue des rivières qui s'y jettent fait hausser de 10 mètres le niveau de ses eaux. Des plages formées de coquillages semblent attester qu'il avait autrefois plus d'étendue au sud et au nord. Il s'abaisse quelquefois jusqu'à disparaître presque entièrement.

Les eaux courantes de la Perse suivent les pentes des deux principaux versants : celui de la mer Caspienne au nord et celui du golfe Persique au sud. L'Euphrate et le Tigre ne peuvent pas être comptés au nombre des rivières de la Perse; ils ne font que toucher une partie de sa frontière, le second sur une longueur de 140 kilomètres, et les deux, réunis sous le nom de Chat-el-Arab, sur une étendue de 160 kilomètres. Parmi celles qui versent leurs eaux dans le golfe Persique, la plus considérable est le *Kherkah*, appelé chez les anciens *Gyndes*, qui, après avoir arrosé le Kourdistan et le Khouzistan, et passé près des ruines de Suse, se jette dans le Chat-el-Arab, près de Bassorah, après un cours d'environ 560 kilomètres. Le *Karoun*, l'ancien *Eulæus* ou *Choaspes*, après s'être frayé un passage à travers les monts Bakhtyaris, se jette dans le Chat-el-Arab, en envoyant des dérivations directement dans le golfe Persique. Les autres rivières tombant dans ce golfe sont : le *Sita-Réglian*, appelé aussi *Jareu*, qui a une étendue de 300 kilomètres; le *Dir-Roud* ou *Roud-Sioud*, qui n'a que 260 kilomètres, etc. Parmi celles qui atteignent la mer Caspienne, il n'y en a qu'une qui ait un cours considérable : c'est le *Kizil-Ouzen*, le *Sefyd-roud* des Persans et le *Mardus* des anciens; depuis sa source dans les monts Kaplan-koh jusqu'à son embouchure, son cours est de 500 kilomètres; il précipite ses eaux rapides de cataracte en cataracte, à travers des ravins pittoresques.

Le plateau central de la Perse donne naissance à plusieurs rivières qui n'arrivent point à la mer, et qui s'écoulent soit dans des sables, soit dans des lacs. Le *Bend-émir*, célèbre sous le nom d'*Araxes* par le passage d'Alexandre, prend sa source au mont Zouh-Zerdeh, et va terminer son cours de 400 kilomètres de longueur dans le lac Bakhteghan. Ses eaux sont rapides, ses rives verdoyantes et ombragées, mais ses inondations sont fréquentes et dangereuses. Le *Zander-roud*, qui passe à Ispahan, après 250 kilomètres de cours, se perd dans une vallée gypseuse; le *Kerecht* passe à Téhéran et se perd dans des sables; il en est de même du *Karasou* qui passe à Koum,

¹ Notes de M. Jules Cloquet, médecin du chah de Perse.

du *Heri*, qui traverse le Khorassan, et, après 240 kilomètres de cours, se perd dans une vallée gypseuse.

§ III. GÉOLOGIE, CLIMAT, PRODUCTIONS. — Nous avons déjà fait observer que des plaines couvertes de sable et imprégnées de sel occupent une grande partie du sol de la Perse; la terre de ces plaines est en général une argile forte. Les montagnes paraissent être de nature calcaire. Les récifs qui bordent la côte du Mazanderan sont de granit. Les voyageurs modernes ont vu dans le *Zagros* une succession de rochers de grès, de rochers calcaires et de granit, semblables à ceux qu'on voit en général dans nos montagnes d'Europe.

La Perse est en général assez sujette aux tremblements de terre; dans le Ghilan et le Mazanderan, les secousses souterraines sont aussi violentes que fréquentes; les environs de Tauris, en 1721, éprouvèrent un des bouleversements les plus terribles dont il soit question dans l'histoire; enfin, dans les chaînes les plus méridionales du Farsistan et du Laristan, on a eu des exemples récents de tremblements de terre.

Dans la chaîne qui forme la limite occidentale de la Perse, il existe des mines, mais elles sont négligées faute de bois. On exploite une mine d'argent à l'est de Tauris, une de cuivre dans les montagnes de Talidj, et l'Azerbaïdjan a de riches mines de fer, dont on tire de grands produits. Les montagnes des environs de Tauris renferment encore du jaspé et du marbre blanc; dans celles de l'Irak-Adjemi, on trouve un grand nombre de sources minérales; d'autres montagnes de l'intérieur renferment des mines d'or, d'argent, de cuivre et de fer. Sur le territoire de Minab, il existe une des plus riches soufrières que l'on connaisse. Le mont Houben-koh, dans le Khouzistan, est célèbre par ses grandes exploitations de sulfure de fer. Les plaines du Farsistan sont imprégnées de sel et de salpêtre. Le bitume et le naphte se trouvent dans la contrée riveraine du Tigre; on les emploie dans le ciment, dans la poterie, et comme huile à brûler. C'est dans le Khorassan que l'on recueille les plus belles turquoises.

« L'empire de mon père, disait le jeune Cyrus à Xénophon, est si grand que l'on y meurt de froid à une extrémité, tandis qu'on y étouffe de chaleur à l'autre. » Ce portrait convient encore aujourd'hui à la Perse, comprise entre le 2° et le 3° degré de latitude. On doit y distinguer trois climats principaux. Les côtes de la mer Caspienne, d'autant plus basses que le niveau de cette mer elle-même est plus bas que celui de l'Océan, éprouvent en été des chaleurs plus fortes et plus durables que celles des Indes occidentales. L'hiver y est très-doux, grâce aux vents tempérés qui viennent de la mer; mais dans l'une ou l'autre saison il y règne une humidité excessive. Ceci est surtout vrai pour le Ghilan et le Mazanderan; mais dans l'Azerbaïdjan l'hiver est très-rigoureux, et le thermomètre descend jusqu'à 25°. Le plateau central offre le second climat. Environnée de montagnes qui en partie conservent des neiges éternelles, cette région, depuis Kandahar jusqu'à Ispahan, éprouve tour à tour des étés excessivement chauds et des hivers extrêmement rigoureux. Depuis mars jusqu'en mai, les grands vents y sont fréquents; mais depuis ce moment jusqu'en septembre, l'air est serein et rafraîchi par la brise de la nuit. Depuis septembre jusqu'en novembre, les vents dominent encore; l'air y est généralement d'une siccité extrême; les orages y sont très-rares. Ce climat général souffre des modifications locales; le Farsistan, et surtout la vallée de Chiraz, est également à l'abri des chaleurs excessives et des

froids rigoureux ; les montagnes du Kourdistan doivent à leur élévation et à l'épaisseur de leurs forêts une température plus humide et plus égale. Tout change de face en descendant du plateau central vers les rivages du golfe Persique : le vent brûlant, le *samoum*, suffoque quelquefois le voyageur imprudent ; c'est le pays que les Persans appellent *Guermsir* ou région de la chaleur.

Le Kerman, province stérile, excepté dans les localités où l'on peut faire des irrigations, est pourtant fertile en toute espèce de fruits, principalement en dattes renommées, en raisins très-gros, et dont on fait un vin excellent. On y cultive la rose, dont on fait une essence très-recherchée. Les bois y fournissent une gomme très-estimée. Quoique le Farsistan semble avoir perdu une grande partie des forêts qui jadis en revêtaient toutes les montagnes, les vallées de Chiraz ont encore des platanes, des azeroliers, des saules pleureurs et des peupliers d'une hauteur extraordinaire. Parmi ces beaux arbres, l'anémone étale ses teintes de bleu et d'écarlate ; le jasmin y joint sa piquante blancheur ; l'*hypericon heterophyllum* répand son odeur agréable ; les tulipes, les renoncules émaillent les prés. Cette province produit d'excellents fruits, du bon vin, du raisin délicieux et du tabac fort estimé ; elle passe pour produire le cactus qui nourrit la cochenille, et une grande quantité de roses qui alimentent les fabriques d'essence de Chiraz. Le Khorassan est une des plus belles et des plus agréables provinces de la Perse ; on cite comme l'une des plus délicieuses la vallée de Nichapour. Le climat y est très-varié : pendant que les montagnes se couvrent de neiges pendant l'hiver, la pluie inonde les plaines. L'été est chaud et sec ; mais à une chaleur presque insupportable pendant le jour succèdent des nuits fraîches et des rosées abondantes. La plupart des arbres fruitiers de l'Europe méridionale croissent dans cette province. On y recueille un grand nombre de plantes médicinales, ainsi que de la manne et de la gomme adragant. Dans le Khouzistan, l'été est tellement chaud, surtout au milieu des plaines et des vallées, que les habitants sont obligés de se retirer dans les montagnes ; sur la côte, la chaleur est tempérée par les brises de mer ; dans quelques plaines, l'air est malsain et l'eau fort rare ; d'autres sont ravagées par le terrible vent du samoum, qui y porte la désolation et la mort. Les plaines élevées de la Perse centrale se couvrent de plantes salines, entre autres du *staticé* de Tatarie. Cependant quelques-unes de ces plaines découvertes offrent encore les riches pâturages qui nourrissaient autrefois les seuls chevaux dignes de servir de monture au Grand Roi. Les forêts reprennent de la vigueur dans le Ghilan et le Mazanderan, vers les humides bords de la mer Caspienne ; le séjour d'une neige abondante sur les montagnes, et un printemps très-prolongé au pied septentrional de cette chaîne, y favorisent la végétation. Ce sont les plus fertiles provinces de la Perse en grains et en pâturages, et elles sont le grenier de cet empire. L'air chaud et humide permet même à la canne à sucre de végéter. En grim pant à travers des bosquets d'églantiers et de chèvrefeuil les, sur les flancs inégaux et pittoresques des collines, les voyageurs se voient entourés d'acacias, de chênes, de tilleuls et de châtaigniers ; au-dessus d'eux, les cimes des montagnes se couronnent de cèdres, de cyprès et d'autres espèces de pins. Le sumac, dont la propriété astringente est si utile à la teinture et à l'art du tanneur, y croît en abondance ; le frêne, qui produit la manne, *fraxinus ornus*, n'y est pas moins commun. Excepté dans ces deux provinces, la Perse possède peu de terres propres à

l'agriculture. Dans les parties centrales et méridionales, l'argile dure et sèche succède aux stériles rochers. Ce sol exige des irrigations artificielles ; malheureusement un des stratagèmes le plus souvent employés dans les guerres civiles de la Perse, c'est de détruire les canaux pour couper l'eau à l'ennemi. A peine cultive-t-on aujourd'hui la vingtième partie du pays. Le grain le plus commun est le froment, qui y est excellent ; mais le riz est regardé par les Persans comme la nourriture la plus délicieuse ; il vient généralement dans le nord, où sont les provinces les mieux arrosées. On y sème aussi l'orge et le millet, mais extrêmement peu d'avoine. Les charrues sont petites, et ne servent qu'à gratter la terre : elles sont conduites par des bœufs maigres. La Perse se console par la beauté de ses fruits. Il y a vingt sortes de melons ; les meilleurs viennent dans le Khorassan ; ce fruit y est extrêmement gros, succulent et salubre. Les fruits les plus estimés de l'Europe passent pour avoir été apportés de la Perse : tels sont la figue, la grenade, la mûre, l'amande, la pêche. Les orangers sont énormes dans le Farsistan et le Mazanderan : on les trouve dans les parties abritées des montagnes ; ailleurs on ne les cultive qu'en serres. La chaleur réfléchie par le sable est particulièrement favorable, dans certaines provinces, à la culture du citronnier. La vigne étale en Perse toutes ses richesses. Il y a entre autres trois sortes de vins qui sont excellents : celui de Chiraz, comme le meilleur, est gardé pour le roi et pour les grands de la cour ; celui d'Yezd est fort délicat, et on le transporte à Lar et Ormus ; celui d'Ispahan se distingue par sa douceur et par sa force.

Parmi les plantes et végétaux utiles aux manufactures, la Perse produit des mûriers et de la soie, qui viennent principalement sur les bords de la mer Caspienne, du lin, du chanvre, du tabac, du sésame, du coton, du safran, de la térébenthine, du mastic, des gommés, des noix de galle. De toutes les provinces, celle de Mazanderan fournit seule de l'huile d'olive. On prétend que la Perse produit tous les ans 20,000 balles de soie, pesant chacune 216 livres. On n'en emploie pas plus de mille dans le pays ; le reste se vend en Turquie, dans les Indes, aux Russes. Le pavot, qui donne de l'opium, la manne, et même la rhubarbe, sont comptés parmi les objets d'exportation. Les chevaux persans passent pour les plus beaux et les mieux faits de l'Orient, bien qu'ils le cèdent en vitesse aux chevaux arabes. Ils sont plus hauts que ceux d'Angleterre ; ils ont la tête petite, les jambes délicates et le corps bien proportionné ; ils sont doux, très-laborieux, vifs et légers. Les mulets sont très-recherchés. L'âne y ressemble à celui d'Europe, mais on en a importé d'Arabie une race qui est excellente ; elle est leste, vive et adroite ; son poil est doux, sa tête haute. Le chameau y est commun. Les chèvres du Kerman rivalisent avec celles du Thibet. Le bétail de la Perse ressemble à celui d'Europe. Les moutons y traînent une queue qui pèse plus de 30 livres. De nombreux troupeaux paissent dans les provinces septentrionales. Quelques forêts contiennent des daims et des antilopes, des zèbres et des renards. Le lièvre se niche en grande quantité dans les friches ; dans les bois sombres, principalement dans les forêts du Ghilan et du Mazanderan, se cachent le sanglier, l'ours, l'hyène, le lion, et, suivant quelques-uns, le tigre de la petite espèce. Le chat caspien, l'*ahou* ou *cervus pygargus*, plus grand que les daims, et d'autres animaux particuliers, demeurent dans les déserts et les forêts voisines de la mer Caspienne. Une espèce distincte d'écureuil porte le nom de la Perse. Le sanglier est très-féroce ; l'âne sauvage habite

les déserts du centre; l'hyène et le chacal, les provinces du sud. La mer Caspienne donne de l'esturgeon et une sorte de carpe délicate.

§ IV. DESCRIPTION DES PROVINCES ET DES VILLES. — La Perse est partagée en ce moment en douze grandes divisions territoriales dont l'administration est confiée à des gouverneurs qui prélèvent les impôts, fournissent les recrues aux armées, etc. Ces douze provinces, dont l'étendue territoriale change suivant le caprice du souverain, sont : 1° l'Azerbaïdjan, capitale Tauris; 2° le Ghilan, capitale Recht; 3° le Mazanderan, capitale Balfrouch; 4° le Tabaristan, capitale Damavend; 5° l'Irak-Adjemi, capitale Téhéran; 6° le Farsistan, capitale Chiraz; 7° le Laristan, capitale Lar; 8° le Kerman, capitale Kerman; 9° le Kouhistan, capitale Cheheristan; 10° le Khorassan, capitale Mechech; 11° le Khouddistan, capitale Kirmanchah; 12° le Khouzistan, capitale Chouchter.

La vaste province d'*Irak-Adjemi*, qui répond à peu près à la grande Médie des anciens, tire son nom, dit-on, du premier fondateur de la monarchie persane, le *Djemchyd* des Orientaux, et l'*Achéménès* des Grecs. Elle occupe sur une longueur de plus de 800 kilomètres et sur une largeur de 400, une grande partie du plateau central. Sur sa frontière méridionale, nous trouvons *Ispahan*, appelée chez les anciens *Aspadana*. Cette immense ville, située dans une grande plaine qu'arrose le Zander-Roud, à laquelle Chardin donne 48 kilomètres de tour, qui alors pouvait contenir 600,000 habitants, que les Persans appelaient la moitié de l'univers, n'est plus aujourd'hui que l'ombre d'elle-même depuis qu'elle a cessé d'être le séjour des monarques de la Perse, et l'étendue de ses ruines atteste presque seule sa grandeur passée. Son commerce est à peu près détruit, ses bazars abandonnés, ses maisons désertes, et la population est réduite à 60,000 habitants. On y remarque la belle mosquée de l'At-Méidan, dont l'intérieur est bien conservé, et dont les deux minarets gigantesques dominent la contrée. Quant à l'At-Méidan lui-même, grande place qui servait aux courses de chevaux et aux rassemblements de troupes, il est désert, et ses palais, qui témoignent de la grandeur de Chah-Abbas, sont abandonnés ou en ruines. On remarque encore à Ispahan trois magnifiques allées de platanes séculaires : à l'extrémité de l'une d'elles était le faubourg de *Djoulfâ*, qui comptait jadis 70,000 chrétiens, et qui n'a plus aujourd'hui que 2,000 Arméniens ou catholiques. Il est séparé de la ville par le Zander-Roud, que l'on traverse sur un beau pont de 300 mètres. L'industrie d'Ispahan consiste en fabriques d'étoffes de coton, de soieries, d'armes, de cuirs, etc. Ses environs sont fertiles et bien cultivés.

En sortant de cette ville, on trouve d'abord *Moustchukher*, grand village près duquel, en 1729, Nadir-Chah remporta sur les Afghans la victoire qui les chassa de la Perse; puis *Kachan*, ville de 20,000 habitants, qui a 4 kilomètres de longueur, et pour défense une vieille muraille; ses mosquées, ses caravansérails, ses bains, le palais construit par Chah-Abbas, sont remarquables ainsi que son principal *medresseh*. Son commerce était autrefois très-actif. Elle fabrique encore des soies brochées, des satins, des velours, des châles, des cotonnades; mais son industrie principale consiste en ustensiles, objets et bijoux de cuivre, la plupart ciselés, gravés, émaillés avec une rare élégance. On arrive ensuite à *Koum*, l'antique *Choana*, ville très-grande, mais qui ne s'est pas entièrement relevée de ses ruines depuis sa destruction en 1722 par les

Afghans. Son principal édifice est une ancienne mosquée, dont la coupole, très-élevée, est entièrement dorée. Cette ville est un lieu de pèlerinage visité chaque année par plusieurs milliers de pèlerins, attirés par les nombreux tombeaux de rois et de saints personnages musulmans qu'elle renferme. Le plus riche et le plus vénéré est le mausolée de Fatmé (Massuma la Pure), fille de l'imam Riza, et petite-fille d'Ali. Il est tout revêtu de marbre, de mosaïque et d'or, et entouré d'une énorme grille d'argent massif, dans l'enceinte de laquelle les dévots persans déposent les plus riches offrandes. La coupole a été couverte de lames d'or par Feth-Ali, qui a son tombeau à Koum, ainsi que Abbas II et d'autres souverains. Koum n'a d'autre industrie que quelques fabriques de savon et de poteries communes; elle est baignée par le Karasou. Sa population est de 10 à 12,000 habitants. Les environs abondent en froment et coton, mais les eaux sont saumâtres.

Téhéran, capitale de la Perse, est située dans une plaine basse, au pied des monts du Mazanderan, sur un ruisseau affluent du Kerecht. Elle n'est pas ancienne, quoiqu'elle fût déjà importante sous Abbas le Grand, mais elle a pris une grande extension depuis qu'elle est devenue la résidence des chahs. Elle est loin néanmoins de justifier son titre de capitale, car elle manque d'eau, est très-sale, et devient malsaine et inhabitable dans l'été, à cause des chaleurs intolérables, qui font camper la population sous des tentes dans les plaines voisines. La ville est carrée et a 4 ou 5 kilomètres de circuit, mais tout cet espace n'est pas rempli. Au milieu est une vaste enceinte qui renferme le palais du roi, palais très-grand et d'une richesse fastueuse. On y compte encore 7 mosquées, 4 medresseh, des bains nombreux; mais aucun de ces édifices n'est remarquable. Toutes les maisons sont bâties en terre. Dans les environs est le *Kasr-el-Kadjar*, palais d'été du roi et de la cour, qui est regardé avec raison comme le plus remarquable monument de la Perse par son étendue, ses détails d'architecture et la richesse de ses ornements intérieurs.

Au sud-est de Téhéran on trouve les vastes ruines de *Reï*, qui est l'ancienne *Rhagæ* ou *Rhagès*, à 2,000 stades à l'est d'Ecbatana ou Hamadan, et à 500 des Portes Caspiennes. C'est à Rhagès que se passa l'histoire de Tobie, racontée dans la Bible, et que naquirent le calife Haroun-al-Raschyd et le médecin Al-Rhazès. Cette ville fut détruite par les Tatars sous le règne de Djenghiz-Khan. Au huitième siècle elle passait pour une des plus grandes de l'Asie; on y voit d'immenses débris, trois tours énormes, une belle mosquée et le tombeau d'un saint mahométan.

En se dirigeant de Téhéran vers le nord-ouest, on arrive aux villes de Kazbîn, Sultaniéh et Zenghian. *Kasbîn* est, comme Téhéran, de forme carrée, mais plus grande et beaucoup moins peuplée: on ne porte le nombre de ses habitants qu'à 30 ou 40,000. Sa fondation remonte au huitième siècle, et on l'attribue à Haroun. Au seizième siècle, Chah-Thamas en fit sa capitale, et elle garda ce titre jusqu'à l'époque où Abbas le Grand transféra sa résidence à Ispahan. Elle a conservé le surnom de *Dar-el-Sultanet*, siège de la royauté. Après avoir été dépeuplée par les tremblements de terre et les guerres, elle s'est peu à peu relevée par le commerce. On y remarque un ancien palais des rois, sa grande mosquée, le tombeau de l'imam Hussein, ses citernes alimentées par des canaux souterrains et qui sont de vrais monuments. Ses bazars sont immenses. On fabrique dans cette ville des armes blanches célèbres et de la vais-

selle de cuivre qui est aussi renommée. Elle a une grande importance militaire, parce qu'elle se trouve à l'entrée des défilés qui conduisent dans le Ghilan, ou des Portes Caspiennes. Elle est bâtie sur la pente méridionale des monts Elbourz, dans une large vallée bien cultivée en vignes et en fruits. La chaleur y est insupportable et la poussière suffocante. C'est la patrie du fabuliste Lokman et du géographe Ham-el-Oullah.

Sultaniéh, ancienne capitale des Mongols de Perse, ne se compose que d'une quarantaine de maisons dispersées au milieu de ruines qui surprennent, non par une haute antiquité, mais par l'étendue immense du terrain qu'elles occupent. Ses environs offrent des prairies arrosées par un grand nombre de canaux qu'alimente une rivière qui va se perdre dans le Kizil-Ouzen. La plaine est dominée par une vaste tente dans laquelle le roi vient se fixer chaque année à l'époque où il doit passer son armée en revue. Cette plaine, de forme ovale, a 30 à 35 kilomètres de longueur de l'est à l'ouest; la verdure qui la couvre forme un singulier contraste avec les collines pelées et stériles qui l'entourent, et d'où découlent les sources qui la fertilisent.

Zenghian, à deux journées de marche de Sultaniéh, est une ville de médiocre importance située au fond d'une grande plaine. Elle renferme une grande mosquée, de vastes bazars, et les débris d'un magnifique palais. Elle est entourée de vergers dont les fruits sont très-renommés. On évalue sa population à 15,000 âmes.

Hamadan est par sa situation une des plus belles villes de la Perse : elle est placée à l'extrémité occidentale du plateau, sur le revers oriental des monts Elvend. Elle est mal bâtie; mais ses maisons, entrecoupées de jardins arrosés par des sources nombreuses, la plaine fertile et verdoyante où elle est située, forment un ensemble très-agréable. Elle possède le tombeau d'Avicenne, et ceux des poètes persans Attar et Aboul-Hasif. Les Juifs, qui sont en grand nombre dans cette ville, prétendent y avoir retrouvé le tombeau d'Esther et de Mardochée. Ce lieu est un objet de dévotion pour eux, et ils y vont en pèlerinage de tous les points de la Perse. Tandis que quelques voyageurs (Ker Porter) évaluent la population d'Hamadan à 45 ou 50,000 âmes, Beaujour ne lui en donne que 10 à 12,000, et M. Flandin, qui l'a visitée en 1840, 4 à 5,000 seulement. Ses principaux édifices consistent en plusieurs belles mosquées. Elle doit son état florissant à ses tanneries et à ses fabriques de tapis. De vastes ruines, que l'on remarque hors de son enceinte à moitié écroulée, sont reconnues aujourd'hui pour celles d'*Ecbatane*, cette superbe capitale de la Médie, dont les anciens, et principalement Hérodote et Polybe, nous ont laissé de si brillantes descriptions.

En passant le mont Elvend, qui est au sud-ouest d'Hamadan, on trouve le mont *Bisoutoun*, mont pyramidal, noir, sauvage, et un des sommets les plus élevés de la chaîne; les environs sont parsemés de ruines, qui portent encore des traces de feu, ce qui ferait croire qu'un incendie a détruit les villes ou les palais construits autrefois dans cette contrée. On retrouve encore des débris de colonnes, de chapiteaux ornés de sculptures, des plaques de marbre couvertes d'inscriptions koufiques. Sur la face orientale de la montagne et dans ses rochers sont sculptés deux bas-reliefs : l'un n'a pas moins de 12 mètres de longueur, mais les personnages ont été à peu près détruits par le temps et par la main des hommes; l'autre, placé dans un angle rentrant à une assez grande hauteur, est mieux conservé, et représente neuf prisonniers

de costumes différents amenés devant un personnage assis sur un trône. Sur la face méridionale se trouvent les célèbres grottes sculptées nommées *Takht-i-Roustam* (Trône de Roustam). Ce Roustam est une sorte d'Hercule de la mythologie persane et qui ne paraît autre que le grand Chosroës. Les grottes sont taillées dans une roche calcaire de couleur grise. Dans la plus grande, qui a 100 mètres de superficie, on remarque une figure colossale à cheval au-dessus de laquelle sont trois personnages également plus grands que nature; sur les parois latérales sont deux grandes chasses exécutées avec un soin remarquable¹.

Kirmanchah, chef-lieu du Kourdistan persan, est entouré d'un mur très-épais, en briques, flanqué de tours rondes, et précédé d'un fossé profond. Les rues sont étroites, tortueuses, mal pavées et sales, les maisons basses et bâties en torchis comme dans le reste de la Perse. Son commerce est à peu près nul, et elle n'est animée que par les pèlerins, qui se rendent à Kerbelah ou en reviennent. Il y passe fréquemment de nombreuses caravanes chargées de lourds fardeaux, mais les caisses longues et étroites ne renferment que des cadavres embaumés que l'on porte en terre sainte auprès de la tombe de l'imam Hussein, à Kerbelah, près de Bagdad.

Au nord de Kirmanchah, et à l'occident d'Hamadan et de Sultaniéh, s'élève une contrée montagneuse, où jamais les ardeurs de l'été ne fanent les gazons ni le feuillage; contrée où habite le libre Kourde avec sa tente et son troupeau. Il n'y passe aucune route fréquentée. Les neiges restent sur les montagnes au mois d'août. Des bois, des vergers, des champs cultivés, des pâturages occupent de profondes vallées. Les villages sont pour la plupart bâtis sur les sommets des montagnes. *Sennek*, ville principale des Kourdes, renferme 3,000 maisons et une église nestorienne; elle est environnée de belles cultures. Tout le pays peut fournir 20,000 cavaliers, et se gouverne par ses propres chefs. Il y a des tribus entièrement indépendantes.

Nous connaissons mieux l'*Azerbaïdjan*, qui est l'*Atropatène* des anciens; ces noms signifient *pays du feu*, parce que le culte du feu ou de Zoroastre y a pris naissance. C'est un pays montueux, âpre et froid, mais parsemé de vallées très-fertiles en grains, en fruits et en garance. Le sol est en général composé d'une sorte d'argile salée, et les sources contractent bientôt un goût saumâtre qui empêche qu'on puisse se servir de leurs eaux. La population est, dit-on, de 700,000 habitants, musulmans et arméniens.

On y trouve pour ville principale *Tauris*, que les Persans nomment *Tabriz* (Chasse-fièvre), parce qu'elle a été fondée ou reconstruite par Zobéide, femme du calife Haroun, qui s'y guérit de la fièvre. C'est la ville la plus importante, la plus forte, la plus commerçante de la Perse et sa grande voie de communication avec l'Occident. On y compte, dit-on, 150,000 habitants. Elle est située dans une grande plaine que borne le lac Ourmiah, et qu'arrose le Spin-Tchaï, sur les dernières pentes du mont Sahand. Son territoire est très-fertile et salubre, mais très-froid à cause de l'élévation générale du pays et des neiges qui couvrent les montagnes voisines pendant neuf mois de l'année. Cette ville, ayant été souvent ravagée par les tremblements de terre et la guerre, n'est pas belle, ne renferme que des maisons basses, et a peu de monuments remarquables : ses mosquées sont des édifices vulgaires, ainsi que ses bazars; mais

¹ Voir le *Voyage en Perse* de MM. Flandin et Coste.

ceux-ci sont très-vastes, parfaitement fournis et merveilleusement animés. Elle est fermée par une double enceinte crénelée, flanquée de tours avec bastions et fossés, et défendue par une citadelle que dominent les hauteurs environnantes, et qui renferme un arsenal organisé à l'européenne. C'est la clef de la Perse du côté de la Russie et de la Turquie, et sa possession par des armées occidentales suffirait probablement pour assurer la conquête de tout l'empire. Là réside l'*émir nizam*, général de l'armée régulière de la Perse. Au delà de ses murs s'étendent de vastes faubourgs entremêlés de vergers et traversés par des cours d'eau. Tauris est l'entrepôt de tout le commerce de la Perse, de la Boukharie, de l'Afghanistan, etc., avec l'Europe; c'est par Trébizonde, et malgré seize jours de marche dans un pays montueux, froid et presque sauvage, que les marchandises européennes lui arrivent; elle en reçoit annuellement pour 40 millions, dont plus de la moitié de l'Angleterre, et consistant principalement en cotonnades, draps, cuirs, etc. Les marchandises de la Russie lui viennent par le Caucase ou la mer Caspienne. En échange elle envoie un million de kilogrammes de soies grêges, du tabac de Chiraz, de la noix de galle, de l'opium, de la cire, de l'indigo, du coton, des plantes tinctoriales, etc. Le commerce est presque entièrement entre les mains de négociants arméniens et géorgiens.

La partie sud-ouest de l'Azerbaïdjan est presque entièrement comprise dans le bassin du lac *Ourmiah*. A une lieue de la côte occidentale s'élève, entre des montagnes escarpées, la ville qui donne son nom au lac et qui passe pour être la patrie de Zoroastre; l'hiver y règne pendant neuf mois. *Maragha*, ville de 8,000 âmes, est grande et passe pour une des principales places fortes de la Perse; on y remarque de vastes souterrains taillés dans le roc. *Selmas*, entourée de jardins délicieux, et renfermant 10,000 individus en partie nestoriens, possède des sources d'eaux sulfureuses. La ville de *Khoi* a des fortifications. On n'y voit pas un grand nombre de mosquées ni de maisons considérables; mais les rues sont ombragées d'arbres; l'on y trouve un assez beau caravansérail, et l'on y fabrique des bas. On peut évaluer à 15,000 âmes la population de cette ville, dont les habitants se disent d'origine tatare. Son territoire est un des plus fertiles de la Perse. A 48 kilomètres au nord-ouest de Tauris, *Marend*, l'antique *Morunda*, peuplée de 5 à 6,000 âmes, est moins une ville qu'une réunion de plusieurs villages dont les maisons sont séparées par de grands vergers. La partie nord-ouest de l'Azerbaïdjan est formée par le bassin du Karasou, rivière qui s'écoule dans l'Araxe. On y trouve la ville d'*Ardebil*, qui a de médiocres fortifications. Elle est en vénération chez les Persans, parce qu'elle renferme les tombeaux de Sefi, chef de la dynastie des Sophis, et ceux de plusieurs princes de cette race. Avant la dernière guerre contre les Russes, elle possédait une riche collection de manuscrits de l'Orient qui sont aujourd'hui dans la bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg.

A l'est de l'Arménie et de l'Azerbaïdjan, au sud du Chirvan, s'étend la fertile, riante, mais humide et malsaine province de *Ghilan*. Les chaleurs élèvent sur les rizières et les marécages des vapeurs qui occasionnent des fièvres presque générales. Le printemps dure plusieurs mois : c'est la saison la plus saine de l'année. Le sol produit du chanvre, du houblon, et presque toutes sortes de fruits : les oranges, les limons, les pêches et les grenades y abondent. Ici, comme aux bords du Mississipi, les lianes étouffent les chênes, les ormes, les frênes, sous le luxe de leur végétation parasite.

Les ceps de vignes s'attachent aussi aux arbres, et croissent naturellement sur les montagnes; mais, faute de culture, le raisin n'est pas bon pour faire du vin. La principale production est la soie. Les Ghilaniennes ont les yeux bleus, les cheveux blonds, la figure petite et les traits délicats, ainsi que la taille. Leurs enfants sont très-beaux dans leur bas âge, mais les mâles changent en grandissant. « Les hommes sont maigres, sales et à demi sauvages, dit le général Trézel. Ils sont dans l'usage de marcher toujours armés de carabines, ou au moins d'un épieu et d'un couteau suspendu à la ceinture, à la manière des Géorgiens. Un grand ne sort pas de ses domaines sans être accompagné d'un bon nombre de fusiliers qui chassent le sanglier chemin faisant. Ils tirent juste et sont fort lestes. » La superficie du Ghilan est d'environ 600 lieues carrées, et sa population de 50,000 familles.

Parmi les villes, on remarque *Recht*, capitale de la province, située à 8 kilomètres de la mer, dans le canton qui produit la meilleure soie. Cette ville peut avoir 3,000 maisons, dont les trois quarts sont éparses au milieu des arbres. Elle est dépourvue de tout ouvrage de défense et même de clôture. On y compte 2,000 métiers pour la fabrication de la soie. Les flaques d'eau et les marécages situés dans ses environs en rendent l'air très-malsain. Le port de Recht est au village de *Zinzili*, ou d'*Enzeli*, dans la baie de ce nom, baie de 24 kilomètres de longueur et de 16 de largeur, qui a l'avantage d'être abritée des coups de mer par une langue de terre large d'une demi-lieue. Ce port est fréquenté par les bâtiments russes d'Astrakhan. A 20 kilomètres à l'ouest de Recht, la ville de *Fomen*, renommée pour ses belles soies, se compose d'un millier de maisons. *Lahidjan* en contient environ 1,200; elle s'élève au pied d'une colline boisée et a pour port *Lengher-Roud*, située sur la rivière de ce nom, qui se compose de 6 à 700 maisons.

Nous avons déjà parlé de la nature calcaire et de la grande élévation de la chaîne de montagnes qui séparent le Ghilan ainsi que le Mazanderan du reste de la Perse. Les vallées enfermées dans cette chaîne, et garanties des vents de la mer Caspienne, jouissent d'un air sec, d'une température constante et de saisons plus distinctes que le Ghilan maritime. Deux défilés tracés à travers cette chaîne conduisent, l'un d'Ardebil à Astara, l'autre de Kasbîn, par Roudbar, à Recht. Un troisième défilé, près de Lengkerân, entre les montagnes et la mer, communique avec le Chirvan. Cette partie montagneuse du Ghilan s'appelle le *Dylem*, ou *Deilam*, d'après une tribu qui a donné des souverains à la Perse. Le nom de Ghilaniens, ou Ghelaky, est le même que celui des anciens *Gelæ*.

Le *Mazanderan*, situé à l'est du Ghilan, y ressemble beaucoup. De hautes montagnes au sud, la mer Caspienne au nord, enferment des vallées couvertes de forêts et entrecoupées de courants très-rapides. L'air y est, du moins en quelques endroits, plus pur que dans le Ghilan; les habitants sont plus forts et jouissent d'une meilleure santé. Le froment réussit peu dans ce pays; mais on y cultive la *canne à sucre*, chose étonnante pour cette latitude de 37 degrés, et si près du centre de l'Asie. Elle donne beaucoup de suc, que les habitants expriment et recueillent sans art, sans soin; ils n'en tirent qu'un sirop grossier ou une pâte épaisse.

La principale ville est *Balfrouch*, qui contient au moins 40,000 habitants, surtout pendant l'hiver, parce que tout le peuple des montagnes y descend avec ses récoltes

avant que la neige en encombre les chemins. Elle possède d'immenses bazars et plusieurs colléges. C'est, dit le voyageur Fraser, un spectacle curieux en Perse, qu'une ville exclusivement livrée au commerce, entièrement peuplée de marchands et d'artisans, jouissant d'une aisance sans exemple dans les autres parties de l'empire. Elle fleurit par le commerce de la soie. On travaille le fer de la province à *Amol*, ville autrefois considérable, qui n'est aujourd'hui qu'un village perdu au milieu de ruines et de vastes jardins. C'est dans ses environs que sont situées les principales mines du Mazanderan. *Sari* est une ville de 20,000 âmes, défendue par des fossés et de mauvaises fortifications. Dans l'agréable et pittoresque canton d'*Aster-Abad*, qui s'est quelquefois maintenu indépendant des souverains de la Perse, on trouve la ville du même nom, aujourd'hui presque abandonnée. Le port de *Mechehedi-Ser*, qui n'est qu'un village situé à 16 kilomètres de Balfrouch, exporte du coton, de l'indigo et des drogueries de l'Inde. C'est le plus important de ces parages et le principal centre de commerce de la Russie avec la Perse. *Ferh-Abad* était autrefois la résidence de Chah-Abbas le Grand, qui y mourut en 1628. Elle est située sur le bord de la mer Caspienne, à l'embouchure de la rivière de Thedjin. Les ruines de son ancien palais et de ses autres édifices attestent encore la magnificence de son fondateur et la prospérité dont elle jouissait lorsque sa population s'élevait à environ 200,000 âmes. Aujourd'hui ce n'est plus qu'un misérable village. Le Mazanderan compte, dit-on, 150,000 familles sédentaires, ce qui donnerait une population de 6 à 700,000 âmes, outre un grand nombre de tribus nomades.

La province de *Tabaristan* est bornée au nord par le Mazanderan, à l'ouest par le Ghilan, au sud par l'Irak-Adjemi, et à l'est par le Khorassan. Sa longueur est de plus de 400 kilomètres, sa largeur moyenne de 80 environ. C'est un pays montagneux, dont la température est douce et dont le sol est généralement peu fertile. Son chef-lieu est *Damavend*, ville de 2 à 3,000 âmes, située dans une vallée au pied des monts Elbourz. La seule autre ville que nous ayons à mentionner est *Damaghan*, jadis florissante sous le nom d'*Hecatompilos*, aujourd'hui sans importance, entourée d'un mur flanqué de tours, et ayant 12 à 1500 habitants.

Deux grandes portions de la Perse appellent nos regards : l'une inclinée vers le golfe Persique et la mer des Indes, l'autre appuyée à la Tatarie. Parcourons d'abord la première. En allant d'Ispahan au sud-ouest, on traverse d'abord les monts *El-Ahvas*, nommés anciennement *Parachatra*, c'est-à-dire Montagnes de feu ; il s'ouvre ensuite une grande plaine où serpentent une infinité de rivières, et où règne une chaleur humide ; pour tout arbre on voit le palmier, pour toute culture quelques rizières. C'est l'ancienne Susiane ; mais *Suse*, ou la cité des lis, le séjour le plus voluptueux de toutes les résidences des Grands Rois, n'est plus qu'un monceau de ruines ; la *Susiane* même a perdu son nom. Nous sommes dans le *Khouzistan*, qui se partage ainsi : au centre le *Khouzistan* propre, ou l'ancienne Susiane ; au nord le *Loureistan*, ou l'Élymaïde, et au sud l'*Ahouazistan*. On y remarque : *Chouchter*, qui fait un bon commerce en draps d'or et en soie, et paraît renfermer 10,000 habitants. C'est dans ses environs que se trouvent quelques ruines qui marquent l'emplacement de Suse : ce sont des vestiges de terrasses, des inscriptions en têtes de clou, et un tombeau que l'on prétend être celui du prophète Daniel, et qui est pour les Juifs un lieu de

pèlerinage. *Dizfoul*, où l'on voit un des plus beaux ponts de la Perse, paraît être une ville de 5,000 âmes; dans ses environs se trouvent les ruines d'une antique cité que l'on croit être *Elymaïs*, jadis renommée par son temple de Diane. *Goban*, sur le golfe Persique, est la résidence d'un cheik de la tribu des Beni-Kiab. *Havizé* ou *Haviza*, où demeure un autre cheik, renferme 2,000 maisons. *Kourma-Abad*, qui paraît être l'antique *Corbiena*, est défendue par un fort dans lequel réside le khan des Feïli.

Le Khouzistan renferme des montagnes peu élevées, mais dépourvues de végétation; cependant quelques-unes de leurs cimes paraissent atteindre 2,000 mètres. Son sol ne jouit de quelque fertilité que dans les lieux où les irrigations sont faciles; mais il manque de forêts, et dans quelques parties les roseaux et les joncs servent à la construction des habitations. Sa population se compose de *Tadjiks*, de *Sabis* ou chrétiens johannites, de *Loures*, qui se divisent en *Feïli* et en *Bakhtyaris*, et de quelques autres tribus moins importantes.

De Chouchter on peut entrer par la ville de *Ragian* et les défilés de *Zindjerân*, les anciennes *portes de la Susiane*, dans le Parsistan ou le *Farsistan*, la *Persis* des anciens, la plus belle province du royaume, et qui renferme la seconde ville en importance et en célébrité. *Chiraz*, capitale du Farsistan, est située sur le Roknabad, dans une vallée fertile d'environ 20 kilomètres de longueur sur 8 de largeur, et qui est célèbre dans tout l'Orient par la douceur de son climat, la beauté de ses jardins, l'excellence de ses fruits, l'abondance de ses fleurs. Elle était autrefois entourée d'une très-forte muraille, qui a été détruite; mais elle a encore une mauvaise citadelle. Ses rues sont étroites et mal pavées, ses maisons assez belles, ses collèges nombreux, ses mosquées magnifiques. Le bazar dit du *Vékil*, bâti par Kerim-Khan au treizième siècle, est l'un des plus beaux de l'Orient. On voit au dehors des murs les tombeaux de Hafiz et de Saadi. Les habitants passent pour les plus policés, les plus instruits, mais aussi les plus vaniteux de toute la Perse. Ils se livrent à l'industrie et fabriquent des émaux, des étoffes de laine, de soie et de coton, des tapis, des sabres, des mors, des étriers, des pelleteries, etc. Son port est Bender-Bouchir, par lequel elle reçoit les marchandises d'Europe, et envoie en échange des vins célèbres, des tabacs exquis, des raisins secs et les produits de ses fabriques. Chiraz a environ 20,000 habitants. Elle a été cruellement dévastée par un tremblement de terre en 1853.

A 48 kilomètres au nord-est de Chiraz, et à 12 ou 16 kilomètres à l'est du bourg de *Maïn*, célèbre par ses grenades, se trouvent les ruines fameuses d'*Istakhar* ou *Persépolis*, ancienne capitale de la Perse, détruite non pas par Alexandre, comme dit Quinte-Curce, mais au septième siècle par les Arabes. Ces ruines occupent une étendue de plus de 32 kilomètres; sur leur emplacement s'étendent des champs fertiles et s'élèvent plusieurs villages. Les principales sont situées sur une éminence en forme d'amphithéâtre, d'où l'on jouit de la vue d'une plaine immense. Les restes de l'ancien palais occupent une plate-forme taillée dans le roc, dont les quatre côtés répondent aux quatre points cardinaux. La montagne est un ensemble de plusieurs terrasses les unes au-dessus des autres, où l'on monte par un escalier de marbre bleu de 500 marches, sur lequel dix cavaliers pourraient passer de front. Au haut de chaque terrasse se trouvent des restes de portiques et des chambres spacieuses. Les premiers objets qui frappent la vue en y entrant sont deux portiques de pierre, qui

peuvent avoir chacun 50 pieds de haut. Deux sphinx debout, et d'une énorme grosseur, en ornent les côtés, dont la partie supérieure est couverte d'inscriptions grecques, arabes, koufiques, persanes, et en caractères à *têtes de clou*. Non loin des portiques, on monte par un escalier assez doux à la grande salle des colonnes; il en reste encore quinze entières et debout. Elles ont de 70 à 80 pieds de hauteur, et on peut les regarder comme des chefs-d'œuvre. Vers le fond, contre le rocher auquel le gigantesque palais était adossé, on remarque deux tombeaux taillés dans le roc, et dont on n'a point encore pu découvrir l'entrée. Les escaliers, les portiques, toutes les parties de l'édifice sont en marbre, et les pierres, bien qu'aucun ciment ne les retienne, sont si bien liées ensemble, qu'il faut beaucoup d'attention pour en distinguer les jointures. Ne pouvant décrire en détail ces magnifiques restes, nous nous bornerons à dire que tout le palais a 1,400 mètres de France de circonférence; sa façade a 600 mètres du nord au sud, et 390 de l'est à l'ouest. Il est connu dans l'Orient sous le nom de *Tchihil-Minar*, c'est-à-dire les Quarante colonnes, et sous celui de *Takht-i-Djemchyd*, ou Trône de Djemchyd. D'après les recherches de plusieurs savants, tels que Silvestre de Sacy, Grotefend, de Hammer et Saint-Martin, qui ont étudié les inscriptions de ce palais, tout porte à croire que c'est celui qui fut brûlé par Alexandre, lorsque égaré par les fumées du vin il voulut signaler à jamais la chute de l'empire de Cyrus.

A quelque distance au nord de Tchihil-Minar on voit une autre montagne, dans laquelle sont creusés quatre tombeaux semblables à ceux dont nous avons parlé. Cette montagne porte dans le pays le nom de *Nakhchi-Roustem* ou Figure de Roustem, parce que le peuple a cru reconnaître l'image de ce héros persan dans un des bas-reliefs qui ornent les quatre tombeaux. Ils paraissent se rapporter à la dynastie des Sassanides, c'est-à-dire au troisième siècle de notre ère. A peu de distance de ce monument on en voit un autre appelé *Nakhchi-Redjed*, orné de trois bas-reliefs, dont l'un représente, ainsi que l'indique une inscription en pehlvi et en grec, le roi Sapor à cheval, suivi de plusieurs personnages de sa cour. Au nord de ces antiques sculptures on remarque, près de Mourghab, un édifice appelé *Mechhed-Maderi-Soleiman*, c'est-à-dire le Tombeau de la mère de Salomon; il est en marbre blanc et de forme carrée, sur un énorme piédestal¹.

Les autres villes du Farsistan sont nombreuses, mais la plupart peu importantes. *Yezd* est la plus considérable. Elle est située presque au centre du royaume, dans une vaste plaine sablonneuse, sur les routes de Kerman et d'Ispahan, et peuplée en partie par des Guèbres. Elle renferme, dit-on, dans ses ruelles tortueuses, une citadelle, 4 collèges, 20 mosquées et 24 caravansérails; elle possède des fabriques de tapis et d'étoffes de poil de chameau, et fait commerce de soies et de toiles de coton. Sa population est de 10,000 habitants. On y remarque une quantité de ruines qui sont dues à un envahissement de sables transportés il y a peu d'années par les vents. Cependant ses environs sont bien cultivés et produisent de très-beau blé.

Koum-Chah, autrefois florissante, est remplie de ruines, d'espaces vides et de bazars déserts. Quelques voyageurs la regardent comme occupant l'emplacement de l'an-

¹ Voir pour les détails de ces antiquités l'ouvrage publié par M. Eug. Flandin à la suite du voyage qu'il a exécuté en Perse en 1840 et 1841, avec M. Coste, par ordre du gouvernement français.

cienne *Obroatis* de Ptolémée. Sa population est de 4 à 5,000 âmes. Dans une vallée longue de 44 kilomètres, large de 8 à 12, et qui est fertilisée par un grand nombre de ruisseaux, se trouve *Kazroun*, ville qui a été presque entièrement détruite dans les derniers troubles civils et par des tremblements de terre récents. Elle a encore 4 mosquées et environ 4,000 habitants. C'est dans ses environs que se trouvent les ruines de *Chapour*, cité qui fut bâtie par Sapor I^{er}, et où l'on voit les restes d'une citadelle, plusieurs bas-reliefs sculptés dans le roc, et un souterrain qui renferme une statue colossale. Ces ruines occupent les deux rives du Chapour, et les rochers sur lesquels sont taillés les bas-reliefs que nous venons d'indiquer sont du plus grand intérêt par les détails qu'ils offrent sur les costumes et les armes des différents personnages qui y sont sculptés. La vallée de Kazroun s'étend vers le golfe Persique : elle est embellie par des jardins charmants, mais elle est souvent ravagée par des nuées de sauterelles. *Firouz-Abad*, qui portait chez les anciens, à ce que l'on croit, le nom de *Cyropolis*, est entourée de murailles et de fossés ; sa population n'est que de 2 à 3,000 âmes ; mais elle est célèbre par ses fabriques d'eau de rose, qui passe pour la meilleure de la Perse. Hors de son enceinte s'élèvent les ruines du palais des anciens rois de la dynastie des Sassanides ; un peu plus loin, sur le bord du Berared, on voit les restes d'un vaste temple des Guèbres. A 160 kilomètres au nord de Chiraz, la petite ville appelée *Yezd-Khâst* est suspendue de la manière la plus pittoresque sur la crête d'un roc, à l'extrémité orientale d'une vallée dont le sol est arrosé par un grand nombre de ruisseaux et de canaux ; elle a 2,000 âmes de population. Ses productions sont le coton, le riz, du blé magnifique, qui fait que Yezd-Khâst est renommée par la blancheur et l'excellence de son pain.

Darabgherd est située au milieu d'une plaine ; elle est fort étendue, mais une grande partie n'offre que des ruines ; au centre s'élève un monticule qui porte la citadelle. Le nombre des maisons est d'environ 800, et celui des habitants de 5 à 6,000. A 2 kilomètres de la ville sont de magnifiques monuments antiques, dont on admire les sculptures. M. de Hammer pense que Darabgherd est l'antique *Pasargade*. D'autres savants ont pensé que celle-ci occupait l'emplacement de *Pasa* ou *Feza*, ville que l'on dit aussi grande que Chiraz, mais qui n'a que 5 ou 6,000 habitants.

Les forêts clair-semées sur les montagnes du Farsistan, et les eaux qui en arrosent les vallées, donnent à cette province un grand avantage sur les arides plaines de l'Irak-Adjemi. Les chênes, les bouleaux, les cyprès, les lentisques ornent les montagnes ; le grenadier, le platane, l'oranger, la vigne, enrichissent les plaines. Les chevaux ont un peu perdu de leur renommée, mais la race des moutons à grosse queue s'est conservée. Il y a pourtant dans cette belle province des déserts d'une étendue considérable, et beaucoup de rochers stériles. Ces rochers, aux environs de Darabgherd, fournissent une production célèbre et précieuse, c'est le *moum*, espèce de pétrole liquide, d'une limpidité parfaite et d'une odeur agréable. Le *moum* passe parmi les Persans pour un baume miraculeux, qui guérit promptement les blessures les plus graves.

La côte maritime du Farsistan nous présente un port important de *Bender-Abou-Cheher* (Port du Grand-Père), autrement Bender-Bouchir ou Boucher. La ville, autrefois fortifiée, et entourée aujourd'hui de murs en ruines, paraît avoir été fondée par

les Arabes; elle est construite à l'extrémité d'une étroite et stérile presqu'île, au delà de laquelle s'étendent de vastes plaines de sables, coupées de quelques palmiers; cependant, à 4 ou 5 kilomètres, on trouve de très-grands jardins remplis d'aloès, de grenadiers et de quelques orangers. Boucher est le point d'embarquement de la plus grande partie des pèlerins qui se rendent à la Mekke. Les bazars sont petits, sales et obscurs, mais il s'y fait beaucoup d'affaires, surtout par les négociants anglais. Le port n'est accessible qu'aux navires qui calent au plus 12 pieds d'eau, mais la rade est excellente et présente aux vaisseaux le meilleur abri et le meilleur ancrage de toute la côte. C'est le plus important de la Perse, le débouché de ses principaux produits et l'entrepôt des importations au midi de l'empire; on évalue son mouvement commercial à 30 millions de francs chaque année. Les échanges ont lieu surtout par l'intermédiaire de négociants européens. Les principaux articles d'exportation sont les étoffes de soie ou de laine de Kerman et de Yezd, des cotonnades d'Ispahan et de Kachan, de la soie, des gommes, du vin de Chiraz, du tabac, des chevaux, des armes. Le climat de Boucher est le même que celui de l'Arabie, et sa population, de 20,000 habitants, n'a d'autre moyen de se soustraire à l'ardeur de la température que des cheminées hautes et étroites, où le vent s'engouffre pour se répandre dans les appartements. Tout le territoire est un champ fertile pour l'antiquaire, en raison de la quantité de médailles, de pierres gravées et d'urnes cinéraires des anciens Guèbres, que l'on retire des fouilles qu'on y fait faire. *Bender-Ryk*, au nord de Boucher, est une petite place maritime de laquelle dépend un domaine assez considérable. Les habitants logent dans des cabanes de feuilles de palmier.

Il y a beaucoup d'Arabes indépendants sur la côte du golfe Persique, et presque tous y vivent de la même manière. Ils ne subsistent, pour la plupart, que par le commerce, la pêche des perles et celle du poisson. Leur nourriture consiste en dattes, en poisson et en pain de doura. Leurs armes sont le mousquet à mèche, le sabre et le bouclier. Tous leurs bâtiments deviennent navires de guerre lorsqu'ils la font. Ces tribus, parmi lesquelles celle des *Houtes* est la plus puissante, sont pour la plupart sunnites, et de là ennemies nées des Persans, avec lesquels elles ne s'allient jamais. Nous n'avons plus à nommer dans le Farsistan que *Ardjan*, située sur la frontière du Khouzistan. C'est une grande ville entourée de murailles percées de sept portes. On y voit plusieurs mosquées, de beaux bazars et un pont qui passe pour un chef-d'œuvre. Son port se nomme *Mehrouïan*; l'air y est chaud et malsain; mais l'activité qui y règne le rend un des principaux de la Perse.

Le Farsistan est encore habité par les tribus nomades et guerrières des *Zends*, premiers possesseurs du sol de la Perse, et qui sont presque toujours en guerre contre leurs vainqueurs. Il l'est aussi dans sa partie occidentale par les *Memacenis*, encore plus sauvages que les Zends, les mêmes dont parle Quinte-Curce, et qui arrêtaient la marche d'Alexandre. Ils vivent dans de montueux repaires qui sont de vrais labyrinthes; ils pillent toutes les caravanes, peuvent mettre sur pied 10 à 12,000 hommes, et font des courses jusqu'aux portes de Chiraz. On voit près de cette ville une tour où un gouverneur persan fit maçonner tout vivants, leur tête seule restant libre, des Memacenis qu'il avait pris dans le voisinage, afin d'épouvanter leurs compagnons.

Le *Laristan* doit être considéré comme un district de cette province, dont il occupe

l'angle sud-ouest. *Lar*, qui en est la capitale, est bâtie au pied de collines qui dominent une plaine couverte de palmiers. C'était jadis une ville florissante ; le palais du gouverneur et le château sont en délabrement, mais le bazar est encore un des plus beaux de la Perse. Sa population est de 10,000 âmes. Cette ville possède des manufactures d'armes et d'étoffes de soie. Quoique sablonneux, son territoire est rempli d'orangers, de citronniers, de tamariniers ; les dattes y abondent.

Bender-Abbas, port situé à l'opposite d'Ormuz, est plus connu sous le nom de *Goumroum* ou *Gomron* ; c'était le plus célèbre abord du golfe Persique, et l'entrepôt général des marchandises pendant le dix-septième siècle et une partie du dix-huitième. Les Portugais s'en étaient emparés. Abbas le Grand, aidé des Anglais, les en chassa en 1614. Le brillant commerce de Bender-Abbas est aujourd'hui bien déchu. La ville est bâtie en amphithéâtre au fond du golfe d'Ormuz, sur une côte très-saine et bien peuplée. Elle ne se compose que de cabanes et a 5,000 habitants Arabes, Persans, Arméniens, qui désertent leurs maisons pendant l'été à cause des chaleurs excessives. Ce port a été donné à ferme par le chah de Perse à l'imam de Mascate, avec une partie du littoral et des îles, et l'imam en tire du sel, des fruits, du soufre, etc. C'est d'ailleurs un des entrepôts des marchandises destinées à Chiraz, Yezd, etc. Son mouvement commercial est évalué à 1,500,000 francs.

On trouve encore les ports de *Bender-Congoun*, de *Ziraf*, etc., aujourd'hui déchus. Toute la côte est bordée d'îles. Il faut nommer d'abord *Kharek*, où les Hollandais, attirés par la bonté du sol, des eaux et du mouillage, bâtirent une ville en 1748, peuplée aujourd'hui d'un millier d'Arabes : elle est formée de bancs de corail posés sur un rocher calcaire. Les Anglais s'en sont emparés en 1840 et l'ont fortifiée. *Kais* est, suivant le voyageur Morier, plus importante pour la pêche des perles qu'aucune des îles Bahreïn. La plus grande est *Kishm* ou *Keichme*, que les Portugais du seizième siècle nommaient *Queixom* et *Broet*. C'est l'ancienne *Oaracta*. Elle a environ 80 kilomètres de longueur sur une largeur variable de 16 à 8 kilomètres ; des récifs de corail l'entourent ; elle est séparée du continent par un canal large de 4 à 20 kilomètres. On y élève un grand nombre de bestiaux, et surtout de moutons. Ses habitants sont au nombre d'environ 10,000. Des trois villes qu'elle renferme, la plus grande, appelée *Keichme*, est bâtie en pierre et peuplée de 3,000 âmes. Elle est située sur la pointe la plus orientale de l'île ; un mur flanqué de tourelles l'environne et la met à l'abri des attaques des pirates. *Laft*, entourée d'une muraille, occupe la pente d'un coteau sur la côte septentrionale de l'île. *Basidoh* s'élève à l'extrémité orientale ; elle appartenait autrefois aux Portugais. Les Anglais y ont élevé un hôpital, un magasin, un corps de garde et d'autres bâtiments.

-Au sud de Keichme est située l'île d'*Andjar*, autrefois habitée, mais dont la ville a été détruite par les pirates. Elle est formée de rochers nus, et présente l'aspect volcanique observé généralement dans les autres îles du golfe. *Larek* paraît être aussi volcanique ; elle est entourée d'une chaîne de rochers à fleur d'eau, et n'est habitée que par une centaine de pêcheurs.

Aucune de ces îles, ombragées de cocotiers et de bananiers, ne jouit d'une célébrité égale à celle qui est connue sous le nom d'*Ormuz*, l'antique *Oriana* ou *Ogyrès*. Cependant ce n'est qu'un rocher de 9 kilomètres de circonférence, couvert de pierres

salines rouges et blanchâtres, sans eau potable et presque sans végétation ; elle n'a que 3 à 400 habitants et est soumise à l'imam de Mascate, qui y entretient une garnison de 100 hommes. Son port, situé sur la côte nord-est, est sûr et commode ; il est défendu par un mauvais fort. Cette île, qui se trouve en face de Bender-Abbas, à 18 kilomètres au sud-est, avait acquis une grande prospérité sous la domination des Portugais, qui la conservèrent de 1514 à 1622, époque à laquelle ils en furent chassés par les Anglais et les Persans. Aujourd'hui elle n'offre plus que les ruines des habitations et des comptoirs qui la couvraient autrefois ; tout son commerce consiste dans la préparation et la vente du poisson sec. L'île d'Ormuz est, comme Bender-Abbas, affermée par l'imam de Mascate, qui fait extraire du sel des montagnes de l'intérieur.

Le *Kerman*, dont les anciens vantaient les raisins, les blés, les mines, est aujourd'hui connu pour ses beaux châles de poil de chameau et pour ses étoffes fabriquées avec le duvet soyeux d'une espèce de chèvre semblable à celle d'Angora. On y trouve diverses drogues médicinales et gommes, le *moum*, le naphte, l'alun, le soufre et la houille, l'or, l'argent, le cuivre et le fer, et le *tutie*, substance minérale dont les Persanes se servent pour rendre plus remarquable la douceur de leurs yeux. Les roses blanches y abondent et fournissent une essence assez estimée ; la vigne y fournit un vin excellent ; on y élève une grande quantité d'abeilles et de vers à soie. Un vaste désert occupe la moitié intérieure du pays. Plusieurs de ses cours d'eau étaient connus des anciens : le *Deriiai*, torrent impétueux, est le *Daras* de Pline ; l'antique *Bagrades* est le *Darabîn* des modernes ; le *Nehr-Ibrahim* est l'*Anamis* de Ptolémée, et le *Chou-reroud* est le *Salsos* de Pline. La ville de *Kerman*, florissante par ses métiers de châles et d'étoffes, a pour véritable nom *Sirdjan*, et une population de 20,000 âmes. Les villes de *Kermasîn*, de *Berdachyr*, de *Velazgherd*, n'offrent que des noms à remarquer. La partie maritime du Kerman, contrée malsaine, se nomme le *Moghistan*, c'est-à-dire le *pays des dattes* ; c'est la *Carmania deserta* des anciens ; *Minab*, l'antique *Harmosia*, en est le chef-lieu : c'est une ville bâtie sur un coteau. Elle dépend, avec son territoire, de l'imam de Mascate, qui pour cette raison paye un tribut au roi de Perse.

La grande province du *Khorassan*, bornée au nord par le Turkestan ou la Tatarie indépendante, et à l'est par le Khorassan afghan, éprouve de grandes variations de chaleur et de froidure. On lui donne environ 800 kilomètres de longueur et 400 de largeur. Elle correspond à la *Parthie*, à la *Margiane* et à une portion de l'*Arie* des anciens. Sa partie montagneuse est très-froide en hiver, et l'époque où il y tombe beaucoup de neige est la saison des pluies dans les plaines. Le sol, quoiqu'en beaucoup d'endroits sablonneux et aride, produit en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie ; on en tire de l'indigo, des noix de galle, et même, dit-on, d'assez bonne cochenille. Il y a un grand nombre de Turcomans dans cette contrée, qui fournit de bons pâturages à leurs troupeaux. Les plus beaux tapis de Perse sont fabriqués dans le Khorassan ; on y fait des lames de sabre dont la réputation égale celle des lames de Damas. Les montagnes fournissent des rubis balais et des turquoises. La guerre a dévasté depuis un demi-siècle ses nombreuses villes ; elles se rétablissent lentement. Cette province est souvent exposée aux incursions des nations barbares qui l'avoisinent : aussi est-elle dans une situation peu prospère, bien qu'on porte à 1,000,000 d'in-

dividus sa population sédentaire, et à 4 ou 500,000 celle de toutes les tribus nomades. *Mechehed* en est la capitale. On y compte à peine 20,000 habitants. Ses maisons sont mal bâties, mais on y remarque plusieurs belles mosquées, entre autres une dans laquelle Chah-Abbas a fait ériger un tombeau à un saint mahométan appelé Ali-ben-Moussa, que viennent visiter une foule de dévots et de pèlerins. Cette mosquée forme un groupe de constructions qui passe pour le plus magnifique monument de la Perse. Mechehed jouit d'un autre genre de célébrité : c'est dans ses murs que naquirent le poète Ferdoucy, le philosophe Gassali, l'astronome Nassireddin et le géographe Hamdullah-Moustewfi. Elle a des fabriques de velours et de pelisses de fourrure renommées en Perse. Dans les environs on remarque les ruines de *Thous*, qui fut jadis une des plus importantes villes de l'Asie, et dans laquelle mourut le célèbre Haroun-al-Raschid.

Au milieu d'une vaste et fertile plaine s'élève *Nichabour*, ville qui fut bâtie par Sapor I^{er} sur l'emplacement d'une cité détruite par Alexandre. Elle fut pendant longtemps la capitale de la Perse sous les Seldjoukides, mais au douzième siècle elle fut complètement ruinée par les Tatars. On peut juger de l'état florissant auquel elle était parvenue, puisque ses ruines occupent une circonférence de 40 kilomètres. C'est la patrie des philologues Djevheri et Chaalebi, et des poètes Attar, Omar-Kiam et Kiati-bîn. Aujourd'hui elle ne se compose pas de 2,000 maisons. Ses environs sont célèbres par les turquoises que l'on y trouve. Le bourg de *Khouhouchan*, à 48 kilomètres de Nichabour et 100 de Mechehed, est la résidence d'un chef que l'on regarde comme indépendant de la Perse, et qui peut mettre, dit-on, 12,000 hommes sous les armes.

Pour achever la tournée topographique de la Perse, il ne nous reste qu'à jeter un coup d'œil sur la province de *Kohistan* ou *Kouhestan*. Son étendue paraît être de 480 à 560 kilomètres de longueur sur 200 à 240 de largeur. Comprise entièrement dans le plateau de la Perse, elle renferme une partie du grand désert salé de Naubendan et celui de Miané. Elle comprend une partie de l'antique *Arie* et le pays de *Tabiène*, dans la Médie orientale. Sa population ne paraît pas s'élever à plus de 150,000 individus. Elle se divise en deux districts : celui de *Terbidjan* au nord, et celui de *Tebbes* au sud. Le premier a pour chef-lieu *Chéheristan*, qui est aussi la capitale de la province. Cette ville n'offre rien de remarquable ; c'est la patrie de l'historien Mihelou-Nihel. *Tabs* ou *Tebbes* est plus importante par son commerce et sa population : on lui donne 10,000 habitants.

§ V. LANGUE, HABITANTS, CARACTÈRE, COSTUMES, ETC. — Il paraît démontré que, jusqu'à la grande révolution provoquée par les Arabes et la religion mahométane, l'*Irân* ou la Perse a été, généralement parlant, peuplée d'une seule race indigène divisée en plusieurs nations et employant, quoique dans divers dialectes, la même langue. Le dialecte le plus ancien est la langue *zend*, dans laquelle étaient écrits les livres sacrés compris sous le nom de *Zend-Avesta*, livres qui, bien que dépourvus d'une authenticité complète, contiennent certainement des traditions très-anciennes, même très-probablement des fragments antérieurs à la prétendue destruction des manuscrits des mages, attribuée à Alexandre. Peut-être n'était-ce qu'une langue sacrée, comme le sanscrit, avec lequel il a beaucoup de racines communes. Le dialecte *pehlevi* ou *pehlouvan*, c'est-à-dire l'idiome des guerriers, des héros, paraît avoir

régné dans l'Irak-Adjemi ou la Grande-Médie et chez les Parthes. Les livres sacrés furent traduits dans cette langue, qui est aussi celle de plusieurs inscriptions du temps des Sassanides. Mais peu à peu les princes de cette dynastie (an 211-632) reléguèrent le pehlevi dans les monts de la Parthiène, et introduisirent, même par des lois formelles, l'usage du *parsi* ou du dialecte de la province de Farsistan. Lorsque les Arabes envahirent la Perse, dans le septième siècle, le *parsi*, banni de la cour, perdit de sa splendeur; et quand, sous les Dilémites, en 977, on voulut rendre à cette langue sa domination antique, elle se trouva dénaturée par un fort mélange d'arabe. Cependant de grands poètes, d'habiles orateurs, en firent une langue riche et harmonieuse, qu'on distingue sous le nom de *persan moderne*. L'ancien *parsi*, usité parmi les guèbres ou adorateurs du feu, devra son immortalité au *Chah-Nameh*, long poème historique de Ferdoucy, et à l'*Avini-Akberi*, statistique de l'Hindoustan, écrite en 1600; car, à mesure que la vraie langue *parsi* perdit de son empire dans sa contrée natale, elle en gagna à la cour du Grand Mogol. Aujourd'hui le persan moderne n'est pas seul usité dans le nord de la Perse: on y emploie aussi le grossier langage des Turcs. Cette langue, tant ancienne que moderne, présente à la géographie historique un grand phénomène; c'est que dans tous ses dialectes et à toutes ses époques, elle offre non-seulement un grand nombre de mots germaniques, mais même des inflexions et des constructions allemandes. Elle renferme encore des mots danois, islandais, anglais, qui ne sont pas germaniques, mais purement gothiques. Enfin, pour comble de singularité, elle suit en partie les règles si bizarres et si arbitraires de la versification islandaise. De cette ressemblance bien constatée il résulte ce fait, que plusieurs autres observations ont déjà démontré, que ces langues se ressemblent toutes, et qu'elles remontent à une souche commune et inconnue.

Les Persans sont en général bien faits, spirituels, également propres aux exercices du corps et de l'esprit. Ils ne sont pas aussi grands que les Turcs, mais ils sont aussi courageux, sobres et infatigables; ils ont de l'aptitude aux exercices militaires, et il est assez aisé de les former à la discipline européenne. Ils ont la taille svelte et élancée, la physionomie fine et intelligente, le regard expressif, les formes élégantes; ils sont polis, bienveillants et hospitaliers; leurs manières sont engageantes et sympathiques; ils ont l'esprit souple, vif et pénétrant, plein d'énergie, d'activité, d'imagination, l'humeur enjouée et d'une mobilité surprenante. Ils aiment les sciences, les arts, et réussissent facilement dans tout ce qu'ils entreprennent. Ce portrait, comme on le voit, ressemble à celui des Français, auxquels on s'est plu souvent à comparer la nation persane; mais là s'arrête la ressemblance, car on s'accorde généralement à représenter les Persans comme un peuple entièrement dégradé: ils sont tout à la fois vils et vains, et semblent porter leur servitude avec orgueil; ils sont rusés, fourbes, menteurs; chez eux nulle parole n'est vraie, nul serment n'est sacré; ils sont bas et rampants envers le fort, insolents et durs envers le faible, sans pitié pour le malheureux. Ajoutons encore qu'ils sont joueurs, adonnés au vin et aux excès de toutes sortes; qu'ils sont cruels, vindicatifs, et que la vénalité se rencontre partout, et surtout dans les classes élevées. A ces traits nous ajouterons comme singularité que les Persans aiment et recherchent les discussions et la controverse religieuse, non-seulement entre eux, mais avec les dissidents et même les gens d'autres religions. Ils dif-

fèrent en cela des autres peuples musulmans, qui ne supportent pas que leurs dogmes soient discutés. En résumé le peuple persan est tombé au dernier rang des nations civilisées, et par suite de ses défauts il tend chaque jour à descendre davantage. Les engagements n'ayant aucune valeur, les transactions sont sans sécurité, le crédit nul, la confiance inconnue. L'argent devient chaque jour plus rare, et le commerce prend chaque jour une tendance plus marquée à devenir un simple échange des produits nécessaires à chacun¹. Nous verrons plus loin ce que la Perse est devenue comme puissance politique.

Les femmes persanes valent mieux que les hommes sous tous les rapports, parce qu'elles vivent uniquement dans la famille et dans une retraite presque absolue. Elles sont humaines, compatissantes, d'une grande douceur, et, sans être aussi belles que les Géorgiennes, elles ont plus de grâce dans la démarche et plus d'expression dans la physionomie. Elles ont les yeux noirs, fendus en amande et ornés de longs cils, le nez aquilin, la bouche petite, de belles dents, les traits fins et doux, les cheveux d'un noir bleu naturel, qu'elles entretiennent et augmentent encore au moyen de diverses pommades. Une de leurs beautés les plus recherchées, au point qu'elles y suppléent par l'art, est d'avoir les sourcils très-allongés et joints au-dessus du nez; elles s'agrandissent également les yeux avec un peu de noir et se teignent les mains jusqu'aux poignets, ainsi que les pieds, avec une couleur jaune provenant du henné de l'Inde; leurs ongles sont peints également avec du carmin. Leurs danses sont peu gracieuses, nerveuses et désordonnées. Leur costume est presque uniforme; il consiste dans un corsage juste, qui serre la taille et la dépasse un peu, de manière à couvrir la ceinture de la jupe, qui est large et descend sur les pieds; ce corsage est ouvert sur la poitrine, que recouvre une pièce d'étoffe qui s'attache à volonté. Les cheveux sont coupés droit au-dessus des sourcils, et pendent par derrière en longues tresses mélangées de fleurs, de rubans et de pièces d'or. Elles portent également des bracelets, des colliers et tout l'arsenal de la coquetterie. Dans leur intérieur, elles ne sont vêtues que d'une simple chemise fendue par-devant et d'un pantalon de toile ou de soie. Lorsqu'elles sortent, elles se couvrent de quatre voiles épais et s'enveloppent d'une grande pièce de toile, souvent quadrillée, qui les cache de manière qu'on ne leur voit que les yeux.

Les hommes laissent tomber leurs cheveux sur les deux côtés de la figure, au-dessous du bonnet. Le peuple porte toute la barbe et l'entretient soigneusement d'une belle couleur noire; mais les grands, du moins ceux qui remplissent des fonctions militaires, portent la barbe assez courte et les moustaches très-longues. Ils mettent souvent trois ou quatre habits légers l'un sur l'autre, attachés avec une ceinture. Les paysans ne portent qu'un simple surtout carré; mais ce vêtement varie d'ampleur et de longueur de province à province. Le complément du vêtement persan est le poignard (*khandjar*), le couteau (*kard*) et le sabre (*chemchir*). La coiffure habituelle d'un Persan est un bonnet en peau de mouton noir, de forme conique; mais dans les jours de cérémonie on roule sur un bonnet semblable un châle qui donne à cette coiffure la forme d'un baril.

Les Persans mangent deux ou trois fois par jour : ils dînent vers midi; leur principal repas est le souper. Le mets favori des riches est le *pilau* ou riz bouilli, préparé

¹ Flandin et Coste, *Voyage en Perse*.

de différentes façons. Le blé est la nourriture ordinaire du peuple. Les melons, les fruits, les confitures, jouent un grand rôle dans les festins des Persans. On loue leur propreté, tant sur leur personne que dans leurs habitations ; les gens du peuple sont pourtant sales. La manière dont ils prennent leurs repas n'est pas très-commode : le *sofra*, grande nappe d'indienne, souvent ornée d'inscriptions, s'étend moitié sur le sol et moitié sur les genoux des convives accroupis ; elle est couverte de petits plateaux chargés de trois ou quatre sortes de riz bouilli ; plusieurs petits bols pleins de ragoûts sont entremêlés de petites soucoupes de confitures ou d'autres sucreries, et de grandes jattes de sorbets.

§ VI. MARIAGES, JUSTICE, FÊTES, RELIGION. — Les Persans peuvent épouser une femme, l'acheter ou la louer ; d'où trois sortes d'associations conjugales que le droit civil reconnaît également, puisqu'il ne fait aucune distinction entre les enfants qui proviennent de l'une ou de l'autre de ces formes, et qu'il va même jusqu'à donner le droit d'ainesse au fils de l'esclave qui naît avant le fils de l'épouse dite légitime. La loi permet d'avoir autant d'esclaves que l'on en peut nourrir, et elle ne s'occupe point de savoir si elles sont bien ou mal traitées, parce que le maître a sur ses esclaves droit de vie et de mort. Quant aux femmes à louage, les Persans en prennent autant que leurs moyens le leur permettent. On convient d'un prix avec les parents de la jeune fille, qui appartient dès lors à son maître pour tout le temps stipulé dans le contrat. Cette sorte de bail, licite et honnête aux yeux de tout le monde, se passe par-devant le *cadi*, dont le consentement est nécessaire aux effets civils du marché. Si les parties sont d'accord, elles peuvent le renouveler à l'échéance du terme. L'homme, néanmoins, est toujours libre de le rompre ; mais il est tenu de donner à la femme toute la somme stipulée dans le contrat. Si c'est la femme qui rompt le marché, elle n'a droit à rien, et ne peut contracter un autre engagement qu'au bout de quarante jours. La religion mahométane permet d'avoir quatre femmes légitimes ; mais comme le mariage entraîne de fortes dépenses, les Persans n'en ont en général qu'une seule. Les femmes ont droit à un douaire qui est constitué par le prix de l'achat et par tous les bijoux ou effets mobiliers que la fiancée a reçus de ses parents.

Le luxe des Persans modernes rappelle sur plusieurs points celui des anciens Perses. De vastes jardins offrent une promenade solitaire aux femmes des grands, qu'une jalousie extrême dérobe à la vue des étrangers. Les harems sont peuplés de belles esclaves, qui, par une dépense énorme en parures frivoles, ruinent les seigneurs les plus riches. Les parasols, les chaises à porteurs, les tapis de pieds et bien d'autres usages de luxe et de commodité nous sont venus de l'ancienne Perse, par l'intermédiaire des Grecs, et surtout des Macédoniens. Les monarques et les satrapes persans mangeaient au bruit d'un concert vocal et instrumental, exécuté par des danseuses que les Grecs appelaient *musurges*, que les Persans désignent sous les dénominations de *raccas* ou *alimeh*, c'est-à-dire *savantes*, et que nous nommons *bayadères*, d'après le nom que les Portugais leur ont donné dans l'Inde. Le goût des Persans pour les fleurs est d'une très-ancienne origine. La fête du *Goulryzé* ou de la profusion des roses, paraît indiquée par Hérodote et Quinte-Curce comme un usage ancien lors de l'entrée solennelle des monarques dans une ville. Un beau climat et une riche végé-

tation doivent rendre cette fête éternelle. L'usage du tabac ou tombeké est très-répandu dans toute la Perse depuis le seizième siècle, époque à laquelle Chah-Abbas essaya de s'y opposer par des ordonnances sévères, qui furent sans effet. Le tabac persan est âcre et très-fort ; aussi le fume-t-on, non pas comme en Turquie dans un tchibouk, mais dans un narguilé, que l'on nomme kahoun, et dont la fumée traverse une eau fraîche et parfumée avant d'arriver à la bouche. Les Persans ne connaissent guère que la chasse au faucon et au levrier : elle se pratique comme dans les contrées occidentales au moyen âge, mais ce plaisir presque royal disparaît avec les grandes fortunes.

Il n'existe pas de règles en Perse pour rendre la justice ; les jugements ne sont que l'interprétation du Koran ou des déductions de l'*Ourf*, ou loi coutumière ; on voit d'après cela et d'après le caractère des Persans combien d'abus entraîne cette manière de procéder. Nous n'avons pas besoin de dire que le plus riche est toujours sûr de gagner sa cause ou plutôt ses juges. Le principe de la législation est la peine du talion. Les peines varient entre l'amende, la bastonnade, les châtimens corporels de toutes sortes, et la peine de mort. La détention est inconnue.

C'est en Perse que la castration paraît avoir été inventée ; il est du moins certain que les eunuques étaient aussi nombreux et aussi puissants à l'ancienne cour de Persépolis qu'aux cours modernes d'Ispahan et de Téhéran. L'éducation des princes est encore confiée à des hommes mutilés. Ce n'est pas la seule trace d'ancienne barbarie qui se soit conservée. Plusieurs punitions atroces, encore aujourd'hui usitées, sont d'ancienne institution : on écorchait vifs les rebelles, on les sciait en deux, on crevait les yeux aux victimes de la politique. Faire couper les oreilles, le nez, les mains, était un jeu pour les anciens comme pour les modernes souverains de ce pays. Les Perses anciens comme les modernes, après avoir passé par les verges ou reçu la bastonnade par ordre du roi, venaient remercier à genoux le monarque de ce qu'il avait bien voulu se souvenir d'eux. Les marques de la servitude la plus ignominieuse ne révoltaient pas plus les anciens que les modernes grands seigneurs de la Perse. Les génuflexions, les titres de *frère du soleil et de la lune*, ne permettaient point au roi de Perse de se croire un mortel ; il demeurait, comme les chahs d'aujourd'hui, inaccessible dans son sérail, au milieu des femmes et des eunuques. Tous ses sujets, sans distinction de rang, étaient qualifiés d'*esclaves*. En un mot, l'histoire ancienne de la Perse nous retrace presque trait pour trait le hideux spectacle de despotisme et d'esclavage que nous présentent les annales modernes de ce pays. Les règles de la plus sévère étiquette fixent les rangs et les prérogatives de toutes les classes d'individus. De même que le premier ministre rampe devant le souverain, on voit le plus misérable paysan prendre la plus humble contenance devant le chef de son village. Un fils, de quelque haute dignité qu'il soit revêtu, ne s'assied jamais devant son père. A la cour, les princes du sang, les poètes, les savants et les ambassadeurs sont les seuls personnages qui aient le privilège de s'asseoir devant le roi. « Persuadés, dit Jaubert, que la justice n'a d'autre règle que la volonté du prince, les Persans courbent la tête sous le joug, et ne conçoivent pas même qu'il soit permis de s'y soustraire. Ils combattent par obéissance ou pour changer de maître, mais non pour la liberté, mot qui n'a point d'équivalent dans leur langue. Ils flattent sans pudeur l'homme puissant qui les

opprime, et mettent souvent en pratique cette maxime odieuse, qui est devenue proverbiale chez eux : *Baise la main que tu ne peux couper*. A leurs yeux, le droit n'est rien, la force est tout. Le succès justifiant toujours l'entreprise, ils comptent pour peu de chose le choix des moyens. La perfidie, la trahison, le parjure, n'ont rien qui leur paraisse répréhensible : il faut réussir. Dissimuler, renier même sa religion dans un danger pressant, n'est point un crime à leurs yeux. Je les ai entendus se glorifier, comme d'une action héroïque, d'avoir fait assassiner lâchement un général ennemi. Cette morale affreuse fut de tout temps celle des habitants de la Perse¹. »

Outre la fête des roses dont nous avons parlé, il existe en Perse plusieurs autres fêtes plus ou moins célèbres et plus ou moins antiques : telles sont la fête des flammes (*Ydi-niran*), la fête des eaux (*Abrizegan*), la fête des sacrifices (*Ydi-Kourban*), le *Ramazán*, le *petit Beyram*, l'*Achoura* ou le martyre de Hassan et Hussein, enfin le *Nèw-rouz* ou la fête du nouvel an, instituée par Djemchid, et dont les processions sont représentées sur les marbres d'Istakhar, dans la plaine de Persépolis. La fête du nouvel an, la seule fête civile que les Persans connaissent, est célébrée avec beaucoup de pompe. Elle a lieu au jour de l'équinoxe du printemps, tandis que l'année mahométane et lunaire commence à une époque variable. Une chose aide fort à rendre cette fête solennelle, c'est qu'on y fait aussi commémoration de l'inauguration d'Ali à la succession de Mahomet.

La religion mahométane, qui est aujourd'hui celle de la plupart des Persans, a perdu ici une partie de l'intolérance fanatique qui la caractérise. Comme *chiïtes*, les Persans portent aux Turcs et aux autres sectateurs d'Omar une haine mortelle ; dans la fête d'Hussein, fils d'Ali, et l'un des plus grands saints de la secte persane, on entend les rues de Chiraz retentir d'imprécations contre les sunnites ; mais ces haines, peut-être entretenues par la rivalité politique des deux empires, ne s'étendent pas aux autres religions. Nulle part dans l'Orient les chrétiens d'Europe ne sont mieux reçus ; les Juifs et les Arméniens sont vexés, mais moins qu'ailleurs ; depuis longtemps on a cessé de persécuter les guèbres ou adorateurs du feu, et l'on tolère diverses sectes mahométanes, entre autres les ismaélites, dont le patriarche réside dans l'Irak-Adjemi. Nous pouvons ajouter qu'en Perse la religion mahométane ne consiste plus que dans l'accomplissement de quelques cérémonies et dans des pratiques passées en habitude ; ce qui n'empêche pas les Persans de punir sévèrement ce qu'ils appellent la profanation des choses saintes. Cet esprit irrégulier a passé dans toutes les classes : les derviches eux-mêmes en donnent l'exemple au peuple par leur scepticisme ; aussi avec la foi religieuse s'est évanoui l'enthousiasme belliqueux ; aussi le Persan n'a-t-il plus pour mobile dans ses expéditions guerrières que l'ardeur du pillage.

§ VII. INDUSTRIE, COMMERCE, POPULATION. — Les sciences et les lettres ont jeté plus d'éclat en Perse sous les Séphis que dans aucune autre contrée d'Asie, depuis l'époque des califes. Les poèmes de Ferdoucy, de Saadi et de Hafiz ont plu dans des traductions européennes. L'imagination vive et fleurie de ces auteurs ne respire que l'odeur des roses, n'entend que les soupirs du rossignol, ne vit que dans le monde des génies et des fées ; mais il y a du vide dans les pensées et dans les sentiments ; c'est l'image du sol persan avec ses paradis et ses déserts. Il reste quelques traces de cette civili-

¹ A. Jaubert, *Voyage en Arménie et en Perse*, page 324.

sation. Les langues arabe, turque et persane, l'éloquence, la poésie, la théologie, la médecine et l'astrologie sont enseignées dans de nombreux collèges. On aime encore la poésie, on estime les gens instruits, on leur accorde les places les plus importantes.

Les talents naturels des Persans se sont depuis longtemps exercés dans la carrière de l'industrie, et dans le dix-septième siècle ils avaient porté à une haute perfection la broderie sur le drap, la soie et le cuir. La poterie se fabriquait dans toute la Perse, et la meilleure venait de Chiraz, de Mechehed, d'Yezd. La porcelaine qui se fabrique à Kerman, renommée pour sa légèreté, est encore remarquable. Les manufactures de cuir, de chagrin et de maroquin remontent aux temps des rois parthes, et peut-être à l'époque de Cyrus; elles se maintenaient lors du voyage de Chardin; elles fleurissent encore. Les Persans travaillent fort bien en chaudronnerie : ils se servent de l'étain de Sumatra pour étamer leurs batteries de cuisine. Les arcs de la Perse étaient les plus estimés de l'Orient; leurs sabres damasquinés, faits avec du fer et de l'acier de l'Hindoustan, paraissaient à Chardin inimitables pour nos armuriers d'Europe. Leurs rasoirs et autres ouvrages d'acier étaient aussi recherchés. Ils étaient habiles à tailler les pierres précieuses et à faire des teintures solides et brillantes. Leurs étoffes de coton, celles de laine, et celles fabriquées avec du poil de chèvre et de chameau, leurs soies, leurs brocarts et leurs velours atteignaient à une qualité supérieure. Les tapis si précieux venaient principalement du Khorassan. Les étoffes faites de poil de chameau se fabriquaient généralement à Kerman, et celles de poil de chèvre dans les montagnes du Mazanderan; mais les draps de coton venaient principalement de l'Hindoustan. La fabrique des draps larges n'était pas connue, et on y suppléait par une espèce de feutre. Le roi lui-même était intéressé dans les marchandises de soie, les brocarts, les tapis et les bijoux, probablement avec peu d'avantage pour le pays. La marchandise principale de la Perse était la soie de différentes qualités. On envoyait dans l'Hindoustan du tabac, des fruits confits, particulièrement des dattes, des vins, des chevaux, de la porcelaine et des cuirs de différentes couleurs; à la Turquie, du tabac, des ustensiles de cuisine; à la Russie, des soies fabriquées. Cet état de choses n'a pas autant changé qu'on pourrait se l'imaginer. On fabrique encore d'excellents sabres à Kasbin et dans le Khorassan. Les Persans connaissent encore aujourd'hui l'étamage des glaces et taillent le diamant; ils paraissent, généralement parlant, n'avoir oublié aucun des arts qu'ils exerçaient du temps de Chardin, et ils en ont encore acquis de nouveaux, tels que l'art de travailler l'émail, qu'ils possèdent très-bien. Les laines, dit M. de Hammer, sont une des principales marchandises de la Perse : les *iliat* ou tribus en font les plus riches tapis, des feutres magnifiques, des tentes et des manteaux de voyage nommés *kabas*. Entre Hamadan et Ispahan, on recueille une manne dont on fait des pâtes pectorales estimées, nommées *guézengubîn*. Yezd et Ispahan sont célèbres par leurs riches brocarts, et cette dernière ville par ses tissus nommés *kat-toun*; Kachan, par ses étoffes de soie et ses ouvrages en cuivre; Koum, par ses poteries; Recht, par ses bures à sept brins (*heft tahmiz*); Kermanschah et Chiraz, par leurs armes, et la seconde de ces villes par ses cristaux; Kerman, par ses châles, et Nichabour par ses turquoises.

Le manque de bois de construction et la chaleur du climat semblent avoir empêché les Persans d'établir une marine dans les ports qu'ils possèdent sur le golfe Persique.

Ils ont d'ailleurs beaucoup d'éloignement pour le métier de marin, et le pilote est appelé en persan *nakhouda*, c'est-à-dire *athée*. Leur commerce maritime ne se fait que par des navires étrangers. Celui qu'ils faisaient par Ormus et Gomroun, avec les Anglais et plusieurs autres nations, était le plus lucratif qu'ils eussent, mais leurs guerres perpétuelles l'ont ruiné. On prétend cependant encore évaluer à 45 millions les marchandises qui entrent annuellement dans le golfe Persique; les deux tiers y sont apportés par les Anglais; les Maures, les Indiens, les Arméniens et les Arabes fournissent le reste. Les cargaisons de leurs navires consistent en riz, en sucre, en coton, en mousselines unies, rayées ou brodées, du Bengale, en épiceries de Ceylan et des Moluques, en grosses toiles blanches et bleues de Coromandel, en cardamome, en poivre et toutes sortes de drogues indiennes.

On n'est pas d'accord sur le chiffre de la population de la Perse, et quelques auteurs l'évaluent seulement à 9 ou 10 millions, tandis que d'autres plus récents la portent à 13 millions au moins; mais, quel que soit le chiffre réel, il paraît certain qu'il tend chaque année à décroître. Plusieurs causes y contribuent; nous citerons surtout la profonde dépravation des mœurs persanes, les guerres civiles, les chaleurs, la peste, les tremblements de terre, mais surtout l'âge trop précoce auquel les mariages se contractent. Comment le peuple peut-il continuer sa vigueur native dans un pays où l'on trouve des veufs de douze ans et des mères de neuf ans? La population de la Perse se divise en deux classes distinctes : les sédentaires, les nomades ou *iliats*. Les populations sédentaires forment elles-mêmes trois autres catégories : les *khans*, les *mirzas* et les *raïas*.

Les khans composent aujourd'hui la véritable noblesse persane, noblesse essentiellement militaire, parce que toutes les charges de l'armée lui sont dévolues. C'est à eux que sont confiés les gouvernements des principales provinces et districts. Ce titre de khan, établi par les Tatars et conservé depuis, a remplacé celui de mirza, qui désignait autrefois les gentilshommes, et qui comprend, avec la plupart des fonctionnaires civils, tous ceux qui sont riches ou bien nés ou bien élevés. C'est, en résumé, un titre tout à fait civil; mais un firman du chah peut autoriser le passage de cette deuxième classe dans la première, et alors les nouveaux nobles ajoutent leur ancien titre à celui de khan : ainsi, par exemple, Mirza-Mohammed-Ali-Khan. La troisième classe, les raïas, comprend toute la population des villes qui s'occupe de commerce, d'arts manuels et de la culture des terres.

La population nomade, répandue sur toute l'étendue de la Perse et divisée en tribus et parfois en groupes de quelques familles, s'élève, suivant M. Flandin, à 750,000 individus. Les nomades forment trois races distinctes, toutes vivant sous l'autorité de leurs cheiks, qui sont les uns et les autres plus ou moins insoumis aux ordres des gouverneurs des provinces qu'ils parcourent, et toujours disposés à la révolte. Ces peuples nomades vivent sous la tente, voyageant dans toute l'étendue de l'Irân avec leurs troupeaux; quittant les montagnes lorsque la neige vient les en chasser, y retournant lorsque le soleil a séché l'herbe de la plaine et tari les ruisseaux. Au nord, on trouve surtout une population turque venue à la suite des invasions tatares, et qui se compose principalement des tribus *Affchar*, *Kadjar*, *Kara-Tchortlu*, *Kara-Guezlou*, *Chah*, *Serou* et autres. Le centre a une population de souche persane,

mêlée de *Kourdes*, de *Zends* et de *Bakhtyaris* : ces derniers venus de l'ancienne Bactriane. Enfin, au sud, la population est encore plus bigarrée et moins sédentaire, s'il est possible. Avec les *Zends*, premiers possesseurs du sol de Fars, sont mêlés les *Lours*, les *Failis*, les *Memaccenis*, des Arabes, des Béloutchis, tous de mœurs et de religions différentes¹.

§ VIII. GOUVERNEMENT, FINANCES, ARMÉE. — Le gouvernement persan est une monarchie absolue et héréditaire. Le chah peut disposer à son gré de la vie et des biens de ses sujets. Il a pour ministres : le *sadri-azem*, premier ministre; l'*emin-ud-dewlet*, intendant de l'empire; le *nizam-ud-dewlet*, administrateur de l'empire; le *cheik-ul-islam*, chef de la religion; le *lesker-nuvis*, ministre de la guerre, etc. Les gouverneurs des provinces, qui représentent les anciens satrapes, sont nommés *begler-beg*, c'est-à-dire *prince des princes*; les commandants de villes considérables *kakim*, ceux de places moins importantes *zabit*, qui signifie autorité. Viennent ensuite les maires des villes (*kelanter*), les lieutenants de police (*darogha*), les commissaires de marché (*mouhtesib*), les chefs des gardes de police (*mir-i-ahdas*), les *pak-kar* ou percepteurs des contributions, et les maîtres de villages (*ketkhouda*.)

Le sol est partagé entre quatre classes de propriétaires : la couronne, les particuliers, les communautés religieuses et les personnes qui ont reçu du roi des biens-fonds en récompense de quelque service éclatant. Les biens de la couronne forment à peu près le dixième des terres en culture; le roi les fait cultiver à ses frais. Les grands propriétaires partagent leurs terres entre les paysans d'un village, et ceux-ci les cultivent. Mais si le cultivateur fertilise un terrain inculte en le canalisant, ce terrain devient sa propriété. Chaque village possède un certain nombre d'instruments aratoires et de bœufs; les cultivateurs qui n'en ont point trouvent facilement à en louer. Le propriétaire, par héritage, par achat ou par concession royale, reçoit de ses fermiers un dixième du revenu annuel. S'il canalise le terrain, il en vend l'eau au fermier; s'il fournit la semence, il perçoit en outre, à titre d'intérêt, un dixième de la récolte totale; enfin, s'il fournit les bestiaux pour le labour, il a les deux tiers de la récolte et quelquefois plus, mais alors il se charge de payer les contributions. Les fiefs, ainsi que les terres concédées par le roi, n'étant soumis à aucun impôt, l'usufruitier perçoit seulement trois dixièmes du revenu, parce que le droit de propriété et l'impôt absorberaient ces trois dixièmes. L'impôt foncier ou *maliat* se paye à la couronne partie en nature et partie en argent. C'est en nature que le roi reçoit le dixième des céréales, du tabac, de l'indigo, du coton, de la soie et d'autres denrées de quelque valeur; mais pour les légumes et les fruits des jardins qui entourent les villes et les villages, il se fait donner de l'argent. Cet impôt est levé par les soins des percepteurs, qui achètent et revendent leur emploi et qui ne livrent que la quantité due, mais qui trouvent un grand bénéfice dans les extorsions dont ils accablent les contribuables. Les animaux sont imposés à 1 fr. 25 cent. par tête. La quotité de l'impôt personnel et celle de la taxe des maisons sont difficiles à déterminer; on sait seulement que les arméniens, les juifs et les guèbres payent une capitation plus forte que les mahométans; elle varie de 1 fr. 50 à 4 fr., suivant les provinces. Les habitants des villes en sont exempts. Les boutiques et les magasins payent, suivant l'importance

¹ Flandin et Coste, *Voyage en Perse*.

du commerce des marchands, depuis 1 fr. jusqu'à 10 fr. Par ces impôts, on voit que le paysan doit être fort obéré; il est certain aussi que le boutiquier (*dukandar*) l'est moins, et que le marchand ou négociant (*sewdagher*) l'est encore moins, puisqu'il ne paye que des droits de douane et le cinquième de ses profits. Les marchandises étrangères sont soumises à un droit d'entrée de 5 pour 100; mais il existe en outre un grand nombre de douanes particulières (*goumrourk-khanè*), où les marchandises qui ont déjà payé le droit d'entrée en payent un nouveau d'un à deux et demi pour 100. Ces douanes sont affermées à un prix énorme, de sorte qu'il n'est pas de vexations dont le fermier n'accable le marchand pour augmenter ses bénéfices.

Les impôts que nous venons d'énumérer ne sont pas les seuls que le peuple ait à supporter : il en est un, le *sursat* ou tribut extraordinaire, qui est de sa nature tout à fait vexatoire. Ainsi l'habitant est obligé de fournir de chevaux, de grains, de fourrages, de moutons, etc., le roi, les princes, les hauts fonctionnaires, les ambassadeurs étrangers lorsqu'ils voyagent; d'approvisionner les troupes en marche, d'héberger les courriers, et d'entretenir les routes, les ponts, les édifices publics. Ce n'est pas tout : nous n'avons pas encore parlé du *pichkech*, présent que le roi reçoit à la fête du *Nèwrouz*, et qui s'élève à plus de 30 millions.

Les revenus de la couronne sont évalués à 100 millions par Beaujour, qui fait remarquer que de tout temps ils ont été peu considérables, et que sous Darius, fils d'Hystapes, ils ne s'élevaient qu'à 14,560 talens euboïques ou 90 millions de notre monnaie. Un autre voyageur ne les estime qu'à 25 millions, et M. Flandin les porte jusqu'à 219 millions. Cette somme, quelle qu'elle soit, n'entre pas entière dans les coffres du roi, parce qu'une partie est versée en nature, une autre partie livrée aux gouverneurs des provinces pour l'entretien des établissements publics, etc. Dans un État comme la Perse, où les objets nécessaires à la vie sont à un taux bien moins élevé qu'en Europe, elle devrait suffire à toutes les dépenses publiques et à celles du monarque. Cependant le gouvernement de la Perse est obéré, et n'a encore pu payer à la Russie les indemnités qu'il a consenties à la suite des dernières guerres. Le traitement des fonctionnaires, quel que soit leur rang, est minime; mais c'est le peuple qui est victime de la parcimonie du gouvernement : ainsi certaines classes de fonctionnaires, qui sont payés en traites sur les districts qu'ils administrent, obtiennent par leurs exactions le double et le triple de ce qui leur est alloué; ceux qui sont rétribués sur les fonds du trésor n'ont pas toujours, à la vérité, cette ressource désastreuse pour le pays, mais le roi les indemnise quelquefois par de riches présents. Il est vrai encore que, lorsque ces fonctionnaires ont acquis quelques richesses, le monarque absolu les dépouille suivant son caprice. Aussi la Perse est-elle le pays où le peuple est le plus écrasé d'impôts, et la haute classe la plus endettée, la plus mécontente et la plus démoralisée.

L'armée persane se compose de milices provinciales et de cavalerie fournies par les tribus nomades, soldats presque indisciplinés, et de troupes exercées et équipées à peu près à l'européenne, et que l'on désigne sous le nom de *kouchouni-akavi*, c'est-à-dire troupes à la solde du roi. Elle est conséquemment divisée en deux grandes classes : les *djanbaz* ou soldats soumis à l'ancienne discipline, et les *serbaz* ou soldats soumis à la nouvelle. On y distingue plusieurs corps particuliers : les *zembourektchi*,

artilleurs montés sur des chameaux ; les *kechikdji*, gardes du corps répandus dans les différentes résidences royales, et formant un total de 3,000 hommes, et les *ghoulam*, gardes du corps à cheval, qui ne quittent jamais le roi, et qui sont au nombre de 3 à 4,000. Le plus haut grade de l'armée persane est celui de l'*émir-nizam*, qui réside ordinairement dans l'Azerbaïdjan. Au-dessous de lui sont quatre *serdars*, qui ont le commandement chacun de 10,000 hommes. On peut les assimiler aux généraux. Ordinairement il y en a un dans l'Irak, un dans le Khorassan, un dans le Fars et un à Kirmanchah. Les colonels ou *sertip* commandent plusieurs bataillons de 1,000 hommes, qui ont pour chefs des *javehr*. Le drapeau est rouge ; sur le champ est figuré le symbole de l'empire, un lion et un soleil ; la hampe est terminée par une main qui figure celle d'Ali.

En cas de guerre, le roi fait un appel à ses sujets ; alors accourent de tous côtés, avec leurs armes, leurs costumes particuliers, leurs chevaux, les cavaliers nomades. Ils sont nourris aux frais du chah, c'est-à-dire aux frais des villages qu'ils traversent comme un fléau. Outre ces cavaliers, nommés *atli*, il arrive aussi des fantassins appelés *tuffekjis* ou fusiliers, milice tout aussi irrégulière et indisciplinée. Ces soldats sont bons pour inquiéter une armée et saccager le pays ennemi ; mais, quoique braves individuellement, ils ne constituent pas une force réelle, et il paraît à peu près impossible d'en évaluer le nombre. Quant à l'armée à demi régulière, elle se lève par recrutement, c'est-à-dire que, sur l'ordre du chah, les gouverneurs prennent un certain nombre d'hommes sur cent. Ces soldats doivent servir toute leur vie, et ne sont licenciés que suivant le bon plaisir du souverain.

Les armes en usage dans l'armée persane sont le fusil à mèche, la carabine, le sabre, le pistolet, de longues lances en bambou flexible, des boucliers, des javelots et des masses d'armes. La cavalerie turcomane porte aussi des arcs et des carquois. Les troupes persanes marchent presque toujours de nuit, à la clarté des torches allumées et au son d'une musique bruyante. Elles vivent, sur le sol persan, aux dépens des habitants, de sorte que leur approche est aussi redoutée que celle d'une armée ennemie. Précédées de leurs bagages, elles avancent toujours dans le plus grand désordre, pillant et saccageant les pays qu'elles traversent. Avec une telle organisation militaire, des finances si mal administrées, un gouvernement si mauvais, un peuple si corrompu, on comprend que la Perse, qui remplit de son nom toute l'histoire ancienne, qui a joué un si grand rôle politique jusque dans le dix-huitième siècle, sous Nadir-Chah, ne soit plus aujourd'hui qu'un État de troisième ou quatrième ordre, menacé par l'ambition de la Russie, et qui ne doit probablement son existence qu'à l'appui intéressé que lui donne l'Angleterre. C'est la barrière qui sépare ces deux puissances rivales, et elle sera probablement un jour leur champ de bataille.

TABLEAU de la population, de la superficie, des contributions et du contingent en soldats de chaque province de la Perse.

PROVINCES.	CAPITALES.	SUPERFICIE en lieues géographi- ques carrées.	POPULATION.	MONTANT NET des contributions en tomans.	CONTINGENT en hommes.
IRAK-ADJEMI . .	<i>Téhéran</i>	12,000	3,200,000	530,000	50,460
TABARISTAN . .	<i>Damavend</i> . . .	850	200,000	» ¹	1,700
MAZANDERAN . .	<i>Sari</i>	950	650,000	15,000	12,000
GHILAN	<i>Recht</i>	600	300,000	160,000	3,000
AZERBAÏDJAN . .	<i>Tauris</i>	3,900	700,000	» ¹	15,340
KOURDISTAN . .	<i>Kirmanchah</i> . .	1,700	400,000	30,000	6,000
KHOUSISTAN . .	<i>Chouchter</i> . . .	3,800	700,000	1,000 ?	13,000
FARSISTAN . . .	<i>Chiraz</i>	16,500	2,800,000	240,000	50,000
KERMAN	<i>Kerman</i>	8,500	700,000	50,000	7,000
KOUHISTAN . . .	<i>Chehéristan</i> . .	3,000	250,000	» ¹	2,000
KHORASSAN . . .	<i>Mechched</i> . . .	10,500	1,500,000	» ²	22,000
		62,300	11,400,000	990,000	182,500
Amendes, confiscations, présents évalués à				1,500,000	
Total approximatif du revenu de la couronne				2,490,000	

¹ Les provinces de Tabaristan, Azerbaïdjan et Kouhistan absorbant le montant de leurs contributions en frais d'administration.

² Le Khorassan passe pour ne rien rapporter à la couronne, attendu que les contributions suffisent à peine pour payer les gouverneurs et autres agents de l'administration.

CHAPITRE HUITIÈME.

AFGHANISTAN.

§ I^{er}. DESCRIPTION PHYSIQUE. — La contrée que nous allons parcourir est, depuis le commencement du dix-neuvième siècle, tellement livrée aux horreurs de la guerre civile et de l'anarchie, qu'il est difficile de fixer d'une manière précise l'étendue, les limites et la population des États qu'elle comprend. Considéré sous le point de vue physique, l'Afghanistan est borné au sud par le Béloutchistan; mais ses limites, de ce côté, sont fort difficiles à déterminer, même approximativement; on peut dire seulement qu'elles consistent dans quelques ramifications des montagnes qui bordent la partie orientale du plateau de l'Iran; à l'ouest, il est borné par le grand désert Salé et le désert de Kerman, qui s'étendent à l'est de la Perse, et par le Khorassan persan; au nord par la Grande-Boukharie, dont il est séparé par la chaîne de l'Hindou-Koh; et enfin à l'est par le Sind et la chaîne du Solimani-Koh, qui forme le côté occidental du bassin de l'Indus. Ce pays a une position géographique de premier ordre, étant intermédiaire entre la Perse et l'Hindoustan.

L'Afghanistan et le Béloutchistan occupent la partie orientale, et en même temps la

plus élevée du plateau de l'Iran ou de la Perse, du côté où il borde la vallée de l'Indus. La plus grande partie de leur surface a sa pente dirigée de l'est à l'ouest, c'est-à-dire vers des lacs intérieurs et du côté de la Perse; le reste, ou la partie extérieure du plateau, est penché ou vers l'océan Indien ou vers l'Indus.

L'origine des montagnes de ces deux pays est l'Hindou-Koh, qui sépare le bassin de l'Indus des bassins de la mer Caspienne. Cette grande chaîne, couverte de neiges éternelles, et dont les pics atteignent 6,000 mètres de hauteur, domine de sa triple rangée de montagnes la vallée de Kaboul. De là se détache à l'ouest, entre Kaboul et Bamian, le *Koh-i-Baba* (père des montagnes), massif qui atteint, selon Burnes, 5,400 mètres, et qui se prolonge à travers l'Afghanistan par les monts du *Gourat* ou *Paropamisus*, lesquels s'en vont par le Khorassan persan joindre les montagnes méridionales de la mer Caspienne. Du même Hindou-Koh se détache au sud une autre chaîne de montagnes qu'on peut considérer comme la crête extrême du plateau de l'Iran; elle se dirige jusque vers Kelat dans le Béloutchistan, sous le nom de monts *Brahouiks*, tourne vers l'ouest et longe le golfe Persique sous le nom de *Ouachanti*, pour aller de ce côté rejoindre les chaînes de hauteurs qui forment la ceinture occidentale du plateau de l'Iran. A cette chaîne, qui forme la principale charpente de l'Afghanistan et du Béloutchistan, sont adossés en terrasses de longs plateaux inclinés vers l'Indus ou vers la mer, sillonnés de fissures profondes creusées par des torrents, qui servent de chemins entre les basses vallées et les hautes terres. Ces plateaux ou terrasses, moins élevés que la montagne et dominant la plaine à une grande élévation, représentent la moyenne entre les climats de ces deux zones, l'une glaciale, l'autre torride, et ses productions, ainsi que son climat, sont en effet ceux des pays tempérés. Le gradin principal des terrasses qui s'inclinent vers l'Indus forme du nord au sud, parallèlement à la chaîne principale, une autre chaîne, qui domine à pic la vallée du fleuve et qui porte le nom de *Solimani-Koh*. Son point le plus élevé est le *Takt-i-Soliman* (trône de Salomon), qui a 3,900 mètres, et que les Persans appellent *Koh-Khaisar*. L'élévation moyenne de la chaîne est de 3,500 mètres, et celle de ses passages est ordinairement de 3,000 mètres. Sa partie la plus septentrionale se contourne de l'ouest à l'est, pour encaisser au sud la rivière de Kaboul: on l'appelle *Sefid-Koh* (montagnes blanches), et près de Djelal-abad, monts des *Kaybers*. Ces dernières montagnes forment entre Pechaouer et Kaboul un passage très-redouté, de 25 kilomètres, où une poignée d'hommes pourrait arrêter une armée, et qui est célèbre par la retraite et la ruine de l'armée anglaise en 1842. Les flancs de toutes ces montagnes sont couverts de forêts; elles renferment peu de richesses minérales, si ce n'est du fer.

Un autre gradin des mêmes terrasses est celui qui court parallèlement à la côte, dans la province béloutche de Kotch-Gandavâ, et vers le bas Indus. Il paraît composé de montagnes analogues à celles de Soliman, et porte le nom de *Hala*; Pottinger les a désignées sous le nom de *Brahouiks*.

L'Afghanistan et le Béloutchistan manquent généralement d'eaux courantes. Les parties extérieures du plateau appartiennent: 1° aux bassins du Heri et du Mourghab, qui se perdent dans les sables du Khorassan et de la Grande-Boukharie; 2° au bassin de l'Indus par sa rive droite, et c'est là qu'on trouve les rivières les plus abondantes; 3° à l'océan Indien par les torrents du Béloutchistan. Quant à la partie intérieure du

plateau, elle appartient au bassin du lac Hamoun par le Helمند et ses affluents. Nous allons dire quelques mots de ces divers cours d'eau.

Le *Heri* passe à Herat, et le *Mourghab* à Maroutchak; ils descendent des monts du Gourat, et coulent du nord-est au sud-ouest : ce ne sont que des torrents. — Les affluents du Sind sont d'abord le *Kaboul*, qui descend du plateau de Ghizneh à une hauteur de 2,600 mètres, passe à Kaboul, fait des chutes nombreuses, est serré à Djelal-abad par les contreforts de l'Hindou-Koh et des Kaybers, passe alors de sa terrasse supérieure à sa terrasse inférieure, laquelle est marquée par Peschaouer où commence le plat pays de l'Indus. Il a 300 kilomètres de cours, et reçoit par sa droite le *Kameh* ou *Kachgar*, plus large et plus profond, qui a 400 kilomètres de cours. Par sa gauche il reçoit des torrents dont les vallées sont habitées dans les parties basses par les *Douranis*, dans les parties moyennes par les *Yousouf-Zaïs*, dans les parties supérieures et presque inaccessibles par les *Kafers*, c'est-à-dire infidèles, qui ne sont ni mahométans ni hindous, et indépendants. Les autres affluents de l'Indus sont le *Kouroum*, le *Mandrum*, le *Djobé*, qui descendent des monts Brahouiks et traversent les monts de Soliman, le *Gandava*, qui passe près de Gandava, etc. — Le *Mouliani*, qui passe à Kedjé, est le seul torrent du Bélouchistan qui mérite d'être nommé. — Le *Helmend* (Erimanthus), prend sa source dans les monts Koh-i-Baba, à une hauteur de 3,500 mètres, court vers le sud-ouest en arrosant Giriskh, reçoit le *Tarnak*, l'*Ourghendab*, qui passe à Kandahar, le *Kaschrout*, et après un cours de 800 kilomètres, va se perdre au-dessous de Djelal-abad, dans un grand lac bas et marécageux, le *Dzengai-Hamoun*, l'*Aria palus* des anciens, situé à environ 1,000 mètres au-dessus de la mer. Ce lac communique au sud avec un autre lac nommé *Zareh*, et qui est aujourd'hui presque entièrement desséché.

Le climat de l'Afghanistan varie suivant les expositions des différents pays qu'il comprend, tant à cause de l'étendue qu'il occupe que des hautes montagnes qui le traversent. Les extrêmes de chaleur et de froid s'y font sentir; les pluies y sont rares. Les vents les plus habituels sont celui de l'ouest, qui est froid, et celui de l'est, qui est chaud. Au sud et au sud-ouest règnent des vents périodiques qui correspondent aux moussons de l'océan Indien; ils diminuent vers le bassin de l'Helmend, et reprennent toute leur force dans la partie du nord-est. Le pestilentiel samoum se fait quelquefois sentir, même dans le nord; mais il ne dure que quelques minutes et exerce principalement ses ravages sur les contrées désertes. Les pluies périodiques sont loin d'être aussi abondantes que dans l'Inde, et les brouillards sont rares. L'air est en général plutôt sec qu'humide; aussi les pluies qui accompagnent l'hiver sont-elles d'une grande importance pour la végétation. Les maladies les plus communes sont l'ophthalmie, les fièvres, dans l'automne et au printemps; les rhumes sont dangereux, et la petite-vérole fait de grands ravages.

Presque partout on fait deux récoltes par an; ainsi le riz et le maïs, que l'on sème à la fin du printemps, se recueillent en automne; le froment et les autres graines, que l'on sème à la fin de l'automne, se récoltent en été. Le blé est la principale nourriture de l'homme, et l'orge celle des chevaux; on cultive le riz dans la plupart des vallées. Le tabac, le lin et la garance réussissent presque partout; la canne à sucre, le gingembre et le coton, dans les parties méridionales. Le cèdre, le

cyprès, le chêne, le sapin et d'autres arbres de l'Europe, sont les plus communs dans les montagnes; dans les plaines croissent le peuplier, le platane, le mûrier, la plupart de nos arbres fruitiers, ainsi que les orangers, les figuiers, les amandiers et les grenadiers.

Les animaux sauvages les plus communs sont l'hyène, le loup, le chacal, l'ours, le lion, le tigre, le léopard et plusieurs espèces de renards. Il y a aussi des chèvres, des sangliers, des cerfs, des antilopes, des singes et des porcs-épics. Les dromadaires, les buffles, les mules, sont très-répandus; l'âne se trouve à l'état domestique et à l'état sauvage. Vers le nord on élève une race de chevaux aussi estimée que la race arabe. Les moutons sont la richesse des tribus de pasteurs.

§ II. POPULATION, LANGUES, RACES, ETC. — Les *Afghans* paraissent habiter leur pays depuis la plus haute antiquité. Ils se nomment eux-mêmes *Pouchtaneh*; les Indiens les appellent *Patans*. Ils forment un peuple barbare, farouche, sanguinaire, mais énergique, fier, belliqueux, et dont le nombre s'élève à 7 ou 8 millions d'individus. Malgré leur bravoure et leur esprit d'indépendance, comme ils sont presque perpétuellement livrés à l'anarchie, et que leur pays est le grand chemin de la Perse vers l'Hindoustan, ils ont été souvent conquis par les États environnants, et c'est seulement vers le milieu du siècle dernier qu'ils ont pris une existence politique. Ainsi ils ont successivement été soumis par les khalifes de Bagdad, par les sultans de l'Iran, par Djenghiz-Khan, par Tamerlan, etc. Cependant, en 1722, ils conquièrent la Perse et renversèrent la dynastie des Sophis; mais ils furent repoussés par Nadir-Chah, qui délivra la Perse, monta sur le trône et soumit l'Afghanistan, par lequel il pouvait à sa volonté dominer l'Hindoustan. A sa mort, les Afghans se soulevèrent, et l'un des chefs de la grande tribu des Douranis, Ahmed-Chah, fonda en 1747 un empire de l'Afghanistan, qui s'étendait du Kouhistan à Delhi, et de Balk à l'Océan Indien. Cet empire fut éphémère. Les guerres civiles des tribus afghanes, les attaques des Perses et des Sikhes, les intrigues de la Russie et de l'Angleterre, le démembrèrent en plusieurs États. A l'époque de l'ambassade de lord Elphinstone en 1809, il comptait 14 millions d'habitants : aujourd'hui le Kachemir et le Moultan ont passé aux mains des Sikhes, puis à celles des Anglais; la partie la plus méridionale, le Béloutchistan, est entièrement séparé de l'Afghanistan; enfin l'Afghanistan proprement dit est partagé en trois royaumes ou sultanats : de *Kaboul* à l'est, de *Kandahar* au sud, de *Herat* au nord et à l'ouest.

Les Afghans ont reçu des Tatars, leurs conquérants, la religion musulmane. Ils suivent presque tous la secte des sunnites; mais on les regarde aujourd'hui comme les musulmans les plus relâchés. Ils sont en général maigres et musculeux; ils ont les cheveux et la barbe noirs, et quelquefois bruns; leurs femmes sont ordinairement grandes et bien faites; malgré leur caractère vindicatif, malgré leur avidité, ils sont francs, hospitaliers et pleins d'ardeur pour le travail. Ils aiment passionnément la danse et la chasse.

La langue des Afghans ou le *pouchtou* se divise en trois principaux dialectes : le *dourahni*, le *berdourahni* et le *patahni*. Ces dialectes diffèrent non-seulement par la prononciation, mais par les mots mêmes. Le *pouchtou*, malgré sa dureté, a beaucoup d'analogie avec le persan. Selon Elphinstone, tandis qu'une grande partie des mots

qui la composent dérivent de racines inconnues, plusieurs viennent du sanskrit ; d'autres, tels que les termes qui se rapportent à la religion, au gouvernement et aux sciences, viennent presque tous de l'arabe et du persan. Le même voyageur assure que la littérature afghane est peu ancienne et pauvre, puisqu'il n'y a pas de livre écrit en pouchtou qui remonte à plus de trois siècles, et que ses principaux ouvrages sont traduits du persan. C'est dans la caste des savants que l'on prend les administrateurs et les chefs du culte : aussi les études sont-elles principalement dirigées vers la jurisprudence et la théologie. Les princes encouragent et distinguent les savants, et dans toutes les villes il y a des écoles assez semblables aux gymnases établis en Europe. Leur organisation sociale repose essentiellement sur la division en tribus ou *oulous*, dont le nombre paraît aujourd'hui réduit à quatre principales : les *Douranis*, autrefois *Abdallis*, dont Ahmed-Chah, fondateur de l'empire afghan, était le chef ; les *Ghildjis*, les *Berdouranis*, les *Youssouf-Zaïs* et les *Kakirs*. Chaque tribu, qui a pour chef un khan, est ensuite divisée en *khaïls* ou clans.

Les Douranis forment la tribu la plus nombreuse et la plus puissante ; c'est en même temps la plus civilisée. Ils sont très-attachés à leur pays et pratiquent noblement l'hospitalité. Les autres tribus supportent difficilement leur supériorité, mais elles ne peuvent s'empêcher de les estimer et de préférer leur domination à celle des Ghildjis, leurs rivaux, qui sont, au contraire, fameux par leur férocité et leurs habitudes de pillage. Les Berdouranis, tribus agricoles qui habitent les vallées et les collines de l'Hindou-Koh, se divisent en un grand nombre de petites sociétés. Comme ils ne peuvent pas étendre leur culture en proportion de l'accroissement de leur population, ils sont souvent en querelle, et se livrent même des combats sanglants. Près d'eux habitent les Youssouf-Zaïs, qui unissent la férocité et la ruse des sauvages à la modération des peuples civilisés. Agriculteurs et guerriers à la fois, ils forment au moins une trentaine de petites républiques. Chaque horde procède périodiquement à un partage de terres pour un certain nombre d'années, de sorte que toutes jouissent alternativement de la possession de leur fertile sol. C'est au milieu des Youssouf-Zaïs que l'on trouve une nation esclave, probablement conquise par les Afghans à une époque reculée, et qui cultive la terre au profit de ses maîtres. On les appelle *Kakirs*. Chacun de ces Kakirs reconnaît un seigneur, à qui il paye une redevance, et à qui il doit un certain nombre de corvées. Les Youssouf-Zaïs sont aussi établis au delà de l'Indus, dans les possessions anglaises.

Outre cette division en tribus, la nation afghane doit encore être partagée en cinq classes : les *Afghans* proprement dits, parlant la langue pouchtou, et les *Tadjiks*, parlant la langue persane, lesquels forment les castes les plus nobles de la nation. A ces castes se rattachent plus ou moins : les *Kindlis*, d'origine hindoue ; les *Hazareh*, d'origine mongole ; les *Kizilbachis*, tribu turque qui descend d'une colonie établie dans le dix-huitième siècle.

§ III. ROYAUME DE KABOUL. — Le *Kaboulistan*, qui comprenait autrefois la plus grande partie de l'Afghanistan, paraît aujourd'hui réduit à la partie orientale de cet empire, c'est-à-dire à celle qui appartient au bassin de l'Indus. Ce royaume est gouverné par un chah, dont le pouvoir absolu est limité par la puissance aristocratique des grands et par l'organisation des tribus. Le trône est héréditaire, mais aucun usage fixe ne

règle les droits de primogéniture : lorsque le roi meurt, les grands déterminent lequel de ses fils doit hériter de la couronne. Les différents chefs se confinent dans leurs villages fortifiés, d'où ils exercent sur leurs vassaux une autorité non contestée et néanmoins modérée. Sous Ahmed-Chah, qui fonda le royaume de Kaboul en 1747, les revenus de l'État étaient évalués à environ 75 millions de livres tournois ; mais sous son fils Timour-Chah, qui commença à régner en 1773, ils n'étaient que d'environ 25 millions ; il est vrai que ce prince perdit quelques-unes des conquêtes que son père avait faites dans l'Inde. Aujourd'hui c'est peut-être le porter trop haut que de l'évaluer à 10 ou 12 millions. Il n'est pas plus facile d'évaluer la force militaire du royaume de Kaboul, bien que sa population soit estimée à environ 2 millions d'individus. La cavalerie constitue la principale force des Afghans, le Kaboul produisant d'excellents chevaux. Ahmed-Chah avait sur pied, dit-on, 100,000 hommes de cavalerie.

Le royaume de Kaboul appartenait encore, il y a quarante ans, aux descendants d'Achmed-Chah, lorsque le chef d'une famille ou d'une tribu, les *Baruksies*, détrôna Soudjah-Chah, dernier prince de la dynastie Dourani. Cette dynastie avait vécu en bonne intelligence avec les Anglais ; mais le chef des Baruksies, Fullet-Khan, parut subir l'influence de la Russie, qui depuis un siècle cherche un chemin vers l'Indus par l'Afghanistan. Son fils, Dost-Mohammed, ayant tenté de reconquérir Peschaouer, que les Sikhes avaient enlevée au Kaboul, les Anglais s'alarmèrent et résolurent de faire une expédition dans l'Afghanistan pour remplacer Soudjah-Chah. C'était en 1839. Ils s'avancèrent par le bas Sind et le Béloutchistan, parce que les défilés des Kaybers étaient gardés et infranchissables. Ils s'emparèrent de Kelat, de Khouettah, de Kandahar, enfin de Kaboul. Les Afghans surpris ne résistèrent presque nulle part ; Soudjah-Chah fut rétabli. Mais à la fin de 1841 une insurrection formidable éclata : les Anglais se trouvèrent enfermés dans leur camp de Kaboul et la forteresse de Djelalabad. Après deux mois d'efforts inutiles, l'armée du camp de Kaboul se mit en retraite, mais elle fut attaquée, harcelée, massacrée dans les défilés, et de 17,000 hommes il n'en arriva qu'un seul à Djelalabad. La garnison de cette ville fut débloquée l'année suivante par une nouvelle armée, qui força les défilés des Kaybers, incendia Kaboul, et n'évacua le pays qu'après l'avoir dévasté.

Le Kaboulistan se divise en sept provinces : la principale est celle de Kaboul, située dans la haute vallée de même nom, et formée par une grande terrasse à plusieurs gradins qu'entourent des montagnes de 4 à 6,000 mètres. C'est une des plus fertiles contrées de l'Asie : la terre y est admirablement cultivée.

Kaboul est située sur un vaste plateau, à 2,000 mètres au-dessus de la mer, dans une magnifique vallée qu'arrose la rivière torrentueuse de Kaboul. Ses environs, surtout au nord et à l'ouest, présentent un aspect enchanteur : on y voit partout des maisons, des jardins, des champs cultivés, des prairies, des vergers, et l'horizon est terminé par les cimes majestueuses de l'Hindou-Koh. La ville, située par 34° 25' 5" latitude nord et 69° 7' 15" longitude est, est grande, très-animée, très-tumultueuse, bien qu'elle ne renferme que 50 ou 60,000 habitants. Elle est entourée d'un mur en briques. Sur le sommet d'une colline haute de 50 mètres s'élève une citadelle irrégulière et délabrée, composée de deux forts, dont l'un renferme le palais du prince, et qui

a été bâtie par le sultan Baber. Les rues sont assez larges, arrosées par de petits ruisseaux, les maisons basses et mal bâties. On n'y remarque d'autre monument que le grand bazar, long de 200 mètres, où sont entassées les richesses et les marchandises du monde entier, mais qui a été presque entièrement détruit en 1842 par les Anglais. Kaboul est le point de rencontre des grandes routes de communication entre la Perse et l'Inde, entre l'Iran et le Touran, ou en d'autres termes entre le nord, le midi, l'est et l'ouest de l'Asie centrale. Grâce à son élévation, elle jouit d'un climat tempéré et européen, d'un air pur et vif, de saisons régulières. Aussi ses produits agricoles, et surtout ses fruits, sont renommés dans toute l'Asie. A un kilomètre de la ville, on remarque au pied d'une colline le tombeau de l'empereur Baber ou Babour, arrière-petit-fils de Tamerlan. Il consiste en deux dalles de marbre blanc; près de lui sont enterrés plusieurs de ses femmes et de ses enfants. Du haut du coteau qui domine le tombeau de Baber, on jouit d'une vue magnifique sur une plaine d'environ 30 kilomètres de circonférence, parsemée de champs et de jardins, coupée par trois ruisseaux sinueux, qui arrosent des villages innombrables. On ne s'étonne pas, dit Burnes, que les habitants soient épris de ce paysage et que Baber l'ait admiré; car, dit ce prince: « Sa verdure et ses fleurs rendent Kaboul un lieu céleste au printemps. »

La province de *Djelal-abad* s'étend entre celle de Kaboul, les monts Soliman et Kaybers. *Djelal-abad*, sa capitale, est une petite ville de 1,200 habitants, bien fortifiée et célèbre par le siège qu'y subirent les Anglais en 1842; elle a un bazar composé d'une cinquantaine de boutiques; son commerce est assez important. Dans ses environs on cultive la canne à sucre. — Dans celle de *Ghaznah*, appelée aussi *Ghizneh*, pays montagneux et froid, habité principalement par les Ghildjis, la ville de *Ghazneh* n'est plus ce qu'elle était lorsque les sultans Ghaznevides y résidaient. Bâtie sur une montagne élevée de 2,349 mètres, sa vaste enceinte, formée d'une muraille en pierre, renferme à peine 1,500 maisons. Les beaux édifices construits par le sultan Mahmoud Ghazneh ont disparu: il ne reste plus, de deux siècles de splendeur, que de vastes ruines, deux minarets de 100 pieds de hauteur, trois bazars, et une digue magnifique, la seule des sept que fit bâtir à grands frais Mahmoud. Hors de son enceinte, on voyait encore avant 1842 le superbe tombeau de ce prince, mort en 1030; il a été détruit par les Anglais. D'autres tombeaux, érigés à la mémoire d'un grand nombre de saints personnages, ont fait donner à Ghazneh le surnom de *seconde Médine*. Bien que cette ville soit sous le 33° parallèle, elle est une des plus froides de l'Asie, ce qui s'explique par son élévation au-dessus du niveau de la mer. — La province de *Loghmon* ou *Laghman*, qui confine aux provinces de Kaboul et de Djelal-abad, est un pays important par sa population, que l'on évalue à 900,000 âmes; mais *Dir*, sa principale ville, résidence d'un khan puissant, est peu considérable; il en est de même de *Bandjaour* ou *Bajour*. — La province de *Bamian* est la plus septentrionale des cinq qui composent le royaume de Kaboul; c'est aussi la moins productive; la plus grande partie est même tout à fait stérile; c'est enfin celle dont le climat est le plus rigoureux. Cependant quelques étroites vallées produisent des grains; mais la principale ressource consiste en troupeaux de moutons, en bœufs et en chevaux. Elle n'offre rien de particulier, si ce n'est son chef-lieu,

petite ville intéressante par les antiquités qui s'élèvent dans son voisinage. Une vallée encombrée de rochers et bordée de précipices affreux, conduit à Bamian. Des ruines innombrables prouvent que cette vallée a été jadis fortifiée. Un château situé à son extrémité septentrionale et commandant la gorge a été construit avec beaucoup de soin et de travail sur le haut d'un précipice. C'est dans cette vallée que se trouvent les ruines de l'ancienne Bamian, qui fut prise et saccagée en 1221 par Djenghiz-Khan, et abandonnée par ses habitants. Elle consiste en un nombre prodigieux d'excavations pratiquées des deux côtés de la vallée, sur une étendue de 8 à 12 kilomètres, et qui forment encore la demeure de la plus grande partie de la population. Une colline isolée au milieu de la vallée en est complètement percée comme le rayon d'une ruche, dit Burnes, et rappelle à notre souvenir les Troglodytes des historiens d'Alexandre. On la nomme la ville de Ghoulgoula. Des ouvriers sont fréquemment employés à y fouiller, et l'on y trouve des anneaux, des médailles et différents objets qui ne sont pas d'une haute antiquité. On ne remarque aucun ornement d'architecture dans ces caveaux; quelques-uns seulement se terminent en forme de dôme. Cette ville de Troglodytes, que le voyageur Hamilton appelle la Thèbes de l'Orient, offre des antiquités du plus grand intérêt qui mériteraient d'être visitées : ce sont des statues colossales taillées dans la montagne même qui forme le côté septentrional de la vallée. L'une représente un homme, et a 36 mètres 57 cent. de hauteur; l'autre, haute d'environ 18 mètres, est celle d'une femme. Ces deux colosses sont mutilés : leurs têtes n'offrent plus que des traits à moitié détruits. Les lèvres épaisses de ces colosses, leurs oreilles longues et pendantes, enfin la tiare dont la plus grande paraît être coiffée, semblent autoriser à penser qu'elles se rapportent au culte de Bouddha. Des excavations innombrables se font remarquer à gauche et à droite de chaque idole. Les niches dans lesquelles elles sont taillées ont jadis été revêtues d'un enduit et ornées de peintures représentant des figures humaines, dont il existe encore quelques traces au-dessus de la tête des statues.

Deh-Koundy, Deh-Sendji et Tchaghouri, situés sur une montagne qui porte le même nom, sont de petits châteaux forts dans lesquels résident trois khans des Hazarehs. Cette nation a pour demeure des chaumières à moitié enfoncées dans les flancs des montagnes. Chaque village se compose de 20 à 200 habitations, quelquefois même de tentes, et est défendu par une haute tour capable de renfermer dix à douze hommes, et percée de tous côtés de meurtrières. Les Hazarehs sont très-irascibles et prompts à se livrer aux plus violents excès; mais ils sont d'ailleurs gais, sociables et montrent un goût prononcé pour le chant et la poésie. Les caractères physiques qui les distinguent sont une face large, de petits yeux et le défaut presque absolu de barbe. Leurs femmes, en général assez jolies, sont beaucoup plus heureuses et plus libres que chez la plupart des autres peuplades asiatiques : ce sont elles qui dirigent tout dans la maison; elles sortent quand elles le veulent et jamais voilées. Tous les Hazarehs sont sectateurs fanatiques d'Ali : aussi ont-ils en horreur les Afghans, les Eïmaks et les Ouzbeks, qui tiennent à la secte opposée.

§ IV. ROYAUME DE KANDAHAR. — Le royaume de *Kandahar* est borné au nord par le Khorassan afghan ou oriental, et au sud par le Sedjestan; depuis le nord-est jusqu'au sud-est s'étendent plusieurs chaînes de montagnes, telles que les monts

Mokhour et la chaîne du Khodjah-Amran, et depuis le nord-ouest jusqu'à l'ouest ce sont de vastes plaines désertes et sablonneuses et des rochers arides. Sa population, que nous évaluons à 1,000,000 d'habitants, est principalement composée d'Afghans : ce sont des Douranis, des Tadjiks et des Kizilbachis, la plupart de la secte sunnite. Le Kandahar a longtemps fait partie de la Perse et a passé tour à tour de celle-ci aux souverains de Dehli.

Kandahar, la capitale, est une longue et vaste ville située dans une plaine, près de la rive gauche de l'Orghendab. Son origine est incertaine, mais elle paraît avoir existé du temps d'Alexandre et avoir été détruite et réédifiée plusieurs fois; elle a été en dernier lieu construite sur un plan régulier par Nadir-Chah. Une muraille l'entoure et deux forts la défendent; ses rues sont étroites, mais bien alignées; ses maisons sont en briques et à plusieurs étages; en un mot, elle passe pour une des plus belles villes de l'Asie. Au centre s'élève une rotonde voûtée, nommée *Tchassou*, de 40 à 50 mètres de diamètre, garnie intérieurement de boutiques, et à laquelle viennent aboutir quatre grands bazars. Plusieurs caravansérails, l'ancien palais royal, la mosquée voisine de ce palais, le tombeau d'Ahmed-Chah, surmonté d'une élégante coupole, sont, avec le Tchassou, ses principaux édifices. Kandahar est partagée en un grand nombre de quartiers réservés chacun à une des nations qui l'habitent. Sa population en 1809 s'élevait à 100,000 âmes. C'est la principale place de commerce de l'Afghanistan et celle où l'industrie est le plus active. L'empereur Baber s'en empara en 1507; en 1625 elle fut prise par Chah-Abbas le Grand; en 1638, le gouverneur persan Ali-Merdan-Khan la livra à l'empereur Djehanghir; en 1649, elle tomba au pouvoir de Chah-Abbas II; le chef afghan Myr-Veïs la prit en 1709 et la garda jusqu'en 1737, que Nadir-Chah s'en rendit maître après un siège de dix-huit mois. Il la détruisit et la rebâtit un peu plus au sud, en lui donnant le nom de *Nadir-Abad*; mais en 1747 Ahmed-Chah la surprit et en fit la capitale de l'Afghanistan en lui rendant son ancien nom.

Le *Ghermsyl* ou *Ghermsir* est un canton du royaume de Kandahar, qui s'étend sur la rive méridionale de l'Helmend. Il paraît occuper, suivant un voyageur¹, l'ancien lit d'une rivière à sec. Son nom signifie *pays chaud*. Il est humide et marécageux en plusieurs endroits, et couvert d'herbes et de buissons. Sur les bords de l'Helmend s'élèvent çà et là quelques villages tadjiks, avec les châteaux forts qui les défendent. Sa partie septentrionale est bornée par des montagnes au milieu desquelles s'étendent des vallées fertiles en blé, en orge et en riz, tandis que les flancs de ces montagnes sont couverts d'amandiers, de figuiers, de grenadiers, de noyers et de platanes. La tribu qui l'habite, les Alekkosis, comprend 10,000 familles. Elle est célèbre par ses brigandages. — Le *Khountchi* est un petit district contigu au Ghermsyl et qui présente le même aspect physique et politique. On y trouve un village du même nom. — Le *Khorabouk*, pays situé à l'ouest des monts Khodjah-Amran; se compose d'une plaine aride arrosée par la Lora et habitée par les Barytchis au nombre de 2,500 à 3,000 familles, divisées en tribus en partie nomades et en partie fixées dans les villages. — Dans le *Farrah* ou *Fourrah*, nous ne connaissons aucune cité digne d'être nommée, si ce n'est le chef-lieu. *Farrah* est une grande ville murée,

¹ H. Pottinger, *Voyages dans le Bélouchistan et le Sindhy*.

située dans une vallée fertile, à moitié chemin de Hérat à Kandahar. Son bazar est bien approvisionné.

Le *Sedjestan* ou *Séistan*, qui faisait partie de l'*Arie* des anciens, est situé au sud du Kaboul et au nord du Béloutchistan; la Perse le borne à l'ouest. Il a environ 400 kilomètres de l'orient à l'occident, et un peu moins du nord au midi. C'est un pays plat et sablonneux, couvert en quelques endroits de bois et de halliers. Les sables brûlants du Béloutchistan sont transportés par les vents dans le Séistan, où ils ensevelissent quelquefois de vastes champs et des villages entiers; quelque vent qu'il fasse, on voit se lever dans les airs des nuages de poussière; et cette contrée, jadis fertile et remplie de cités florissantes, ainsi que l'attestent une foule de ruines, a été tellement envahie par les sables qu'elle est presque entièrement réduite à la stérilité. Ce n'est que sur les bords de l'*Helmend* que l'on trouve des champs en culture; c'est là que s'élèvent quelques villes et de nombreux villages: le reste n'est habité que par des tribus nomades qui cherchent çà et là de rares pâturages. Le Séistan est désigné par Isidore de Charax, au troisième siècle avant notre ère, sous le nom de *Sacastène*. Aujourd'hui ce pays forme les deux khanats de *Djelalabad* et d'*Illoumdar*, qui, au commencement du siècle, étaient tributaires du roi de Kaboul, et qui ne peuvent pas mettre sur pied plus de 5,000 hommes. *Djelalabad*, qu'il ne faut pas confondre avec la ville du même nom dans le royaume de Kaboul, est la principale de tout le Séistan. Elle renferme environ 2,000 maisons construites en briques et un assez beau bazar. Il paraît qu'elle est bâtie sur les ruines d'une autre ville importante, qui pourrait bien être l'antique *Prophthasia*.

§ V. ROYAUME DE HÉRAT. — Le petit Etat que nous allons parcourir est connu sous le nom de *Khorassan oriental*, de *Khorassan afghan*, enfin sous celui de royaume de *Hérat*. Il formait jadis une partie de la *Bactriane*. Ses limites sont, à l'est, au sud et au sud-ouest, le Kaboul, à l'ouest et au nord-ouest la Perse, et enfin au nord le pays de *Balkh*. On lui donne environ 600 kilomètres de longueur de l'est à l'ouest, et 28 de largeur du nord au sud. Au sud, il appartient au grand plateau de la Perse; au nord, au grand plateau de la Boukharie: ces deux parties se trouvent séparées de l'est à l'ouest par la chaîne de montagnes appelée autrefois *Parapomissus*. Il paraît former aujourd'hui deux provinces distinctes: celle d'*Hérat*, avec la ville de ce nom pour capitale, et celle d'*Hazareh*, dont le chef-lieu serait *Maroutchak*, et qui tire son nom des *Hazareh*, qui en forment la population principale. Il est arrosé au sud par le *Helmend* et plusieurs autres cours d'eau qui tombent dans le lac Hamoun; au nord, par le *Héri*, qui passe à Hérat, par le *Mourghab*, qui passe à Maroutchak.

Le climat que l'on éprouve dans le Khorassan diffère suivant l'élévation du sol; l'hiver y est rigoureux, mais l'on y jouit au printemps d'une température agréable, surtout dans les plaines basses et dans les vallées. L'agriculture, favorisée par un sol naturellement fertile, y est dans un état florissant: on y cultive du blé, de l'orge, du maïs, du riz, du millet, du lin, du chanvre, du safran, de la garance, du sésame, du tabac, du coton et des fruits délicieux; l'*assa fétida* y abonde ainsi que plusieurs plantes aromatiques, dont on fabrique différentes essences estimées dans l'Orient. Le mûrier y réussit bien et les vers à soie y alimentent un grand nombre de manufac-

tures. Outre des soieries, on fabrique des étoffes de coton, des châles, des maroquins, des armes blanches et des armes à feu. On y élève aussi beaucoup de bestiaux et des chevaux d'une race excellente. Le commerce est actif : le pays exporte du blé, du tabac, du safran, de l'opium, de l'*assa fétida*, des fruits secs et confits, des bestiaux, des chevaux, des fourrures et des armes.

On évalue la population du Khorassan afghan à 1,500,000 individus, composés de Tadjiks, qui mènent une vie sédentaire, et de peuples nomades dont les principaux sont les Eïmaks et les Hazarehs. Ceux-ci, grossiers, ignorants, mais paisibles, se distinguent par leur extérieur grave et sérieux et par leur amour pour la chasse, le chant et la poésie ; leurs femmes sont généralement belles et sont traitées avec beaucoup d'égards ; leurs villages se composent ordinairement de 300 maisons ; souvent leurs habitations sont creusées dans le roc. Les Eïmaks se divisent en trois principales tribus, de même que les Hazarehs. A ces peuples il faut ajouter des Afghans, des Béloutchis et des Ouzbeks. A l'exception des Hazarehs, qui sont shiites zélés, toute la population appartient à la secte sunnite.

Le Khorassan afghan dépendait du royaume de Kaboul, lorsqu'au commencement du dix-neuvième siècle Mahmoud-Chah, ayant été détrôné par le gouverneur de Cachemire, se réfugia dans le Khorassan oriental, que gouvernait Kamram, son fils, et y fonda, en 1826, un État indépendant, le royaume de Hérat ou du Khorassan oriental. Cet État n'a pas cessé depuis cette époque d'être attaqué par les Persans à l'instigation de la Russie, mais il est soutenu par les Anglais. Il s'est, en 1843, reconnu vassal de la Perse. Si jamais les Russes et les Anglais doivent se combattre en Asie, c'est sur ce terrain qu'ils se rencontreront.

La ville de *Hérat*, l'une des plus importantes de l'Asie, comme étant la clef de la route de l'Hindoustan, est bâtie au milieu d'une belle vallée, aussi remarquable par sa fertilité que par sa population. Cette vallée a environ 15 kilomètres de largeur, 30 de longueur, se trouve entourée de hautes montagnes et est parcourue par le Héri ; on n'y voit partout que villages, jardins, champs cultivés. On arrive à la ville par un faubourg de 4 kilomètres ; elle-même couvre un espace de 6 kilomètres carrés et renferme, dit-on, 50 à 60,000 habitants. Elle est d'un aspect agréable et bien pourvue d'eau ; mais ses rues sont sales, étroites, tortueuses, ses maisons bâties en briques et ses monuments peu nombreux. On y remarque la grande mosquée, le *medresseh* ou collège, fondé dans le quinzième siècle par le sultan Hussein, ses nombreux bazars, ses bains, etc. Le palais du prince est de la plus chétive apparence, mais ses jardins sont magnifiques. Cette ville n'était défendue autrefois que par une haute muraille en terre flanquée de tours et ceinte d'un fossé ; mais, depuis 1838, des officiers européens ont bastionné cette enceinte, couvert ses approches par plusieurs ouvrages et fortifié la citadelle, située sur un monticule et composée d'un château carré avec double fossé et double enceinte. On fabrique à Hérat des étoffes de soie et de coton, des châles, des tapis, des essences, des sabres ; c'est l'entrepôt du commerce entre l'Hindoustan, la Perse, le Turkestan, Bagdad, et le passage forcé de toutes les caravanes qui vont de l'Asie occidentale dans l'extrême Orient : aussi le revenu du prince est-il très-considérable à cause du droit qu'il prélève sur le transit des marchandises.

Hérat est l'ancienne *Aria* ou *Artacoana*, et du temps d'Alexandre elle était déjà la

capitale d'une grande province. Elle a été prise et détruite en 1221 par Djenghiz-Khan, en 1331 par Tamerlan, qui y établit le siège de son empire, par les Persans en 1508, par les Douranis en 1715, par Nadir-Chah en 1731, par Ahmed-Chah en 1749, etc. Devenue en 1826 la capitale d'un État indépendant, elle a été attaquée par les Persans en 1831, 1832, 1838, enfin prise par eux en 1855. Ces attaques ont été inspirées par les Russes, qui, depuis Pierre le Grand, convoient la possession de cette ville, par laquelle ils menaceraient la puissance des Anglais dans l'Inde. « Le Khorassan est le sabre de la Perse, disait Nadir-Chah, et celui qui possède Hérat en a la poignée et peut être le maître du monde. »

On cite encore dans la province d'Hérat une ville appelée *Gour* ou *Jaughouri*; elle fut dans le douzième siècle la capitale d'un petit royaume; mais depuis qu'elle a été saccagée par les armées de Djenghiz-Khan et de Tamerlan, elle ne s'est point relevée, et même elle est à peine connue aujourd'hui. On trouve dans ses environs des eaux thermales et des mines de fer et de plomb.

Bihboud, petit bourg, *Goura*, village sur la route d'Hérat à Kaboul, et *Kouroum*, sont les résidences de trois khans des Eïmaks. Ce peuple annonce par ses caractères physiques une origine tatare; un auteur indien, Aboul-Fazl, qui fut premier ministre et historiographe du grand-mogol Akbar, prétend même que les Eïmaks sont les restes de l'armée du quatrième empereur mongol Mangou-Khan, petit-fils de Djenghiz-Khan. Ce sont des hommes grands et forts, qui vivent de pain, de légumes, de lait caillé, de viande, et pour lesquels la chair de cheval est un régal. Ils possèdent d'immenses troupeaux de moutons, et nourrissent des chevaux petits, mais vifs et infatigables.

CHAPITRE NEUVIÈME.

BÉLOUTCHISTAN.

Le *Béloutchistan*, borné au nord par l'Afghanistan, au sud par la mer d'Oman, à l'ouest par la Perse, et à l'est par le Sindhy, a environ 1,000 kilomètres de longueur de l'ouest à l'est, 600 dans sa moyenne largeur du sud au nord. Il appartient physiquement à la Perse : c'est le prolongement du même plateau et des mêmes chaînes de montagnes. Celles-ci se dirigent les unes à l'est et les autres au nord-est, séparées par de longues vallées; dans le nord-est on traverse d'effroyables défilés dominés par des sommets de 4 à 5,000 mètres de hauteur. L'intérieur est coupé par des déserts dont le sol, composé de sables mouvants, est parsemé de quelques petites oasis inhabitées. Le pays est arrosé par le *Doust* ou *Muliani*, qui passe à Kedjé, paraît avoir 400 kilomètres de cours, et serait beaucoup plus considérable s'il recevait réellement, comme l'indiquent quelques cartes, le *Boundour*, qui vient de Kélat. Pottinger croit que le *Doust* formait autrefois le prolongement du Helمند, et quelques traces d'un ancien lit paraissent confirmer cette opinion. Les autres rivières sont : le *Bhegvor*, grossi du *Nehenk*, qui a environ 500 kilomètres; le *Pourally*, l'*Arabis* des anciens, n'en a que 150; le *Mouklou* est à peu près de la même étendue; toutes les trois se jettent dans la mer d'Oman. Le *Nary*, le *Kouhi*, le *Kaskin* et le *Serhoud* vont se perdre dans les sables des déserts.

Sur le plateau du Béloutchistan, le sol, aride et sablonneux, est rebelle à la culture; il n'y croît que des graminées qui servent de pâture à de nombreux troupeaux. Toute la partie méridionale, depuis la côte jusqu'à quelques lieues dans les terres, ne présente que des plaines d'un aspect sauvage; puis s'élèvent les monts *Bechkord*, au delà desquels s'étend le désert de Pendjgour; puis on trouve les monts *Saravan* et *Kounaji*, et au nord-est la chaîne des *Brahouiks*, montagnes d'une grande élévation, dont nous avons déjà parlé. A l'occident, les monts Bechkord et Bagous forment les principales limites de la province du Kouhestan, dont l'intérieur est occupé par les monts *Serhound*. Ces montagnes offrent des foyers volcaniques qui ne sont pas encore éteints: dans certains endroits la surface du sol est brûlante et se couvre de larges crevasses; les parties orientales sont souvent ravagées par des tremblements de terre. Les vallées sont en général couvertes d'une terre noire, argileuse et assez productive. Les montagnes appartiennent à des terrains anciens composés de granits, de gneiss, de calcaires et de porphyres. Elles renferment des marbres de diverses couleurs, du sel gemme, du soufre, de l'alun, et des métaux utiles et précieux, tels que l'or, l'argent, l'étain, le cuivre, le fer, le plomb et l'antimoine.

Le climat varie dans les diverses parties du Béloutchistan: au nord-est et à l'est, les saisons sont réglées à peu près comme en Europe; cependant sur les bords du Kauby, affluent de l'Indus, et dans les environs de Gandavâ, l'été est si chaud que les habitants sont souvent obligés d'aller chercher un refuge contre la chaleur dans les montagnes. Ce pays n'est pas, comme la Perse, dépourvu de forêts; celles-ci y sont même remplies d'arbres précieux. Le meilleur bois de charpente est fourni par le jujubier et le tamarinier, qui parviennent à une dimension considérable. Le chêne, le frêne et le sapin y sont tout à fait inconnus. Du reste, on y récolte les mêmes productions que sur le sol persan. On y trouve aussi les mêmes animaux, tels que le buffle, le mouton, la chèvre, le cheval et l'âne. Le cheval y est grand, robuste et bien fait, mais ordinairement très-vicieux. Le dromadaire se plaît dans les sables des déserts, ainsi que l'antilope, le léopard, l'hyène, le loup et le chacal. Le lion et le tigre y sont rares. Les bois sont peuplés de singes, de caméléons, d'oiseaux d'un grand nombre d'espèces, et d'abeilles; mais le pays nourrit peu d'insectes, et surtout de reptiles venimeux.

Le Béloutchistan est habité par des peuples de mœurs nomades, pasteurs ou brigands, se partageant le territoire, obéissant à des chefs qui reconnaissent plus ou moins la suprématie de celui qui réside à Kélat. Ils sont mahométans. D'après les documents les plus récents, ces peuples peuvent se diviser en cinq groupes appartenant à une même souche et parlant différents idiomes, qui se rattachent tous plus ou moins au sanscrit. Ces cinq groupes sont les *Brahouis*, les *Nharouis*, les *Maghsis*, les *Rinds*, les *Samris*.

Les Brahouis forment un peuple exclusivement pasteur, qui mène ordinairement paître ses troupeaux de chèvres et de brebis dans les maigres pâturages du nord et de l'ouest, mais qui est répandu dans tout le Béloutchistan. Sa taille courte et épaisse, ses traits aplatis, indiquent un mélange de sang mongol. Les Rinds et les Maghsis sont les plus sédentaires et les moins barbares des tribus béloutches. Ils habitent plus particulièrement la province de Gandavâ, et le pays compris entre Kélat et le Sind.

Les Nharouis, qui campent à l'ouest dans le Kouhistan et le désert de Kerman, sont de féroces brigands, pillant, tuant et saccageant pour le plaisir de mal faire. Montés à deux sur un chameau et réunis en troupes nombreuses, ils poussent au loin leurs expéditions. Enfin les Samris ou Namris habitent les provinces maritimes; c'est un peuple pasteur comme les Brahouis, et qui passe sa vie sous la tente. Outre les tribus que nous venons de nommer, le Béloutchistan renferme encore des Dchvars, des Djets et des Hindous. Les *Dchvars* sont, suivant Pottinger, des descendants des guèbres : ils sont cultivateurs, livrés à l'industrie et au commerce, et tout à fait inoffensifs et sédentaires. Leur langue est le persan. Les *Djets* sont originaires des pays qui bordent le bas Sind, et composent la population sédentaire du Kotch-Gandavâ. Enfin, des Hindous, connus sous le nom de Banians, sont disséminés dans les villes et y sont les seuls commerçants sérieux. Toutes ces diverses populations ne comprennent pas plus de 7 à 800,000 âmes pour un pays qui égale en surface les deux tiers de la France.

Le vol chez les Béloutchis est regardé comme une action méprisable, mais le pillage des nations voisines est l'action la plus glorieuse. L'hospitalité est pour eux un devoir sacré : quand une fois ils offrent ou promettent d'accorder leur protection à quelqu'un, ils mourraient plutôt que de manquer à leur parole. Ils habitent ordinairement sous des tentes ou *ghedans*, faites de feutre noir ou de couvertures grossières étendues sur une carcasse en branches entrelacées. La réunion d'un certain nombre de ghedans forme un *toumén* ou village, et celle de leurs habitants une société ou *kheil*. Plusieurs tribus préfèrent les maisons en terre aux tentes, et habitent même dans des forts. La plupart des Béloutchis ont ordinairement une ou deux femmes; les chefs en ont quatre. Ils entretiennent un grand nombre d'esclaves des deux sexes, qui ne sont que les prisonniers qu'ils ont faits dans leurs *tchépaos* ou courses de pillage.

L'habillement ordinaire du Béloutchi consiste en une chemise de toile de coton blanche ou bleue, en pantalons de la même toile fermés autour de la cheville, en une petite calotte piquée de soie ou de coton; quand ils se parent, ils ajoutent un turban et une ceinture en toile bleue. L'hiver ils mettent par-dessus ces vêtements une tunique ou une sorte de manteau. Les femmes s'habillent à peu près comme les hommes. Un soldat bien armé présente un aspect formidable : il porte un fusil, une épée, une lance, un poignard et un bouclier, avec un grand nombre de cornets à poudre et à balles, et d'autres munitions. Ils sont excellents tireurs.

On s'accorde à considérer le Béloutchistan comme divisé en six provinces, dont nous allons parcourir les villes en commençant par la partie méridionale. Le *Mékran* est la plus grande de ces provinces : elle s'étend depuis le centre jusqu'à la mer d'Oman; on lui donne plus de 400 kilomètres de largeur du nord au sud, et environ 800 kilomètres de longueur de l'ouest à l'est. Elle est composée de plaines arides et sablonneuses, coupées de montagnes escarpées appartenant aux Brahouis. Ce n'est que près des côtes que le sol est arrosé, non par des rivières, mais par des torrents dont le lit est très-profond. Peu productive, cette province nourrit peu d'habitants; c'est l'ancienne *Gedrosia* : Alexandre la traversa en revenant de l'Inde, et son armée y éprouva toutes sortes de privations. Les villages y sont disséminés; ils ne se composent que de cabanes couvertes de paille, et sont ordinairement défendus par un petit fort en

terre. *Kedgé*, l'antique *Chodda*, est la capitale de la province et la résidence d'un *hakem*, chef qui entretient une garde de 4 à 500 hommes. Elle est bâtie autour d'une montagne dont le sommet est occupé par une forteresse. On dit qu'elle a 2,000 maisons, mais pas un seul édifice digne d'être mentionné. C'est dans ses environs que l'armée d'Alexandre eut le plus à souffrir de la variation continuelle du chaud et du froid et des passages difficiles à travers des montagnes de sables brûlants; c'est aussi dans les mêmes lieux que Sémiramis vit réduire à une vingtaine d'hommes les restes de son armée.

Kellégan, située dans une vallée étroite, se compose d'environ 150 maisons, dont plusieurs sont à deux ou trois étages, afin qu'en cas d'attaque les habitants puissent se réfugier dans la partie supérieure. *Tiz*, l'antique *Tiza*, sur la côte des Ichthyophages, était autrefois importante; elle est située dans une vallée ouverte du côté de la mer. Cette ville a un port assez fréquenté, d'où l'on exporte de la soie, du coton et des châles: ce port est *Serbar* ou *Charbar*, qui ne se compose que de quelques huttes éparses couvertes en nattes. Elle est bâtie à un ou deux milles de la pointe basse d'une baie circulaire qui a à peu près 12 kilomètres de diamètre, et qui présente un des meilleurs mouillages de la côte. Les habitants exercent la plupart l'état de tisserand. Quelques Banians s'y occupent du commerce. *Gondel* ou *Gwadel* ou *Gwadur*, ville bâtie sur la péninsule de ce nom, autrefois entourée d'une muraille avec quelques tours, aujourd'hui dépeuplée, ne renferme plus que quelques cabanes couvertes de nattes. On y fabrique des toiles grossières et des tapis de différentes couleurs. La baie est bien abritée et assez profonde. *Pendjgour* sur le Bhegvor est le chef-lieu d'une vallée qui renferme habituellement une douzaine de villages assez bien peuplés. Le canton abonde en dattes, qui passent pour les meilleures du Mékran.

La province de *Lous*, sur une longueur de 160 kilomètres et une largeur de 120 kilomètres, ne nourrit que 50,000 individus. Située à l'est de la précédente, elle est entourée de montagnes et offre de vastes plaines au centre; mais ce n'est que sur les bords du Pourally et de ses nombreux affluents que le sol se montre fertile. Le *djam* ou le chef de cette province est obligé de fournir des soldats au khan de Kélat. *Bela*, sa capitale, est une petite ville bâtie sur un rocher, au pied duquel coule le Pourally. Elle est défendue par une muraille en terre; ses maisons sont construites en bois et en argile, et ses rues sont fort étroites. Une autre ville, appelée *Laiari* ou *Leyari*, sur le Pourally, contient environ 1,600 à 1,800 maisons. Du reste, il n'y a pas dans tout le pays douze villages fixes. Les habitants demeurent généralement dans des huttes que l'on change de place à volonté. Le commerce consiste en exportations de grains et de tapis grossiers, et en importations de dattes, d'amandes, de fer, d'acier, d'étain, de sucre, de bétel et de cocos.

Dans la partie orientale du Béloutchistan, la province de *Cotch-Gondava* ou *Koutch-Goundava*, longue de 200 kilomètres et large de 160 kilomètres, est un pays plat et fertile, parce que le sol en est limoneux et bien arrosé: aussi l'exportation des grains fait-elle sa richesse. Les *Djets*, qui l'habitent, demeurent exclusivement dans des villages et cultivent les terres. *Gondava*, qui en est le chef-lieu, est une ville assez grande et l'une des mieux bâties du pays des Béloutchis. Le khan y a son palais d'hiver, et les principaux serdars ou seigneurs du Djhalavan et du Saravan viennent y passer cette saison pour éviter le froid rigoureux des régions élevées. *Dador* ou

Dadour, sur la rive gauche du Kâby, se compose de 1,500 maisons. *Horron* ou *Hourround*, sur un petit affluent du Sind, *Dadjel*, *Bagh* et *Lhéri*, sont encore moins considérables.

A l'ouest de la province dont nous venons de parler s'étend celle de *Djhalavan*, longue de 360 kilomètres et large de 200 kilomètres. Ses habitants sont des Brahouis, la plupart nomades. *Zouhri*, appelé aussi *Zehri*, qui en est le chef-lieu, renferme, dit-on, 2 à 3,000 cabanes, défendues par un mur en terre; *Khozdar* en a 500 dans une vallée profonde, où l'hiver est très-rigoureux.

La province de *Saravan* ou le khanat de *Kélat* a 360 kilomètres de longueur sur 100 kilomètres de largeur moyenne; elle comprend des montagnes et des déserts, et sa population ne se compose presque que de Brahouis; plus peuplée que les autres, elle renferme aussi plus de villes importantes. C'est à *Kélat*, qui a 2,500 maisons, que réside le khan auquel tous les serdars et khans des Béloutchis sont plus ou moins soumis. Cette ville est bâtie sur le sommet d'une montagne qui s'élève au milieu d'un territoire fertile; sa forme est carrée; elle est environnée de trois côtés de murs et de bastions bâtis en torchis, et dominée par une forteresse qui dans le pays passe pour importante. Elle a des faubourgs, et ses maisons, presque toutes bâties en briques et en bois, forment des rues assez larges, mais très-sales. On y voit des temples des différents cultes mahométans et hindous, un bazar bien approvisionné et une manufacture d'armes. Le palais du khan n'est qu'un amas confus de bâtiments en terre. La population de *Kélat* est évaluée à 20,000 âmes. Le plateau sur lequel elle est construite est élevé de 1,750 mètres au-dessus du niveau de la mer. La neige y reste constamment, même dans les vallées, depuis la fin de novembre jusqu'à la fin de février; le riz et plusieurs autres plantes qui aiment la chaleur n'y réussissent pas; le froment et l'orge y mûrissent plus tard que dans les îles Britanniques, et cependant *Kélat* est situé par 29° de latitude septentrionale. — *Saravan*, qui donne son nom à la province, se compose de 500 maisons, et est défendue par un mur en terre flanqué de bastions. — *Kharan*, qui passe pour être un peu plus considérable, est la résidence d'un serdar qui peut mettre 5 à 600 hommes sur pied; elle est située au pied même des monts Saravani.

Dans la partie occidentale du Béloutchistan s'étend une province qui porte le nom de *Kouhestan*, c'est-à-dire pays montagneux. Elle a 280 kilomètres de longueur du sud au nord et 120 kilomètres de l'est à l'ouest. Les monts Brechkord la bornent au sud, les monts Bagous à l'est, et les monts Serhed occupent le centre. Ces derniers, dont le nom signifie montagnes froides, sont situés entre les 29° et 30° degrés de latitude; on peut les apercevoir à la distance de 80 à 100 kilomètres. Ils abondent en productions minérales: les habitants y exploitent du cuivre, du fer et d'autres métaux; dans plusieurs de leurs vallées se trouvent des étangs qui se couvrent d'une croûte de bitume. C'est dans ces montagnes qu'est situé le Kouhé-Nouchadir ou mont de sel ammoniac, dont les roches sont volcaniques, et dont les crevasses se couvrent d'efflorescences de soufre et d'ammoniac. Le Kouhestan produit peu de blé, mais beaucoup de dattes. Il se divise en deux parties: le Mydani ou la plaine, et le Kouhéky ou la montagne. Dans la première se trouvent les villes et les villages; dans la seconde, on ne voit que des groupes de tentes en feutre, seules demeures des

montagnards. *Pourka*, sa principale ville, se compose de 400 maisons ; elle est située au milieu d'un bois de palmiers. C'est la résidence du chef de la tribu des *Oourabhi*, le plus puissant serdar de la province.

Les nombreuses tribus du Béloutchistan jouissent toutes du droit d'élire leurs chefs ou serdars ; mais il paraît que cette charge peut devenir héréditaire. Le khan de Kélat jouit des prérogatives de la souveraineté ; c'est lui qui confirme l'autorité qu'exerce chaque serdar sur sa tribu, et celui-ci se reconnaît alors comme son vassal. Cependant plusieurs serdars se sont affranchis du tribut qu'ils lui payaient ; mais bien qu'ils soient indépendants, ils ne refusent point de l'assister pendant les guerres entreprises dans l'intérêt général. La dignité de khan est héréditaire, et se transmet dans la famille et la tribu des Kembérami. Ses revenus s'élèvent, dit-on, à plus de 4 millions de francs, et son armée à 4,000 hommes.

Le Béloutchistan a eu à peu près les mêmes destinées que l'Afghanistan. Nasir-Khan, chef de la tribu des Kembérami, était maître de Kélat lorsque, en 1738, Nadir-Chah, qui venait de soumettre les pays entre le Sind et la Perse, l'éleva au rang de beglerbeg ou gouverneur général du Béloutchistan, sous la condition de se reconnaître vassal et tributaire des chahs d'Ispahan. Ce Nasir fut obligé plus tard de subir la loi du fondateur de l'empire afghan, et ses successeurs y restèrent soumis jusqu'à la dissolution de la monarchie des Douranis. En 1839, Mehred-Khan, mêlé aux événements de l'Afghanistan, vit sa capitale prise et saccagée par les Anglais, et lui-même périt bravement à la tête des siens. Son fils Nasir-Khan occupe aujourd'hui le trône de Kélat.

CHAPITRE DIXIÈME.

TATARIE INDEPENDANTE OU TURKESTAN.

§ 1^{er}. LIMITES ET DESCRIPTION PHYSIQUE. — Toutes les nations que nous désignons sous le nom de *Tatars* reconnaissent celui de *Turcs* pour leur appellation commune. Ce n'est que dans le douzième siècle que ce nom de *Tartares* ou *Tatars* devint célèbre en Europe : il eut une telle vogue dans les quatorzième, quinzième et seizième siècles, qu'il envahit toute l'Asie centrale et septentrionale. Il absorba même celui des Mongols, quoique ceux-ci régnaient sur les Tatars. On doit peut-être en chercher la cause dans les victoires mêmes de Djenghiz-Khan. C'est à la même cause, ainsi que nous allons le dire, qu'il faut attribuer la confusion qui s'est établie relativement aux dénominations de *Turcs* et de *Tatars*, bien que ceux-ci soient les mêmes que les Mongols ; c'est à la même cause enfin qu'il faut attribuer la dénomination de *Tatars* donnée à toutes les tribus turques qui ne sont pas comprises dans les limites de l'empire ottoman.

« Quand Touchi-Khan, fils de Djenghiz, dit Klaproth, fit la conquête d'une partie du nord-ouest de l'Asie et de l'orient de l'Europe, les pays situés au nord de la mer Caspienne, et entre cette mer et le Dnieper, étaient principalement habités par des peuplades turques, qui toutes devinrent les sujettes des conquérants tatars. Ceux-ci fondèrent l'empire du Kaptchak, qui s'étendait depuis le Dniester jusqu'à la Iemba, et se terminait à l'orient avec la steppe des Kirghiz. Les princes de cet empire étaient Tatars,

mais la plus grande partie de leurs sujets étaient Turcs. Vers la fin du quinzième siècle, l'empire du Kaptchak fut divisé en plusieurs khanats, dont les chefs descendaient de Djenghiz : ils étaient donc *Mongols* ou *Tatars*. Cependant les armées de cette dernière nation, venues de l'intérieur de l'Asie, n'existaient plus ; l'usage de la langue mongole même s'était perdu, et les khans étaient entourés de soldats et de sujets turcs issus des anciens habitants du pays. Malgré cela, ces khanats furent toujours appelés Tatars, parce que les princes étaient Mongols. On disait le royaume des Tatars d'Astrakhan, de Kazan et de la Crimée. Même après la soumission de ce pays au sceptre des tzars, la dénomination de Tatars resta aux habitants turcs. Leur langue fut aussi appelée tatare. Mais si l'on demande à un soi-disant *Tatar* de Kazan ou d'Astrakhan s'il est un Tatar, il répond négativement ; il appelle aussi l'idiome qu'il parle *turki* et jamais *tatari*. N'ayant pas oublié que ses ancêtres ont été subjugués par les Mongols ou *Tatars*, il regarde le nom de ces derniers comme une injure qui équivalait au mot *voleur* ¹. »

Les Tatars dont il est question ici, c'est-à-dire les Turcs, diffèrent autant des Mongols par leurs traits, leur constitution physique et leur langue, que les Maures diffèrent des Nègres : une taille élancée, des visages européens, quoique teints un peu en jaune, une longue barbe, distinguent le Turc du monstre difforme, trapu, au nez écrasé, aux joues saillantes, au menton presque imberbe, aux cheveux roides, qui habite les déserts de la Mongolie. Les pays de ces deux races constituent aussi deux régions physiques. Les *Mongols*, dont les Kalmouks sont une branche, occupent tout le plateau central depuis le lac Palcati et depuis le mont Belour jusqu'à la Grande-Muraille et jusqu'aux monts Siolki, appelés plus exactement les monts Khing-ghan, lesquels séparent ces peuples des Mantchoux, tribu de la grande race des Tougouses. Les Turcs sont restés définitivement les maîtres de la vaste contrée qui, des monts Belour, s'étend vers le lac d'Aral et la mer Caspienne, et qu'on appelle improprement *Tatarie*, tandis qu'on devrait la nommer *Turkestan*.

Il est vrai que les Tatars ont habité et même dominé dans la Petite-Boukharie, mais ils y ont été subjugués par les Kalmouks. D'un autre côté, les Tatars ont possédé les royaumes ou khanats de Sibir ou Sibérie, de Kazan, d'Astrakhan et de Krim ou Crimée ; mais ces quatre États sont tombés au pouvoir des Russes. Il y est resté un certain nombre de Tatars, les uns sur le Tobol et l'Irtyche, jusqu'à l'Ienisseï en Sibérie, les autres aux environs de Kazan ; un petit nombre est demeuré en Crimée ; enfin le Caucase en recèle quelques tribus réfugiées. Voilà l'extension de la Tatarie dans le sens historique, ou considérée comme le pays tatar. Mais les nations turques indépendantes sont circonscrites dans des limites plus étroites ; elles n'occupent que la région physique, bornée au nord par les collines dites Alghinskoï ou le cours de l'Irtyche, à l'ouest par le cours de l'Oural et la mer Caspienne, au sud par le Khorassan et l'Afghanistan, à l'est par les chaînes du Belour. Au nord, la steppe d'Ichim et la rivière de l'Oural les séparent de la Russie, qui cependant regarde comme la limite de son empire le bord occidental du lac d'Aral et le cours du Sir-Déria ; les monts Belour les défendent contre la puissance chinoise ; à l'ouest, la mer Caspienne leur donne une frontière naturelle ; mais au sud il leur manque une semblable barrière

¹ Klaproth, Mémoires sur les Tatars, dans la collection des *Mémoires relatifs à l'Asie*, tome I^{er}, page 461.

pour les garantir des invasions des Afghans. Cependant la géographie doit considérer le Turkestan comme s'étendant au sud-est jusqu'aux monts Hindou-Koh, qui le séparent du Kaboul. Ce pays a plus de 60,000 lieues carrées de superficie, mais il ne nourrit peut-être pas cinq millions d'habitants. Les principales divisions sont, au nord, le pays des *Kirghiz*¹, à l'est les anciens États de *Tachkend* et de *Turkestan*, qui forment aujourd'hui le khanat de *Khokkan*; au sud-ouest le *Khovarezm* ou *Kharism*, ou khanat de *Khiva*, avec le pays des *Turcomans*; au sud-est la *Grande-Boukharie*, avec les khanats de *Cherhi-sebz* et de *Hissar*, etc.; au sud le khanat de *Khoundouz*, avec des khanats tributaires, etc.

La Tatarie, telle que nous venons de la circonscrire, occupe à l'est de la mer Caspienne une partie de l'immense dépression comprise entre le Caucase à l'ouest, les monts Damavend, du Khorassan, Hindou-Koh au sud, les monts Belour, Thian-Chan et Alatau à l'est, les monts Oulouk-Tagh et Ourals au nord. Tout, dans l'aspect de cette contrée, semble témoigner qu'elle fut le lit d'une grande mer, dont la Caspienne et le lac d'Aral sont les restes, comme en occupant les parties les plus basses; les lacs salés, les marécages, les sables mouvants, les rivières se perdant dans des lagunes, tout démontre que le temps où cette mer existait est peu éloigné des temps historiques; enfin l'espèce humaine a pour ainsi dire assisté à sa disparition, puisque les anciens ont connu la réunion de la mer Caspienne au lac d'Aral, et qu'on sait que ce dernier lac diminue chaque jour d'étendue.

Les principales montagnes à l'orient sont celles de *Belour* ou *Bolor*, qui se nomment en ouïgour *Boulyt-tagh*, c'est-à-dire *monts des Nuages*, à cause des pluies extraordinaires qui, durant trois mois, tombent sans interruption dans la région qu'elles occupent. Cette chaîne est si âpre et si peu praticable qu'il ne s'y trouve qu'un col qui, depuis les temps les plus anciens, ait été fréquenté par les armées et les caravanes: c'est au sud-est, entre Badakhchan et Tchitral. Sa partie méridionale se rattache à l'ouest à l'Hindou-Koh, et à l'est au Kuen-loun. Au nord, elle se joint à une chaîne qui passe au nord-ouest de Kachghar. Plus loin, elle va couper presque à angle droit une chaîne de montagnes qui, à l'est, prend le nom de *Mouztagh* ou *Thian-Chan*, et à l'ouest celui d'*Asferah-tagh*, et plus à l'ouest encore celui d'*Ak-tagh* (mont Blanc ou Neigeux), et aussi celui d'*Al-Bolom*, du nom d'une cime qui, suivant le géographe arabe Ibn-al-Ouardi, fume pendant le jour, est lumineuse pendant la nuit, et produit du sel ammoniac. Au nord de cette chaîne s'étend, de l'est à l'ouest, et sur la rive droite du Sihoun, une chaîne appelée *Ala-tau* ou *Ala-tagh*, nom qui en kirghiz signifie *monts tachetés*, parce que les saillies de ses rochers noirs forment de loin comme autant de taches et de raies sur les couches de neige qui couvrent sa cime. Toute la partie orientale du bassin du Djihoun est environnée et remplie de montagnes et de collines, à travers lesquelles le fleuve se fraye un passage: l'un de ces défilés n'a que cent pas de large et porte le nom persan de *Djani-Chir* ou Gueule-de-Lion². Immédiatement après commencent les plaines sablonneuses.

¹ Les Russes regardent le pays des Kirghiz comme compris dans leur empire; mais cette possession étant plus nominale que réelle, nous avons continué à considérer le pays des Kirghiz comme faisant partie de la Tartarie indépendante; néanmoins il faut avouer que l'influence et les établissements de la Russie dans ce pays deviennent de plus en plus considérables.

² Humboldt, *Fragments de géologie et de climatologie asiatiques*.

Au nord du bassin de la mer Caspienne, on ne trouve pas ce prolongement oriental de l'Altai que la plupart des cartes représentent sous les noms d'*Alghidin-tsano*, et que l'on suppose aller s'unir aux monts Ourals. Mais il paraît que depuis l'Irtyche jusqu'aux sources de l'Ichim il règne une chaîne de hauteurs que les Russes nomment *Alghinskoe-khrebet*, et les Kirghiz *Dalai-Kamtchat*; c'est une suite de petites montagnes à filons, entrecoupées de vastes plateaux inclinés; l'un de ces plateaux porte le nom d'*Oulou-tagh* (la grande montagne). A l'extrémité orientale de cette chaîne s'étend une région de lacs jusqu'à l'endroit où l'Oural méridional envoie dans la plaine des Kirghiz la chaîne de *Moughodjar*. Ces monts, continuation des monts *Goubberlinsk*, qui sont eux-mêmes une branche de l'Oural, se composent de mamelons coniques bizarrement groupés et rocaillieux; leur sommet le plus élevé est le mont *Aïrouk*, c'est-à-dire *isolé*, que l'on nomme aussi *Aërourouk* ou *fourche*, à cause de sa double cime. Il a 300 mètres de hauteur au-dessus de sa base. « Ces montagnes prennent dans la steppe les noms de *Tachkitchou* et de *Karaoultepeh*. D'abord séparées par le Kir-gheldi, elles se réunissent à une trentaine de verstes de l'Oural, d'où elles se dirigent vers le sud en plateau élevé, et forment ensuite les monts *Ourkatch* ou *montagnes d'Our*, ainsi nommées de l'Our, qui baigne leur pied. Près des sources de cette rivière, les monts Ourkatch se réunissent aux monts *Moughodjar*, qui se dirigent vers le sud-ouest. Des monts Ourkatch partent deux chaînes de collines vers l'ouest; l'une sépare le bassin de l'Ilek de ceux du Témir et de l'Iemba. Les monts *Iakchi-tagh* longent la rive droite de l'Our, et s'en séparent ensuite pour aller se joindre aux monts *Kornadur*, c'est-à-dire *réunion de montagnes*¹. »

D'immenses *steppes* ou plaines désertes occupent une bonne moitié du Turkestan. Le pays des Kirghiz en forme presque la totalité. Il y a un désert au nord de la Grande-Boukharie, et un autre à l'ouest. Le Khovarezm en est ceint de toutes parts. Les bords orientaux de la mer Caspienne n'offrent qu'une longue et triste chaîne de dunes et de rochers arides. Il paraît que tout le plat pays compris entre les pieds des montagnes et les vallées des fleuves est condamné à la sécheresse et à la stérilité.

Deux grands fleuves arrosent la Tatarie indépendante, l'*Amou* et le *Sir*: on ajoute à l'un et à l'autre de ces noms tatars le terme de *déria* ou fleuve. Les géographes orientaux nomment le premier *Djihoun* et le second *Sihoun*. L'Amou est l'*Oxus* des anciens. Ses sources, encore peu connues, paraissent être situées vers le point culminant des monts Belour, sur le versant occidental du *Pouchtikhar*, qui a 5,847 mètres. Elles sont cachées totalement, dit Klapproth, sous des glaces compactes, qu'on dit épaisses de plus de 150 mètres. A peu de distance de ses sources, le fleuve a plus de 15 mètres de largeur; il en acquiert bientôt 40 après avoir reçu plusieurs torrents; enfin son bassin s'élargit; sur sa gauche il reçoit sept ou huit rivières plus ou moins considérables, et sur sa droite le *Chiber* ou *Adem-Kouch*, dont la largeur est de 50 mètres. Plus bas il reçoit à gauche le *Noumân*, le *Farghi* ou *Farghen*, l'*Andidjarah*, le *Kechem*, l'*Anderâh* et l'*Aksaraï*; et, sur sa droite, la grande rivière de *Vakhch*, qui roule des paillettes d'or, et qui était en partie connue des anciens sous le nom de *Bascatis*. A 40 kilomètres plus bas, il reçoit à droite une rivière considérable appelée *Kafer-nikhan*. Plusieurs cours d'eau, qui allaient autrefois rejoindre la

¹ G. de Meyendorff, *Voyage d'Orenbourg à Boukhara*.

rive gauche de l'Amou-déria, se perdent aujourd'hui dans les sables ou dans des lacs et des marais qu'ils forment : tels sont, parmi les plus considérables, le *Denâh* ou *Derouha*, et le *Kohék* ou *Zer-afschân*, qui passe à Samarkand et à Boukhara. Après avoir reçu les principaux affluents que nous venons de nommer, le Djihoun roule majestueusement ses flots dans un lit de 3 à 600 mètres de largeur, et c'est après un cours d'environ 1,640 kilomètres, en y comprenant ses nombreuses sinuosités, qu'il se partage en deux bras pour se jeter dans la partie méridionale du lac d'Aral. Il paraît certain qu'il se terminait autrefois, au moins par l'une de ses branches, dans la mer Caspienne, vers le golfe de Balkan. Ses bords sont sablonneux et çà et là couverts de forêts. En hiver, dit Klaproth, il se couvre d'une glace si solide que des armées entières le peuvent passer : c'est aussi cette saison que les Ouzbeks choisissent pour faire leurs excursions dans le Khorassan.

Le *Sir-déria* ou *Sihoun*, connu des anciens sous le nom de *Iaxartes*, prend naissance au pied de la chaîne de *Ming-boulak-tagh* ou du mont des Mille Sources. Dans son cours, il a souvent 250 mètres de largeur ; mais il devient moins large en approchant de son embouchure, parce qu'il se partage en deux bras, dont le moins considérable, qui forme quatre ou cinq longues îles parallèles, va se jeter dans le lac d'Aral, sous le nom de *Kouvan-déria*. Ce bras a considérablement diminué depuis cent ans. Un bras desséché depuis le commencement de ce siècle, et nommé *Djan-déria*, paraît avoir été son principal lit, à en juger par sa largeur. Le Sihoun est navigable à peu de distance de sa source jusqu'à son embouchure, où sa largeur est de 100 à 120 mètres. Son cours, non moins sinueux que celui du Djihoun, a environ 1,400 kilomètres de longueur. Ses nombreux canaux forment un très-large delta obstrué de sables et de limons, et les roseaux le couvrent tellement qu'ils cachent la vue du lac d'Aral.

Les autres rivières du Turkestan sont : 1° le *Tedjen*, l'*Ochus* des anciens, qui, après 400 kilomètres de cours à travers le Kharism, se jette dans la mer Caspienne ; 2° le *Gourghen*, qui coule à peu près sur la limite de la Perse avec le Turkestan ; son fond est vaseux ; sa largeur est de 7 à 12 mètres ; ses rives sont basses et inondées ; son cours est embarrassé de hautes herbes ; 3° le *Morghab*, qui traverse en partie l'Afghanistan, et se perd dans les sables après un cours rapide qu'embarrassent des jungles et du limon sablonneux.

§ II. MERS CASPIENNE ET D'ARAL. — Ainsi que nous venons de le voir, toutes ces rivières appartiennent aux bassins lacustres les plus remarquables de l'ancien continent, c'est-à-dire à la mer Caspienne et la mer d'Aral, sur lesquelles nous devons ajouter quelques détails.

La mer Caspienne s'étend du nord au sud avec une sorte d'étranglement produit par la saillie de la péninsule d'Apcheron ; la partie septentrionale de cette mer forme pour ainsi dire une grande baie qui se courbe du nord au nord-est, et s'approche du bassin du lac d'Aral. Elle a une longueur de 1,225 myriamètres, une largeur de 17 myriamètres à l'endroit le plus étroit et de 44 myriamètres à l'endroit le plus large. Son niveau est plus bas que celui de l'Océan et de la mer Noire. Olivier estime la différence à 20 mètres, Hommaire de Hell ne la porte qu'à 12 mètres, Struve l'élève à 26 mètres, un ingénieur russe à 41 mètres, etc. Les vents du nord et du sud, engouffrés dans cette vallée d'eau, soulèvent et abaissent les flots assez fortement

pour que le niveau varie de 1 à 3 mètres. La fonte des neiges y contribue en gonflant les rivières qui portent leurs eaux dans cette mer. Sa profondeur est peu considérable, excepté vers l'extrémité méridionale, où une sonde de 760 mètres n'a pas atteint le fond. Dans les autres parties, sa profondeur est de 140 à 160 mètres.

Les côtes de la mer Caspienne, formées à l'est par des hauteurs escarpées, sont bordées au sud par des plaines marécageuses, et à l'ouest, ainsi qu'au nord, par des dunes sablonneuses; le fond est jonché de coquillages à l'état de débris et à celui de pétrification; la craie, le grès et les pyrites y sont les substances les plus communes. De vastes amas de joncs attristent les rivages et dérobent à la vue l'embouchure des fleuves. L'eau, qui près de cette embouchure est presque douce, devient médiocrement salée au large; elle contient, outre les éléments ordinaires des eaux marines, une quantité considérable de sulfate de soude qui provient peut-être de la décomposition du naphte, si commun dans les montagnes caucasiennes. Les vents du nord-ouest font diminuer la salure et augmenter l'amertume. La glace couvre souvent les golfes septentrionaux. Beaucoup d'oiseaux aquatiques chérissent les rivages de ce grand lac; beaucoup de poissons s'y propagent; l'esturgeon (*acipenser sturio*) est le principal objet de la pêche, on en a pris dans certaines années 3 à 4,000; mais on préfère, pour la délicatesse de la chair, le sterlet (*acipenser ruthery*); et c'est de l'esturgeon étoilé (*acipenser stellatus*, en russe *sevnige*) qu'on tire le meilleur caviar et la colle la plus forte. Un million et demi de ces poissons, pris dans une année, ont valu un million de roubles. Le *beluga* des Russes est notre huson (*acipenser huso*); il devient d'une grosseur énorme; il y en a que trois chevaux peuvent à peine traîner. On retrouve ce poisson dans le lac d'Aral, la mer Noire, le Danube et dans les grands fleuves de la Sibérie jusqu'à la Lena. Cent mille husons qu'on a pris une année dans la mer Caspienne ont valu 340,000 roubles. Cette mer renferme des phoques dont l'espèce n'est pas encore bien déterminée. Les espèces de coquillages et de plantes marines sont peu nombreuses.

Les îles de cette mer sont indiquées dans les descriptions des contrées auxquelles elles appartiennent. Généralement, celles qui ont de l'élévation manquent d'eau et de végétation; les îles basses ne sont souvent qu'un banc de sable entouré de roseaux. Le nombre de ports sûrs et profonds est extrêmement circonscrit; circonstance qui, jointe aux brusques variations des vents, rend la navigation périlleuse.

Le lac d'*Aral*, appelé chez les Orientaux mer d'*Ourghendj*, a 320 kilomètres de long sur 160 de large; sa plus grande profondeur n'est que de 67 mètres. Ses eaux, presque douces, nourrissent, comme la mer Caspienne, des phoques et des esturgeons. Sur ses bords, qui sont entièrement déserts et couverts seulement de saules, de roseaux et de flaques d'eau saumâtre, on trouve des pélicans, des cormorans, des hirondelles de mer, des saigaks, sorte d'antilope, des cygnes et des oies; le sanglier abonde dans les roseaux de la côte orientale; les tigres ne sont pas moins communs dans les déserts sablonneux qui s'étendent entre l'Oxus et l'Iaxartes, par des latitudes qui sont celles de la France centrale. La navigation du lac est dangereuse à cause des vents fréquents qui viennent l'agiter¹. On y a découvert en 1849 plusieurs îles, dont la principale, dite *Nicolas I^{er}*, a 12 kilomètres de longueur sur 5 de largeur. Ce lac,

¹ *Exploration de la mer d'Aral*, par le commandant Butakoff, de la marine russe.

qui n'a été complètement exploré que de nos jours, a une très-grande importance à cause des prétentions des Russes sur les populations riveraines : aussi y font-ils naviguer de petits bâtiments de guerre, et ont-ils bâti le fort *Aralskoyé* près de l'embouchure du Sir-déria.

Les anciens n'ont pas parlé du lac d'Aral ; ils donnaient à la mer Caspienne une plus grande étendue à l'orient, et ils faisaient jeter dans cette dernière mer l'Oxus et l'Iaxartes. Leurs assertions, qui ont longtemps paru erronées, semblent aujourd'hui confirmées par les observations, c'est-à-dire que le lac d'Aral ne serait qu'une portion ou un golfe de la mer Caspienne, qui s'en est trouvée séparée par une révolution physique inconnue ; ce lac diminue continuellement d'étendue, et le terrain qui l'entoure s'enfonce de siècle en siècle. L'isthme qui sépare les deux lacs n'est pas composé, comme on l'a cru longtemps, de hautes montagnes, mais d'un plateau appelé *Oust-Ourt*, élevé seulement de 150 à 200 mètres au-dessus des deux lacs, qui porte les traces du séjour des eaux dans ses parties les plus basses, et dont les parties les plus hautes étaient probablement des îles à l'époque où l'Aral n'était que la portion nord-est de la mer Caspienne.

Les autres lacs de la Tatarie, peu remarquables par leur étendue, le sont presque tous par la nature saumâtre de leurs eaux. Toute la steppe des Kirghiz en est parsemée ; toute la contrée entre la mer d'Aral et la mer Caspienne offre également une infinité de mares remplies d'eau saumâtre.

Le lac *Teletzhoi*, à peu de distance de la rive droite du Sir-déria, reçoit la rivière du *Sara-sou*, dont le cours est d'environ 600 kilomètres. Plus au nord s'étendent les deux groupes de lacs dont l'un porte le nom de *Koum-koul*, et le plus septentrional celui de *Balec-koul*. Le lac *Sikirlik* reçoit la rivière de *Talas*, longue d'environ 400 kilomètres. Enfin le lac *Kara-koul* ou lac *Noir*, situé à 60 kilomètres vers le sud de Boukhara, et qui n'a pas plus de 30 à 35 kilomètres de longueur, reçoit le *Zer-afchan*, appelé aussi *Kohek*, *Sogd* ou *Kouan-déria*, et connu des anciens sous le nom de *Polytimetus*, rivière de plus de 400 kilomètres de cours.

§ III. CLIMAT, GÉOLOGIE, PRODUCTIONS. — Le climat du Turkestan paraît en général salubre ; la chaleur, même dans les parties méridionales, est tempérée par le voisinage des monts, dont les cimes conservent des neiges éternelles ; et quoique situées sur le parallèle de l'Espagne, de la Grèce et de la Turquie asiatique, des vents, des pluies abondantes et la proximité des déserts de la Sibérie et des Alpes du Tibet leur donnent des étés supportables. Au nord du Sir, les hivers sont quelquefois très-rudes. Schereffedyn nous a laissé une terrible peinture de celui qu'éprouva l'armée de Tamerlan, rassemblée sur les bords de ce fleuve pour marcher contre la Chine. Les uns perdaient le nez et les oreilles, les autres voyaient tomber leurs pieds et leurs mains. Le ciel n'était qu'un nuage, et la terre qu'un monceau de neige¹. Le printemps commence de bonne heure et fait bientôt place à l'été, comme dans les régions les plus septentrionales ; cette dernière saison est accompagnée de chaleurs excessives. L'automne est ordinairement pluvieux. L'hiver est tardif, mais rigoureux : dans les régions les plus méridionales, le thermomètre descend en janvier à 8 degrés au-dessous de zéro. Dans les saisons sèches, un vent violent élève dans les airs des nuages

¹ Schereffedyn, *Histoire de Timour-Beg*, livre VI, chapitre xxix.

de sable fin qui obscurcissent souvent l'atmosphère, et qui engloutissent quelquefois et les récoltes et les habitations. Le Turkestan est aussi très-souvent le théâtre de violents tremblements de terre.

Cette contrée offrirait probablement à un voyageur naturaliste la même variété de productions et de sites que présente la région caucasienne. La fertilité du sol se fait remarquer sur le bord des rivières, où l'herbe surpasse, en quelques endroits, la hauteur d'un homme; quelques pâturages où dominent les plantes de la famille des borraginées et de celle des crucifères, associées à des liliacées et à quelques euphorbes, croissent naturellement dans les steppes et dans les parties humides. Les froids rigoureux, auxquels succèdent de fortes chaleurs, sont autant d'obstacles à la végétation des arbres et des arbustes. Ce n'est qu'au bord des rivières que l'on voit paraître les plus grands arbres, tels que le peuplier blanc et une belle espèce de saule, mais qui dépasse rarement la hauteur de 2 mètres. Quant aux arbustes, ils appartiennent principalement à la famille des légumineuses, et consistent en astragales, en robiniers et en tamariscs. On y trouve aussi l'amandier nain et une espèce particulière de rosiers à fleurs simples. Le riz et d'autres grains sont cultivés en plusieurs cantons avec beaucoup d'industrie et de succès. C'est surtout dans la partie orientale et dans les oasis du sud que ces graines réussissent le mieux. On y ajoute le blé, l'orge et le millet. En d'autres mains que celles des Ouzbeks, ces contrées pourraient devenir florissantes. La vigne et quelques fruits de l'Europe méridionale réussissent dans la Boukharie. Dans les jardins on cultive des pommes, des poires, des cerises, des pêches, des prunes, des figues et des amandes. On cultive aussi des melons, des pastèques, quelques plantes d'agrément, telles que le gâinier (*cercis siliquastrum*), plusieurs espèces de pavots, d'orobes, d'alyssons, et plusieurs plantes d'une grande utilité, telles que la rhubarbe, la garance, le lin, le chanvre, le tabac, le sésame; enfin le cotonnier y réussit aussi bien que le mûrier, dont la feuille nourrit une grande quantité de vers à soie, et dont l'écorce sert à fabriquer un papier que l'on vend sous le nom de papier de Boukhara.

Il paraît que les montagnes du sud-est, le Belour et l'Hindou-Koh, contiennent de l'or, de l'argent, du lapis-lazuli, et une variété de spinelle qui est de couleur rose pâle et que l'on connaît sous le nom de *rubis balais*. Au dixième siècle, on tirait du *Ferghanah*, canton situé vers les sources du Sir-déria, du sel ammoniac, du vitriol, du cuivre, du plomb, de l'or et des turquoises; depuis on y a découvert des mines de mercure. Il y avait aussi, dans la montagne de Zarca, des sources de naphte et de bitume, et « une pierre qui s'enflamme et brûle; » description qui indique le charbon de terre. Le fer est tellement rare dans ces contrées, que les charrettes employées par les habitants sont construites tout en bois, et que pour les joints on se sert, non pas de clous, mais d'une colle extrêmement forte tirée de Russie¹. Suivant un naturaliste attaché à l'expédition faite en 1820 en Boukharie, le grès rouge constitue les collines qui s'étendent depuis les bords de l'Oural jusque dans la steppe des Kirghiz; sur ce grès repose en plusieurs endroits le calcaire ancien appelé *muschelkalk*, rempli d'ammonites. Le grès est riche en filons métalliques qui ont été jadis exploités, ainsi que le prouvent des traces distinctes de mines abandonnées et des morceaux de

¹ *Voyage de Herat à Orembourg*, par le capitaine R. Shakspeare, 1840.

minerai roulés par les eaux des torrents; le métal le plus commun est le cuivre à l'état de carbonate; plusieurs troncs d'arbres pétrifiés ou plutôt agatisés servent de gangue à ce métal. Dans la partie septentrionale de la steppe, le grès rouge est remplacé par un poudingue formé de fragments de quartz roulés, agglutinés par un ciment siliceux. Cette roche est plus ou moins ferrugineuse; elle repose en certains endroits sur des couches de houille; dans d'autres, le poudingue est recouvert de couches calcaires et de gypse fibreux. Les monts Moughodjar, qui ne sont élevés que de 100 à 300 mètres au-dessus de la plaine, sont composés de *grunstein* ou de *diorite*; à l'est, ils sont limités par des masses de porphyre et de syénite. Les plaines sont argileuses et sablonneuses; et c'est sur ces argiles que repose le sable, qui forme çà et là des collines. D'autres collines sont composées d'une marne calcaire dure, remplie de coquilles marines; elles s'étendent jusque vers le lac d'Aral, dont elles paraissent avoir formé les anciens rivages. Cette marne se perd peu à peu vers l'est; elle est alors remplacée par un grès blanchâtre qui passe par gradations au quartz blanc ou d'un gris clair. Près de l'embouchure du Sir, cette roche constitue des élévations d'environ 66 mètres au-dessus du niveau du lac. Au milieu des plaines, on trouve de petits lacs salants, desséchés pour la plupart à bras d'hommes. Entre le Sir-déria et l'Amou-déria se trouve une chaîne de petites montagnes, composées d'aphanite, de schiste siliceux, de diorite, de talc et de schiste argileux. On remarque au nord de l'ancienne embouchure de l'Amou-déria, dans la mer Caspienne, des porphyres noirs en partie vitrifiés, des syénites, des granits. Les côtes orientales de cette mer offrent des sources de naphte comme les côtes opposées. Les traditions des Tatars nous apprennent que la naissance de ces sources a été précédée d'éruptions ignées. Plusieurs lacs salés ont une température élevée. Des porphyres trachytiques s'élèvent en groupes de rochers au milieu de masses de sel gemme, exploitées à ciel ouvert comme des carrières de pierres.

§ IV. PAYS DES KIRGHIZ. — Commençons notre voyage dans le Turkestan par le nord : le vaste territoire des *Kirghiz-Kazaks* se présente le premier¹. Les limites occidentales des Kirghiz sont les bords de la mer Caspienne, à partir du 42° degré, et les bords du Iaik jusqu'à son confluent avec l'Ouï vers le 49° degré de latitude. Leurs frontières septentrionales sont formées par une partie des monts Altaï, puis par l'Irtyche jusqu'à la rivière de Tobol, puis enfin par la ligne des montagnes de la Sibérie jusqu'au Iaik. Leur point le plus septentrional de ce côté est le 55° degré de latitude sur la rive gauche de l'Irtyche. Leurs limites orientales sont les lignes de fortifications chinoises, qui s'étendent depuis la Petite-Boukharie jusqu'aux frontières russes au nord. Quant à leurs frontières méridionales, elles sont tout à fait incertaines : ils rencontrent au sud les Turcomans nomades des rives de la mer Caspienne, puis le khanat de Khiva, le territoire de Tachkend, celui du Turkestan, et enfin les Kara-Kirghiz et les Bouroutes². Ni les Kirghis-Kazaks eux-mêmes ni leurs voisins méridionaux ne savent exactement où commencent et finissent leurs territoires respectifs.

¹ Voy. la note de la page 165.

² Si l'on considère le pays des Kirghiz comme faisant partie de l'empire russe, la limite de cet empire, du côté du Turkestan, se trouve marquée par le cours du Sir-déria depuis Otrar jusqu'à son embouchure, par les côtes septentrionale et occidentale du lac d'Aral depuis cette embouchure jusqu'au golfe Aybougir avec la possession entière du lac, et par une ligne droite tirée de ce golfe à la mer Caspienne.

Cette immense contrée présente une superficie d'environ 2 millions de kilomètres carrés ; elle n'offre que des steppes, au milieu desquelles s'élèvent çà et là de petites montagnes qui paraissent ne se rattacher que faiblement aux grands systèmes du nord et du sud. Les principales sont les *Oulou-tagh*, dont nous avons déjà parlé ; les monts *Svintsovaïa* (de plomb) et *Mednaïa* (de cuivre), qui forment un seul groupe. Au nord-est de ces montagnes passe la chaîne des monts *Ildighi*, qui paraît être une des plus importantes, d'après les récits des Kirghiz. Les monts *Iréméi*, dirigés du nord au sud, touchent par leurs ramifications occidentales aux branches latérales de la chaîne des *Ildighi*, et par le nord ils se rattachent aux monts *Bougly*, qui forment une branche de la chaîne de l'Altaï. Les monts *Koutché* s'étendent à l'ouest des *Iréméi*, entre les rivières *Irtyche* et *Ichim*.

Il règne dans ce pays de plaines ouvertes de toutes parts des vents du nord très-impétueux, accompagnés de neiges, d'un froid excessif et de tourbillons si violents, qu'ils élèvent des colonnes de poussière de 10 mètres de hauteur ; ils entraînent quelquefois les hommes, les tentes et les troupeaux. Le printemps est court ; l'été, généralement chaud, est très-tempéré dans quelques endroits par des vents frais et des pluies abondantes ; l'automne se prolonge jusqu'à la fin de novembre. Les plantes salines dominent dans cette contrée stérile ; cependant le long des rivières, il croît diverses espèces d'arbres ; il y a des vallées ou bas-fonds très-agréables en été. Sans des pâturages étendus, les Kirghiz ne pourraient pas nourrir leurs innombrables chevaux, chameaux, bœufs, brebis, chèvres : des chefs de la Moyenne Horde possèdent jusqu'à 10,000 chevaux et 20,000 brebis. Les dromadaires leur fournissent un poil laineux que les Russes ou les Boukhares achètent. Ils font leur nourriture ordinaire de l'espèce de mouton à large queue, et l'agneau y est d'un goût si délicat qu'on l'envoie jusqu'à Saint-Pétersbourg. Les steppes fournissent encore du gibier, des loups, des renards, des blaireaux, des hermines. Dans les montagnes du sud et de l'est, on voit errer les brebis sauvages, le bœuf du Tibet, les chamois, les chacals, les ânes et chevaux sauvages. Dans les vastes marécages on voit fourmiller les oies, les canards et d'autres oiseaux aquatiques. On y trouve aussi de grands serpents blancs et de grosses araignées venimeuses.

Le lac salé d'*Inkersk*, à 8 kilomètres de l'Oural, mérite, selon Pallas, le nom d'une merveille de la nature. C'est une flaque d'eau de 15 à 20 kilomètres de longueur sur 8 à 2 de largeur, tellement imprégnée de sel, que sa surface en paraît toute blanche ; des sources salées y portent constamment de nouveaux aliments ; les brouillards qui s'en élèvent sont chargés de particules de sel ; les rivages présentent un mélange étonnant de couches argileuses et marneuses, d'écailles d'huîtres, de cristaux d'alun et de soufre.

Sur le territoire occupé par les Kirghiz, on rencontre un grand nombre de ruines d'anciens bâtiments dont on ne sait à quel peuple attribuer la construction : les habitants ne savent rien de vraisemblable sur leur origine. Quelques-unes de ces ruines semblent avoir été des pagodes consacrées au culte bouddhique, et doivent être rapportées aux Mongols ou Dzoungars ; d'autres ressemblent à des mosquées. La plupart sont remarquables par la solidité et la dimension des matériaux dont elles ont été construites. Dans les monts *Kén-Kozlan*, sur les bords du *Kyzyl-sou*, se trouve un

édifice en forme de croix, construit en granit ; les plafonds en sont écroulés, mais on voit qu'ils ont été peints en rouge et que les murs étaient couverts de stuc. Sur les bords du Sara-sou s'élèvent les ruines d'une ville appelée *Beliane-Ana* : elles occupent une longueur d'environ 6 kilomètres, sur une largeur d'un kilomètre. Sur la rive gauche de la Noura florissait jadis une ville nommée *Totagai* ; elle occupe une étendue de 10 kilomètres, et l'on y remarque les restes de deux temples. Enfin dans la partie méridionale du territoire occupé par les Kirghiz, on voit encore les restes de plusieurs villes, dont l'origine remonte, à ce que l'on croit, à l'époque de Djenghiz-Khan.

Il est prouvé depuis longtemps par les savantes recherches de Klaproth que l'on donne en Europe le nom de Kirghiz à deux nations fort distinctes par leur origine, bien qu'elles se confondent par leur langage. Celle dont nous nous occupons ici se donne elle-même le nom de Kazak, qui signifie *homme de cheval*, selon les uns, et *guerrier*, selon les autres ; elle repousse la dénomination de Kirghiz, qui appartient à un peuple tout différent, et qui, loin d'avoir des liaisons avec les Kirghiz-Kazaks, est connu au contraire par la haine invétérée qu'il leur porte. Ce peuple existe encore aujourd'hui sous le nom de *Kara-Kirghiz* (Kirghiz noirs) : ce sont là les véritables Kirghiz. Sortis de la Sibérie méridionale, où ils s'étendaient depuis les bords de l'Irtyche jusqu'à ceux du Ienisseï, ils sont en grande partie réunis aux *Bouroutes*, qui se tiennent à l'est des monts Belour. Quant aux Kirghiz-Kazaks, leur origine, quoique moins ancienne que celle des Kara-Kirghiz, est tout aussi incertaine. Selon une de leurs traditions, ils descendent des Nogaïs, qui erraient et campaient sur le Volga, et prétendent que leurs ancêtres sont trois frères, qui s'enfuirent de l'autre côté de la mer Caspienne à l'époque où les Russes prirent Astrakhan. C'est de ces trois frères que descendent, disent-ils, les trois *iouz* ou *hordes* entre lesquelles ce peuple se divise encore aujourd'hui. D'après les écrivains orientaux, les Kirghiz-Kazaks appartiennent à l'une des branches de la race si nombreuse des Turcs. Soumis par Djenghiz-Khan, ils passèrent sous la domination de son fils Djoutchir. Bien qu'ils fissent partie de la horde d'Or, ils étaient gouvernés par leurs propres khans. Après la ruine de cette horde, un grand nombre de tribus, tels que les Ouzbeks, les Kiptchaks, les Naïmanes, les Konrades, les Djalairs, les Kanklys, etc., se réunirent, vers le commencement du seizième siècle, aux Kazaks, qui étaient alors assez puissants pour pouvoir mettre sur pied 200,000 cavaliers. L'époque de la division du peuple kasak en trois hordes ou iouz est tout à fait inconnue. Ainsi que nous venons de le dire, on sait par une tradition populaire qu'un de ses khans les plus puissants partagea toute la nation entre ses trois fils : la part de l'aîné se nomma *Grande Horde* ; celle du second la *Moyenne*, et celle du cadet la *Petite*. Dans l'origine ces dénominations étaient en rapport avec le nombre de familles de chacune de ces hordes ; mais depuis le commencement du quatorzième siècle, les dissensions intestines et les guerres ont changé l'importance numérique de chacune d'elles : la Grande Horde est devenue la moins importante, et c'est la Moyenne Horde qui est la plus peuplée. Toute la nation se partage en deux ordres : en *kost blanc* et en *kost noir*, c'est-à-dire en noblesse et en bas peuple. Le *kost blanc* se compose principalement des khans et de leurs descendants, qui ont le titre de sultans. Ces chefs prétendent être issus de Djenghiz-Khan. On range dans le *kost noir* non-seulement le bas peuple, mais encore les anciens

et les autres chefs qui n'ont pas de dignité héréditaire. Chaque horde est gouvernée par des *béhadirs*, des *begs*, des *sultans* et des *khans*. Les *béhadirs* sont des hommes d'une bravoure reconnue, d'un esprit entreprenant, qui combattent en partisans pendant la guerre. Le titre de *beg* est censé héréditaire, mais de fait il est électif. Les *sultans* sont en général tous les parents du *khan* : on les nomme *toura* ou seigneurs ; mais s'ils sont sans mérite, ils sont aussi sans crédit. Le *khan* a un pouvoir despotique, et par le fait, droit de vie et de mort sur ses sujets ; mais il arrive souvent que, mécontent d'un chef injuste, le peuple en choisit un autre. Toutes les lois consistent dans le Koran. La nation entière est d'environ 2 millions d'individus.

La *Petite Horde*, la plus occidentale, compte 200,000 tentes. En été, dit Klaproth, elle campe principalement sur les rivières Soundouk, Or, Mourza-Boulak, Ilek et Khobda, qui toutes se jettent dans la gauche du *laïk*, entre *Kizylskaïa* et *Iletskoï-Gorodok*. En hiver, elle occupe les endroits suivants : les bords des rivières *Kamy-chloï-Irghiz* et *Taïl-Irghiz*, formant l'*Oulou-Irghiz*, qui se jette dans le lac bourbeux d'*Ak-Sakal* ; puis le désert sablonneux appelé *Kara-Koum*, au sud de ce lac : le canton de *Tournak*, sur les bords du *Sir-déria* ; le *Iemba* ou *Djem* de la mer Caspienne ; à l'ouest de cette rivière, les cantons appelés *Boursouk* ; le voisinage des lacs *Taisougan* et *Karakoul*, entre le *Iemba* et le *laïk* ; les rivières *Ouïl* et *Kouïl*, qui viennent de l'est et se jettent dans ces lacs ; enfin les rives du *Kaldagaïda* et du *Bouldourta*, qui se perdent dans les lacs marécageux de la gauche du *laïk*.

La *Horde Moyenne* campe souvent au delà des monts *Altyn-toubé*, dans la steppe d'*Ichim*. Cette horde est la plus puissante et la plus riche, elle compte environ un million d'âmes. Ses campements commencent du côté de l'orient, au *Sara-sou*, à l'*Irtyche*, *Dzaïsang* et à l'*Ichim supérieur* ; ils s'étendent vers les sources du *Tobol* et sur les rivières nommées *Tourghen*, jusqu'au lac *Ak-Sakal*, où ils atteignent ceux de la *Petite Horde*. En hiver, ces *Kirghiz* habitent les contrées qui avoisinent le lac *Balkhach*¹.

La *Grande Horde* étend sa domination au sud-est du lac *Aral*, sur les bords des rivières de *Sara-sou* et de *Sir* ; aux environs des lacs de *Kara*, *Ala*, *Al-sou*, et *Anamas* ; dans le voisinage des monts *Kara-taou*, *Tarbagataï* ; sur d'autres points voisins des frontières de la Chine, dans l'ancien pays des *Dzoungars*, et jusqu'auprès des villes de *Kachkar* et de *Tachkend*. Malgré son nom, cette horde est la plus faible des trois ; elle ne compte qu'environ 400,000 âmes.

L'habitation des *Kirghiz* est une *kibitka* ou *iourte*, tente demi-sphérique, composée d'un treillis de bois recouvert de feutre, ayant à sa partie supérieure une grande ouverture ronde qui s'ouvre et se ferme à volonté, et sert à donner de l'air ou à offrir un passage à la fumée lorsqu'on y fait du feu. Ces tentes ont 3 à 4 mètres de hauteur et 4 à 10 de diamètre. Un *Kirghiz* enlève et replace sa tente en une demi-heure, et la transporte sans cesse à dos de chameau dans les lieux où il trouve pour son troupeau de bons pâturages et de l'eau. Rarement les *Kirghiz* campent en grand nombre dans un même lieu ; leurs troupeaux seraient trop à l'étroit. Ils forment des sociétés de quelques familles unies par les liens du sang ou par des avantages réciproques. Ces villages mobiles se nomment *ouls*.

À en juger par leur extérieur, les *Kirghiz* tiennent à la fois des *Mongols* et des

¹ Klaproth, sur la langue des *Kazaks* et des *Kirghiz*.

Turcs. Leur visage n'est ni aussi plat, ni aussi large que celui des Kalmouks; mais leurs yeux noirs et peu ouverts, quoique moins obliques, leur nez écrasé, leurs grandes oreilles, leur petite bouche, leurs pommettes saillantes et leur barbe qui forme une petite touffe au bout du menton les distinguent des races turques et les rapprochent des races mongoles. Les hommes ont en général les cheveux d'un blond foncé et le teint basané. Ils sont bien faits, robustes, d'une taille moyenne, mais sont mous et lents dans leurs mouvements. Les femmes ont les cheveux noirs, le teint vif et animé, les yeux petits, mais brillants et pleins de feu, le nez écrasé et les pommettes saillantes. Les Kirghiz jouissent en général d'une vue très-perçante; ils restent facilement un jour sans boire et deux sans manger; mais aussi à la première occasion ils boivent et mangent d'une manière extraordinaire. Ils naissent pour ainsi dire à cheval, et manient les chevaux les plus farouches avec une hardiesse et une facilité remarquables; les femmes ne le cèdent pas aux hommes sous ce rapport; elles suivent même quelquefois leurs maris au combat; les uns et les autres se servent d'étriers extrêmement courts. Les hommes combattent avec la lance, le sabre, l'arc et les flèches, qu'ils manient avec adresse, la hache, le fusil à ressort, etc.

La langue des Kirghiz est un dialecte turc; mais leur prononciation est très-forte, et ils aiment le style allégorique. Leur costume est long et ample comme chez la plupart des Orientaux. Celui des hommes se compose en été d'une ou de deux robes ouvertes, qu'ils nomment *tchapanes*, et d'un plus grand nombre en hiver; d'une ceinture à laquelle pendent le couteau et la *kalta*, sorte de petit sac dans lequel ils tiennent leur briquet, leur amadou, leur tabac et leur cachet; d'un pantalon très-large, de grandes bottes pointues. Ils se coiffent d'un bonnet rond à pointe et se rasent généralement la tête. Le costume des femmes diffère peu de celui des hommes; il est long et large comme le leur; elles portent aussi des pantalons et des bottes. Elles ont les cheveux tressés; au bout de chaque tresse elles attachent des plaquettes d'argent, des nœuds en rubans et des pierres figurant de petites têtes de serpent.

La religion des Kirghiz est un mahométisme corrompu mêlé de pratiques d'idolâtrie. Ils n'observent ni les ablutions, ni les jeûnes, ni les cinq prières par jour prescrites par le Koran. Ils n'ont ni mosquées construites par eux, ni mollahs indigènes. Ils ont une grande confiance dans les devins et les sorciers, qui chez eux se divisent en plusieurs catégories. Il n'y a que les riches Kirghiz qui peuvent avoir plusieurs femmes, parce que celui qui se marie paye au père de la jeune fille ce qu'ils nomment le *kaly*m, sorte de présent de noces proportionné à la fortune des contractants, ainsi qu'au nombre de femmes du futur époux: de sorte que la seconde femme coûte plus cher que la première, et la troisième plus encore que la seconde. La première femme reçoit la dénomination de *baïbitcha* ou femme riche: c'est la véritable maîtresse de la maison. Quand même le mari ne l'aimerait pas, il doit la respecter et y obliger les autres femmes, qui, étant toutes égales entre elles, se trouvent en quelque sorte dépendre de la *baïbitcha*. La mort d'un Kirghiz doit être suivie des regrets de ses parents et de toutes les marques du désespoir feint ou réel de ses femmes. Celles-ci doivent pousser des cris et des gémissements, et s'arracher les cheveux en faisant l'énumération des vertus du défunt et l'éloge de sa bravoure. Ces scènes de désespoir durent fort longtemps; quelques femmes les renouvellent soir et matin pendant un an, en présence

d'un mannequin revêtu des habits du mort, et qui le représente aux yeux des pleureuses.

La cérémonie la plus importante dans les hordes des Kirghiz-Kazaks est l'élection d'un khan. Lorsque ceux qui doivent procéder à cette élection sont réunis en nombre suffisant, on étend des tapis et des feutres sur lesquels les sultans, les anciens, les begs et les chefs de tribus s'assoient dans l'ordre de la distinction et de la puissance; le peuple se tient debout derrière eux. La séance, d'abord tranquille, devient tumultueuse; les disputes durent de un à trois et quatre jours. Lorsque le khan est élu, quelques sultans des plus distingués, accompagnés d'anciens, vont lui annoncer sa nomination; puis ils le font placer sur une pièce de feutre blanc des plus fines, et après l'avoir élevé au-dessus de leurs têtes ils le déposent à terre. Alors tout le peuple vient précipitamment les remplacer; des bras vigoureux élèvent une seconde fois le nouveau chef et le balancent quelque temps au milieu des acclamations de toute l'assemblée. Puis on met en pièces le feutre qui a servi de pavois, et chacun s'efforce d'en emporter quelques lambeaux comme un souvenir de la part qu'il a prise à l'élection. Cette cérémonie est un reste des usages du temps de Djenghiz-Khan. La reconnaissance du nouveau chef éclate alors par une fête qu'il donne à tout le peuple présent, et dans laquelle il n'épargne pour les repas ni chevaux, ni moutons, ni *koumys*.

Les tribus de Kirghiz-Kazaks qui habitent entre l'Oural et l'Iemba sont les seules que l'on puisse considérer comme sujettes de la Russie; car, malgré leurs actes de soumission plusieurs fois répétés, on doit regarder la masse des Kirghiz comme complètement indépendante, et ayant avec le gouvernement russe les mêmes rapports qu'avec le gouvernement chinois. Néanmoins ils ont paru répondre plusieurs fois à l'appel militaire du czar; dans la guerre de 1812, ils lui ont fourni un contingent; enfin ils seraient d'un grand secours à la Russie dans une expédition militaire que cette puissance dirigerait vers l'Inde anglaise. Ce fut Catherine II qui commença à exercer de l'influence sur ces populations. Profitant de la haine qui existait entre les Kirghiz et les Baskirs, elle parvint à faire accepter son protectorat aux premiers, et l'on bâtit Orembourg pour assurer ce protectorat. Bientôt d'autres tentatives furent faites pour fixer au sol les peuples nomades: on leur construisit des mosquées et des caravansérails; mais les Kirghiz les laissèrent tomber en ruines, et répondirent aux reproches qu'on leur faisait: « Si les Tartares du Volga, au lieu d'habiter des villes, avaient conservé leurs tentes, ils auraient encore leur liberté. » Cependant la Russie les inscrivit au nombre de ses *inorodtsi* ou sujets indirects; elle pensionna leurs juges; elle donna des grades dans son armée à leurs begs et à leurs sultans; elle bâtit des postes pour protéger les caravanes qui vont d'Orembourg dans le Turkestan; enfin elle a aujourd'hui, outre des forts sur l'Oural, l'Ilek, l'Iemba, *Ak-boulak*, entre la Caspienne et l'Aral, *Alexandrovski*, dans la baie de Manghichlak, *Kosch-Kourgane* et *Aralskoyé*, sur le Sir-déria, etc.

Libres de tout joug despotique et pourvus en abondance de toutes les nécessités, les Kirghiz mènent une vie beaucoup plus agréable que l'on ne croit communément. La chair de leurs moutons et le lait de leurs juments les nourrissent. La lance et le fusil à mèche sur le bras, ils pillent toutes les contrées voisines. Ils ne sont point sanguinaires, mais ils mettent dans leur brigandage une adresse qui déconcerte les garnisons

russe. Ils aiment à enlever les femmes des Kalmouks, parce qu'elles conservent longtemps les traits de la jeunesse. Ces infatigables brigands se regardent entre eux comme frères; ils se font servir par des esclaves qu'ils prennent dans leurs incursions. Ils aiment les jeux, les exercices, les courses à cheval. Dans les funérailles des riches, l'héritier, semblable à Achille, distribue des esclaves, des chameaux, des chevaux, des harnais et d'autres prix aux vainqueurs dans la course à cheval.

« Indompté, belliqueux, féroce, dit Meyendorff, le Kirghiz, seul, à cheval, s'élance dans le désert, et parcourt 5 à 600 verstes avec une rapidité étonnante pour aller voir un parent ou un ami d'une tribu étrangère. Chemin faisant, il s'arrête presque à chaque *aoul* qu'il trouve sur sa route; il y raconte quelque nouvelle, et toujours sûr d'être bien accueilli, quand même on ne le connaîtrait pas, il partage la nourriture de ses hôtes. C'est ordinairement du *kraout* (sorte de fromage), de l'*haïran* (lait caillé de brebis ou de chèvre), de la viande, et, quand on en a, du *koumys* (boisson extraite du lait de jument et très-estimée dans le désert). Il n'oublie jamais l'aspect du pays où il a passé, et revient chez lui après quelques jours d'absence, riche en nouvelles histoires, se reposer auprès de ses femmes et de ses enfants. Ses femmes sont ses uniques ouvrières; ce sont elles qui font la cuisine, façonnent ses habits, sellent son cheval, tandis qu'avec une nonchalance imperturbable il borne ses soins à garder tranquillement ses troupeaux¹. »

Les Kirghiz font quelque commerce avec les Russes; Orembourg en est l'entrepôt ordinaire. La horde moyenne va jusqu'à Omsk en Sibérie. On évalue à 150,000 le nombre des brebis qu'ils conduisent tous les ans à Orembourg; outre cela, ils fournissent une grande quantité de chevaux, de bétail, d'agneaux, de pelleteries, de poil de chameau et de camelot; ils prennent en échange des ouvrages de manufacture, surtout des draps et de la quincaillerie; ils portent en Boukharie et à Khiva des esclaves persans, turcomans et quelquefois russes; ils en reçoivent en échange des chameaux et du bétail.

§ V. KHANAT DE KHOKHAN. — Au sud du pays des Kirghiz ou des Kazaks, la géographie se perd dans un labyrinthe de petites divisions, la plupart mal connues, et que nous allons tâcher de déterminer. Tout le pays qui s'étend sur les deux rives de l'Iaxartes, jusqu'à la chaîne des monts Ak-Tagh, était compris dans l'ancien *Turkestan*, division déjà connue de Moïse de Khorène, dans le cinquième siècle de l'ère vulgaire, et qui peut-être correspondait au fameux *Touran* des écrivains persans et arabes. Le Turkestan renfermait, selon les géographes orientaux, la province de *Fergahanah*, où sont les villes d'*Andekhan*, d'*Akhsikak* et autres, sur le haut Sihoun; celle d'*Osrouchnah*, avec un chef-lieu de même nom; celle d'*Ylak* ou *Flestan*, où coule la rivière de Tounkat, affluent du Sihoun, et où s'élevait *Otrar*, l'ancienne capitale, non loin des ruines d'*Iessi*, capitale plus ancienne encore; enfin l'*Al-Chac*, qui se prolongeait vers l'embouchure du fleuve Sihoun. Les relations modernes ne connaissent presque plus ces divisions; elles nous représentent le *Turkestan* actuel comme comprenant tout le territoire de l'ancienne *Tatarie indépendante*, et devant son nom au district de Turkestan, qui appartient au khanat de *Khokhan*.

Ce pays est arrosé par la rivière de Karasou, qui se jette soit dans le Sir, soit dans

¹ G. de Meyendorff, *Voyage d'Orembourg à Boukhara*, page 45.

un petit lac intérieur; le sol y est assez fertile en coton, en millet, blé et châtaignes, mais il est médiocrement cultivé. La capitale de cet État porte aussi le nom de *Khokhan* ou *Khokand*; elle est située dans une plaine, sur un petit affluent et à peu de distance de la rive gauche du Sir-déria. Grande et composée de rues étroites, non pavées, mais arrosées par des ruisseaux d'eau courante, elle n'a que des maisons en terre, et pour seul moyen de défense le château du khan. On dit qu'elle renferme 60,000 âmes; quelques voyageurs ne portent cette population qu'à 30,000. Les vastes écuries du khan, bâties en briques, et quelques mosquées, sont ses principaux édifices, avec deux bazars assez bien approvisionnés. On y fabrique une grande quantité d'étoffes de coton et des soieries brochées en or et en argent, des draps et d'autres tissus. C'est dans les plaines qui environnent cette ville que Djenghiz-Khan avait coutume de rassembler le conseil général de tous les khans ou chefs militaires de ses vastes États. A l'est de Khokhan, on trouve *Andekhan* ou *Andidjan*, agréablement située au milieu de jardins; cette ville passe pour une des plus remarquables du khanat. Plus loin on trouve, dans la même direction, *Ooch* ou *Takhti-Souleïman*, ville célèbre par le tombeau d'Asef-Barkhia, vizir de Salomon, qui attire au printemps un grand nombre de pèlerins. A environ 400 kilomètres au nord de Khokhan, la ville qui porte les deux noms de *Turkestan* et de *Taras* ou *Toros* renferme mille maisons bâties en terre; autrefois elle était grande, florissante et le chef-lieu d'un khanat. Un prince kirghiz y résidait. C'est la ville sainte des Kazaks mahométans; ils y accomplissent, au tombeau de Kora-Ahmed-Khodja, le pèlerinage que la distance les empêche d'aller faire au tombeau du prophète.

A environ 100 kilomètres au nord-ouest de Khokhan, *Tachkend*, située sur les bords de canaux dérivés du Tchirt-chik, affluent du Sihoun, renferme, dit-on, 6,000 maisons; mais Meyendorff ne lui en accorde que 3,000. Elle est entourée, sur une étendue de 18 kilomètres, d'une haute muraille en briques séchées, ouverte de 12 portes. On y voit un grand nombre de vieilles mosquées qui attestent sa splendeur passée. Elle renferme 10 médressés ou écoles. Son territoire, arrosé par des canaux d'irrigation, produit les fruits les plus exquis. Le climat y est agréable. Ses habitants cultivent le pêcher et la vigne, le froment, le coton et le mûrier. *Marghalan*, appelée aussi *Marghinan*, au pied des monts Kachgar, est, dit-on, de la grandeur de Khokhan. C'est une antique cité, qui fut la capitale du khanat. Elle est entourée d'une mauvaise muraille en terre et remplie de portiques et d'anciens monuments. Au centre s'élève un édifice dans l'intérieur duquel on conserve un étendard en soie rouge qui passe aux yeux des habitants pour avoir appartenu à Alexandre le Grand. *Khodjend*, sur la rive gauche du Sihoun, à 80 kilomètres au sud de Tachkend, est grande et bâtie en terre, sur un sol élevé. On y fabrique une grande quantité de cotonnades, dont elle fait un important commerce avec les Russes. A 80 kilomètres au nord-est de Khodjend, *Akhsikat* ou *Akssia* passe pour être le chef-lieu de la province de Ferghanah, dans laquelle il existe des mines d'or et d'argent.

L'état de Khokhan s'est accru par des conquêtes depuis 1815. On estime qu'il renferme environ 3 millions d'habitants, et qu'il a 640 kilomètres de longueur sur 280 de largeur, et 160,000 kilomètres carrés de superficie. La plus grande partie du territoire est d'une grande fertilité; on y trouve des mines d'or, d'argent, de cuivre, de

fer et de houille. Les habitants s'occupent beaucoup d'agriculture et de l'éducation des bestiaux. Les manufactures de soieries et de cotonnades y sont florissantes, et le commerce avec la Chine, la Boukharie et la Khivie jouit d'une grande activité. Le pays, qui est mahométan et très-peu civilisé, est gouverné par un khan ouzbek, de la tribu des Youz, et qui prétend descendre de l'empereur Baber. Il entretient une armée de 10,000 hommes de cavalerie qui ne tiennent la campagne que pendant deux mois, et à laquelle se réunissent 30 à 40,000 hommes fournis par les tribus et qui ne s'engagent que pour un mois chaque année. Aussi les guerres sont-elles courtes et n'interrompent-elles pas le commerce.

Les bords du Sihoun sont encore habités par une peuplade qui se nomme elle-même *Kara-Kiptchak*, c'est-à-dire les *Kiptchak* noirs ou tributaires. C'est une tribu des Tatars de Kiptchak subjugués par les Kirghiz. Ils se divisent en hordes ou *oulous* supérieure et inférieure. En 1742, la horde inférieure, qui était alors de 15,000 familles, rechercha la protection de la Russie; mais les Kirghiz détruisirent presque cette tribu, qui osait invoquer contre eux un secours étranger. Ils ne comptent plus maintenant que 2 à 3,000 guerriers. Les chefs des *oulous* se donnent pour descendants de Mahomet. Leur genre de vie ressemble à celui des Bachkirs en Russie. Les cabanes d'hiver ont un emplacement fixe, celles d'été sont mobiles. Le soin de l'agriculture s'allie à celui des bestiaux. N'ayant que peu de chevaux, ils se servent de leurs bêtes à cornes pour le trait et la selle. Ils exercent avec succès plusieurs métiers; ils vendent à leurs voisins des couteaux, des sabres, des fusils, des marmites et de la poudre à tirer. Ils sont mahométans et connaissent assez bien les préceptes de leur religion.

§ VI. PAYS DES TURCOMANS. — Les *Troukmènes* ou *Turcomans* habitent toute la côte orientale de la mer Caspienne, pays sablonneux, rocailleux et presque dépourvu d'eau, excepté près de la côte. La chaîne des monts de *Manghichlak*, qui occupe une longueur de 320 kilomètres, est peu élevée, très-escarpée et coupée de ravins; elle présente, du côté de la mer, des roches calcaires remplies de coquillages littoraux, des couches de marne et d'argile, beaucoup de sources de naphte et de pétrole, et quelques indices de plomb et de cuivre. On rencontre sur le rivage des *conglomérats* de coquillages et de sable, cimentés par du calcaire et quelquefois par du bitume; plus loin de la mer ces masses sont déjà entièrement durcies. Les eaux sont salées ou saumâtres.

La chaîne de Manghichlak se dirige de l'est à l'ouest jusqu'au cap appelé *Touk-Karagan*, qui forme le côté méridional du golfe de *Kottchak-Koultiouk*, à l'entrée duquel se présentent les îles *Sviatoï*, *Koulal* et *Dolgoï*, qui sont inhabitées. A 60 kilomètres à l'est du cap Touk-Karagan, se présente un enfoncement appelé aussi Manghichlak, près duquel campent pendant l'été des Mank ou Nogaï; une langue de terre s'y avance dans la mer et forme un port qui est peu fréquenté, parce qu'il est exposé aux brigandages continuels des Turcomans. A quelque distance de là se voit le mont *Abichtcha*, volcan dont le cratère vomit constamment des vapeurs sulfureuses. Au sud du golfe de Kottchak-Koultiouk se trouve le golfe *Alexandre*, dans lequel le *Siribach* et le *Kitthi* ont leur embouchure. A 240 kilomètres au sud est le détroit de *Kara-boughaz* ou de la *gorge noire*, qui communique avec le *Kouli-déria* ou *lac amer*, grand golfe dans lequel s'engloutissent les eaux de la mer Caspienne, et par lequel probablement s'effectuait jadis la communication avec le lac d'Aral.

La chaîne du *Balkan* occupe l'espace qui s'avance dans la mer, entre le Kouli-déria et le golfe de Balkan. Ses deux principales cimes ont un aspect noirâtre et paraissent être granitiques. Près de la côte, elles sont escarpées et parsemées de roches d'une pierre friable. A l'entrée du golfe se trouvent plusieurs îles dont nous citerons les deux plus considérables. *Tcheleken* ou *Nephtenoï* doit son nom aux sources de naphte qui s'y trouvent : on la dit habitée par une centaine de familles turcomanes ; elle s'est agrandie en 1804 par sa réunion avec l'île *Dervieh*, opérée à la suite d'un tremblement de terre. *Ogourtchinsk* est inhabitée et manque d'eau douce ; cependant elle nourrit un grand nombre de moutons. L'île de *Djarji* est maintenant réunie au continent. Le dernier point à nommer sur cette côte est l'île d'*Achouradek*, près du golfe d'Asterabad, où les Russes ont une petite garnison, et d'où ils menacent la côte persane.

La végétation de ces contrées se borne à peu d'espèces, parmi lesquelles on distingue, par ses formes roides, la *salsola orientalis*. L'absinthe du Pont abonde, ainsi que le câprier. On emploie le *rhamnus alpina* au chauffage. Les renards, les chats sauvages, le mouton d'Orient et le chameau sont les animaux les plus répandus ; l'once s'y montre, et même le tigre. Les insectes y fourmillent, surtout les papillons et les sauterelles ; dans les golfes et les baies, le *noctiluca miliaris*, au corps gélatineux et transparent, répand, la nuit, sur la surface des ondes, sa lumière phosphorique.

Les Turcomans ont la taille élevée, les épaules larges, la barbe courte et la forme du visage assez semblable à celle des Kalmouks. Ceux du midi ont adopté le costume persan et le bonnet garni de peau d'agneau noire. Leurs femmes peignent leurs cheveux avec beaucoup de soin ; elles les séparent sur les côtés et les réunissent en une longue tresse garnie de grelots en argent et qui tombe par derrière. Elles complètent leur coiffure par un bonnet qui ressemble à celui des Cachoises par son élévation, et qui est orné en or et en argent. Elles ont les traits agréables et gracieux et ne se voilent pas le visage, mais elles portent un anneau à une narine. Leur habillement consiste en un caleçon de couleur et une grande chemise rouge.

Les Turcomans se partagent en deux nations : celle du nord et celle du sud, et se divisent en plusieurs tribus. La principale, au nord, est celle des *Abdal*. Au sud, on en distingue quatre, appelées *Iomoud*, *Er-Saré*, *Téké* et *Kehlen*. Celle des Iomouds peut mettre, dit-on, jusqu'à 20,000 hommes sous les armes, et celle d'Er-Saré 60,000. Leurs *aouls* ou villages se composent d'un groupe plus ou moins considérable de *khourgab* dont les murs sont hauts de 1^m,50 et formés de branches de saule desséchées et qui se croisent diagonalement. A chaque point de rencontre, ces branches sont liées fortement par une courroie de cuir, en sorte que le tout peut s'enlever d'une pièce et se placer sur le dos d'un chameau. Cette espèce de muraille est enduite de poix, puis on la double d'un large tapis, au centre duquel est ménagée une sortie. Le toit est également formé de branches de saule qui s'adaptent au sommet de la muraille et y sont fixées. On recouvre l'édifice de tentures en feutre très-épaisses. Le plancher est garni de tapis¹. Les Turcomans nourrissent beaucoup de chameaux, de bœufs, de chevaux et de moutons ; la chair de ces derniers est excellente. Avec le poil de chameau ils fabriquent une étoffe grossière. Ils culti-

¹ Voyage de sir Richmond Shakspeare en 1840.

vent un peu de froment, du riz, des melons et des concombres. Montés sur leurs chevaux infatigables, ils parcourent leurs déserts avec une incroyable rapidité, vont piller les villages des tribus avec lesquelles ils sont en guerre, endurent la faim et la soif aussi bien que leurs coursiers. Leurs armes habituelles sont l'arc, dont ils se servent avec beaucoup d'adresse, le sabre et le pistolet. Ils fabriquent eux-mêmes d'assez mauvaise poudre. Les Turcomans méridionaux ont pour chefs des khans nommés par le gouvernement persan; mais le peuple ne leur obéit que lorsqu'ils ont acquis de l'autorité par leurs qualités personnelles et par leur conduite. La dignité d'*akh-sakhal* ou *ancien*, qui est élective, paraît l'emporter sur celle de khan même. Bien que les tribus voisines de la Perse semblent reconnaître l'autorité du chah, les Turcomans méridionaux exercent leurs brigandages sur les Persans eux-mêmes. « Les Turcomans, dit Mouravieff, n'ont pas cette sévérité et cette droiture qui distinguent les peuples du Caucase; au milieu de sa pauvreté, ce peuple reste étranger aux lois de l'hospitalité; il se montre tellement avide d'argent, qu'il n'est point de bassesse à laquelle il ne se soumette pour un léger salaire¹. »

Ils parlent un dialecte turc semblable à celui qui est en usage à Kazan. Comme ils sont de la secte d'Omar, on conçoit leur antipathie pour les Persans; mais, du reste, ils ne sont fidèles qu'aux pratiques extérieures de la religion et ne s'occupent nullement du dogme. Leurs caractères physiques ainsi que leur langue indiquent qu'ils appartiennent à la race turque. C'est ce peuple qui, dans les onzième et treizième siècles, envahit la Boukharie, la Perse et l'Arménie.

Comme il n'y a dans la Turcomanie que des aouls, qui sont plutôt des camps que des villages, nous n'avons aucune ville à citer. Les bords du Gourghen sont garnis de ces aouls, ainsi que plusieurs points des côtes de la baie de Balkan, du lac Amer, et quelques parties du désert. Mais cette contrée n'a pas toujours été dépourvue de villes: c'est ce qu'attestent plusieurs ruines, et principalement la grande muraille qu'on a trouvée sur les bords du Gourghen, avec des tours et autres débris d'édifices.

§ VII. KHANAT DE KHIVA. — Si du mont Balkan on se dirige vers l'est pour aller à Khiva, on traverse la chaîne de *Saré-Baba* ou du *Grand-Père jaune*, qui s'étend du nord au sud. La route est tracée au milieu d'un sol calcaire; on y est souvent enveloppé de tourbillons de sable, et au mois de septembre on y éprouve un froid très-vif. Sur le sommet de cette chaîne s'élève le *Kyr*, monticule où règne un vent violent, et sur lequel on voit un monument en l'honneur du fondateur de la tribu appelée *Er-Saré-Baba*, qui, après avoir habité longtemps les environs de la baie de Balkan, s'est établie en Boukharie. Ce monument consiste simplement en une perche à laquelle sont suspendus des chiffons de différentes couleurs, et autour de laquelle sont entassés des bois de cerfs, des pierres et des tessons de vases, offrandes que les Turcomans de toutes les tribus y déposent.

Au sud du lac d'Aral, nos regards, fatigués de la monotonie des déserts, trouvent à se reposer à l'aspect d'un pays un peu plus fertile, appelé *Khovaresm* par les Arabes, *Kharizm* par les Tatars et les Russes, et *Chorasm* par les anciens. Il porte encore le nom de *Khivie* ou *khanat de Khiva*, de celui de la ville principale. Les Turcs du Kharizm possédaient dans le douzième siècle un puissant empire. Cet État, après avoir été

¹ Mouravieff, *Voyage en Turcomanie et à Khiva*.

réduit à la province de Khiva, dont un homme à cheval pouvait faire le tour en trois jours, est devenu l'un des plus étendus de tout le Turkestan.

Au milieu des déserts de la Tartarie, la Khivie forme une véritable oasis. La vallée de l'Oxus y est coupée de canaux sans nombre, qui forment une multitude d'îles verdoyantes sur lesquelles s'élèvent des habitations de bonne apparence. La végétation des tropiques s'y montre dans tout son éclat, et cependant les hivers y sont tellement rigoureux, que l'Oxus gèle tous les ans. Il y tombe peu de neige; mais le verglas y cause souvent de grands dommages aux caravanes. Les chaleurs de l'été seraient insupportables, si l'atmosphère n'était rafraîchie par des vents d'est et de sud-est qui soufflent avec force. Les pluies y sont rares, même en automne; pendant cette saison, comme en hiver, règnent des vents presque continuels qui apportent des nuages très-épais de sable fin. Ces sables, arrêtés par le moindre obstacle, une pierre ou un buisson, transforment en peu de temps une plaine unie en une plaine ondulée, couverte de petits tertres qui lui donnent de loin l'apparence d'une mer agitée. En général, le ciel y est presque toujours serein.

Les montagnes qui forment la chaîne de *Chikh-djeri* renferment des mines d'or et d'argent, jadis exploitées. Les Khiviens s'occupent d'extraire seulement le soufre et le plomb. La plus grande partie du pays est en plaines; le sol, généralement composé d'une argile rougeâtre, se prête à toutes sortes de cultures; mais les déserts de sable mouvant qui ceignent la frontière en envahissent quelquefois des portions considérables.

Le grand fleuve *Djihoun*, qui traverse cette contrée, est très-profond et large de 200 à 250 mètres. Les principaux canaux de dérivation qui en partent ont jusqu'à 11 mètres de largeur. On y voit plusieurs digues construites avec art, et quelquefois même deux canaux se rencontrent au moyen d'un pont. La manière dont ces travaux sont exécutés a lieu d'étonner, quand on songe que les Khiviens n'ont aucune idée de nivellement. Les eaux de ces canaux sont alimentées par une infinité d'autres petits canaux qui arrosent le sol et le fertilisent; quelquefois elles se rassemblent dans de grands étangs qui servent de réservoirs pendant les temps de sécheresse.

Parmi les productions végétales, on distingue le *djivari*, espèce de froment, l'orge, l'*holcus sorghum* ou millet de *Boukharie*, le *tchegoura*, espèce de riz, les pois, les fèves, les lentilles, le chanvre, le tabac, le coton, le *cuscute* de Perse, plante qui donne de l'huile, toutes sortes de fruits du goût le plus exquis, des mûriers et des vignes en abondance. Le raisin y mûrit parfaitement. Dans de magnifiques prairies on voit errer nombre de bœufs; mais les chevaux y trouvent peu de pâturages qui leur conviennent. La volaille domestique y est assez commune, ainsi que la perdrix rouge, l'alouette, le faisan, les canards, les bécasses et les vanneaux. Parmi les animaux qui errent dans les steppes, on cite le loup, le renard et le chacal, ainsi que le cerf et le *djeiran*, qui est une espèce d'antilope.

Les habitants, presque tous de race turque, sont principalement des Ouzbeks, qui ont conquis le pays sur les *Sarty*, et font reconnaître leur suprématie aux *Kara-Kalpaks*. Les Ouzbeks, qui sont ces mêmes *Ouigours* qui habitaient jadis au sud des monts Célestes dans le Turkestan chinois, se partagent en *Ouigour-Naiman*, *Kangli-Kiptchak*, *Kiat-Konrat* ou *Kiat-Konkrad*, et *Nakious-Mangoud*. Les *Kara-Kalpaks* se

composent en partie de nomades qui errent au delà de l'Amou-déria, et de familles sédentaires qui cultivent les terres au sud du lac d'Aral.

La Khivie n'a pas des frontières bien fixées, à cause des steppes arides qui l'entourent et dont personne ne lui dispute la possession. La partie centrale est bornée au nord-est par l'Amou-déria; au nord par le lac d'Aral et par une partie des steppes qui de ce lac se prolongent à l'est et sont habitées par des Kirghiz; au sud-ouest par des plaines sablonneuses et des steppes qui forment la limite entre cet État et le territoire de la tribu turcomane de Téké, situé comme une oasis au milieu de ces déserts; enfin, au sud-est par une steppe qui sépare la Khivie du royaume de Boukharie. Dans les limites que nous venons de tracer, la Khivie proprement dite a environ 180 kilomètres de longueur du nord au sud et 150 de l'est à l'ouest, c'est-à-dire environ 27,000 kilomètres carrés; mais si l'on ajoute à ce territoire les conquêtes faites par les Khiviens depuis 1820 sur les Kirghiz des bords du Sir-déria, les steppes des Kara-Kalpaks de la rive droite de l'Amou-déria, celles des Turcomans de la tribu de Téké et de la tribu d'Ata, qui campe près de la mer Caspienne, on aura pour la superficie de la Khivie et de ses dépendances environ 40,000 kilomètres carrés. Sa population est d'environ 1,500,000 habitants, dans lesquels sont comprises les tribus de nomades, qui reconnaissent, du moins en partie, l'autorité du khan.

Chacune des quatre principales tribus d'Ouzbeks était gouvernée autrefois par son ancien, qui prenait le titre d'*inakh*; mais l'ancien de la tribu des Kiat-Konkrad possédait quelques prérogatives particulières qu'il devait à l'importance et à l'ancienneté de sa tribu. Le souverain de la Boukharie avait même une sorte de prépondérance sur ces tribus guerrières, et le khan des Kirghiz limitrophes profitait de leurs divisions intestines pour envoyer de temps en temps à Khiva un chef qui exerçait l'autorité suprême. Cette organisation cessa par l'ambitieuse tentative de Mohammed-Kahim, qui prit, en 1802, le titre de khan, et affermit son pouvoir par des assassinats et des atrocités. Lorsqu'il fut paisible possesseur de l'autorité suprême, il organisa son royaume, institua un conseil supérieur, qui est en même temps le seul tribunal civil et criminel du pays, établit des impôts réguliers, détruisit le brigandage de ses sujets et de ses voisins, força une partie des Khirghiz à lui payer un tribut, créa une douane, fit le premier frapper monnaie, et fonda plusieurs établissements utiles. Ses successeurs ont continué son œuvre. Le khan de Khiva peut mettre sur pied une armée de 25,000 hommes, dont les Ouzbeks fournissent au moins la moitié. Cette armée ne se compose que de cavaliers; un arc, une lance, un sabre, voilà leurs principales armes; rarement on leur voit des mousquets, et ceux qu'ils ont se tirent au moyen d'une mèche. Cependant l'armée khivienne comprend un corps d'artillerie composé d'une dizaine de pièces de différents calibres.

La langue khivienne est un dialecte turc. L'instruction des Khiviens est très-bornée, il en est peu qui sachent lire et écrire. Les plus instruits sont versés dans les langues arabe et persane, connaissent l'astrologie et possèdent des notions de médecine. Ils vivent d'ailleurs dans un état assez civilisé, montrent plus d'esprit naturel que les autres peuples du Turkestan, s'adonnent beaucoup à la poésie, et ont de grandes dispositions pour la musique. Les personnes aisées ont ordinairement à leur suite des espèces de troubadours qui, par leurs chants improvisés sur les héros de l'antiquité,

ou par d'autres récits accompagnés du son d'une mauvaise guitare à deux cordes, charment les loisirs de leurs maîtres.

L'habillement des Khiviens consiste en trois ou quatre robes de soie ouatées, qu'ils mettent l'une par-dessus l'autre, même dans la saison la plus chaude. Ils portent de longues bottes jaunes, dont la semelle, avec de hauts talons, se termine en pointe. Ils se rasent la tête et se coiffent d'un grand bonnet noir en peau d'agneau. Leurs femmes sont très-jolies, bien qu'elles aient la physionomie un peu kalmouke; elles vivent enfermées dans des harems. Ils sont fort malpropres, et passionnés pour les épicerie, les aromates et les sucreries. Leurs maisons n'ont ni plancher ni fenêtre; on y fait le feu au milieu de la chambre, et la fumée s'échappe par une ouverture pratiquée au plafond. Leur vaisselle est en terre, sans aucun ornement, mais ils prennent le thé dans des tasses en porcelaine de la Chine. L'ameublement des gens riches ne diffère pas de celui des pauvres, si ce n'est que leurs tapis sont plus beaux. Comme ils aiment beaucoup les chevaux, l'écurie est souvent tenue plus proprement que la maison.

Les Khiviens cultivent avec soin leurs terres; ils élèvent des vers à soie et fabriquent des étoffes de soie et de coton. Ce sont les femmes qui travaillent ces étoffes dans leurs maisons: il n'y a point de fabriques à la manière européenne. Les caravanes de Khiva portent à Orembourg du blé, de la soie brute, du coton écri, des étoffes de soie et coton, des robes de chambre brodées en fil d'or, et appelées *kha-la-at*, des peaux d'agneaux, des châles de Kachemire, des pierres précieuses, et quelquefois des monnaies persanes et indiennes. Ils achètent en Boukharie des toiles imprimées, du coton filé, des étoffes de soie, des peaux d'agneaux, des draps, du tabac, et une grande quantité de thé de la Chine, dont ils font une consommation extraordinaire, préférant endurer la faim que de se passer de cette boisson. Ils se procurent chez les Turcomans des chevaux, des bœufs et des moutons. Le principal commerce de la Russie avec la Khivie se fait sur les bords orientaux de la mer Caspienne, dans le golfe de Manghichlak. Les principaux objets que les Russes y apportent sont du fer, du plomb, de la cochenille, des indiennes, du drap, des broderies et des tresses d'or et d'argent, des couteaux, du sucre, des fusils, de la verroterie, de l'or en ducats et des fourrures. Khiva était le grand marché d'esclaves de tout le Turkestan; mais un traité conclu en 1854 avec la Russie a fait cesser ce trafic. Le commerce extérieur de cet État est évalué à environ 1,400,000 francs. Ses revenus sont estimés à 7,500,000 francs: chaque famille paye deux toman ou 20 francs par an. En outre les terres cultivées et les troupeaux sont soumis à la dîme, et les marchandises indigènes à un droit qui équivaut au cinquième de la valeur de l'objet imposé.

La ville de *Khiva* est située sur un canal tiré du Djihoun. Entourée d'un fossé, d'un mur en argile et d'un rempart, elle a trois portes, un château, trente jolies mosquées et 4,000 maisons bâties en claies revêtues de terre glaise, à la manière du pays. Il y a un bazar couvert et bien construit; les médressés sont de véritables monuments décorés de toiles de couleur. On compte 20,000 habitants. Les environs sont remplis de vergers, de vignobles, de champs de blé et de villages populeux. Tout le canton de Khiva renferme une population de 60,000 âmes.

Cette ville est depuis longtemps le point de mire de l'ambition de la Russie: « Si

nous possédions Khiva, dit M. Mouravieff, les nomades du centre de l'Asie redouteraient notre puissance, et il se serait établi une route de commerce par le Sind et l'Amou-déria jusqu'en Russie; alors toutes les richesses de l'Asie afflueraient dans notre patrie. Maîtres de Khiva, beaucoup d'autres États se seraient trouvés dans notre dépendance. En un mot, Khiva est en ce moment un poste avancé, qui s'oppose au commerce de la Russie avec la Boukharie et l'Inde septentrionale. Sous notre dépendance, la Khivie serait devenue une sauvegarde qui aurait défendu ce commerce contre les attaques des peuplades disséminées dans les steppes de l'Asie méridionale. Cette oasis, située au milieu d'un océan de sable, serait devenue le point de réunion de tout le commerce de l'Asie, et aurait ébranlé jusqu'au centre de l'Inde l'énorme supériorité commerciale des dominateurs de la mer. La route de Khiva à Astrakan pourrait être de beaucoup abrégée, puisqu'il n'y a que dix-sept jours de marche d'Ourghendj à la baie de Krasnovodsk, dans la mer Caspienne, d'où, par un vent favorable, on peut aller en peu de jours à Astrakhan. » Les Russes ont fait sur Khiva une expédition désastreuse en 1841 : leur armée a péri dans les sables et les marécages qui séparent les embouchures de l'Oxus et de l'Iaxartes. En mars 1854, ils ont renouvelé leur tentative, qui a réussi : 17,000 hommes, composés en partie de Kirghiz, sont partis d'Orembourg et sont arrivés sur les bords de l'Aral. Ils portaient avec eux les pièces d'une flottille, qu'on a rajustées et lancées sur le lac. Une partie de l'armée s'est embarquée sur cette flottille, l'autre partie a suivi le littoral. Toutes deux ont remonté l'Amou-déria, pénétré dans Khiva et imposé au khan Allah-Kouli un traité d'alliance pour vingt ans, qui place réellement la Khivie sous le protectorat de la Russie : un ambassadeur russe séjourne à la cour de Khiva; 10,000 cavaliers khiviens sont placés sous les ordres d'officiers russes et soldés par la Russie; les troupes russes sont autorisées à s'établir à Ourghendj dans des casernes ou des forts construits aux frais du czar et dont il payera au khan un loyer de 10,000 tomans, etc.

Ourghendj, à 42 kilomètres au nord de Khiva, sur un canal dérivé du Djihoun, renferme 20 mosquées et 18,000 ou 20,000 habitants; il y en a 55,000 dans tout le canton. Cette ville est le point central du commerce des Khiviens; elle offre un aspect extrêmement animé. « Ses nombreuses boutiques, remplies de marchandises de prix venues de toutes les parties de l'Orient, éblouissent la vue par leur éclat. Il règne dans ses rues un bruit continuel, occasionné par l'affluence des marchands et les cris des chameaux qui plient sous les pesants fardeaux dont ils sont chargés¹. » Nous venons de dire que cette ville était occupée aujourd'hui par les Russes : elle se trouve à deux journées de marche des bouches de l'Amou-déria et à six journées des premiers postes de la Russie sur le Sir-déria. Cette Ourghendj est dite *la nouvelle*; une autre Ourghendj, dite *la vieille*, située à 160 kilomètres au nord-ouest de Khiva, près de l'ancien lit de l'Amou-déria, n'offre plus que des ruines, parmi lesquelles on voit les restes d'un palais des khans.

Chabat et *Khati* sont deux petites villes; l'une a 2,000 habitants, l'autre 1,500. *Anbar* ou *Anbary*, ville forte, avec une belle mosquée, ne compte que 1,000 individus, mais son canton en renferme 40,000. Le canton de *Chanka* compte 27,000 âmes, dont 2,000 dans la ville. *Azaris* a 1,500 habitants, et avec le canton 12,000. *Gur-*

¹ Mouravieff, *Voyage en Turcomanie et à Khiva*.

lian, autrement *Ghurulen*, très-petit endroit sur la rive gauche du Djihoun, passe pour une forteresse; son canton, très-peuplé pour le Turkestan, renferme 16,000 habitants. « Indépendamment de ces villes, dit Mouravieff, la Khivie renferme des villages qui ne leur cèdent pas par l'importance du commerce : entre autres *Khizarist*, sur la route de Boukharie, et des bourgs considérables bâtis autour des maisons de plaisance du khan; on y voit les habitations de ses favoris. Les plus grands de ces bourgs, qui sont également entourés de murailles, sont *Kiptchak-Konkrad*, *Akh-Sarai*, *Khan-Kalossi*, *Mai-Djeighil*, etc. Il s'y tient, à des jours marqués, des foires où se rendent les marchands des cinq villes principales, qui, par ce moyen, distribuent leurs marchandises dans le reste du pays. Il faut ajouter à ces demeures fixes une assez grande quantité de forts, environnés de villages et appartenant à des particuliers. »

Les *Ouzbeks-Araliens*, ainsi appelés parce qu'ils occupent les plaines voisines du lac, tributaires du khan de Khiva, ont un point fixe de campement pour l'hiver. C'est *Konrat*, qui n'est, à proprement parler, qu'un camp : ce camp, qui renferme un grand nombre de mosquées, a 20 kilomètres de circonférence; il est défendu par un rempart en terre haut de 8 mètres. Ce que *Konrat* est en grand, *Manhout*, qui passe pour contenir 8,000 habitants, et *Kisilkhozia* le sont sur une moindre échelle. Les Araliens, gouvernés par deux *begs* électifs, doivent à l'État de Khiva un tribut annuel de 2,000 ducats; mais ils ne le payent que lorsqu'ils ne sont pas en guerre avec les Khiviens, ce qui arrive fréquemment. Avec les *Turcomans* qui vivent parmi eux, ils peuvent former une masse de 100,000 âmes.

§ VIII. GRANDE-BOUKHARIE. — Les plus belles provinces de la Tatarie sont comprises communément sous le nom de *Grande-Boukharie* et sous celui de khanat de *Boukhara*; mais les limites de ce pays, au nord et à l'ouest, varient avec la puissance des Ouzbeks, qui y règnent; et d'ailleurs comment, entouré de déserts et en renfermant même plusieurs, ce pays pourrait-il avoir des frontières bien déterminées? C'est la partie de la Grande-Boukharie située au nord du Djihoun ou de l'*Oxus*, qui porta jadis le nom célèbre de *Transoxiane* ou de *Sogdiane*, et plus tard, chez les Orientaux, celui de *Mavarennahar*, c'est-à-dire pays au delà du fleuve, noms qu'on a étendus à tout le Turkestan. Ce pays est d'ailleurs très-mal connu; car il est fort inhospitalier, et les Européens n'y peuvent aborder qu'avec les plus grands dangers. Il confine au nord au pays des Kirghiz et au khanat de Khokand, à l'est au Hissar et au khanat de Koundouz, au sud à l'Afghanistan et à l'ouest au khanat de Khiva. Sa superficie est évaluée à 60,000 kilomètres carrés, sa population à 3,000,000 d'âmes.

« La partie orientale de la Boukharie est montagneuse; les hauteurs se terminent au nord de Boukhara, à l'ouest de Samarcande, au sud vers l'Amou-déria. Toute la partie occidentale du pays est une plaine qui s'étend à perte de vue, et sur laquelle s'élèvent de petites collines isolées, ayant 2 à 6 mètres et jusqu'à 200 mètres de longueur et de largeur; elles sont de nature argileuse, de même que le terrain des déserts, notamment de ceux que l'Amou traverse; cette argile est couverte de sables mouvants qui forment aussi des collines dont la forme est différente de celle des précédentes, et qui sont encore plus basses; c'est ce que l'on observe dans le Kizil-koum¹. » Le *Nouratagh* est la montagne la plus élevée du côté septentrional de

¹ C. de Meyendorff, *Voyage d'Orembourg à Boukhara*.

Boukhara et la seule qui soit visible de cette ville. Cette montagne et celles auxquelles elle se rattache renferment du cuivre, de l'argent, de l'or, des turquoises et d'autres pierres précieuses, et sont composées de gneiss et de marbre blanc.

Après l'Amou-déria, les principaux cours d'eau qui arrosent la Boukharie sont : le *Zer-afchan* ou le *Kouvan*, appelé aussi le *Sogd*, le *Kohek* et le *Kouan-déria*, large de 18 mètres, profond de 1 à 1^m,30, long de plus de 400 kilomètres; il se partage en deux bras, dont le plus septentrional va se perdre dans les sables, et dont l'autre va former, au sud-ouest de Boukhara, le lac Kara-coul, qui a 48 ou 60 kilomètres de tour; la *Karcha* ou le *Karchi*, long de 200 kilomètres, se perd aussi dans les sables aux environs de la ville du même nom.

Le climat de la Boukharie, du moins celui des plaines, la seule partie de ce pays sur laquelle on possède quelques renseignements, est agréable et sain. Les saisons y sont régulières : vers le 15 février, les arbres fruitiers commencent à fleurir et à bourgeonner; des pluies presque continuelles accélèrent la végétation, et durent jusque dans les premiers jours de mars; bientôt commence l'été, caractérisé par des chaleurs d'autant plus accablantes que l'atmosphère est rarement rafraîchie par des orages. Cette saison se prolonge jusqu'en octobre, époque à laquelle arrive la saison pluvieuse de l'automne, qui dure à peu près trois semaines. En novembre et en décembre les petites gelées, et quelquefois de la neige, annoncent l'hiver; cependant le 20 décembre on trouve encore des melons dans les champs. C'est au mois de janvier que le froid est le plus rigoureux : il est alors de 1 à 2 degrés, et rarement de 6 à 8; la neige ne reste jamais plus de quinze jours sur la terre. En hiver, mais surtout en été, règnent des vents violents qui transportent au loin les sables du désert et qui donnent à l'atmosphère une teinte grisâtre.

Les plantes que l'on cultive en Boukharie paraissent y être indigènes; cependant les fruits d'Europe y mûrissent parfaitement. On y mange toute l'année d'excellents melons d'eau, et la vigne y produit des raisins délicieux. Le tabac est une des plantes les mieux cultivées; la rhubarbe y vient naturellement; le cotonnier y donne trois récoltes par an; enfin la grande quantité de mûriers, le soin que l'on prend de leur culture, attestent celui que l'on donne au ver à soie et l'importance de ses produits. C'est avec l'écorce du mûrier que l'on fabrique à Boukhara un papier célèbre dans tout l'Orient. Les tarentules, les scorpions, les lézards et plusieurs espèces de souris abondent dans les steppes, et des nuées de sauterelles dévastent souvent les champs. Les bœufs et les vaches sont rares, les ânes, les mulets et les moutons nombreux; ceux-ci sont de deux espèces, l'une à queue épaisse et l'autre à laine frisée. Quant aux chevaux, ils sont d'une race grande, forte et belle. « Les oasis de la Boukharie, dit Meyendorff, offrent l'aspect le plus agréable et le plus riant; on ne peut voir un pays mieux cultivé que ces plaines couvertes de maisons, de jardins et de champs partagés en petits carrés nommés *tanab*, dont les côtés, garnis de gazon, sont élevés d'un pied, afin de retenir l'eau qu'on y amène pour les arroser. Des milliers de canaux d'irrigation entrecoupent la plaine, et, ainsi que les chemins qui sont fort étroits, ils sont ordinairement bordés d'arbres. La grande quantité d'arbres plantés de tous les côtés forme des rideaux qui empêchent la vue de s'étendre au loin, et qui cependant plaisent à l'œil, parce qu'ils prouvent que les habitants du pays se

sont occupés des moyens de le rendre fécond. » La majeure partie de la population se compose d'Ouzbeks, qui forment trois classes, suivant qu'ils habitent les villes, la campagne ou le désert. Le reste de la population comprend les Tadjiks, anciens maîtres du pays, voués à la culture du sol et réduits à la condition des *fellahs* d'Égypte; des Turcomans nomades, des Juifs et des Bohémiens ou Zingari. On trouve aussi un grand nombre de Persans, mais ils sont esclaves ou dans une liberté conditionnelle. Les villages, d'une centaine de maisons, sont, les uns à demi cachés par des groupes d'arbres fruitiers, les autres entourés de murailles crénelées, tous situés sur le bord d'un canal, et ayant dans leur centre un puits ou un réservoir dans lequel l'eau se renouvelle au moyen d'un fossé. Les villes sont bâties sur des rivières et environnées de champs cultivés.

La partie la plus célèbre et la plus fertile de la Boukharie est la province de *Sogd*, ainsi nommée de la rivière qui la traverse. « Pendant huit jours, dit Ibn Haukal, on peut voyager dans le pays de Sogd sans sortir d'un jardin délicieux. De tous côtés des villages, des champs riches de moissons, des vergers féconds, des maisons de campagne, des jardins, des prairies, des ruisseaux qui les coupent, des réservoirs et des canaux retracent le tableau de l'industrie et du bonheur. » C'est dans cette fertile vallée que se trouve *Samarcande*. Cette ville, qui n'a plus que 30,000 habitants, s'élève sur la rive gauche du Sogd; elle est renfermée dans une double enceinte; la première est formée par une muraille de 48 kilomètres de circonférence, percée de 12 portes en fer, avec des galeries et des tours pour la défendre; après l'avoir franchie, on traverse des champs, des jardins et des faubourgs; la seconde est en terre et percée de 4 portes : c'est lorsqu'on l'a traversée que l'on est dans la ville. On y trouve la citadelle, qui renferme le palais; 250 mosquées, 40 médressés, un grand nombre de fontaines publiques, plusieurs bazars et trois grands caravansérails. Les façades de tous les grands édifices sont couvertes de tuiles vernissées. Le plus beau de ses monuments est le tombeau de Timour ou Tamerlan, construit en jaspe et placé sous une immense coupole qui renferme aussi les restes de quelques autres personnages célèbres. Sous ce prince, qui se plut à l'embellir, cette ville devint la capitale d'un des plus vastes empires du monde : alors les arts, les sciences, les lettres et le commerce la rendaient florissante; alors 150,000 habitants animaient ses rues et ses places publiques. La plupart de ses maisons sont construites en glaise durcie, et quelques-unes en pierre que fournissent des carrières voisines. Tous les ans, à son avènement au trône, le khan de Boukharie doit aller à Samarcande et s'y asseoir sur le *kouklach*, bloc de marbre bleuâtre qui se trouve dans le médressé de Mirza Olougbeg. C'est une pierre carrée d'environ 3 mètres de longueur sur 0,66 d'épaisseur, recouverte d'un feutre blanc. On soulève trois fois le khan sur ce feutre, dont les coins sont soutenus par des *ouléma*, des *foukera* (les pauvres), des *fouzela* (les docteurs) et des *seïd*.

Samarcande a été la capitale de la Boukharie; mais aujourd'hui la ville qui porte ce titre est *Bokhara* ou *Boukhara*, située aussi dans une plaine fertile traversée par un grand canal dérivé du Zer-afchan. « Je me suis trouvé, dit Ibn Haukal, au *Kohendiz*, l'ancien château de *Bokhara*; j'ai porté mes regards tout à l'entour; je ne vis jamais une verdure plus fraîche et plus abondante; jamais la nappe n'en fut plus étendue.

Ce vert tapis allait à l'horizon se mêler à l'azur des cieux ; les champs prêtaient aux villes leur simple parure ; une foule de maisons de plaisance décoraient la simplicité des champs. » Boukhara se distingue par ses mosquées, dont on porte le nombre à 360, par ses coupoles élégantes, par ses légers minarets, par ses médresséhs, ses palais et les murs crénelés qui l'entourent. Un lac, situé près de son enceinte, environné de jolies maisons de campagne, des jardins et des bouquets d'arbres contribuent à rendre sa position fort agréable. Mais l'intérieur ne répond pas à l'apparence qu'elle présente de loin. Les plus belles rues, dont quelques-unes seulement sont pavées, n'ont pas plus de 2 mètres de largeur, les autres en ont à peine 1 à 1,30. Les maisons, disposées sans alignement, sont en terre de couleur grisâtre mêlée à de la paille, et n'offrent, du côté des rues, que des murailles uniformes, sans fenêtres. Le mur qui entoure la ville a 8 mètres de hauteur et la même épaisseur à sa base ; il forme des angles sail-lants qui ressemblent à des bastions, et de distance en distance il est flanqué de tours rondes. On y entre par onze portes construites en briques ; sa circonférence est de 12 à 14 kilomètres, et le nombre de ses habitants d'environ 150,000. Presque au centre de Boukhara s'élève la *Noumichkend*, colline naturelle, rehaussée à bras d'hommes, haute de 67 à 80 mètres, et sur laquelle se trouve le palais du khan, qui date de plus de dix siècles. Il consiste en une enceinte de murailles qui couronne la colline, et qui renferme une mosquée, les habitations du khan et de sa cour, le harem et les jardins. La plus belle mosquée est sur la grande place de *Sedjistan*, devant le palais : elle occupe, suivant Burnes, un espace de 100 mètres, et sa coupole en a 60 de hauteur ; elle est couverte en tuiles d'un bleu d'azur et vernissées ; le plus beau minaret est le *Mirgharah*, qui a 24 mètres de circonférence et 60 de hauteur. Boukhara possède 113 médresséhs, 38 caravansérails, renfermant des boutiques, malgré le grand nombre de celles qui se voient dans différents quartiers de la ville ; 15 bazars, 16 bains publics et 68 puits d'environ 40 mètres de circonférence et peu profonds.

Cette ville, fondée, dit la tradition, par Alexandre, fut florissante depuis l'année 896 jusqu'en 998, sous la dynastie des Samanides, qui y faisaient leur résidence. Enrichie par son commerce, elle fut pillée et brûlée par les hordes de Djenghiz-Khan, qui ne la fit rebâtir que vers la fin de sa vie. Sous Timour, elle refleurit de nouveau, et redevint une ville lettrée qui justifiait son ancien nom, dont la signification est *trésor d'étude* ou *lieu de réunion des sciences*. Ce n'est que depuis la domination des Ouzbeks que l'amour des arts et des lettres s'y est éteint. Cependant le nombre des écoliers et des étudiants y est encore d'environ 10,000. La science de la médecine est en vénération chez les Boukhares, mais elle y est mêlée de secrets et de recettes empiriques, et ne fait point de progrès, parce qu'ils sont persuadés que tout ce qui se trouve dans les anciens ouvrages de médecine ne saurait être contredit. L'astronomie n'est que de l'astrologie : encore n'est-elle fondée que sur le mouvement du soleil autour de la terre et sur la connaissance de cinq planètes. La géographie est tellement dans l'enfance que, bien que les Russes aient porté des cartes géographiques à Boukhara, aucun savant n'a pu les comprendre. L'étude de l'histoire n'est guère plus avancée : les austères mollahs la regardent comme une occupation profane.

Les autres villes de la Boukharie méritent à peine d'être mentionnées. *Nakhcheb* ou *Karchi*, près de la rivière de ce nom, à 100 kilomètres au sud-est de la capitale,

renferme, suivant Burnes, 10,000 habitants. Un fort en terre, entouré d'un fossé plein d'eau et situé au sud-ouest de la ville, forme une défense respectable. Le cours du Karchi procure aux habitants le moyen d'avoir un très-grand nombre de jardins ombragés d'arbres surchargés de fruits. C'est l'entrepôt des peaux de fouines, de renards et d'agneaux qui viennent du midi de la Boukharie. Elle passe pour en être la principale ville après la capitale. L'oasis dans laquelle elle est située a environ 22 milles de largeur¹.

A l'est de cette ville, *Tcharaghtchi* et *Ghoussar* sont des cités considérables. *Ourdenzei* est une petite forteresse, si l'on peut donner ce titre à une ville entourée d'un mur en terre de 8 mètres de hauteur. *Tchardjouï*, sur la rive gauche de l'Amou-déria, se compose d'un millier de maisons. *Mavri* ou plutôt *Marv-chahidjan*, près de la frontière de la Perse dont elle dépendait autrefois, n'a que 3,000 habitants. Elle fut jadis importante; fondée par Alexandre le Grand, les anciens lui donnait le nom d'*Antiochia Margiana*; elle fut longtemps une des quatre grandes cités du Khorassan. *Termez* ou *Termouz*, sur l'Amou, est une ville aujourd'hui ruinée, de même qu'un grand nombre d'autres qui attestent que le *Mavarelnahar* était autrefois plus florissant que la Boukharie d'aujourd'hui. A 100 kilomètres au nord-ouest de Samarcande, *Osrouchnah*, ville peu considérable, avait jadis 70,000 habitants.

La civilisation introduite par le mahométisme chez les Boukhares s'est éclipsée avec leur gloire et leur puissance; ils n'en ont gardé que des sentiments d'hospitalité envers les mahométans, une grande politesse, le goût des cérémonies et l'estime pour les sciences et les savants. Ils ont l'esprit mercantile. Les personnes opulentes ont ordinairement une quarantaine d'esclaves et un grand nombre de chevaux, car tout le monde va à cheval, et la civilisation boukhare ne s'étend pas jusqu'à l'usage des voitures, à l'exception de grandes charrettes destinées aux longues courses. L'esclavage y est de droit commun, et alimenté par les razzias que font les Turcomans sur la frontière persane: le prix d'un homme robuste est d'environ 40 à 50 tellas (640 à 800 francs); s'il est artisan, par exemple menuisier, maréchal ou cordonnier, on le paye jusqu'à 100 tellas (4,600 fr.). Les femmes sont en général moins chères que les hommes; mais si elles sont jolies, elles coûtent 100 à 150 tellas (1,600 à 2,400 fr.). En général, les esclaves sont fort maltraités.

L'habillement du peuple se compose d'une ou deux robes longues en cotonnade bleue et rayée, avec un large pantalon blanc; leur tête est couverte d'un turban blanc en toile de coton. Les personnes aisées se servent d'un *khalaat*, large et longue houppelande, ordinairement en soie, attachée sur les reins par une belle ceinture, et se coiffent d'une calotte en soie brodée ou d'un turban de mousseline. Les femmes ont la tête couverte d'un turban, et mettent un large pantalon avec une robe courte à manches longues et étroites. Dans les rues, elles s'enveloppent d'une longue mantille dont les manches se joignent par derrière, et elles cachent leur visage sous un voile noir peu transparent.

Le gouvernement de la Boukharie est une monarchie héréditaire dont le despotisme n'est tempéré que par l'influence de la religion et par les habitudes nomades d'une grande partie de la population. Le chef de l'État joint au titre de khan celui d'*émir*

¹ Al. Burnes, *Voyages à l'embouchure de l'Indus, à Lahor, Kaboul, Balkh et Boukhara*, etc.

al moumenin ou de chef des vrais croyants; il dispose de la vie et des biens de ses sujets. Le titre d'*atalik*, qui correspond à celui de grand vizir, est purement honorifique : le khan en décore quelquefois le chef indépendant d'un des khanats voisins. La seconde charge de l'État est celle de *dad-khah* ou de *pervanatchi*, qui correspond au titre de généralissime. La troisième est celle de *cheik-oul-islam* ou chef du clergé. Le khan, successeur des conquérants de la Boukharie, est considéré comme le propriétaire du sol. Ses domaines directs sont considérables, et ses revenus s'élèvent à 9 ou 10 millions de francs. L'armée est de 25,000 hommes, mais en temps de guerre elle peut être portée à 75,000, en mettant sous les armes l'*ildjéri*, espèce de milice qui se monte à 50,000 cavaliers, dont 10,000 sont tirés du territoire de Balkh et des cantons au sud de l'Oxus.

Comme dans tous les pays musulmans, toute la législation repose dans le Koran, et les membres du clergé sont à la fois juges, instituteurs et prêtres. Les impôts sont levés également d'après les maximes du Koran. Un commerçant paye un *quarantième* de ses marchandises; un cultivateur donne au prince le *quart* de sa récolte. Tous les habitants non musulmans payent une capitation annuelle.

La Boukharie, à cause de sa position centrale et voisine de l'Hindou-Koh, est l'État prépondérant de la Tartarie indépendante. Les Russes et les Anglais ont essayé à diverses reprises d'y prendre de l'influence : les premiers n'y ont encore que faiblement réussi; quant aux seconds, ils ont dévoré l'affront qui leur fut fait en 1843 par le massacre de leurs deux envoyés, Stoddart et Conolly.

L'une des principales dépendances de la Boukharie est le territoire de Balkh, qui constituait au commencement du siècle dernier un khanat ou État indépendant, l'un des plus puissants du Turkestan. Il forma, vers l'an 1640, le gouvernement d'Aureng-Zeyb, et était une des dépendances de l'empire du Grand Mogol. Nadir-Chah l'envahit; mais, après la mort de ce conquérant, il tomba au pouvoir des Afghans. Vers l'année 1825 il fut envahi par le khan de Boukharie, qui depuis cette époque le fait gouverner par un de ses lieutenants. Ce pays, qui comprend une partie de l'ancienne Bactriane, et qui est limitrophe de l'État de Hérat, était autrefois l'un des plus civilisés de tout le Turkestan. Ses habitants préparaient de fort belles soies : c'était même une de leurs principales richesses. Leur bravoure et leur patriotisme garantirent longtemps le pays mieux que les hautes montagnes qui l'enferment d'un côté et les déserts qui l'entourent de l'autre. La population du territoire de Balkh, qui était avant 1820 de près d'un million d'habitants, n'en a peut-être pas 500,000 aujourd'hui que les Afghans, les Ouzbeks et les Boukhares l'ont tour à tour envahi et saccagé.

Balkh passe chez les Asiatiques pour la plus ancienne ville du monde : ils lui donnent le titre de *Mère des Villes* (*Omm-el-Buldan*). C'est en effet l'antique *Bactra* ou *Zariaspa*, capitale de la Bactriane, cité qui rivalisait avec Ninive et Babylone, et célèbre dès le temps de Ninus. Soumise à l'empire des Perses, elle fut la résidence de l'archimage jusqu'à l'époque où les sectateurs de Zoroastre furent renversés par les incursions des khalifes. Ses habitants furent massacrés par Djenghiz-Khan. Sous le règne des princes de la maison de Timour, elle fit partie de l'empire mogol. Balkh est située au milieu d'une plaine fertile, à 8 ou 12 kilomètres des montagnes. Ses ruines occupent une circonférence d'environ 24 kilomètres; elle paraît avoir renfermé de

nombreux jardins. Sa population, qui fut jadis considérable, n'excède pas aujourd'hui 2 à 3,000 habitants, qui se composent principalement d'Afghans, de Kharanoukars, espèce de milice que les rois douranis y établirent et de quelques Arabes. On ne remarque dans son enceinte aucun reste d'édifices qui attestent l'antique magnificence que les Orientaux lui attribuent. Ces édifices, construits en briques séchées au soleil, consistent en mosquées écroulées et en tombeaux délabrés. Aucun n'est antérieur au temps de Mahomet. L'ark ou la citadelle située au nord est d'une construction plus solide que le reste, mais elle est sans force réelle.

A environ 80 kilomètres au nord-est de Samarcande et à 240 au nord-est de Boukhara s'étend le district de *Djizzak*, nouvelle acquisition de la Boukharie. Ce pays peut avoir au moins 20,000 habitants, dont la dixième partie réside dans la petite ville de *Djizzak*, que défend une forteresse construite en briques séchées au soleil.

Au nord-ouest du pays de Balkh se trouve l'ancien khanat d'*Ankoï*, qui était l'un des moins importants du Turkestan. *Ankoï*, sa capitale, est une grande ville, qui renferme 4,000 maisons habitées par un petit nombre d'Ouzbeks, peu de Tadjiks et beaucoup d'Arabes. Elle est à environ 100 kilomètres de Balkh.

Dans la direction du sud, l'ancien petit khanat de *Meïmaneh* se présente. Sa capitale, du même nom, est à environ 80 kilomètres d'*Ankoï*; la route est parsemée de quelques misérables villages. « *Meïmaneh* est une ville renfermant environ 1,000 maisons; elle n'est habitée que par des Ouzbeks, qui en été sont nomades. Ce sont des brigands déterminés; ils pillent souvent les caravanes, sont fréquemment en guerre avec leurs voisins, font des excursions dans le Khorassan, et amènent leurs prisonniers au marché aux esclaves de Boukhara¹. »

Ces deux derniers pays font aujourd'hui partie des possessions du khan de Boukhara.

Entre Karchi et Samarcande, au centre de la Boukharie, s'étend le *khanat de Chersabès* ou de *Chehri-sebz*, l'un des plus fertiles du Turkestan et même l'un des mieux peuplés. Il peut mettre sur pied une armée ou plutôt une levée en masse d'environ 20,000 cavaliers: ce qui annoncerait une population de plus de 600,000 âmes. Ce khanat, qui avait été réuni à la Boukharie par Mohammed-Rahim-Khan, s'en détacha à la mort de ce prince, en 1751. La perte de ce territoire doit être très-sensible aux Boukhares: traversé dans toute sa longueur par la rivière de Karchi, et riche en diverses productions, il envoie en Boukharie de très-bon coton et des plantes propres à la teinture; en retour, il en tire du fer, du cuir et d'autres marchandises qui viennent de Russie. La capitale, appelée *Chehri-sebz*, est agréablement située près de la rive gauche du Karchi, qui a protégé plus d'une fois ce khanat contre les entreprises des Boukhares, parce qu'au moyen de digues on peut inonder les environs de la ville et de la forteresse qui la défend. Elle est bâtie sur l'emplacement du village de *Kech*, où naquit Tamerlan. Parmi les autres lieux les plus remarquables du khanat, on peut citer les deux forteresses de *Kitab* et de *Donab*, *Djaouz*, *Pitahaneh* ou *Bout-khaneh*, etc.

A l'est de la Boukharie se trouve le *khanat de Hissar*, pays montagneux, situé entre le Djihoun et la Toupalak, et traversé par le Kafer-nikhan, rivière de 400 kilomètres de cours, affluent du Djihoun. Ce pays, encore peu connu, est au moins aussi fertile et aussi peuplé que celui de Chersabès. *Hissar*, près de la rive gauche du Kafer-

¹ G. de Meyendorff, *Voyage d'Orembourg à Boukhara*, page 143.

nikhan, dans une vallée bien cultivée et abondante en pâturages, renferme environ 3,000 maisons. *Deïaou*, la seconde ville de cet État, en a environ 2,000. *Khodja-Taman* est célèbre parce qu'elle renferme le tombeau d'un saint révééré des musulmans. Les habitants de ce pays sont presque tous Ouzbeks : ils possèdent des troupeaux considérables et jouissent d'une certaine aisance. Les Tadjiks y sont en très-petit nombre, mais la plupart sont fort riches.

§ IX. KHANAT DE KHOUDOUZ. — A l'est des territoires soumis au khan de Boukharie s'étend l'*État de Khoundouz*, comprenant des plaines basses terminées vers le sud par une chaîne de collines hautes d'environ 300 mètres, qui forment plusieurs vallées belles et fertiles. Sa longueur du nord au sud est d'environ 60 kilomètres, et sa largeur de l'est à l'ouest de 40 à 48 kilomètres. Le Djihoun forme sa frontière méridionale. Ce pays est arrosé par deux rivières qui se joignent au nord de Khoundouz, et qui sont si peu considérables, qu'elles ne sont pas même guéables durant la fonte des neiges au printemps. Le climat y est très-insalubre : durant l'hiver la terre est couverte de neige pendant trois mois, et durant l'été la chaleur est excessive. La plus grande partie du pays est tellement marécageuse que les grands chemins sont construits sur des pilotis fixés au milieu des roseaux et des joncs. « On cultive le riz, dit Burnes, dans les endroits qui ne sont pas entièrement inondés, le froment et l'orge dans ceux qui sont plus secs. Les collines qui bordent les vallées sont complètement dépourvues d'arbres et d'arbustes ; mais elles sont couvertes d'excellents pâturages. »

Khoundouz, dont le nom signifie *château*, n'est qu'une petite ville de 1,500 habitants, située dans la vallée de l'Oxus, que des collines bordent de toutes parts, excepté vers le nord. Elle est arrosée par deux rivières qui se réunissent près de là. Son climat est tellement insalubre, que les Ouzbeks disent proverbialement : « Si tu as envie de mourir, va à Khoundouz. » Sa population passe pour avoir été jadis plus considérable. Le prince n'y réside qu'en hiver, dans un mauvais château entouré d'un fossé et construit en briques séchées au soleil. Il réside pendant l'été dans le village de *Khanaabad*, à 20 ou 24 kilomètres de Khoundouz. Ce village est situé sur les flancs d'un groupe de collines qui s'élèvent au-dessus des marécages. Au bord d'un ruisseau limpide et au milieu d'un bouquet d'arbres s'élève la demeure de l'émir : c'est un petit château bien fortifié.

Ce qui donne une grande importance à l'État de Khoundouz, c'est qu'il comprend aujourd'hui les anciens khanats de Khouloum et de Badakhchan, qui n'en sont plus que des provinces. Le khanat de Khouloum passait encore en 1820 pour l'un des plus puissants du Turkestan méridional : il pouvait mettre sur pied un corps de 10,000 hommes de cavalerie. Le khan jouissait d'un revenu d'environ 300,000 francs, et exerçait une grande influence sur les pays de Balkh et de Khoundouz. Le khanat de Badakhchan était aussi l'un des plus riches et des plus puissants. Le khan de Khoundouz fut pendant longtemps tributaire de celui de Khouloum ; aujourd'hui ces trois États n'en forment plus qu'un seul, soumis à l'émir de Khoundouz ; on peut juger par là des fréquentes vicissitudes auxquelles sont exposés les États du Turkestan.

Gholam ou *Khouloum*, sur la rive gauche du Khouloum, dont les bords sont délicieux, et qui va se jeter dans l'Amou-déria, est une grande ville dominée de trois côtés par une montagne et défendue par deux châteaux ; les maisons, au nombre de

3,000, sont bien bâties, mais en briques crues. On y compte 10,000 habitants. L'eau y est abondante. Cette ville renferme plusieurs caravansérails et de beaux jardins dont les fruits sont renommés dans le Turkestan.

« Les habitants et les étrangers, dit Burnes, parlent avec ravissement des vallées du Badakhchan, de ses ruisseaux, de ses sites romantiques, de ses fruits, de ses fleurs, de ses rossignols. » Ce territoire est traversé par l'Oxus; jadis puissant et célèbre, il est presque inhabité aujourd'hui. Il fut envahi en 1820 par l'émir de Khoundouz, son souverain détrôné et la population dispersée. Le Badakhchan a aussi beaucoup souffert d'un tremblement de terre qui, au mois de janvier 1832, détruisit un grand nombre de villages et fit périr une bonne partie de ses habitants. Il a acquis depuis longtemps une grande célébrité par ses mines de rubis, qui étaient connues dès les temps les plus reculés. On dit qu'elles sont situées sur les bords de l'Oxus, à *Gharan*.

Les Badakhchanis n'appartiennent point à la race turque : ils sont Tadjiks; on les dit très-sociables et hospitaliers. Ils parlent le persan, et presque tous sont de la secte des schiites. Il ne s'est établi parmi eux aucun Ouzbek ni aucun autre peuple de la famille turque, et ils ont conservé les mœurs et les usages qui régnaient au nord de l'Hindou-koh avant l'invasion des Turcs.

La ville de *Badakhchan*, petite, mal bâtie et peuplée d'un millier d'habitants, est située sur une rivière de ce nom qui se jette dans l'Amou-déria. Plusieurs des caravanes qui se rendent à la Petite-Boukharie ou à la Chine passent par cette ville.

L'émir de Khoundouz possède encore plusieurs petits pays : le *Tokarestan*, dont le chef-lieu est *Inderab*, petite ville située sur le Kazan, affluent du Djihoun, et près d'un défilé célèbre par lequel on traverse les montagnes de l'Hindou-koh; le *Ghozy*, le *Talikhoun*, etc., qui ont des petites villes de même nom. Enfin le Khoundouz a pour États tributaires : le *Chaghnan*, petit district dont on cite le chef-lieu pour le rubis qu'on y exploite; l'*Ouakhman*, voisin du précédent; le *Tchitral*, situé entre les monts Belour et le Badakhchan, et arrosé par un affluent de la rivière de Kaboul; le *Koulab*, qui vers l'année 1820 formait encore un petit État indépendant.

L'émir de Khoundouz doit une grande partie de sa puissance à la politique qu'il suit envers les chefs qu'il a subjugués : il les a laissés à la tête de leurs États, à la condition qu'ils lui fourniraient un contingent de troupes et qu'ils entretiendraient celles qu'il laisse sur leurs territoires. Son armée se compose de 20,000 hommes de cavalerie et de six pièces d'artillerie. Ses soldats sont armés de longues lances; quelques-uns ont des mousquets. Les impôts se payent en grains dans la principauté de Khoundouz; l'argent y est extrêmement rare : aussi est-il fort difficile de faire une évaluation un peu exacte des revenus de cet État.

L'intéressante contrée qui comprend le Khokhan, le Badakhchan, la Boukharie, le Chersabès et le Hissar, que nous venons de parcourir, formait le célèbre *Mavarelnahar* de l'histoire arabe et tatar. Là s'élevait le trône de Tamerlan; là les ambassadeurs de tous les princes du monde venaient s'humilier devant le chef des Mongols. En 1494, Sultan-Baber, descendant de Timour, chassé de la Grande-Boukharie avec ses Mongols, s'enfonça dans l'Hindoustan, et y fonda l'empire mogol. Les vainqueurs tatars, appelés *Ouzbeks*, établirent une puissante monarchie dans la Boukharie, dont le trône fut successivement occupé par plusieurs khans, depuis 1494 jusqu'à 1658. C'est vers cette

époque que cette grande et fertile contrée paraît avoir été partagée en plusieurs États, sous l'autorité de différents khans.

Les Ouzbeks, qui probablement demeuraient dans une partie de cette contrée depuis le troisième ou quatrième siècle, n'ont pourtant pas effacé la trace d'une race d'habitants plus ancienne, et qui, ainsi que nous venons de le dire, est répandue dans le Badakhchan. Ces habitants indigènes, nommés les *Tadjiks*, sont plus beaux que les Tatars, par l'élégance de leurs formes et l'agrément de leurs traits; ils sont de souche persane, et se rapprochent de ceux de la Petite-Boukharie, auxquels ils ressemblent encore par le costume. Ils mènent une vie très-frugale, et leur nourriture consiste principalement en riz, froment, millet, et surtout en fruits, tels que melons, raisins, pommes, etc. Ils se servent beaucoup de l'huile de sésame; le thé, assaisonné d'anis, et le moût des raisins, sont leurs boissons favorites. Ils s'enivrent d'opium.

§ X. PETITS KHANATS. — KHAFFIRISTAN. — Au nord du Badakhchan on trouve trois khanats sur lesquels on a peu de renseignements, mais qui paraissent être d'une faible importance. Celui de *Dervas* ou de *Dervazeh* doit probablement son nom à la rivière qui l'arrose. Son territoire comprend principalement une grande vallée au fond de laquelle la Dervazeh roule ses eaux en mugissant. Les campagnes sont cultivées par de paisibles Tadjiks. La petite ville de *Dervazeh* est la résidence du khan. Plus au nord, le *khanat* d'*Abi-germ*, dont le chef est souvent en guerre avec celui d'Hissar, a pour capitale une petite ville du même nom; mais, à l'ouest de celui-ci, le *khanat* de *Ramid*, assez important pour que son chef puisse, dans ses excursions, mettre 10,000 cavaliers sous les armes, a pour chef-lieu une ville assez considérable située à 100 kilomètres à l'est de Hissar, sur la route de Badakhchan à Khokhan.

Dans la contrée montagneuse où prend sa source le Kafer-nikhan, affluent du Djihoun, et qui se termine au nord par les monts Kachghar ou le Kachghar-davan, habitent les *Chaltchas*, peuple pauvre et indépendant, fortement attaché aux croyances des sunnites. Des voyageurs russes, dit Meyendorff, les nomment Persans orientaux, et en effet ils ne connaissent point d'autre langue que le persan. Leurs traits diffèrent cependant beaucoup de ceux des Tadjiks; leur teint est très-basané et même plus brun que celui des Arabes boukhares. Leurs habitations sont de misérables cabanes bâties dans des vallées. Ils sont tous cultivateurs, et élèvent du bétail avec très-peu de chevaux: aussi ne sont-ils point redoutés des nations voisines. Leurs chefs, qui prennent le titre de khan, habitent *Ignau* et *Matcha*, qui sont plutôt de gros bourgs que des villes.

Le *Kaffiristan*, appelé ainsi par les mahométans, du nom de *kaffira* (infidèles), qu'ils donnent aux peuples qui l'habitent, comprend les hautes montagnes de l'*Hindou-koh* et du *Belour-tagh*, et appartient à la partie supérieure du grand bassin de l'Indus. Les cimes de ces montagnes sont couvertes de neige, et leurs flancs sont garnis de sombres forêts de pins. Le Kaffiristan renferme des vallées peu étendues, mais fertiles, qui produisent d'excellents raisins, et qui offrent de gras pâturages à de nombreux troupeaux de moutons et de bœufs, tandis que les collines sont couvertes de chèvres. On y récolte aussi un peu de froment et de millet. Les routes ne sont praticables que pour les gens qui voyagent à pied ou à cheval; souvent elles sont coupées par des

rièrès ou des torrents que l'on passe sur des ponts de bois suspendus avec les tiges flexibles d'une espèce de liane. Tous les villages sont bâtis sur le penchant des montagnes. Les habitants de ce pays se vantent de n'avoir jamais été subjugués : lorsque Timour pénétra dans leurs montagnes en 1398, il s'estima fort heureux d'avoir pu en sortir, après avoir perdu une partie de son armée; en 1829 ou 1830, l'émir de Khoundouz perdit aussi une partie de son armée dans une expédition contre les Kaffirs. Ils sont grands, robustes, remarquables par leur beauté et par leurs usages; ils sont habiles à travailler l'or natif qu'ils tirent de leurs montagnes, et ils en fabriquent des vases et divers ornements.

Les différents dialectes kaffirs ont beaucoup de rapports avec le sanskrit. Le gouvernement de ce peuple est patriarcal; il se divise en diverses tribus gouvernées chacune par un chef qui prend le titre de khan, à l'imitation des nations voisines. La plus importante de ces tribus est celle des *Kamotchis*, qui tire son nom de *Kamotchi*, bourg de 500 maisons, que l'on considère comme le lieu le plus considérable du Kaffiristan. Une autre tribu est celle des *Kaoumdechis*, qui habitent le village de *Kaoumdech*. Les Kaffirs se rasent les cheveux, en laissant une longue mèche sur le haut de la tête, et quelquefois deux boucles qui pendent sur les oreilles; ils se rasent aussi les joues et les moustaches. Leurs armes sont un arc, des flèches et un poignard; mais ils commencent à se servir, comme les Afghans, de sabres et d'armes à feu. Leur religion ne ressemble point à celle des autres peuples de l'Asie. Ils croient en un seul dieu, qu'ils nomment *Imra* ou *Tsokoui-Dagouri*; mais ils adorent une foule d'idoles représentant des héros des temps anciens: ils espèrent toucher la divinité par leur intercession.

Chez les Kaffirs la polygamie est permise, mais les femmes ne sont point enfermées; elles sont chargées non-seulement de tous les soins du ménage, mais même des travaux des champs.

CHAPITRE ONZIÈME.

SIBÉRIE OU RUSSIE D'ASIE SEPTENTRIONALE.

§ 1^{er}. LIMITES, OROGRAPHIE, GÉOLOGIE. — La Sibérie doit son nom à la petite ville de *Sibir*, fondée par les Tatars dans le treizième siècle, et chef-lieu d'un khanat qui comprenait une partie des bords de l'Irtyche et de l'Obi. Sous le règne du czar Ivan Wasiliewitz, un Cosaque du Don, Yermak, chassé de son pays pour ses brigandages, s'avança avec quelques aventuriers dans ces régions inconnues, battit les Tatars, fit reconnaître sa domination par les tribus sauvages des environs, et fit hommage de sa conquête au czar. On lui envoya 300 soldats, Tobolsk fut fondé, et peu à peu les Russes étendirent leurs découvertes et leur domination jusqu'au détroit de Bering.

La Sibérie est limitée au nord par l'océan Glacial, à l'ouest par la chaîne de l'Oural, qui la sépare de l'Europe, au sud-ouest par une chaîne de collines isolées et hautes de 150 à 200 mètres, appelée *Alghinskoe-khrebet* ou *Alghidin-tsano*; au sud par les chaînes altaïques, sayaniennes et daouriennes, qui marquent la frontière de l'empire chinois; enfin à l'est par la mer d'Okhotsk, la mer et le détroit de Bering. Comprise

entre le 47° et le 76° degré de latitude septentrionale, et entre le 55° degré de longitude orientale et le 172° de longitude occidentale, la Sibérie a environ 755 lieues dans sa plus grande largeur du sud au nord, c'est-à-dire au point où s'avance dans l'océan Glacial le cap Sévéro-Vostotchnoï, et environ 1,660 lieues de l'ouest à l'est. On ne peut pas évaluer la superficie de cette vaste contrée au-dessous de 670,000 lieues géographiques carrées : ainsi elle surpasse de plus d'un tiers celle de toute l'Europe ; mais c'est un des pays les moins peuplés du monde, puisque cette immense étendue de terres, la plupart incultes, glacées et mal connues, renferme à peine 3 millions d'habitants.

Les monts *Oural*, qui séparent la Sibérie de la Russie d'Europe, se dirigent du nord au sud pendant l'espace de 500 lieues ; leur largeur varie de 20 à 40. Peu élevés entre le bas Obi et l'Ousa, affluent de la Petchora, ils acquièrent vers le 58° ou le 60° degré de latitude, près Solikamsk et Verkhoutourié, une hauteur considérable ; ils s'abaissent et s'aplanissent dans le parallèle d'Iekaterinebourg, mais ils prennent de nouveau de l'élévation dans le pays des Baschkirs, à 54 ou 55 degrés de latitude. Nous avons fait voir dans les généralités sur l'Asie que l'on avait considérablement exagéré la hauteur de cette chaîne et de ses ramifications : ses points culminants, le mont *Taganaï*, le mont *Irmel* et le *Kvarkouch* ont, le premier 1,243, le second 1,356, et le troisième 1,608 mètres au-dessus du niveau de la mer. Examinons sa composition géognostique.

Sur le versant occidental de l'Oural on voit le gypse et le grès rouge s'adosser sur un calcaire de transition ; cette superposition est très-visible, surtout à Zlatoust, et près de Klenovskaï. Ce calcaire s'appuie sur des alternats de schiste argileux et de calcaire, à peu de distance de la forteresse de Kirghichanskaïa, et dans d'autres localités, sur les bords de l'Oufa, ainsi que sur plusieurs cimes de l'Oural. Plus au nord, sur la rive gauche de la Kama, à peu de distance de Solikamsk, sous le 60° parallèle, on voit se succéder, en descendant vers la rivière, le calcaire secondaire, un grès riche en cuivre, des marnes rouges salifères, puis un grès cuivreux, et enfin un calcaire qui paraît être secondaire. Des montagnes considérables de diorite et de porphyre amphibolique dominent toutes ces roches. Près des riches mines de cuivre de Bogoslovsk, des grès houillers recouvrent des schistes et des psammites, tandis que sur le versant oriental, sur le bord de la Sozva, on voit reparaître des roches de diorites à côté de masses de granit qui recouvrent du calcaire alpin et des marnes rouges salifères¹. Les montagnes des environs d'Obdorsk, près de l'embouchure de l'Obi, sont composées de diorites qui s'appuient sur des syénites et des porphyres syénitiques recouverts de granit. Le nord de l'Oural n'est pas moins riche en or que le midi. La grande Talmeïa dans son cours supérieur traverse des syénites, tandis que dans son cours inférieur elle traverse des calcaires. Les autres parties de l'Oural septentrional se composent de diorites. Les rivières de la *Bilnaïa*, de la *Chapcha*, de la *Malinovka*, de l'*Olenaï* et plusieurs autres, coulent au milieu de dépôts aurifères. Ces dépôts recouvrent les diorites, et sont couverts d'alluvions non aurifères et d'une couche de tourbe. Sur la Chapcha et l'Olenaï, une des couches d'argile repose entre la tourbe et les alluvions aurifères. Les formations les plus développées sur la pente orientale de l'Oural sont celle de calcaire et celle de diorite : c'est même

¹ Ad. Erman, *Voyage autour de la terre par l'Asie septentrionale et les deux Océans.*

ce qui principalement distingue la partie du nord de celle du sud, riche en granits et en roches schisteuses. Dans l'île de Vaigatch, que l'on peut considérer comme une dépendance du système ouralien, le granit et le schiste argileux y alternent avec des grauwackes ou des psammites. Dans la double île appelée *Novaia-Zemlia* ou Nouvelle-Zemble, les roches calcaires paraissent dominer : elles se montrent à nu presque partout.

Sous le 55° parallèle, le versant occidental, en partant de l'usine de Verkhné-Troïzk et de Nijnii-Troïsk sur les bords de l'Aï ou de l'Ik, montre le calcaire secondaire, plus haut des sommets granitiques, et dans la vallée de Zlatoust du gneiss, qui repose sur le granit. Les alluvions aurifères paraissent devoir être attribuées à la décomposition des filons quartzeux que l'on remarque au milieu des schistes. Vers le 51° degré de latitude, entre Orembourg et les sources de l'Ik, on remarque des psammites et des calcaires de transition bordés de grès rouges et d'autres roches agglomérées. Sur les bords de l'Oural, la montagne appelée par les Russes *Magnitnaïa-gora* (Montagne de l'Aimant) présente des amas de fer oxidulé ou d'aimant, associé avec du porphyre, du calcaire coquillier et des diorites, mais les serpentines se montrent riches en métaux : elles contiennent du cuivre, que l'on exploite à Rissajova, et c'est sur ces roches que repose le terrain de transport aurifère à Mindjak, où des lavages d'or sont établis.

Dans la région méridionale, les monts Ouraliens atteignent la hauteur de 1,000 à 1,100 mètres, et se composent à peu près des mêmes roches que celles que nous venons de désigner, c'est-à-dire les unes schisteuses, les autres cristallines ou calcaires; enfin, à leur extrémité méridionale, s'élèvent des sommets de granit. Dans l'arrondissement d'Iekaterinebourg, le granit paraît constituer la base de toutes les autres roches, sous la forme d'îles flanquées de tous côtés de roches schisteuses; il s'y étend en quatre bandes considérables. Le calcaire se présente, au milieu des roches schisteuses, sous la forme d'amas allongés; il y est souvent superposé au granit. Les roches granitiques se trouvent partout soulevées au milieu des ophiolites et des roches schisteuses, et tout porte à croire, d'après des observations récentes, que les calcaires que ces roches supportent ont été modifiés après leur formation par la chaleur des masses granitiques qui les ont soulevés. Dans l'arrondissement des usines de Bogoslovsk, la roche dominante sur l'un et l'autre versant est le schiste talqueux, qui, sur les pentes, est remplacé par les aphanites, et ensuite par des amphibolites. Dans l'arrondissement de Perm, le granit se change en protogyne et en amphibolite; les sommets qu'il forme sont couverts de neige, même en été. Les couches de calcaire, toujours associées aux schistes, sont inclinées de 30 à 60 degrés. Entre Iekaterinebourg et Bogoslovsk s'élève la montagne de *Blagodät* (Grâce de Dieu), dont nous avons déjà parlé; elle s'élève à 306 mètres au-dessus du niveau de la mer : la roche dont elle se compose est le porphyre. Depuis environ un siècle elle fournit annuellement la quantité énorme de 11,360,000 kilogrammes de minerai; celui-ci n'est point en filons, mais forme des masses séparées au milieu du porphyre : il contient, terme moyen, 57 pour 100 de fer d'excellente qualité. Tandis que la chaîne de l'Oural abonde en blocs considérables de quartz, la montagne de Blagodät en est complètement dépourvue. Au sud-ouest de Blagodät, la montagne de *Kameschet* (Petite Pierre)

n'est pas moins curieuse, mais sous d'autres rapports. Elle a 605 mètres de hauteur; elle est terminée par trois cimes escarpées, composées de serpentines qui sortent des porphyres syéniques et dioriques, et semblent avoir été dans un état d'ignition.

La chaîne des monts *Ilmène*, qui se prolonge parallèlement à celle de l'Oural sur une longueur de 80 kilomètres, en est séparée par le cours du fleuve Oural. Elle se compose de deux formations : l'une de granit-gneiss et l'autre de schistes. La première y prédomine partout et renferme des granits, des gneiss, des syénites, des eurites, des pegmatites, des micaschistes, des schistes talqueux, des diabases ou diorites, des calcaires grenus et des quartzites. La seconde, qui forme des embranchements de la chaîne du côté du nord-est, est composée principalement de micaschistes, de schistes argileux, de schistes chloriteux, de serpentines et de quartzites.

Nous n'avons jusqu'à présent considéré le système ouralien que sous le rapport des roches qui y dominent : jetons un coup d'œil sur les principaux minéraux qu'elles recèlent. Le fer oxydulé ou l'aimant forme des masses coniques dans le diorite des monts Ourals; le cuivre natif, le cuivre oxydulé et le cuivre vert carbonaté ou la malachite, se trouvent dans le calcaire grenu en contact avec des bandes de diorite. La serpentine est le principal gisement du fer chromaté. Le platine et l'or, que l'on exploite par le lavage, sont dans des dépôts d'alluvions qui occupent des vallons entourés de sommités composées aussi de diorite, roche qui passe à la serpentine dans les monts Ourals comme dans les Pyrénées. Mais les sables aurifères de ces montagnes ressemblent aux mêmes gisements d'or connus dans les différentes contrées de la terre, tandis que les sables platinifères offrent un aspect et une apparence de composition nouvelle. A Nijnii-Taghilsk, où se trouve le plus riche gisement de platine de la Sibérie, ce métal est accompagné d'or, d'iridium osmié, de chromate de fer, d'aimant, de fer hydraté, de titane oxydé, d'épidote, de grenat, de quartz hyalin et quelquefois de diamants.

Dans les schistes talqueux des environs de Bérésouf, on a compté jusqu'à 150 filons aurifères. Dans d'autres localités, ces schistes contiennent du cuivre. Cependant on a remarqué qu'il existe une certaine alliance entre les gîtes cuivreux et aurifères : ces derniers accompagnent presque toujours les autres. Les roches schisteuses sont surtout fort riches en silicate de manganèse, que l'on exploite depuis longtemps. Le calcaire qui forme des amas allongés au milieu des roches schisteuses est un gisement très-riche en fer. Nous avons vu, par l'exemple du Blagodat, que le porphyre est souvent très-riche en fer. Le granit recèle des filons de quartz contenant des améthystes qui, lorsqu'elles sont belles, sont plus estimées que celles du Brésil. La pegmatite, qui alterne avec le granit, renferme habituellement la topaze, la tourmaline rouge et la tourmaline noire, l'aigue-marine et le grenat. Cependant le granit est remarquable aussi par les bértyls et les topazes blanches ou jaunes que l'on y trouve; quelquefois il est traversé par des filons de quartz dans lesquels on trouve l'or natif en lames ou cristallisé en cubes et en octaèdres. C'est aussi dans ces filons que se trouvent de riches minerais de plomb. La roche appelée amphibolite est tout à fait dépourvue d'or, mais elle contient beaucoup de kaolin, que l'on exploite en grand. Dans la plupart des contrées où cette substance si précieuse pour la fabrication de la porcelaine est utilisée, elle provient de la décomposition d'une autre roche, la pegmatite.

Le micaschiste des bords du lac Bolchoï, à 80 kilomètres d'Iekaterinebourg, offre des nids de bérils et d'émeraudes. Dans les monts Ourals, on trouve fréquemment le quartz limpide, renfermant en si grande abondance le titane en aiguilles, qu'on le taille en cabochons sous le nom de *cheveux de Vénus*. Les calcédoines, les onyx, les jaspes et les agates y sont aussi très-communes ; ces dernières sont même quelquefois d'un volume extraordinaire : on taille assez souvent d'un seul morceau un vase en agate, de plus d'un pied de diamètre et de plusieurs pieds de hauteur. Nous citerons aussi un minéral bien connu, l'asbeste ou l'amiante, que l'on trouve dans les monts Ourals en longs filaments soyeux, qui rivalisent par leur longueur et leur beauté avec l'asbeste du nord de l'Italie.

Nous ne nous proposons point de donner un aperçu de la richesse métallique des monts Ourals ; mais, pour compléter l'énumération des principales substances minérales qu'on trouve dans ces montagnes, nous n'oublierons pas de mentionner celles qui se trouvent plus ou moins abondamment dans les dépôts de transport aurifères et platinifères. Ce sont des zircons blancs ou incolores cristallisés, des rubis, des saphirs, dont les cristaux sont implantés dans des masses de feldspath compacte, le fer magnétique, le fer oligiste, le fer chromaté, ordinairement en masses garnies de cristaux ; du sulfure de fer cristallisé et changé en oxyde brun ; substances qui se trouvent mêlées avec des morceaux de cristal de roche, de quartz, de serpentine, et de différentes autres espèces de roches.

En suivant la frontière méridionale de la Sibérie depuis les chaînes et les rameaux du système ouralien, c'est-à-dire depuis le 65^e méridien oriental jusqu'aux montagnes du système altaïque, on voit une chaîne de petites montagnes appelées par les Russes *Alghinskoe-khrebet*, et par les Kirghiz ou Kazaks, *Dalaï-Kamtchat*. Son versant septentrional fournit plusieurs affluents à la rive gauche de l'Ichim. Elle paraît élevée, parce que ses sommets, de 150 à 200 mètres, dominant partout une plaine unie. Elle commence au nord du lac Nahourlou ; ses promontoires forment des plaines peu inclinées et argileuses, couvertes de fragments de schiste calcaire, de grès, de gypse, d'albâtre et d'argile durcie ; l'une de ces collines, appelée *Oulou-tagh* ou la Grande Montagne, est assez élevée et couverte de forêts en quelques endroits¹. Ces petites montagnes forment la transition entre l'Oural et l'Altaï.

Le groupe de l'Altaï est un des plus importants de l'Asie : il entoure les sources de l'Irtyche et du Ieniseï, et prend à l'est le nom de *Tang-nou*, puis ceux de *monts Sayaniens*, de *Kentaï*, de *monts de Daourie*, et il comprend même le *Iablonnoï-khrebet*, le *Khing-ghan* et les *monts Aldan*, qui s'avancent le long de la mer d'Okhotsk. Les sommets de l'Altaï ont environ 3,000 à 4,000 mètres. Sa cime la plus élevée est au nord du lac *Oubsa-noor* : il est probable que c'est celle qu'on nomme en mongol *Altaiin-niro*, c'est-à-dire *sommet de l'Altaï*. Plusieurs branches, dont quatre principales, s'en détachent : l'une va droit au nord en suivant le cours de l'Irtyche ; une autre, au nord-est, borde la rivière du Tes sur une longueur de 500 kilomètres. Un des sommets de l'Altaï, appelé *Iyiktou* (Mont de Dieu), et en kalmouk *Alas-tau* (Mont Chauve), paraît avoir 3,500 mètres de hauteur ; il est situé sur la rive gauche de la Tchouïa et séparé, par la rivière de l'Argout ou l'Argoun, des colonnes gigantesques de la

¹ Voir page 166.

Katounia. L'Altaï est presque partout composé d'énormes plateaux à sommets planes et déprimés, couverts de vastes nappes de marais, et rappelant sur une grande échelle les *fagnes* de l'Ardenne et de l'Eifel. Des vallées profondes à bords presque perpendiculaires séparent ces sommités aplaties. Il suit de là que l'Altaï ne présente que des montagnes uniformes et aux contours adoucis, des lignes horizontales et sans vie, une grande monotonie de paysage ¹.

Tout ce que nous venons de dire de l'Altaï se rapporte à la partie de ce groupe qui appartient au territoire sibérien, c'est-à-dire à ce que les géographes sont convenus d'appeler le *Petit Altaï*; car le Grand Altaï se trouve plus au sud, sur le territoire de l'empire chinois, ou, pour parler d'une manière plus précise, dans la Kalmoukie. Les trois principales divisions du Petit Altaï sont des branches de montagnes importantes sous plus d'un rapport. Les *monts Kolyvan* se dirigent du nord-ouest au sud-est, sur une étendue d'environ 100 kilomètres; leurs plus hauts sommets ne dépassent pas 900 mètres; ils sont très-riches en or, en argent, en cuivre et en fer; leurs flancs sont couverts de forêts peu considérables. Quelques géographes ont donné à ces montagnes le nom de *monts Métalliques*. Les dernières expéditions que les mineurs russes y ont faites ont prouvé que les roches qui y dominent sont des schistes argileux, des talcschistes, des calcaires, des quartzites et des diorites. Les *monts Kouznetz*, entre l'Obi et l'Irtyche, ressemblent aux précédents, mais renferment principalement des houillères et du fer; l'un de leurs plus hauts sommets est le *Sabyn-tabou*, dont la cime est presque toujours couverte de neige. Quelques-unes des puissantes couches de houille des monts Kouznetz brûlent depuis près d'un siècle, et passent pour avoir été allumées par la foudre. Les *monts Salaïr* sont formés de roches porphyriques. L'argent s'y trouve dans un filon de quartz qui traverse le porphyre; mais il y est disséminé, accompagné de fer limoneux, de cuivre oxydé et pyriteux, de sulfure et de carbonate de plomb. Il existe au pied de ces montagnes des dépôts d'alluvions aurifères.

Considérées dans leur ensemble, les chaînes de l'Altaï se présentent comme un massif formant un demi-cercle irrégulier dont la cavité est tournée à l'ouest. Le pays qu'elles composent peut être regardé, dit M. de Humboldt, comme un cap énorme tenant par son extrémité méridionale au continent des terrains anciens de l'Asie centrale, et entouré de tous les autres côtés par une vaste mer de dépôts diluviens. Ces derniers pénètrent dans les anfractuosités des districts montagneux, et y forment comme autant de golfes. Partout la composition de ces dépôts est la même. Ils consistent uniquement en fragments et débris plus ou moins triturés appartenant aux roches qui constituent la charpente solide du grand édifice, dont ils enveloppent et recouvrent la base. C'est dans ces dépôts que gisent les plus grandes richesses métalliques de l'Altaï ².

Les *monts Sayaniens* ou *Sayansk* forment la frontière de la Sibérie et de l'empire chinois. Ils prennent naissance sur le versant occidental d'une chaîne qui se détache du Tang-nou et se dirige à l'est vers le lac Baïkal. Leur longueur est d'environ 550 kilomètres. Leurs contre-forts sont généralement couverts d'épaisses forêts, pendant que

¹ Tchibatchef, *Voyage dans l'Altaï oriental*.

² Id., *ibid.*

le noyau est enseveli sous des neiges éternelles et entouré de marécages impénétrables. Ces monts renferment du marbre noir et du porphyre vert. Autour du lac Baïkal s'étend une chaîne qui se détache des monts Sayansk, et se divise en deux branches : celle de l'est, après avoir été coupée par l'embouchure de la Selengha, se termine, en diminuant de hauteur, par un large plateau à couches horizontales ; celle de l'ouest borde la rive droite de l'Angara et s'abaisse vers le nord dans une immense plaine marécageuse. Ces montagnes peuvent prendre le nom de *monts Baïkaliens*. Elles sont assez élevées, très-escarpées, en partie nues, en partie couvertes de forêts. Leur surface est irrégulière et comme bouleversée par des soulèvements ; les roches dont elles sont formées sont le granit, le schiste, du calcaire, des brèches siliceuses et des grès. On y trouve de la houille, du soufre, des sources sulfureuses, du cuivre, du plomb, du fer et quelques minéraux précieux, tels que le lapis-lazuli. Dans la branche qui s'élève à l'est du lac se trouvent d'importantes carrières de mica, d'où l'on tire des feuilles de ce minéral qui ont jusqu'à 72 centimètres carrés et servent à remplacer les vitres.

Sur la rive droite de la Selengha, les *monts Iablonnoï* sont en quelque sorte un prolongement du Tang-nou. Cette chaîne se continue sans interruption jusqu'au cap Oriental, sur le détroit de Bering ; elle occupe une longueur de 4,800 kilomètres, et change plusieurs fois de noms : celui de *Iablonnoï-Khrebet*, c'est-à-dire *Chaîne des Pommes*, qu'elle porte d'abord, lui vient de la forme arrondie que présentent ses sommets. Près de Nertschinsk elle prend le nom de cette ville (*Gory Nertschinskié*) et celui de *monts de Daourie* ; vers les sources de la grande rivière de l'Aldan, on lui donne celui de *monts Aldan* ; au delà de ce cours d'eau elle commence à porter celui de *monts Stanovoï*, puis celui de *monts Khing-ghan*, qu'elle conserve jusqu'aux bords de la mer d'Okhotsk, où elle prend, selon quelques voyageurs, la vague dénomination de *monts d'Okhotsk*. Des monts Stanovoï se détache un vaste contre-fort appelé *monts Verkoyansk*, qui sépare la Lena de l'Indighirka, a 4 à 500 mètres de hauteur et présente des passages très-dangereux. L'immense chaîne que nous venons de décrire sépare le grand versant septentrional de l'Asie du versant oriental, c'est-à-dire celui de l'océan Glacial de celui du grand Océan. Elle est en partie formée de granits, de porphyres et de jaspes, et est fort riche en métaux précieux. Dans la vallée qu'arrose la rivière d'Ounda, entre Oudinsk-Kavikoutchi et le village de Malicheva, se trouve un vaste dépôt d'alluvions aurifères. En général, les montagnes que l'on peut comprendre sous les noms de monts Iablonnoï ou Stanovoï sont peut-être, de tout l'empire de Russie, celles qui sont les plus riches en métaux et en pierres précieuses. Au delà du 60° parallèle, elles diminuent de hauteur, et vers le 65° un de leurs rameaux, qui passe entre la Penjina et l'Anadyr, va se joindre à l'est aux montagnes du Kamtchatka. Celles qui se prolongent jusqu'au cap Oriental, ou *Tchoukozhi*, ne paraissent pas atteindre le rivage, qui est bordé de basses collines.

La presqu'île du Kamtchatka touche au nord au pays de Tchoutkotsk et au district d'Okhotsk ; elle est baignée à l'ouest par la mer d'Okhotsk, et à l'est par celle de Bering et le grand Océan. Elle s'étend du nord au sud depuis le 61° degré de latitude septentrionale jusqu'au 51°, et de l'ouest à l'est elle est comprise entre le 152° et le 171° degré de longitude orientale. Sa longueur est de 680 kilomètres, sa plus grande

largeur d'environ 480 kil., et sa superficie peut être évaluée à 52,000 kilomètres carrés. Ses golfes les plus remarquables sont ceux d'*Alioutorskoï*, de *Khronok* et d'*Avatcha*, sur la côte orientale; la côte opposée ne présente que de petites baies : on n'y voit aucun cap important, tandis que sur la côte de l'est on doit citer les caps *Karaga*, *Oukinskoï*, *Ozernoï*, *Kronotzkoï*, *Kamtchatkoï*, *Chipouninskoï* et *Piriskar*; mais le plus remarquable est celui de *Lopatka*, qui termine au sud le Kamtchatka.

Cette presqu'île est traversée dans toute sa longueur par une double chaîne de montagnes : l'occidentale est composée de roches anciennes; l'orientale est volcanique et se continue encore au sein de l'Océan pour aller former les îles Kouriles. La première, peu élevée et presque partout de la même hauteur, incline doucement vers la mer d'Okhotsk ses flancs unis et boisés; la seconde, au contraire, offre une suite de pics escarpés qui forment du côté de l'Océan des rivages abruptes. Plusieurs de ces pics brûlent encore à présent, et ceux qui ne sont point en éruption offrent tous les caractères des volcans. Ces volcans sont au nombre de dix-sept, ou du moins offrent dix-sept cratères. Le *Klioutchevskaïa-chapka* passe pour être aussi élevé que le pic de Ténériffe; par un temps clair, on l'aperçoit de 250 kilomètres en mer; une bande de rochers escarpés entoure sa cime; une énorme masse de glace couvre ses flancs, et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que c'est le seul glacier que l'on connaisse d'une manière certaine en Sibérie. Le cratère a un kilomètre d'étendue, mais sa forme varie souvent; il lance continuellement des flammes, des étincelles ou des vapeurs blanches et épaisses. Au mois de février 1821, ce volcan eut une forte éruption accompagnée de secousses si violentes, que le cône de la petite île d'Alaït, l'une des Kouriles, en fut affaîssi des deux tiers. Le *Tobaltchinskoï*, depuis 1793 qu'il était en grande activité, rejette constamment de la fumée. Le *Kamskaïkoï-sopka*, dans le voisinage du précédent, a depuis 1728 éprouvé de grandes et fréquentes éruptions, dont quelques-unes ont lancé des cendres à la distance de 300 kilomètres. Le *Choupanovskaïa-sopka*, à l'embouchure du Choupanov, paraît lancer fréquemment des flammes. Le *Strelochnaïa-sopka* a, dit-on, 2,800 mètres de hauteur. Sa plus grande éruption est celle qui eut lieu en 1737; elle fut accompagnée d'un violent tremblement de terre qui fit refluer la mer à une assez grande distance dans les terres. Le capitaine Clerk, en 1779, fut témoin d'une autre éruption; enfin, en 1787, La Pérouse vit continuellement de la fumée et des flammes sortir de son sommet. Le pic *Avatchinskoï*, ou volcan d'*Avatcha*, est au nord-ouest du golfe de ce nom. Le pic de *Vilitchinskoï* ou *Paratunka-sopka*, a 2,150 mètres de hauteur. Le pic *Kocheleff* ou *Opalskaïa-sopka*, passe pour plus élevé que le pic de Ténériffe; il sert de point de reconnaissance aux navigateurs; les Kouriles, qui vivent dans son voisinage, l'ont en grande vénération et le croient habité par des génies. Après une longue interruption, il a recommencé à entrer en incandescence vers la fin du siècle dernier.

Les richesses minérales de la Sibérie paraissent avoir été exploitées dès les temps les plus reculés; mais ce n'est que dans le dix-septième siècle que cette exploitation s'est faite avec succès et de grands profits. Pierre le Grand, en 1699, établit un collège des mines et confia les recherches à un maître de forges, Demidoff, dont les descendants possèdent aujourd'hui les plus riches mines de l'Oural; à la fin de son règne, il y avait 121 localités exploitées. Ce ne fut qu'en 1739 que la première mine

d'or de la Sibérie fut découverte. Sous Alexandre I^{er}, les recherches et l'exploitation prirent la plus grande extension; aussi l'on compte aujourd'hui dans la Sibérie près de 200 usines occupées à la fabrication des métaux. La production aurifère a atteint des proportions énormes : ainsi les documents officiels attestent qu'en 1847 les mines et les lavages ont produit 29,924^{kil.},439^{l.}, ce qui donne, en prenant 3,444 fr. pour la valeur du kilogramme d'or, un rendement de 103,072,927 fr. 78 c. Le nombre d'ouvriers employés dans les mines de la Sibérie est de plus de 120,000².

Des ossements de grands animaux fossiles, tels que des éléphants, des rhinocéros, des bœufs et des cerfs, se trouvent souvent mêlés dans les dépôts de transports aurifères sur les flancs des monts Ourals. Ces restes organiques sont surtout très-nombrables dans les plaines septentrionales de la Sibérie, et principalement dans le lit et vers l'embouchure des rivières. L'éléphant fossile de ces régions a reçu le nom de *mammoth*. La découverte faite par le voyageur Pallas, en 1771, sur les bords du Viliouï, d'un rhinocéros avec sa chair, sa peau et son poil, et celle que fit en 1800 le voyageur anglais Adams sur les bords de l'Alascia, près de l'océan Glacial, d'un cadavre de mammoth enseveli sous la glace et conservé dans un état aussi intact que le rhinocéros de Pallas, ont donné une idée exacte de la forme de ces animaux et des points par lesquels ils diffèrent des autres éléphants et rhinocéros. Le mammoth est une espèce d'éléphant, mais différente des espèces vivantes; il se rapproche plutôt de l'éléphant des Indes que de celui d'Afrique. Il en diffère par les formes, généralement plus trapues, quoiqu'il soit un peu plus grand; ses défenses étaient très-longues, plus ou moins arquées en spirale et dirigées en dehors. Sa taille était d'environ 5 mètres de hauteur. Né pour les climats tempérés ou froids, il avait la peau couverte de longs poils; une longue crinière garnissait son cou. Ses défenses atteignaient quelquefois 4 mètres de longueur; leur ivoire égale en blancheur et en finesse celui de l'éléphant d'Afrique; il le surpasse en pesanteur et en dureté. Le rhinocéros trouvé fossile en Sibérie est aussi une espèce particulière qui surpassait en grandeur le rhinocéros d'Afrique. Sa tête était plus allongée, et son nez portait deux cornes. Le poil abondant dont il était couvert annonce qu'il pouvait, comme le mammoth, vivre dans les régions les plus froides, bien qu'on trouve aussi de ses dépouilles dans les régions tempérées, telles que l'Allemagne, l'Angleterre et la France. Dans les monts Altaï, sur les bords du Tcharich, on a signalé depuis peu l'existence de cavernes contenant un dépôt de transport rempli d'ossements fossiles. Ces ossements paraissent appartenir à des bœufs et à des chevaux qui ne semblent pas être des mêmes espèces que celles qui vivent en Sibérie; on y a signalé aussi des débris de putois, de gerboise, d'hyène, de cerf, de hérisson et de rhinocéros. Enfin les îles Liakhof ne sont composées que de graviers, de glaces et d'os d'éléphants, de rhinocéros, de buffles et de cétacés. On a cru longtemps qu'à l'époque où vivaient ces animaux, le sol et le climat de la Sibérie étaient complètement différents de ce qu'ils sont actuellement, mais il est aujourd'hui démontré que ces animaux étaient constitués

¹ En poids russes, 1,827 pouds, 41 livres et 91 zolotniks. Le poud vaut 16 kilogr. 37, la livre 0 kilogr. 40, le zolotnik 0 kilogr. 00426. La production de 1852 a été moindre : elle s'est élevée à 1,422 pouds, 10 livres et 64 zolotniks.

² Les mines de MM. Demidoff occupent 16,000 ouvriers, dont le salaire est de 3 millions de francs. Leur produit en or, platine, cuivre et fer, est d'environ 12 millions.

avec leur peau couverte de poils pour vivre dans des régions froides. Quant à la conservation de certains individus, avec leur poil et leur peau, dans des alluvions récentes, elle est due à la constitution du sol, qui reste, ainsi que nous le verrons, gelé jusqu'à 10 et 15 pieds de profondeur. Il suffit donc pour expliquer leur existence et leur conservation d'un accident ordinaire, d'un simple crevassement du sol, sans qu'il soit nécessaire de recourir à un grand cataclysme et à un changement de l'écliptique.

§ II. STEPPES. — Après avoir décrit les montagnes de la Sibérie, il faut considérer ses vastes plaines nommées *steppes*, et qui en occupent une grande partie. Elles diffèrent entre elles d'aspect et de nature; ici elles ressemblent à des savanes américaines: on y voit de vastes pâturages couverts d'herbes abondantes et élevées; en d'autres endroits elles sont d'une nature saline: le sel s'y montre comme une efflorescence sur la terre même, ou se rassemble dans des mares et des lacs. En général, les steppes renferment beaucoup de lacs, parce que les eaux, n'y trouvant aucune pente, sont forcées de rester stagnantes.

Entre le cours du Tobol à l'ouest, et celui de l'Irtyche à l'est, s'étendent, sur une longueur de 3,000 kilomètres, des plaines arides connues sous le nom de *steppe d'Ichim*. Cette steppe est parsemée de bruyères sablonneuses et de nombreux lacs sans écoulements, les uns remplis d'eau douce, et les autres d'eau salée. A l'est elle joint la steppe de *Baraba*. Celle-ci se prolonge entre l'Irtyche et l'Obi, qui la bornent du côté de l'ouest et de l'est; elle touche du côté du sud aux montagnes du Petit Altaï, et vers le nord elle est bornée par les rivières de Tara et de Toui. Sa longueur est de 550 kilomètres sur 320 de largeur. C'est dans ces steppes que se trouve une région de petits lacs dont nous avons parlé, qui comprend le groupe de Balek-koul et celui de Koumkoul, dont l'ensemble indique, une antique communication d'une masse d'eau avec le lac Ak-Sakal, qui reçoit le Tourgal et le Kamichloï-Irghiz, ainsi qu'avec le lac d'Aral. La steppe d'Ichim est arrosée par plusieurs rivières, entre autres par l'Abouga, dont les eaux contiennent, dit-on, tant d'alun, que peu d'animaux peuvent en boire; par l'Ichim et ses affluents, et par d'autres cours d'eau qui se perdent dans les sables. La steppe de Baraba est traversée par un plus grand nombre de rivières, telles que le Tchoulym, l'Idjim, la Tara, le Kam et l'Om. Parmi les lacs qu'elle renferme, les plus considérables sont le Karasouk, le Tchany, le Yamich et le Topolny, la plupart salés. Cette steppe est boisée: sa plus importante forêt est l'Ourman; on y voit aussi s'élever çà et là des bouquets de bouleaux. Vers son centre le sol est fertile et le sous-sol argileux. Dans quelques endroits, il est élevé et sec; dans d'autres, marécageux et couvert de roseaux; dans d'autres enfin, il est couvert d'efflorescences salines. En général les marais diminuent chaque année par les soins des colonies russes qui s'y sont établies.

Entre l'Obi et l'Ieniseï, une contrée montagneuse sépare la rivière de Tchoulym de l'Ieniseï, et l'oblige de couler vers l'Obi. Mais ces hauteurs semblent disparaître aux environs de la ville d'Ieniseïsk, et quelques groupes de collines, dans le sud-ouest du district de Mangaseïa, d'où découlent de petites rivières vers l'océan Glacial, ne sont plus que des îles au milieu de cette vaste plaine marécageuse qui s'étend entre le bas Obi et le bas Ieniseï: région affreuse où le sol n'est qu'une boue presque toujours

gelée, couverte çà et là de quelques plantes languissantes et d'un tapis de mousses. Cette plaine n'est pas cependant un marais continu; les falaises assez élevées qui bordent l'Obi montrent à découvert des couches horizontales de pierres argileuses qui sans doute composent en grande partie la base du sol.

La contrée entre l'Ieniseï et la Lena est désignée aussi par les Russes sous le nom de *steppe*, terme vague qui sert souvent à déguiser l'ignorance des voyageurs. Il paraît qu'il y a en effet beaucoup de parties marécageuses et plates, mais il y en a d'autres qui peuvent mériter le nom de contrées montueuses. La Lena est bordée à l'ouest d'une hauteur continue qui, près du confluent du Viliouï, présente des couches horizontales d'un schiste sablonneux et calcaire, et des lits d'argile contenant des pyrites. Une autre contrée élevée se trouve au nord-est de la Basse-Toungouska, et donne naissance aux rivières d'Olenek, d'Anabara et de Khatanga, qui s'écoulent dans l'océan Glacial. Enfin, le pays compris entre l'Ieniseï, l'Angara et la Basse-Toungouska, présente une élévation singulièrement remarquable, où l'on voit, comme suspendu au sein des collines rocailleuses, le grand marais de *Lis*, presque égal en étendue au lac Ladoga.

§ III. COURS D'EAU. — Nous savons déjà que les fleuves de la Sibérie sont au nombre des plus considérables de l'Asie; mais ils roulent à travers des plaines désertes. Une vaste nappe d'eau que borde tantôt une sombre forêt, tantôt un triste marécage; quelques ossements fossiles d'éléphants mis à découvert par les hautes eaux, quelques canots de pêcheurs errant à côté d'innombrables troupes d'oiseaux aquatiques: voilà tout ce qu'un fleuve de Sibérie peut offrir de remarquable. Des hordes sauvages, et leurs conquérants peu instruits, ont appliqué à ces grands courants d'eau des noms dont le hasard seul déterminait la signification. Ainsi, l'*Irtyche*, qui est réellement le fleuve principal du système dont il fait partie, a été dépouillé de son rang et considéré comme une rivière tributaire de l'Obi. L'*Irtyche* descend des monts Altaï, traverse le lac Dzaïsang, passe par une gorge du Petit Altaï, arrose Omsk et Tobolsk, et va se jeter dans l'Obi, près de Samarova, après un cours de 2,250 kilomètres dont 250 dans l'empire chinois. Il décrit un grand nombre de coudes et de sinuosités, renferme dans son lit de nombreux bancs de sable, et forme, en se partageant, une prodigieuse quantité d'îlots et de lacs; enfin, en plusieurs endroits, il s'est creusé de nouveaux lits plus directs qui ont fini par devenir le bras principal, comme on le voit aux environs de Diémiansk, près de Soubotina, de Savodin, de Répola; dans d'autres endroits il s'affaiblit par des bras de dérivation qui finissent par se perdre dans les terres à cause du limon qui s'accumule à leur extrémité. Le fleuve croît sans interruption depuis l'époque de la débâcle des glaces jusqu'à la fin de juin. A partir de ce moment, les eaux décroissent jusqu'au commencement de l'hiver où elles atteignent leur minimum. On a fait quelques sondages à l'époque de la plus grande hauteur des eaux, et on a obtenu des profondeurs variables depuis 16 mètres jusqu'à 26 et même 32 mètres. Cette énorme masse d'eau, douée en outre d'une grande vitesse, arrêtée souvent par les coudes et les replis du rivage, fouille et déplace inégalement le fond peu solide du fleuve, et produit ainsi ces trous et ces abîmes qu'on y trouve en si grande quantité.

L'*Irtyche*, comme la plupart des fleuves de la Sibérie, offre cette particularité

remarquable que le côté droit est montueux, tandis que le côté gauche est plus bas et plus uni. Du reste, à mesure qu'on descend le fleuve, cette différence de hauteur va en s'affaiblissant, et les deux rives finissent par être aussi basses l'une que l'autre. Ses rives sont ombragées par des arbres de diverses essences, tels que bouleaux, trembles, merisiers, peupliers et saules, pins, sapins et mélèzes. La pêche y donne d'abondants produits. Sur sa rive droite, les principales rivières qu'elle reçoit sont la *Boukhtorma*, l'*Ouba*, l'*Oulba*, l'*Om*, le *Chich*, la *Demianka*, la *Tara* et le *Toui*; sur sa gauche, le *Tchar-Gourban*, le *Toundouk*, l'*Ichim*, le *Vagai*, le *Tobol*, et le *Konda*. L'*Ichim* a plus de 2,000 kilomètres de cours, et le *Tobol* plus de 1,000. Toutes ces rivières présentent les mêmes caractères que le cours d'eau principal.

L'*Ob* ou l'*Obi* se forme de la réunion de la *Katounia* et de la *Biia*. La première, sous le nom de *Tchouïa*, prend sa source dans le Petit Altaï, la seconde sort du lac *Teletskoï* ou *Altün*; mais le *Tchabekan* ou *Dzabkan*, qui est le principal affluent du lac, nous paraît devoir être considéré comme la source de l'*Obi*. Il arrose Barnaoul, Kolyvan, Narym, Sourgout, est presque doublé par sa réunion avec l'*Irtyche*, arrose Beresov, et forme à son embouchure un vaste golfe. Il est navigable presque jusqu'au lac *Altün*. Il est coupé d'une multitude d'îles qui le partagent en une quantité innombrable de canaux naturels; son cours est lent, ses rives basses et argileuses, son aspect morne et glacial. En certains endroits sa navigation est gênée par quelques rapides. Lorsque l'*Obi* a été gelé pendant quelque temps, l'eau en devient sale et fétide; ce qui est dû à la lenteur de son cours et aux vastes marécages qu'il rencontre sur son passage; mais il se purifie au printemps par la fonte des neiges. Depuis le lac de *Tchabekan* il a jusqu'à l'océan Glacial près de 3,000 kilomètres de longueur. Ses principaux affluents sont le *Tchoumych*, l'*Inia*, le *Tom*, le *Tchoulim*, le *Ket*, le *Tym* et le *Vakh*, sur sa rive droite; et sur sa rive gauche, le *Tcharich*, le *Vasiougan*, le *Salym* et la *Sozva*.

Après l'*Obi*, nous devons nommer l'*Ieniseï*, qui est plus large, plus majestueux et plus long. Il se forme dans les montagnes à l'ouest du lac Koussougoul, par la jonction des rivières de *Chichkit* et de *Beikem*; il dirige ensuite son cours presque directement au nord, dans l'océan Arctique, en passant par Krasnoïarsk, Ieniseïsk, Touroukhansk. La totalité de son cours est de 3,500 kilomètres. Sur sa rive gauche il a peu d'affluents: les plus considérables sont l'*Abakhan*, l'*Iélagoui* et la *Touroukha*, tous trois longs de 300 kilomètres. Sur sa rive droite ils sont plus importants et plus nombreux: ainsi, l'*Angara* ou la *Toungouska supérieure*, qui sort du lac Baïkal, n'a pas moins de 1,440 kilomètres; la *Toungouska moyenne*, qui a aussi reçu en russe le surnom de *Pod Kamenaiä*, c'est-à-dire *qui coule sous des pierres*, a plus de 800 kilomètres; la *Bathka*, qui sort du lac Aii, en a 600; enfin la *Toungouska inférieure* a plus de 1,600 kilomètres. La plus remarquable de ces rivières est l'*Angara*, qui arrose Irkoutsk. Ses eaux sont tellement claires, que l'on aperçoit les cailloux qui sont au fond, à plusieurs brasses de profondeur. A la sortie du lac Baïkal, son lit, généralement de 200 à 400 mètres de largeur, se trouve, pendant l'espace d'un mille, tellement resserré entre les rochers, que les plus petits bateaux ne peuvent y passer qu'avec précaution, puis elle coule dans un large bassin entouré de hautes montagnes. On peut regarder comme son affluent la *Selengha*, qui tombe dans le lac Baïkal,

belle et grande rivière remarquable par ses pêcheries d'omouls, sorte de truites très-abondantes et recherchées; après avoir reçu à sa droite l'*Orkhon*, qui a environ 400 kilomètres de cours, le *Khilok*, qui en a 600, et d'autres rivières, parmi lesquelles il en est qui sont larges de 300 mètres, elle coule lentement sur un plateau de rochers.

Le dernier des grands fleuves de ces contrées est la *Lena*, qui prend sa source à l'occident du lac Baïkal; après avoir reçu le *Vitim* et l'*Olekma*, qui viennent des monts Daouriens, elle poursuit son cours jusque près d'Iakoutsk, du sud-ouest au nord-est; mais depuis Iakoutsk, elle se dirige presque directement au nord. Le nom de ce fleuve, qui signifie *paresseuse* , indique assez la lenteur de son cours sinueux, qui n'a pas moins de 2,700 kilomètres de longueur. Son lit est en général large et profond; mais la navigation y est entravée par des îles, des bancs de sable, et par des glaces pendant une grande partie de l'année. Ses bords sont escarpés et couverts de saules. Parmi ses affluents, il en est quelques-uns de remarquables: sur sa droite le *Vitim*, célèbre par les belles martes zibelines que l'on chasse près de ses rives, a plus de 800 kilomètres de longueur; l'*Olekma* est à peu près de la même étendue; l'*Aldan* en a 1,100; ses affluents ne sont séparés de la mer d'Okhotsk que par l'épaisseur des monts Iablonnoi. Sur sa gauche, le *Viliouï* est la seule rivière importante: elle a près de 1,000 kilomètres de cours.

Parmi les autres rivières ou fleuves qui s'écoulent dans l'océan Glacial, on remarque encore le *Taz*, qui se jette dans la baie appelée *Tazovskaïa*, après avoir parcouru une longueur d'environ 400 kilomètres; la *Piasina*, qui sort du lac Piasino pour aller se jeter dans l'Océan par une large embouchure, après un cours de 400 kilomètres; le *Khatanga*, qui se jette dans une baie de 60 à 70 kilomètres de largeur, après en avoir parcouru plus de 800; l'*Anabara*, qui a environ 600 kilomètres; entre ce petit fleuve et la *Lena*, l'*Olenek*, qui a près de 1,200 kilomètres de longueur; la *Iana*, qui en a environ 800; l'*Indighirka*, dont le cours, long de 1,150 kilomètres, arrose des plaines stériles et presque toujours glacées; l'*Alazeïa*, rivière de plus de 400 kilomètres de cours; et la *Kolima*, fleuve très-poissonneux, et long de 1,450 kilomètres. Toutes ces rivières parcourent un pays désert, nu, affreux, couvert de neiges et de flaques d'eau glacée, et qui est désolé par les tempêtes. Les côtes orientales de la Sibérie, coupées à pic sur l'Océan, n'émettent aucune rivière remarquable, si ce n'est l'*Anadyr*, qui avec ses détours a 560 kilomètres de longueur. A tous ces cours d'eau il faut ajouter le cours supérieur de l'*Amour* ou *Saghalien*, qui se compose de deux rivières: l'*Onon*, qui traverse les possessions russes en passant à Nertchinsk, l'*Agoun*, qui sert en partie de limite à l'empire chinois et à la Sibérie.

§ IV. LACS. — Parmi les lacs nombreux de la Sibérie, celui de Baïkal est, après celui d'Aral, un des plus grands de l'ancien continent. Il a la forme d'un croissant et mesure 600 kilomètres de longueur depuis l'embouchure de la Haute-Angara au nord jusqu'à la forêt de Koulouk, située à l'extrémité sud. Sa largeur varie entre 35 et 100 kilomètres, et son périmètre est de 1,977 kilomètres. Quant à sa profondeur, elle est partout très-considérable et dépasse même 320 mètres en certains endroits. Les montagnes qui entourent le Baïkal, et dont plusieurs ont leurs sommets couverts de neiges éternelles, forment en général des groupes distincts que séparent d'étroites et profondes vallées par lesquelles s'écoulent les nombreux cours d'eau qui se déversent

dans le lac. Le Baïkal possède plusieurs îles dont la principale est celle d'*Olkhone*, qui a 70 kilomètres de longueur sur 10 à 25 kilomètres de largeur. Elle est habitée par une tribu mongole, les *Bouriaïtes*. Ses bords rocheux sont couverts de bouleaux, de pins, de mélèzes; mais l'intérieur, à l'exception de quelques pâturages, est complètement stérile. Dans cette île est un rocher granitique de 2 mètres de haut et de 14 mètres de circonférence, sur lequel les Bouriaïtes offrent des sacrifices et pour lequel ils ont un respect religieux, parce qu'ils croient qu'il est le séjour d'une divinité inférieure nommée Begdzi. Les autres îles sont longues de 3 à 8 kilomètres et larges de 2 à 4 kilomètres. Il y en a plusieurs autres, mais plus petites et inhabitées, fréquentées seulement par les pêcheurs et les chasseurs.

Le Baïkal reçoit un grand nombre de rivières : la plus considérable est la *Selengha* que nous avons déjà décrite; puis vient la *Haute-Angara*, qui relie le lac avec les parties les plus éloignées de la Sibérie orientale; ensuite la *Bargourine*, la *Snéjania*, la *Slioudenka*, la *Bolchaïa*, la *Bougoldeïkha*, la *Galsoustna*, etc., et plus de 160 ruisseaux et torrents formés par les sources innombrables que renferment les montagnes. Ce lac, malgré la grande quantité d'eau qu'il reçoit, n'a d'autre écoulement que l'Angara inférieure, et cependant sa masse d'eau diminue plutôt qu'elle n'augmente. Ses eaux sont douces, d'une grande transparence et excellentes à boire; toutefois, comme s'il était le reste d'une antique Caspienne, il nourrit plusieurs animaux marins, entre autres des phoques d'une espèce qui se distingue de toutes les autres par sa couleur argentée. On y trouve aussi une espèce particulière d'éponge (*spongia baicalensis*); des esturgeons que l'on ne pêche partout ailleurs que dans les cours d'eau qui communiquent avec des mers; enfin une quantité incroyable d'omouls (*salmo autumnalis* ou *migratorius*), poissons que Pallas regarde comme originaires de l'océan Glacial. Les poissons d'eau douce qu'il nourrit sont la truite (*salmo fario*), la truite saumonée (*salmo fluvialis*), le sig ou lavaret (*salmo lavaretus*), le thym (*salmo thymatus*), la tanche (*salmo caregonoides*), etc. Les flots du lac rejettent en quelques endroits une espèce de bitume appelé *goudron de montagne*, et dont on se sert avec succès dans quelques maladies. Il commence à geler dans les premiers jours de décembre, et le 15 les piétons peuvent déjà circuler sur sa surface; mais ce n'est que dans les premiers jours de janvier que les traîneaux chargés peuvent le traverser. Malgré l'épaisseur de la couche de glace, qui atteint quelquefois de 0^m,7 à 1 mètre, il se forme très-souvent de larges crevasses qui engloutissent les voyageurs. Ordinairement le dégel a lieu au mois de mai. Ce lac éprouve des mouvements extraordinaires; un vent modéré le met parfois en fureur, tandis que dans un autre temps il est à peine ému par le plus violent orage. Il bouillonne quelquefois intérieurement, et alors, quoique sa surface soit unie comme une glace, les vaisseaux y éprouvent des secousses très-incommodes. Pendant les tempêtes, les vagues s'y élèvent jusqu'à la hauteur de 50 mètres. Le Baïkal paraît devoir son origine à un affaissement volcanique analogue à celui qui a formé la mer Caspienne. Ce qui le prouve, ce sont les montagnes qui l'entourent, les sources thermales qui se trouvent dans ses environs et les tremblements de terre qui chaque année soulèvent la contrée qui l'entoure, et qui peut-être sont la principale cause de l'agitation subite qu'offrent souvent ses eaux.

Les lacs de la Sibérie occidentale se font moins remarquer par leur étendue que par

leur grand nombre ; cependant le lac *Tchany*, situé dans une partie de la steppe de Baraba, est long de plus de 120 kil. et large en quelques endroits de 88 kil. Il communique à l'ouest avec le lac *Soumy*, qui a 80 kil. de longueur sur 48 à 80 de largeur. On en compte au moins une centaine sur le pied oriental des monts Ourals, depuis les bords de l'Ouï jusqu'aux sources de la Toura ; il y en a jusqu'à 27 dans l'espace compris entre Omsk, Kolyvan et Semipalatinsk ; enfin la steppe d'Ichim en renferme également un grand nombre, parmi lesquels ceux de *Balek-koul* et de *Koum-koul* sont les plus considérables. Ils ne sont pas moins nombreux dans l'Altaï : « L'abondance des lacs profonds, qui se distinguent souvent par des bords abrupts, dit un voyageur¹, caractérise éminemment l'Altaï oriental : ainsi on y trouve le lac *Kara-koul*, l'immense bassin de *Téletzk*, encadré presque partout dans une ceinture sourcilleuse de rochers menaçants, la remarquable série de lacs connus sous le nom de *Djeldiz-koul*, échelonnés sur une ligne de 70 kilomètres de longueur, le lac de *Tchouttcha*, les deux lacs d'où sort l'Abakan, etc. L'Altaï occidental est comparativement pauvre en lacs : on peut cependant citer le célèbre lac de *Kolyvan*. Mais c'est à l'extrémité occidentale de cette partie de l'Altaï que commence la région des traînées de lacs salés. » Enfin, dans la Sibérie orientale, on peut encore citer aux environs de Sélenghinsk le lac *Tchovtché*, qui a 10 kilomètres de tour, 40 mètres de profondeur, et où l'on pêche en abondance des truites et des brochets ; ceux de *Kroutoï*, de *Kamicevskoï* et de *Tchornoï*, qui ne renferment pas de poissons, etc.

Les lacs salés n'appartiennent pas exclusivement aux steppes sablonneuses de la partie méridionale ; il s'en trouve dans les hautes et froides montagnes de la Daourie ; il s'en trouve dans les marais glacés du rivage septentrional. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que les lacs d'eau douce subissent des changements et deviennent salés. On en peut citer comme exemple le lac de *Seidiaischevo*, dans l'ancien district d'Iset² ; ce lac était autrefois rempli d'eau douce, très-basse et très-poissonneuse ; tout à coup la profondeur a augmenté ; les eaux sont devenues saumâtres ; les brochets, qui y abondaient, sont morts : une forêt voisine y a été engloutie à moitié. Le savant Sokolof a donné une description intéressante de ces lacs salés. Ils se trouvent épars au milieu d'un grand nombre de lacs d'eau douce ; ils perdent de leur salure, car on en connaît plusieurs dans lesquels le sel cristallisait autrefois, et où il ne se trouve à présent que dans l'état de dissolution. Les uns ne contiennent que du sel marin, et il y a des lacs dont les eaux en sont imprégnées jusqu'à saturation ; dans les autres on ne voit se former que du sulfate de soude qui se précipite en grains ronds. On trouve d'autres lacs salés dans la steppe d'Ichim ; celui d'*Ébélei* ou de *Bieloï* est un des plus abondants ; il est situé près des sources du Tobol ; il fournit aux Bachkirs du sel assez beau. Les Kirghiz viennent se baigner dans ce lac pendant l'été, quand la chaleur des eaux a fait fondre le sel ; ils croient y trouver le remède de plusieurs maladies. Entre le Tobol et l'Irtyche, dans le district d'Ichim, on trouve également des lacs salés et amers. Dans le milieu de la steppe de Baraba, on voit, entre autres, le célèbre lac d'*Iamich*, dont le circuit est de 10 kilomètres ; le sel y est extrêmement blanc.

¹ Tchihatcheff, *Mémoire sur l'Altaï*.

² Entre le bourg de *Tomliazk* et la forteresse de *Zvérinogolofskaia*. Pallas, *Voyage*, tome III, page 32 (in-4°).

Dans la Sibérie orientale, les lacs salés sont un peu moins abondants ; cependant, depuis Irkoutsk jusque vers Iakoutsk, les montagnes sont remplies de sources salées, et ces sources forment des lacs en plus d'un endroit. Celui de *Sélenghinsk* a 800 mètres de longueur sur 400 mètres de largeur ; ses eaux, qui ne sont point potables, contiennent du sulfate de soude. Le lac *Natreux* de la Daourie, près de Koudoun, n'est pas le seul de son espèce ; on en trouve d'autres dans différentes parties de la Sibérie. Le lac *Mugissant* ou *Boulamy-koul* se trouve à peu de distance de la petite rivière d'Ouibat, qui s'écoule dans l'Abakan.

La Sibérie possède plusieurs eaux minérales, surtout dans les montagnes Altaïques et Daouriennes. La chaîne des Ourals, près de Iekaterinebourg, donne naissance à des sources acides ou ferrugineuses. Des sources imprégnées de naphte et de pétrole se trouvent dans les environs du lac Baïkal. Indépendamment de plusieurs sources sulfureuses, dit Klaproth, on a découvert depuis longtemps, sur la rive nord-ouest du lac, près des bouches de la grande et de la petite *Kotelnikof*, des sources bouillantes dont on ne fait pas usage à cause de la difficulté d'y arriver par terre. Les sources chaudes situées près de l'embouchure du *Tourki* ou *Tourka* sont appelées eaux de Borgouzine : on les emploie dans plusieurs maladies. Cette contrée est remplie de sources chaudes ; mais les plus fameuses sont celles du Kamtchatka. Les bains sont formés par une cascade rapide qui tombe de près de 100 mètres de hauteur. Le courant d'eau a environ un demi-mètre de profondeur et 2 mètres de largeur. L'eau est extrêmement chaude, et paraît contenir une grande quantité de sulfate de fer et de nitrate de potasse mêlé avec le carbonate. A l'occident du golfe Penjina est une source d'eau chaude très-considérable, qui tombe dans la rivière de Tavatona, et d'où s'élèvent des nuages de vapeur.

§ V. CLIMAT, PRODUCTIONS. — A présent que nous connaissons le sol de la Sibérie, nous ne serons pas étonnés d'apprendre que le climat physique n'y répond pas aux latitudes astronomiques. Les trois quarts de ce pays se trouvent à la latitude de la Norvège et de la Laponie ; une partie de la province de Kolyvan et la contrée voisine du lac Baïkal sont sur la même ligne que Londres, Berlin et le nord de la France. Mais, aucune chaîne de montagnes ne modérant l'influence des vents qui soufflent de la mer Glaciale, la température des contrées les plus heureuses de la Sibérie n'est nullement comparable à celle de la Norvège ; le froid, dans la partie septentrionale, est infiniment plus vif et plus continuel que celui de la Laponie, et on éprouve quelquefois cette même intensité du froid dans les montagnes méridionales, à 50 degrés de latitude. L'hiver dure, presque dans toute la Sibérie, neuf à dix mois ; la neige commence souvent à tomber dès le mois de septembre, et il n'est pas rare d'en voir tomber au mois de mai. Lorsque les blés ne sont pas mûrs en août, ils sont regardés comme perdus ; la neige les couvre souvent avant qu'on ait pu les récolter. A l'est du Iéniseï et au nord du lac Baïkal, l'agriculture est à peu près inconnue. Dans les vastes marais que traverse l'Obi vers la dernière partie de son cours, le dégel ne pénètre qu'environ 33 centimètres. Près de Iakoutsk, à 60 degrés de latitude, Gmelin ayant fait fouiller la terre le 28 juin, la trouva encore gelée à plus d'un mètre de profondeur. A Krasnoïarsk, par 56 degrés de latitude, Pallas a vu le mercure se congeler et devenir malléable. Au delà du 62° parallèle, le sol reste gelé pendant toute l'année

à 4 ou 5 mètres de profondeur. A Bogoslovsk, un puits ayant été creusé dans un sol tourbeux, vers le milieu de l'été, en présence de M. de Humboldt, on trouva à 2 mètres de profondeur une couche de terre congelée épaisse de plus de 3 mètres.

Les chaleurs de l'été sont, dans toute la Sibérie, courtes, mais très-fortes et subites. Près d'Iakoutsk, où le thermomètre de Réaumur descend à 51° en hiver et monte à 38° en été, les Tougouses vont souvent nus en été; les blés et les autres végétaux croissent pour ainsi dire à vue d'œil. Mais près de l'Océan Glacial, les rayons du soleil continuent en vain à échauffer jour et nuit un sol condamné à des gelées éternelles; au milieu même de ce long jour du cercle polaire, un vent du nord suffit pour couvrir les eaux d'une légère croûte de glace, et pour teindre le feuillage des plantes en jaune et rouge. Les végétaux n'y vivent souvent que peu de jours, et dans ce court espace de temps ils fleurissent et donnent de la graine. Ils croissent quelquefois dans des marais, où, en soulevant la mousse, on trouve en tout temps de la glace pure. Les orages sont très-fréquents dans la partie méridionale, surtout dans les montagnes; au contraire, sur les bords de l'Océan Glacial, on n'entend qu'à peine le tonnerre, quoiqu'on voie très-distinctement les éclairs. Dans les contrées inférieures du Ieniseï, près de l'Océan, on aperçoit, depuis le commencement d'octobre jusque vers la Noël, beaucoup d'aurores boréales; nulle part ce brillant phénomène ne se montre avec plus de magnificence.

Le climat de ce pays, quoique en général favorable à l'espèce humaine, n'exclut pas certaines causes d'épidémies. Les éternels brouillards qui couvrent les côtes orientales et septentrionales de la Sibérie y perpétuent le scorbut. Des brouillards non moins épais, non moins infects, règnent dans la steppe de Baraba: aussi les habitants ont-ils tous l'air cacochyme. Dans les montagnes de la Daourie et aux environs de Nertchinsk, l'air enfermé dans des vallées étroites, et peut-être vicié par des exhalaisons métalliques, produit des fièvres, l'épilepsie et le scorbut. Dans toutes les steppes, le bétail et plus encore les chevaux sont exposés à la maladie dite de l'air, espèce de peste qui se déclare par des bubons, et qui attaque même les hommes. Cette épizootie enleva en 1785 près de 85,000 chevaux.

Le règne végétal offre moins de variétés que le règne minéral. Les rigueurs du climat ne laissent prospérer que les végétaux les plus robustes. Le chêne, le noisetier, l'aune, le platane et le pommier sauvage ne peuvent endurer les hivers de la Sibérie; ils disparaissent aux environs des monts Ouraliens et sur les rivages du fleuve Tobol; les deux premiers reparaissent, mais faibles et languissants, sur les bords de l'Argoun, à l'extrémité de la Daourie; le tilleul et le frêne cessent vers l'Irtyche. Le sapin, qui en Norvège vient jusqu'au 70° parallèle, ne dépasse pas ici le 60° degré; le sapin argenté n'arrive que jusqu'au 58° degré. Le groseillier ordinaire, qui vient au Groenland, ne réussit que jusqu'à Touroukhansk, sur l'Ieniseï; les pommes de terre diminuent de grosseur, et finissent, vers le 60° degré, par ne ressembler qu'à des pois; enfin le chou n'y forme plus de tête. Malgré ces effets du climat, il ne faut pas en conclure que les grands fleuves de la Sibérie n'arrosent que des déserts stériles; ils sont, au contraire, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, bordés par d'épaisses forêts de bouleaux, de saules, d'ormes, d'érables, de peupliers blancs et noirs, de trembles, de pins, de larix et d'aunes, outre une quantité immense

d'espèces différentes du genre sapin, parmi lesquelles on doit distinguer le cèdre de Sibérie, qui s'élève quelquefois à 40 mètres de hauteur, et dont les anneaux prouvent souvent un âge de 150 à 200 ans. La noix qu'il produit est un objet de commerce. Cet arbre n'étale toute sa magnificence que jusqu'aux bords de l'éniseï; plus à l'est, il diminue de grandeur, et au delà de la Lena, vers les bords de l'océan Oriental, il devient nain, en conservant ses proportions. Le peuplier-baumier parfume l'air au loin, et laisse transpirer une résine odorante. La Sibérie ne produit ni pommes ni poires; le *pirus baccata* ou poirier sauvage de Daourie ne donne qu'un fruit sans goût, de la grosseur d'une cerise. Mais on trouve en abondance divers genres de ronces et de *vaccinium*, dont on tire des boissons agréables. Les steppes sont couvertes d'une espèce de cerisier dont le fruit, très-abondant, sert à faire une sorte de vin. L'abricotier de Sibérie, qui ne vient qu'en Daourie, produit un fruit aigret. Le cerisier à grappes croît dans toute la Sibérie; mais le cerisier cultivé languit déjà dans les environs d'Ichim.

La hauteur des arbres diminue à mesure qu'on s'approche de l'océan Glacial. Ainsi, passé le cercle polaire, le bouleau nain résiste seul aux rigueurs du froid, et, au delà du 70° degré de latitude, il n'y a plus d'arbres. Toutefois les bouleaux parfaitement conservés qu'on trouve enfouis sur les rives des lacs et des mares de ces régions glacées prouvent qu'à des époques géologiques antérieures le nord de l'Asie jouissait d'un climat beaucoup plus tempéré.

Durant leur été si court, ces contrées s'ornent d'un assez grand nombre de belles plantes. Plusieurs espèces de la famille des *orchis*, aux fleurs bizarres et brillantes, sont indigènes dans les forêts de la Sibérie. L'*ophrys monorchis*, le bel *orchis à capuchon*, le lis des vallées, l'ellébore blanc et noir, l'iris de Sibérie, l'anémone aux fleurs de narcisse, les pigamons, les violettes, les potentilles, l'éclatant astragale des montagnes, présentent en beaucoup d'endroits un assemblage de couleurs ou exhalent un mélange de parfums qu'on chercherait en vain dans des contrées plus méridionales. Chaque région de la Sibérie possède quelques fleurs particulières; la spirée de l'Altaï n'est point celle du Kamtchatka. Le joli robinier caragan, le *daphne altaïca*, le *sophora* du Levant, l'amandier nain, la potentille à tige d'arbrisseau, l'asphodèle et la gentiane altaïques, l'œillet surnommé *superbe*, la valériane de Sibérie, aiment les monts Altaï, aux pieds desquels l'aster bleu, le rosier à feuilles de pimprenelle et les tulipes sauvages émaillent les collines et les prairies. Mais c'est la Daourie qui réunit les plus intéressantes richesses de la flore sibérienne; là les rochers sont colorés en pourpre et en or par deux espèces de rosages, par la viorne de Daourie, par l'abricotier sibérien et le violier à fleurs pâles. A ce tissu de couleurs brillantes se mêlent des teintes d'une blancheur éblouissante, produites par les fleurs du poirier sauvage, de l'églantier, du sureau à grappes, de la spirée à feuilles de germandrée. On voit croître à leur pied les anémones pulsatiles, les pivouines à fleurs blanches, la statice d'or et la statice rose, l'*aster sibiricus*, et vingt espèces de potentilles et de centaurees; tandis que la *gentiane algida* étale ses belles fleurs bleues et blanches au haut des Alpes glacées, et que la rhodiole rose orne les marais où le saule de Sibérie balance ses branches dorées.

La Sibérie orientale produit beaucoup de lis; on remarque celui du Kamtchatka et

le lis saranne, dont les racines servent à la nourriture. Le rhapontic, *rheum undulatum*, y croît dans les montagnes méridionales, à l'est du Ieniseï. On le substitue quelquefois à la racine de rhubarbe la plus estimée (*rheum primatum*). La végétation change de caractère dès qu'on passe l'Ieniseï; mais il est difficile d'exprimer avec précision ces sortes de changements. Il est certain que plusieurs végétaux ne résistent plus à l'accroissement du froid qui se fait sentir dès qu'on passe cette rivière. En remontant l'Irtyche, vers les monts Altaïques, on commence à remarquer plusieurs espèces particulières à la Sibérie, et leur nombre augmente, à la vérité, dès qu'on a passé l'Ieniseï, mais elles ne deviennent abondantes qu'à l'est du lac Baïkal; la Daourie est leur véritable patrie. Ces mêmes plantes ne paraissent point dans la contrée plane et boisée entre l'Ieniseï et le lac Baïkal. On n'y trouve que les plantes ordinaires aux climats froids, et communes même en Europe; mais sur les hauteurs, au nord-est de l'Obi, on retrouve plusieurs végétaux particuliers aux monts Altaïques.

Dans la Sibérie occidentale, sur l'Obi, l'agriculture disparaît vers le 60° parallèle de latitude; dans la partie la plus orientale, les blés n'ont pu réussir, ni à Oudskoi, bourg du district d'Iakoutsk, à 55 degrés, ni dans le Kamtchatka, à 51 degrés. Les montagnes les plus élevées de la frontière méridionale sont trop froides et arides; ainsi les trois cinquièmes de la Sibérie ne sont susceptibles d'aucune espèce de culture; mais les parties qui sont au midi et à l'ouest sont d'une fertilité remarquable. Au nord de Kolyvan, l'orge multiplie jusqu'à douze fois, l'avoine jusqu'à vingt, le sarrasin douze à quinze fois. La plupart des graminées qui viennent en Europe croissent aussi dans le midi de la Sibérie; mais on n'y cultive guère que le seigle d'hiver, l'orge et l'avoine. Les Tatars, qui aiment le pain blanc, font venir avec peine un peu de froment. Le millet prospère dans l'ouest de la Sibérie. Le blé sarrasin de Tatarie est semé dans des steppes récemment défrichées au moyen du feu; un tel champ continue pendant trois ou quatre années consécutives à rapporter annuellement de dix à quinze pour un, sans qu'il soit nécessaire de renouveler les semailles. Les grains qui tombent pendant qu'on moissonne suffisent pour l'ensemencer, mais d'année en année les mauvaises herbes augmentent.

Si l'exploitation des mines, la navigation intérieure et l'économie commerciale ont reçu de grands perfectionnements en Sibérie sous les trois ou quatre derniers règnes, il ne paraît que trop, malgré les panégyriques russes, que l'agriculture est dans le même état où elle se trouvait il y a cinquante ans; car Bell d'Antermony, il y a plus d'un demi-siècle, remarqua déjà l'abondance de sarrasin, de riz, d'orge et d'avoine, qu'il a observée au midi de Tobolsk et au sud du lac Baïkal. Les obstacles qu'oppose le climat à l'extension de l'agriculture ont été faiblement combattus. Au delà du 60° parallèle et du 110° méridien (est de Paris), les graminées céréales ne prospèrent plus; au nord, le froid les détruit; à l'est, les brouillards les empêchent de mûrir. Ainsi les deux tiers de la Sibérie manquent encore de grains; mais la culture de la pomme de terre s'est assez étendue pour suppléer les céréales.

Le Kamtchatka possède une assez grande quantité de terres propres à la culture, particulièrement du seigle, de l'orge et de l'avoine, surtout dans les plaines qui s'étendent loin des montagnes, vers le nord-ouest. Les terrains les plus favorables sont ceux des plaines un peu élevées au-dessus du niveau de la mer et garanties des

vents. Mais comme la péninsule abonde en poisson et en gibier, et que les Kamtchadales s'adonnent à la pêche et à la chasse, on trouve peu de bras à employer à la culture.

Le lin commun croît en plusieurs endroits de l'Oural; le *linum perenne* vient jusqu'à Touroukhansk, le chanvre au sud du 55° parallèle. Au pied des monts Altaï, on voit quelques Tatars faire du fil et de la toile avec des feuilles de deux espèces d'orties, l'*urtica dioïca* et *cannabica*; partout le houblon abonde.

§ VI. ANIMAUX. — De tous les animaux de la Sibérie, le plus précieux est le renne. Ce mammifère, de la taille du cerf, et dont la tête est ornée d'un bois qui existe dans les deux sexes, remplace tout à la fois le cheval, le bœuf et le mouton. On l'attelle aux traîneaux, on mange sa chair, on boit son lait, et sa peau, dont le pelage est brun en été, et blanc en hiver, fournit un vêtement pour la saison rigoureuse. Aussi le renne, qui se nourrit des mousses qu'il trouve sous la neige et vit en plein air par tous les temps, est-il une véritable richesse pour le nomade qui en possède un troupeau. Les rennes des environs de Nertchinsk sont plus estimés que ceux de Vologda et de Viatka; leur poil est plus doux, plus blanc et tacheté de noir: ce qui les fait rechercher comme fourrures.

Le chien de Sibérie, semblable au loup, dont il diffère cependant par ses longs poils d'un gris ardoise ou cendré, est en quelque sorte le compagnon du renne; il sert de bête de trait non-seulement chez les Kamtchadales, mais chez les Toungouses, les Samoyèdes et quelques Ostiaks. Il court avec une agilité extrême, mais, farouche et difficile à conduire, il se jette souvent, avec le traîneau et son maître, du haut de précipices dangereux. Nous en reparlerons.

Parmi les nations sibériennes, les Bouriaïtes et les Mongols se distinguent par leurs nombreux troupeaux. Les chevaux des Mongols sont d'une grande beauté. Les nations nomades du centre de l'Asie aiment la chair du cheval, et la préfèrent à celle du bœuf; souvent ils la sèchent au soleil et à l'air, et la mangent ensuite sans autre préparation. Le mouton est de l'espèce appelée *argali*. Sa taille est à peu près celle du daim, mais il a le corps plus épais. Sa tête ressemble à celle du mouton ordinaire, à l'exception que ses oreilles sont plus courtes. Ses cornes, ordinairement très-grandes, sont comprimées et triangulaires, épaisses, rugueuses et dirigées en dehors. La femelle a les cornes plus élevées et moins divergentes. Cette espèce, répandue dans tout le nord de l'Asie, a la queue très-courte et nue en dessous. En hiver son pelage est d'un gris fauve, en été il devient plus roux. Les bœufs de Russie, transportés en Sibérie, ont diminué de taille, mais gagné en vigueur. En général, les animaux propres aux plaines centrales de l'Asie s'étendent plus ou moins dans les montagnes méridionales de la Sibérie. Le chameau non-seulement y vient en caravanes, mais il vit dans la Daourie, chez les Mongols russes.

Les plus belles zibelines se trouvent aujourd'hui près de Iakoutsk et de Nertchinsk, mais elles sont plus nombreuses dans le Kamtchatka. On emploie différents stratagèmes, surtout les flèches à bout obtus, pour tuer l'animal sans faire tort à sa peau, qui vaut quelquefois jusqu'à 240 francs dans le lieu même. Les zibelines noires, c'est-à-dire celles qui sont revêtues de leur pelage d'hiver, sont les plus estimées. La peau d'un renard noir se vend jusqu'à 1,000 roubles. Le renard des rochers ou des

glaces, plus connu sous le nom de *renard bleu*, dont la couleur est généralement d'un gris cendré, mais quelquefois bleuâtre, habite la zone glaciale, le Kamtchatka et les îles orientales. Les autres animaux que l'on chasse pour leur peau sont les hermines, les marmottes, l'écureuil. On estime beaucoup les écureuils de couleur argentée ou les *petits-gris* du pays des Téléoutes.

L'ours blanc ou l'ours polaire est la plus redoutable des bêtes féroces de la Sibérie. L'ours de terre ou brun y est aussi commun. La panthère se montre en Daourie, le lynx et le glouton habitent toute la Sibérie. L'élan est assez répandu dans les forêts, mais il ne passe pas le 65° degré. On le chasse au mois de mars, lorsque la superficie de la neige se fond; le chasseur y glisse sur ses grands patins de bois, mais l'élan perce la neige à chaque pas et s'y enfonce. Nous devons encore remarquer le *tahia*, autrement *takeia* ou cheval sauvage, dans les steppes d'Ichim; le *koulan* ou âne sauvage, connu aussi sous le nom d'*onagre*; le *dchighetaï*, espèce intermédiaire entre le cheval et l'âne; le daim, le cerf, le chevreuil, l'*antilope-saïga*, l'antilope à goître ou *antilope hydrophobe* de la Daourie, quelques sangliers sur les bords de l'Irtyche, l'animal porte-musc, et un grand nombre de castors, surtout au Kamtchatka.

La Sibérie possède encore divers petits animaux dignes de remarque, tels que le lièvre de Daourie, dont le pelage est gris mêlé de brun pâle; le lièvre de Mongolie, petit lagomys, répandu jusque dans les îles Aléoutiennes; le lièvre des montagnes, espèce de pika, qui fait des approvisionnements de foin; plusieurs espèces de rats et de souris, parmi lesquelles nous nommerons le *lemming*, qui émigre souvent en colonnes, se dirigeant toujours en ligne droite, sans qu'aucun obstacle interrompe sa marche, puisqu'il traverse aisément les plus grands fleuves et même des bras de mer. Les insectes tourmentent l'habitant et le voyageur; le moustique obscurcit l'air, et, malgré le froid, la punaise infecte les maisons; les blattes kakerlaks d'Asie, introduites par Kiakhta, se sont répandues jusqu'aux bords du Volga. Le pays abonde en excellent gibier ailé, tel que des canards et des oies sauvages, entre autres l'oie blanche et l'oie noire, des cygnes, des gelinottes, des bécasses, des perdrix. Parmi les oiseaux de passage, on distingue l'oie polaire et l'*anas glacialis*, dit canard de Terre-Neuve. La Sibérie orientale et le Kamtchatka possèdent une espèce d'oie qui vit sur la mer, et qui est quelquefois rejetée sur le rivage au nombre de plusieurs milliers. On y connaît aussi la mouette pygmée ou rieuse (*larus minutus*), et la mouette à longue queue (*larus parasiticus*).

La mer d'Okhotsk abonde en baleines dont la pêche procure de grands avantages par la vente des fanons et de l'huile. Il est à remarquer que les harengs entrent dans les rivières qui arrosent le gouvernement d'Irkoustk. On trouve beaucoup de saumons dans la Lena; on y pêche aussi en grande quantité deux espèces de poissons, le *chycale* et l'*omoul*; ce dernier poisson, large, gros et presque rond, avec une petite tête, remonte de l'océan Glacial dans tous les fleuves à fond pierreux, tels que l'Eniseï, la Lena, et autres à l'est, tandis qu'il n'entre point dans l'Obi, qui a le fond vaseux et terreux. Il en est de même de la truite blanche. L'Obi nourrit de très-gros éperlans, des essaims innombrables de sterlets, d'esturgeons, de saumons blancs, de brochets, de murènes et de lottes. Plusieurs de ces poissons remontent de la mer,

d'autres descendent des lacs et des ruisseaux ; ils sont presque tous obligés de quitter l'Obi aux approches de l'hiver, avant que les eaux de ce fleuve se soient corrompues sous la glace. Nous avons déjà parlé de cette putréfaction des eaux courantes sous la glace, et comme elle est produite par un sol marécageux, les eaux du fleuve restent bonnes près de l'embouchure des rivières qui viennent d'un sol pierreux. Les eaux un peu calcaires de l'Irtyche nourrissent d'excellents esturgeons. La plupart des fleuves de la Sibérie orientale abondent en saumons, omouls et truites.

La pêche sur la côte et entre les îles de l'océan Oriental est très-riche et très-remarquable. La mer, entre la Mandchourie, la Sibérie, le Kamtchatka et les îles Kouriles, est une véritable méditerranée ; la mer comprise entre l'Asie, l'Amérique et les îles Aléoutiennes, participe beaucoup à cette nature. Dans ces deux *régions ichthyologiques*, on voit des troupes innombrables de ces singuliers animaux qui tiennent le milieu entre les quadrupèdes et les poissons, tels que les baleines, les ours de mer, les loups de mer, les lamantins, les loutres de mer.

§ VII. POPULATIONS, MŒURS, LANGUES, ETC. — Les habitants de la Sibérie peuvent être subdivisés ainsi : 1° Russes ou colons européens ; 2° peuples de races tartare et mongole occupant la Sibérie méridionale, c'est-à-dire *Kirghiz*, *Kalmouks*, *Bouriates*, etc. ; 3° peuples de races mongole, tartare et finnoise occupant le milieu de la Sibérie, c'est-à-dire *Toungouses* au centre, *Iakoutes* à l'est, *Ostiaks* à l'ouest ; 4° peuples de race finnoise occupant tout le littoral depuis la mer Blanche jusqu'aux bouches de la Lena, c'est-à-dire *Samoyèdes*, *Koriaks*, etc.

Les Russes, Cosaques et autres colons d'Europe habitent surtout les villes et les postes militaires de la Sibérie ; ils descendent, les uns des soldats employés à la conquête de ce pays, les autres des criminels envoyés en exil ; à ces deux classes se sont réunis des aventuriers, des paysans déserteurs, des marchands ruinés qui ont cherché ici les moyens de rétablir leur fortune. On peut souvent reprocher, il est vrai, à ces divers colons leur ignorance, leur paresse et leur ivrognerie, mais les voyageurs vantent leur généreuse hospitalité. Ce furent les Suédois exilés en Sibérie par Pierre le Grand qui introduisirent dans cette contrée les arts et l'industrie de l'Europe. Ils fondèrent, en 1713, la première école à Tobolsk ; ils y enseignèrent l'allemand, le latin, le français, la géographie, la géométrie et le dessin. En 1801, Kotzebue y rencontra des gens qui s'occupaient des littératures russe, française et allemande ; il y vit jouer ses drames sur un théâtre public. D'un autre côté, les gouverneurs et les autres officiers civils et militaires ont apporté dans les villes de Sibérie les mœurs de Saint-Pétersbourg avec le luxe et l'ostentation russes. Mais le raffinement qui s'est introduit dans les mœurs des Sibériens n'a pu s'étendre aux petites villes et aux villages tristement épars au milieu de vastes forêts. Quelques cultivateurs, riches en troupeaux, ignorent presque l'usage de l'argent et mènent une vie patriarcale. Les chasseurs, errants dans les déserts, deviennent presque des sauvages. Le Cosaque, qui, à Tobolsk, à Irkoutsk, se voit confondu dans la populace, devient une sorte de monarque lorsque, envoyé au milieu des Samoyèdes ou des Ioukaghirs, il est chargé d'y recueillir le tribut et de maintenir l'ordre. Le nombre des Européens établis dans ce pays, et des *Sibériaks* ou descendants d'Européens, s'élève aujourd'hui à plus d'un demi-million. Le gouvernement russe déporte chaque année en Sibérie 10 à

12,000 individus, criminels, vagabonds, condamnés politiques. Il en meurt près de la moitié en moins de trois ans par la rigueur du climat. Une partie est employée aux travaux des mines, le reste à la culture et à la colonisation du pays. Les exilés étaient en 1840 au nombre de 135,000, dont 65,000 dans la Sibérie orientale et 70,000 dans la Sibérie occidentale; 11,000 étaient employés au lavage des fouilles aurifères.

Nous avons suffisamment parlé des Kirghiz. Quant aux Kalmouks, ils habitent les revers du petit Altaï, sur les bords de la Katoune, et paraissent être les descendants des guerriers de Djenghiz-Khan, qui, chassés de la Chine, se seraient réfugiés dans les montagnes. Ils sont nomades, presque entièrement sauvages et idolâtres, faibles et inoffensifs.

Les peuplades tartares sont très-nombreuses, mais très-disséminées, et sont peu considérables. Leur total ne donne pas une population de plus de 100,000 individus. Elles occupent la partie méridionale des gouvernements de Tobolsk, de Tomsk et d'Ieniseïsk. Les plus reculées vers l'est sont les *Biriouses*, les *Katchinzi* et les *Beltyres*; ces trois tribus, plus ou moins mélangées de sang mongolique, demeurent aux environs de l'Abakan, rivière qui se jette dans le haut Ieniseï. La plus nombreuse est celle des *Katchinzi*, qui passent pour les plus sales et les plus sauvages de tous les peuples nomades de la Sibérie; ils n'ont ni industrie ni commerce. On en compte 6,000 qui payent tribut à la Russie. Une tribu de *Téléoutes* ou *Telengoutes* habite aux environs de Kouznetzsk. Leur nombre est d'environ 500 mâles; ils payent un tribut en fourrures à la Russie. En descendant les rivières de *Tom* et de *Tchoulym*, nous trouvons deux peuplades tatars qui en ont porté le nom; elles ont été forcément converties au christianisme; mais aujourd'hui, laissées en liberté, elles se sont fait, d'après leurs idées, un bizarre mélange de rites chrétiens et païens. Parmi diverses autres tribus peu considérables, nous nommerons les *Abintzi*, dont le nom, dérivé du mot tatar *Abæ* (père), indique une tribu fort ancienne. Ils se divisent en plusieurs *aïmaks* ou tribus, bien qu'ils ne payent l'impôt que pour 100 arcs ou individus. Ils sont de la même race que les Téléoutes, et professent la même religion, c'est-à-dire le *chamanisme*¹. Leur industrie consiste à cultiver quelques champs, à élever des bestiaux, à chasser toutes sortes d'animaux, dont ils conservent la peau pour acquitter le tribut, et à exploiter le fer que recèlent leurs montagnes et qu'ils livrent en fonte aux Russes. Sur les deux rives de l'Irtyche nous trouvons les *Barabintzi*, qui vivent de la pêche et de leurs bestiaux dans la grande steppe de Baraba; quelques-uns sont mahométans, les autres païens. Ils forment sept tribus dont le total est d'environ 3,500 hommes, tributaires de la Russie. Adonnés à la vie pastorale, ils négligent l'agriculture. En été, ils campent sous des tentes faites en nattes; en hiver, ils rentrent dans les villages qu'ils ont momentanément abandonnés.

Les *Tatars d'Obi* habitent le long de la rive gauche de ce fleuve, jusqu'aux environs de Narym. Ceux de *Tobolsk* demeurent sur les deux rives du Tobol, depuis la frontière jusqu'à son embouchure. Autrefois la plus grande partie de la population de

¹ On comprend sous le nom de *chamanisme* les différents cultes idolâtres qui, dans l'Asie septentrionale et centrale, ne se rapportent à aucune des religions importantes de ces pays, et néanmoins leur ont emprunté quelques superstitions. Ces cultes diffèrent peu du fétichisme, et n'ont pour règle que la volonté des prêtres ou magiciens qu'on appelle *chamans*.

Tobolsk, de Tara et de Tomsk était composée de Tatars ; aujourd'hui ils y habitent seulement quelques quartiers particuliers, et leur nombre est tellement diminué dans ces villes, que celui des mâles ne s'élève pas à plus de 7,000. Les Tatars *Sagaitzi*, qui habitent entre les monts Kouznetzsk et l'Abakan dans le gouvernement d'Ieniseïsk, sont nomades et professent le chamanisme. Un très-petit nombre se livre à l'agriculture. Riches en bétail, ils s'établissent en été dans les montagnes, et en hiver dans les steppes qui bordent l'Abakan. Bien qu'ils soient plus nombreux, ils ne payent le tribut de trois roubles par flèche ou par homme armé que pour 150 hommes. Les Tatars *Sayanisk*, nomades comme les précédents et habitant le même gouvernement, passent aussi l'été dans les montagnes et l'hiver dans les plaines, sous des tentes en feutre. Ils se partagent en plusieurs *aimaks* ou tribus. Adroits à la chasse, ils s'y livrent avec ardeur. Quelques-uns exploitent le fer dans les montagnes et font le métier de forgeron. Leur principale richesse consiste en chevaux et en bétail. Une partie de ces Tatars a embrassé le christianisme, et l'autre est livrée au chamanisme. Les Tatars *Tchari*, aux environs de Tomsk, passent pour excellents agriculteurs ; ils forment 7 à 800 familles qui ont pour la plupart conservé le mahométisme. Les *Touralinzi*, les plus civilisés de tous les Tatars de la Sibérie, habitent les villes et villages situés sur les bords de la Toura, depuis les montagnes jusque vers le Tobol.

Les Tatars sont, en général, d'une constitution robuste et vigoureuse : leur manière simple de vivre, leur frugalité et leur propreté les garantissent de la plupart des maladies contagieuses et malignes, excepté de la petite vérole, qui de temps à autre exerce parmi eux d'effroyables ravages.

Les tribus mongoles qui vivent sous la domination russe sont en très-petit nombre ; on les rencontre aux environs de Kiakhta et de Selenghinsk. Les plus remarquables, les *Bouriaïtes*, habitent les environs du Baïkal, ainsi que les rives de l'Angara et de la TOUNGouska, et s'étendent au sud jusqu'à la frontière chinoise, à l'ouest et au nord jusqu'aux bords du Ieniseï et de l'Angara. Pavlovski, dans sa *Géographie de l'empire russe*, portait en 1831 leur nombre au delà de 152,000, tant nomades que sédentaires. Les Bouriaïtes ressemblent extérieurement aux Kalmouks ; de taille moyenne, mais d'un tempérament robuste, ils ont le visage large et arrondi, les pommettes saillantes, le nez aplati, le teint jaune, les yeux noirs et étroits, surmontés de sourcils fins et élevés. Ils se rasent la tête, à l'exception d'une touffe de cheveux qu'ils laissent croître sur le derrière du crâne, et qu'ils tressent avec soin ; en outre, ils s'épilent la barbe et ne conservent qu'une barbeche. Naturellement bons et hospitaliers, ils ont néanmoins une curiosité inquiète et obséquieuse qui fatigue les étrangers. Ils ont deux passions dominantes : les courses de chevaux, qui sont pour eux l'occasion de paris souvent très-considérables, et l'araki, liqueur qui provient du lait aigri et dont les deux sexes font un usage immodéré. Fort sales du reste, comme tous les peuples sibériens, les Bouriaïtes passent une grande partie de leur existence dans l'oisiveté la plus complète, soumis au taïtcha ou chef de la tribu, qui a pour mission de maintenir l'ordre, juger les différends et faire rentrer l'impôt sous la surveillance d'un commissaire russe, qui n'est souvent qu'un simple Cosaque. Quant à leur langue, c'est un dialecte mongol très-rude, et rendu inintelligible par de fréquentes transpositions et mutations de consonnes. Les Bouriaïtes des environs du lac Baïkal possèdent

de grands troupeaux de chevaux, de chameaux, bœufs, moutons et chèvres. Ils font en outre un commerce assez actif, portant à Kiakhtha des peaux de moutons et de chèvres, du beurre, du suif, de la viande gelée en hiver, et rapportant de la Chine quelques produits, comme tissus de coton et de soie, thé en briques, thé en feuilles, etc.

Les *Toungouses* ont une origine commune avec les Mandchoux. Pasteurs et partant nomades, ils couvrent de leurs habitations mobiles presque le tiers de la Sibérie, principalement les régions septentrionales. On les rencontre çà et là, occupant de petits groupes de 7 à 8 tentes ou iourtes dont la construction est aussi simple que rapide. Pour établir une de ces demeures, on commence par tracer une circonférence sur le sol, puis on plante aux différents points de cette ligne une série de piquets tous également inclinés, de manière qu'ils viennent se rencontrer par l'autre extrémité. Leur ensemble forme ainsi une surface conique qui constitue la charpente de l'habitation. On recouvre ensuite ces pieux, soit avec des peaux de rennes taillées de façon à les rendre imperméables, soit, quand il y a nécessité absolue, avec de l'écorce d'arbre. Dans tous les cas, une ouverture est pratiquée au sommet de l'ourte, afin de livrer passage à la fumée. Le *Toungouse* est de taille moyenne; il est en outre souple et agile, quoique trapu. Son visage, arrondi, se rapproche beaucoup de celui du Kalmouk; mais il a des cheveux lisses et noirs, qu'il réunit derrière sa tête en une longue tresse. L'ouïe et la vue sont chez lui d'une finesse et d'une délicatesse incroyables. Ces nomades sont très-intelligents; ils ont une mémoire locale très-développée; ils connaissent chaque arbre, chaque rocher de leur district, et peuvent indiquer une route d'une centaine de milles par la description des caractères physiques les plus minutieux qui distinguent une localité. Leur costume consiste en une espèce de casaque ou de surtout en peau de renne ou de chamois non tannée et ornée d'une profusion de verroteries, de bandes de drap, de crins de cheval. Ils portent en outre des pantalons fort courts qui recouvrent de larges bas, le tout en peau de renne. Leurs chaussures sont des sandales dont les épaisses semelles sont fixées autour de la jambe par de fortes lanières. Enfin leurs armes sont l'arc et la flèche; cependant quelques-uns ont adopté le fusil. De tous les nomades de la Sibérie, ce sont les plus aptes à la civilisation; ils ont l'esprit ouvert, et par la douceur de leurs mœurs primitives ils ont acquis toutes les sympathies des Russes.

Leurs animaux domestiques sont le bœuf, le mouton, le cheval et le chameau. Chez les *Toungouses* du nord, ces deux derniers animaux sont remplacés par le renne et le chien. Tandis que les hommes vont à la chasse ou à la pêche, et que d'autres plus laborieux font le métier de forgeron ou fabriquent des selles, des brides, des arcs et des flèches, les femmes se livrent aux travaux les plus rudes: ce sont elles qui prennent soin du bétail, qui préparent les peaux d'animaux, qui travaillent le feutre et font les vêtements de toute la famille. La polygamie est en usage chez les *Toungouses*. Le mariage n'est pour eux qu'un marché par lequel on donne au chef de la famille un certain prix pour avoir une de ses filles. Les morts sont revêtus de leurs plus beaux habits et enterrés avec leurs armes, une selle et une bride, la tête tournée vers l'occident. On tue sur la tombe du défunt son cheval favori, et l'on suspend au-dessus du tombeau la peau, la tête et les jambes de l'animal. La langue *toungouse* est, suivant quelques

auteurs, un dialecte du mandchou, mêlé de quelques mots mongols qui désignent principalement les objets relatifs à la civilisation.

Les Tougouses des environs de Nertchinsk sont braves, robustes, bons cavaliers et excellents archers; ceux des bords de la basse Tougouska sont pauvres comme les Samoyèdes leurs voisins; enfin ceux des rives de la Lena, appelés *Oleniens*, vivent de leurs rennes, de la pêche et de la chasse. Les Tougouses qui habitent en deçà du lac Baïkal ont répugné jusqu'à ce jour à embrasser le christianisme : très-peu se sont fait baptiser. Autrefois ils étaient tous sectateurs du chamanisme, mais aujourd'hui la plupart d'entre eux ont adopté un mélange de superstitions et de pratiques principalement empruntées au culte bouddhique. Ils reconnaissent pour chef spirituel le Dalaï-lama, et après lui le *Goughen*, qui réside en Mongolie; ils ont des lamas particuliers, et leur principale divinité se nomme *Boa*. Ils ont encore pris au lamanisme la croyance de la transmigration des âmes et celle des récompenses et des peines après la mort. Les Tougouses qui habitent au delà du lac Baïkal diffèrent sous quelques rapports des tribus situées à l'occident de ce lac; plusieurs ont embrassé le christianisme; il y a même des villages entièrement composés de chrétiens.

Jetons maintenant un coup d'œil sur les peuples qui ne sont ni turcs, ni mongols, ou qui paraissent provenir du mélange de ces deux races. Les *Iakoutes*, qui dominent dans la province d'Iakoutsk sur les bords de la Lena, et plus au nord que les Tougouses, paraissent être des Turcs dégénérés qui se sont soustraits à la domination des Mongols en se transportant dans ces contrées éloignées. Leurs traits, leur teint noirâtre, décèlent plus que leur idiome un mélange avec la nation mongole : leur langue est même un dialecte du mandchou. Les hommes sont robustes, et les femmes souvent belles. Ils se nourrissent des produits de la chasse et de la pêche. Contre l'usage des peuples leurs voisins, ils portent les cheveux longs et les habits courts et ouverts. En malpropreté, ils paraissent ne le céder à aucun autre. Leur principale vertu est l'hospitalité. Ils sont moins intelligents que les Tougouses, mais leurs mœurs sont aussi douces; ils sont actifs, industrieux, braves, loyaux, et ils avancent très-rapidement dans la civilisation. La polygamie a disparu des populations nomades, qui sont encore idolâtres; quant aux Iakoutes des villes, ils sont à moitié russes et presque tous chrétiens. D'après des renseignements qui paraissent être exacts, le nombre des Iakoutes mâles est d'environ 66,000.

Au pied des monts Ourals du nord et sur le bas Obi, nous trouvons quelques tribus d'origine finnoise, et peut-être venues de l'Europe. Les *Vogouls*, jadis très-nombreux, ne forment aujourd'hui qu'une population d'environ 12,000 âmes, dispersée en Europe et en Asie. Dans la Sibérie, ils occupent les hautes vallées des monts Ourals, et s'étendent sur la rive gauche de l'Obi, entre Tobol et Bérézof. La plupart ont embrassé le christianisme, mais ils n'ont pas abandonné tout à fait leurs anciennes superstitions ni leur vie nomade. Ils placent toujours leurs demeures dans les forêts, et quelquefois sur le bord des rivières poissonneuses; chaque cabane est ordinairement isolée; quelquefois ils en réunissent deux ou quatre, rarement cinq; mais ces groupes sont toujours à une grande distance les uns des autres. Avant leur conversion au christianisme, ils mangeaient non-seulement tous les animaux qu'ils tuaient à la chasse, mais même des charognes. Aujourd'hui, ils s'abstiennent de

viandes corrompues, et ne se nourrissent de loups, de renards, d'ours, d'écureuils, que lorsqu'ils sont pressés par la faim. Ils vivent dans une parfaite égalité : il n'y a chez eux ni noblesse ni chefs ; seulement ils élisent chaque année un *sotnik* ou centenaire, dont l'autorité se borne à recueillir le tribut et à le porter à Tcherdine. La communauté de biens la plus fraternelle règne au milieu d'eux. Celui qui n'a plus de vivres s'empresse d'aller sans scrupule à la iourte dont le propriétaire a été plus heureux à la chasse, et l'aide à en consommer une partie. Ils souffrent souvent de la disette, sont gloutons et grands buveurs, et mènent une vie très-misérable. Ils sont d'ailleurs d'un caractère doux, d'une adresse et d'une agilité remarquables à tous les exercices du corps ; ils ont le coup d'œil si juste, ils sont si légers à la course, que, sans autre arme que l'arc, dès qu'ils ont trouvé la trace d'un animal, ils l'atteignent infailliblement. Leur physionomie diffère complètement de celle des Russes, et rappelle celle des autres peuples sauvages de l'Asie. Quelques-uns ressemblent aux Kalmouks, d'autres aux Votiaks et aux Permiens, et leur langue offre une grande quantité de mots qui ont de l'analogie avec celle de ces peuples. Ils sont d'une taille médiocre, et ont en général les cheveux noirs ou d'un brun rougeâtre avec peu de barbe. Les hommes sont vêtus comme les paysans russes ; les femmes sont habillées à peu près comme les Votiaks ; mais quelques-unes ont adopté le *saraphan*, ancien habit des femmes russes, qui consiste en une robe étroite d'une seule pièce, descendant jusqu'aux talons, avec des ouvertures pour passer les bras, mais point de manches, et boutonnée par devant.

Les *Ostiaks*, qui sont également de race finnoise, forment une des tribus les plus nombreuses de la Sibérie ; on en compte 50,000 individus mâles. Avant qu'ils subissent le joug de la Russie, ils étaient gouvernés par des princes de leur nation : c'est parmi leurs descendants que l'on prend encore les chefs des tribus. Ce peuple habite à l'est des Vogouls, depuis Sourgout jusque vers Bérézof et Obdorsk. Tout porte à croire que c'est de leur pays que sont sortis les Huns. Les Ostiaks sont petits et faibles ; aucun trait caractéristique ne distingue leur physionomie ; leur chevelure est communément rougeâtre ou d'un blond doré. Leur habillement étroit est fait de peaux et de fourrures. Les hommes se font une marque dans la peau, et c'est par ce signe qu'ils sont désignés sur le registre qui sert à inscrire les tributaires ; les femmes se cousent des figures au dos des mains, sur l'avant-bras et le devant de la jambe. Elles portent des robes en fourrures ouvertes par devant, et dont les côtés rabattus l'un sur l'autre sont fixés par de petites courroies. Leurs cheveux, attachés avec une banderlette, tombent en deux longues tresses sur le dos. Les filles se distinguent par une couronne garnie de petites plaques de métal d'où pendent jusqu'au-dessous des reins de larges bandes de drap fixées ensemble par un ruban qui les traverse. Les cabanes d'été sont d'une forme pyramidale ; celles d'hiver sont carrées et construites en charpente. Essentiellement pêcheurs, les Ostiaks font cependant en hiver de grandes expéditions de chasse. Les riches ont des troupeaux de rennes. Rien n'est malpropre et dégoûtant comme leur extérieur et leur manière de vivre. Jamais ils ne se lavent, et ils sont couverts de vermine. Cependant ils jouissent d'une bonne santé ; leur vie se termine ordinairement par des maladies chroniques, scorbutiques, nerveuses. Les Ostiaks sont encore païens ; lorsqu'ils doivent prêter serment à un nouvel empereur,

on les fait mettre à genoux devant une peau d'ours ou devant une hache qui a servi à tuer un de ces animaux. On présente à chaque Ostiak une bouchée de pain sur la pointe d'un couteau, en lui faisant prêter le serment conçu dans ces termes : « Si, dans le cours de ma vie, je deviens infidèle à mon tzar, si je ne paye pas mon tribut, si je déserte mon canton, etc., puisse un ours me dévorer ! puisse ce morceau de pain que je mange m'étouffer, cette hache me couper la tête, et ce couteau me percer le cœur ! » L'ours jouit parmi eux d'une vénération religieuse ; ils font des sacrifices avant d'aller à la chasse de cet animal ; après en avoir tué un, ils célèbrent sa mémoire par une fête expiatoire et par des chants adressés à ses mânes. On a souvent cherché à introduire le christianisme chez les Ostiaks ; plusieurs ont été baptisés, mais aucun ne s'est converti. Ces peuples se réunissent en groupes ou *racas* composées de plusieurs familles, lesquelles forment une grande communauté où chacun partage fraternellement le butin de la journée, le produit de la chasse ou de la pêche. Ce communisme naïf, dit un voyageur ¹, tempéré par la douceur naturelle à ces tribus, est pratiqué d'une façon si régulière que jamais aucune querelle n'y fait couler le sang. Au reste, chaque race a son chef ou *storchina*, chargé de maintenir l'ordre et de rendre la justice, et plusieurs *racas* établies sur des territoires rapprochés reconnaissent un chef qu'ils appellent *prince*. La Russie elle-même a consacré leurs droits. Les *princes* des Ostiaks d'Obdorsk et de Kunoal montrent un diplôme de Catherine II qui les autorise à garder ce titre. Ce sont eux qui jugent en dernier ressort les procès, empêchent les hostilités entre les races, distribuent les territoires pour la pêche et la chasse, etc. Chaque race a ses dieux et son culte. Ces dieux, placés dans une des huttes de la tribu, sont adorés par les familles avec des sacrifices et autres cérémonies. Celui à qui est confié la garde de cette hutte sacrée, à la fois prêtre, prophète et médecin, est presque considéré lui-même comme une divinité. Il est surtout sorcier. Au-dessus de toutes ces divinités particulières, il y a le dieu supérieur, *Turum*, qui gouverne le monde ². Leur langue renferme un grand nombre de mots vogoules et samoyèdes.

Les peuples que nous allons passer en revue parlent une langue qui offre plus ou moins de rapports avec celles de différentes nations de l'Asie centrale et occidentale et même de l'Europe. Sous ce point de vue, on peut les grouper ensemble.

Les *Samoyèdes* occupent une immense étendue de terre couverte de bruyères et de marais ; ils sont bornés en Europe par le fleuve Mezen, à environ 40 degrés de longitude est, et en Asie ils vont jusqu'à l'Olenek, près de la Lena, et presque sous le 115° méridien à l'est : c'est une ligne de 8,000 kilomètres de long sur 4 à 800 de large. Ils se partagent en trois branches qui parlent chacune un dialecte différent de la même langue : ce sont les *Tisia-Igholeï*, qui vivent tous en Europe ; les *Vanoïta*, qui habitent les bords du Mezen et de la Petchora, en Europe, et les rives du bas Obi, en Asie ; et les *Khirioutchi* ou *Karatcheya*, fixés dans le gouvernement de Tobolsk. Ces peuples, comme les Vogouls, ignorent leur origine, mais ils paraissent être sortis de régions plus méridionales. La taille ordinaire des Samoyèdes est de 4 à 5 pieds ; ils sont communément accroupis et ont les jambes très-courtes ; une tête grosse et

¹ Castrén, *Voyage dans le nord de l'Asie*.

² *Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} septembre 1855.

plate offre un nez écrasé, la partie inférieure du visage très-saillante, une bouche très-grande, ainsi que les oreilles, un menton peu barbu; le tout animé par deux petits yeux noirs très-fendus. Ils réunissent à ces traits une peau olivâtre et luisante de graisse, des cheveux noirs et hérissés, qu'ils arrangent soigneusement, quoiqu'ils en aient très-peu. Les femmes ont de la souplesse dans la taille, de la douceur dans les traits; elles parviennent de très-bonne heure à l'âge de puberté. La plupart des filles peuvent devenir mères à onze ou douze ans, mais les mariages sont peu féconds; ils cessent de l'être avant que les femmes aient atteint leur trentième année. Ces peuples, qu'on pourrait appeler les Hottentots du Nord, ne se servent de leurs rennes domestiques que pour les atteler à des traîneaux; ils se nourrissent de rennes sauvages. Aussi malpropres que les Ostiaks, ils sont plus riches et mieux habillés. Un Samoyède opulent possède 1,000 à 2,000 rennes; celui qui n'en a que 500 à 700 passe pour aisé; celui qui n'en a que 30 est pauvre, et souvent il est obligé de se mettre au service des riches. Ces peuples sont les plus stupides, les plus sauvages, les plus brutaux de toute la Sibérie. Ils sont presque perpétuellement ivres. Ils n'ont d'autre culte qu'un fétichisme grossier; une pierre ou un morceau de bois est l'objet de leur adoration ou plutôt de leur attention superstitieuse. Cependant ils reconnaissent un dieu appelé *Noum*, qui gouverne l'univers et a sous ses ordres des divinités inférieures qu'ils nomment *tadeptzies*. Ils évitent avec soin de prononcer le nom des morts. Leurs prêtres, appelés *tadibetz*, magiciens ou jongleurs adroits, s'enfoncent un couteau dans le corps sans se blesser; en jouant le rôle d'inspirés, plusieurs d'entre eux deviennent réellement frénétiques; on voit de ces sorciers qui, au moindre attouchement ou regard, entrent dans une espèce de rage, se roulent par terre, poussent des hurlements et s'arment de tout ce qu'ils trouvent sous la main pour assommer les assistants. Des Russes accoutumés à voir des peuples sauvages ont trouvé que ces magiciens leur inspiraient de l'effroi. Les femmes samoyèdes sont extrêmement malheureuses et méprisées. Les amusements de ce peuple errant consistent en danses cadencées, qu'il accompagne d'un chant nasillard, et dans la lutte et la course. Ses diverses tribus ne s'élèvent pas en tout à plus de 20,000 individus, dont 6 à 7,000 dans la Sibérie. Placés hors de la route des conquérants, ils ont conservé intacte leur langue, qui ne ressemble à aucune autre.

D'autres peuplades samoyèdes, nommées *Tavghi*, habitent entre l'Ieniseï et l'Anabara jusqu'à l'extrémité la plus septentrionale de l'Asie, c'est-à-dire jusqu'au cap Severo-Vostotchnoï. Une peuplade improprement appelée les *Ostiaks du Taz*, parce qu'elle demeure sur les bords de cette rivière, est réellement samoyède. Il en est de même des *Ostiaks de Narym*, du *Ket* et du *Tim*, avec cette seule différence que ces trois peuplades parlent trois dialectes particuliers du samoyède. Les *Laak Ostiaks*, qui demeurent sur le golfe d'Obi à l'est du fleuve, les *Karasses* à l'est des Samoyèdes de Touroukhansk, et les *Ostiaks du Ieniseï*, sont aussi des Samoyèdes.

Les *Ioukaghirs* habitent les montagnes où l'Indighirka et la Kovima prennent leurs sources, et s'étendent dans le bassin de ces deux rivières, entre les Koriaïkes et les Iakoutes. Ils sont au nombre de 500 familles, tous baptisés, mais conservant plusieurs superstitions du chamanisme. Ils vivent de la chasse et de leurs rennes, habitent leurs villages pendant les rigueurs de l'hiver, passent les mois de juin et de juillet à la

pêche, et le reste de l'année à la chasse. Ils s'habillent comme les Russes qui vivent dans leur voisinage. On ne sait s'il faut les compter parmi les Samoyèdes ou parmi les *Iakoutes*, ou les joindre aux tribus suivantes. Leur langue est une de celles qui offrent le moins d'analogie avec celles des autres peuples de l'Asie septentrionale et centrale.

Les *Koriaïkes* se divisent par le langage en trois ou quatre peuples différents, bien qu'ils se ressemblent par les caractères physiques. Les *Koriaïkes* proprement dits demeurent dans la baie de *Penjinskaïa*, sur les deux rives de la *Pinjina*; d'autres, ayant un idiome différent, demeurent sur la *Kolyma* et au nord-est de cette rivière : ce sont ceux-ci qui ont été appelés *Tchouktchis*; enfin d'autres *Koriaïkes* se trouvent au *Kamtchatka*. Un mot sur ceux qu'on nomme improprement *Tchouktchis* donnera une idée du peuple *koriaïke* et de la langue qu'il parle. Les *Tchouktchis* occupent l'extrémité orientale de l'Asie, à l'est des *Ioukaghirs* et au nord des *Koriaïkes*. Ils sont au plus composés d'environ 1,000 familles, qui se trouvent généralement établies dans de petits camps situés près des rivières. Leurs tentes, de figure carrée, consistent en quatre perches qui supportent des peaux de rennes et qui forment un toit. Devant chaque tente, des lances et des flèches fixées dans la neige sont destinées à repousser les attaques subites des *Koriaïkes*, qui, bien que de la même race, leur font souvent une guerre perfide. Dans le milieu est un poêle, et leur lit consiste en petites branches d'arbre étendues sur la neige et couvertes de peaux de bêtes sauvages. Leurs habitations sont sales et leur nourriture dégoûtante. L'habillement des femmes consiste seulement en une peau de bête fauve suspendue à leur cou. Les *Tchouktchis* ont de gros traits, mais ils n'ont pas le nez plat ni les petits yeux creux des *Kamtchadales*. Habiles à la fronde, ils montrent beaucoup de courage et d'adresse dans la pêche des baleines, qu'ils font à la manière des Européens.

Les *Kamtchadales* se donnent le nom de *Itelmenes*; leur langue se partage en quatre dialectes : celui des habitants des bords du *Tighil*; celui de la partie moyenne du *Kamtchatka*; celui des *Oukeh*, peuplades plus au sud, et enfin celui de l'extrémité méridionale de la péninsule. Ce peuple, dont le nombre diminue tellement qu'il est probable qu'on verra sous peu la tribu entière éteinte, puisque déjà il ne se compose plus que de 3,000 individus, appartient à une race de petite taille, ayant les épaules fortes, les jambes courtes, la tête grosse, le visage long et plat, de petits yeux, les lèvres minces, peu de barbe et de cheveux. Les femmes ont la peau fine, mais brune, les mains et les pieds très-petits, et la taille passablement proportionnée. Les *Kamtchadales* sont sujets à peu de maladies; mais la petite vérole, semblable à la peste, enlève des générations entières. Ils mangent du caviar, du poisson pourri, de la viande séchée et fumée, et boivent avec une sorte de délice de la graisse de phoque et de l'huile de baleine. Les *Kamtchadales* qui habitent dans le midi ont leurs *isbas* ou *bala-gans*, c'est-à-dire leurs cabanes d'hiver et d'été, élevées sur des tréteaux de 12 à 13 pieds de hauteur, afin de pouvoir y faire sécher leur poisson, qui est presque leur seule nourriture. Ils portent sur la peau une chemise de coton, avec des pantalons larges de peau de daim. Leurs bottes sont de cuir tanné, et leur bonnet est en fourrure. Au lieu de rennes, ils se servent, pour traîner leurs légers chariots, de chiens assez semblables aux chiens de bergers. Dans le nord du *Kamtchatka*, les cabanes sont creusées sous terre.

§ VIII. DESCRIPTION DES VILLES. — SIBÉRIE OCCIDENTALE. — La Sibérie occidentale comprend : les gouvernements de Tobolsk et de Tomsk, le premier renfermant une superficie de 82,000 lieues carrées et une population de 900,000 habitants; le deuxième, qui se subdivise en province d'Osmk et gouvernement de Tomsk, renfermant une superficie de 75,000 lieues carrées et une population de 600,000 habitants. — La Sibérie orientale comprend les gouvernements d'Ieniseïsk, d'Irkoutsk et d'Iakoutsk, le premier ayant 220,000 lieues carrées et 280,000 habitants, le deuxième 65,000 lieues carrées et 900,000 habitants, le troisième 180,000 lieues carrées et 230,000 habitants. Elle comprend encore les districts d'Okhotsk et du Kamtchatka, le premier ayant 23,000 lieues carrées et 12,000 habitants, le deuxième 25,000 lieues carrées et 8,000 habitants. Le total de la superficie de la Sibérie est ainsi de 670,000 lieues carrées, et celui de la population de 2,930,000 habitants, ce qui donne à peine 4 habitants par lieue carrée.

Nous allons décrire successivement ces diverses provinces, mais auparavant nous devons faire remarquer que les deux gouvernements européens d'Orembourg et de Perm s'étendent jusque sur les dernières pentes du versant oriental des monts Ourals, de sorte que, les limites de la géographie naturelle ne s'accordent point à l'égard de ces deux gouvernements avec les limites administratives; nous devons donc commencer la description de la Sibérie par les portions de ces deux gouvernements qui appartiennent à la Russie d'Asie.

Dans celui d'*Orembourg*, qui, relativement à son étendue, n'occupe qu'une petite superficie en Asie, nous avons, en décrivant l'Europe, parlé des villes asiatiques les plus importantes, Troïtsk et Tcheliabinsk; il ne nous reste qu'à mentionner la petite forteresse d'*Ozernaïa* sur la rive gauche du Tobol, où l'on compte 2 ou 300 maisons.

Plus d'un tiers du gouvernement de *Perm* appartient à l'Asie; sur le versant oriental des monts Ourals s'étendent du nord au sud cinq districts importants : ceux de *Verkhotourié*, d'*Irbite*, de *Kamouichlof*, de *Chadrinsk* et d'*Iekaterinebourg*. Le district de *Verkhotourié*, riche de ses mines de fer et de cuivre, de ses usines et de ses sables aurifères, a pour chef-lieu une ville d'environ 500 maisons, *Verkhotourié*, sur la rive gauche de la Toura; l'église principale s'élève sur le rocher de la Trinité, que domine aussi un vieux fort qui tombe en ruines. Hors de l'enceinte de la ville se trouve un couvent de moines. Cette cité fut fondée en 1598 par les ordres du tzar Fedor Ivanovitch. Le district d'*Irbite*, qui possède aussi de grandes richesses minérales et une population considérable, puisqu'on l'évalue à 95,000 âmes, a pour chef-lieu, sur une rivière du même nom, la petite ville d'*Irbite*, dont l'enceinte en palissades renferme un millier d'habitants; elle est célèbre par une foire qui s'y tient tous les ans vers le milieu de février, et où il se fait des affaires pour plusieurs millions de francs. *Alapaevsk*, à 80 kilomètres au nord-ouest d'*Irbite*, renferme des usines et une population plus importante que celle du chef-lieu. *Kamouichlof*, ville bâtie en bois et peuplée d'environ 3,000 âmes, est le chef-lieu d'un district où l'on trouve des mines de cuivre et de fer, des usines, de belles prairies, des champs fertiles et une population de plus de 60,000 âmes. *Chadrinsk*, sur la rive gauche de l'Iset, est entourée de palissades et renferme plusieurs fabriques, des tanneries et près de 2,000 habitants. Le territoire qui forme son district est parsemé de lacs dans sa partie occidentale; le reste comprend quelques terrains fertiles en grains et une population de plus de 85,000 âmes.

Mais, dans ces régions où les habitants sont disséminés, *Iekaterinebourg* peut passer pour une ville importante et jolie; 6 à 7,000 habitants forment sa population, sans compter celle des faubourgs. Elle a été fondée en 1723. Elle est fortifiée, et renferme 5 églises, une douane et un arsenal. L'un de ses principaux édifices est la fonderie, où siège le conseil des mines de toute la contrée; on y frappe annuellement pour plus de 3 millions de francs de monnaie de cuivre, on y opère le lavage des sables aurifères de l'Iset, et l'on y fond en cuivre et en fer une grande quantité de figures de saints et d'autres objets. Cet établissement, remarquable par l'importance des machines, l'est encore par sa collection minéralogique, sa bibliothèque et son laboratoire de chimie. Le district d'Iekaterinebourg, riche en forêts et entrecoupé de lacs, abonde en mines de différents métaux, en roches et en substances minérales plus ou moins précieuses. On y relègue un grand nombre d'exilés, et sa population est évaluée à plus de 62,000 âmes.

Le gouvernement de *Tobolsk*, borné au nord par l'océan Glacial, s'étend sur les bords de l'Obi, de l'Irtyche et du Tobol; nous en commencerons la description par le district ou arrondissement de *Tobolsk*, situé sur le confluent de ces trois rivières, au milieu d'une plaine immense, coupée seulement de quelques falaises. Le climat, quoique très-rude, admet en été des chaleurs considérables : il n'est pas rare d'y voir le thermomètre de Réaumur s'élever à 26 ou 28 degrés, et les orages s'y font sentir fréquemment. Autant les chaleurs sont insupportables en été, autant le froid l'est en hiver, et le thermomètre descend souvent à 40 degrés au-dessous de zéro. L'arbre à pois de Sibérie, le bouleau et surtout la bourdaine sont les arbres favoris des habitants de Tobolsk. On y trouve encore quelques buissons de groseilles rouges et vertes, mais on n'y voit pas un seul arbre fruitier. Toute espèce de blé y réussit; l'herbe y est épaisse et succulente; le sol, partout formé d'une terre noire et légère, n'exige jamais d'engrais.

Tobolsk, située sur la rive gauche de l'Irtyche et vis-à-vis l'embouchure du Tobol, dont elle tire son nom, est considérée comme la capitale de toute la Sibérie : c'est la résidence d'un gouverneur et d'un archevêque. La ville haute est de 70 mètres plus élevée que la basse; elles communiquent entre elles par des degrés qui sont au nombre de 290. De nombreux dômes et clochers donnent à cette ville un aspect magnifique à une certaine distance. Les édifices principaux sont le *Kreml* ou citadelle, la bourse et le palais archiépiscopal. Il y a 18 églises. Les rues sont larges, alignées et planchées en poutres; les maisons, quoique jolies, ne sont pour la plupart qu'en bois; la population, accrue par un commerce florissant, s'élève de 20 à 25,000 habitants, dont un cinquième se compose de Tatars. Tobolsk possède un théâtre, une imprimerie, un séminaire, un gymnase, des écoles d'enseignement mutuel, un hospice d'enfants trouvés et plusieurs autres établissements de charité. L'Irtyche et le Tobol inondent quelquefois les environs de cette ville à 40 kilomètres à la ronde : alors on n'y peut entrer que par eau, et les rues sont couvertes de barques.

A 16 kilomètres de Tobolsk était *Isker* ou *Sibir*, la capitale des Tatars pendant leur domination en Sibérie. A peine en trouve-t-on aujourd'hui quelques faibles ruines.

Le gouvernement de Tobolsk occupe une superficie de 82,000 lieues carrées, c'est-à-dire qu'il égale en grandeur trois fois celle de toute la France. L'arrondissement de

Bérézof, qui s'étend jusqu'aux golfes de Kara, d'Obi et de Taz, en occupe le tiers ; ainsi il est un peu plus grand que la France entière ; mais sa population est tellement faible que, comparée à celle de la France, elle est comme 1 à 1,415. Au nord il comprend une presque île couverte de lacs et de marais, baignée à l'ouest par les eaux du golfe de Kara, dont la longueur est d'environ 600 kilomètres, et à l'est par le golfe d'Obi, qui en a 640 de longueur. La partie septentrionale de l'arrondissement de Bérézof présente un sol pierreux et marécageux ; des collines de grès s'élèvent sur les bords de l'Obi ; la nature, avare de ses dons, y laisse partout de vastes solitudes couvertes d'une végétation appauvrie. Vers le 65° parallèle, le sol n'y produit plus d'arbres ; l'air y est presque toujours chargé de brouillards ; le ciel y est continuellement couvert de nuages ; l'été n'y dure que depuis le 15 juin jusque vers le 15 juillet ; mais pendant cet espace de temps la chaleur devient excessive, et le thermomètre de Réaumur s'y élève jusqu'à 23 et 26 degrés, bien que la terre ne puisse s'y dégeler. Sous le 64° degré de latitude, les gelées commencent à la fin d'août, et les glaces de l'Obi ne se brisent jamais avant la fin de mai. La partie méridionale est boisée ; sur les bords de l'Obi croissent plusieurs espèces de pins, le bouleau, l'érable et le peuplier noir ; l'aune et diverses autres espèces d'arbrisseaux s'élèvent çà et là au milieu des prairies. Sur ce sol glacé, le petit nombre de chevaux et de bestiaux que les Russes y ont naturalisés s'y nourrissent avec peine, et les Ostiaks n'ont que des chiens et des rennes. Mais les animaux sauvages et le gibier y abondent : ce sont des ours, des élans, des rennes, des castors, des loutres, des renards, des écureuils, des oies blanches et grises, des canards, des grues, des coqs de bruyère, des perdrix, etc. La contrée située vers l'embouchure de l'Obi, appelée *Obdori*, est un pays encore plus triste. A peine la terre dégèle-t-elle de 50 centimètres, même pendant les longs jours d'été ; on n'y voit que des marais où croissent des joncs de toute espèce, mêlés de petits buissons de saule rampant et de bouleau nain à grandes feuilles, de cistes des marais, de l'andromède et de l'arbousier des Alpes. Sur les montagnes Ouraliennes peu élevées, des mélèzes hauts de 2 mètres, des buissons d'aunes et de saules, forment quelquefois des espaliers très-touffus. Sur les bords de la mer, on ne rencontre guère que la ronce du Nord et la ronce des marais.

On compte dans le district de Bérézof 23,000 habitants, presque généralement composés d'Ostiaks et de Samoyèdes répartis entre 19 cantons, formant 12 villages, 12 bourgs et 3 villes, et 2,500 tentes soumises au tribut. *Bérézof*, le chef-lieu, sur la rive gauche de l'Obi, date des premiers temps de la conquête de la Sibérie. Ce n'était d'abord qu'une simple forteresse en bois ou *ostrog*, destinée à protéger les conquérants contre les peuplades voisines. Peu à peu des constructions nouvelles s'y sont élevées, et en 1850 Bérézof occupait trois collines élevées et renfermait 150 maisons toutes en bois, 6 établissements publics, 2 églises en pierre, une école, 2 magasins de blé et de sel qui assurent, sous ce climat rigoureux, la subsistance des habitants, au nombre de 1,000 environ, la plupart russes. *Obdorsk*, sur l'Obi, est située à l'extrémité septentrionale du gouvernement de Tobolsk, à 600 kilomètres de Bérézof et à 7 kilomètres du golfe de l'Obi. Ce hameau possède une église en bois, une vingtaine de maisons habitées par des Cosaques et des iourtes d'Ostiaks. Une foire considérable s'y tient chaque année au mois de février.

L'arrondissement de *Tourinsk*, situé à l'est de Tobolsk, renferme des terres laboureables; les vivres y sont à très-bas prix. *Tourinsk*, chef-lieu, sur la rivière de la Toura, est une ville considérable pour ce pays. Elle a un faubourg, 6 églises, un couvent d'hommes, un séminaire et une population de 4 à 5,000 âmes. *Pelim* ou *Pelimskoé*, sur la Tarda, près du confluent de cette rivière et du Pelima, à 180 kilomètres au nord de Tourinsk, est un bourg ou, si l'on veut, une petite ville de 80 maisons, entourée de palissades et défendue par un petit fort en bois. C'est à *Pelim* qu'Ernest-Jean de Courlande fut exilé, et que le célèbre feld-maréchal de Munnich a passé vingt ans de sa vie, d'ailleurs si active et si utile à l'ingrate et barbare Russie. « Le voïvodat de *Pelim*, dit Munnich lui-même, est couvert de forêts marécageuses que l'on ne peut traverser en été, même avec le moindre chariot; on y passe en hiver au moyen de patins longs de 5 pieds, larges par dessous le pied de 6 à 7 pouces, et recouverts de peau de renne, afin de ne pas glisser. Les habitants, pour se conduire à travers ces forêts, se servent de boussoles qu'ils construisent eux-mêmes, l'aimant n'étant pas rare dans ces contrées. »

L'arrondissement de *Tioumen*, au sud-ouest de Tobolsk, est plus ouvert et moins rempli de forêts que celui de Tourinsk; il exporte des grains; on y voit même quelques pommiers. *Tioumen*, ville florissante sur la rive droite de la Toura, a 10,000 habitants, y compris les Tatars qui habitent son faubourg, des manufactures de tapis, des fonderies de cloches, des fabriques de savons et des tanneries. Cette ville est la première que les Russes bâtirent en Sibérie. En 1586, elle s'éleva sur l'emplacement d'une cité tatare dont on voit encore quelques débris.

L'arrondissement d'*Ialoutorovsk* se trouve à l'est du précédent. Le sol y est ondulé et couvert de marécages et de petits lacs. Nulle part on ne voit des prairies plus grasses; elles sont fauchées par le premier venu; la plupart ne le sont jamais, parce qu'il manque de bétail pour consommer les fourrages. *Ialoutorovsk* était une simple bourgade qui est devenue une ville assez importante pour la Sibérie, puisqu'elle renferme plus de 2,000 habitants.

L'arrondissement de *Tara*, sur l'Irtyche, au sud-est de Tobolsk, comprend un pays plat, couvert de forêts et très-giboyeux. *Tara*, sur l'Arkurka, affluent de l'Irtyche, est une jolie ville de 3 à 4,000 âmes, située sur une colline et entourée d'un rempart en terre. On y fabrique des maroquins. Quelques négociants fort riches y habitent des maisons en pierre. Entre Tobolsk et Tara, le pays est coupé par un grand nombre de ruisseaux plus ou moins considérables. Autrefois s'étendaient là d'épaisses forêts de pins, de sapins, de bouleaux et de peupliers; il en reste encore plusieurs que traverse la grande route. Les villages sont entourés de vastes champs, et l'agriculture y est florissante, malgré la rigueur des hivers: aussi les villages y sont-ils très-peuplés, et les paysans y jouissent-ils d'une certaine aisance. Dans chaque habitation villageoise règne la plus grande propreté et même une sorte de luxe: parmi les ustensiles de ménage, on remarque presque toujours une théière, et plusieurs chambres sont tendues en papier peint qu'on fabrique à Omsk.

L'arrondissement de *Kourgan* est situé au sud de celui d'Ialoutorovsk, sur le Tobol. C'est, dit-on, l'Italie de la Sibérie. La terre s'y couvre de fleurs très-belles; les troupeaux de bêtes à cornes et de chevaux y paissent sans gardiens. *Kourgan* est moins

une ville qu'un assemblage de métairies sur le Tobol. La population, que l'on évalue à 1,500 habitants, se compose de colons russes et d'un petit nombre d'exilés. Les vivres y sont au plus vil prix, mais tout article des manufactures d'Europe y est extrêmement cher.

A l'est du précédent on trouve l'arrondissement d'*Ichim*; ce district touche à la grande steppe, où errent les Kirghiz de la Horde Moyenne. Ces nomades venaient autrefois enlever les Russes, et les entraînaient attachés à la queue de leur cheval. Pour faire cesser ces incursions, on a établi une ligne militaire qui s'étend des bords du Tobol à ceux de l'Irtyche, et qui côtoie une vallée remplie de lacs salés ou amers. *Ichim*, ville de 200 maisons et de 2 à 3,000 habitants, est située sur la rivière du même nom.

Le gouvernement de Tomsk se subdivise en province d'Omsk et gouvernement propre de Tomsk. La province d'*Omsk*, bornée au nord par le gouvernement de Tobolsk, au nord-est par celui de Tomsk, au sud-est par l'empire chinois, et au sud-ouest par la steppe des Kirghiz, a environ 1,600 kilomètres de longueur et 400 de largeur. Elle comprend des steppes où l'on ne voit croître qu'une herbe maigre. Son territoire se divise en quatre districts, qui ont pour chef-lieu Omsk, Pétropavlofsk, Semipolatsinsk et Oust-Kamenogorsk. *Pétropavlofsk*, résidence de l'état-major de la ligne militaire de l'*Ichim*, est située sur la rive droite de ce cours d'eau. Sa citadelle forme un hexagone régulier. C'est la ville la plus commerçante de la province : là se réunissent les caravanes des Kirghiz, des Khiviens et des Boukhares. Elle renferme 800 maisons et environ 4,000 habitants. *Omsk*, dont la population est d'environ 1,000 à 1,100 âmes, mais qui a une garnison de 4,000 hommes, est la capitale de la province. Cette ville, fortifiée à la moderne, est assez bien bâtie; les casernes et l'école militaire fondée par l'empereur Alexandre en faveur des enfants de l'armée de Sibérie sont ses principaux édifices. Elle s'élève au confluent de cette rivière et de l'Obi. C'est le séjour d'un grand nombre d'exilés. Ses environs sont fertiles, mais manquent de bois de chauffage. *Semipolatsinsk*, entourée de remparts en bois et dominée par une forteresse, au-dessous de laquelle s'étendent deux faubourgs placés l'un au-dessous de l'autre, est une ville de 4,000 âmes, y compris une garnison de 1,000 hommes. On y voit des casernes et des bâtiments assez considérables pour les autorités civiles et militaires, ainsi qu'une douane où l'on perçoit les droits sur le commerce fait avec les Boukhares et les Kirghiz. Son climat est si doux que les arbres de la Russie méridionale y poussent en pleine terre. Dans l'arrondissement de *Semipolatsinsk*, qui forme l'extrémité méridionale de la Sibérie occidentale, on est exposé à des orages et à des ouragans très-forts; néanmoins les hauteurs sont généralement arides, et l'on ne peut cultiver que les bas-fonds. La végétation des plantes sauvages, des arbres et arbrisseaux s'embellit à mesure qu'on s'élève sur les montagnes. Le faux acacia, le peuplier baumier, le merisier, l'aubier, le sureau blanc et rouge, le groseillier rouge, le troëne et toutes espèces de rosiers sauvages couvrent les rives de l'Ouba. L'hysope, la menthe aquatique, le houblon, le chanvre sauvage ornent les bords de la Choulba. La clématite d'Orient s'y enlance aux arbres en forme d'espallier. Des sources limpides coulent à l'ombre du chèvrefeuille de Tatarie, qui forme ici d'assez gros arbres. Dans les monts Altaï, les plantes plus particulières aux températures alpines, telles que la

gentiane printanière, le sainfoin des Alpes, le dryas à cinq pétales, le polygala de Sibérie, la jolie *spiraea altaica*, la valériane de Sibérie, l'immortelle des bois, étalent leurs fleurs superbes jusque sur les bords des neiges même.

Le gouvernement de *Tomsk* comprend les contrées situées sur le haut Obi. Au nord-ouest il est borné par celui de Tobolsk, au sud-ouest par la province d'Omsk, au sud par l'empire chinois, et à l'est par le gouvernement d'Ieniseïsk. Sa longueur est de 1,000 kilomètres, et sa largeur d'environ 800. Il partage avec celui de Tobolsk l'immense steppe de Baraba. Les montagnes qui le bornent au sud sont riches en métaux utiles et précieux. Ce gouvernement est divisé en six arrondissements ou districts.

L'arrondissement de *Tomsk* comprend la partie septentrionale de tout le gouvernement. *Tomsk*, son chef-lieu, sur la rive droite du Tom, affluent de l'Obi, est bien bâtie, et renferme 7 à 8,000 âmes. Comme entrepôt du commerce de Kiakhtha, par suite de sa position sur une rivière navigable, cette ville a d'immenses avantages sur les autres villes de la Sibérie. Néanmoins sa prospérité toujours croissante est principalement due à la progression de l'industrie aurifère dont *Tomsk* est le centre. *Narym*, à 350 kilomètres au nord-ouest, sur la rivière Narymka, est une des villes les moins importantes du gouvernement. Son climat rigoureux est peu propre à la culture des céréales; mais elle retire d'assez grands avantages de la chasse et de la pêche des Ostiaks, des Samoyèdes et des Tatars, dont elle est entourée.

L'arrondissement de *Kainsk* s'étend dans la partie occidentale du gouvernement. Il comprend une partie de la steppe de Baraba, plusieurs grands lacs, entre autres celui de Tchany, est presque dépourvu de bois, l'est entièrement de montagnes, et paraît occuper le fond d'un ancien lac. On y élève des chevaux et du bétail. Il est presque entièrement peuplé de Barabintzi, qui s'adonnent à la pêche et à la chasse. *Kainsk*, sur l'Om, ville de 3,000 âmes, est habitée en majeure partie par des juifs, qui se livrent à l'usure. Elle a une petite garnison, fait un bon commerce de fourrures, et plusieurs foires assez fréquentées s'y tiennent chaque année.

La plupart des Barabintzi se sont retirés dans le nord de leur steppe; ceux qui sont restés au sud ont adopté les mœurs et le costume des Russes. Mais les villages de la Baraba, tous nouvellement bâtis et entourés de champs cultivés, sont peuplés d'exilés; ils consistent en une seule rue toute droite. On est à peu près certain de trouver un voleur dans chaque maison, cette steppe étant le bagne de l'empire de Russie. Cependant les crimes y sont rares. Ce phénomène ne tient point à un changement de mœurs de la part des exilés, mais à l'impossibilité dans laquelle se trouverait le voleur de cacher ses méfaits. Dans chaque village un peu considérable, un détachement de troupes est chargé de faire la police et de maintenir la tranquillité. En vain le malfaiteur chercherait-il à s'évader : il trouverait la mort dans les déserts marécageux qu'il aurait à traverser; en vain plusieurs exilés se réuniraient pour effectuer leur évasion, les paysans qui les rencontreraient les tueraient sans pitié.

Au sud du précédent se trouve l'arrondissement de Barnaoul, dont le chef-lieu est *Barnaoul*, ville située sur la Barnaoulka, petite rivière qui se jette non loin de là dans l'Obi. En 1780, le gouvernement russe y établit la direction supérieure des mines de l'Altaï, et depuis cette époque la prospérité de cette ville a toujours augmenté. On y compte aujourd'hui un grand nombre d'établissements, parmi lesquels on peut citer :

la grande usine destinée à la fonte de l'argent, le jardin des plantes et un muséum qui renferme de précieuses collections zoologiques et minéralogiques, ainsi qu'un musée fort curieux composé de vêtements, d'armes, d'instruments de chasse et de pêche, des différentes peuplades de la Sibérie.

Kolyvan, sur la rive gauche de l'Obi, est le chef-lieu de l'arrondissement du même nom. C'est une ville pauvre et peu peuplée; sa position sur la rive gauche de l'Obi est agréable; du côté du sud on aperçoit à l'horizon les monts Altaï, dont les traces se retrouvent dans la chaîne de collines boisées qui forme ici la vallée du fleuve. La mine et le bourg de *Sehlangenberg*, appelée par les Russes *Smeïnogorsk*, sont ce qu'il y a de plus remarquable dans ce district; les lavages d'or y sont importants. C'est le produit des mines qui a porté la population de *Smeïnogorsk* à 7 ou 8,000 âmes.

L'arrondissement de *Koutzneshk*, situé dans la partie orientale du gouvernement de Tomsk, se compose de vastes plaines fertiles en blé, de belles prairies et de vastes forêts. A l'est, il présente des montagnes dans lesquelles on a trouvé des houillères. La petite ville de *Koutzneshk* a 2,000 habitants.

§ IX. SIBÉRIE ORIENTALE. — Le gouvernement d'*Ieniseïsk* a été formé en 1823 de la plus grande partie de l'ancien gouvernement de Tomsk. Sa longueur est d'environ 2,800 kilomètres, et sa largeur de 800. Sa population est de 280,000 âmes. Il est divisé en quatre arrondissements ou districts. L'arrondissement d'*Atchinsk* est le moins considérable des quatre. Il est riche en mines de fer, et si fertile en grains qu'il en fournit aux districts voisins. *Atchinsk* est une petite ville d'un millier d'habitants, située sur la rive droite du Tchoulim. Elle renferme un grand nombre d'exilés.

L'arrondissement de *Krasnoïarsk* est un pays montagneux qui paraît être riche en métaux, mais dont la plus grande partie est inculte, bien que le territoire soit en général si fertile, que sans y mettre aucun engrais on peut l'ensemencer pendant cinq ou six années de suite. *Krasnoïarsk* est située sur le bord du majestueux Ieniseï, qui coule dans une vallée pittoresque entourée de montagnes dont les flancs sont couverts de bouleaux et de peupliers. Cette ville, qui en 1822 n'offrait qu'un amas de misérables cabanes, a tout à fait changé d'aspect; assez bien bâtie, elle est entourée de murailles et renferme 3 églises en pierre et 4,000 habitants. Elle est même devenue un centre de lumières pour la Sibérie.

Abakansk est une ville de 2,000 âmes avec un petit fort, située dans un pays rempli de pâturages et de champs fertiles. La température y est assez douce pour que les melons y réussissent. Dans ses environs, comme en général dans toute la Sibérie méridionale, on remarque beaucoup d'anciens *tumulus* ou collines sépulcrales; les ornements d'or et d'autres métaux qu'on y découvre quelquefois prouvent l'état florissant de la nation ancienne qui les éleva. Sur la rivière d'Abakan, ainsi que sur celle du Tchoulim, on a trouvé des colonnes grossières de 7 à 9 pieds, chargées d'inscriptions qui ont excité l'attention de quelques savants.

L'arrondissement de *Kansk* se trouve dans la partie méridionale du gouvernement d'*Ieniseïsk*. *Kansk*, son chef-lieu, situé sur la rive gauche de la Kane, est une petite ville fortifiée, comprenant environ 200 maisons. Il s'y tient plusieurs marchés considérables.

Le vaste arrondissement d'*Ieniseïsk* occupe presque toute la moitié septentrionale

du gouvernement. *Ieniseïsk*, son chef-lieu, est situé sur la rive gauche du fleuve, dans une plaine agréable et fertile, mais malheureusement trop basse : au printemps, lors du débordement du Ieniseï, qui a ici une demi-lieue de largeur, la plupart de ses rues sont couvertes d'eau. Cette ville est entourée à l'est par des prairies, au sud et à l'ouest par des bois marécageux. *Ieniseïsk* fut fondé en 1618 par un chef de Cosaques. Jusqu'en 1702 ce ne fut qu'une sorte de bourgade mal bâtie et palissadée; mais vers cette époque on y envoya une colonie et un gouverneur. Aujourd'hui c'est une des cités les plus grandes, les plus peuplées et les plus riches de la Sibérie; elle a plus d'une lieue de circonférence, une population de plus de 6,000 âmes, et elle fait un commerce considérable. Le haut quartier est le plus ancien; le quartier inférieur est celui qui renferme les principaux édifices, tels que le trésor, le magasin à sel, les entrepôts d'eau-de-vie, la prison de la ville, l'hôpital, l'école publique, la maison des orphelins et l'hôtel de ville. Le bazar est un grand édifice en bois, élevé de deux étages, avec quatre portes et contenant environ 112 boutiques. Il y a dans la ville deux monastères, une cathédrale, bâtie dans le style byzantin, qui date de 1730, et 6 églises paroissiales. Chaque année il s'y tient, du 1^{er} au 25 août, une foire très-fréquentée, où se réunissent des négociants de Tobolsk, de Tomsk, de Krasnoïarsk et d'Irkoutsk, qui apportent des marchandises russes et chinoises, et qui remportent des fourrures de renards, de loups, de castors, de zibelines, de loutres, etc.

Les plus riches exploitations d'or de la Sibérie se trouvent dans l'arrondissement de *Ieniseïsk*, entre la *Toungouska supérieure* et la *Toungouska moyenne*, aux environs de l'Ouderéi et de la Pitch. Le nombre des établissements de lavage d'or est d'environ 120¹.

Touroukhansk, appelée autrefois *Mangasea*, renferme une centaine de maisons, et est défendue par un petit fort bâti en bois. Au nord de cette ville on ne rencontre plus que de misérables villages, que de vastes plaines couvertes de marais, que des déserts et des forêts. Les ours et les loups y sont plus grands, et les renards plus nombreux que dans toute autre contrée de la Sibérie. Le poisson et les oiseaux aquatiques y abondent. Le climat est plus rigoureux que sur l'Obi. Les glaces ne disparaissent entièrement qu'à la fin de juin. Les ormes, les mélèzes, les saules et les bouleaux ne montrent leur feuillage que pendant deux mois. La floraison des plantes est plus précoce.

Le gouvernement d'*Irkoutsk* ne comprend depuis 1823 qu'une partie de l'ancien gouvernement de ce nom; il est borné au nord et à l'est par la province d'Iakoutsk, à l'ouest par le gouvernement d'*Ieniseïsk*; au sud et en partie à l'est il confine à l'empire chinois. Sa plus grande longueur du nord-ouest au sud-est est de 375 lieues, et sa plus grande largeur de l'ouest à l'est de 270 lieues. Sa superficie est d'environ 65,000 lieues géographiques carrées, c'est-à-dire près de 2 fois et $\frac{2}{3}$ celle de toute la France. Mais, bien qu'il soit situé dans la partie méridionale de la Sibérie, sa population totale est à peine de 900,000 individus. Le sol de ce gouvernement est en général humide; on y trouve beaucoup de marais et de petits lacs, mais il renferme aussi le vaste lac Baïkal, le plus grand de toute la Sibérie. On y cultive de l'orge, du seigle, un peu de blé, du lin et du chanvre; les forêts y fournissent de beaux bois de con-

¹ Castrén, *Voyage ethnographique en Sibérie*.

struction; enfin on y récolte aussi de bonne rhubarbe et plusieurs plantes aromatiques, dont plusieurs remplacent le thé; mais les fruits y manquent presque complètement, et sont remplacés par une grande quantité de baies. Les bestiaux y sont en grand nombre, ainsi que les animaux sauvages, dont plusieurs sont recherchés pour leur précieuse fourrure. La partie montagneuse comprend de riches mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb et de fer. Le second de ces métaux et le fer sont exploités au compte du gouvernement, par plus de 3,000 ouvriers mineurs et 14,000 paysans; ils alimentent environ 8 usines appartenant à la couronne, et plusieurs autres situées sur les terres des particuliers. 2,000 exilés travaillent dans ces établissements. Le sel abonde dans ce département: on en exploite annuellement plus de 3,600 pouds. L'industrie y est encore peu avancée; on n'y compte qu'une soixantaine d'établissements industriels, entre autres des fabriques de savon, des tanneries et des distilleries d'eau-de-vie de grain, une verrerie, une fabrique de glaces et une manufacture de faïence.

Irkoutsch, située dans une belle plaine, à 60 kilomètres des bords du lac Baïkal, est traversée par 3 rivières: l'Ouchakovka, l'Angara, qui arrose les principaux quartiers, et l'Irkout, qui vient se jeter dans cette dernière. C'est une des plus belles villes de la Sibérie. Elle est entourée d'un mur et d'un fossé et flanquée de quatre faubourgs. Des quais en bois, d'une construction élégante, bordent les deux côtés de la rivière. Ses rues sont droites, larges et même propres, quoiqu'elles ne soient pas pavées. Ses maisons, la plupart en bois, sont bien bâties. On y trouve 33 églises avec une cathédrale bâtie en 1746, 2 couvents, 2 hôpitaux, une maison de travail et de correction pour les exilés, un vaste bazar en brique que l'on peut regarder comme son plus bel édifice, une école militaire, une de navigation, un gymnase avec une bibliothèque de 6 à 7,000 volumes, plusieurs écoles élémentaires, une imprimerie, un théâtre et quelques autres établissements. Elle est la résidence du gouverneur général de la Sibérie orientale et d'un évêque russe. Elle renferme des fabriques de draps, de toiles, de chapeaux, de savon, de chandelle, de maroquin, des tanneries considérables, des distilleries d'eau-de-vie de grain, une verrerie et une manufacture de glaces. Elle est le centre d'un grand commerce de fourrures, pour lequel la compagnie russe a un comptoir et de vastes magasins; c'est l'entrepôt du commerce de la Russie avec la Chine. On évalue à la somme de 4 ou 5 millions de francs le montant des affaires qui se font chaque année dans cette ville, et à 7 ou 800,000 francs les droits de douane que l'on y perçoit. Elle paraît renfermer une population de 20 à 25,000 habitants, parmi lesquels se trouvent de riches commerçants.

Les environs d'Irkoutsch sont agréables; le sol y est fertile; l'agriculture fleurit. A 50 ou 60 kilomètres se montre tout à coup, sur la lisière d'une forêt et sur les bords du Telma, un grand et beau village appelé *Telminsk*, dans lequel se font remarquer une église et plusieurs édifices en pierre: ce sont des manufactures de drap, de verre, de cristal et de papier. Elles appartenaient autrefois à des particuliers; à présent elles travaillent pour le compte du gouvernement. A mesure qu'on s'approche du lac Baïkal, le pays devient de plus en plus montagneux. Le gibier est assez abondant dans les environs; on y voit des élans, des cerfs, des sangliers, etc. Cette contrée éprouve de fréquents tremblements de terre.

Nijneï-Oudinsk ou *Bas-Oudinsk*, sur l'Ouda, est une petite ville de 600 habitants, entourée de rochers et de forêts, chef-lieu d'un arrondissement situé à l'ouest de celui d'Irkoutsk, et couvert presque en entier de forêts sombres et marécageuses, où le sol ne produit que de la mousse et des plantes aquatiques, en grande partie semblables à celles du nord de l'Europe. Le climat y est extrêmement froid. L'arrondissement de *Kirensk*, dans la partie septentrionale du gouvernement, offre des forêts, des montagnes et des marais; *Kirensk*, son chef-lieu, sur la Lena, un peu au-dessus de son confluent avec la Kirenga, ne renferme pas 800 habitants. Son territoire est fertile. Les plantes y viennent d'une grosseur extraordinaire. Les sterlets et les autres poissons que l'on pêche dans les rivières voisines sont les meilleurs de toute la Sibérie.

En hiver, suivant M. Erman¹, on communique des pays situés à l'ouest du lac Baïkal avec ceux de la rive opposée en remontant les bords de l'Angara, qui par un froid de 25 degrés sort du lac avec fracas, toujours libre des glaces qui la couvrent plus bas. Vis-à-vis Irkoutsk, la surface du lac, entièrement prise par le froid, est unie comme un miroir; on le traverse en traîneau avec une vitesse extraordinaire: en cet endroit il a environ 48 kilomètres de largeur que l'on ne met que deux heures à parcourir. Les convois de thé, expédiés de Kiakhta, suivent la même route: ils se composent d'une file de 50 à 100 traîneaux, attelés d'un cheval et chargés chacun d'une seule caisse de thé. Ce thé, ordinairement d'une qualité supérieure, est celui que l'on connaît en Russie sous la dénomination de thé de caravane: des milliers de livres en sont expédiées chaque année de cette manière à Moscou.

Il règne dans le district de Verkhné-Oudinsk une étonnante variété de sol et de climats. Ici, des vallons étroits, sombres et froids; là, des plaines sablonneuses et chaudes; plus loin, des fonds salins. A Sélenghinsk, les melons d'eau viennent très-bien; sur les bords de l'Ouda, les blés ne mûrissent que rarement. *Verkhné-Oudinsk* ou Haut-Oudinsk, situé sur la rive droite de la Sélengha, à 125 kilomètres du lac Baïkal, est le centre d'un commerce considérable en raison de sa position sur les routes de Chine et de Nertchinsk. Elle possédait en 1848 500 maisons et plus de 3,500 habitants. Dans son arrondissement, et non loin du Baïkal se trouve *Bargousinsk*, dont les eaux sulfureuses sont employées avec succès au traitement des affections chroniques et rhumatismales.

Sélenghinsk date de 1686, et compte 3,000 habitants. Les habitants font peu de commerce; leur sang et leur physionomie offrent un fort mélange du caractère mongolique. A 35 kilomètres se trouve une saunerie considérable et où le travail est fait par des criminels déportés. Le climat est assez tempéré; la neige y disparaît à la fin de mars sur toutes les hauteurs exposées au midi; les troupeaux commencent à pâture vers le 20 du même mois. On ne voit nulle part autant de buissons de poiriers sauvages, de groseilliers, d'acanthes et d'ormes nains.

Kiakhta est située sur la Kiakhta, dans une plaine élevée de 800 mètres qu'entourent des montagnes de porphyre dont les flancs sont garnis de forêts. Les bonnes eaux y manquent, les environs n'étant remplis que de sables et de rochers. C'est une ville de 1,500 habitants, dont les rues sont larges et droites, les maisons assez jolies

¹ Voyage dans le nord de l'Asie.

et bâties en bois; elle est défendue par une muraille et par un fort. Ses principaux habitants sont des négociants russes ou des envoyés des maisons de commerce de l'empire.

A 256 mètres de là se trouve la frontière de la Russie et de la Chine, indiquée, du côté des Russes, par un monument surmonté d'une croix, et de l'autre par une pyramide. La limite russe est gardée par un poste de Cosaques qui empêchent l'introduction des marchandises, si elles ne sont munies d'un permis délivré par la douane établie au fort de Troïtsko-Savsk. Le bazar est un grand carré entouré de boutiques; lorsqu'on l'a traversé, on arrive devant une cloison en bois avec une porte élégante sur laquelle sont peints l'aigle russe et le chiffre de l'empereur; au delà, on est sur le territoire chinois. Tous les soirs, vers le coucher du soleil, les Chinois s'empres-sent de quitter Kiakhta pour se retirer à Maïmatchin, qui est le premier bourg sur le sol de la Mongolie. Toute la frontière est occupée par des postes russes. Celui de *Troïsko-Savsk*, situé au confluent de la Kiakhta et de la Griasoukha, sera avant peu une ville importante, ayant déjà 2,000 habitants.

Plus près de Sélenghinsk que de Kiakhta se trouve la bourgade de *Monakhonova*, près de laquelle s'étend une plaine vaste, inculte, entourée de montagnes d'origine volcanique. C'est au milieu de cette plaine, et à 32 kilomètres de la bourgade, que réside le *khomba-lama* ou grand prêtre des Bouriaïtes, chef spirituel qui, sans être précisément une incarnation divine, passe pour être un personnage dont l'âme purifiée est débarrassée à un très-haut degré de l'influence de la matière : ce qui ne l'empêche pas d'être très-sensible à l'honneur de porter sur ses vêtements un des nombreux ordres russes. Près de sa demeure s'élèvent plusieurs temples; le principal est un édifice en bois dont l'architecture rappelle assez, dit M. Erman, le style gothique. La nef est supportée par deux rangs de colonnes en bois, et est surmontée par une coupole élevée; le long des colonnes sont rangés des bancs sur lesquels s'asseyent les prêtres ou lamas. Près de l'autel principal, et au fond du temple, se placent les principaux membres du clergé, qui chantent en récitatif des prières accompagnées par une musique bruyante, dans laquelle les tambours, les cors, les cymbales et le tam-tam tiennent le premier rang. Au-dessus de l'autel, on voit l'image peinte de Bouddha, au milieu de celles de quatre autres divinités. Dans le vestibule, on remarque un cylindre rempli de prières écrites; deux bras du cylindre frappent sur une cloche chaque fois qu'on le tourne. Pour les bouddhites, il suffit de mettre en mouvement cette machine à prières pour qu'elles soient exaucées : aussi chacun tourne-t-il le cylindre en passant.

L'arrondissement de *Nertchinsk*, qui renferme la *Daourie* russe, est couvert de montagnes; les plaines qui s'y rencontrent ne sont, à proprement parler, que de grandes vallées. Les montagnes n'offrent partout aux yeux que des blocs de rochers escarpés qui semblent suspendus en l'air; aussi ne rencontre-t-on nulle part des points de vue et des sites plus pittoresques : l'air qu'on y respire peut être comparé à celui qui règne dans les Alpes; le froid y est très-vif, même en été. Le bois le plus commun consiste en pins, mélèzes, sapins blancs et noirs, cèdres de Sibérie, bouleaux noirs; les sommets, où la neige reste toujours, offrent quelques bouquets d'un arbre voisin du cèdre du Liban, de bouleaux nains, et d'espèces particulières de genévriers

et de saules. Le premier noisetier et le premier chêne ne paraissent qu'au delà de l'Argoun, sur le territoire chinois. Les richesses de cette province en plantes et métaux égalent celles des autres parties de la Sibérie; on y exploite annuellement 700,000 kilogrammes de plomb argentifère, dont on extrait 4,000 kilogrammes d'argent. On en tire aussi de l'or, du fer et des pierres précieuses.

Nertchinsk, avec un fort du côté de la Chine, est, après le Kamtchatka, le lieu d'exil le plus affreux qu'il y ait en Russie. Les exilés sont employés aux mines, et principalement aux usines. Leur nombre, ordinairement de 1,000, va quelquefois jusqu'à 1,800. Confondus dans une seule classe, ils sont habillés et nourris comme le soldat; la désertion y est extrêmement difficile: les Chinois, en livrant ceux qui s'échappent, exigent qu'on leur inflige un châtiment plus rigoureux pour avoir souillé leur territoire. *Nertchinsk* est situé sur la rive gauche de la Chilka, au confluent de la Nertcha, qui lui donne son nom. On y compte environ 160 maisons, avec deux églises. Le commerce des pelleteries y est assez considérable. — *Doroninsk*, à plus de 240 kilomètres au sud-ouest de *Nertchinsk*, sur la rive gauche de l'Ingoda, est dans un pays qui produit du blé et toutes sortes de légumes. — *Strétensk* est une ville de 500 habitants, sur la rive droite de la Chilka.

La province d'*Iakoutsk* renferme la plus grande partie du bassin de la Lena. Quelques lisières méridionales à l'ouest de ce fleuve jouissent d'un climat supportable; mais depuis ses bords jusqu'à ceux de la Kolima le pays est hérissé de montagnes ou rempli de marais, et il y règne un froid excessif. L'orge y mûrit en six à sept semaines, mais la récolte est incertaine; la chasse et la pêche fournissent des moyens sûrs de subsistance. Cette province, divisée en cinq arrondissements ou districts, est la plus vaste de toutes celles de l'empire russe; elle a environ 2,400 kilomètres de longueur, 1,600 de largeur et 2,944,000 kilomètres carrés de superficie, c'est-à-dire qu'elle est à peu près égale au $\frac{2}{3}$ de toute l'Europe. Sa population est à peine de 230,000 âmes, que le gouvernement évalue à 30,000 familles, imposées chacune à une fourrure de martre estimée 35 francs: ce qui porte l'impôt total à 1,050,000 francs. *Iakoutsk*, située dans une plaine, sur le bord occidental de la Lena, est la capitale de la province. Cette ville, qui renferme environ 600 maisons assez mauvaises et environ 7,000 habitants, est un entrepôt considérable de marchandises russes et chinoises, et fait un grand commerce de zibelines. Il s'y tient en décembre, juin, juillet et août des foires très-fréquentées. Le froid y est si excessif que dans certains hivers le mercure y devient solide.

L'arrondissement d'*Olekminsk* comprend la partie méridionale de la province. On y cultive quelques champs d'orge, dont les semailles et la récolte se font dans l'espace de sept semaines; les pâturages y sont excellents et nourrissent un nombre assez considérable de bestiaux. *Olekminsk*, le chef-lieu, se compose d'une église autour de laquelle se groupent une trentaine de maisons. Sur les bords de la haute Lena, au-dessus d'*Olekminsk*, on trouve des défenses d'éléphant qui pèsent jusqu'à 195 kilogrammes. Les arrondissements d'*Iakoutsk* et d'*Olekminsk* sont habités par des *Iakoutes*. A l'ouest de l'arrondissement d'*Iakoutsk* s'étend l'arrondissement de *Verkhné-Viliouïsk*, dont le chef-lieu, du même nom, sur la rive droite du Viliouï, n'a pas 200 habitants. En descendant vers le nord, nous trouvons sur le bord de la Iana, *Ver-*

khoïansk, ville de 500 âmes, chef-lieu d'arrondissement. A *Olensk*, la ville la plus septentrionale du monde, il se tient une foire annuelle. *Zachiversk*, sur l'Indighirka, environnée de montagnes arides, n'a qu'une trentaine d'habitants. De ce misérable séjour, on se dirige sur *Srednekolimsk*, arrosé par la Kolima, qui n'a pas plus de 200 habitants. *Nijné-Kolimsk*, à 140 kilomètres au nord-est de la précédente, ne peut prendre le titre de cité que dans ces contrées désertes et glacées. Elle renferme une trentaine de masures. Le froid y descend à 40°; il fend les rochers, crevasse le sol, fait éclater les arbres et empêche la respiration. Le tribut, dans ces contrées, est levé par des Cosaques, domiciliés à Iakoutsk, et qui ont huit roubles par an de solde. Ce sont là les princes et quelquefois les tyrans redoutés de ce monde arctique.

Devant cette partie de la côte de Sibérie, l'océan Glacial paraît rempli d'îles. Celles qu'on trouve devant les embouchures de la Lena, sont, comme la côte voisine, de grandes tourbières posées sur une base de glaces éternelles; il y en a qui renferment des lacs à moitié gelés; l'ours et le renne habitent ces solitudes. Des îles plus dignes d'attention ont été découvertes au nord du cap *Sviatoi*; on les appelle *Liakhof*. Il y en a 4 grandes et 7 petites. *Kotelnoë* est la plus considérable; viennent ensuite *Fadevskoë*, la *Nouvelle-Sibérie* et *Liakhofskoë*. Le climat y est aussi rude qu'on peut s'y attendre entre le 73° et le 76° degré de latitude: elles sont couvertes presque toute l'année de neige et de glace; le jour et la nuit y règnent alternativement pendant plusieurs mois de suite; quelques parties sont hérissées de rochers, d'autres sont arrosées par de petits ruisseaux. Aucun arbre n'y croît; la végétation ne consiste qu'en mousses, en lichens et quelques arbustes. Elles sont inhabitées, si ce n'est aux époques où les ours blancs, les renards, les rennes, les lapins et d'autres animaux sauvages y attirent un grand nombre de chasseurs, qui y ramassent aussi des cornes de buffles, des dents et des défenses d'éléphants et de rhinocéros. L'ivoire de ces défenses est aussi blanc, aussi frais que celui qu'on tire de l'Afrique. *Kotelnoë* a environ 160 kilomètres de longueur sur 90 dans sa plus grande largeur; elle est couverte de montagnes et de rochers, et son sol est très-riche en ossements fossiles; *Fadevskoë*, longue de 120 kilomètres et large de 60, est également montagneuse; la *Nouvelle-Sibérie*, la plus orientale de ces îles, a environ 115 kilomètres de longueur et 50 dans sa plus grande largeur; elle offre dans sa partie occidentale quelques hautes montagnes; plusieurs petites rivières l'arrosent. Cette île renferme des couches de bois pétrifié qui, d'après des observations récentes, alternent avec des couches de sable et de grès; mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que du haut de ses montagnes on voit sortir un rang de troncs d'arbres résineux serrés les uns contre les autres et dans une position verticale. *Liakhofskoë*, appelée aussi *Atrikanskoï*, a 72 kilomètres de longueur et 48 de largeur.

§ X. PAYS D'OKHOTSK, KAMTCHATKA, ÎLES KOURILES. — Les parties les plus orientales de la Sibérie comprennent la province d'Okhotsk, la terre de Tchoukhotsk et le Kamtchatka. La province d'*Okhotsk* est un pays montueux et couvert de bois marécageux. Il n'y croît presque aucune denrée nécessaire à la vie: on est obligé de faire venir des vivres de Iakoutsk; la pomme de terre même y dégénère. Cependant on y trouve, sur les bords de l'Okhota et de ses affluents, des prairies et des forêts de bouleaux et de mélèzes. Les monts Stanovoï la parcourent dans toute sa longueur; ces

montagnes, en grande partie porphyriques, renferment du fer, du cuivre et de la houille; on a trouvé de l'ambre sur la côte du golfe de Penjinsk. Le climat est très-rigoureux. Les fleuves ne se débarrassent de leurs glaces que dans le mois de mai, et alors commence une affreuse saison de pluies continues, de brouillards impénétrables, de vents violents pendant trois mois. En juillet seulement, le temps s'améliore, et en août la gelée recommence. Cette province, qui se divise en deux arrondissements, a environ 1,600 kilomètres de longueur et 140 à 360 de largeur. Sa population est d'à peu près 12,000 âmes. *Okhotsk*, qui était bâti à l'embouchure de l'Okhota, sur le bord de la mer d'Okhotsk, a été, en 1815, transporté sur la droite du Koukhtoui; c'est un misérable bourg composé d'environ 150 maisons en bois. Sa rade est vaste et commode; le port, assez commerçant, est celui d'où les Russes partent pour le Kamtchatka et l'Amérique. On y construit des bâtiments marchands. *Taounskoï* est une petite forteresse à 320 kilomètres à l'est d'Okhotsk sur le bord de la mer. *Iamsk* ou *Iamskoï*, bourg entouré de palissades, se compose d'une trentaine de maisons peuplées de pêcheurs. *Ijichinsk*, ville fortifiée, avec un port pour la pêche et environ 600 habitants, donne son nom à une baie et à l'arrondissement dont elle est le chef-lieu. La mer d'Okhotsk a une longueur de 2,160 kilomètres, et une plus grande largeur de 1,250. Les principaux cours d'eau qui s'y jettent sont, au nord, la Penjina, et au sud, le fleuve Amour ou Saghalien. Elle offre en général une navigation sûre, parce qu'elle renferme peu de bancs de sable et d'écueils; mais vers le 15 novembre ses bords se couvrent de glace, qui ne fond qu'en avril.

Le pays des *Tchouktchi*, ou la terre de *Tchoukhotsk*, qui forme l'extrémité de l'Asie vers le nord-est, nourrit parmi ses rochers d'innombrables troupeaux de rennes. Les habitants demeurent en partie dans des creux de rochers; ils bâtissent aussi des cabanes en ossements de baleines. Les *îles des Ours*, qui bordent la côte septentrionale du pays des Tchouktchi, ont plus de végétation que celles de Liakhof. Dans le détroit de Bering sont les deux îles *Imoglin* et *Igellin*, habitées par la peuplade appelée *Achoullach*, pêcheurs intrépides, qui font cuire leurs mets sur des creux de rochers remplis d'huile de poisson, dans laquelle brûlent des mèches de jonc, et qui se chauffent avec des os de baleines.

La grande presqu'île de *Kamtchatka* forme une province et deux arrondissements. Longue de 1,360 kilomètres et large d'environ 280, sa superficie peut être évaluée à 22,000 kilomètres carrés; mais sa population n'est que de 7 à 8,000 âmes. Ce pays, étant coupé dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes, est arrosé sur ses deux côtés par une infinité de rivières, dont la plupart ne sont ni grandes ni navigables. Les plus considérables sont le *Kamtchatka*, l'*Avatcha* et le *Bolchaïa-Reka*. Les hivers de cette contrée sont de dix mois; il y commence à geler dès le mois de juillet, et les gelées y durent souvent jusqu'en mai; mais le froid et la chaleur n'y ont jamais un haut degré d'intensité: le thermomètre de Réaumur y descend, en hiver, de 5 à 15 degrés au-dessous de zéro, et monte, en été, de 4 à 10; de loin en loin le maximum du froid est de 18 degrés, et celui de la chaleur de 21. Les brouillards de la mer y entretiennent une température humide. L'inconstance extrême des vents entraîne celle du climat: l'on y passe souvent dans un instant de l'été à l'hiver. L'agriculture commence à peine à être pratiquée dans ce pays; l'entretien des

bestiaux pourrait cependant y devenir important, les pâturages étant excellents; l'herbe y ondoie comme dans les savanes de la Louisiane; mais les Cosaques y élèvent quelques centaines de chevaux, de bœufs, de moutons et de cochons. Les renards, les sobles ou martres zibelines, les lièvres, les hermines, les ours, les rennes s'y promènent par troupes. Les côtes sont toujours environnées d'une foule de cétacés et d'amphibies, tels que baleines, ours de mer, lamantins, loutres ou castors de mer. Les limandes, soles, cabillauds, lamproies, anguilles et brochets fourmillent dans les rivières sans qu'on les inquiète; on ne les mange qu'en temps de disette; mais on pêche le saumon, dont la chair est excellente. Ce poisson sort de la mer pour remonter les fleuves; il s'y trouve en très-grande quantité. Les harengs, qui pour frayer remontent dans les lacs, y abondent également. La variété des oiseaux n'y est pas moins remarquable que leur nombre.

Le bois de mélèze et de peuplier blanc sert à la construction des maisons et des vaisseaux. Les bouleaux, qui y abondent, sont employés pour faire des traîneaux; l'écorce verte de cet arbre, coupée en tranches minces, se mange avec du caviar; la sève du même arbre procure une boisson assez agréable. On ne brûle guère que du saule et de l'aune. Les habitants mangent aussi l'écorce du premier, et celle de l'autre leur sert à teindre le cuir. La racine du lissaranne remplace souvent le pain. Les orties tiennent lieu de lin et de chanvre; il y a beaucoup de plantes médicinales. On tire même partie des plantes marines: parmi les *fucus* qui abondent dans la mer voisine, certaines espèces sont mangées comme nos choux.

Nijné-Kamtchatsk (Bas-Kamtchatsk), sur la rivière de Kamtchatka, et *Avatcha* ou *Pétropavlofsk*, en français *Saint-Pierre et Saint-Paul*, sur le golfe d'*Avatcha*, sont des espèces de villages ayant le titre de villes et le rang de chefs-lieux d'arrondissements: le premier a 300 et le second 500 habitants. C'est du port de Pétropavlofsk que partent chaque année des vaisseaux baleiniers. *Bolcheretsk*, dont les maisons faites en troncs d'arbres et couvertes en chaume sont au nombre de 15 à 20, *Verkhné-Kamtchatsk* (Haut-Kamtchatsk), où il y a un hôpital militaire, enfin *Tighilskaja*, la seule forteresse de la presqu'île, sont aussi de prétendues villes.

Bolcheretsk est moins important par son petit port que par l'espèce de poste aux chiens que les habitants y entretiennent, et dont ils tirent un grand profit. Ces animaux intelligents sont les seules bêtes de somme employées au Kamtchatka; ils sont préférés au renne, parce qu'ils supportent mieux la fatigue. Un bon chien peut traîner jusqu'à 160 livres, et parcourir 40 à 50 kilomètres par jour, quelle que soit la longueur du voyage; il peut faire même le double s'il doit se reposer en arrivant. On nourrit ces chiens avec du poisson sec. Le chien employé à cet usage, non-seulement au Kamtchatka, mais encore dans les diverses parties de la Sibérie, par les Toungouses, les Ostiaks et les Samoyèdes, appartient à la race répandue dans tout le nord de l'Asie, et dont nous avons déjà parlé sous le nom de *canis sibiricus*. Quatre de ces animaux attelés à un traîneau peuvent tirer avec facilité trois voyageurs avec leur bagage; quelquefois cependant les attelages sont plus nombreux. L'avantage dont jouit cet animal de franchir avec vitesse, pendant les rigueurs d'un long hiver, les montagnes, les vallées, les torrents qui gèlent rarement, sans enfoncer dans une neige qui nivelle quelquefois la montagne et le précipice, le rend d'un usage préfé-

nable non-seulement à celui du renne, qui ne peut supporter une longue fatigue, mais encore à celui du cheval le plus agile et le plus vigoureux, qu'il serait difficile de nourrir convenablement dans un pays comme le Kamtchatka : aussi les habitants de ce pays dépensent-ils souvent des sommes considérables pour se procurer des chiens qui réunissent toutes les qualités désirables.

Si des restes de canaux et d'autres constructions, si des pierres sculptées et chargées d'inscriptions, si des tombeaux renfermant des armes et des bijoux précieux annoncent en Sibérie l'antique existence d'un peuple plus civilisé que les naturels qu'on y remarque aujourd'hui, on peut faire la même observation pour le Kamtchatka : on trouve aux environs de Pétropavlofsk et dans d'autres parties de la péninsule un grand nombre de digues et de constructions en maçonnerie qui semblent indiquer une population plus considérable et une civilisation plus avancée que de nos jours.

L'île *Bering* et celle dite *du Cuivre* doivent suivre la description du Kamtchatka, dont elles semblent être une extension vers l'est, comme les *Kouriles* sont un prolongement de la presqu'île vers le sud-ouest. L'île *Bering* tire son nom du célèbre navigateur danois qui trouva sur cette plage déserte le terme de sa vie active. Elle est inhabitée ; le sol y est granitique. Le froid, sur les rivages de la mer, est peu rigoureux, et on n'y voit jamais de glaces fixes ; mais les sommets de l'intérieur, estimés à 2,000 mètres d'élévation, se couvrent de neiges éternelles. *Mednoi-Ostrov*, c'est-à-dire *l'île du Cuivre*, tire son nom du cuivre natif que l'on a trouvé sur ses côtes occidentales, engagé dans le gravier qui forme la plage. En 1762, le navigateur Melenski put en extraire 300 à 400 livres pesant ; aujourd'hui le filon est épuisé. L'une et l'autre de ces îles sont habitées par de nombreux renards bleus ; les loutres de mer, les vaches marines et les baleines s'y rassemblent en troupes.

Les îles Kouriles sont généralement d'origine volcanique. Ce long archipel se divise en deux parties : les *Petites Kouriles*, qui appartiennent à la Russie, et les *Grandes Kouriles*, qui dépendent du Japon. Nous ne parlerons ici que des premières. Elles sont au nombre de 26 à 28, dont nous ne citerons que les plus remarquables. *Choumchou*, la plus septentrionale, a 32 kilomètres de long et 12 de large ; ses montagnes renferment des mines d'argent ; ses habitants ne paraissent être qu'au nombre de 50. *Paromouchir*, longue de 100 kilomètres et large de 25 à 30, renferme des montagnes couvertes de neiges éternelles, et que l'on dit riches en métaux précieux, un grand nombre de lacs, beaucoup de loups et de renards, une innombrable quantité de rats et une centaine d'habitants. *Onékotan* a 50 à 60 kilomètres de longueur ; on y voit trois volcans aujourd'hui inactifs. *Kharamakotan*, trois fois moins grande, possède aussi un volcan ; elle est inhabitée. *Simousir* a 64 kilomètres de longueur ; elle est séparée par le détroit de la Boussole de l'île d'*Ouroup* ou d'*Alexandre* : celle-ci a 100 kilomètres de longueur sur 20 de largeur ; ses montagnes renferment des métaux, ses vallées de belles prairies et des ruisseaux limpides. Les autres îles sont celles de *Chirinki*, *Mokonrouski*, *Chiachhotan*, *Tchirinkotan*, *Rachan*, *Ketoï*, etc. Les écueils qui entourent ces îles les rendent d'un abord difficile : elles sont exposées à de fréquents et violents tremblements de terre ; le climat y est beaucoup plus rigoureux que dans beaucoup d'autres îles situées sous la même latitude ; il y règne des brouillards presque continuels ; la végétation y est rabougrie, surtout dans les plus septentrio-

nales; mais le règne animal y est très-varié : ce sont les mêmes espèces d'animaux à fourrures précieuses que l'on trouve sur le continent.

Les habitants de ces îles se donnent le nom d'*Aïnos*. Ils paraissent appartenir à une race particulière : ils ont le front bas et plat, le nez droit, le teint d'un brun foncé ou presque noir, la barbe et les sourcils tellement épais que leur visage est presque entièrement caché par cette grande quantité de poils, qui d'ailleurs sur les autres parties du corps ne sont pas moins abondants. Quelques femmes sont aussi velues que les hommes. Leur taille est de 5 pieds 2 à 4 pouces; leurs membres sont fortement proportionnés; les femmes sont plus laides que les hommes, et ceux-ci sont polygames et très-jaloux des étrangers. Le trait principal de leur caractère est la bonté; jamais ils ne se querellent, jamais leurs peuplades ne sont en guerre l'une contre l'autre. Ils ont peu de courage et préfèrent se donner la mort que de souffrir : aussi le suicide est-il fréquent parmi eux. Leur langue n'a rien de commun avec celle des Kamtchadales, bien que plusieurs d'entre eux habitent la pointe méridionale du Kamtchatka; elle est agréable et cadencée. Leurs habitations, faites en terre et en bois, sont tenues très-proprement. En hiver, ils s'habillent de peaux de phoques ou de chiens; ils marchent nu-pieds sur la neige; en été, ils ont des habits en toile faite d'écorce d'arbre filée. Rarement ils ont la tête couverte. Leur industrie se borne à la chasse, à la pêche et à la construction de leurs bateaux. Ils échangent avec les Japonais et les Chinois ou les Russes les produits de leur chasse ou de leur pêche.

La Sibérie, dont nous terminons ici la description générale et particulière, offre un vaste champ aux projets de la politique, aux spéculations du négociant et aux méditations du philosophe. La Russie tire plus d'un avantage capital de la possession de ce tiers de l'Asie : ses provinces européennes garanties d'une attaque de ce côté; plusieurs millions de bénéfice net sur les mines, des relations commerciales avec le Turkestan, le Tibet, la Chine, l'Amérique. Ces relations sont d'autant plus lucratives pour les négociants russes qu'aucune nation étrangère n'en partage le bénéfice. Les grands fleuves de ce pays, l'Obi, l'Ieniseï, la Lena, et leurs rivières tributaires, se rapprochent et s'éloignent tellement à propos que les marchandises peuvent être transportées presque entièrement par eau depuis Kiakhta jusque dans la Russie d'Europe. Ce trajet demande trois ans, c'est-à-dire trois étés de courte durée. La route par terre exige un an entier. Tobolsk est l'entrepôt principal des marchandises qui arrivent d'Europe, et de celles de Sibérie et de la Chine, dont la plus grande partie est transportée en Russie dans l'hiver par le moyen des traîneaux. Les caravanes de Kalmouks, qui arrivent à Tobolsk pendant l'hiver, y apportent en retour des vivres, et quelquefois de l'or et de l'argent; elles en rapportent différentes sortes de marchandises de cuivre et de fer. Les Boukhares, qui y viennent aussi dans la même saison, y apportent des peaux d'agneaux frisées, des étoffes de coton de Boukharie, des étoffes de soie des Indes, et quelquefois des pierres précieuses. Tobolsk est l'entrepôt des pelleteries destinées à la couronne. Les autres places importantes pour le commerce de pelleterie sont : Tomsk, surtout pour la vente aux Kalmouks ou Éleuthes et aux Mongols; Krasnoïarsk, Ieniseïsk, Touroukhansk et Iakoutsk, ces trois dernières principalement pour l'achat. Irkoutsk mérite la préférence sur toutes les places de la Sibérie, par rapport à l'activité et à l'étendue de son négoce. Sa

position avantageuse lui ouvre trois routes de commerce, savoir : celle de Kiakhta, celle de la Sibérie orientale et du Kamtchatka, et enfin celle de la Sibérie occidentale et de la Russie. Dans les autres villes, c'est un commerce d'entrepôt; ici, c'est un négoce actif. Le trafic avec la Chine est en grande partie dans les mains des négociants d'Irkoutsk, dont la plupart entretiennent des boutiques et des facteurs à Kiakhta. C'est aussi d'Irkoutsk que la plupart des voyages de mer aux îles de l'océan Oriental et de la côte de l'Amérique sont entrepris par des négociants qui s'associent pour cet effet.

Les gains que la Russie fait dans tout ce commerce sont les moindres bénéfices qu'elle tire de ses possessions sibériennes; c'est par là qu'elle attaque, ébrèche, pénètre l'immobilité asiatique, qu'elle s'insinue dans la Chine, le Tibet, même l'Hindoustan. Les Kirghiz, les Kalnouks, qu'elle enrôle dans ses régiments de Cosaques; les Iakoutes, les Tougouses, qu'elle convertit avec une douceur vraiment chrétienne, qu'elle civilise avec une touchante persévérance, seront un jour, comme ses soldats, comme ses colporteurs, les propagateurs de la foi chrétienne, de la civilisation européenne et de la puissance russe dans les steppes des Khalkas, sur les bords du Saghalien et du Hoang-ho.

CHAPITRE DOUZIÈME.

EMPIRE CHINOIS. — PREMIÈRE PARTIE : PETITE-BOUKHARIE, DZOUNGARIE, MONGOLIE, MANDCHOURIE ET CORÉE.

§ 1^{er}. DIVISIONS GÉNÉRALES. — PETITE-BOUKHARIE. — L'empire chinois, qui est formé de la plus grande partie de l'Asie centrale et orientale, est compris entre le 18° et le 56° degré de latitude nord, le 69° et le 141° degré de longitude est, en y renfermant les États tributaires ou vassaux à divers titres. Il est borné au nord par la Russie d'Asie, à l'ouest par le Turkestan et l'Inde anglaise, au sud par l'Inde anglaise, l'empire des Birmans et l'empire d'Annam, à l'est par le grand Océan. Sa superficie est évaluée à 12 millions de kilomètres carrés, ce qui fait à peu près la 10^e partie de la terre habitable, et sa population à 382 millions d'habitants. Il se subdivise en : 1° Petite-Boukharie ou Thian-chan-nan-lou, Dzoungarie ou Thian-chan-pe-lou, Mongolie; 2° Mandchourie et Corée; 3° Tibet et Boutan; 4° Chine proprement dite. C'est dans cet ordre que nous allons décrire les diverses parties de l'empire chinois.

La contrée appelée improprement *Petite-Boukharie* et *Turkestan chinois* a pour véritable nom *Thian-chan-nan-lou* (pays au sud des monts Célestes), et se trouve située entre le 35° et le 44° degré de latitude nord et entre le 69° et le 93° degré de longitude est. Elle est bornée au nord par les monts Thian-chan ou monts Célestes, qui la séparent de la Dzoungarie; à l'est, par le désert de Gobi; au sud, par les monts Thsounling et les monts Kuenlun, qui la séparent du Tibet; enfin à l'ouest, par les monts Belour, qui la séparent de la Boukharie. On lui donne environ 1,800 kilomètres de longueur de l'ouest à l'est, 800 dans sa plus grande largeur du nord au sud, et 1,120,000 kilomètres carrés de superficie. Cette contrée, entourée presque de tous côtés par des chaînes de montagnes, forme une sorte de plateau, une suite de plaines sablonneuses

élevées de 2,000 à 2,500 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Ces plaines sont sillonnées par des rivières qui se perdent dans des sables ou dans des lacs. La principale est le *Yarkand*, qui prend sa source au point de jonction des monts Belour et Thsounling et passe à Yarkand; elle reçoit le *Kachghar*, qui a plus de 800 kilomètres de cours et passe à Kachghar, et le *Khotan*, qui est moitié moins long et se forme de trois rivières dont l'origine est dans les monts Echim-tis-tagh, et dans une région riche en jade, minéral appelé *yu* par les Chinois : de là les noms de *yu blanc*, *yu noir* et *yu vert* que portent ces trois branches. Après s'être grossi des eaux du Kachghar et du Khotan, le Yarkand prend le nom de *Tarim*, sous lequel, après un cours de plus de 1,200 kilomètres, il se jette dans le lac de *Lop* ou *Lop-noor*. Ce lac, situé entre 40 et 41 degrés de latitude septentrionale, et entre 86 et 88 degrés de longitude orientale, a 80 à 100 kilomètres de longueur de l'est à l'ouest, et 40 à 60 de largeur.

On assure que les montagnes qui forment les limites naturelles du Turkestan chinois renferment des pierres précieuses, de l'or et de l'argent; mais les habitants ignorent ou dédaignent l'art de les exploiter : ils se contentent de recueillir l'or des dépôts d'alluvion qui se forment dans le lit des rivières, et qui paraissent y être amenés par les torrents à l'époque de la fonte des neiges. Ils transportent cet or à la Chine ou en Sibérie.

Les vents sont très-fréquents dans ce pays au printemps et en été, mais ils ne sont pas violents; aussitôt qu'ils commencent à souffler, les arbres fruitiers se couvrent de fleurs et les fruits mûrissent. Lorsque les vents cessent, des brouillards les remplacent et arrosent la terre comme une rosée bienfaisante. La pluie cause dans ces contrées des effets très-nuisibles; elle y est rare, mais si elle tombe, même en petite quantité, pendant le temps que les arbres sont en fleurs, elle les fane; si elle tombe abondamment, les arbres paraissent comme couverts d'huile, et ils ne portent point de bons fruits. De même pour les grains : si la pluie est faible, les blés donnent peu de farine; si elle est forte, les champs se couvrent de sulfate de soude, et la récolte est perdue¹. La terre, lourde et chaude, se prête d'ailleurs à la culture de toutes sortes de grains et de légumes, et les cultivateurs savent, par des irrigations intelligentes, en accroître la fertilité naturelle. Le riz, le blé, le coton, l'orge et le millet sont avec les cucurbitacées le fond de la culture. Les habitants ne cultivent l'orge et le millet que pour en extraire de l'eau-de-vie et nourrir le bétail.

Le règne animal y est assez varié : les serpents et les scorpions y sont fort communs, ainsi qu'une arachnide dont la piqûre passe pour être mortelle. Les montagnes et les steppes sont peuplées de chevaux sauvages, de chameaux, de bœufs vigoureux et féroces, de chacals aussi grands que des loups et très-redoutables. Le pays nourrit aussi beaucoup d'*argalis*, moutons à grosse tête et à longues cornes tortillées. Les habitants ne mangent pas leur chair, mais emploient leur peau pour se garantir du froid. Un produit animal qui joue un grand rôle dans le Thian-chan-nan-lou est le bézoard, que les habitants appellent *yada-tach*. C'est une concrétion solide qui varie de grosseur et de couleur, et que l'on trouve dans le corps des vaches, des chevaux et des cochons. Un habitant veut-il obtenir de la pluie, il attache le bézoard à une perche de saule qu'il pose dans l'eau pure; désire-t-il du vent, il met le bézoard dans

¹ G. Timbovski, *Voyage à Pékin à travers la Mongolie*, tome I^{er}, page 410.

un petit sac qu'il attache à la queue de son cheval; enfin, souhaite-t-il avoir un temps frais, il attache le bézoard à sa ceinture. Ce préjugé attaché à la vertu du bézoard est tellement répandu dans le pays, qu'il n'est pas un habitant qui se mette en voyage sans se munir d'une de ces concrétions animales : c'est la partie la plus essentielle du bagage.

Depuis les temps les plus reculés, la Petite-Boukharie était gouvernée par plusieurs princes indépendants qui portaient le titre de *khodja*, titre qui signifie *seigneur, maître, docteur*. Mais, peu unis entre eux, ces princes furent souvent assujettis par les peuples voisins : d'abord par les Mongols, plus tard par les Dzoungars, enfin par les Mandchoux, devenus maîtres de la Chine. En 1758, ce pays tomba au pouvoir du puissant empereur Kian-loung, et devint une province de l'empire chinois sous le nom de *Thian-chan-nan-lou*. On le nomma aussi *Pays de la nouvelle frontière*. Il fut d'abord divisé en huit principautés tributaires; mais les habitants, supportant impatiemment le joug chinois, se révoltèrent plusieurs fois; en 1826, sous la conduite d'un chef nommé *Chang-ki-wih*, ils remportèrent même plusieurs avantages sur les armées chinoises; mais ils finirent par être entièrement soumis, et le pays fut divisé en dix principautés annexées à l'empire.

Les habitants du Thian-chan-nan-lou sont pour la plupart descendants des anciens *Ouigours*, nommés *Hoeï-hou* et *Hoeï-tsu* par les Chinois, c'est-à-dire qu'ils sont d'origine turque. Les autres, qui s'y trouvent dispersés comme négociants, sont des *Sarti* ou *Boukhares*, c'est-à-dire d'origine persane. Les Hoeï-tsu sont depuis longtemps attachés au mahométisme. Ils se servent pour écrire de caractères dérivés de l'ancien alphabet sabéen. L'origine et la langue du peuple qui l'habite sont donc les principaux motifs qui ont fait donner à ce pays le nom de Turkestan.

Les dix principautés qui divisent la contrée portent les noms de leurs chefs-lieux; ce sont à peu près les seules villes que l'on puisse y citer, et elles sont toutes à de grandes distances les unes des autres.

La capitale paraît être *Aksou* : du moins c'est là que réside le commandant des troupes de toute la province. Cette ville est peu éloignée de la frontière septentrionale; elle n'est point fortifiée, mais elle doit être considérable, puisqu'elle renferme, dit-on, 6,000 maisons. Il s'y fait un grand commerce entre plusieurs nations qui s'y rendent à différentes époques, telles que les Chinois, les Kirghiz, les Boukhares, les Hindous, les Tibétains et les Kachemiriens. On y travaille avec soin le jade, et l'on y fabrique des selles et des brides en cuir de cerf brodé, qui jouissent d'une grande réputation. Les campagnes environnantes sont très-fertiles : les champs sont couverts de céréales et de légumes, les vergers remplis d'arbres fruitiers de toute espèce, et les prairies peuplées de bêtes à cornes, de chameaux, de chevaux et de moutons.

A 92 kilomètres à l'ouest d'Aksou, *Ouchi*, autre chef-lieu de principauté, est adossé aux montagnes du nord et situé sur une rivière assez large, affluent du Kachgar. Cette ville peut avoir 3 à 4,000 âmes. Du temps des Dzoungars elle était plus peuplée et plus florissante. Elle possède encore un hôtel des monnaies où l'on frappe principalement des pièces de billon nommées *pouls*, qui contiennent un peu plus de deux parties d'argent, et d'autres nommées *khara-pouls* ou monnaies noires, faites en cuivre jaune avec une partie d'argent. Son territoire s'étend vers le nord jusqu'aux glaciers;

au sud, des rivières paisibles arrosent des vallées fécondes parsemées de bouquets de saules. Des Kirghiz nomades parcourent ces vallées et les plaines qui les avoisinent.

La principauté de *Kachkar* ou *Kachghar* se trouve à l'ouest de la précédente; elle forme de ce côté l'extrême frontière de l'empire chinois, et touche au nord à la chaîne des montagnes Neigeuses. Le Kachghar est la principale rivière qui l'arrose. Marco-Polo, qui la visita vers la fin du treizième siècle, nous la représente couverte de villes et de châteaux, de jardins et de belles terres. Mais le général chinois qui fit la conquête de ce pays en 1759 écrit que le sol est maigre, que les habitants sont avares et mènent une vie frugale; il y a, dit-il, environ 60,000 familles, 17 villes, 1,600 villages et hameaux. La ville de Kachghar compte, dit-on, 40,000 habitants. Elle est bâtie en briques, et possède une citadelle avec une nombreuse garnison. La classe des négociants y est fort riche et adonnée aux plaisirs. La ville est soumise à une contribution annuelle de 3,600,000 pous, ou environ 288,000 francs, et à 14,000 sacs de blé pour l'entretien de la garnison. Ses habitants sont fort habiles dans l'art de tailler et de travailler le jade et dans la fabrication des étoffes d'or. Elle fut la capitale d'un royaume puissant qui appartenait à des princes de la race de Djenghiz-Khan, et qui comprenait le Khotan. La principauté dont elle est le chef-lieu renferme neuf autres villes peu importantes. Son territoire est fertile en céréales et en fruits de différentes espèces.

La principauté d'*Yarkiang* ou *Yarkand* est située au sud-est de celle de Kachghar. C'est un pays généralement uni, arrosé par la rivière d'Yarkand, et qui produit en abondance du froment, de l'orge, du riz, du lin et des fruits exquis. On y cultive beaucoup de mûriers pour la nourriture des vers à soie. On y élève aussi des chevaux d'une race très-renommée dans l'empire chinois. *Yarkiang* ou *Yarkand* est une des plus grandes villes du Turkestan chinois; elle en était autrefois la capitale. On y compte 12,000 maisons et environ 60,000 habitants; elle est entourée d'un rempart en terre et d'un fossé, et défendue par une forte garnison. On y voit un beau palais, un bazar d'une lieue de longueur et une dizaine de collèges. De nombreuses manufactures d'étoffes de soie, de coton, de lin et de magnifiques tapis, ainsi qu'un commerce qui attire des marchands de tous les points de la Chine et de l'Inde, contribuent à y entretenir le luxe et l'opulence. C'est dans cette ville que l'art de travailler le jade occupe le plus de bras. C'est aussi dans ses environs que l'on trouve en abondance cette matière précieuse, tellement estimée des Chinois, que le gouvernement seul en a le monopole. Une rivière voisine en roule des morceaux qui ont depuis 6 centimètres jusqu'à 33 centimètres de diamètre; leur valeur varie selon leur grosseur ou leur couleur; les variétés les plus rares sont le jade blanc de neige marbré de rouge ou le vert veiné d'or. Le Yarkand envoie chaque année à la cour de Péking 4 à 6,000 kilogrammes de jade.

La principauté de *Khotan* ou *Ilitsi* se trouve à l'est-sud-est de la précédente. Les Chinois l'appellent *Yu-thian*, c'est-à-dire *pays du Yu* ou *du Jade*. Elle est bornée au sud par les monts Echim-tis-tagh; on voit quelques montagnes dans son intérieur, mais en général c'est un pays de plaines, la plupart sablonneuses. Sa circonférence est d'environ 400 kilomètres. La plus considérable des nombreuses rivières qui l'arrosent est le Khotan ou Youroung-khachi. Le climat de ce pays est doux, mais les vents, qui élèvent souvent des tourbillons de sable dans les airs, y sont fort incommodes. Les parties

cultivées produisent en abondance des céréales, des légumes, des fruits. L'éducation des vers à soie y est une des principales branches d'industrie. Le nom chinois de ce pays annonce sa richesse en jade; on dit que le mont *Mirdjaï* en est entièrement formé; ce minéral s'y présente sous les couleurs les plus variées. *Khotan*, que l'on appelle aussi *Ilitsi*, ville célèbre depuis longtemps par son musc, ses jardins et l'industrie de ses habitants, est, selon les annales de la Chine, importante par sa population, et comme résidence d'un gouverneur chinois.

La principauté de *Koutché* est très-vaste; elle s'étend jusqu'au nord du Turkestan chinois, où les monts Thian-chan forment sa frontière. Elle est située à l'est de celle d'Aksou. Ses plaines sont fertilisées par des canaux d'irrigation, exécutés avec beaucoup de soin. On trouve dans les montagnes du nord des vallées couvertes de riches pâturages, où vivent en grand nombre des bestiaux à l'état sauvage et des bêtes féroces. Au sud, il y a des steppes arides et des marais qui s'étendent jusqu'au lac Lop. Dans une description de l'Asie centrale, publiée à Péking en 1777, on lit ce qui suit : « La province de Koutché produit du cuivre, du salpêtre, du soufre et du sel ammoniac. Cette dernière substance vient d'une montagne au nord de la ville de Koutché, qui est remplie de cavernes et de crevasses. Au printemps, en été et en automne, ces ouvertures sont remplies de feu, de sorte que pendant la nuit la montagne paraît comme illuminée par des milliers de lampes. Alors personne ne peut s'en approcher. Ce n'est qu'en hiver, lorsque la grande quantité de neige a amorti le feu, que les indigènes travaillent à ramasser le sel ammoniac, et pour cela ils se mettent tout nus. Ce sel se trouve dans les cavernes, sous forme de stalactites, ce qui le rend difficile à détacher¹. » C'est donc dans la province de Koutché qu'existe une partie de la région volcanique dont nous avons déjà parlé; c'est là que se trouve la montagne que les auteurs chinois nomment *Pé-chan* (mont Blanc) et *Ho-chan* (montagne de feu). Un écrivain chinois du septième siècle dit que cette montagne vomit sans interruption du feu et de la fumée; que sur une de ses pentes toutes les pierres brûlent, fondent et coulent jusqu'à la distance de quelques lieues. La ville de *Koutché* est considérée comme la clef du Turkestan chinois; elle est environnée d'une muraille percée de quatre portes munies chacune d'une tour. C'est la résidence d'un gouverneur militaire. Elle renferme un millier de familles.

C'est à l'est de celle de Koutché que s'étend la province de *Kharachar*. Malgré ses riches pâturages, infestés, il est vrai, de bêtes sauvages, malgré la fertilité des bords de la rivière du *Khaïdou*, ce pays est presque devenu désert depuis que les Chinois s'en sont emparés. La ville de *Kharachar* n'a qu'un kilomètre de circonférence. On y entretient une garnison de 600 hommes. La population y est ignorante et abrutie par une foule de vices; rien n'y est plus commun que d'y voir des mères vendre leurs enfants à des Tatars, qui vont les revendre à des marchands du Badakhchan.

La principauté de *Tourfan* est considérable, et comprend dans son territoire *Pidchan*, *Lemtsin*, *Seghim*, *Toksoun* et *Khara-khodjo*, villes qui renferment chacune 3,000 familles et qui ont conservé le droit d'être gouvernées par le prince ou khodja de Tourfan, tandis que les autres cités du Thian-chan-nan-lou sont administrées par des officiers chinois. Cette province est riche en céréales, en fruits, en raisins et en

¹ A. de Humboldt, *Fragments de géologie et de climatologie asiatiques*, page 107.

cotons; au sud, on trouve des steppes où paissent des chevaux et des chameaux sauvages, mais la partie septentrionale est désolée par des ouragans. C'est sur la limite de cette province, dans les monts Thian-chan, que l'on voit le volcan de *Ho-tcheou*, un peu au nord de la ville de Tourfan : il ne jette point de laves comme le Pé-chan, mais forme une solfatare d'où s'exhalent des vapeurs qui, la nuit, paraissent tout en feu. La ville de *Tourfan* est sans doute la capitale de l'empire dont parle le roi Haïton : « L'empire de Tarsæ, dit-il, a trois provinces, dont les souverains se nomment rois. Les habitants sont appelés *Iagours*; ils s'abstiennent de boire du vin et de manger quoi que ce soit qui ait eu vie; ils cultivent beaucoup de blé, mais n'ont point de vignes. Leurs villes sont très-agréables, et contiennent un grand nombre de temples où l'on adore les idoles; ils cultivent les arts et les sciences, mais ne sont pas propres à la guerre; ils ont une manière d'écrire qui leur est particulière, mais qui a été adoptée par tous leurs voisins ¹. »

Il ne nous reste plus à parler que d'une seule province : c'est celle de *Khamil*, la plus orientale de tout le Turkestan chinois, et l'une des moins étendues. C'est ce même pays que des voyageurs représentent comme environné de déserts. « Le climat, dit le P. Duhalde, y est assez chaud en été. Le terrain n'y produit guère que des melons et des raisins; mais les premiers surtout sont d'une excellente qualité : ils se conservent pendant l'hiver ². » D'autres auteurs placent dans ce pays des carrières d'agates et des dépôts d'alluvions contenant des diamants. Les habitants, robustes et grands, bien logés et bien vêtus, suivent généralement la religion mahométane. *Khamil* est une forteresse dont les faubourgs, à l'époque du passage des caravanes, présentent l'aspect et le mouvement d'une ville importante.

Tels sont les renseignements que l'on possède sur le Turkestan chinois. Nous aurions pu nommer un plus grand nombre de villes, telles que *Ngan-si-fou*, considérée comme cité du premier ordre; *Fu-men-hian* et *Toung-houang-hian*, villes du troisième ordre, ainsi que plusieurs autres, sur lesquelles on n'a que des détails incertains. Ajoutons seulement que la population est évaluée par les Chinois à 1,500,000 habitants.

Jetons maintenant un coup d'œil sur les mœurs des *Hoeï-tsu* ou habitants du Turkestan chinois. Ils parlent la langue turque et professent la religion mahométane; mais ils rejettent le précepte du Coran relatif au vin et aux liqueurs spiritueuses et fermentées, qu'ils aiment beaucoup. L'usage du thé est général; on le prend à différentes heures du jour, et presque toujours avec du lait, du beurre et du sel. Suivant Timkovski, à l'exception des alliances entre les pères et mères et leurs enfants, le mariage est permis dans tous les degrés de parenté. Les époux qui ne vivent pas bien ensemble ont recours au divorce; si c'est la femme qui abandonne son mari, elle ne peut rien emporter de la maison; si c'est le mari qui demande la séparation, la femme prend tout ce qu'elle désire.

Les hommes rasent leurs cheveux et laissent croître leur barbe; ils portent de larges pantalons, des robes à manches étroites, des chapeaux de cuir ou de soie, des bottes en cuir rouge. Les femmes portent de grandes boucles d'oreilles, laissent flotter

¹ Haïton, *Histoire orientale*, chap. II.

² Le P. Duhalde, tome IV, pages 26 et 54.

sur leurs épaules leurs cheveux en longues tresses, que les plus riches ornent de perles fines et de pierres précieuses. Elles portent comme les hommes de larges pantalons, par-dessus lesquels elles mettent une sorte de camisole qui descend jusqu'aux genoux, et que recouvre une longue robe ouverte. En hiver et en été elles se coiffent de chapeaux garnis de fourrure et ornés de plumes sur le devant. Elles ont des espèces de pantoufles qui laissent le talon à découvert; pendant l'été, elles vont souvent pieds nus.

Les murs des maisons sont en terre, et ont 1 mètre à 1^m,30 d'épaisseur; le toit est couvert de roseaux. Quelquefois les habitations ont plusieurs étages. Les rues des villes sont extrêmement tristes, parce que les maisons n'ont pas de fenêtres. Elles sont éclairées principalement par des ouvertures que l'on fait au plafond. Les toits sont plats pour pouvoir servir de terrasses.

§ II. DZOUNGARIE. — La contrée que l'on continue à appeler *Dzoungarie*, comme si la tribu d'Éleuthes ou Kalmouks nommés *Dzoungars* était encore indépendante, porte, depuis qu'elle est devenue une province chinoise, le nom de *Thian-chan-pe-lou*, c'est-à-dire gouvernement au nord des monts *Thian-chan*. Elle est comprise entre 72° et 88° de longitude est, et entre 41° 38' 48" et 40' de latitude nord. Elle est séparée à l'ouest, du Ferghanah, dans la Tatarie, par une branche des monts Alatau, et au sud, de la Petite-Boukharie par les monts Thian-chan. Au nord, ses limites paraissent être la rivière de Tchoui, le lac Tenghizou-Balkhach, et quelques rameaux de l'Altaï. Quant à ses frontières orientales, elles sont encore plus difficiles à déterminer : une branche du grand Altaï qui se dirige au sud-est la sépare peut-être du pays des Mongols Khalkhas.

Les savantes recherches de Klaproth nous apprennent qu'à une époque très-reculée la Dzoungarie fut occupée par les *Ou-sun*, peuple qui se distinguait des nations voisines par les yeux bleus et une barbe rousse. Ces *Ou-sun* habitaient originellement avec les *Yue-ti*, à l'ouest du cours supérieur du Hoang-ho et de la province chinoise de Kan-sou, lorsque 165 ans avant notre ère les Turcs *Hioung-nou*, qui campaient au nord de la Chine, dispersèrent les *Yue-ti*, qui se réfugièrent au nord des monts Thian-chan, dans la Dzoungarie actuelle. Leurs anciens voisins, les *Ou-sun*, les y rejoignirent bientôt, les chassèrent plus à l'ouest, et s'emparèrent du pays qu'ils occupaient. A la fin du premier siècle de notre ère, l'empire des Turcs *Hioung-nou* fut détruit par les Chinois, et la moitié de cette nation se retira dans la partie sud-ouest de la Dzoungarie, où elle porta le nom de *Yue-po*; mais elle alla bientôt camper dans la steppe des Kirghiz, laissant les *Ou-sun* maîtres de la Dzoungarie. Dans la seconde moitié du sixième siècle, ce pays fut envahi par les Turcs Kaotché; à ceux-ci succédèrent les *Thou-khiu* ou Turcs proprement dits, qui occupèrent la contrée pendant plusieurs siècles, en s'unissant plus tard aux *Hoeï-hou*, autrement *Ouigours*, qui y restèrent jusqu'à l'époque de la grandeur des Mongols, sous Djenghiz-Khan. Ce fut vers ce temps, c'est-à-dire dans le treizième siècle, que des tribus mongoles et éleuthes vinrent s'y établir, sur les bords de l'Ili.

La séparation de la nation mongole en deux branches, celle des véritables Mongols et celle des *Éleuthes*, eut lieu, suivant une ancienne tradition, onze générations avant Djenghiz-Khan. Les *Éleuthes* se subdivisèrent, comme les branches de la famille de

leurs princes, en quatre nations : les *Dzoungars*, les *Khochot*, les *Tchoros* ou *Durbet*, et les *Torgout*, qui habitent en partie l'empire russe et en partie l'empire chinois. Le nom d'*Éleut*, qui signifie *rancunier*, fut donné par les Mongols à ce peuple parce qu'il s'était séparé d'eux. Les tribus turques le nomment *Khalimah*, dont on a fait *Kalmouk*, mais il se donne lui-même le nom d'*Oïrad* ou *Mongol-Oïrad*.

A la fin du dix-septième siècle, les *Dzoungars* avaient soumis les autres tribus éleuthes, principalement les *Khochot*, les *Durbet* et les *Khoït*, qui habitent dans le voisinage du lac Balkhach et sur les bords du Tchoui et de l'Ili. Mais les Mongols-Khalkhas, réduits par eux à la dernière extrémité, se mirent sous la protection de l'empereur de la Chine. Après de longs combats, l'armée chinoise obtint quelques succès sur les *Dzoungars*, et mit des garnisons dans plusieurs de leurs places. Amoursana, chef des *Dzoungars*, fit massacrer les troupes chinoises; l'empereur Khian-loung envoya alors, en 1754, une armée formidable qui vengea cet affront dans le sang des révoltés, et Amoursana se réfugia en Russie, où il termina ses jours. Plus tard, les *Dzoungars* se révoltèrent encore : l'empereur irrité fit marcher contre eux trois armées qui massacrèrent plus d'un million d'habitants; un petit nombre de hordes qui n'avaient pas pris part à la révolte furent seules épargnées. Depuis ce temps, les *Dzoungars* sont réunis à l'empire chinois. L'administration du pays est confiée à un général en chef; des corps d'armée, répartis sur différents points, y maintiennent la tranquillité.

La Dzoungarie forme trois divisions militaires qui portent le nom de leurs chefs-lieux : Ili ou Gôuldjâ, Kourkhara-oussou et Tarbagataï. La première de ces divisions, qui comprend la partie du sud-ouest de la Dzoungarie, se distingue en orientale et occidentale. Ses principales rivières sont : l'*Ili*, formée de la réunion du Tekes avec le Khoûnghe et le Kach, et qui, après un cours de 520 à 560 kilomètres, se jette dans le lac Balkhach; le *Tchoui*, qui coule sur un espace de plus de 1,000 kilomètres avant de se jeter dans le lac Kaban-koulak, et le *Talas*, qui a une longueur de 400 kilomètres, et porte ses eaux au lac Sikirlik. Quelques-uns des lacs dans lesquels affluent ces rivières sont très-considérables : le *Balkhach* a environ 160 kilomètres de longueur et 80 dans sa plus grande largeur; le *Touzkoul* ou *lac de sel* est long de 140 kilomètres et large de 50 à 60; l'*Alak-tougoul-noor* a 100 kilomètres de longueur sur 40 à 50 de largeur. C'est près de ce dernier lac que s'élève un ancien volcan, le mont *Aral-toubé*. Au nord de la rivière d'Ili, le pays est couvert d'épaisses forêts remplies de loups; à l'est, de vastes marais couverts de roseaux offrent un asile à une foule de sangliers. La dépopulation générale de la Dzoungarie fait que cette division ne renferme que 6,000 familles de cultivateurs, dont les récoltes ne donnent même pas le blé nécessaire à la consommation des troupes chinoises. On y cultive en outre de l'orge, du millet, du chanvre, des légumes et quelques arbres fruitiers. Les pâturages des bords de l'Ili sont célèbres dans l'empire chinois pour la beauté des chevaux qu'on y élève. Les autres animaux domestiques sont le chameau, le buffle et le mouton. Une foule d'animaux sauvages peuplent les forêts et les montagnes, et celles-ci abondent en mines d'or, d'étain, de fer et de houille, tandis que plusieurs plaines sont riches en marais salants, et que d'anciens volcans fournissent du sel ammoniac.

Gôuldjâ ou *Ili*, capitale de cette division militaire, est la résidence d'un *dziang-*

ghiun ou général en chef chinois. Elle est entourée d'une simple muraille en pierre, haute de 6 mètres, sans fossés ni ouvrages extérieurs. Ses rues sont étroites et malpropres; mais on y voit des temples magnifiques et plusieurs mosquées. Il paraît qu'elle renferme environ 7 à 8,000 maisons, à la vérité peu considérables, ce qui donne peut-être 30 ou 40,000 habitants, composés en grande partie de Chinois appelés *Khara-kitaï-nogoutouk*, et de naturels qui se donnent le nom de *Tougean*, et qui se regardent comme les descendants des guerriers de Timour ou *Tamerlan*. Bourrus et hautains comme leurs vainqueurs, ils en ont emprunté l'habillement, les usages et les vices. Goûldjâ est une ville importante par son commerce et son industrie. Les troupes stationnées dans toute la division forment, dit-on, un corps de 28,000 hommes de cavalerie irrégulière.

En remontant la Bayanda, on arrive à la ville du même nom, que les Chinois appellent *Hoeï-ning-tchhing*. Cette ville est à 16 kilomètres au nord d'Ili; elle est habitée en partie par des *Khara-kitaï*, qui prétendent aussi descendre des soldats de l'armée de Tamerlan. Le reste des habitants se compose de Mandchoux, sans compter une garnison de 2,000 hommes.

Dans la division d'Ili se trouve une ville appelée *Kachemir*, qui compte environ 3,000 maisons dont les habitants sont pour la plupart des *Khara-kitaï*; le reste se compose de *Toupgan*, peuplade à laquelle appartiennent la plupart des aubergistes et des marchands en détail que l'on trouve dans les villes de la Dzoungarie. Les *Khara-kitaï*, dont il est ici question, sont, suivant Klaproth, des descendants des *Khara-khitan* ou *Liao* qui, chassés du nord de la Chine vers l'an 1125, se fixèrent dans la Dzoungarie et la contrée appelée aujourd'hui le Turkestan chinois, où ils fondèrent un empire qui fut détruit, en 1207, par les Naïman et les Kharismiens. Le nom de *Khara-kitaï*, signifie *Chinois noirs*.

Dans les environs de Kachemir, on a établi des colonies de malfaiteurs bannis; on les nomme *Tchan-pou*. Ils cultivent la terre; ceux qui sont condamnés pour des crimes capitaux sont employés à des travaux forcés.

A l'orient de la division d'Ili s'étend celle de *Kour-kara-oussou*, très-peu peuplée, et dans laquelle on ne compte, suivant Klaproth, que 7,000 acres chinois de terrain cultivé. Elle ne renferme aucune rivière considérable, et toutes celles qui l'arrosent se jettent dans des lacs. Le *Kour*, qui passe pour la plus importante, sort des monts Malakhaïdaba: il n'a que 160 kilomètres de longueur et se jette dans le lac appelé Khaltar-ousike. Le chef-lieu de cette division est *Kourkhara-oussou*, en chinois *Souï-tchhing-phou*, sur un torrent qui porte le même nom et qui se jette dans le Kour. C'est une petite forteresse dont la construction remonte à l'année 1763. *Fung-jun-phou* est une autre forteresse qui fut bâtie à la même époque, sur la rive droite du Dzing.

La troisième division militaire de la Dzoungarie est celle de *Tarbagataï*, située au nord-est de celle d'Ili. Elle tire son nom des monts *Tarbagataï* (*monts des Marmottes*) qui la bornent à l'ouest. Les indigènes la nomment *Var* et *Tchoukoutchou*; elle est bornée au nord par la Sibérie. C'est sur son territoire que l'Irtyche prend sa source et qu'il traverse le lac *Dzaïsang*, dont la longueur est de 100 kilomètres et la largeur de 36. L'*Émil* est une rivière de 480 kilomètres de cours, qui reçoit un grand nombre d'affluents avant de se jeter dans le lac *Kourghé*. On compte dans ce pays environ

12,000 Éleuthes mâles, 4,000 Kalmouks-Torgout et 8 à 900 militaires laboureurs qui cultivent 17,000 acres de terre. Le chef-lieu est *Tarbagataï*, appelée aussi *Tchougoutchou*, située au pied du mont *Takhta*, à 12 kilomètres des bords de l'Émil; cette ville est à peu de distance de la frontière, elle est entourée d'une muraille en briques flanquée de tours carrées hautes de 10 mètres. Un canal qui reçoit les eaux de deux petites rivières fait le tour des murailles; une autre rivière traverse la ville. À l'est et à l'ouest s'étendent des faubourgs. Tarbagataï renferme environ 600 maisons, y compris les casernes; mais la plupart des habitants n'y font qu'un séjour temporaire: ils y viennent des différentes parties de l'empire chinois pour les affaires de commerce; la population fixe n'est en grande partie composée que de Chinois exilés pour crimes. C'est un des entrepôts du commerce que la Chine fait avec les Kirghiz-kazaks.

La Dzoungarie est riche en animaux de différentes espèces, tels que des sangliers, des ours noirs et jaunes, des *saïga* (*antilope scythica*), des élans, qui vont par troupes de cent; enfin, une espèce de corneille toute verte comme un perroquet et dont les plumes servent à faire des écrans. Les rivières nourrissent un grand nombre de loutres et de castors que l'on va rarement troubler dans leurs industriels travaux, et plusieurs grands poissons, entre autres une espèce d'esturgeon appelée *secziouga* (*acipenser stellatus*).

Les *Éleuthes*, qui sous la domination de la Chine occupent la Dzoungarie, nous retracent exactement le portrait que Procope, Ammien, Priscus et Jornandès ont laissé des fameux Huns. Ils sont généralement d'une taille médiocre; on en trouve plus de petits que de grands. Abandonnés dès leur enfance à la nature, ils ont tous le corps bien fait, les membres déliés. Les traits caractéristiques de leurs visages sont des yeux étroits dont l'angle obliquement placé descend vers le nez; des cheveux noirs, des sourcils de la même couleur, peu garnis, et dont l'arc est fort rabbaissé; des nez camus et écrasés vers le front; les os de la joue saillants; la tête et le visage fort ronds; la figure plate et les lèvres épaisses, de larges oreilles. Leur peau, naturellement blanche, prend, par l'ardeur du soleil, en été, et l'action de la fumée des cabanes en hiver, une teinte jaune-brunâtre, qui cependant diffère chez les individus et chez les deux sexes. Parmi les femmes, il y en a beaucoup d'une jolie figure, et dont la blancheur est rehaussée par de beaux cheveux noirs. L'odorat, l'ouïe et la vue, chez les *Éleuthes*, surpassent toute idée qu'un Européen pourrait s'en former. Ils sentent la fumée d'un camp, ils entendent le trot d'un cheval, ils distinguent dans leurs plaines immenses le plus mince objet, à une distance étonnante.

Les *Éleuthes* préfèrent à toutes les commodités d'une ville régulière la liberté de leur vie nomade et leurs cabanes transportables. Chasser, garder les troupeaux, construire des tentes, voilà les seuls travaux qu'un *Éleuthes* croit convenables à la dignité d'un libre enfant du désert: le reste du temps, il le passe à fumer. Les femmes ont pour leur part tous les travaux domestiques; elles doivent aussi placer et démonter les tentes, seller et amener les chevaux; les moments de loisir sont aussi rares pour elles que fréquents pour les hommes. Les Chinois cherchent à accoutumer ce peuple à l'agriculture: ils y réussiront difficilement; le climat âpre et le sol aride bannissent de ces contrées la plupart des cultures rurales, ou en rendent les bénéfices très-précaires. En été, les *Éleuthes* ne boivent que du lait de jument; celui de

vache est la boisson d'hiver, et celui de brebis sert à faire du fromage et du beurre. Avec le lait de jument, ils obtiennent, par la fermentation, une liqueur spiritueuse connue sous le nom de *koumiss*. Leur nourriture consiste presque uniquement en laitage et en viandes grasses, surtout de gibier, car ils ne tuent guère leurs animaux domestiques. Ils mangent peu de pain, et font sécher du poisson pour le conserver pendant l'hiver. Leur principale richesse consiste en troupeaux de chevaux et de moutons. Un homme opulent possède jusqu'à 1,000 chevaux. Le chameau est réservé pour transporter les tentes et le bagage. Les chameaux blancs ont seuls l'honneur de porter les idoles, les livres religieux et tout ce qui tient au culte.

Les Éleuthes aiment la société et les festins; leur plus grande jouissance est de partager avec leurs amis tout ce qu'ils ont en provisions de bouche. Leur caractère est gai et ouvert, mais ils sont paresseux, sales et rusés. Les hommes se rasent la tête, à l'exception d'une petite touffe de cheveux; les femmes, au contraire, sont très-jalouses de cette partie de leurs charmes; elles portent leurs cheveux épars jusqu'à l'âge de douze ans, époque de leur nubilité; alors elles les réunissent en tresses qui entourent leur tête; mariées, elles les laissent pendre en deux tresses sur les épaules.

La langue des Éleuthes, la même que celle des Mongols, diffère totalement de la langue tatare quant aux mots et à la syntaxe. On y reconnaît beaucoup de noms propres hunniques; la fréquence des monosyllabes rappelle les langues du Tibet et de la Chine. Privée d'articles, n'admettant presque pas de pronoms et de conjonctions, n'ayant que peu de modifications du verbe, elle paraît une des plus pauvres, mais aussi une des plus anciennes langues du monde; elle est, dit-on, sonore, harmonieuse et poétique. Les romances plaintives et les chants épiques de ce peuple ont le caractère sombre et gigantesque de la nature du pays; les rochers, les torrents et les météores d'Ossian y figurent à côté de légendes miraculeuses aussi bizarres que celles des Hindous. Ces nomades possèdent des poèmes de vingt chants et au delà, conservés par la seule tradition; leurs bardes ou *dchangartchi* les récitent de mémoire au milieu du peuple attentif et ravi de joie. L'alphabet éleuthé, calqué sur celui des Mongols, n'en diffère que par quelques lettres et par une élégance particulière.

On distingue trois classes différentes parmi les Éleuthes : la noblesse, dont les individus s'appellent les *os blancs*; le peuple, qui est composé d'esclaves qui se nomment les *os noirs*; et le clergé, qui descend de ces deux castes, et qui est composé d'hommes libres. Les femmes nobles sont de même appelées *chair blanche*, et les femmes du peuple *chair noire*; la généalogie se désigne seulement par les *os*. La nation est gouvernée par plusieurs petits princes héréditaires qui prennent le titre de *noïon*, et qui n'obéissent que faiblement au khan de la nation. La puissance du *khan-taïdcha*, ou prince en chef, consistait seulement dans le nombre et l'importance de ses sujets, et non dans l'étendue de son territoire, qui, dans cette vaste contrée, ne peut avoir aucune valeur. Les sujets de chaque chef forment un *oulous*, qui se trouve divisé en *aïmaks*, composés depuis 150 jusqu'à 300 familles; chaque *aïmak* est commandé par un *dzaïssang* ou noble; un *aïmak* se subdivise en *khatoun* de dix à douze iourtes qui ont des inspecteurs soumis aux *dzaïssangs* et aux *noïons*. Ces derniers ont le droit d'infliger des punitions à leurs sujets, mais en se conformant au code de lois mon-

goles qui régit les Éleuthes. Lorsqu'il y a un grand khan, les princes se laissent guider par lui seulement dans les affaires qui sont d'une importance générale. Le tribut consiste en une dixième partie du troupeau et des autres propriétés; mais, à la première sommation, tous doivent comparaître à cheval devant le prince, qui renvoie les hommes incapables de supporter les fatigues de la guerre. Leurs armes sont les arcs, les lances, les sabres, et quelquefois les armes à feu. Les guerriers riches sont revêtus d'une cotte de mailles formée d'anneaux enchâssés les uns dans les autres, comme celles qui ont été en usage en Europe jusque dans le quinzième siècle.

Les Éleuthes forgent eux-mêmes les armes et les ustensiles dont ils ont besoin; quelques-uns même fabriquent des ornements en or. Les femmes excellent dans l'art de préparer les peaux de mouton et surtout celles qui sont connues sous la dénomination d'agneaux mort-nés d'Astrakhan et dont les Russes font un grand commerce. Le feutre fabriqué chez les Éleuthes jouit aussi d'une grande réputation en Russie. Leur commerce avec ce pays consiste dans la vente des chevaux, des bœufs et des moutons: on estime à plus de 1,200,000 francs le produit qu'ils en retirent annuellement.

La religion des Éleuthes est le bouddhisme. C'est dans la description du Tibet que nous donnerons une idée de ce système religieux; disons ici seulement que leurs prêtres ou *djelloungs* sont sous la juridiction des *tsordji*, sortes d'évêques qui portent les habits rouges ou jaunes selon la secte à laquelle ils appartiennent. Les *gadzoul* ou aides des *djelloungs* sont les diacres de ce clergé. C'est aux *djelloungs* que l'on confie l'instruction des enfants, et surtout de ceux qui se destinent à l'état ecclésiastique: ils leur enseignent la langue tibétaine, qui est celle dans laquelle leurs livres sacrés sont écrits, et ils leur apprennent à accomplir les cérémonies du culte.

§ III. MONGOLIE. — PAYS DES KHALKHAS. — A l'est de la Dzoungarie ou du Thianchan-pe-lou, s'étend une vaste contrée qui sépare la Sibérie orientale de la Chine: c'est la *Mongolie*, le berceau de Djenghiz-Khan, de ce célèbre conquérant dont les Mongols s'enorgueillissent de descendre. Au nord elle est bornée par les monts Sayansk et par la frontière sibérienne, qui coupe successivement la Selengha, l'Onon et l'Argoun, à l'est par les monts Khing-ghan, et la limite fort indécise qui la sépare de la Mandchourie, au sud par la grande muraille de la Chine et les monts Nan-Schan, à l'ouest par le désert de Khamil et une partie du grand Altaï. Elle comprend le vaste désert de *Gobi* ou *Chamo*, qui la divise en deux parties: au nord le pays des Khalkhas, au sud le pays des Mongols proprement dits. Elle appartient physiquement au revers septentrional de l'Altaï par les sources de l'Ieniseï, de la Selengha, etc., au revers oriental des monts de la Daourie et Khing-ghan par les sources de l'Amour et du Khara-Mouren, enfin au grand plateau central par des bassins lacustres intérieurs.

Le haut bassin du *Ieniseï* est compris entre les monts Tang-nou et Sayansk: il n'a qu'un affluent important, le *Beikem*. — La *Selengha* prend sa source dans les monts *Khaggai* et se grossit de l'*Orkhon*, grande rivière de 400 kilomètres, qui va prendre sa source dans les mêmes montagnes et se grossit de la *Toola*, qui passe à Ourga. L'*Orkhon* vit naître sur ses rives Djenghiz-Khan et arrosait *Karakoroum* ou *Holin*, capitale de son empire. D'après la description qu'en fait Rubruquis, cette ville n'était pas plus grande que Saint-Denis lèz Paris. C'est là néanmoins que les fils de Djenghiz-

Khan reçurent les ambassadeurs de tous les princes de l'Asie et de la plupart des princes de l'Europe. Elle était probablement située sur la rive gauche et non loin des sources de l'Orkhon. — Le *Keroulen* est l'une des sources de l'Amour. Il se jette dans le lac *Kouloun* et en sort sous le nom d'*Argoun*. Ce lac se grossit encore des eaux de la *Khalkha*. — Quant aux bassins lacustres, les plus importants sont le *Tès*, qui se jette dans le lac *Oubsa*, et le *Djabgan-iro*, qui se jette dans le lac *Ike-Aral*. Ces deux bassins sont entièrement enveloppés par les monts Tang-nou, le grand Altaï et leurs contre-forts.

Le pays des *Khalkhas* est couvert de forêts composées de pins, de mélèzes, de bouleaux, de trembles et de peupliers blancs. On y trouve aussi l'orme et l'épicéa, le groseillier rouge et le pêcher sauvage. La rhubarbe, qui croît spontanément, est une des productions les plus précieuses du pays. Le sol, dont la nature est très-variée, présente dans quelques districts un sable à petits grains, couvert d'une couche de terreau fertile, qui serait susceptible d'un grand rapport si les Mongols, renonçant à la vie nomade, se livraient à l'agriculture. Sur les bords des rivières, et principalement dans la vallée de l'Orkhon, s'étendent de belles prairies où l'on voit errer par grandes troupes les petits chevaux mongols et le sauvage *djightai* (*equus hemionus*), animal intermédiaire du cheval et de l'âne, et que l'on peut comparer au mulet, dont il a les jambes minces, les longues oreilles droites, avec le pelage isabelle. Les autres animaux sont les mêmes que ceux de la Sibérie et de la Dzungarie. Les chiens de chasse de la Mongolie jouissent d'une grande réputation et sont recherchés à Péking.

Le climat y est rigoureux : l'hiver dure 9 mois, pendant lesquels une couche épaisse de neige couvre toute la terre ; l'été arrive brusquement, presque sans transition, mais à part quelques journées de chaleurs étouffantes, cette saison est tempérée ; les nuits sont toujours fraîches. Enfin, malgré sa latitude plus méridionale, il fait plus froid dans ce pays que dans les parties de la Sibérie au sud du lac Baïkal. A Kiakhta, par exemple, le blé réussit, et quelquefois les melons y parviennent à leur maturité. A Ourga, au contraire, à plus de 240 kilomètres au sud-est, les végétaux ne mûrissent presque jamais. Cela tient à ce que le pays des Khalkhas est un plateau qui domine le niveau du sol des environs du lac Baïkal. Ce plateau paraît être à 1,600 mètres au-dessus du niveau de l'Océan.

Les montagnes qui le bordent au nord et les monts Khaggai au sud sont granitiques ; celles du nord-ouest renferment des mines d'or, d'argent, de fer, d'étain et de houille ; mais ces minéraux ne sont point exploités, à l'exception du fer, encore l'est-il en petite quantité. Plusieurs rivières charrient de l'or. Un grand nombre de lacs fournissent du sel ; le sable des steppes en est imprégné, et même on y trouve en abondance le sulfate de soude, ce qui peut être une des causes de l'abaissement de la température.

Les villes principales de cette contrée sont, dans la partie occidentale, *Ouliassoutai*, qui tire son nom d'un affluent du Djabgan-iro. Entre les monts Tang-nou et ceux que l'on appelle Chabinaï-daban, un bassin arrosé par les premiers affluents de l'Ieniseï forme le canton d'*Ouriangkhai*, qui dépend du pays des Khalkhas, mais qui est habité par une tribu appelée *Soyote* ou *Soïoute* et qui passe pour être anthropophage. Sa principale ville est *Oulataï*, sur la gauche du Chilekit, rivière qui est l'Ieniseï à sa

naissance. Cette cité est environnée d'un fossé profond au delà duquel s'élèvent d'abord une palissade, puis un retranchement en fascines remplies de pierres et de terre. Elle se compose, dit-on, de 2,000 maisons, qui forment des rues alignées.

Si nous passons dans le bassin de la Selengha, nous trouverons *Maï-ma-tchin*. Éloignée de 200 pas de la ville russe de Kiakhta, elle est comme celle-ci l'entrepôt du commerce entre la Chine et la Russie. Son enceinte carrée est fermée par une forte palissade et contient à peine 200 maisons, la plupart remarquables par leur propreté. Les marchandises sont renfermées dans des armoires en ébène : elles consistent en thé de différentes espèces, en étoffes de soie, en vases de porcelaine, en papiers peints et en divers autres objets qui donnent une haute idée de l'industrie des Chinois. Ses principaux édifices sont deux temples assez bien bâtis. La beauté des magasins, l'affluence des caravanes et l'activité des affaires donnent à cet entrepôt commercial le mouvement d'une ville considérable.

Ourga, appelée aussi *Kouren*, est la ville principale de toute la Mongolie; elle est située sur la rive gauche de la Toola, à 1,080 kilomètres au nord-ouest de Péking. 20 ou 25 kilomètres avant d'y arriver de Kiakhta, on traverse le mont Gountou, dont le sommet, l'un des plus élevés de la contrée, est couronné par un *obo* colossal, monument de forme presque pyramidale, construit en pierre, et qui n'est qu'une sorte d'autel élevé par la dévotion des pèlerins qui vont à Ourga adorer le *guison-tamba*, dieu incarné ou pontife-dieu des Mongols. Auprès de l'*Obo* s'élèvent plusieurs colonnes en pierre et en bois, couvertes d'inscriptions en langue tibétaine. Sur presque toutes les hauteurs un peu remarquables de la Mongolie, on voit de semblables monuments construits en terre, en sable ou en bois, lorsqu'ils ne peuvent l'être en pierre.

Ourga est la résidence du *vang* ou gouverneur général, qui est ordinairement un descendant de Djenghiz-Khan. Le quartier affecté à la demeure du *guison-tamba* est spécialement appelé *Kouren*. La ville est une réunion de iourtes ou de tentes, alignées de manière à former des rues, mais si étroites, que deux hommes à cheval ont de la peine à y passer de front. L'une des principales constructions est le groupe de bâtiments comprenant les temples et la demeure du *guison-tamba*, renfermés dans une enceinte de murailles tellement hautes, qu'elles empêchent de voir ces édifices. Les temples se succèdent dans la direction du sud au nord en étalant leurs toits peints en vert; le *guison-tamba* occupe une iourte au milieu de l'enceinte. A quelque distance des temples on aperçoit un grand édifice en bois : c'est l'école où les lamas apprennent à lire les livres tibétains et à jouer des instruments en usage pour la musique religieuse. Près de la porte une enceinte renferme les chameaux, les chevaux, les moutons et les bestiaux offerts au pontife; sur la place qui précède les tentes s'étendent des cours entourées de palissades, et dans chacune on voit une grande iourte élevée sur des poutres et couverte de toile de coton blanche : ce sont les temples particuliers des khans des Khalkhas. Autour de cet assemblage de iourtes, on voit s'élever çà et là les habitations des principaux habitants d'Ourga. On évalue la population à 7 ou 8,000 individus, dont 5,000 sont des lamas, non compris celle d'un faubourg appelé *Maïma-tchin* : il est à environ $\frac{1}{4}$ kilomètres de la ville et peuplé de marchands. Ses rues larges et boueuses sont garnies d'un grand nombre de boutiques remplies de marchandises. Les seuls édifices de ce bourg dépendant d'Ourga sont le

tribunal, qui sert en même temps de logement au premier magistrat, et le temple du dieu *Kouan-yu*, protecteur de la dynastie mandchoue.

Au sud d'Ourga et sur la rive gauche de la Toola, vis-à-vis des temples, s'élève le *Khan-ôhla* ou mont Impérial, dont un des flancs est couvert d'inscriptions colossales en mandchou, chinois, tibétain et mongol, formées de grandes pierres blanches. Cette montagne et les vallées qui s'étendent à sa base sont consacrées au guison-tamba; des gardes en défendent l'approche. Sa partie supérieure est couverte de bois, et ses vallées solitaires ne sont habitées que par des troupeaux de chèvres sauvages. La montagne est roide du côté du nord et en pentes douces vers le sud. Elle forme une petite chaîne de 30 à 40 kilomètres de longueur. Elle est célèbre chez les Khalkhas par une grande réunion qui s'y fait tous les trois ans, et dans laquelle se rédigent les suppliques du peuple et se jugent les querelles entre les particuliers.

On trouve encore dans le pays des Khalkhas *Oulou-baïching*, qui signifie *nombreux édifices*, où l'on remarque en effet des restes de constructions en briques qui formaient vraisemblablement, il y a plusieurs siècles, la résidence de quelque prince mongol. De cette bourgade on aperçoit dans le lointain, à droite et à gauche, des montagnes élevées et escarpées dont le roc porphyrique est presque toujours à nu, et qui, seulement sur quelques points de leurs pentes, s'est décomposé et changé en un sol fertile. Parmi ces montagnes on doit citer le *Darkhan-ohla*, que les Mongols regardent comme le premier berceau de Djenghiz-Khan.

A Oulou-baïching on voit dans le lointain une ligne noirâtre formée par un rempart de rochers qui sort brusquement du sol; il est peu élevé et se compose de couches horizontales de marne et de gypse. Les Mongols lui donnent le nom de *Boussoutchilohn*, c'est-à-dire *ceinture de pierres*. Ce rempart naturel s'étend à une distance très-considérable en ligne droite de l'est à l'ouest, avec quelques petites interruptions. Il forme une séparation bien tranchée entre la Mongolie septentrionale et la Mongolie moyenne, qui est le véritable Gobi selon la signification de ce mot.

§ IV. DÉSERT DE GOBI. — Le désert de Kobi ou *Gobi*, dont la longueur de l'est à l'ouest est de plus de 2,000 kilomètres sans interruption, étend ses branches occidentales et méridionales d'un côté vers la Dzungarie, et de l'autre vers le Turkestan chinois, de manière qu'on peut le considérer comme cet ensemble de déserts et de steppes qui occupe le centre de l'Asie, et comprend une longueur totale d'environ 3,000 kilomètres. Son nom signifie chez les Mongols une contrée entièrement dépourvue de forêts et de cours d'eau. Sa partie orientale est appelée par les Chinois *Chamo*, c'est-à-dire *mer de sable*. Sa partie occidentale porte plus particulièrement le nom de *Chachin* ou *Ta-si*; on y trouve quelques plaines marécageuses, mais généralement un sable mouvant. C'est surtout dans la partie opposée, c'est-à-dire vers la Mandchourie, que le terrain fréquemment ondulé, tantôt par des masses de granit et de porphyre, et tantôt par des buttes de sable ou par de petites collines gypseuses, renferme quelques oasis arrosées par des ruisseaux dont les bords sont couverts d'arbres, d'habitations et de pâturages, tandis que partout ailleurs les lieux marqués sur nos cartes n'indiquent que des puits, des sources, des lacs salés d'une petite étendue et fréquemment à sec, des stations pour les caravanes ou des postes chinois. La principale oasis est celle de *Kami*. Ces plaines sablonneuses n'offrent

qu'une végétation chétive : ce sont de petits espaces couverts d'herbes, au milieu desquels s'élèvent quelques buissons rabougris, quelques abricotiers sauvages et quelques faux acacias. Dans d'autres endroits le sol ne se compose que d'une argile compacte, parsemée de quelques efflorescences salines, et qui ne produit que des plantes qui croissent sur un sol salé. La plus fréquente est une espèce de *peganum*, et après elle l'*arundo arenaria*. Au printemps et en été, lorsqu'il ne tombe pas de pluie, les végétaux se dessèchent, et le sol brûlé n'inspire au voyageur que des sentiments empreints de tristesse et d'horreur. Dans les parties argileuses, la sécheresse produit des fentes nombreuses qui traversent le sol en y formant des dessins tellement réguliers, qu'on les croirait faits par la main des hommes. La chaleur est de peu de durée dans ce désert, et l'hiver y est long et froid.

Les points les plus bas du désert se trouvent dans sa partie centrale. Ils sont à peine à 800 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, tandis que les bords sont à une hauteur d'environ 1,200 mètres. Dans la partie la plus basse, le sol est beaucoup plus salé, et l'on y rencontre un plus grand nombre de lacs que dans les parties plus hautes. Ces lacs tarissent presque entièrement dans la saison chaude, et se couvrent d'une croûte de sel qui fournit à la consommation d'une grande partie de la Chine. Leurs rives consistent en un sable blanchâtre mêlé d'argile salifère contenant de gros morceaux de gypse.

Les animaux sauvages qu'on rencontre dans ce désert sont le chameau, le cheval, l'âne, le *djightai* et l'antilope. On y trouve aussi des troupes d'une petite espèce de souris tellement nombreuse qu'elle a partout miné le sol desséché, de petits mulots qui remplissent leurs abajoues des graines d'une plante du genre *schoberia*. Les principaux oiseaux sont des grues, des corbeaux, des alouettes, une espèce de pigeon et des bergeronnettes.

Les voyageurs qui ont visité le désert de Gobi, s'appuyant sur des observations géologiques, l'ont tous considéré comme une Caspienne desséchée, et le nom de *Han-hai* (mer desséchée), qui lui est donné par les Chinois, vient confirmer cette opinion par la force de la tradition. On n'y trouve d'autres localités à citer que *Erghi*, *Oudé*, *Dourma* et *Kara-boudourgouna*, petits villages situés dans la partie la plus basse du désert. C'est entre les deux derniers que commence la partie appelée Chamo par les Chinois.

Au sud du désert de Gobi jusqu'à la grande muraille, le climat est tempéré ; il ressemble à celui de l'Allemagne ; s'il tombe de la neige en hiver, elle disparaît bientôt. Un sol argileux paraît y dominer ; mais il est fertile, et partout il est de nature à encourager la vie sédentaire et agricole : aussi beaucoup de Chinois et même de Mongols s'y livrent-ils à la culture des champs et des jardins. Le pays est entrecoupé d'un grand nombre de ruisseaux, et couvert de forêts où l'on trouve des trembles, des ormes, des noyers et des noisetiers ; sur les montagnes, les pins sont petits et les chênes rabougris. La plupart des céréales y prospèrent, ainsi qu'une grande variété de fruits et de légumes, surtout dans la partie la plus méridionale, où l'on voit s'étendre un sol sablonneux et graveleux, couvert d'une couche mince d'humus et de terreau. Les animaux domestiques de cette partie de la Mongolie sont le cheval, l'âne, le mulet et le chameau, les bêtes à cornes, les moutons et les chèvres ; les Chinois

élèvent seuls des cochons, parce que les Mongols s'abstiennent de la chair de cet animal. Ces derniers ne font pas non plus usage de poisson, mais ils engraisent de la volaille.

§ V. MONGOLIE PROPREMENT DITE. — La contrée comprise entre le désert de Gobi et les frontières de la Chine est la *Charra-Mongolie* ou Mongolie proprement dite. Elle se divise en un grand nombre de districts dont plusieurs n'offrent plus que des villes en ruines, comme pour attester l'état jadis florissant de ce pays.

Le pays est traversé d'abord du nord au sud, puis de l'est à l'ouest par la chaîne des Khing-ghan, des Khang-kaï, des In-chan, dont les deux revers sont habités par les tribus mongoles, celles de l'est étant généralement plus civilisées et plus sédentaires que celles de l'ouest. On y trouve d'abord les *Khaoïchit*, divisés en deux bannières, qui habitent, sur le revers occidental des Khing-ghan, un pays de lacs et de marécages, puis les *Oudjournoutchin*, divisés aussi en deux bannières, qui occupent, à l'est des Khaoïchit, une contrée longue de 160 kilomètres et large de 140, arrosée par plusieurs rivières, dont la principale est le *Khoulougour*, qui va se perdre dans les sables. A l'est des Oudjournoutchin, et occupant une partie du bassin du Soungari, affluent du Saghalien, on trouve le *Khaortsin*, pays bien cultivé, où l'on voit de vastes pâturages, de grands haras et un nombre considérable de troupeaux de bœufs et de moutons. L'empereur de la Chine y possède de grands domaines et de belles maisons de plaisance. La population se compose de *Naïman*, de *Souniout* et de *Kesikten*. Au sud du Khaortsin, on trouve les *Khorlos*, qui forment deux bannières, et les restes de deux villes, *Loung-nang* et *Baro-khoto*. C'est dans leur pays que vivaient jadis les *Khitan*, qui ont régné sur la Chine. Au sud-ouest des Khorlos est le pays des *Souniout*, qui forment deux bannières et parcourent un espace de 640 kilomètres du nord au sud et de 400 kilomètres de l'est à l'ouest. Dans la partie méridionale de ce pays, sur le Chang-tou-ho, on trouve *Tolon-noor* (sept lacs) ou *Djo-naïman-soumé* (108 courants), située au pied des monts Khanghaï, à 350 kilomètres au nord de Péking. C'est une vaste agglomération de maisons laides et mal distribuées; ses rues sont étroites, tortueuses et boueuses; mais elle entretient un commerce fort actif, et elle renferme une population qui paraît être fort considérable. Ses fonderies de fonte et d'airain sont en grande célébrité dans toute la Chine : c'est de là que viennent les statues et les cloches les plus remarquables. Les environs de Tolon-noor sont arides et sablonneux, les eaux y sont rares, et on y éprouve sans transition des chaleurs ou des froids extrêmes¹.

Au sud des Souniout sont les *Tchakhar*, tribu considérable, occupant une contrée montagneuse, bien arrosée, parsemée de gros pâturages et couverte çà et là de vestiges d'anciennes cités, telles que *Khamkhoun* et *Tsaganbalgassou*. Ils formaient un des huit corps de l'armée mandchoue, qui conquiert la Chine en 1644. Le Tchakhar ou *pays frontière* a 600 kilomètres de long sur 400 de large. C'est un beau pays, plein de gras pâturages et d'eaux abondantes. Il se divise en huit bannières ayant chacune un chef nommé *ou-ghourda* et commandées toutes par un gouverneur général. Tous les habitants sont soldats, reçoivent une solde annuelle et ne peuvent cultiver la terre. Ils forment une armée de réserve et gardent les magnifiques troupeaux de l'empereur,

¹ Iluc, *Voyage dans la Tartarie*.

qui ne comprennent pas moins, si l'on en croit un missionnaire, de 360 troupeaux de 1,200 chevaux chacun. On ne trouve dans ce pays ni villes, ni édifices, ni industrie.

A l'ouest du Tchakhar, on trouve le *Toumet*, qui occupe une partie du bassin du Hoang-ho. C'est un pays fertile et civilisé, qui renferme des villes importantes : la principale est *Koukou-khoto*, en chinois *Kouï-hoa-tchen* (ville Bleue), et qui se compose de deux villes situées à 2 kilomètres l'une de l'autre : la vieille ou la commerciale, la neuve ou la militaire. Cette dernière a un aspect grandiose, mais les maisons basses et en style chinois ne sont pas en rapport avec les beaux et larges remparts qui les entourent. Un kiang-kiun ou commandant de division militaire y fait sa résidence avec 10,000 soldats mandchoux. La vieille ville Bleue n'est qu'un immense amas de maisons et de boutiques pressées sans ordre les unes contre les autres, mais elle a une grande importance commerciale. Cette importance ne lui est venue que des *lamaseries*, dont le renom attire les Mongols des pays les plus éloignés : aussi le commerce qui s'y fait est-il presque exclusivement tartare. Les Mongols y conduisent par grands troupeaux des bœufs, des chevaux, des moutons et des chameaux. On y apporte aussi des pelleteries et du sel. Il y a dans la ville Bleue 5 grandes *lamaseries* habitées chacune par plus de 2,000 *lamas*, plus une quinzaine de moins considérables et qui sont comme les succursales des premières, de sorte qu'on peut porter à 20,000 le nombre total des lamas résidants : mais, outre ceux-là, il y en a une quantité qui habitent la ville, où ils s'occupent de commerce. La lamaserie des Cinq-Tours est la plus belle et la plus célèbre : c'est là que réside un *hobilgan* ou grand lama.

On trouve encore dans le Toumet *Tchagan-kouren*, grande et belle ville toute nouvellement bâtie : aussi les cartes ne la mentionnent-elles pas ; les rues sont larges, propres et peu tumultueuses, les maisons régulières et presque élégantes. On rencontre quelques grandes places ornées de beaux arbres, chose rare en Chine. Les boutiques sont assez bien fournies des produits de la Chine et de la Russie ; mais la proximité de la ville Bleue nuit beaucoup au développement de la prospérité commerciale de Tchagan-kouren.

A l'ouest du Toumet, on trouve les *Ourat*, qui occupent sur les deux revers des monts In-chan un territoire de 120 kilomètres de long sur 80 de large, et comprennent trois bannières. Leur principale station est dans la large vallée de Khadamal.

Au sud de l'Ourat, entre le Hoang-ho et la grande muraille, se trouvent les *Ortous*, qui se divisent en sept bannières et occupent un territoire large de 280 kilomètres et long de 400. Ils ont été réunis à l'empire en 1635 en qualité de peuples tributaires. C'est une nation très-policée et qui n'a rien perdu des anciennes coutumes des Mongols. Ils vivent dans une union parfaite, sont très-probes malgré leur pauvreté, et s'occupent surtout de l'élevage des bestiaux. Leur pays est stérile, sec et pelé ; partout on ne rencontre qu'un sol désolé et sans verdure, des ravins rocaillieux, des collines marneuses, et des plaines d'un sable fin et mobile que les vents soulèvent continuellement ; les eaux y sont rares et saumâtres ou boueuses. Ces steppes sont cependant habitées par de nombreux animaux sauvages, tels que les écureuils gris, des chèvres jaunes, des faisans et des lièvres.

§ VI. MONGOLS DU KHOUKHOU-NOOR. — A l'ouest de la province de Chine appelée

Kan-sou se trouvent les Mongols du *Khoukhou-noor* et ceux de *Kar-katchi*. Le pays de *Khoukhou-noor*, qui tire son nom de son principal lac, a environ 1,040 kilomètres de l'ouest à l'est et 480 du nord au sud. Il renferme des montagnes qui conservent la neige pendant plusieurs mois de l'année, et qui donnent naissance au fleuve Hoang-ho ou à des cours d'eau qui vont se réunir au Kin-cha-kiang; ces cours d'eau sont bordés d'alluvions aurifères, dont l'exploitation forme une branche d'industrie et de commerce pour les habitants. Le lac *Khoukhou-noor*, dont le nom signifie *lac bleu*, à cause de la couleur de ses eaux, a 100 kilomètres de longueur sur 40 de largeur; il renferme plusieurs îles. Les vastes plaines qui avoisinent ce lac sont d'une grande fertilité et d'un aspect assez agréable, quoique entièrement dépouillées d'arbres; les herbes y atteignent une hauteur prodigieuse et sont arrosées par de nombreux ruisseaux. Aussi sont-elles assidûment fréquentées par les Mongols, malgré les attaques continuelles des *Si fan* ou *Kolo*, peuples qui ne vivent que de brigandage et qui mangent, dit-on, le cœur de leurs prisonniers. Le pays de *Khoukhou-noor* abonde en prairies, en troupeaux, en gibier, en plantes alimentaires et en rhubarbe, dont on fait un assez grand commerce. Sa population, qui mène une vie nomade et ne possède point de villes, se compose de quatre tribus qui forment 29 bannières: les *Khochot* en ont 21, les *Torgout* 4, les *Khoit* 3, et les *Khalkhas* 1; on pourrait même ajouter une trentième bannière pour les quatre régiments mongols qui appartiennent au grand lama. Ces tribus sont gouvernées par une sorte de diète composée de tous les chefs de bannières, et dont les titres et les prérogatives rappellent le régime féodal; ce sont trois princes ayant le titre de *vang* ou de roi, 2 *beilé*, 2 *beïssé*, 4 *koung* ou comtes, et 18 *taïdzi* ou nobles de première classe.

La contrée d'*Amdo*, située au sud de *Khoukhou-noor*, est habitée par des Tibétains orientaux qui, comme les Mongols, mènent la vie pastorale et nomade. Ce pays est d'un aspect triste et sauvage: l'œil ne découvre de tous côtés que des montagnes d'ocre rouge ou jaune presque sans végétation, et sillonnées en tous sens par de profonds ravins. Cependant, au milieu de ce sol stérile et désolé, on rencontre quelquefois des vallées assez abondantes en pâturages, où les nomades conduisent leurs troupeaux. Le pays d'*Amdo*, autrefois ignoré et de nulle importance, a acquis une prodigieuse célébrité pour avoir donné naissance à Tsong-kaba, réformateur du bouddhisme. La montagne au pied de laquelle il a reçu le jour est devenue un lieu fameux de pèlerinage, et peu à peu s'est formée la florissante lamaserie de *Kounboun*, dont la renommée s'étend jusqu'aux confins les plus reculés de la Tartarie. Ce nom de *Kounboun* veut dire *dix mille images*, et fait allusion à l'arbre qui, suivant la légende, naquit de la chevelure de Tsong-kaba et qui porte un caractère thibétain sur chacune de ses feuilles. La lamaserie de *Kounboun* compte à peu près 4,000 lamas, et leurs maisons blanches et jolies, leurs nombreux temples aux toits dorés, aux monstrueux badalquins, donnent à la ville un aspect pittoresque et étrange. « Ce qui frappe le plus, dit un missionnaire, c'est de voir circuler dans les rues tout un peuple de lamas revêtus d'habits rouges et coiffés d'une mitre jaune. Leur démarche est ordinairement grave; le silence ne leur est pas prescrit, cependant ils parlent peu et toujours à voix basse. On ne rencontre beaucoup de monde qu'aux heures fixées pour l'entrée ou la sortie des écoles et des prières générales. Pendant le reste de la journée les lamas gardent

assez fidèlement leurs cellules¹. » Kounboun est un lieu célèbre de pèlerinage, surtout à l'époque de la fête des Fleurs, qui s'y célèbre avec beaucoup de pompe.

Nous trouvons encore à l'ouest du Khoukhou-noor le pays presque entièrement inconnu des *Katchi* ou *Kar-katchi*, qui a environ 1,000 kilomètres de l'ouest à l'est et 800 du sud au nord. Il renferme plusieurs lacs, dont le principal est le *Namour*. Les *Kar-katchi* sont nomades et suivent le culte mahométan.

§ VII. MŒURS ET INSTITUTIONS DES MONGOLS. — Toutes les principautés mongoles doivent être considérées comme autant d'États feudataires de l'empire chinois, mais qui ne lui sont soumis que suivant la mesure de leur crainte ou de leur intérêt. Aussi sont-elles un sujet perpétuel d'appréhension pour la cour de Péking, qui cherche à s'assurer leur soumission en s'attachant le clergé lamaïque par de riches cadeaux et de nombreux privilèges, et la noblesse mongole par des alliances avec la famille impériale.

Les Mongols ont, comme les Éléuthes, le visage plat, les yeux petits et obliques, de grosses lèvres, des pommettes saillantes, un menton petit et court, et peu de barbe; les oreilles sont larges et proéminentes; les cheveux noirs renforcent un teint brun ou brun rougeâtre. Civilisés par leur ancien séjour en Chine, ils sont plus dociles que les Éléuthes, plus hospitaliers, plus actifs, plus amis du luxe et de l'aisance. Les tentes des nobles sont, dans l'intérieur, tendues d'étoffes de coton ou de soie, et le parquet est couvert de tapis de Perse; on y trouve aussi des vases d'étain, d'argent, de porcelaine. Vis-à-vis l'entrée de sa tente, le riche a sa petite chapelle, contenant des idoles en bronze doré devant lesquelles on allume une lampe alimentée par du beurre, ou bien une sorte d'encens en forme de petits bâtons, que l'on tire du Tibet. La tente ou iourte est ronde et éclairée par la porte ou par l'ouverture pratiquée pour le passage de la fumée, comme celle des Éléuthes. Elle n'a ordinairement que 1^m,70 de hauteur, et 3^m,30 en la mesurant de la partie la plus supérieure. Son diamètre est de 4 à 7 mètres. Celle du pauvre, formée d'une espèce de feutre, sert à le loger avec sa famille et son bétail. Les seuls objets qui en constituent l'ameublement sont le feutre, qui sert de tapis, un chaudron en fonte, un réchaud, une hache, quelques outres pour l'eau et le lait, des plats grossiers et des jattes en bois.

Les Mongols ont la tête rasée, sauf une petite touffe de cheveux; ils portent des pantalons larges, une veste légère avec des manches étroites, et une ceinture qui retient le sabre, le couteau et les autres objets nécessaires pour fumer; leurs pieds sont entourés de linge, par-dessus lequel se trouvent passées des bottines de cuir. En général, leur costume ressemble un peu à celui des Chinois. Pauvres et riches s'habillent de même: les premiers portent des vêtements de nankin, par-dessus lesquels ils mettent en hiver des pelisses en peaux de mouton, et des manteaux en drap grossier quand il pleut; les riches ont seulement des étoffes plus belles, des fourrures plus riches et des ornements en acier et en argent. La coiffure des hommes consiste l'été en un bonnet de drap ou de coton piqué à rebords, et l'hiver en un bonnet de peau de mouton ou de renard. Les femmes sont vêtues souvent comme les hommes; mais ordinairement elles ont une tunique longue sans ceinture, et par-dessus une sorte de veste sans manches; comme les Chinoises, elles portent de larges pantalons, et leur bonnet ressemble à celui des hommes.

¹ Iluc, *Voyage en Tartarie*, tome II, page 95.

Ces peuples se nourrissent de viande, qu'ils mêlent quelquefois avec des légumes, et qu'ils mangent sans assaisonnement et même sans sel. Ils se régalent de lait, de beurre et de koumis; mais ils ont appris à connaître l'eau-de-vie, l'hydromel, et surtout le thé. Leurs troupeaux consistent en chevaux, chameaux, bœufs, brebis et chèvres. Les femmes tannent le cuir, déterrent les racines nourrissantes, préparent les provisions d'hiver, qu'elles salent ou qu'elles font sécher, distillent le koumis ou l'esprit du lait de jument. Les hommes chassent le gibier et les animaux nombreux qui errent en grand nombre dans ces vastes déserts. Leur principale occupation est la garde de leurs troupeaux. Quand les pâturages commencent à manquer, toutes les tribus lèvent leurs tentes, ce qui arrive depuis dix jusqu'à quinze fois par an. Dans l'été ils se dirigent au nord, et en hiver au midi. Les amusements de ces tribus errantes sont les courses de chevaux, où les jeunes filles même excellent, l'arc, la lutte, la pantomime, les chansons. Le jeu d'échecs est leur jeu favori. Les corps des princes et des principaux prêtres sont brûlés avec beaucoup de solennité, et leurs tombes sont ordinairement entourées de murailles et ornées de très-hautes perches, d'où flottent des draperies bizarres. Souvent aussi l'on enterre les morts.

Les Mongols se marient jeunes; ils peuvent avoir plusieurs femmes, mais il y en a toujours une qui conduit le ménage et qui est la plus respectée. Le divorce est cependant très-fréquent. Le jeune homme envoie aux parents de la jeune fille qu'il désire plusieurs moutons tués, du lait fermenté et d'autres présents. Si les parents les acceptent, l'alliance est conclue. Le garçon reçoit de son père des bestiaux et une iourte séparée, et la jeune fille a pour dot des vêtements, des ustensiles de ménage, des brebis et des chevaux. On consulte un astrologue sur le jour le plus favorable pour la célébration du mariage; lorsque ce jour est fixé, un *djelloung* ou prêtre est appelé pour la bénédiction nuptiale. Puis vient le festin des noces, qui dure plusieurs jours.

Les Mongols, quoique moins superstitieux que les Éléuthes, ont un culte extérieur plus apparent; ils élèvent des temples, dont quelques-uns sont en pierre. Les livres sont plus communs parmi eux que parmi les Éléuthes; ils ont, outre l'écriture ordinaire, une espèce de tachygraphie nommée *akschar* et venue du Tangout. Leur alphabet ordinaire a 98 signes, qui marquent en partie des syllabes entières. Cet alphabet paraît en général emprunté de celui des Ouïgours. La langue mongole, peu connue, est la même que celle des Éléuthes, que nous avons déjà caractérisée.

La nation mongole est l'une des plus anciennement civilisées des vraies nations tatars; mais parmi les sciences que ce peuple a cultivées, il n'en a inventé aucune: pour l'astronomie même, qui semble être née chez les peuples nomades et pasteurs, il en a emprunté la connaissance vague et incomplète aux Chinois et aux Hindous. Les lamas sont les lettrés et les savants de la nation: ce sont eux qui exercent la médecine. Cependant ils sont d'une ignorance extrême, même en ce qui concerne leur religion: leur savoir consiste à réciter les textes sacrés dans la langue tibétaine, que la plupart ne comprennent pas.

L'organisation des peuples mongols soumis à l'empire chinois est entièrement militaire. Mais la forme de leur gouvernement est tout à fait aristocratique. Les *Khalkhas* proprement dits sont répartis sous le commandement de quatre khans en 86 *gousa* ou bannières. Ceux qui vivent dans le voisinage des monts Altaï forment 19 bannières

commandées par un général mandchou qui réside à Kobdo, près du lac Ike-Aral; dans les parties voisines de la Dzoungarie, 15 autres bannières sont sous l'inspection du gouverneur militaire d'Ili; les tribus qui habitent au sud du désert de Kobi sont divisées en 6 *tchoukhans* ou corps subdivisés en 49 bannières; enfin, dans le pays de Khoukhou-noor, les Mongols et les Éleuthes forment 29 bannières, sous le commandement d'un général mandchou qui réside à Si-ning-oeï, ville frontière de la Mongolie dans la province de Kan-sou.

Les khans ou princes mongols payent un tribut annuel, et se présentent à la cour de l'empereur dans la posture humble de vassaux. Leur dignité passe à leurs enfants mâles par ordre de primogéniture, mais cependant avec l'autorisation de l'empereur. Leurs revenus consistent d'abord dans le cens qu'ils prélèvent sur leurs sujets, et ensuite en un traitement que leur accorde le gouvernement chinois. Tous les quatre ans ils sont obligés de porter à Péking le tribut qui leur est imposé, mais ce tribut est peu important; et d'ailleurs ils reçoivent en retour un présent qui en diminue la valeur: ainsi, pour chaque cheval, l'empereur leur fait donner 10 onces d'argent et deux pièces de satin. Quant au traitement qu'ils reçoivent, ils sont partagés en six classes: ceux de la première reçoivent de l'empereur une solde que l'on peut évaluer à 20,000 francs et 40 pièces d'étoffes de soie; ceux de la deuxième ont 12,000 francs et 20 pièces d'étoffes; ceux de la troisième 6,400 francs et 13 pièces; la quatrième reçoit 4,000 francs et 10 pièces; la cinquième 2,400 francs et 9 pièces; et enfin la sixième 1,600 francs et 7 pièces d'étoffes. Les hauts dignitaires du clergé mongol reçoivent aussi des appointements de l'empereur. Toutes les familles qui ont quelque lien de parenté avec le souverain constituent une noblesse ou caste, à qui appartient le sol tout entier. Ces nobles, qu'on nomme *Taïtsi*, sont distingués par un globule bleu qui surmonte leur bonnet; eux seuls sont aptes à remplir des fonctions publiques. Dans le pays des Khalkhas, au nord du désert de Kobi, on trouve une contrée entièrement occupée par des *Taïtsi*, que l'on croit descendants de la dynastie mongole fondée par Djenghiz-Khan. Les Tatars mongols autres que les Taïtsi sont esclaves; ils doivent garder les troupeaux de leurs maîtres, mais ils peuvent en posséder également. Il paraît d'ailleurs que, malgré cette distinction sociale, les deux castes vivent dans l'égalité la plus parfaite, et que les rapports de maître à esclave sont en général pleins d'humanité et de bienveillance.

Pour achever ce tableau de la civilisation imparfaite, mais très-remarquable, des peuples mongoliques, il faut dire que depuis 1620 ils possèdent un code complet de lois signé de quarante-quatre princes et chefs, et dans lequel la plupart des délits sont punis par des amendes; les actions utiles au public sont récompensées. On admet les épreuves par le feu, et les serments par lesquels un supérieur garantit l'innocence d'un inférieur. Les peines sont en général cruelles envers le peuple, et peu sévères pour les nobles: ainsi l'homme de qualité qui commet un meurtre avec préméditation n'est condamné qu'à une forte amende, tandis qu'un esclave qui tue son maître est coupé tout vivant par morceaux.

§ VIII. MANDCHOURIE. — Avec la Mongolie et la chaîne des monts Khing-ghan se termine la zone centrale de l'Asie. Les rivières ne serpentent plus sur une plaine élevée; le terrain se penche de trois côtés: vers la mer d'Okhotsk, vers la mer du

Japon, vers la mer Jaune. Les plantes et les arbres des climats tempérés commencent à reparaitre. Nous entrons dans la *Mandchourie*, que les Chinois appellent *Taoung-ta-dzé*, c'est-à-dire Tatarie orientale. Cette province, qui est presque entièrement assimilée aux parties directes de l'empire chinois, est bornée au nord par la Sibérie, dont elle est séparée par les monts Jablonnoï; à l'ouest par la Mongolie, dont la séparent en partie les monts Khing-ghan et un affluent du Soungari; au midi par la Corée, dont elle est séparée par les monts Chan-alin et par le golfe de Leao-toung; à l'est par la mer du Japon. Sa longueur paraît être de 2,000 kilomètres et sa largeur de 1,300. Les montagnes de la Mandchourie sont d'abord, au nord, les monts *Jablonnoï*, dont les pentes sont couvertes de forêts et dont les flancs sont riches en métaux. A ces montagnes se rattachent probablement, à travers le Saghalien, les monts *Khing-ghan*, sur lesquels on n'a que de vagues renseignements. De l'embouchure du Saghalien part, du nord au sud, une chaîne qui longe la mer du Japon, est peu élevée, mal connue, et qu'on appelle monts *Ketchen*. Elle ne paraît se rattacher aucunement aux montagnes de l'Asie septentrionale. Vers l'embouchure du Toumen-oula, elle pénètre dans l'intérieur du pays sous le nom de *Chan-alin* ou de *Tchan-pe-chan*, et va se terminer dans le golfe de Leao-toung. Ces montagnes, qui occupent une étendue de 400 kilomètres, sont couvertes à leur base de forêts impénétrables; on arrive au sommet en traversant des neiges et des glaces qui paraissent perpétuelles; leur crête se termine par un plateau que dominent cinq pics très-élevés, au pied desquels s'étend un lac de 16 kilomètres de superficie. Cette chaîne est célèbre chez les Mandchoux, parce que c'est dans leur voisinage que leurs différentes hordes se sont formées en corps de nation. A elle se rattachent les monts *Pepi-chan*, qui forment la charpente de la Corée.

Le principal fleuve de la Mandchourie est le *Saghalien* ou *Amour*, dont le bassin est formé au nord par les monts Jablonnoï, au sud par un contre-fort des monts Khing-ghan et par les monts Ketchen. Le Saghalien prend sa source dans les monts Bakha-kentaï, par deux grandes rivières qui coulent d'abord en sens inverse, l'*Onon* ou *Chilka*, traversant le territoire russe; le *Keroulen* ou *Argoun*, que nous avons déjà décrit. Sur la limite des empires russe et chinois, il devient un fleuve unique, qui passe à travers les monts Khing-ghan, coule de l'ouest à l'est en inclinant au sud, passe à Saghalien-oula et traverse la Mandchourie. Arrivé à Djafi-kajan, il est empêché par les monts Ketchen de joindre la mer, remonte au nord jusqu'à l'extrémité de ces montagnes, et finit dans la mer d'Okhotsk par un grand golfe que ferme à l'est l'île Tarrakaï. Son cours est de 2,800 kilomètres. Il est profond, tranquille, ne présente aucun obstacle à la navigation, et a ses rives bordées de forêts magnifiques et habitées par des populations à demi sauvages. Ses affluents sont nombreux : le plus considérable est le *Soungari*, qui passe à Ghirin-oula, et a 1,000 kilomètres de cours. Par sa direction, par la situation de ses sources voisines du lac Baïkal, l'Amour est un fleuve très-important pour la Russie, qui en a souvent convoité la possession. Dès 1689, elle s'était emparée de son embouchure; elle s'en est emparée de nouveau en 1855, et paraît décidée à y établir un port.

Toutes les rivières de quelque importance qui arrosent la Mandchourie sont des affluents de l'Amour, à l'exception du *Leao-ho*, fleuve d'environ 720 kilomètres de cours, qui se jette dans le golfe de *Leao-toung*, après avoir arrosé la Mongolie et la

partie méridionale de la Mandchourie. Le golfe de Leao-toung a 180 kilomètres de largeur et 240 de longueur.

Parmi les lacs de la Mandchourie, nous n'en citerons qu'un de remarquable par son étendue, c'est le *Khingka* : il a environ 140 kilomètres de longueur sur 30 à 40 de largeur. Il est alimenté par plusieurs rivières, et donne naissance au *Sougat-chan-pira*, qui va se réunir à l'*Ousouri*, affluent du fleuve Amour.

La Mandchourie, arrosée d'un grand nombre de rivières et de fleuves, est un pays naturellement fertile. Depuis que la culture est entre les mains des Chinois, le sol s'est enrichi d'un grand nombre de produits venus de l'intérieur. Dans la partie méridionale, on cultive avec succès le riz sec, c'est-à-dire celui qui n'a pas besoin d'inondations, et le riz impérial, découvert par l'empereur Khang-hi. On y fait aussi d'abondantes récoltes de kao-leang ou millet des Indes, avec lequel on distille une excellente eau-de-vie, de sésame, de lin, de chanvre et de tabac, le meilleur de tout l'empire; enfin on cultive surtout le cotonnier à tige herbacée. Les parties froides du pays produisent beaucoup de blé. Outre ces productions qui sont communes à la Chine, la Mandchourie en possède trois qui lui sont particulières, le *ginseng*, plante médicinale, à laquelle les Chinois attribuent de grandes vertus toniques et qu'ils payent fort cher; les peaux de zibeline et l'herbe nommée oula, que les indigènes emploient dans leurs chaussures pour se garantir du froid, et qui procure en effet une chaleur douce et bienfaisante.

Les voyageurs font une peinture séduisante de la brillante verdure dont se parent les côtes orientales. « Nous rencontrâmes à chaque pas, dit l'infortuné La Pérouse, des roses, des lis, des muguets; nous recueillîmes en grande abondance des oignons, du céleri, de l'oseille et d'autres plantes pareilles à celles de nos prairies; les pins couronnaient le sommet des montagnes, les chênes commençaient à mi-côte; les bords des ruisseaux étaient plantés de saules, de bouleaux, d'érables, et sur la lisière des grands bois on voyait des pommiers, des azeroliers en fleurs, avec des massifs de noisetiers. » Les pâturages qui bordent les rivières et tapissent les flancs des montagnes nourrissent des chevaux, des bœufs et des moutons : le soin de ces animaux constitue la principale occupation des habitants; leur nombre forme leur principale richesse, surtout dans la partie méridionale. Dans le nord, c'est le renne qui remplace le cheval, et quelquefois aussi c'est le chien, comme dans la Sibérie orientale.

Les habitants s'occupent peu de l'extraction des substances minérales : ils exploitent seulement un peu de fer et de cuivre, du sel et du salpêtre. Ce n'est que dans les provinces du sud-ouest que l'influence du voisinage de la Chine les porte à cultiver quelques arts; dans le reste de la contrée, ils sont nomades, et vivent de la chasse et de la pêche.

La Mandchourie est divisée en trois départements, appelés *Ching-khing*, *Ghirin-oula* et *Saghalien-oula*.

Le Ching-king, nommé autrefois province de *Leao-toung* ou de *Moukden*, a été décrit ainsi par l'empereur Kian-loung. « Dans un espace de 1,000 ly¹, on voit se succéder des hauteurs et des vallées, des terrains arides et arrosés, des fleuves majestueux, d'impétueux torrents et des ruisseaux qui serpentent avec grâce, des cam-

¹ Le ly vaut 575 mètres.

pagnes riantes et des forêts impénétrables aux rayons du soleil. » Le poète impérial indique parmi les arbres de ce pays le sapin, le cyprès, l'acacia, le saule, l'abricotier, le pêcher et le mûrier. Le blé rend le centuple de la semence. L'aurone et l'armoise couvriraient tous les champs si on ne les reléguait pas dans les déserts. Le *ginseng* croît sur toutes les montagnes; son nom signifie *reine des plantes* : « Elle rendrait l'homme immortel si l'homme pouvait le devenir. » Parmi les animaux, Kian-loung nomme le tigre, peu redoutable; le *djightai*, le cheval sauvage, deux espèces d'onces, la civette, la zibeline. Le faisan brille parmi les innombrables oiseaux qui peuplent les champs, les forêts et les bords des eaux. L'esturgeon, la carpe, l'anguille et d'autres poissons excellents nourrissent des tribus entières.

Le Ching-king est limité au sud par la mer, à l'est par des montagnes, à l'ouest, il est séparé de la Mongolie par une barrière en pieux longue de 460 kilomètres, et au sud-ouest par une partie de la grande muraille. A cette province se rattache l'archipel du Leao-toung, composé d'une vingtaine d'îles peu importantes, dont la plus grande n'a pas plus de 12 à 15 kilomètres de longueur. Suivant quelques auteurs chinois, elles servent d'entrepôt au commerce maritime entre la Chine et la Corée.

Les villes de la Mandchourie sont presque toutes dans la décadence depuis la conquête de la Chine par les Mandchoux. Le chef-lieu du Ching-king est *Moukden*, en chinois *Ching-yang*, qui fut la résidence des derniers souverains ou *chwandi's* des Mandchoux, immédiatement avant la conquête de la Chine. On y voit plusieurs temples, entre autres celui où le monarque devait prier tout seul le premier jour de l'an, et deux beaux mausolées des premiers empereurs de la dynastie régnante, fort vénérés par les habitants. Cette capitale se compose de deux villes entourées de murs, l'une intérieure et l'autre extérieure. La première, qui a plus de 4 kilomètres de circonférence, renferme le palais impérial dans lequel réside le vice-roi, le palais de justice, l'arsenal, les hôtels des mandarins, et les habitations de tous les employés du gouvernement; la ville extérieure, dont les murs épais et élevés ont plus de 12 kilomètres de tour et renferment les deux villes, est habitée par le reste de la population. Les rues sont larges, régulières, moins sales que celles de Péking. Un grand quartier est uniquement habité par les membres de la famille impériale, et placé sous la surveillance d'un grand mandarin.

Kaï-tchéou et *Kin-tchéou* sont remarquables par le grand commerce que la proximité de la mer y entretient.

Le département de *Ghirin* ou *Kirin*, au nord du précédent, est en général un pays plat et boisé, d'une température assez froide, parce que le sol en est élevé. Les seuls grains qui y viennent sont l'avoine et le millet, mais le ginseng, si estimé des Chinois, y croît en abondance. Ce département, qui est un lieu de déportation pour les criminels chinois, ne renferme que 4 villes mal bâties et entourées d'une muraille en terre. Son chef-lieu, *Ghirin-oula*, sur la rive gauche du Soungari, est entouré de hautes palissades en pieux. Triste résidence d'un général mandchou qui jouit de tous les droits de vice-roi, c'est une ville mal bâtie, peu peuplée, et qui encore l'est principalement de criminels. A 240 kilomètres plus bas, sur la même rivière, *Bedouné* renferme aussi beaucoup d'exilés, mais la plupart de ses habitants appartiennent aux tribus de *Sibé* et de *Goualt-cha*. *Ning-gouta*, à 200 kilomètres au nord-est de *Ghirin*-

oula, est le berceau de la famille régnante. Un double rang de palissades hautes de 7 mètres forme son enceinte; la plus grande a un kilomètre de circonférence. Le commerce y est considérable et y attire un grand nombre de Chinois qui habitent hors des murs, ce qui donne beaucoup d'importance à ses faubourgs. *Tondon* est une petite ville peuplée d'exilés.

Le département de Saghalien-oula, nommé *He-loung-kiang* par les Chinois, est le plus vaste de la Mandchourie : il en comprend toute la partie septentrionale jusqu'à la Sibérie; son nom lui vient du fleuve Saghalien. Le climat de ce pays est froid; les hivers y sont longs et rigoureux; cependant si le sol n'est point fertile, c'est que les Mandchoux ne s'y livrent point à la culture, et que la plupart préfèrent la vie nomade à la vie sédentaire. En effet, les Daouriens qui en occupent une portion considérable y récoltent du froment, du millet, de l'orge, du lin et du sarrasin; les Chinois exilés y cultivent des plantes potagères et du ginseng. *Saghalien-oula*, son chef-lieu, sur la rive droite du fleuve du même nom, au milieu d'une plaine cultivée et parsemée de villages, est une place forte destinée à défendre l'empire du côté de la Russie. Elle fait un commerce considérable en fourrures. *Merghen*, à 120 ou 160 kilomètres au sud-ouest, est une ville sans importance. *Tsitsi-kar*, fondée par l'empereur Kang-hi pour mettre les frontières à l'abri des Russes, est défendue par une double enceinte de terre et de palissades; ses rues étroites sont garnies de maisons en argile.

Vis-à-vis de l'embouchure de l'Amour s'étend une grande île qui, sur une longueur de 850 kilomètres, n'en a pas plus de 60 dans sa moyenne largeur. Son nom est *Tarrakai*, improprement *Saghalien*. La partie septentrionale appartient à l'empire chinois, et la partie méridionale à celui du Japon. La partie soumise à la Chine est montagneuse et renferme plusieurs pics. Les Mandchoux y ont depuis longtemps établi des colonies qui dépendent administrativement du département de Saghalien-oula.

La côte orientale de la Mandchourie a semblé presque déserte à La Pérouse, qui n'y trouva que quelques tribus de pêcheurs sans souci aucun de culture autre que celle du tabac. La mer du Japon, qui baigne ces rivages, y apporte d'immenses prairies flottantes d'herbes marines, qui plus d'une fois ont fait illusion au navigateur inexpérimenté.

Toute la Mandchourie, dont le nom signifie *région peuplée*, ne renferme, selon la géographie chinoise, que 47,124 paysans soumis au tribut; mais il paraît que les indigènes ne sont pas compris dans ce nombre, qui est probablement celui des colons envoyés de la Chine. Quelques auteurs ne croient pas s'écarter beaucoup de la vérité en portant toute la population à 2,000,000 d'habitants. Les Mandchoux appartiennent à la grande race nommée *Toungouse* par les Russes et les Tatars, mais qui s'appelle *Oven* dans sa propre langue. Les Daouriens sont Mandchoux, mais mêlés de Mongols. Plusieurs tribus, telles que les *Doutcheri*, sur les bords de l'Amour, vers le milieu de son cours; les *Solons*, sur l'Argoun, et autres, ne paraissent se distinguer que par des nuances de civilisation. Les Mandchoux, sous le nom de *Nicou-tché*, ont soumis, avant le douzième siècle, les *Leaos* ou *Khitans*, dont ils étaient auparavant les vassaux, et qui habitaient la province de Moukden; ils envahirent, en 1115, le nord de la Chine, où leurs princes fondèrent la dynastie dite de *Kin* ou de l'*Or*. Dépouillés par les Mongols, ils retournèrent dans leurs monts sauvages, d'où ils sor-

tirent de nouveau en 1640, sous le nom de Mandchoux, pour faire la conquête de la Chine entière, qui leur garde encore une obéissance mêlée de haine et interrompue par des révoltes partielles.

Les Mandchoux ont connu l'agriculture, et même ont eu un code de lois avant la conquête qu'ils firent de la Chine; cette extension de puissance a nui à leur pays, car les meilleures familles ont émigré dans la Chine proprement dite. D'après les relations des jésuites, les Mandchoux n'ont ni temples ni idoles; ils révèrent un être suprême qu'ils surnomment l'empereur du ciel; cependant la religion de ceux qui sont établis en Chine se rapproche du bouddhisme. Ces peuples ont des formes plus robustes, mais des traits moins expressifs que les Chinois; les pieds de leurs femmes ne sont pas défigurés comme ceux des Chinoises; leur coiffure consiste en fleurs naturelles et artificielles. L'habillement, en général, est le même que celui des Chinois.

Devons-nous ajouter foi aux assertions de quelques voyageurs, qui prétendent que la nation mandchoue tend chaque jour à disparaître, et que dans quelques années il y aura très-peu de tribus ayant conservé leur caractère et même leur existence politique? Ce qui paraît certain, c'est que les vastes contrées baignées par le Soungari, et dont l'entrée avait été jusque-là interdite aux Chinois, ont été mises en vente dès les premières années du siècle actuel, et qu'aujourd'hui les vaincus sont presque les uniques propriétaires des pays autrefois occupés par ceux qui les gouvernent. Les Mandchoux n'ont conservé que leurs titres, leurs corvées et leurs redevances; la qualité de Mandchou est ainsi devenue un poids onéreux, que beaucoup ont cherché à secouer en émigrant en Chine ou en ne se faisant pas inscrire sur les rôles des recensements qui se font tous les trois ans dans chaque bannière; par ce seul fait ils entrent dans les rangs du peuple chinois.

La langue mandchoue est belle, harmonieuse, et surtout d'une clarté admirable; c'est le plus parfait des idiomes tatars. Peut-être finira-t-on par ne plus la parler, mais elle restera toujours comme une langue savante. Les empereurs de la race mandchoue ont tenu à honneur de conserver de nombreux monuments de leur idiome national dans toute sa pureté primitive. Les académies ont traduit en mandchou tout les bons livres chinois; les règles et le mécanisme de la langue ont été clairement et nettement posés, et l'empereur Kien-loung a fait rédiger un dictionnaire dont tout les mots chinois ont été rigoureusement bannis. On y trouve beaucoup de racines qui ressemblent à celles des langues européennes.

§ IX. ROYAUME DE CORÉE. — Entre les îles du Japon et la Mandchourie s'étend la grande péninsule de *Corée*, baignée à l'est par la mer du Japon, et à l'occident par la mer Jaune. Ses vrais noms paraissent être *Kaoli* et *Tchao-sian*. Ce pays peut avoir 920 kilomètres de long; mais un tiers de cette longueur se trouve hors de la péninsule proprement dite, sa largeur est, au nord, de plus de 400 kilomètres; mais à l'endroit où la péninsule prend son véritable commencement, cette largeur n'est que de 140 à 160 kilomètres; ensuite elle conserve la largeur d'environ 240 kilomètres. Sa longueur, du nord-est au sud-ouest, est de 900 kilomètres. La Corée ne le cède guère en étendue à l'Italie, avec laquelle elle a, dans la configuration, beaucoup de ressemblance.

Le seul trait bien connu de sa géographie physique, c'est l'existence d'une haute

chaîne de montagnes dirigée du nord au sud, et qui se détache du groupe méridional de la Mandchourie. En pénétrant dans la péninsule, cette chaîne longe de fort près la mer du Japon; il en sort un grand nombre de sources et de rivières; la pente générale du terrain est vers la mer Jaune. Le pays est généralement montueux, et les plaines y sont rares. Les côtes et les îles qui les bordent sont très-rocailleuses et d'un accès difficile. On connaît trois rivières; le *Ya-lou*, qui a environ 400 kilomètres de cours, s'écoule dans la mer Jaune; le *Tou-imen*, qui n'en a que 320, se jette dans la mer du Japon; toutes deux sont au nord et hors de la presqu'île proprement dite; elles prennent leurs sources dans la chaîne du *Chang-pe-chan* ou du *Chan-alin*. La troisième est dans la presqu'île proprement dite, c'est le *Han*; elle prend sa source dans la longue chaîne qui traverse la Corée, et se jette, après un cours de 300 kilomètres environ, dirigé du nord-ouest au sud-est, dans le bras de mer appelé *détroit de Corée*, formé par cette péninsule et les îles du Japon.

Quoique sous la latitude de l'Italie méridionale, la Corée a un climat très-froid; on assure que dans la partie septentrionale la neige tombe en si grande quantité qu'on est obligé, pendant l'hiver, de creuser des chemins par-dessous pour aller d'une maison à l'autre. Cependant le sol est généralement fertile et bien cultivé; il produit surtout du riz, du millet, des légumes, des fruits, mais la plupart insipides. On nomme parmi ses minéraux l'or, l'argent, le plomb, le fer, les topazes et le sel gemme, mais ils ne sont pas exploités. Les animaux les plus communs sont, suivant le P. Régis, les sangliers, les ours, les zibelines, les martres, les castors et les cerfs. Les fleuves abondent en poisson. Les montagnes du nord, couvertes de vastes forêts, ne produisent, au reste, que de l'orge et la racine de *ginseng*, si précieuse aux yeux des Chinois. Les provinces méridionales abondent en riz, millet et panis (espèce de blé duquel on tire une sorte de vin), en chanvre, tabac, citron et soie. Un arbre semblable au palmier produit une gomme qui donne au vernis un air de dorure.

Le royaume de Corée est divisé en huit provinces ou *tao*, nom qui, en chinois, signifie *route*. Celle de *King-ki*, à peu près au centre, a pour capitale *Han-yang*, appelée aussi *Han-tchking* et *King-ki-tao*; c'est la capitale de tout le royaume et la résidence du souverain. Elle est située à 20 kilomètres de la mer Jaune, sur un vaste plateau, assez grande et mal bâtie. La province contiguë, au sud-est, est celle de *Tchoung-thsing*, dont le territoire est fertile et bien peuplé. *Tchoung-tcheou* est sa capitale. Les habitants élèvent beaucoup de vers à soie et fabriquent des étoffes brodées. *Kou-fou*, autre ville, est située sur une petite rivière qui se jette, à 60 kilomètres plus bas, dans la mer Jaune. *Thsiuan-lo*, à l'ouest de la précédente, est une province de 300 kilomètres de longueur sur 150 de largeur, dont la capitale est appelée *Thsiuan-tcheou*. Celle de *Kiang-yuan*, à l'ouest du King-ki, est bien arrosée, couverte en partie de montagnes, et bornée à l'est par la mer du Japon. *Kiang-ling-fou* en est le chef-lieu. La province de *Khing-chang*, dans le sud-est de la presqu'île, borde le détroit de Corée : *Khing-tcheou* est son chef-lieu. Celle de *Houang-haï*, dans la partie du nord-ouest, doit son nom à la mer Jaune, qui la borde et que les Coréens nomment *Hoang-haï*. Ses côtes sont boisées et assez bien cultivées; l'intérieur est couvert de montagnes, dont la plus haute est le *Khouaton-khan*; sa capitale est *Hoang-tcheou*. La province la plus septentrionale, celle de *Phing-ngan*, et, selon d'autres, *Phing-*

jang, est montagneuse et peu peuplée ; sa capitale est *Phing-jang*, sur la rive gauche du Ya-lou. Enfin celle de *Hiang-khing*, à l'est de la précédente, est montagneuse et boisée ; c'est sur son territoire que coule le Tou-men. Elle est peu peuplée ; ses villes s'élèvent sur les bords de la rivière ; son chef-lieu est *Hian-king*.

Duhalde et les auteurs chinois nous apprennent que ces huit provinces renferment 41 principautés, 33 *fou* ou villes du premier ordre, 38 *tchéou* ou villes du second, et 70 *hian* ou villes du troisième. Toutes sont couvertes en paille, ce qui donne à tout le pays un aspect très-misérable. On ne connaît point la population du royaume, mais tout porte à croire qu'il renferme au moins 8,000,000 d'habitants. L'aspect des villes coréennes est le même que celui des villes chinoises ; seulement les maisons sont construites en terre, sans art, sans commodité ; dans quelques endroits elles sont élevées sur des pilotis. Les habitations des seigneurs offrent un aspect plus brillant et sont entourées de vastes jardins. La *grande muraille*, que les Coréens avaient élevée pour se défendre contre les invasions des Mandchoux, tombe en ruine.

Dans le détroit de Corée, sur les côtes méridionales de la presqu'île, *Ping-chan-po* appartient à la province de *Thsiuan-lo* ; c'est une île longue de 24 kilomètres et large de 16 ; elle possède un petit port appelé *An-haï*. L'archipel de Corée se compose de 120 à 130 îles ou îlots, qui bordent les côtes occidentales et méridionales ; ce ne sont que des rochers de granit, et celles qui sont couvertes d'arbres et habitées sont en petit nombre. La plus importante est *Quelpaert*, que les Coréens nomment *Mou-sé* ; elle est à 80 kilomètres au sud de la presqu'île ; sa longueur est de 60 kilomètres et sa largeur de 16 ; son centre est occupé par de hautes montagnes, et son sol s'abaisse en pente douce vers la mer ; elle renferme la petite ville de *Mog-gan*.

Les Coréens ressemblent aux Chinois pour la physionomie ; ils sont robustes, laborieux, d'une taille moyenne et bien prise ; leur teint est basané ; leurs cheveux sont noirs et leur figure est laide et bouffie ; leurs mœurs sont douces et polies ; ils sont respectueux envers leurs parents, sobres, mais curieux à l'excès. Depuis des siècles, courbés sous un joug étranger, ils ont pris les vices de la servitude ; ils sont fort adonnés aux plaisirs, grands menteurs, très-lâches, et si accoutumés à tromper et à voler, que les Chinois même en sont les dupes. Les malheureux navigateurs qu'une tempête jette sur les côtes de la Corée y sont réduits en esclavage. Les maladies qui présentent un caractère épidémique inspirent une telle crainte aux Coréens, qu'ils ont pour coutume de porter les malades dans les champs et de les y abandonner sans secours. Les mariages entre parents sont défendus jusqu'au quatrième degré. On marie des enfants de sept à huit ans, et la nouvelle épouse demeure dans la maison du beau-père. La polygamie est admise, mais le mari ne peut recevoir dans sa maison que sa première femme. Les femmes de qualité ne sont pas, comme à la Chine, condamnées à ne pouvoir marcher et à rester enfermées dans des appartements secrets ; les hommes ne sont point exclus de leur société. Le corps des personnages distingués est souvent gardé trois ans dans un cercueil avant d'être enterré. Les tombeaux sont sur les hauteurs, et l'on place à côté les armes, les ustensiles et tout ce dont le défunt se servait. La plus grande partie de l'héritage est dévolue au fils aîné. Le costume des Coréens ressemble un peu à celui des Chinois ; il se compose d'une longue robe ouverte, à grandes manches, d'un bonnet de forme carrée, ordinairement fourré,

de bottines en cuir, en coton ou en soie. La coiffure des riches est un chapeau à larges bords et dont la coiffe est pointue. Sous la robe, une sorte de tunique descend jusqu'aux genoux et laisse voir de larges pantalons. Les hommes conservent leur barbe et rasant leurs cheveux; les femmes les réunissent en une grosse touffe derrière la tête; elles portent, comme les hommes, une robe ouverte, mais qu'elles recouvrent d'une autre plus courte.

Les Chinois ont porté en Corée leurs arts, leurs sciences et leur langue. Un grand nombre de collèges sont destinés à l'éducation des enfants des familles libres. Les lettrés coréens forment un ordre d'état à part, et se distinguent par deux plumes attachées à leur bonnet. Ils subissent plusieurs examens, comme à la Chine; mais leur savoir se borne à la morale de Khoung-tsu ou Confucius. Ils se servent de la langue et des caractères chinois; la langue coréenne vulgaire en est très-différente, et, comme celle des Mandchoux, elle a son alphabet particulier. Ils écrivent avec des pinceaux faits en poil de loup, et impriment leurs livres au moyen de figures en bois.

La philosophie de Confucius est ici, comme à la Chine, la doctrine dominante parmi les grands et les lettrés. Mais la religion de Fo ou de Bouddha a beaucoup d'adhérents. Les ambassadeurs de Corée ont dit aux missionnaires de Péking que les bonzes, tenus dans un état d'abjection, étaient obligés de construire leurs temples hors de l'enceinte des villes. Il y a des ordres monastiques ou des associations religieuses dont les membres mènent une vie austère, souffrent avec patience des persécutions très-dures, observent une foule de cérémonies, et ne recueillent pour fruit de tant de peines que le mépris universel. Parmi ces moines, il y en a qui, d'après leur règle, doivent porter la tête et le menton rasés, s'abstenir de viandes et fuir l'aspect des femmes. La plupart travaillent pour gagner leur subsistance; les uns instruisent les enfants, les autres font quelquefois un petit commerce, et ceux qui sont trop âgés pour travailler font la quête ou demandent l'aumône. Il y a aussi des couvents de femmes, mais elles n'y sont point soumises à une règle aussi rigoureuse; elles peuvent en sortir pour se marier.

L'agriculture est beaucoup plus avancée chez les Coréens que chez les Mandchoux, leurs voisins. Le sol est cultivé jusqu'au sommet des montagnes, grâce aux soins que prend le cultivateur d'y transporter de la terre végétale et de l'y retenir au moyen de terrasses construites en pierres sèches. La culture la plus répandue est celle du riz, qui forme la principale nourriture des habitants.

L'industrie des Coréens est assez avancée; ils fabriquent avec du coton un papier blanc et fort. Ils font des éventails, des papiers peints pour tenture et des toiles de lin grossières, des étoffes de soie et de coton, de la faïence et de la porcelaine, des fusils et d'autres armes. Ils font avec des roseaux et des feuilles de graminées des nattes, des chapeaux, des sandales, des cordages et des voiles. Ils fabriquent en poil de queue de loup des pinceaux fort estimés en Chine. Les Chinois achètent ces divers objets en échange des thés et des soieries. Les Coréens font aussi quelque commerce avec les Japonais. C'est à *Khing-chan* que les bâtiments japonais apportent leurs marchandises, telles que du poivre, du bois odoriférant, de l'alun et des cornes de buffle. Les Coréens leur donnent en échange du plomb, du coton, de la soie brute, des racines de ginseng. Les paiements se font en petits lingots d'argent: il n'y a de monnaie qu'en cuivre.

La Corée, originellement divisée en plusieurs petits États, fut subjuguée et civilisée par des aventuriers chinois dont le chef était le prince Khi-tsu. Le pays est aujourd'hui gouverné par un monarque héréditaire, tributaire de la Chine, et qui, lors de son avènement au trône, reçoit à genoux l'investiture de ses États et le titre de *kouéouang* (roi), de deux mandarins envoyés par l'empereur. Après cette cérémonie, un ambassadeur du nouveau souverain va présenter le tribut à Péking. Cependant, chez lui, ce roi est despote absolu; une cour nombreuse, un sérail bien fourni, augmentent l'éclat de son trône. Toutes les terres sont censées lui appartenir, et ses sujets sont tenus de travailler pour lui pendant trois mois; aux revenus considérables de ses domaines, il ajoute le produit de la dime royale levée en nature sur toutes les productions quelconques. Il paraît que les nobles exercent, chacun dans ses terres, un pouvoir féodal très-oppressif. Cependant la classe moyenne et libre, qui comprend les négociants et industriels, est très-nombreuse.

L'administration du pays est tout à fait militaire, et tous les habitants doivent le service; mais ces soldats sont très-mauvais et à peine armés. Quant aux bâtiments de guerre, ils sont supérieurs à ceux de la Chine, et paraissent imités des galères portugaises; ils sont munis de canons et de pots à feu.

CHAPITRE TREIZIÈME.

EMPIRE CHINOIS. — DEUXIÈME PARTIE : LE TIBET ET LE BOUTAN.

§ I^{er}. DESCRIPTION PHYSIQUE. — Avant de parcourir la Chine proprement dite, complétons la description des provinces ou des pays tributaires de l'empire chinois par celle du Tibet et du Boutan. Nous comprenons sous ce nom toutes les contrées qui s'étendent au nord de l'Hindoustan, à l'est du Turkestan indépendant, au sud du Turkestan chinois, à l'ouest de la Chine et au nord-ouest de l'empire birman. Du côté du sud-est, la limite est très-peu connue; enfin, du côté du nord, il existe des provinces entières que nous ne connaissons pas. Le *Tibet* occupe ainsi de l'est à l'ouest une longueur de 2,600 kilomètres; il en a environ 800 dans sa plus grande largeur du nord au sud; les Chinois le nomment *Si-dzang*, c'est-à-dire *Dzang occidental*. Il est séparé de l'Hindoustan par la gigantesque chaîne de l'Himalaya, c'est-à-dire *séjour de la neige*, chaîne qui était connue des anciens sous les noms d'*Imaüs* et d'*Hemodus*, et qui surpasse en élévation les plus hautes montagnes de l'ancien et du nouveau continent. Nous avons déjà donné un aperçu général de cette chaîne; mais, si nous profitons des renseignements tirés des auteurs chinois, nous pourrions ajouter que les Tibétains distinguent deux sortes de montagnes, celles qu'ils appellent *Ri* et celles qu'ils nomment *La*, c'est-à-dire celles qui sont dépourvues de chemins et celles par lesquelles passe une route. Ainsi ils indiquent dans la province de Ngari le mont *Djavahir* (7,847 m.), en tibétain *Gang-dis-ri*, ou la montagne couleur de neige, dont la circonférence est de 56 kilomètres, et qui forme le nœud de plusieurs chaînes, telles que celle de *Sengghikabab-gang-ri*, au nord-ouest; le *Ghioouké-mantsian-tang-la*, au nord-est; le *Manaknil-gang-ri* et le *Damitchouk-kabab-gang-ri*, au sud-est. Les principales montagnes tra-

versées par des routes dans la même province sont le *Lang-la* et le *Tsa-tsa-la*, qui forment deux chaînes de 60 à 70 kilomètres de longueur. Les chemins sont très-roides, très-difficiles et souvent même dangereux.

Dans la province de Dzang, les principales montagnes qui ne sont point traversées par des routes sont le *Damtchouk-kabab-gang-ri* ou *Dhawalagi-ri* (8,176 m.), que nous avons déjà nommé; le *Kouboun-gangtsian-ri*, couronné d'un énorme glacier; le *Sier-tchoung-ri* ou *Tchamoula-ri* (8,200 m.), dont la cime se présente comme un nuage blanc à la distance de 40 kilomètres; le *Dorgou-ri*, couronné par sept pics pyramidaux, et le *Ganggar-chami-ri*, dont la roche blanche se confond avec ses neiges. Parmi les onze autres montagnes que traversent des routes, nous ne citerons que le *Djema-la*, ou la montagne de sable, et le *Mar-young-la*, ou celle de la splendeur.

La province d'Oui ou d'Oueï nous offre, parmi ses nombreuses montagnes, le *Varla-chamboï-gang-ri*, ou la montagne neigeuse du pays du Dieu existant par lui-même, terminée par un grand pic et un plus petit, tous deux couverts de neige; le *Dza-ri* ou *Dzi-ri*, dont le plateau est couvert de plus de 100 lacs, grands et petits; le *Niantsin-tangla-gang-ri*, ou la montagne des champs de neige, de la divinité qui rend des oracles, située près du lac *Tengri-noor*, et couverte de grands amas de neige qui ne fondent jamais; le *Samdan-gandja-ri*, ou la montagne neigeuse de la contemplation divine; le *Doukla-ri*, ou la montagne du couvercle précieux, hérissée de rochers escarpés, qui ne permettent pas de la traverser, et d'où sortent une foule de sources et de torrents qui roulent avec un fracas terrible; le *Sighin-oulan-tolokhaioohla*, en mongol la montagne de la tête rouge du Sighin, qui donne naissance au fleuve Hoang-ho; le *Khootsin-dabahn*, montagne par laquelle passent tous les chemins qui conduisent de Si-ning-fou ou Si-ning-oeï, et de Thao-tcheou, villes du Kan-sou, dans les provinces d'Oui et de Dzang; enfin le *Yangra-la*, ou la montagne du bonheur.

Dans la province de K'an-gam-dou, nous citerons le *Damou-young-djoung-gang-ri*, ou la montagne de neige fortifiée par la croix bouddhique, et le *Dordsi-yuldjoum-ri*, ou la montagne des génies, dont la roche renferme des turquoises. On y signale le *Charo-la*, ou la montagne de la corne de cerf, et trois autres montagnes traversées par des routes; mais le précipice appelé *Dzagari-manitou*, à 160 kilomètres au nord-ouest du bourg de Litang, mérite quelque attention: la roche qui le compose est noire; il est chargé d'inscriptions en *fan* ou sanskrit, et d'un grand nombre d'images de Bouddha et d'autres divinités.

La chaîne de l'Himalaya, sur laquelle nous ajouterons quelques détails dans la description de l'Hindoustan, offre une particularité remarquable: sur la pente méridionale, la limite des neiges est à la hauteur de 3,900 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, tandis que sur le versant septentrional, où il semble qu'elle devrait être à une élévation moins grande, elle est au contraire à plus de 5,200 mètres; mais cette différence s'explique par le rayonnement qui se développe sur le vaste plateau auquel l'Himalaya est adossé. Le versant méridional de ces montagnes est beaucoup moins boisé que celui du nord; sur celui-ci s'étendent de superbes forêts, tandis que l'autre montre à peine quelques arbres et très-peu d'autres végétaux. Cette différence entre les deux versants est due à l'effet inégal des rayons solaires, et au souffle dominant de certains vents qui, sur le versant méridional, hâtent la décomposition des roches,

ce qui empêche qu'il se forme, comme sur l'autre versant, un terreau favorable à la végétation.

Nous avons vu qu'il existe des volcans dans les chaînes de l'Asie centrale, mais les montagnes du Tibet n'en sont pas dépourvues. Dans la partie la plus haute de l'Himalaya, on en a signalé un en 1825. Dans la partie occidentale de la chaîne, le pic *Lângour* paraît être un volcan éteint.

Les géographes chinois citent comme le plus grand fleuve du Tibet le *Yærou-dzangbo-tchou*, c'est-à-dire le *fleuve clair de la frontière du côté droit ou de l'ouest*; il porte simplement le nom de *Dzang-bo*, au sud de H'lassa; il a sa source près de la frontière occidentale de la province de Dzang, au pied du mont *Damtchouk-kabab-gang-ri*. Après un cours de 1,000 kilomètres, il entre dans celle de Oui, reçoit à gauche le *Galdjao-mouren* ou *Kaldyao-mouran*, c'est-à-dire la *rivière furibonde*, qui vient de 160 kilomètres au nord; bientôt après il tourne au sud-est, parcourt environ 480 kilomètres dans la province de Oui, traverse l'Himalaya et devient, suivant les uns, l'*Iraouaddy*, suivant les autres le *Brahmapoutre*. Nous reviendrons sur ce sujet dans la description de l'Hindoustan. La longueur générale de son cours est de 1,450 kilomètres sur le territoire tibétain. En été, disent les géographes chinois, le Yærou-dzangbo-tchou et ses grands affluents se gonflent considérablement par la fonte des neiges, et inondent les vallées dans lesquelles ils coulent. Au nombre de ces affluents nous citerons encore le *Lhabouk-dzangbo-tchou*, ou la *rivière claire de la caverne divine*, qui parcourt environ 160 kilomètres avant de se jeter dans le fleuve; le *Dzaka-dzang-tchou*, ou la *rivière claire entourée de collines*, qui a 230 kilomètres de cours; l'*Oï-tchou-dzangbo-tchou* ou *Dok-tchou*, c'est-à-dire la *rivière de la vallée étroite et profonde*, qui en a 210, et le *Niang-tchou*, qui en a plus de 320.

Un autre grand cours d'eau est le *Kincha-kiang*, ou la *rivière du sable d'or*, appelée en tibétain *Bourai-tchou* ou *Ba-tchou*, et en mongol *Mourouï-oussou* ou *Mourous-oussou*. Il est l'origine de l'immense *Yang-tseu-kiang*, et ne prend ce nom qu'après un cours de près de 1,600 kilomètres, et après s'être réuni au *Ya-loung-kiang*, près des frontières de la Chine proprement dite. Il est très-profond, disent les Chinois, et reçoit les eaux de plus de dix grandes rivières et d'un nombre considérable de petites; les vapeurs qu'exhalent ses rives rendent lourd et malsain l'air qu'on y respire; les paillettes d'or qu'il roule lui ont valu son nom; sa source est au pied du *Li-chy-chan*, c'est-à-dire *rocher du yack* ou buffle, ainsi appelé parce qu'il en a la forme.

La contrée montagneuse du Tibet renferme un grand nombre de lacs; les géographes chinois en citent une vingtaine. Le plus considérable est le *Tengri-noor* ou *lac du ciel*. Les Chinois lui donnent 240 kilomètres de largeur et 400 de circonférence; il s'étend de l'est à l'ouest; la teinte bleue que présentent ses eaux lui a valu son nom. Il reçoit du côté de l'orient trois rivières peu importantes. Le *Mapham-dalai* (*mer qui surpasse tout*), que les Hindous appellent *Manassorovar*, est formé par les eaux qui découlent de la montagne à cime neigeuse appelée *Lang-sten-kabad-gang-ri*; il a 16 kilomètres de largeur et 20 de longueur de l'est à l'ouest; sa circonférence n'est que de 70 kilomètres. Il est environné de montagnes séparées par quatre petites vallées ouvertes vers les quatre points cardinaux, et qui en forment les portes. Ce lac passe pour sacré chez les Hindous, et, malgré les obstacles qu'ils ont à surmonter

pour y arriver, les pèlerins s'y rendent en foule. Les Tibétains l'ont aussi en grande vénération, et viennent de très-loin pour y jeter les cendres de leurs parents ou de leurs amis. On trouve sur ses bords du lapis-lazuli et le meilleur borax du Tibet. Le *Lang-mathso* ou *lac du bœuf* a environ 12 kilomètres de largeur du nord au sud, 32 de longueur et 130 de circonférence. Il reçoit les eaux de l'*Allan-gol* ou *rivière d'or*, et donne naissance au *Lang-tchou* ou *rivière du bœuf*. Le *Ghiit-ghia*, large de 24 kilomètres, est formé de deux lacs qui se sont réunis, et que l'on désigne par leurs deux noms joints ensemble. Le *Darok-youmso* ou le *lac des chevaux jaunes et des turquoises* a 112 kilomètres de circonférence. Nous citerons encore le *Nom-mthso-shi* ou le *beau lac du ciel*, qui a 88 kilomètres de circonférence, le *Djabdjaya-tchaghan-dabsoun*, qui a 120 kilomètres de circuit, et dont les bords sont couverts de sel blanc; le *Lang-bou*, qui en a 88; le *Dzem-tsou-danak*, qui produit du borax, et d'autres moins importants, qui produisent tous du sel.

Nous terminerons cette longue énumération par un lac très-remarquable, c'est le *Far-brok-youm*, nommé aussi *Yamthso-Baldhi* ou *lac de Baldhi*, parce qu'il n'est pas loin de cette ville. Il a 190 kilomètres de circonférence, et ressemble à un vaste fossé d'environ 8 kilomètres de largeur, qui entoure une île de près de 50 kilomètres de diamètre. Les auteurs chinois nous apprennent que trois montagnes, appelées *Minaba*, *Fabo-tou* et *Sang-ri*, s'élèvent au milieu, dominées par de riches monastères. Les habitants vivent de la culture et de la pêche. Cette île, couverte d'une belle végétation, qui se marie agréablement avec les grandes constructions qui couvrent les trois montagnes, offre l'aspect le plus pittoresque. Sur la plus méridionale de celles-ci se trouve un couvent célèbre, où réside une femme que les Tibétains vénèrent comme une divinité, et qu'ils considèrent comme une incarnation de *Bhavani*; elle porte le nom de *Dordzi-pa-mo* (la sainte mère de la truie). Les différents monastères de cette île sont habités, les uns par des moines, les autres par des religieuses, et placés sous sa direction; une trentaine de religieux forment sa cour; lorsqu'elle se rend à H'lassa, on la porte sur un trône, tout le peuple s'empresse autour d'elle pour recevoir sa bénédiction.

La hauteur des montagnes et des plateaux du Tibet rend généralement froid le climat de cette contrée. Cependant c'est de tout le globe celle qui présente des habitations sur les lieux les plus élevés; ainsi la ville de Daba est à 4,786 mètres-au dessus du niveau de l'Océan, c'est-à-dire presque à la hauteur du sommet du mont Blanc. A cette élévation, les vallées jouissent d'un climat assez tempéré; celles qui sont moins élevées sont même chaudes, et la plupart très-fertiles. Mais les habitants des hautes montagnes sont obligés, pendant l'hiver, de chercher un refuge contre le froid dans les vallées et les gorges profondes ou dans les cavités des rochers. On remarque une grande uniformité dans la température des saisons du Tibet, ainsi que dans leur durée et leur retour périodique. Elles paraissent s'y diviser de la même manière que dans le Bengale. Le printemps, depuis mars jusqu'en mai, s'y fait remarquer par de grandes variations dans l'atmosphère et par de fortes chaleurs; le tonnerre y gronde fréquemment; il y tombe souvent de la grêle. La saison humide s'étend depuis juin jusqu'en septembre; ensuite de fortes pluies tombent sans interruption; les rivières enflent jusqu'aux bords, coulent avec rapidité, et vont contribuer aux inondations du Bengale.

Depuis octobre jusqu'en mars, le ciel, constamment serein, voit rarement des brouillards ou des nuages obscurcir son azur. Pendant trois mois de cette saison on éprouve un froid sec et piquant, qui, sous la latitude de 28 degrés, sur les limites de cette zone à laquelle on a donné le nom de torride, le dispute à celui des Alpes sous la latitude de 46 degrés.

Le Tibet propre n'offre, aux regards de Turner, que des montagnes hérissées de rochers et sans aucune apparence de végétation, ou des plaines arides d'un aspect uniforme et triste. Ainsi la route de 2,400 kilomètres qui sépare H'lassa de la frontière chinoise ne présente qu'une suite continuelle d'abîmes, de rochers escarpés ou glacés, de torrents qui se précipitent entre les coupures de montagnes. Il n'y a guère que les vallées qu'on puisse ensemençer avec quelque succès. Les Tibétains cultivent peu le froment et encore moins le riz. La principale récolte est en *tsing-houa* ou orge noire, dont on fait le *tsan-pa*, base alimentaire de toute la population tibétaine, riche ou pauvre. On cultive aussi des pois, des lentilles, des fèves, des choux, des oignons et d'autres légumes. La vigne y croît avec vigueur; les arbres fruitiers sont le noyer, l'abricotier et le figuier. Le bois y est rare, ce qui oblige les habitants à brûler de la fiente desséchée des bêtes à cornes. Les arbres les plus communs sont le pin cembro, le cyprès et le tremble. Une espèce de laurier produit une racine appelée le *cannelier bâtard*, qui a le goût et l'odeur de la cannelle. Le *cacalia-saracenica* sert à la fabrication du *chony*, liqueur spiritueuse un peu acide. Les principales fleurs que l'on cultive dans les jardins sont le pavot double, la mauve, la pivoine, la pivoine de montagne et diverses marguerites.

L'animal porte-musc se plaît dans les Alpes tibétaines; il est poursuivi par l'once et diverses autres espèces voisines du tigre. L'ours, le cheval sauvage et le lion sont encore nommés parmi les animaux de ce pays. On y trouve des chiens d'une grandeur extraordinaire. Les chevaux domestiques sont petits, mais pleins de feu, vifs et obstinés. Le buffle y parvient à une taille médiocre. On y voit de nombreux troupeaux de moutons, communément d'une espèce petite. Ils ont la tête et les jambes noires; leur laine est fine et douce, et leur chair excellente. La variété la plus remarquable ne dépasse jamais la taille de nos agneaux de cinq à six mois, et fournit une laine aussi abondante et aussi fine que les races les plus renommées sous ce rapport. Les chèvres sont en grand nombre et renommées pour leur beau poil, qui sert à faire des châles. N'omettons point l'*yack* ou le bœuf grognant, auquel la nature a donné un poil long et épais avec une queue flottante et lustrée, et une variété de cheval sauvage, dont nous avons déjà parlé, qui ressemble plutôt à l'âne qu'au cheval; ses formes sont musculeuses et ses mouvements élégants : c'est le *djightai* ou l'*hémione*.

Le Tibet propre a de riches mines; l'or s'y trouve en très-grande quantité; quelquefois on le rencontre sous la forme de poudre dans le lit des rivières, d'autres fois en grandes masses ou en veines irrégulières; il a pour gangue le pétro-silex ou le quartz. Il y a une mine de plomb à deux journées de Techou-Loumbou; le minerai est une galène qui paraît contenir de l'argent. Les Tibétains exploitent des mines riches en mercure; ce métal y est employé contre les maladies vénériennes. Le sel gemme est assez commun, mais en général le défaut de combustible fait languir l'exploitation des métaux. Les eaux minérales y abondent. Nous distinguerons comme

une production particulière au Tibet le *tinkal* ou borax brut. Selon Saunders, un lac d'où l'on tire le tinkal et le sel gemme se trouve à quinze journées au nord de Techou-Loumbou. C'est probablement le *Mapham-dalaï*. Entouré de tous côtés par des montagnes rocheuses, il ne reçoit ni ruisseaux ni fontaines; il est alimenté par des sources saumâtres, qui paraissent jaillir du fond du lac même. Le tinkal se dépose dans le lac : il y en a de noir et de violet; ceux qui veulent le recueillir le tirent du fond en grandes masses, qu'ils rompent ensuite pour les rendre plus transportables, et qu'ils exposent à un air sec. Exploitée depuis un temps très-considérable, cette matière ne paraît point diminuer sensiblement; il est probable qu'il s'en forme continuellement du nouveau. Au Tibet, on emploie le tinkal pour soudure, et pour aider la fusion de l'or et de l'argent.

Les Chinois nous apprennent en outre que la rivière qui fournit le plus d'or est le *Kincha-kiang*, que l'argent, le cuivre et le plomb sont exploités principalement dans la province de Kam, et le lapis-lazuli dans les environs du lac Mapham-dalaï. Les turquoises y sont très-communes, elles servent généralement à la parure des femmes. Les montagnes qui bornent le Tibet au nord, du côté du désert de Kobi, fournissent beaucoup de sel gemme blanc, rouge ou violet. Le salpêtre s'y forme spontanément presque partout.

§ II. PROVINCES ET VILLES. — Le Tibet, dans toute son étendue, se divise en quatre grandes provinces : le *Ngari*, appelé aussi *Ladak*¹, et que les Européens ont nommé le *Petit-Tibet*, est la plus occidentale; limitrophe, et à l'est de celle-ci, se trouve le *Zzang* ou *Dsang*; un peu plus à l'est s'étend le *Oui*, appelé aussi *Oueï*; enfin la plus orientale est le *K'ham* ou *K'an-gamdou*.

Le *Ngari* paraît avoir une longueur de 1,000 kilomètres sur 400 kilomètres dans sa plus grande largeur. Son élévation moyenne au-dessus de la mer est de plus de 4,000 mètres. Il y fait alternativement très-chaud et très-froid, et il n'y pleut presque jamais. Cette province occupe une immense vallée fermée au sud par l'Himalaya, et au nord par les monts Thsoun-ling, c'est-à-dire *montagnes des oignons*. Cette vallée est arrosée de l'est à l'ouest par le *Sind* ou l'*Indus*, que nous décrirons plus tard. *Ladak* ou *Leï* est la capitale de cette province. Elle renferme un millier de maisons bâties en pierre ou en briques et élevées de trois ou quatre étages. Il s'y fait un grand commerce de duvet de chèvre pour la fabrication des châles; tous les ans on en expédie 800 charges à Kachemire. Le bouddhisme et le mahométisme sont les principales religions que professent les habitants. Cette ville est la résidence d'un radjah, tributaire des Anglais, qui envoie tous les ans au dalaï-lama un présent ou tribut volontaire. Ses environs sont fertiles en blé, en orge et en diverses plantes potagères.

Les autres villes de la province sont beaucoup moins connues; nous citerons cependant *Garlou* ou *Gotorpe*, où se trouvait un poste militaire chinois; *Toling*, où réside un grand-lama; *Daba*, bâtie sur un point presque aussi élevé que le mont Blanc, dans une gorge abritée au nord par de hautes montagnes. Cette ville se divise en trois parties : le monastère ou collège, dans lequel réside un grand lama avec ses

¹ Le Ladak occidental est aujourd'hui compris dans l'Inde anglaise, mais comme son annexion aux possessions de la Compagnie est plus nominale que réelle, nous avons laissé la description de ce pays à la place où le mettent naturellement ses habitants et ses mœurs.

prêtres, le couvent des femmes et la ville proprement dite, qui est la résidence du gouverneur du pays appelé *Urna-desa*. Elle se compose de maisons en pierre et à deux étages; au centre s'élève le temple de *Narayan* ou de *Vichnou*. Dans le pays d'*Urna-desa* ou *Un-dès*, célèbre par ses chèvres, qui fournissent le meilleur duvet du Tibet, *Chooung* est une ville qui mérite d'être mentionnée. Elle est située près de la rive droite du Sutledje, à 50 kilomètres au nord-est de Daba. Son commerce est assez considérable : les habitants portent à Ladak les marchandises qu'ils tirent de la plaine, et qui consistent principalement en armes, toiles, mousselines, papier, fer et cuivre, tabac, sucre et indigo. Ils en rapportent du sel et du borax, que l'on extrait des nombreux lacs du pays de Ladak; du thé, de la poudre d'or, de la laine et du poil de chèvre à fabriquer des châles. On trouve aussi sur la rive droite du Sutledje *Soung-nem*, village composé d'environ 75 familles et comprenant un couvent de religieux; il est situé à 3,000 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Non loin de ce village s'élève, sur la rive droite du Darboun, un grand *coubroung* ou temple composé de quatre salles couronnées de coupes en bois. Dans la salle du fond, on voit une figure monstrueuse de trois pieds de hauteur qui représente le dieu Mahadeva en fureur; et dans la salle à droite se trouve la statue gigantesque de Chika-Thouba; elle est haute d'environ douze pieds. Chaque année les lamas et les religieuses de Kanen et de Lebreng se réunissent dans ce temple vers la fin du mois d'août; puis ils traversent en procession tout le territoire.

On connaît trop imparfaitement la province de *Zzang* pour que nous puissions en donner une description détaillée; nous nous contenterons de citer, d'après l'itinéraire chinois que l'on doit au P. Hyacinthe Bitchourine, les principaux lieux qu'on y trouve, en partant de H'lassa. La première ville est *Baldhi*, située sur le bord septentrional du grand lac *Far-brok-youm*. *Djachi-loumbo*, capitale de la province, à 210 kilomètres au sud-ouest de H'lassa, est une ville importante, dont la population est de plus de 20,000 familles; son nom signifie *forteresse sur une montagne*. Elle a une garnison chinoise; ce qui la rend célèbre, c'est le temple appelé dans le pays *Sera-siar*, où réside le *bandchan-remboutchi*¹, lama souverain du Zzang qui reçoit son investiture du dalaï-lama, dont il balance la puissance spirituelle et temporelle. On y compte 3,000 chambres et 3,500 lamas; il est orné d'un grand nombre d'obélisques, de colonnes revêtues de métaux précieux et d'idoles en or, en argent et en bronze. Partout, dit le narrateur chinois qui fournit ces détails, on entend le murmure des prières, et les parfums de l'Inde y répandent une odeur délicieuse qui s'élève jusqu'aux cimes bleues des montagnes. Les habitants du haut Tibet, ajoute-t-il, portent au bandchan-lama la même vénération que ceux du bas Tibet au dalaï-lama.

La ville de *Nialam-dzoug*, située près de la rive droite du *Nio-tchou*, est à environ 320 kilomètres au sud-ouest de Djachi-loumbo. *Tchaka-kote*, près du Dhavaladgiri, est une cité commerçante, comprenant environ 1,000 maisons. A 140 kilomètres au sud de Djachi-loumbo, sur le bord de la petite rivière du *Pharidzoung-tchou* ou *Maha-tchou*, près de la limite du Boutan, s'élève, dans un défilé des monts Himalaya, une petite ville fortifiée, nommée aussi *Pharidzoung*.

¹ Cette dignité date de la même époque que celle du dalaï-lama. Son nom paraît signifier : celui qui préside aux méditations du dalaï-lama, et qui fait exécuter ses ordres.

La province d'*Oucï* ou d'*Oui* passe pour avoir environ 600 kilomètres de longueur, et 400 dans sa moyenne largeur. Elle est très-montagneuse et traversée par la partie supérieure du Djang-bo. Ses vallées sont fertiles, et l'une de ses principales productions est la rhubarbe. Sa capitale est *H'lassa* ou *Lhassa*, dont le nom signifie en tibétain *terre sainte*, ou plutôt *terre de Bouddha*. Cette métropole du monde bouddhique est située sur le Galdjao-mouren, dans une large vallée verdoyante la plus fertile et la mieux arrosée du Tibet. Ses grandes maisons blanches à plusieurs étages, terminées en plate-forme et surmontées de tourelles, ses temples nombreux aux toitures dorées, le rocher haut de 122 mètres au-dessus duquel s'élève le palais du dalaï-lama, les jardins, les vergers qui l'entourent, tout donne à H'lassa un aspect majestueux et séduisant. On y compte 50,000 habitants dont 25,000 lamas. La ville n'est pas très-grande, elle a tout au plus 8 kilomètres de circuit; elle n'est pas entourée de remparts, mais protégée par une forte digue contre les inondations, de la rivière; les rues sont larges, bien alignées et assez propres; mais les maisons, assez jolies à l'extérieur, sont à l'intérieur sales et enfumées. On y trouve de vastes bazars, et l'on y fabrique une grande quantité de draps. Les temples bouddhiques sont les édifices les plus remarquables de H'lassa; ils sont tous grands, riches et couverts de dorures avec profusion. Le palais du dalaï-lama mérite la célébrité dont il jouit; il est bâti au nord de la ville, sur un rocher isolé qui porte le nom de *Bouddha-la*; c'est là que réside la divinité vivante des bouddhistes. Ce palais est une réunion de plusieurs temples de grandeur et de beauté différentes; celui qui occupe le centre est élevé de 4 étages, domine tous les autres, et se trouve terminé par un dôme entièrement recouvert de lames d'or et entouré d'un grand péristyle dont les colonnes sont également dorées. On y compte 10,000 chambres; il est orné à l'extérieur de tours ou d'obélisques revêtus d'or et d'argent, et, dans son intérieur, les statues de Bouddha, faites de ces métaux et de bronze, sont sans nombre. On dit qu'il a été construit vers l'an 630 de notre ère. A 5 kilomètres à l'est de H'lassa, s'élève le temple de *H'lasseï-tsiou-khang*, tout resplendissant d'or et de pierreries, et qui est, dit-on, desservi par plus de 5,000 lamas. A quelque distance de là se trouve le *Dzoung-dzio-katsi*, ou le palais destiné à recevoir les étrangers; c'est là que le dalaï-lama se repose dans ses moments de loisir¹.

Outre ces palais et ces temples, il se trouve dans les environs de H'lassa trois grands séminaires du culte bouddhique. Le plus important est celui de *Ghaldan*, à 40 kilomètres de H'lassa, fondé au treizième siècle par le dalaï-lama Tsong-Kaba, qui a donné au culte bouddhique la forme qu'il a aujourd'hui: il renferme 3,000 lamas, et c'est là que les études sont les plus complètes et la discipline plus sévère. Le deuxième est situé à 8 kilomètres du Bouddha-la: c'est celui de *Breboumg*, fondé en 1406 par un Mongol-Khalkha, pour les 8,000 étudiants de la Mongolie. Le troisième, situé à 2 kilomètres de H'lassa, est celui de *Sera*, destiné aussi aux étudiants mongols et à ceux de la Chine.

¹ Suivant le P. Amyot et Klaproth, *dalaï-lama* voudrait dire *le lama qui voit clairement tout ce qui se passe*. Ces deux savants tiraient cette explication des livres chinois; mais Langlès et Abel Rémusat font observer avec quelque fondement que *talaï* ou *dalaï* en mongol signifie *mer* ou *grandeur sans bornes*: dans ce sens, *Dalaï-lama* voudrait dire *lama pareil à l'Océan*, *lama d'une grandeur sans bornes*.

Nous n'avons point encore nommé la plus importante ville du Tibet par sa population : c'est *Jiga-gounggar*, ou *Jikarna-gounggar*, c'est-à-dire *la ville blanche du château de la montagne*. Elle est située sur la rive gauche du Dzang-bo, à environ 80 kilomètres au sud-ouest de H'lassa. Elle renferme 20,000 maisons. Dans la même province se trouve *Tsiou-choul-dzong*, ou *la ville du canal*, dans une plaine fertile de 160 kilomètres d'étendue. C'est près de cette ville que l'on voit la fameuse caverne des scorpions, dans laquelle on jette garrottés les criminels condamnés à mort, et où ils périssent de la piqure de ces insectes.

La province de *K'angamdou* a environ 800 kilomètres du sud au nord et 500 de l'ouest à l'est. C'est un pays montagneux, qui renferme des vallées fertiles, arrosées par un grand nombre de rivières, dont plusieurs charrient de l'or. Sa capitale est *Ba-thang*, ville grande et très-populeuse; les lamas y sont très-nombreux, et leur principal couvent, celui de *Ba*, a pour supérieur un *khampo*, qui tient son autorité spirituelle du dalaï-lama. Le canton de Ba-thang peut avoir 400 kilomètres de long. C'est une belle plaine, bien arrosée, d'un climat agréable et d'une admirable fertilité. Elle donne deux récoltes par an : ses principaux produits sont le riz, le maïs, l'orge, le blé, les légumes. Parmi les fruits on remarque le raisin, la grenade, la pêche, l'abricot et le melon d'eau; le miel y est aussi très-abondant. Enfin on y trouve des mines de cinabre. A environ 80 kilomètres au nord-est de cette ville se trouve le bourg de *Li-thang*, entouré d'un rempart en terre, et composé d'environ 200 maisons, habitées par des Tibétains et des Chinois. C'est un poste militaire et un lieu de séjour pour les voyageurs. Il y a des auberges, des boutiques et un marché. Les troupes y sont campées. C'est aussi un chef-lieu de district, dont l'administration est confiée à un chef du clergé, qui a le titre de *khampo*. Le climat de Li-thang est très-froid : il y pleut et neige presque continuellement, même en été; le sol n'y produit pas de grains; il n'y croît qu'une petite quantité d'herbe, et l'on n'y trouve pas de bois de chauffage.

Siao-Ba-tchoung ou le *petit Ba-tchoung*, est un autre chef-lieu de district, dont une partie des maisons est en pierre. *Pang-mou* est une petite ville ouverte, dont les maisons sont en pierre et en bois, ainsi qu'un temple chinois, devant lequel tous les ans, à la septième lune, les habitants de Ba-thang et de Tsiando viennent tenir une foire. Après avoir marché à travers des rochers escarpés, on arrive à *Phou-la*, où les habitants vivent dans des souterrains. A 200 kilomètres de Tsiando, se trouve *Djaya*, ville soumise avec les contrées qui en dépendent à un grand lama portant le titre de tchakchouba.

Tsiando portait autrefois le nom de *K'ham*; elle est à plus de 400 kilomètres de Ba-thang. C'est la capitale de la province de K'ham; elle est bâtie dans une vallée entourée de hautes montagnes. Le Dza-tchou et le Om-tchou se réunissent au sud de la ville, qu'ils entourent à l'est et à l'ouest, et forment le Ya-loung-kiang, qui est une des sources ou des affluents du fleuve Bleu. Tsiando présente l'aspect d'une vieille ville en décadence; ses maisons sont éparpillées comme au hasard. La population, nombreuse, est sale, et croupit dans une oisiveté profonde. Le musc, les peaux de bœufs sauvages, la rhubarbe, les turquoises bleues et la poudre d'or y sont l'objet d'un faible commerce. A l'ouest de Tsiando, sur une plate-forme élevée qui domine

la ville, on remarque une grande et magnifique lamaserie, qui passe pour une des plus belles du Tibet, et renferme 4,000 lamas; elle a pour supérieur un lama houtouktou, qui est en même temps souverain temporel de la province de Tsiando.

On trouve encore dans cette province *Rywoudzé*, entourée de palissades et d'un mur en terre d'environ 400 mètres de circonférence, au milieu duquel s'élève un grand temple. On aperçoit dans les environs le mont *Wa-ho*, auquel, disent les géographes chinois, on parvient par cent détours. Sur son sommet se trouve un lac. C'est principalement au milieu de ces montagnes que vit un animal qui a passé longtemps pour fabuleux : nous voulons parler de la licorne, espèce du genre antilope, qui n'a qu'une corne sur le front. Les Mongols le nomment *kéré*, les Tibétains *sérou*, et les Chinois *tou-kio-chéou*.

C'est dans la partie orientale de la province de K'an-gamdou que se trouve le pays de *Sifan*, habité par un peuple presque sauvage, qui ne reconnaît point la domination chinoise. Avant le treizième siècle, les *Sifans* étaient une nation puissante.

§ III. HABITANTS, MŒURS, COSTUMES, SCIENCES, ETC. — Les maisons des Tibétains sont généralement en pierre brute, avec des toits plats et des balustrades en petites branches d'arbres. Elles ont ordinairement plusieurs étages. Dans les grandes villes, telles que H'lassa, il y a des édifices assez vastes pour pouvoir contenir plusieurs centaines d'individus. Ce sont les bâtiments consacrés au culte qui sont les plus étendus; au grand temple de H'lassa, tout est en rapport avec l'immensité de l'édifice; on y voit, par exemple, une chaudière en cuivre de la contenance de plus de 100 seaux d'eau, destinée à la préparation journalière du thé. Les habitations des officiers publics, bâties dans les plaines, se nomment *ka*, et les maisons en pierre qui sont près des montagnes s'appellent *tchoung* : ce sont de petits forts dans lesquels habitent les *dheba* et chefs du peuple; et comme autour de ces habitations viennent se grouper celles des particuliers, le mot *tchoung* est devenu synonyme de ville. Le nombre des temples et des couvents dépasse 3,000. Plusieurs sont entourés d'habitations qui forment des bourgades et des villes, habitées seulement par des prêtres. Ces groupes d'habitations portent en tibétain le nom de *tchoung-log-k'hang*. Toutes les lamaserie possèdent un vaste territoire, dont les produits forment le revenu des religieux et dont l'administration appartient au bouddha du couvent.

Le costume des Tibétains diffère de celui des Chinois; le dalaï-lama et le bandchan portent l'hiver un bonnet jaune de laine se terminant en pointe, ou bien le chapeau fait en peau, orné d'or, et ressemblant à un parasol chinois. Un manteau d'un rouge éclatant, des bottes en soie ou en cuir, un pantalon et une veste à manches complètent l'habillement. Celui des autres lamas en diffère peu, excepté qu'au lieu d'un pantalon ils portent un tablier d'étamine noire plissé. Ils laissent tomber leurs cheveux sur les épaules; mais dans les grandes cérémonies ils les relèvent et les attachent sur le sommet de la tête. Ils portent des boucles d'oreilles, dont l'une, celle de gauche, est en turquoise, et celle de droite en corail. A leur ceinture de satin rouge ils attachent un couteau. Les prêtres comme les laïques ont tous un chapelet. Une robe à grand collet distingue les hommes du peuple des autres classes d'habitants.

Les femmes tibétaines ont un habillement à peu près semblable à celui des hommes; par-dessus la robe elles ajoutent une tunique courte et bigarrée de diverses couleurs;

elles divisent leurs cheveux en deux tresses, qu'elles laissent pendre sur leurs épaules. Les femmes de classe inférieure sont coiffées d'un petit bonnet jaune assez semblable au bonnet phrygien. Les grandes dames ont pour tout ornement une élégante couronne fabriquée avec des perles fines. Quelle que soit leur condition, elles portent un ou deux chapelets en lapis-lazuli, en ambre jaune, en corail ou en grains de bois. Elles suspendent à leur cou une petite boîte en argent, appelée *kavou*, contenant leur dieu protecteur, et sur la poitrine un grand anneau en argent, orné de perles précieuses, d'où pendent deux petites chaînes avec lesquelles elles attachent leur châle. Les femmes riches ont de grands chapeaux nommés *vaïdzia*, qui coûtent fort cher, parce qu'ils sont surchargés de perles fines et surmontés d'une grosse turquoise montée en or. Les femmes âgées portent sur le front une plaque d'or unie, garnie de turquoises, et qui ressemble à un miroir. Dès qu'elles sont en âge de prendre cet ornement, elles reçoivent les félicitations de leurs parents et de leurs connaissances. Avant de sortir de leurs maisons, les femmes tibétaines doivent se frotter le visage avec une espèce de vernis noir et gluant, assez semblable à la confiture de raisin. Il paraît bien établi que cet usage incroyable provient de la nécessité où s'est trouvé le gouvernement tibétain, il y a quelques centaines d'années, d'arrêter les progrès d'un libertinage qui menaçait les couvents de lamas d'une complète dissolution. M. Huc prétend que les dames tibétaines n'en sont pas plus vertueuses pour cela, et que les bonnes mœurs lui ont paru fort relâchées.

Le peuple tibétain se nourrit de *tsan-pa* ou de farine d'orge grise grillée, de chair de bœuf, de hachis de viande crue et salée, de lait, de fromage et de divers légumes. Pendant les repas, les tables des riches sont garnies de jujubes, d'abricots, de raisin et d'autres fruits. Dans toutes les classes le thé est regardé comme de première nécessité; on ne le sucre point, mais on y mêle du beurre et du sel. Outre le vin, on boit une bière particulière faite avec de l'orge grise, et une eau-de-vie qu'on obtient du même grain.

Les Tibétains appartiennent à la race mongole; ils ont les cheveux noirs, la barbe peu fournie, les yeux petits et bridés, les pommettes des joues saillantes, le nez court, la bouche largement fendue, le teint basané. Ils sont de moyenne taille, mais agiles, souples, forts et vigoureux. Ils forment un peuple de mœurs douces et généreuses, hospitalier, franc, gai, léger, crédule, brave et religieux, aimant le luxe, la parure, la danse, ayant l'esprit inventif et industriel. Les femmes sont robustes et actives; elles jouissent d'une grande liberté et mènent une vie laborieuse: ce sont elles qui tiennent presque tout le petit commerce, qui colportent les marchandises, et, dans les campagnes, elles prennent une très-grande part aux travaux agricoles. Toute femme qui ne sait ni labourer ni tisser est un objet de dérision. Les hommes, quoique moins actifs et moins laborieux que les femmes, s'occupent cependant de nombreux travaux: ce sont eux qui fabriquent les étoffes nommées *pou-lou*, désignation qui comprend plusieurs espèces de tissus, depuis le drap grossier jusqu'au mérinos le plus fin. Les habitants de H'lassa fabriquent aussi ces fameux bâtons d'odeurs célèbres en Chine sous le nom de *tsan-hiang*, et qui sont un mélange de divers aromates, de musc et de poudre d'or. Ils confectionnent encore des écuelles en bois qui forment toute la vaisselle des Tibétains, et que chacun porte avec soi. Il y en a qui coûtent jusqu'à 1,000 onces d'argent. Elles sont faites avec les racines de certains arbres précieux.

Les Chinois font un grand éloge du talent des Tibétains pour la sculpture ; les tailleurs de pierre et les menuisiers travaillent , disent-ils , dans la perfection ; les fondeurs et les bijoutiers ne le cèdent pas aux meilleurs ouvriers de la Chine. Cependant leurs ouvrages ne peuvent supporter la comparaison avec les ouvrages européens , mais ils annoncent une habileté beaucoup plus grande que l'on ne devrait l'attendre de l'état demi-sauvage du peuple tibétain.

Une circonstance toute particulière au Tibet , c'est la polyandrie : une femme peut épouser tous les frères d'une même famille. Ces frères se partagent à leur gré les enfants qui naissent de cette union. D'après cette coutume , on ne doit pas s'étonner , disent les voyageurs , que l'adultère ne soit pas considéré comme une action criminelle ; une femme qui a un amant n'en fait point mystère à son mari , et celui-ci ne s'en montre nullement affecté. Le rôle important que jouent les femmes chez les Tibétains explique pourquoi la naissance d'une fille est regardée comme un bonheur dans une famille. Ce sont aussi les femmes qui s'entremettent pour faire contracter les unions conjugales. Le mariage se célèbre sans l'assistance d'un prêtre et sans aucune cérémonie religieuse , mais avec force dons réciproques.

Il y a au Tibet quatre genres de sépultures : la première , réservée pour les lamas , et la plus honorable , c'est la combustion ; la deuxième , et la plus malheureuse , l'immersion dans les fleuves ou les lacs ; la troisième , l'exposition sur le sommet des montagnes , où les vautours ne tardent pas à faire disparaître les restes du défunt ; enfin la quatrième , et la plus courue , consiste à couper les cadavres par petits morceaux , à piler les os , qu'on mêle à de la farine , et à faire manger le tout aux chiens. Les pauvres ont pour mausolée les chiens des faubourgs ou les chiens errants ; mais pour les personnes distinguées on y met un peu plus de façon : il y a des lamaseries où l'on nourrit *ad hoc* des chiens sacrés , et c'est là que les riches Tibétains vont se faire *enterrer*.

Ces coutumes barbares , qui s'accordent si peu avec la douceur des mœurs et les idées religieuses des habitants , remontent néanmoins à la plus haute antiquité. On les retrouve chez les Kalmouks , qui à la vérité suivent la religion lamaïque ; les anciens en font aussi mention : Strabon nous dit que dans la Bactriane , contrée qui était voisine du Tibet , les vieillards et les malades désespérés étaient abandonnés à la voracité de certains chiens surnommés dans le pays *enterreurs* ; Cicéron cite chez les Hyrcaniens un usage tout à fait semblable à celui qui existe encore chez les Tibétains : il dit positivement que l'on met en morceaux les cadavres pour les donner à des chiens , et que cette sépulture passe pour être la préférable. Enfin Justin nous apprend que chez les Parthes la sépulture ordinaire consistait à mettre le corps en morceaux et à le livrer aux chiens et aux oiseaux de proie.

Le deuil ne consiste chez les Tibétains que dans la suppression de quelques ornements et dans une malpropreté affectée qui dure cent jours. Pendant ce temps les hommes et les femmes ne mettent que leurs habits les plus simples , et s'abstiennent de se peigner et de se laver.

Lorsqu'il s'agit d'un mariage entre deux familles , il est d'usage de se faire des cadeaux réciproques de mouchoirs ou d'écharpes. Cette coutume est fondée sur ce qu'il est de la politesse , chez les gens d'égale condition , d'échanger mutuellement des

mouchoirs. Lorsqu'on se présente devant les deux principales incarnations divines, le dalaï-lama et le bandchan-lama, on doit aussi leur offrir un mouchoir ou une écharpe de soie, mais il n'y a pas réciprocité de leur part. Le salut, en approchant de ces grands personnages, consiste à se découvrir la tête en se grattant l'oreille droite et en tirant la langue roulée en pointe. Un homme qui en rencontre un autre d'un rang supérieur ôte son chapeau et se range de côté en baissant ses bras.

La législation du Tibet n'annonce pas plus que les mœurs une civilisation avancée. Le code criminel, qui se compose de 41 articles, est extrêmement sévère; mais les Chinois, depuis le commencement de ce siècle, l'ont remplacé par leurs propres lois: sous certains rapports, les Tibétains y ont gagné. Dans le code tibétain, le coupable et le complice d'un crime sont tous deux punis de mort; le voleur est condamné à la restitution du double de ce qu'il a pris, à avoir les yeux crevés, le nez coupé, ou bien les mains et les pieds. Enfin la torture y est consacrée, mais avec un tel raffinement de cruauté, que nous ne croyons pas devoir en faire la peinture.

Les médecins tibétains, presque tous de la classe des lamas, assignent au corps humain 440 maladies, et les livres de médecine traitent de ces 440 maladies; ils en indiquent les caractères, les moyens de les reconnaître et la manière de les combattre. Malgré le charlatanisme de ces médecins et les pratiques superstitieuses dont ils entourent leurs opérations, on ne peut douter qu'ils ne soient en possession d'un grand nombre de recettes précieuses et fondées sur une longue expérience. La saignée et les ventouses sont des moyens de guérison pratiqués par eux. La maladie la plus dangereuse, que les Tibétains regardent comme une épidémie, et que leurs médecins ne guérissent pas, est la petite vérole. On rencontre aussi dans le Tibet bon nombre de lépreux et de galeux.

La langue tibétaine vulgaire ressemble, par l'abondance des monosyllabes et l'absence des particules et des inflexions, à l'idiome des Chinois. Comme ceux-ci, les Tibétains ne sauraient parler sans le secours des figures tracées en l'air avec la main, ou dans le sable; aussi rien n'égale-t-il l'obscurité des écrits tibétains. Les ouvrages religieux sont écrits dans une langue sacrée qui se rapproche du sanskrit. L'alphabet se compose de trente consonnes, de quatre signes additionnels pour les voyelles, et de deux signes de permutation.

L'année tibétaine est lunaire; elle commence avec le premier mois du printemps, c'est-à-dire en février. Elle se divise en douze lunes, qui portent chacune le nom d'un animal¹, comme chez les Chinois. Douze mois forment une année, marquée par un *tchi*; ainsi les Tibétains disent: l'année de la souris, du bœuf, du tigre, etc.; et dix *tchis* font un *kan*, dont six composent leur *cycle* de soixante années. Ils ont des lunes intercalaires pour compléter leur *kan*. Ils comptent aussi par *nouvelle lune*, *pleine lune* et *dernier quartier*. Enfin ils donnent aux jours de la semaine les noms de leurs cinq éléments, comme chez les Chinois².

¹ Les noms tibétains des mois sont les suivants dans leur ordre de succession :

1 <i>Djiwa</i> , souris.	4 <i>Yæ</i> , lièvre.	7 <i>Ta</i> , cheval.	10 <i>Dja</i> , poule.
2 <i>Lang</i> , bœuf.	5 <i>Bhrouh</i> , dragon.	8 <i>Lough</i> , bélier.	11 <i>K'hii</i> , chien.
3 <i>Tagh</i> , tigre.	6 <i>Bhroul</i> , serpent.	9 <i>Bhréou</i> , singe.	12 <i>Phogh</i> , porc.

² Ces noms sont, en tibétain : *ching*, le bois; *me*, le feu; *sa*, la terre; *djiagh*, le fer; *tsiou*, l'eau.

Les Tibétains célèbrent comme nous les premiers jours de l'année. Leur fête se nomme *louk-so* ; elle commence la dernière nuit de la 12^e lune ; le premier *louk-so*, on va se visiter et s'offrir des boulettes fabriquées avec du miel et de la farine de froment ; le second *louk-so* consiste encore en visites, mais chaque visiteur doit être muni d'une écuelle de thé beurré et d'un plat de *tsan-pa*. Les Chinois qui habitent le Tibet célèbrent la nouvelle année à leur manière, c'est-à-dire avec du papier rouge et des pétards ; les Indiens venus du Boutan se contentent de chansons et de gambades, tandis que les Katchis, musulmans originaires de Kachemire, s'offrent des mets recherchés et du tabac. Outre ces visites, les fêtes du nouvel an donnent lieu à toutes sortes de réjouissances, danses, théâtres, chants, etc. C'est à ce moment que se célèbre le jeu des esprits danseurs, exercices sur une corde de cuir tendue au sommet du Bouddha-la, et qui s'étend jusqu'au pied de la montagne. Les habitants du Dzang sont très-habiles à cet exercice.

La fête la plus curieuse est celle du *Lha-ssa-Morou* ; elle dure pendant six jours. A partir du troisième jour de la 1^{re} lune, tous les lamas des couvents bouddhiques de la province de Oui arrivent à H'lassa ; les tribunaux sont fermés, le cours ordinaire de la justice est suspendu, l'autorité résigne son pouvoir, et la ville est entièrement abandonnée aux lamas, qui parcourent les rues par bandes désordonnées, poussent des cris affreux, chantent des prières, se heurtent, se querellent, et parfois se livrent de sanglantes batailles. Cependant la dévotion est le grand mobile du voyage de ces prêtres ; leur but est d'implorer la bénédiction du dalaï-lama, et de faire un pèlerinage au célèbre couvent bouddhique appelé Morou ¹.

D'après des traditions historiques que possèdent les Chinois, le Tibet était jadis habité par des peuples barbares qui vivaient de la chasse, et par des pasteurs nomades. Cinq siècles avant notre ère, un prince hindou, nommé Oupadhi, après une grande bataille que son père avait perdue, se réfugia dans les montagnes du Tibet, y réunit les tribus nomades, et commença à les civiliser. Deux siècles plus tard, c'est-à-dire vers l'an 313, le fils d'un autre roi de l'Inde s'y réfugia aussi, et devint la souche des plus anciens souverains du Tibet. Ce ne fut, suivant les uns, que vers l'an 407 de notre ère, et, selon d'autres, que vers le treizième siècle que la religion bouddhique y fut introduite ; cette croyance contribua à civiliser ce pays. En 632, le roi Sron-dzan-Gambo envoya dans l'Inde des savants, qui en apportèrent un alphabet propre à la langue tibétaine. C'est vers cette époque que s'établirent des relations amicales entre le Tibet et la Chine ; la littérature chinoise se répandit chez les Tibétains ; leurs princes épousèrent des princesses chinoises. Les successeurs de Sron-dzan-Gambo, devenus puissants, étendirent leurs conquêtes jusqu'aux monts Thian-chan ; mais au douzième siècle ils devinrent si faibles, que, pour pouvoir conserver leurs anciennes limites, ils reconnurent la suzeraineté de l'empereur de la Chine. Plus tard, les souverains du Tibet s'étant révoltés, les Chinois y envoyèrent de nombreuses armées, et, au quinzième siècle, le dalaï-lama, qui n'était que le chef de la religion, fut mis en possession temporelle du pays sous la suzeraineté de l'empire de la Chine.

Le dalaï-lama est le chef politique et religieux de toutes les contrées du Tibet ; c'est dans ses mains que réside toute puissance législative, exécutive et administrative. Le

¹ Huc, *Voyage au Tibet et en Tartarie*.

droit coutumier et quelques règlements laissés par Tsong-kaba servent à le diriger dans l'exercice de son immense autorité. Quand le dalaï-lama meurt, on élit un enfant qui doit continuer la personnification indestructible de Bouddha vivant : cette élection se fait par la grande assemblée des lamas *houtouktous*, dont la dignité sacerdotale n'est inférieure qu'à celle du dalaï-lama. Après celui-ci vient le *nomekhan* ou empereur temporel, que les Chinois appellent roi du Tibet. Il est nommé à vie par le dalaï-lama, qui doit le choisir parmi les lamas *chabérons*. Il est assisté de quatre ministres appelés *kalous*, qui n'appartiennent pas à la tribu sacerdotale, et peuvent être cassés par le dalaï-lama : ce sont eux qui choisissent les fonctionnaires subalternes. Les provinces sont divisées en plusieurs principautés, gouvernées par les lamas *houtouktous*, qui reçoivent leur investiture du dalaï-lama, et reconnaissent son autorité souveraine.

Le dalaï-lama et le bandchan-lama envoient tous les trois ans à Péking une ambassade chargée d'offrir des présents à l'empereur et aux principaux personnages de la cour. Ces cadeaux consistent en draps et en différents tissus, en parfums précieux, en ornements d'argent, en idoles, en chapelets de corail ou de succin et en divers autres objets relatifs au culte bouddhique.

Les troupes qui occupent le Tibet s'élèvent, dit-on, à 25,000 hommes. La levée des soldats se fait en prenant un homme sur cinq ou dix, sans distinction. L'équipement d'un fantassin consiste en un casque, une épée et des poignards à la ceinture, un arc et des flèches, un bouclier en jonc doublé extérieurement en fer et une longue pique. Celui d'un cavalier se compose d'un casque et d'une cotte de mailles formée de petites plaques de fer ; le casque est orné de plumes de paon ; une épée, un fusil et une pique complètent cet armement.

Aucun recensement n'indique exactement la population du Tibet ; quelques auteurs chinois l'ont évaluée à 33 millions d'individus ; des géographes l'ont réduite à 3 ou 4 millions. Dans cette incertitude, nous sommes portés à admettre comme le plus vraisemblable le chiffre de 6,800,000 habitants, qu'un voyageur français accorde à cette vaste province, en y comprenant toutefois le Boutan¹.

On compte dans le Tibet environ une douzaine de tribus nomades : la horde des *Gakbo*, à 340 kilomètres au sud-ouest de H'lassa ; celle de *Gongbou* ou du pays des bas-fonds, voisine de la précédente, et qui se compose de 3,000 familles ; celle de *Saga*, qui campe à 320 kilomètres au sud-ouest de Djachi-loumbo ; celle de *Djochot*, à 170 kilomètres de la précédente ; et celle de *Lo*, à 440 kilomètres au sud-ouest de Jika-dzé. Près de la frontière nord-ouest du Kham, on trouve d'autres hordes qui dépendent toutes des *täidzi* mongols du Khou-khou-noor et du dalaï-lama. Les *Chlokbas*, qui habitent les frontières méridionales du Tibet, forment un peuple presque sauvage. Ils se couvrent avec des feuilles d'arbres en été et avec des peaux d'animaux en hiver.

§ IV. BOUTAN. — Situé sur le revers méridional de l'Himalaya, le *Boutan* occupe un plateau élevé, dont les pentes, au nord et au sud, appartiennent au bassin du Dzang-bo ou du Brahmapoutre. Au nord et au nord-est, il confine avec le Tibet proprement dit, au sud avec l'Assam, et au sud-ouest avec le Bengale. Il s'étend sur une

¹ Rienzi, *Essai sur la statistique de la Chine*. — *Revue des Deux-Mondes*, tome IV, page 253.

longueur d'environ 500 kilomètres de l'est à l'ouest, et une largeur de 150 à 200 du nord au sud. D'après la plupart des voyageurs, cette région jouit d'un climat généralement tempéré, malgré les glaciers éternels qui couvrent ses montagnes. Les pluies y sont fréquentes, mais jamais elles ne tombent par torrents. Des mains industrieuses ont aplani, labouré, ensemencé les pentes rapides des montagnes, et ont suspendu sur leurs flancs des vergers, des champs et des villages; elles sont couvertes d'une éternelle verdure, et garnies de forêts pleines d'arbres d'une grosseur et d'une élévation étonnantes.

Le Boutan offre à peu près la même culture que le Tibet; les grains ordinaires sont le froment, les pois et l'orge; on cultive le riz dans les vallées; les turneps, les citrouilles et les concombres abondent. Une plaine voisine du Bengale, large de près de 32 kilomètres, et arrosée par des affluents du Brahmapoutre, produit en outre du coton et du tabac. Les montagnes sont entourées à leur base de bambous, de bananiers, de trembles, de bouleaux, d'érables, de cyprès et d'ifs; le frêne y est très-grand et très-beau, mais le pin et le sapin y sont en général petits et rabougris. Dans ces mêmes montagnes, on voit croître sans culture le mûrier et le framboisier, et, sous leur ombrage, s'étendre çà et là des touffes de fraisiers. Sur les sommets neigeux se multiplie le *rheum undulatum*, espèce de rhubarbe dont les habitants font usage. Dans les vergers, on cultive le pêcher, l'abricotier, le pommier, le poirier, l'oranger, le grenadier, enfin le *datura ferox* ou pomme épineuse, aussi commune à la Chine qu'au Tibet et au Boutan, et regardée dans ces contrées comme un puissant narcotique.

Les forêts du Boutan sont peuplées d'éléphants et de rhinocéros, de chevaux, et surtout de singes, parce que ces animaux y étant regardés comme sacrés, personne ne les détruit. Les moutons y fournissent une laine très-fine.

Tributaire de l'empire chinois, le Boutan se divise en deux parties : le pays du *deb-radjah* et la principauté de *Bisni* ou *Bidjni*. Le deb-radjah passe pour le souverain du Boutan, sous la suzeraineté de la Chine, mais il n'en est que le chef séculier; le chef suprême est le *dharmah-radjah*, personnage sacré, regardé comme une incarnation divine de *Brahma*, sous la forme de *Mahamouni*¹, et qui, dédaignant le pouvoir temporel, préfère, comme le dalaï-lama, ne s'occuper que des affaires spirituelles de son peuple.

Les maisons des Boutaniens sont d'une forme oblongue et d'une hauteur disproportionnée. Elles sont grossièrement construites en petites pierres brutes ou en terre bien battue, couvertes en tuiles et privées de cheminées. Les palais et les monastères, habités par les grands et les lamas, sont d'une construction plus solide et plus élégante. Les premiers sont d'une grandeur immense, munis de fossés et de fortifications. On trouve dans le Boutan des ponts suspendus et des ponts fixes en bois. Les premiers sont en chaînes de fer retenues par des tours en maçonnerie très-bien construites. Les Boutaniens sont d'ailleurs peu avancés dans les arts et dans l'industrie. Leurs toiles de coton, leurs poteries et leurs objets en cuivre sont mal fabriqués. Ce qu'ils font le mieux sont les coupes en bois et le papier.

Le Boutan proprement dit, c'est-à-dire sans le pays de Bidjni, se partage en trois

¹ Ce nom, qui signifie *Grand Saint*, est celui de la principale idole du Tibet et du Boutan.

provinces qui portent le nom de chacun de leurs chefs-lieux, *Daro*, *Tongsa* et *Tacca*. Chaque province est gouvernée par un *pillo*, et se divise en districts administrés par des *soubahs*, qui exercent la suprême juridiction dans les limites de leur territoire, moyennant un tribut qu'ils payent annuellement à leur *pillo* respectif. Bien qu'au deb-radjah appartienne l'autorité suprême, il ne peut agir sans consulter ses conseillers, ainsi que les pillos, qui savent très-bien mettre des limites à son pouvoir; car ils sont inamovibles, tandis que le deb-radjah est remplacé tous les trois ans.

Dans le Boutan comme dans le Tibet, on ne connaît point la distinction des castes établie depuis les temps les plus reculés dans l'Hindoustan. La population se divise en quatre principales classes : les laboureurs, les prêtres ou *djiloungs*, les employés inférieurs ou *zinc-abs*, et les chefs des districts et des provinces. Les laboureurs sont abrutis par la misère la plus affreuse; les prêtres forment la classe la plus nombreuse; les employés inférieurs se livrent à la paresse et oppriment leurs subordonnés; les chefs de provinces et de districts ne connaissent que leur propre intérêt. Tel est en peu de mots le tableau moral qu'un voyageur anglais, Griffith, fait de ce pays¹.

Il n'existe peut-être aucune contrée au monde où les femmes soient traitées plus mal qu'au Boutan : elles semblent n'être souffertes que pour l'indispensable fin de propager la race humaine et pour exécuter les travaux qu'elles sont capables de supporter. Dans toutes les conditions, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, elles sont chargées des corvées les plus pénibles; toutes sont plongées dans la malpropreté et l'esclavage le plus abject. Il résulte de cet état que les femmes de ce pays sont complètement dégradées au moral comme au physique; tandis qu'elles se font remarquer par leur laideur, les hommes sont, au contraire, généralement beaux. Si l'on retrouve quelque trace de la vie de famille, ce n'est que dans la classe du peuple.

L'immortalité du dharmah-radjah ou *roi juste* n'est pas aussi bien connue en Europe que celle du dalaï-lama du Tibet, mais elle est également avérée. Le dharmah-radjah peut s'incarner aussi bien dans la cabane du plus pauvre paysan que dans la demeure d'un officier de haut rang. Dès qu'il prend possession de son palais, sa vie devient une réclusion presque absolue; sa seule société est celle des *djiloungs*.

La religion du Boutan paraît être à peu près la même que celle du Tibet; elle est d'ailleurs tolérante envers les autres croyances, et ne cherche point à faire des conversions. Dans cette religion, comme dans celle du Tibet, il existe une formule sacrée dont les mots, *hom-mani-padme-houm*, ne peuvent être traduits d'une manière satisfaisante à cause de leur sens abstrait et mystique². Cette célèbre formule est répétée par tous les religieux, et écrite en tous lieux, sur les bannières, sur les temples, sur les casques des chefs, sur les murailles des habitations et même sur les montagnes :

¹ *Relation de l'ambassade envoyée dans le Boutan par la Compagnie des Indes vers la fin de l'année 1837.*

² Voici cependant l'explication la plus probable de cette formule, qui vient de la langue sanscrite, où elle a sans doute un sens complet. *Hom* est composé du nom des trois divinités de l'Inde ou du moins de la lettre représentative du nom, *Vichnou*, *Siva* et *Brahma*; elle équivaut encore à l'interjection *o*, qui exprime une profonde conviction religieuse. *Mani* signifie joyau, chose précieuse. *Padmé* veut dire le lotus. Enfin *Houm* exprime le vœu, le désir, et équivaut à notre amen. Le sens littéral serait donc : *O le joyau dans le lotus, amen*. Or, le joyau étant l'emblème de la perfection et le lotus celui de Bouddha, on pourrait dire peut-être que ces paroles expriment le vœu d'acquérir la perfection pour être réuni à Bouddha, ou être absorbé dans l'âme universelle.

quelques-unes de celles-ci la présentent formée avec de grosses pierres fixées dans le sol, de manière qu'on peut la lire d'une très-grande distance.

Les prêtres du Boutan n'ont pas d'édifices séparés pour la célébration des cérémonies religieuses : celles-ci ont lieu dans les chapelles des palais qui servent de logement aux djiloungs. La divinité suprême y est représentée par la figure colossale de *Sedjatoba*, assis les jambes croisées. Son vizir, d'une dimension beaucoup moins grande, est placé devant lui et entouré de petites images de lamas défunts. Le pouvoir destructeur se voit un peu plus bas en avant : il a le visage furieux, et ses bras nombreux, levés et menaçants, tiennent différentes armes. Devant l'autel sont rangées de petites tasses de cuivre remplies d'eau et quelques-unes de riz. La salle est décorée aussi de vases de fleurs et d'autres ornements.

Afin de recruter le nombre de sujets nécessaires pour maintenir leurs établissements, les lamas reçoivent de temps en temps de jeunes garçons pris dans les familles les plus respectables du pays. Hors le temps des offices, ces adeptes passent la plus grande partie des heures dans l'oisiveté la plus complète et même la plus fatigante, puisque le sommeil n'y met point un terme. Ils passent la nuit dans la posture que tout djiloung est obligé de prendre : c'est-à-dire assis, les jambes croisées, le corps absolument droit, les bras collés contre les flancs et les mains appuyées sur les cuisses, mais les paumes tournées en dehors. Les yeux doivent être dirigés vers les narines, afin de veiller à ce que l'haleine ne trouve une occasion de s'échapper entièrement du corps. On a la faculté de placer son dos contre le mur, mais les membres sont dans une position tellement gênée que, sans une longue pratique, il est impossible de la conserver : aussi un djiloung est-il chargé de faire régulièrement la ronde une lumière et un fouet à la main, pour voir si chacun est dans la position convenable, et pour châtier quiconque ne s'y trouve pas.

Les Boutaniens, par leurs caractères physiques, diffèrent complètement des Bengalis leurs voisins. Ils sont petits et trapus ; leur visage est large, leur menton pointu et presque sans barbe ; leurs pommettes sont saillantes et leurs cheveux noirs ; en un mot, ils se rapprochent beaucoup des Mongols et des Kalmouks. Ils portent l'habit tatar, de grandes bottes qui recouvrent le pantalon, une ceinture et un bonnet brodé de fourrure. Les principaux fonctionnaires se distinguent par un riche ceinturon brodé, à l'extrémité duquel est suspendue la *dha*, épée longue, droite et lourde. L'homme de guerre porte une espèce de casque, quelquefois en fer, mais plus ordinairement fait de roseaux tressés ou de cordes de coton. Au bras gauche, il a un grand bouclier rond en cuir et bien travaillé. Les Boutaniens ont aussi des fusils à mèche de fabrique chinoise, mais très-mauvais. L'arme la plus commune après la *dha* est l'arc, mais leur adresse à s'en servir n'est pas redoutable.

On ignore quel est le nombre d'habitants que renferme le Boutan, mais il est probable qu'il ne s'élève pas à un million. Les lieux habités ne sont pour ainsi dire que des villages ; les plus considérables méritent à peine le titre de villes. Le premier chef-lieu de district que nous nommerons est *Divanghiri*, situé près des bords du Mourou, sur une montagne, à environ 700 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les maisons, au nombre d'une centaine, ne sont pour la plupart que des cabanes disposées en groupes isolés ; quelques-unes sont en pierre. On remarque de distance en

distance sur la montagne trois ou quatre couvents bouddhistes, et auprès de chacun d'eux flottent, au haut de longues perches de bambous, des banderoles portant l'inscription sacrée. *Tongsa*, malgré son titre de chef-lieu de province, ne contient qu'un petit nombre de maisons, l'habitation du gouverneur, deux tours et quelques édifices religieux. Ce lieu est à 1,700 mètres de hauteur. On y fabrique beaucoup de statues de divinités et d'ustensiles en cuivre. *Singué* est composé d'une douzaine de maisons. On remarque des deux côtés de la vallée dans laquelle il est situé des villages populeux et des champs de riz et de froment. Le village de *Singlang*, quoiqu'il soit la résidence d'un soubah, est très-pauvre, et la plupart des habitants demeurent dans la forteresse, qui est un grand bâtiment de forme irrégulière.

Tassisoudon, dans une vallée arrosée par le *Tchin-tsiou*, affluent du Brahmapoutre, est la capitale du Boutan, ou plutôt ce n'est pas même une ville, mais une réunion de quelques maisons groupées autour d'un château élevé de sept étages. Au quatrième étage réside, pendant l'été, le deb-radjah, et au septième le dharmah-radjah. Ce château est environné d'un mur de 10 mètres de hauteur; on y remarque un temple magnifique, surmonté d'un baldaquin doré, sous lequel est placée la célèbre idole de *Mahamouni*. Près du château s'étendent un haras et une longue rangée de hangars où l'on fabrique continuellement des idoles en bronze et divers ornements sacrés. Les environs de Tassisoudon offrent des forêts qui nourrissent de nombreux troupeaux d'éléphants.

Pounakha ou *Penekha*, à 24 kilomètres au nord-est de Tassisoudon, et au confluent de deux petites rivières qui forment le Maa-tchou, est un autre château qui sert de résidence d'hiver au deb-radjah et au dharmah-radjah. Bien que Pounakha soit la seconde ville du Boutan, elle ne se compose que d'une quinzaine de maisons dont les deux tiers sont en ruines. Le palais est un édifice très-vaste, dont la destination royale est attestée par ses toits couverts en cuivre doré, et qui s'élèvent les uns au-dessus des autres en diminuant de grandeur, d'après le style chinois. Il a 65 mètres de longueur sur 25 de largeur. La salle de réception du deb-radjah est grande; de riches piliers en soutiennent le plafond, et tout autour elle est décorée d'écharpes en étoffes de soie brodées. *Tchindjipdji*, environné de forêts de chênes et de magnolias, est peut-être le plus joli village de tout le Boutan. Ce qui lui donne de l'importance, c'est le magnifique temple que l'on remarque dans ses environs. Il est surmonté d'un vaste parasol doré garni de cloches à longs battants; chacun de ses angles est orné d'une petite tourelle. On voit sur l'une des façades de ce temple le cylindre sacré en usage chez les bouddhistes; c'est une sorte de coffre rond ou de baril placé verticalement pour tourner sur un pivot; il renferme un long rouleau de papier sur la surface duquel est répétée la formule *Hom-mani-padmé-houn*. Toutes les personnes qui passent devant cet instrument se font un devoir de mettre en mouvement le rouleau.

Ouandipour, à 24 kilomètres à l'est de la capitale, est une ville bâtie sur un rocher escarpé, qui s'élève entre le Taan-tchou et le Maa-tchou, lesquels se réunissent ici pour former le Chaan-tchou. Cette ville passe pour la plus forte du Boutan; on y remarque un temple desservi par un grand nombre de prêtres. *Passaka* ne renferme qu'une quinzaine de maisons; mais c'est une place forte que sa situation entre des montagnes impraticables rend une des principales clefs du pays. *Phari* est une autre place

forte qui défend un défilé dans le voisinage du Tchamalouri, l'une des principales cimes de l'Himalaya. Cette petite ville renferme un couvent célèbre où réside un lama dépendant du dharmah-radjah.

La principauté de *Bisni* ou *Bidjni*, plus petite que la précédente, est divisée en deux par l'Ayi, affluent du Brahmapoutre. Elle est gouvernée par un radjah, qui dépend du deb-rajah, et conséquemment du darmah-radjah, mais qui, pour une partie de son territoire voisine du Bengale, est tributaire des Anglais. *Dellam-cotta*, forteresse bâtie sur une montagne au pied de laquelle coule la Dorlah, commande un important défilé qui conduit dans le Bengale. Le lieu le plus remarquable de tout ce territoire est *Bisni* ou *Bidjni*, forteresse bâtie en briques, et environnée d'un fossé et d'une palissade. C'est là que réside le radjah. On y voit plusieurs temples et une centaine de cabanes. Cette place, malgré la présence du prince, est considérée comme neutre, ainsi que le territoire tributaire des Anglais, qui, aux termes des derniers traités, y entretiennent une garnison.

§ V. BOUDDHISME. — L'un des traits qui font du Tibet une des contrées les plus intéressantes du monde, c'est d'être le siège principal d'une religion qui, suivant les calculs les plus probables, compte en Asie plus de 200 millions de sectateurs; nous voulons parler du bouddhisme ou lamaïsme.

Le bouddhisme paraît être une réforme de l'ancienne religion de l'Inde, c'est-à-dire du brahmanisme, dont nous parlerons plus tard. Il s'annonça dans l'Inde, il y a vingt-huit siècles, comme un progrès dans la philosophie religieuse de cette antique contrée; il rejetait les livres appelés *Vedas*; il détruisait la division par castes; il répandait quelques consolations sur les misères de l'homme, et principalement parmi les classes laborieuses; enfin il permettait l'usage de la chair des animaux. On le vit, quatre ou cinq siècles avant notre ère, lutter avec avantage contre le brahmanisme, et s'étendre dans une partie de l'Inde; mais, en butte aux persécutions des sectateurs de la croyance dont il était sorti, il devait bientôt succomber dans cette région de l'Asie. En effet, le crédit des brahmanes fit élever au pouvoir suprême des hommes de la caste des shoudras qui leur étaient dévoués, et lorsqu'ils eurent mis dans leurs intérêts les princes et les rois, le bouddhisme ne tarda pas à être anéanti dans l'Inde. Banni de cette contrée, cette croyance, suivant Klaproth, se répandit, un peu avant la naissance de Jésus-Christ, dans la Bactriane, et de là parmi les peuples alains, gothiques et turcs de l'Asie centrale. Au premier siècle de notre ère, elle s'établit en Chine; au quatrième siècle, en Corée, et vers le commencement du cinquième, dans le Tibet; mais elle ne put s'y maintenir, et ce ne fut qu'en 632 qu'elle s'y fixa tout à fait. Elle en civilisa les habitants, qui, à cette époque, étaient anthropophages. Vers la première moitié du dixième siècle, elle s'introduisit dans le Japon; enfin, elle se répandit parmi les Mongols, sous les premiers successeurs de Djenghiz-Khan. Telle fut la marche du bouddhisme; quel fut son fondateur?

C'était une idée religieuse répandue depuis la plus haute antiquité dans l'Inde, que les Bouddhas paraissent à différentes époques dans le monde, pour le salut des âmes qui n'ont pas atteint la même perfection qu'eux. *Bouddha*, en sanskrit, signifie *intelligence* ou *raison suprême* : trois de ces êtres avaient déjà paru sur la terre; on en attendait un quatrième, lorsque parut celui dont nous allons retracer l'histoire.

Vers le onzième siècle avant notre ère, le puissant royaume de *Magadhâ* comprenait toutes les provinces qu'arrose le Gange. L'une des principales races du royaume était celle de *Chakia*, composée de 500 familles. Le roi, appelé *Soudanani*, était de cette race; sa résidence était la ville de *Khober-chara*. Il épousa *Maha-maï*, qui conçut, par l'influence divine, un fils qui était une incarnation de Bouddha, et on lui donna le nom d'Arda-chidhi. Il devint le plus beau, le meilleur et le plus savant des hommes, se maria pour ne pas affliger sa famille, et eut un fils et une fille. Bientôt les répugnances qu'il avait longtemps témoignées pour le mariage reprirent leur empire dans son esprit; on le vit renoncer à toute occupation mondaine, pour se livrer, dans la solitude, à de pieuses méditations; sa pitié compatissante, affectée de la misère de ses semblables, lui fit prendre en haine la splendeur de la royauté; enfin il prit la résolution d'abandonner sa femme, ses enfants, et de renoncer aux vanités humaines. Accompagné de quelques disciples, il se retira dans un désert du royaume d'*Oudipa*, et prit le nom de *Chakia-mouni* (le Chakia pénitent). Après avoir vécu six années dans la retraite et la méditation, il entra solennellement à Benarès, appelée alors *Warnachi*, et y exposa sa doctrine. « L'état universel de misère, c'est-à-dire le monde humain, est la première vérité, dit-il; le chemin du salut est la seconde vérité; la tentation et la séduction qu'on y rencontre sont la troisième; et la manière de les combattre et de les vaincre est la quatrième. » Dès ce moment ses disciples le reconnurent comme *Bouddha*, et l'adorèrent. Alors il s'en alla de province en province, en prêchant à tous ses dix commandements, qui sont : 1° de ne pas tuer; 2° de ne pas voler; 3° d'être chaste; 4° de ne pas porter un faux témoignage; 5° de ne pas mentir; 6° de ne pas jurer; 7° d'éviter toutes paroles impures; 8° d'être désintéressé; 9° de ne pas se venger; 10° de ne pas être superstitieux. Au lieu de se livrer, comme les brahmanes, à des subtilités, il se mettait à la portée des esprits les plus simples et appelait à lui les pauvres et les hommes des castes inférieures. « Il n'y a pas, disait-il, entre le brahmane et le *tchandala*, la différence qui existe entre les ténèbres et la lumière. Le brahmane n'est sorti ni de l'éther, ni du vent, il est né du sein d'une femme tout comme le tchandala. » La propagation de cette doctrine renversa partout où elle pénétra le régime des castes. Cependant, le bouddhisme eut non-seulement contre lui les antiques sectateurs du brahmanisme, mais encore ceux des adorateurs du feu. Une grande fête donnée à Warnachi, pendant les quinze premiers jours du premier mois de l'année, fut choisie par tous ces ennemis pour combattre la nouvelle doctrine; mais l'homme-dieu développa une telle supériorité de raisonnements, que le chef de ses adversaires se prosterna devant lui et l'adora.

Bouddha vécut jusqu'à l'âge de 80 ans : en mourant il se donna un successeur, Bouddha comme lui, dans lequel son âme transmigra; celui-ci en fit autant, ainsi que ceux qui le suivirent, et c'est ainsi que le dalaï-lama est encore aujourd'hui l'incarnation vivante et perpétuelle de Bouddha. Il laissa un grand nombre d'écrits, dont l'ensemble porte le nom de *Dandjour*, et forme 232 volumes. On a la série complète de ses 33 successeurs jusqu'en l'an 713. Alors vinrent d'autres Bouddhas moins célèbres, auxquels succédèrent dans le quinzième siècle les dalaï-lamas. Dans cette longue suite de siècles, le bouddhisme subit de nombreuses transformations : d'abord ses prêtres dénaturèrent sa morale sous une multitude de superstitions et de subtilités

insaisissables; ensuite ils empruntèrent des chrétiens nestoriens, chassés de l'Asie occidentale, un grand nombre de cérémonies et la vie monastique; enfin, dans le treizième siècle, un réformateur, Tsong-Kaba, donna au lamaïsme la forme qu'il a aujourd'hui, avec sa cosmographie gigantesque et sa théologie extravagante, d'où le créateur semble banni et qui fait définitivement du bouddhisme une sorte d'anthropomorphisme idolâtrique.

D'après cette doctrine, toutes les créatures sont divisées en six classes; en remontant des plus inférieures aux supérieures, on a les habitants des enfers, les démons faméliques ou *prétas*, les brutes, les génies ou *assouras*, les hommes et les dieux. Les trois premières classes dérivent du péché, et celui-ci de la matière. Les trois autres dérivent de la vertu, et celle-ci de l'âme. La matière et l'âme ont pour point de départ commun la pensée, et celle-ci remonte à l'intelligence suprême.

Le *sansara* est le monde matériel, l'univers visible, le cercle dans lequel tournent sans fin, par la métempsycose, tous les êtres animés qui s'y trouvent enchaînés par le destin inexorable. Le *nirvana* est l'immatériel absolu; c'est l'état de perfection auquel l'espèce humaine doit s'efforcer d'arriver. C'est pour en indiquer le chemin, et démontrer à l'homme la possibilité d'y parvenir, que les Bouddhas se manifestent sur la terre à certaines époques. Le *sounyâ* est la concentration de l'intelligence, l'état le plus parfait que l'âme puisse concevoir, en un mot l'existence véritable; c'est l'opposé de l'existence visible et imparfaite qui résulte de l'union de l'âme et de la matière, union soumise aux illusions des sens et aux changements auxquels les corps sont assujettis. Le *pradjna* est le mode suivant lequel la plus haute intelligence du *sounyâ* ou de l'existence véritable prend une existence apparente dans l'espace et dans les formes mensongères de la matière. Ainsi c'est par le *pradjna* que la haute intelligence se manifeste ici-bas en prenant la figure humaine, c'est-à-dire en se faisant *Bouddha*. Le corps que prend le Bouddha à son apparition sur la terre, dépendant du temps et de l'espace, ne peut avoir une durée plus longue que celle que prescrivent les lois de l'époque dans laquelle il paraît. Après avoir rempli sa mission, il retourne dans le *sounyâ*. Mais il est remplacé par son représentant, qui est une émanation de lui-même: c'est ainsi qu'il est visible dans la personne du dalaï-lama.

La matière, en s'unissant à l'esprit, le corrompt; c'est l'influence des sens qui, dans ce monde, est la seule cause du mal et du péché. Donc toute la doctrine de Chakia-mouni a pour but de détacher l'esprit de la domination des sens. Aussitôt que l'âme a reconnu son état d'assujettissement, elle doit mettre tout en œuvre pour secouer le joug; si elle y manque, elle tombe par degrés dans la plus honteuse abjection. Mais si, fidèle à la conscience, elle s'attache de toutes les forces de la pensée à l'immatériel, à l'absolu; si elle devient totalement insensible aux séductions des sens, elle a fait le premier pas et le plus difficile vers sa délivrance. Cet état va toujours alors en croissant, et la conduit graduellement à l'éternel *nirvana*, c'est-à-dire à la condition de *Bouddha*.

L'univers des bouddhistes se compose de *trois mondes* superposés les uns aux autres et comprenant 28 cieux qui ont chacun leur nom. Le monde inférieur, ou le troisième, comprend mille millions de systèmes terrestres avec les 6 cieux *des désirs*. La terre est à la partie la plus basse; au-dessous d'elle sont 32 enfers; les 6 cieux sont

superposés les uns aux autres en couches horizontales, et habités par des êtres ou des divinités de plus en plus parfaites.

Le second monde est appelé celui des *formes*, parce que ceux qui l'habitent, supérieurs aux divinités, sont encore soumis, par la forme ou la couleur, à l'une des conditions d'existence de la matière. Il se compose de 18 cieux réservés pour les êtres de plus en plus perfectionnés, à mesure qu'on s'élève dans l'espace. Le premier monde, ou le *monde sans formes*, composé de 4 cieux, est habité par des êtres complètement immatériels, mais à différents degrés. Ces mondes n'existent que par le *sansara*; mais celui-ci, auquel l'intelligence suprême n'a prêté qu'une existence apparente, puisque l'existence réelle est tout à fait immatérielle, doit un jour retourner à l'intelligence suprême; alors il n'y aura plus qu'un monde, ou plutôt il n'y en aura plus du tout, puisque chaque intelligence, aujourd'hui disséminée, sera rentrée dans la grande unité.

On voit, par cette cosmographie, que les mondes, et ceux qui les habitent, s'épurent et se simplifient à mesure que l'on s'élève, depuis la région des enfers jusqu'au-dessus de la région éthérée; mais rien n'y indique un créateur, un être suprême; le bouddhisme admet, il est vrai, Brahma comme le créateur du monde, mais du monde matériel; il ne voit dans la création qu'une de ces brillantes métamorphoses auxquelles Brahma se plaît comme à un jeu; mais Brahma est inférieur à Bouddha, l'intelligence suprême, la raison par excellence, trop haut placé pour avoir des rapports avec la nature, avec les êtres créés. Le bouddhisme aboutit donc, en définitive, à une sorte de panthéisme dont l'idée de création primitive se trouve bannie.

Le catholicisme, qui a tant de similitudes de forme et de discipline avec le bouddhisme, se préoccupe vivement aujourd'hui du Tibet, de son peuple naïf, tolérant, pacifique, de sa religion si subtile, si puissante, si stationnaire, qui, de toutes les religions de la terre, compte le plus de sectateurs. Il cherche à pénétrer dans ce monde mystérieux, et il semble que nul terrain ne soit plus propre à recevoir la semence civilisatrice de l'Évangile. « Pour former un clergé indigène, l'Église aurait sous sa main des légions de lamas façonnés aux lois du célibat et à la hiérarchie; pour recevoir ses ordres monastiques, elle aurait les nombreux couvents du bouddhisme, déjà voués à l'abstinence, à la prière et à l'étude; pour déployer la pompe de son culte, elle aurait aussi les temples habitués aux simulacres de ses saintes cérémonies. On dirait que la main qui traça le plan de l'édifice religieux du Tibet pressentait l'avènement lointain du catholicisme dans cette contrée, et qu'elle disposait tout pour la convenance de ses œuvres au jour où le Bouddha-la, avec ses coupoles étincelantes de dorures, servirait de piédestal à la croix ¹. » Si ce jour arrive jamais, il n'y aura pas eu de plus grande révolution dans le monde: l'Asie, où le genre humain semble voué à une éternelle enfance, sortira enfin de son immobilité, et la civilisation occidentale viendra éclairer, féconder, transformer ces contrées si longtemps ténébreuses, stériles, sauvages, qui semblaient abandonnées de Dieu.

¹ *Annales de la propagation de la foi. 1853.*

CHAPITRE QUATORZIÈME.

EMPIRE CHINOIS. — TROISIÈME PARTIE. — CHINE PROPREMENT DITE.

§ I^{er}. LIMITES, MONTAGNES, PRODUCTIONS MINÉRALES. — La Chine proprement dite a une longueur du nord au sud de 2,335 kilomètres, une largeur de 2,170 kil., un périmètre de 10,000 kil., dont 4,000 de côtes. Sa superficie est de 3,375,000 kilomètres carrés, et sa population est portée de 150 millions à 360 millions d'habitants. Elle n'a pas de frontières naturelles, si ce n'est du côté de l'Océan : la grande muraille la sépare, au nord, des Mongols ; à l'ouest, des limites politiques bornent les courses nomades des Kalmouks du Khoukhou-noor et des Sifans ; au midi, elle est bornée par les possessions anglaises, et les empires des Birmans et d'Annam.

Cette contrée a été célèbre sous plus d'un nom. Ses habitants l'appellent *Tchon-kou*, mot qui signifie le *centre de la terre*. Ils la nomment aussi *Choung-kouo*, qui signifie la *nation du milieu*, car les Chinois considèrent orgueilleusement tous les autres pays comme des lisières ou des appendices du leur. Cependant les relations des voyageurs mahométans du neuvième siècle donnent déjà à la Chine méridionale le nom de *Sin*, que les Persans prononcent *Thin*. Ce nom, qui rappelle celui des *Sinæ*, a fait croire qu'il est l'ancien nom générique pour tous les peuples du Tibet, de la Chine et de l'Inde au delà du Gange. Mais Abel Rémusat a fait voir que les Chinois désignent souvent leur pays par le nom de la dynastie régnante, et que leurs voisins ont emprunté d'eux cet usage, en retenant toutefois les noms des dynasties les plus célèbres plusieurs siècles même après leur extinction : de là le nom de *Tchin* ou *Tsin* adopté par les Malais et les Hindous, qui en ont fait *China* ; de là enfin le *Sin* des Arabes, noms qui rappellent celui de la famille des *Thsin*, dont le règne commence 256 ans avant l'ère chrétienne.

Le territoire de la Chine occupe la plus grande partie du versant oriental de l'Asie, lequel versant se subdivise en quatre grands bassins : le plus méridional est au sud des monts Nan-ling ; le second, au nord de cette chaîne, est celui du Yang-tseukiang, terminé au nord par les monts Pé-ling, qui la séparent de celui du Hoang-ho ; celui-ci s'étend jusqu'aux monts In-chan, et le quatrième bassin est celui du Yun-ho, qui comprend la ville de Péking.

L'orographie de la Chine est fort mal connue ; nous ne pourrions donc en donner que de vagues notions. Les monts *Nan-ling* (chaîne méridionale) et *Pé-ling* (chaîne septentrionale) courent de l'ouest à l'est ; mais les monts *Yun-ling* se dirigent du nord au sud, et forment la limite naturelle entre le Tibet et la Chine. Au nord ils se bifurquent, en envoyant au nord-ouest une chaîne élevée, *Tachari-bain-khara*, qui s'étend à l'ouest du Khoukhou-noor, et dont les diverses ramifications déterminent toute la première partie du cours du Hoang-ho ; au nord-est ils donnent naissance à la chaîne du *Chen-si*, dont les hauteurs vont en s'abaissant successivement du sud au nord.

Les monts *In-chan*, au nord-ouest de Péking, séparés du Pé-ling par le bassin du Hoang-ho, paraissent, dit Abel Rémusat, tenir plutôt à la grande chaîne des monts

Nan-chan, qui forme la limite entre la Chine, le pays des Mongols et le désert. Une chaîne de communication qui les réunit au nord produit, en s'avancant à l'est du golfe de Leao-toung, la chaîne connue sous le nom de *Chan-alin*, et son prolongement le *Pépi-chan*, qui se continue avec les montagnes de la Corée, donne naissance à cette longue *montagne blanche* dont nous avons déjà parlé, si célèbre dans l'histoire des Mandchoux.

Tel est le coup d'œil général que présentent ces montagnes; mais en les examinant en détail on voit que le Pé-ling change plusieurs fois de nom : sur les bords du Ouei-ho, il prend celui de *Ta-sa-ling*, puis ceux de *Chang-nan-ling* et de *Thsin-ling*. Sa plus haute cime, toujours couverte de neige, est le *Thai-pe-chan*. Une branche de cette chaîne forme le *Thai-houa-chan* ou *Houa-chan*. De la source du Pa-chouï, la chaîne principale du Pé-ling va droit à l'est sous le nom de *Thsin-ling*. Du Thai-pe-chan se détache une branche qui se dirige au nord-ouest sous le nom de *Loung-chan*.

Les monts Nan-ling portent dans leur partie orientale, et au sud de la province de Kiang-si, le nom de *Ta-yu-ling*; de là, en se dirigeant vers l'est, ils séparent, sous le nom de *Mei-ling*, la province de Kouang-toung de celle de Kiang-si. Ils envoient ensuite dans différentes directions un grand nombre de branches et de chaînons qui se prolongent dans la Chine méridionale, et dont quelques cimes atteignent une grande élévation.

Ainsi que l'a fait remarquer le savant Abel Rémusat, ce n'est pas la hauteur des montagnes qui règle le rang qu'elles occupent chez les géographes chinois : l'ordre dans lequel ils les décrivent tient à des idées particulières, qui ont leur fondement dans les traditions historiques. Il en est, par exemple, quatre qui, sous la dénomination de *Yo*, occupent dès la plus haute antiquité un rang important dans la géographie chinoise, parce qu'elles marquaient le terme où jadis le souverain s'arrêtait pour pratiquer diverses cérémonies religieuses, lors des visites solennelles qu'il devait faire dans les portions de son empire qui répondaient aux quatre points cardinaux. Nous allons les passer successivement en revue. La première ou celle de l'orient porte le nom de *Tai* ou *Thai*. Elle est située dans la province de Chan-toung, département de Tsi-nan; elle passe pour avoir 16 kilomètres d'élévation (ce qui ne doit pas s'entendre d'une élévation verticale); enfin elle est célèbre par le temple consacré à la *Sainte-Mère*, et qui se voit à son sommet. La seconde *yo* ou celle du midi se nomme *Ho* ou *Heng*; on la nomme aussi la *Colonne du ciel*. Elle se trouve dans la province d'An-hoeï, et dans le département de Lin-tcheou. La troisième *yo* ou celle de l'occident est le mont *Hoa*, dans le département de Si-an, province de Chen-si. La quatrième *yo*, celle du nord, est appelée *Heng*, et se trouve dans le département de Tai-toung, province de Chan-si. A ces quatre montagnes célèbres, dont la position réelle ne répond pas bien exactement aux quatre points auxquels elles sont assignées, la dynastie de Tcheou en a ajouté une cinquième pour représenter le milieu : c'est le mont *Thai* ou *Soung*, dont le nom signifie *montagne élevée*; il est situé dans le département de Ho-nan, province du même nom.

On ne connaît la hauteur d'aucune de ces montagnes; on ne peut apprécier celle des plus élevées que par les neiges perpétuelles qui couvrent leurs cimes : ce qui, pour la Chine méridionale, annonce environ 4,000 mètres d'élévation au-dessus du

niveau de l'Océan. Les géographes chinois signalent une soixantaine de cimes toujours couvertes de neige. Parmi celles-ci, le *Sine-chan* ou *Yu-loung-chan*, qui est tellement haut, qu'on l'aperçoit à une grande distance, est couronné par plusieurs glaciers, et quelques autres couvrent ses flancs. Il appartient à la partie septentrionale du Pé-ling.

Les montagnes que nous venons de mentionner, et leurs ramifications, annoncent la même nature de roches que dans les grandes chaînes de l'ancien continent dont on a étudié la constitution. Il est peu de métaux et de pierres fines que la Chine ne possède. L'or est obtenu à l'état natif, notamment sur les bords et dans les sables du Kincha-kiang (rivière au sable d'or), branche principale du Yang-tseu-kiang, sur les rives du Houang-ho ou fleuve Jaune, qui doit probablement ce nom aux riches gisements qu'il traverse, et à ses sables aurifères, dans les environs de Ling-tao-sou (Chen-si) et de Yong-tchang-sou (Yun-nan), etc. L'argent existe principalement à l'état natif dans le Chan-si, auprès de la grande muraille, dans les montagnes Thien-chang-hia, à Lo-ping-hien, dans le Kiang-si, dans les monts Houang-kou-chan, à l'ouest de la cité de Wou-tchang. Des mines d'or et d'argent se rencontrent également dans les montagnes peu accessibles des tribus indépendantes des Miao-tseu, dans les riches territoires de Ngan-hoeï, du Hou-pé et du Hou-nan; dans le Chan-si, au pied du mont Hua, un des pics les plus élevés de la Chine; dans le Kouang-toung et au centre de l'île d'Haïnan, etc. On ne connaît ni le mode d'exploitation employé en Chine, ni la nature des terrains où se trouvent les gisements, ni la richesse des minerais, etc. On sait seulement que le produit des mines d'argent du Yun-nan est évalué à 2 millions de tael, et qu'elles occupent 40 à 50,000 ouvriers.

Les mines de mercure et de cinabre natif abondent dans les provinces de Hou-nan, de Hou-pé, de Kouang-si, de Yun-nan, etc. Le cuivre se trouve dans les montagnes de Pé-tchi (Hou-pé), et à l'état natif dans le Taï-youen-fou (Chan-si) et dans le Tchang-te-fou (Ho-nan). On trouve des minerais de fer dans le Fan-tchou-fou (Chan-si), où sont les exploitations les plus productives, et dans presque toutes les provinces. Le plomb, l'étain et le zinc sont moins abondants.

Le *jade* ou *yu* est sans contredit la pierre la plus estimée en Chine; c'est une espèce de néphrite qui se trouve dans les montagnes du Yun-nan, dans les monts Hié-chan (Chan-toung), dans le Chan-si et le Hou-kouang. Nous avons vu que le canton d'Yarkand (Turkestan chinois) fournit les morceaux de choix ¹.

Les agates sont communes. On trouve aussi des cornalines, des opales, du quartz yalin, des améthystes, des corindons, des turquoises et des émeraudes, etc., du talc ollaire dont on fabrique des écritoirs et d'autres meubles; du talc stéatite, que l'on emploie à faire divers ornements et de petites figures connues sous le nom de magots de la Chine; du feldspath laminaire et argiliforme, que l'on appelle *pétun-tse* et *kaolin*, substances qui entrent dans la composition de la porcelaine.

Le sel est monopolisé en Chine par le gouvernement. On le recueille, comme en Europe, dans des salines établies principalement à l'embouchure des fleuves. Les lacs salés du Chen-si en fournissent une grande quantité. A Ou-tong-kiao (Szu-tchouan) sont des puits salés, profonds de 330 à 670 mètres, larges de 15 à 25 centimètres,

¹ Voir page 246.

que l'on fore comme les puits artésiens. On compte sur un espace de 40 lieues carrées plus de 10,000 de ces puits d'eau salée, qui ont 5 à 600 mètres de profondeur. Il se dégage de ces puits de sel un gaz très-inflammable, qu'on utilise comme combustible à l'aide d'un système de bambous terminés par des tubes en terre cuite : on le conduit ainsi sous des chaudières d'évaporation, ou bien on l'emploie à l'éclairage¹.

Si l'on ajoute foi aux assertions des Chinois, un immense et fécond bassin houiller s'étendrait du nord au midi, et comprendrait les dix-huit provinces de la Chine : les mines les plus abondantes seraient celles des provinces de Chen-si, de Chan-si, de Szu-tchouan et de Hou-pé. Dans le Szu-tchouan, la houille affleure le sol en veines de 3 à 15 centimètres de puissance. On n'exploite que ces filons superficiels, parce que les Chinois n'ont pas les moyens de prévenir les accidents du grisou et les infiltrations des eaux. On trouve encore, outre la houille, de l'anhracite, des lignites et diverses variétés de ces trois combustibles. L'usage en est généralement répandu dans tout l'empire, surtout dans le nord, où la consommation atteint les mêmes proportions qu'en France.

§ II. FLEUVES, LACS, CANAUX. — Les plus grandes plaines de la Chine sont celles qui se trouvent entre les deux plus considérables de ces fleuves, le Hoang-ho et le Yang-tseu-kiang.

Les Chinois font naître le *Hoang-ho* ou *fleuve Jaune* au pied de la montagne appelée *Sighin-oulou-tolok-kaiooh*, dans la chaîne dite Tachari-Baïn. Il forme d'abord les lacs Dzareng ou Tchareng et Oreng. Son cours est extrêmement sinueux ; ainsi, après avoir coulé d'abord de l'ouest à l'est, il se dirige vers le nord jusque dans la Mongolie, où, repoussé par les monts In-chan, il reprend la direction de l'ouest à l'est, rentre en Chine en coulant du nord au sud, et se dirige ensuite à angle droit à l'est, vers la mer Jaune, où il se jette après un cours de 3,600 kilomètres. Sa largeur très-variable est de 800 à 1,200 mètres. Les ravages que causent ses débordements ont nécessité de tout temps de grands travaux pour retenir ses eaux dans son lit.

L'*Yang-tseu-kiang*, c'est-à-dire le *fleuve Bleu*, prend son origine sous le nom de *Kincha-kiang* (fleuve à sable d'or) dans les monts Kuen-lun, parcourt les plateaux du Khoukhou-noor, en n'étant séparé du Hoang-ho que par les monts Tachari-Baïn, descend au sud, où il reçoit le *Ya-loung-kiang*, qui a 1,000 kilomètres de longueur, tourne au nord-est, arrose Woutchang et Nanking, et finit après un cours de 4,200 kilomètres. Il est profond et très-poissonneux. Sa largeur est de 2,000 mètres à 1,200 kilomètres de la mer, et de 28 kilomètres à son embouchure ; la marée s'y fait sentir jusqu'à 600 kilomètres dans l'intérieur des terres.

Ces deux grands fleuves, jumeaux par leur naissance et par leurs destinées, descendent rapidement des grands plateaux de l'Asie centrale, et rencontrent chacun une branche de montagnes qui les force en même temps de faire un immense détour, le Hoang-ho vers le nord, l'*Yang-tseu-kiang* vers le midi. Séparés par un intervalle de 1,600 kilomètres, l'un semble chercher les mers du tropique, tandis que l'autre s'égare dans les déserts glacés de la Mongolie. Soudain ils se rapprochent, se cherchent, et serpentent ensemble dans les plaines d'une nouvelle Mésopotamie, où, après s'être presque réunis au moyen des canaux et des lacs, ils terminent en même

¹ Comptes rendus de l'Académie des sciences.

temps, dans un intervalle seulement de 160 kilomètres, leur cours majestueux et immense.

Les rivières tributaires de ces deux grands fleuves égalent en importance certains fleuves de l'Europe. Le *Ou-kiang*, qui a plus de 800 kilomètres de cours; le *Kia-ling-kiang*, qui en a 600, et le *Han-kiang*, qui en a près du double, se jettent dans le fleuve Bleu. Le *Oueï-ho*, long de 640 kilomètres; le *Hoai-ho*, qui en a 560, et le *Fou-ho*, qui en a plus de 480, grossissent le fleuve Jaune. Le *Heng* s'écoule, à proprement parler, dans le lac *Thoung-thing*, comme le *Kan* dans le lac *Phou-yang*; mais ces deux lacs débouchent ensuite dans le Yang-tseu-kiang.

Deux grands fleuves de la Chine se maintiennent dans une indépendance parfaite, et du Hoang-ho, et de l'Yang-tseu-kiang; ce sont, au midi, le *Si-kiang*, qui, descendu des montagnes de Yun-nan, après un cours de 836 kilomètres, se jette dans le golfe de Canton, et, au nord, le *Yun-ho*, qui, après avoir reçu le *Chang-ho* et d'autres affluents, se jette dans le golfe de Péking. Cette multitude de fleuves et de rivières procurent aux Chinois des avantages incalculables pour l'agriculture et la navigation intérieure; mais l'eau, considérée comme boisson, est rarement bonne à la Chine; probablement parce que les rivières, descendant trop rapidement des montagnes escarpées, entraînent beaucoup de particules étrangères, et serpentent ensuite avec trop de lenteur sur un sol marécageux.

Certaines parties de la Chine sont comme remplies de lacs, dont plusieurs sont très-grands. Celui de *Thoung-thing*, sur les confins des provinces de Hou-nan et de Hou-pé, a plus de 320 kilomètres de circonférence. Des bords de ce lac jusqu'à la ville de Woutchang, sur une étendue de 200 kilomètres en long et en large, on voit un très-grand nombre de lacs presque contigus. Le lac *Phou-yang*, dans la province de Kiang-si, a 120 kilomètres de longueur sur 40 de largeur, et reçoit quatre superbes rivières, dont une, le *Kan-kiang*, longue de 560 kilomètres, égale en largeur la Loire près d'Angers. Le *Tai-hou*, lac au sud de Nankin, est couronné de collines d'un aspect très-romantique. Celui de *Houng-tse* a 72 kilomètres de longueur sur 48 dans sa plus grande largeur; et celui de *Kao-yeou*, à 100 kilomètres au nord-est de Nanking, est long d'environ 80 kilomètres, et large de 20. Enfin le *Sihou*, ou le lac occidental, passe pour celui dont l'aspect est le plus pittoresque. Tous ces lacs servent à la fois comme des moyens commodes de communication, comme des rendez-vous de plaisir, et comme des réservoirs d'une multitude de poissons.

Les Chinois ont fait preuve d'une industrie éclairée en réunissant par de nombreux canaux, toutes les eaux dont la nature avait si largement doté leur empire. La longueur et la commodité de ces canaux étonnent le voyageur; ils ont assez de profondeur pour porter de gros bateaux dans toutes les saisons. Mais les écluses, ou plutôt les digues percées par où les bateaux montent et descendent, sont construites avec peu d'intelligence. Les fleuves et les canaux de la Chine sont couverts d'un si grand nombre de bâtiments chargés de toute espèce de provisions, qu'on pourrait croire qu'à la Chine l'eau porte autant d'habitants que la terre. Les canaux sont bordés de quais en pierre, et traversés quelquefois par des ponts d'une construction merveilleuse; cependant la navigation est lente, parce que les jonques sont souvent conduites et tirées par des hommes. Ces nombreux filets d'eau, les rochers, les bois, les champs,

les villages qui les bordent tour à tour, font de la Chine un pays extrêmement agréable à voir. Le plus célèbre de ces canaux est celui que l'on appelle le *canal Impérial* ; il a environ 2,400 kilomètres de cours, et ouvre une communication entre la capitale et la plupart des provinces du sud et du centre de la Chine. Il réunit l'Yun-ho à la rivière de Canton, c'est-à-dire les deux extrémités de l'empire. Il fut commencé en 1181 et terminé à la fin du treizième siècle, sous le petit-fils de Djenghiz-Khan. Cette longue navigation n'est interrompue que par une journée de marche, pour traverser une montagne entre la province de Kouang-toung et celle de Kiang-si. Ce canal porte chez les Chinois les noms suivants : *Yun-ho* (rivière de transport), *Yun-lioung-ho* (rivière de transport pour les provisions), *Thsao-ho* (rivière de transport pour les tributs envoyés à la cour), parce qu'en effet il fut construit pour servir à transporter les grains que l'empereur recevait en tribut. Sur une grande étendue il est large de 30 mètres; ses côtés sont revêtus de pierres de taille, et près de ses bords les maisons sont aussi serrées que le long d'une rue. De 4 en 4 kilomètres on a établi une écluse pour l'écoulement des eaux surabondantes dans les temps des crues. A ce canal principal, qui traverse la moitié de la Chine, viennent aboutir plusieurs autres canaux qui communiquent avec un grand nombre de villes, et qui, pour la plupart, ont été construits aux frais des particuliers.

§ III. CLIMAT. — La différence de climat qui existe entre les provinces devient encore plus grande par l'influence qu'exercent nécessairement les montagnes de l'Asie centrale, d'où le froid doit souvent se répandre sur les contrées qui les avoisinent. D'un autre côté, la proximité d'un immense océan doit modifier d'une manière particulière le climat et les saisons des provinces maritimes.

Voisin du cercle tropique, le midi de la Chine éprouve des chaleurs plus fortes que celles du Bengale; cependant elles sont modérées par l'influence des moussons ou vents périodiques. La chaleur moyenne de Canton est de 19 degrés et demi, échelle de Réaumur. Les parties septentrionales et occidentales de la Chine ont le climat infiniment plus froid que les contrées de l'Europe situées sous les mêmes latitudes. L'élévation du sol, la nature du terrain, qui est imprégné de nitre, enfin les neiges qui couvrent, pendant une partie de l'année, les montagnes centrales de l'Asie, contribuent à produire cette différence de température. Les extrêmes de froid et de chaleur sont beaucoup plus grands à Péking qu'à Madrid, quoique la latitude soit à peu près la même; il y gèle tous les jours en décembre, janvier et février, et très-souvent encore en mars et en novembre. Ce froid est suivi promptement d'une chaleur excessive. Il n'y a, à proprement parler, que deux saisons à Péking, l'hiver et l'été. En calculant d'après les observations du P. Amyot, le terme moyen des plus grandes chaleurs est de +32,0 degrés de Réaumur; le terme moyen des plus grands froids est de -10,6; La différence est donc de 41,0, et la chaleur moyenne de l'année, de +10,1.

La violence des vents est souvent très-grande à Péking; au printemps et dans l'automne ils arrivent et disparaissent avec le soleil; ils apportent assez souvent une poussière jaune très-abondante, qui ressemble à une pluie de soufre, c'est probablement la poussière des étamines des fleurs de pins et de sapins qui se trouvent dans le voisinage de Péking. Il paraît que les vents du nord et du sud-ouest dominent. Les pluies y sont fort rares en hiver; il ne tombe alors que de la neige en assez petite

quantité. Les mois de juin, de juillet et d'août sont très-pluvieux, et celui de novembre est le plus sec de l'année. Les brouillards sont fréquents en décembre et en janvier. Le nombre moyen des jours pluvieux est de 58 par an. On aperçoit assez souvent à Péking des aurores boréales et plusieurs autres phénomènes lumineux qui, bien qu'apparaissant pendant le jour, semblent être de la même nature.

Les vents qui règnent dans les mers de la Chine paraissent aujourd'hui bien déterminés, et à part quelques variations qui se présentent partout, on peut dire que la mousson du sud-ouest commence en avril et dure jusqu'en octobre; c'est en juin, juillet et août qu'elle règne dans toute sa force. Quant à la mousson du nord-est, elle commence à la fin de septembre ou dans la première quinzaine d'octobre; elle a le plus de force et de régularité en décembre et janvier, et commence à s'affaiblir en février. Pendant ces deux moussons on éprouve quelquefois des tempêtes très-violentes et très-dangereuses, connues sous le nom de *ty-foongs*; elles diminuent de force à mesure que l'on s'avance vers le sud, et il est rare qu'elles dépassent le 16° degré de latitude nord. C'est en juin et juillet que l'on éprouve les plus violents *ty-foongs*; l'approche de l'équinoxe est également un moment dangereux à cause de la fréquence de ces tempêtes.

Les ouragans auxquels l'île de Formose est exposée étendent souvent leurs ravages sur les côtes voisines de la Chine; l'histoire de ce pays conserve le souvenir de la tempête qui submergea l'immense flotte destinée à faire la conquête du Japon. Les trombes qui se montrent d'une manière si terrible dans le golfe de Tong-ing, infestent aussi les parages de la Chine.

§ IV. AGRICULTURE, PRODUCTIONS, ANIMAUX. — Avant de donner une idée de l'état de l'agriculture chez les Chinois, nous devons faire remarquer qu'en Chine la propriété des terres est regardée comme relevant de l'empereur par droit absolu; mais le sous-propriétaire ou premier tenancier n'en est jamais expulsé tant qu'il continue de payer le dixième environ de ce que ces terres sont estimées susceptibles de rendre, et, quoique l'occupation du sol soit considérée comme soumise à la volonté impériale, l'occupant n'est cependant jamais dépossédé que par sa faute. S'il arrive que quelqu'un occupe plus de terres que sa famille n'en peut commodément cultiver, il cède l'excédant à un autre, à la condition que la moitié du produit lui appartiendra, et qu'il payera la totalité des taxes. Le plus grand nombre des paysans pauvres cultive la terre à ces conditions. En Chine, chaque habitant a un droit égal à la jouissance libre et non interrompue de la mer, des côtes, des estuaires, des lacs et des rivières. Les pêcheries ne sont point affermées. Il n'y a ni lois de chasse ni droits seigneuriaux.

Le tableau des richesses végétales de la Chine offre en première ligne les trésors d'une excellente agriculture. Le riz en forme l'objet principal; cependant il y a dans le nord-ouest des parties trop froides ou trop sèches pour que ce végétal y réussisse; on l'y remplace par le froment. On cultive des patates, des pommes de terre, des navets, des oignons, des fèves, et surtout une espèce de chou blanc, nommé *pe-tsaï*. Au dire de tous les auteurs, ce qui se consomme de ce légume dans toute l'étendue de l'empire est prodigieux. Il a la saveur de l'asperge; il se mange cru comme la laitue et ne lui est pas inférieur. Il pèse souvent de 7 à 10 kilogrammes, et atteint la

hauteur de 60 centimètres à 1 mètre. On le conserve frais durant l'hiver en l'enfouissant en terre; on le garde aussi dans une saumure de sel et de vinaigre.

Toutes les terres labourables, à peu de chose près, sont constamment employées à produire la nourriture de l'homme; on ne connaît point l'usage des jachères; il n'y a que fort peu de pâturages et de champs ensemencés d'avoine, fèves ou navets, pour nourrir le bétail. Dans la plupart des provinces, les montagnes même les plus escarpées sont rendues praticables et fertiles; on les voit coupées en terrasses représentant de loin des pyramides immenses divisées en plusieurs étages, qui semblent s'élever au ciel; et ce qu'il y a de plus digne d'admiration, c'est de voir l'eau de la rivière, du canal ou de la fontaine qui coule au pied de la montagne, élevée de terrasse en terrasse jusqu'à son sommet, par le moyen d'un chapelet portatif, que deux hommes seuls transportent et font mouvoir. On creuse aussi des réservoirs sur le sommet des montagnes, et l'eau de pluie qui s'y rassemble descend ensuite par différentes rigoles pour en arroser les flancs. Dans les parties trop escarpées ou trop stériles, on plante des pins et des mélèzes.

La charrue est fort simple; elle n'a qu'une seule poignée et point de coutre. Comme il n'y a point de jachères, ni par conséquent de gazon à couper, le coutre est regardé comme inutile. Les Chinois sèment proprement le blé dans des rigoles faites par le semoir. Ils se servent quelquefois d'un gros cylindre pour séparer le grain de l'épi; ils ont toujours vanné le blé avec une machine parfaitement semblable à celle qui a été introduite en Europe depuis plus d'un siècle.

Les animaux pour le labourage et les charrois, ainsi que ceux qu'on destine à être mangés, restent pour la plupart dans des étables, et l'on ramasse du fourrage pour les nourrir. Des fèves et la paille la plus fine, qu'on hache très-menu, composent la principale partie de la nourriture des chevaux. Dans les provinces septentrionales on laboure avec des bœufs, attendu qu'il y fait trop froid pour le buffle; mais cette dernière espèce d'animaux est préférée toutes les fois qu'on peut l'élever. Les Chinois ne négligent aucune espèce d'engrais, et peuvent être considérés comme ayant été les premiers à employer les excréments humains.

La manière dont les habitations des paysans sont disposées contribue puissamment à l'état florissant de l'agriculture. Elles sont toutes éparses au lieu d'être réunies en villages. On n'y voit ni clôtures, ni portes, ni aucune précaution contre les bêtes sauvages et les voleurs. Les femmes élèvent des vers à soie; elles filent du coton, qui, parmi les gens du peuple, est d'un usage général pour les personnes des deux sexes; enfin, elles fabriquent leurs étoffes; les femmes sont les seuls tisserands de l'empire.

L'agriculture est en grand honneur dans l'empire chinois. Chaque année, le quinzième jour de la première lune, qui répond ordinairement aux premiers jours de mars, l'empereur fait en personne la cérémonie de l'ouverture des terres. Il se transporte en grande pompe au champ destiné à la cérémonie. Les princes de la famille impériale, les présidents des cinq grands tribunaux et un nombre infini de mandarins l'accompagnent; deux côtés du champ sont bordés par les officiers et la maison de l'empereur, le troisième est occupé par divers mandarins, le quatrième est réservé à tous les laboureurs de la province. L'empereur entre seul dans le champ, se prosterne et appuie neuf fois la tête contre terre pour adorer le *Thian*, le dieu du

ciel : il prononce à haute voix une prière réglée par le tribunal des rites, prière par laquelle il invoque la bénédiction du grand Être sur son travail et sur celui de tout son peuple. Ensuite, en qualité de premier pontife de l'empire, il immole un bœuf, qu'il offre au ciel comme au maître de tous les biens. Pendant qu'on offre la victime sur l'autel, on amène à l'empereur une charrue attelée d'une paire de bœufs magnifiquement ornés. Le prince quitte ses vêtements impériaux, saisit le manche de la charrue, et ouvre plusieurs sillons dans toute l'étendue du champ ; puis il remet la charrue entre les mains des principaux mandarins, qui, labourant successivement, rivalisent de dextérité. La cérémonie se termine par une distribution d'argent et de pièces d'étoffes dont on fait cadeau aux laboureurs présents ; les plus habiles d'entre eux exécutent le reste du labourage en présence de l'empereur. Enfin l'ouverture des semailles se fait avec le même appareil.

Nous devons cependant avouer que des voyageurs dignes de foi ont trouvé l'état de l'agriculture chinoise moins florissant que l'on ne se le représente communément. Il y a sur la route de Péking à Canton de vastes terrains en friche, des montagnes arides, qui se refusent à toute espèce de culture, des landes d'un aussi triste aspect que celles de la Bretagne. Les provinces plus occidentales, selon les rapports des Chinois, renfermeraient encore plus de terrains stériles.

Les Chinois possèdent beaucoup d'arbres fruitiers ; mais dans cette partie leur industrie est restée en arrière ; attachés à leurs anciennes habitudes, ils n'ont que peu amélioré par la culture les espèces que la nature leur a données. Leurs fruits les plus précieux sont en général bien loin d'égaliser en saveur ceux d'Europe et d'Amérique. Ils ne pratiquent point la greffe. Ils ne se soucient pas non plus de faire du vin, quoique plusieurs provinces de l'empire abondent en vignes, dont on vend pour la plupart les raisins séchés. On remarque parmi les arbres fruitiers de la Chine notre citronnier et le bigaradier (*citrus bigaradia sinensis*) ; trois espèces d'orangers, parmi lesquelles celle nommée *ham-mat*, a le fruit de la grosseur d'une cerise ; les marronniers de Chine, le bananier, le tamarinier, le mûrier et le goyavier, qui porte un fruit semblable aux pommes de grenade, etc. Plusieurs fruits de l'Europe, tels que les groseilles, les framboises mêmes, selon quelques rapports, les olives, ne sont guère connus à la Chine.

Mais la nature a prodigué à ce pays d'autres richesses qui lui sont propres. Le thé, devenu une denrée de première nécessité pour plus d'une nation européenne, procure à la Chine des profits immenses. On en distinguait ordinairement deux espèces, le *thea viridis*, le thé vert, et le *thea bohea*, le thé bou. Mais il paraît aujourd'hui démontré que le thé noir et le thé vert sont produits par le même arbuste, le *thea*, plante de la famille des orangers, qui paraît être indigène de la Chine et du Japon, et qui atteint 1^m,50 à 2^m,25 de hauteur. La couleur du thé ne dépendrait donc que du mode de préparation qu'on lui fait subir, et qui consiste à le faire sécher dans des bassins de cuivre fortement chauffés, afin de lui enlever ses qualités mordantes tout en lui donnant une couleur plus foncée. Cependant quelques districts fournissent des variétés qui conviennent plus ou moins à l'une ou à l'autre espèce. Le thé est cultivé dans toutes les provinces de l'empire. Les thé noirs les plus estimés sont ceux des collines Wou-i dans les districts de Kien-ngan et de Tsoung-ngan, et le meilleur thé

vert est récolté au sud des monts Soung-lo, dans le Ngan-hoeï. Parmi les thés noirs on cite le thé *Wou-ï*, *bohé* ou *bou*; on lui fait subir un grillage prolongé, et il se conserve mieux que les autres; le thé *Congo*, choix des meilleures feuilles du Wou-ï de la deuxième récolte; le thé *Sou-tchong*, feuilles de la deuxième récolte; le thé *Pecco*, premières pousses des feuilles, préparées avec beaucoup de soin, mais qui se conservent mal. Parmi les thés verts, on remarque le *Young-hyson*, recueilli avant les pluies du printemps; il est fort recherché par les Américains; le thé *hyson*, rare et cher, dont la préparation est très-soignée; le thé *poudre à canon*, le thé *impérial* ou le thé *perlé*, etc.

Le camphrier (*laurus camphora*) vient assez haut pour qu'on le mette au nombre des arbres qui fournissent le plus beau et le meilleur bois de charpente. On n'en emploie que les branches pour fabriquer la drogue connue sous le nom de camphre. Il se rencontre surtout dans le Fou-kian et dans le Kiang-si. L'écorce du mûrier à papier (*broussonetia papyrifera*) sert à faire des étoffes et du papier. Avec le fruit de l'arbre à suif on compose une cire verdâtre, qu'on façonne en bougies. Les vernis de la Chine ont beaucoup de réputation; ils sont faits avec la gomme qu'on tire par incision d'un arbre appelé en chinois *chichu*. L'arbre d'*aloès*, que les botanistes désignent sous le nom d'*aquilaria*, est de la hauteur et de la figure d'un olivier; il renferme sous son écorce trois sortes de bois: le premier, noir, compacte et pesant, s'appelle bois d'aigle: il est rare; le second, qu'on nomme calambouc, est léger comme le bois pourri; le troisième est vers le cœur, et s'appelle bois calamba; il est aussi cher dans l'Inde que l'or même. Son odeur est exquise; c'est un excellent cordial dans l'épuisement ou la paralysie. Le *bambou* croît dans la majeure partie de la Chine, surtout dans les provinces du sud et du centre, où l'on en trouve des forêts entières; il vient principalement dans les lieux marécageux. Ses tiges, à cause de leur légèreté, sont employées à une multitude d'usages: jeunes, on les coupe et on les fend pour en faire des nattes; vieilles, elles deviennent d'une dureté qui égale celle du bois de construction le plus fort; la matière fibreuse sert à faire du papier. La canne à sucre vient dans la Chine méridionale, qui en produit environ 300 millions de kilogrammes, et bien qu'elle en exporte 18 ou 20 millions de kilogrammes, elle en reçoit une plus grande quantité. Quant aux cannelliers, girofliers et muscadiers, ces arbres n'existent qu'en petit nombre, et seulement dans les provinces les plus méridionales.

Les Européens exportent de l'indigo, qui se tire du *polygonum tinctorium*. Les récoltes de coton sont abondantes: outre le coton commun, les Chinois en cultivent une espèce qui donne un duvet jaune, dont on fabrique, sans aucune teinture, l'étoffe que nous appelons *nankin*. L'arbre à thé oléifère (*camelia oleifera*) est cultivé pour ses graines, dont on tire une huile d'un usage général dans l'économie domestique des Chinois. Le *sesamum orientale* et le *ricinus communis*, plantes qui fournissent l'huile dite de castor, sont cultivées pour l'huile comestible qu'on extrait de leurs graines. Les Chinois paraissent avoir quelque méthode pour enlever à cette huile ses qualités purgatives. L'arbre capillaire (*salisburia adiantifolia*) se cultive pour son fruit. L'arbre à cordage (*sida tiliaefolia*) est d'une grande utilité. La pistache de terre (*arachys hypogea*), l'arum comestible (*arum esculentum*), le macre (*trapa bicornis*), le *scirpus tuberosus* et le *nelumbium*, plantes qui produisent toutes des tubercules comes-

tibles, sont cultivés dans les lacs, les citernes ou les lieux marécageux. Enfin le millet (*holcus*) vient sur le bord des rivières et atteint la hauteur de 3 mètres. La kœmpférie galanga, regardée comme un médicament puissamment excitant, la salsepareille et la rhubarbe sont comptées parmi les exportations de la Chine; mais il est probable que la rhubarbe vient de la Mongolie et du Tibet.

Dans les provinces maritimes de la Chine on ne voit aucune forêt considérable dans les plaines, mais il y en a beaucoup sur les montagnes; il s'en trouve d'immenses dans les parties occidentales du pays. Les pins et les mélèzes sont très-communs. Le chêne est d'un usage général dans tout l'empire. Le saule pleureur et le figuier d'Inde, le *thua orientalis*, l'*hibiscus mutabilis*, beaucoup d'autres arbres ou arbrisseaux, forment de petits bois, ou croissent épars dans les endroits que l'agriculture n'a pas encore atteints ou qu'elle leur a cédés. Ajoutons que l'on trouve encore le *nan-mou*, espèce de cèdre qui sert pour la construction des temples et des palais. La Chine produit aussi beaucoup de bois d'ébénisterie, entre autres le bois d'ébène, le bois de rose, le bois noir et une espèce tenant le milieu entre l'ébène et le palissandre, et qui est employée pour la fabrication de tous les beaux meubles.

Disons enfin que l'on cultive aussi le tabac dans une partie de la Chine, où il est d'un usage général. On évalue le produit annuel de la récolte ou la consommation indigène, car il s'en exporte peu, à 12 millions de *piculs*, soit environ 8 à 9 millions de kilogrammes.

Les Chinois élèvent, mais en petit nombre, tous les animaux domestiques d'Europe : le cheval, l'âne, le bœuf, le buffle, le chien, le chat, le cochon. Les chevaux sont de petite taille et mal bâtis. Les chameaux ne sont souvent pas plus grands que nos chevaux; le cochon est d'une autre variété que celui d'Europe et d'une plus petite taille. Bien que les Chinois usent excessivement peu de nourriture animale, le cochon est un des animaux dont ils consomment le plus, parce qu'il est un des moins chers à entretenir. Le chien le plus ordinaire dans le midi est l'épagneul à oreilles droites; plus au nord, jusqu'à Péking, les chiens ont ordinairement les oreilles pendantes et la queue grêle. Il y a entre autres une espèce que les Chinois mangent.

Les éléphants, communs dans le midi de la Chine, s'étendent jusqu'au 30° degré de latitude nord, dans les provinces de Kiang-nan et d'Yun-nan. Le rhinocéros unicorne habite les bords des marais dans les provinces d'Yun-nan et de Kouang-si. Le lion est étranger à la Chine. Le tigre se montre dans les provinces les plus méridionales, où l'on trouve aussi des léopards et des panthères, diverses espèces de singes, le gibbon aux longs bras, le magot à face hideuse, le pithèque, qui imite les gestes et jusqu'au rire de l'homme, ainsi qu'une grande espèce de singe voisine de l'orang-outang. L'animal porte-musc, qui semble particulier au plateau central de l'Asie, descend quelquefois dans les provinces occidentales de la Chine. On trouve dans les forêts le cerf, le sanglier, le tapir oriental, diverses espèces d'antilopes, le renard et d'autres animaux en partie mal connus.

Les volailles domestiques abondent en Chine, surtout les canards; on en voit errer des troupes entières sur les canaux : les Chinois les élèvent par troupes innombrables dans de larges bateaux entourés d'un plancher en saillie et couverts, d'où on les dresse à s'élancer à un coup de sifflet pour aller chercher leur nourriture dans les

rivières ou les canaux, et à revenir à un autre coup de sifflet. Afin que les femelles puissent pondre toute l'année, on les dispense du soin de couvrir en faisant éclore les œufs dans de petits fours ou dans des bains de sable. On cite aussi, parmi les oiseaux qui vivent en liberté, diverses espèces de cailles et de cormorans. Plusieurs oiseaux de ce pays sont remarquables par la beauté des formes et l'éclat des couleurs : tels sont les faisans dorés et argentés, qui font actuellement l'ornement de nos volières; et la sarcelle de Chine, remarquable par ses deux belles crêtes de couleur orange. Les insectes et les papillons se distinguent également par leur beauté particulière. Les vers à soie paraissent originaires de ce pays, dont ils sont une des richesses.

Plusieurs espèces de tortues sont particulières à la Chine. Il en est de même des reptiles, et surtout des sauriens. D'après les dessins faits par les Chinois, leur patrie possède presque tous les poissons communs de l'Europe; Bloch et Lacépède en ont fait connaître plusieurs espèces qui lui sont particulières. La *dorade* chinoise, qui, en Chine comme chez nous, sert d'ornement aux bassins, est originaire d'un lac situé au pied de la haute montagne de Tien-king, près de la ville de Tchang-hou, dans la province de Tche-kiang; elle a été transportée de là dans les autres provinces de l'empire, et ensuite au Japon. En 1611 elle fut apportée pour la première fois en Angleterre.

§ V. DESCRIPTION DES PROVINCES ET DES VILLES. — TCHY-LI. — La province de *Tchy-li*, située sur un golfe de même nom, au sud de la grande muraille, produit des grains et des bestiaux; elle manque de bois. On tire des montagnes très-hautes qui sont aux environs de Péking tout le charbon de terre nécessaire à la consommation du pays; et quoique l'usage en soit général, les mines qui le fournissent paraissent ne pas s'épuiser. Les montagnes donnent encore un peu d'or et de fer. Le terrain est nitreux et sablonneux, l'air froid et sain. Cette province, que l'on a dans ces derniers temps agrandie en y ajoutant une petite portion de la Mandchourie, est séparée de la Mongolie par la grande muraille. Sa longueur est d'environ 640 kilomètres, et sa largeur de 440. Elle se divise en 11 départements, 25 arrondissements et 124 districts.

Péking, la principale ville de cette province, est la capitale de tout l'empire chinois, et la résidence ordinaire des empereurs; elle est située dans une plaine fertile, à 80 kilomètres de la grande muraille. Elle forme un carré long et se divise en deux villes. Dans la ville *impériale* ou *tatare*, comme l'appellent les missionnaires, est le palais de l'empereur; elle forme, avec la ville extérieure, appelée *chinoise* aussi par les missionnaires, et sans doute avec les faubourgs, un ensemble de forme irrégulière et de près de 40 kilomètres de circuit. Ses murs sont fort élevés, en sorte qu'ils cachent la ville; les portes ne sont embellies ni de statues ni de sculptures, mais leur hauteur prodigieuse leur donne, à une certaine distance, l'appareil de la grandeur et de la noblesse. Les arcades de ces portes sont construites en marbre, et le reste en larges briques cimentées d'excellent mortier. La magnificence du palais impérial consiste moins dans la noblesse et l'élégance de son architecture que dans la multitude de ses bâtiments, de ses cours et de ses jardins. Les murs de ce palais renferment une petite ville qu'habitent les officiers de la cour et une grande quantité d'artisans, tous au service de l'empereur. Le P. Artier, jésuite français, qui obtint la

permission de le visiter, dit qu'il a plus de 4 kilomètres de circonférence; que la façade brille de peintures, de dorures et de vernis, et que les meubles et les ornements de l'intérieur offrent ce que la Chine, l'Inde et l'Europe ont de plus recherché et de plus beau. Les jardins de ce palais sont immenses et renferment en miniature des montagnes, des vallées, des rivières, des lacs, et de vastes maisons de plaisance construites avec du cèdre, qui ne se trouve qu'à 2,000 kilomètres de Péking.

A cette description donnée par le P. Gaubil, nous ajouterons plusieurs remarques fournies par le voyageur russe Timkovski. Le nom de Péking signifie *cour du nord*; elle le porte depuis l'an 1403 de notre ère; les Chinois la nomment aussi quelquefois *Kingsse* (la capitale). Elle fut fondée en 1267 par Khoubilaï, petit-fils de Djenghiz-Khan, près d'une autre ville qu'avait bâtie un des premiers empereurs de la dynastie de Tcheou. Son nom fut d'abord *Ta-tou* (grande capitale), mais on l'appela aussi *King-tchhing* ou *résidence du prince*. Elle renferme deux villes: la première, ou *ville impériale* (King-tchhing), est au nord de la seconde; l'une et l'autre sont carrées; l'une et l'autre sont entourées de murs. Une chaîne de montagnes, située à 12 ou 15 kilomètres à l'ouest, donne naissance à plusieurs petites rivières qui arrosent la plaine au milieu de laquelle s'étend Péking, et l'une d'elles, entrant par le nord dans le King-tchhing, se sépare en plusieurs bras, environne le palais impérial, forme plusieurs lacs au milieu des jardins de ce palais, baigne les murailles des deux villes, et va se réunir au-dessous de Péking dans un canal qui se joint à une rivière appelée le *Pe-ho*, à 24 kilomètres à l'est de la capitale. La muraille du King-tchhing est beaucoup plus épaisse que celle du *Vai-lo-tchhing* ou ville extérieure: elle a 13 mètres de hauteur et 7 d'épaisseur: aussi sert-elle de promenade pour les piétons et les cavaliers. Le nombre total des portes de Péking est de 16; 9 appartiennent au King-tchhing et 7 au Vai-lo-tchhing: ces portes sont assez bien défendues. Comme cette ville est située dans une plaine couverte de jardins, de bouquets de bois, de couvents et de villages près desquels se groupent des cimetières entourés d'arbres, elle paraît être de loin une imposante forteresse au milieu de bosquets et de vergers. Son étendue et ses nombreux édifices répondent à l'idée qu'on se fait de la capitale d'un empire riche et populeux; mais la plupart des rues sont étroites, à l'exception de celle du *Repos perpétuel* (*Tchhang-nyan-kiai*), qui a 60 mètres de largeur: elle s'étend de l'est à l'ouest et est bordée en partie par les murs du palais impérial au nord, et par les tribunaux au sud. Les rues ne sont point pavées: l'affluence des passants fait élever, pendant les temps de sécheresse, une poussière, fine et noirâtre que la pluie change en une boue épaisse et grasse; et, pour comble de désagrément, des puits placés au milieu de ces rues gênent la circulation, tandis que l'air est infecté par l'odeur qui s'exhale des égouts et des amas d'immondices. Des maisons en briques à un seul étage, des boutiques ornées de dorures et de peintures éclatantes, des toits jaunes sur les palais impériaux et les temples, verts sur les habitations des grands, et gris ou rouges sur les maisons des simples particuliers, rendent encore cette ville toute différente des cités européennes. Après le palais impérial, les édifices les plus apparents de Péking sont les arcs de triomphe qui décorent la plupart des rues et des places. Ils sont tous peints en rouge.

Les tribunaux sont tous réunis dans un quartier situé au sud du palais impérial. On

en compte douze : le tribunal des princes, qui règle tout ce qui concerne la famille impériale ; le tribunal des mandarins, la première des six cours souveraines, et qui est chargé de surveiller la conduite des hauts fonctionnaires de l'État ; le tribunal des trésoriers ; c'est une sorte de cour des comptes, et le second tribunal souverain ; le tribunal des rites, troisième cour souveraine, qui règle tout ce qui concerne la religion, les études et le cérémonial ; le tribunal des médecins ; le tribunal de l'astronomie ; le tribunal des cérémonies de la cour ; le tribunal des ouvrages publics ; le tribunal de la guerre, quatrième cour souveraine ; le tribunal criminel, cinquième cour souveraine ; le tribunal des censeurs de l'empire, sorte de cour de police ; enfin le tribunal de police de la ville.

Non loin de la demeure du souverain se trouve le *Young-ko-koung*, le plus magnifique et le plus vaste temple de la capitale : il est consacré à Fo ou Bouddha ; 300 lamas du Tibet y résident et apprennent la théologie à plus de 500 élèves. A l'ouest du palais impérial on remarque, dans une grande et belle rue, le *Ti-vang-miao*, temple où l'on conserve les tablettes des plus illustres empereurs et de tous les hommes distingués depuis le commencement de la monarchie jusqu'à la dynastie régnante. Le *Vai-lo-tchhing* renferme un temple célèbre sous le nom de *Thian-than*, éminence du ciel. L'architecture chinoise y a déployé toute sa magnificence. L'empereur s'y rend chaque année à l'époque du solstice d'hiver, pour y offrir un sacrifice. C'est dans le même quartier que se trouve le *Sian-noung-thang*, ou temple de l'inventeur de l'agriculture, célèbre par la cérémonie qui y attire au printemps l'empereur et toute sa cour.

Six théâtres s'élèvent à côté les uns des autres dans une rue du *Vai-lo-tchhing* ; en en compte en tout une douzaine dans le même quartier. On y joue presque tous les jours des tragédies et des comédies mêlées de chant et de musique, depuis midi jusqu'au soir. Plusieurs de ces théâtres sont réservés aux particuliers, qui y font donner des représentations en réjouissance de quelque événement heureux.

On trouve à Péking de nombreux établissements qui rappellent la civilisation des grandes villes européennes : nous citerons les principaux : le *Han-lin-youan*, ou le tribunal de l'histoire et de la littérature, est un lieu où s'assemble le corps savant de qui dépendent les écoles et les universités de tout l'empire. Les membres qui le composent sont chargés d'examiner ceux qui aspirent au titre de lettré, ou de désigner ceux qui doivent composer les morceaux d'éloquence ou de poésie destinés à être récités devant l'empereur. Les autres établissements sont le *Koue-tsu-kian*, ou collège impérial pour l'enseignement de la rhétorique ; l'observatoire impérial, bâti en 1279, renfermant les instruments fabriqués sous la direction des jésuites, et ceux que l'Angleterre envoya en présent à l'empereur, en 1793 ; l'imprimerie impériale, d'où sortent les meilleurs livres qui se publient en Chine et les deux gazettes officielles de l'empire ; la bibliothèque impériale, qui renferme la matière de plus de 300,000 de nos volumes in-8° ; enfin les immenses galeries du cabinet d'histoire naturelle de l'empereur. Ce qui ajoute à la ressemblance qu'offre cette capitale avec nos grandes cités, ce sont les établissements de bienfaisance et d'instruction. Outre les écoles publiques, qui y sont très-nombreuses, on doit citer la maison des enfants trouvés, celle pour l'inoculation de la vaccine, et quelques autres institutions.

L'immense population de Péking paraît être d'environ 1,300,000 âmes. Pour établir

la police au milieu d'une population si nombreuse, il faut employer la brutalité asiatique : toute infraction aux règlements est châtiée sur-le-champ : aussi n'y entend-on presque jamais parler de vols ni d'assassinats. Un corps de cavalerie, évalué à 8,000 hommes, avec 18,000 hommes d'infanterie, sont chargés de maintenir l'ordre ; les grandes rues sont remplies de corps de garde, et chaque soldat est armé d'un sabre et porte un fouet dont il a le droit de frapper quiconque commet quelque désordre. Comme les rues ne sont point éclairées la nuit, chaque habitant est tenu de sortir avec une lanterne. La police entretient des pompes à incendie, mais ce genre d'accident est très-rare. La population se divise en trois classes : la principale se compose de Mandchoux, qui ne sont plus ce qu'ils étaient à l'époque de la conquête. En effet, lorsque les Mandchoux s'emparèrent de cette capitale, les soldats et les officiers eurent pour leur part du butin des maisons de la ville du midi ; mais aujourd'hui ils n'en sont plus que les locataires ; leur fortune usurpée se dissipa en prodigalités, tandis que les vaincus reconquirent la leur par leur économie. Les officiers sont encore de droit membres des tribunaux civils ; mais par paresse ils abandonnent la conduite des affaires à leurs secrétaires, qui sont des lettrés chinois. La seconde classe d'habitants est celle des commerçants et des artisans ; ils habitent principalement le Vaï-lo-tchhing. La troisième est celle des domestiques : ils sont pris parmi les paysans, et quelquefois parmi les soldats, qui sont alors obligés d'abandonner le tiers de leur paye. Il y a très-peu de mendiants dans la ville, parce que les Chinois ont pour principe de ne pas faire l'aumône. On occupe les pauvres à nettoyer et arroser les rues, à cultiver les jardins, au métier de commissionnaires, ou à grossir les groupes qui suivent les mariages et les enterrements. On trouve dans la capitale, à chaque carrefour et à chaque pont, des voitures de louage à deux roues, couvertes et doublées de satin et de velours, attelées de mulets et de chevaux fort agiles. Les femmes et les grands qui en ont obtenu la permission de l'empereur se servent de chaises à porteurs, mais les militaires font leurs courses à cheval ; c'est même le seul moyen de parcourir la ville avec facilité, tant les rues sont encombrées par la foule.

A trois kilomètres au sud de Péking s'élève le *temple des Dix mille âges*, en chinois *Van-cheou-szu*, fondé en 1577, et habité par des *ho-chang* ou prêtres de Fo. A 25 ou 30 kilomètres à l'est de la capitale, le bourg d'*Haïtian* est célèbre par une belle résidence impériale d'été, appelée *Yuan-ming-yuen*, c'est-à-dire le jardin rond et resplendissant. Le parc, qui occupe une superficie de plus de 24,000 hectares, est un des plus remarquables que l'on puisse voir : des lacs, des rivières, des vallées y sont dessinés avec tant d'art, qu'on se croirait au milieu de la contrée la plus pittoresque ; au sein de ces vallées s'élèvent d'autres maisons de plaisance dont l'architecture élégante est rehaussée par l'éclat des dorures et des peintures les plus éclatantes. A 15 ou 20 kilomètres au nord de Péking, le mont *Thian-cheou* est le lieu où sont enterrés les empereurs de la dynastie des Ming : on y admire plusieurs grandes et belles constructions.

Pao-ting-fou, chef-lieu du département de ce nom, est la résidence du vice-roi de la province de Tchy-li ; cette ville prend rang immédiatement après la capitale. Elle est bâtie dans un des plus fertiles cantons de la Chine. Au sud on découvre un petit lac célèbre par la quantité de nénufars qu'on y trouve, et que les Chinois appellent

lien-hoa. Cette ville est un lieu de passage pour se rendre de Péking dans la province de Chan-si ; c'est une des plus belles et des plus agréables routes qu'on puisse tenir.

A environ 150 kilomètres au nord-ouest de Péking, on trouve *Tchang-kia-kheou*, ville que les Mongols nomment *Khalgan*, du mot *khalga*, qui signifie *porte* ou *barrière*. Elle date de l'an 1429 ; mais au milieu du seizième siècle elle fut rebâtie et garnie de remparts en terre et de fossés. Elle est la clef du commerce de la Chine avec la Russie par la Mongolie. C'est dans ses faubourgs que se tiennent les commerçants. Sa population paraît être de 20 à 30,000 âmes. Elle possède une école spéciale pour l'instruction de la tribu mongole des *Tchakhar*. Sa forteresse est à 2 kilomètres de son enceinte, ainsi que la grande muraille, dont nous parlerons plus tard.

Au delà de cette muraille s'étend le département de *Tchhing-te*, en mongol *Je-ho*, formé d'une portion de la Mongolie, qui, en 1778, a été réunie à la province de Tchy-li. Il renferme, dit-on, 110,000 familles chinoises. C'est dans ce département que l'empereur va prendre tous les ans le divertissement de la chasse aux bêtes féroces ; il y possède dans ce but plusieurs châteaux, dont le plus remarquable est celui de *Je-ho*, qui fut bâti en 1703 sur le plan de celui de Péking. Sa circonférence est d'environ 7 kilomètres. Parmi les nombreux temples de la ville de Je-ho, on doit citer le *Phou-tho-tsoung-ching-miao*, construit en 1770 par l'empereur Khian-loung, d'après le plan de celui de Bouddhala, près de L'hassa, et qui ne lui cède point en magnificence. On y voit, dit-on, 500 statues dorées représentant des lamas morts en odeur de sainteté.

Toung-tcheou, chef-lieu d'un arrondissement, est sur la rive droite du Pay-ho, à 160 kilomètres de la mer et à 20 kilomètres à l'est de Péking, dont elle est en quelque sorte le port. Ses principales rues sont droites et pavées en grandes dalles de pierre. Cette ville renferme des magasins considérables de grains pour l'approvisionnement de la capitale et d'immenses magasins de sel. C'est un entrepôt important de toutes sortes de marchandises ; mais l'une des principales branches de commerce est le frai de poisson, qu'on expédie dans des bouteilles pour l'intérieur de l'empire. — *Ho-kian-fou*, chef-lieu de département, est une des villes les plus considérables de la province de Tchy-li. Elle est environnée de hautes murailles, mais elle est mal bâtie : on n'y remarque qu'une seule belle rue ; mais l'on y voit un beau collège. — *Thian-tsin-fou*, c'est-à-dire la ville du département de Thian-tsin, construite sur une éminence qui domine le Pay-ho, est située dans un pays agréable et fertile, qui mérite le nom qu'il porte (Thian-tsin signifie *lieu céleste*). Mais cette cité n'offre rien de remarquable que le palais du gouverneur. — *Tchhing-ting-fou*, dont la circonférence est de 6 kilomètres, renferme des monuments érigés en l'honneur de plusieurs héros chinois.

§ VI. CHAN-TOUNG, KIANG-SOU, NGAN-HOEÏ. — Au sud du golfe de Tchy-li et de la province de ce nom s'avance une péninsule qui forme en partie la province de *Chan-toung*. Le grand canal impérial la traverse, et c'est par ce canal que passent toutes les barques qui des parties du midi vont à Péking. Une infinité de lacs, de ruisseaux et de rivières animent cette province stérile par elle-même, et exposée à de trop grandes sécheresses par l'extrême rareté des pluies. Une partie de son territoire forme une vaste plaine des deux côtés de la rivière. On y voit venir du froment, du millet, du tabac, et surtout du coton herbacé ; ce dernier article est la

principale production du pays, ainsi que de l'ancienne province de Kiang-nan, qui l'avoisine. Cette province, qui se divise en dix départements, est d'une vaste étendue : elle a 600 kilomètres de longueur et 360 de largeur. Une chaîne de montagnes peu élevées la traverse sur un espace de plus de 250 kilomètres.

Tsi-nan-fou, chef-lieu du département de *Tsi-nan*, et capitale de cette province, est renommée par ses soies d'une blancheur éclatante. Elle renferme des lacs qui se divisent en canaux bordés de beaux édifices. Cette ville est en vénération chez les Chinois, parce qu'elle a été la résidence d'une longue suite de rois, dont on voit les tombeaux sur plusieurs montagnes voisines. *Yan-tcheou*, ville grande et peuplée, renferme dans son district celle de *Tséou-y*, aujourd'hui *Kin-fou-hien*, célèbre pour avoir donné naissance à Confucius.

Les deux grands fleuves de Hoang-ho et de Yang-tseu-kiang ont leur embouchure dans l'ancienne province de *Kiang-nan*, l'une des plus fertiles, des plus marchandes, et par conséquent des plus riches de l'empire, qui forme aujourd'hui deux provinces : celle de *Kiang-sou*, comprenant le Kiang-nan oriental, et celle de *Ngan-hoeï*, le Kiang-nan occidental.

Le *Kiang-sou* est bordé par le golfe de Nanking, qui est produit par l'embouchure du fleuve Bleu. Les habitants sont regardés comme les plus civilisés des Chinois ; leurs tissus de soie et de coton, leur papier, leurs ouvrages en vernis, sont les plus estimés. Les anciens empereurs y ont constamment tenu leur cour, jusqu'à ce que des raisons d'État les obligèrent de s'approcher de la Tartarie et de choisir Péking pour le lieu de leur séjour. Le thé vert est sa principale production ; ses montagnes, qui paraissent composées de grès par couches très-marquées, donnent du fer magnétique, du cuivre et un peu d'argent. Cette province a 480 kilomètres de longueur et 200 de largeur. Elle est bornée au nord par le Chan-toung, à l'ouest par le Ngan-hoeï, au sud par le Tché-kiang, et à l'est, comme nous venons de le dire, par la mer Bleue ou orientale, que les Chinois nomment *Tong-haï*. Elle offre peu de montagnes, et ses plaines, réputées les plus fertiles de l'empire, sont coupées par une multitude innombrable de cours d'eau, de canaux et de lacs qui y établissent une navigation presque continue. Le grand canal Impérial unit le cours du Hoang-ho à celui du Yang-tseu-kiang. La côte offre quelques îles, dont les principales sont *Youn-tai-chan*, dans une baie au nord de l'embouchure du premier, et *Tsong-ming*, à l'embouchure même du second. Cette riche province se divise en huit départements. Examinons sa capitale.

Nanking, c'est-à-dire la *cour du midi*, appelée aussi *Kiang-ning*, autrefois la capitale de tout l'empire, est située sur le Yang-tseu-kiang, à 240 kilomètres de l'embouchure de ce fleuve, dans une magnifique plaine coupée de ruisseaux et de canaux innombrables. Sans compter ses faubourgs, elle paraît avoir 25 à 30 kilomètres de circuit. L'ancienne enceinte de murs se trouve à présent au milieu des champs labourés, et peut-être ce vaste espace n'a-t-il jamais été rempli que de jardins. Le palais, qui était très-beau, a été brûlé en 1645 par les Mandchoux. Nanking ne conserve d'autres édifices que ses portes, qui sont d'une beauté extraordinaire, et quelques temples, tels que le *Tsing-hai-tseu*, ou le tranquille collège de la mer, où l'on voit une grande salle ornée des portraits d'un grand nombre de philosophes et de saints personnages chinois. Elle passe pour la ville savante de la Chine, la ville du luxe, de l'esprit et des plaisirs. Les

bibliothèques y sont en plus grand nombre que partout ailleurs. Les médecins y ont leur principale académie. C'est là qu'on trouve les poètes, les danseurs, les peintres, les courtisanes célèbres ; là se donnent rendez-vous tous les riches oisifs de l'empire. Ses satins unis et à fleurs sont les meilleurs de la Chine.

Hors des murs de la ville s'élève, au milieu des vastes bâtiments d'un couvent de bonzes, la célèbre *tour de Nan-king*, la plus remarquable des prétendues tours de porcelaine en Chine. Elle a quatre cents ans d'existence. On la nomme dans le pays *Pao-ngen-tsé*, ou le *Temple de la reconnaissance*. Elle repose sur un massif de briques, disposé en plate-forme et entouré d'une balustrade en marbre brut, auquel on monte par un escalier de dix à douze marches. Sa forme est octogone ; chaque face a 10 mètres de long : ce qui lui donne 80 mètres de circonférence et 28 de diamètre. Elle se compose de neuf étages bâtis en retraite l'un sur l'autre, et présentant une galerie extérieure protégée par un toit élégant à huit côtés, et qui semble sortir de la muraille. A chacun des angles de ces toits est suspendue une clochette de métal ; toutes ces clochettes, agitées par le vent, ne cessent presque jamais de tinter, et produisent un murmure fort agréable pour les Chinois. Le mur du rez-de-chaussée est épais de 4 mètres, mais il diminue d'épaisseur à mesure qu'il s'élève ; il est revêtu d'une porcelaine grossière, posée de champ et peinte en bleu, en vert et en jaune. Les toits en saillie de chaque étage sont couverts de teintes vertes, vernissées et très-brillantes. Le premier étage est le plus élevé ; chaque étage se compose d'une seule pièce éclairée par quatre fenêtres. Au milieu de chaque pièce se trouve sur un piédestal, et sous un dôme en cuivre, une grosse et lourde idole dorée. Les murs sont garnis d'une multitude d'autres idoles également dorées, mais plus petites : on en compte jusqu'à quatre cents dans une seule salle. Un petit escalier très-rude, composé de cent quatre-vingt-dix-huit marches hautes de 30 centimètres, conduit d'un étage à l'autre : ce qui donne à l'édifice une hauteur de 55 mètres. Il est surmonté d'un mât de 10 mètres d'élévation, garni de nombreux cerceaux en fer qui ne le touchent point, et qui, décroissant graduellement de diamètre, se terminent à son sommet par une grosse pomme de pin en cuivre doré que les Chinois prétendent être d'or massif. Le mouvement de ces cercles joint au bruit des clochettes amuse et peut-être même édifie les Chinois.

Au sud-est de Nanking, nous trouvons *Sou-tcheou*, ville coupée de canaux, école des plus habiles comédiens et des meilleurs danseurs de corde et joueurs de gobelets. C'est, avec Nanking, la patrie des femmes à la plus jolie taille et aux plus petits pieds ; la législatrice du goût chinois, de la mode et du langage ; le rendez-vous des plus riches oisifs et voluptueux de la Chine. C'est aussi une des cités les plus commerçantes de l'empire, le centre de l'industrie des cotons, le Mulhouse et le Manchester de la Chine. *Tchin-kiang-fou* est une clef de l'empire du côté de la mer ; il y a une forte garnison. Ses murailles, hautes de plus de 10 mètres en plusieurs endroits, sont en briques épaisses. Les rues sont pavées de marbre.

Chang-hai est le port le plus septentrional ouvert au commerce étranger, et le marché où, après Canton, il se traite le plus d'affaires. Il est situé à peu de distance de Sou-tcheou et Nanking, sur la rive gauche du fleuve Woosung, à 14 milles du Yang-tseu-kiang ; les nombreuses jonques et les bateaux stationnent dans un coude

de la rivière, où viennent aboutir les faubourgs; les navires étrangers sont mouillés un peu plus bas, en face des maisons européennes nouvellement construites. Chang-haï, fortifiée par d'épaisses murailles en briques, renferme environ 300,000 habitants. Ses rues sont étroites, ses boutiques très-nombreuses; on y trouve de grands magasins de soieries et de pelleteries, et des fabricants de toutes sortes d'objets. Son commerce d'exportation consiste surtout en soie en bottes et soieries de toute espèce, dont ce port est le principal marché; les navires étrangers y chargent encore des thés verts, des nankins, du gypse, de l'alun, de la rhubarbe, du musc et des bois de construction. La population de Chang-haï est plus bienveillante que celle de Canton, et une église catholique et un temple protestant ont pu être élevés sur les rives du Woosung.

Tchang-tcheou, chef-lieu de département, s'élève sur les bords du Chan, que l'on y passe sur un pont de 36 arches, garni de boutiques des deux côtés. — *Yan-tcheou* a 8 kilomètres de circuit, et on y compte, dit-on, tant dans la ville que dans les faubourgs, 200,000 âmes. Cette population n'est probablement que temporaire : c'est ici que se font le débit et la distribution du sel. On voit dans ses environs un palais de l'empereur. — *Hoeï-an-fou*, ceinte d'une triple muraille, a deux faubourgs qui s'étendent sur les deux côtés du canal Impérial.

On trouve encore dans cette province, à 600 pas de la rive du Yang-tseu-kiang, une île appelée *Chin-chan*, ou *la montagne d'or*. Cette île, dont les bords sont très-escarpés, est couverte de jardins et de maisons de plaisance. Elle appartient à l'empereur. C'est dans la campagne des environs que croît principalement l'arbuste qui fournit cette espèce particulière de coton dont on fait l'étoffe connue en Europe sous le nom de *nankin*.

La province d'*An-hoeï* ou *Ngan-hoeï*, formée de la partie occidentale de l'ancien Kiang-nan, se divise en huit départements. Elle a environ 600 kilomètres de longueur et 200 de largeur. On lui donne une superficie de 16,000 kilomètres carrés. La chaîne du Pé-ling n'y forme que des montagnes d'une médiocre hauteur. Sa capitale, *Ngan-khing-fou*, chef-lieu du département de An-khing, est la résidence d'un vice-roi. La position de cette ville sur la rive gauche du Yang-tseu-kiang est agréable autant qu'avantageuse; ses rues sont étroites, mais pavées. — Les habitants de *Wei-tcheou*, l'une des villes les plus méridionales de la province, passent pour être singulièrement habiles dans le commerce. C'est dans cette ville que se font la meilleure encre de la Chine, le vernis le plus estimé et les plus belles gravures sur cuivre. Le thé qu'on y récolte est aussi fort estimé. — *Foung-yang-fou*, patrie de l'empereur Hong-vou, qui en 1368 fonda la dynastie des Ming, renferme le tombeau de ce prince, un beau temple et des champs en culture. — *Ning-koue-fou* est célèbre par ses fabriques de papier.

§ VII. TCHÉ-KIANG, FOU-KIAN, ÎLE DE FORMOSE. — Au sud de la précédente on trouve la province de *Tché-kiang*, riche par la culture des vers à soie et les fabriques de soieries. Bornée au nord par la province de Kiang-sou, au nord-est et à l'est par la mer Jaune, au sud par la province de Fou-kian, à l'ouest par celle de Kiang-si et au nord par celle de Ngan-hoeï, elle a environ 400 kilomètres de longueur du nord au sud et 300 de largeur. Sa superficie offre une agréable variété de montagnes, de collines, de vallées et de plaines arrosées par un grand nombre de lacs, de petites rivières, et

coupées par des canaux qui contribuent à la fertilité du sol. On ne peut rien comparer à la beauté des campagnes des bords du *Tsien-tang-kiang*, dont la longueur est de plus de 304 kilomètres. Les côtes sont montagneuses et dentelées : on y remarque un grand nombre de baies et de havres. La province est fertile en riz et en blé ; on y cultive l'oranger, l'arbre à thé, le cotonnier et l'indigo ; le nombre des mûriers y est prodigieux, et la soie est l'objet le plus important de son commerce. Cette province se divise en onze départements.

Hang-tcheou, sa capitale, est l'une des plus importantes villes de la Chine. Elle a 16 kilomètres de circonférence et plusieurs faubourgs. Située presque au centre des côtes maritimes, ayant d'un côté l'embouchure du canal Impérial, et de l'autre la rivière de *Tsien-tang-kiang*, c'est l'entrepôt du commerce des provinces du nord avec celles du midi. Cette ville est celle que Marco-Polo nomme *Quinsai*, qui de son temps était la capitale de l'empire des Song ou de la Chine méridionale. Quelques belles rues, de larges quais, plusieurs arcs de triomphe ornés de sculptures, quelques grandes et riches pagodes, quatre hautes tours à neuf étages, comme celle de Nanking, placent *Hang-tcheou* au rang des plus belles cités de la Chine. Sa population paraît être de 5 à 6,000,000 habitants.

Près de *Hang-tcheou* se trouve la fameuse pagode de *Ting-tse-tse*, desservie par 300 bonzes, et dans laquelle on compte plus de 500 divinités en bronze.

Ning-po-fou, que les Européens ont appelé *Liam-po*, est une ville du premier ordre, et qui a un très-beau port. Elle est placée sur le bord du fleuve *Takia*, à environ 27 kilomètres dans l'intérieur ; les plus gros navires, avec l'aide de la marée, peuvent venir mouiller au pied des murs fortifiés de la ville, où règne une grande activité commerciale. Les boutiques sont généralement très-vastes et très-abondamment pourvues ; on doit ranger en première ligne celles des marchands de soieries, de crêpes de Chine, de fourrures, de meubles, de porcelaines, de curiosités, de nattes. Vers la fin du seizième siècle les Portugais avaient formé des établissements près de cette ville, et en avaient été chassés à cause des tentatives de prosélytisme chrétien. Depuis 1841 *Ning-po* est rouverte au commerce européen ; elle entretient aussi de nombreuses relations avec le Japon, dont le port de *Nangasaki* est à deux journées seulement ; elle y porte des soies, des étoffes, du sucre, des drogues et du vin, et en rapporte du cuivre, de l'or et de l'argent. — *Chao-hing-fou* est toute percée de canaux remplis d'eau claire. De grandes rues, fort propres, sont pavées de grandes pierres de taille blanches. Les arcs de triomphe et les maisons, contre l'usage général, sont en partie bâtis de cette pierre. Les habitants sont renommés pour leur finesse et leur humeur processive. — *Kin-hoa-fou* est célèbre par ses jambons. — *Khiu-tcheou*, qui fait un commerce considérable, n'a que 10,000 habitants.

Un archipel, composé de plus de 400 îlots qui s'étendent au sud des bouches du *Yang-tseu-kiang*, dépend de cette province maritime. Les plus importantes de ces îles sont *Kintam*, longue de 20 kilomètres et large de 8, et *Tcheou-chan*, qui en a 40 de longueur et 16 de largeur. La plupart sont couvertes de végétation et bien cultivées.

Du *Tché-kiang* nous nous porterons au sud, dans le *Fou-kian*. Cette province n'est pas une des plus grandes, mais elle est une des plus riches de l'empire. Sa longueur est de 500 kilomètres et sa largeur moyenne de 300. Elle est bornée au nord par le

Tché-kiang, à l'ouest par le Kiang-si, au sud-ouest par le Kouang-toung, enfin au sud-est et à l'est par le détroit de Formose et la mer de Corée. Sa situation est favorable pour la pêche, la navigation et le commerce; l'air y est très-chaud, mais pur et sain. Les campagnes sont arrosées d'une infinité de rivières et de sources qui viennent des montagnes, et que les laboureurs ménagent avec beaucoup de dextérité pour abreuver le riz. Le thé noir est la principale production. On y trouve aussi du musc, des pierres précieuses, des mines d'or, d'argent, de fer et d'étain, du mercure; il s'y fait des étoffes de soie, des toiles de chanvre et de coton, de l'acier en barres et travaillé; les montagnes sont cultivées jusqu'à leur sommet au moyen de terrasses; et parmi les fruits délicieux et abondants qu'elle produit on distingue les oranges, qui ont le goût du raisin muscat.

Fou-tcheou-fou, la capitale de la province, située sur la rivière Sih, à 40 ou 50 kilomètres de la mer, est ouverte au commerce étranger; elle est surtout célèbre par sa situation, par la multitude de ses lettrés, par la beauté de ses rivières, qui portent les plus grandes barques de la Chine jusqu'au pied de ses murailles; enfin par un pont admirable de plus de 100 arches, tout construit de belles pierres, et qui traverse le golfe dans lequel se jette le Si-ho. — *Yan-phing-fou*, placée sur la pente d'une montagne au bas de laquelle coule la rivière de Min-ho, n'est pas fort grande, mais elle passe pour être une des plus belles de l'empire. — *Emouy* ou *Hia-men*, que les Européens nomment *Amoy*, est située dans une île du même nom, qui n'a que 20 à 25 kilomètres de tour. C'est le deuxième port ouvert au commerce en remontant vers le nord. Il entretient peu de relations directes avec l'Europe, les marchandises qui alimentent son commerce étant en général transportées sur des navires de faible tonnage qui ne sortent guère des mers de Chine et parcourent les archipels voisins. Manille, Formose, Singapore, Malacca, Java, Siam, la Cochinchine, sont les principaux pays que visitent les jonques d'Amoy. Son port est très-animé; c'est le principal marché pour les sucres; le reste de ses exportations consiste en parapluies de papier vernis, en porcelaines, curiosités, etc. On y trouve de grandes manufactures de papiers, de nombreuses distilleries de sam-chou (eau-de-vie chinoise). Ce port est aussi devenu le centre de l'émigration qui depuis quelques années s'opère dans le Fou-kian. Cette province, couverte de montagnes, a des habitants d'une énergie aventureuse qui, malgré la sévérité des lois, émigrent en Californie et dans les colonies hollandaises; ils se substituent aux esclaves à Maurice, à l'île de la Réunion, et l'on ne désespère pas de les voir aux Antilles, à la Guyane. Les relations que ces aventuriers continuent à avoir avec leurs familles par l'entremise des Européens contribuent à faire tomber de plus en plus les préventions de la population chinoise contre les hommes de l'Occident.

L'île d'*Amoy* n'a que 24 kilomètres de tour; elle est célèbre chez les Chinois par un temple consacré à Fo, dont l'étendue et la magnificence surpassent, dit-on, tout ce que l'on connaît de plus remarquable en ce genre.

Chao-wou-fou est renommée pour ses fabriques de toiles. — *Teng-tcheou* est environnée de hautes montagnes renfermant des mines d'argent qui ne sont pas exploitées.

Vis-à-vis la côte du Fou-kian et dépendant de cette province, s'étend une grande et belle île que les Chinois appellent *Thaï-ouan* et les Européens *Formose*. Ce n'est

que sous la dynastie des Han, c'est-à-dire un peu avant l'ère chrétienne, que les Chinois commencèrent à y pénétrer. Les Japonais l'occupèrent en 1620, mais ils y renoncèrent trente ans après. Les Portugais y avaient établi quelques comptoirs; les Hollandais s'en emparèrent, ainsi que d'une partie des côtes; ils en furent chassés par les Chinois en 1661. Elle est longue de 360 kilomètres et large de 140. Une chaîne de montagnes volcaniques, dites *Ta-schen*, la divise en deux parties à peu près égales : l'orientale est occupée par des peuples sauvages et indépendants, l'occidentale est sous la domination des Chinois.

La côte que possèdent les Chinois mérite certainement le nom qu'on lui a donné; c'est un fort beau pays : l'air y est pur et toujours serein; le terroir est fertile en toutes sortes de grains, en riz, en cannes à sucre, couvert de forêts magnifiques, et arrosé d'une infinité de ruisseaux qui descendent de montagnes escarpées et bien boisées. Les bœufs y servent de monture ordinaire, faute de chevaux et d'ânes. A l'exception des cerfs et des singes qu'on y voit par troupeaux, les bêtes fauves n'y sont pas très-nombreuses. Les poissons fournissent une nourriture variée et abondante. Si les tremblements de terre étaient moins fréquents, si les eaux des rivières étaient aussi bonnes à boire qu'elles sont propres à fertiliser les terres, il n'y aurait plus rien à désirer dans cette île, qui d'ailleurs produit tout ce qui est nécessaire et agréable à la vie.

Les Chinois, qui ont dans Formose un gouverneur et une forte garnison, n'en retirent que 7 à 8,000 onces d'argent, et environ 80,000 hectolitres de grains. La capitale, appelée *Thaï-ouan*, est fort peuplée et fort riche. Les rues de cette ville, tirées au cordeau, mais non pavées, sont bordées de magasins et de superbes boutiques. Elle est défendue par une bonne forteresse à laquelle les Hollandais, qui l'ont bâtie, avaient donné le nom de *Zelandia*. Le port, vaste et profond, n'est accessible qu'à travers d'étroits passages où il n'y a que 3 à 4 mètres d'eau.

La peuplade sauvage qui occupe la partie orientale et montagneuse de Formose ne reconnaît aucun gouvernement régulier. Semblables, pour le teint et la physionomie, aux Malais et aux insulaires du grand Océan, les habitants parlent une langue qui diffère de toutes celles que nous connaissons; il paraît même qu'il y a plusieurs tribus indigènes, et qu'à côté d'une race d'hommes olivâtres il s'y trouve des nègres d'une taille gigantesque. Les Formosans ont des cabanes de bambou; ils se nourrissent de menus grains et de gibier qu'ils prennent à la course, car ils sont d'une agilité et d'une vitesse surprenantes. Ils n'ont pour tout habit qu'une simple toile dont ils se couvrent depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Leur peau est chargée d'un tatouage qui représente plusieurs figures grotesques d'arbres, d'animaux, de fleurs; ils se noircissent les dents et portent des bracelets, des colliers et des pendants d'oreilles. Dans la partie du nord, comme le climat y est un peu moins chaud, ils se couvrent de la peau des cerfs qu'ils ont tués à la chasse. Ils adorent, mais sans beaucoup de cérémonies, plusieurs divinités. Quoiqu'on connaisse peu leurs superstitions, le *pont des âmes* et l'abîme d'ordures dans lequel doivent tomber les mânes des impies indiquent des liaisons avec l'Asie centrale. Quelques Formosans conservaient, il y a un siècle, des traces de la religion chrétienne et de la langue des Hollandais, qui la leur avaient enseignée.

Les *îles des Pêcheurs*, en portugais *Pescadores*, et en chinois *Pheng-hou*, voisines de

Formose, en sont une dépendance. La plus considérable, qui donne son nom aux autres, n'a que 12 kilomètres de circonférence ; mais elle offre un port vaste et commode. Au sud-ouest et au sud de Formose se trouvent la petite *Licou-khieou*, qui est déserte, et l'île *Lang-khiao*, habitée par des Formosans.

§ VIII. KOUANG-TOUNG ET HAÏNAN. — La plus considérable des provinces méridionales de la Chine est celle de *Kouang-toung*, au sud-ouest de Fou-kian ; la province de Kouang-si et le royaume de Tong-king la bornent à l'ouest. Elle est baignée au sud par la mer de Chine ou du Sud que les Chinois nomment *Nang-haï*. Cette province, longue d'environ 560 kilomètres et d'une largeur moyenne de 200, est très-fertile en grains et en fruits de toute espèce ; on y trouve des mines d'or, des pierres précieuses, des perles, de l'étain, de l'ivoire et des bois odoriférants dont on fait toutes sortes d'ouvrages. Une production rare et particulière à cette province est l'arbre que les Portugais ont appelé *bois de fer* : en effet il ressemble au fer par sa couleur, par sa dureté et sa pesanteur, qui ne lui permet pas de flotter sur l'eau. *Kouang-tcheou*, que nous appelons *Canton*, capitale de la province, est une des plus peuplées et des plus opulentes villes de la Chine : son port est, de tous ceux de l'empire ouverts au commerce extérieur, le plus fréquenté par les Européens. Elle est bâtie sur le bord de la rivière des Perles ou *Choa-keeng* (Tigre), à 100 kilomètres de la mer ou du *Hoo-mun* (le Bogue ou *Bocca Tigris*). Ses environs offrent une perspective riche et variée ; au nord et au nord-est, le pays est accidenté et montagneux ; dans les autres directions, il est plat, fertile et bien arrosé. Les rivières et les canaux y sont très-nombreux et très-poissonneux ; ils sont couverts d'une innombrable variété de jonques et de bateaux de toute espèce qui donnent à cette ville, en venant de la mer, l'aspect le plus étrange et le plus animé. Canton n'est pas très-considérable par elle-même, bien que très-populeuse, et elle doit surtout son importance à sa partie flottante et à son commerce indigène et étranger. Elle est environnée de murailles peu élevées, mais très-épaisses, et a la forme d'un quadrilatère divisé en deux parties par une autre muraille courant de l'est à l'ouest. La partie nord forme la ville tatare, dont l'accès est interdit aux Européens ; la partie sud porte le nom de nouvelle cité : c'est là que sont situées les factoreries. Le périmètre entier des murailles peut avoir 9 kilomètres environ. Cette espèce de fortification, qui est en assez mauvais état, excepté du côté nord, est percée de 16 portes, dont 4 dans la partie qui sépare les deux villes. Les faubourgs s'étendent principalement à l'ouest et au sud, et ils ne sont ni moins étendus ni moins peuplés que la ville même. C'est là que sont situés la majeure partie des fabriques et des ateliers. Outre ses faubourgs, Canton a encore une ville flottante composée de plus de 100,000 bateaux de toutes formes et dimensions, habités par 300,000 individus. Ces barques sont alignées par longues files et attachées les unes aux autres par le travers, de manière à former de nombreuses rues, qui sont au moins aussi animées que celles de la terre ferme.

Les rues de Canton sont au nombre de 600 environ, la plupart courtes, tortueuses, et d'une largeur qui varie de 70 centimètres à 5 mètres, très-propres et pavées de larges dalles de granit. Elles sont continuellement encombrées par une foule bigarrée et bruyante, qui forme le tableau le plus étrange et parfois l'un des plus repoussants qui puissent s'offrir aux regards. Les maisons n'ont généralement qu'un étage ; les



Apr. 17. 1860. and New York. 1860. 1860.

Monique del. & sc.

CANTON.

Printed by Wm. H. & Co.



unes se composent de terre délayée et de bambous, et donnent asile à la population la plus misérable; d'autres, bâties en bois, avec une galerie couverte au premier étage, ont un air d'aisance agréable à la vue; d'autres encore sont entourées complètement de murs assez élevés qui les cachent aux regards : celles-là sont généralement d'une architecture élégante, bien que peu solide : ce sont celles des riches, des mandarins, des *hanistes*. « Chaque corps de métier occupant un quartier particulier, les boutiques de chaque rue ont une apparence uniforme, mais qui devient de plus en plus brillante à mesure qu'elles sont plus voisines des factoreries. Dans cette partie de la ville, les magasins ont pris pour ainsi dire une apparence européenne, et les deux rues principales, qui ont reçu les noms anglais de *New-China street* et de *China street*, ne dépareraient pas, sous le rapport de la symétrie, de l'élégance des boutiques et de la manière dont les marchandises sont disposées pour tenter les chalands, les plus beaux quartiers marchands de Londres ou de Paris. Ces espèces de passages, pavés avec des dalles toujours très-propres, et qu'une tente défend contre les rayons du soleil, sont bordés de petites maisons contiguës, bien peintes, et portant écrit en lettres d'or le nom du marchand : c'est là que sont exposés les objets qui trouvent en Europe tant d'acheteurs; que brillent tous ces meubles en laque aux formes singulières, aux dessins plus bizarres encore, dont notre industrie, dépourvue des matériaux que la Chine et le Japon seuls produisent, n'a pu encore égaler la perfection¹ ».

Les monuments les plus remarquables de Canton sont les temples. Celui de *Kwang-heaou-sze* passe pour le plus riche et le plus grand de la vieille cité; celui de *Tsing-hwuy-sze* est remarquable par la haute tour qui s'élève au milieu de son enceinte. Nous citerons encore le temple de *Hae-chwang-sze* ou temple d'Honan, célèbre dans les annales chinoises. Outre ces temples, Canton renferme quelques établissements de charité : l'hospice des enfants trouvés, fondé en 1698, la maison de refuge pour les pauvres, l'hôpital des lépreux; mais ces établissements, administrés par le gouvernement avec une sordide parcimonie, sont dans une situation misérable. La population de Canton est évaluée, d'après les derniers documents, à 15 ou 1600,000 habitants. Un gouverneur général des provinces de Kouang-toung et Kouang-si, qui a le titre de vice-roi, commande despotiquement la ville. Il a sous ses ordres environ 100,000 hommes de troupes, mais 10,000 seulement sont casernés dans la capitale.

La situation géographique de Canton et la politique du gouvernement chinois ont fait de cette ville l'entrepôt d'un immense commerce tant intérieur qu'extérieur. A l'exception des caravanes russes qui traversent les frontières du nord de l'empire et des navires portugais et espagnols qui visitent Macao; à l'exception d'un petit nombre de navires qui commencent à fréquenter les autres ports ouverts au commerce par le traité de 1842, c'est-à-dire Amoy, Fou-tcheou-fou, Ning-po et Chang-haï, presque tout le commerce de la Chine avec les nations de l'Occident se centralise à Canton. On trouve dans cette ville les productions de toutes les parties de l'empire, et on y importe des produits du monde entier. 400 navires européens ont visité son port en 1852.

Chao-tcheou, dans la partie septentrionale de la province, est une ville renfermant

¹ M. la Place, *Voyage autour du monde par les mers de l'Inde et de la Chine*, exécuté sur la corvette de l'État *la Favorite*, pendant les années 1830, 1831 et 1832. Tome II, page 131 et suiv.

10,000 familles, près de laquelle se trouve un couvent qui attire chaque année un grand nombre de pèlerins. — *Nan-hioug-fou* est célèbre par ses temples, dont un est dédié à Confucius. — *Tchao-khing-fou*, fortifiée et bien bâtie, est la résidence du gouverneur des deux provinces de Kouang-toung et de Kouang-si.

Macao, petite péninsule située à l'extrémité de l'île de *Heang-shan*, était déjà célèbre chez les Chinois à cause d'un temple dit la pagode des Rochers, lorsqu'en 1580 elle fut cédée aux Portugais pour les récompenser d'avoir délivré Canton d'une bande de pirates qui assiégeaient cette ville. C'était le temps de la puissance maritime des Portugais : ils y bâtirent une ville qui fit longtemps un immense commerce avec la Chine, le Japon et le Tong-king, mais qui est aujourd'hui déchu. Le pavillon du Portugal flotte encore sur les murailles, mais la ville dépend de *Keang-than-keen*, cité de troisième classe de la province de Kouang-toung. Toute l'autorité est entre les mains d'un mandarin, dont un ordre suffit pour suspendre tout commerce ou pour empêcher les provisions de vivres d'entrer dans le port. La garnison n'est plus composée que de soldats indiens, aussi lâches que mal armés. Enfin l'extrémité de la presqu'île est entièrement séparée de l'île de *Heang-shan* par une muraille que les Européens ne peuvent franchir.

Macao, placée dans une situation pittoresque, se compose de deux villes distinctes, le quartier chinois, le quartier portugais : ce dernier, bâti du côté de la rade, sur le penchant d'une colline, est composé de belles maisons qui s'élèvent en amphithéâtre jusqu'au sommet, que domine une forteresse ; il se termine par un beau quai, et la côte est garnie de mauvaises batteries. On y trouve de beaux entrepôts de douane, de belles églises, plusieurs couvents, de beaux marchés couverts, et dans le quartier chinois un vaste bazar bien approvisionné. Le port intérieur, ouvert en 1845 aux bâtiments de toutes les nations, est très-vaste et offre toute sécurité ; il peut recevoir des navires de 4 à 500 tonneaux. Son commerce est aujourd'hui déchu de son ancienne splendeur. L'établissement anglais de Hong-kong a beaucoup contribué à ce résultat, les riches Anglais et les Américains ayant quitté la colonie portugaise pour aller s'y établir. La population chinoise de Macao et des villages environnants s'élève à 30,000 individus ; la presqu'île renferme en outre 5,000 chrétiens portugais ou autres.

Un groupe de rochers, près d'une des plus hautes éminences de la ville, forme un antre appelé *grotte du Camoëns* : la tradition dit que c'est là que le poète de ce nom a composé son fameux poëme de *la Lusiade*.

Les *îles des Larrons*, voisines de Macao, sont toujours remplies de pirates qui fréquemment enlèvent les petits bâtiments chinois employés au cabotage entre Macao et Canton. A l'entrée du golfe de Canton, mais un peu au nord-est, l'Angleterre a obtenu en 1842 la cession de l'île de *Hong-kong*. C'est le premier port qui s'offre au navigateur arrivant sur la côte de la Chine ; sa rade est magnifique et des plus sûres ; les plus gros navires peuvent mouiller à quelques mètres de la ville de *Victoria*, dont les maisons ont une belle apparence. La population européenne est plus nombreuse à Hong-kong que partout ailleurs, mais les marchands chinois ont une grande répugnance à s'y établir. Aussi le commerce de Hong-kong n'a-t-il pas pris le développement que les Anglais en avaient espéré ; cette colonie est d'ailleurs trop rapprochée des grands marchés de Canton et de Macao.

A 50 kilomètres de Macao s'élève l'île *Lin-tin*, qui sert de mouillage aux navires qui arrivent en Chine pendant la mousson du nord-est. Cette île est un cône aride d'environ 200 mètres de hauteur ; un village chinois est adossé à un des flancs de la montagne.

La pointe méridionale de la province de Kouang-toung et de la Chine continentale s'allonge en forme d'une étroite péninsule vers l'île d'*Hai-nan*, qui est souvent en état de rébellion et assez mal connue. Cette île a plus de 29,000 kilomètres carrés de surface. La partie du nord est un pays plat et uni ; au midi s'élèvent de hautes montagnes. L'air y est malsain et l'eau pernicieuse, si l'on n'a la précaution de la faire bouillir. Cependant de nombreuses rivières et des pluies fréquentes dans certaines saisons rendent les campagnes assez fertiles en sucre, indigo, coton, mais surtout en riz ; les habitants en recueillent souvent deux moissons par an. La capitale, *Khioung-tcheou*, est bâtie sur un promontoire de la côte septentrionale, et les vaisseaux viennent mouiller jusque sous ses murs. Cette ville passe pour avoir plus de 100,000 habitants ; elle est ceinte d'une muraille de 13 mètres de hauteur ; ses rues sont larges et pavées en dalles ; elle renferme une bibliothèque et deux collèges. L'île d'*Hai-nan* forme un département de la province de Kouang-toung ; elle est longue de 200 kilomètres et large de 120 ; l'espace qui la sépare de la péninsule de *Loui-tcheou* n'a que 16 kilomètres de largeur. Ses côtes orientales sont bordées de petites îles appelées *Taya* et *Tinosa*.

Les indigènes d'*Hai-nan*, en général très-laits, d'une taille fort petite et d'un teint cuivré, portent leurs cheveux passés dans un anneau sur le front. Ils vont presque nus ; les femmes croient s'embellir par des raies bleues qu'elles se font avec de l'indigo, depuis les yeux jusqu'au bas du visage ; les uns et les autres portent des boucles d'oreilles d'or et d'argent. Leurs armes sont l'arc et la flèche ; mais ils se servent avec plus d'adresse d'une espèce de coutelas. C'est le seul instrument qu'ils emploient à faire leurs ouvrages de charpente et à couper les bois et les broussailles lorsqu'ils traversent les forêts. Outre les mines d'or qui sont au centre de l'île, il y a plusieurs dépôts d'argiles colorées dans la partie du nord ; on les porte à Canton pour peindre la porcelaine. Les meilleurs bois, soit d'odeur, soit pour la sculpture, se tirent des montagnes. Le plus précieux de ces bois, après le bois d'aigle, est celui que les Européens nomment *bois de rose* ou *de violette*. Il y a aussi un bois jaune qui est d'une beauté remarquable et qui passe pour incorruptible ; on le façonne en petites colonnes, qui se vendent à un très-haut prix. On pêche des perles sur les côtes.

§ IX. KIANG-SI, HOU-NAN, HOU-PÉ. — La province de Canton ou de Kouang-toung est séparée de celle de *Kiang-si* par la grande montagne nommée *Mei-ling*, sur laquelle on a pratiqué un chemin d'un peu plus d'une lieue, bordé de précipices affreux. Un temple y est consacré à la mémoire du mandarin qui a fait exécuter ce travail. C'est un passage aussi fréquenté que les rues d'une grande ville. Après avoir franchi ces montagnes, on découvre de belles vallées et des campagnes très-bien cultivées. La province de Kiang-si a 600 kilomètres de longueur et 320 de largeur. Elle est traversée dans presque toute sa longueur par le Kan-kiang, rivière dont le cours est d'environ 520 kilomètres. Le sol des vallées y est d'une grande fertilité ; partout il est arrosé avec art. Cependant la province de Kiang-si donne à peine le riz nécessaire à la

nourriture de ses habitants. Les lacs et les rivières sont remplis de saumons, de truites et d'esturgeons. Les montagnes sont toutes couvertes de bois, et célèbres par leurs herbes médicinales, leurs mines d'or, d'argent, de plomb, de fer et d'étain. On y fabrique de très-belles étoffes, et le vin de riz qu'on y fait passe pour délicieux au goût des Chinois : elle est surtout renommée par cette belle porcelaine qui se fait à *King-te-tching*, où l'on compte plus de 500 fourneaux. Cette ville n'a que le rang de bourg, et cependant les missionnaires y placent un million d'habitants. Ils n'en comptent pas tout à fait autant à *Nan-tchang-fou*, capitale de la province ; on ne lui accorde même que 3 à 400,000 âmes. La porcelaine est la marchandise sur laquelle roule tout le commerce de cette ville. C'est la seule véritable ; car l'espèce de porcelaine qui se fait à Canton, dans la province de Fou-kian et en quelques autres endroits, n'est pas même tant estimée en Chine que l'est la faïence en Europe.

Le Kiang-si renferme, parmi les chefs-lieux de ses départements, quelques villes qui méritent d'être citées : telles sont *Kouang-sin-fou*, où l'on fabrique les meilleures chandelles de l'empire ; *Kieou-kiang-fou*, qui possède un port de commerce sur la rive droite du Yang-tseu-kiang ; *Ki-an-fou*, où l'on voit quelques beaux édifices publics ; enfin *Kan-tcheou*, ville bien bâtie, qui renferme deux temples assez beaux, et qui fait un grand commerce d'encre de la Chine et de vernis estimé.

L'ancienne et vaste province de *Hou-kouang* se trouve au centre de l'empire ; l'Yang-tseu-kiang la traverse. La plus grande partie est un pays plat, coupé de lacs et arrosé de rivières, où l'on pêche une infinité d'excellents poissons, et dont les bords sont couverts d'oiseaux sauvages. Les campagnes y nourrissent des bestiaux en grand nombre ; la terre y produit toutes sortes de grains et de fruits, surtout des oranges et des citrons. Enfin on appelle communément cette province le grenier de l'empire. Il y a des mines de fer, d'étain et d'autres métaux ; on tire de l'or du sable des torrents qui descendent des montagnes. Aujourd'hui cette province en forme deux : celle de *Hou-nan*, qui comprend la partie méridionale, et celle de *Hou-pé*, la partie septentrionale.

Le nom de *Hou-nan* signifie *au sud du lac*, parce qu'en effet cette province est située au sud du lac *Thoung-ting*, qui a 108 kilomètres de longueur sur 40 de largeur. La douceur du climat et la fertilité des terres font regarder cette province comme une contrée délicieuse. Les Chinois prétendent que c'est dans cette province que *Fo-hi*, le premier fondateur de leur monarchie, avait établi sa cour. En effet, l'air y est tempéré et fort sain. Les productions de tous genres y viennent dans la plus grande abondance. On peut juger de l'étendue qu'avait l'ancien Hou-kouang, puisque le Hou-nan, qui en comprend un peu plus de la moitié, a 500 kilomètres de longueur et 400 de largeur. Sa capitale est *Tchhang-cha-fou*, qui n'a d'ailleurs rien de remarquable. *Yo-tcheou*, à laquelle on donne 200,000 âmes, fait un commerce de transit considérable. Aux environs de *Heng-tcheou* il y a des mines d'argent.

La province de *Hou-pé*, c'est-à-dire *au nord du lac*, passe pour avoir 500 kilomètres de longueur et 280 de largeur. *Woutchhang-fou*, capitale de cette province, est presque au centre de toute la Chine. On peut comparer son enceinte à celle de Paris. Elle fait un débit prodigieux du papier de bambou qui s'y fabrique. *Hang-yang-fou* n'est séparée que par le Kiang de Woutchhang-fou ; c'est encore une ville considérable et

très-commerçante. On regarde la ville forte de *Kin-tcheou* comme une des clefs de l'empire. Elle est située au nord-ouest, au pied des montagnes.

La province de *Hou-nan*, située au nord de celle de Hou-pé, a 560 kilomètres de longueur et 520 de largeur. Sa superficie est d'environ 160,000 kilomètres carrés. Son climat tempéré, son sol fertile, ses immenses pâturages, ses nombreuses montagnes couvertes d'épaisses forêts, la mettent au rang des plus riches de l'empire. *Khai-foung-fou*, sa capitale, est une grande ville, riche et peuplée, située sur le fleuve Hoang-ho, mais dans un lieu fort bas, en sorte que les eaux du fleuve sont plus hautes que la ville. Cette situation, malgré les digues construites pour parer aux inondations, l'expose à de grands dangers. En 1642, l'empereur ayant ordonné de percer une digue pour faire périr un prince rebelle qui s'y était retranché, il y eut 300,000 individus noyés dans cette occasion. Les Chinois croyaient autrefois que la ville de *Ho-nan-fou* était le centre de la terre, parce qu'elle était alors au milieu de leur empire. La ville de *Teng-foung-hien* est célèbre par la tour qu'y éleva le fameux Tcheou-kong, et d'où il avait coutume d'observer les astres. Il vivait près de 1,000 ans avant Jésus-Christ, et les Chinois prétendent qu'il a été l'inventeur de la boussole. *Tchin-tcheou* est l'une des villes les plus florissantes de la province. *Wei-hoei-fou* est le chef-lieu d'un département qui comprend dix arrondissements.

§ X. CHAN-SI, CHEN-SI, KAN-SOU. — Nous allons examiner la partie nord-ouest de la Chine. La province de *Chan-si* est l'une des plus petites; elle est bornée à l'est par le Tchy-li; au nord, la grande muraille la sépare de la Mongolie. Sa longueur est de 700 kilomètres et sa largeur de 280. Elle est divisée en neuf départements. L'histoire chinoise rapporte que c'est dans cette province que les premiers habitants de la Chine ont fixé leur séjour. Le climat en est sain et agréable : le pays, quoique montagneux, est néanmoins assez fertile en millet, en blé, et surtout en raisin. On y trouve du porphyre, du marbre et du jaspé de diverses couleurs, et une pierre bleue, peut-être le lapis-lazuli, dont on se sert pour colorer les porcelaines. On y voit aussi des mines de fer très-abondantes, des lacs salés dont on tire du sel et des eaux minérales.

La capitale, *Thai-youan-fou*, était autrefois une très-belle ville remplie de palais qui étaient habités par les princes de la famille impériale *Thai-ming-tchao*; mais tous ces grands édifices ont dé péri sans qu'on ait songé à les rebâtir. On y fabrique des tapis. Il s'y fait aussi un grand commerce des ouvrages en fer qu'on y travaille. Cette ville, qui est ancienne et fort peuplée, a environ 12 kilomètres de circuit. On voit sur les montagnes voisines de beaux sépulchres en marbre ou en pierre de taille, des arcs de triomphe, des statues de héros, de lions, de chevaux et d'autres animaux. Tout cela est environné d'une espèce de forêt d'anciens cyprès plantés en échiquier. — *Fentcheou* est célèbre par ses eaux minérales et thermales, et florissante par son commerce et son industrie. — *Tai-thoung-fou*, située dans une contrée montagneuse, près de la grande muraille, est exposée aux pillages des nomades mongols : aussi est-elle bien fortifiée et défendue par une nombreuse garnison. Ses rues sont étroites, mais les maisons sont assez bien bâties. On y voit plusieurs arcs de triomphe en bois et très-anciens. Le commerce des fourrures qu'on y prépare est d'un grand produit.

Le *Chen-si* est séparé de la Mongolie par la grande muraille. Sa longueur est de 760 kilomètres, et sa moyenne largeur de 210. C'est une contrée montagneuse. Dans

sa partie méridionale s'élèvent les monts Pé-ling qui se rattachent à l'ouest aux monts Baïn-Khara, et constituent la ligne de partage d'eau qui divise le bassin maritime de la mer Jaune en deux bassins de fleuves. Ces montagnes bordent la rive droite du Hoang-ho, qui sépare le Chen-si du Chan-si. Cette province se divise en sept départements. L'air y est tempéré. Les empereurs y ont fait leur résidence pendant plusieurs siècles. Les habitants sont plus robustes, plus braves, et même d'une plus belle taille que les autres Chinois; leur milice a toujours été redoutable. Cette province fournit des plantes médicinales. Les montagnes nourrissent beaucoup de bétail, et surtout de mulets.

Si-ngan-fou ou *Si-an-fou*, capitale de cette province, est, après Péking, une des plus belles et des plus grandes villes de la Chine. Ses murs ont 16 kilomètres de tour. Quelques-unes de ses portes sont magnifiques et d'une hauteur extraordinaire. On y voit encore un vieux palais où demeuraient les anciens rois de la province. Les principales forces de Mandchoux destinées à la défense du nord de la Chine sont en garnison dans cette ville. On y trouva en 1685, en creusant les fondements d'une maison, une table de marbre portant une inscription en caractères chinois, avec des mots syriaques, et une croix gravée au haut de cette table. Cette inscription est un discours sur les principaux articles de la foi chrétienne. On y lit aussi les noms des empereurs ou rois qui favorisèrent la prédication du christianisme, introduit l'an 635 de Jésus-Christ par des missionnaires nestoriens venus de Perse et de Syrie¹. Ces nestoriens avaient encore plusieurs églises dans la Chine du temps de Marco-Polo, ou vers l'an 1300. Si-an-fou possède aussi plusieurs monuments antiques, entre autres une copie de l'inscription de Yu, que l'on voit gravée sur une montagne, près de laquelle l'Hoang-ho a ses sources. Elle est destinée à transmettre à la postérité le souvenir des immenses travaux que le ministre Yu, sous le règne d'Yao, fit exécuter plus de vingt-deux siècles avant notre ère, pour ouvrir un libre cours au fleuve qui auparavant inondait la contrée.

A 200 kilomètres au sud-ouest de Si-an-fou, *Han-tchoung-fou*, dans un pays montagneux, fait un grand commerce de miel, de cire, de musc et de cinabre. C'est à cette ville que se termine une magnifique route qui part de la capitale, et qui fut faite par une armée de 100,000 hommes; elle a nécessité l'aplanissement de plusieurs montagnes et la construction d'un grand nombre de ponts jetés au-dessus de précipices.

La partie occidentale de la province de Chen-si a servi à former celle de *Kan-sou*, dont dépend administrativement une partie de la Mongolie. Cette province est bornée au nord par la grande muraille, qui la sépare du désert de Kobi. Comme on ne connaît pas exactement ses limites dans le Turkestan chinois, ses dimensions en longueur ne sont pas faciles à évaluer; cependant on lui donne 1,600 kilomètres de l'est à l'ouest et au moins 200 à 600 du nord au sud. Le terrain est couvert de canaux de toutes grandeurs, qui vont porter dans les champs les eaux du fleuve Jaune. On rencontre peu de villages, mais de toutes parts s'élèvent des fermes. On n'aperçoit ni bosquets ni jardins d'agrément. Tout le terrain, sans la moindre exception, est consacré à la culture des céréales, principalement du froment. On n'y sème presque pas de riz. Les chèvres et les moutons y sont de belle espèce; de nombreuses et inépuisables

¹ Alvarez de Semedo, *Historia de la China*. — Lecomte, *Mémoires*, I, 143. — Duhalde, etc.

mines de charbon mettent le chauffage à la portée de tout le monde. En résumé, le Kan-sou est une des plus belles et une des plus riches provinces de la Chine. Les habitants ne paraissent pas de pure origine chinoise, aussi sont-ils remarquables par leur franchise et leur hospitalité. C'est dans le Kan-sou qu'habite la tribu des *Dchiahours*, peuplade féroce, fourbe et rusée, qui, quoique soumise à l'empereur, est immédiatement gouvernée par une espèce de chef héréditaire.

Cette province se divise en 9 départements. Sa capitale, *Lan-tcheou*, chef-lieu de département, est située sur la rive droite du Hoang-ho. Il s'y fait un commerce important avec les Mongols, à cause de sa proximité de la grande muraille et de son voisinage des principales portes de l'ouest. — *Koung-tchang* est une autre ville commerçante au milieu d'une belle et riche vallée. Dans l'une des montagnes élevées qui l'environnent on voit un tombeau que les Chinois prétendent être celui de Fô. — *Khing-yang*, au confluent du Ma-lien et d'une autre rivière, est une place de guerre dont les fortifications nombreuses et bien entretenues s'opposent aux incursions des Tatars. Elle fait aussi un bon commerce. On tire beaucoup de sel de deux marais qui l'avoisinent. — *Kan-tcheou*, près de la grande muraille, correspond à la ville que Marco-Polo désigne sous le nom de *Kan-pian* ou *Kam-piou*, c'est-à-dire *frontière de Kan*, et dans laquelle il affirme qu'il existait de son temps des chrétiens qui y possédaient de belles églises. Ce chef-lieu de département possède des fabriques de grosses étoffes de laine feutrée dont on fait des manteaux pour les temps pluvieux. — *Ning-hia*, près de la rive gauche du Hoang-ho, est une ville très-ancienne, entourée de hauts remparts bien conservés; mais l'intérieur est pauvre et misérable, les maisons enfumées et disloquées, les rues sales, étroites et tortueuses; quoique située non loin des frontières de la Tartarie, le commerce y est de nulle importance. Elle a été cependant ville royale et capitale d'un petit royaume. — *Che-tsin-dze*, petite ville frontière, est située près du fleuve Jaune, dont la rive orientale est bordée de collines noirâtres où l'on trouve d'abondantes mines de charbon. Les habitants les exploitent avec activité et en font la source principale de leurs richesses. Les faubourgs de la ville sont composés de grandes fabriques de poterie dont on exporte les produits dans toute la Chine.

La ville mongole de *Barkoul*, que les Chinois nomment *Tchin-si*, a une garnison de 1,000 Mandchoux qui y habitent avec leurs familles. La population en est considérable, et le climat très-froid. *Ty-houa-tcheou*, que les Mongols nomment *Ouroumtsi*, est bâtie au pied du Mont-Rouge. Ses rues sont larges et très-fréquentées. On y trouve une foule d'ouvriers et d'artisans de différents genres, avec 2 temples et 2 écoles. Ce fut l'empereur Khian-loung qui, en 1775, donna à Ouroumtsi le nom de *Ty-houa*, et qui l'éleva au rang de ville de second ordre (*tcheou*). Un général en chef et deux autres généraux résident dans cette place, dont la garnison est de 3,000 hommes. A 3 ou 4 kilomètres de cette ville on en a construit une nouvelle appelée *Koung-kou*, qui est bâtie sur huit collines, et qui a plus de 4 kilomètres de circonférence. Sa garnison se compose de 3,000 Mandchoux et de 2,000 Chinois. Ces troupes y ont leurs familles.

§ XI. SZU-TCHOUAN, KOUËI-TCHEOU, KOUANG-SI, YUN-NAN. — En nous dirigeant au sud-ouest, nous entrons dans le *Szu-tchouan* appelé aussi *Sse-tchouan*. Cette province ne le cède guère à la plupart des autres de l'empire ni par sa grandeur ni par

la richesse de ses productions. Le grand fleuve Yang-tseu-kiang la traverse, et répand partout la fertilité. Les habitants récoltent de la soie, du vin, du blé et des fruits en abondance; on y trouve des mines de fer, d'étain, de plomb et de mercure. Elle est renommée par son ambre, ses cannes à sucre, ses excellentes pierres d'aimant et ses pierres d'azur ou lapis-lazuli, qui sont d'un très-beau bleu. On recherche ses chevaux, parce qu'ils sont, quoique petits, fort jolis et très-vifs. Elle a 1,000 kilomètres de longueur sur 520 dans sa largeur moyenne. Sa superficie est de 464,000 kilomètres carrés. On y compte environ 60,000 chrétiens. Cette province, dit le P. Lamiot, a été longtemps le pays des troubles, des guerres et des massacres. On dit que les races indigènes y ont été totalement détruites. Elle est généralement couverte de montagnes, principalement dans sa partie occidentale, où les cimes les plus élevées sont au-dessus de la limite des neiges perpétuelles. Les deux principales chaînes qu'elles forment portent les noms de *Siné-ling* (chaîne neigeuse), et d'*Yun-ling* (chaîne des nuages).

Tchin-tou-fou, capitale de la province, était autrefois une des plus belles villes de l'empire; mais, ayant été ruinée en 1646, elle a beaucoup perdu de son ancienne splendeur; elle ne laisse pas néanmoins d'être très-peuplée et très-marchande. Sa position est charmante; elle est située dans une île que forment plusieurs rivières.

Loung-an-fou, par sa position sur les frontières de la Tatarie, a toujours passé pour une des plus importantes villes de la province. Elle est défendue par plusieurs forts, plus nécessaires autrefois qu'aujourd'hui.

Nous voilà arrivés dans une province que l'on avoue être très-mal peuplée et mal cultivée; c'est celle de *Koueï-tcheou*. Elle est remplie de montagnes inaccessibles qui ont longtemps servi de repaires à des peuplades indépendantes, connues sous le nom de *Miao-tse*, qui pillent les provinces limitrophes. Les tributs du Koueï-tcheou ne peuvent suffire à l'entretien et à la subsistance des nombreuses garnisons qui y sont établies: la cour est obligée d'y suppléer aux dépens du trésor impérial. Il y a dans les montagnes des mines d'or, d'argent, d'étain, de cuivre et de mercure. C'est en partie de cette province qu'on tire le cuivre dont on fait la petite monnaie qui a cours dans tout l'empire. Elle produit aussi les meilleurs chevaux de toute la Chine. La soie y manque, mais on y supplée par la fabrication d'étoffes d'une certaine herbe qui ressemble assez au chanvre, et qui est très-propre à faire des habits d'été. Cette province passe pour avoir environ 520 kilomètres de longueur, 240 de largeur, et 160,000 kilomètres carrés de superficie. Parmi ses montagnes les plus élevées, nous citerons la chaîne du *Miao-ling*, qui la traverse du nord-ouest au sud-est, le *Tao-hing-teng-chan* et le *Nieou-thang-chan* au nord-est, le *Le-yang-ling* au centre. Le Koueï-tcheou se divise en quatorze départements.

Koueï-yang-fou, sa capitale, est une des petites villes de la Chine, car elle a à peine 4 kilomètres de circuit. Ses maisons sont en partie de terre et en partie de briques. A *Sze-tchou-fou*, les habitants, quoique les moins grossiers de la province, vivent dans une profonde ignorance des sciences chinoises.

Au sud de cette province sauvage s'étend le *Kouang-si*, où a éclaté la rébellion qui depuis 1850 menace la dynastie mandchoue. Cette province produit du riz en si grande abondance, qu'elle en fournit pendant six mois de l'année à la province de Canton. Cependant elle n'est bien cultivée que dans les plaines du midi, où l'air est

plus doux ; vers le nord elle ne présente qu'un terroir inculte et des montagnes couvertes d'épaisses forêts. Il y a dans cette province des mines de toutes sortes de métaux, et surtout d'or et d'argent, mais dont la politique du gouvernement a toujours interdit l'ouverture aux particuliers. Il y croît aussi de la cannelle qui a une odeur plus forte et plus suave que celle de Ceylan. Elle a 720 kilomètres de longueur, et 360 de largeur moyenne. Elle est divisée en onze départements.

Koueï-lin-fou, capitale du Kouang-si, est située sur le Kouëï-kiang, au pied d'une montagne couverte de fleurs. Elle est grande et ressemble par sa construction aux anciennes forteresses de l'Europe. *Ou-tcheou* fait un commerce considérable. *Thaï-phing-fou* est le chef-lieu d'un département qui renferme un grand nombre de forts.

Les peuples du Kouang-si passent pour barbares dans l'esprit des Chinois, parce qu'il y a dans leurs mœurs une certaine rudesse bien éloignée de la douceur et des manières cérémonieuses des habitants de Nanking.

Dans le coin du sud-ouest se trouve l'*Yun-nan*. Cette province, une des plus riches et des plus vastes de l'empire, avoisine l'empire birman et les royaumes de Laos et de Tong-king. Elle est toute coupée de rivières, et on y jouit d'un air fort tempéré. Les montagnes y ont des mines d'or, d'argent, de cuivre, d'étain, de pierres précieuses et surtout de marbres variés. On y trouve des chevaux, petits à la vérité, mais vigoureux, et des cerfs qui ne sont pas plus gros que nos chiens ordinaires. Les habitants, forts et robustes, sont doux et affables, et ont beaucoup d'aptitude pour les sciences. La nation qui dominait autrefois dans cette province se nommait *Lo-lo* ; elle était gouvernée par divers souverains. Après de longues guerres entreprises pour la soumettre, les Chinois prirent le parti de conférer aux seigneurs *lo-los* tous les honneurs des mandarins de la Chine, avec le droit de succession pour leurs descendants, à condition qu'ils reconnaîtraient l'autorité du gouverneur chinois de la province, qu'ils recevraient de l'empereur l'investiture de leurs terres, et qu'ils ne feraient aucun acte sans son consentement. Les *Lo-los* ne le cèdent pas, du côté de la taille, aux Chinois, et sont plus endurcis à la fatigue ; ils ont un langage différent, et leur écriture, comme leur religion, ressemble à celle des bonzes du Birman ; aussi ces bonzes ont-ils bâti, au nord de l'*Yun-nan*, de vastes temples qui sont différents de ceux des Chinois. Les seigneurs *lo-los* s'attribuent une autorité absolue sur leurs sujets, qui leur sont très-soumis.

L'*Yun-nan* a 800 kilomètres de longueur de l'est à l'ouest, et 600 du nord au sud. Cette province est traversée par la grande chaîne du Nan-ling, et plus à l'ouest par celle qui sépare le bassin du golfe du Bengale de celui de la mer de Chine. Elle se divise en 20 départements. Nous savons peu de choses sur les villes de l'*Yun-nan*. On assure que la capitale, *Yun-nan-fou*, bâtie sur les bords d'un lac profond et large, a été longtemps la résidence d'un prince chinois vassal. On y fabrique des satins et des tapis ; le commerce des métaux doit y être considérable. — *Tchhin-kiang-fou* est encore placée sur un lac, dans une situation pittoresque. — *Wouting-fou* passe pour un boulevard des frontières de l'empire. — *Kouang-nan-fou* est le chef-lieu d'un département dont les habitants, selon les Chinois, sont des barbares qui s'égorgent pour la moindre querelle. — *Young-tchhang-fou* est dans un département très-peuplé, riche en or et en ambre, et qui produit de très-belle soie.

§ XII. TRAITS PHYSIQUES ET MORAUX. — GOUVERNEMENT, JUSTICE, LOIS. — Les traits du visage et la charpente osseuse de la tête rapprochent les Chinois de la grande race jaune ou mongole. La tête presque quadrangulaire, le nez court sans être épaté, le teint jaune, la barbe peu fournie : voilà ce qu'ils tiennent de leur race primitive. Mais la position oblique des yeux semble appartenir à la nation chinoise et à ses colonies, telles que les Japonais, les Coréens. Un séjour de plusieurs siècles sous un climat plus doux a donné à cette race sortie de l'Asie centrale un caractère particulier, et a embelli ses traits en les affaiblissant. Il doit certainement y avoir une grande différence entre les Chinois du midi et ceux du nord, entre les habitants des montagnes, des plaines et des côtes. On sait que le teint des Chinois varie beaucoup ; mais nous manquons de renseignements pour tracer les nuances successives qui doivent séparer le Kalmouk de l'habitant de Canton.

Une Chinoise ne se croit belle qu'autant qu'elle a les yeux bridés, les lèvres un peu gonflées, les cheveux lisses et d'un noir d'ébène, et les pieds d'une petitesse extrême : ce dernier trait achève l'idée de la beauté. Pour leur donner cette perfection, on a soin d'emballoter étroitement les pieds des femmes dans leur jeunesse ; aussi, dans un âge plus avancé, elles semblent chanceler plutôt que marcher. Chez les hommes l'embonpoint, signe d'une vie oisive, est un titre à la considération. Les hommes maigres passent pour des gens de peu de talent. Les gens comme il faut laissent croître les ongles des doigts. On teint en noir les cheveux et la barbe.

En considérant les Chinois du côté moral, l'on s'aperçoit bientôt qu'ils possèdent les vertus et les vices ordinaires d'un peuple esclave, manufacturier et marchand. Ils sont actifs, patients, laborieux, mais bas, serviles, rusés, menteurs et lâches. Ils ont un talent d'imitation qu'un Européen ne saurait égaler, peu d'imagination, l'esprit de tradition et d'immobilité, le goût des plaisirs raffinés, rien enfin des sentiments et des idées qui ont fait la grandeur de la civilisation occidentale. Le despotisme le plus absolu a pris ou conservé à la Chine les formes extérieures du gouvernement patriarcal. Mais les despotes ayant négligé la discipline militaire, des révolutions fréquentes finirent par livrer le pays à des conquérants étrangers, aux Mandchoux. Dès cette époque, le fouet tatar a été joint à la verge paternelle qui jadis gouvernait la Chine. L'empereur s'intitule *fils sacré du ciel, unique gouverneur de la terre, grand père de son peuple* . On porte des offrandes à son image, à son trône ; sa personne est adorée : l'on se prosterne devant lui ; s'il adresse la parole aux seigneurs de sa cour, ils doivent fléchir le genou en recevant ses ordres ; tout ce qui l'entoure partage l'idolâtrie qu'on lui prodigue.

Cependant ce gouvernement en apparence si despotique est limité par le droit de représentation donné à certaines classes de magistrats, et plus encore par l'obligation où est le souverain de choisir ses agents, d'après des règles fixes, dans le corps des lettrés. Ceux-ci forment une véritable aristocratie qui se recrute perpétuellement par les examens et les concours. Aucune caste n'est privilégiée : tous les Chinois sont également aptes à remplir les emplois civils et militaires ; la capacité est le seul titre qui détermine cette aptitude ; le degré d'instruction, ou plutôt le grade qu'a obtenu chaque lettré, et les fonctions qu'il exerce, déterminent son rang dans la société. La population libre se partage en quatre classes dans l'ordre suivant : les lettrés, les

laboureurs, les artisans et les marchands. Les lettrés se divisent en trois grades : tous les jeunes gens, de quelque condition qu'ils soient, sont admis à concourir pour obtenir le troisième grade. Ceux qui l'ont obtenu concourent entre eux pour le deuxième, qui est exigé dans toutes les fonctions publiques. De ce grade on peut s'élever, par le même moyen, au premier, qui conduit aux charges les plus éminentes. Cette sage institution, suivant Abel Rémusat, remonte au septième siècle de notre ère. Il n'y a de titres héréditaires que pour les princes de la famille impériale et pour les descendants de Confucius. La seule noblesse que confère quelquefois le souverain est dans l'ordre ascendant ; ainsi, dans certaines circonstances, il anoblit les ancêtres d'un homme qui a mérité cette faveur. La couronne est héréditaire de mâle en mâle, mais la succession par ordre de primogéniture n'est pas toujours suivie. Les affaires de l'État sont distribuées entre six ministères ou conseils souverains, dont les présidents ont moins d'autorité que nos ministres ; ce sont le *conseil des emplois*, chargé de présenter à la nomination du souverain les candidats aux différentes fonctions civiles et militaires ; le *conseil des revenus*, qui administre les finances ; le *conseil des rites*, qui a l'inspection de tout ce qui concerne les cultes ; le *conseil des peines*, chargé de l'administration de la justice ; le *conseil des travaux publics*, qui a dans ses attributions la construction et l'entretien des routes, des canaux, des ponts, etc. ; le *conseil militaire*, chargé de tout ce qui concerne l'armée.

Chaque province est administrée par un intendant ; ordinairement deux provinces sont sous l'autorité d'un vice-roi. Il y a de plus dans chaque province un surintendant des lettrés, un directeur des finances, un juge criminel, un intendant pour les salines et un pour les greniers publics. Chaque département, chaque arrondissement et chaque district ont en outre, dit Abel Rémusat, des magistrats particuliers qui exercent concurremment des fonctions administratives et judiciaires.

Les titres et les noms de ces officiers et de tous les autres agents inférieurs sont publiés dans l'*Almanach impérial*, qui s'imprime tous les trois mois. Les décrets et tous les documents administratifs officiels sont insérés dans la *Gazette universelle*, autrement appelée *Messenger de la capitale* (*King-pao*). Un extrait de ce journal est publié ensuite dans les gazettes provinciales qui s'impriment dans les principales villes de l'empire¹.

¹ La Chine est gouvernée aujourd'hui par la dynastie mandchoue, qui en a fait la conquête en 1644. Depuis cette époque, les vainqueurs et les vaincus vivent sur le même sol, mais en restant séparés et ennemis. Des symptômes de faiblesse et de décadence s'étant manifestés dans la race dominante, principalement à la suite de la guerre faite contre les Anglais et du traité honteux qui l'a suivie, il en est résulté la formation de sociétés secrètes pour secouer le joug des barbares, puis des révoltes partielles, enfin la grande insurrection qui a éclaté en 1850 dans le Kouang-si, et a proclamé avec un empereur de la race nationale des Ming la réforme de l'empire et la destruction du bouddhisme et du culte des tao-sse. Les lettrés, qui sont tous de race chinoise et la plupart sectateurs de Confucius, favorisèrent en secret la rébellion, qui bientôt s'étendit jusqu'à Nanking et dont le triomphe définitif parut assez probable pour que les gouvernements européens cherchassent à nouer des rapports avec ses chefs. On attribuait même aux insurgés des tendances chrétiennes qui auraient changé la face de l'Asie. Mais le caractère sauvage et dévastateur que prit bientôt l'insurrection fit tomber ces illusions. Le commerce européen, compromis dans ses intérêts, fut obligé de prendre part à la lutte en faveur de la dynastie mandchoue. Ainsi à Shang-hai, les insurgés ayant menacé les établissements français, une escadre française leur fit éprouver des pertes si grandes, qu'ils furent obligés d'abandonner la ville. Aujourd'hui l'insurrection, un moment triomphante, paraît être arrivée à son déclin ; mais un coup mortel semble avoir été porté au gouvernement, aux institutions et à l'immobilité traditionnelle de la Chine.

La justice est rendue gratuitement; les affaires s'instruisent en public; chacun plaide sa cause de vive voix ou par écrit, mais jamais par l'organe ou avec l'assistance d'un avocat: cette profession est inconnue en Chine, et nul n'a le droit de parler pour un autre. En matière civile la procédure est prompte, et le châtement infligé sur-le-champ: c'est ordinairement la bastonnade. En matière criminelle, le procès est soumis au jugement de plusieurs tribunaux subordonnés les uns aux autres, et s'il s'agit de la peine de mort, elle ne peut être infligée sans que la condamnation ait été confirmée par l'empereur, qui jamais ne fait grâce, mais commue souvent la peine. Le supplice consiste dans la strangulation ou la décapitation. Après la bastonnade, les amendes, les soufflets et le carcan portatif, les peines les plus ordinaires sont le tirage des bateaux, la prison et l'exil dans l'intérieur ou hors de l'empire. Plusieurs supplices cruels sont aussi en usage; dans certains cas même la torture est employée. Cependant on doit dire que légalement la question a été abolie dans ces derniers temps par le gouvernement: ce qui n'empêche pas les magistrats, et souvent même les agents inférieurs de la justice, de l'infliger arbitrairement, principalement dans les provinces éloignées. Deux dispositions donnent une idée peu favorable de la législation du peuple chinois, c'est la peine de mort appliquée à l'homicide même involontaire, et l'injuste préjugé de la loi d'État, qui regarde le sang d'un criminel de haute trahison comme entaché jusqu'à la neuvième génération.

La prétendue sagesse des lois chinoises peut être caractérisée en deux mots: ce sont de bons règlements de police, accompagnés de beaux sermons de morale. L'empereur ne change pas ces lois, parce qu'elles lui laissent faire tout ce qu'il veut. Les mandarins ne les changent pas non plus, parce qu'elles leur donnent une autorité despotique sur le peuple. Il y a des tribunaux où, pour la forme, on peut porter plainte contre ses supérieurs, avec la pleine certitude d'être puni pour une telle audace. Point de désunion parmi les aristocrates; car, s'ils tiennent leur bâton levé sur la multitude, ils voient d'un autre côté le fouet impérial planer sur leur propre tête. Le despotisme de l'empereur comprime celui des grands et les force à rester unis. Point de résistance du côté du peuple; d'abord il n'a point de courage, mais il a beaucoup d'adresse: il trouve donc plus sûr, en rampant aux pieds de ses maîtres, de sauver une partie de son cher et précieux argent, que de risquer tout pour s'affranchir. Ensuite pourquoi se soulèverait-il? On le vole, mais on lui permet de voler à son tour en trompant sur les poids et sur les marchandises. On rend mal la justice, mais ce n'est que pour ceux qui ont la sotte prétention de ne pas la payer. Ainsi le riche est content, le pauvre est contenu. Très-souvent les paysans, mourant de faim, se font voleurs de grand chemin: on les pend, s'ils ne sont pas trop forts; mais s'ils battent l'armée envoyée contre eux, on négocie, on s'arrange, ou bien on les laisse indépendants dans leurs repaires: cela procure souvent un petit revenu aux gouverneurs. Enfin toutes les idées d'un Chinois sont dès l'enfance guidées vers un seul but, qui est l'obéissance; d'innombrables cérémonies lui rappellent à chaque instant la sainteté des rangs dans la société: chaque pas qu'il fait doit être une révérence, chaque phrase qu'il prononce doit être un compliment; il n'adresse jamais la parole à son supérieur sans se rappeler son propre néant.

§ XIII. LANGUE, INSTRUCTION, INDUSTRIE, PLAISIRS. — « La langue chinoise, dit Abel

Rémusat, a longtemps passé pour être la plus difficile de toutes les langues du monde; mais, depuis dix ans qu'on la connaît mieux en Europe, on en a levé les principales difficultés. L'écriture a été primitivement figurative; elle est devenue en partie syllabique, et s'applique à l'expression des sons comme à la représentation des idées; et, quoique le nombre des signes composés qui la constituent soit pour ainsi dire indéfini, les méthodes récemment introduites permettent d'en acquérir en peu de temps une connaissance approfondie. Les Chinois ont d'excellents dictionnaires, où tous les signes de leur écriture et tous les mots de leur langue sont expliqués avec le plus grand soin et dans un ordre très-régulier.

» Les syllabes radicales de la langue parlée sont en fort petit nombre; mais elles se multiplient par des nuances délicates d'articulation et d'intonation, et elles se réunissent deux à deux ou trois à trois pour former des mots composés. Chaque syllabe répond toujours à un signe écrit qui a la même signification. La grammaire est simple, et les rapports de syntaxe sont marqués par des particules ou par la position relative des mots.

» La langue que parlent les hommes instruits est la même dans tout l'empire; mais il y a en outre, dans beaucoup de provinces, des dialectes particuliers qui sont peu connus, parce qu'ils ne s'écrivent pas, et qu'ils sont parlés surtout par des montagnards ou par les habitants des contrées peu fréquentées. On a des vocabulaires de quelques-uns de ces dialectes, notamment de celui d'Emouï (Hia-men) dans le Fou-kian, et de Canton dans le Kouang-toung. La prononciation de Péking commence à s'altérer par le séjour de la cour au milieu des Tatars. Celle de Nanking passe pour plus polie et plus régulière. Le mandchou, idiome radicalement différent du chinois, et qui s'écrit alphabétiquement, est d'usage à la cour, à l'armée et dans les garnisons; les pièces officielles sont ordinairement publiées dans les deux langues.

» La littérature chinoise est incontestablement la première de l'Asie par le nombre, l'importance et l'authenticité des monuments. Les ouvrages classiques qu'on nomme *King* remontent à une époque très-ancienne. Les philosophes de l'école de Confucius en ont fait la base de leurs travaux sur la morale et la politique. L'histoire a toujours été l'objet de l'attention des Chinois, et leurs annales forment le corps le plus complet et le mieux suivi qui existe dans aucune langue; la géographie a été aussi cultivée avec beaucoup de soin et a donné naissance à d'excellents ouvrages. L'usage des concours a donné un grand essor à l'éloquence politique et philosophique. L'histoire littéraire, la critique des textes et la biographie sont le sujet d'une foule d'ouvrages remarquables par l'ordre et la régularité qui y sont observés. On possède beaucoup de traductions de livres sanskrits sur la religion et la métaphysique. Les lettrés cultivent la poésie, qui est assujettie chez eux au double joug de la mesure et de la rime: ils ont des poèmes lyriques et narratifs, et surtout des poèmes descriptifs, des pièces de théâtre, des romans de mœurs, des romans où le merveilleux est mis en usage. On a composé en outre un grand nombre de recueils spéciaux et généraux, des bibliothèques et des encyclopédies, et dans le dernier siècle on avait commencé l'impression d'une collection d'ouvrages choisis en 180,000 volumes. Les notes, les gloses, les commentaires, les catalogues, les index, les extraits par ordre de matières, aident à trouver avec facilité les objets que l'on recherche. Les livres sont régulièrement

imprimés sur papier, les parties en sont classées, numérotées et paginées; enfin il n'y a pas, même en Europe, de nation chez laquelle on trouve tant de livres, ni de livres si bien faits, si commodes à consulter, et à si bas prix. Néanmoins ils ne connaissent que l'impression en planches gravées; jamais ils n'ont connu les caractères fondus et mobiles. La belle édition des neuf King, ou livres classiques, à l'usage des élèves du collège impérial, date de l'an 932 ou 952 de notre ère.

» L'instruction est très-répandue en Chine : il n'y a pas d'artisan qui ne sache au moins lire quelques caractères et faire usage des livres relatifs à sa profession. La foule des lettrés qui n'ont pu réussir dans les examens se répand dans les villes pour y enseigner la lecture et les éléments de la littérature. Les collèges n'ont pas de professeurs à gages, mais des examinateurs et des proviseurs dont la grande affaire est de diriger les concours et de surveiller les étudiants. Il y a à Péking un collège pour les interprètes, où l'on apprend les langues des pays voisins de la Chine¹. »

Il serait inexact de prodiguer le nom de sciences à ces notions puériles que les Chinois conservent comme un précieux héritage de leurs anciens sages et de leurs législateurs. Les intérêts du genre humain sont étrangers aux Chinois. Le grand spectacle de la nature ne les excite pas à ces recherches hardies où la science européenne se plaît et quelquefois s'égare. Leur fameuse philosophie morale se borne à prêcher l'obéissance aux lois, et à indiquer en détail les humbles compliments et les ridicules civilités qui constituent ce qu'on appelle à la Chine la politesse. Ils n'ont aucune notion des principes qui constituent le beau dans les écrits, la régularité dans l'architecture, le naturel dans la peinture²; et si cependant ils ont trouvé une espèce de beau dans la disposition de leurs jardins et la distribution de leurs terrains, c'est parce qu'ils ont copié exactement une nature bizarre, mais pittoresque. Les rochers sourcilleux et qui menacent de s'écrouler, les ponts suspendus au-dessus des abîmes, les pins rabougris, clair-semés sur les flancs des montagnes escarpées, de vastes lacs, de rapides torrents, des cascades écumantes, quelques pagodes élançant leurs sommités pyramidales au milieu de ce chaos : tels sont les paysages de la Chine en grand, tels sont les jardins chinois en petit.

Les Chinois font les opérations d'arithmétique avec une vitesse incroyable, à l'aide d'un instrument nommé *souan-pon*, et dont les Russes se servent sous le nom de *schott* : c'est une chaîne contenant dix rangées de boules enfilées. Avant que les Européens eussent mis pied dans leur pays, ils ignoraient les mathématiques et tous les

¹ Abel Rémusat, *Coup d'œil sur la Chine et sur ses habitants*. — *Nouveaux mélanges asiatiques*.

² « Le caractère particulier de leur peinture est l'emploi des couleurs par teintes plates dans leur vivacité native.... Ce sont des enlumineurs, non des peintres. Étrangers aux plus simples règles de la perspective aérienne et du modelé, obstinés à ne point donner de corps aux objets, à ne représenter que la réalité, non les apparences, ils excluent même les ombres portées, jusque-là que les figures, au lieu de poser, sont jetées comme suspendues dans l'espace.... Ils faussent à leur guise le point de vue : au lieu de peindre les choses de plain-pied, ils les représentent à vol d'oiseau pour en montrer davantage.... Les proportions du corps humain leur sont à peu près étrangères. L'empire entier n'offrirait pas deux statues dignes d'être citées. Ils ornent leurs temples d'idoles colossales, drapées, en terre cuite émaillée ou en porcelaine; les façades des palais, les portes des villes, les balustrades des ponts, d'immenses statues de pierre qui ont pour tout mérite une certaine expression, quand elles ne sont pas difformes et monstrueuses.... » (Feuillet de Conches, les Peintres chinois, dans la *Revue contemporaine*, tome XXV.)

arts qui en dépendent. Ils n'avaient rien de commode pour leurs observations astronomiques; et ce qu'il y avait parmi eux de connaissances métaphysiques n'était que dans la tête de leurs philosophes; les arts même que les jésuites y avaient introduits n'y fleurirent que peu de temps, et disparurent sous le règne de Khang-hi, contemporain de Charles II et de Louis XIV; il n'est guère probable qu'ils s'y relèvent jamais.

Les Chinois faisaient usage de la poudre à canon avant l'ère chrétienne, mais leur artillerie est restée dans l'enfance. Ils font depuis un temps immémorial des puits forés comme ceux que nous appelons *artésiens*, non pour obtenir des sources jaillissantes, mais pour exploiter le sel des sources salées, qu'ils trouvent ordinairement à 5 ou 600 mètres de profondeur. Lorsque ces puits traversent un terrain houiller, il s'en exhale du gaz hydrogène carboné, que l'on utilise pour faire bouillir l'eau salée destinée à fournir le sel par l'évaporation, et pour éclairer les villes et les habitations voisines.

Les talents mécaniques ont seuls été encouragés parmi les Chinois: aussi leur industrie dans les manufactures d'étoffes, de porcelaine, de laque et autres fabriques sédentaires est étonnante, et ne peut être comparée qu'à leurs travaux dans les champs, tels que la construction des canaux, l'aplanissement des montagnes et la formation des jardins. Nous avons fait connaître la mauvaise disposition de leurs écluses. On ne peut pas non plus admirer leur science dans la navigation, quoiqu'ils aient remarqué avant nous la polarité de l'aimant. La boussole est parmi les Chinois d'un usage général. L'aiguille aimantée dont ils se servent est suspendue avec une extrême délicatesse, et elle est singulièrement sensible, c'est-à-dire qu'elle paraît se mouvoir, pour peu que la boîte où elle est placée change de position vers l'est ou l'ouest. Le nom que les Chinois donnent à leur boussole est *tingran-ching*, ce qui signifie l'aiguille qui montre le sud; et dans cette boussole il y a une marque distinctive sur le pôle méridional de l'aimant, comme dans les boussoles européennes il y en a une sur le pôle septentrional¹. Leurs vaisseaux sont des machines énormes; il y en a qui portent jusqu'à mille tonnes; ils sont généralement construits en bois de teck. Les deux extrémités sont prodigieusement élevées et présentent aux vents une surface considérable. Il en périt plus de moitié, parce qu'étant une fois sur le côté, ils ne peuvent plus se relever. Leurs ancres sont de bois. Ils ne connaissent pas les instruments avec lesquels les Européens prennent hauteur. Leurs pilotes sont aussi ignorants que pourrait l'être le moindre mousse. Ceux qui vont au Japon ou aux Philippines se gouvernent par les astres, comme le sauvage le plus grossier, et ceux qui font voile vers Batavia, Malacca ou Quedah ne quittent jamais la terre de vue. L'élégance de leurs *sampanes* mérite pourtant des éloges; cette espèce de gondole est employée sur les rivières: elles sont peintes d'un très-beau vernis jaune. Les voiles, faites avec des nattes très-jolies, ont quelque chose de lourd et de roide. Les cordes qui traînent les yachts sont d'écorce de bambou, et paraissent très-bonnes pour le halage, quoique cependant pour toute autre chose elles ne pourraient pas remplacer les cordes de chanvre et de lin, qui sont aussi d'une excellente qualité en Chine.

On a trop exalté les monuments des Chinois. Cependant on doit admirer quelques-unes de leurs grandes routes, leurs ponts d'une seule arche, ceux en chaînes de fer,

¹ De Guignes, II, 202, 207. — Barrow, I, 64, 101.

leurs tours pyramidales, et leurs bizarres mais somptueux arcs de triomphe (*Pay-léou*) érigés en l'honneur des personnages célèbres : on doit surtout regarder avec étonnement la *grande muraille*. Ce fameux rempart de la Chine passe sur de hautes montagnes, traverse des vallées profondes, et s'étend de la province de Chen-si au Toug-haï, ou mer Jaune, sur une ligne de 1,800 kilomètres. Elle n'est en plusieurs endroits qu'un simple rempart en maçonnerie ou en terre, mais en d'autres parties elle a des fondements de granit, et est construite en briques et mortier. On ignore à quelle époque elle a été élevée. Il est probable qu'elle a été reconstruite, abandonnée et détruite de vétusté plus d'une fois, suivant les besoins de la politique; ainsi celle qui subsiste actuellement n'est pas d'une très-haute antiquité, et son état de conservation n'a rien d'étonnant. Ce monument, qui est peut-être le plus grand qui existe, se compose, dans la partie voisine de Péking, de deux murs parallèles, dont l'intervalle est rempli de terre et de gravier. Chacun de ces murs a 1^m,65 d'épaisseur vers sa base, composée de grandes pierres brutes; il est construit en briques, et se réduit à 50 centimètres à son extrémité supérieure. Leur hauteur est de 8 mètres; le massif qu'ils forment a environ 4 mètres d'épaisseur, et est couronné par une rangée d'embrasures et de meurtrières. Des tours munies de canons en fonte s'élèvent régulièrement espacées de 85 mètres l'une de l'autre. Elles ont deux étages et communiquent par des escaliers avec la plate-forme.

Les maisons chinoises sont de briques ou d'argile durcie, et plus communément de bois. En général elles n'ont qu'un étage; chez les négociants cet étage sert de magasin. L'extérieur des édifices est orné de colonnes et de galeries; partout les petits pots de fleurs chéris des Chinois offrent un agréable mélange de verdure et de couleurs variées. De vastes cours et des jardins isolent l'habitation du maître. Les appartements, proprement tenus, sont peu décorés; les glaces mêmes n'y sont pas prodiguées. Dans la plupart des maisons, dit un voyageur, dans toutes les boutiques, et même dans le palais de l'empereur, des sentences tirées des philosophes ou des poètes célèbres sont écrites sur la tapisserie ainsi que sur les papiers de tenture. Chez les gens riches, les portes et les cloisons sont en bois précieux, tels que le camphrier, le cyprès, etc., et ornées de sculptures. Outre l'impression agréable qu'elles causent à la vue, elles répandent une odeur suave dans les appartements. Les tables et les chaises, faites d'un bois choisi, brillent par le vernis dont elles sont revêtues. Les grandes maisons se distinguent par une longue suite de pièces; une galerie couverte, à colonnes, se prolonge devant ces appartements, et donne entrée dans les chambres, qui n'ont pas d'autre communication entre elles. Les appartements sont chauffés par le moyen de charbons ardents placés dans des vases de bronze ou dans des conduits pratiqués sous de larges estrades en pierre qui servent de sièges pendant le jour et de lits pendant la nuit. Tous les édifices sont couverts en tuiles, quelquefois revêtues d'un vernis vert, rouge ou jaune. Les bâtiments impériaux et les temples peuvent seuls être couverts en tuiles jaunes; les vertes sont réservées pour les palais des grands personnages, et les grises pour les autres maisons¹.

Les villes sont presque toutes construites sur le même plan; elles ont généralement la forme d'un quadrilatère, et sont entourées de hautes murailles flanquées de tours,

¹ Timkovski, *Voyage à Péking à travers la Mongolie*.

au pied desquelles sont creusés des fossés secs ou remplis d'eau. Les cités chinoises n'ont pas de noms : on les désigne par celui du département, de l'arrondissement ou du district dont elles sont le chef-lieu : ainsi l'on dit la ville du département de Kouang-toung, la ville de l'arrondissement de Tchín-si, etc. Les villes sont de trois classes, selon qu'elles appartiennent à des départements, arrondissements ou districts. Lorsque la ville est de premier ordre, on la désigne en ajoutant au nom du département le mot *fou* ; lorsqu'elle est de second ordre, le mot *tcheou* est joint au nom de l'arrondissement ; et lorsqu'elle est de troisième ordre, les mots *hian* ou *ting* s'ajoutent au nom du district.

Les Chinois s'habillent d'une longue robe avec des manches larges et une ceinture de soie flottante. La chemise et les caleçons varient suivant la saison. En hiver on ne voit que fourrures, depuis la peau de mouton jusqu'à l'hermine. Les Chinois se couvrent la tête d'un petit chapeau en forme d'entonnoir ; il varie suivant les dignités, et il est surmonté d'un large bouton de corail, de cristal ou d'or ; la substance et la couleur du bouton désignent les rangs. En général, l'habit est simple et uniforme ; l'empereur lui-même n'est ordinairement distingué de ses courtisans que par une grosse perle dont son bonnet est orné.

Dans les fêtes publiques des Chinois, les feux d'artifice tiennent la première place. Ensuite viennent les représentations dramatiques. Les auteurs n'observent jamais l'unité de temps et de lieu. Dans une tragédie, l'acteur est souvent censé parcourir en un clin d'œil des distances très-considérables ; et souvent aussi un personnage,

Enfant au premier acte, est barbon au dernier.

Dans les opéras, les esprits apparaissent sur la scène ; les oiseaux, les animaux y parlent et s'y promènent. A ces scènes bizarres si l'on ajoute qu'un acteur est à côté d'un autre acteur sans le voir, que, pour indiquer qu'on entre dans un appartement, il suffit de faire le simulacre d'ouvrir une porte et de lever le pied pour en franchir le seuil, quoique cependant il n'y en ait pas le moindre vestige ; enfin, qu'un homme qui tient une houssine à la main est censé être à cheval, on aura une idée de l'art dramatique chez les Chinois.

Ceux qui ont fréquenté les ports de la Chine y ont été frappés de l'absence de toute probité chez les habitants. Peut-être ces vices sont-ils moindres là où la tentation est plus rare. Il en est d'autres qui paraissent régner partout : tels sont l'indolence dans les classes supérieures, et la malpropreté dans les classes inférieures. Les riches ne prennent pas la peine de manger ; un esclave leur porte la nourriture à la bouche. Les pauvres dévorent tout ce qu'ils trouvent sous leur main, même toute espèce d'animaux morts de maladie. Cet usage, au milieu d'une si nombreuse population, peut trouver une excuse dans la nécessité. On attribue à la même cause l'exposition des enfants, usage très-ancien, moins commun cependant que ne l'ont cru des voyageurs prévenus. Les Chinois sont des barbares asservis et dressés ; ils quittent rarement l'air humble et insinuant d'un esclave qui veut plaire ; ils laissent rarement apercevoir la plus légère teinte de rudesse ou de passion. Ces qualités sont dues en partie à l'abstinence absolue de mets échauffants ou de liqueurs enivrantes. L'usage du thé y est général. Dès le matin, on en prépare un grand vase où la famille puise

toute la journée. Les mets chinois ont paru détestables à tous les Européens ; cependant ce n'est pas faute d'art et de recherches , témoin les fameux nids d'hirondelles¹. L'étiquette rend les diners chinois fort ennuyeux. On sait quel effrayant usage les Chinois font de l'opium , et que les prohibitions impériales ont été impuissantes contre l'avidité des marchands anglais.

§ XIV. LOIS CIVILES. — RELIGIONS. — La polygamie est permise aux grands et aux mandarins. L'empereur entretient un nombreux sérail. Les mariages dépendent de la volonté des parents ; pour obtenir une femme , on fait des présents à sa famille. Son mari ne peut la voir qu'après la cérémonie des épousailles. Le sexe est tenu dans une sorte d'esclavage. Le paysan chinois attelle en même temps à la charrue sa femme et son âne. Cependant il faut faire remarquer, avec Abel Rémusat, que le mariage n'est pas chez les Chinois un vain nom comme chez les peuples musulmans ; qu'une seule femme a le rang et les droits d'épouse, que les autres femmes sont réputées à son service, et n'ont aucune part à l'administration domestique. Le code chinois et les livres de morale prescrivent les devoirs réciproques des époux ; le fils doit demeurer avec sa femme dans la maison paternelle, et la bru doit aux parents de son mari la plus grande soumission. Le *Le-king* contient le détail des divers degrés de mérite que peut acquérir une femme. Les deux époux gagnent un degré pour chaque dizaine de jours qu'ils vivent dans une parfaite harmonie. Mais, pour honorer les bons ménages, il faut flétrir les mauvais ; la loi a classé aussi les degrés de *démérite* ; malheureusement ils pèsent sur la femme plus que sur l'homme. Une femme qui s'enivre est notée de 3 degrés de démérite, et de 5 si elle joue aux cartes ; elle perd 9 à 10 degrés de mérite si elle manque de propreté et si elle fréquente les spectacles pendant les jours de fête. Les mauvais traitements qu'un mari fait éprouver à sa femme ne sont pas poursuivis, tandis que la femme qui bat son mari est punie de 100 coups de bambou.

Sagement relégués hors de l'enceinte des villes, les sépulcres sont placés sur des collines stériles, où il n'y a point à craindre que les travaux de l'agriculture troublent la cendre des morts. Le blanc est la couleur du deuil ; la souillure qu'elle reçoit plus aisément est censée attester le chagrin et l'oubli des soins ordinaires. Les familles rendent une sorte de culte aux tombeaux de ceux, parmi leurs membres, que la mort a moissonnés ; elles se réunissent près du monument sépulcral à des festins consacrés à la mémoire des défunts. Il paraît même que les esprits des ancêtres sont révéérés comme des dieux domestiques.

La religion primitive de la Chine paraît avoir été une branche du sabéisme, dont le principe est l'adoration des astres du firmament et des objets remarquables dans la nature. Cette ancienne religion a été étouffée par les diverses sectes qu'on y a entées, dont trois principales.

Suivant Abel Rémusat, les trois principales religions établies en Chine sont regardées comme également bonnes et vraies. Un proverbe chinois dit : *Les trois religions*

¹ Ces nids appartiennent à une petite hirondelle appelée *esculenta*, et se composent d'une substance mucilagineuse dont on n'a pas encore précisé les parties constituantes. On les trouve principalement à Java et à Sumatra, et ils se vendent sur les marchés chinois à des prix exorbitants : les nids blancs ou de première qualité se vendent 1800 dollars le picul ou 175 francs le kilogr. Les habitants voluptueux et énervés du céleste empire considèrent cette nourriture comme un puissant stimulant et un riche tonique. On estime qu'il s'en vend annuellement pour 7 à 8 millions.

n'en font qu'une. La doctrine des *lettrés* ou religion de *Confucius*, ainsi appelée parce que ce philosophe en est regardé comme le réformateur et le patriarche, a pour base un panthéisme philosophique diversement interprété. On croit que dans la haute antiquité le dogme de l'existence d'un Dieu tout-puissant et rémunérateur n'en était pas exclu, et divers passages de Confucius donnent lieu de croire que ce sage l'admettait lui-même. Mais le peu de soin qu'il a mis à l'inculquer à ses disciples, le sens vague des expressions qu'il a employées, et le soin qu'il a pris d'appuyer exclusivement ses idées de morale et de justice sur le principe de l'amour de l'ordre et d'une conformité mal définie avec les vues du *ciel* et la marche de la nature, ont permis aux philosophes qui l'ont suivi de s'égarer, au point que plusieurs d'entre eux, depuis le douzième siècle de notre ère, sont tombés dans un véritable panthéisme, et ont enseigné, en s'appuyant toujours de l'autorité de leur maître, un système qui tient du matérialisme et qui dégénère en athéisme. Le culte rendu aux génies de la terre et des astres, ainsi qu'aux âmes des parents, est à leurs yeux sans conséquence, et peut s'interpréter de différentes manières. Il n'a besoin ni d'images ni de prêtres; chaque magistrat le pratique dans la sphère de ses fonctions, et l'empereur en est le patriarche. Confucius ou *Koung-tsée* vivait dans le sixième siècle avant Jésus-Christ. Ses préceptes, qui renferment une morale très-pure et une sorte de religion naturelle, se trouvent dans le *Ta-hio*, livre qui est l'œuvre de ses disciples, et qui recommande comme vertus fondamentales l'obéissance aux lois et aux usages, la justice, la bonne foi, l'humanité.

La seconde religion, celle des *esprits*, regardée par ses sectateurs comme la plus anciennement établie en Chine, admet l'existence des génies et des démons. Elle a dégénéré en polythéisme et en idolâtrie; les prêtres et les prêtresses de ce culte, voués au célibat, portent le nom de *Tao-sse* ou docteurs de la raison, parce que le premier de leurs dogmes fondamentaux, enseignés six siècles avant notre ère par Lao-tseu, leur maître, est celui de l'existence de la *raison primordiale*, qui a créé le monde, le *logos* des platoniciens. « Avant le chaos, dit Lao-tseu dans le *Tao-te-king*, qui a précédé la naissance du ciel et de la terre, un seul être existait, immense et silencieux; il est l'auteur de l'univers. Tout émane de lui, tout retourne à lui; il n'a ni forme, ni couleur, ni nom; il est sans commencement ni fin.... Les êtres ne sont que des modifications temporaires de l'être universel. » Lao-tseu vivait dans le septième siècle avant Jésus-Christ.

La troisième religion est le bouddhisme, venu du Tibet vers l'an 65, et appelé en Chine religion de Fo, parce que Bouddha a été traduit en chinois par Fo-tho. Les bouddhistes chinois, en tête desquels il faut mettre l'empereur, reconnaissent en tout point la suprématie spirituelle du dalaï-lama. Les prêtres de Fo s'appellent bonzes; le nombre en est prodigieux, et l'on assure que l'on en compte plus d'un million dans l'empire. Tous ne vivent que d'aumônes. Ces mendiants sacrés cachent sous leur modeste habit beaucoup d'orgueil et beaucoup d'avidité. Les nestoriens répandus en Chine au huitième siècle y ont introduit là comme au Tibet quelques cérémonies défigurées du culte chrétien. Ces trois religions sont admises en Chine à peu près sur le même pied : « on peut dire qu'elles dorment d'un même sommeil dans ce pays d'indifférence, où la persécution n'est réservée qu'au christianisme. Le dalaï-lama, auquel Kourlaï-khan accorda la principauté du Tibet, a légué à ses successeurs son trône et

sa puissance spirituelle, qui n'offusque point les empereurs à distance. Le chef des *Tao-sse*, revêtu du grade de grand mandarin, réside dans un beau palais, au fond de la province de Kian-si; là il fonctionne comme grand prêtre, visité par une foule de pèlerins qui viennent lui demander la guérison des maladies et le secours de ne pas mourir. Quant aux lettrés, ils occupent les places et les emplois, invoquent tout haut Confucius et sa doctrine, adoptent parfois dans la vie privée les superstitions empruntées aux deux autres croyances, peu avides de recherches abstraites, plus épris de poésie et de littérature que de philosophie, plus épicuriens que penseurs. Les plus sages veillent au maintien des lois et des traditions; leur véritable symbole de croyance, c'est le livre des rites, leur divinité la Chine, une et indivisible, sans commencement ni fin, cet empire dont le souverain est la tête, et dont ils sont l'âme ¹. »

L'esprit de tolérance qui règne en Chine n'a pas permis seulement à ces trois cultes d'y prospérer en paix : il y a aussi des mahométans, principalement dans le Chan-si; des juifs qui y ont passé très-anciennement des provinces les plus orientales de la Perse; des manichéens et des parsis, qui ont eu autrefois des établissements dans la Tatarie; enfin des catholiques, restes de l'influence que dès le seizième siècle les jésuites avaient su acquérir à la cour de Péking. Dans ces dernières années, les protestants ont essayé de répandre la Bible en Chine, mais ils ne paraissent pas y avoir obtenu de succès.

§ XV. COMMERCE, POPULATION, FINANCES. — Nous n'avons plus que quelques mots à dire sur le commerce, la population et les finances de la Chine; mais auparavant nous ferons remarquer que les Chinois font usage, au moins en partie, du système décimal, et qu'ils ont plutôt une monnaie de compte qu'une monnaie réelle. La seule, en effet, que fasse frapper le gouvernement est une monnaie de cuivre, qu'on appelle *tsien*, *sapèque*, *cash*, et qui ne vaut que les 5 millièmes d'un franc. 16 cashes font un *candarin* ou 8 centimes; 160 cashes font un *mace* ou 80 centimes; 1,600 cashes font un *taël* ou 8 francs. De là on passe au *catty*, qui vaut 16 taëls ou 128 francs, et au *picul*, qui vaut 100 catties ou 12,800 francs. Donc le picul vaut 1,600 taëls, 16,000 maces, 160,000 candarins, 1,600,000 cashes. Le picul, le catty, le taël, le mace, le candarin ne sont que des monnaies de compte; pour les représenter, on se sert de lingots ou de feuilles d'or, qu'on appelle *sycees*, qui pèsent depuis 1 taël jusqu'à 50 taëls. En effet, toutes ces monnaies expriment aussi des poids : ainsi le picul vaut 61 kilogr. 750, le catty 618 grammes, le taël 38 grammes $\frac{1}{2}$, le mace 3 gram. $\frac{2}{3}$, le candarin 3 décigr. $\frac{2}{3}$, le cash 38 milligr. $\frac{1}{2}$. Dans les ports chinois ouverts au commerce européen, on fait usage des monnaies étrangères, et principalement de piastres, dollars, guinées, etc.

Le commerce intérieur d'un si vaste empire doit être très-considérable, surtout avec les facilités qu'il trouve dans un système de canaux et de routes bien entretenues; mais nous ne connaissons que les détails relatifs à Canton. Kouang-toung envoie dans cette ville des soies, du riz, du poisson, du sel, des fruits, des légumes, des bois, de l'argent, du fer, des perles, des noix de bétel; Fou-kiang des thés noirs, du camphre, du sucre, de l'indigo, des tabacs, du papier, des objets en laque, quelques minéraux; Tché-kiang les meilleures soies, du papier, des éventails, des crayons, des dattes,

¹ Th. Pavie, *Revue des Deux-Mondes*.

des fleurs artificielles, des jambons, des thés précieux. Kiang-nan, malgré la distance énorme qui la sépare de Canton, lui fournit des soies et des thés verts; Chan-toung des fruits et autres végétaux, des boissons, des drogues et des peaux; Tchy-li du ginseng, des raisins, des dattes, des peaux, de la viande de cerf, des boissons, des drogues et des tabacs. Chan-si envoie des peaux, des boissons, des esprits; Chen-si du cuivre, du fer, des pierres précieuses; Kan-sou de l'or, du musc, des tabacs; Szu-tchouan de l'or, du fer, du cuivre, de l'étain et une grande variété de drogues; Yun-nan du cuivre, de l'étain, des pierres précieuses, du musc, des noix de bétel, des oiseaux, des plumes de paon; Kouang-si de grandes quantités de riz, de café, du fer, du plomb, des bois; Kouei-tcheou de l'or, du mercure, du fer, du plomb, des tabacs, de l'encens, des drogues. Les deux provinces d'Hou-nan et de Hou-pé fournissent de la rhubarbe, du musc, du miel, des tabacs, du chanvre et beaucoup d'oiseaux; Kiang-si des étoffes grossières, du chanvre, des porcelaines et des drogues; enfin la province d'Ho-nan envoie de la rhubarbe, du musc, des amandes, du miel, de l'indigo.

Le commerce extérieur de la Chine ne pouvait se faire autrefois que par Canton, encore était-il limité par une foule de prohibitions et de vexations, entre autres par le monopole attribué aux marchands chinois, qu'on appelait *hanistes*. Depuis le traité conclu en 1842 par l'Angleterre avec l'empereur de la Chine, les étrangers ont obtenu de résider et de trafiquer dans cinq ports, Canton, Shang-haï, Amoy, Fou-tcheou et Ning-po; le monopole des marchands hanistes a été aboli; les droits d'entrée et de sortie sont fixés par un tarif spécial. Le commerce extérieur est évalué à environ 500 millions; les thés entrent dans ce chiffre pour 200 millions au moins; Canton et Shang-haï en sont les deux principaux marchés, auxquels il faut ajouter celui de Kiakhta, entrepôt du commerce de la Russie avec la Chine.

L'empire chinois exporte pour 18 à 20 millions de kilogrammes de sucre, mais il en importe une plus grande quantité. La valeur des soies gréges ou façonnées exportées peut s'élever à 35 ou 40 millions; Shang-haï en est le principal débouché. Enfin nous citerons pour les autres articles d'exportation la cannelle, la porcelaine, les nattes, la rhubarbe, le papier, le tabac, les chinoiseries de toute espèce, le mercure, les nankins, l'anis étoilé, la casse, etc., etc.

Les importations dépassent les exportations dans une assez grande proportion. Cette différence fait sortir chaque année du céleste empire environ 70 millions de numéraire. Ces importations consistent en cotons, en laine, tissus de coton et de laine, métaux, ginseng, riz, bois, nids d'hirondelles, tripang, rotins, vin, liqueurs et bière, quincaillerie, etc., pour une valeur de 120 à 150 millions; mais ce chiffre, bien inférieur à celui des exportations, se relève aussitôt que l'on y comprend l'opium, article de contrebande, qui ne figure pas au tarif, et dont l'importation s'élève aujourd'hui à 67 ou 70,000 caisses, d'une valeur moyenne de 350 à 450 piastres la caisse, soit au total environ 200 millions de francs. C'est un objet de commerce tout à fait à part, tout à fait distinct du commerce légal. La Chine trouverait avantage à légaliser ce trafic qu'elle ne peut empêcher, et qui fait sortir chaque année de l'empire des sommes considérables, l'opium ne se payant qu'en numéraire, tandis que les autres articles sont l'objet d'un simple échange.

Tout ce commerce extérieur de la Chine se trouve en grande partie entre les mains

de l'Angleterre, qui figure dans le chiffre de 500 millions que nous avons cité pour 350 millions au moins. Les États-Unis y entrent pour 100 millions à peu près, et les autres nations n'y ont qu'une part relativement insignifiante. Cependant les échanges de la Russie ont une assez grande importance : ils s'élèvent à environ 35 à 40 millions de draps, d'étoffes de lin, de coton, de fourrures, de peaux, de blé, etc., contre pareille valeur des divers produits de la Chine, mais surtout contre le thé, qui entre dans ce chiffre pour 30 millions au moins. La France ne fait avec la Chine qu'un commerce minime : la valeur de ses importations et exportations en 1854 ne s'est élevée qu'à 5 millions 200,000 francs, dont 700,000 francs de thé.

En Chine, la population, depuis les temps les plus reculés, se divise en deux classes : celle des contribuables, celle des esclaves et des serfs. La première a toujours été soumise à des recensements, parce que c'est sur ces recensements que l'impôt est établi. Quant à la seconde classe, on n'a eu pendant longtemps que des documents vagues ou des données approximatives sur le nombre d'individus qui la composaient, parce que le fisc n'avait aucun intérêt à le connaître. De là les discussions qui se sont élevées sur le véritable chiffre de la population de l'empire chinois. En 1735, l'empereur Kian-loung fit faire un recensement par lequel on constata que le nombre d'individus soumis à la contribution foncière s'élevait à 25,165,000, ce qui devait donner, à six individus par famille, environ 150 millions; mais ce chiffre ne comprenait pas les esclaves et les serfs non soumis à l'empereur. En 1812, un recensement général fut fait par l'ordre de l'empereur Kea-king, et il donna pour résultat 361,195,725 habitants classés. Ce chiffre, quelque considérable qu'il soit, ne semble pas exagéré : la Chine est, au rapport de tous les voyageurs, un des pays les plus peuplés qui soient au monde, et ce chiffre ne représente que 109 habitants par kilomètre carré. Or la population spécifique de la Belgique est de 138 habitants, celle de l'Angleterre de 116, et celle des départements septentrionaux de la France de 122.

L'armée que le gouvernement chinois entretient a été évaluée d'une manière qui peut paraître contradictoire, lorsqu'on ne tient pas compte du temps et des circonstances pendant lesquels les renseignements ont été recueillis. Comme l'a dit avec raison Abel Rémusat, il doit y avoir une grande différence entre le pied de paix et le pied de guerre dans un pays où les soldats vont exercer chez eux des professions lucratives pendant les intervalles du service, et où des nations entières sont appelées sous les drapeaux en cas de besoin. Les Mandchoux des huit bannières, les Khalkhas et les Mongols sont dans ce dernier cas : de sorte que les troupes chinoises ne font que la moindre partie des forces de l'empire. Mais, quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux que l'armée chinoise ne soit fort nombreuse. L'immense étendue de cet empire, la diversité des peuples qui en font partie et qui supportent le joug avec plus ou moins d'impatience, la population considérable de la plupart des grandes villes, doivent nécessiter l'entretien de garnisons importantes destinées à maintenir partout l'ordre et l'obéissance. Si l'on en croit le mandarin qui accompagnait l'ambassade de lord Macarthey, l'armée s'élèverait à 1 million d'hommes pour l'infanterie et à 800,000 pour la cavalerie. Timkowski, d'accord avec le P. Duhalde, l'évalue à 740,000. Elle se compose de troupes tatares exclusivement chargées de la garde de l'empereur et de la défense des places les plus importantes, et de troupes chinoises

tenues à distance et chargées principalement de la police. Les Tatars reçoivent environ 15 francs par mois et une ration de riz ; les Chinois n'ont que 11 francs 25 centimes sans riz. A soixante ans le soldat a droit à une demi-solde avec sa retraite. Une veste rouge bordée de blanc ou une veste blanche bordée de rouge, un pantalon de coton bleu qui descend jusqu'au bas de la jambe, forment le costume du soldat, qui porte sur la poitrine et sur le dos l'indication du corps auquel il appartient. L'arc, la lance, le sabre à deux lames sont les armes les plus ordinaires ; quelques corps seulement y ajoutent des fusils à mèche. En résumé, l'armée chinoise ne se compose que de soldats mal armés, dépourvus de courage et d'esprit militaire, commandés par des officiers ignorants, et tout porte à croire qu'ils succomberaient aisément sous une force européenne très-médiocre, comme ils ont déjà tant de fois succombé aux invasions des hordes de l'Asie centrale. Quant à la marine, elle est encore plus mauvaise, et c'est ce qu'a démontré la guerre de 1840 : elle ne peut même se débarrasser des pirates qui infestent les côtes.

Les revenus de la Chine ne sont connus que d'une manière approximative. D'après ce qu'en dit lord Macarthey, il faudrait les évaluer à 1,485 millions de francs. Le P. Duhalde pense que les dépenses totales de l'empire ne s'élèvent pas à moins de 1,500 millions. M. de Guignes fils croit au contraire cette évaluation trop forte. Selon lui, l'impôt perçu en 1777 ne s'élevait qu'à 629,278,000 francs ; mais il faut ajouter à cette somme le tribut qu'on prélève sur la soie et sur les tissus, ce qu'il estime à 50 millions, et, en y joignant encore d'autres produits, il porte le total des revenus à 710 millions. Quant à nous, nous pensons que M. de Guignes a évalué beaucoup trop bas ces revenus, et que c'est même être au-dessous de la vraisemblance et probablement de la vérité que de les porter, comme nous le faisons dans les tableaux ci-après, à la somme de 926 millions ; car, bien que l'argent ait une plus grande valeur en Chine qu'en Europe, cette somme ne paraît pas être en rapport avec l'étendue et la population de l'empire.

Le tableau que nous avons tracé des mœurs et de la civilisation des Chinois est conforme aux idées de la Pérouse, de Krusenstern, de Barrow, de de Guignes et d'autres savants ; il est appuyé sur les aveux des missionnaires ; il pourra néanmoins déplaire à un certain nombre d'individus, qui du fond de l'Europe admirent la Chine. Dans le siècle dernier, la Chine a trouvé des panégyristes intéressés et ardents au sein de deux partis puissants. Les philosophes français et les jésuites exaltaient à l'envi les lois et le bonheur de ce pays : les philosophes ne savaient pas ce qu'ils disaient ; les jésuites le savaient. Mais aux yeux des hommes impartiaux, la *religion naturelle* de Confucius ne paraîtra pas préférable au christianisme, et d'un autre côté les règlements d'une police tyrannique, la gêne d'une étiquette puérile, et les grandes murailles destinées à empêcher la communication des esprits, ne sembleront pas encore applicables aux nations libres et fières de notre Europe.

Au milieu de ces opinions dictées par l'enthousiasme et l'esprit de parti, nous devons distinguer celles qui ont rapport à la prétendue antiquité de l'empire chinois. Les ennemis de la religion chrétienne attachent, comme on sait, une grande importance à déterrer quelques peuples dont les annales remontent au delà du déluge de Noé, ou même au delà de l'époque de la création du monde, telle que Moïse l'indique. Les

prétendues antiquités égyptiennes et babyloniennes ayant été ramenées par la critique à leur juste valeur, on se rejeta sur l'Inde et la Chine. La Chine fut représentée comme ayant formé un empire très-civilisé et très-florissant 4,500 ans avant Jésus-Christ; donc son origine et celle du monde remontaient à 10 ou 20,000 ans. Quelques missionnaires peu instruits, et voulant d'ailleurs tirer vanité de l'antiquité d'un empire dont ils prétendaient faire la conquête spirituelle, donnèrent aveuglément dans ce système sans en prévoir les conséquences. Une mauvaise compilation historique, traduite du chinois¹, nous apprend que Fohi fonda l'empire de la Chine environ 3,000 ans avant Jésus-Christ, et que trois siècles plus tard Hoang-ti régna sur des États florissants qui avaient 400 lieues de long sur 600 de large. Malheureusement la Chine elle-même a vu naître des historiens assez sincères pour rejeter toutes les fables qu'on raconte sur Fohi et Hoang-ti, et il faut se résigner avec eux à ne faire remonter l'histoire de la Chine qu'à huit ou neuf siècles tout au plus avant Jésus-Christ. Même après le commencement de notre ère, la Chine a souvent été divisée en petits États; et sa civilisation, si elle remonte à une date plus ancienne, a dû plus d'une fois se perdre, puisque dans le treizième siècle les habitants du Fou-kian mangeaient avidement la chair humaine, buvaient le sang des prisonniers de guerre, et se faisaient des marques ou figures sur la peau avec un fer chaud, à la manière des nations les plus sauvages.

TABLEAU des divisions et de la population des provinces de la Chine proprement dite, présentant cette contrée divisée en 18 provinces, 187 départements, 248 arrondissements, dont 66 immédiats, 1354 districts et 107 cantons, d'après le recensement fait en 1812 et publié en 1828.

PROVINCES.	DÉPARTEMENTS.	NOMBRE		NOMBRE D'HABITANTS par PROVINCE.	SUPERFICIE en HECTARES.
		d'arron- dis- sements.	de districts.		
TCOU-LI	Chun-thian	»	19	27,990,871	15,279,580
	Pao-ting	»	15		
	Young-phing	1	6		
	Ho-kian	1	10		
	Thian-tsin	1	6		
	Tching-ting	1	13		
	Chun-te	»	9		
	Kouang-phing	1	9		
	Tai-ming	1	6		
	Siouan-hoa	3	7		
	Tching-te	1	5		
	Arrondissements immédiats.	6	10		
CHAN-SI	Thaï-youan	1	10	14,004,310	14,325,465
	Phing-yang	1	10		
	Phou-tcheou	»	6		
	Lou'an	»	7		
	Fen-tcheou	1	7		
	Thse-tcheou	»	5		
	Ning-wou	»	4		
	Tai-thoung	2	7		
	Sou-phing	1	4		
	Arrondissements immédiats.	10	27		

¹ *L'histoire générale de la Chine*, en 12 volumes, traduite par le P. Mailla et l'abbé Grosier.

PROVINCES.	DÉPARTEMENTS.	NOMBRE		NOMBRE D'HABITANTS par PROVINCE.	SUPERFICIE en HECTARES.
		d'arron- dis- sements.	de districts.		
CHEN-SI.	Si-'an	1	15	10,207,456	39,918,873 (Pour le Chen-si et le Kan-sou.)
	Yan-'an	»	10		
	Foung-tchsiang	1	7		
	Han-tcheoung	1	8		
	Tu-lin	1	4		
	Hing-'an	»	6		
	Tcheoung-tcheou	1	8		
	<i>Arrondissements immédiats.</i>	5	15		
CHAN-TOUNG.	Tsi-nan	1	15	28,958,764	16,874,956
	Yan-tcheou	»	10		
	Toung-tchsiang	1	9		
	Thsing-tcheou	»	11		
	Teng-tcheou	1	9		
	Lai-tcheou	2	5		
	Wou-ting	1	9		
	Yi-tcheou	1	6		
	T'ai-'an	1	6		
	Tsao-tcheou	1	10		
	<i>Arrondissements immédiats.</i>	2	6		
KAN-SOU	Lan-tcheou	2	4	15,193,125	(Voir à Chen-si.)
	Koung-tchsiang	1	»		
	Phin-liang	2	3		
	Khing-yang	1	4		
	Ning-hia	1	4		
	Kan-tcheou	»	2		
	Liang-tcheou	»	5		
	Si-ning	»	3		
	Tchin-si	»	2		
	<i>Arrondissements immédiats.</i>	6	17		
KIANG-SOU	Kiang-ning	»	7	37,843,501	24,095,494 (Pour Kiang-sou et An-hoci.)
	Sou-tcheou	»	9		
	Soung-kiang	»	7		
	Tchang-tcheou	»	8		
	Tchin-kiang	»	4		
	Haei-'an	»	6		
	Yang-tcheou	2	6		
	Siu-tcheou	1	7		
	<i>Arrondissements immédiats.</i>	3	8		
AN-HOEI	An-king	»	6	34,168,059	(Voir au Kiang- sou.)
	Hoei-tcheou	»	6		
	Ning-koue	»	6		
	Tchi-tcheou	»	6		
	Thai-phing	»	3		
	Liu-tcheou	1	4		
	Foung-yang	2	5		
	Ying-tcheou	1	5		
	<i>Arrondissements immédiats.</i>	5	9		
HO-NAN.	Khai-foung	2	15	23,037,171	16,874,956
	Koueï-te	1	7		
	Tchang-te	»	7		
	Wei-hoeï	»	10		
	Hoai-king	»	8		
	Ho-nan	»	10		
	Nan-yang	2	11		
	You-ning	1	8		
	Tchin-tcheou	»	7		
	<i>Arrondissements immédiats.</i>	4	15		

PROVINCES.	DÉPARTEMENTS.	NOMBRE		NOMBRE D'HABITANTS par PROVINCE.	SUPERFICIE en HECTARES.
		d'arron- dis- sements.	de districts		
KIANG-SI.	Nan-tchhang.	1	7	23,046,999	18,708,019
	Jao-tcheou.	»	7		
	Kouang-sin.	»	7		
	Nan-khang.	»	4		
	Kieou-kiang.	»	5		
	Kian-tchhang.	»	5		
	Fou-tcheou.	»	6		
	Lin-kiang.	»	4		
	Ki-an.	»	9		
	Choui-tcheou.	»	3		
	Youan-tcheou.	»	4		
	Kan-tcheou.	»	8		
	Nan-an.	»	4		
SZU-TCHOUAN.	Arrondissements immédiats.	1	2	21,435,678	43,234,560
	Tching-tou.	3	13		
	Tchoung-king.	2	11		
	Pao-ning.	2	7		
	Chun-khing.	2	8		
	Siu-tcheou.	»	11		
	Khouei-tcheou.	»	6		
	Loung-an.	»	4		
	Ning-youan.	1	3		
	Ta-tcheou.	1	5		
	Kia-ting.	»	7		
	Thoung-tchhouan.	»	8		
	Arrondissements immédiats.	9	27		
TCHÉ-KIANG.	Hang-tcheou.	1	8	26,256,784	10,147,680
	Kia-king.	»	7		
	Hou-tcheou.	»	7		
	Ning-po.	»	6		
	Chao-hing.	»	8		
	Tai-tcheou.	»	6		
	Kin-hoa.	»	8		
	Khiu-tcheou.	»	5		
	Yan-tcheou.	»	6		
	Wen-tcheou.	»	5		
	Tchou-tcheou.	»	10		
	Arrondissements immédiats.	»	»		
HOU-NAN.	Tchang-cha.	1	11	18,652,507	37,524,384
	Pao-khing.	1	4		
	Yo-tcheou.	»	4		
	Tchang-te.	»	4		
	Heng-tcheou.	»	7		
	Young-tcheou.	»	7		
	Tchin-tcheou.	»	4		
	Youan-tcheou.	»	3		
	Young-chun.	»	4		
	Arrondissements immédiats.	4	16		
HOU-PÉ.	Wou-t hhang.	1	9	27,370,098	
	Han-yang.	1	4		
	Hoang-tcheou.	1	7		
	An-lou.	1	5		
	Te-an.	1	4		
	King-tcheou.	»	8		
	Siang-yang.	1	6		
	Yun-yang.	»	6		
	Yi-tchhang.	2	5		

PROVINCES.	DÉPARTEMENTS.	NOMBRE		NOMBRE D'HABITANTS par PROVINCE.	SUPERFICIE en HECTARES.
		d'arron- dis- sements.	de districts.		
HOU-PÉ. (Suite.)	King-men	»	»	14,777,410	13,862,016
	Chi-nan	»	»		
	<i>Arrondissements immédiats.</i>	»	»		
FOU-KIAN.	Fou-tcheou	»	10		
	Hing-hoa	»	2		
	Tsiouan-tcheou	»	5		
	Tchang-tcheou.	»	7		
	Yan-phing	»	6		
	Kian-ning	»	7		
	Chao-wou	4	4		
	Ting-tcheou	»	8		
	Fou-ning	»	5		
	Thaï-ouan (Formose)	»	4		
KOUËI-TCHEOU.	<i>Arrondissements immédiats.</i>	2	4	5,288,219	16,732,396
	Kouëi-yang	3	4		
	An-chun	2	3		
	Phin-youei	1	4		
	Tou-yun	2	3		
	Tchin-youan	»	3		
	Sse-nan	»	3		
	Chi-thsian	»	1		
	Sse-tcheou	»	2		
	Thoung-jin	»	1		
	Li-ping	»	3		
	Tai-ting	3	1		
	Nan-loung	2	2		
	Tsun-yi	1	4		
YUN-NAN.	Jin-hoai-thing	»	»	5,561,320	27,985,564
	Yun-nan	4	7		
	Kio-tsing	6	2		
	Lin-'an	5	5		
	Tchhing-kiang	2	2		
	Kouang-nan	1	1		
	Khai-hoa	»	1		
	Toung-tchhouan	»	1		
	Tchao-thoung	1	2		
	Thou-eul	»	1		
	Ta-li	4	3		
	Thsou-hioung	3	4		
	Young-tchhang	1	2		
	Chun-ning	1	1		
	Li-kiang	»	1		
	Young-pe	»	»		
KOUANG-SI.	(1 départ. autonome)	2	»	7,313,895	20,282,400
	<i>Arrondissements immédiats.</i>	4	4		
	Kouei-lin	2	7		
	Lieou-tcheou	1	7		
	King-youan	2	3		
	Sse-'en	6	3		
	Sse-tchhing	1	2		
	Phing-lo	1	7		
	Ou-tcheou	»	5		
	Thsin-tcheou	»	4		
	Nan-ning	6	3		
	Thaï-phing	22	2		
	Tchin-'an	6	1		
	<i>Arrondissements immédiats.</i>	2	4		

PROVINCES.	DÉPARTEMENTS.	NOMBRE		NOMBRE D'HABITANTS par PROVINCE.	SUPERFICIE en HECTARES.
		d'arron- dis- sements.	de districts.		
KOUANG-TOUNG.	Kouang-tcheou	»	14	19,174,030	20,594,995
	Chao-tcheou	»	6		
	Nan-hioung	»	2		
	Hoei-tcheou	1	9		
	Tchhao-tcheou	»	9		
	Tchao khing	1	12		
	Kao-tcheou	1	5		
	Lian-tcheou	1	2		
	Loui-tcheou	»	3		
	Kioung-tcheou (Haï-nan) . .	3	10		
	Arrondissements immédiats.	3	8		
TOTAL de la populat'on et de la superficie. . . .				360,279,897	336,441,340

TABLEAU de la population de l'empire chinois.

CHINE propre	Mandarins des 9 classes et employés subal- ternes	102,000	360,279,897
	Habitants qui vivent sur l'eau	2,418,000	
	Armée de terre et de mer	906,000	
	Complément du recensement de 1812. . . .	356,853,897	
PROVINCES PARTICULIÈRES.	Mandchourie	2,000,000?	
	Dzoungarie ou Thian-Chan-Pe-lou	2,000,000?	
	Petite Boukharie ou Thian-Chan-Nan-lou		
TRIBUS NOMADES.	Mongols		
	Dzoungars		
	Eleuthes	2,500,000?	
	Torgouts.		
ÉTATS TRIBUTAIRES	Kirghiz.		
	Tibet ou Si-zzang	6,000,000?	
	Boutan.	1,000,000?	
	Royaume de Corée.	8,500,000?	
TOTAL.			382,279,897

Récapitulation des impôts.

Le total des taxes et des droits en argent s'élève à 34,979,842 taëls, ou en francs à . .		279,838,736
Celui des taxes payées en grains et en riz est de 4,099,285 seïs, ou en livres		758,407,725
Celui des quantités de grains et de riz conservés dans les greniers publics est de 30,300,475 seïs, faisant en livres.		5,605,587,875
Le total de ces taxes en nature est en livres de.		6,363,995,600
Ce qui donne, au taux ordinaire du grain et du riz environ		590,161,264
On peut donc évaluer les recettes de la Chine en francs à		870,000,000
Si l'on y ajoutait l'impôt prélevé à Canton sur les étrangers, et éva- lué à francs.		6,000,000
ainsi que celui dont les différents tissus de soie et autres sont frappés, et que l'on porte à francs.		50,000,000
On aurait pour le total des recettes.		926,000,000

TABLEAU SYNOPTIQUE des nations du nord, du centre et de l'est de l'Asie, vulgairement confondues sous le nom de Tatars (dressé par MALTE-BRUN).

A. NATIONS TURQUES.	1. <i>Turcomans</i>, à l'est de la mer Caspienne, en Perse, Arménie et Asie Mineure. 2. <i>Ouzbecks</i>, à Khiva et dans la Grande-Boukharie. 3. <i>Hoeï-hoeï</i>, la plupart descendants des anciens Ouïgours, et habitant le Turkestan chinois. 4. <i>Hoeï-tsu</i>, que les auteurs russes nomment <i>Turkestanî</i>, parce qu'ils habitent le Turkestan chinois. 1. <i>Kirghiz</i> ou <i>Kirghiz-Kasaks</i>, dans leurs steppes, dans le Turkestan, à Khiva, etc. 2. <i>Turcs sibériens</i>, restes des habitants tatars du khanat de Sibir ou de Toura. <i>Tatars de Krasnoïarsk</i> et de <i>Koutznetsk</i>, avec les <i>Soyètes</i>. Les <i>Katchinzes</i>, ibidem. Les <i>Tatars de Tchoutym</i>, sur la rivière de ce nom. Les <i>Téléoutes</i> ou <i>Kalmouks blancs</i>, avec les <i>Abintzi</i>. Les <i>Beltgires</i>. Les <i>Biriousses</i>, sur le Haut-Iénisséï. Les <i>Iakoutes</i>, sur la Lena. Les <i>Kisilzi</i>. Les <i>Kamatchinzi</i>. Les <i>Kabaili</i>. Les <i>Sabaïtzi</i>.	A. Les Mongols. (Suite.)	(Les <i>Khaotsit</i> ou <i>Khaotchit</i> et <i>Hoatchit</i>.) Les <i>Oudjoumoutsin</i> ou <i>Oudjoumouchin</i>, appelés aussi <i>Oudzemertchi</i>. Les <i>Ourat</i> ou <i>Orat</i>. 1. <i>Khochot</i>, dans la Dzungarie et le Tibet. 2. <i>Dzungar</i>, désignés plus particulièrement sous le nom d'<i>Éleuthes</i>. 3. <i>Durbét</i>, réunis aux Dzungar et aux Torgoout. 4. <i>Torgout</i>, émigrés de Kalmoukie en Russie, et de Russie en Kalmoukie. 5. <i>Khoït</i>, habitant le voisinage du lac Balkhach, les bords du Tchoui et de l'Ili. c. <i>Bouriaïtes</i>. Aux environs du lac Baïkal.
A. Turcs méridionaux...			
B. Turcs septentrionaux.		B. Kalmouks ou OElets (Éleuthes).	
C. Turcs fortement mêlés de Mongols.		A. Mandchoux proprement dits	C. PEUPLES MANDCHOUX. 1. Les <i>Nicoutché</i> ou Mandchoux de Ningouta. 2. Les <i>Khara-kitai</i>, descendants des <i>Khara-kitan</i> ou <i>Liao</i>, ancienne nation du Liaotoung; une partie habite la Mongolie, et le plus grand nombre la Mandchourie. 3. Les <i>Daouriens</i> et <i>Houmari</i>. 4. Les <i>Doulcheri</i>, sur l'Amour, au-dessus des Houmari; transférés dans l'intérieur par le gouvernement chinois. 5. Les <i>Mandchoux pêcheurs</i> ou les <i>Yu-pi</i> des Chinois.
B. PEUPLES MONGOLS.	Les <i>Khalkas</i>, au nord du désert Kobi. Les <i>Ordos</i> ou <i>Ortous</i>, au nord de la grande muraille. Les <i>Toumet</i>, au nord-est de Péking. Les <i>Naïman</i>, ibidem. Les <i>Katchi</i> ou <i>Khar-katchi</i>. Les <i>Tchakhar</i>, au nord de Péking. Les <i>Gorlos</i> ou <i>Khorlos</i>, ibidem. Les <i>Soyites</i> ou <i>Soïoutes</i>. Les <i>Onhiot</i> ou <i>Oung-niout</i>. Les <i>Souniot</i> ou <i>Souniout</i>. Les <i>Kesikten</i> ou <i>Ketchikten</i>. Les <i>Barin</i>.	B. <i>Toungouses</i> .	1. <i>Toungouses chasseurs</i>, au nord, sur les rivières Toun-gouska. 2. <i>Toungouses pasteurs de rennes</i>, au midi, aux environs du Baïkal, etc. 3. <i>Toungouses pêcheurs</i> ou <i>Lamoutes</i>, à l'est. N. B. Ces subdivisions sont vagues. Il y a sept à huit dialectes peu connus. Les <i>Toungouses</i> sont nommés par les Chinois <i>Che-Goci</i> et <i>Solon</i>; par les <i>Toukaghirs</i> <i>Erpegghi</i>. Ils se donnent eux-mêmes les noms d'<i>OEvans</i> et de <i>Doni</i>.

D. PEUPLES SAMOYÈDES.

- A. Samoyèdes proprement dits, depuis la Petchora en Europe, jusqu'au delà de l'énisé.
1. *Petchoriens* ou *Ingoriens*, à l'est de la Petchora.
 2. *Obdoriens* ou *Objoudirs*, sur l'Obi.
 3. *Tihjoudirs*, ibidem.
 4. *Gouarizi*, sur le détroit de Waigatch.
 5. *Tassovski*, sur la Tass.
 6. *Jourabs*, à l'est des précédents.
 7. *Touroukhanski*, vers l'embouchure de l'énisé.
- B. *Ostiaks* de Narym et de Toms.
1. *Kamatchinzi*, sur le Kam.
 2. *Karagas*, sur les bords de l'Ouda.
 3. *Toubinski*, sur le Touba; dispersés.
 4. *Koibali*, aux environs de Koutznetz et de Krasnoïarsk.
 5. *Matores* ou *Madores*, sur la Touba.
 6. *Soyètes*, dans les monts Sayaniens.
- C. *Peuplades du Haut-énisé*.

E. RACE FINNOISE OU MÊLÉE AVEC DES FINNOIS.

- A. Les *Vogouls*.
- B. Les *Permiaks*.
- C. Les *Ostiaks d'Obi*, etc.
1. *Ostiaks de Pampokol*.
 2. *Arinzi*, dans le district de Krasnoïarsk.
 3. *Kolovtzi*, sur le Kan.
 4. *Asanes*, sur l'Osolka; dispersés.
- D. Les *Ostiaks d'énisé*.
- E. Les *Ioukaghirs*, sur l'embouchure de la Lena, se nomment *Audon Domni*, et sont nommés *Iedel* par les Koriaïkes.
- F. Les *Tchouktchi* ou *Tchoukhtches*.
1. Les *Tchouktchi*, à l'est.
 2. Les *Chelagi*, au nord.
 3. Les insulaires *Achoukhalat*, etc.
- G. Les *Koriaïkes*.
1. Les *Tchantouchou*, sur le golfe Penjina.
 2. Les *Tumouhoutou*, nomades.
 3. Les *Eloutetou* ou *Oloutorzi*, sur l'Oloutora.
- H. Les *Kamtchadales* se nomment *Itelmen*.
- I. Les *Kouriliens* ou *Aïnos*, appelés *Mo-sin* dans les histoires japonaises.

CHAPITRE QUINZIÈME.

JAPON ET LIEOU-KHIEOU.

§ 1^{er}. DESCRIPTION PHYSIQUE. — PRODUCTIONS. — A l'orient de la Mandchourie et de la Corée s'allonge le bassin de la mer du Japon, dont l'extrémité septentrionale a été désignée sous le nom de *Manche de Tarrakaï*. Des côtes escarpées et dépourvues de grandes rivières environnent cette méditerranée sombre, embrumée et orageuse. Au nord, deux détroits la font communiquer à la mer d'Okhostk : le détroit des bouches de l'Amour, séparant le continent de l'île de Saghalien, est encombré de sables, couvert de roseaux, et n'admet pas même une barque; le détroit de la *Pérouse*, connu auparavant sous le nom de détroit de *Tessoï*, présente à l'est un passage à la mer d'Yeso, partie méridionale de la mer d'Okhotsk. Le détroit de *Tsougar* ou de *Matsmaï* laisse entrer les flots du grand Océan oriental. Au midi, le détroit de *Corée* s'ouvre sur les mers de la Chine. Une chaîne d'îles considérables forme la barrière qui sépare la Méditerranée japonaise du grand Océan; et cette chaîne, qui est longue de 2,400 kilomètres, se lie encore aux îles Kouriles au nord-est. Les Japonais en occupent la meilleure partie.

L'empire du Japon s'étend du 31° au 42° degré de latitude nord, et du 157° au 175° degré de longitude orientale. Ses limites sont, au nord, la partie indépendante de l'île de Tarrakaï et le détroit de Nadiejeda, qui les sépare des Kouriles russes; à l'est le grand Océan, au sud ce même Océan et la mer Orientale, à l'ouest enfin le

détroit de Corée et la mer dite du Japon. Il présente environ 700,000 kilomètres, et une population dont le chiffre est évalué à 4,000,000 d'habitants.

L'archipel japonais se compose des quatre principales îles d'*Yeso*, de *Nippon*, de *Sikolf*, de *Kiou-siou*, des *Kouriles*, de partie de *Tarrakaï*, etc. Ces îles sont entièrement montagneuses, mais leur orographie est inconnue, et nous ne pouvons que mentionner leur caractère volcanique. Elles sont évidemment la continuation d'une chaîne qui, partant des Moluques et des Philippines, traverse les îles Lieou-Khieou, et, après avoir composé l'archipel japonais, suit les Kouriles pour se réunir aux montagnes du Kamtchatka : ainsi en 1828 les mêmes secousses furent ressenties à Detsima et au Kamtchatka. Seulement l'archipel Japonais semble être le centre de l'action souterraine, et le *Wountsendake*, haut de 1,253 mètres, et placé sur un promontoire de l'île de Kiou-siou, paraît donner le signal des commotions qui bouleversent trop souvent ces contrées. En 1792, une éruption de ce volcan ruina la ville de Simabara, et fit périr en un seul jour plus de 50,000 personnes. La nature insulaire du Japon le prive de grands cours d'eau, et ceux qui méritent d'être cités appartiennent à l'île de Nippon : ce sont le *Yado*, qui traverse la ville de Yado et la ville d'Osaka, après laquelle il se jette dans la mer ; le *Tenrio*, qui sort du lac Souva, se jette dans la mer par trois embouchures, après un cours de 160 kilomètres ; le *Tone*, qui, d'un côté, se jette dans le golfe de Yedo, et de l'autre dans le grand lac *Kasmiga-oura* ; enfin l'*Ara*, dont l'un des deux bras se jette dans le Tone et l'autre dans le *Toda*, qui a son embouchure dans le golfe de Yedo.

Un des grands lacs est celui d'*Oitz*, du sein duquel s'écoulent deux rivières, l'une vers Miaco, l'autre vers Osaka. Ce lac a 50 lieues japonaises de longueur, équivalant chacune à une heure de marche à cheval ; sa largeur n'est que d'un tiers. Trois mille pagodes ont rendu sacrée la délicieuse plaine qui l'environne. Les Japonais, qui le nomment *Bivano-oumi*, prétendent qu'il fut formé en une nuit à la suite d'un tremblement de terre qui affaissa le terrain qu'il occupe, et éleva à une plus grande hauteur la montagne de Fasi-yama, située à quelque distance de là. Le lac *Souva* est remarquable par le grand nombre de sources minérales chaudes qui s'y jettent, et qui jaillissent du sol environnant.

Les îles du Japon éprouvent en général tour à tour les extrêmes du chaud et du froid. La chaleur de l'été est souvent modérée par les brises qui soufflent de la mer. Dans l'hiver, le vent vient du nord ou du nord-est, et semble imprégné de particules de glace. Le temps est variable pendant tout le cours de l'année, et il tombe des pluies abondantes, particulièrement dans les *satsaki*, ou mois pluvieux, qui commencent au milieu de l'été. Selon les observations, le plus haut degré de chaleur à Nangasaki est de 40 degrés dans le mois d'août, et le plus grand froid de 1 à 2 degrés dans le mois de janvier. La neige reste quelques jours sur la terre, même dans les parties méridionales. Presque toutes les nuits d'été le tonnerre se fait entendre ; les tempêtes et les tremblements de terre sont très-fréquents.

Les lois ont fait aux Japonais un devoir rigoureux de l'agriculture. A l'exception des montagnes les plus impraticables, la terre est universellement mise en culture. Il n'y a point de communaux ; si quelque portion de terrain restait inculte, un cultivateur voisin, plus laborieux, pourrait s'en emparer. On manque de prairies, mais le soin des

engrais est poussé très-loin. Sur le flanc escarpé des collines s'élèvent des murs de pierre qui supportent des plateaux de terre semés de riz ou de légumes. Le riz est le grain principal et le meilleur de l'Asie; le blé sarrasin, le seigle, l'orge et le froment sont rarement cultivés; les pommes de terre y sont de médiocre qualité, mais on voit prospérer différentes sortes de fèves, de pois, de navets et de choux. Le riz, semé en avril, est récolté en novembre : c'est dans ce dernier mois qu'on sème le froment, pour le recueillir en juin; l'orge reste aussi en terre pendant l'hiver. Il y a une grande ressemblance entre les plantes du Japon et celles de la Chine; elle dérive peut-être en partie d'un échange mutuel de végétaux utiles. L'arbuste du thé croît sans culture dans les haies; sur une montagne près de Miaco, on en cultive une espèce particulière pour l'usage exclusif de la cour; la cueillette en est confiée à des personnes dont les mains sont gantées et la bouche couverte d'un respirateur. Les plus superbes bambous abondent dans tous les bas-fonds; le gingembre, le poivre noir, le sucre, le coton et l'indigo, quoique peut-être originaires des régions plus méridionales de l'Asie, y sont cultivés avec beaucoup de succès et en grande quantité. Dans l'intérieur, les flancs des montagnes moyennes nourrissent le laurier indien et le camphrier, ainsi que le *rhus vernix*, de l'écorce duquel sort une gomme résine qu'on regarde comme le principe de l'inimitable vernis noir de l'Inde. Outre l'orange douce de la Chine, on en voit une autre espèce sauvage, provenant du *citrus japonica*, qui paraît être particulier à ce pays. La végétation européenne se mêle à celle de l'Asie méridionale : le mélèze, le cyprès et le saule pleureur, qui se montrent dans tous les pays tempérés entre le Japon et la Méditerranée, voient ici se terminer à l'orient la sphère de leur existence. On doit en dire autant de l'espèce de pavot qui fournit l'opium, du lilas blanc et du japal.

Il manque aux Japonais nos pommiers, mais ils possèdent des poires d'une grosseur considérable, des pamplemousses, des figues de Kaki et de grosses oranges. Ils savent confire et accommoder avec des épices les bananes, les fruits de jaquier, le bobange, les cocos, les fruits de fragarier et beaucoup d'autres. Ils tirent de l'huile à manger et à brûler du sésame, de l'*orbresin driandrios*, des sumacs, de l'*if-gingko*, du chore oriental, du camphrier et du laurier glauque, de l'azédarac et du cocotier. Ils élèvent beaucoup de vers à soie. Le cotonnier leur fournit aussi des toiles légères, et l'ortie des cordes durables; ils font du papier et des éventails avec les écorces d'une espèce de mûrier, du *licual* et du rondier; des bouteilles avec la calebasse, des peignes en bois de *nagi*, et toutes sortes de meubles en bois de *lindera*, bois du *dentz* ou jora, de sapin, de pin sauvage, de buis, de cyprès et d'if à grandes feuilles. L'œil est flatté du mélange des cocotiers, des palmiers-éventails, des cicas et des mimoses arborescentes qui ornent les rivages de la mer. Les haies vives qui séparent les propriétés se composent de sérissa du Japon, d'oranger à trois feuilles, de gardène, de viorne, de thuya; d'épicea, de dolis à épis, dont ils font aussi des berceaux et des allées couvertes. Enfin la médecine trouve ici plusieurs plantes utiles, telles que le muguet du Japon, l'acore aromatique, la racine de squine, que le Suédois Thunberg leur fit connaître, la corète du Japon, le camphre, le moxa, le bois de couleuvre et la racine de mungo.

L'industrie a banni de tout l'empire du Japon deux animaux, les boucs et les

moutons; les premiers sont regardés comme nuisibles à la culture, et l'abondance du coton et de la soie supplée au défaut de la laine. Les cochons sont aussi poursuivis comme pernicious à l'agriculture, et on en voit seulement quelques-uns dans le voisinage de Nangasaki, qui y ont probablement été introduits par les Chinois. En général, ces îles nourrissent peu de quadrupèdes. Le nombre des chevaux de l'empire parut à Thunberg égaler à peine celui qu'on trouve dans une seule province suédoise. On ne voit également que fort peu de bétail. On emploie dans les travaux de l'agriculture une variété de buffles qui a une bosse sur le dos et des vaches très-petites. Mais le caprice d'un souverain a érigé en loi d'État son goût personnel pour les chiens; ils sont nourris aux dépens des villes; on les chérit, on les respecte. La principale nourriture des Japonais consiste en poissons et en végétaux; les poules et les canards sont élevés principalement à cause de leurs œufs. On ajoute aux légumes ordinaires toutes sortes de plantes marines, de *fucus* et d'ulves, qu'on apprête de plusieurs manières. Le gibier n'est pas très-abondant; on a des oies sauvages, des faisans, des perdrix, mais très-peu de quadrupèdes sauvages. L'ours qu'on rencontre dans le nord est noir, avec deux taches blanches en forme de croissant sur les épaules; sa chair, que l'on mange, est comparée au mouton, mais elle est plus coriace. Le loup se montre dans les provinces du nord; il s'y trouve aussi des renards: ces derniers sont universellement détestés, et considérés comme de mauvais esprits revêtus d'un corps d'animal.

Les métaux précieux, l'or et l'argent, abondent dans l'empire du Japon. C'est un fait autrefois bien connu des Portugais, et ensuite des Hollandais, qui en exportaient des quantités considérables. Les deux tiers du produit des mines appartiennent à l'empereur, et le reste au propriétaire du terrain. Les mines d'or les plus pures et les plus riches sont à Sado, dans la plus grande des îles voisines de Nippon; on nomme au second rang celles de Suremga. L'argent paraît avoir été autrefois aussi abondant. On rapporte que dans la province de Boungo et dans les parties les plus septentrionales, vers Kattami, il y en a de très-riches mines. Le cuivre, mêlé de beaucoup d'or, forme la principale richesse de plusieurs provinces et le plus précieux objet d'exportation. Ce métal est employé pour les ouvrages d'horlogerie et pour divers usages auxquels aucun autre cuivre ne peut servir. Le plus beau et le plus malléable se tire de Sarouga, d'Astinge, de Kino, et surtout de Kuni. Celui de Sarouga contient la plus grande quantité d'or. On trouve encore un grand nombre de mines de cuivre dans le Satsouma. Le fer paraît être plus rare dans ce pays que tout autre métal; on en trouve cependant dans les provinces de Mimasaka, Bitsiou et Bizen. Les Japonais s'en occupent peu; ils s'en servent cependant pour fabriquer des armes, des ciseaux, des couteaux et autres outils nécessaires, tandis qu'ils frappent des monnaies en or et en cuivre. On trouve sur les côtes des perles d'une couleur rougeâtre; on y trouve aussi de l'ambre. Le soufre abonde dans le Japon. La pierre ponce indique l'ancienne activité des volcans. Le charbon de terre y est très-abondant, surtout dans les provinces du nord. Des agates rouges, veinées de blanc, servent pour fabriquer des boutons, des tabatières. D'après Kœmpfer, l'on trouve de l'étain dans la province de Boungo. Un naphte rougeâtre s'emploie dans les lampes. Thunberg a vu de l'asbeste, de la terre à porcelaine et du marbre blanc. On a rapporté du Japon le mercure sul-

furé, cristallisé en prismes et en petites masses lamelleuses, le titane oxydé capillaire, l'hydrophane et ces masses tombées de l'atmosphère, qu'on désignait naguère sous le nom de *pierres de tonnerre*.

Les grandes divisions de l'empire japonais sont appelées, en langue du pays, *kokf*; ce sont des principautés dont les chefs sont vassaux de l'empereur ou koubo. On en compte environ soixante-dix. On divise d'ailleurs le Japon en deux parties distinctes : 1° le gouvernement de Matsmaï, qui comprend Yeso, la partie méridionale de l'île de Tarrakaï et les Kouriles méridionales; 2° le Japon proprement dit, composé des îles de Nippon, Kioussiou, Sikokf et les petites îles adjacentes.

§ II. GOUVERNEMENT DE MATSMAÏ. — L'île de *Matsmaï* ou *Yeso*, située au nord de celle de Nippon, a 500 kilomètres de l'est à l'ouest, et 400 du nord au sud. Elle présente de tous côtés des montagnes élevées, couvertes d'une belle verdure et de grandes forêts; les sapins, les bouleaux, les cyprès, les ormes, les saules et beaucoup d'autres arbres y abondent; les tussilages et les lis sarannes y prospèrent : ce qui indique un climat froid et humide. Il y a beaucoup de plantes sarmenteuses; les roseaux y prennent ces dimensions énormes qu'ils ont à l'embouchure du Saghalien. Parmi les cultures essayées par les Japonais, le millet, les pois et les fèves ont réussi. Les animaux de l'île sont des aigles, trois sortes de faucons, des ours, des cerfs; on prend l'ours jeune, on l'élève comme un chien ou un cochon favori; mais lorsqu'il grandit il est mis en cage, et tant de soins n'aboutissent qu'à le tuer dès qu'il paraît assez gras. La famille pleure solennellement sa mort, mais mange sa chair, usage qui rappelle les Ostiaks. Les loutres, les chiens marins, les phoques sont indiqués sous beaucoup de noms divers. Les baleines chassent dans les baies et embouchures de rivières d'immenses essaims de *nising*, espèce de sardine; le saumon fourmille aussi au point de pouvoir être pris avec la main. La sangsue de mer est recherchée et vendue aux Japonais. La lentille marine, le *fucus saccharinus*, et probablement beaucoup d'autres *fucus*, servent de nourriture ordinaire.

Les montagnes renferment des mines de plomb, d'argent et d'or. Le climat de cette île est plus froid que sa latitude ne l'indique : depuis le mois de novembre jusqu'à celui d'avril, la neige couvre non-seulement les montagnes, mais les plaines et les vallées jusque dans la partie méridionale; le thermomètre centigrade descend souvent à 15 degrés au-dessous de zéro. En été les pluies sont fréquentes, et des vents violents agitent l'atmosphère.

Les terres labourables ne s'étendent que sur les bords de la mer, où l'on compte 107 villages d'insulaires montagnards, qui habitent en dehors du canton de Matsmaï, dont le territoire n'a que 28 kilomètres d'étendue. Les routes ne sont que des sentiers rocaillieux, qui bordent souvent des précipices effrayants. *Matsmaï* ou la ville du détroit est bâtie vers l'extrémité méridionale de l'île: c'est une forteresse inaccessible du côté de la terre. Ses maisons sont construites en bois, mais recouvertes de pierres et de plâtre; les édifices publics sont blanchis à la chaux. Suivant Golovnine, qui y résida longtemps comme prisonnier, elle possède un théâtre et une population de 50,000 âmes. Son commerce est florissant, et son port est fréquenté par un grand nombre de navires japonais et européens.

En longeant la côte occidentale on rencontre les îles d'*Oosima* et de *Kosima*, qui

renferment chacune un volcan brûlant : celui de Kosimá passe pour le plus petit du globe ; il n'a que 50 mètres de hauteur. Viennent ensuite les îles d'*Okosiri* ou *Okosir*, couvertes de forêts ; de *Riosiri* ou *Riisiri*, qui renferme un volcan appelé le *Pic de Langle* par La Pérouse, et *Ribounsiri* par les Japonais. Le grand golfe qui s'avance dans la partie occidentale d'Yeso a reçu des Russes le nom de Strogonof : au fond de ce golfe s'élève un volcan. Le dernier poste au nord est *Notsjiab*, le *Notzambou* de Krusenstern. *Soyea* est sur une baie plus à l'est. Sur la côte nord-ouest habitent les Aïnos, dont nous parlerons tout à l'heure ; *Atkis* est leur principal village.

Au nord d'Yeso s'étend la longue île de Saghalien, appelée par les Japonais *Sagariïa*, et nommée aussi *Tarrakaiï*. La Pérouse, qui a visité la côte occidentale, trace un portrait des habitants très-favorable sous le point de vue moral. L'intelligence de ces pauvres insulaires lutte contre un climat âpre ; ils sont pêcheurs et chasseurs ; ils se tatouent ; ils font des étoffes d'écorce de saule tout comme les Aïnos d'Yeso. L'île, très-élevée dans son milieu, s'aplatit vers ses extrémités méridionales, où elle paraît offrir un sol favorable à l'agriculture. La végétation y est extrêmement vigoureuse ; les pins, les saules, les chênes et les bouleaux peuplent ses forêts. La mer qui baigne ses côtes est très-poissonneuse ; ses rivières et ruisseaux fourmillent de saumons et de truites de la meilleure qualité. Les collines se couvrent de rosiers, d'angélique et de lis saranne¹.

Krusenstern a examiné la baie *Aniva*, extrémité méridionale de l'île ; les Japonais y ont reconstruit l'établissement que les Russes avaient détruit. Il est très-important par la grande quantité de poissons et de baleines que l'on pêche dans ses parages. Toute la côte orientale, examinée par Krusenstern, présentait des vallées boisées, derrière lesquelles des montagnes couvertes de neige semblaient se perdre dans les nues. Au 51° degré le sol s'abaisse ; on ne voit plus que des dunes et des collines de sable. Les Aïnos habitent le midi ; la côte orientale paraît déserte ; une colonie de Mandchoux occupe la côte nord-est, voisine de l'embouchure du Saghalien. La partie méridionale, formant environ le tiers de cette île, appartient seule aux Japonais. On y trouve le port de *Hakodadi*, qui vient d'être ouvert aux baleiniers américains. Il est assez grand, dit le chef de l'expédition américaine, pour recevoir la moitié des bâtiments existant dans le monde entier.

Au nord de l'île d'Yeso se prolonge la chaîne des îles Kouriles, dont les plus méridionales font partie du gouvernement de Matsmaï. Les principales sont Kounachir, Itouroup, Ouroup et Tchikotan, dont nous allons dire quelques mots.

Kounachir, au nord-est de l'île d'Yeso, a environ 100 kilomètres de longueur sur 25 de largeur. Son centre est occupé par de hautes montagnes, dont l'une, appelée *Tchatchanobouri*, est un volcan brûlant. Au sud-ouest, vers l'extrémité de l'île, se trouve la baie de la Trahison, où Golovnine fut pris par les Japonais. Ceux-ci ont sur cette baie un établissement qui est le plus considérable de ceux qu'ils possèdent dans les Kouriles. La population de Kounachir n'est que de 2 à 300 Aïnos.

Itouroup est l'île des *États* des navigateurs hollandais ; c'est sans contredit la plus grande des Kouriles : sa longueur est de 220 kilomètres et sa largeur de 60. Elle est séparée de l'île de Kounachir par le canal de Pico. Ses montagnes atteignent une grande

¹ Voyage de La Pérouse, IV, page 73, et III, pages 40 et 43.

hauteur : l'une d'elles est un volcan actif, situé dans la partie du sud-ouest, et près duquel se trouve *Ourbitch*, le principal établissement des Japonais, que défend un petit fort et qu'enrichit un assez bon port.

Oroup, sûr laquelle on n'a que des renseignements incertains, paraît être la même que les Russes ont appelée *Alexandre*, et sur laquelle ils ont un établissement.

Tchikotan, appelée aussi *Spangberg*, la plus méridionale des Kouriles, a 120 kilomètres de longueur sur 40 de largeur. Elle renferme deux montagnes qui paraissent être volcaniques.

Les Aïnos forment en grande partie la population des diverses îles du gouvernement de Matsmaï. Ces peuples, appelés aussi *Mo-sin*, occupèrent jadis les parties septentrionales du Japon jusqu'à la montagne Ojama; successivement repoussés, ils ont été subjugués à diverses reprises, et ne conservent leur indépendance que dans la partie méridionale de Saghalien. Ils ont la taille un peu plus haute et le corps plus robuste que les Japonais; une barbe noire très-épaisse couvre leur visage et se confond avec une chevelure noire et un peu crépue. Hommes et femmes se tatouent ou se peignent sur les lèvres diverses figures de fleurs et d'animaux. Les vêtements des riches sont de toile du Japon ou de la Chine; le peuple s'habille d'une étoffe faite avec le fil qu'on tire de l'écorce d'une espèce de saule. Dès l'âge de dix ans les enfants apprennent à plonger dans la mer et à sauter par-dessus une corde tendue. Les Aïnos excellent dans ces deux exercices; ils suivent les cerfs à la course; l'arc et les flèches sont leurs principales armes; mais de petits détachements japonais seraient suffisants pour les battre par milliers. Les chefs héréditaires des villages se reconnaissent vasaux du prince japonais de Matsmaï, et lui payent un tribut en peaux de loutres et de chiens de mer, d'ours, d'élan et de castors, de saumons, de faucons et d'autres productions de leur pays. Ils vivent entre eux sans loi et presque sans culte; du moins des libations et des feux allumés en l'honneur de *Kamoï*, divinité japonaise, sont les seuls actes religieux qu'on leur connaisse. Point d'alphabet, point de monnaie. Le commerce se fait par échange; ils se rendent dans une des îles Kouriles, déposent leurs marchandises, et se retirent à bord de leurs bateaux; les Kouriliens descendent, examinent les marchandises, et mettent les leurs à côté: c'est par une suite de semblables négociations muettes que les marchés se concluent. La polygamie est admise; l'adultère est puni; les frères épousent les sœurs; les tribus ne sont qu'autant de familles qui rarement s'unissent entre elles. Le deuil pour les morts s'exprime par des combats simulés entre les parents, dans lesquels souvent on donne et reçoit des blessures sanglantes. Tels sont les traits précis et curieux sous lesquels deux auteurs japonais nous peignent les habitants d'Yeso.

Un voyageur récent, M. de Siebold, complète sur quelques points l'idée que les Japonais nous donnent des Aïnos. Selon lui, les parents se marient entre eux, excepté les plus proches. Un homme a quatre et huit femmes, selon sa fortune. L'épouse fait des habits à son mari avec l'écorce d'un arbre, donne à manger à l'ours de la maison, et fait sécher le poisson pendant que le mari va à la pêche ou à la chasse. Celles qui sont riches couvrent leurs lèvres de lames d'or; les autres les teignent de différentes couleurs et noircissent leurs dents. Les Aïnos adorent le soleil, la lune, la mer, un dieu du ciel, et croient à l'existence du diable. Ils ont beaucoup de respect pour les

morts ; la famille du défunt visite tous les ans son tombeau. Après la mort de son époux, la veuve se retire dans les montagnes ; pendant la durée du deuil, les parents ne paraissent point en public la tête découverte. Les Aïnos n'ont point de calendrier ; ils comptent les années par époque de la chute des feuilles. Ils ne se servent ni d'écriture ni de monnaie, et ne calculent qu'au moyen d'incisions faites dans le bois. La langue des Aïnos diffère également du japonais et du mandchou, mais elle paraît se rapprocher du kamtchadale. Quoique moins sonore et moins douce que le japonais, elle ne paraît pas cependant offrir ces sons rudes qui caractérisent un peuple féroce.

Nipon ou *Nippon*, la principale des îles japonaises, a 1,200 kilomètres de longueur et 320 dans sa plus grande largeur. Elle est hérissée de montagnes et de collines, dont la plupart sont volcaniques, et dont quelques-unes jettent des flammes et de la fumée. On y compte une dizaine de cratères qui ne sont pas éteints. Ses côtes, parsemées de rochers, sont battues par les flots d'une mer orageuse ; son sol, peu fertile, est souvent tourmenté par des commotions souterraines ; mais les vallées et les plaines sont humectées par un grand nombre de rivières et de ruisseaux, dont l'industrie des Japonais a, par des canaux d'irrigation, augmenté l'utile influence ; les montagnes, les pentes même des volcans, embellies par de nombreuses espèces de végétaux inconnus à nos régions tempérées, présentent l'intéressante image de l'industrie humaine au milieu des traces des révolutions physiques. « La côte de Nippon, dit le voyageur américain M. Rud, saute aux yeux de loin ; le Fudzée-Jama, dont le cône éblouissant de neiges éternelles se dresse à une hauteur de 12 à 14,000 pieds, apparaît déjà en mer à 80 milles de la côte, bien qu'il se trouve lui-même distant de celle-ci d'une centaine de milles à l'intérieur. Mais, en approchant du rivage jusqu'à 12 ou 15 milles, les montagnes plus voisines de la mer dérobent tout à coup le géant aux yeux du navigateur. Le paysage à ce moment devient aussi pittoresque et ravissant qu'il est grandiose. Une riche verdure, du feuillage et des fleurs en profusion, des promontoires, des îles, des précipices, des montagnes en terrasse et cultivées jusqu'à leur sommet, des maisons posées sur leurs flancs comme des statues dans leurs niches, ou perchées au bord d'abîmes perpendiculaires, avec des escaliers taillés dans le granit, tout cela concourt à former un des plus magnifiques spectacles que l'on puisse imaginer. » Malgré des hivers très-froids et des étés très-chauds, le climat est salubre ; le temps est variable pendant la plus grande partie de l'année ; les tempêtes et les ouragans caractérisent l'époque des chaleurs ; mais l'abondance des pluies bienfaisantes, le travail et les engrais parviennent à vaincre la stérilité du sol.

Les métaux précieux abondent dans l'île ; l'or s'exploite par le lavage dans des sables d'alluvion tellement riches, que, pour ne point en abaisser le prix par une trop grande abondance, l'exploitation en est limitée par les lois. L'argent est soumis à la même restriction ; les mines de cuivre sont également d'une richesse remarquable : elles donnent des produits considérables ; le mercure offre dans ses gisements des variétés précieuses pour les minéralogistes ; le fer est le moins commun de tous les métaux. Les montagnes volcaniques fournissent à la consommation et au commerce du soufre et du bitume, et aux habitants des sources minérales utilement employées dans diverses maladies. Il paraît que dans le nord de l'île la houille se montre en couches d'une grande épaisseur.

La ville principale de cette île est *Yedo*, capitale du Japon. Elle est située dans une baie sur la côte orientale. Le port y est si peu profond, qu'un vaisseau européen est obligé de jeter l'ancre à la distance de 20 kilomètres. Elle est, dit-on, si grande, qu'il faudrait vingt et une heures de chemin pour en faire le tour. C'est à Yedo que résident, la moitié de l'année, tous les princes feudataires de l'empire; leurs familles y demeurent toujours comme otage de leur fidélité. Le palais de l'empereur est entouré de murs de pierre, avec des fossés et des ponts-levis; lui seul formerait une ville considérable, puisqu'on lui donne cinq lieues d'une heure de circonférence. Il consiste dans un grand nombre de bâtiments. Le salon des cent nattes (*sen-sio-siki*) a 200 mètres de long sur 100 de large. Le palais a une tour carrée, marque de prééminence, laquelle, dans cette ville, est interdite aux autres grands, quoique chacun d'eux jouisse de la même prérogative dans ses propres domaines. Les toits sont ornés de dragons dorés. Les colonnes et les plafonds éclatent de cèdre, de camphrier et d'autres bois précieux. Mais tout l'ameublement consiste en nattes blanches garnies de franges d'or. Les maisons des particuliers n'ont qu'un étage, avec des boutiques le long des rues; elles sont en bois, mais peintes en blanc, de manière qu'elles semblent être de pierre; l'étage supérieur sert de garde-meuble et de grenier; le rez-de-chaussée n'est composé que d'une grande pièce, qu'on peut diviser à volonté en divers appartements par des cloisons à coulisses. On n'y fait usage ni de sièges ni de tables; on s'assied sur des nattes. La fréquence des tremblements de terre que l'on ressent à Yedo est probablement la seule cause qui fait que cette ville renferme si peu d'édifices remarquables. Il est cependant une construction que nous ne devons point passer sous silence : c'est le fameux pont appelé *Nippon-bas*, d'où l'on compte les distances sur tous les grands chemins de l'île. Il est long de 80 mètres, construit en bois de cèdre et bordé de balustrades ornées de boules en cuivre doré. Yedo est le théâtre de fréquents incendies.

La population de cette ville, que l'on peut regarder comme la plus grande du monde, est difficile à évaluer. Si nous en croyons les auteurs japonais, elle renfermerait 280,000 maisons : ce nombre est peut-être exagéré; mais en le supposant exact, et en considérant que les habitants n'occupent que les rez-de-chaussée, on aurait environ cinq individus par maison, ce qui donnerait une population de 1,400,000 âmes, nombre qui n'est probablement pas éloigné de la vérité.

À l'entrée de la baie de Yedo se trouve la ville d'*Oragawa*, qui compte 20,000 âmes : c'est là que les jonques allant à Yedo acquittent les droits de douane.

En allant d'Yedo au nord-est, on trouve deux villes principales, *Nagasima* et *Nambou*. En se dirigeant au sud-ouest, on rencontre la ville d'*Odawara*, où l'on fabrique de la porcelaine et où l'on prépare le cachou ou la terre odorante de Japon, matière en effet terreuse, mais que l'on tire d'un végétal qui paraît être le *mimosa catechu* de Linnée. On trouve encore *Okosaki*, avec un pont superbe, et *Nacoya*, une des plus riches de l'empire, avec un château fort entouré d'eau : c'est le chef-lieu de la fertile province d'*Owari* qui donne son nom à une baie.

Miaco ou *Miyako*, la seconde ville de l'empire, dont elle était autrefois la capitale, et qui porte encore le nom de *kio* (résidence), est située dans les terres, à environ 350 kilomètres au sud-ouest d'Yedo, dans une plaine unie. C'est le principal siège

des fabriques et du commerce ; le lieu où l'on frappe la monnaie impériale ; la résidence du Daïri, ou grand pontife, dont la cour se compose de gens lettrés, et dont le palais est inaccessible aux étrangers. Nous n'entreprendrons pas de décrire les palais de cette ville, dont le plus vaste est le *Kia-mitz*, ou le palais du *koubo* ou *seogoun*, c'est-à-dire de l'empereur. Leur nombre dépasse 130 ; celui des temples est de plus de 6,000. L'un des plus remarquables est le temple impérial appelé *Tchou-ganin*, immense monastère composé de 28 temples et entouré de jardins délicieux. Le *Fo-kosi*, construit en marbre blanc, et orné dans son intérieur de 96 colonnes en bois de cèdre, est célèbre dans tout l'empire par la statue colossale de *Dai-bout* ou du grand *Bouddha*, représentant ce personnage assis dans une fleur de lotus à la manière indienne : elle a, suivant Klaproth, plus de 37 mètres de hauteur, dont environ 24 pour la statue et le reste pour la fleur de lotus. Avant le tremblement de terre de 1662, elle était en bronze doré ; mais ayant été brisée dans sa chute, elle fut remplacée depuis par une statue en bois doré. C'est près de ce temple que l'on voit la plus grande cloche que l'on connaisse : elle a environ 5 mètres de hauteur, et pèse, dit-on 1,000,000 de kilogrammes. Enfin le temple de *Kwanwon* rivalise sous beaucoup de rapports avec le précédent : l'image du dieu Kwanwon surpasse en grandeur celle que l'on voit dans le *Fo-kosi* ; ses 36 mains s'élèvent au-dessus d'un groupe de six statues de héros d'une taille gigantesque. Ce temple est de plus orné d'un grand nombre d'autres statues de divinités. Les faites pyramidaux de tous ces temples se marient agréablement aux collines boisées qui environnent la ville.

Miyako est le centre des sciences, de la littérature et des beaux-arts ; c'est de ses imprimeries que sortent la plupart des livres japonais et l'*Almanach impérial*, l'un des ouvrages les plus importants et les plus utiles qui se publient dans l'empire. Cette ville est encore plus célèbre par ses manufactures de tissus et par ses belles porcelaines. Elle compte 600,000 habitants.

A 36 kilomètres au nord-est de Miyako, l'importante *Nara* mérite encore notre attention : le nombre de ses temples la range aussi parmi les villes saintes. L'un des plus importants est celui de *Koubosi* : il est précédé de trois vastes cours qui s'élèvent en amphithéâtre et auxquelles on monte par de superbes escaliers ; chacune d'elles est ornée de figures colossales ; de chaque côté de la porte du temple s'élèvent deux lions d'une taille monstrueuse. A l'extrémité du sanctuaire on voit trois énormes statues, dont la plus grande, placée entre les deux autres, est celle du dieu Siaka ; de beaux jardins entourent ce superbe édifice. Un autre temple, qui rivalise avec celui-ci, est consacré à *Dai-bout* ; il est environné d'un portique carré de 120 mètres sur chaque face, soutenu par 98 colonnes de 2 mètres de diamètre ; la statue du dieu est en cuivre, et d'une telle dimension, que sa poitrine a 15 mètres de largeur.

Ozaka, située à l'embouchure du Yodo, est regardée comme le port de Miyako et comme une des villes maritimes les plus florissantes de l'empire. Sa population dépasse 700,000 âmes, si l'on admet, comme le prétendent les Japonais, qu'elle puisse mettre sur pied une armée de 80,000 hommes ; mais il est plus probable qu'elle n'a que 200,000 habitants. Les canaux dont elle est coupée, et que l'on passe sur des ponts de cèdre, rappellent Venise ; les plaisirs qui y règnent, joints à l'abondance et au bas prix des vivres, y attirent les Japonais qui cherchent des loisirs

voluptueux. Tous les riches seigneurs y ont un pied-à-terre; mais, comme si le gouvernement craignait qu'ils n'abandonnassent le séjour de la capitale pour celui de cette ville, il ne leur est pas permis d'y coucher plus d'une nuit. Cette ville renferme un jardin botanique où l'on cultive avec le plus grand soin tous les végétaux qui croissent au Japon. La citadelle, dit Thunberg, construite à l'une des extrémités de la ville, avec de bonnes fortifications à la manière du pays, peut avoir un mille en carré.

Fiogo, dans la même province, sur le golfe d'Ozaka, possède un port garanti par un vaste môle. C'est une ville grande, belle et surtout très-peuplée. *Mourou*, dans la province de Farima, est pourvue d'un port naturel; on y travaille des cuirs de cheval à la manière des Russes. *Kake-gava* a un port et 400 maisons. *Kana-zava* passe pour une des cités les plus considérables de l'empire. *Simoda*, située près de l'embouchure de la rivière du même nom, sur la côte orientale, a été submergée, en 1855, et en partie détruite par l'effet d'un tremblement de terre: les eaux, en faisant irruption dans la plaine, y gagnèrent, dans le court espace de cinq minutes, une hauteur de 150 mètres; cependant on assure qu'il n'a pas péri plus de cent personnes dans ce déluge. Simoda est l'une des villes que le gouvernement a assignées au commerce américain; son havre est sûr et abrité par des collines assez élevées; elle a un millier de feux et 8 temples. La rivière qui l'arrose est bordée de villages et de moulins à riz. Elle est destinée à un bel avenir par suite de la position que les traités viennent de lui faire.

Les villes de la côte septentrionale et occidentale de l'île de Nippon ne nous sont connues que de nom.

La seconde grande île du Japon proprement dit est *Sikohf* ou *Siko-ko*, à l'est de Kiou-siou; elle a environ 180 kilomètres de longueur du nord-est au sud-ouest, et 160 dans sa plus grande largeur de l'est à l'ouest. Cette île est peu connue des Européens: on sait seulement qu'elle est très-montagneuse. On la divise en quatre provinces dont les chefs-lieux sont: *Kotsi*, *Matyou-yama*, *Koksim*a et *Taka-mais*.

L'île de *Kiou-siou* ou de *Ximo*, la plus méridionale et la plus occidentale des grandes îles du Japon, est longue de 320 kilomètres du nord au sud, et large de 80 à 200 de l'est à l'ouest. Située au sud de Nippon, elle n'en est séparée que par un canal de 2 kilomètres de largeur. Son intérieur est couvert de hautes montagnes, dont quelques-unes sont des volcans redoutables: la plus remarquable de ces cimes volcaniques a reçu de Krusenstern le nom de *pic Horner*. La nature s'est plu à embellir cette île, et l'agriculture en a fait une des plus riches contrées du Japon; mais elle est exposée à de violents tremblements de terre et aux ravages de ses volcans. Le 1^{er} avril 1826, elle éprouva une terrible secousse qui répandit la désolation dans toute sa partie méridionale; pendant cette épouvantable convulsion, le mont Illigiyama lança jusque dans la mer une immense quantité de rochers, et vomit ensuite un énorme torrent qui détruisit tout ce qui se trouva sur son passage. La principale ville de cette île est *Nangasaki*, qui doit au commerce européen une partie de son importance. On y compte 87 rues, chacune d'environ 120 mètres de longueur, et l'on estime le nombre des maisons à 5 ou 6,000 tout au plus. Il y a 62 temples construits sur des hauteurs; ils sont consacrés à la fois au culte et aux plaisirs. Les

approches de la ville du côté de la mer offrent des points de vue tels qu'on en chercherait en vain dans nos jardins pittoresques les plus fameux. A la ville de Nangasaki se rattache, par une étroite chaussée, la petite île de *Desima* ou *Tschou-tao*, qu'on peut considérer comme une sorte de jetée de 200 mètres de long sur 80 de large. Desima mérite d'être notée, parce que c'est là que les Hollandais sont admis à exercer leur commerce avec le Japon. Ce commerce, devenu presque insignifiant, ne s'est élevé en 1850 qu'à une valeur en importations de 1,800,000 francs.

On trouve encore dans cette île *Sanga*, célèbre par ses belles femmes et ses fabriques de porcelaine presque transparente; *Kokoura*, d'où l'on passe à *Simonoseki*, dans l'île de Nippon; et *Kangozima* ou *Kago-sima*, où les Portugais débarquèrent lors de la découverte du pays.

A Kiou-siou se rattachent plusieurs petites îles : *Firando*, près de la côte méridionale de Kiou-siou, et *Ama-houza*, ont quelque célébrité, comme ayant été les premiers asiles de la religion chrétienne. C'est dans cette dernière que les jésuites fondèrent un collège où ils établirent une importante imprimerie. L'île *Tsou-sima*, entre Kiou-siou et la Corée, forme une province qui a été tributaire des Coréens avant d'être soumise aux Japonais. Le petit archipel *Goto* termine le Japon au sud-ouest. Ces îles ne sont pas d'une grande étendue. Firando a 36 kilomètres de longueur et 20 de largeur; Amakousa en a à peu près 40 sur 30; et Tsou-sima 70 sur 20. L'archipel ou plutôt le groupe de Goto se compose de cinq îles appelées *Fisago-sima*, *Narou-sima*, *Nisi-sima* et *Fiyasi-sima*.

Au midi, la petite île de *Likeo*, qu'il faut distinguer des îles Lieou-khieou, n'est séparée de Kiou-siou que par un canal étroit; elle est gouvernée par un *dairi* ou pontife indigène, soumis au prince de Satsouma. Les habitants récoltent du riz deux fois l'année. Le détroit de Van-Diemen les sépare de l'île de *Tanao-sima* ou *Tanega-sima*, et d'une chaîne de moindres îles qui s'étend dans la direction de l'archipel de Lieou-khieou.

Au sud-est, la domination japonaise embrasse un petit archipel dans lequel on distingue un volcan encore brûlant, et plusieurs foyers éteints de feu souterrain. L'île la plus considérable se nomme *Fatsisio* : élevée de 160 mètres, et escarpée de toutes parts, elle n'est accessible qu'au moyen d'échelles de corde attachées au haut des rochers. C'est ici que les courtisans disgraciés et exilés s'occupent à tisser des étoffes de soie.

§ III. POPULATION, MOEURS, INDUSTRIE, RELIGION. — Les Japonais sont bien faits, libres et aisés dans leurs mouvements, d'une structure robuste, et d'une taille moyenne. Leur teint jaunâtre tire quelquefois sur le brun, et d'autres fois il se perd dans un blanc pâle. Les femmes de distinction, en s'exposant rarement à l'air sans être voilées, conservent le teint aussi blanc que nos Européennes. C'est l'œil qui caractérise les Japonais; il s'éloigne plus de la forme ronde que chez aucun autre peuple; oblong, petit, enfoncé dans la tête, il paraît constamment cligner. Leurs paupières forment un sillon plus profond, et leurs sourcils sont placés un peu plus haut qu'on ne le voit ordinairement chez les autres nations. Ils ont assez généralement la tête large et le cou court, le nez gros et comme tronqué, les cheveux noirs, épais et brillants, ce qui pourrait n'être dû qu'à l'huile dont ils les joignent.

A ces traits physiques, on croit reconnaître le mélange d'une race chinoise avec une tribu mongole ou mandchoue. En effet, l'histoire japonaise, après avoir étalé une suite de dieux et de demi-dieux, finit par avouer que les Japonais doivent à une colonie chinoise les premiers progrès de leur civilisation. Leurs annales remontent à un monarque chinois nommé *Sin-Mousa*. Ils le représentent avec une tête de taureau, parce qu'il enseigna l'agriculture et la manière de former des troupeaux. Mais la langue japonaise, monument plus authentique, fournit peu de preuves en faveur de cette origine étrangère : elle ne renferme que peu de mots chinois ; elle n'a aucun rapport ni avec le mandchou, ni avec l'yeso ou kourilien. On peut dire, il est vrai, que les Japonais indigènes ont été subjugués par une tribu mongole ou mandchoue qui aurait adopté le langage des vaincus. Mais à quelle époque placer une semblable invasion ? L'ère sacrée des Japonais remonte à l'établissement de la succession héréditaire des *daïris* ou empereurs ecclésiastiques, c'est-à-dire 660 ans avant l'ère chrétienne : elle dura jusqu'à l'année de notre ère vulgaire 1585. Pendant ce temps, deux invasions avaient été repoussées : celle des Mandchoux eut lieu en 799 ; elle est environnée de fables. En 1281, les Mongols, sous le khan Mangou, après avoir conquis la Chine quatorze ans auparavant, essayèrent de s'emparer du Japon. Une affreuse tempête dispersa leur grand armement. Les Japonais attribuèrent cet événement à la protection de leurs dieux indigènes. Tous les accroissements que la population japonaise a pu recevoir du continent de l'Asie se bornent donc à quelques colonies de Chinois et de Coréens émigrés ; et l'on peut croire que les Japonais sont probablement, comme toutes les nations principales du monde, des *aborigènes*, ou des peuples dont l'origine dépasse la naissance de l'histoire. S'ils sont venus du continent, ils l'ont quitté avant la formation des langues. Ils savent obscurément qu'outre leur race il y en avait deux autres dans l'île même de Nippon : les *Mo-sin* ou Kouriliens velus, au nord, et une nation de *nègres*, au sud ; peut-être ceux-ci étaient-ils des Haraforas des îles Philippines. Combien d'autres peuplades primitives ont pu, dans ces contrées isolées, s'élever, briller et s'éteindre ignorées du reste de l'univers !

En l'an 1143, le *daïri* ou empereur-pontife, descendant des dieux nationaux, eut la faiblesse de placer à ses côtés un chef militaire nommé le *koubo* ou le *séogoun* ; la puissance de ce grand fonctionnaire, consolidée par la succession héréditaire, s'accrut par les victoires et les intrigues ; enfin, en 1585, le koubo enleva au daïri la dernière ombre d'autorité politique. Depuis cette révolution, on peut considérer le gouvernement du Japon comme une monarchie héréditaire absolue, soutenue par une foule de princes héréditaires aussi absolus, dont la jalousie mutuelle et les otages qu'ils livrent garantissent la soumission au pouvoir suprême. Chaque prince dispose des revenus de son fief ou de son gouvernement ; ils lui servent à défrayer sa cour, à entretenir une force militaire, à réparer les routes et à subvenir à toutes les dépenses de la province. Les *damios* ou princes du premier ordre, et les *siomios*, qui sont d'un rang inférieur, possèdent les uns et les autres une dignité héréditaire ; les *siomios* sont non-seulement forcés de laisser leur famille dans la capitale, mais encore d'y résider six mois de l'année. Le koubo est assisté par un conseil d'État qui exerce une grande partie du pouvoir. Quant au daïri, il ne jouit plus que d'un mince revenu et des

honneurs et des adorations des peuples. La société japonaise est féodale, et partagée en huit classes dont quatre privilégiées, les princes, les prêtres, les nobles, les militaires.

Les voyageurs admirent les lois du Japon ; Kœmpfer les préfère à celles de l'Europe. La justice est expéditive ; les parties elles-mêmes comparaissent devant le juge, qui prononce sans délai. Mais ce voyageur ne parle d'aucun code de lois. D'ailleurs, il se rend suspect en insistant sur le prétendu avantage résultant de la loi qui interdit l'accès du Japon aux étrangers, et défend, sous peine de mort, à tout Japonais de quitter son pays. Selon Thunberg, les lois sont en petit nombre dans cette contrée, mais féroces et sanguinaires ; on les y exécute à la rigueur, sans aucun égard pour les personnes ; toutefois les amendes pécuniaires sont des grâces accordées aux coupables riches. De simples délits sont punis de mort, mais la sentence doit être signée par le conseil privé de l'empereur. L'éducation morale des enfants étant un devoir politique, les parents répondent des crimes de ceux dont ils auraient dû corriger les vices naissants. La police est vigilante. Non-seulement il y a dans chaque ville un magistrat principal, appelé *nimban*, qui est chargé de la faire, mais les habitants de chaque rue étant responsables en masse des crimes commis par un d'eux, nomment un commissaire qui veille à la sûreté des personnes et des propriétés. Il y a dans chaque village un emplacement entouré de palissades, au milieu duquel est une inscription, qui offre, en gros caractères, un petit code de police. Van Overmeer-Fischer, qui a résidé au Japon depuis 1820 jusqu'en 1829, ajoute que le gouvernement japonais est absolu, mais n'est point arbitraire. Les lois sont sévères, il est vrai ; mais chacun les connaît ; chacun sait ce qu'elles permettent et ce qu'elles défendent ; et comme personne ne peut les éluder, comme ces lois, malgré leurs imperfections, ont l'avantage d'être strictement exécutées, celui qui se conduit bien n'a pas de motifs pour les craindre.

Le Japonais est parfaitement libre et indépendant ; l'esclavage est un mot inconnu dans sa patrie, et il n'est obligé à aucun travail sans salaire. Les classes inférieures du peuple ont peu de besoins ; la douceur du climat et la fertilité du sol fournissent en si grande abondance à toutes les nécessités de la vie, que le Japon pourrait nourrir le double de sa population actuelle : aussi l'indigence y est-elle inconnue. « Les Japonais, dit un Américain, sont honnêtes, affectueux, et non-seulement pleins de soumission, mais aussi de bonne foi, bien que la crainte ait sur eux une influence prodigieuse. Ils ont les goûts simples et ne mangent guère de viande. Le commun peuple ne vit que de riz et d'herbes marines ; il est très-légèrement vêtu ; ses maisons restent ouvertes. »

« Le trait le plus saillant du caractère japonais est un sentiment qui pousse le point d'honneur à l'excès ; on ne doit donc pas être étonné que la plupart d'entre eux préfèrent de mourir plutôt que de survivre à ce qui leur paraîtrait un déshonneur. Le moyen qu'ils emploient est le suicide légal, qui consiste à se couper le ventre. Ce n'est pas une punition qui leur est imposée par un jugement, mais le dernier moyen dont tout homme bien né se sert pour éviter une condamnation publique et d'autres maux semblables. On regarde donc comme un acte méritoire de procurer les moyens de se priver de la vie aux criminels qui attendent leur condamnation. Tous les officiers

civils et militaires sont tellement familiarisés avec l'idée de se trouver tôt ou tard dans la nécessité de se couper le ventre, qu'ils sont toujours munis, outre leur costume ordinaire, de celui qui sert en cas de suicide légal, et de l'appareil nécessaire dans cette occasion ; ils le portent même avec eux en voyage. Cet appareil se compose d'une robe blanche et d'un vêtement de cérémonie fait de toile de chanvre, le tout sans armoiries. On garnit l'extérieur de la maison de tentures blanches, car habituellement les habitations des grands sont tendues de pavois de couleur où sont brodées leurs armes. L'usage de se couper le ventre est si commun au Japon, que l'on n'y fait presque pas d'attention¹. »

Quel que soit l'état politique du Japon, on assure que la population y est prodigieuse, que les montagnes mêmes dont se compose la plus grande partie de cette contrée sont mises à profit par d'industriels cultivateurs, et que le *Tokaido*, la principale des sept grandes routes du Japon, présente quelquefois plus de voyageurs que les rues les plus fréquentées des capitales de l'Europe n'offrent de passants. La plupart des lieux habités se trouvent dans les plus beaux sites, sur les bords de la mer, des rivières ou des lacs, par conséquent favorablement placés pour les communications commerciales. Les chemins y sont entretenus avec un soin admirable, et garnis de très-belles allées de sapins, de cèdres, de châtaigniers ou de cerisiers. Les rivières et les lacs sont couverts d'innombrables embarcations se dirigeant vers des cités populeuses, et qui contribuent puissamment à animer le paysage. Ce sont ordinairement les temples qui se distinguent le plus des autres édifices. Placés presque toujours sur des collines, à l'ombre de frais bosquets, ces grands bâtiments donnent une idée favorable de la richesse et de l'importance des villes auxquelles ils appartiennent, car les Japonais les construisent avec beaucoup d'art et les chargent d'ornements élégants.

Les villes où résident les princes sont assez bien fortifiées ; les maisons, bien alignées, n'ont qu'un étage, mais les châteaux et les forts en ont plusieurs. Les rues, garnies de trottoirs, sont pavées au moyen de dalles de pierre ou garnies de fragments de cailloux fortement battus pour former une couche solide. L'extérieur des maisons est en général peu orné, car les Japonais logent leurs domestiques du côté de la rue, et vivent eux-mêmes retirés dans la partie la plus reculée de leurs habitations, qui donne sur le jardin et forme un séjour agréable. Les boutiques sont nombreuses et variées, les magasins riches et élégants.

« Aucune ville, aucun bourg du Japon, quelque petit qu'il soit, n'est dépourvu de ces grands et beaux édifices connus sous le nom de *tsiaya*, ou maison de thé. Ce sont des lieux de débauche dont l'intérieur est muni de tout ce qu'il y a de plus *confortable*, et où chacun peut s'amuser autant que sa bourse le lui permet. Aussi le plus grand divertissement des Japonais est d'y passer les soirées en compagnie de jeunes filles qu'on appelle *téckakie*. Une autre classe de femmes qu'on peut appeler publiques sont les *gheeko*, ou joueuses de *samsie*, qui est une guitare à trois cordes. Ce sont de jeunes filles, ordinairement fort belles et bien élevées, qu'on fait venir dans les maisons de thé pour amuser la société par la musique et la danse. Ces maisons sont si nombreuses, que dans les grandes villes elles forment des rues entières². »

¹ *Relation de Van Overmeer-Fi cher.*

² *Ibid.*

Varénus évalue le nombre des troupes entretenues par les princes et les gouverneurs à 368,000 hommes d'infanterie et à 38,000 hommes de cavalerie. Selon le même auteur, le koubo ou l'empereur a une armée particulière composée de 100,000 hommes de pied et de 20,000 chevaux. Ces chiffres sont probablement exagérés.

La marine des Japonais ne mérite pas qu'on en parle; leurs navires, étant plats à l'arrière, ne peuvent résister à l'effet des lames dans un gros temps; et quoique, à l'instar des Chinois, ils se servent de la boussole, ils sont des navigateurs très-maladroits et très-peu instruits. On ne peut même concevoir de quelle manière ils s'y prenaient autrefois pour se rendre, comme on prétend qu'ils le faisaient, à Formose ou même à Java. Leur navigation au nord s'étendait, selon quelques cartes japonaises, jusqu'à la côte d'Amérique voisine du détroit de Bering, et qu'ils appelaient *Fousang*; aujourd'hui ils ne dépassent guère l'Yeso.

Varénus a indiqué les revenus du Japon province par province. Il en porte la somme totale à 2,834 tonnes d'or, selon la manière de compter des Hollandais, et en évaluant la tonne d'or à 240,000 francs, le total sera de 680,160,000 francs, sans compter les provinces et les villes qui dépendent immédiatement de l'empereur. Ces revenus ne doivent pas néanmoins être considérés comme nationaux, vu qu'ils sont payés en espèces à différents princes. Cependant l'empereur, outre le gros revenu de son domaine ou de ses provinces particulières, a un trésor considérable en or et en argent.

Les Japonais se partagent entre deux religions principales : celle de *Sinto* ou *Sin-siou*, et celle de *Boutsdo*. La première, qui est la plus ancienne, reconnaît un Être suprême, trop élevé pour recevoir les hommages des humains et soigner leurs intérêts; mais elle admet, elle vénère, elle invoque comme médiatrices les divinités d'un ordre inférieur. Les sintos croient que les âmes des hommes vertueux occupent des régions lumineuses voisines de l'empirée, tandis que les âmes des méchants erreront dans le vague des airs jusqu'à ce qu'elles aient expié leurs offenses. Quoique la doctrine de la métempsycose soit étrangère à cette croyance, les rigides adhérents de *Sinto* s'abstiennent de toute nourriture animale, abhorrent l'effusion du sang, et n'oseraient toucher un cadavre. Ils appellent leurs dieux *sin* ou *kami*, et leurs temples *miya*. Les derniers consistent en plusieurs appartements et en galeries, formés, selon la coutume du pays, par des coulisses qu'on peut enlever et replacer à volonté. Des nattes de paille sont étendues sur les planchers, et les toits forment de chaque côté une saillie suffisante pour recouvrir une sorte d'estrade qui entoure le temple, et sur laquelle le peuple se promène. On ne remarque dans ces temples aucune figure qui soit censée représenter l'Être invisible et suprême, mais on y conserve quelquefois dans une boîte une petite image de quelque divinité secondaire. Placé au centre du temple, un large miroir de métal rappelle que si les taches du corps se peignent fidèlement dans cette sorte de glace, de même les défauts de l'âme ne peuvent demeurer cachés aux regards des immortels. Les fêtes et les cérémonies du culte se bornent à des prières récitées par des prêtres qui ne sont nullement respectés.

La religion de *Boutsdo* est originaire de l'Hindoustan; c'est la même que celle de *Bouddha*, et elle a été probablement apportée de la Corée; mais elle adopte quelques maximes étrangères : ainsi elle conserve le dogme de la transmigration des âmes; elle

menace les impies d'un enfer effroyable où l'on retrouve le pont des âmes, les abîmes d'eau et de feu, et d'autres images nées dans les Alpes tibétaines; elle offre aussi la peinture d'un paradis nommé *Gokurak*, gouverné par le dieu *Amida*. Le bouddhisme s'est tellement mêlé avec le *sinto* ou l'ancienne religion japonaise, qu'il est difficile et qu'il sera peut-être un jour impossible de distinguer ce qui appartient à chacun de ces systèmes.

Le Japon a ses moralistes, ou des philosophes dont la doctrine est appelée *siouto*, doctrine qui paraît avoir été importée de la Chine après le bouddhisme, et dont les adhérents sont peu nombreux. Elle a des rapports avec celle des épicuriens, quoique les individus qui font profession de la première reconnaissent, avec Confucius, que la source la plus pure du plaisir est la vertu. Ces philosophes croient à une âme de l'univers, mais n'adorent point de dieux inférieurs, et n'ont ni culte ni temple. On prétend que ces déistes se sont montrés amis du christianisme, et que leur nombre a diminué lors de la persécution exercée contre les chrétiens, attendu que, pour détourner les soupçons, ils se sont empressés de reconnaître ostensiblement les dieux de leur pays.

Les Portugais sont le premier peuple européen qui ait eu des relations avec la Chine. Les missionnaires de l'ordre des Jésuites vinrent à la suite des marchands, et introduisirent le christianisme au Japon dès l'an 1549; ils y eurent un très-grand succès, et l'on allait jusqu'à dire que l'empereur avait embrassé la nouvelle croyance. Mais ils gâtèrent leur œuvre par leurs prétentions et leurs intrigues politiques; et les Hollandais, jaloux du commerce des Portugais, poussèrent les prêtres et la cour du Japon à persécuter les chrétiens : 37,000 furent massacrés, le christianisme proscrit, l'exportation de l'or défendue, le Japon interdit aux étrangers, excepté aux Hollandais, qui furent confinés à Desima.

La civilisation des Japonais paraît stationnaire comme celle de la Chine; mais des germes de perfectibilité laissent au Japon la perspective d'une révolution morale. Un caractère plus mâle et un plus haut degré de liberté politique rapprochent des Européens les braves et intelligents Japonais. Leur langue savante est, dit-on, l'ancien chinois, et les caractères de leur alphabet paraissent avoir une grande ressemblance de figure avec ceux des Chinois; mais ils désignent des lettres et non pas des mots entiers. Les Chinois ne savent pas lire un livre japonais, tandis qu'un livre chinois est lu par tout Japonais instruit; les bonzes écrivent leurs livres de théologie en chinois. Ils connaissent l'imprimerie; mais leurs caractères ne sont pas mobiles, et ils n'impriment que d'un côté. Ils ont fait graver les monnaies de leur empire depuis l'an 600 avant Jésus-Christ, et les armoiries des principales familles; enfin ils ont des cartes et plans bien dessinés. Leur calendrier est très-défectueux : leur année lunaire commence tantôt en février, tantôt en mai; sept fois en dix-neuf ans un mois intercalé ramène ces années au cours de l'année solaire. On lit et parle le hollandais dans cette contrée asiatique; la médecine et l'histoire naturelle commencent à être enseignées d'après des ouvrages hollandais. Les écoles ou collèges paraissent supérieurs à tout ce qu'on voit ailleurs en Asie. La poésie est honorée. Dans quelques arts, les Japonais surpassent même l'industrie européenne. Ils ont d'excellents ouvriers en cuivre, en fer, surtout en armes blanches et en porcelaine. Les verreries sont com-

munes au Japon ; on y fait même des télescopes. Les tableaux des Japonais, chargés de couleurs brillantes, manquent de composition et de dessin.

Leurs habitations, qui, à cause des tremblements de terre, n'ont qu'un rez-de-chaussée et un étage qui sert de grenier, peuvent, ainsi que les meubles, les vêtements et les voitures, ne pas flatter le goût européen ; mais dans tous ces objets on reconnaît un peuple industriel et ingénieux. Partagé en divers appartements au moyen de clôtures mobiles, l'intérieur des maisons est orné de peintures et de papiers dorés ou peints ; les meubles brillent d'un vernis éclatant et inaltérable ; les vêtements, amples, mais en partie relevés avec une sorte d'élégance, sont en bonnes étoffes de coton et de soie, la plupart fabriquées dans le pays. Ce sont encore eux-mêmes qui font les bijoux, agrafes et boucles qui entrent dans l'habillement des femmes, les souliers de paille qu'ils déposent à la porte des maisons, les chapeaux d'herbe qu'ils portent en voyage, en un mot presque tout ce qui sert à leur luxe ou à leur commodité. Les voitures des femmes paraissent élégantes et commodes. Ils préparent une espèce d'eau-de-vie de riz nommée *zakki*, boisson très-enivrante.

Un Japonais prête sans doute à rire à un Européen : sa tête rasée à moitié, le reste de ses cheveux relevé sur le sommet, l'énorme couverture de papier huilé dont il s'enveloppe en voyageant, ses salutations, qui consistent à s'incliner plusieurs fois jusqu'à terre, l'éventail qu'il porte constamment à la main, tout cela forme un coup d'œil extraordinaire. Mais le Japonais, fier de sa propreté minutieuse, traite les Européens de peuple sale ; il ne conçoit pas notre vivacité dans les disputes ; accablé d'injures, il n'y répond jamais par une seule parole véhémence ; mais son arme inséparable, le poignard, lui sert à se venger au moment où l'on n'y pense plus, ou à se donner la mort, si la vengeance est impossible.

La loi ne permet aux Japonais qu'une seule épouse, mais les concubines vivent dans la maison ; la femme est absolument à la disposition du mari, et elle n'a rien à prétendre dès qu'elle encourt sa disgrâce. Aussi les infidélités sont-elles rares, quoique les femmes ne soient point renfermées. Dans le cas de répudiation, elles sont condamnées à porter toujours la tête rasée.

On brûle au Japon le corps des gens de distinction ; les autres sont enterrés. On célèbre la fête des lanternes comme à la Chine ; mais on y ajoute la coutume de visiter les tombeaux à certaines époques ; les *esprits* sont régalingés d'aliments et de boissons ; on leur adresse des chants et des compliments. Les amusements publics consistent en spectacles dramatiques, qui, dit-on, ne sont point inférieurs à ceux des nations policées. Des danseuses en grand nombre, et surtout des danseurs plus qu'efféminés, y annoncent le relâchement de la morale publique, constaté encore par un grand nombre de maisons de prostitution, plus scandaleusement protégées que dans aucune autre contrée.

« La manière de voyager au Japon est moins expéditive qu'en Europe ; cependant les postes y sont établies sur un pied aussi régulier que toutes les autres institutions. Les routes sont bien entretenues. On voyage ordinairement en chaise à porteurs, et les effets des voyageurs sont transportés par des hommes ou à dos de cheval. Les Japonais aiment cette manière lente mais sûre de voyager, et se plaisent à parcourir avec une suite considérable les beaux paysages de leur patrie. Les postes sont des

établissements publics que chaque prince est obligé d'entretenir dans ses domaines, et qui, sur les grandes routes, sont administrés par des officiers particuliers¹. » Aucun impôt n'y gêne la marche du commerce intérieur. Quoique fermés à l'avidité européenne, les ports sont couverts de grands et de petits vaisseaux. Le commerce avec la Chine est le plus important : les Japonais importent de la soie écruë, du sucre, de la térébenthine, des drogues; ils exportent du cuivre en barres, des vernis, de la laque. La Hollande n'a jamais fait avec le Japon un commerce considérable, cependant elle lui envoyait autrefois pour 12 à 13 millions de draps, cotonnades, instruments de fer et d'acier. Aujourd'hui ce commerce a bien diminué : la Hollande, ou plutôt sa colonie de Java, envoie chaque année un navire de 1,000 tonneaux chargé de sucre, de poudre d'or, de café, de draps, de velours, cotonnades. En échange, le gouvernement japonais lui donne 7,000 piculs de cuivre, 8 à 900 caisses de camphre, des étoffes pour robes, des crêpes, des gazes, des meubles en bois laqués, de la cire blanche, des drogueries, de l'or en barres. Le navire hollandais qui fait ce commerce est soumis à des formalités humiliantes : il débarque son artillerie, un mandarin en prend le commandement, sa cargaison est emportée dans l'intérieur de la ville, et le gouvernement la fait vendre comme il l'entend, hors de la présence des Hollandais.

Les monnaies japonaises sont d'une forme singulière; il y en a qui ont la figure d'un ovale convexe. Les pièces d'or se nomment *kabangs*; celles d'argent, appelées *kodama*, représentent quelquefois *Daïkok*, le dieu des richesses, assis sur deux barriques de riz, avec un marteau dans sa main droite et un sac dans sa main gauche.

§ IV. ILES LIEOU-KHIEOU. — La chaîne de montagnes qui traverse le Japon se continue sous la mer en formant une suite de petits archipels qui s'étendent jusqu'à l'île de Formose : les uns sont tributaires du Japon, les autres de la Chine. On trouve d'abord un groupe de sept petites îles, dont la plus importante est *Tanaga-sima*; elles dépendent du Japon. Puis un deuxième groupe composé de huit îles, dont la principale est *Ou-sima*, dépend du roi de Lieou-Khieou; on les dit fertiles et peuplées, renfermant 200 villages et produisant du vin, du camphre et un arbre qui ressemble au cèdre. Enfin vient le royaume de *Lieou-Khieou*, qui comprend vingt-huit îles et une population de 60 à 80,000 âmes. Cet archipel, découvert par les Chinois dans le septième siècle, fut conquis par eux dans le quatorzième; mais dans le seizième siècle l'empereur japonais Taïko-Sama y fit une descente, et força les habitants à se reconnaître ses tributaires. Il paraît que depuis cette époque le roi des îles Lieou-Khieou est vassal à la fois des deux empires et vassal presque indépendant.

La dynastie régnante date de l'an 1165 de notre ère; elle est d'origine japonaise. Le trentième de ces princes fut confirmé en 1815 par la cour de Péking. « Quoique le gouvernement chinois, dit Klaproth, s'arroge la suzeraineté sur le royaume de Lieou-Khieou, et que, suivant les usages et l'opinion des Asiatiques orientaux, elle soit constatée par les ambassades qui, tous les deux ans, portent des présents à Péking, et par un sceau en chinois et en mandchou envoyé au roi, cependant ce pays, par sa position entre la Chine et le Japon, est aussi obligé de se reconnaître vassal de ce dernier empire, et envoie de temps en temps des ambassades à son souverain. Les présents qu'elles portent sont des sabres, des chevaux dressés, de l'ambre gris, des

¹ Relation de Van Overmeer-Fischer.

tissus faits d'écorces d'arbres, des tables en laque incrustées en coquillages, de la garance et du vin qui mousse. En retour, l'empereur du Japon donne 500 pièces de monnaie d'argent, 500 paquets de pièces de ouates de soie, etc.

La plus connue et la plus importante des îles est celle de *Licou-Khieou*, ou bien *Oukigna*. Elle paraît très-accidentée, surtout du côté du nord, où un pic très-élevé sert de reconnaissance aux navigateurs : la température y est très-douce, et permet d'y récolter des patates dès le commencement de mars. Le sol, admirablement cultivé, présente l'aspect d'un vaste jardin. Les collines sont couvertes de bouquets de pins et de sapins. La flore de l'île est aussi riche que variée : on y trouve le pêcher, le grenadier, le papaya, le bananier, que l'on cultive pour la toile, le mûrier, le buis, le sureau, l'oranger, etc. On y trouve encore deux espèces de blé, le millet, le riz, les cannes à sucre, trois espèces de patates et le tabac ; les légumes sont les mêmes qu'en Europe. Les animaux sont des chevaux très-petits, et employés seulement comme montures et bêtes de somme, car le labour se fait sans leur aide, et il n'y a pas de voitures. On trouve aussi des vaches, des chèvres, des porcs et de la volaille. Le gibier y est rare, et on ne voit des cerfs et des antilopes que dans les deux plus petites îles du groupe d'Amakirrima, où ils sont réservés au roi. Lieou-Khieou se partage en trois provinces : Tchoung-chan au centre, Chan-pé au nord et Chan-nan au sud. *Tchoung-chan* signifie la montagne du Milieu. Elle est divisée en 14 *fou* ou juridictions ; c'est dans cette province que se trouve la capitale, appelée *Chouï*, c'est-à-dire capitale, ou bien encore *Vang-tchhing* (ville royale). Elle est située à 4 kilomètres de la mer, dans un vallon environné de hauteurs qui lui donnent un aspect pittoresque. Elle est jolie, et renferme des rues larges et de belles maisons. Au sud de la ville est le temple de *Fafan-Koung* ou des huit étendards. Au sud-ouest et dans l'intérieur, on remarque la sépulture des rois, ainsi que le mont *Hou-tksouy-fung*, qui s'élève derrière le palais du souverain. Ce palais, bâti sur une colline, est très-vaste, environné d'une triple enceinte de murs et précédé d'une belle avenue.

Napa, le principal port de l'île, est à 6 kilomètres à l'ouest de la capitale. Elle est située sur une petite île jointe par un pont à celle de Lieou-Khieou. Sa population s'élève à 20,000 âmes ; elle a des rues larges, bien entretenues, et bordées à droite et à gauche de murailles cyclopéennes de 3 à 4 mètres de hauteur, et derrière lesquelles s'élèvent les habitations, toutes en bois et isolées au milieu de grands jardins : double précaution prise contre les tremblements de terre si communs dans ces régions. A 2 kilomètres de Napa, on trouve un vaste bâtiment où débarquent les ambassadeurs chinois. Il renferme de grandes salles et une bibliothèque ; ses jardins sont ornés de kiosques et de tours ; au dehors on remarque une grande table en pierre sur laquelle est gravée en caractères chinois une notice sur tous les hommes de mérite qui appartiennent aux îles Lieou-Khieou.

Un autre port moins fréquenté est celui d'*Ou-ting* ou *Vou-tchhing*, au nord-ouest aussi de la capitale, sur une baie du même nom, et près du mont *Igouchkound*. C'est un des meilleurs havres du monde : 200 navires peuvent y tenir en sûreté.

La province de *Chan-pé* (au nord des montagnes) renferme dix districts. Sa capitale est *Kin-kouei-jin* en japonais ; située sur la côte occidentale, elle possède un port qui ne peut recevoir que de petits navires. La province de *Chan-nan* (au sud des mon-

lagnes) se divise en douze districts, dans lesquels nous trouvons *Ta-li*, en japonais *Day-ri*, sur la côte orientale, qui paraît en être la capitale; *You-tchhing*, la ville des pierres précieuses, sur la frontière septentrionale, et *Kian-tchhing*, sur la côte occidentale.

Au nord-ouest de Kian-tchhing s'élèvent du sein de la mer les *Ma-tchy* ou dents de cheval, écueils ou petites îles rocailleuses. A l'ouest de ces îlots se trouve *Kou-mi-chan*, que les habitants nomment *Amakirrima*. Cette île est remarquable par un volcan qui brûle encore. A l'est, et à peu de distance de la grande Lieou-Khieou, s'étend une chaîne d'îles réunies par un récif de corail qui rend cette côte dangereuse.

Au sud-ouest, le groupe de *Madjiko-sima* se compose de sept îles. La principale est *Tai-phing-chan*, en grande partie entourée de récifs; sur sa côte septentrionale s'élève le temple de *Miako*.

Un autre groupe de sept grandes îles et de quelques-unes plus petites est situé entre les Madjiko-sima et Formose. La plus considérable est *Pa-tchoung-chan*, que les habitants nomment *Fa-yama*. Elle a environ 30 kilomètres de longueur, est très-fertile et renferme 28 villages.

Les productions de toutes ces îles sont très-variées : leur sol est fertile et leur climat tempéré. Les relations japonaises nous apprennent qu'on n'y connaît ni la gelée ni la neige. On y récolte du poivre, qui est le véritable poivre de l'Inde; du tabac excellent, du brésillet, bois de teinture appelé par les Portugais bois du Japon, et dont on obtient une couleur rouge; des fleurs de carthame, que l'on emploie aussi pour teindre; enfin plusieurs substances minérales, telles que du cuivre, du zinc et du soufre. On trouve ce soufre en grande quantité dans le cratère d'un ancien volcan de l'île *Loug-houang-chan* ou mont du soufre.

Les habitants du royaume de Lieou-Khieou honorent la divinité en brûlant en plein air des parfums sur une pierre qui lui est consacrée. Ils ont, comme les Chinois, un grand respect pour les morts; on brûle les cadavres, et les parents en conservent les cendres. La religion dominante est celle de Fo ou de Bouddha : elle a été introduite depuis plus de dix siècles. Il y a des femmes qui se consacrent au service de la divinité; comme prophétesses, elles jouissent d'une grande considération; elles s'occupent aussi de la guérison des maladies, qu'elles tâchent d'effectuer par des prières.

L'idiome que l'on parle dans ces îles paraît consister en deux ou trois dialectes du japonais. La polygamie y est permise, mais elle est rarement pratiquée. Le roi ne peut épouser qu'une princesse appartenant à l'une des trois familles réputées royales. La noblesse, très-respectée, est héréditaire, mais elle accepte les nouveaux membres que leur mérite en rend dignes.

Comme il n'y a en circulation qu'un petit nombre de pièces d'argent et de cuivre chinoises et japonaises, on emploie le riz pour le principal signe d'échange.

Le roi est le plus riche propriétaire. Indépendamment de ce que ses domaines lui rapportent, il jouit des revenus du produit des mines de soufre, de cuivre, d'étain et des salines. Les impôts vont aussi remplir son trésor. Les *Lou-tchouans* sont graves et d'une nature pacifique. Leur costume diffère très-peu de celui des Japonais : comme eux, ils rasant une partie de leurs cheveux et ramènent les autres en toupet fixé sur le sommet de la tête par de grandes aiguilles. Les femmes portent une espèce de robe

de chambre en coton ouverte par devant et descendant jusqu'au mollet : autant les hommes sont soignés, autant les femmes sont sales et négligées, au moins celles du peuple. Les hommes n'ont ordinairement qu'une robe, comme celle des femmes, mais plus longue et tenue par une ceinture. Ils ont pour chaussures des espèces de sandales en paille et quelquefois en bois.

CHAPITRE SEIZIÈME.

HINDOUSTAN. — BASSINS DE L'INDUS ET DU GANGE.

§ 1^{er}. LIMITES, DIMENSIONS, OROGRAPHIE, GÉOLOGIE. — Sous le nom classique de l'*Inde*, les anciens et la plupart des modernes ont compris trois grandes régions de l'Asie méridionale. La première embrasse les contrées arrosées par l'Indus et le Gange, aujourd'hui désignées communément sous le nom d'*Hindoustan*, dans le sens le plus étroit : c'est l'Inde supérieure ou septentrionale. Au sud de la rivière de Nerboudha commence cette espèce de péninsule que les Européens nomment improprement la *presqu'île en deçà du Gange*, et que les Indiens appellent le *Dekkan* ou *Dékhan*, c'est-à-dire le pays du midi : c'est l'Inde inférieure ou méridionale. L'île de Ceylan et les Maldives, quoique séparées du Dékhan par des bras de mer, en forment un appendice naturel. La grande saillie péninsulaire qui comprend l'empire des Birmans, les royaumes de Siam et d'Annam, ne porte véritablement aucun nom général. On la désigne quelquefois sous le nom vague de *presqu'île au delà du Gange* ; plusieurs géographes l'ont nommée *Inde extérieure* et *Indo-Chine* ; ne la considérant pas comme une partie de l'Inde, nous ne comprenons dans ce coup d'œil général que l'Hindoustan et le Dékhan.

C'est à ces deux contrées que s'appliquent les appellations sanskrites de *Djamboudwyp*, île ou péninsule de l'arbre Djambou, *Bharat-khanda* ou contrée de Bharat, le plus ancien roi de l'Inde ; *Medyah-dès*, contrée du milieu ; *Pounayé-bhoum*, terre de la vertu, etc. Le pays a trop d'étendue pour avoir reçu, dans la langue indigène, un nom général ; mais comme le grand fleuve qui en arrose la partie occidentale porte les noms de *Sind* ou de *Hind*, la contrée voisine prit, chez les Persans, le nom de *Sindoustan* ou *Hindoustan*, et les habitants furent appelés *Hindous*. Ces dénominations passèrent de la langue persane dans celle des Syriens, des Chaldéens et des Hébreux ; elles furent imitées dans l'idiome des Grecs et des Romains ; mais, dans les écrits des Indiens, le nom de Sindoustan ne dénote que les contrées situées sur le fleuve Sind.

Ce pays a la figure d'un vaste triangle dont le sommet est au cap Comorin et la base est formée par l'Himâlaya. Ses limites naturelles sont, au nord, les monts Himâlaya, depuis la brèche par laquelle s'écoule l'Indus jusqu'à celle par laquelle s'écoule le Brahmapoutre ; au midi, c'est la mer des Indes ; à l'est, ce sont les monts Kamti, qui séparent les affluents du Brahmapoutre de ceux de l'Iraouaddy ; enfin, à l'ouest, on trouve la chaîne de Souleïman-koh pour former la barrière naturelle de l'Inde.

Nous n'avons pas encore des données exactes sur l'étendue superficielle de l'Inde

entière. Les auteurs indiens, arabes et persans diffèrent considérablement dans leurs calculs à cet égard; les voyageurs européens ne s'accordent pas davantage dans leurs évaluations. Nous nous en tiendrons donc aux documents donnés par la Compagnie des Indes, et qui portent la superficie totale des possessions anglaises (États possédés, vassaux, protégés, etc.), possessions qui comprennent tout l'Hindoustan, moins le Népal et le Boutan, plus le Ladak, à 1,522,720 milles carrés anglais ou à 71,668 milles carrés géographiques.

Toute la masse des terres élevées qui forment le centre de l'Asie, et toutes les montagnes qui le ceignent ou qui le couronnent, portent, dans l'histoire et la mythologie des Hindous, le nom de *Merou* ou *Sou-merou*, ou de *Kaïlasa*, nom dont l'antique renommée est parvenue même aux auteurs grecs et romains : c'est l'Olympe indien, la patrie des dieux et des hommes; c'est le *Mus-tagh* des Turcs et des Tatars, l'*Imaüs* des anciens et l'*Himâlaya* des modernes. L'Himâlaya peut être considéré comme ayant son origine aux monts Langtan, par lesquels il se rattache aux montagnes de la Chine, et sa fin au massif de l'Hindou-koh, par lequel il se rattache aux monts Belour, aux monts Thsounling, etc. Il figure ainsi un arc de cercle rentrant au nord, incliné de l'est au nord-ouest, et qui aurait 500 lieues de développement. La partie orientale renferme les monts *Djouki* et *Oudou*, qui appartiennent au Boutan; le *Tchamoulari*, regardé comme le point culminant du globe, puisqu'il atteint, selon les uns, 8,196 mètres, selon les autres, 8,575 mètres; le *Dhavalagiri*, etc. La partie orientale renferme les monts *Baralacha*, les monts du *Gherval* et du *Kachemir*, etc. La chaîne entière se présente, au-dessus des plaines de l'Hindoustan, comme un immense rempart, le plus majestueux qui soit au monde, qui épaula les vastes plateaux de l'Asie centrale. Sa partie la plus remarquable est celle qui se trouve aux sources opposées de l'Indus, du Dsang-bo (Brahmapoutre) et des affluents du Gange. Là ces deux grands fleuves, l'Indus et le Dsang-bo, se séparent et coulent en sens inverse, parallèlement à l'Himâlaya, sur les plus hauts plateaux du globe, pour s'en aller à 500 lieues l'un de l'autre couper la chaîne et chercher leurs embouchures l'un dans le golfe d'Oman, l'autre dans le golfe du Bengale; et entre ces deux grandes masses d'eau, le Gange descend au sud avec son infinité d'affluents, pour arroser la partie supérieure de la presqu'île.

L'Himâlaya ne forme pas une seule et même chaîne, mais un ensemble de chaînes parallèles que séparent des vallées hautes et profondes, lesquelles sont parcourues parallèlement à la crête par des cours d'eau qui s'échappent des montagnes par des brèches. Les contre-forts qui s'en détachent au sud sont peu distincts, assez courts et parallèles à la crête. Le plus remarquable est celui qui resserre le lit du Gange près de Hurdwar, et continue à se prolonger dans une direction orientale en circonscrivant au midi les pays d'*Almora*, de *Kemaon*, de *Gorkha*, de *Népal*, dont il prend successivement les noms. Un autre sépare le bassin du Gange de celui du Brahmapoutre, franchit ce dernier fleuve, environne le pays d'Assam, étend ses ramifications jusqu'aux limites des Birmans, et descend jusqu'au cap Négrais.

Les contre-forts du nord sont plus importants. Ceux du nord-est sont : le *Dzang* ou *Kanti-sse*, qui borde la profonde vallée du Dsang-bo; le *Hor*, qui va se rattacher au Kuenlun. Ceux du nord-ouest sont : le *Kaïlas*, qui sépare le bassin du Sutledje de

celui de l'Indus; le *Gangri*, qui suit la rive droite de l'Indus jusqu'au confluent du Tchayok; le *Kara-korum*, qui va se joindre aux monts Thsounling.

Nous avons, dans nos généralités sur l'Asie, donné un aperçu de la structure géognostique de l'Himâlaya; nous ajouterons que l'axe de cette chaîne est formé de gneiss, au-dessous duquel on voit des amas et des filons de granit qui pénètrent ce gneiss. Cette roche est recouverte par des micaschistes passant aux talcschistes; sur quelques points, ceux-ci sont recouverts par des phyllades avec psammites ou quartzites. Deux immenses bandes calcaires bordent ces roches anciennes au nord comme au sud; à en juger par les fossiles qu'il renferme, ce calcaire appartient au terrain crayeux. Des grès à lignites forment, sur les bords du Gange, une bande qui borde toute la chaîne; tandis qu'au nord on trouve des dépôts de sédiments supérieurs dont quelques-uns sont très-récents. Enfin on remarque le terrain diluvien, caractérisé par des ossements de grands mammifères.

Les monts Himâlaya présentent quelques faits physiques assez remarquables sur leur versant méridional. Le docteur Royle nous apprend que dans la région montagnée qui borde l'Hindoustan septentrional, au commencement de l'hiver, le soleil darde ses rayons avec tant de force à travers l'air raréfié qu'il produit, au milieu d'un froid insupportable, une sensation de brûlure toute particulière. A 4,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, la nuit, l'haleine des voyageurs se gèle sur leur barbe, et leurs habits se roidissent sur leur dos; souvent même le froid les fait périr, tandis que dans le jour les rayons du soleil paraissent d'autant plus brûlants que leur chaleur ne se répand pas dans l'atmosphère. Cependant, sous un climat aussi rude et à une hauteur aussi considérable, on est étonné de la vigueur de la végétation; non-seulement les plantes légumineuses y réussissent parfaitement, mais on y voit des peupliers de 3 mètres de circonférence et des vergers d'abricotiers. A 4,300 mètres, de grands peupliers donnent à ces montagnes une physionomie à laquelle rien ne peut être comparé ni en Europe ni dans l'Amérique méridionale; et, à 4,500 mètres, c'est-à-dire à la hauteur qu'atteint le mont Blanc, on est étonné de trouver des bouleaux très-vigoureux.

Les montagnes qui bordent l'Inde à l'occident sont les monts *Belour*, qui suivent le cours de l'Indus naissant, et se joignent aux montagnes nommées *Hindou-koh*, qui séparent le royaume de Kaboul de la Grande-Boukharie. C'est le *Caucase indien* des compagnons d'Alexandre le Grand. Ce sont encore les monts *Nischa* ou *Nisa* de la mythologie indienne; nous avons décrit ces montagnes dans l'Afghanistan, ainsi que les monts *Soleïman*, qui s'en détachent¹.

Un autre système de montagnes est celui des *Ghauts* ou *Ghattes*, nom qui signifie porte ou passage. On le considère comme prenant son commencement au cap Comorin; cependant la chaîne méridionale ou les monts *Malayala* forment un groupe distinct, entièrement terminé dans le district de Caïmbetour, à la grande vallée où sont situés les forts de Palikadery et Annamaly. Les Ghattes s'élèvent de nouveau au nord de ces plaines, en formant deux branches, dont l'une se dirige à l'est et l'autre à l'ouest. La branche *orientale* passe à 70 milles et plus de Madras, longe le Karnatik, se divise au nord de ce pays en plusieurs rameaux, où quelques montagnes ne se

¹ Voir page 148.

succèdent que par intervalles, en formant des vallées couvertes d'épaisses forêts. Cependant la chaîne principale n'a que des défilés très-resserrés et garnis de forteresses. Les indigènes désignent cette chaîne sous le nom d'*Ellakouda* ou monts blancs. Elle longe ensuite le nord des Cirkars, formant une suite non interrompue de montagnes tellement serrées qu'il n'y a que deux passages pour des armées. A l'endroit où les Ghattes séparent les Cirkars de la province de Bérar, les montagnes deviennent presque inaccessibles, et il n'y a qu'un seul passage pour les voitures et les chevaux ; c'est celui de *Solar-gat*, qui conduit dans le Béhar. Partout on ne voit que des masses de rochers qui s'élèvent perpendiculairement dans les nues, et ne laissent aucune issue au voyageur épouvanté. Le granit paraît former toutes les sommités de cette chaîne, qui offre partout l'image de la plus grande stérilité et d'une nudité complète. On y trouve néanmoins de gros troncs d'arbres pétrifiés, surtout dans les ravins creusés par les torrents, où ces troncs, qui sortent à moitié du rocher, servent de ponts.

La chaîne *occidentale* des Ghattes s'étend le long de la côte de l'ouest, sur une longueur d'environ 1,350 kilomètres, et s'élève à une hauteur plus considérable que la chaîne opposée. Elle traverse le Travancore et le Cochin, le Kanara et le Sounda, passe auprès de Goa, entre dans le pays des Mahrattes et s'y partage en plusieurs branches. L'épaisseur des forêts, la profondeur des précipices et la rapidité des torrents rendent très-difficile le passage de ces montagnes, qui, en quelques endroits, est de 50 à 60 milles anglais. Du côté de la mer, les Ghattes occidentales présentent un superbe amphithéâtre de rochers et de verdure, semé de villes et de villages. Entre les chaînes inférieures souvent veinées d'un porphyre sombre, s'étendent des plaines encaissées qu'on prendrait pour des lacs mis à sec. Des routes anciennes, spacieuses comme les voies romaines, traversent ces bassins. Au pied des monts arrondis à leur base, âpres et tristes à leurs cimes, on voit des fragments de forêts. La partie la plus escarpée des Ghattes, à l'est de Sourate, porte le nom de *Bala-Ghauts*, qu'on étend quelquefois à toute la chaîne occidentale, tandis que la chaîne orientale avec le plateau intermédiaire s'appelle *Païen-Ghauts*. Le point culminant des Ghattes est au sud du Tapti ; sa hauteur est de plus de 3,000 mètres.

Vers les sources du Godavery, des chaînes plus basses, se détachant de la masse des Ghattes occidentales, pénètrent dans l'intérieur de la péninsule, et se joignent aux montagnes de Bérar et de Gondouana. Ces chaînes centrales, dont l'une longe au nord le cours de la Nerboudha, portent généralement le nom sanskrit de *Vindhia*. C'est encore dans ces terres du milieu que les Hindous placent leurs monts *Sanyah* et même les monts *Soukhien*.

On peut dire qu'en général les Ghattes sont formées de granit et de gneiss recouverts par des micaschistes et des talcschistes passant au schiste argileux, et traversés par des porphyres et par des roches appelées diorites. Vers la pointe méridionale de l'Hindoustan s'étendent de vastes dépôts de roches volcaniques qui vont former le cap Comorin.

A l'exception de la pointe de Diou, à l'ouest, et du cap Comorin, au sud, l'Inde n'a point de grands promontoires. La presqu'île de Goudjérate offre une saillie particulière. A l'exception des baies de Katch et de Cambaye, au nord et au sud du Goudjé-

rate, il n'y a pas non plus d'enfoncements qui méritent le nom de golfes. La côte occidentale du Dékhan, quoique dentelée par de nombreuses anses, rades et embouchures de rivières, suit une direction uniforme. Depuis le cap Comorin jusqu'à la côte du Bengale, il n'y a pas un seul port, et les vaisseaux n'ont d'autre retraite que les rades des places de commerce; encore les vaisseaux marchands sont-ils obligés de se tenir à une distance d'un mille et demi, et les vaisseaux de guerre à deux milles de la côte. A cette distance, la mer n'a que dix à douze brasses, et cette côte offre en général tant de pente qu'on ne trouve que 50 brasses à un éloignement de 20 milles.

Complétons à grands traits la géologie de l'Hindoustan. On remarque dans la partie septentrionale de l'Adjmyr et dans le district de Djeypour des schistes argileux et chlorifères, des quartzites et des talcschistes. Ces roches nous semblent appartenir au système cambrien des Anglais. Le quartzite abonde dans l'Adjmyr, principalement entre Baroda, dans le Goudjérate, et la ville d'Odeypour. Il se montre quelquefois divisé en masses prismatiques, structure qu'il doit au voisinage des roches d'origine ignée. Cette roche forme, depuis Baroda jusqu'à Sahar, dans le district de Blertpour, une bande entre des psammites qui appartiennent peut-être au système silurien des Anglais, et les roches granitiques. Les schistes argileux ou chloriteux, traversés de filons de quartz, prennent souvent cette apparence arénacée qui leur fait donner quelquefois le nom de *grauwacke*. Toutes ces roches constituent généralement la partie méridionale du centre de l'Hindoustan. Elles forment des couches souvent contournées, et plus souvent presque verticales, ou fortement inclinées au nord-est ou à l'est-nord-est; mais il y en a aussi qui inclinent au nord-ouest ou entre le nord-est et le nord-ouest, ou même au sud-est.

Les monts Aravalli, qui circonscrivent une partie de la vallée d'Odeypour, sont composés de schistes argileux, de talcschistes, de quartzites et de calcaires qui s'appuient sur un groupe central composé de granit; ce groupe y constitue le point culminant appelé le mont Abou. Les mêmes roches occupent de grands espaces dans le Miouar (Meywar). A 9 milles à l'ouest d'Odeypour, le quartzite est associé à des schistes argileux, talqueux ou chloritiques, il y a aussi des couches de calcaire et de diorite.

Sur les bords de la Dummoudah, rivière qui traverse le Bengale, la formation houillère s'étend aux environs de Rogonatpour et recouvre le granit. A une soixantaine de kilomètres de cette ville se trouve la première exploitation ouverte en 1815 à Rany-Gunge. On suit cette formation pendant plus de 80 kilomètres vers le sud-ouest jusqu'au près de Bancorah; elle occupe une largeur de 15 à 20 kilomètres depuis la rivière. On pense que le bassin houiller traverse la vallée du Gange à Cotva, au confluent de l'Adjji et du Cossimbuzar, et s'unit à celui de Silhet et de Cachar. Dans ces contrées, la formation houillère n'offre rien de particulier: un psammitte d'un gris jaune forme la couche supérieure immédiatement sous la terre végétale; le grès houiller, les schistes et les argiles schisteuses contenant des filons de trapp le suivent. Ces argiles et ces schistes sont riches en impressions végétales et en débris d'animaux. On y a découvert sept couches de houille sur une profondeur de 27 mètres.

En voyageant dans l'Inde, vers le sud de Mirzapour, le capitaine anglais Franklin examina deux chaînes de collines: l'une se termine par un plateau composé de grès,

qu'il a reconnu pour le représentant du nouveau grès rouge d'Angleterre. Sa stratification est presque horizontale, et quoique dans plusieurs endroits sa continuité ait subi quelques altérations, l'existence de la même formation peut se reconnaître à travers la presque île de l'Inde. La seconde chaîne de collines et de plateaux est de même une continuation de la formation du grès bigarré, séparée de la précédente par une marne rouge. Elle est en général composée de roches plus tendres; le grès est fréquemment de couleurs variées; il renferme du mica, et sa structure est parfois schisteuse. L'épaisseur générale de chacun de ces dépôts est estimée à 170 mètres. Ce qu'ils ont de remarquable, c'est qu'ils se terminent brusquement vers les plaines du Gange et sur le territoire du Danab, entre le Gange et le Djemnah, et que les grès que l'on remarque à Radjemal, à Chanar et à Kalendger ou sur les bords de la Djemnah, sont accompagnés de signes évidents d'une action volcanique exercée dans leur voisinage.

Suivant le capitaine Franklin, les monts Bundachel, dans le Bundelkund, présentent un dépôt de roches arénacées et salifères qui correspond au grès bigarré, et qui offre des marnes irisées recouvertes par le *lias*. Le grès est couvert de trapp dans la partie occidentale de l'Inde, et s'appuie sur la chaîne granitique qui s'étend vers Odeypour et du côté du Goudjérate, tandis qu'au nord il se perd dans un désert salé jusqu'à une limite inconnue.

Entre Madras et Bellary, suivant le capitaine W. Cullen, le plateau qui s'étend de Banaganapelly à Gooty est composé de schiste argileux sur lequel repose en stratification transgressive du grès bigarré, formant des couches horizontales. La hauteur moyenne de ce plateau est de 450 à 500 mètres au-dessus du niveau de l'Océan.

Au sud des monts Himâlaya s'étend une chaîne de montagnes nommée *Sivalik* par les Anglais et *Siva-ala* par les Hindous, qui, dans leurs croyances antiques, la regardent comme la voûte de la demeure du dieu *Siva*. Cette chaîne se lie à l'Himâlaya par une série de montagnes peu élevées, et s'en trouve cependant séparée dans plusieurs points par des vallées de 10 à 40 kilomètres de largeur. Le Sivalik est large de 30 kilomètres et haut de 700 à 1,000 mètres. Il se compose, du moins dans la vallée de la Nerboudha, de marnes, de grès et de conglomérats. Les marnes abondent en ossements fossiles; on y trouve des débris d'une espèce d'*anthracotherium*, avec des ossements de *cerf*, de *cheval* et de *castor*, de *crocodile* et de *tortue*; enfin des débris de poissons mêlés à des coquilles d'eau douce.

Les dépôts de gravier et de conglomérat qui, dans l'Inde, renferment des diamants, ont été considérés par plusieurs géologues comme appartenant au terrain clysmien ou de transport; cependant ceux que Victor Jacquemont a examinés dans les environs de la ville de Penna se composent vers leur base d'une couche de brèche schisteuse à ciment ferrugineux qui sert de gangue aux diamants; cette couche est recouverte d'une couche de grès verdâtre renfermant des parties argileuses arrondies et chargées d'oxyde de fer. Ces couches sont peu épaisses, mais au-dessus se présente une argile schisteuse micacée bigarrée de vert, de violet et de rougeâtre, plus ou moins endurcie, et formant plusieurs couches sur 3 à 5 mètres d'épaisseur. Au-dessus se trouvent d'autres couches peu épaisses de grès argileux verdâtre ou coloré en brun violet par l'oxyde de fer, d'argile schisteuse que recouvrent des blocs roulés de grès blanc ou

rougeâtre empâtés dans une argile ferrugineuse, et sur lesquels reposent des couches d'argile schisteuse, terreuse et ferrugineuse¹.

§ II. COURS D'EAU. — L'Inde doit en grande partie la fertilité de son sol à la quantité de fleuves, de rivières et de torrents qui l'arrosent. Les anciens et les modernes ont été frappés de leur aspect imposant. Tous les phénomènes que peut offrir le cours d'un fleuve se présentent ici sur une très-grande échelle. D'abord se précipitant d'une hauteur immense, nourries de toutes les neiges de l'Asie centrale, les rivières de l'Inde ressemblent déjà, par leur volume d'eau, à nos plus grands fleuves, aux lieux mêmes où elles conservent encore la marche impétueuse de nos torrents de montagnes. Plus loin, arrivés dans les plaines, ces énormes courants d'eau se creusent des lits de plusieurs kilomètres de largeur; l'œil du navigateur embrasse à peine les deux rivages couronnés de palmiers, de temples et de palais; une brise agréable, qui suit le cours du fleuve, en agite les eaux transparentes; une force irrésistible entraîne rapidement les milliers de barques qui animent cette vaste et tranquille surface. Enfin la marée, facilement admise dans ces larges canaux, force le fleuve à rétrograder, et quelquefois avec rapidité, avec violence; alors une montagne d'eau, roulant en arrière, menace les bateaux et lutte longtemps contre le fleuve, qui se trouble et se couvre d'écume. Cependant, malgré ces grands et nombreux cours d'eau, la zone torride conserve ses droits, et beaucoup de districts de l'Inde présentent le spectacle de la plus grande aridité. Les réservoirs ou *tanks*, construits à grands frais, fournissent souvent de l'eau à des centaines de villages à la ronde.

Nous diviserons les fleuves en deux sections : la première comprendra ceux qui ont leur embouchure dans la mer d'Oman, et la seconde ceux qui se jettent dans le golfe du Bengale. Parmi les premiers on remarque l'Indus, le Louny, la Nerboudha, le Tapti, etc.

L'*Indus* ou *Sind* naît par deux sources principales dans les monts Kaïlas. Il court sur un plateau élevé de plus de 4,000 mètres, à travers des gorges et des précipices, étant encaissé sur sa gauche par les monts Kaïlas, à droite par les monts Gangri. Il passe ainsi à Ladak. Sa direction est du sud-est au nord-ouest. Au-dessous du confluent du Tchayok, il tourne brusquement au sud-ouest, traverse par des défilés effroyables trois chaînes ou contre-forts de l'Himâlaya, arrose Attock, où il reçoit le Kaboul, est serré à gauche par les derniers contre-forts de l'Himâlaya, à droite par les contre-forts du Soleïman-koh, qui descendent à pic jusque sur son cours. Il garde sa vitesse, et sa profondeur devient alors très-grande : elle atteint à Attock 12 à 13 mètres. Continuant son cours vers le sud, il arrive à Karabagh, où commencent les vastes plaines du Pendjab; là il se partage en plusieurs bras qui se réunissent et se séparent de mille manières, de sorte que son lit se déplace continuellement avec les crues et les inégalités du sol. Il arrose ainsi Dera-ismail-khan, Leïa, Dera-ghazi-khan, Mittun-kote, où il reçoit le Sutledje. Là il atteint 1,000 mètres de largeur, et sa profondeur varie de 7 à 30 mètres. Il arrose Bukkar, forme la grande île Sira, et arrive à Hyderabad, où il fournit les deux branches du *Fulaili* et du *Pingari*, qui formaient autrefois son grand delta. Mais ces deux branches sont aujourd'hui en partie desséchées, et le delta de l'Indus se réduit au pays compris entre les deux

¹ *Voyage dans l'Inde*, par Victor Jacquemont.

bras qui s'en séparent au-dessous de Tatta; l'un, le *Bagour*, coule à angle droit vers l'ouest, tandis que l'autre, le *Sata*, se dirige vers le sud. Ils se subdivisent en un grand nombre de canaux, dont deux sont navigables et seulement pour des bâtiments qui ne tirent que 2^m,30. Le fleuve, à Tatta, atteint une largeur de 2 kilomètres, et sa vitesse est de 4 kilomètres à l'heure. Ses bouches, en y comprenant le grand delta, s'étendent sur un espace de 180 kilomètres; elles versent à la mer 2,700 mètres cubes d'eau par seconde. La longueur de son cours est d'environ 3,600 kilomètres. Il charrie une immense quantité de sable, de limon, d'épaves, qui changent la profondeur de son lit, s'accumulent à ses embouchures et les rendent difficilement navigables.

Ses principaux affluents de droite sont : 1° le *Tchayok*, qui descend des monts Thsoug-ling et traverse une partie du Ladak; 2° le *Kaboul* et les autres rivières sorties du Soleïman-koh, que nous avons décrites dans l'Afghanistan et le Béloutchistan.

Son principal affluent de gauche est le *Pendjab*, qui vient se jeter dans l'Indus près de Mittun-kote; c'est un faisceau de cinq grandes rivières coulant dans la même direction, du nord-est au sud-ouest, à travers un pays très-fertile et très-peuplé, qui s'appelle aussi le *Pendjab* (Pentepotamis). Ces cinq rivières sont le Djelum, le Tchenab, le Ravi, le Beyah et le Sutledje. Ce dernier est le plus considérable, le plus oriental, et il reçoit en réalité les quatre autres.

Le *Sutledje* (Hyphase), qui semble un rival de l'Indus, prend naissance non loin des sources de ce fleuve, et sort des lacs sacrés de Manasarowar et Rowar-hrad, à 5,200 mètres d'élévation au-dessus de la mer; il coule à l'ouest-nord-ouest dans une vallée profonde, et la plus sauvage peut-être qui soit au monde, encaissé à gauche par la crête du grand Himâlaya, à droite par la chaîne du Kaïlas, qui le sépare de l'Indus. Il court d'abord parallèlement à ce fleuve, puis tourne au sud-ouest, entre dans la masse la plus épaisse de l'Himâlaya, qu'il coupe par sept ou huit brèches profondes, tortueuses, escarpées, où il roule avec un bruit terrible; il reçoit alors le *Spiti*, qui coule dans une vallée du Ladak, haute de 4,300 mètres et bordée de pics qui ont 8,200 mètres d'élévation; puis il sort des montagnes à Ludhyana, coule en plaine du nord-est au sud-ouest en décrivant pour ainsi dire la corde dont le cours de l'Indus serait l'arc, prend le nom de *Gharra* depuis le confluent du Beyah, arrose Bawalpour, prend le nom de *Pendjab* après la réunion du Djelum, et finit à Mittun-kote en inondant, dans la dernière partie de son cours, tout l'espace qui le sépare de l'Indus. Son cours est d'environ 1,500 kilomètres; il est navigable depuis sa sortie des montagnes pour de forts bateaux. Il reçoit : 1° le *Beyah* ou *Byas* (Zadrus), qui prend sa source dans le défilé de Botang, au pays de Koullou, à 4,500 mètres d'élévation, coule dans d'affreuses montagnes en apportant une masse d'eau aussi grande que celle du Sutledje, s'engouffre à Mandi dans de profondes brèches, d'où il sort des montagnes, a 250 mètres de largeur moyenne quand il arrive en plaine, et finit au-dessous de Hurriki après un parcours très-tortueux de 500 kilomètres; 2° le *Djelum* (Hydaspe), le plus occidental des cinq cours d'eau du Pendjab, sort du lac de Sesha-nag, dans le plateau intérieur de l'Himâlaya qui forme la délicieuse vallée de Kachemir; il y produit plusieurs lacs, arrose la ville de Kachemir, et traverse l'Himâlaya par une profonde coupure; il reçoit le *Kitschen-Gunga*, que suit la route d'Attock à Kachemir,

traverse les riches plaines du Pendjab, passe près de Moulton, et se réunit au Sutledje, à Outch, après 800 kilomètres de cours. Il a des rives escarpées, un cours rapide et une largeur moyenne de 200 mètres.

Le Djelum se grossit : 1° du *Tchenab* (Acesines), qui prend source près des défilés de Baralacha, le traverse, est suivi par la route tortueuse de Lahore à Kachemir, descend en plaine et y arrose Ramanagar et Julalpour ; 2° du *Ravi* (Hydraotes), qui prend source dans les mêmes massifs que le Tchenab, arrose Lahore, et reçoit un affluent qui passe à Amretsir.

Au delà des bouches de l'Indus, et tombant dans le grand marais dit *Run de Katch*, on trouve le *Louny*, qui passe à Adjmir et traverse des déserts de sable.

La *Nerbouddha* naît dans un lac du plateau d'Omerkantak, coule de l'est à l'ouest en traversant la province d'Allahabad et le pays des Mahrattes, c'est-à-dire la moitié de la largeur de la presqu'île, reçoit un grand nombre d'affluents peu importants, et finit au-dessous de Barotch dans le golfe de Cambaye. On peut la traverser à gué dans la saison sèche.

Le *Tapty* naît dans les monts Kalygongs sous le nom de *Purnak*, coule de l'est à l'ouest en traversant les provinces de Bérar et de Kandisch, et se jette dans le golfe de Cambaye, au-dessous de Surate, par une embouchure remplie de bas-fonds.

Au-dessous de la vallée qu'arrose le Tapty commence la chaîne continue des Ghattes occidentales, qui borde la presqu'île de l'Inde, de ce côté, à une distance de la mer qui varie entre 20 et 50 milles. Cette circonstance explique l'absence de cours d'eau depuis le Tapty jusqu'au cap Comorin, ou du moins de rivières autres que des torrents.

Les cours d'eau qui tombent dans la mer de Bengale sont, à partir du lac Comorin, le Kavery, le Kishnah, le Godavery, le Mahanuddy, le Gange, le Brahmapoutre, etc.

Le *Kavery* naît sur le revers oriental dans les Ghattes occidentales, traverse le Maïssour en arrosant Seringapatam, coupe les Ghattes orientales, arrose Tritchinapally ; il se termine par plusieurs bouches, dont une passe à Tranquebar, une deuxième à Négapatam, une troisième à Karikal. Le Kavery est la plus sacrée des rivières du Dékhan ; les adorateurs de Vichnou l'honorent à l'égal du Gange, et célèbrent chaque année le mariage du dieu Ranganaden avec la déesse qui habite ses eaux.

Le *Panaur*, qui finit près de Pondichéry ; le *Palar*, qui passe à Vellore et à Arkot ; le *Panair*, qui passe à Gandicotta et Nellore, sont des rivières moins importantes.

Le *Krichna* ou *Kishnah* descend des Ghattes occidentales, coule de l'ouest à l'est en arrosant Merritch, et finit par plusieurs bouches encombrées de sables, dont l'une arrose Masulipatnam. Ses affluents sont nombreux : la *Beyma* passe près de Pounah, le *Tumboudra* a dans son bassin Tchitteldrong, et arrose Bisnagar, le *Moussy* arrose Hyderabad et Golconde. Le Krichna est le plus riche des fleuves de l'Inde en diamants et en pierres précieuses.

Le *Godavery* court du nord-ouest au sud-est à travers le Dékhan, et finit par plusieurs bouches, sur l'une desquelles est Yanaon. Il reçoit à droite la *Mandjera*, à gauche la *Pouma*. C'est un des fleuves sacrés des Hindous.

Le *Mahanuddy* descend des montagnes du Bundelkand, a 300 kilomètres de cours et forme un large delta à son embouchure. Sur l'une de ses branches est Djaggernat.

Le *Gange* est le principal fleuve de l'Inde : aussi les Hindous lui donnent-ils le nom de *Boura-Ganga*, fleuve par excellence. Il doit son origine à deux branches, l'*Alâknandâ* et le *Bhiâgirath*. Cette dernière, qui prend naissance dans l'Himâlaya, au-dessus de Gangotri, à 5,200 mètres au-dessus du niveau de la mer, est généralement considérée comme le vrai Gange, tandis que le *Daouli*, affluent de l'*Alâknandâ*, plus considérable et venant de plus loin, devrait en être regardé comme la source principale. Il sort des montagnes à Hurdwar, traverse du nord-ouest au sud-est la province de Delhi, arrose Ferrekhabad, Fattighur, Kawnpour, Allahabad, où il reçoit la Djemnah. De là il coule tortueusement de l'ouest à l'est dans la province de Bahar, en arrosant Mirzapour, Chunargour, Benarès, Ghazipour, Patnah. Sa largeur est alors de 1,500 mètres, et il verse dans les basses eaux 20,000 pieds cubes d'eau par seconde, et dans les grandes eaux 50,000 pieds cubes. Il s'incline au sud-est dans le Bengale, et là commence le grand delta, où ses eaux se dispersent dans une infinité de branches, et qui ressemble à une mer de fange soulevée par des vents furieux, traversée par des courants rapides et coupée d'îles inondées. La branche orientale est la plus considérable; elle passe auprès de Dakka et va se réunir au Brahmapoutre; la branche occidentale s'appelle *Hougly*, et passe par Murchidabad, Chandernagor, Calcutta. Les bouches du Gange occupent 240 à 280 kilomètres de côtes; son cours est de 2,600 kilomètres. La salubrité de ses eaux, la richesse de son bassin, la fertilité qu'il cause par ses crues périodiques ont fait de lui le grand fleuve sacré des Hindous. Ces crues commencent à la fin d'avril. Il ne s'élève d'abord que de 3 centimètres par jour, mais au bout de deux ou trois semaines il croît journellement de 15 centimètres, et à la fin de juillet il inonde les campagnes à une distance de 130 kilomètres; sa hauteur est alors de 125 mètres. Vers le milieu d'août il commence à décroître : il diminue d'abord de 10 centimètres par jour, puis de 5 à 6, et enfin d'un centimètre. Vers le mois d'octobre, il rentre dans son lit ordinaire, et laisse un limon fertile sur les champs qu'il vient d'inonder.

Ses affluents de droite sont : 1° le *Cally-neddy*, qui arrose Meirout et Alighor; 2° la *Djemnah*, qui descend du Djemnatry dans l'Himâlaya, à l'ouest des sources du Gange; elle passe près de Curnal et de Panniput, arrose Delhi, Agra, Calpy, et finit à Allahabad. Elle reçoit un grand nombre d'affluents venant des monts Windhya, le *Tchambal*, la *Betouah*, la *Kiane*, etc.; 3° la *Some*, qui passe à Dudnaghour et finit à Patnah.

Les affluents du Gange sont : 1° le *Goumty*, qui arrose Lucknow; 2° le *Gogra*, qui traverse le Neypal et arrose Aoude; 3° le *Gundouk*, qui naît au pied du Dhavalagiri; 4° le *Bagmatty*, le *Koussi*, le *Mahamada*, etc.

Le *Brahmapoutre* (fils de Brahma), qui confond ses embouchures avec celles du Gange, présente un problème géographique qui n'est pas encore résolu. Les uns, sur la foi de deux voyageurs, Vilcox et Bulton, qui disent l'avoir remonté jusqu'à ses sources en 1827, prétendent qu'il naît dans le pays des Borkhampti, au pied des montagnes de Langtan. Les autres, comme Rennel, Turner, Jacquemont, etc., disent qu'il n'est que la continuation du Ycerou-dzang-bo-tchou que nous avons décrit dans le plateau du Tibet, et qui courrait en sens inverse de l'Indus et comme lui parallèlement à l'Himâlaya jusqu'à ce qu'il traversât cette chaîne dans le pays des Borkhampti.

On expliquerait ainsi facilement la masse d'eau que le Brahmapoutre apporte à ses embouchures, et qui serait un fait unique sur le globe si ce fleuve avait, selon le dire de Vilcox et Bulton, non pas 700, mais seulement 300 lieues de cours; et alors ces deux voyageurs auraient remonté non le fleuve lui-même, mais l'un de ses affluents. Nous adopterons cette opinion, qui est néanmoins très-problématique, et nous admettrons que le Dzang-bo, après avoir traversé les plateaux du Tibet, coupe l'Himàlaya entre les monts Djouki à l'ouest et les monts Langtan à l'est, et qu'il prend alors le nom de Brahmapoutre.

« Le *Brahmapoutre*, dit un missionnaire, tient le deuxième rang parmi les fleuves sacrés de l'Inde. Il est remarquable par la puissance de ses eaux, l'irrésistible élan de sa course, la sauvage beauté de ses rives et sa voix tonnante qui ébranle la solitude. Profondément encaissé dans des murs de granit, son lit trop étroit pour son volume, et la pente du sol tout encombré de rochers, donnent à son cours une rapidité si impétueuse qu'il n'y a pas un seul endroit où le plus vigoureux éléphant pourrait tenir de pied ferme pendant une seconde. Il ne coule pas, il bondit avec fureur; il ne murmure pas, il mugit comme un tonnerre lointain. » Sa surface n'est qu'une nappe d'eau d'écume blanche, et ce n'est que de loin en loin qu'on distingue la couleur de ses eaux. Il traverse dans cette course furieuse du nord-est au sud-ouest d'abord, puis au sud presque directement le pays d'Assam et des Gharrows, en arrosant Rangpou et Gowahati, et finit en confondant son immense embouchure encombrée d'îles et de canaux avec le bras oriental du Gange. Sa principale branche porte le nom de *Megna* en tombant à la mer. Il reçoit plus de 60 rivières torrentueuses : à droite le *Goddado*, venant du Boutan; à gauche le *Brah*, traversant le Kattay et le Katchar; le *Goumty*, qui traverse le Tiperah, etc.

§ III. CLIMAT, PRODUCTIONS, MINÉRAUX. — L'Inde ne connaît que deux saisons, la sèche et la pluvieuse, produites par les moussons de sud-ouest et de nord-ouest. Dans la saison sèche, une langueur mortelle s'empare de toute la végétation, surtout lorsque la pluie est trop longtemps retardée; mais aussi une seule pluie, continuée pendant une nuit entière, suffit pour couvrir de verdure et changer en une belle prairie une plaine aride où la veille l'œil n'apercevait pas un brin d'herbe. C'est en avril ou en mai que commence la saison pluvieuse dans l'intérieur et dans la partie orientale de l'Inde; elle finit vers la fin d'octobre. Sur la côte de Coromandel, elle commence plus tard, parce que les Ghattes arrêtent les nuages qui amènent les vents de sud-ouest.

Pendant cette saison, il est rare que le soleil perce à travers les vapeurs épaisses dont l'air est chargé. Les pluies durent, dans le Bengale, plusieurs jours sans se ralentir; la quantité d'eau qui tombe pendant un mois est évaluée à 60 ou 65 centimètres; les fleuves débordent et couvrent toute la campagne, à l'exception des terrains élevés ou garantis par des digues. Sur la côte de Malabar, les averses, les tempêtes et les orages sont plus violents que sur la côte de Coromandel. Si la pluie n'arrive pas à l'époque ordinaire, ou si elle n'est pas assez abondante, l'année s'en ressent, et souvent une famine affreuse en est la suite. C'est ainsi qu'en 1793 la sécheresse occasionna une si grande disette que les parents vendirent leurs enfants pour avoir de quoi acheter quelques livres de riz. La fin de la saison pluvieuse est remarquable par les change-

ments de vents et la violence des orages et des ouragans. Bernier a observé que la pluie ne vient pas de la même région dans toutes les parties de l'Inde, qu'aux environs de Delhi elle arrive presque toujours de l'est; au Bengale et sur la côte de Coromandel, du côté du sud, et sur la côte de Malabar, de l'ouest.

Le climat de l'Inde est celui d'une contrée située principalement dans la zone torride, mais limitrophe d'une région d'alpes et de glaces. Dans la plus grande partie de ce vaste pays, on ignore la neige et la gelée; mais tous les autres inconvénients s'y font sentir momentanément avec une violence extrême; nulle part les ouragans ne se déchaînent avec plus de fureur; nulle part les éclairs et les coups de tonnerre ne font naître des spectacles plus épouvantables; nulle part la grêle pesante, la sécheresse prolongée et les déluges de pluies ne menacent le cultivateur de plus de ravages. Mais comment réduire à des points de vue généraux les phénomènes locaux qui en partie semblent avoir été mal observés? Comment expliquer pourquoi, si toutefois le fait est prouvé, les pluies durent huit mois dans les Cirkars ou Cerkars, et seulement deux dans le Karnatik, l'une et l'autre de ces contrées étant situées sur la côte de Coromandel? D'autres fois les Européens ont exagéré leurs descriptions en se livrant à une première impression. Le Bengale, décrié comme malsain, est sans doute, par sa situation, particulièrement exposé à la violence successive des pluies, des ouragans et des chaleurs, ainsi qu'à d'épais brouillards; cependant une bonne hygiène paraît avoir réconcilié les Anglais avec ce climat. Les côtes de Coromandel éprouvent des sécheresses et des chaleurs plus fortes que le Malabar, et cependant les étroites vallées et les forêts épaisses de ce dernier pays offrent beaucoup d'endroits malsains. Les plateaux entre les deux chaînes des Ghattes, les provinces entre la Djemnah et le Gange, les contrées qui forment le Pendjab ou qui l'avoisinent, doivent à leur niveau moyen, à leurs collines boisées, à leurs nombreuses eaux courantes, un air moins brûlant, plus pur et plus salubre, si ce n'est que des forêts, des marais et des déserts arides occasionnent des exceptions locales. Le grand désert, au sud-est de l'Indus et au nord du Goudjérate, rappelle toutes les horreurs de l'Arabie déserte, tandis que les vallées de Kachemir ou de Sirinagor, de Gorkha, de Neypal, entourées d'alpes, jouissent, après de véritables hivers, d'un printemps prolongé et d'un été salubre.

C'est dans cette lisière septentrionale et dans le Pendjab que les anciens avaient recueilli de nombreux exemples de longévité. Une nourriture extrêmement simple et un calme parfait de l'âme peuvent garantir à quelques fakirs une longue existence; mais, en thèse générale, la force vitale se développe et s'use promptement dans ce climat. Les maladies aiguës y enlèvent subitement de nombreuses victimes; une des plus redoutables, c'est le *choléra*, connu des Hindous sous le nom de *mordechîn*, et que l'Inde a transmis récemment à l'Europe. La *fièvre des montagnes*, qui règne dans la partie élevée des Cirkars, dans les districts de Gandjam et de Vizagapatam, provient de l'air stagnant des forêts et des vallées étroites et ombragées. D'autres fièvres non moins pernicieuses menacent les habitants du Karnatik, et sont connues sous le nom de *fièvres de gendchi*. Les maladies lépreuses prennent dans les contrées chaudes et humides un caractère effrayant: la variété la plus redoutable de la lèpre des Arabes, celle qui fait tomber les membres par articulations, fait des ravages parmi les classes les plus pauvres. Elle diffère de l'*éléphantiasis* des médecins modernes, qui paraît être

une hydropisie, mais quelquefois avec la lèpre. Cette maladie, qui règne sur la côte de Cochin, où les eaux sont mauvaises, tire son nom de l'énorme enflure des jambes du malade, qui deviennent semblables à celles d'un éléphant. Mais, chez les anciens, le même nom était appliqué à la lèpre qui donne à la peau des taches blanchâtres et ridées. Les Européens, qui échappent généralement à ces fléaux terribles, ne peuvent se soustraire à la lente influence d'un climat trop brûlant et à une transpiration trop forte, trop continuelle; leur teint se fane, et ils vieillissent avant le temps. Malgré tant d'inconvénients partiels, l'Inde offre dans ses portions cultivées les climats les plus salubres de toute l'Asie.

L'Inde est traversée par des chaînes considérables de rochers et par des collines de sable; on trouve de l'une et de l'autre espèce dans la province de Sindhy ou Tatta. On y remarque une suite de hauteurs rocheuses qui s'étendent depuis les frontières du Moultan jusqu'à Tatta, et une suite de collines sablonneuses depuis Attock jusqu'à Goudjérate. Il y a aussi des déserts de sable où le vent brûlant du midi enlève les nuées de poussière dont il couvre ensuite les maisons et les plantations. Le désert de *Deschtbi-doulet*, qui sépare le Sindhy du Kandahar, est un des plus grands de l'Inde; il y en a un autre de 20 milles de long sur le chemin de Ruderpour à Almora; il est couvert de roseaux épineux et d'arbres à résine. Les savanes sont assez nombreuses dans les provinces septentrionales. A l'embouchure des grands fleuves le terrain est souvent marécageux; le long de la rivière de Paddair, les marais occupent même des districts considérables; mais, hormis ces terrains incultes, l'Inde offre partout de belles prairies, de gras pâturages, des champs couverts de riches moissons qui se renouvellent deux fois par an, et des vallées remplies de tout ce que la végétation a de plus utile et de plus brillant.

Le riz, la principale nourriture du frugal Indien, abonde dans la plupart des provinces; on en compte jusqu'à vingt-cinq variétés. Le Tanjaour, sur la côte de Coromandel, fournit de cette denrée toute l'île de Ceylan. Les anciens parlent déjà de l'*arrack* ou eau-de-vie tirée du riz. L'Inde possède également les grains de nos climats, le froment, l'orge, le maïs et le millet. On cultive davantage plusieurs espèces d'holcus, entre autres le *tchor* ou *doura*, et le *badchera*, nourriture commune du peuple, surtout chez les Mahrattes. On connaît nos légumes farineux, les pois, les fèves, les lentilles, et bien d'autres que l'Europe ne produit pas, tels que le *moung*, le *murhus*, dont les graines, semblables à celles de la moutarde, servent à faire des gâteaux; le *tanna*, grain qui fournit beaucoup, et dont la culture n'exige presque aucune peine; et le *tour*, qu'on sème au commencement de la saison pluvieuse; enfin le *toll*, arbuste produisant des pois qui, après le riz, forment la nourriture favorite des marins. Les melons et les ananas sont très-communs, ainsi que le *nymphaea nelumbo* ou *lotus*: cette plante a des racines qu'on apprête de diverses manières; ses fleurs rouges et ses feuilles rondes, semées de gouttes d'eau semblables à des diamants, ornent la surface des étangs. Au lieu de notre pomme de terre, l'Indien a le *katchil*, qui est noir au dehors et blanc en dedans, l'igname, qui pèse souvent plusieurs livres, et le *mougphouilly*.

Le règne de Flore brille ici dans tout son éclat; l'odorat est frappé du parfum de la rose de Kachemir, dont on extrait l'*ottar*, essence précieuse; de la belle rose blanche

appelée *koundja*, qui embaume les vallées de Delhi et de Sirinagor; des *kadtoumaligou* ou jasmins à grandes fleurs; de l'*atimuca*, qui flatte également la vue; et de la *tschambaga*, dont les Indiennes ornent leurs cheveux et parfument leurs vêtements. Il faut encore remarquer le *moussende*, qui étale, parmi des feuilles blanches, ses fleurs couleur de sang; l'*ixore*, dont les bouquets couleur de pourpre ornent une tige de six pieds de haut; le *sindrimal*, dont les fleurs s'ouvrent à quatre heures du soir et se ferment à quatre heures du matin; le *nyctantes-sambac* aux fleurs odorantes, dont les Indiennes se parfument la chevelure; le *nagatalli*, qui, grimpant le long des murs, les couvre de son feuillage redouté des serpents.

L'Inde nourrit beaucoup de plantes utiles à l'industrie, telles que le lin, le chanvre, le tabac, l'indigo, le jalap, la salsepareille, le datura, le coton, l'anis, le bétel, le safran, le sésame, l'opium, plusieurs sortes de plantes teinturières et de roseaux. Les contrées montagneuses d'Aoude et celles qui sont au pied des Ghattes produisent beaucoup de cardamome; la côte de Malabar fournit le meilleur; c'est là aussi qu'abondent toutes les espèces de poivre; les Arabes appelèrent même cette côte le pays du poivre, *Belad-el-fofol*. On en cultive aussi dans l'île de Ceylan, au Bengale et dans le Béhar. Le pavot oriental, dont on tire l'opium, prospère dans presque toutes les provinces; le Bengale et le Béhar fournissent l'opium le plus estimé. Le sésame indien produit une huile excellente, déjà connue des anciens comme article de commerce. Le cotonnier arbre vient sur toutes les montagnes de l'Inde, mais ne donne qu'un produit grossier; le cotonnier arbuste ou annuel prospère surtout au Bengale et sur la côte de Coromandel, aussi est-ce là que l'on fabrique les meilleures étoffes de coton. Après ces deux provinces, ce sont celles de Madouré et de Maraoua, et la côte de Malabar qui fournissent le coton le plus fin. L'Inde est la véritable patrie du bétel ou *tambol*, plante qui, semblable au lierre et au houblon, s'élance le long des arbres et des pieux, et dont on mâche les feuilles avec des noix d'arec, des épices, de l'ambre, du tabac, etc.

Des forêts de bambous couvrent une grande partie du sol indien; cette espèce de roseaux, qui parvient quelquefois à la hauteur de 20 mètres, est d'une grande utilité aux Hindous dans la construction de leurs habitations légères. Le suc durci du bambou, ou *tabaschir*, sert dans la médecine. Divers autres roseaux, parmi lesquels l'*arundo calamus*, abondent partout. La canne à sucre, commune dans toute l'Inde, est cultivée au Bengale, surtout à Radjamondri et à Gandjam, avec tant de soin, qu'on exporte annuellement en Europe et dans la Malaisie, en Chine et ailleurs plusieurs millions de quintaux de sucre. L'indigo croît spontanément dans la province de Goudjérate, mais on le cultive en grande quantité dans le Bengale, le Béhar, l'Aoude et l'Agra, où l'on trouve aussi l'arbuste du nyl, qui donne une couleur bleue comme l'indigo. Un arbre de l'espèce *nerium*, récemment découvert dans les Cirkars, donne aussi cette précieuse matière colorante.

L'Inde renferme toutes les diverses espèces du palmier; elles fournissent des fruits, des liqueurs, une sorte de papier, de l'huile, de la farine, des cordes et beaucoup d'autres objets. Le cocotier est sans contredit le plus précieux de ce genre. Le *djag-gari* ou sucre noir, tiré du suc d'une espèce de palmier, sert à Tranquebar, à Madras, et dans le Pégou, à former, avec du blanc, des œufs, de la chaux et des coquilles,

un ciment qui résiste au soleil, à la pluie, et reçoit par le frottement un beau poli : ce ciment a été employé avec succès en Hollande. Les noix de l'*areca*, le fruit du chou-palmiste, les bananes, accroissent encore les richesses de l'Inde. Le figuier des Indes, ou *arbre des banians* (*ficus indica* ou *bengalensis*), en hindoustany, *bar*, est une des plus étonnantes productions du règne végétal ; originaire de l'Hindoustan, il ne se trouve, à vrai dire, que dans ce pays. Sa tige mère produit une foule de branches d'où sortent des rejetons qui descendent jusqu'à terre, y prennent racine et deviennent eux-mêmes de nouveaux troncs d'où naissent d'autres jets, qui à leur tour viennent retomber sur le sol, et forment encore des supports avec de nouvelles branches qui jouissent de la même faculté de reproduction ; de sorte que cet arbre peut couvrir un espace immense de terrain, il porte un petit fruit écarlate, qui sert principalement de nourriture à des légions de singes, d'écureuils, de pigeons, de paons et d'oiseaux de toute espèce. Les Hindous, qui respectent cet arbre comme le symbole de la divinité génératrice, viennent le visiter à certaines époques de l'année par esprit de dévotion. Le plus remarquable de ces arbres se voit dans une île de la rivière Nerboudtha à 16 kilomètres de la ville de Barotch. Bien que les flots aient emporté une partie de l'île et de l'arbre, il mesure encore 2,000 pieds de circonférence autour de ses principaux troncs.

Nos arbres à fruit, tels que les pommiers, poiriers, pruniers, abricotiers, pêcheurs, jujubiers, noyers, amandiers, orangers, grenadiers, mûriers, prospèrent dans le nord de l'Inde, tandis que les parties méridionales abondent en arbres à pain, goyaviers, jambos, manguiers (*mangifera*) ; mais le mangoustan des îles de la Sonde ne vient que par la culture, même au Coromandel. Le *katthal* et le *barhal* sont aussi des fruits d'un goût exquis, et la banane *vela* est nourrissante, saine et agréable au goût.

Nos arbres de haute futaie, les chênes, sapins, cyprès et peupliers, se retrouvent tous dans ce pays, ainsi que le myrte et le tamarinier ; mais ces forêts se peuplent principalement d'arbres inconnus dans nos climats, tels que le *ték*, ou bois dur, presque incorruptible, très-propre à remplacer le chêne dans les constructions navales ; le *ponna*, arbre toujours vert, et qui fournit de beaux mâts ; le *korou* ou *sacou*, qui, ainsi que le *dchissou*, donne du menu bois de construction ; le *nagassa* ou bois de fer, divers robiniers, l'azédarach, et bien d'autres espèces moins connues. L'ébène se trouve dans l'île de Ceylan, et sur les bords du Gange, à Allahabad. Le sandal rouge, le dragonnier, les gommiers à laque et à gomme-gutte croissent dans le Dékhan et à Ceylan. La guilandine-moringa donne une gomme rouge. On y trouve le tournesol, le citronnier et le roquois. Dans le genre de lauriers qui abondent au midi de la péninsule et à Ceylan, on distingue ceux qui fournissent le macis, la casse et le camphre, mais surtout le laurier cannellier, aujourd'hui transplanté de Ceylan dans les Cirkars du nord. D'autres arbres, chargés d'un arôme plus léger, parfument les forêts qu'ils ornent de leurs fleurs éclatantes ; de ce nombre sont les bignonies, le jasmin, les gueltardes, le *pandanus odoratissima*.

Quoique le règne minéral n'ait encore été exploité qu'en partie, il est cependant certain que l'Inde est, sous ce rapport, un des plus riches pays de la terre. Les fleuves du Dékhan, d'Orissa et du Bérar charrient de l'or en assez grande quantité. Dans le Pendjab et le Kachemir, on trouve également beaucoup de rivières à sables auri-

fières, indice de l'abondance de ce métal dans les monts Imaüs. On cite aussi les riches mines d'or et d'argent de Golconde, du Karnatik, d'Achem et du Bengale. Il y a des mines de cuivre dans les monts Komaoun et dans les provinces de Badrikesram, Agra et Adjmir. Le fer se trouve dans presque toutes les provinces de l'Hindoustan et du Dékhan. Le royaume d'Acham est renommé pour ses mines de fer et d'acier. Il y a des montagnes entières de pierres d'aimant près d'Hoa, dans la province d'Agra; on en extrait une grande quantité de fer. Le plomb se trouve abondamment dans les régions qui possèdent des mines d'argent, telles que le royaume d'Acham, les monts Komaoun. On exploite des mines d'étain près Zamvar, dans la province d'Adjmir et dans le Pendjab; le zinc est si commun dans l'Inde qu'on en exporte une grande quantité pour l'Europe. Dans quelques endroits on découvre du mercure et de l'antimoine.

Nulle part les diamants ne sont aussi beaux ni aussi nombreux que dans l'Hindoustan et le Dékhan, spécialement dans les provinces de Bengale, d'Allahabad, d'Orissa, de Bedjapour, de Béhar et Karnatik. Ceux de Raolconde et non de Golconde, ainsi qu'on le dit communément, et d'Orissa, spécialement ceux de Sambelpour, sur les bords du Mahanuddy, passent pour être très-supérieurs à ceux de Parna dans l'Allahabad. On y trouve aussi du cristal de roche, des rubis, des saphirs, des améthystes, des onyx et autres pierres précieuses. Après les grandes averses, les rivières en détachent de l'intérieur des montagnes, et les entraînent dans leur cours: le Mahanuddy, entre autres, en charrie un assez grand nombre. On nomme dans le district de Gorkha une rivière qui en fournit beaucoup. Le *lapis-lazuli* se trouve dans les monts Himâlaya. Presque toutes les montagnes de l'Inde renferment des carrières de marbre et d'albâtre; celles d'Adjmir ont du marbre blanc, noir et vert; le Béhar est riche en albâtre. Le sel gemme se trouve dans plusieurs montagnes; il y a aussi de grands lacs d'eau salée dans l'Adjmir et sur la côte de Coromandel; le Goudjérate renferme des plaines couvertes de sel: partout cette substance utile est exploitée avec soin. Plusieurs provinces, surtout le Béhar et le Bengale, fournissent du salpêtre: on en exporte une quantité considérable pour l'Europe, la Tatarie, la Chine. Il y a du soufre, du charbon de terre, du naphte et d'autres matières inflammables dans plusieurs contrées montagneuses de l'Hindoustan et du Dékhan. Plusieurs rivières, telles que le Gadek, sont imprégnées de soufre, de salpêtre et autres matières minérales.

Le règne animal n'est pas moins riche en espèces que les deux règnes dont nous venons de parler.

Parmi les mammifères on distingue les singes, qui se montrent partout en troupes; il y en a de toutes espèces; on voit parmi eux des gibbons, surtout dans le Bengale, et sur la côte de Coromandel, de beaux *maudis* à longue queue; particulièrement dans le Dékhan, des *tillows*, des *vella-kouranga* ou petits singes blancs; des *horingurangas*, grands singes noirs, des *orang-outangs* en Bengale, en Karnatik et sur la côte de Coromandel. Le singe *radjakada*, à visage rouge, à barbe noire, représente aux superstitieux Hindous leur dieu *Hanouman*, le Pan indien, qui, ayant pris cette figure, se mit à la tête d'une armée de singes, vint au secours du dieu Rama, et contribua beaucoup à la défaite de Ravan, roi des géants et maître de Ceylan. On

doit citer encore le paisible *onuko*, le *macaque bonnet chinois*, le *macaque maimon*, le *nycticèbe du Bengale* et le *cercacèbe malbrouck*, vénéré au Bengale, où il vit en grandes troupes. Il paraît certain que jadis les singes, respectés par la superstition, peuplèrent l'Inde par myriades. L'armée d'Alexandre en rencontra dans le Pendjab une telle multitude, qu'elle la prit pour une nation ennemie, et se disposa à les combattre. Encore aujourd'hui, dans les contrées où dominent les brahmanes, les Hindous accordent une entière liberté aux singes : ces animaux dévastent les champs ; ils pillent les vergers, et portent leurs ravages jusque dans les villes.

Les provinces méridionales sont infestées de chauves-souris de toute forme et de toute grandeur. On remarque surtout la *roussette* (*vespertilio vampirus*), qu'on appelle aussi *chat volant*, et qui ravage fréquemment les arbres fruitiers dans la province de Goudjérate et dans quelques contrées de la côte de Coromandel. Les écureuils y causent le même ravage, particulièrement le *maleannan*, qui habite par troupes nombreuses les plus hauts arbres sur la côte de Malabar ; l'*annan* ou petit écureuil, qui s'attache de préférence au cocotier ; l'écureuil jaune, *sciurus flavus*, qui vit en troupes dans le Goudjérate, et l'écureuil pourpré, que l'on rencontre fréquemment aux environs de Bombay. La côte de Malabar fournit beaucoup de porcs-épics ; le *pangolin à grosse queue* apprivoisé est souvent gardé dans les maisons. Le Bengale et la côte orientale ont le *paresseux à deux doigts* ; et le Béhar, une variété de cette espèce, semblable à l'ours, et qui vit de fourmis.

L'Inde a diverses espèces de rats et de souris, nommément la souris rayée, le rat à musc et le jerboa ou rat sauteur. Il y a des lièvres et des lapins, des martres, surtout dans les provinces septentrionales, des civettes de deux variétés, des blaireaux, des coatis, des *ichneumons* ou *moungo*, qui se laissent apprivoiser et qui donnent une chasse vigoureuse aux rats, aux chauves-souris et même aux gros serpents. L'ours se montre dans les forêts de l'Aoude, d'Orissa, du Karnatik, de Coromandel. On voit des loups, surtout dans les Ghattes, le Karnatik, le Malabar, le Gantour ; les chacals se font redouter dans l'intérieur de l'Hindoustan ; les hyènes sont très-nombreuses dans le royaume d'Orissa et sur les côtes de Malabar et de Coromandel. Le Bengale nourrit un renard d'une espèce particulière, très-petit et très-agile. Ceylan et le Bengale ont deux variétés de chat-tigre. Le *serval* ou chat-panthère du Dékhan, qui est peu connu, se répand jusqu'au Tibet. Le lynx habite les provinces du nord ; le *caracal*, variété de lynx aux oreilles noires, se montre au Bengale. Ce pays est aussi la véritable patrie du *tigre royal*. Cet animal redoutable domine avec le rhinocéros sur l'extrémité marécageuse et inhabitée du delta du Gange, nommée les *Sunderbunds*. L'île de Ceylan et les monts Ghattes ne possèdent que les tigres ordinaires, d'une taille moins majestueuse. La panthère asiatique ne paraît qu'une variété de tigre, qui a des mouches en place de raies. La sous-variété noirâtre, mouchetée de noir, est propre à l'Hindoustan. Les léopards, qui ont des taches d'une couleur foncée sur un fond blanc, varient considérablement de grandeur et de pelage. L'*once*, qui sert à la chasse aux antilopes, habite tout le Dékhan central et le Goudjérate. Le *guépard* est moins commun ; on le nomme *tchita*. On pense généralement que le lion, du moins celui d'Afrique, qui, par sa majestueuse crinière, se distingue du lion de Babylonie, est aujourd'hui inconnu aux Indes. Terry prétend néanmoins en avoir vu dans le

Malvah, et quelques officiers anglais en ont également vu dans le nord et dans l'ouest de l'Hindoustan. On peut cependant juger, par les anciens livres indiens, que le lion qu'ils nomment *singh* était autrefois répandu dans toutes les contrées.

Les Indiens font peu usage des chevaux ; les espèces particulières à leur pays sont le *tattou*, dans le Bengale, cheval très-petit, mais bon coursier ; le *gant* dans le nord de l'Hindoustan, et le *dchangley*, venu de la province de Batty. Les meilleurs chevaux qu'on voit dans l'Inde viennent de l'étranger, notamment de l'Arabie et de la Tatarie. Les ânes et les mulets n'y sont pas d'un usage plus général ; dans le nord et même dans le Dékhan on en trouve de sauvages qui descendent des hauts plateaux du Tibet. Les Hindous, semblables aux Européens, regardent comme honteux de se servir d'ânes pour monture. Le *koutan* et le *djightai* de la Tatarie viennent passer l'hiver dans les forêts de l'Inde. Parmi les chiens indiens, le chien de chasse était déjà fameux dans l'antiquité ; les meilleurs viennent du nord, et particulièrement de Kaboul. Les chameaux et les dromadaires, les seuls véritables animaux de charge chez les peuples orientaux, se trouvent en grande quantité dans le Goudjérate, dans les environs de Patna et de Mongyr, et dans les provinces de Moultan et de Tatta. Le chameau à deux bosses vit à l'état sauvage dans les provinces du nord.

La brebis indienne se distingue de la race européenne par ses cornes recourbées et par la qualité soyeuse de sa laine : on la trouve dans tout l'Hindoustan et dans le haut Dékhan. La brebis fine du Kachemir fournit la belle laine dont on fabrique les châles. Dans le Moultan on rencontre aussi le *bahra* ou brebis à grosse queue, et la brebis du Tibet, très-estimée pour sa belle laine. Ce sont les poils intérieurs qui forment cette laine précieuse. Enfin l'Inde connaît aussi l'*argali* ou le mouton sauvage. Le Goudjérate et le Katch renferment beaucoup de chèvres sauvages et domestiques ; la chèvre du Kachemir fournit du poil très-fin pour la fabrication des châles ; dans les montagnes et forêts d'Orissa, de Telinga, de Bérar et de Malabar, on trouve la chèvre qui fournit le bézoar. Les porcs, les sangliers, les cerfs, les daims, s'y montrent en grand nombre. On voit des troupes d'antilopes dans le Bengale, l'intérieur de l'Hindoustan et dans le Dékhan. Outre les espèces communes à la Perse et à la Tatarie, on remarque le *nylgaa* ou l'antilope bleue aux pieds blancs, nommée aussi *ross*, et une petite espèce blanche. L'élan se montre fréquemment dans l'île de Ceylan.

Le bœuf et la vache jouissent dans l'Inde d'une vénération aussi religieuse que jadis dans l'Égypte. Symboles de la force productive de la nature, emblèmes du soleil et de la lune, monuments vivants de l'histoire et de la civilisation, ils sont censés accompagner le grand dieu *Chiva* et les déesses *Parvati* et *Lakchmi*. L'attouchement d'une vache purifie de tous les crimes. Il n'y a que trente ou quarante ans, un roi de Travancore, pour expier ses cruautés, fit construire une énorme vache d'or, passa humblement à travers cette image, et dès lors data ses décrets de l'époque de son *passage par la vache*. Cette race sacrée, très-belle dans le Goudjérate, le Malvah et le Bengale, ne se distingue de notre bœuf européen que par la bosse de graisse placée sur le dos : c'est le zebou ou *bos indicus* des naturalistes. On trouve à Ceylan et près de Sourate des bœufs qui n'ont que la taille d'un dogue. Le buffle est très-répandu dans toute l'Inde méridionale, tandis que l'*yak* du Tibet se montre dans les provinces les plus septentrionales. L'animal nommé par les Indiens *arni* ressemble plus au buffle

qu'à l'urus ; on lui donne 2 mètres de haut et des cornes énormes ; il habite les monts Ghattes et les monts Himàlaya.

Les éléphants peuplent les grandes forêts et les régions marécageuses. Dans les forêts des Ghattes, on en trouve des troupes de 2 à 300. On fait grand cas des éléphants pris dans la province de Tipra et sur les bords du Brahmapoutre ; mais les plus dociles et les plus beaux , quoique d'une taille ordinaire , viennent de l'île de Ceylan. Ces colosses , jadis redoutables dans les combats , ne servent plus qu'à traîner les canons et les caissons , à faire agir de lourdes machines , ou à soutenir sur leur large dos la tente de pourpre où repose sur des coussins dorés un *nabab*. On prend les éléphants dans de vastes enceintes fermées de gros pieux , et vers lesquelles on les chasse en les épouvantant par le son des tambours et par la lueur des flambeaux ; l'animal , attiré par des femelles apprivoisées dans une enceinte intérieure dont les portes cachées se referment sur lui , ne trouve d'issue que par un long et étroit corridor également fermé de pieux , où on l'arrête en faisant passer des bois de traverse. Il n'en sort que garrotté et sous la garde des éléphants apprivoisés , qui bientôt lui apprennent à obéir. Le rhinocéros vit dans le Bengale , surtout dans les îles de l'embouchure du Gange ; on l'y voit fréquemment dans la société du tigre. Le premier de ces animaux trouve dans les herbes et les broussailles des marais la grossière nourriture qu'il aime ; l'autre y cherche au fond de l'eau fangeuse un asile contre les chaleurs du jour.

L'Inde fourmille de serpents ; on en trouve dans les forêts , dans les champs , dans les jardins et même dans les appartements. On en distingue beaucoup d'espèces connues sous des noms portugais ou malabars. Les plus redoutables sont le *cobra manilla*, petit serpent bleu d'un pied de long ; le *rubdira mandali*, la *cobra de capello*, que l'on sait apprivoiser malgré ses morsures dangereuses. Le serpent royal ou boa jouit dans plusieurs cantons d'une adoration divine. La mer même qui baigne l'Hindoustan est remplie de serpents hideux et dont la morsure est dangereuse.

Presque tous les fleuves , et même les lacs et les marais de l'Hindoustan et du Dékhan nourrissent des crocodiles plus gros que ceux d'Égypte , avec lesquels ils offrent plusieurs différences. Une variété , de petite taille , est spécialement vénérée comme un animal consacré. Les lézards sont très-communs dans toutes les provinces ; sur les montagnes des Ghattes il y en a d'une grosseur prodigieuse. L'île de Bombay et quelques autres contrées fourmillent de grenouilles et de crapauds. Les tortues sont communes sur les côtes et dans les fleuves ; celles de la côte d'Orissa fournissent la meilleure écaille.

Les poissons abondent tellement sur les côtes de Coromandel , de Malabar et dans d'autres contrées , qu'on en nourrit les animaux domestiques , tels que les porcs , les chiens et même les chevaux. Il y a peu d'espèces européennes qui ne se trouvent dans l'Inde : les plus communes sont le saumon , la sardine , l'anguille , la carpe et le thon. Le *mango*, joli poisson de mer , couleur d'orange , remonte le Gange. On voit jouer à la surface des flots les troupes brillantes de poissons dorés , tandis que , prenant un élan à travers les airs , le poisson volant cherche en vain à échapper aux ennemis qui le poursuivent dans l'un et l'autre élément. Les *torpèdes* et les *gymnotes* électriques frappent le baigneur imprudent.

Les insectes brillent, dans ce climat chaud, d'un éclat inconnu aux zones tempérées ; mais ils causent aussi beaucoup de dommages. Nous nommerons les sauterelles, qui tombent quelquefois en nuées sur les campagnes pour les ravager ; les abeilles, presque toutes sauvages, mais qui fournissent un miel très-aromatique ; les fourmis noires et blanches, un des fléaux des gens de la campagne ; les araignées grandes et petites ; les scorpions, les écrevisses. Qui pourrait énumérer les papillons de toutes les couleurs, les vers à soie, toutes les espèces de coquillages, les coraux, les polypes ? Nous devons faire remarquer que le ver à soie ordinaire (*phalæna mori*) n'est pas le seul insecte qui fournisse un tissu précieux à l'habitant de l'Inde et de l'ancienne Série ; les deux espèces *phalæna-atlas* et *ricini* donnent diverses espèces de soie qui ont dû être comprises sous le *bombyx* des anciens. La pêche des *cauris* et celle des perles ont une grande importance.

Terminons par les oiseaux. C'est dans le nord de l'Inde qu'on trouve les plus beaux aigles, vautours et faucons. Le Dékhan renferme plus de 50 espèces de perroquets. Cet oiseau est sacré aux yeux des brahmanes. Les corbeaux et les corneilles sont pour les Hindous le symbole de l'esprit humain séparé du corps, et obtiennent souvent de la charité superstitieuse une nourriture abondante. Les âmes des brahmanes sont censées habiter les corps de l'*ardea gigas*. Les hiboux se réunissent par milliers sur la côte de Malabar. L'Inde est la patrie du paon ; des troupes énormes de paons sauvages habitent les forêts de l'Hindoustan et du Dékhan ; mais le coq d'Inde est, selon l'opinion la plus accréditée, originaire d'Amérique. Du reste, on retrouve dans ce pays presque tous les oiseaux de nos climats ; parmi ceux qui lui sont particuliers, on distingue le *mango*, qui se nourrit du fruit de ce nom ; le petit oiseau de paradis, assez commun dans les Ghattes et dans le Malabar ; l'ibis blanc, dont les plumes fournissent une parure aux Indiennes ; l'ibis à tête noire, ou le butor ; et l'oiseau bleu, le *porphyrio* des anciens, qu'on appelle en malabar *pidaramkoli*. Dans toutes les forêts on voit flotter au souffle du vent des nids en forme de bouteille, suspendus à un fil léger : c'est le fruit du travail ingénieux de la *loxia philippina*, habitante de cette demeure aérienne.

§ IV. DESCRIPTION DES PAYS. — BÉDESTAN. — Toute la vaste région dont nous venons de faire la description physique appartient aujourd'hui directement ou indirectement à l'Angleterre, et forme un empire de 120 millions d'habitants, qu'on peut subdiviser ainsi : 1° possessions de la couronne d'Angleterre, c'est-à-dire l'île de Ceylan ; 2° possessions immédiates de la Compagnie des Indes, comprenant les quatre présidences d'Agrah, de Calcutta, de Madras et de Bombay ; 3° possessions médiates de la même Compagnie, comprenant les pays tributaires ou protégés, dont nous donnerons plus loin le tableau ; 4° pays alliés (Neypal et Sindhya). Nous ne suivrons pas cet ordre de description, parce qu'il est très-confus et même fictif, les pays tributaires, protégés, alliés, possédés, étant presque au même titre sujets des Anglais ; nous dirons plus tard les différences d'administration qui existent entre eux, et, pour le présent, nous suivrons autant que possible l'ordre des divisions naturelles, c'est-à-dire que nous commencerons par les pays compris dans le bassin de l'Indus, que nous décrirons ensuite ceux qui sont compris dans les bassins du Gange et du Brahmapoutre, et que nous finirons par la presqu'île proprement dite.

L'Himâlaya est la limite naturelle entre les peuples de race tributaire et les peuples

de race hindoue; mais la politique a franchi cette limite, et les Anglais ont annexé récemment à leur empire une partie du bassin supérieur de l'Indus, le *Ladak* et le *Bédestan*. Nous avons décrit le Ladak dans le Tibet, dont il fait encore réellement partie par ses habitants, ses lois, ses mœurs, etc. Quant au *Bédestan* ou *Iskardoh*, il est borné à l'est par le Ladak, à l'ouest par un affluent de l'Indus, le Ghilghit, au nord par les monts Thsounling, et au sud par le Kachemir. On estime sa longueur à 200 kilomètres et sa largeur à 150; il occupe la partie orientale de la contrée si remarquable où l'Himâlaya, les Thsounling, le Belour et l'Hindou-koh viennent se réunir.

Suivant une tradition répandue et accréditée dans ce pays, Alexandre le Grand y vint pour entreprendre une expédition contre la Scythie ou le Khatay, c'est-à-dire l'empire chinois d'aujourd'hui; mais les neiges ayant rendu impraticables les montagnes, le héros macédonien fut obligé de s'arrêter jusqu'à ce qu'on eût tracé une route pour son passage. Il laissa ensuite derrière lui tout son bagage superflu, ainsi que les malades, les vieillards et les infirmes de son armée, dans un fort qu'il avait fait construire, et s'avança sur le Khatay. Autour de ce fort, les soldats macédoniens bâtirent une ville qu'ils nommèrent Alexandria, et que les gens du pays appelèrent Iskandardia. Cette ville est aujourd'hui, disent-ils, Iskardoh.

On n'a que des renseignements incertains sur la population de ce pays; mais tout porte à croire qu'elle ne s'élève pas à plus de 250,000 individus. Les habitants sont en général connus sous le nom de *Balti*. Ils passent pour être d'un caractère flegmatique, comme la plupart des peuples qui habitent les montagnes du Tibet; ils sont robustes et bien faits; ils ont le teint basané, de beaux traits, peu de barbe, et en général peu de poils sur le corps. Mais on dit aussi qu'ils sont perfides, rusés et peu persévérants dans leurs entreprises. Ils se nourrissent principalement d'orge, de froment et de viande; le riz est peu en usage chez eux; mais tous ceux qui sont riches boivent du thé, bien qu'il soit d'un prix très-élevé. Les habitants du Bédestan sont vêtus à peu près comme leurs voisins du Ladak. Les riches portent une sorte de robe courte appelée *kabah*; les paysans ont une robe appelée *djamah*, fort usitée dans l'Inde et ressemblant à la veste des danseuses de l'Hindoustan: elle est faite en tissu de poil de chèvre. Leurs bonnets sont de la même étoffe. Les maisons de ce pays sont construites en assises de pierre et de bois; elles ont deux ou trois étages; le toit en est plat et forme une grande saillie, comme toutes les habitations du revers méridional de l'Himâlaya.

La religion de la majorité est l'islamisme de la secte des shiïtes; mais dans l'extrémité occidentale du pays les habitants semblent n'avoir pas un système bien défini de religion: les uns sont idolâtres ou adorent les arbres, les fontaines, etc.; tandis que d'autres, comme les Hindous, s'abstiennent de la chair de la vache, et cependant prétendent être musulmans.

Le gouvernement du Bédestan est absolu. Le souverain, aujourd'hui tributaire des Anglais, appartient à une dynastie qui est en possession du pouvoir depuis quatorze générations sans interruption. Son titre est *Ergh-mayoa*, c'est-à-dire *seigneur des montagnes*; mais ses sujets le qualifient de *golpo* (roi), et appellent *dja* les chefs qui lui sont soumis.

§ V. PAYS DES SYKES. — Au sud du Bédestan on trouve le Kachemir, le Kouhestan, le Pendjab, etc., pays aujourd'hui possédés par les Anglais, mais qui ont eu une existence indépendante et glorieuse. La population qui y domine est celle des *Sykes*. Ces Sykes ne proviennent pas des castes antiques de l'Inde : ce sont des soldats ravageurs qui se sont emparés depuis des siècles du Pendjab, et y ont formé longtemps une confédération guerrière. On donne le nom de Sykes sans distinction à tous les habitants du pays ; mais les Hindous ou *Pendjabis*, peuple conquis, forment l'immense majorité ; les musulmans sont même plus nombreux que les Sykes proprement dits ou Sykes de religion. Les Hindous et les Sykes se tolèrent mutuellement, mais ils ont pour les musulmans une aversion sans bornes ; et lors de la guerre qui a fait tomber le Pendjab aux mains de la Compagnie, les Anglais ont puisé un de leurs plus sûrs éléments de succès dans l'animosité qui sépare ces races : on était sûr que les places confiées à des garnisons de musulmans ne tomberaient jamais par trahison au pouvoir de la caste ennemie.

Le mot *seikh*, *syke* ou *sikh* signifie *disciple* : il désigne une secte religieuse fondée vers la fin du quinzième siècle par un *gourou* ou prophète du nom de *Nanek*, et qui était de la caste hindoue des khatryas. Sa religion paraît être un mélange de brahmanisme et d'islamisme. Elle enseigne le déisme pur ; elle admet des récompenses et des punitions futures ; elle prescrit la tolérance envers toutes les religions ; elle admet une incarnation secondaire de la Divinité. Elle considère l'usage des ablutions comme indispensable, comme un devoir religieux, mais elle proscriit le culte des images et l'usage de la chair du porc. Elle regarde les *Vedas* indiens et le Koran comme des livres divins ; mais, suivant Nanek, la religion des Hindous s'est corrompue par l'introduction du polythéisme : aussi les temples ouverts au nanekisme n'offrent-ils aucune idole, et les prières y sont-elles très-simples. Les sectaires de Nanek rejettent les distinctions des castes ; ils doivent tous être soldats, renoncer à l'usage du tabac et laisser croître leur barbe et leurs cheveux. Les Sykes portent un pantalon bleu, un manteau de diverses couleurs et un mauvais turban ; leurs chefs ont les poignets ornés de bracelets d'or, et leurs turbans entourés de chaînes du même métal. Sobres dans leur nourriture, ils aiment les liqueurs spiritueuses ; guerriers par profession et par goût, ils cultivent cependant la terre, entretiennent de grands troupeaux, et ont même des manufactures : ils fabriquent de bon drap et des armes à feu très-estimées dans l'Inde. Leur principale force militaire consistait en cavalerie. Voici le portrait que trace d'eux Polier, cité par Langlès : « Accoutumés dès leur enfance à une vie laborieuse et frugale, les Sykes font des marches et supportent des fatigues vraiment surprenantes. Dans leurs excursions, ils ne portent ni tentes ni bagages, tout au plus une petite tente pour le principal officier. Ils se mettent à l'abri du mauvais temps sous des couvertures qui leur servent à couvrir les selles dans les marches. Ils ont communément deux et même trois chevaux chacun ; ces animaux, de moyenne taille, vigoureux, ardents, et cependant fort doux, leur sont fournis par les provinces de Moultan et de Lahore. Ils témoignent de la joie à la mort d'un de leurs compagnons, mais ils pleurent sincèrement la perte d'un cheval. »

Les Sykes sont grands et robustes ; leurs femmes sont moins belles, non pas que leurs traits manquent de régularité, mais parce qu'ils sont trop forts, trop prononcés.

Elles portent les cheveux attachés sur le haut du front, et tellement tirés avec la peau du visage que leurs sourcils, par ce moyen, s'éloignent de leurs yeux, et que leur physionomie prend un aspect tout à fait singulier. Elles ne sont pas, dit Burnes, aussi strictement renfermées que les musulmanes, parce que, pour le mariage comme pour la religion, les Sykes diffèrent complètement des sectateurs du prophète arabe. On fiance les enfants dès la première jeunesse; les contrats sont débattus par les pères ou les proches parents, qui le plus souvent sont influencés par des considérations particulières ou des motifs honteux bien plus que par le bonheur des enfants. Dans les familles des classes inférieures, la coutume autorise un frère à épouser la veuve de son frère. Les enfants issus de cette union sont légitimes et habiles à hériter des biens mobiliers ou immobiliers. La veuve peut opter entre le frère aîné et le plus jeune frère; cette dernière alliance est généralement préférée et regardée comme plus convenable.

Dans les différentes provinces du Pendjab, l'administration de la justice civile et criminelle est déparée à un serdar ou chef. Les crimes contre les personnes peuvent, comme au moyen âge, s'expier à prix d'argent. La peine capitale n'est presque jamais infligée. Les criminels incorrigibles sont punis de la perte d'une main, du nez ou des oreilles; mais ces mutilations sont rares, car lorsque le coupable a le moyen de payer ou de fournir une caution, il peut s'acquitter des plus grands crimes. Celui qui gagne son procès paye au serdar un *shoukarana* ou présent de reconnaissance, et celui qui est condamné acquitte un *djarimana* ou droit de pénalité.

Les Sykes ont eu autrefois des chefs suprêmes qui avaient à la fois le pouvoir civil et ecclésiastique. Ils formèrent longtemps une sorte de grande république. Sur la fin du règne d'Aureng-zeb, leur nombre s'était tellement accru qu'ils ne craignirent pas de résister aux troupes impériales, sur lesquelles ils eurent souvent l'avantage. Après bien des vicissitudes, après avoir vu leur religion et leur puissance presque anéanties, les Sykes finirent par se rendre maîtres de tout le Pendjab et de quelques contrées adjacentes. Ils ne jouèrent néanmoins un grand rôle que sous le commandement du fameux Rundjet-Singh. Né en 1780 et proclamé à la mort de son père en 1794, Rundjet-Singh ne commença à étendre sa domination que vers 1798, époque à laquelle il échangea les canons qu'il avait pris aux Afghans contre la ville de Lahore, dont il fit sa capitale. A partir de ce moment, il agrandit ses États aux dépens de ses voisins, et en 1809 les Anglais durent lui rappeler que le Sutledge formait la frontière naturelle de leurs possessions. Rundjet se rejeta alors sur l'empire des Afghans, qui venait de se diviser en quatre royaumes livrés à l'anarchie. Il prit la défense du Dourani Chah-Soudjah, roi de Kaboul, dépossédé par le Baruksye Dost-Mohammed¹, et s'empara du Moultan en 1818, de Kachemir en 1819, de Peschaouer en 1823. Des officiers français, dont le plus célèbre est le général Allard, s'étaient mis à son service, avaient discipliné ses troupes à l'européenne, et lui avaient formé une armée de 80,000 hommes avec 350 pièces de canon. Son royaume comprenait tout le haut bassin de l'Indus depuis sa sortie de l'Himàlaya, y compris la vallée de Kachemir; il avait donné un gouvernement despotique, mais régulier, à des pays livrés à l'anarchie depuis des siècles; enfin l'on crut qu'il s'était formé dans l'Asie une puissance indigène qui mettrait un

¹ Voir page 152.

terme aux envahissements des Anglais et aux projets ambitieux des Russes. La mort surprit le lion du Pendjab au milieu de ses rêves, et lorsqu'il se préparait à attaquer le Sindh, malgré les menaces des Anglais. La puissance éphémère des Sykes disparut avec celui qui l'avait créée. Son fils et son petit-fils furent assassinés; les femmes, les ministres, les parents de Rundjet se disputèrent le pouvoir; l'armée, composée en réalité de barbares que la main seule du vigoureux monarque pouvait contenir, se divisa, ravagea le pays, et finit même par envahir le territoire britannique (1845). Les Sykes furent défaits dans cinq batailles, et contraints d'accepter un traité par lequel un résident anglais était installé à Lahore avec 10,000 hommes; un conseil de régence dut gouverner le pays pendant la minorité d'un fils adoptif de Rundjet, auquel on destinait la couronne; plusieurs petits États tributaires furent annexés aux possessions anglaises; le Kachemir fut donné en souveraineté à Goulab-Singh, allié de la Compagnie. Sous la protection des Anglais, le royaume de Lahore reprit quelque tranquillité : les Hindous *pendjabis*, laboureurs, tisserands, marchands, opprimés par les Sykes, désiraient depuis plusieurs années la domination britannique. Mais en 1848, le Moultan se souleva, et l'insurrection se propagea rapidement dans tout le Pendjab. Les Anglais livrèrent deux batailles aux Sykes et assiégèrent Moultan; ils furent obligés de se retirer devant la résistance de Dewan-Moulraj, prince de cette ville; alors le Peschaouer s'insurgea également, et tout l'Afghanistan prit part à la lutte. Le gouvernement britannique de l'Inde redoubla d'énergie : Moultan fut de nouveau assiégée et prise; la bataille de Chillianwalla fut livrée, la plus meurtrière que les Anglais eussent eu à subir depuis leur domination; elle resta indécise; enfin, dans la bataille de Goudjrat, les Sykes furent définitivement et complètement battus. Une proclamation du 22 mars 1849 annonça que l'ancien royaume de Rundjet-Singh, c'est-à-dire le Pendjab, le Moultan, le Kachemir, le Kouhestan et les provinces afghanes de la rive droite de l'Indus, était réuni aux possessions de la Compagnie des Indes. L'armée syke fut licenciée, et une grande partie des soldats disséminés dans les régiments de la Compagnie. Aujourd'hui le Pendjab est, grâce à l'organisation que lui avait donnée Rundjet, un des territoires les mieux administrés de l'Hindoustan, et le seul dont les dépenses n'excèdent pas les revenus : on évalue en effet ces dépenses à 20 ou 25 millions seulement, et ces revenus à 35; 20,000 hommes de cipayes suffisent pour tenir le pays dans le calme et l'obéissance.

L'ancien royaume de Rundjet renferme une population de 6 à 7 millions d'habitants, y compris les Afghans de Peschaouer et du Dejarat. Le climat, la nature et les produits du sol varient infiniment dans cette vaste contrée, qui s'étend depuis les déserts brûlants du Sindh jusqu'aux montagnes neigeuses du Kachemir et de l'Afghanistan. Nous allons en décrire les principales parties.

§ VI. KACHEMIR, KOUHESTAN ET PENDJAB. — Entre les montagnes au sud du Tibet occidental ou du Ladak s'étend une vallée d'une forme elliptique; les indigènes prétendent qu'elle a été anciennement le fond d'un lac formé par le Djelum, dont les eaux se seraient écoulées, ou, selon Bernier, auraient été englouties à la suite d'un tremblement de terre. De cette ancienne masse d'eau qu'un petit-fils de Brahma, disent les Hindous, fit écouler, il reste un grand nombre de petits lacs qui entourent la ville de Kachemir. Resserrée par de hautes montagnes, cette magnifique vallée est

à l'abri des débordements dans la saison pluvieuse, des chaleurs étouffantes du Lahore, des vents glacés du Tibet; c'est le *Kachemir* regardé jadis comme le paradis de l'Inde. Les hauteurs qui l'entourent présentent des formes hardies. Partout où leur surface est escarpée, des plaques et des tas de neige, dans les cavités, contrastant avec la teinte noire de la masse des montagnes, marquent la limite des neiges perpétuelles. On ne voit pas de pic remarquable s'élancer au-dessus de la ligne d'un niveau général, et des voyageurs assurent qu'aucun point de la chaîne n'indique une élévation supérieure à celle de 5,000 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Le mont *Pendjal*, un des points culminants, n'a qu'une hauteur de 4,200 mètres.

Un grand nombre de passages conduisent dans cette vallée. Les plus fréquentés sont ceux qui coupent les montagnes du côté du nord-ouest, où le Djelum paraît s'être ouvert une issue et avoir usé les parois de la barrière; mais aucune des routes ne remonte le long de cette rivière dans la vallée. L'hiver n'interrompt pas les communications, et, après les chutes les plus abondantes de neige, on peut traverser la plupart des cols, d'où l'on peut inférer que la hauteur de ces défilés n'excède pas 3,000 mètres. On peut évaluer la hauteur moyenne de la vallée à environ 2,000 mètres. L'aspect du sol s'accorde avec la tradition sur son origine alluviale; le géologue y reconnaît les couches apportées lentement par les ruisseaux qui avaient balayé la surface des roches, et ces dépôts, accumulés pendant des siècles, peuvent seuls expliquer l'uniformité du sol et sa fertilité célèbre depuis longtemps.

Rien n'égale la surprise délicate que le voyageur éprouve en entrant dans cette vallée, surtout lorsqu'il vient de quitter le climat le plus brûlant de l'Inde. L'abondance et la vigueur des végétaux, la variété des sites, la douceur de l'air, l'aspect riant des maisons disséminées dans la campagne, tout y flatte les yeux. Les plaines sont couvertes de rizières, de potagers, de belles prairies, de vergers et de fleurs; sur le penchant des collines, on voit les champs de blé, de plantes aromatiques, de roses et de safran, des vignes, des forêts de chênes et de hêtres, à travers lesquelles passent des sources et des rivières qui descendent dans la plaine, l'arrosent et y forment des lacs charmants. Les montagnes renferment de bon fer.

Les habitants du Kachemir, opprimés tantôt par les Afghans, tantôt par les Sykes, n'ont pas encore perdu le goût des plaisirs, de la mollesse et du luxe qui les caractérise. Ils sont très-industrieux, et soutiennent la réputation qu'ils ont acquise dans la fabrication des châles faits avec la laine soyeuse de la chèvre de ce pays. Cette fabrication emploie 50,000 individus; on porte le nombre des métiers à 15 ou 16,000. Un seul châle peut occuper tout un atelier pendant une année si le tissu est d'une grande finesse; tandis que dans beaucoup d'autres ateliers on en fabrique six ou huit dans le même espace de temps. Chaque atelier se compose ordinairement de trente ouvriers; et lorsque le châle est d'une qualité supérieure, on n'en tisse pas plus d'un quart de pouce par jour. Toute la famille est employée à cette fabrication: les femmes et les enfants séparent le duvet de chèvre par qualité, et en retirent toutes les matières hétérogènes; les jeunes filles le cardent avec leurs doigts sur de la mouseline, et le remettent ensuite au teinturier. Le métier à tisser est horizontal et très-simple; le tisserand est sur un banc, tandis qu'un enfant, placé plus bas, a les yeux fixés sur les dessins, et l'avertit des couleurs qui manquent et des bobines qu'il faut

employer. Les meilleurs ouvriers gagnent quatre ou cinq sous par jour, et les ouvriers ordinaires deux ou trois sous. En calculant que chaque métier fournisse quatre ou cinq châles par an, le nombre des châles fabriqués sera de 60 à 80,000.

Les Kachemiriens fabriquent aussi de très-beau papier, de l'essence de roses et du vin, qui est à peu près de la qualité du Madère. Ils portent surtout au plus haut point de perfection l'éducation des abeilles. Le savant anglais W. Moorcroft attribue au petit nombre de bras qui, proportionnellement à la population, se livre aux travaux champêtres, l'état peu florissant de l'agriculture dans cette délicieuse vallée. C'est ce qui explique aussi la diminution et la détérioration de l'espèce chevaline, et la nécessité où se trouvent les classes inférieures de partager avec les quadrupèdes le transport des fardeaux.

Si l'on en croit Forster, la dépravation des mœurs est poussée au plus haut degré chez les Kachemiriens. « J'atteste, dit ce voyageur, n'avoir jamais connu un corps de nation aussi dépravé, aussi profondément imprégné de vices. » Suivant Victor Jacquemont, les femmes du peuple sont ici d'une laideur repoussante, et toutes les petites filles qui promettent de devenir jolies sont vendues dès l'âge de huit ans pour l'Inde et le Pendjab. La population de Kachemir paraît être considérable, et les femmes de ce pays passent pour être très-fécondes.

Cette vallée n'a qu'une seule ville importante, c'est Kachemir ou *Sirinagor*, mot sanskrit qui signifie *habitation du bonheur* ou *de la bénédiction*, et qui s'applique à plusieurs villes placées auprès des lieux sacrés. Cette ville est située dans une plaine, sur les bords du Djelum, qui s'y réunit par un canal étroit au lac Dak ou de Kachemir, dont une île porte un château royal avec un beau jardin. Ce château est en briques, et revêtu d'une espèce de stuc blanc et poli, mais il tombe en ruines; les empereurs mongols y passaient l'été. Le Djelum coule au milieu de la ville, et la divise en deux grands quartiers, l'un oriental et l'autre occidental, qui communiquent ensemble par sept ponts de bois. On va aussi d'une rue à l'autre au moyen de barques légères. Ce qui surprend l'étranger n'est pas seulement de ne voir à Kachemir que des rues étroites et sales, sans aucun édifice de quelque apparence, c'est de n'y trouver ni ces grands magasins de châles que l'on s'attend à y admirer, ni même les ateliers où on les fabrique, et dont il est parlé plus haut : cette fabrication est répandue dans toute la vallée. Kachemir renferme 52 grandes rues, et en 1809 on y comptait 150,000 habitants; mais les troubles qui, depuis ce temps, ont désolé la partie occidentale de l'Inde ont considérablement diminué ce nombre.

Islam-abad, autre ville de la province de Kachemir, est importante pour la fabrication des châles; *Mond-zaffer-abad* est la résidence d'un prince afghan; *Pamper*, sur la rive droite du Djelum, à 70 kilomètres au sud-est de Kachemir, est une petite ville qui s'enrichit aussi du produit de ses tissus.

Le pays que l'on nomme *Kouhestan*, c'est-à-dire *pays montagneux*, comprend les hautes vallées du Pendjab. Ce pays était autrefois partagé en plusieurs petites principautés tributaires des Sykes. *Kichtouar* est une petite ville à environ 70 kilomètres au sud-est de Kachemir, et située sur la rive droite du Tchenab, au pied de l'Himâlaya, dans une région montagneuse et boisée, très-froide, peu fertile et peu peuplée. *Djemmon* est une autre petite ville plus méridionale placée aussi dans le bassin du

Tchenab. *Koumla* passe pour être une forteresse importante. *Radjour* est défendue aussi par un fort et des murailles. *Nadone*, autrefois forteresse importante, n'a que 500 maisons; elle est située sur la rive gauche du Beyah. Son territoire est fertile en riz, en maïs et en cannes à sucre, et l'on y élève beaucoup de bestiaux. Dans les montagnes il existe plusieurs mines de fer et d'autres métaux. *Kangrah*, ville ancienne, appelée aussi *Nagrahot*, située au milieu des montagnes, sur la rive gauche du Ravy, est défendue par une forteresse; elle renferme 2,000 maisons; on y voit un magnifique temple hindou, visité tous les ans, aux mois de septembre et d'octobre, par un grand nombre de pèlerins de toutes les provinces de l'Inde. A deux journées de là s'élève un autre temple encore plus fréquenté: c'est celui de *Dchouva-lamotchi* ou *Jullamouki*; il renferme un souterrain d'où sortent des flammes; les dévots y jettent du bois de sandal, du riz, des amandes et autres objets, qu'ils laissent se consumer, pour en retirer ensuite les cendres, estimées comme des reliques.

Le *Pendjab*, situé au sud du Kouhestan, est une des provinces les plus belles et les mieux cultivées de l'Inde. Son climat est fort doux; elle abonde surtout en froment, orge, riz, maïs, canne à sucre, tabac, coton, enfin en fruits et légumes de toutes espèces. Sur les bords de l'Indus on trouve beaucoup de sel gemme, qui forme une branche de commerce.

La capitale du Pendjab est *Lahore*, ville très-ancienne, sur le Ravy et sur la grande route qui conduit de Delhi dans la Perse et à Samarkand. Elle a perdu une grande partie de son ancienne splendeur; cependant elle renferme de beaux édifices et des jardins magnifiques. Ses faubourgs sont pour la plupart ruinés. Sur la rive orientale du Ravy s'élève le château où résidaient anciennement les souverains du Mogol. Ce palais, un des plus beaux et des plus somptueux que l'on connaisse, est renfermé dans la citadelle de la ville; il est de granit rouge, et a été construit par Ferokchir. Vu de l'autre côté de la rivière, il offre un aspect vraiment enchanteur: son toit en terrasse est orné, d'un bout à l'autre, d'un parterre planté des plus belles fleurs. L'intérieur de ce magnifique édifice était autrefois orné d'or, de lapis-lazuli, de porphyre et de beau granit rouge. On y admirait surtout la salle du trône et la galerie, dont le plafond et les murs étaient couverts de glaces de cristal de roche, et le long de laquelle régnait une treille en or massif, avec des grappes en perles et pierres précieuses¹. Lahore a une population évaluée à 80,000 âmes. Elle ne pourrait soutenir un siège régulier, quoiqu'elle soit assez forte pour résister à une armée orientale. Elle est défendue par une muraille en briques dont la circonférence est d'à peu près 4 kilomètres, et par un fossé que l'on peut remplir avec les eaux du Ravy. On y entre par dix portes, chacune munie d'un ouvrage extérieur demi-circulaire.

L'origine de Lahore remonte à une époque très-reculée: elle existait du temps d'Alexandre, et son territoire faisait partie de l'empire de Porus. Devenue, au commencement du seizième siècle, la résidence des princes mongols, elle dut aux empereurs de cette dynastie ses plus beaux ornements. Elle avait à cette époque 5 milles anglais de longueur sur 3 de largeur moyenne. « On peut suivre

¹ Legoux de Flaix, *Essais*, I, page 147.

partout, dit Burnes¹, ces dimensions par la vue des ruines. Les mosquées et les tombeaux, plus solidement bâtis que les maisons, restent au milieu des champs cultivés, comme des caravansérails dans la campagne. La cité moderne occupe l'angle occidental de l'ancienne. Les maisons sont très-hautes, les rues étroites, sales et puantes, à cause d'un égout qui passe au milieu d'elles. » La vaste mosquée royale bâtie par Aureng-zeb élève encore dans les airs ses quatre minarets, mais le corps du bâtiment a été converti en un magasin à poudre. L'objet le plus digne d'intérêt dans cette ville est le jardin du Chah-Djihân; on le nomme *Chalimar* (maison de joie). C'est, dit encore Burnes, un reste magnifique de la grandeur mongole : il a près d'un demi-mille de longueur, et offre trois terrasses qui s'élèvent l'une au-dessus de l'autre. Un canal, qui est dérivé d'une distance considérable, traverse ce beau jardin, et alimente 450 jets d'eau qui rafraîchissent l'atmosphère.

En dehors de la ville on voit le *Chah-dara*, magnifique mausolée de *Djihân-hir*, occupant un carré de 22 mètres de côté et ceint d'une muraille de 2,200 mètres. Dans cette construction, le marbre et le grès rouge s'unissent avec une agréable symétrie; de belles mosaïques ornent les murailles et garnissent le plancher. Au sud de celui-ci s'offre le tombeau de *Nour-Djihân-Begoum*, aussi fort beau, quoique moins grand.

Après avoir traversé le *Mandja*, pays très-bien cultivé, et le *Nahr* ou grand canal, qui fut dérivé du Ravy par un des empereurs mongols, et qui, peu profond et peu large, court sur une longueur de 35 kilomètres parallèlement à la route de Lahore, on voit à 40 kilomètres à l'est de cette ville s'élever l'antique *Tchak*, qui plus tard reçut le nom de *Ramdaspour*, et qui aujourd'hui a pris celui d'*Amretsy* (bassin du breuvage de l'immortalité), d'un étang construit en briques, au milieu duquel s'élève le temple dédié à Gourou-Govind-singh. Ce temple est un joli édifice dont la toiture dorée se refléchit sur les eaux du lac qui l'entoure. Il est desservi par près de 600 *ahalies* ou prêtres guerriers. On y conserve sous un dais de soie le livre des lois, écrit de la main du réformateur Nanek. Les pèlerins s'y rendent en foule pour y faire leurs dévotions. Cette ville est la cité sainte des Sykes, c'est-à-dire le siège principal de leur religion. Elle est peu régulière, quoique les maisons soient assez belles; mais elle est plus grande que Lahore. Elle sert depuis longtemps d'entrepôt principal au sel gemme de Miâni, ainsi qu'aux châles, au safran et autres produits de l'Hindoustan. Chaque négociant a devant sa porte de gros blocs de sel réservés pour que les vaches sacrées que l'on nourrit dans la ville puissent venir les lécher. Amretsy doit avoir plus de 40,000 habitants. Ses fortifications ont une grande épaisseur, sont revêtues de briques et entourées d'un fossé profond.

Près de l'estuaire du Ravy, *Toulamba* est une petite ville de 1,500 habitants. Elle est au milieu d'un bocage touffu de dattiers et défendue par un fort en briques, assez faible et de forme circulaire.

Djallinder ou *Djellind-hour*, autrefois ville importante et habitée par des Afghans, renferme maintenant beaucoup de Sykes. Cette cité est grande; ses rues sont pavées en briques, et une muraille construite aussi en briques l'environne. Djallinder, selon

¹ Al. Burnes, *Voyages à l'embouchure de l'Indus, à Lahor, Caboul, Balkh, etc.*, trad. par M. Eyriès, tome I, pages 153 et suiv.

le voyageur Burnes, est le chef-lieu du *Douab*, pays compris entre le Beyah et le Sutledje. Ce pays est bien peuplé et bien cultivé. Tous les villages sont entourés de murs en terre avec un fossé; les maisons sont construites en bois et ont des toits plats revêtus en terre, ce qui leur donne l'aspect de chétives cabanes. On y trouve *Nadaun* sur le Beyah, marché très-fréquenté sur la route directe entre l'Inde et la vallée de Kachemir; c'est un endroit délicieux, célèbre autrefois par la fertilité de son sol et la beauté de ses jardins.

Pakpeten ou *Adjodin*, dans une île formée par deux bras de la Gorrah, à 180 kilomètres au sud-ouest d'Amretsy, est un lieu de pèlerinage pour les pieux mahométans, qui vont y prier sur le tombeau d'un saint célèbre. Ce tombeau fut visité en 1399 par Timour. *Ludian* ou *Lodhyannah*, sur la rive gauche du Sutledje, est située dans une plaine sablonneuse exposée en été à des vents brûlants. Les Anglais ont un cantonnement dans les environs. A 24 kilomètres de Lahore sont situées les ruines de *Sangal*, ville dont il est fait mention dans l'histoire d'Alexandre. Dans la partie montagneuse du Pendjab on remarque : *Sialkott* ou *Salcot*, grande forteresse sur un rocher escarpé; *Tchinnany*, ville très-ancienne et bien peuplée, résidence d'un petit radjah; *Nourpour*, grande ville sur le sommet d'une montagne que l'on monte par le moyen d'un escalier en pierre. *Ramanagar*, sur le bord du Tchénab, est une petite ville située dans une vaste plaine propre à faire exercer une armée; autrefois elle se nommait *Ressoulgar* (ville du Prophète).

On trouve encore dans le Pendjab, à 70 kilomètres au sud-est d'Amretsy, *Râoun*, petite ville qui possède une importante fabrique de tissus de coton; *Miâni* ou *Minny*, dans un canton riche en mines de sel; *Pendi-dadan-khan*, sur la droite du Djelum, où le sel se réunit pour être expédié, soit en remontant, soit en descendant le Djelum. Les coteaux d'où l'on tire ce minéral bordent la rive droite de la rivière.

A 40 kilomètres au delà de cette ville en remontant le Djelum, Burnes cite *Djelal-pour* ou *Julalpour* comme le lieu où Alexandre traversa l'*Hydaspes* et défit l'armée de Porus. Près du village de *Darapour*, on aperçoit de vastes ruines nommées *Oudinagar*, que Burnes regarde comme occupant probablement l'emplacement de *Nicæa*; tandis que les tertres et les ruines situées sur la rive occidentale du Djelum semblent marquer la place qu'occupait *Bucephalia*.

Rotos, sur la rive droite du Djelum, est un fort fameux, regardé comme un des boulevards du Pendjab. A 80 kilomètres vers le nord-ouest, le village de *Manikiala* est remarquable par le singulier tombeau ou *tope* que l'on y voit, et dont la construction en pierres rappelle l'architecture grecque. Il consiste en un massif en maçonnerie, surmonté d'une coupole élevée. Les médailles que l'on y a trouvées ont porté Burnes à considérer ce village comme le reste de l'ancienne ville de *Taxila*. A quelques lieues plus loin, *Ravil-Pendi* est une ville agréable, et *Poréonala* rappelle le nom du célèbre Porus.

Il n'y a peut-être pas, suivant Burnes, de contrée située dans l'intérieur des terres qui possède de plus grandes facilités pour le commerce que le Pendjab; et il en est peu qui soient plus riches en productions de tous genres. Baigné par cinq rivières navigables, borné à l'ouest par un des fleuves les plus considérables de l'ancien monde, limitrophe de la fertile vallée de Kachemir, dont il reçoit les tissus précieux,

placé entre l'Hindoustan et les célèbres entrepôts de l'Asie centrale, le Pendjab partage les avantages de leur commerce en même temps qu'il jouit d'une surabondance de productions de la terre.

La partie de l'ancien royaume de Lahore qui se trouve située au delà de l'Indus portait autrefois le nom d'*Afghanistan oriental*, et est habitée par des tribus afghanes du nom de *Barukzyes*. C'est un pays tout montagneux, dont les vallées sont très-fertiles et qui est surtout remarquable comme position militaire : en effet, il se trouve sur le passage obligé des armées qui, des contrées de l'occident ou du nord, marchent à la conquête de l'Hindoustan. Les populations qui l'habitent, sauvages, guerrières, ne sont soumises que de nom à la domination anglaise. La capitale est *Peschaouer*, ville très-forte, florissante avant les révolutions qui ont bouleversé le pays, et bâtie dans une vaste plaine : c'est la clef du bassin de l'Indus du côté du Kaboul. Elle avait autrefois une école mahométane très-renommée dans l'Inde. On ne cite dans cette ville que deux monuments : le *Bâla-hissâr*, vaste édifice entouré de jardins et situé dans l'intérieur des fortifications de la citadelle : il servait quelquefois de résidence aux rois de Kaboul ; et le caravansérail principal, d'une grande étendue et d'une belle disposition. En 1809, on portait encore à 100,000 âmes la population de Peschaouer ; mais aujourd'hui on peut la réduire de moitié.

Ahora, à 8 kilomètres de l'embouchure du Kaboul, offre une jolie mosquée et un bazar bien approvisionné. *Kohat*, à 35 kilomètres de Peschaouer dans la partie orientale de la vallée de Boungoches, est une petite ville habitée par deux tribus de Damaniens et défendue par un fort. *Attock* est une ville forte très-importante par sa position. Son nom veut dire *prohibé*, parce qu'il est interdit aux Hindous par leur religion de passer l'Indus. C'est par là qu'Alexandre, Tamerlan et Chah-Nadir pénétrèrent dans l'Inde. En 1830, de riches gisements houillers ont été découverts un peu au-dessus de cette ville.

Le *Moultan*, demeure des anciens *Malli*, est borné au nord par le Pendjab et le Lahore, au sud par le Sindh, à l'est par un désert qui le sépare du reste de l'Hindoustan, et à l'ouest par l'Afghanistan oriental. Il renferme des contrées riches en coton et en opium, quelques bons pâturages pour les chevaux, et des déserts considérables abandonnés à des troupeaux de chameaux. La chaleur est excessive sur la rive orientale de l'Indus, habitée par des peuplades sauvages. Les ondées et les orages y sont communs dans toutes les saisons ; ils paraissent prendre naissance dans les monts Soleïman, d'où ils enlèvent des tourbillons de poussière qui obscurcissent la clarté du soleil. La chaleur que l'on éprouve à Moultan, la multitude des mendiants et le nombre des tombeaux sont passés en proverbe dans l'Hindoustan. On divise ce pays en cinq districts : le *Moultan*, le *Leïa*, le *Dera-ghazy-khan*, le *Mohelouad* ou le *Dera-ismail-khan*, et le *Bahaoualpour* ou *Bawalpour*.

Moultan, la plus grande ville du Pendjab après Lahore et Amretsy, est très-importante par sa position pour le commerce et pour la guerre. Elle est située dans une plaine qu'arrose le Tchenab. Ses hautes murailles, son château fort et quelques monuments en ruines sont les principaux restes qui attestent l'ancienne prospérité de cette grande et industrielle cité, qui se dépeuple chaque jour. Tout porte à croire que cette ville était la capitale des *Malli* du temps d'Alexandre, et que c'est sous ses

murs que se livra une bataille entre ce peuple et les Macédoniens; elle porte même encore aujourd'hui les noms de *Malli-than*, c'est-à-dire *cité des Malli*; ses maisons s'élèvent sur des ruines, et on y a trouvé plusieurs objets antiques. Les rues de cette ville sont étroites, et les maisons ont deux et trois étages. On y voit plusieurs mosquées et un seul temple hindou d'une grande antiquité, nommé Gailad-pouri. La citadelle, construite sur une butte, forme un hexagone irrégulier, dont le rempart, flanqué d'une trentaine de tours, est solidement bâti en briques cuites. Moultan a un peu plus de 4 kilomètres de circonférence, et une population d'environ 60,000 âmes, dont un tiers professe la religion de Brahma et le reste celle de Mahomet. Parmi les plus célèbres de ses tombeaux, on doit citer celui de Baoual-Haq, poète persan qui vivait dans le treizième siècle, et celui de son petit-fils Roukn-i-Allem.

Moultan est une ville d'industrie : les habitants sont généralement tisserands et teinturiers. On y fabrique, sous le nom de *kaïs*, des soieries remarquables par la force de leur tissu et par l'éclat de leurs couleurs, qui jouissent dans les marchés de l'Inde d'une réputation méritée; ces kaïs ont invariablement la forme de châles et d'écharpes. On y fabrique également une sorte de satin nommé *atlass* qui rivalise avec ceux de Lahore et d'Amretsyr, des indiennes et de beaux tapis. Cette ville fut prise d'assaut sur les Afghans, en 1818, par les Sykes, et elle a subi contre les Anglais, en 1849, un siège mémorable. Ses environs, dit Burnes, sont très-bien cultivés; ils sont arrosés par le Tchénab, qui, dans ses débordements, envoie ses eaux jusqu'aux murs de la ville, et durant les autres saisons par un canal dérivé de cette rivière, de sorte que la plaine comprise entre elle et les remparts présente l'aspect d'une riche prairie; elle est couverte de dattiers qui donnent un profit considérable.

A peu de distance de Moultan s'élève la ville de *Choudja-abad*, située à 7 kilomètres à l'est du Tchénab. Elle a la forme d'un parallélogramme et est entourée d'une muraille en briques flanquée de tours octogones. Ses rues se coupent à angle droit; autour des murs s'étend un faubourg composé de baraques. *Leïa* est peu considérable, et cependant florissante. *Dera-ismail-khan*, à 150 kilomètres au nord de Moultan, est ceinte d'une muraille en briques qui tombe en ruines; la plupart de ses habitants sont Béloutchis. *Dera-ghazi-khan*, sur un bras de l'Indus, passe pour être aussi peuplée que Moultan.

§ VII. PAYS DU SINDH. — Le *Sindh* ou *Sindhy*, qui occupe la partie inférieure du cours de l'Indus, a pour limites : au nord le Pendjab et le Katch-goudava, à l'est le pays des Daoudpoutras et le Radjpoutana, au sud l'Océan et la province de Katch, à l'ouest le Béloutchistan. Sa forme peut être comparée à un triangle irrégulier d'une superficie de 2,600 myriamètres carrés. Le plus petit côté est formé en partie par les embouchures de l'Indus, et le sommet de l'angle opposé est situé à Mittun-kote.

Le Sindh est composé d'une suite de magnifiques plaines d'alluvion parsemées çà et là d'éminences rocheuses peu considérables, et entremêlées de grands espaces stériles et sablonneux qui indiquent le caractère primitif du pays avant que l'Indus l'eût fertilisé par les dépôts. Aux approches de la mer, il n'offre guère que d'immenses marécages salés recouverts en partie de jungles. Sur différents points à l'est et à l'ouest du fleuve s'étendent cependant de vastes terrains pierreux ou des sables; en quelques endroits la monotonie de ce spectacle est légèrement variée par des buissons ou de

petits bois de poiriers épineux. Ailleurs, le sable amoncelé par les vents forme de petites collines ou de petites ondulations dont les plis, s'allongeant de l'est à l'ouest, indiquent la direction habituelle des vents. Dans la vallée de l'Indus proprement dit, une portion considérable du pays est couverte de jungles et de forêts parsemés de villes et de villages entourés chacun de leurs cultures.

Tous les voyageurs ont été frappés de la grande ressemblance qui existe entre le Sindh et l'Égypte. La première contrée comme la seconde, en effet, offre une longue plaine fertilisée à une certaine distance de chaque côté par les débordements périodiques du fleuve. La crue des eaux, qui commence en avril, atteint sa limite en juillet, puis commence à décroître pour cesser en septembre. Sans ces envahissements de l'Indus, comme les pluies sont très-rares, toute la contrée ne présenterait qu'un immense désert. A l'orient, le pays, à l'exception des hauteurs de Bakker et d'Hayderabad, est uniforme et plat, n'offrant que des buissons plus ou moins fourrés jusqu'aux montagnes de sables du grand désert qui sépare le Sindh de l'Hindoustan. A l'occident, entre les parallèles de Mittun-kote et de Schwun, jusqu'au pied des monts Halla, qui limitent le Béloutchistan, le sol présente le même aspect; mais, de ce point à la mer, il est nu et hérissé de rochers.

Par suite de l'indolence naturelle des habitants, l'agriculture est peu avancée dans ce pays, quoique, au dire des voyageurs, les quatre cinquièmes du sol soient susceptibles de culture. Dans les régions inférieures, dans le delta particulièrement, on récolte du riz, principale nourriture des habitants; plus haut, on trouve quelques champs de blé; enfin aux environs des villes, principalement à Hayderabad et à Tatta, on élève quelques arbres fruitiers, des pommiers, des figuiers, ainsi que la vigne; on y cultive également la canne à sucre, ainsi qu'un peu de tabac, d'indigo, de chanvre et de coton.

Quant au règne animal, il est à peu près le même que dans l'Hindoustan. Les deux principales richesses du pays sont le chameau, petit, mais très-robuste, et le buffle, de grande taille au contraire, et qui fournit en abondance un lait très-riche en éléments nutritifs. Puis viennent les moutons à queue large, et beaucoup d'autres animaux. Le pays est également très-riche en poisson; ainsi, non-seulement il fournit amplement à la consommation locale, mais encore le produit des pêcheries devient l'objet d'exportations assez importantes.

La population du Sindh forme trois classes distinctes : les Hindous, les Béloutchis et les Jâts ou cultivateurs. Tout le commerce de cette contrée est entre les mains des Hindous *moultains*, peuple industrieux et sobre, qui supporte avec patience et résignation les exactions de toute nature des Béloutchis. Ceux-ci composent la caste guerrière et gouvernante. Ils sont d'une stature élevée et d'une grande vigueur; ils portent toute leur barbe, et, contrairement aux usages de la loi musulmane, laissent croître leurs cheveux par derrière. Les montagnards les laissent pendre ainsi épars sur leurs épaules, ce qui ajoute encore à leur aspect farouche; les autres les relèvent en forme de nœud sur le sommet de la tête. Leur teint est très-brun, leurs traits réguliers, leur nez aquilin; leurs yeux, petits mais très-vifs, ont une remarquable expression de ruse et d'audace. Cette race conquérante a conservé ici ses habitudes d'oisiveté et de brigandage. Retranché dans son *tanda* ou village, le Béloutchi y passe ses jours au

milieu du désordre et de la malpropreté, vivant en commun avec ses chevaux et ses bestiaux. Les femmes seules possèdent une sorte de harem qu'une cloison isole complètement de l'habitation commune. Ils sont avares, fourbes, cruels, braves, sobres, hardis et les meilleurs soldats mercenaires de l'Hindoustan. Le costume consiste chez les hommes en de larges pantalons et en une chemise flottante qui descend jusqu'aux genoux. Les femmes portent également des pantalons et un vaste jupon serré aux hanches. Un morceau d'étoffe attaché au cou et sous les bras, qui couvre le sein en laissant le dos à découvert, et une sorte de capuchon d'étoffe grossière qui protège la tête et une partie du corps complètent cet habillement bizarre. Enfin tous les hommes portent un bonnet de forme étrange aux couleurs variées.

Quant aux Jâts ou cultivateurs, ils descendent d'Hindous convertis à l'islamisme, et se sont mêlés par le mariage avec la race des conquérants. Un quart seulement professe le culte de Brahma. C'est une population laborieuse et paisible, qui consacre sa vie aux rudes travaux des champs, sous un ciel ardent, dans une atmosphère embrasée. Malgré cette existence pénible, il paraît que leurs traits sont assez beaux, et les femmes ont même un renom de beauté et de chasteté.

Il faut ajouter à cette population une quatrième classe, celle des *Gudas*, qui remplit en général les conditions serviles, et qui provient des rapports des Sindhiens avec leurs négresses esclaves¹.

Le Sindh était depuis longtemps ravagé et dominé par les populations belliqueuses du Béloutchistan, lorsque, à la fin du siècle dernier, les *Talpours*, tribus béloutchis, s'en emparèrent définitivement, et leurs chefs se partagèrent féodalement le pays sous le nom d'*ameers* ou *oumirs*. Les deux plus puissants de ces oumirs étaient celui de Khyrpour, capitale du haut Sindh, regardé comme suzerain de tous les autres et portant le titre de *rais*, et celui d'Hayderabad, capitale du bas Sindh. Ces oumirs interdirent longtemps leur pays aux étrangers, surtout aux Anglais, qui cherchaient à y pénétrer; mais en 1835, étant menacés par Rundjet-sing, ils écoutèrent les propositions de la Compagnie des Indes, et signèrent avec elle un traité pour la garantie de leurs possessions réciproques. Un envoyé anglais fut autorisé à résider à Hayderabad. A l'époque de la guerre du Kaboul, les Anglais déclarèrent au khan de Khirpour que les nécessités de la guerre contre les Afghans les obligeaient à occuper une partie du Sindh. La forteresse de Sukkur et le port de Karatchi furent en effet occupés par les troupes de la Compagnie, qui fit servir l'Indus au transport de ses munitions. Les oumirs se soumirent à ces conditions, qui leur furent imposées par un traité, et ils ne profitèrent pas du désastre des Anglais à Kaboul pour secouer le joug. La Compagnie des Indes en fut peu reconnaissante, et, à peine débarrassée de la guerre des Afghans, elle recommença ses envahissements dans le Sindh. A la fin de 1842, et sans déclaration de guerre, elle fit marcher ses troupes sur Hayderabad, et s'en empara. Alors un corps de Béloutchis prit les armes pour la défense de ses princes, et bientôt tout le pays se souleva. Les deux batailles de Miani et de Dubba décidèrent de la résistance de ces bandes indisciplinées, et le Sindh fut réuni aux possessions anglaises. Cette conquête excita une réprobation universelle, même en Angleterre. « Je regarde les mesures que nous venons de prendre, dit un officier

¹ *Revue britannique*, mars 1844.

anglais, comme l'expression de la plus odieuse tyrannie, l'accomplissement d'une félonie, d'un vol positif et manifeste. » Au reste, cette conquête, pour laquelle l'Angleterre a dépensé 200 millions, lui a peu profité : il lui faut occuper le Sindh par 15,000 hommes de troupes ; et telle est l'insalubrité du climat qu'il en meurt un tiers chaque année. L'administration du pays lui impose une charge de 30 millions annuels. Quant à la voie commerciale que ses marchands espèrent trouver par l'Indus, elle est nulle, à cause des difficultés de la navigation et du misérable état de la population.

Les villes du Sindh présentent toutes la même physionomie. Ce sont des amas de cabanes formant des ruelles tortueuses, infectes, larges à peine pour le passage d'un chameau, obstruées de chiens errants. Au centre s'élève une sorte de citadelle, sous les murs de laquelle les bergers adossent leurs huttes de roseaux et parquent leurs troupeaux. Les murs de la ville sont en terre, de 6 à 7 mètres de hauteur, et percés de meurtrières. Quant aux villages mobiles de la population pastorale, ils se composent ordinairement de nattes de jonc établies sur des branchages de tamarisk. Ce sont les mêmes matériaux qu'emploient les pêcheurs des bords du fleuve.

Hayderabad, capitale du bas Sindh, est située sur un monticule rocailleux, au milieu d'une île formée par le cours de l'Indus et du Foulaïli ; elle passe pour une ville forte, parce qu'elle est défendue par une forteresse dont les murs et les tours rondes, en briques, sont hauts de 8 mètres et entourés d'un fossé. Au centre du fort, que garnissent 60 pièces de canon, s'élève une tour massive qui ne tient pas aux autres ouvrages, et qui domine la ville et les environs ; c'est là que l'on déposait autrefois une grande partie des richesses de l'oumir. Hayderabad fait un commerce assez étendu. L'habileté de ses couteliers et la trempe de ses armes sont connues dans tout l'Hindoustan. Dans la citadelle, les oumirs possédaient, selon Burnes, la plus riche collection d'armes qui existe dans l'univers. Le seul monument remarquable est le mausolée de *Gholâm-châh*, sur une colline au bord de la citadelle. On suppose que cette ville a 20,000 habitants.

Bien que l'île sur laquelle s'élève Hayderabad soit aride et rocailleuse, le paysage des environs est beau et varié ; les rives du fleuve sont bordées de grands arbres ; des montagnes dans le fond du tableau, dit Burnes, soulagent l'œil, fatigué de la monotonie des plaines arides et poudreuses du delta de l'Indus. Ce fleuve y est même plus large que dans la plupart des lieux situés plus bas ; il a d'une rive à l'autre 800 mètres.

Karâtchi ou *Curachi*, le port le plus important du Sindh, est situé à l'ouest des embouchures principales de l'Indus, entre le cap Mouze et l'embouchure *Phitti* ou *Pitti* du *Baggaur*. Il est protégé par le petit fort de *Manhara* ou *Manora*, placé sur une éminence voisine. Cette ville, qui comptait déjà 8 à 10,000 habitants en 1840, et dont la population s'augmente chaque jour à cause du développement que prend son commerce, est mal bâtie : les maisons à toits plats sont construites avec une sorte de torchis composé de terre pétrie avec de la paille hachée. Le port est l'entrepôt d'un commerce étendu entre les pays afghans, le Pendjab, la Perse, le Béloutchistan et l'Inde. Le deuxième port du Sindh est *Vikkar* ou *Vickur*, sur le Hadjamri ; ce n'est qu'un petit village de 1,200 habitants, mais il est néanmoins le centre d'un commerce important de riz, de ghi (beurre fondu) et de gourh, sorte de cassonnade que le Sindh échange contre des produits européens.

Tattâ, grande ville, presque déserte aujourd'hui, bâtie sur l'Indus, mérite l'attention des savants; son ancienneté est incontestable, et tout porte à croire qu'elle est le *Patala* des Grecs. Cette ville renferme, selon Burnes, à peine 15,000 habitants; elle se présente de loin comme une immense cité, mais la moitié de ses maisons, construites en bois et en clayonnage crépi en terre, tombent en ruines et sont inhabitées. Son bazar, presque désert, montre le triste tableau de son commerce anéanti. Une mosquée en briques, bâtie par Chah-Djehan, est le seul monument qui, au milieu des débris qui l'entourent, rappelle sa splendeur passée; mais elle s'écroule. Tattâ fut pendant longtemps la capitale du pays. On l'appelait alors *Brahminabad*; mais les radjahs hindous la nommaient *Saminagor*, et les Arabes *Deoub-Sindi*.

Les cinq journées de marche qui séparent Tattâ de Karatchi sont employées à traverser un désert sablonneux, sans arbres et presque sans aucune végétation. A environ 3 milles de distance à l'ouest de Tattâ s'élève une colline appelée Mekeli, toute couverte de tombeaux, au milieu desquels on remarque celui de Mirza-Iza, qu'on doit considérer comme l'un des plus beaux de l'Inde.

Entre Tattâ et Hayderabad, on voit vers la droite *Mohammed-khan-tanda*, ville fortifiée et florissante : c'est le rendez-vous des marchands de chevaux qui, chaque année, conduisent ces animaux dans les marchés de l'Inde. Plus haut, sur la rive gauche du Sindh, on trouve *Hala*, peuplée de 10,000 âmes; puis, à 120 kilomètres vers l'est, *Amercote* ou *Oumercote*, importante forteresse située à l'entrée du désert indien, qui a donné naissance au grand Akbar. Sur la rive droite du fleuve, le village d'*Amri* passe pour avoir été autrefois une grande ville et la résidence de prédilection d'anciens monarques.

Sihouam ou *Siouistan* est bâtie sur un terrain élevé, à l'extrémité d'un marécage et à 2 kilomètres de l'Indus. Cette ville est peuplée de 10,000 âmes; commandée par une forteresse en terre et entourée de mosquées en ruines et de tombeaux qui attestent son ancienne richesse, tout y annonce une cité antique. Burnes pense qu'elle est probablement la cité appelée *Sindomana*, capitale des États de Sambus, et mentionnée par les historiens d'Alexandre. Sihouan est célèbre par le tombeau de Lal-chab-Baz, saint personnage du Khorassan, qui y fut enterré il y a environ six siècles. Son sépulcre s'élève au milieu de la ville, sous un dôme élevé; des tentures de brocart d'or et de soie sont suspendues au-dessus de sa tombe. Mais le plus singulier édifice de Sihouan, selon Burnes, est la forteresse en terre dont nous venons de parler; il la regarde comme un ouvrage qui remonte au temps des Grecs. Elle consiste en un tertre haut de 20 mètres et entouré d'un mur en briques; la forme en est ovale; son plus grand diamètre est de 400 mètres, et son plus petit de 240. L'intérieur présente un monceau de ruines, et est jonché de fragments de poteries et de briques. *Larkhaneh* ou *Larkhanah*, ville de 10,000 âmes, située sur la partie de l'Indus que les indigènes nomment *Lar* ou *méridionale*, était un poste important pour les oumirs du Sindh, parce qu'ils y entretenaient une garnison pour défendre leurs États contre les incursions des Béloutchis; cette ville est le chef-lieu d'un canton connu sous le nom de *Tchandouky*.

La *principauté de Khirpour*, beaucoup moins considérable que celle d'Hayderabad, la borde au nord et s'étend aussi sur les deux rives du Sindh. *Khirpour*, sa capitale, est la première ville que l'on y traverse en suivant la rive gauche du fleuve; elle est

sur le bord d'un canal appelé Mirouah. Ses maisons sont bâties en terre, et sa population est de 12 à 15,000 âmes. A quelques lieues de la rive droite de l'Indus, *Shikarpour* est située dans une plaine vaste et fertile, à l'extrémité nord-ouest du Sindh. Son enceinte est défendue par des murailles en assez mauvais état; ses rues sont sales, étroites et tortueuses; mais cette ville n'en a pas moins une grande importance commerciale, qu'elle tire de sa position sur la route de l'Afghanistan à l'Asie centrale. Son immense bazar, qui renferme près de 900 boutiques, et qui a un demi-mille de longueur, est bien approvisionné de marchandises de toute sorte; il est très-animé et très-fréquenté, et l'on y rencontre tous les peuples de l'Orient. La population, évaluée à 25,000 habitants, se compose en grande partie d'Hindous musulmans, et l'on trouve parmi eux les plus riches banquiers de l'Inde. Les chaleurs de l'été sont intolérables à Shikarpour; il y souffle même à cette époque un vent mortel dans le genre du simoun : son approche est signalée par une masse de vapeurs livides, à travers lesquelles le soleil apparaît comme un disque sanglant.

Rori, sur un roc de quartzite, haut de 15 mètres, n'offre rien de remarquable. Cette ville de 8,000 âmes est sur la gauche de l'Indus, et *Sukkur*, à peu près aussi peuplée, est sur la droite, dans un pays fameux par son insalubrité. Cette dernière est bâtie sur un rocher siliceux, au milieu d'une île défendue par une forteresse que l'on nomme *Bakkar*. L'île a 7 à 800 mètres de longueur, et est presque entièrement occupée par des fortifications redoutables qui ressemblent aux ouvrages européens de même genre. Ses tours sont ombragées par de grands arbres, et le dattier élancé laisse tomber ses feuilles pendantes au-dessous des mosquées et des remparts. C'est la principale forteresse du Sindh, et elle est occupée aujourd'hui par les Anglais. On voit plusieurs autres petites îles dans le voisinage de celle-ci; sur l'une d'elles s'élève, sous un dôme qui contribue à la beauté du site, le tombeau d'un santou musulman nommé Khadjakhizr. L'Indus se partage, au-dessous de Bakkar, en deux canaux larges chacun de 400 mètres, et ses eaux frappent avec violence et fracas les rochers qui le bordent. Une relique précieuse, un poil de la barbe de Mahomet, enfermée dans une boîte d'or et conservée dans une mosquée, attire les pèlerins musulmans à Bakkar, bien que les habitants de cette ville soient presque tous brahmanistes.

Entre Khirpour et Rori, on voit les ruines d'une autre ville appelée *Alor*, qui n'est plus qu'un misérable village. Le seul monument de cette ancienne cité est un pont de trois arches, bâti en briques. Nous ne donnerons aucun détail sur quelques autres villes peu importantes, telles que *Mattari*, qui a 4,000 habitants; *Beyan*, *Sian* et *Madjinda*, qui en ont chacune 2,000.

Il y avait encore dans le Sindh la *principauté de Mirpour*. C'était la plus petite de ce pays. A l'exception de sa capitale, elle ne renferme que des villages ou des villes peu importantes. Elle est située dans la partie occidentale, entre l'Indus et les monts Brahouiks. *Mirpour*, ancienne résidence du chef, n'offre rien de remarquable. Sa population est de 8 à 10,000 individus.

Les habitants du Sindh sont adroits et imitateurs, et, malgré l'anarchie qui a si longtemps ruiné ce pays, l'industrie y a pris quelques développements. En première ligne se place une sorte de tissu soie et coton, qui porte le nom de *lounghie*, et qui sert à former une ceinture aussi riche qu'élégante. On fabrique également des toiles

qui offrent le double avantage d'une grande finesse unie à une grande solidité, des tissus grossiers en laine et une sorte de feutre en poil de chèvre qui fournit des couvertures presque imperméables. Les toiles qui servent à l'habillement des femmes sont surtout remarquables par leurs gracieux dessins, par leurs riches et brillantes couleurs. A cette nomenclature ajoutons les armes à feu et les armes blanches, qui rivalisent pour le fini du travail avec les produits de l'Europe. Il s'y fabrique également des boucliers en peau de rhinocéros, garnis d'ivoire ou d'argent relevé en bosse; des poteries remarquables, toutes vernissées et polies. Enfin la préparation des cuirs y occupe de nombreux et habiles ouvriers, dont les produits sont exportés sur les marchés étrangers.

La population du Sindh est évaluée à 2 millions et demi d'habitants.

§ VIII. KATCH ET GOUDJERATE. — Au sud du Sindh s'étendent d'immenses marécages appelés *Runn de Katch*; puis, au delà de ces marais s'élève une sorte de grande île montueuse qu'on appelle *Katch* ou *Kutch*, et qui est séparée du Goudjerate par un golfe du même nom. Le chef-lieu de ce pays est *Bhoudj*, grande ville située sur un sol sablonneux, entourée de jardins, de temples et d'étangs; elle est la résidence d'un radjah tributaire des Anglais. On y remarque le mausolée de *Raie Laka*, l'un des plus beaux monuments de l'Inde. En 1819, elle fut en partie détruite par un tremblement de terre qui se termina par la naissance d'un volcan. *Mandâvie* a un port passable; sa population, d'environ 40,000 âmes, s'adonne au commerce.

Le *Goudjerate* s'étend au sud du Katch, soit dans la péninsule de ce nom, soit dans l'intérieur du continent. C'est un pays marécageux sur les côtes, montagneux dans l'intérieur, fertile et malsain. Il est habité en partie par des Radjepouts, dont les chefs avaient pour pratique religieuse, avant la domination anglaise, de tuer à leur naissance les enfants du sexe féminin. Le plus grand district de cette province se nomme *Soreth* ou *Ssurat*; on y trouve établie une tribu dite des *Sangariens*, et qui exerce depuis l'antiquité la piraterie dans ces parages; sa capitale est *Noanagor*. Le district de *Soreth* est fertile, mais rempli de montagnes et de forêts; il donne cinq récoltes par an; dans ses ports il se fait un commerce considérable. Le chef-lieu est *Djounaghor* ou *Junaghur*, ville de 5 kilomètres de tour, au pied du mont *Ghirnal*. Au sommet de cette montagne s'élèvent plusieurs pagodes, autour desquelles il y a des grottes habitées par des solitaires hindous de diverses sectes. *Douaraka*, île de 5 kilomètres de long, est un lieu de pèlerinage; les pèlerins s'y font faire sur la peau des marques symboliques par le moyen d'un fer chaud. La ville de *Douaraka* contient 500 maisons. On remarque encore *Mangalor*, place forte à l'extrémité méridionale de la presqu'île, et *Pattan* ou *Pattan-somnah*, ville maritime, dont le temple fameux possédait autrefois des richesses immenses: il a été détruit par le célèbre Mahmoud, qui emporta toutes les richesses, évaluées par Price à plus de 250 millions. *Diu* ou *Dive*, petite île fertile en gingembre, renferme une ville appartenant aux Portugais, et munie d'un port que fréquentent encore les Persans et les Arabes. A 90 kilomètres au sud-est de Surate s'élève, au pied des coteaux, *Anaol* ou *Anaval*, village célèbre depuis des siècles par ses eaux thermales, dont la chaleur est de 40 à 45 degrés. Tous les ans 100 à 200,000 fidèles s'y rassemblent à l'époque de la pleine lune de tchaïtra, c'est-à-dire vers le mois d'avril ou de mai. Il s'y tient alors une foire considérable.

On lit dans la Scanda-pourana que ces sources furent produites par Rama pour remplacer l'eau sacrée du Gange, pendant qu'il poursuivait sa femme Cita, qui avait été enlevée par le démon Ravan. C'est à ces circonstances que ces eaux doivent le respect religieux que les Hindous ont pour elles. Une tribu particulière de brahmanes habite près des sources, et l'on observe plusieurs cérémonies en s'y baignant.

On compte encore dans le Goudjerate plusieurs petites principautés, telles que celles de *Therad* (*Therand*) et de *Turrah* (*Thearah*), qui renferment des tribus de *Conlis* et de *Bhils*; celle de *Goundol* ou *Goundal*, dont la principale ville n'a rien de remarquable; celle de *Banswara*, qui mérite à peine d'être nommée, et celle de *Dobboï*, dont le chef-lieu avait en 1780 40,000 habitants, et qui est l'une des plus remarquables villes de l'Inde par ses édifices et ses sculptures.

Dans la province proprement dite de Goudjerate, on trouve *Ahmed-âbâd*, grande ville située sur la rivière de Sabermatty. Elle était autrefois très-considérable, et, suivant les auteurs persans, avait 1,000 mosquées et 360 quartiers. Aujourd'hui il n'y a plus que le quart qui soit habité : de toutes parts on aperçoit des ruines; cependant on y trouve encore trois belles mosquées, et quoique la ville ait beaucoup souffert du tremblement de terre de 1819, on y compte 80,000 habitants. Dans ses environs on remarque le *Kakaria*, joli petit lac d'un mille de circuit, bordé de pierres de taille et d'escaliers magnifiques. *Cambaye*, ville autrefois très-commerçante, est située au fond du golfe de ce nom. Le port, qui était le grand débouché d'Ahmed-âbâd, est aujourd'hui comblé en partie. Elle ne présente guère que l'aspect d'un monceau de belles ruines, et elle est la résidence d'un nabab tributaire des Anglais. Parmi ses principaux monuments, on cite le *Darbâr* ou palais du nabab, et la *Djemâ mesdjid* ou principale mosquée, tous deux assez bien conservés. La population est aujourd'hui réduite à 30,000 habitants.

Kairah est une jolie ville avec un beau temple et un collège; les habitants fabriquent des étoffes de coton et des vases d'agate; dans les environs, où l'on trouve des salines considérables, les Anglais ont établi une de leurs principales stations militaires. Il faut encore nommer *Rhadonpour*, grande ville entourée de murs en briques cuites, et *Mahmoud-âbâd*, bâtie par le sultan Mahmoud, et qui renferme une pagode célèbre. *Barotch* ou *Broach*, ville forte, autrefois considérable, sur la Nerbouddah, avait de riches manufactures et un grand commerce maritime; c'est la *Barygaza* des anciens; on y trouve encore des fabriques d'étoffes de coton et d'ouvrages en agate. *Bhaunagar* ou *Bhoumuggar*, située sur le bord oriental du golfe de Cambaye, en face de Barotch, est une ville de médiocre étendue, qui depuis quelques années est devenue une des principales places commerçantes des Indes orientales, à cause de la bonté de son port.

Baroda était la capitale d'un royaume mahratte. Cette ville est située dans une plaine riche et bien cultivée, et a beaucoup souffert du tremblement de terre de 1819. Elle offre peu de monuments remarquables. On cite le palais royal, quelques pagodes, des hôpitaux et de belles citernes. Sa population est de plus de 100,000 âmes.

A 36 kilomètres au nord-est de Baroda, dans une plaine habitée principalement par des Bhils, peuplades sauvages dont nous parlerons plus tard, s'élève la forteresse de *Tchampânir* ou *Powânghar*, sur le sommet d'une montagne d'environ 700 mètres

de hauteur. Cette forteresse qui, jusqu'en 1803, époque où les Anglais s'en emparèrent, avait été réputée imprenable, n'est accessible que d'un seul côté, qui est fortifié de cinq rangs de murailles.

§ IX. RADJEPOUTANA, DAOUDPOUTRA, SIRHIND. — Au nord du Goudjerate, à l'est du Sindh, au sud du Moultan, s'étend une vaste contrée dite *Radjepoutana*, et qu'on subdivise très-confusément en *Mewar*, *Marwar*, *Daoudpoutra*, etc. Cette contrée appartient à divers petits princes, qui sont aujourd'hui alliés ou tributaires des Anglais, et qui entre eux sont organisés féodalement et d'une manière très-oppressive. Elle est habitée principalement par des *Radjepouts* et des *Jâts*. Les Radjepouts, qui se disent fils de *radjahs* et de la caste des *tchaktryas*, étaient jadis des peuples belliqueux qui faisaient et défaisaient les rois de Delhi; aujourd'hui ils sont aussi bas, aussi serviles que les autres peuples de l'Inde, et de plus les hautes classes pratiquent l'infanticide. Ils se livrent au pâturage, et ne font ni commerce ni industrie. Les Jâts, comme ceux du Sindh, sont agriculteurs, et appartiennent à la quatrième caste hindoue : originaires du Moultan, ils s'emparèrent des cantons voisins d'Agrah, et même de cette ville; mais ils furent repoussés dans le pays des Radjepouts.

Le Radjepoutana est mal connu, et nous ne pouvons donner que des notions incertaines sur ses principales villes.

L'État d'*Odeypour* ou *Mewar* occupe le premier rang parmi les États radjepouts, et garde même un certain air d'indépendance : il ne paye pas de tribut, n'a pas de garnison anglaise, et dépense à son gré ses 5 millions de revenu. Son chef, appelé *maharajah*, est regardé comme le suzerain de tous les princes radjepouts, et a sous ses ordres directs seize seigneurs appelés *surahs*. Le pays, quoique couvert en partie de landes et de pâturages, est fertile en riz, orge, froment, indigo, sucre, tabac; il fournit aussi de bon bois, beaucoup de chevaux et du fer. La capitale, *Odeypour*, ville grande et très-bien peuplée, est située au milieu d'un pays magnifique, environné d'un amphithéâtre de montagnes rocailleuses. En dehors de cet amphithéâtre s'étend une contrée stérile et triste, tandis qu'en dedans rien ne peut égaler la beauté du paysage. Avant de pénétrer dans la vallée, des pics nus s'élèvent de tous côtés au-dessus de la tête : la vue est circonscrite par un mur de pierre qui paraît impénétrable; mais, dès qu'on a passé l'un des trois défilés, une perspective nouvelle et inattendue s'offre aux regards, et le contraste donne à l'ensemble de cette scène l'effet d'un enchantement. « Un grand lac à droite déploie ses eaux argentées, et la route serpente sur une surface ondulée, revêtue des plus riches productions de la nature. Un second lac, égal en beauté au premier, mais plus petit, borde la ville d'Odeypour, dont les pagodes, les minarets, les tours du marbre le plus pur, et resplendissant comme des perles au soleil, s'élèvent dans toute la pompe fantastique de l'architecture orientale. Le palais du maharajah ou grand prince est bâti en marbre sur les bords d'un rocher, et ressemble plus à un fort qu'à une résidence royale : l'architecture en est lourde; mais quelques détails en sont très-beaux, et l'ensemble, vu de loin, offre un aspect imposant. Le lac, qui étale sa surface brillante immédiatement au-dessous de cette terrasse naturelle, semble destiné au séjour de la reine des fées. Plusieurs petites îles resplendent comme des émeraudes sur cette nappe éblouissante : chacune est embellie d'un joli pavillon en treillage de marbre, percé à jour, d'après les modèles les plus élégants et

les plus achevés. Les palmiers, qui balancent leur tête altière au milieu de feuillages de teintes variées à l'infini, sont les plus beaux qu'on rencontre dans l'Inde. Les insectes et les oiseaux n'y sont pas moins radieux que les fleurs. Les rochers qui entourent cette superbe vallée ont tous l'apparence de quelque substance précieuse : ils consistent en une espèce de quartz ressemblant un peu au feldspath ; ils sont d'un poli brillant et resplendissant comme de l'argent¹. » Mais la beauté d'Odeypour n'est qu'à la surface : le bonheur n'habite point cette vallée, qui semble pourtant faite pour en être le séjour. Malgré les fortifications dont la nature l'a pourvue, elle a été souvent la proie des conquérants. Opprimée depuis des siècles, sa population gémit dans la misère.

Tchitour ou *Tchittore*, forteresse bâtie sur une montagne haute et escarpée, est célèbre par le siège qu'elle subit de la part d'Akbar en 1567 et par l'héroïsme des Radjepouts qui la défendirent ; elle est regardée par les Hindous comme sacrée et inviolable. On y trouve des temples très-anciens et très-remarquables par leur construction. *Saraouy* ou *Sarowi*, chef-lieu de district, à 80 kilomètres d'Odeypour, est célèbre par ses fabriques d'armes. *Kotah*, qui renferme un grand nombre de maisons en pierre, et qui a près de ses murs le superbe temple de *Djougmandoul*, est la capitale d'un pays montagneux, fertile et bien arrosé, qui paye le septième de ses revenus aux Anglais. *Boundi* est la résidence d'un radjah, qui demeure dans un palais fortifié. *Tonk* est le chef-lieu d'une principauté qui s'étendait jusque dans le Malvah.

Au nord du Mewar se trouve la principauté d'*Adjmir*, aujourd'hui annexée à la présidence de Delhi. Son chef-lieu est une ville grande et célèbre, de 12 kilomètres de tour et de 30,000 habitants, renfermant de beaux édifices. Elle est située sur les collines qui séparent le Gange de l'Indus, dans une belle vallée au milieu d'une ceinture de jardins ; et c'est la place par laquelle les Anglais dominant le Radjepoutana sans l'occuper. Au milieu des montagnes, à quelque distance de la ville, est un étang sacré nommé *Pokhar*, où se rassemblent une foule de pèlerins pour se baigner. A l'est de la ville, l'empereur Akbar a fait construire de superbes édifices en marbre blanc, avec un beau jardin sur une colline.

Le Merwar ou *Djoudpour* est un pays peu fertile, couvert en partie de sables, qui donne du bétail, des chameaux, des chevaux, du sel et du plomb. Ses habitants radjepouts ont un caractère plus franc, plus brave et plus généreux que leurs voisins ; on vante leur hospitalité et la douceur de leurs mœurs. Leur capitale est *Djoudpour*, ville considérable, qui manque d'eau de source ; mais on y trouve un étang artificiel taillé dans le roc. Les maisons, belles et solides, sont bâties de pierres brunes. Les habitants se livrent au commerce et à l'exploitation des mines. Une partie du Merwar, dont le chef-lieu est *Beour*, était habitée par des brigands que les Anglais ont transformés en laboureurs très-laborieux qui ont abandonné leurs habitudes d'infanticide.

Au nord de l'Adjmir et enclavé dans la province de Delhi est l'État de *Djeypour* ou *Djinaghar*, qui paye 2 millions de tribut à la Compagnie. Il produit du blé, du coton, du tabac et d'autres végétaux ; il fournit aussi de bon cuivre et d'excellents bestiaux. *Djeypour* est, selon Héber, une des plus belles villes de l'Inde, tant par la régularité de ses rues que par la beauté de ses édifices publics et particuliers. Les maisons

¹ Mémoires de G. Thomas, dans les *Annales des voyages*, tome I^{er}.

sont en pierres, à trois ou quatre étages, et recouvertes d'un beau stuc qui imite le marbre; plusieurs ont leurs façades peintes à fresque. On doit citer parmi ses monuments le palais du prince, qui occupe un tiers de la ville, un observatoire et le marché principal. Les jardins sont également très-remarquables. L'évêque Héber accorde 60,000 habitants à Djeypour, dont la fondation, qui remonte à 1725, est attribuée au radjah Djey-Sing, le plus célèbre astronome de son temps. — *Amber* était autrefois la résidence des radjahs; elle possède encore de vastes palais abandonnés et de beaux aqueducs. — *Ssopour*, où réside un radjah vassal du Djeypour, a un superbe palais bâti, dit-on, sur une montagne de sable. — La partie la plus montagneuse du Djeypour est habitée par les *Minas*, peuplade sauvage qui se livre au brigandage.

L'État de *Beykanir*, au nord-ouest du Djeypour, a le sol tellement aride que les habitants sont obligés d'entretenir partout des citernes. On nous les représente comme lâches, cruels et perfides. *Beykanir*, la capitale, n'est qu'une réunion de misérables cabanes et de belles pagodes dans une enceinte de murailles flanquées de tours. On y voit un puits de 500 mètres de profondeur et de 7 de diamètre.

Le district de *Lachyjungle*, qui touche au Beykanir, est renommé pour ses pâturages et pour ses chevaux. — Le *Djesselnir* est un pays sablonneux et aride, dont le radjah réside dans la ville du même nom. — Le *Nagor*, district non moins stérile, renferme une ville du même nom, entourée de murs en pierre. Les Indiens donnent le nom d'*Hadaouty* aux principautés de Beykanir et de Nagor.

Le pays des *Batniens* ou *Bhattis*, borné au nord par le Pendjab, est bien arrosé par les rivières qui descendent des montagnes et qui inondent souvent les campagnes; il produit beaucoup de blé. L'ancienne résidence du radjah est *Bhatnir*, ville jadis importante. Selon le rapport du général Thomas, les Batniens pouvaient fournir 20,000 hommes de guerre. Ils sont mahométans. Traversant le désert qui borne leur pays à l'ouest, ils viennent ravager les districts plus habités. Ils vendent du riz, des chameaux, des buffles et des chevaux.

Le pays des *Daoudpoutras* ou le *Bahaoulpour* s'étend principalement sur la rive gauche de l'Indus, du Tchénab et du Sutledje, et occupe une longueur d'environ 360 kilomètres, et une largeur de 100 à 120 kilomètres. Sa superficie est de 25 à 30,000 kilomètres carrés, et sa population d'environ 400,000 âmes. La première ville que l'on y traverse en remontant le long des bords de l'Indus est *Nochéhera*, petite cité peu importante, à 24 kilomètres à l'est du fleuve. *Mittan*, la seule ville qui soit située sur la rive droite de l'Indus, est petite et mériterait à peine d'être nommée, si Burnes ne la considérait pas comme l'une des cités fondées par les compagnons d'Alexandre. *Outch*, ville de 15 à 20,000 âmes, est près du confluent du Tchénab et du Sutledje. Située sur un monticule, dans une plaine fertile à 4 kilomètres du Tchénab, elle se compose de trois villes distinctes, éloignées de quelques centaines de pieds les unes des autres, et entourées chacune d'un mur en briques fort mal entretenu. De beaux arbres en ombragent les trois parties. Les rues sont étroites et irrégulières, et des nattes tendues en travers y tempèrent la chaleur du soleil. Du reste c'est une place assez chétive. Elle est ancienne, et elle jouit d'une grande célébrité dans les pays voisins par les tombeaux de deux saints mahométans, dont l'antiquité remonte à plus de cinq siècles. *Outch* passe pour occuper l'emplacement

de la principale ville des *Oxydracæ*, peuples qui s'unirent aux *Malli* pour résister à Alexandre.

Daraoul ou *Diraoul*, à 60 kilomètres au sud-est d'Outch dans le désert, est un château fort très-ancien. *Ahmedpour*, à 20 ou 25 kilomètres à l'est d'Outch, a 9 à 10,000 habitants. Enfin, à 40 ou 50 kilomètres au nord-est, *Bawalpour* ou *Bahaoualpour*, près de la rive gauche du Sutledje, est la principale ville du pays. La muraille en briques qui l'environne a 4 kilomètres de tour; le commerce la rend florissante, et sa population est de 20,000 habitants, la plupart Hindous. Toutes les parties du Bahaoulpour que bordent le Sindh, le Tchénab et le Sutledje, sont fertiles et assez bien cultivées; mais vers l'est il est bordé par des déserts qui abondent en cerfs et en sangliers. Ce pays formait un État indépendant depuis 1769. Le Khan jouissait de 3 millions de revenu et pouvait mettre sur pied 8 à 10,000 hommes. Il est aujourd'hui soumis aux Anglais.

Au nord-est des Daoudpoutras et à l'est du Pendjab se trouve le *Sirhind*, qui est borné par le Sutledje et occupe une partie de l'Himàlaya. On y voit *Thanesar* ou *Thanasir*, ville qui renferme un temple en grande vénération chez les Hindous; *Sirhind*, qui tombe presque en ruine; *Pattialah*, qui a une citadelle située au centre de la ville; *Firozpour*, près de l'Indus, ville autrefois très-considérable, qui a une bonne forteresse, et l'on y trouve des marchés bien fournis.

Le Sirhind, partagé jadis en plusieurs principautés, fit partie du royaume de Lahore jusqu'en 1808. Il fut alors cédé aux Anglais par Rundjet-Singh.

§ X. SINDHYA. — Nous allons maintenant décrire les pays compris dans le bassin du Gange.

Le premier est le *Sindhya*, qui a fait longtemps partie de la confédération des Mahrattes, confédération dont nous parlerons plus tard. Très-puissant au commencement du dix-neuvième siècle, mais aujourd'hui resserré dans des bornes très-étroites et des limites très-confuses, il renferme encore 4 millions d'habitants, la plupart Mahrattes, se compose d'une partie des anciennes provinces de Malvah, de Khandeich et d'Agrah, et se trouve enveloppé et morcelé de toutes parts par les possessions anglaises. Jusqu'en 1844, le Sindhya, seul de tous les États mahrattes, avait conservé une sorte d'indépendance, et on le compte encore officiellement dans les États alliés de la Compagnie; mais à cette époque le radjah ayant chassé le ministre que les Anglais lui avaient donné, les troupes britanniques envahirent son territoire, battirent la dernière armée mahratte, la licencièrent et la réduisirent à 10,000 hommes, que commandent des officiers anglais et qui sont payés sur le revenu de certaines provinces détachées de l'apanage du radjah.

La province de *Malvah*, située à l'est du Goudjerate et du Radjepoutana, forme généralement une plaine faiblement ondulée jusqu'aux monts Vindhya, et traversée par plusieurs rivières qui s'unissent au Tchambal, affluent de la Djemnah. C'est un pays très-fertile en céréales, coton, tabac, opium, graines oléagineuses, etc. On y trouve beaucoup de villages. Une partie est peuplée de tribus guerrières et presque sauvages, telles que les *Bhils* au sud, les *Gounds* à l'est. La principale ville, *Oudjein* ou *Oudjayini*, est située dans une vaste plaine près de la Serpa, dont les eaux passent chez les Hindous pour sacrées: aussi est-elle un lieu de pèlerinage. Cette

ville, qui est probablement l'*Ozène* de Ptolémée, est célèbre dans l'Inde par ses écoles et son observatoire, où les géographes hindous font passer leur premier méridien; mais elle perd chaque jour de son importance, à cause du voisinage d'Indour, dont le commerce prend une extension considérable, et surtout par la translation du siège du gouvernement à Gouâlîor; c'est cependant une des villes les plus régulières et les mieux peuplées de l'Inde; elle sert encore de résidence à plusieurs membres de la famille royale du Sindhya, dont elle est la capitale nominale; on lui donnait autrefois 100,000 habitants; mais ce chiffre paraît avoir diminué ainsi que son commerce. Parmi ses monuments on cite les temples de *Mahadévâ*, de *Mâhâ-Kâli*, de *Krichnâ* et de *Râmâ*, et des mausolées le long de la Serpa. En allant vers le nord, on trouve dans les environs la caverne de *Râdjâh-Bhirthey*, qui n'est qu'un bâtiment en brique avec d'immenses colonnes. Cette construction est située entre la ville moderne et l'ancienne, qui, sous le règne de Vikrâmâdityâ, dont l'avènement au trône forme la principale ère de l'Inde, était l'Athènes de cette belle contrée. Cette ancienne ville est aujourd'hui ensevelie sous terre. Plus loin, on remarque le *Kalideh*, vaste palais d'une bizarre architecture, remarquable par ses machines hydrauliques. Il a été construit sur une île de la Serpa par le sultan Nazir-ed-dyn-Khildji, qui monta sur le trône l'an 905 de l'hégire. Nommons encore *Bâg*, ville ruinée, mais qui fut importante. Des excavations nombreuses, creusées dans le voisinage, sont, d'après M. Erskine, d'anciens temples bouddhistes. Sur les murailles de l'un d'eux, on voit des tableaux assez bien conservés dont la peinture surpasse ce que les artistes indiens modernes ont produit de plus parfait.

Tchandery, qui passe pour avoir renfermé 14,000 maisons en pierre et 2,000 mosquées, a beaucoup perdu de sa splendeur: on y fabrique encore des étoffes de coton très-fines. *Chah-djehanpour*, à 52 kilomètres au nord-est d'Oudjein, occupe une grande étendue de terrain sur les rives du Sagormoty. *Bilsah*, à quelque distance de la rive droite de la Betvah, est une petite ville assez bien bâtie. On voit hors de ses murs un rocher escarpé et très-élevé, au sommet duquel se trouve le tombeau de Djelal-ed-dyn-Bokhary, célèbre saint musulman.

Kalliade, jolie petite ville sur la Serpa, était autrefois la résidence des rois de Malvah. A *Mandou*, jadis grande ville située près des monts Vindhya, dans la principauté de *Dhara*, on voit encore plusieurs obélisques. *Dhara* ou *Dhar*, entourée de ruines, rappelle l'invasion de Tamerlan.

Dans la partie orientale du Malvah, où coule la Betvah, on remarque un chef-lieu de principauté, *Bopal*, ville de 8 kilomètres de tour, et *Serondje*, qui, dans le siècle passé, faisait encore un grand commerce de toiles peintes.

Dans l'ancienne province d'Agrah, *Gouâlîor*, capitale du Sindhya, une des plus fameuses forteresses de l'Inde, est bâtie au pied d'un rocher isolé, haut de 50 mètres, et à pic de presque tous les côtés. Un escalier taillé à travers le roc et défendu par des bastions conduit à la forteresse. En dedans des fortifications, il y a des maisons, des potagers et des réservoirs d'eau pour l'entretien de la garnison. Gouâlîor renfermait autrefois les trésors et les prisons d'État des empereurs mongols. Malgré la position favorable de cette forteresse, malgré tous les travaux entrepris pour la rendre imprenable, les Anglais s'en emparèrent par surprise en 1780. Ils la rendirent

ensuite au radjah et la reprirent en 1804. Gouàlior a été reconstruite presque en entier depuis 1810 dans une plaine, et à côté des ruines de l'ancienne ville. Sa population est de 40,000 habitants.

Attair, sur la rive droite du Tchambal, est une petite ville entourée de murailles. *Gohad* ou *Gohed*, au nord-est de Gouàlior, est une place forte. *Narvor*, située sur une montagne, est aussi une petite ville fortifiée.

Dans la province de Khandeych, l'État de Sindhya ne possède que deux villes. *Bouchanpour* ou *Bouranpour*, ancienne capitale, située dans une vallée fertile, sur la rive droite du Tapti, est entourée de murailles et défendue par un château. Ses maisons sont bâties en terre, mais sa principale mosquée est un très-bel édifice. Cette ville renferme un grand nombre de *bohrahse* ou d'*ismaélites*, secte mahométane adonnée au commerce. *Hindia*, ville agréablement située sur la rive gauche de la Nerbouddah, vis-à-vis celle de *Nameor* ou *Nemavor*, à laquelle elle communique par un pont, est assez bien peuplée et possède un fort qui commande le passage de la rivière.

Telles sont les principales villes de l'État de Sindhya, dont nous avons donné plus haut la population, et dont le revenu est de 25 à 30 millions. Au sud du Sindhya est le petit État de *Holcar*, dit aussi indépendant et gouverné par un prince mahratte tributaire des Anglais : c'était l'un des plus puissants de la confédération des Mahrattes. Sa capitale est *Indour* ou *Indore*, grande ville à 16 milles d'Oudjein, détruite en 1801, rebâtie en 1818; elle renferme de beaux mausolées et un palais remarquable; sa population est de 80,000 âmes.

§ XI. PROVINCE D'AGRAH.—Les anciennes provinces d'Agrah, de Delhi, d'Allahabad, qui formaient la partie principale de l'empire du grand Mogol, composent aujourd'hui une vice-présidence de la Compagnie, et qui a 73,000 milles carrés de superficie; c'est la plus productive et la mieux peuplée de l'Inde anglaise : elle donne 103 millions d'impôt foncier. La province d'Agrah a un sol fertile, surtout en riz, légumes, fruits, indigo, cochenille. On y trouve beaucoup de bestiaux de belle race. Le climat est chaud et sec. Il y pleut beaucoup pendant les mois de juillet et d'août; le temps est ordinairement serein depuis novembre jusqu'en mai; le vent souffle constamment du nord-ouest depuis novembre jusque vers mai; dans les mois d'avril, de mai et de juin, il vient de l'ouest. Pendant ces mois l'horizon est chargé d'épaisses vapeurs le soir et le matin, et le vent amène tant de poussière que l'air en est souvent obscurci. Ces nuées de poussière sont quelquefois suivies de pluies rafraîchissantes. Vers le milieu de juin règne un vent de sud très-frais, à cause des pluies qui tombent alors dans les régions méridionales. Le froid, qui pendant la nuit va quelquefois jusqu'à la gelée, commence en décembre et dure jusqu'au mois de mars.

Agrah, ville très-grande, s'étend en croissant sur les rives de la Djemnah dans une vaste plaine; elle a 13 kilomètres de longueur et 5 de large. « L'aspect de cette ville, dit Jacquemont, n'est pas aussi imposant que celui de Bénarès. Les eaux limonneuses de la Djemnah n'ont pas la moitié de la largeur de celles du Gange. Leurs bords, élevés en talus peu rapides sur l'une et l'autre rive, sont inhabités, ou incultes, ou déserts. Sur la rive gauche, autour de soi, l'on ne voit que des ruines éparses çà et là dans la campagne, plus grandes et plus rapprochées les unes des autres près de la rivière. En face s'élèvent, non sans magnificence, les hautes murailles rouges du

fort que bâtit Akbar. Au-dessous, et situé pareillement, on voit un grand édifice terminé en coupole renflée, autour de laquelle s'élèvent de nombreux minarets : c'est le *Tadjé*. On distingue ailleurs, à l'horizon, le sommet de quelques dômes et la flèche de plusieurs minarets. Des ruines ou des habitations de la plus humble apparence, des espaces incultes ou sauvages dont l'aridité nourrit à peine quelques mimosas (*mimosa nilotica*), occupent les intervalles. »

Agrah est une des villes les plus anciennement nommées dans l'histoire de l'Inde. Sous les premiers empereurs afghans, elle paraît avoir été la limite méridionale de leurs possessions permanentes dans l'Hindoustan, et cette circonstance dut lui donner une grande importance. Sa prospérité ne dura que depuis l'an 1555 que commença à régner Akbar jusqu'en l'an 1707 que mourut Aurengzeb. Ses plus anciens édifices ne sont point antérieurs à Akbar, et Aurengzeb ne lui en ajouta aucun. Elle était alors très-florissante par son industrie, et remplie de magasins, d'ateliers, de marchés. Aujourd'hui son commerce est bien déchu ; mais l'on y trouve encore beaucoup de marchands étrangers et indigènes. Sa population est estimée à 80,000 âmes. C'est la plus remarquable de l'Inde par la splendeur de ses monuments.

Le *Tadjé*, le plus admiré de tous, est un mausolée érigé par Châh-Djehan à la mémoire d'une sultane favorite, morte en 1631. Il y est enterré auprès d'elle. C'est un vaste monument en marbre blanc reposant sur une terrasse en grès rouge, surmonté d'un dôme de 20 mètres de diamètre, flanqué de quatre élégants minarets de forme conique et hauts de 40 mètres. L'excessive parure de cet élégant mausolée, ces deux tombes de marbre, entourées d'une balustrade taillée à jour avec une surprenante légèreté, et chargées de gracieux arabesques et de brillantes mosaïques ; le vaste jardin où il est situé et où des jets d'eau jaillissent au milieu d'avenues de cyprès et de massifs d'orangers, enfin l'ensemble de tout le monument s'accorde avec l'idée des soins et des dépenses que sa construction a nécessités. Il a coûté, dit-on, 80 millions de francs, et 20 ans de travail.

Le *fort d'Agrah*, bâti par Akbar sur les ruines d'une ancienne forteresse, est un polygone qui peut avoir un quart de lieue de circonférence. Il a deux entrées, dont une, celle du nord, est magnifique ; elle est flanquée de deux énormes tours couvertes de sculptures et de mosaïques. Ce fort est surtout remarquable par les édifices qu'il renferme : les principaux sont le palais de Châh-Djehan, sa salle d'audience et le *Moti mosjed*. Le palais est très-petit, et ne contient que deux salles dignes par leur grandeur de servir de salons. La salle d'audience est aussi grande que le palais tout entier. Le *Moti mosjed*, ou la perle des mosquées, mérite ce joli nom, dit Jacquemont. « Elle surprend d'autant plus que d'avance rien ne prépare à sa beauté. Son enceinte extérieure ne montre que le grès rouge et désagréable dont le fort est bâti ; mais en passant sous la porte, on se trouve isolé du monde entier dans un petit monde de marbre blanc. C'est une grande cour carrée avec un bassin au milieu pour les ablutions, une galerie en arcades sur trois des côtés, et sur celui qui fait face à l'entrée une sorte de vestibule immense, élevé de quelques degrés au-dessus de la cour, et dont le toit est porté par une forêt de colonnes. Au-dessus de la terrasse s'élève un grand dôme renflé, flanqué de deux dômes semblables, mais plus petits selon l'usage ¹. »

¹ *Journal* de Victor Jacquemont, tome I^{er}, page 492.

Le *Djouma mosjed* ou *Djemâ mesdjid* (la grande mosquée) est un vaste et vieil édifice, bâti sur une sorte de cour avancée du fort, et sans doute contemporain de celui-ci, car il est construit en grès rouge et dans le même style. Le temple très-vaste est porté par des colonnes et surmonté d'une énorme coupole renflée, flanquée de deux plus petites. En dehors de la mosquée s'élèvent deux minarets.

Dans le dix-septième siècle, il y avait à Agrah un collège de jésuites et un cimetière chrétien : c'est encore aujourd'hui, et depuis un demi-siècle, le chef-lieu d'une mission romaine, gouvernée par un évêque.

A 8 kilomètres au nord de la ville actuelle, on voit un monument remarquable, appelé *Secumdrah* : c'est le tombeau d'Akbar. Ce prince, suivant la tradition, se fit bâtir lui-même sa dernière demeure, au milieu d'une vaste enceinte carrée, percée de quatre portes semblables, dont chacune est par ses grandes dimensions un ouvrage très-remarquable. La terrasse qui termine l'énorme massif très-orné, dans l'épaisseur duquel chaque porte est percée, est surmontée du dôme renflé des mosquées et flanquée de deux minarets élevés. Des inscriptions arabes, en marbre noir incrusté dans des tablettes de marbre blanc, et des dessins de marqueterie formés avec ces deux espèces de marbre, décorent le portail et les minarets bâtis en grès rouge. Une de ces portes, celle de l'ouest, est assez bien conservée; les autres sont en ruines. Le monument lui-même est une sorte de pyramide quadrangulaire tronquée, composée de cinq étages décroissants. Chacun de ces étages se termine en terrasse sur le milieu de laquelle s'élève l'étage supérieur. A tous les angles et entre eux, sur la balustrade qui borde chaque terrasse, il y a des kiosques qui vont en diminuant, comme toutes les parties de l'édifice, à mesure que l'on monte d'un étage. La voûte de ces kiosques est portée sur six colonnes légères, et leur grand nombre, joint à l'inégale distance où chacune s'élève du centre de l'édifice dans le même étage, dérouté l'œil dans la recherche de lignes horizontales, et l'oblige à monter jusqu'au sommet et à se reposer sur l'amortissement uni du dernier étage. Celui-ci est entièrement bâti en marbre blanc, découpé à jour. Il est tout ouvert au ciel, à l'exception d'une petite galerie qui règne tout autour, le long de son enceinte de dentelle : rien de si joli. Au milieu est la tombe. Celle-ci est un immense bloc de marbre blanc, d'une forme simple, pure, sévère. Elle est magnifiquement sculptée de fleurs, d'arabesques et d'inscriptions arabes. Le corps d'Akbar ne repose pas sous cette pierre; il est déposé dans un caveau au centre de l'édifice¹.

Au sud-ouest d'Agrah, on trouve *Fattihpour*, ville très-étendue, qui a dû tout son lustre à l'empereur Akbar, mais qui, tombée en ruines, ne conserve qu'un beau mausolée et la mosquée que Djihanguyr, fils de ce prince, fit bâtir. A quelque distance de la ville est un lac où Akbar fit construire un amphithéâtre avec des minarets très-élevés. — *Bhartpour* est célèbre par ses fortifications et par les sièges qu'elle a soutenus. Ces fortifications furent rasées en 1826 par les Anglais, qui la prirent d'assaut. — *Hindour*, ville autrefois très-peuplée, est encore fort étendue. — *Keroly* est remplie de beaux édifices d'une architecture particulière : les murs de la ville sont construits en énormes pierres taillées. — *Narrak*, ville entourée de murs en pierre, ayant les maisons couvertes de toits à terrasses, est située au pied d'une

¹ *Journal* de Victor Jacquemont.

montagne escarpée, entièrement fortifiée, et où l'on monte par un escalier en pierre de plus de 360 marches.

Entre la Djemnah et le Gange s'étendent de fertiles plaines : on y remarque *Kanodge*, en sanskrit *Kaniaikoudja*, ville très-ancienne, au confluent du Gange et du Kalini, résidence des plus anciens monarques indiens. Cette ville, célèbre dès les temps les plus reculés, était, avant l'invasion des musulmans, une des plus belles et des plus grandes villes de l'Inde ; les Mahrattes, en la saccageant en 1761, ont achevé ses malheurs. Tous les environs sont couverts de belles ruines. *Farrakh-abad*, grande ville fondée par les Afghans, est le centre d'un grand commerce. En remontant la Djemnah, on rencontre *Mathrah* ou *Mathourah*, ville très-ancienne et commerçante. Elle paraît être plutôt hindoue que musulmane. Ses rues sont les plus étroites, les plus tortueuses, les plus montueuses et les plus sales des villes de l'Inde. Sa population n'est probablement pas moindre de 40,000 âmes. Elle renferme une grande mosquée avec deux minarets couverts d'émaux, mais presque ruinés, et un fort dont les ruines dominent la ville. Les édifices du culte hindou sont plus modernes. On y voit encore les restes d'un observatoire astronomique fondé par le Sindhya Djey-Sing. Mathrah est une forte station militaire des Anglais.

Bendrabund ou *Bendraband*, en hindoustani *Vendravana*, assez grande ville, célèbre dans la mythologie hindoue, est remarquable par ses beaux temples dédiés à Krichna, par son arbre révééré des Hindous, et par sa grande pagode cruciforme, regardée par Hamilton comme un des monuments brahmaniques les plus curieux. Suivant Jacquemont, c'est une ruine d'autant plus intéressante qu'elle présente la forme, inusitée dans l'Inde, d'une petite église du style gothique. Plus loin on trouve *Noh*, petite ville près de la Djemnah, importante par ses mines de sel, et *Alighar*, dont les Anglais ont restauré et augmenté les formidables fortifications.

Le long de la Djemnah, il y a de petites chapelles habitées par des ermites, et des tours octogones où s'assemblent les pèlerins pour se baigner dans le fleuve. Parmi les habitants on trouve beaucoup de *birages* ou moines indiens, ainsi que des religieuses ; les uns et les autres sont presque tout nus et habitent de sombres cellules recouvertes d'un toit en chaume.

A 25 ou 30 kilomètres de Bendraband on remarque *Horal*, grande ville ruinée, devenue un village. Jacquemont y a remarqué un bassin superbe, profond de 5 à 6 mètres en hiver et de plus de 10 en été. On y descend par des escaliers de pierre élevés sur tout son périmètre. C'est un carré qui n'a pas moins de 6,000 mètres de superficie. Un peu plus loin *Furridabad* est un grand village populeux, qui fut jadis une ville. Il est entouré de tombes nombreuses, alignées en quinconce serré, sans arbres ni mosquées.

§ XII. PROVINCE DE DELHI. — L'ancienne province de *Delhi* s'étend au nord d'Agrah, depuis le Gange jusqu'à la rivière du Sutledje, et jusqu'aux montagnes de Sewalik et de Koumaoun. Moins fertile que l'Agrah, cette province, bien cultivée, donne cependant trois récoltes de riz par an ; une grande partie du sol y est inondée par les pluies périodiques. Dans le nord, un froid très-vif se fait sentir pendant la mauvaise saison.

La capitale est *Delhi*, en sanskrit *Indra-prast'ha*, c'est-à-dire *demeure d'Indra*, ville très-vaste sur la rive occidentale de la Djemnah. Dans le temps de sa splendeur elle

s'étendait jusqu'à une distance de 30 milles anglais, mais elle n'avait qu'une seule rue parallèle au fleuve. La ville fut saccagée par Timour en 1397, et en 1738 par Chah-Nadir; elle fut alors dépouillée de ses trésors, qu'on évalue à plus d'un milliard, et parmi lesquels on cite des collections de diamants, un trône en or massif chargé de pierreries, et des statues d'éléphants en or ciselé. Les Afghans et les Mahrattes achèverent de la ruiner. Elle possédait néanmoins encore en 1830 200,000 habitants. « Des ruines d'une grandeur inaccoutumée dans l'Inde annoncent l'approche de Delhi, de quelque part qu'on y arrive. En venant d'Agrah, elles bordent la route qui mène à la ville moderne. Ici ce sont des tours massives; là c'est une route élevée, percée dans l'épaisseur d'un antique portail dont le sommet est encore garni de créneaux; quelques pans de murailles se tiennent debout alentour: ce sont les restes d'un palais, alors qu'il n'y avait de sécurité pour la richesse et le pouvoir que derrière des remparts. Des obélisques informes, mutilés par le temps, s'élèvent de toutes parts dans la campagne, restes de la lourde architecture des édifices patans; leur base est enterrée dans des monceaux de débris où fleurissent tristement quelques arbustes épineux. Parmi les ruines d'un âge plus ancien, on voit dispersés çà et là des monuments d'une forme élégante et légère, peints de couleurs éclatantes.... Ce sont des tombes mongoles, avec les dômes dorés de leurs mosquées et leurs minarets recouverts d'émaux¹. »

L'enceinte actuelle de cette ville est celle qu'elle avait au temps de Chah-Djehan, qui en est en quelque sorte le fondateur. Cette enceinte est une haute et forte muraille crénelée, flanquée de tours de distance en distance, et défendue par un fossé peu profond. Elle peut avoir environ 8 kilomètres de circonférence. Delhi est divisé en deux villes, dont l'une, habitée par les indigènes, s'appelle *Indouanié*; l'autre, occupée par les musulmans, *Mongolanié*: celle-ci est la partie la plus jolie. Plusieurs rues droites, larges et garnies de maisons proprement bâties en pierres ou en briques cuites, ou simplement séchées au soleil, la traversent. Presque toutes les habitations ont des toits en terrasses parfaitement entretenus. Le plus bel édifice est le *Daouri-serai* ou palais impérial, situé sur la Djemnah: c'est une grande forteresse bâtie en grès rouge et d'une belle ordonnance. Les salles du palais brillent d'or, d'azur et de toutes sortes d'ornements. Les écuries sont si vastes qu'elles peuvent contenir 10,000 chevaux; les cuisines mêmes ressemblent à des salles de parade; tous les ustensiles y étaient jadis en argent. C'est là que résident, prisonniers et pensionnaires des Anglais, les descendants du Grand Mogol, qui ont conservé une partie de leurs honneurs, et dont on met encore les noms sur quelques ordonnances. Le *Zénané*, ou palais des princesses, se joint par une galerie à celui de l'empereur; de l'autre côté du fleuve, le palais *Selim-serai* servait de demeure aux frères et proches parents de l'empereur. Les célèbres jardins appelés *Châtinar* sont fort mal entretenus et ont été changés en un parc. On voit encore dans les vastes faubourgs de Delhi trois autres palais somptueux, parmi lesquels on distingue le *Godaié-Kotelar*. Le grand salon dit des ambassadeurs était orné de glaces de cristal qui couvraient les murs, et d'un lustre en cristal noir d'un travail admirable².

Le plus beau de tous les édifices religieux de Delhi est la *Djemâ mesdjid*, c'est-à-

¹ Journal de Victor Jacquemont.

² Legoux de Flaix, *Essai sur l'Hindoustan*, I, page 193.

dire la grande mosquée; les voyageurs modernes la regardent comme le plus beau temple mahométan qui existe dans l'Inde. On y monte par un escalier magnifique. Jacquemont nous la représente comme une immense cour carrée, bordée sur trois de ses côtés par une galerie que supporte une double rangée d'arcades à jour, et au fond de laquelle s'élève sur un quadruple rang de piliers la voûte de la mosquée; elle est surmontée de trois dômes et flanquée de deux minarets qui n'ont guère moins de 65 mètres de hauteur. Au milieu de la cour est un bassin où le peuple fait ses ablutions avant d'approcher du vestibule sacré. Près de là s'élèvent les dômes dorés d'une petite mosquée ombragée par le lilas des Indes : c'est là que Nadir s'assit pour contempler le massacre qu'il avait ordonné.

Chah-Djehan trouva sur le sol où il bâtit le nouveau Delhi plusieurs édifices d'un âge antérieur. Il en est un qui subsiste encore, c'est le *Kala mosjed*, ou la mosquée noire, célèbre par son antiquité et par sa ressemblance avec la fameuse mosquée de la Mekke, qui lui a servi de modèle. Deux tours coniques flanquent sa porte, où l'on monte par un long escalier; d'épaisses murailles ferment comme une prison sa petite cour carrée, autour de laquelle règne une galerie massive dont la voûte est partout surmontée de petits dômes informes. Jacquemont pense que c'est un édifice des premiers conquérants afghans de l'Inde : on ignore son âge; la couleur qu'il a reçue du temps lui a donné son nom.

Parmi les ruines qui entourent le moderne Delhi, on reconnaît encore les restes de l'observatoire astronomique fondé par Djey-sing, et construit en forme de sphère, avec deux grands cirques percés chacun de 70 croisées. Le *Katab* ou *Koutoub* est un minaret, ou peut-être un tombeau en forme de tour, de 80 mètres de hauteur, surchargé d'inscriptions et de sculptures. On monte au sommet par un escalier qu'éclairaient quelques meurtrières étroites et cinq portes qui s'ouvrent à diverses hauteurs sur de petits balcons couverts d'ornements. Cet édifice paraît être du treizième siècle; ce qui est d'une très-grande antiquité pour un monument de l'Inde, où l'on a de tout temps bâti avec très-peu de solidité. D'autres ruines remarquables sont celles du palais des empereurs persans; dans une des cours, on voit une colonne en métal de 8 à 9 mètres de hauteur et de 30 à 40 centimètres de diamètre, qui s'enfonce dans le sol à une profondeur qui n'a point été mesurée. Les Hindous assurent qu'elle est posée sur le dos de la tortue qui porte le monde. Elle est connue sous la dénomination de *Bâton de Firouz*; c'est un emblème du dieu Siva.

A 27 milles de Delhi, vers le nord-est, est située *Mirout* ou *Mérout*, assez grande ville, très-importante sous le rapport militaire, étant une des principales stations de l'armée anglaise dans les provinces septentrionales; on loue surtout la beauté et l'étendue de ses casernes. On y a bâti la plus vaste église que le culte anglican possède dans l'Inde.

Dans la partie septentrionale du Delhi, entre le Sutledje et la Djemnah, on remarque, non loin de la plaine où Nadir-Chah remporta, en 1738, une victoire décisive sur l'empereur du Mogol, *Panipot*, ville fameuse par la grande défaite des Mahrattes en 1761. Cette contrée, l'arène sanglante de tant d'armées, est traversée par des canaux d'irrigation malheureusement trop souvent détruits. Les plus considérables, creusés par ordre de Fyrouz III, le Ghaznevide, s'étendent à une distance inconnue

à l'ouest. *Agroa*, ville aujourd'hui déserte, renfermait autrefois, dit-on, 100,000 maisons habitées par des marchands si puissants, qu'ils firent la guerre à Fyrouz, sultan de Delhi. Entre la Djemnah et le Gange, on remarque *Hastinapour*, une des plus anciennes villes de l'Hindoustan, et résidence des Pandanas, dont le poème du Mahabharat a décrit les guerres contre les Kourouvans. Cette ville était autrefois située sur le Gange, mais actuellement elle en est éloignée d'un mille et demi. On y remarque encore *Saharanpour*, où l'on fabrique d'excellentes étoffes de coton; enfin *Hurdwar* ou *Hardoar*, appelée aussi *Bhogpour*, ville sainte, près de la dernière chute du Gange, et dont la principale pagode est celle de *Brahmakond*. C'est à la fin de mars que les pèlerins commencent à affluer dans ce lieu; en certaines années on en compte plus d'un million; à cette époque il se tient aussi une foire où l'on fait de grandes opérations de commerce. *Kalpi*, grand et riche village qu'on appelle une ville, est bâti sur les bords de la Djemnah: c'était jadis une place considérable sous le rapport militaire, et un des gouvernements importants des empereurs de Delhi. Le fort subsiste encore, dominant la rivière dont les bords escarpés s'élèvent verticalement de 45 mètres de hauteur.

§ XII. ROYAUME D'AOUDE ET ROHILKEND. — Au sud-est de Delhi et d'Agrah, au nord et à l'ouest du Bahar, s'étend le royaume d'*Aoude*, en sanskrit *Ayodhia*. Ce pays est très-fertile; le riz y est très-beau et vient en abondance. On y trouve des buffles, des éléphants et une quantité énorme de gibier.

Dans les temps modernes, ce pays a formé un *soubahdary* qui, sous le règne de Mohammed-Chah, fut accordé à Sa'adet-Ali-Khan, seigneur persan, dont la famille l'a possédé jusqu'à nos jours. En 1819, le nabab régnant prit le titre de radjah (roi), mais en se rendant tributaire des Anglais, qui mirent garnison dans ses places principales. Ce pays vient d'être annexé au domaine de la Compagnie des Indes le 7 février 1856, par une simple proclamation du gouverneur général, qui a déclaré le radjah déchu du trône par la raison ou sous le prétexte qu'il administrait mal son royaume; que le peuple était opprimé, les finances dilapidées par les débauches de la cour et l'entretien onéreux d'une armée indisciplinée. La superficie de la nouvelle possession anglaise est évaluée à 24,000 milles, habités par une population de 4 à 5 millions d'âmes. Les revenus s'élevaient à 25 millions de francs et paraissent pouvoir être facilement doublés. Le souverain a reçu une pension annuelle de 150,000 livres sterling, et ses sujets n'ont mis aucune opposition à sa déchéance¹. L'ancienne capitale, *Oude* ou *Aoude*, ville antique et très-grande, sur la rivière de Dewa ou Gograh, est aujourd'hui dépeuplée et déchuée de son ancienne splendeur. Elle était déjà florissante dix-sept siècles avant notre ère. Il y reste beaucoup de monuments, entre autres un vaste temple appelé *Swergedrari*, qui est un lieu de pèlerinage, et un magnifique château converti en mosquée par Aurengzeb. *Fizabad* ou *Feyzabad*, grande ville bâtie tout près d'Oude, au commencement du siècle dernier, a servi de résidence au nabab jusqu'en 1775, époque à laquelle Luknow devint la capitale. *Luknow*, que l'on écrit aussi *Laknau*, est une ville ancienne et grande, mais irrégulière et mal bâtie, sur la rivière de Goumty. Trois quartiers séparés font de cette cité trois villes distinctes: l'ancien quartier, qui est le plus mal bâti,

¹ *Moniteur indien*, mars 1856.

est habité par les classes inférieures. Le nouveau quartier, qui s'étend le long du Goumty, et qui a été presque entièrement construit sous le règne de Sa'adet-Ali, renferme un superbe marché et la résidence royale nommée *Ferráboukeh*, d'une vaste étendue, avec un beau parc, mais dont l'architecture n'offre rien de remarquable. Ce quartier, entièrement bâti à l'anglaise, est presque exclusivement habité par les Européens, et rappelle les villes européennes par l'aspect de ses maisons et leur ameublement. Le troisième quartier, séparé du précédent par un ancien bazar, est principalement formé d'édifices religieux dans le style moresque, construits par le nabab Asaf-ed-Daoulah et ses prédécesseurs. On cite entre autres monuments l'*Imam-Barrah*, vaste ensemble de constructions considérées par l'évêque Héber et lord Valentia comme l'œuvre d'architecture la plus remarquable sous le rapport du plan et de l'exécution : il est orné des plus gracieuses sculptures et des matériaux les plus précieux. Cet édifice comprend la mosquée proprement dite avec le tombeau d'Asaf-ed-Daoulah, son fondateur ; le *Daouletkanah*, le *Hossein-Bâgh*, le palais commencé par Sa'adet-Ali et resté inachevé ; le *Sangi-Dâlm*, ou cour de pierre, et d'autres palais dont les coupes sont revêtues de lames d'argent doré. La population de Laknau augmente chaque jour : les derniers calculs la portent à plus de 300,000 habitants. Cette ville compte plusieurs fabriques d'indigo, et ses environs sont couverts de plantations.

Le roi d'Aoude possédait des équipages somptueux : ses haras renfermaient environ 2,000 chevaux, avec 500 éléphants ; dans le voisinage de son palais se trouvaient un muséum, une belle collection d'armes, une riche bibliothèque et une ménagerie. Dans les jours de cérémonie il ne se montrait qu'environné d'un cortège magnifique. Lorsqu'il allait de l'un à l'autre de ses harems il se faisait porter par des femmes dans un palanquin doré¹. Son trône d'argent massif incrusté de pierres précieuses avait coûté 7 millions. C'était le dernier représentant de ces monarques de l'Inde si fameux par leur faste, leurs dépenses folles, leurs tyrannies capricieuses.

A une petite distance de Laknau s'élève le magnifique palais de *Constancia*, dont la construction a coûté au résident, le général Claude Martin, environ 3 à 4 millions de francs.

Sur la rive gauche du Rapti, on voit *Gorekpour*, ville grande et dépeuplée, non loin du mausolée de Goseknath, fameux solitaire hindou et fondateur de la secte des Jaghys ; *Balrampour*, très-fréquentée par les montagnards du nord de l'Inde, qui y amènent des queues de vaches et de petits chevaux très-forts. Sur le Goumty nous trouvons *Nimkar*, où une table sacrée, un arbre et plusieurs étangs attirent la vénération des Hindous. *Khyrabad*, ville où l'on fabrique beaucoup d'étoffes de coton, renferme dans son district un lieu vénéré, nommé *Brahmavert*, où Brahma a sacrifié près d'un étang salé.

A l'est de la Gogra, sur un affluent du Rapti, était *Kapitarastra*, capitale des Chakyas, où naquit le Chakia-Mouni, fondateur du bouddhisme.

Le *Rohilkend* est situé à l'est du Gange et au pied des monts Kémaoun : il s'appelait anciennement *Kottair*, et faisait partie du royaume d'Aoude. Il a pris son nom actuel des *Rohyllahs*, peuple originaire de l'Afghanistan, qui, il y a un peu plus d'un siècle,

¹ *Bengal chronicle*, 1830.

vinrent s'y fixer sous la conduite d'un de leurs chefs, nommé Ali-Mohammed. A sa mort, en 1747, la division se mit entre ses héritiers, et dix ans après le nabab d'Aoude réussit, avec l'aide des Anglais, à s'emparer de la presque totalité du Rohilkend. Ce pays fut ensuite cédé à la Compagnie des Indes en 1802.

Les Rohyllahs sont d'une taille athlétique et ont l'air hautain et martial. Comme tous les autres Afghans, ils sont fourbes, vindicatifs et de mœurs grossières. Leur territoire, entrecoupé de nombreuses rivières, est d'une fertilité peu commune, et son climat un des plus beaux de l'Hindoustan. Les habitants, patients et appliqués à l'agriculture, l'entretiennent dans un état florissant, et récoltent entre autres beaucoup de grains, de sucre et de tabac; ils s'entendent à l'arrosage des terres, et construisent avec beaucoup d'art des canaux, des aqueducs et des écluses. Ils exportent du bois de construction, particulièrement du *sâl*, arbre qui a ordinairement 20 à 25 mètres de tige droite, des sapins, du sucre, des drogues, du gros drap, du tabac et du borax, mais en moindre quantité qu'autrefois. La plus ancienne ville du Rohilkend est *Sombol* ou *Sambhel*, entourée de murs en briques, avec un temple révééré des Hindous, mais qui a été changé en mosquée. C'est là qu'à la fin des siècles Vichnou doit renaitre comme *Nekalank*, c'est-à-dire l'Être sans défauts. *Rampour*, sur la Kosila, offre un palais et quelques belles maisons au milieu d'une réunion de chaumières. *Morad-abad*, la capitale actuelle du Rohilkend, fait un commerce considérable. *Bareilly*, ville vaste et bien bâtie, à 250 kilomètres à l'ouest de Laknau, est une station militaire des Anglais.

§ XIII. PROVINCES D'ALLAH-ABAD ET DE BEHAR. — La province d'*Allah-abad* est située au sud de l'Aoude et au sud-est de l'Agrah. Elle comprend l'*Allah-abad* proprement dit et le *Bundelkund*, que d'autres nomment *Bandelkhhand* et *Dangaya*. Ce dernier pays se subdivise en plusieurs autres; la partie orientale s'appelle l'*Adjissing*, et la partie méridionale *Bandhou*. Toute la province d'*Allah-abad*, avec les États de Béhar, Aoude et autres, formaient anciennement la monarchie des *Prasii*, *Pragiens* ou *Pratches*, dont *Palibothra* était la capitale. L'ancienne *Prag*, nommée *Allah-abad* (cité de Dieu) par l'empereur Akbar, est, aux yeux des Hindous, la reine des cités saintes. Bienheureux qui peut y trouver son tombeau! Le suicide même est excusable lorsqu'il conduit à ce bonheur. Cette grande ville est bâtie au confluent du Gange, de la Djemnah et du Sirssoty; cette dernière rivière n'est qu'une source qui se perd dans la terre, mais qui est consacrée à Sarasvati, l'épouse de Brahma, la Minerve indienne; aussi les Hindous prétendent-ils que le Sirssoty coule sous terre comme un grand fleuve. Allah-abad possède de beaux édifices, des jardins magnifiques, des pagodes fort anciennes, une grande mosquée, l'ancien palais du sultan Khosrou ou Chosroès, et une grande citadelle construite par Akbar. Quoique très-déchue, sans commerce, environnée de ruines et réduite à une population de 20,000 habitants permanents, elle est toujours très-importante par sa forte citadelle, regardée comme imprenable depuis les travaux faits par les Anglais pour augmenter ses anciennes fortifications. C'est aujourd'hui la principale place d'armes de l'Inde anglaise.

Le *Bandelkhhand* est un pays mal connu, refuge de tribus sauvages, de bandits, de bêtes féroces. C'est là que se formèrent, en 1817, les hordes des *Pandaries*, brigands qui

dévastèrent le nord de l'Inde et que la Compagnie ne put réduire qu'avec 100,000 hommes et deux campagnes. C'est encore aujourd'hui le principal refuge des *Thugs*. On y trouve : *Tchatterpour*, place de commerce remplie de temples et habitée en partie par des moines hindous, des fakirs et autres dévots; elle est grande, bien bâtie, et l'entrepôt des marchandises entre Bénarès et le Dékhan. *Bandah*, peuplée de 4 à 5,000 âmes, a l'apparence d'un très-grand village plutôt que d'une ville; les maisons sont bâties en boue; la rivière de Ken, qui coule auprès de Bandah, roule des cailloux d'agate de diverses variétés qui, taillés en plaques pour faire des bracelets et des colliers, sont une des branches de commerce de cette ville. *Hammerpour* est une station anglaise établie depuis 1819; ce n'était alors qu'un gros bourg, c'est maintenant la réunion de plusieurs villages situés entre la Betvah et la Djemnah, à 4 kilomètres du confluent de ces deux rivières.

Pannah, célèbre par les diamants qu'on exploite depuis plusieurs siècles dans ses environs, passe pour être la *Parnassa* de Ptolémée. C'est une ville tout à fait hindoue; il n'y a pas une seule mosquée; les pagodes y sont presque innombrables, et quelques-unes sont des édifices très-élégants; mais la plupart tombent en ruine. Toute la ville est également ruinée, bien que les maisons soient bâties en pierres. Le palais du radjah, grand bâtiment carré, avec des murailles couvertes de sculptures, et surmonté de légers kiosques, est extrêmement élégant. Parmi les revenus du radjah, le produit annuel des mines de diamants figure pour 30,000 roupies (75,000 fr.).

Le fort d'*Adjighur*, dans les environs de Pannah, mérite d'être cité. C'est, dit Jacquemont, le sommet aplati et escarpé d'une montagne en forme de tour, tenant par sa base aux racines de celles qui supportent le plateau de Pannah. Ses pentes, fort roides depuis sa base, se relèvent sous le sommet jusqu'à devenir presque verticales. « Cette large tour, dont le diamètre au sommet n'est pas moindre de 1,600 mètres, est crénelée : c'est l'ouvrage des hommes. Cette forteresse doit être aussi ancienne que l'établissement des hommes en ce pays. On y monte par un sentier impraticable aux chevaux, tracé sur la pente orientale, au travers des bois qui la couvrent, et par un chemin à peine meilleur qui serpente sur la face du nord. Quatre portes qui se commandent s'élèvent les unes au-dessus des autres à l'entrée située du côté du levant; il y en a cinq à l'entrée du nord. Chacune défend un passage étroit, creusé dans le roc, pour monter à la suivante le long de l'escarpement, et est percée dans une haute et épaisse muraille crénelée. C'est un ouvrage plein de grandeur : ces murailles, ces voûtes sous lesquelles on passe, sont couvertes de sculptures en relief. Les rochers eux-mêmes sont tous sculptés. Les antiques murailles qui s'élèvent autour du sommet de la montagne sur la crête des escarpements n'ont pas été bâties par les premiers habitants de cet étrange lieu : un grand nombre des pierres dont elles sont construites sont d'un âge antérieur. Elles sont chargées de sculptures¹. »

Deux grandes masses de ruines s'élèvent encore sur le plateau : ce sont les restes d'un temple hindou. Une longue inscription en langue bundelkundie est gravée sur une des portes de la forteresse; elle porte que la fondation aurait 800 ans d'existence.

On voit à quelques lieues d'Adjighur un fort qui est plus célèbre encore dans les annales de l'Hindoustan : c'est celui de *Kallinger*. Il s'élève, comme le précédent, sur

¹ *Journal* de Victor Jacquemont.

le haut d'une montagne escarpée et boisée. Il consiste en un rempart de près de 8 kilomètres de circonférence, et dont l'entrée est défendue par six portes, qu'il faut franchir successivement. Dans cette enceinte, quelques temples et quelques palais ruinés se tiennent encore debout. Deux ou trois hameaux remplacent une ville considérable qui doit avoir existé jadis sur le sommet de la montagne, car le sol y est partout jonché de débris. Kallinger est un des lieux que les dévots hindous fréquentent le plus. On y voit encore sculptée sur les rochers la statue colossale du dieu *Nilkhand*, qui semble représenter le principe fécondateur du monde, celles de plusieurs autres divinités, ainsi que des chapelles taillées dans le roc. On y remarque aussi un vaste palais ruiné.

A l'est d'Allah-abad et d'Aoude s'étend la province de *Behar* ou *Bahar*. La partie méridionale est désignée dans les livres sanskrits sous le nom de *Magadha*; et la partie occidentale forme le petit royaume de *Bénarès*. La province de Bahar est un pays plat et fertile : elle produit surtout beaucoup de bétel, de salpêtre, d'opium et de borax. Sa capitale est *Patna*, appelée aussi *Asym-abad*, ville fort ancienne et très-peuplée, puisque l'on porte sa population à plus de 500,000 habitants; c'est le siège d'un tribunal d'appel. Elle a des manufactures florissantes de tabac, de soieries, de coton, etc. C'est la principale fabrique et le grand marché de l'opium; les maisons, protégées par de misérables fortifications, sont hautes et mal bâties. Les faubourgs où les Anglais se sont retirés de préférence offrent plus de luxe et de bien-être; l'intérieur de la ville est peuplé principalement d'Hindous, et les musulmans y sont tout à fait en minorité. Patna est située sur la rive droite du Gange, un peu au-dessous du confluent de la Gogra. Sa position centrale sur la route de Calcutta à Katmandou lui donne une grande importance.

Vis-à-vis de Patna, dans une île du Gange, est située *Soummoulpour*, la *Sambalaca* des anciens; car en sanskrit elle est nommée *Ssammalaka*, à cause des jeux publics que l'on y célébrait autrefois en l'honneur des héros indiens. Dans la partie au nord du Gange, nous remarquerons *Hadjipour*, ville considérable vis-à-vis et à 8 kilomètres de Patna, et *Tirhout*, ville de 2 milles de tour, sur la rivière de Bhagmathi.

Au midi du fleuve nous trouvons *Bahar*, l'ancienne capitale, qui a laissé son nom au pays, mais qui n'a plus que 30,000 habitants. *Gayah*, *Gyah* ou *Brahmagéa*, lieu de dévotion très-fameux chez les Hindous, renferme, parmi d'autres pagodes, celle de Ramah. Les brahmanes montrent dans cette ville l'empreinte du pied de Vichnou; chaque année plus de 100,000 pèlerins viennent augmenter sa population, qui est de 36,000 âmes. Anciennement on y faisait un grand commerce de perles et de pierres précieuses. La célébrité de ses temples remonte à une époque très-reculée. C'est auprès de *Monghir*, en sanskrit *Mudgogiri*, grande ville autrefois très-commerçante, que les Afghans construisirent un rempart qui joignait deux chaînes de montagnes, afin d'empêcher les invasions hostiles. Cette ville est aujourd'hui appelée le Birmingham de l'Inde, à cause de ses fabriques d'armes et de coutellerie; sa population est de près de 40,000 âmes. Aux environs se trouvent les eaux thermales de *Sitakand*. A l'est de Monghir, près du Gange, s'élève *Boglipour*, avec une population de 30,000 habitants, la plupart mahométans. On cite ses fabriques de soie et de coton et son collège. Dans une pagode de ses environs, on voit un monument en l'honneur de l'Anglais Cleveland, qui civilisa les habitants du pays.





H. P. Chaudhary del.

Benares, India. See Benares, India.

BÉNARÈS.

La province particulière de *Bénarès* nous attache par cet intérêt doux et noble que l'étude, même imparfaite, des lettres et des sciences est en droit d'inspirer. C'est ici le sol classique des muses indiennes ; c'est ici qu'après la destruction de tant de trônes et les invasions de tant de nations étrangères les brahmanes conservent encore le dépôt sacré de leurs connaissances et de leurs fables, de leurs idées morales et de leurs superstitions.

Bénarès s'appelle en sanskrit *Varanachi*, mot composé de *Vara* et *Nachi*, noms de deux ruisseaux. Elle est bâtie à la partie convexe de la courbe que le Gange y forme. Son aspect général diffère de celui de la plupart des villes de l'Inde : elle se compose de 12,000 maisons et de 16,000 huttes de boue. Le plus grand nombre des maisons est bâti en pierres, à trois, quatre, cinq et même six étages : aucune n'en a moins de deux. Les toits, fortement inclinés, sont soutenus par des tasseaux gracieusement sculptés, et les façades ornées de balcons et de galeries. La plupart sont enrichies de camaïeux peints des couleurs vives de la tuile, et représentant des hommes, des femmes, des animaux de toute espèce, et les dieux du pays avec leurs formes et leurs attributs divers. Quelques rues sont assez larges pour le passage d'une voiture ; mais la plupart n'ont que 2 mètres à 2^m,50 de largeur, et beaucoup de maisons se projettent d'un pied au-dessus d'elles depuis le premier étage. Tortueuses, pavées de dalles éparses, un cavalier n'y peut marcher en sûreté, et la plupart sont fermées par des portes que l'on ouvre le jour seulement. Il n'existe dans cette ville ni jardins, ni promenades, ni places publiques qui méritent ce nom. On rencontre presque à chaque pas des temples, en général petits, et disposés comme des niches aux angles des rues et à l'abri des toits. La plupart sont couverts de sculptures de fleurs et d'animaux exécutées avec une perfection qu'on ne saurait assez admirer. On distingue entre autres le temple de *Visvisha*, qui est bâti de pierres rouges et orné de belles sculptures, ainsi que des colonnes superbes ; ce lieu de dévotion est réputé tellement sacré, que les Hindous se croient obligés de le visiter au moins une fois dans leur vie. On voit dans cette pagode un taureau taillé en pierre, et on y entretient toujours un taureau vivant, comme dans le temple d'Apis en Égypte. Mais la pagode est consacrée à *Maha-Deva* ou *Chiva*, qu'on y adore sous le symbole d'une pierre noire, symbole commun à beaucoup de peuples anciens, et qui paraît se rapporter à l'origine mystérieuse des aérolithes.

Malgré son antiquité, *Bénarès* ne possède pas d'édifices très-anciens ; à peine y reste-t-il quelques pagodes antérieures au temps d'Aurengzeb. Ce prince, dit Jacquemont, renversa tous les édifices du culte hindou, et sur les ruines du plus célèbre il éleva la grande mosquée dont les deux minarets dominant toute la ville. On y admirait autrefois l'observatoire astronomique, fondé par le radjah Djey-sing : cet observatoire n'est plus qu'une ruine. Outre ses académies et ses sociétés scientifiques, *Bénarès* possède un tribunal d'appel, un grand nombre d'écoles hindoues et mahométanes, une université brahmanique nommée *vidalaya*, dont les professeurs sont payés par le gouvernement anglais. Les fabriques de soie, de coton et de laine ; les châles qu'elle reçoit du nord ou qu'elle fabrique, les mousselines de Dakka, les marchandises anglaises qui lui viennent de Calcutta, en font un vaste entrepôt de commerce, et elle y joint celui des diamants, pour lequel elle ne connaît pas

de rivale en Asie : il s'y tient chaque année une grande foire pour les bijoux et les pierres fines.

En 1829, Bénarès renfermait 181,000 habitants, parmi lesquels on comptait seulement 30,000 musulmans. En y ajoutant le nombre des troupes, les domestiques des Européens et la population des bazars, on arrive au chiffre de 200,000 âmes. Sa longueur n'excède pas trois milles anglais, et sa largeur atteint à peine un mille. C'est une ville très-tumultueuse. Des taureaux apprivoisés et consacrés à *Chiva* circulent librement dans les rues, et des myriades de singes parcourent les habitations, courent sur les toits, et font une guerre de tous les instants aux marchands de fruits. La haute réputation de sainteté dont Bénarès jouit dans l'Inde de temps immémorial attire dans son enceinte une population flottante de pèlerins et de mendiants, qui semblent en avoir fait leur rendez-vous général. Néanmoins la police y est si bien faite, grâce à un corps d'officiers ou plutôt de gardes nationaux au nombre de 500, appelés *chuprassies*, et qui sont élus par le peuple, que les crimes y sont assez rares.

Le territoire de Bénarès jouit du plus beau climat : le ciel toujours serein n'y est jamais obscurci par le moindre nuage ; la rosée de la nuit suffit au sol fertile, où l'on récolte trois moissons par an, et où les arbres se chargent autant de fois des fruits les plus délicieux.

A 24 kilomètres sud-ouest de Bénarès se trouve la forteresse de *Chunar*, placée sur un énorme rocher, enveloppé de 7 enceintes et ayant un sanctuaire très-vénéré des Hindous. C'est le lieu de détention des oumirs du Sindh, des chefs sykes, etc.

A 60 kilomètres environ au sud-ouest de Bénarès, sur l'autre rive du Gange, on voit *Rhâmnagar*, citadelle avec un beau palais, que les Anglais ont donné pour résidence au maha-radjah de Bénarès. A 34 kilom. plus loin s'élève *Ghazipour*, célèbre par la pureté de son climat et ses jardins de roses, dont on distille d'innombrables quantités. Elle a un haras, et à quelque distance on remarque le superbe mausolée élevé par la Compagnie des Indes au marquis de Cornwallis. A *Tchanargar*, ville fortifiée d'environ 15,000 âmes, les Anglais ont établi un hôtel des invalides qui peut recevoir environ 1,000 soldats réformés de la Compagnie.

Sur la rive droite du Gange, à 60 kilomètres au sud-ouest de Bénarès, on voit *Mirzapour*, dont la population ne s'élevait en 1801 qu'à 50,000 habitants, et qui aujourd'hui, sous l'influence des établissements anglais, et par les franchises accordées au commerce, n'en renferme pas moins de 100,000. Cette ville est fort grande ; deux ou trois rues longues, larges et droites la traversent, plantées d'arbres devant les maisons, et ornées de distance en distance de puits qui forment des petits monuments. Toutes les autres rues sont étroites, souvent même tortueuses, mais moins qu'à Bénarès.

Riouah (Rewah), résidence d'un radjah, sur le Byor, offre quelques restes de splendeur. La plus grande partie de la ville est close d'épaisses et hautes murailles, qui devaient servir jadis très-efficacement à sa défense. Des tours en ruines, dit Jacquemont, flanquent ce rempart pittoresque. Une seconde enceinte est formée au dedans de celle-ci par une muraille assez semblable à la première : c'est encore la ville ; mais une troisième enceinte de la même espèce sert de demeure au radjah. Les avenues, l'entrée et tout ce qu'on aperçoit sont aussi sales et aussi ruinés que le reste

de la ville. La population de Riouah paraît être de 7 à 8,000 âmes. Ses environs sont en général bien cultivés. Quelques petits châteaux complètement ruinés sont épars dans la campagne; ils sont tous construits sur le même plan : quatre tours massives flanquent les angles d'un carré, dont les côtés sont formés d'épaisses murailles. Quelques chaumières appuient leurs humbles toits contre ces ruines.

La ville de *Djinpour* ou *Djouanpour*, pendant longtemps le siège d'un roi mahométan, renferme une citadelle à moitié délabrée, un pont assez bien conservé sur la rivière de Goumty, et qui passe pour l'un des plus beaux de l'Inde, une magnifique mosquée et d'autres monuments.

§ XIV. BENGALE. — Une seule province nous reste à visiter pour atteindre l'embouchure du Gange. Le *Bengale* s'étend au nord jusqu'aux montagnes du Boutan; du côté de l'est, il est séparé de l'empire des Birmans par des fleuves et des déserts; près de la mer, il y a des forêts impénétrables; le sol, montagneux dans le nord et l'est, devient plat dans le sud, et marécageux dans l'espace entre le Gange et l'Hougly. La côte se hérise d'écueils et de bancs de sable. Le Bengale est si bien arrosé, si fertile et si riche par ses productions et par l'industrie des habitants, que tous les fléaux ont en vain conspiré à le dépeupler; il reste toujours dans un état florissant : c'est que la terre n'a point cessé d'y produire en quantité du riz, du froment, du sucre excellent, du coton, de l'indigo, du bois de santal, de l'opium, du poivre-long, des noix d'arec et beaucoup d'autres productions, recherchées avidement par les nations européennes, asiatiques et océaniques, et transportées avec la plus grande facilité jusqu'aux bords de la mer par le moyen des fleuves, rivières et canaux dont cette province est entrecoupée; ce pays abonde d'ailleurs en bétail, en brebis, en porcs, en volaille et en poissons.

La situation naturelle du Bengale, dit Rennel, met ce pays à l'abri des attaques des ennemis étrangers. Au nord et à l'est il n'a point à craindre des voisins belliqueux; d'ailleurs il est défendu de ce côté par une barrière formidable de montagnes, de rivières et des landes immenses qui arrêteraient l'ennemi le plus intrépide; au sud il a pour boulevard des côtes inabordables à cause des bas-fonds, et couvertes de forêts; quoique leur étendue soit de près de 400 kilomètres, il n'y a qu'un seul port, dont l'accès même est très-difficile. Ce n'est donc que du côté de l'ouest que le Bengale pourrait craindre quelques attaques, et même sa barrière naturelle est encore assez forte de ce côté. Ce raisonnement de Rennel n'empêche pas que le Bengale ne puisse être très-facilement envahi de ce côté par une armée qui, accompagnée d'une flottille, descendrait le Gange : une puissance européenne établie à Kachemir ferait bientôt trembler Calcutta.

La capitale du Bengale et de toutes les possessions anglaises dans l'Inde, c'est *Calcutta*, qui paraît devoir son nom au village hindoustani dont elle occupe l'emplacement, et que les Hindous nommaient *Kâli-kâtâ*, c'est-à-dire forteresse de Kâli. Kâli, femme de Siva, troisième personne du trimourty hindou, avait en effet un temple à Kâli-kâtâ. Elle est située sur la rive gauche de l'Hougly, à 120 kilomètres de la mer, et elle s'étend le long du fleuve sur une longueur de près de 8 kilomètres. Il y a un siècle à peine que cette cité a commencé à prendre de l'importance; en 1756, on n'y comptait qu'un petit nombre de maisons européennes, et de vastes jungles

s'étendaient sur l'emplacement actuel du fort William et des plus beaux quartiers. En 1757, lord Clive, après la bataille de Plassay, fit bâtir le fort William, et bientôt d'élégantes constructions s'élevèrent sur des terrains peuplés naguère de bêtes féroces. Depuis cette époque, Calcutta s'est continuellement agrandi, et c'est aujourd'hui la plus belle ville, comme en même temps la place la plus commerçante de l'Inde.

Le *fort William*, bâti sur le bord de l'Hougly, au midi de la ville, est la plus belle et la plus forte citadelle de l'Hindoustan. Elle forme un polygone régulier, dont les bastions sont défendus par plus de 300 pièces de canon, et on y entre par six portes d'une architecture sévère; le fort renferme dans son enceinte l'ancien hôtel du gouverneur, l'arsenal avec de belles casernes pour une nombreuse garnison, la fonderie de canons et d'autres établissements de ce genre. Tout ce qui forme la partie européenne de Calcutta est situé au midi, et on lui donne souvent le nom de quartier du gouverneur. C'est là que l'on trouve le palais de justice et l'hôtel de ville, devant lequel est érigée une statue de Warren Hastings; plus loin le palais du gouvernement et une suite de bâtiments d'architecture grecque de mauvais goût. A l'est du fort William s'étend le faubourg de Tchauringhy, qui se compose de belles maisons dans le même style. La partie indienne de Calcutta, la ville noire ou *native town*, est située le long du fleuve, au nord du quartier européen. Elle est loin d'avoir une apparence aussi brillante : les rues y sont généralement sales et étroites, et la plupart des maisons sont de simples huttes de terre; mais on y trouve aussi de grandes et belles maisons habitées par de riches Hindous, et il existe quelques rues larges et spacieuses.

Le palais du gouvernement, bâti en 1800, est le monument le plus remarquable de Calcutta; malgré son architecture anglo-grecque, il ne manque pas de noblesse et d'élégance; les salles qu'il renferme sont spacieuses et richement décorées; l'une d'elles contient les portraits des gouverneurs généraux de l'Inde. On remarque encore la banque, l'hôtel des douanes et le nouvel hôtel des monnaies. D'immenses chantiers de construction pour les navires de toutes grandeurs se trouvent au-dessus et au-dessous du fort William. Celui de la Compagnie est à Kiderpour, les autres sont en face de la ville, sur la rive opposée, dans les bourgs de Haurah et de Salkyah; ce dernier renferme aussi les greniers à sel et les presses à coton de la Compagnie. C'est près de l'hôtel des douanes que se trouve le site du Trou noir, où le soubah, Sérâdj-éd-Daûlad, qui s'empara de Calcutta en 1756, fit enfermer 142 Anglais dans un cachot de 18 pieds de long sur 14 de large. Le lendemain matin 23 seulement de ces malheureux vivaient encore, les autres avaient été suffoqués. En 1818, des travaux d'amélioration de cette partie de la ville ont fait disparaître et le Trou noir et l'obélisque qui avait été bâti pour rappeler ce triste événement.

Calcutta est le siège d'un évêché, et il y existe 2 églises anglicanes. On y trouve aussi un grand nombre de chapelles protestantes, des églises catholiques, grecques, arméniennes, une synagogue, un temple syke, quelques pagodes, des mosquées qui n'offrent rien de remarquable. On y compte un grand nombre de sociétés et d'académies savantes. La plus remarquable est la société asiatique (fondée en 1784 par William Jones), qui a recueilli soigneusement les manuscrits des langues de l'Orient, et formé une magnifique bibliothèque hindoue et musulmane, que des brahmanes et des mollahs, attachés à l'établissement, soignent et protègent contre les ravages du

temps, et ceux plus rapides encore des fourmis blanches. La société asiatique possède encore une collection d'armes, un cabinet de minéralogie, un autre d'histoire naturelle, enfin de précieux débris de l'art asiatique à ses diverses périodes.

La beauté des bazars ne répond pas à l'importance de Calcutta; ils sont sales, petits, incommodés, et n'en sont pas moins le théâtre d'un commerce immense, qui en 1851 a dépassé le chiffre de 507 millions de francs, savoir : importations, 231 millions; exportations, 276 millions. La France entre dans ces résultats pour 3,200,000 francs à l'importation et 16 millions à l'exportation : là comme ailleurs la part de l'Angleterre est des trois quarts au moins. Les importations consistent principalement en coton filé, tissus de coton, cuivre, mercerie, modes, fer brut et ouvré, sels; les exportations, en opium (90 millions), sucre (42 millions), indigo (42 millions), salpêtre, riz, gomme laque, peaux, soieries du Bengale, toiles à sacs, etc. Ce double commerce a été effectué en 1841 par :

A l'entrée.	801 navires, jaugeant.	426,000 tonneaux.
A la sortie.	798 — — — — —	445,000 —
TOTAL.	1,599 navires, jaugeant.	871,000 tonneaux.

Sur ce dernier chiffre, l'Angleterre entre pour 673,000 tonneaux, la France pour 50,500 tonneaux et 70 navires. Le port de Calcutta, formé par un bras de l'Hougly, est très-vaste, et peut contenir 12 à 1,500 bâtimens de 500 tonneaux.

La population de Calcutta est fort considérable : elle paraît être de 400,000 habitans. On assure que les environs, dans un rayon de 32 kilomètres, renferment 2,300,000 habitans. Les Hindous forment l'immense majorité de la population. On y compte environ 40,000 musulmans, 6,000 Anglais, quelques centaines d'Européens d'autres nations, plusieurs milliers d'Indo-Portugais et d'Arméniens, à peu près un millier de Chinois et quelques centaines de juifs. On y trouve encore des Arabes, des Persans, des Malais, etc. Les Anglo-Indiens forment une population assez nombreuse à Calcutta et dans le Bengale : ils sont exclus du service civil et militaire de la compagnie, et la plupart se livrent au commerce ou exercent des professions mécaniques. Les habitans de cette ville sont d'ailleurs affables et renommés pour leur hospitalité; mais l'abus qu'ils font des boissons rafraîchissantes et des vins spiritueux contribue à les énerver de bonne heure; les femmes sont souvent jolies, presque toujours aimables; mais le climat leur enlève rapidement la santé, en même temps que leur fécondité leur ôte de bonne heure la plupart de leurs charmes. Les enfans sont envoyés à dix ans en Europe, et leurs parents les rejoignent aussitôt que leurs affaires ou leur position ne les retiennent plus à Calcutta. Les Anglais, les fonctionnaires surtout, considèrent en effet leur séjour dans l'Inde comme un moment d'exil dont ils ont hâte d'être délivrés, et c'est là la cause de leur vie luxueuse, du faste dont ils s'entourent, afin de s'étourdir sur l'ennui auquel leur naturel les rend si accessibles.

On a longtemps regardé le climat de Calcutta comme malsain, et en effet sa position au milieu d'un pays couvert de marais, chauffé à une température qui s'élève souvent à 36 degrés, et ne descend jamais à la moitié de ce chiffre, doit rendre l'air épais et s'opposer à l'acclimatement des Européens; mais cet inconvénient disparaît chaque jour, grâce aux nombreux travaux de dessèchement qui ont été entrepris.

Barrackpour, gros village bien bâti, à 25 kilomètres de Calcutta, sert de garnison aux troupes de la province de Bengale; on y remarque la maison de plaisance et les beaux jardins du gouverneur général de l'Inde. Quelques milliers de huttes en paille, plus propres que celles des faubourgs de Calcutta et régulièrement alignées, reçoivent les cipayes. Les officiers européens habitent sur la lisière du camp, dans de nombreuses maisons appelées *bungalows*, d'un extérieur assez rustique, mais pourvues au dedans de tout le confort anglais. Sur un autre de ses flancs est un village de marchands, d'ouvriers, de détaillants, qui vendent aux cipayes tout ce dont ils ont besoin, et qui les suivent à la guerre avec leurs bestiaux et leurs magasins. Le camp se compose d'environ 4,000 chaumières.

Sérampour est une ancienne possession danoise qui a été cédée à l'Angleterre en 1845 avec tous les autres comptoirs du Danemark. Pendant les premières années de la dernière guerre entre la France et l'Angleterre, elle avait dû à la faveur de son pavillon neutre l'avantage de devenir une des principales villes de commerce de cette côte. Elle est bâtie presque en entier à l'européenne, sur la rive droite de l'Hougly, vis-à-vis Barrackpour. Suivant l'expression de Jacquemont, elle a l'air d'une ville d'opéra, élevée là tout exprès pour former un point de vue charmant. Elle renferme environ 13,000 habitants. C'est dans cette ville que se sont établis les missionnaires baptistes, qui publient des traductions de la Bible dans les divers idiomes indiens et orientaux. L'objet de leur mission était uniquement de convertir les Hindous à la religion chrétienne; mais bientôt ils ont pris une direction scientifique, établi leur imprimerie, institué un collège où sont reçus, non-seulement les indigènes chrétiens, mais encore les jeunes gens qui suivent les religions brahmanique et mahométane.

A vingt-deux kilomètres de Calcutta, sur la rive droite de l'Hougly, s'élève *Chandernagor*, ville régulière et bien bâtie, avec des maisons blanches et des toits plats. Les Anglais ne l'ont rendue à la France en 1814 qu'à condition qu'on ne relèverait pas ses fortifications. Les quais et les rues qui y aboutissent sont habituellement déserts, l'herbe y pousse partout; point de magasins, point de traces de voitures; les palanquins même y sont rares. Chandernagor, avec le territoire qui en dépend, a une population de 31,000 âmes dont 27,000 indigènes et environ 4,000 Européens, y compris les fonctionnaires et la garnison. Quant au mouvement commercial il est mathématiquement nul, et les notices statistiques des colonies pour 1852 ne mentionnent même pas le nom de Chandernagor à côté de ceux de Yanaon, Karikal, etc.

Hougly, ville si importante au seizième siècle, alors que toutes les nations commerçantes de l'Europe y avaient établi des comptoirs, appartient aux Anglais: de beaux bâtiments s'y élèvent de toutes parts aux frais et pour le service de la compagnie. Le plus bel édifice, le seul digne de ce nom, c'est l'église, bâtie par les jésuites, en 1599.

Bardouan, que les Anglais écrivent *Burdwan*, aux bords de la Banka, que l'on y passe sur un beau pont, est une jolie petite cité anglaise à peu de distance de la ville indienne du même nom, assemblage de faubourgs populeux, mais bâtie de misérables huttes de boue, couvertes de chaume. On y remarque la maison du radjah, qui occupe un immense emplacement, et se compose d'une multitude de bâtiments de toute grandeur et de toutes couleurs, joints sans règle et sans goût. Cette ville passe pour être très-salubre; elle a plus de 50,000 habitants.

Sasaram, cité indienne, autrefois très-populeuse, ne compte plus que 10,000 habitants; les demeures des vivants y occupent moins de place que celles des morts : il y a des rues qui ne sont bordées que de tombes et de mosquées. Parmi ces ruines s'élèvent les dômes du mausolée et de la mosquée dite du Padischah.

Dakka, longtemps capitale du Bengale, aujourd'hui siège d'une cour d'appel, est bâtie sur la rive gauche du Bori-Gange (vieux Gange). La population de cette ville, qui était encore au commencement du siècle de 100,000 habitants, n'est plus aujourd'hui que de 30,000. Son commerce autrefois considérable ne consiste plus qu'en coton brut et en indigo, et la ville actuelle ne se compose que des ruines de l'ancienne. Cependant le climat y est fort doux et plus sain que dans le reste du Bengale. La Compagnie des Indes entretient à Dakka une sorte de haras de 300 éléphants.

Mourchid-abad, sur le Gange, capitale du Bengale, depuis 1704 jusqu'en 1774, et maintenant siège d'une cour d'appel, est la résidence de la famille du dernier nabab du Bengale, pensionné par les Anglais. Cette ville est très-sale et très-laide. On ne lui donne que 16,000 habitants. Un peu plus loin on trouve *Kassin-bazar*, ville d'environ 25,000 habitants, florissante par son commerce et ses fabriques de coton et de soie. Elle est regardée comme le port de Mourchid-abad. *Burkampour* est l'une des six grandes stations militaires de l'Inde; on admire ses casernes.

Malda, à 62 milles plus loin, a été construite sur les ruines de Gour, et renferme un grand nombre de fabriques de soie. Sa population est évaluée à 18,000 âmes. *Gour*, si célèbre dans les fastes de l'Inde, était bâtie sur les bords du Gange, et occupait avec ses faubourgs une superficie carrée de 60 milles anglais. Des murailles élevées indiquent l'emplacement de son palais; les remparts de sa citadelle sont encore debout; enfin on distingue parmi ses ruines des temples, des mosquées, des palais et des tombeaux. Sur le vaste emplacement qu'occupait cette ville se trouvent aujourd'hui plusieurs bourgs et des forêts peuplées de bêtes féroces.

§ XV. GHERVAL ET NÉPAUL. — Visitons maintenant les contrées qui, renfermées dans une double enceinte de montagnes, séparent les plaines du Gange du plateau du Tibet. En commençant du côté de l'ouest, nous rencontrons le district du *Gherval* ou *Gurwal*. Ce pays montueux, arrosé par les rivières de Bhagiraty et Alakananda, se compose de cinq hautes vallées; celle du centre s'étend au delà du Gangâtri, ou de la première chute du Gange, et renferme la capitale du pays, nommée Sirynagor. Au sud, on voit la vallée de *Doun*, qui touche au Rohilkend. Le Sirynagor, anciennement tributaire de l'empereur de Delhi, du moins en grande partie, s'était vu forcé, après la chute du trône du Mogol, à payer un tribut au radjah de Gorkha; les Sykes exigèrent également un tribut de la contrée de Doun. Aujourd'hui le Sirynagor ou pour mieux dire tout le Gherval appartient aux Anglais, et dépend de la présidence de Calcutta.

D'innombrables rivières qui descendent des monts Himâlaya parcourent ce pays; mais le sol est généralement pierreux; il n'offre quelques parties fertiles que dans les vallées; aussi la récolte des grains ne suffit-elle pas à la consommation des habitants. Dans les lieux élevés on cultive de l'orge et du froment; dans les lieux bas du riz, du mandhnah (*cynosurus caracarus*), du sama (*panicum fromentaceum*), du chanvre, du lin, et plusieurs sortes de légumes particuliers. L'hiver y est froid; la neige

couvre les montagnes et même les vallées; mais elle séjourne peu de temps dans celles-ci. En été la chaleur est excessive dans les vallées, bien que plusieurs montagnes conservent la neige toute l'année. Dans ce pays les orages et les tremblements de terre sont fréquents. Des mines de cuivre, de fer et de plomb existent dans plusieurs localités, mais elles ne sont point exploitées. On extrait par le lavage des parcelles d'or du sable de plusieurs rivières.

Les rochers qui encombrant les lits des rivières les empêchent d'être navigables. Les routes ne sont que des sentiers dirigés sur les flancs des montagnes, dans la direction des principaux cours d'eau. Ces chemins, réparés tous les ans pour les pèlerins, sont impraticables pour les bêtes de somme : aussi le moyen de transport le plus sûr est-il à dos d'homme.

Le Gherval est rempli de temples renommés, dont les plus célèbres sont ceux de Diprag et de Badrynath; la vénération des Hindous pour ces lieux saints y attire un grand nombre de pèlerins. Le peuple de ce pays prétend descendre de colonies qui ont émigré du sud, et s'abstient de tous rapports avec les montagnards aborigènes, qu'il regarde comme impurs et barbares. Une seule petite rivière sépare le district de Sirynagor de celui de Kemaoun, et cependant les habitants de ces deux pays diffèrent essentiellement par les caractères physiques, les vêtements et le langage.

Sirynagor, au milieu d'une vallée, est située sur la gauche de l'Alakananda qui y a 80 mètres de largeur dans la belle saison, et qu'on y traverse sur un pont en cordes. Cette ville, autrefois la résidence d'un radjah, a beaucoup perdu de son importance, soit parce qu'elle a beaucoup souffert des tremblements de terre qui ont renversé le palais du prince, soit par l'influence de l'air malsain qui y règne, soit enfin par suite des invasions des Gorkhas. En 1821 on y comptait à peine 500 maisons. Elle renferme beaucoup de pagodes, et de l'autre côté de la rivière un célèbre temple hindou attire un grand nombre de pèlerins. On nomme encore parmi les villes, *Dwa-prayagor* ou *Diprag*, avec un temple célèbre, et *Badrynath*, dont le nom signifie *dieu de la pureté*, et qui est un lieu de pèlerinage. Au nord-est de Sirynagor s'étendent les vallées de *Badrikesram*, dominées par de petits seigneurs brahmanes; *Kidarnath* en est le principal endroit : c'est un temple situé sur le versant méridional des monts Himâlaya, dans un lieu presque inaccessible.

Au district de Sirynagor succède celui de *Komaoun* ou *Kemaoun*, qui tire son nom des montagnes qui le traversent et qui sont une continuation de la chaîne de Sioualik ou Sivalik. On le divise en trois cantons : ce sont ceux de *Katur* ou *Almora*, *Kemaoun* et *Doty*. *Almora*, située à 1800 mètres au-dessus de la mer, renferme un très-modeste palais de résidence. C'est dans cette ville que se sont établis la plupart des négociants qui ont quitté Sirynagor.

Le *Népaul* ou *Neypâl* s'étend sur le versant méridional de l'Himâlaya, depuis la rivière Kati à l'ouest jusqu'à celle de Konki à l'est, qui la sépare de la petite province de Sikkim. C'est un pays tout montagneux, qu'on peut diviser en trois parties ayant un climat et des produits distincts : la première et la plus étroite est formée de plaines boisées, qui s'étendent dans un pays bas et brûlé, et nourrissent un grand nombre d'éléphants, d'animaux féroces et de bêtes venimeuses. C'est le *Turai*, qui a été cédé en grande partie aux Anglais. La seconde est composée de hautes vallées et de fertiles collines.

La troisième et la plus grande est composée de montagnes très-élevées : ce sont les monts *Chiagarattes*, obstacle formidable pour les armées anglaises et où se sont livrés de grands combats en 1816.

Le Népal est réellement la seule partie de l'Hindoustan qui soit à peu près indépendante de la domination britannique. Il est habité par deux races qui semblent avoir une origine tibétaine et même chinoise, les *Newars* ou *Niouars* et les *Gorkhas*. On partage aussi la population, qui paraît s'élever à 2,500,000 habitants, en *Parbattiahs* ou montagnards, en *Darwas* ou laboureurs, etc. Les Gorkhas se sont mélangés avec les Hindous, professent le brahmanisme et sont les dominateurs du pays. Les Niouars sont bouddhistes et se livrent à l'agriculture ainsi qu'aux arts : ils réussissent à fondre de grandes cloches, à faire du papier, de la coutellerie, des étoffes de laine ; ils sont aussi excellents charpentiers.

Les radjahs du Népal sont tributaires de l'empereur de la Chine ; ils sont entrés en lutte avec les Anglais pour le territoire de *Bittyah* en 1813, et après plusieurs années de guerre, ont été forcés d'abandonner le territoire contesté et celui de *Turaï*. Ils ont aussi été vaincus en 1838 par l'empereur de la Chine, et obligés de lui payer un double tribut. Malgré ces échecs, les Gorkhas sont des voisins redoutables pour les Chinois et les Anglais, à cause de leur position géographique, de leurs montagnes inaccessibles et de leur caractère ardent et belliqueux. Toute la population libre est habituée aux armes ; elle a des communications fréquentes avec les Birmans, et les passes de ses montagnes pourraient la conduire en quelques heures dans les plaines de Bénarès et de Patna.

D'après la nature du pays, le climat est très-variable. Le sol produit abondamment du riz, du coton, du poivre, du gingembre, des raisins et diverses espèces de fruits ; on en exporte du miel, de la cire et de l'ivoire. Les éléphants et les singes habitent en grand nombre les forêts ; les buffles abondent dans les vallées ; on y voit des moutons à quatre cornes. Les mines donnent du fer excellent, du cuivre et d'autres métaux.

Il est partagé en 9 districts, le Gorkha, le Chilli, le pays des Kirâts, le Neypâl, le Makvanpour, le Khâtang, le Tchayenpour, le Saptai et le Morang. Sa longueur de l'ouest à l'est est d'environ 800 kilomètres, et sa largeur de 180. On peut évaluer sa superficie à 110,000 kilomètres.

A l'est du Kemaoun s'étend, sur 280 kilomètres de long et 200 de large, le *Gorkha*, contrée montagneuse peu connue. Tributaire d'abord des empereurs mogols, et puis du royaume de Népal, elle parvint à secouer le joug et à s'emparer du Népal même. Partagée en un grand nombre de petites principautés, on la désigne aussi sous la dénomination de *territoire des vingt-quatre radjahs* ; mais ces seigneurs paraissent se trouver aujourd'hui dans un état de vasselage. La capitale, *Gorkha* ou *Gor*, était autrefois le siège d'un radjah : elle renferme environ 2,000 maisons et un temple célèbre. Un autre radjah demeurait jadis à *Choumlah*, ville située auprès de la frontière du grand Tibet, sur une montagne dont le sommet est toujours caché sous la neige. Les autres villes sont *Argha*, bâtie sur le sommet d'une montagne ; *Galkot*, composée de 500 maisons défendues par un château fort ; et *Malebom* ou *Dhorali*, citée peuplée et commerçante. Le *Chilli* ou *Tchilli*, plus connu sous le nom de *pays des vingt-deux radjahs*, est

situé au nord du précédent. Parmi ses villes, du reste peu connues, nous citerons *Garioudon* ou *Kerton*, que les Anglais nomment *Gurdon*, sur la Gograh; elle est entourée de remparts, et les Chinois y ont un fort. Le pays des *Kirâts* ou des *Kiratas* comprend plusieurs vallées des monts Himâlaya; ce peuple, autrefois guerrier, maintenant agriculteur, paraît être d'origine tatare. Sa plus importante cité est *Khansa*.

La ville principale du Népal, *Katmandou*, le *Goungoulpatan* des anciens livres, le *Kathipour* des montagnards, est la résidence du roi. C'est une ville de médiocre étendue, bâtie dans une agréable vallée arrosée par le Bichenmatty. Ses rues sont étroites et tortueuses, et les maisons, irrégulières, sont très-élevées; plusieurs ont jusqu'à quatre étages. Les temples dédiés à Bouddha y sont très-nombreux et d'une grande magnificence. Sa population paraît être de 20,000 âmes. *Lalita-Patan*, près de la rive gauche du Baghmatti, est mieux bâtie et compte 25,000 habitants. C'était l'ancienne résidence des princes de Gorkha. La ville de *Kirhipour*, très-forte, résista, en 1768, au radjah de Népal, qui fit couper le nez aux habitants, et, afin de perpétuer la mémoire de son atrocité, ordonna que la ville portât désormais le nom de *Naskatapour*, la cité des gens au nez coupé; depuis cette époque elle n'a plus que 6,000 habitants.

Le *Mokvanpour* ou *Makvanpour*, qui était autrefois gouverné par un radjah indépendant, est borné au nord et au nord-est par le Népal proprement dit. On y trouve à *Chimangada*, des ruines d'une antiquité remarquable. La ville de *Makvanpour* est une petite forteresse située sur une montagne, à 25 kilomètres au sud de Katmandou. Au sud-est du Makvanpour est la principauté de *Morang*, pays boisé, dont le climat est malsain. Le chef-lieu est *Vidjayapour*, que défend un fort. Le *Khâtang*, borné au nord par le Tibet, est compris entre l'Himâlaya et les monts Lama-dang-ra, riches en cuivre et en fer. Il est peu peuplé, et gouverné par un soubah qui réside dans la forteresse de *Hidang*. Le district de *Tchayenpour*, pays riche et fertile, porte le nom de son chef-lieu, petite ville commerçante, défendue par un fort. Enfin le *Saptaï*, borné au nord par le Khâtang et à l'est par le Morang, a pour chef-lieu *Naragari*.

La principauté de *Sikkim*, située à l'est du Népal, est renfermée entre les monts Himâlaya au nord, le mont Karpbok au sud, le Konki à l'ouest, et la Tystah à l'est. Sa longueur du nord au sud est de 120 kilomètres, sa largeur de l'est à l'ouest de 70, et sa superficie de 8,000 kilomètres carrés. C'est la plus belle partie de l'Himâlaya: on y trouve à côté de vallées fraîches et fertiles des hauteurs gigantesques et de vastes glaciers. Parmi les petites rivières qui traversent ce pays, on peut citer comme les plus importantes le Raman et la Djhami-Kouma. Les habitants sont les *Bhoutis* qui habitent les plaines, et les *Lapchas* qui occupent les montagnes. Les premiers, adonnés à l'agriculture, sont doux et paisibles; les seconds, qui sont pasteurs, sont rudes et grossiers. Les uns et les autres professent le lamisme. Ce pays est gouverné par un prince tibétain allié des Anglais. *Sikkim*, appelée aussi *Dumou-Dzouny* qui en est la capitale, est une ville peu considérable. *Naggri* ou *Nagricotte* est une station militaire des Anglais qui commande un passage important dans les montagnes.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

HINDOUSTAN. — PRESQU'ÎLE DU DÉKHAN.

§ 1^{er}. DIVISIONS GÉNÉRALES. — Au sud de l'Hindoustan propre s'étend une belle et fertile péninsule, nommée généralement le *Dékhan*, d'un mot sanskrit qui signifie *midi*. Cette dénomination a été prise dans divers sens; le plus étendu paraît avoir été le plus ancien; car il est certain que toute la péninsule faisait partie du *Pounyabhoumi* ou de la terre sainte des brahmanes. Aussi loin que la tradition ou l'histoire remonte, elle fut habitée par les Hindous.

Les cinq grandes nations qui peuplent et cultivent cette contrée sont appelées collectivement les cinq *Draviras*. De leur nombre les *Gourjanas* semblent s'être réunis aux autres par des circonstances maintenant inconnues. Les *Mahrattes* et les *Telingas* sont toujours des nations nombreuses et puissantes, occupant les parties occidentale et orientale de la péninsule du nord; ils étaient bornés au sud par les *Carnatas* ou *Cannaras*, qui s'étendaient jusqu'aux deux côtes. Les *Tamoulas* ou les *Draviras* proprement dits demeuraient à l'extrémité méridionale. Cette division de peuples, marquée par la diversité du langage et de l'écriture, et consacrée par une religion qui défend le mélange des castes, a résisté au choc des conquêtes, aux caprices des tyrans, et même à l'intolérance mahométane. On peut, en effet, rencontrer dans les limites de chacun de ces peuples un certain nombre des autres qui ont été engagés à émigrer par des motifs d'intérêt, ou obligés de fuir par la cruauté de quelque conquérant; mais leurs mœurs, leurs usages, leur langue, leurs cérémonies religieuses et nuptiales, attestent à la fois leur origine et le caractère de stabilité attaché à toutes leurs institutions.

Les conquêtes et les révolutions politiques firent varier les limites et l'importance respectives des royaumes formés dans la péninsule. Celui dont, au quinzième siècle, *Vijaya-nagara* ou *Bisnagar* était la capitale, porte spécialement le nom de *Dékhan* dans les écrits des Portugais, des Arabes et des Turcs; il comprenait les provinces de *Khandeïch*, d'*Hayder-abad*, de *Daoulet-abad*, de *Visiapour*, de *Golconde* et une partie du *Bérar*. On l'appelait aussi le royaume de *Narsinga*, d'après un titre que prenaient les souverains. Ayant conquis une partie de ce royaume, et notamment le *Daoulet-abad*, les empereurs mahométans ou les Grands Mogols le firent appeler *gouvernement* ou *vice-royauté de Dékhan*. Cette province s'agrandissait ou se rétrécissait selon la fortune des armes. Enfin le vice-roi ou *nizam* du *Dékhan*, ayant profité de la faiblesse de ses maîtres pour se rendre souverain, créa un État indépendant, qui prit aussi le nom spécial de *Dékhan*, et dont nous verrons tout à l'heure les destinées, jusqu'à ce qu'il tomba, comme toute la péninsule, sous la domination des Anglais.

Grâce à ces révolutions, les noms de provinces, aujourd'hui les plus connus dans la géographie du *Dékhan*, sont tantôt ceux de gouvernements mogols, tantôt ceux des royaumes indigènes ou musulmans, et quelquefois ceux des anciennes tribus. Sans plus de discussion, il faut remarquer les suivants. Le *Kandez* ou *Khandeïch* s'étend sur la lisière du *Malvah* jusqu'au *Baglana*, pays qui comprend une partie de la chaîne

occidentale des Ghattes. L'*Aureng-abad*, avant le règne d'Aurengzeb, nommé *Daoulctabad*, et plus anciennement le royaume de *Déoghir*, renferme les contrées situées sur le cours supérieur du Godavery. Le *Visiapour* ou *Bedjapour* s'étend sur les bords de la Kistna ou Krichna. A l'ouest de ces trois anciens gouvernements, le *Konkan* est formé des pays littoraux depuis Daman jusqu'à Goa. On comprenait sous le nom de *Telingana* les États situés entre les rivières de Godavery, Krichna et Gondegam; ce nom a cédé la place à celui de *Golconde*, et, après la chute de la capitale de ce nom, à celui de *Hayder-abad*. Le territoire de l'ancien radjah de *Bider* s'étend entre Hayderabad et Bedjapour. Le *Bérar*, appelé anciennement *Magnadesham*, est situé vers les sources de la Nerboudha, du Mahanuddy et du Baïn-Ganga. La partie septentrionale du Bérar, qui est la plus montagneuse, s'appelle *Goundouana*, du nom d'une nation à demi sauvage, les Gounds. La province d'*Orissa* ou d'*Oriçah* est située sur le golfe de Bengale, et s'étend depuis l'ancien royaume de Telingana jusqu'au Bengale. En descendant la côte, on trouve le *Karnatik*, qui s'étend jusqu'au pays de Mysore ou Maïssour et jusqu'à la rivière de Palaur. Le *Coromandel*, entre le cap Kalymere et l'embouchure de la Krichna, s'appelle proprement *Tchoro-Mandalam*, pays du millet. Entre le Coromandel, la rivière de Kâvery et les monts Ghattes, est situé le pays de *Madouré*. Le *Koimbettour* et le *Maïssour* ou Mysore sont limitrophes du Karnatik : on les comprend même quelquefois sous cette dénomination générale. Tous les géographes ne donnent pas la même étendue à la côte du *Malabar*; les uns appliquent ce nom à toute la côte occidentale de la presqu'île; les autres le bornent, avec plus de raison, au pays situé entre le cap Comorin et le cap Dilly. Enfin le *Kanara* commence au Malabar et finit aux Ghattes et au *Konkan*.

Les divisions politiques actuelles diffèrent encore de celles-ci; elles comprennent les présidences anglaises, dont les limites ont varié plusieurs fois, ce qui reste des anciens États des Mahrattes et des établissements appartenant à plusieurs États européens. Nous allons décrire les diverses parties du Dékhan sans nous astreindre rigoureusement à aucune de ces divisions.

§ II. LES MAHRATTES, LE NIZAM, LE NAGPOUR. — Les *Mahrattes* sont le peuple le plus intéressant de cette contrée. Ils descendent de trois castes infimes, ou plutôt de trois branches de la dernière caste; leurs ancêtres étaient laboureurs, bergers, vachers. Leur physionomie énergique manque de distinction; ils sont petits, ont la figure plate, la tête grosse, et présentent des formes plus robustes que gracieuses. Ils sont essentiellement belliqueux, pillards, turbulents, indisciplinés, fourbes et cruels. Ils ont été les derniers défenseurs de l'indépendance hindoue contre les Anglais, et aujourd'hui ils ne leur sont soumis qu'à regret : rien ne lie les vainqueurs aux vaincus, qui se refusent à toute civilisation européenne, et ont gardé leurs mœurs sauvages, leurs habitudes guerrières et nomades, leur costume simple et pittoresque : une étoffe blanche serrée autour des reins et des cuisses, roulée plusieurs fois, et dont un des plis retient un sabre antique à large garde, des sandales grossières aux pieds, sur la tête un turban d'étoffe rouge ou blanche, voilà ce costume. Les femmes portent une jupe roulée autour des reins, bariolée de couleurs tranchantes, et laissant voir un pied chargé d'anneaux sonores, un bas de jambe entouré de cercles de cuivre ou d'argent. Les bras sont ornés de bracelets depuis le poignet jusqu'au

coude ; au nez est suspendue une boucle qui retombe plus bas que la bouche , et les pendants d'oreilles enrichis de torsades , de fils de couleur , de touffes rouges et bleues joignent les épaules¹.

Le pays des Mahrattes ou le *Maharashtra* était autrefois divisé en une infinité de petites principautés tout à fait semblables à nos seigneuries du moyen âge ; leurs chefs passaient leur vie à fourrager dans les plaines et à se retirer avec leur butin sur les cimes des montagnes, où ils avaient bâti d'innombrables châteaux forts, dont les ruines imposantes existent encore. Ce pays n'avait pris d'ailleurs qu'une faible part aux événements de l'Hindoustan, lorsque Aurengzeb menaça de soumettre le Dékhan à ses armées victorieuses et à l'islamisme. Alors un prince mahratte, Civadji, dont l'histoire ressemble à un roman, se fit le défenseur du brahmanisme et de la race hindoue contre l'invasion étrangère. Aidé par les brahmanes, il parvint à réunir autour de lui les seigneurs des montagnes, à créer des armées, à arrêter les conquérants, enfin à fonder un État compact, puissant, que protégeait la religion, et qu'il laissa à ses successeurs (1680). Ceux-ci continuèrent son œuvre. En 1740, les Mahrattes étaient maîtres de toute la partie de l'Inde baignée par les deux mers, depuis Agrah jusqu'au cap Comorin ; leurs incursions s'étendaient de l'Indus au Bengale ; ils avaient brûlé les faubourgs de Delhi ; ils étaient liés par des traités avec le nizam du Dékhan et le roi de Mysore ; enfin les nations européennes, à peine établies sur les côtes, les rencontraient partout menaçants. Mais en 1750 l'empire se divisa : le descendant de Civadji fut déposé par deux de ses ministres, dont l'un fonda le royaume de Nagpour, l'autre, qui garda son titre de *peschwa* (ministre), le royaume de Pounah. Alors l'empire mahratte prit la forme d'une grande confédération militaire, dont le *peschwa* avait le gouvernement suprême. Le *peschwa* possédait peu de territoire ; ses revenus annuels, composés principalement de contributions, ne s'élevaient pas au-dessus de quatre crores de roupies. Toutes les charges à sa cour étaient héréditaires ; les grands fonctionnaires opprimaient le peuple, et surtout les provinces conquises, et en tiraient des sommes énormes. Ces vexations dépeuplaient le pays et y répandaient la misère. « Je ne crois pas, dit un voyageur, qu'on puisse citer dans l'univers un gouvernement moins capable de protéger ses sujets que le système vague et incertain des Mahrattes, ni une administration plus rapace, plus corrompue, moins stable et moins propre à procurer du bonheur aux particuliers et de la tranquillité à l'État. » Les forces réunies des Mahrattes dans le Dékhan seul se montaient à 200,000 hommes. En 1761, ils commencèrent à décliner : ils perdirent alors à Pannipot, contre le chah de Kaboul et les musulmans, une bataille où périrent, dit-on, 500,000 hommes, femmes, enfants. Les guerres civiles affaiblirent encore le *peschwa*, et les agents britanniques commencèrent à s'en mêler et à activer la ruine du *Maharashtra* par leurs intrigues. Ces intrigues et ces guerres se terminèrent en 1803 par un traité qui força le *peschwa* à se reconnaître protégé et vassal de la Compagnie des Indes. Il se trouva ainsi séparé des autres chefs de la confédération, contre lesquels la Compagnie continua la guerre, faisant tomber l'une après l'autre leurs antiques citadelles. Enfin en 1816, à l'instigation des brahmanes, une grande coalition s'organisa entre tous les chefs mahrattes contre les Anglais : les principaux de ces chefs étaient le *peschwa* de Pounah, les

¹ Th. Pavie, *Revue des Deux-Mondes*.

princes du Sindhiah, celui du Holcar, le radjah de Nagpour, etc. Une bataille livrée par les Mahrattes, près de Pounah, sur les gradins sacrés du Paweti, fut le signal de la guerre, qui dura deux ans. Enfin le dernier des peschwas fut dépossédé, relégué à Bénarès, et on lui donna pour successeur un descendant de Civadji, qui vivait obscurément à Satarah. On lui assigna cette ville pour résidence, et on ne lui laissa qu'un petit territoire de 1,500,000 habitants, dont il fut dépouillé quelques années après. Quand aux radjahs de Nagpour, du Holcar, du Sindhiah, ils furent réduits à l'état de tributaires.

Pounah, ancienne capitale des Mahrattes, est située sur un haut plateau des Ghattes, au confluent de deux rivières qui vont se jeter dans la Bhyma. C'est une sorte de vaste bourg peuplé de 100,000 habitants, qui ne renferme aucun grand édifice, et qui n'a ni commerce ni industrie; mais c'est une ville importante par ses souvenirs, qui s'y conservent dans un collège brahmanique très-fréquenté. Ses rues sont larges, sales et tumultueuses : les murailles y sont barbouillées de peintures qui représentent l'histoire des divinités brahmaniques. Dans son voisinage est un camp anglais qui forme une sorte de ville européenne. A 2 kilomètres est la colline de Paweti, décorée de trois temples et d'un palais des peschwas qui tombe en ruines. Un immense escalier praticable pour les chevaux conduit au sommet de cette colline. En 1817, les gradins de cet escalier se remplirent de 30,000 Mahrattes armés de piques et de fusils, et venus de tous les pays pour une grande cérémonie religieuse : cette armée, dans l'exaltation de la fête, se jeta sur le camp anglais, et donna ainsi le signal de la dernière guerre de l'indépendance hindoue. Elle fut complètement battue.

Satarah était la capitale d'un petit royaume tributaire qui appartient au dernier descendant de Civadji, et qui est réuni aux États de la Compagnie. La citadelle, située sur une montagne, est une des plus fortes places de l'Inde. Ce petit État renferme aussi *Ponderpour*, ville populeuse et bien bâtie; la forteresse de *Merritch*, qui contient environ 10,000 habitants, et *Mahabillysir*, située sur une montagne des Ghattes.

Visiapour ou *Bedjapour*, autrefois la florissante capitale d'un royaume musulman, est aujourd'hui chef-lieu d'un district anglais; on voit au loin les ruines de ses cinq faubourgs habités par des marchands. Une partie de la ville est inhabitée, quoique parmi les bâtiments qui restent encore debout plusieurs soient assez bien conservés pour servir d'habitation. On y visite le mausolée du sultan Ibrahim II, l'un des plus beaux de l'Inde, et le *Makbara*, ou mausolée du sultan Mohammed-Chah, dont la construction a coûté quarante-deux ans de travail.

Bisnagar ou plutôt *Vijaya-nagara*, dont les restes imposants surpassent en magnificence et en étendue ceux des autres villes hindoues, est séparée en deux parties distinctes par la Toumbodrah. C'est un des lieux les plus célèbres dans les poésies et les légendes de l'Inde, et il est l'objet de nombreux pèlerinages. Les ruines situées sur la rive septentrionale portent le nom d'*Annag-oundy*, et offrent peu d'édifices, mais elles sont seules habitées, et dépendent d'un radjah descendant des riches souverains de Narsinga et réduit à la pauvreté. Cette ville fut fondée en 1344; aux quinzième et seizième siècles, elle était déjà comptée parmi les plus opulentes de l'Inde, et elle donnait son nom à un royaume, autrement dit royaume du Carnate, qui s'étendait

du cap Comorin à la-Krichna. Elle avait sept enceintes et 40 kilomètres de tour. La dernière enceinte, formée d'énormes blocs de granit de 30 pieds de long sur 10 de large, est encore debout, et les rochers qui bordent la rivière sont couverts d'inscriptions et de sculptures représentant des sujets tirés de la mythologie hindoue. Les rues, en général spacieuses et régulières, sont pavées d'énormes blocs de marbre, mais cachées sous les arbustes et les broussailles. L'une d'elles est bordée de colonnades. Parmi les édifices les plus remarquables, on cite le temple de Wittoba, le mieux conservé et le plus régulier de la ville. Le grand temple de *Mahadeva*, dont la façade a 50 mètres d'élévation, est formé de dix étages superposés. Il y en avait, dit-on, 300 autres.

On peut remarquer dans les environs de Bisnagar *Mirdchy*, autrefois grande ville munie d'une bonne citadelle; *Kayboug*, qui fait un important commerce de poivre; *Outore*, près de laquelle on trouve des diamants; *Carore*, forte citadelle avec vingt-quatre tours, non loin de la rivière de Garpurba.

Plus au nord, les Mahrattes possédaient *Aureng-abad*, ville appelé anciennement *Karkhi*, mais rétablie par Aurengzeb, dont elle porte le nom. Ce souverain en fit sa résidence et y construisit un superbe palais entouré de murs, et un magnifique mausolée de marbre en l'honneur de sa fille. On y trouve aussi un immense bazar de 2 milles de long. Mais c'est aujourd'hui une ville à moitié ruinée et déserte : elle n'a plus que 20,000 habitants. La province d'Aureng-abad, riche en denrées, fait la récolte du riz au mois de mars; elle nourrit des moutons sans cornes.

Ellora est un village d'une centaine de huttes, fameux par ses temples souterrains, le chef-d'œuvre de l'architecture indienne. Dans les collines qui l'avoisinent on a taillé, pendant l'espace de deux heures de chemin, trois galeries souterraines l'une au-dessus de l'autre, offrant en quelque sorte un panthéon de toutes les divinités indiennes. Les sculptures innombrables, les frises, les colonnes, les chapelles presque suspendues en l'air, tout y respire un goût déjà très-raffiné, et atteste un travail immense. Ces galeries, ces temples et ces sculptures peuvent rivaliser avec ce que les Égyptiens nous ont laissé de plus parfait en ce genre. On distingue ces constructions en trois classes : celles du midi appartiennent à l'architecture bouddhiste; celles du nord doivent être attribuées à des djâinas ou peut-être à des bouddhistes; enfin celles du milieu, qui comprennent le grand temple de *Kâilas*, sont incontestablement brahmaniques. Ce dernier édifice occupe une circonférence de 500 pieds et en a 100 d'élévation.

Non loin d'Ellora, *Rozah* (Rowzah) est connue dans toute l'Inde par ses tombeaux de saints et par la salubrité de son climat, que recherchent les Anglais et les autres Européens malades. Parmi ses tombeaux, on cite celui de Bourhan-el-Dîn, d'une grande beauté, et celui d'Aurengzeb, beaucoup plus simple. *Kagiswara* est un joli endroit avec des manufactures de papier. La ville de *Daoulet-abad*, anciennement *Devagara* (cité des dieux), est une grande forteresse sur un rocher conique de 200 mètres de hauteur; ses murs sont taillés dans le roc, et les autres fortifications bâties avec tant d'art que l'on ne voit point les jonctions des pierres. On n'atteint au sommet que par une sorte de *cheminée* perpendiculaire. Cette cité est entourée de huit murs : c'est probablement la *Tagara* des anciens. Elle est célèbre dans les fastes du pays par les efforts inutiles que fit l'empereur Mohammed au commencement du

quatorzième siècle pour en faire la capitale de ses États et y transporter la population de Delhi. *Ahmednagar*, ville très-peuplée, dans une belle situation au milieu des montagnes, des forêts et des jardins, renferme des édifices superbes du temps de la domination mongole.

L'État du *Bérar*, qui était un des plus puissants de la confédération mahratte, embrasse des contrées boisées, montagneuses, coupées de défilés presque inattaquables. *Ellitchpour*, jolie ville munie de murs et d'une citadelle, était autrefois sa capitale.

Hayder-abad, capitale du Nizam ou du royaume du Dékhan, est bâtie sur la rive droite du Mousah ou Moosy; ses principaux édifices sont la mosquée dite de la Mekke, le palais du nizam et celui du résident anglais. Les faubourgs sont très-étendus, et forment avec la population de la ville un total de 200,000 habitants.

C'est dans les environs de cette ville que l'on trouve *Golconde*, autrefois capitale du Telingana, royaume qui occupait le centre du Dékhan. Assez bien fortifiée et située sur un rocher, elle sert de prison d'État. Selon M. de Rienzi, les diamants qui se trouvent en abondance sur les rives de la Krichna et du Pennar, près de Raolkond, sont taillés dans la forteresse de Golconde, qui en est le principal entrepôt, et sont répandus de là mal à propos sous le nom de *diamants de Golconde*, quoique cette ville et ses environs ne possèdent pas de mines.

Le nizam du Dékhan, le plus puissant des princes mahrattes, est allié, tributaire ou protégé de la Compagnie des Indes. Il doit, conformément aux traités, entretenir une armée assez nombreuse, afin d'être prêt à secourir au besoin son protecteur, mais il ne peut disposer de cette armée pour ses propres intérêts sans le consentement du résident anglais. Cette lourde charge obère les finances du nizam, et force le souverain à des spoliations de toutes sortes pour payer ses troupes, qu'il ne parvient pas encore à solder entièrement. Ajoutons à cela une anarchie permanente parmi les tribus du Nizam, un pays naturellement peu riche, couvert en partie de marais et de landes, de joncs, de bruyères et de terres pierreuses, une population malheureuse, malingre, rongée par la faim et par la vermine, et l'on verra combien ce pays a de chances pour être annexé bientôt aux possessions de la Compagnie. Dans plusieurs districts des États du Nizam, on trouve des hordes de *Gounds* ou *Gands*, de *Bhyts*, de *Koulys*, de *Kallyns*, et d'autres tribus qui mènent une vie errante et presque indépendante.

C'est dans cette partie de l'Inde que M. de Rienzi dit avoir retrouvé le berceau de ce peuple vagabond, appelé *Tsigane* dans l'Europe orientale, et *Bohémien* ou *Égyptien* dans l'Europe occidentale, peuple dont l'origine a été si longtemps controversée. « La tribu indienne primitive des *Tzengaris*, dit M. de Rienzi, est une subdivision des différentes tribus de parias ou hommes hors de caste. On les nomme *Vangaris* sur la côte du Konkan, et *Soukatir* sur la côte de Malabar; ils sont nomades. Les *Tzengaris* sont en général d'une couleur noirâtre; ce qui justifie le nom d'Hindous noirs que leur donnent les Persans. Leur religion, leurs institutions, leurs mœurs et leur langage diffèrent de ceux des autres tribus hindoues. Les Mahrattes leur donnent l'épithète de *Soudas* (filous); en effet, durant la guerre ils se livrent au pillage, apportent des provisions dans les armées, et les inondent d'espions et de danseuses (Kant-

chinois). En temps de paix ils fabriquent des toiles grossières, font le commerce de riz, de beurre, de sel, d'arrak, d'opium, enfin colportent des marchandises sur des bœufs d'un lieu à l'autre. Leurs femmes sont jolies et bien faites, comme la plupart des femmes hindoues, mais portées à la lubricité la plus dégoûtante. Ils enlèvent souvent de jeunes filles, qu'ils vendent ensuite, suivant leurs besoins, aux naturels et aux Européens. On les accuse enfin d'immoler des victimes humaines aux *Rakchasas*, ou démons, et de manger de la chair humaine. Les Tzengaris exercent presque partout le métier d'entremetteurs. Les femmes disent la bonne aventure pour de l'argent à ceux qui viennent les consulter; pour cela elles sont dans l'habitude de frapper sur un tambour, afin d'évoquer les démons, puis elles prononcent d'un air de sibylle et avec une rare volubilité une quantité de mots bizarres, et, après avoir regardé l'état du ciel et les linéaments de la main de la personne qui les consulte, elles lui prédisent gravement le bien ou le mal que le destin lui réserve. Ces femmes exécutent aussi des tatouages, et mettent ce talent en usage auprès des femmes hindoues. Au reste, dans l'occasion, les Tzengaris sont prêts à exercer tous les métiers. Ils sont unis entre eux et vivent en famille; il n'est pas rare de voir le père et la fille, l'oncle et la nièce, le frère et la sœur, vivre ensemble et se confondre à la manière des animaux. Ils sont méfiants, menteurs, joueurs, ivrognes, poltrons et entièrement illettrés; ils méprisent la religion et n'ont guère d'autre croyance que la peur des mauvais génies et de la fatalité.

C'est dans les Etats du peuple mahratte que l'on doit chercher leur origine, et principalement dans les montagnes des Ghattes occidentales. Des hommes sans caste expulsés des trois tribus dont se composent les Mahrattes, s'est formée, dès les temps les plus reculés, la tribu errante des Tzengaris ou Vangaris. La fixation de l'époque à laquelle ils ont commencé à se répandre hors de leur pays forme une importante question. Nous croyons qu'il faut mettre cette dispersion à la suite de l'invasion de ces belles contrées par le fameux Timour, et vraisemblablement après la prise de Delhi. Cette ville succomba le mercredi 8 janvier 1399. »

L'État le plus oriental de l'ancienne confédération des Mahrattes est le *Nagpou*, dont la capitale est située sur le Kauhar : c'est une ville mal bâtie, qui avait encore 100,000 habitants en 1825, et qui est la résidence d'un radjah protégé des Anglais. L'État renferme près de 3 millions d'habitants. On y trouve encore *Rattanpou*, ville très-ancienne, qui renferme beaucoup d'antiquités, des ruines de pagodes et de palais. C'est principalement au nord du Nagpou, dans les monts Vindhya et leurs contre-forts, qu'on trouve les tribus sauvages et nomades des *Bhils*, des *Gounds*, des *Koulys*, dont nous avons cité plusieurs fois les noms, et qui semblent les débris des plus anciennes races de l'Inde. Les Bhils habitent principalement entre la Nerboudah et le Tapy; ce sont des populations robustes et d'incorrigibles voleurs, vivant d'ailleurs de la chasse et de la pêche, misérables, mais loyaux et hospitaliers. Les Ghonds ou Gounds habitent la *Goundouana*, plateau montagneux et boisé, situé entre les cours supérieurs du Mahanuddy, de la Nerboudah et du Tapy; c'est une population barbare, agricole, de mœurs simples, même douces, et qui a conservé l'usage des sacrifices humains. A l'époque des semailles, et pour rendre la terre féconde, on découpe en morceaux une victime humaine dont on enterre les lambeaux chauds et sanglants. Les

Gounds élèvent à cet effet des enfants qu'ils achètent en grand nombre et qu'ils sacrifient à un certain âge. Les Anglais ont fait des expéditions dans le pays pour abolir cet affreux usage; mais le Goundouana est malsain et presque inconnu, et ils n'ont pu que délivrer de nombreux enfants destinés au sacrifice.

§ III. ORISSA. — CIRKARS DU NORD. — Les possessions des Anglais dans le Dékhan s'étendent le long de la mer, depuis le Bengale jusqu'au cap Comorin, et de là jusqu'au delà de l'embouchure de la Nerboudha; mais elles sont entrecoupées dans plusieurs endroits par des États tributaires ou occupés en partie par les *Gounds*, les *Bhyls*, et d'autres tribus nomades ou sauvages. On peut les diviser en province d'*Orissa*, qui fait partie de la présidence de Calcutta, *Cirkars du Nord* et *Karnatik*, qui font partie de la présidence de Madras, *Malabar*, *Kanara* et *Koukan*, qui font partie de la présidence de Bombay, etc. Les principaux États vassaux sont le *Travancore*, le *Cochin*, le *Mysore*, etc.

La province d'*Orissa* offre, sur les bords de la mer, plusieurs villes dignes d'attention : ainsi, dans la principauté ou district de *Mohor-Boundj*, dont le nom signifie *Forêt de paons*, nous voyons *Balasore*, place de mer, bâtie sur la rivière de *Berrabollong*, avec un port très-fréquenté. On y trouve des pilotes européens qui conduisent les vaisseaux au Bengale à travers les embouchures dangereuses du Gange. Cette ville renferme, avec 10,000 habitants, des fabriques d'étoffes de coton blanches et peintes. On y fait aussi de beaux tissus avec des écorces d'arbres, ou, selon d'autres, avec de la soie tirée de vers sauvages.

Le *Kattak* ou *Cottack* a une capitale du même nom, garantie par une forte digue contre les rivières de Mahanuddy et Katchory. Elle peut avoir 40,000 habitants. C'est l'ancienne ville d'*Oriah* ou d'*Orissa*, sous un nouveau nom. Plusieurs nations européennes y ont des factoreries. Le *Kourdah* renferme la ville forte de *Djagghernat* ou plutôt *Djagarnáthat* (le seigneur du monde), fameuse par les pèlerinages qu'y attirent trois grandes pagodes, dont les tours se voient de loin en mer. La plus belle de ces pagodes est bâtie sur un grand rocher granitique; toutes trois sont entourées de murs construits en grosses pierres noires sans mortier. La taxe prélevée sur les pèlerins, qui s'élèvent annuellement à plus de 300,000, rapporte à la compagnie plus de 800,000 francs; cependant les pèlerins indigents ne payent rien et sont entretenus aux frais des pagodes. On estime à 36,000 âmes la population permanente de cette ville. Le temple, regardé par les Hindous comme le plus sacré de tous, est entouré de deux enceintes de bâtiments et ceint de hautes murailles. La porte principale, en forme de pyramide chargée de sculptures, est l'édifice le plus élevé de l'Inde. Dans les pompes hideuses de Djagghernat, l'idole est promenée sur un char massif et pyramidal de 40 mètres de hauteur, tapissé de fleurs, de toiles peintes et d'étoffes précieuses. Un essaim de danseuses en couvre les gradins; les unes éventent l'idole, qui n'est autre qu'un tronc informe de bois revêtu des plus riches ornements; d'autres animent par des vociférations la multitude qui le traîne, attelée à de grands câbles, au nombre de plus de 1,000 personnes. Tout cela s'avance au milieu d'un tumulte et d'une confusion inexprimables. La cohue qui fait cortège au dieu, hommes, femmes, enfants, s'agite, crie, chante, rit, pleure et déchaîne ses caprices et ses vices en un brutal pêle-mêle d'où sont bannies la raison et la pudeur. Et pendant que la procession s'avance len-

tement, un grand nombre de dévots se traînent en rampant devant le char; plusieurs se disputent sérieusement l'honneur de se faire écraser sous ses roues, et d'autres, accrochés par un crampon de fer enfoncé sous les muscles des épaules à un mât tournant sur pivot, décrivent dans les airs de sanglantes spirales¹.

Au sud de la province d'Orissa commence la présidence de Madras, qui s'étend tout le long de la côte de Coromandel jusqu'au cap Comorin. Elle comprend un territoire de 38 millions d'hectares, peuplé de 23 millions d'habitants, et 7 provinces, dont la plus importante est le Karnatik. La côte est partout très-basse, sablonneuse, bordée d'un banc difficile à franchir. La partie qui a été démembrée de l'État du Nizam porte le nom de *Cirkars* ou *Serkars du Nord*. Ce pays est rempli de fabriques et de manufactures. L'industrie et le commerce ne sont nulle part plus actifs. La fabrication des étoffes y occupe la majeure partie des habitants. « Tous les bras, même ceux des enfants, dit un voyageur, y sont employés; et tandis que les hommes cultivent le cotonnier ou fabriquent les mousselines, les *guinées* ou les mouchoirs, les femmes filent le coton ou le préparent pour le tisser. »

Le lac *Chilka* marque la limite septentrionale des Cirkars : ses inondations servent à l'entretien d'immenses rizières. La première place est *Gandjam*, qui a une célèbre pagode et des fabriques de sucre et de toiles de coton; son territoire est riche en riz, en sucre, en cire et en fer. Une haute antiquité illustre *Calinga* ou *Calingatpatnam*, ville actuellement peu considérable : dans son port on débarquait anciennement les éléphants que l'on prenait dans l'île de Ceylan. *Chikakole*, l'ancienne *Cocale*, ville grande et commerçante, entourée de jolis bourgs, était la capitale du temps de la domination mongole. *Mazulipatam*, auprès d'une des embouchures de la Krichna, est peuplée de tisserands et de fabricants de coton et de toiles peintes; elle a le meilleur port de la côte de Coromandel. Son commerce, encore brillant, a cependant beaucoup perdu depuis qu'on préfère à ses cotonnades celles de l'Europe. Les fortifications ont été abandonnées par les Anglais. On estime à 75,000 âmes la population de cette ville.

Sur la côte des Cirkars, la France possède le petit port d'*Yanaon*, à 36 kilomètres à l'est de l'embouchure de la branche du Godavery qui passe à *Indjeram*, ville anglaise très-commerçante. Cette malheureuse cité d'*Yanaon* a été presque entièrement détruite dans la nuit du 16 au 17 novembre 1839 par un épouvantable coup de vent qui a ravagé une partie de la côte d'Orissa. La plupart des maisons de la ville blanche et de la ville noire ont été renversées; les eaux de la mer se sont précipitées avec fureur au milieu des terres; quinze à seize mille individus ont été victimes de cette catastrophe, et plus de six mille cadavres, abandonnés sur le sol par la mer, qui se retira quatre heures après son irruption, ont fait naître sur cette côte des maladies pestilentiennes qui ont décimé le reste de la population. *Yanaon* a encore 6,500 habitants.

§ IV. LE KARNATIK. — Le *Karnatik* est un pays d'un sol léger et sablonneux, tantôt inondé par des torrents de pluie, tantôt brûlé par des vents de terre qui apportent une poussière fine; il produit du tabac, du bétel, de l'indigo, de l'*holcus sorgho* et le *dourah*; le riz n'abonde point; l'agriculture dépend ici des canaux et

¹ *L'Inde contemporaine*, par F. de Lanoye.

réservoirs artificiels, construits à grands frais par les princes et les chefs de villages. Le bassin de Saragambra, entre autres, a 8 milles anglais de long sur 3 de large, et fournit pendant dix-huit mois l'eau nécessaire aux cultures de trente-deux villages. Mais les manufactures et le commerce attirent les Européens sur cette côte, peu favorisée de la nature, et où l'on ne peut même aborder qu'avec des bateaux plats nommés *chêlingues*.

La nababie de *Karnatik* ou du *Carnate* a eu des frontières variables selon les caprices de la politique. Devenue vassale de la présidence anglaise de Madras, elle a eu cependant son nabab titulaire jusqu'en 1800. A cette époque, les Anglais s'emparèrent de toute la province. La capitale en était *Arkote*, *Arkuty* ou *Arukate*. Cette ville a perdu toute sa magnificence; la plupart des habitants sont mahométans; son principal édifice est la mosquée. Parmi les autres villes, nous remarquerons : *Nellore* ou *Nelour*, grande place avec un fort, sur la rive méridionale du Pennar; deux belles pagodes y offrent des inscriptions en langue télengane; *Vellore*, poste militaire important qui sert de retraite aux membres de la famille de Tippou-Saëb; la ville, bâtie dans une vallée sur la rivière de Palar, est défendue par plusieurs forts construits sur les hauteurs qui l'environnent; et, sur ces hauteurs, de vieilles pagodes ont des souterrains ornés d'inscriptions tamuliennes; *Gindgi*, une des plus grandes forteresses du Carnate, bâtie sur des rochers stériles; au centre des fortifications s'élève l'ancien palais des rois du pays.

Chidamburam ou *Tchittambram* est un lieu de pèlerinage entouré d'un haut mur de pierres bleues. Parmi les quatre grandes pagodes, la principale, bâtie sur le même plan, mais plus petite que celle de Djagghernat, passe pour un chef-d'œuvre d'architecture : chacune de ses trois entrées est surmontée d'une pyramide de 37 mètres de hauteur; le pourtour présente une vaste galerie divisée en appartements pour servir de logements aux brahmanes. Dans l'enceinte du temple on voit un grand étang, bordé des trois côtés d'une belle galerie soutenue par des colonnes. Un large escalier en beau granit rouge descend de chacune de ces galeries vers l'étang. Du côté opposé à la pièce d'eau, on voit un magnifique salon orné de 999 colonnes de granit bleu, couvertes de sculptures qui représentent toutes les divinités du brahmanisme. Une des plus grandes curiosités de cette pagode, c'est une chaîne immense de granit d'un travail exquis, qui part de quatre points de la voûte dans la nef, et forme quatre guirlandes de 45 mètres de long, dont les extrémités sont retenues par quatre énormes pierres en voussoir, attachées également à la voûte; chaque chaînon a un peu plus de 1 mètre, et toute la chaîne est d'une pierre si polie, que les rayons du soleil y sont reflétés comme dans une glace¹.

Le cirkar de Madras était un fief ou *jaghir* que la Compagnie tenait du roi de Carnate. Son chef-lieu est *Madras*, un des premiers comptoirs des Anglais dans l'Inde, et l'un des moins productifs à cause de sa mauvaise situation dans un pays dépourvu de rivières, sur un littoral sablonneux, sans cesse battu des vagues, interrompu de flaques d'eau, qui n'offre pas un seul port où les navires puissent se mettre en sûreté. Les environs de Madras sont généralement monotones et offrent un peu le spectacle des plaines brûlées du désert africain; la chaleur y est en effet insupportable.

¹ Legoux de Flaix, I, page 118.

table, et, lorsque les pluies ne sont pas abondantes, la végétation manque complètement. La ville, située près de la côte, est très-grande et très-peuplée. Divisée en deux parties distinctes, la ville blanche et la ville noire, son aspect général est bizarre, irrégulier et tout à fait oriental : des minarets, des pagodes, des mosquées, des casernes, des maisons à toits plats, la plupart entourées de petits jardins et ombragées de grands arbres; plusieurs bâtiments, entre autres le palais du gouverneur, l'église de Saint-Georges, la douane, la cour de justice, remarquables par leur architecture : tel est l'ensemble de cette cité. C'est dans la ville blanche que s'élève le *fort Saint-Georges*, l'une des constructions les plus remarquables de l'Inde. Il renferme non-seulement les quartiers des troupes et les établissements militaires, mais encore les bureaux d'administration de la Compagnie. Au-dessous du fort Saint-Georges s'étend la ville avec un quai où sont situés les bureaux de la marine et de la douane, des églises protestantes, arméniennes, catholiques, et des mosquées. On y trouve quelques belles rues larges et bordées d'arbres, mais couvertes d'une poussière rougeâtre qui les rend parfois inabordables. Elle est fermée du côté de la campagne par une sorte de muraille. Vers l'ouest, de l'autre côté de la rivière, qui arrose les différents quartiers de Madras, se trouve une autre ville nommée la *Route du mont*, route qui se rend du fort Saint-Georges au mont Saint-Thomas, ou Thomé, distant de 4 kilomètres. C'est une magnifique avenue bordée d'arbres, le long de laquelle se sont élevés, dans la plaine dite des *Tchoultrys*, de nombreuses et belles maisons européennes, plusieurs établissements publics, les principaux magasins et l'hôtel du gouvernement. C'est le quartier aristocratique de Madras et la promenade à la mode; elle sert aussi pour les courses de chevaux. Outre le cénotaphe érigé à la mémoire de Cornwallis, on y remarque une belle statue équestre de Thomas Munro, ancien gouverneur de Madras. Un canal navigable, long de 10,500 mètres, large de 50 et profond de 12, joint, depuis 1803, la ville noire au village d'Enore. Les principaux établissements littéraires de Madras sont : le collège, bâti en 1812, l'observatoire, la société asiatique et le jardin de botanique. Malgré la chaleur étouffante qui règne dans cette ville, le climat y est très-sain; et si toute cette partie de la côte est moins riche que le Bengale, en revanche elle est beaucoup plus salubre. Les voyageurs s'accordent à lui donner plus de 400,000 habitants, la plupart hindous. Son commerce est considérable et ne peut être évalué à moins de 140 millions, dont 46 millions pour les importations et 94 pour les exportations. Sa principale industrie consiste dans la fabrication des tissus de coton, de la verrerie et de la poterie.

Au nord de Madras on remarque *Palicate*, appelée aussi *Pulikat*, place de mer avec une rade et un fort, où l'on trouve des communes de chrétiens hollandais et malabares; elle fait un grand commerce de mouchoirs qui se fabriquent dans les environs, et qui, exportés pour l'Amérique, servent à la parure des négresses et des créoles. *Mailapour* ou *Meliapour*, appelée par les Européens *Saint-Thomé*, est réduite aujourd'hui à l'état de bourg; les Portugais y avaient autrefois une grande factorerie. On y fabrique beaucoup d'étoffes de coton blanches et peintes. Les charmants environs de cette ville abondent en cocotiers. A quelque distance de là s'élève le mont Saint-Thomé, où, dit-on, saint Thomas souffrit le martyre, et où les chrétiens, les Hindous et les mahométans font des pèlerinages. On y trouve la forteresse de *Pouda-*

mala, avec un jardin botanique appartenant à la Compagnie anglaise. *Kondjeveram*, que d'autres écrivent *Conjivouram*, est la ville sainte du Karnatik : on y trouve une infinité de pagodes que desservent plus de 10,000 brahmanes. Elle possède depuis les temps les plus anciens une école brahmanique, et renferme 50,000 habitants.

Sadrass ou *Sadras-Patnam*, bourg autrefois très-peuplé, à l'embouchure de la rivière de Palaur, renfermait de bonnes fabriques d'étoffes de coton. C'est un ancien comptoir hollandais; les Anglais s'en emparèrent en 1781, et le détruisirent entièrement. Les tombes seules des anciens colons ont été respectées. La ville actuelle ne se compose plus que d'une rue bordée d'une vingtaine de pauvres maisons. A quelque distance de Sadrass, sur les bords de la mer, on voit une montagne avec de nombreuses ruines. Cet endroit, connu des marins sous le nom de *Sept-Pagodes*, est appelé par les Hindous *Mawalibouram*, et par les Européens *Mahellipour*. La montagne, vue d'une certaine distance, offre l'aspect d'un édifice antique et majestueux. En approchant du pied du rocher, vers le nord, l'œil embrasse une si grande quantité de figures et d'ouvrages sculptés, que leur réunion fait naître l'idée d'une ville pétrifiée. Vers la base de la montagne, on remarque une pagode d'un seul bloc : elle paraît avoir été taillée dans un rocher détaché. Un peu plus loin il y a un groupe de figures humaines en bas-relief : un escalier tournant conduit au haut de la montagne, à une espèce de temple taillé dans le roc; d'autres escaliers, qui partent de ce temple, paraissent avoir communiqué avec un autre édifice élevé sur le rocher; dans d'autres endroits, on trouve divers morceaux de sculpture qui ont rapport à la mythologie hindoue, entre autres une figure gigantesque de Vichnou. Il a fallu des siècles pour sculpter et creuser dans le rocher tant d'objets étonnants; la mer en a déjà englouti une partie : il est probable qu'il a existé dans cet endroit une ville très-florissante. Dans l'intérieur des terres et près du Pennar on trouve *Trimonali*, ville assez grande et bien peuplée, remarquable par son immense pagode. On y admire surtout les 4 tours élevées qui flanquent les angles de son enceinte; l'une d'elles a 12 étages et est couverte de sculptures. Le temple proprement dit est un des plus grands de l'Inde et renferme, outre une statue colossale, une magnifique colonnade de 900 colonnes toutes d'une seule pièce, hautes de 7 mètres et couvertes de sculptures.

Pondichéry ou *Poultchary*, chef-lieu des possessions françaises dans l'Inde, est célèbre par toutes les vicissitudes qu'elle a éprouvées. Du temps de Duplex elle était parvenue à un haut degré de prospérité, et renfermait 70,000 habitants. Elle fut prise et détruite presque entièrement par les Anglais en 1761. Deux ans après ils en rendirent l'emplacement. Elle fut reconstruite et tomba de nouveau en 1778 en leur pouvoir; ils la restituèrent en 1783. Reprise par eux en 1793, rendue en 1802, reprise en 1803, elle fut encore rendue en 1816 avec un territoire de 12 kilomètres de long sur 4 de large, qui renferme aujourd'hui une population de près de 97,000 âmes, dont la moitié dans la ville même.

Pondichéry passe pour la plus jolie ville de l'Inde, et se divise en ville européenne et en ville indienne. Ces deux parties sont séparées par un canal dont les bords sont plantés d'arbres. Les rues de la ville européenne sont tirées au cordeau et bien entretenues; les maisons y sont en général d'un aspect agréable et enveloppées de verdure; on y trouve une belle place publique plantée d'arbres magnifiques, et

sur laquelle s'élève un beau phare ; l'hôtel du gouvernement , édifice assez simple mais qui ne manque pas d'élégance ; deux églises ; le cours Chabrol , longue allée d'arbres qui suit le bord de la mer , etc. Le quartier indien ou la ville noire est vaste , et percé de larges rues bordées de cocotiers ; mais , à l'exception de quelques jolies constructions , les maisons sont de simples cahutes en torchis comme dans le reste de l'Inde. En revanche , c'est là que sont situées les fabriques , de beaux bazars , le jardin botanique , une mission de lazaristes , et la population indigène y est douce , morale et la plus heureuse de l'Inde. Pondichéry possède une cour impériale , un lycée , des écoles , des ateliers de charité , etc. Elle n'est pas fortifiée , et n'a qu'une garnison pour la police. La colonie est administrée par le gouverneur aidé d'un conseil composé de l'ordonnateur , du procureur impérial , de l'inspecteur colonial et de deux notables. C'est la seule possession française de l'Inde dont les revenus couvrent les dépenses. Pondichéry n'a qu'une grande rade foraine où le commerce a une certaine activité due en partie à la franchise du port. On peut évaluer à 10 millions l'importance de ce commerce , qui consiste principalement en exportation de riz , drogueries , indigo , toiles bleues , huiles de coco , de sésame et autres , peaux de mouton , etc.

Nous remarquerons encore quelques villes demi-européennes au sud de Pondichéry. Le climat le plus salubre de la côte distingue *Cuddalore* ou *Goudalour* , ville bâtie régulièrement , et dont les longues rues sont plantées de cocotiers. Elle est située sur le Travady et fait un faible commerce. Elle a été prise par les Français en 1758 et 1782. *Manchelpaleiam* , jolie ville , est habitée en grande partie par les Anglais , qui l'appellent *Newtown*. *Porto-Novo* , que l'on nomme aussi *Feringghipet* et *Mahmoud-Bender* , a perdu son commerce florissant ; les pièces d'or frappées en cet endroit ont cours dans l'Inde sous le nom de *pagodes de Porto-Novo* ; on lui accorde 10,000 habitants.

L'ancien royaume de *Tandjaour* se présente dès qu'on passe le Coleroun , l'un des bras du Kavery ; il occupe tout le fertile delta formé par les branches de ce fleuve. Parmi ces villes , la plus connue est *Tranquebar* ou *Tirangaburam* , place maritime , ancien chef-lieu des possessions danoises dans l'Inde¹ , bâtie à l'européenne sur l'une des branches du Kavery , qui lui tient lieu de port et favorise son mouvement commercial. Elle est défendue par le fort de Dansborg. On y remarque des pagodes , des églises , une mosquée ; sa population est de 15,000 âmes.

Karikal , petit port de mer au-dessous de Tranquebar , sur une autre branche du Kavery , appartient à la France , et renferme avec son territoire une population de 54,000 habitants , dont 15,000 environ pour la ville , et le reste réparti dans les districts de Villenour et de Bahour. Le commerce de Karikal s'élève à 2 millions , et consiste principalement en exportation de riz , de tissus de coton , etc.

Negapatam , le *Nigama* des anciens , place de mer qui a longtemps appartenu aux Hollandais , possède une bonne rade , d'où l'on exportait annuellement , à la fin du dernier siècle , 4 à 5,000 ballots d'étoffes de toute espèce. Depuis cette époque , ses fortifications ont été tout à fait négligées.

Tandjaour , ville grande et forte , entre deux bras du Kavery , était autrefois la capi-

¹ Ces possessions ont été vendues à la Compagnie des Indes par le traité du 2 février 1845 , moyennant 3,125,000 francs. Elles se composaient notamment de Tranquebar et des districts qui en dépendaient , de Sérapore dans le Bengale , d'un territoire dans la province de Malatore , etc.

tales d'un royaume, et sert aujourd'hui de résidence à un radjah pensionné. Sa population est de 30,000 âmes. Les brahmanes y ont établi une imprimerie pour publier les ouvrages de théologie hindoue. Sa pagode est regardée par lord Valentia comme le plus beau morceau d'architecture pyramidale de l'Inde. La tour principale a près de 70 mètres de hauteur, et l'on voit dans l'intérieur un taureau de granit noir regardé comme le morceau le plus parfait de sculpture indienne.

§ V. MADOURÉ ET MYSORE. — Les provinces de l'intérieur, remplies des branches de la chaîne méridionale des Ghattes, ou des monts *Malaiala*, réunissent la beauté du coup d'œil à la fertilité du sol et à la température la plus salubre. Sur les côtes, on pêche les *cauris*, coquillages qui servent de monnaie; les *chanks*, autres coquillages qui fournissent la matière des bracelets, des anneaux et d'autres ornements; enfin l'avicule perlière, qu'on ne trouve nulle part plus abondamment que dans le golfe de *Manaar*.

Parmi les villes de l'ancien royaume de *Madouré* ou *Madoura*, nous nommerons les suivantes : *Ramisseram*, dans une île du même nom, possède une pagode fameuse par les pèlerinages qu'attire sa renommée antique; le dieu Rama est censé l'avoir élevée lui-même lorsqu'il revint vainqueur de Ravan, roi des géants qui habitaient l'île de Ceylan; c'est dans cette expédition qu'il rétablit momentanément, par un miracle, l'isthme ancien qui a dû joindre Ceylan à l'Inde, et dont une chaîne d'îles, d'ilots et de rochers contigus semble être le reste : les Hindous appellent ces récifs *Pont de Rama*, dénomination à laquelle les Arabes ont substitué celle de *Pont d'Adam*.

Dans l'intérieur on remarque, sur la rive droite du Kavery, *Tritchnapaly*, grande ville, forteresse et place d'armes bâtie sur un rocher élevé de 120 mètres au-dessus du niveau de la mer; elle paraît avoir près de 70,000 habitants; on y voit un célèbre temple hindou et le tombeau de l'évêque anglican Hebert, dont la mémoire est vénérée des Hindous; les environs de la ville fournissent des pierres précieuses. Vis-à-vis *Tritchnapaly*, *Seringham*, ville réputée sacrée, dans une île du Kavery, renferme deux pagodes, dont une fort ancienne et d'une construction très-remarquable. Ce temple, l'un des plus beaux de l'Inde, est renfermé dans sept enceintes séparées les unes des autres par un intervalle de 350 pieds, et formées par un mur de 25 pieds de hauteur sur 1 pied d'épaisseur. La plus extérieure de ces enceintes a près de 4 milles de circuit.

Madouré, la *Madura* de Ptolémée, ville considérable, sur la rivière de Weïgarou, dans une contrée charmante, renferme des monuments qui peuvent donner une idée de la magnificence de l'ancienne architecture hindoue. On cite le grand temple, avec ses vastes parvis et ses quatre portiques formés chacun par une tour à dix étages, et le palais, dont la coupole régulière a 90 pieds de diamètre. *Madouré* était, il y a deux mille ans, la capitale de la dynastie des Pandys ou Pandions. Sa population, évaluée à 40,000 habitants vers 1780, était réduite à 15,000 en 1812. *Tinevelly*, grande et bien peuplée, offre, à cause de ses immenses rizières, un séjour malsain pour les Européens. *Dindigol*, ville fortifiée, n'a que 3 ou 4,000 habitants.

Dans l'étendue de l'ancien royaume de *Madouré*, on rencontre à chaque pas de petites tribus indépendantes et sauvages qui, retranchées dans une vallée étroite, sur une montagne escarpée, bravent l'attaque des armées régulières, et portent avec

orgueil et avec raison le nom de *voleurs*, ou en indien *kalli's* et *kouleriy's*. Parmi leurs princes, qui prennent le titre de *polygars*, ceux de *Nattam*, au nord de Madouré, de *Ramanadapouram* et de *Tondiman*, petit territoire boisé sur la côte, sont les plus puissants. Dans le *Tinevelly*, on compte plus de trente principautés de *polygars*.

Telles sont les contrées et les villes remarquables de la côte de Coromandel. Avant de passer à la description de celle de Malabar, nous devons parcourir le plateau qui les sépare, élevé de 1,000 à 1,500 mètres, et qui naguère était compris tout entier dans l'empire de *Maïssour*, mais où l'on doit distinguer plusieurs divisions.

Le nom de *Karnatik* ayant reçu à diverses époques une extension qui y faisait comprendre à peu près tout le pays situé entre la Kistna, le Kâvery, les Ghattes occidentales et le golfe de Bengale, pays naturellement coupé en deux régions par la chaîne des Ghattes orientales, l'usage y fit reconnaître ces deux divisions sous les noms de *Karnatik Bala-Gat*, ou le pays au-dessus des défilés, et *Karnatik Payen-Gat*, ou le pays au-dessous des montagnes. La première de ces deux portions, dans ses limites vagues, comprend les cantons que nous allons faire connaître.

Entre les branches des Ghattes orientales, on rencontre, en allant du nord au sud, les contrées suivantes : *Wandikotta* ou *Ganikotta*, vallée fertile et peuplée, sur les deux rives du Pennar, avec de fameuses mines de diamants ; *Gorromcondah*, *Jaukdeo* et *Barrahmahl*, pays de pâturages, et *Koïmbatour*, bassin arrosé par le Kâvery et par beaucoup de petites rivières, d'un sol fertile et bien cultivé : c'était le grenier des armées de Tippou-Saëb, et, parmi d'autres villes, elle renferme l'importante forteresse de *Paligatcherry*, clef de la route du Malabar. Tous ces pays ne forment que deux ou trois districts.

A l'est, au nord et au sud de cette suite de petites provinces s'étend le royaume de *Mysore* ou *Maïssour*, appelé en sanskrit *Mahesswar*, et qui tire probablement son nom de la terre rougeâtre ou des plantes tinctoriales qu'on y trouve en abondance. *Mysore*, avant le dix-septième siècle, était un très-petit État ; mais, dans le dix-huitième siècle, Haïder-Ali et son fils Tippou-Saëb en firent un grand empire et lui donnèrent un éclat qui ne fut que passager : les Anglais, après avoir vaincu Tippou-Saëb, démembèrent, en 1792, une grande partie de ses États. Les revenus de ce sultan, qui s'élevaient à environ 72 millions de francs, furent réduits à la moitié ; le reste fut partagé entre les Anglais, les Mahrattes et le Nizam. En 1799, Tippou-Saëb reprit les armes ; il fut encore vaincu et s'ensevelit sous les ruines de sa capitale, dont la trahison avait ouvert les portes aux Anglais. Un faible reste de l'empire, ayant une surface de 18,000 kilomètres carrés, fut concédé, sous des conditions très-dures, à un prince indien d'une dynastie détrônée par Haïder-Ali.

Maïssour, ville forte, sur un canal de la rivière de Kabany, est la résidence de ce prince. Elle est assez grande et conserve une population de 50,000 habitants. Le palais, seul monument à citer, est vaste, mais irrégulier. En vue de la ville est la maison du résident anglais, bâtie sur une colline élevée, et remarquable par une statue de 5^m,30 de haut, représentant le taureau *Nandy*, morceau d'une belle exécution. — *Seringapatam*, ville autrefois très-forte par sa situation dans une île du Kâvery, renfermait un beau palais, de superbes pagodes, le magnifique mausolée de Haïder, etc. Sous le règne de Tippou, elle possédait des trésors, une grande biblio-

thèque et d'autres objets curieux, dont une partie a été transportée en Angleterre. « Aujourd'hui elle est si déserte, que sa population, réfugiée à son centre autour d'un méchant bazar, ne dépasse pas 800 habitants. Tous les autres quartiers, qui pouvaient faire une cité de 40,000 âmes, sont entièrement saccagés et bouleversés¹. » — *Magry*, ville forte, est remplie de pagodes, d'hôtels publics et de monuments d'architecture et de sculpture indiennes. — *Bangalore*, ancienne cité fortifiée, renferme de beaux édifices, entre autres le palais bâti par Tippou-Saëb. On y cultive les fruits avec succès; la vigne surtout donne de belles récoltes. En 1825, la population était évaluée à 43,000 habitants.

Sur la route de Seringapatam, dirigée vers le sud-ouest, on rencontre, dans un pays boisé, le fort et la ville de *Tchinapatam*, contenant 1,000 maisons, et possédant des fabriques de verre et de fil d'acier. A l'extrémité septentrionale, on voit *Tchitteldroung*, défendue par une forteresse sur un rocher à cinq pointes, élevé de 3,170 mètres. On doit encore citer : *Sera*, ville déchue qui, en 1800, n'avait plus que 1,500 maisons de 50,000 que les indigènes lui reconnaissaient avant la conquête de Haïder; *Mailkotta*, ville qui doit son importance à ses deux temples, rendez-vous de nombreuses caravanes de pèlerins; *Srāvânâ-Belgalâ*, gros village que l'on regarde comme la station principale des Djaïnas.

§ VI. CÔTE DE BOMBAY, KONKAN, KANARA. — Il nous reste à parcourir la côte occidentale de la péninsule, côte tant de fois visitée et décrite, et nous allons commencer par le nord.

Dans la partie de l'ancien cirkar de Broach qui est au sud de la Nerboudah, nous remarquons une des plus grandes places de commerce de l'Inde, *Surate*, située sur la rive orientale du Tapty, à 20 kilomètres de la mer. Malgré toutes sortes de revers et le voisinage de Bombay, elle se trouve encore dans un état très-florissant. C'est le siège de la cour de justice pour la présidence de Bombay. Elle a 12 kilomètres de tour et renferme de beaux édifices en pierre de taille, mais mêlés à de chétives cabanes. La piété indienne y a élevé plusieurs hôpitaux pour les animaux. On y compte environ 140,000 habitants, dont une partie s'est enrichie par le commerce : ce sont des Anglais et d'autres Européens, des Juifs, des Persans, des Arabes, des Hindous et un grand nombre de Parsis. Le port n'admet que de petits navires. Son commerce avec l'Europe a considérablement diminué depuis un siècle; mais il est encore très-actif à l'égard des Arabes, des Persans et d'autres peuples orientaux. Cette ville possède d'ailleurs des fabriques de soieries, de brocarts d'or et d'argent, de toiles peintes, d'étoffes de coton, d'objets d'orfèvrerie, d'ouvrages en nacre, en ébène et autres bois précieux. Elle exporte aussi des châles de Kachemir, du tabac de Goudjérate et du coton. Le luxe est très-grand à Surate : les riches marchands y mènent une vie noble et somptueuse, digne des princes orientaux; la classe des bayadères ou danseuses y est très-nombreuse. A 20 kilomètres de cette ville est *Naussary*, port où les Parsis entretiennent un feu sacré.

Les côtes du district de Baglana renferment, entre autres villes, celles de *Daman* et de *Bassain*, dont les ports attiraient autrefois un commerce considérable. Daman appartient aux Portugais, qui y ont encore des chantiers de construction.

¹ Mentholon-Sémonville, *Revue des Deux-Mondes*, 1840.

Un district très-fertile en riz a pour chef-lieu la ville aujourd'hui presque ruinée de *Kallian*. Il embrasse les îles de Salsette, de Bombay et autres, appartenant aux Anglais. La ville de *Bombay*, sur la petite île de ce nom, est la capitale de l'Inde occidentale ou de la présidence du même nom, et le siège d'une vice-amirauté. Son port, compris entre l'île de Bombay, l'île de Salsette et une chaussée joignant ces deux îles, est le meilleur et le plus sûr de l'Hindoustan, l'entrepôt général des marchandises de l'Inde, de la Malaisie, de la Perse, de l'Abyssinie et de l'Arabie. Calcutta seule peut lui disputer l'empire du commerce, et le chiffre de ses importations et exportations dépasse 150 millions. C'est le principal marché pour l'opium et le coton. Les Parsis et les Arméniens y font les principales affaires. Les Anglais y ont établi un chantier de construction d'où sont sortis leurs meilleurs vaisseaux et frégates, outre une grande quantité de bâtiments de commerce.

La ville se compose de deux parties, le fort et une vaste cité, qui en est séparée par l'esplanade. Le fort renferme, comme à Madras, outre plusieurs établissements militaires, les bureaux de l'administration et les comptoirs, la maison de ville, siège du gouvernement; la belle bibliothèque de la société asiatique et des collections précieuses; la cathédrale, qui est un assez beau monument, une église écossaise qui ne manque pas d'élégance, et de nombreuses sociétés scientifiques et de bienfaisance. La ville proprement dite est vaste et spacieuse. C'est là que sont situées les maisons des riches négociants parsis, un très-beau temple guèbre, le bazar, les bassins ou docks, etc. Ses rues sont droites, larges et mal entretenues. Tout autour s'étendent des villages considérables, *Mahem*, *Colabah*, *Mazegon*, *Baicoulah*, ces trois derniers habités principalement par les Européens.

La population de Bombay est évaluée à 300,000 habitants, y compris une population flottante de 60 à 80,000 étrangers. La ville est entourée de fortifications élevées, et l'air n'y circulant pas librement, la chaleur de l'été devient tellement suffocante, que la plus grande partie de la population est obligée d'abandonner les maisons pour se retirer sous des tentes, sur le bord de la mer ou sur l'esplanade et sur les glacis.

L'île de Bombay a 8 milles de longueur sur 4 milles de largeur. Elle est principalement habitée par des Parsis ou Guèbres que l'on trouve aussi dans le Goudjérate, et qui peuplent Surate, Bombay, etc. Ces Parsis descendent des anciens Perses sectateurs de la doctrine de Zoroastre. Chassés de leur pays par les persécutions des mahométans, ils vinrent s'établir, vers le milieu du septième siècle, dans le Goudjérate et les provinces adjacentes, où ils trouvèrent sécurité. Ils ont conservé les mœurs et les coutumes de leurs ancêtres. Leurs livres religieux sont en zend et en pehlvi, anciens dialectes de la Perse. Les dogmes qui y sont contenus sont ceux de l'unité de Dieu, de l'immortalité de l'âme, et des peines et des récompenses futures. Ils prescrivent le plus grand respect pour les parents, l'obligation de se marier de bonne heure, et défendent sévèrement le vol, le meurtre et l'adultère. Les Guèbres adorent le soleil. Leurs mœurs sont simples et douces; ils ne contractent mariage qu'entre eux, et ils ne doivent épouser qu'une seule femme; cependant, si cette femme est stérile pendant les neuf premières années du mariage, ils peuvent en prendre une seconde. Les Parsis sont très-actifs et très-entrepreneurs. Ce sont les plus riches habitants du pays; ils y vivent d'une manière splendide, ce qui ne les empêche pas de se montrer exces-

sivement charitables. Ils sont robustes et bien faits, mais on leur refuse un air distingué. Leurs femmes ne sont pas jolies; mais elles ont des manières agréables, bien qu'elles n'aient pas l'esprit plus cultivé que les musulmanes et les Hindoues. Quant au costume, il est pour les deux sexes le même que celui des musulmans de l'Inde. Les Parsis n'enterrent ni ne brûlent leurs morts; ils les déposent dans des enceintes fermées et les laissent ainsi exposés en plein air, où ils deviennent la pâture des oiseaux de proie.

L'île *Salsette* a 40 kilomètres de long sur 16 de large; quoique traversée par une chaîne de montagnes, elle est fertile et fournit des vivres à Bombay. On y trouve plusieurs monuments fort anciens et des grottes curieuses avec des inscriptions en caractères inconnus jusqu'à ce jour. Quarante mille ouvriers, dit un voyageur, n'auraient pu achever en quarante ans ces vastes travaux¹. Le chef-lieu de l'île est *Tanna*, petite ville fortifiée, dans une contrée charmante. Les forêts renferment des tribus de *Pouliahs*, plus malheureuses que les bêtes sauvages.

L'île *Elephanta*, anciennement appelée *Kalabouri* ou *Gharipour*, n'est qu'un assemblage de montagnes; sa circonférence est de 8 kilomètres; elle a de bons pâturages. Son nom actuel lui vient d'une figure d'éléphant qu'on voit taillée en pierre noire, au pied d'une montagne. Cette île est fameuse par les nombreuses pagodes et les autres monuments indiens qu'elle renferme: le plus remarquable est la caverne auprès de laquelle est l'éléphant dont nous venons de parler. Cette caverne est taillée dans le roc; la voûte en est soutenue par une colonnade taillée également dans le rocher; sur les murs sont sculptées des figures gigantesques; on admire surtout la *trimourty*, ou trinité indienne, située en face de l'entrée.

Le *Konkan*, anciennement la *Côte des Pirates*, s'étend de Bombay à Goa. On y remarque *Dabol*, place aujourd'hui sans importance, autrefois très-commerçante; *Radjahpour*, grande ville maritime, dont le commerce consiste en salpêtre, poivre et toile; *Ghiria*, *Vingorla*, *Niouty*, forteresses ou repaires de pirates, à peu de distance de la mer. Ces pirates, nommés en indien *Ganim*, sont un ramas de diverses tribus sauvages qui sont difficilement comprimées par les Anglais.

Goa est située sur la rivière de Mandova, qui se jette dans le golfe de Goa par plusieurs embouchures, en formant la presqu'île de Bardess et les îles de Goa, Combarrem et autres. Les indigènes lui donnent le nom de *Tissoari*, et les Portugais ceux de *Pandjim* et de *Villa-Nova de Goa*. D'après une tradition répandue dans le pays, l'île a été peuplée par une colonie de marchands maures chassés de divers ports du Malabar, et son commerce date de la plus haute antiquité. Goa est le chef-lieu des possessions portugaises dans l'Inde et dans l'Océanie. Son territoire a 100 kilomètres du nord au sud, 45 de l'ouest à l'est, et 90,000 habitants. La ville est la résidence d'un vice-roi, d'un archevêque et de plusieurs autres grands fonctionnaires. Elle est entourée de murailles épaisses et de fortifications solidement construites. La citadelle est bâtie près du bord de la mer, et domine la douane ainsi que le port extérieur. Les rues, larges et droites, sont bordées de belles maisons et d'édifices qui rivalisent avec ceux des principales villes de l'Europe. On doit citer surtout la cathédrale, l'église Saint-Dominique, le couvent des Augustins, le palais du gouverneur, orné d'une sorte

¹ Anquetil-Duperron, *Voyages*, 566-567.

d'arc de triomphe élevé en l'honneur d'Albuquerque; le magnifique établissement des Jésuites, dont l'église renferme le tombeau de saint François Xavier, l'apôtre des Indes. Le commerce de Goa, soit avec la métropole, soit avec les autres colonies des Indes portugaises, est fort considérable, et consiste principalement en exportation de riz, tabac, café, poivre, fruits, cocos, mangues, racines d'arrow, etc. Sa population est de 30,000 habitants.

Le cap *Rama* termine le Konkan, et marque le commencement du *Kanara*. L'ancien royaume de ce nom comprenait quelques provinces à l'est des Ghattes, entre autres *Sounda* et *Bednore*. *Sounda* était autrefois grande et bien fortifiée. *Bednore*, nommée aussi *Haïder-Nagor*, avait, sous le règne d'Haïder-Ali, atteint une grande prospérité, et comptait plus de 150,000 habitants : elle est considérablement déchue. Le *Kanara*, dans le sens propre et géographique, est renfermé entre la mer et les Ghattes occidentales; au nord il a pour limite la rivière d'Aligha, et au sud le mont Illi : c'est le *Limyrica* des anciens. Dans les montagnes de ce pays, un grand nombre de tribus de *Naïrs* ont su maintenir, au milieu des révolutions politiques du Dékhan, quelques restes d'indépendance; même aujourd'hui cette noblesse souveraine conserve en partie son ancienne forme de gouvernement en payant un tribut aux Anglais.

Les principales villes du *Kanara* sont : *Karwar*, place de mer avec un port, défendue par un fort : son territoire fournit du poivre, du riz et du bois de construction; *Onore* ou *Hanawar*, avec un port très-fréquenté à cause du commerce du poivre; *Balekale* ou *Battecollah*, qui, dans des ruines de pagodes et d'autres édifices, conserve des traces de son ancienne grandeur; *Barcelore*, dont le port attirait autrefois beaucoup de vaisseaux portugais; *Mangalore* ou *Koryat*, ville forte et très-commerçante, peuplée de 30,000 âmes et pourvue d'un port très-commode.

§ VII. CÔTE DE MALABAR. — Le pays de *Malabar* s'étend depuis Toleva, auprès du cap Comorin, jusqu'au cap Dilly, où il est borné par les Ghattes, et à l'ouest par la mer. Les indigènes donnent à cette contrée le nom de *Malayala*, ce qui signifie *pays des montagnes*. Cette côte éprouve de fréquentes révolutions à cause de la violence des torrents qui descendent des Ghattes et des ouragans qui agitent la mer. Quand l'eau de pluie est la plus forte, elle s'ouvre une route, nettoie et débarrasse le rivage des encombrements que la mer y avait amassés; quand, au contraire, les flots de la mer sont les plus forts, canaux, embouchures, fleuves et ports, tout reste obstrué par le sable que la mer y a apporté dans l'époque de sa fureur. Alors ces fleuves se rejettent dans l'intérieur, où ils forment des lacs, des étangs, des alluvions, de petites îles, des champs, des terrains nouveaux, et les habitants émigrent d'un lieu dans un autre. Le Malabar, au reste, offre tantôt le spectacle riant de cultures fertiles, de collines plantées en poivre et cardamome, de plaines couvertes de riz ou ombragées de cocotiers, et tantôt l'aspect imposant de montagnes escarpées, dont les cimes se couronnent de forêts épaisses, riches en bois de teck et de santal. Nulle part la végétation n'est plus active, plus luxuriante; nulle part la création ne semble plus rapide, ainsi que la destruction : les plantes, les fleurs, les arbres y ont des proportions gigantesques; les animaux les plus féroces y pullulent dans la vase; on y trouve jusqu'à 45 espèces de serpents dont la blessure est mortelle.

Les Malabares proprement dits paraissent Hindous d'origine, quoique leur langue

et leurs usages présentent de grandes différences entre eux et les habitants des bords du Gange. La plus frappante est la dénomination de *Nairs*, donnée à la noblesse héréditaire, dont la plus grande partie appartient à la quatrième caste, tandis que seulement un petit nombre de leurs princes descendent de la caste des guerriers, des Kchattryas. Les Malabares ont le teint moins foncé que les autres Hindous. Ceux qui sont le plus noirs, ce sont les *Maquois* ou pêcheurs, et les *Paravas* ou tisserands, sur la côte. Les habitants des montagnes, des plantations et des bords des fleuves sont beaucoup plus blancs. Ils excellent dans l'agriculture, le jardinage et les ouvrages en bois.

On trouve encore dans le Malabar trois colonies différentes. Les *Juifs blancs* de Cochin prétendent y être venus avant l'ère vulgaire, et y avoir possédé, dans le cinquième siècle, un petit royaume gouverné par des princes de leur nation ; mais les tables de cuivre contenant les privilèges accordés au chef des Juifs établis à Kranganore, tables aujourd'hui conservées à Cochin, ne remontent qu'au huitième siècle. Les *Juifs noirs* passent pour être des Malabares achetés comme esclaves et convertis à la religion israélite. Ces deux communautés vivent encore séparées. Enfin les *Chrétiens de saint Thomas*, fidèles à la doctrine des nestoriens, forment une association politique, et jouissent du même rang que les nobles indigènes. Mais le Thomas qu'ils reconnaissent pour le fondateur de leur Église paraît n'être débarqué sur la côte de Malabar que dans le cinquième siècle, et par conséquent n'a que le nom de commun avec l'apôtre saint Thomas. Cependant l'antique tradition d'après laquelle saint Jérôme assure que l'apôtre de ce nom avait fondé dans l'Inde une église chrétienne ne paraît pas dénuée de tout fondement. On a découvert dans les montagnes de Travancore cinquante-deux communautés chrétiennes qui paraissent professer les simples dogmes de l'Église primitive. Ils s'appellent chrétiens syriens de Malayala, et reconnaissent le patriarche d'Antioche. Ils habitent des vallées pittoresques et fertiles, ont des villages que distinguent des églises rustiques, et se font remarquer par leurs vertus chrétiennes et la pureté de leurs mœurs. Peut-être ces chrétiens, qui font remonter très-haut l'origine de leur réunion, sont-ils les véritables chrétiens de saint Thomas l'apôtre, tandis que ceux de la côte auraient reçu les hérésies nestoriennes. Les Portugais ont persécuté les chrétiens nestoriens de la côte, et en ont forcé un grand nombre à embrasser le dogme romain.

On trouve encore au Malabar des peuplades entières de *Mapulets* ou *Mahapilles* ; ce sont les descendants de ces Arabes qui, dans le huitième siècle de l'ère chrétienne, quittèrent la ville de Moka et vinrent s'établir dans le sud du Dékhan. Ils se sont mariés à des Indiennes, et se livrent, pour la plupart, à la navigation, au trafic, et aux lettres ; ils sont mahométans, mais on trouve aussi parmi eux des juifs et des chrétiens. Ils forment encore un petit État sous leurs propres chefs.

Avant le neuvième siècle de notre ère, les nombreux États de Malabar avaient été subjugués par l'empereur ou *zamorin* de Calicut ; mais la puissance formidable de ce souverain, affaiblie et presque abattue par les guerres intestines, a disparu par les conquêtes de Tippou-Saëb et des Anglais ; il n'a conservé que son titre et une ombre de son pouvoir. Il en est à peu près de même du roi de Cochin. Le royaume de Travancore, agrandi de la plus grande partie de celui de Cochin, civilisé par les lois du

roi Rama-Varmer, s'était élevé, vers la fin du siècle dernier, à un haut degré de splendeur et de force. Il renferme encore 2 millions d'habitants, et rapporte un revenu net d'un demi-million de roupies ; mais le chef n'en est pas moins vassal de l'Angleterre.

Passons maintenant en revue les villes les plus remarquables de ces divers États, soumis à divers titres aux Anglais. *Cananore*, ancienne capitale d'un royaume, est aujourd'hui la résidence d'un radjah qui est aux ordres immédiats de la Compagnie. Les Anglais y ont établi un cantonnement militaire de premier ordre, et occupent le fort bâti au nord de la ville : celle-ci s'étend le long de la mer, qui forme sur ce point une immense plage sablonneuse. Le port, petit et mal abrité, est impraticable pendant la mousson du sud-ouest : il s'y fait cependant un commerce assez important de tous les objets nécessaires aux troupes. La ville est une des plus laides de l'Inde et une des plus sales ; le bazar n'est qu'une réunion de mauvaises échoppes, et le palais du radjah ne consiste qu'en un grand hangar blanchi à la chaux. — *Baliapatnam*, place jadis considérable, a vu son port à moitié comblé de sable. — *Tellichery* ou *Teltcherry* est une des villes les plus considérables du Malabar par sa population et son commerce. Les Anglais y ont un fort en ruines et une factorerie qui renferme les établissements publics : c'est le chef-lieu d'une cour de justice supérieure. On y fait un grand commerce de poivre, de cardamome, de bois de santal et de teck, d'étoffes de coton et d'autres marchandises du pays.

Mahé, appartenant aux Français, a été fondée par Mahé de la Bourdonnaye, qui l'avait fortifiée. Les Anglais s'en emparèrent pendant les guerres de la révolution, et la rendirent par le traité de 1814, mais à la condition que les fortifications seraient détruites et que la France n'y entreprendrait pas de troupes. La ville est assez grande ; on y voit quelques belles maisons, mais la majorité des habitations consiste en cabanes d'Indiens construites de boue et de paille et entourées de jardins et de palmiers. La rivière est bordée par un beau quai ; mais le bazar est petit et mal approvisionné, et le commerce y est tout à fait insignifiant. Sa population, qui s'élève à 3,500 âmes, se compose principalement de *Maplais*, mahométans de l'Inde, et de *Magnonas*, secte d'Indiens qui se livrent à la pêche.

Calicut est bâtie sur le bord de la mer, à environ 50 kilomètres au sud de Mahé. C'est une ville fort grande, mais mal peuplée. Il s'y fait un assez grand commerce de bois de construction, qui arrive par eau des montagnes voisines. Cette ville, le premier port où aborda Vasco de Gama, ancienne résidence du zamorin, est aujourd'hui le chef-lieu d'une province anglaise dont les principaux revenus proviennent de la douane et des taxes établies sur les arbres à fruits et sur le riz. C'est à Calicut que commence à se former la barre qui s'étend le long de la côte de Malabar et de celle de Coromandel. — *Kranganore* était anciennement au pouvoir de la Compagnie hollandaise, et appartient aujourd'hui aux Anglais. — A *Tritchour*, situé à 40 kilomètres de Kranganore, les brahmanes, qui en sont les seigneurs, ont des écoles dont la célébrité ne le cède qu'à celle de Bénarès. Ravagée en 1790 par Tippou, la ville fut aussitôt relevée par la piété des Hindous. — *Cochin* ou *Kotchin*, possession anglaise enclavée dans les États du radjah de Cochin, est une des premières villes fondées dans l'Inde par les Portugais. Elle est placée à l'embouchure de la rivière du même nom et sur la rive gauche ; les marées y sont très-fortes, et les navires peuvent entrer jusque dans

la rivière et mouiller presque sous les murs de la cité. Le port a été formé en 1341 par une inondation de la rivière qui entraîna le terrain où était un village et y mit à la place un large amas d'eau. Le quartier européen forme l'extrémité de la presqu'île où est bâtie la ville; c'est là que sont placées les factoreries. Cochin est entourée de fortifications considérables, mais que les Anglais laissent tomber en ruines. Elle est vaste, ses rues sont bien alignées; mais, malgré sa situation avantageuse pour le commerce et la présence d'un assez grand nombre d'Européens, elle est triste et déserte. On en exporte du cardamome, des pierres précieuses, du bois de teck et l'on y construit des vaisseaux. Les Juifs blancs, les Juifs noirs et les Maures y ont des bazars particuliers; les autres habitants sont des Hindous, des Parsis, des Arabes, des Arméniens. Toute l'activité, dit Fontanier, semble s'être retirée dans les États du radjah de Cochin, qui a su y attirer le commerce et la population par une sage protection. Cette petite province a 2,000 milles carrés de superficie et paye un tribut de 600,000 francs à la Compagnie.

Le royaume de Travancore a 4,500 milles carrés de superficie. Il est administré en réalité par un résident anglais, qui ne laisse que des honneurs et point d'autorité au radjah, auquel est imposé un tribut de 2,250,000 francs. Son armée est commandée par des officiers anglais, et ses forts occupés par des troupes de la Compagnie. *Travancore*, qu'on appelle aussi *Trivandapatam*, *Trivanderam*, etc., est la résidence d'été du radjah, qui y habite un palais bâti et meublé à l'européenne. Les autres villes sont *Aleppi*, qui fait commerce de poivre, de cannelle, de café, de bois de construction; *Aujengo*, ancienne ville portugaise, aujourd'hui déchue, etc. Le terroir autour de Travancore est sablonneux, aride et d'une couleur blanche; c'est pour cela que les rois de Travancore s'appelaient anciennement *Bennati Sombam*, c'est-à-dire seigneurs de la terre blanche. A quelque distance de la capitale est le château de *Padmanabouram*, où réside ordinairement le roi, et où sont ses trésors.

Le cap *Comorin*, nommé en malabarois *Komari* et *Kanyamuri*, termine majestueusement la côte de Malabar et la chaîne des Ghattes. Le sommet, élevé de 1,294 verges anglaises, et couvert de la verdure la plus brillante, domine sur une belle cascade et sur une plaine remplie de forêts. La déesse Parvati, que la mythologie indienne fait régner sur les montagnes, paraît être la divinité qui, selon Arrien, avait sanctifié par ses lustrations ce promontoire et la mer voisine. Elle en prend le surnom de *Komari*. La pieuse adresse de saint François Xavier a profité de ces traditions pour placer sur un des rochers les plus apparents une église dédiée à la sainte Vierge.

§ IX. CEYLAN. — Nous abandonnons le continent de l'Inde pour faire le tour des îles qui peuvent être considérées comme une appartenance naturelle de ce pays. *Ceylan* se présente la première, cette riche et magnifique terre qui domine les deux côtes de Malabar et de Coromandel; de sorte que la puissance maritime qui sera maîtresse de Ceylan le sera de toute la navigation de l'Inde. Elle est située entre 5° 56' et 9° 46' de latitude nord, et entre 77° 16' et 79° 42' de longitude est du méridien de Paris. Sa longueur, depuis la pointe de Pedro jusqu'à celle de Dundra, est d'environ 400 kilomètres; sa largeur varie de 50 à 250 kil., et sa superficie peut être évaluée à 41,000 kilomètres carrés. Les côtes, pourvues d'une quantité de bons ports, sont entourées de bas-fonds et d'écueils. L'intérieur renferme beaucoup de montagnes

hautes et escarpées, d'épaisses forêts et de longs districts couverts de broussailles. Ces montagnes forment au centre de cette île un véritable cirque, semblable à ceux des îles d'origine volcanique, bien qu'il n'existe aucune trace de volcan à Ceylan. Ce cirque, qui paraît être l'effet d'un soulèvement de la croûte terrestre, présente à l'ouest le *pic d'Adam* (1,906 m.), au nord celui de *Nemina-Cooty-Kandy* (1,651 m.), et au sud-est celui de *Doumbera*, moins élevé, mais plus remarquable par la vaste caverne qu'il renferme. Il serait complètement fermé s'il n'offrait une issue à la rivière de *Mahavelli-Ganga*, qui le traverse de l'ouest à l'est et en sort en se dirigeant vers le nord.

Ce groupe de montagnes exerce sur les saisons à peu près la même influence que les Ghattes dans le Dékhan. Il arrête les moussons ou vents périodiques. Dans la partie occidentale, il pleut pendant les mois de mai, de juin et de juillet; c'est aussi l'époque pluvieuse sur la côte de Coromandel. La mousson qui amène ces pluies est accompagnée de tempêtes, d'orages et d'ouragans très-violents : la partie septentrionale éprouve à peine les effets de cette mousson, et jouit généralement d'un temps sec et beau. Mais dans les mois d'octobre et de novembre, quand l'autre mousson règne sur la côte de Coromandel, c'est le nord de l'île qui est exposé aux averses et aux tempêtes, tandis que les contrées méridionales s'en ressentent à peine. L'une et l'autre mousson se font peu sentir dans l'intérieur, mais cette partie n'en a pas moins sa saison pluvieuse; c'est pendant les mois de mars et d'avril que les ouragans, si redoutables dans les pays tropiques, y amènent des averses accompagnées d'éclairs et de coups de tonnerre d'une violence dont nous ne pouvons nous faire une idée. Les moussons règlent les saisons dans l'île de Ceylan plus que le cours du soleil : les plus grandes chaleurs règnent depuis janvier jusqu'en avril; c'est pendant le solstice d'été qu'on jouit de la plus grande fraîcheur. Du reste, le climat de l'île est tempéré: quoique située très-près de l'équateur, elle n'éprouve pas ces chaleurs excessives qui dessèchent souvent la côte de Coromandel. Dans l'intérieur, où ne pénètrent pas les brises de mer, les forêts et les collines concentrent la chaleur, empêchent la circulation de l'air, et servent de séjour à des brouillards épais et à des vapeurs malsaines. Ces brouillards font souvent succéder des nuits très-froides aux grandes chaleurs de la journée. L'insalubrité de ces vallées humides et marécageuses est proverbiale : pour y vivre, il faut être né dans le pays.

Les montagnes de Ceylan sont riches en minéraux, mais on ne donne pas assez de soin à leur exploitation. On en tire entre autres des pierres précieuses, telles que saphirs bleus et verts, rubis, topazes, cristaux de roche blancs, jaunes, bruns et noirs. L'améthyste, l'œil-de-chat, le zircon transparent, sont communs. La tourmaline intéresse les naturalistes par son électricité, et le corindon ou spath adamantin sert à polir le diamant. On y trouve le péridot, mais non pas la véritable émeraude. Ces pierres abondent dans le district de Matoura ou de Dolasdas. Ceylan fournit aussi du fer, du plomb, du mercure, beaucoup d'antimoine, de salpêtre et de soufre; mais ces métaux ne sont point exploités.

Un des principaux produits de cette île, c'est la cannelle; quoique répandu dans plusieurs îles du Grand Océan et de l'Océan Indien, le cannellier ne vient nulle part aussi bien qu'ici, surtout dans la contrée du sud-ouest, le long des côtes de Negombo.

Colombo, Caltoura, Barbary, Gale et Matoura. Dans l'intérieur, la cannelle est moins délicate et plus mordante. La récolte a lieu deux fois par an ; la première ou la grande se fait depuis avril jusqu'en août, et la seconde depuis novembre jusqu'en janvier. La Compagnie hollandaise exportait autrefois de Ceylan 8 à 10,000 ballots de cannelle, chacun de 80 livres pesant. Le cardamome et le bétel prospèrent aussi dans cette île. Le café est la branche de commerce la plus importante, et la production, qui tend chaque jour à s'accroître, dépasse aujourd'hui 8 millions de kilogrammes, c'est-à-dire la moitié de la consommation de l'Angleterre. Le riz, quoique très-abondant, ne suffit pas à la consommation. On exporte aussi une espèce d'ipécacuanha moins efficace que celle de l'Amérique.

D'immenses forêts, où les arbres, comme dans les forêts vierges, sont entrelacés de lianes, occupent une grande partie de l'intérieur de l'île. Ces forêts donnent de l'ébène d'une bonne qualité, du bois de teck, du bois de fer, de jacquier, d'arequier, etc. On y trouve aussi l'arbre gigantesque appelé talipot (*corypha umbraculifera*), dont la tige s'élève à près de 70 mètres, et des forêts de cocotiers le long de la côte ; le sagoyer, le *kettula*, le palmier à sucre, le cocotier des Maldives, le *borassus flabelliformis* et d'autres espèces voisines des palmiers composent la plupart des forêts du pays plat. L'arbre à pin fournit aux habitants quinze mets différents. C'est à l'ombre du bananier sacré que ces insulaires forment les vœux d'une amitié inviolable ou d'un amour éternel. Plusieurs voyageurs font l'éloge de l'orange du roi comme du fruit le plus délicieux de Ceylan. Parmi les fleurs qui ornent le sol de l'île, on distingue le grand lis, dont la racine, selon les voyageurs, est ici le poison le plus efficace, tandis qu'on l'emploie comme antidote sur la côte de Malabar. La mussende couvre d'une grande feuille blanche ses corolles de pourpre foncé. Le *sindrimal* ouvre ses fleurs à quatre heures du matin et les ferme le soir à la même heure. La *bandoura* contient, dans une espèce de bourse cylindrique, une eau limpide et fraîche. Plusieurs arbres à gomme, le théier et le camphrier, rapprochent la flore ceylanaise de celle de la péninsule à l'est du Gange.

La pêche des perles entre Manaar et Tuticorin, qui autrefois était d'un bon rapport, se réduit à peu de chose aujourd'hui ; l'avidité a fait tarir en partie cette source de richesse. Avant l'arrivée des Portugais, la pêche n'avait lieu que tous les vingt ou vingt-quatre ans. Les Portugais réduisirent cet intervalle à dix ans, et les Hollandais, pour multiplier un gain précaire, affermèrent la pêche tous les sept à huit ans. Actuellement elle a lieu tous les deux ans. Elle donnait en 1749 une valeur de 1,700,000 francs ; en 1847, elle ne donnait plus que 265,000 francs. On prend aussi sur les côtes beaucoup de cauris (*cypræa moneta*), dont une partie passe sur le continent. Parmi les animaux indigènes de Ceylan, on remarque l'éléphant ; il y en a deux variétés, l'une avec des dents très-longues, appelée *alleia*, l'autre qui n'en a point ou qui les a très-courtes, et qu'on nomme *aëta*. On fait beaucoup de cas de l'éléphant ceylanais, à cause de sa grandeur et de sa docilité. Aujourd'hui la plupart des éléphants destinés à l'exportation se prennent dans le pays de Matoura, sur la côte méridionale, où l'on fait des chasses régulières tous les trois ou quatre ans. Les buffles sauvages, après avoir été apprivoisés, servent au labour. Les chevaux sont d'une belle race ; en exporte un grand nombre pour l'Inde, où ils servent à

la monte. Ceylan possède nos animaux domestiques ; mais les brebis, selon Wolff, ont, au lieu de laine, du poil comme les chiens. Les forêts renferment des daims, des lièvres, un animal à musc, des tigres, des chacals, et diverses espèces de singes, entre autres le singe blanc à barbe, et le singe noir à barbe noire ou blanche. Les oiseaux y sont très-nombreux, ainsi que les abeilles et les fourmis. Le miel abonde tellement que, selon un auteur portugais, il sert à conserver les mets, qu'on y plonge au défaut de sel. Une espèce de fourmis noires fait de très-grands nids sur les branches des arbres. Les sangsues et les araignées venimeuses se font redouter. Les rivières fourmillent de poisson. Dans les contrées marécageuses, il y a des serpents énormes.

Les insulaires de Ceylan se divisent en deux branches, les *Veddahs* et les *Ceylanais* ou *Chingalais*. « Dans les forêts épaisses de l'intérieur de Ceylan, dit M. de Rienzi, sur une superficie d'environ 50 milles, habite, avec les éléphants et les buffles sauvages, un peuple dont l'origine a donné lieu à cent conjectures bizarres, aux rapports les plus extraordinaires : ce sont les Veddahs, qui, dans la dernière guerre des Anglais, ont été un peu mieux étudiés qu'auparavant. L'opinion la plus probable sur l'origine de cette singulière caste, c'est qu'elle descend des habitants primitifs de l'île, qui ont cherché dans les forêts inaccessibles un refuge contre les conquérants. Ils sont petits et noirs, n'ont pour habillement qu'un tablier de peau descendant jusqu'à mi-cuisse. Quelquefois même ils vont tout à fait nus. Quoique grêles, on ne rencontre pas chez eux d'êtres difformes, ce qui tient sans doute à ce qu'ils étranglent les enfants qui naissent avec quelque infirmité. La chasse fournit au Veddah la nourriture dont il a besoin. Il la prépare, soit comme les habitants de Manille et des îles Philippines, en coupant la chair par lanières et la faisant sécher au soleil, soit en la faisant cuire dans la cendre. Le miel fait aussi partie de sa nourriture, et il le recherche avec avidité. Armé d'un arc long de six pieds fait avec un bois très-dur et très-élastique, il ne craint pas d'attaquer les animaux les plus redoutables, et son adresse est telle qu'une seule flèche lui suffit quelquefois pour terrasser un éléphant. Quand la chasse a été heureuse, le Veddah reste à dévorer sa proie et à dormir ; mais à cette abondance succède presque toujours une affreuse famine, et il n'a pour s'en garantir que du miel mêlé avec de la poudre de bois, quelquefois même les feuilles des arbres. On l'a vu se livrer à l'anthropophagie. Quand le Veddah a besoin de fers de flèches, il va trouver un forgeron chingalais, lui porte de la cire, du miel ou des peaux, et obtient en échange la quantité de fers dont ils conviennent. Souvent il se contente de déposer ses objets d'échange dans un lieu convenu.

» Le Veddah est sérieux et même sombre ; ce caractère se retrouve presque dans ses danses et dans ses chants. Généreux et hospitalier, il reçoit avec cordialité l'étranger qui se présente sans armes, et sa demeure a servi plus d'une fois de refuge aux Kandians contre la tyrannie. Si l'époux est absent, la femme fait rester le voyageur à quelques toises de sa demeure jusqu'à l'arrivée de son mari, car le Veddah est jaloux et vindicatif ; et malheur à l'imprudent qui offrirait le bétel à sa femme ! Sous les derniers rois de Kandy, on a vu plus d'une fois cette race barbare vendre ses enfants au prix de 80 à 100 francs. L'autorité du mari sur sa femme et ses enfants est absolue. Quand il veut obtenir une fille, le sauvage veddah se présente au père pour lui en

faire la demande. Celui-ci ne la refuse presque jamais, et de ce moment le mariage est conclu : la femme ira habiter la case du mari, le suivra à la chasse et préparera les aliments.

» La religion des Veddahs doit se ressentir de leur profonde ignorance. Occupés uniquement à soutenir leur malheureuse existence, ils ne peuvent imaginer un Dieu bon. Ils invoquent le *Veddah-Jaccon* ou démon Veddah, et lui offrent du miel pour l'apaiser. La danse est encore un moyen de fléchir la colère du dieu. Ils l'exécutent au son d'une espèce de tambour, le *tantant*, seul instrument qu'ils connaissent, et poussent cet exercice jusqu'à ce que l'un d'eux, saisi d'un vertige qu'il prend pour de l'inspiration, offre de répondre aux questions qui lui seront adressées sur le sort des défunts. Toute maladie est l'ouvrage d'un malin esprit, et celui qui succombe passe aussitôt dans le corps d'un vivant pour le tourmenter. Ils invoquent leurs parents morts pour obtenir d'eux d'être heureux à la chasse.

» La langue de ces sauvages est bornée à un très-petit nombre de mots. Ils ne comptent que jusqu'à dix. Pour exprimer les nombres plus élevés, ils disent *beaucoup*, *un grand nombre*. Leur correspondance se fait au moyen de nœuds semblables aux *quipos* des Péruviens, ou avec des bâtons sur lesquels ils font des entailles. Leurs poésies se bornent à quelques couplets en mémoire de chasseurs fameux de leur nation. Ils occupent généralement une partie du nord et du sud-est de l'île de Ceylan. »

Le midi de l'île est occupé par les *Ceylanais*, descendants d'un peuple étranger qui est venu s'établir dans Ceylan ; ils sont bien faits et agiles. Leurs mœurs et leur langage sont ceux des Hindous, mais ils sont bouddhistes. Lorsque le bouddhisme fut chassé de l'Hindoustan, il se réfugia à Ceylan, et il y règne, non dans les villes demi-européennes de la côte, mais dans l'intérieur de l'île, avec une puissance et une ardeur qu'on ne trouve pas même dans le Tibet. C'est même là que cette religion du néant est poussée à ses conséquences les plus désolantes, les plus désespérées : la création n'est qu'une expansion de la matière douée de la force créatrice ; l'homme est condamné, comme les animaux et les plantes, à végéter et à souffrir à travers d'innombrables renaissances, à passer par une infinité d'existences douloureuses ; à force de vertus, d'austérités, d'abnégations, il peut parvenir à être Bouddha, c'est-à-dire à ne plus renaître, à l'anéantissement absolu ; le principe et la fin du bouddhisme, c'est la haine de la vie, c'est le désir du néant. Et pour expliquer l'absorption de l'âme individuelle dans l'âme universelle, les moines de Ceylan se livrent à des commentaires d'un mysticisme extravagant, à des subtilités insaisissables, à des légendes monstrueuses qui font pâlir la science et la théologie des lamas. Ces moines sont très-nombreux, ne vivent que d'aumônes, subissent les austérités les plus effrayantes et sont l'unique clergé de Ceylan¹.

Le vêtement ordinaire des Ceylanais consiste en une étoffe dont ils s'entourent les reins, et en une camisole avec des manches à grands plis. Leur tête est coiffée d'un bonnet à double pointe ; ils portent un sabre au côté gauche et un poignard dans le sein. Leurs doigts sont ornés d'anneaux d'argent et de cuivre jaune. Les riches portent deux camisoles de coton, dont l'une est blanche et l'autre bleue, et un coutelas

¹ Th. Pavie, *Revue des Deux-Mondes*, 1854.

à manche doré. Les femmes se revêtent d'une camisole rouge et bleue, dont la longueur dépend du rang où elles sont placées, et elles se chargent la tête, le cou et les bras de divers ornements. Elles ont les manières aisées des Européennes, et jouissent d'une liberté inconnue aux autres Orientales. Les hommes et les femmes vont pieds nus. A table la femme sert le mari, et après que celui-ci a mangé seul elle s'assied avec ses enfants.

Les Ceylanais se divisent, comme les Hindous, en quatre castes qu'ils nomment : 1^o caste noble (*ekchastria-wanse*) ; 2^o caste des brahmanes ; 3^o caste des *wiessia*, qui comprend les cultivateurs et les bergers ; 4^o enfin caste inférieure (*kchoudra-wanse*). Les mariages et même les repas parmi ces diverses castes sont défendus sous peine de mort.

Les Ceylanais sont d'un caractère très-doux, et surpassent en intelligence beaucoup d'autres nations indiennes. Ils ont porté les métiers et les arts à un certain degré de perfection ; ils fabriquent entre autres de bonnes étoffes de coton. Ils tirent aussi une espèce de sucre brut des cocotiers et des palmiers. Ils conservent d'anciens livres religieux et historiques écrits dans leur langue : celle-ci, bien que ressemblant au sanskrit, paraît avoir une origine différente. La feuille du talipot séchée et vernissée leur sert de papier. Ils aiment la poésie et la musique ainsi que les représentations dramatiques. Sur un théâtre, des acteurs déguisés et masqués figurent des personnages, pendant que d'autres chantent des versets d'anciens poèmes mystiques. Le long des côtes beaucoup de Chingalais ont été convertis au catholicisme par suite des prédications des Portugais. Aujourd'hui les missionnaires anglais cherchent à y répandre la religion anglicane.

Une preuve que leurs ancêtres ont cultivé les beaux-arts, c'est le grand nombre de monuments que l'on trouve encore à Ceylan, particulièrement sur la frontière septentrionale du ci-devant royaume de Kandy. Ce sont d'énormes ruines de palais, de temples, de colonnades de marbre et de pierre, d'inscriptions taillées dans le roc, et de ponts avec des arches voûtées. Celles de l'ancienne ville d'Anaradjahpoura couvrent une superficie de plusieurs lieues. On signale aussi les ruines de Lowa-Mahapaya où 1,600 piliers sont disposés régulièrement en quinconce. Non loin de là se trouve le temple de Maha-Wihara orné de belles sculptures : ce temple est encore desservi par quelques prêtres. Plusieurs autres temples anciens sont creusés dans les rochers comme on en trouve dans l'Inde. Des recherches récentes sur les ruines de l'ancienne ville de *Tammana Nuwera* prouvent qu'il y existe encore *treize* groupes de colonnes en granit et des restes d'anciens édifices qui occupent environ un mille et demi anglais d'étendue, à peu de distance des bords de la rivière de Mioya. On y a trouvé une pierre chargée de dessins en creux roides et grossiers, qui a dû servir de table pour le culte des idoles, ainsi que deux figures de Bouddha en granit, dont les têtes semblent avoir été brisées avec violence. Il est à remarquer que le nom de cette ville antique paraît être l'origine de celui de Taprobane que les anciens donnaient à Ceylan : en effet, le mot *Tammanā* n'est que la corruption du mot pali *Tambapouni*, qui signifie cuivre coloré, nom tiré de la couleur du sol sur lequel cette ville est bâtie. Elle fut fondée vers le milieu du sixième siècle avant Jésus-Christ, par le conquérant Wijaya. Toutes ses ruines offrent une grande ressemblance avec les monuments appelés druidiques. Près du village de Topar se trouvent celles d'un

temple circulaire en briques, d'environ cent pieds de hauteur et surmonté d'obélisques. Ces ruines sont environnées de *tumuli*, comme chez la plupart des nations antiques; on y remarque aussi des colonnes, des restes de différents édifices, et dans la montagne voisine un groupe taillé dans le roc et consistant en une figure bien proportionnée, haute de plus de cinquante pieds anglais, et une autre moins grande en adoration devant la précédente. On a cru reconnaître dans la plus grande la statue de Bouddha. D'autres figures de la même divinité sont représentées assises et plus grandes que nature. Ces ruines sont appelées dans le pays le *palais de Naig*. Plus loin, d'autres constructions plus étendues sont attribuées par les habitants aux *Djoharrem* ou géants. Ce qui frappe d'abord les regards, c'est une immense construction en briques qui paraît être un tombeau : elle a la forme d'une pyramide et semble avoir été complètement revêtue de stuc. Près de ce monument, 16 petits édifices, également en briques, l'un ouvert et l'autre fermé, alternativement, sont probablement aussi des tombeaux. Enfin, à quelques centaines de toises de là, trois rochers noirs semblent sortir du milieu d'autres ruines : ce sont trois statues gigantesques de Bouddha, assises, bien proportionnées, et dont on peut indiquer les dimensions en faisant observer que le petit doigt de la main a 2 pieds de longueur. La plus célèbre de toutes ces constructions est le temple souterrain de *Doumballa*. Dans un rocher haut de 133 mètres, des mains puissantes ont taillé deux temples distincts dont l'un n'a pas moins de 57 mètres de long sur 25 de large. Sa hauteur, qui est de 7 mètres à l'entrée, diminue graduellement à mesure qu'on s'avance vers l'extrémité opposée. Au milieu de la caverne, qu'on atteint après une marche pénible sur le roc incliné et à travers les broussailles, on se trouve en face d'un colossal Bouddha couché, long de 16 mètres. La statue, le lit, l'oreiller sont sculptés dans le même bloc, et ne forment qu'un seul morceau. Ce même temple renferme cinquante autres idoles de Bouddha qui étaient autrefois dorées¹.

Ceylan était fréquentée dès la plus haute antiquité par les navires arabes et persans. D'après une ancienne tradition conservée parmi les insulaires, il régnait dans cette île, longtemps avant l'ère chrétienne, un roi despotique nommé *Rama*, qui laissa son nom à un royaume et à une ville magnifique. Dans les temps postérieurs et historiques, il se forma dans l'île six royaumes, savoir : *Condé-Ouda*, que nous appelons *Kandy*, *Cotta*, *Sicta-Reca*, *Dambadam*, *Ramnadapour* et *Jafnapatnam*. La discorde qui régnait entre les rois de ces États facilita aux Européens le moyen de s'en rendre maîtres. Les Portugais s'établirent à Ceylan l'an 1517, à la faveur des guerres intestines; mais ayant abusé des libertés qui leur avaient été accordées, ils firent tourner contre eux les forces réunies des rois de l'île. Les Hollandais offrirent leurs secours aux Ceylanais, et en 1657 enlevèrent aux Portugais toutes leurs possessions. Les nouveaux colons européens ne tardèrent pas à porter des vues ambitieuses sur l'île entière, et particulièrement sur le royaume de Kandy. Les efforts qu'ils firent dans le dix-huitième siècle pour s'en rendre maîtres échouèrent tous, à cause de la position presque inexpugnable de ce royaume, entouré de montagnes séparées par des défilés très-étroits, des déserts et des forêts infestées de bêtes féroces. Ces guerres inutiles coûtèrent à la Compagnie beaucoup de soldats et des sommes énor-

¹ Th. Pavie, *Revue des Deux-Mondes*, janvier 1856.

mes, tandis que ses employés achevèrent de détruire ses espérances par leur cupidité effrénée et le monopole des principaux objets de commerce. En 1796, les Anglais, à leur tour, chassèrent les Hollandais, et en 1815, ils s'emparèrent du royaume de Kandy. L'île entière appartient aujourd'hui directement à la couronne d'Angleterre.

Il nous reste à jeter un coup d'œil sur les villes, en commençant par les côtes. *Jafnapatnam* est située dans une des îles qui se détachent de la pointe septentrionale de Ceylan, et s'étendent le long du détroit de Palk. Ses rues sont fort belles, son climat est très-sain. On y compte 25 à 30,000 habitants, en y comprenant la population des faubourgs. Cette ville a été autrefois capitale d'un royaume particulier qui, en 1782, renfermait encore 190,000 chrétiens, et comprenait sans doute la plupart des îles voisines. Son port est accessible aux petits bâtiments. Son territoire est très-fertile en riz, grains de toute espèce, coton, palmiers à éventail et tabac. — *Negombo*, avec un petit fort et des casernes, est située près de la mer, dans une contrée charmante, couverte de bois de cocotiers et de cannelliers qui fournissent la canelle la plus fine de toute l'île. — *Colombo*, ville bien bâtie et très-peuplée, sur la côte occidentale, a été construite par les Portugais, et avait été le chef-lieu des établissements hollandais. Elle est aujourd'hui la capitale de l'île, la résidence du gouverneur, le siège d'une cour supérieure de justice. Rien de plus magnifique que l'aspect de cette ville, assise au milieu des forêts de cocotiers, sur une baie formée par le Kalany-Ganga; rien de plus riche que la végétation de ses environs, où les arbres majestueux, les riants bosquets et les coteaux verdoyants se succèdent ou s'entremêlent sans interruption; rien de plus salubre que l'air qu'on y respire, et dont la température presque invariable ne laisse fluctuer le thermomètre qu'entre 20 et 32 degrés. Colombo ne renferme point, il est vrai, de beaux monuments : le palais du gouverneur et l'église de Wolfendal sont ses principaux édifices; mais ses rues sont larges, droites et bordées de maisons de belle apparence. Elle possède une institution où les indigènes apprennent l'anglais, et depuis le commencement de 1832 elle communique rapidement, par un service de malles-postes, avec les principales villes de l'île. Sa population est évaluée à 10,000 âmes. Le marché de Colombo est le plus important de l'île, et la plus grande partie du commerce tend à s'y concentrer. Cependant il n'y existe point de port, mais seulement une rade, qui n'est fréquentée que d'octobre à avril, parce que, après cette époque, le séjour de la côte devient malsain, et que le mouillage n'est pas sûr.

Punta de Gale ou *Pointe de Galle*, ville considérable, que sa position au milieu des rochers rend naturellement forte, et que ses forêts de cannelliers enrichissent, possède un port spacieux et sûr précédé d'une belle rade. Les Anglais y ont établi un dépôt de charbon pour leurs steamers. L'air y est très-salubre et son commerce très-important. *Matoura*, petite ville, est le chef-lieu d'un district très-fertile, surtout en café et en poivre, et très-riche en pierres précieuses. *Tengale* est situé dans un canton consacré à la chasse aux éléphants.

Les côtes sud-est présentent des marais salants, derrière lesquels on ne voit que forêts et rochers. A *Battikalo*, on voit reparaitre toute la fertilité et toute la magnificence du règne végétal. Le pays est parsemé de fermes dont les arbustes les plus charmants forment les clôtures. *Trinkomali* ou *Trinquemale*, ville importante, mais

mal bâtie, est dans la partie la plus belle et la plus fertile de l'île. Son port, environné de hautes montagnes et de bons forts, est un des plus beaux et des plus vastes de l'Inde. Le fort Oslembourg domine toutes les baies voisines. C'est dans ce port que se décharge le Mavali-Ganga ou Mahavelle, le premier fleuve de Ceylan; il descend du pic d'Adam; mais de nombreux rochers, en l'obstruant, le rendent inutile à la navigation. A trois quarts de mille de Trinkomali, le port de *Back-bay* a été ouvert récemment au commerce.

L'île de Ceylan est entourée d'un grand nombre de petites îles; il y en a surtout beaucoup du côté de l'ouest et du nord; la baie de Condatchy est remplie d'îlots qui, de loin, présentent un aspect charmant. Quelques-uns ont de bons pâturages. L'île de *Manaar* est située dans le petit golfe de ce nom, entre Ceylan et la côte de la pêche. Son sol sablonneux ne produit d'autres arbres que le palmier et le cocotier. Les habitants, la plupart catholiques, vivent de la pêche. L'île a 16 kilomètres de long sur 5 de large. Nous avons déjà remarqué les bancs de sable connus sous le nom de *Pont de Rama* ou *Pont d'Adam*, et qui joignent presque l'île de Ceylan au continent de l'Inde.

Toute cette lisière que nous venons de décrire appartient aux Anglais, successeurs des Portugais et des Hollandais. On y comptait, au commencement de ce siècle, 340 à 350,000 chrétiens calvinistes, plus de 400,000 catholiques, et probablement le double d'individus restés fidèles à leur ancienne religion.

Le royaume de *Kandy* occupait la partie centrale de l'île. *Kandy*, ville bâtie dans le voisinage du Mavali-Ganga, près de montagnes couvertes de forêts, ne consiste qu'en une rue à laquelle aboutissent plusieurs ruelles. Les maisons ne sont que des cabanes, et l'ancien palais du roi n'a même aucune apparence. On y voit un beau temple de Bouddha, où l'on conserve la fameuse dent de ce dieu dans une belle chasse ornée d'or et d'argent. Malgré le nom de *Maha-Neuva* (grande ville) que les Chingalais donnent à leur ancienne capitale, Kandy n'est qu'une petite ville de 3,000 âmes.

Nilembynour et *Deglichinour* ont quelquefois servi d'asile aux rois du pays. Plusieurs villes, très-florissantes autrefois, sont tombées en ruines: telle est *Anou-radgbourro*, détruite par les Portugais, résidence des anciens rois, et où était la sépulture de leur famille; c'est probablement l'*Anurogrammoum* de Ptolémée, fondée dans le cinquième siècle avant Jésus-Christ. Ses ruines sont encore un objet de vénération pour les Ceylanais, et consistent principalement en débris de neuf temples: l'un d'eux n'a plus qu'une enceinte renfermant des arbres sacrés appartenant à l'espèce appelée *figus religiosa*; un autre porte le nom de temple des Mille Colonnes, et les sept autres ne sont que des tertres et des tombeaux. A l'entrée de l'enceinte des arbres sacrés on voit une pierre sur laquelle sont sculptées des figures d'éléphants, de lions, de vaches et de chevaux.

Sur la côte occidentale de l'île, la petite ville de *Potlam* tire un grand produit de ses importantes salines. A 20 kilomètres au nord-ouest, le fort de *Calpentyn*, situé sur la péninsule longue et étroite de Nave-Karre, renferme plusieurs maisons et voit s'élever à sa base un village assez considérable. Les districts de Potlam et de Calpentyn sont habités par un peuple particulier, appelé les *Moukwas*, qui, suivant une

de ses traditions, est venu de l'ancien royaume d'Aoude. Parmi les Moukwas, les uns se sont faits mahométans et les autres ont été baptisés par les Portugais.

Au sud de Kandy, et à l'est de Colombo, dans le district de Dinavaca, s'élève la célèbre montagne que les Européens et les mahométans ont appelée *Pic d'Adam*, mais qui, dans la langue des Chingalais, porte le nom de *Hamatel* ou d'*Hammallyl*, et dans le sanskrit, celui de *Salmala*. C'est une montagne de forme conique, visible de fort loin; on monte sur ses flancs escarpés, mais couverts de forêts, au moyen d'escaliers taillés dans l'ardoise. On y trouve, dans une plaine de 50 mètres de long sur 35 de large, un petit étang d'eau limpide, source d'une rivière qui, de cascade en cascade, précipite ses ondes sacrées, dans lesquelles les bouddhistes se baignent avec dévotion. On montre encore sur le sommet une petite pagode en bois au milieu de laquelle est une pierre dans laquelle on voit une empreinte assez semblable à celle d'un pied gigantesque. C'est, selon les uns, celui d'Adam; selon les autres, celui de saint Thomas; mais les indigènes veulent que ce soit un vestige de Bouddha, qui, après 999 métamorphoses, s'élança de ce lieu vers les demeures célestes. Les peuples de Ceylan, de Pégou, de Siam, de Malacca, accourent en pèlerinage auprès de ce monument sacré. Dans des pagodes voisines, ils vénéraient des images que les voyageurs européens ont prises pour celles d'Adam et d'Ève.

L'île de Ceylan pourrait nourrir une population deux ou trois fois plus considérable que celle qu'elle renferme, et que l'on estime à 1,627,000 habitants (en 1855), sur lequel chiffre on compte 8,000 Européens. On prétend qu'il y a dix siècles elle renfermait 5 millions d'habitants. Le motif de sa dépopulation paraît provenir de l'abandon de la culture du riz, dont le produit ne suffit plus aux habitants, tandis qu'autrefois l'île en fournissait aux côtes voisines. Ajoutons que dans la population actuelle sont compris 100,000 *coulis* de l'Inde engagés pour la culture du café.

Nous avons vu que le café et la cannelle sont les principales cultures de Ceylan. En effet, sur les 73,000 arpents défrichés, 44,000 sont affectés au caféier et 12,000 au cannellier. Aussi les exportations consistent : en café, 400,000 quintaux; cannelle, 430,000 quintaux. Il faut y ajouter : en huile de coco, 980,000 gallons; en cordages de Bastaing, 26,000 quintaux; puis des lingots d'or et d'argent, des pierres précieuses, etc.; le tout pour une valeur de 45 millions, dont un tiers représente la valeur du café.

Les importations s'élèvent de 48 à 50 millions, et consistent surtout en tissus de coton, charbon de terre, vins, spiritueux et riz; soit, un commerce total de près de 100 millions, dans lequel la France entre pour 3 millions environ, et qui a occasionné un mouvement de 2,000 navires jaugeant 275,000 tonneaux. Les revenus de l'île sont évalués à 10 ou 12 millions, et les dépenses à une somme un peu inférieure.

§ X. ILES LAQUEDIVES ET MALDIVES. — A 120 ou 160 kilomètres à l'ouest de la côte de Malabar, on voit semées sur la surface de l'océan Indien, où elles occupent une longueur de près de 280 kilomètres, les îles appelées *Laquedives* ou *Lakedives*. Elles sont au nombre de 50, dont 13 ne sont que des écueils, et forment 15 petits groupes ou *attolons*. Elles sont situées entre 10° et 14° 40' de latitude nord, et entre 69° 50' et 72° de longitude est du méridien de Paris. Ces îles, peu élevées, ceintes de rochers de corail, entourées de bas-fonds et de bancs de sable, renferment des rizières et de

superbes cocotiers. On distingue dans le groupe septentrional *Tscherbaniani*, *Betrapur*, *Tschiltac*, *Cardamum*, *Peremulpar*, *Kittan*, *Ameny*; dans le groupe méridional, *Cabruli*, la plus considérable de toutes, *Bingaro*, *Pittie*, *Udera*, *Scuhelipar*, *Kalpeny*. Au sud de ces deux groupes est le passage nommé le *Canal du neuvième degré*.

Ces îles nourrissent une population de 8 à 10,000 individus, que leur caractère physique et leur religion rapprochent des Arabes, tandis que leur langue dérive du malais. Ils sont appelés *Moplaïs* par les Malabares, et soumis à un chef qui se reconnaît vassal des Anglais. La récolte du riz y est si peu considérable, en raison de la faible superficie de terrain cultivable, qu'elle suffit, dit-on, à peine à la consommation des habitants pendant une vingtaine de jours. Le surplus de leur nourriture se compose de tortues, de poisson et de mollusques, ainsi que de vivres qu'ils obtiennent par échange sur la côte. Parmi les végétaux qu'ils cultivent, on cite l'oranger, le papayer, deux espèces de cotonnier et la *tocca pinnatifida*. Les naturels sont pauvres et inoffensifs; ils se construisent des maisons en pierres couvertes en chaume, et les tiennent très-basses, afin qu'elles résistent plus facilement aux coups de vent qui se font sentir sur ces îles. Leurs diverses branches d'industrie consistent à fabriquer des câbles avec les fibres qui recouvrent la noix de coco, à faire de petites idoles ou d'autres ouvrages avec les coraux qui entourent leurs îles, et à recueillir des cauris. Tous ces objets sont leurs moyens d'échange avec le continent.

Les Laquedives ont été découvertes en 1499 par Vasco de Gama. Elles sont rarement visitées par les navires européens, parce qu'elles manquent de bons mouillages et que la navigation y est dangereuse.

Entre les Laquedives et les Maldives est située la petite île de *Malique* ou *Malicoï*, entourée de falaises et extrêmement fertile. Elle dépend d'un radjah de Malabar.

Les *Maldives*, qui tirent leur nom de *Malé*, la principale île de ce groupe, s'appellent dans le pays même *Male-Raque*. Elles sont, d'après le rapport des indigènes, au nombre de 12,000; mais la plupart sont si petites, qu'elles ne peuvent être habitées: les unes ne sont que des bancs de sable que le flux couvre tous les jours, d'autres portent des arbustes et des herbes. Ces îles, essentiellement madréporiques et en quelque sorte factices, doivent leur origine et leur formation à un travail sous-marin, très-lent il est vrai, mais continu, de millions de petits êtres dont les manifestations vitales sont tellement bornées, tellement restreintes, qu'on leur a donné le nom de zoophytes pour indiquer leur grande ressemblance avec certains végétaux inférieurs. Ces petits architectes, réunis par milliers au fond de l'Océan, se construisent des cellules de substance calcaire qui, s'ajoutant les unes aux autres et se groupant de mille manières, forment des espèces d'arborisations dont les différents rameaux se pressent, se joignent, s'enchevêtrent et finissent par former une masse capable de résister aux agitations de la mer. Cette sorte de digue s'élève de plus en plus, tout en acquérant chaque jour une épaisseur et partant de là une solidité plus grande. Enfin les madrépores finissent par atteindre la surface de l'eau, et cette étrange construction s'arrête. Les polypes, ne pouvant exister dans un milieu qui leur est contraire, disparaissent, et ces demeures de tant de générations deviennent de dangereux écueils. Mais alors cet édifice admirable subit peu à peu une transformation qui lui donne une destination nouvelle. En effet, les mille débris de toute nature qui flottent çà et là sous

l'impulsion des vents et des courants, restent accrochés aux aspérités du récif, et par leur décomposition y forment une excellente couche végétale. Le vent, la mer, de nombreux oiseaux, qui viennent se reposer sur ces roches, ne tardent pas à y apporter des graines, et bientôt ces immenses coupes de corail se revêtent d'une luxuriante végétation. Le plus curieux et le plus abondant de ces produits est le fameux *coco de mer* ou noix des Maldives, que les flots apportent des îles Seychelles.

Ces rochers de madrépores aux mille couleurs forment des espèces d'enceintes circulaires enfermant de vastes bassins où la mer est si calme qu'elle semble dormir. Chaque bassin contient de nombreux îlots de dimensions variées, et dont la réunion forme ce qu'on appelle un *attolon* ou groupe particulier. Les écueils qui les entourent, si redoutables pour le navigateur, sont au contraire une protection pour l'insulaire, dont la demeure est ainsi fermée par une sorte de rempart.

Les principaux de ces groupes sont, en commençant par le nord, *Tilla-dou-matis*, *Milla-doué-madoné*, *Padipolo*, *Malos-madou*, *Malé*, qui donne son nom à l'archipel, *Poulisdous*, *Nillandous*, *Moluque*, *Colomandous*, *Adoumatis*, *Souadive*, *Addon* et *Pouamolouque*.

Cette chaîne d'îles occupe du nord au sud une longueur de 720 kilomètres; elle est séparée de Malicoï par un passage appelé le *Canal du 8° degré*.

Les habitants des Maldives paraissent venir d'Hindous mêlés d'Arabes. Intelligents, rusés, cupides, enclins à la rapine, ils ne manquent cependant pas d'une certaine générosité dans le caractère, et, quoiqu'ils n'aiment pas les étrangers, ils sont néanmoins très-hospitaliers. Ainsi dans chaque île existe toujours une case réservée aux étrangers, et que pour ce motif on appelle la maison commune. C'est habituellement une chaumière faite de troncs d'arbres, couverte de feuilles et de roseaux, et dont tout le mobilier consiste en quelques nattes étendues sur le sol et en une petite lampe de cuivre jaune suspendue au toit.

Ces peuples sont musulmans, mais fort ignorants du dogme, ils ne connaissent guère de leur religion que les pratiques extérieures; ils ont même conservé des pratiques idolâtriques : ainsi ils sacrifient au dieu du vent. A cet effet ils construisent un petit navire qu'ils couvrent de fleurs et qu'ils portent au rivage en grande cérémonie. Ils attachent au fond une poule blanche, y mettent une petite provision de riz, un vase contenant un peu d'eau douce, puis ils l'abandonnent à la brise en poussant de grands cris : quelquefois ils le lancent sur les flots après l'avoir rempli d'ambre et de bois odorant auquel ils mettent le feu.

Les Maldiviens, de teint olivâtre, sont dans leur jeunesse beaux et bien faits; mais la décrépitude arrive trop vite pour eux, et à trente ans ils sont déjà flétris. Ce ne sont pourtant pas les travaux pénibles qui amènent cette vieillesse précoce; car, en dehors de leurs excursions en canot, ils passent leur temps dans l'oisiveté la plus complète, aspirant la vapeur parfumée du gourgouli ou savourant l'acre bétel, tandis que leurs femmes et leurs filles tressent des nattes ou fabriquent quelques tissus de soie ou de coton.

Quant aux femmes, voici la description qu'en donne le voyageur auquel nous empruntons les détails que nous donnons sur cet archipel¹. Elles sont presque toutes

¹ R. Drouin, *Revue des Deux-Mondes*, 1846.

grandes et bien faites, leurs traits ne manquent pas de régularité, et dans leurs grands yeux noirs, un peu voilés, règne cette douce langueur qui caractérise les Indiennes. Elles rejettent sur le derrière de la tête leur longue chevelure, qui y demeure attachée par un gros nœud. Leur vêtement n'est pas gracieux : c'est une espèce de chemise qui descend jusqu'à mi-jambe, laissant à découvert le cou et une partie des bras, et si serrée qu'elle prend toutes les formes du corps. Leurs bras et leurs jambes sont ornés d'anneaux de cuivre, et souvent elles portent un collier de petites monnaies d'or ou d'argent. Les hommes s'habillent d'une étoffe de soie ou de coton fort légère.

Comme on le conçoit aisément, l'industrie de semblables populations est fort peu développée ; cependant ces insulaires, particulièrement ceux de l'archipel de Nillandous, fabriquent des nattes aux couleurs vives et variées, aux gracieux dessins, qui sont fort recherchées sur la côte de Malabar. C'est, avec la noix de coco et la bourre formée des filaments qui entourent cette noix, les seuls objets d'échange avec la côte voisine.

Ces îles sont couvertes d'une végétation puissante où l'on remarque le cocotier, dont les habitants tirent un si grand secours, le bananier, l'arbre à pain, le palmier, le *candou*, dont le bois est léger comme du liège. La nourriture des Maldiviens consiste presque exclusivement en riz dans lequel on râpe de la noix de coco. Ils font usage également de vin de palme, qu'ils conservent dans des bambous, et de calou, boisson parfumée et rafraîchissante qu'ils retirent par incision des branches du cocotier.

La faune de ces terres est peu remarquable ; elle ne contient aucun grand mammifère. On y trouve seulement une sorte de gazelle, le cabri de l'Inde, dont le lait abondant et la chair très-estimée sont deux précieuses ressources pour ces pauvres insulaires. Par compensation, les poissons, les crustacés, les mollusques, y sont très-abondants et forment le fond de l'alimentation. La pêche des cauris y est très-importante : un sac de 12,000 de ces coquilles vaut de 5 à 6 francs.

Ces peuples vivent sous le régime despotique d'un sultan, tout à la fois souverain absolu et grand prêtre, dont la vie se passe au milieu de ses femmes, entre les murs délabrés de son palais de *Malé*. Cette ville de 2,000 habitants, qu'entoure une vieille muraille lézardée, ne consiste qu'en cabanes isolées au milieu des cocotiers, construites en bois et recouvertes de feuilles d'arbre. Elle est dominée par un fort en très-mauvais état, qui possède quelques canons rouillés. Du reste elle a un petit port, presque unique entrepôt de l'insignifiant commerce de ces terres isolées.

§ XI. POPULATIONS DE L'HINDOUSTAN. — CARACTÈRES PHYSIQUES. — Les vastes contrées que nous venons de décrire ont été regardées comme une des parties du globe où l'homme s'est le plus anciennement réuni en société. Les raisonnements physiques concourent avec les raisonnements historiques à rendre cette vérité incontestable. Si, sans rechercher l'origine de l'espèce humaine, on se contente de deviner dans quelles contrées les premières associations de familles, les premières tribus ont dû se former, l'Inde se présente à tout esprit impartial comme un des pays le plus anciennement cultivés et civilisés. Nulle part sur le globe les hommes n'ont trouvé sous leurs mains des aliments plus abondants, plus sains, plus facilement préparés que sur les bords du Gange ; nulle part ils n'ont eu moins besoin de se disputer la possession d'une fontaine, la récolte d'un champ ; nulle part un climat plus chaud ne les a mieux dispensés.

de ravir aux animaux leurs peaux ou leurs toisons pour se garantir des intempéries de l'air; même le soin de bâtir une cabane devenait superflu : les palmiers et les bananiers leur offraient spontanément un abri contre la pluie et un asile contre les ardeurs du jour.

L'histoire nous montre la réalité de ce que la géographie physique vient de rendre probable. Le commerce des peuples de l'Asie occidentale avec l'Inde remonte aux siècles les plus reculés; les livres de Moïse parlent déjà des bois d'aloès et d'ébène, de la cannelle et des pierres précieuses de ce pays, dont on ignorait encore le nom. Plus tard, nous voyons les Phéniciens, les Égyptiens, les Grecs, les Romains, chercher sur les côtes de Malabar ces étoffes légères, ces matières colorantes, l'indigo, les gommess-lagues, les ouvrages en ivoire et en nacre de perles, que ce pays exporte encore. Ce commerce suppose nécessairement que les nations indiennes avaient atteint un certain degré de civilisation; par conséquent elles ont dû exister en société politique plusieurs siècles avant que l'invasion d'Alexandre les mit en communication régulière et continue avec le reste du monde.

La preuve historique de la haute antiquité de cette civilisation, c'est l'identité du système religieux et politique des Indiens aux siècles d'Alexandre et des Ptolémées avec celui que nous offre l'Hindoustan moderne. La division par castes, et la rigoureuse séparation de ces castes, institution essentielle et fondamentale, existaient déjà et paraissaient très-anciennes. Pouvaient-elles exister sans la religion de Brahma, sans les lois de Menou? L'ensemble même des superstitions hindoues existait déjà au siècle d'Alexandre. Les Macédoniens y trouvèrent toutes les espèces les plus remarquables de *fakirs* ou religieux qui ont frappé les yeux étonnés des voyageurs modernes. Les uns, vivant dans les forêts, s'y nourrissaient de racines, se couvraient de l'écorce des arbres; les autres colportaient des amulettes, des remèdes miraculeux, faisaient danser des serpents ou disaient la bonne aventure; on voyait celui-là s'étendre par terre pendant une journée tout entière, et recevoir sans émotion les torrents de pluie qui inondaient son corps; on voyait celui-ci, placé tout nu sur une pierre presque ardente, braver la violence des rayons du soleil et la piqure des insectes¹. Les *bayadères*, ou filles publiques attachées au service des temples, existaient déjà; leurs inspecteurs les rassemblaient au son retentissant d'un instrument d'airain, et la coutume qui livrait à la lubricité publique ces victimes de la superstition est vaguement retracée par un des compagnons d'Alexandre. L'usage qui condamne les veuves à s'immoler sur le tombeau de leurs époux, ainsi que l'emploi des anneaux d'ivoire, des parasols et des babouches de cuir blanc, distinguaient les Indiens longtemps avant le commencement de l'ère vulgaire. Les institutions religieuses et politiques de l'Hindoustan moderne paraissent donc avoir existé, quant à leur essence, près de 2,000 ans avant Jésus-Christ. Elles avaient déjà donné naissance à de nombreux abus, à des superstitions extravagantes; mais, dans la grossièreté même des emblèmes allégoriques sous lesquels on désignait les attributs des divinités, la religion indienne portait avec elle la preuve incontestable d'une origine très-reculée.

En admettant, d'après ces raisonnements, que les Hindous sont une des nations les

¹ Onésicrite, Mégasthène et Clitarque, cités par Strabon. *Géog.*, lib. XV, pages 486-491-494, éd. Cas.

plus anciennes du globe, il faut nous garantir des exagérations des écrivains animés de l'esprit de parti. Aucun monument indien authentique ne remonte au delà du siècle de Moïse. Leurs tables astronomiques ont été calculées en rétrogradant, ainsi que l'a démontré un illustre géomètre¹; et le *Sourya-Siddhanta*, leur plus ancien traité d'astronomie, qu'on prétendait révélé depuis deux millions d'années, paraît avoir été composé il y a environ 750 ans. Le *Maha-Bharata* ou l'*Histoire universelle*, le *Ramayâna*, les *Pouranas*, ne sont que des légendes, des poèmes qui fournissent à peine les éléments d'une chronologie très-défectueuse, et qui ne remontent guère plus haut qu'Alexandre. Les savants européens, qui accordent à ces livres une plus haute antiquité, avouent du moins qu'ils renferment de nombreuses interpolations. Les plus anciens de tous les écrits sacrés des Indiens, les *Vedas*, à en juger d'après le calendrier qui s'y trouve annexé, et d'après la position du colure des solstices que ce calendrier indique, peuvent remonter à 3,200 ans, époque rapprochée de celle de Moïse.

En adoptant ces opinions modérées sur l'antiquité de la civilisation indienne, il nous reste encore assez de sujets d'admiration. La nation hindoue, réunie depuis environ 4,000 ans sous les mêmes croyances, les mêmes lois, les mêmes institutions, présente un phénomène d'autant plus rare et plus intéressant, que son pays natal a été envahi par un grand nombre de hordes étrangères attirées par le sol fertile et le caractère trop peu belliqueux des indigènes. La population de l'Hindoustan, que l'on estime à 160 millions, se compose donc de deux classes distinctes : celle qui descend des anciens habitants de ce pays, celle qui descend des peuples d'origine étrangère. Ceux-ci sont désignés par les véritables Indiens sous le nom de *Mletcha*, mot qui signifie presque autant que la dénomination de *barbare* chez les Grecs et les Romains. Le nombre de ces peuples se monte au delà de 30, si l'on y comprend les peuplades nomades qui ont cherché un refuge dans les montagnes et les déserts. Nous nous contenterons de nommer les Tatares et Mongols, les Afghans ou Patanes, dont les Rohyllahs sont une branche; les Béloutchis, qui paraissent être venus anciennement de l'Arabie; les Malais, les Perses, et particulièrement les adorateurs du feu ou les Guèbres, les Arabes, les Juifs noirs et blancs; sur la côte de Malabar, les Portugais noirs, descendants d'un mélange d'Européens et d'Hindous, etc.

Nous avons fait connaître les plus remarquables de ces tribus étrangères dans le cours de notre description spéciale de l'Inde. La variété infinie que présentent leurs mœurs et leurs lois n'admettait aucune vue générale. On a essayé d'estimer le nombre de ces étrangers, et on n'a peut-être pas été trop loin en l'évaluant à 18 ou 20 millions. Les plus intéressants sont ceux qui pratiquent la religion musulmane, et qui semblent former une nation unique, bien qu'ils descendent d'Arabes, d'Afghans, de Persans, de *Mogols*. C'est sous ce dernier nom que les Européens les désignent ordinairement, et plus abusivement encore sous celui de *Moors* ou *Maures*. Ces musulmans sont les uns shiites, les autres sunnites; mais tous vivent en très-bon accord, et se témoignent mutuellement une grande tolérance. Leurs cérémonies religieuses sont moins simples que dans l'Asie occidentale, et ils ont emprunté au culte brahmanique certain appareil, certaines prières, et même quelques saints. Ils sont généralement très-beaux,

¹ De Laplace, *Exposition du système du monde*, page 330.

forts, hardis, belliqueux, portent le teint moins foncé que les Hindous, et ont un air de dignité et de noblesse, quelle que soit leur condition. Leurs mœurs sont douces, polies, paisibles.

Les véritables indigènes du pays, ce sont les *Hindous*, ou descendants des anciens Indiens. Cette race, qui s'étendait autrefois sur toute l'Inde, occupe encore les plus belles et les plus vastes parties de ce pays. Des nations hindoues se sont mêlées aux nations venues de l'étranger, et en ont adopté la religion et les mœurs, en tout ou en partie. Dans cette catégorie, on place les *Assamiens* et les *Chingalais*, probablement Hindous d'origine, du moins en grande partie, mais chez qui la doctrine de Bouddha ou quelque mélange étranger aura produit une différence sensible. Les Sykes ne sont également séparés des Hindous que par une croyance nouvelle et les institutions qu'elle a fait naître. Les Lakediviens, les Maldiviens, les Batniens, et plusieurs autres divisions locales d'anciens Hindous, ont perdu la pureté de leur sang en se mêlant avec des Arabes et des Persans qui les ont engagés sous les drapeaux de Mahomet. Il y a enfin des peuplades hindoues qui, sans se confondre avec les peuples étrangers, ont dégénéré de leur caractère primitif dans les retraites qu'elles ont choisies au milieu des montagnes et des forêts, mais qui conservent encore les traces de leur origine. Nous avons déjà peint les *Ghorkas*, les *Gounds*, les *Bhyls* et quelques autres de ces peuplades, que leur situation ou leurs mœurs séparent de la masse de leurs compatriotes. Faut-il placer parmi eux ces sauvages fanatiques qu'on appelle *Thugs*, qui guettent les voyageurs ou les gens isolés, quels qu'ils soient, les étranglent et les enterrent secrètement? On les trouve principalement dans le Boundelkound, l'Aoude, le bassin de la Nerbouddah; mais ils forment une association secrète qu'on retrouve partout, qui a plus de 100,000 sectateurs, et que les magistrats anglais, malgré leur vigilante sévérité, n'ont pu détruire. Les meurtres qu'ils ont commis sont si nombreux, que certaines parties du pays en ont été dépeuplées. Et quelle est la cause de ces meurtres? Les Thugs sont voués au culte de *Kali*, la déesse de la mort, et ils regardent le meurtre comme un acte religieux. Étrange pays où la vie passe si vite, où elle est si misérable, que la destruction peut être regardée comme une bonne œuvre!

Les Hindous appartiennent, comme nous l'avons dit ailleurs, à la première variété de l'espèce humaine. La forme de leur crâne, les traits de leur visage, les proportions de leurs membres, tout les rapproche des nations européennes plus encore que des Persans et des Arabes; mais leur peau, presque noire dans le midi de la péninsule, n'arrive pas, même dans les montagnes septentrionales, à la blancheur et à l'incarnat européen; elle conserve toujours une teinte olivâtre. L'Hindou est de taille moyenne, ses membres sont bien proportionnés et ses mains fort délicates; sa physionomie est expressive, douce et avenante; il a les yeux noirs et bien fendus, le nez bien fait et un peu allongé, la figure ovale, les cheveux longs et extrêmement noirs. Nous ajouterons que les Hindous méridionaux sont moins robustes que les septentrionaux, et que ceux qui suivent l'antique religion de Brahma sont éternés par l'usage exclusif d'une nourriture toute végétale; tandis que les Hindous musulmans, qui, au contraire, se nourrissent de la chair des animaux, se distinguent par plus de vigueur et d'activité.

Quant aux femmes hindoues, elles sont avec raison renommées pour leur beauté;

elles ont des traits fins et réguliers, de grands yeux noirs d'une douceur extrême, une longue chevelure très-noire, des dents blanches et bien rangées, une démarche aisée, une tournure gracieuse, des membres souples, délicats, délicieusement arrondis, des gestes élégants et expressifs. Elles ne sont pas grandes; mais on admire en elles les plus belles proportions; ce sont les formes grecques coulées en bronze.

§ XII. LANGUES. — Les langues que parlent les diverses peuplades de l'Inde forment une des familles les plus répandues; leur souche commune, ou plutôt leur type le plus ancien, c'est le *sanskrit*. Le *sanskrit*, langue morte dans laquelle sont écrits la plupart des livres sacrés des Hindous, se rapproche, tant par ses mots que par ses formes, du zend, du persan, du grec, du latin, du teutonique ou ancien allemand, du gothique et de l'islandais. Ces traits de parenté surprennent autant par la ressemblance la plus manifeste que par leur étonnante dissémination. Telle forme du verbe *sanskrit* se retrouve presque identiquement dans le latin, telle autre ne se reconnaît que dans la langue grecque. Des racines qui n'existent point dans les dialectes allemands connus sont communes au *sanskrit* et à l'islandais, langues séparées par un quart de la circonférence du globe. Ces restes d'un vocabulaire et d'une grammaire communs à tant de nations semblent prouver ou qu'elles descendent d'une souche aujourd'hui perdue, ou qu'à une époque reculée elles ont eu des rapports de voisinage et de commerce aussi difficiles à concevoir qu'impossibles à nier.

Le *sanskrit* s'écrit avec 52 lettres, dont plusieurs ne peuvent se rendre par nos caractères; on y emploie quelques milliers de signes d'abréviations syllabiques. Harmonieuse et grave par le mélange des voyelles et des consonnes, riche en termes, libre dans sa marche, possédant un grand nombre de conjugaisons, de temps, de cas, de particules, cette langue peut se comparer aux langues mères les plus parfaites et les plus polies.

Le *sanskrit* a donné naissance aux diverses langues qu'on parle aujourd'hui dans l'Inde. La plus importante et la plus ancienne est l'*hindouvy*, qu'on appelle aussi *hindy* : elle paraît avoir été la langue indigène lors de l'invasion musulmane, et on la parle encore dans le Kambodje. De son mélange avec l'arabe et le persan est résulté l'*hindoustany*, que les Indiens appellent *ourdoù-zéban*, ou langue du camp, parce qu'elle prit naissance au milieu des armées musulmanes. L'*hindoustany* ne fut longtemps qu'une langue parlée; mais, après s'être polie et perfectionnée, elle fut enfin fixée vers la fin du seizième siècle, sous le règne d'Akbar. Un grand nombre d'ouvrages ayant été écrits dans ce dialecte, l'usage s'en répandit de plus en plus, et elle est devenue une langue de communication pour presque toutes les parties de l'Inde, mais surtout pour le haut Hindoustan. C'est aujourd'hui la langue indigène pour ainsi dire officielle, et les Anglais la professent tant dans les Indes qu'en Angleterre; la France elle-même, en 1828, l'a comprise parmi les langues qui doivent être enseignées à l'école spéciale des langues orientales vivantes.

Outre l'*hindoustany*, on compte dans l'Hindoustan huit grands dialectes, quatre au nord et quatre au midi; les quatre premiers se rapprochant beaucoup de l'*hindoustany* pur, les quatre autres ayant conservé des traces plus frappantes de leur premier contact avec le *sanskrit*. Ce sont : 1° le *bengali*, en usage dans le Bengale, comme son nom l'indique : il est parlé par une population de 30 millions d'âmes environ, popu-

lation paisible, adroite, industrielle, rusée, habile dans les finances et le commerce, toujours disposée à courber la tête sous le joug, toujours soumise et docile. 2° Le *maharashtra*, ou langue des Mahrattes, parlée dans tous les pays qui ont formé leur empire. 3° L'*urya*, ou dialecte employé par la population industrielle et civilisée qui habite la côte d'Orissa. 4° Sur la côte opposée, dans la presqu'île de Goudjérate, on emploie un quatrième idiome auquel se rattachent deux grands dialectes, le *sindh* et le *katch*. Quant au *koukani*, qui se parle également dans ces contrées, ce n'est qu'un idiome altéré de la langue mahratte. 5° La première des langues du sud est le *télinga*, employée sur la côte orientale, au sud de la province d'Orissa, dans l'ancien royaume de Telingana ou Kalinga, habité par 7 millions d'Hindous que l'on désigne plus particulièrement sous le nom de *Gentous*. C'est une langue rude, ressemblant peu aux langues du nord, et servant au peuple le plus entreprenant de l'Inde, au seul qui commerce extérieurement et qui émigre. 6° Le *tamil* ou *tamoul*, employé à l'extrémité méridionale de la péninsule, sur la côte de Malabar, aussi bien que sur celle de Coromandel, est un des idiomes indiens les plus riches et les plus polis; le peuple qui l'emploie est lui-même le plus civilisé et le plus industriel de l'Inde. 7° Sur la côte occidentale, vers la latitude où cesse le tamil et où commence le patois koukani, on rencontre encore l'idiome *malayalam* ou de Malabar, qui, bien que mélangé de tamil, constitue cependant une véritable langue. 8° Enfin dans l'intérieur, au midi, entre les Ghattes, nous trouvons le *kanara*, quatrième idiome du sud.

En thèse générale, toutes les langues de la péninsule ont des alphabets particuliers qui ne s'accordent que sous le rapport de la classification phonétique avec celui qu'on emploie généralement pour écrire le sanskrit.

Outre ces huit langues, on doit citer le *kachemirien*, qui a conservé les caractères du sanskrit; le *pendjabi*, parlé dans le Pendjab; le *marthila*, parlé dans le Neypal; le *pali*, ou idiome de Ceylan, qui paraît être la langue parlée par Bouddha, etc. En résumé on compte dans l'Inde environ trente dialectes, idiomes, patois ou langues qui se parlent et s'écrivent. Dans ce nombre ne sont pas compris certains idiomes barbares qui n'ont jamais été écrits : tels sont ceux des peuplades barbares du Gondouana, des régions montueuses de la frontière anglaise du nord-est, et plusieurs autres à peine connus des Européens¹.

§ XIII. CASTES. — L'institution la plus remarquable de l'Inde, celle qui la caractérise et qui lui a valu sa longue et immobile existence, c'est la division de la nation hindoue en quatre castes. « Brahma, disent les lois de Menou, rédigées 1,200 ans avant notre ère, donna en partage aux *brahmanes* l'étude et l'enseignement des védas, l'accomplissement du sacrifice, la direction des sacrifices offerts par d'autres, le droit de donner et celui de recevoir. Il imposa pour devoirs au *kchatrya* ou guerrier de protéger le peuple, d'exercer la charité, de lire les livres sacrés et de ne pas s'abandonner aux plaisirs des sens. Soigner les bestiaux, donner l'aumône, sacrifier, étudier les livres saints, faire le commerce, prêter à intérêt, labourer la terre, sont les fonctions allouées au *vaïçya*, laboureur et marchand. Mais le souverain maître n'assigna au *soudra*, homme de la caste servile, qu'un seul office, celui de servir les classes précédentes sans leur porter envie. » — « Pour l'accroissement des mondes, dit le

¹ *Moniteur indien*. — *Revue des Deux-Mondes*, 1853.

même législateur, Brahma a tiré de sa bouche le brahmane, de son bras le kchattrya, de sa cuisse le vaïçya, de son pied le soudra. »

Les castes sont éternellement et immuablement séparées. Chacun reste invariablement dans celle où il est né, et en pratique les devoirs sans jamais pouvoir s'élever à une caste supérieure, quels que soient son mérite et son génie. Les peines les plus cruelles attendent celui qui voudrait se soustraire même aux règles les plus absurdes que lui prescrit la loi de sa caste. L'Hindou sacrifie apathiquement sa santé et sa vie même à ce point d'honneur. Un code civil et religieux à la fois règle scrupuleusement toutes les distinctions entre les castes et prescrit le devoir de chacune d'elles. Ce code est en vigueur depuis trente à quarante siècles, et jamais les Hindous n'ont songé à en modifier la rigueur.

Le brahmane est la tête et l'âme de tout l'état social. « Parce qu'il est né du membre le plus noble, parce qu'il est l'aîné, parce qu'il possède la sainte écriture, il est le seigneur de la création et placé au premier rang sur la terre. » Ses fonctions sont de pratiquer les rites de la religion et d'instruire les hommes de leurs devoirs. Tous les brahmanes ne sont pas prêtres, mais tous les prêtres sont brahmanes. Ceux qui ne sont pas ministres de la religion sont conseillers des princes, chargés des fonctions administratives, secrétaires, scribes, précepteurs, professeurs, enfin remplissant toutes les conditions où il y a place pour la pensée, la parole, la plume, la science. Et comme cette caste est devenue trop nombreuse pour que chacun de ses membres puisse trouver à vivre en remplissant seulement ses devoirs sacrés, quelques-uns sont aujourd'hui réduits à être banquiers, changeurs, marchands, soldats, etc. Mais tous ont gardé leur dignité, leur fierté, et dès qu'ils peuvent le faire, dans leurs loisirs, dans les haltes, ils reprennent les livres saints qui doivent être l'objet de leur étude assidue. La Compagnie des Indes, les gouverneurs, les résidents anglais, comme autrefois les princes indigènes, même les princes musulmans, les emploient de préférence à cause de leur savoir, de leur zèle, quelquefois aussi à cause de la sévérité de leurs mœurs. Mais le plus grand nombre, infatué d'un intolérable orgueil, se livre à l'intrigue, à l'ambition, à la bassesse, et la domination anglaise, qui les utilise principalement comme vizirs, agents secrets, espions de tout genre, n'a pas d'ennemis plus implacables et plus dissimulés.

Les brahmanes ne répandent pas le sang et ne doivent rien manger de ce qui a eu vie; ils se nourrissent de végétaux, surtout de lait, qu'ils regardent comme l'aliment le plus pur, en ce qu'il provient de la vache, animal sacré parmi les Hindous. Ils se font remarquer généralement par la distinction de leurs manières, la noblesse de leur extérieur; ils affectent la plus grande simplicité dans leurs vêtements, et ne portent aucune dépouille d'animaux : une sorte de longue pièce de coton blanche qui forme caleçon et en même temps retombe jusqu'aux pieds, une pièce du même tissu jetée négligemment par-dessus les épaules, et des sandales aux pieds, composent tout leur habillement. Ils ont la tête rasée, à l'exception d'une mèche conservée sur le sommet. Sur leur épaule gauche est placé le *zounnâr*, ou cordon formé de tresses de coton, signe de leur caractère sacré. On les divise en plusieurs sectes : les *Wanaprasta* habitent la solitude et se livrent à la contemplation; les *Sanyassi*, parvenus à une sainteté parfaite, ne vivent que d'aumônes. De ces deux classes sont sorties d'in-

nombrables sectes de fanatiques : ces *djogis* ou pénitents qui croient plaire à la Divinité en se mutilant le corps de mille manières bizarres, en bravant les atteintes du feu et l'intempérie des saisons ; ces *pandarîs*, qui colportent dévotement l'image des parties réunies des deux sexes ; ces *beraghis*, qu'on peut considérer comme un ordre de moines et de religieuses consacrés au dieu Krichna et à son amante Rada, dont ils célèbrent l'histoire par des chants accompagnés du bruit des cymbales. Quelques brahmanes affectent une philosophie hardie : les *pashandia* nient l'existence des dieux, et les *sarwagina* celle d'une providence spéciale ; mais la plupart s'accommodent des superstitions stupides, des monstruosités sanguinaires ou dégoûtantes de la foule, et en définitive ce sont eux qui ont le plus contribué à l'abrutir.

La caste des *kchattryas* était autrefois très-puissante : elle comprenait les rois et leurs familles, les princes ou radjahs, les grands vassaux, les chefs de tribus, etc. Tous les individus de cette caste suivaient la carrière des armes ; ils prenaient le nom de *radjepoutes*, c'est-à-dire fils de rois. Mais leur puissance était subordonnée à celle des brahmanes, et les rois ne restèrent pas partout et toujours soumis aux aînés de la famille indienne ni aux dogmes dont ils étaient les interprètes. Il s'ensuivit des luttes entre les brahmanes et les kchattryas, lesquelles firent disparaître en grande partie la caste des rois. Puis vinrent les conquêtes musulmanes, les conquêtes européennes, qui achevèrent de ruiner cette caste, et l'on peut dire aujourd'hui que les kchattryas n'existent plus qu'en très-petit nombre, si ce n'est dans les provinces qu'on appelle Radjepoutana. Ils forment d'ailleurs la plus belle race d'hommes qui soit dans toute l'Asie. Vifs, intelligents, fiers de leur noble origine, ils se distinguent par une grande délicatesse sur le point d'honneur, leur bravoure, leur fidélité dans les engagements.

Les *vaïçyas* étaient autrefois les laboureurs et les marchands. On ne compte plus guère dans cette caste que ceux qui se livrent au commerce et à l'industrie : ils sont banquiers, courtiers, marchands, fabricants, etc. Ils ont pris une plus grande importance depuis la destruction des kchattryas, et surtout depuis la domination anglaise. La plupart des radjahs ou princes vassaux de la Compagnie descendent réellement de cette caste. Les vaïçyas qui se livrent au commerce dans les pays étrangers portent le nom de *Banians*.

La quatrième caste, celle des *soudras*, est beaucoup plus nombreuse que les trois autres ensemble ; elle se compose des artisans et ouvriers de toute espèce, des cultivateurs et de tous les individus en état de domesticité. Cette caste est la seule qui ait conservé quelques éléments de vie, surtout dans sa partie rurale. Les villages ont en effet gardé une sorte d'existence communale qui a traversé toutes les révolutions ; ils se gouvernent, s'administrent à leur guise, et n'ont de rapport que pour l'impôt avec l'autorité supérieure : les empires passent, les communes subsistent. Si l'invasion arrive, les habitants s'enfuient dans les jungles ou les forêts, et reviennent quand l'orage est passé. Cette institution, si frêle en apparence, est tout ce que le brahmanisme a fait ou laissé faire en dehors de lui : c'est le seul élément de société civile qu'on trouve dans l'Inde, et une domination qui serait soucieuse de l'avenir pourrait la perfectionner et la féconder.

Outre ces castes primitives, il existe une classe accidentelle et peu nombreuse

d'individus désignés sous le nom de *tchandalahs* ou de *parias* ; ce sont ceux qui , pour des fautes graves , ont été rejetés de leur caste. C'est la plus grande punition qui puisse être infligée à un Hindou ; aussi les parias sont-ils l'objet du plus profond mépris de la part des autres Indiens , et ils en sont réduits souvent à se livrer , afin de vivre , aux occupations les plus dégoûtantes. En revanche , ils peuvent manger de tout et entrer au service des Européens.

Au-dessous des parias il y a encore les *pouliahs* , rebut des parias eux-mêmes ; ceux-là n'ont pas le droit d'habiter les villages , ni même de se construire des huttes au fond des forêts. Il leur est interdit , sous peine d'être tués , de s'approcher des individus des quatre castes , et ils doivent avertir par leurs cris pour éviter que quelqu'un ait le malheur de les toucher.

Le mélange des castes par l'union des sexes est rigoureusement interdit ; mais la nature a été plus forte que la loi , et il s'est formé ainsi des castes mixtes qu'on dit être au nombre de 36 , et qui se confondent à première vue avec celle des soudras. En effet , on a enfermé dans les industries , dans les métiers , dans les arts ignorés à l'époque de la première division , les hommes issus du mélange des anciennes castes , de sorte qu'il y a autant de classes sociales qu'il y a de professions , chacune de celles-ci ayant à peu près la même organisation que les anciennes corporations européennes¹.

§ XIV. RELIGION. — L'état social des Hindous est basé entièrement sur leur religion , pur déisme à l'origine , aujourd'hui altéré par les pratiques les plus superstitieuses et les plus extravagantes. D'après cette religion , *Brahm* , l'Être suprême , infini , tout-puissant , l'essence éternelle dont les faibles organes humains ne peuvent comprendre la nature , ayant commandé au monde d'être , produisit *Brahma* , *Vichnou* et *Siva* , ou les puissances créatrice , conservatrice et destructive , dont la réunion forme le *trimourty* (triade , trinité) , qui n'est autre que Brahm lui-même , considéré dans ses trois attributs. Chacun de ces dieux a une ou deux épouses , dont la puissance est relative à celle du dieu auquel elle est unie. Il existe en outre une foule de divinités secondaires (dêwatâ) auxquelles les Hindous adressent également leurs hommages. On remarque beaucoup de ressemblance entre plusieurs de ces divinités et celles de la Grèce et de l'Italie. *Indra* , dieu des cieux visibles , a des rapports avec Jupiter ; *Sourya* (le soleil) , avec Phébus ; *Râti* , avec Vénus ; *Kama-dewa* (le dieu du désir) , avec Cupidon ; *Yama* , avec Pluton ; *Kouvêra* , avec Plutus , etc.

Les temples consacrés au culte se nomment *dêwel* ou *dêw-t'hân* ; les Européens les appellent pagodes ; nous avons vu combien ils étaient nombreux et remarquables par le grandiose de leur construction. Ils sont consacrés aux nombreuses divinités du brahmanisme , dont les images affectent une multitude de formes la plupart fort bizarres : ainsi les unes ont plusieurs bras , les autres ont plusieurs têtes ; quelques-unes ont le corps surmonté d'une tête d'animal , etc. Ces figures n'étaient à l'origine qu'allégoriques , et désignaient seulement les attributs de l'Éternel : ainsi le nombre de têtes et de bras indique la puissance et la force ; la tête d'éléphant est l'emblème de la sagacité , de la prudence ; le serpent est le symbole de l'éternité , etc. Mais ce symbolisme qui plaît tant à la pensée orientale , et dont l'abus facile substitue l'image à la réalité , n'est pas resté longtemps compris , et aujourd'hui les Hindous adorent

¹ E. de Warren , *l'Inde anglaise en 1843*.

leurs dieux sans attacher aucun sens allégorique à leur représentation ; les fables les plus étranges, les plus extravagantes, font partie de leurs croyances, et ces fables ne sont souvent que des faits dénaturés par l'amour du merveilleux et devenus d'insolubles énigmes.

A part ces superstitions idolâtriques, tous les Hindous croient à un Être suprême, à l'immortalité de l'âme, aux peines et aux récompenses futures ; tous regardent la pratique de la vertu comme indispensable pour conduire à la félicité éternelle. Adorer l'Être suprême, invoquer les dieux tutélaires, être affable envers tous les hommes, avoir pitié des malheureux et les secourir, supporter patiemment l'adversité, éviter le mensonge, avoir l'adultère en horreur, lire ou entendre lire les histoires sacrées, parler peu, jeûner, prier, faire les ablutions prescrites, tels sont les devoirs généraux imposés par les livres sacrés aux brahmanistes, de quelque caste qu'ils soient. Il faut y ajouter l'obligation de visiter les lieux saints ; la ville de Bénarès, celle de Gayà, le tyrt'h d'Allah-abad, le temple de Djagghernat et celui de Tripalty sont les plus renommés et attirent un concours prodigieux de dévots.

La doctrine de la métempysycose est la base des préceptes moraux du brahmanisme ; les âmes de ceux qui n'ont pas mené une vie exempte de reproches, et qui n'ont mérité ni l'enfer ni le paradis, sont destinées à revenir sur la terre habiter de nouveaux corps, soit parmi les humains, soit parmi les animaux, et à subir des épreuves nouvelles de purification.

Le brahmanisme, comme le bouddhisme, ne fait pas de prosélytes, par le motif principal qu'on ne saurait dans quelle caste placer le nouveau converti. Au surplus, disent les brahmanes, on peut faire son salut dans toutes les religions ; peu importe la manière dont on adore la Divinité, le fond de toutes les religions est le même.

Le culte brahmanique est accompagné d'un grand nombre de cérémonies et de coutumes solennelles. Il y en a d'horribles, telles que la procession du dieu de Djagghernat, dont nous avons parlé ; il y en a d'autres où règne le tumulte, où préside la licence, et où l'impudique *lingam* est promené aux yeux de la multitude prosternée. Les ablutions et les lustrations forment aussi une partie principale du culte brahmanique ; les images des divinités sont lavées solennellement dans les fleuves et étangs sacrés ; enfin le feu joue aussi un grand rôle dans les sacrifices des Hindous. Quoique les offrandes consistent principalement en végétaux, le règne animal n'en est pas exclu, et quelques brahmanes ont encore, dans le siècle passé, toléré l'ancienne superstition populaire qui autorise des sacrifices humains. L'usage des femmes des deux premières castes, qui s'immolent sur le tombeau de leurs époux, est un reste de ces affreux sacrifices.

Parmi les personnes attachées au service des temples, on remarque les servantes de la divinité, en sanskrit *deva-dasi*, et en hindoustany *ramdjeuny* et *naoutchy*. Ce sont elles qui veillent sur les lampes sacrées, dansent et chantent tous les jours dans les temples, devant l'image du dieu auquel elles sont consacrées. Mais, malgré le peu de rapport qu'elles ont avec les vestales romaines en ce qui touche la chasteté, on doit cependant les distinguer d'avec les bayadères nommées en hindoustany *natch-girl*, qui dansent aussi devant les chars des dieux, mais qui sont danseuses par état et peuvent se louer pour les divertissements. Ces bayadères ne sont pas moins remar-

quables par la perfection de leurs formes que par la grâce qu'elles déploient dans leurs mouvements et dans leur pantomime. Elles accompagnent leur danse de chants mélancoliques, de gestes doux et voluptueux, et quelques musiciens marquent la mesure au moyen d'instruments sauvages qui ne manquent pas de charme pour les Hindous.

La religion reçoit l'homme au berceau : les brahmanes imposent un nom au nouveau-né, et cherchent à lire dans les astres la destinée de sa vie. Les mariages sont célébrés avec beaucoup de cérémonies : on tient un morceau d'étoffe étendu sur les deux époux pendant que le prêtre implore sur leur union les bénédictions du ciel. La promesse d'une foi inaltérable s'écrit sur des feuilles de palmier qui s'échangent entre les époux. Le célibat étant regardé par les Hindous comme un état presque infamant, on s'occupe de bonne heure du mariage des enfants, que les parents fiancent avant l'âge de puberté. Nous avons déjà dit que les mariages ne se contractaient qu'entre gens d'une même caste ; la fiancée n'apporte pas de dot à son mari : au contraire, le futur fait un cadeau aux parents de la jeune fille. La polygamie est permise.

Les funérailles présentent aussi des coutumes remarquables. Le brahmane moribond est couché en plein air sur un lit formé d'une graminée nommée *cusa* ; on l'arrose de la sainte eau du Gange, et on chante sur lui des strophes des Védas. Expire-t-il, le corps est lavé, parfumé, couronné de fleurs ; un tison du feu sacré sert à allumer le bûcher ; on supplie le feu de purifier le corps du défunt, afin qu'il puisse s'élever aux célestes demeures. Les assistants jettent de l'eau sacrée sur les cendres. On chante des hymnes funéraires. Les parents recueillent les cendres, qui, renfermées dans un paquet formé de feuilles de *butea frondosa*, sont confiées d'abord à la terre, puis, après un laps de temps, jetées dans le Gange au milieu de nouvelles cérémonies. On vénère les mânes des trois plus proches ancêtres paternels et-maternels par un sacrifice de gâteaux.

Les Hindous sont servilement attachés à leur religion ; ils en pratiquent les rites superstitieux, quelque absurdes qu'ils soient ; c'est ainsi que, dans leurs fêtes religieuses, des hommes qui veulent passer pour très-pieux se meurtrissent le corps et s'imposent toutes sortes de supplices, dans l'espérance d'être très-agréables à leurs divinités. Les fakirs font de la vie un tourment perpétuel en se soumettant par dévotion aux habitudes les plus insupportables. Les femmes mêmes montrent du courage et de l'intrépidité quand il s'agit de coutumes religieuses. Les veuves des brahmanes n'hésitaient pas autrefois à se brûler sur le bûcher qui consumait le corps de leur mari. Cette coutume barbare, nommée *sati*, a été interdite en 1829 par le gouvernement anglais, et paraît avoir aujourd'hui entièrement disparu, mais non pas sans difficulté.

Le brahmanisme est professé par les sept huitièmes de la population de l'Hindoustan. Il se subdivise en un grand nombre de sectes, dont les principales sont celles de Vichnou et de Siva. Nous avons dit ailleurs quelle grande révolution il éprouva par le bouddhisme, qui renversa la théocratie des brahmanes, abolit la distinction des castes et rejeta toute idolâtrie. Le bouddhisme fut chassé de l'Inde par l'accord des deux grandes castes ; mais il est resté dans l'île de Ceylan, dans le Neypal, le Sikkim, etc. Il existe encore très-dégénéré chez les Djainas du Dékhan, qui ont conservé la division par castes.

L'islamisme compte, après le brahmanisme, le plus de croyants : il est pratiqué

dans le Sindh et les parties du nord-ouest de l'Hindoustan. Nous avons déjà parlé des musulmans hindous. Nous avons aussi parlé de la religion des Sykes et de celle des Guèbres ou Parsis de Bombay et du Goudjérate.

Le christianisme ne compte pas 500,000 sectateurs dans l'Hindoustan. Il est principalement répandu sur la côte de Malabar, dans le Kanara, à Ceylan, dans les possessions françaises et portugaises, etc. Les catholiques sont les plus nombreux; ensuite viennent les protestants, les Arméniens, les chrétiens de saint Thomas, etc. Le nombre des Juifs ne dépasse pas 100,000, répandus principalement sur la côte de Malabar.

§ XV. CARACTÈRE, COSTUMES, MŒURS, ETC. — Tous les voyageurs s'accordent à reconnaître la douceur comme le trait principal du caractère du peuple hindou. L'aversion naturelle pour l'effusion du sang, fortifiée par les principes de la religion, par l'éducation et par les mœurs; cette aménité de manières, qui semble tirer sa source de la douceur du climat et de la fertilité du sol, peut-être encore l'usage modéré de toute nourriture animale, même parmi ceux auxquels la viande est permise, tout cela contribue à rendre les Hindous, généralement parlant, le peuple le plus doux et le plus pacifique qui existe sur le globe. Ils sont affables, probes, religieux, grands observateurs des convenances, d'une patience à toute épreuve, honnêtes envers les étrangers. Ils professent le plus grand respect pour le chef de la famille et pour leurs supérieurs; ils sont aussi très-chastes, et profitent peu de la faculté que leur donne la religion d'avoir plusieurs femmes; leurs mœurs sont de la plus grande simplicité; enfin ils sont d'une sobriété extrême.

Doués de l'organisation la plus heureuse et de l'esprit le plus juste, ils sont aptes à toutes les sciences et à tous les arts. La pensée hindoue a créé un alphabet régulier alors que les autres peuples ne se servaient encore que de signes symboliques, elle a créé des chants épiques qui sont antérieurs à ceux d'Homère, une philosophie qui a précédé celle de Pythagore, des monuments qui défient tout ce que l'Égypte a produit de plus grand et de plus beau. Mais à toutes ces facultés, à toutes ces qualités, l'Hindou unit la plus profonde indolence, le dégoût le plus apathique, la paresse la plus dégradante: il est sans énergie, sans ressort, servile, rampant, abruti; il ne demande que du repos, le sommeil, la mort. Il y a chez lui absence du sens moral, qui a été perverti, anéanti par les superstitions et l'idolâtrie; absence de toute notion patriotique, de tout sentiment national, qui semblent impossibles avec le brahmanisme, le système des castes et le servilisme, qu'ils enracinent dans tous les cœurs; absence de dignité, de volonté, de courage, de tout ce qui fait la vie des peuples occidentaux. De là tous les maux de ce pays, le plus anciennement civilisé du monde, et qui a subi sans résistance toutes les conquêtes, toutes les humiliations, toutes les dévastations; le plus abondant en moyens de subsistance, et qui semble voué à la famine. L'Hindou est un enfant doux, timide, efféminé, résigné, tremblant devant toutes les puissances, devant la nature, devant les animaux, devant l'homme, devant le ciel: il ne sait que souffrir et mourir! Il compte la vie pour si peu! La vie, dans ce climat prodigieux et dévorant, s'épanouit et passe si vite!

L'habillement des Hindous est très-varié, selon la qualité et le rang des individus. Les uns sont presque nus; d'autres sont tellement couverts qu'on leur voit à peine la

figure et les mains : une pièce d'étoffe formant caleçon, une jaquette plus ou moins longue, un turban, des sandales ou des babouches, parfois une longue écharpe jetée avec grâce sur les épaules, telles sont les diverses pièces du costume de la plupart des Hindous de la classe moyenne. Les gens pauvres emploient le calicot, d'autres la mousseline, et les riches la soie et le velours; mais presque tous portent au moins des boucles d'oreilles et un bracelet, et les riches y ajoutent des colliers, des chaînes, des diamants.

Le vêtement des femmes hindoues réunit la noblesse à la simplicité : il ne se compose que de deux pièces, le *sary* et le *tchoultry*. Le *sary* est une grande pièce d'étoffe qui forme en même temps jupe, corsage, capuchon, et laisse une des jambes à découvert; le *tchoultry* est une sorte de veste à manches courtes qui se serre par derrière avec des cordons. Les Indiennes ramènent leurs cheveux en arrière et en forment une grosse touffe fixée par de longues épingles d'or. Le plus souvent elles vont nu-pieds. Leur luxe consiste dans la profusion des bijoux; les plus pauvres en ont toujours quelques-uns; les riches se surchargent d'ornements de toute espèce : des bracelets et des anneaux d'or couvrent le bras depuis le poignet jusqu'au coude, la jambe depuis la cheville jusqu'au mollet; des bagues entourent les doigts des mains et même ceux des pieds; de lourdes chaînes d'or entourent le cou; les oreilles sont percées depuis le haut jusqu'en bas et couvertes d'anneaux ainsi que de pendants; différents bijoux sont placés dans la chevelure; enfin un grand anneau d'or est suspendu à l'une des ailes du nez.

Les riches, familiarisés avec les aisances de la vie, déploient dans leurs maisons le luxe des peuples orientaux; de nombreux esclaves, des vêtements qui brillent d'or, d'argent et de broderie; des appartements peints et dorés, des parfums et des essences précieuses; voilà ce que l'on rencontre chez les radjahs et les nababs. Les femmes riches partagent les goûts de leurs maris et vivent plongées dans une inactivité absolue. Leurs *zenanas* ou appartements respirent un repos voluptueux; l'eau fraîche y murmure en cascades ou s'épanche en bassins de marbre; les plus riches tapisseries couvrent le parvis, ornent les murs et doublent les portes. Quant aux pauvres, leur vêtement est une simple étoffe de toile ou de coton; leur habitation une cabane de bambous recouverte de feuilles de palmier; leur principale nourriture, du riz et de l'eau; et pourtant avec si peu de besoins, telle est la mauvaise administration qu'a toujours eue ce pays, telles sont les tyrannies, les invasions, les déprédations qu'il a eu à subir, qu'avec un sol si fécond, une population qui vit avec une poignée de riz, rien n'est plus commun, n'est plus ordinaire que la famine. *Pitié! je meurs de faim!* est le cri de détresse perpétuel de l'Inde¹.

Toutes les classes de la société ont l'usage de fumer du tabac et de mâcher du bétel; c'est pour elles une fonction aussi importante que le manger ou le boire. Dans toutes les maisons des personnes aisées on trouve des terrasses ou toits plats où elles passent une partie du jour à fumer. Aussi les Hindous portent-ils toujours avec eux trois petites boîtes qui sont en or ou en argent chez les plus riches, en substances plus grossières chez les autres. L'une d'elles renferme des feuilles de bétel, l'autre de la chaux réduite en poudre, et la troisième de la noix d'arec divisée en petits fragments.

¹ E. de Warren, *l'Inde anglaise* en 1843.

Quand on veut préparer le bétel, on prend une feuille qu'on étend avec soin, on la saupoudre de chaux, on y mêle une certaine quantité de noix, on roule ensuite la feuille et on la place dans sa bouche.

Pour voyager, les Hindous font usage de palanquins, dont il y a plusieurs espèces, et qui souvent sont ornés avec beaucoup de luxe. Cette manière de voyager est la plus commode dans un pays où les routes sont souvent impraticables pour les voitures. L'hospitalité est placée par les brahmanes au nombre des sacrements, et il n'y a point d'action plus agréable aux dieux de l'Hindoustan que celle de consacrer à la commodité des voyageurs des hôtelleries publiques nommées *tchoultry* dans le midi de l'Hindoustan et *seraï* dans le nord. Les Anglais ont augmenté singulièrement le nombre de ces tchoultry ou seraï, et, sous le nom de *bengala* ou *bengalows*, on rencontre dans la plupart des villes et sur toutes les routes principales, de 40 en 40 kilomètres à peu près, des maisons européennes construites avec élégance au milieu d'un jardin entouré de murs ou de palissades. Ces maisons, destinées plus particulièrement aux employés de la Compagnie et aux Européens, contiennent deux logements meublés, avec un salon commun, des écuries, des cuisines, etc. D'anciens cipayes sont préposés à la garde de ces maisons et à l'exécution du règlement, dont la principale disposition consiste dans l'obligation de céder la place au bout de trois jours de séjour au nouvel arrivant. Quelques minimes rétributions aux gardiens du bengalow sont les seuls droits exigés pour cette hospitalité. Sur les fleuves ou rivières, on voyage en bateaux, également très-commodes et ordinairement fort légers. On en trouve au moins de vingt espèces différentes.

§ XVI. INDUSTRIE ET COMMERCE. — Quoique les Hindous eussent pu faire un commerce brillant en portant aux autres nations les riches productions de leur territoire, ils sont cependant toujours restés fidèles aux lois de leur code, qui leur défend de quitter leur patrie. Il a donc fallu que les nations étrangères vinssent prendre elles-mêmes les richesses dont les Hindous abondaient; cette circonstance les a empêchés d'étendre leur commerce autant qu'ils auraient été à même de le faire; il a cependant eu dans tous les temps une grande activité. Les Hindous connaissent depuis très-longtemps l'usage des lettres de change et des monnaies. Dans tous les États de l'Inde, les princes font frapper des pièces d'argent appelées *roupies*, qui servent de type aux autres monnaies; celle de Madras vaut 2 francs 25 centimes; celle de Bengale, nommée *sina-roupie*, vaut 2 francs 50 centimes. Il y a aussi des roupies d'or et des pagodes d'or qui valent environ 10 francs. La monnaie courante des Indiens consiste en des cauris, petits coquillages dont 50 font un *poni*; il faut 10 *ponis* pour un *fanon*, et 13 *fanons* pour une pagode. Les grosses sommes se comptent par *lak*, mesure idéale de 100,000 roupies ou de 100,000 pagodes. Depuis que les nations européennes font presque exclusivement le commerce de l'Inde, les monnaies européennes y ont aussi cours, surtout la piastre, le louis et la couronne.

Les produits de l'industrie indienne font un objet principal du commerce de l'Europe avec l'Inde; ce sont surtout les toiles indiennes que les nations européennes recherchent le plus, à cause de leur solidité et de leur beauté; elles étaient déjà fameuses du temps de Job. Dans le langage du commerce, on appelle les pièces de toile des *guinées*. C'est dans le pays des *Telingas*, au nord de la côte de Coromandel,

que l'on trouve les plus grandes manufactures de ces étoffes ; les guinées bleues sont un grand objet d'exportation pour l'Afrique ; les percales, mot qui en tamoul signifie *toile très-fine*, se fabriquent dans le Karnatik ; on y emploie un coton long et soyeux, qui abonde surtout dans la plaine d'Arcate. Le canton de Condavir fournit les beaux mouchoirs de Mazulipatam, dont les teintes éclatantes sont dues en partie à la racine d'une plante appelée *chage*, qui croît sur les bords du Krichna et sur le rivage du golfe du Bengale. Les mouchoirs de Palicate, plus variés dans leurs dessins et leurs teintes que ceux de Mazulipatam, s'exportent en grande quantité pour l'Amérique et l'Afrique. C'est à Mazulipatam, Madras et Saint-Thomé que se fabriquent les toiles peintes ou *chites*, appelées improprement *toiles perses* ; la bonne qualité des eaux, dans ces cantons, paraît être la principale cause de la supériorité de ces étoffes, dont l'exportation a diminué considérablement depuis que les Européens imitent avec succès les procédés des Indiens. On exporte pour le Levant et les colonies beaucoup de ces toiles longues et larges, chargées de dessins bizarres, et destinées à servir de housses de lits. Dans le canton de Malalay et sur la côte de Coromandel, on fait une espèce de mousseline rayée, nommée *doréa*, ou en tamoul *bétille*, que les caravanes exportent en quantité pour le Levant, l'Arabie et la Perse ; l'Europe n'en tire plus qu'une faible partie, attendu qu'on y imite cette étoffe avec beaucoup d'adresse. Il n'en est pas de même d'une autre étoffe appelée *organdi*, qui se fabrique dans le Carnate, et qui est fort estimée en Europe. Les basins viennent des Cirkars du nord, et les guingamps de Madras, Saint-Thomé et Palicate. Cette dernière étoffe ne s'exporte plus en quantité que pour les autres parties de l'Asie, où l'on en fait des vêtements. Surate fabrique des soieries brochées d'or et d'argent, qui s'envoient en Perse, au Tibet et en Chine, où elles sont préférées à celles de Lyon, à cause de leur légèreté. Le Kachemir fournit les châles et les draps qui portent son nom ; c'est dans le territoire de Dakka que l'on fait les *neusouques*, espèce de toile de coton d'une très-grande finesse et transparente. Plusieurs fabriques du Bengale fournissent la *casse*, l'*ámame* et le *garat*, toiles de coton dont les Anglais faisaient une exportation considérable. « C'est, dit Legoux de Flaix, par la combinaison et les heureux mélanges de différentes espèces de coton qui conviennent, par leur force, leur souplesse et leurs qualités variées, au tissage des différentes mousselines, et à force de recherches et d'observations faites par les ancêtres et transmises par les pères à leurs neveux, que les Hindous sont parvenus à perfectionner les arts de la main et à les porter tous à un degré de beauté dont nous sommes encore éloignés. » Mais, depuis l'invention des procédés à la vapeur, les produits de l'Inde, malgré leur perfection, ne peuvent plus lutter avec les produits similaires de l'Europe, à cause du bas prix de ces derniers. Le Bengale, qui avant 1820 exportait 6 millions de pièces de coton, n'en exportait plus qu'un million de pièces en 1830, et en 1843 pour 407,000 francs seulement. La culture du coton s'est développée, mais la fabrication des tissus est une industrie aujourd'hui ruinée, et les tissus de soie eux-mêmes sont abandonnés pour ceux de la Chine.

Les Anglais ont, dans le Bengale, multiplié les plantations d'indigo, que les Hindous nomment *anil* ; mais le meilleur indigo vient de Jessore ou Koïmbatour et du Kishnagur ; on en exporte une quantité pour l'Europe, la Perse et l'Arabie. Par les soins de la compagnie anglaise, la cochenille a été aussi tellement répandue sur la

côte de Coromandel, qu'elle forme actuellement une branche de commerce. Une autre matière tinctoriale, le sapan ou bois rouge, vient en abondance dans les Ghattes orientales : on en expédie une quantité considérable pour l'Europe. La gomme-laque est fournie par plusieurs provinces de l'Hindoustan, spécialement par celles de Lahore, Pendjab et Moultan, où l'on fait la meilleure : il sort tous les ans, par le Gange seulement, pour 3 millions de cette matière. Le bois de santal, qui croît en abondance sur les Ghattes et au milieu des deux branches de ces montagnes, entre dans le commerce de plusieurs manières, en blocs et planches pour servir à la fabrication des petits meubles ; en poudre, pour être brûlé avec des encens, et en copeaux ou en bûches, pour être employé dans la teinture. Les Hindous en extraient aussi une essence précieuse, à laquelle on attribue des qualités salutaires. Il y a de grands dépôts de santal à Mangalore et dans plusieurs autres villes de la côte de Malabar, d'où ce bois est exporté pour l'Europe et les divers pays de l'Asie ; la Chine surtout en tire une grande quantité : la Compagnie anglaise en expédie pour Canton environ 16,000 quintaux par an.

Presque toutes les contrées de l'Inde cultivent le coton ; mais le plus beau vient dans les terrains légers et rocailleux du Goudjérate, de Bengale, d'Aoude et d'Agrah ; cette culture est tellement lucrative, qu'un arpent rapporte environ neuf quintaux de coton par an. Les Anglais ont donné leurs soins à la culture de la soie, que l'on tire de diverses provinces de l'Inde ; la meilleure est celle de Kassim-basar, île située entre deux canaux du Gange : cette île seule en fournit annuellement 2,000 quintaux. Une partie de la soie indienne est employée dans les manufactures du pays ; le reste s'exporte en Europe et dans toutes les échelles de la mer Rouge et du golfe Persique. On a, dans le nord de l'Hindoustan, une espèce particulière de vers qui font une soie plus grossière, mais plus forte que les vers à soie ordinaires. On en fabrique, dans les manufactures du Bengale, une espèce de gaze dont on fait grand usage pour les lits, afin d'en éloigner les moustiques.

La côte de Malabar tire un grand revenu de la récolte du poivre. L'exportation de cette denrée s'élève annuellement à la somme de 120,000 quintaux ; les principaux marchés de poivre sont Calicut, Mahé, Mangalore, Cotchin et autres villes de la côte de Malabar. Une autre épice, le cardamome, qui prospère dans les Ghattes occidentales, est achetée en quantité par les Perses, les Arabes, les Chinois, les Japonais et autres peuples asiatiques, qui en font grand usage dans l'assaisonnement du bétel. La vente exclusive de l'opium est entre les mains de la Compagnie anglaise ; l'opium le plus pur vient de la province de Bahar. Il en est à peu près de même du salpêtre, dont l'Inde abonde ; on en fabrique plus de 600,000 quintaux par an dans le seul district de Patna. Le tabac est également un monopole de la Compagnie ; enfin la culture de la canne à sucre prend une extension considérable.

Tel est le commerce d'exportation que l'Inde fait avec les nations étrangères, et qui répand dans le pays des sommes immenses ; le commerce d'importation, qui est presque en entier dans les mains des Anglais, consiste en draps, velours, fer, cuivre rouge, plomb, armes à feu, vins, eaux-de-vie, dentelles, fils d'or, galons, coraux, fruits secs et confits. Ceylan introduit du bois de palmier, des noix d'arec et de la cannelle. Les Moluques introduisent des épices ; le Pégou introduit du bois de teck ; l'Arabie, du café, des encens, des coraux, des dattes. La Chine envoie par les vais-

seaux européens beaucoup de thé ; la côte d'Afrique , des coquillages très-recherchés des Hindous pour leur parure.

§ XVII. HISTOIRE. — Les Hindous ont été , depuis l'antiquité , la proie des nations conquérantes attirées par les richesses de leur territoire , et ont passé continuellement d'une domination à l'autre. Après la mort d'Alexandre , l'Inde respira pourtant pendant treize cents ans. Vers la fin du dixième siècle de notre ère , Sabaktadjy , souverain du Khorassan et du Kaboulistan , entraîné par le désir de propager les doctrines du Koran , et dans l'espoir aussi de recueillir un riche butin , envahit les provinces occidentales de l'Inde , et son fils Mahmoud le Ghaznevide en conquit la majeure partie , traita la nation avec la dernière cruauté , et détruisit autant que possible les formes de gouvernement des brahmanes , mais en respectant le système des castes , la religion , l'organisation communale. Ce que les conquérants trouvèrent de richesses dans l'Inde , ce qu'ils enlevèrent d'or , de diamants , de bijoux , dépasse toute croyance. La mort empêcha le farouche Mahmoud de faire la conquête de l'Inde méridionale. Koutoub , un de ses généraux , fonda la dynastie afghane , nommée *patane* par les Indiens. Timour (Tamerlan) parcourut l'Inde en 1398 , et les Mongols pillèrent Delhi , commirent partout les plus grandes cruautés et se retirèrent chargés d'un immense butin. Ils revinrent en 1526 , sous Baber ou Babr , descendant de Tamerlan , renversèrent le trône patane , et élurent Baber empereur à Delhi.

Pendant ces invasions terribles , plusieurs tribus indiennes , principalement de la caste guerrière , se retirèrent dans les montagnes et y formèrent des États indépendants , qui , grâce à leurs retraites inaccessibles , maintinrent leur liberté ; ces peuples devinrent dans les temps modernes , à leur tour , de formidables conquérants : c'est là l'origine de l'indépendance des Mahrattes , des Sykes et d'autres peuples de l'Inde. Baber fut le premier souverain indien à qui l'on donna en Europe le titre de *Grand Mogol*. Humayoun , son fils et son successeur , loin de faire de nouvelles conquêtes , ne sut pas même conserver celles de son père. Il fut chassé de ses États et remplacé par Férid , de la nation des Patanes. Ce prince s'occupa de la prospérité de ses États , en faisant construire de grandes routes depuis le Bengale jusqu'à l'Indus , des plantations , des postes et des hôtelleries pour les voyageurs. Après sa mort , le roi de Perse remit Humayoun sur le trône. Celui-ci eut pour successeur son fils Akbar , qui s'est illustré par sa valeur , sa sagesse et sa justice. Il soumit le Bengale , agrandit son empire au sud et au nord , et le divisa en onze provinces ou *soubabies*. Sous ce grand homme , l'Inde , dévastée depuis six siècles , retrouva du repos : il aimait les Hindous , et essaya de réunir les vainqueurs et les vaincus sous le joug d'une même loi et d'une même religion. L'empire , parvenu au comble de sa splendeur , fut troublé par Aurengzeb , petit-fils d'Akbar , qui , après avoir déposé son père , s'empara de vive force du trône et opprima la nation. On dit qu'il tirait des terrains cultivés dans ses États un revenu de 900 millions de francs , et qu'il entretenait une armée d'un million d'hommes. Il mit à la tête de chaque province un *nabab* ou *soubab* , pour commander les troupes et disposer des emplois. Chaque nabab possédait dans une autre province une portion de terre dont il avait la jouissance , ce qui le privait des moyens de vexer la province dans laquelle il commandait. Plusieurs provinces formaient des principautés qui avaient leur propre radjah , et qui payaient au Grand Mogol un tribut et fournissaient des troupes.

Chaque province était divisée en *cirkars*, présidés par des *zemindars*, espèce de juges nobles et feudataires. Aurengzeb fut obligé de faire la guerre aux Mahrattes, et de leur payer le quart de ses revenus ; les Sykes firent aussi des incursions dans ses États, mais ils furent repoussés. Il mourut en 1707, âgé de quatre-vingt-dix ans. Sous son règne, l'empire du Grand Mogol s'étendait du 10° au 35° degré de latitude, et renfermait plus de 64 millions d'habitants.

Les successeurs d'Aurengzeb, trop faibles pour défendre un aussi vaste empire contre les nations belliqueuses qui l'entouraient, virent, dans l'espace de cinquante ans, les guerres le réduire à l'état le plus déplorable. Nadir, chah de Perse, emporta sans peine les immenses trésors de Delhi, dont il perdit un quart en traversant les déserts de Bounguichah. Les Afghans, devenus maîtres d'une partie de ces trésors, disputèrent aux Mahrattes l'empire de l'Inde ; mais ils ne surent pas profiter du gain de la fameuse bataille livrée en 1761, auprès de Delhi, par 150,000 mahométans commandés par Abdallah, roi des Afghans, à 200,000 Mahrattes.

Cependant les Européens furent attirés par l'odeur d'une proie déjà toute sanglante et déchirée. Les Portugais, après avoir exclu Venise des marchés de l'Inde, disputaient encore aux Hollandais le privilège d'y commercer seuls, quand les Anglais, à leur tour, les chassèrent et s'emparèrent successivement de diverses places. La puissance de leur *Compagnie des Indes* était pourtant encore très-faible et contestée, quand les Français, qui depuis un demi-siècle avaient déjà mis le pied dans le pays, comprirent que l'empire du Grand Mogol était un héritage ouvert à toutes les ambitions et où les Européens devaient prendre la meilleure part. C'était Dupleix, un homme de génie, qui commandait les établissements français dans l'Inde, et il avait conçu pour la conquête de ce pays des plans que les Anglais n'ont eu qu'à exécuter. Il intervint dans les guerres que se faisaient les gouverneurs des provinces devenus indépendants sous les titres de soubabs, nababs, radjahs, etc. ; il obtint du Grand Mogol la nababie de Carnate ; il se fit le protecteur des soubabs du Dékhan qui lui payaient tribut ; il acquit de vastes territoires près de Pondichéry, de Karikal, de Mazulipatam, et quatre provinces qui procuraient 200 lieues de côtes au commerce français. Mais les Anglais se plaignirent de l'ambition de Dupleix, et le faible gouvernement de Louis XV consentit à son rappel (1755). Alors la guerre de Sept-Ans éclata, et toutes les possessions de la France dans l'Inde furent perdues. Les Anglais héritèrent de nos plans, de notre puissance ; et en 1770 ils étaient maîtres de tout le Bengale par une série de fraudes, de violences, de concussions, qui firent périr trois à quatre millions d'hommes, et dont on put dire dans le parlement anglais : « L'histoire ne nous présente rien qui ressemble à ce que nous voyons dans l'Inde, où le gouvernement actuel, réalisant l'union du souverain et du marchand, n'a qu'un principe, l'avarice mercantile, et qu'un moyen, la force. On ne peut comparer la tyrannie des Anglais au Bengale à aucune autre. L'oppression pèse également sur le riche et sur le pauvre : les possesseurs de terres ou de capitaux sont également dépouillés ; si l'artisan a un métier, on le lui brise ; s'il a du grain, on le lui enlève ; si on le soupçonne d'avoir quelque part un trésor caché, on le soumet à la torture pour le lui faire révéler. Les paroles manquent pour peindre convenablement l'espèce de tyrannie exercée au Bengale. »

C'était sous le gouvernement du fourbe et cruel lord Clive que la Compagnie avait acquis le Bengale ; sous celui de Hastings , à qui l'on a élevé des statues , mais dont la politique était aussi machiavélique qu'impitoyable , elle acquit Bénarès et les Cirkars du Nord ; le Nizam , le Karnatik , l'Aoude , devinrent des vice-royautés vassales ; en 1783 , il n'y avait plus dans la presqu'île que deux puissances indépendantes des Anglais , la confédération des Mahrattes et l'empire du Mysore.

Cependant la Compagnie , loin de s'enrichir par ces oppressions , se couvrait de dettes , tandis que ses agents revenaient dans leur patrie avec des trésors énormes. Mais ses premiers succès contre Tippou-Saëb , sultan de Mysore et fils d'Haïder-Ali , relevèrent ses espérances abattues et changèrent la position de ses affaires. Soutenue par les Mahrattes et par le nizam du Dékhan , elle força ce fameux prince , par le traité de 1792 , à céder aux alliés la moitié de ses États , et à leur payer des sommes immenses pour les frais de la guerre. Le plus grand gain de la compagnie fut la concession du district situé à l'ouest des Ghattes , depuis les frontières de Travancore jusqu'à la rivière de Kavar , concession qui la rendit seule maîtresse du commerce du poivre , dont elle avait partagé jusqu'alors le bénéfice avec la France , la Hollande et le Portugal. Encouragé par l'arrivée des Français en Égypte , Tippou-Saëb recommença la guerre en 1798 , et tenta d'arracher aux Anglais leurs précédentes conquêtes ; mais ceux-ci , dès qu'ils eurent connaissance de ses projets , conclurent un traité d'alliance avec le nizam du Dékhan , prirent à leur solde une armée de sipahis ou soldats hindous , et attaquèrent les États de Tippou à la fois sur la côte de Coromandel et sur celle de Malabar. Le sultan fut bloqué dans Seringapatam , sa capitale ; dans un assaut , il perdit la vie avec ses principaux officiers ; les vainqueurs se rendirent maîtres de la ville ; le trésor du sultan , qu'on évalua à 3 millions de livres sterling , tomba au pouvoir de l'armée. L'Angleterre céda le territoire de Mysore à un descendant de l'ancienne dynastie , chassé par Haïder-Ali , accorda quelques districts à un autre descendant de cette dynastie , récompensa en terres son allié le nizam , et se réserva le reste , composé des districts de Seringapatam et de Mangalore , la plus belle partie de l'empire du Mysore.

Depuis cette époque , il n'y eut plus que des conspirations partielles , des échauffourées qui n'aboutirent qu'à affermir la puissance anglaise. L'homme qui lui donna d'abord le plus d'inquiétude fut Mahadja-Scindia , l'un des chefs des Mahrattes. La guerre qu'il organisa ne fut à l'origine qu'une série d'escarmouches où , se jetant à la tête d'un parti de cavalerie sur les possessions de la Compagnie , il enlevait du butin , et se retirait dans les montagnes ; mais , ayant accueilli à sa cour un officier piémontais nommé de Boigne , celui-ci organisa une troupe d'infanterie de 20,000 hommes , qui , joints à 50,000 cavaliers , formèrent à Agra un noyau puissant dont l'effectif fut porté en 1801 à 250,000 par l'adhésion d'autres chefs mahrattes. La politique anglaise parvint à triompher de tous ces obstacles. Les gouverneurs Hastings , Wellesley , Cornwallis et Duncan , avec des caractères différents , suivirent tous la même marche , qui était d'isoler les chefs contraires aux Anglais , de les opposer les uns aux autres , et d'entourer leur territoire de tribus inoffensives qui opposassent une barrière aux invasions des Mahrattes. Enfin ils formèrent peu à peu des camps dans l'intérieur , et en 1818 , à la bataille de Pounah , la puissance mahratte fut entièrement détruite , et les chefs forcés à la soumission.

Depuis cette époque jusqu'en 1843, les Anglais ne s'occupèrent qu'à consolider leur puissance dans l'Inde, sans chercher des agrandissements de territoire autrement que par la voie pacifique ou par la ruse, c'est-à-dire que les États protégés ou tributaires étaient définitivement réunis aux possessions anglaises lorsque les souverains venaient à mourir sans héritiers. La guerre contre les Afghans leur fit reprendre leur système de conquêtes. Nous avons raconté comment, en 1843, le Sindh fut annexé par la plus injuste des spoliations. En 1849, le royaume de Lahore, fondé par Runjetsingh, suivit le sort de la confédération des Oumirs, et peu à peu les diverses contrées qui formaient l'empire des Sykes ont également été réunies au domaine de la Compagnie. Aujourd'hui (1856) le Népaul et les États de Sindhya sont seuls indépendants de nom, car de fait ils ont trop la conscience de la puissance anglaise qui les entoure pour essayer de contrarier les projets et les demandes de leur redoutable voisin. Quelques autres États sont classés dans la catégorie de possessions médiates, c'est-à-dire qu'ils sont dans la dépendance plus ou moins absolue de la Compagnie. Nous avons décrit les principaux, qui sont : l'État du Nizam, dont le souverain est mahométan; l'État de Bérar ou Nagpour, et celui de Baroda, dont les chefs sont Hindous et d'extraction mahratte; puis viennent les États des princes radjepoutes, Hindous de haute caste, chez lesquels cette illustration séculaire s'allie à une réputation incontestée de franchise, d'honneur et de courage militaire; ce sont encore le royaume de Travancore, sur la côte de Malabar; celui de Mysore, et une foule de petites seigneuries éparpillées et enclavées dans les immenses possessions de la Compagnie.

Nous avons vu que tout récemment (1856) le royaume d'Aoude, après avoir été longtemps tributaire, a été annexé au territoire de la Compagnie; les autres ne tarderont pas à suivre le même sort : la politique anglaise a rendu ce résultat inévitable. En effet, les traités qui lient ces États à la Compagnie les obligent à entretenir des troupes nombreuses toujours prêtes à suivre les ordres de leur allié; cette condition onéreuse contraint les souverains à des vexations, à des spoliations qui bientôt amènent des désordres, puis l'anarchie. La Compagnie intervient alors, et, afin de rétablir l'ordre, elle s'empare définitivement d'un pays que le souverain indigène est inhabile à gouverner.

§ XVIII. ADMINISTRATION, ARMÉE, ETC. — La Compagnie anglaise de l'Inde gouverne aujourd'hui directement ou indirectement un pays aussi grand que l'Europe moins la Russie, et qui a environ 3,502,370 kilomètres carrés avec 159,682,000 habitants. Avant d'examiner de quelle manière elle administre ce vaste empire, disons un mot de l'origine de la Compagnie et de sa constitution.

En 1559, des marchands de Londres, voulant avoir part au commerce des Portugais dans l'Inde, établirent une société de commerce au capital de 750,000 francs, qui prit l'année suivante le nom de Compagnie des Indes orientales, porta son capital à 1,750,000 francs, et acheta un navire de 240 tonneaux. En 1602, elle établit son premier comptoir à Achin; en 1612, elle établit le deuxième sur la côte de Malabar; en 1626, elle en avait un troisième sur celle de Coromandel, et en 1634 un quatrième dans le Bengale. Elle obtint alors du parlement le monopole du commerce de l'Inde, monopole qui a été réglementé par une *charte* de 1773, et qu'elle a conservé jusqu'en 1814; alors le commerce avec l'Inde fut déclaré libre, en laissant toutefois à la Com-

pagnie le monopole du commerce de l'Hindoustan avec la Chine. Enfin, ce dernier monopole lui a été enlevé en 1834, et la Compagnie n'a plus dans ses attributions que l'administration politique, sous la suzeraineté de l'État, des Indes orientales. Ses pouvoirs sont d'ailleurs absolus, mais temporaires, et doivent être renouvelés tous les vingt ans par le parlement.

Le principe du gouvernement de la Compagnie est de laisser aux indigènes leurs lois, leur religion, leur administration, leurs chefs, en tout ce qui ne gêne pas sa souveraineté. Dans ses possessions immédiates, elle n'a donc apporté de changements que dans l'administration des finances, de la police et de la justice. Dans ses possessions médiates, elle a moins fait encore, l'administration intérieure ayant été laissée aux divers princes, qui gardent en apparence l'autorité absolue sur leurs sujets; mais l'autorité réelle n'en appartient pas moins aux *résidents* anglais établis dans leur cour. Voyons quels sont les divers fonctionnaires et employés avec lesquels la Compagnie gouverne des pays si confusément réunis sous sa domination.

Le capital nominal de la Compagnie est de 200 millions de francs, non compris sa dette. La possession de 25,000 francs d'actions donne le titre de propriétaire et une voix aux assemblées générales, qui ont lieu quatre fois par an. Ces propriétaires d'actions composent une cour qui a le pouvoir d'élire en partie la *cour des directeurs*, chargée de diriger toutes les affaires de la Compagnie. Ces directeurs sont au nombre de 18, dont 12 élus par la cour des propriétaires et 6 par le gouvernement. Pour être directeur, il faut posséder 50,000 francs d'actions. Ces 18 directeurs, qui résident à Londres, composent l'administration suprême de l'Hindoustan, mais sous la surveillance du gouvernement, représenté par un bureau dit du contrôle (*board of control*). Ce sont eux qui nomment tous les fonctionnaires, font les règlements, régissent les finances, etc. Ils délèguent leur pouvoir à un *gouverneur général* nommé par eux, révocable par eux, mais dont la nomination et la révocation sont soumises à l'approbation de la couronne. Ce gouverneur général est assisté d'un *conseil* composé de quatre membres et nommés aussi par les directeurs : trois de ces membres doivent être choisis parmi les employés de la Compagnie; le quatrième est un jurisconsulte, et n'a droit de voter qu'en matière législative. Le gouverneur exécute les ordres qu'il reçoit de la cour des directeurs; mais ses pouvoirs sont d'ailleurs illimités, et même, en cas de force majeure et de l'avis de son conseil, il peut faire la paix ou déclarer la guerre. Son autorité s'étend sur tous les pays soumis directement ou indirectement à la Compagnie, et il a en définitive un pouvoir plus grand et plus absolu que celui dont jouissent la plupart des monarques de l'Europe.

Nous avons vu que l'Inde anglaise est divisée en quatre *présidences* : Calcutta, Madras, Bombay, Agrah ou Allah-abad. Elles sont administrées par des gouverneurs particuliers placés sous l'autorité suprême du gouverneur général, mais ayant d'ailleurs les mêmes attributions que lui, et nommés par la cour des directeurs. Ils sont assistés d'un conseil de deux membres. La présidence d'Agrah n'a qu'un vice-gouverneur sans conseil. L'administration générale de chaque présidence est subdivisée en *départements* dits général, secret, politique, financier, civil, judiciaire, ecclésiastique, militaire, et le territoire est divisé en *districts*, administrés chacun par un *collecteur*, qui a dans ses attributions les impôts, la police, les travaux publics, même la justice,

et dont les ordres sont exécutés par une multitude d'employés divers appelés généralement *écrivains*. Les ordres de ces fonctionnaires sont portés par un corps de messagers qu'on appelle *péons*.

On compte deux classes distinctes de fonctionnaires dans l'administration de l'Hindoustan, les *covenanted* et les *uncovenanted*, les assermentés et les non assermentés. Les premiers sont exclusivement Anglais, venus de l'Angleterre, appartenant généralement à des familles puissantes, élevés dans les écoles de la Compagnie¹ : ils sont au nombre de 808 seulement, dont 420 dans la présidence de Calcutta, et ils s'y partagent environ 23 millions d'appointements. Ils déploient un luxe tout oriental, et se distinguent généralement par leurs talents, mais aussi par une grande cupidité et un plus grand orgueil. Ils se partagent en officiers du civil, de la santé, de la marine, de l'armée. Les officiers du *civil* (civilian), sous les titres d'écrivains, de juges, de collecteurs, etc., administrent les districts et leurs subdivisions, prélèvent les impôts, maintiennent la police, dirigent les finances, les douanes, les postes, et rendent la justice. Les officiers de santé sont répartis dans les divers territoires de la Compagnie. Les officiers de marine appartiennent à la marine militaire spéciale de la Compagnie (*Indian navy*), chargée de la défense des côtes et de la poursuite des pirates. Nous parlerons tout à l'heure des officiers de l'armée. C'est dans cet ordre de fonctionnaires, principalement dans ceux du civil et de l'armée, que le gouverneur général choisit les *résidents*, *commissaires*, *agents*, qui surveillent les princes alliés ou vassaux, et commandent réellement dans leurs États. Ils ont ordinairement dans le voisinage un corps d'armée qui doit les protéger et dont ils peuvent requérir l'assistance.

Les *uncovenanted* sont ou des Anglais, ou des Anglo-Indiens, ou des Indiens natifs ayant reçu une éducation européenne et sachant l'anglais. Ils sont très-nombreux, révocables à volonté, et occupent généralement des fonctions inférieures sous les officiers civils. Il y en a aussi dans la marine et dans l'armée.

L'armée se compose : 1^o de troupes royales, au nombre d'environ 30,000, qui sont pour ainsi dire empruntées par la Compagnie au gouvernement britannique, et pour lesquelles elle paye annuellement une indemnité de 10 millions. Ces troupes font un service de quatre ou cinq ans dans l'Hindoustan comme dans les autres possessions anglaises, et se trouvent ensuite relevées par d'autres troupes royales ; 2^o de l'armée propre de la Compagnie, composée de 260,000 hommes, dont 240,000 indigènes dits *sipahis* ou *cipayes*, et 20,000 Européens. Cette armée est organisée, disciplinée, réglementée, comme l'armée royale. Elle se lève par enrôlement volontaire et avec une grande facilité, car le service de la Compagnie est regardé comme une faveur par une population, sans doute peu belliqueuse, mais qui meurt de faim, et si la Compagnie avait besoin d'un million d'hommes, elle le trouverait en quelques jours. Les soldats, les sous-officiers et certains officiers (*native officers*) sont hindous, les officiers réels sont anglais. Ceux-ci sont élevés dans les collèges de la Compagnie, viennent d'Angleterre comme cadets, et font perpétuellement le service dans l'Hindoustan ; leur solde est la même que dans l'armée royale. Chaque régiment de cipayes se compose de 9 compagnies fortes de 80 à 100 hommes ; il est commandé par un colonel et un lieutenant-colonel, qui ne résident pas ; par un major, qui est le véritable comman-

¹ La principale de ces écoles est à Haylesbury, près de Londres.

dant ; par 6 capitaines et 18 lieutenants ou sous-lieutenants : tous ces officiers sont anglais, et ne font, si ce n'est en temps de guerre, presque aucun service. Au-dessous d'eux sont 9 capitaines et 9 lieutenants hindous, faisant réellement tout le service, mais obéissant au dernier sous-lieutenant anglais, n'ayant d'ailleurs aucun rapport avec les officiers européens, et traités par ceux-ci avec fierté et une réserve méprisante. Le cipaye a 8 roupies (20 fr.) par mois de solde en temps de paix, et 13 en temps de guerre ou de marche¹ ; mais il est seulement habillé par l'administration et doit se nourrir ; de là vient que chaque régiment est suivi partout d'une troupe de marchands, de cuisiniers, etc., qui forment dans les cantonnements une sorte de ville autour des régiments campés. Le cipaye, à part le temps des manœuvres, mène tout à fait une vie civile : on lui retire même ses armes, qui sont confiées à la garde de certains officiers. Il est généralement doux, docile, triste, grave.

Les régiments, soit anglais, soit indigènes, occupent les principales forteresses de l'Inde ; mais, à part Calcutta et quelques autres grands ports qui ont des garnisons, à part quelques forteresses qui sont aussi gardées, les régiments, soit anglais, soit indigènes, ne séjournent pas dans les villes, mais près des villes, dans des cantonnements où se trouvent réunis artillerie, cavalerie, infanterie, formant ainsi de petits corps d'armée. On place ainsi ordinairement l'un près de l'autre un régiment indigène et un régiment royal ; mais le premier est chargé de tout le service du cantonnement ; le second ne fait que se garder lui-même. Dans ces cantonnements, les soldats, grâce au climat, vivent sous des baraques de bambous, les officiers dans des bengalows de chétive apparence, mais qui dans l'intérieur renferment tout le confort britannique, tout le luxe des maisons européennes. Ce luxe, ce confort, les officiers et employés anglais l'emportent partout : chacun d'eux, même en campagne et par les plus longues marches, traîne avec lui voiture, tentes, lits, tapis, vaisselle d'argent, cristaux, au moins vingt ou trente chevaux, autant de domestiques, etc. Aussi les armées anglaises ressemblent-elles aux armées des anciens rois de Perse, aux armées de Xerxès, et, en cas de retraite, elles éprouvent les plus grands embarras de tous ces bagages ruineux.

L'armée indigène a montré dans beaucoup d'occasions de la bravoure, du zèle, de la discipline, du dévouement ; mais elle est loin d'avoir la solidité de l'armée royale, et les dernières guerres ont prouvé combien elle a besoin d'être soutenue par des régiments européens. D'ailleurs sa fidélité ne saurait être mise à de trop grandes épreuves ; car, si elle est traitée avec justice et libéralité, elle est regardée avec tant de mépris par les troupes royales, elle est tellement séparée de ses maîtres par la religion, les mœurs, la race, qu'il ne faudrait qu'un revers pour la tourner contre eux².

Les troupes royales et les troupes indigènes sont sous le commandement d'un général en chef nommé par la cour des directeurs, agréé par le gouvernement, et qui reçoit les ordres du gouverneur général. Dans chaque présidence, il y a de même un

¹ C'est une solde considérable pour l'Inde, où les objets de première nécessité sont à très-bon marché et où les salaires sont très-modiques : ainsi, à Calcutta même, les charpentiers, les serruriers, les maçons gagnent 12 à 15 francs par mois, les plus habiles, 25 à 30 ; les manœuvres, 9 à 10 ; les jardiniers et les porteurs de palanquins, 10 francs.

² Aux troupes royales et aux troupes de la Compagnie il faut ajouter les contingents des États alliés qui sont commandés par des officiers anglais, et forment environ 30,000 hommes. Cela élève l'armée de l'Hindoustan à 320,000 hommes.

commandant des troupes qui reçoit les ordres du gouverneur et qui fait partie du conseil de la présidence.

Dans les possessions immédiates de la Compagnie, il y a trois cours supérieures de justice, à Calcutta, à Madras et à Bombay. Les juges, nommés par le gouvernement britannique, nomment eux-mêmes les juges des cours inférieures. Tous ces magistrats ne dépendent pas de la cour des directeurs, mais du gouvernement.

On a partagé le territoire anglo-indien en trois évêchés protestants : l'évêque de Calcutta a la suprématie sur les évêques de Madras et de Bombay. Les ecclésiastiques sont nommés par le gouvernement britannique, et nomment les membres du clergé inférieur¹.

§ XIX. FINANCES. — COMMERCE. — CAUSES DE DÉCADENCE. — Les revenus de la Compagnie, d'après le budget de 1852, sont de 247,148,088 roupies de 2 fr. 50 cent. ou 617,870,220 francs; les dépenses, de 250,920,365 roupies ou 627,325,910 francs.

Les revenus proviennent des sources ci-après :

Impôt territorial.	142,829,680	roupies.
Douanes.	19,745,560	—
Sel (monopole).	12,413,841	—
Opium (monopole).	26,878,184	—
Spiritueux.	10,469,840	—
Timbre.	4,637,490	—
Postes.	2,044,170	—
Navigation.	1,800,000	—
Tributs.	6,510,181	—
Tabac.	604,980	—
Monnaie.	114,162	—
Revenus du Pendjab, du Sindh, etc.	19,100,000	—
TOTAL.	247,148,088	roupies.

Dans cette somme, le Bengale fournit 100 millions de roupies, Madras 45 millions, Bombay 35 millions, Agrah 55 millions, le Pendjab, le Sindh, etc., 15 millions.

Les dépenses se répartissent ainsi :

Perception civile.	20,000,000	roupies.
Justice.	19,000,000	—
Douane.	2,000,000	—
Marine.	5,600,000	—
Armée.	107,000,000	—
Dette intérieure de la Compagnie	27,000,000	—
Dette extérieure de la Compagnie	25,000,000	—
Dépenses générales.	45,000,000	—

La dette de la compagnie s'élève aujourd'hui à la somme de 48,014,244 livres sterling, dont les intérêts sont de 2,279,531 livres sterling.

On le voit, cette situation financière est loin d'être favorable, et les budgets annuels viennent constater que les recettes ne prennent aucun accroissement, tendent même

¹ La solde de tous les fonctionnaires de la Compagnie est très-élevée : ainsi le gouverneur général a 600,000 francs; les gouverneurs, 300,000; les conseillers, 150,000; les commandants en chef, 150,000; les présidents des cours suprêmes, 150,000; les autres juges, 125,000; l'évêque de Calcutta, 125,000; les évêques de Madras et de Bombay, 60,000; les ecclésiastiques, 12,000; les officiers du service civil, 15 à 150,000; les officiers de troupes, de santé, de marine, 6 à 100,000; les agents diplomatiques, 100,000; les assistants, 25,000; non compris les sommes presque aussi considérables que le traitement, et qui sont allouées à titre de haute paye, d'indemnités de voyage, logement, etc., etc.

à décroître, tandis que les dépenses augmentent chaque année¹, par suite des guerres continuelles dont l'étendue du territoire de la Compagnie fait une nécessité. Que sera-ce donc le jour où l'infâme commerce de l'opium viendra à être supprimé ou à tomber? L'immense empire des Indes n'est donc pas une colonie productive pour l'Angleterre; ce n'est même pas une colonie, puisqu'il est interdit aux Anglais de s'y établir et d'y devenir propriétaires, afin d'éviter qu'il ne se forme une population anglo-indienne qui tôt ou tard chercherait à conquérir son indépendance : l'Inde n'est qu'un immense débouché pour le commerce anglais. La population européenne ne dépasse pas en effet 50,000 individus, et, sur ce nombre, un cinquième au moins est au service de la Compagnie².

On comprend ordinairement sous le nom de commerce des Indes le commerce de l'Hindoustan, de l'Indo-Chine, de la Chine. Ce commerce a employé en 1852 4,406 navires jaugeant 613,524 tonneaux pour l'exportation, et pour l'importation, 983 navires jaugeant 499,162 tonneaux. A ces renseignements sur le commerce général de l'Hindoustan, nous ajouterons quelques indications sur le commerce de la France en 1853 avec les Indes orientales, mais en prévenant nos lecteurs que les tableaux des douanes, dont nous extrayons ces documents, comprennent sous le titre d'Indes orientales l'Hindoustan, l'Indo-Chine, la Chine et l'Australie :

	Importations en France.	Exportations de France.	Total.
1853.	34,662,000 francs.	5,781,000 francs.	40,443,000 francs.
Navires. .	63 (22,960 tonneaux).	36 (12,952 tonneaux).	99 (35,912 tonneaux) ³ .

Le commerce de la France avec les Indes orientales est donc peu de chose; mais il ne faut pas oublier qu'une partie des échanges de notre pays avec l'étranger, la plus forte partie probablement, s'exécute par la marine anglaise, et que les relevés de la douane ne donnent pas par conséquent le chiffre réel de notre trafic avec les pays transatlantiques.

Nous venons d'exposer l'administration du vaste empire anglo-indien. Quelles sont les causes de sa grandeur? quels sont les dangers qu'il peut avoir à craindre?

Les causes principales de sa grandeur sont d'abord le génie britannique, ce génie entreprenant, audacieux, persévérant, peu soucieux des moyens, qui va toujours à son but; puis l'habileté des conquérants à respecter la religion et les lois civiles des vaincus, à ne leur imposer que des tributs modérés; puis la mollesse des Hindous, leur caractère pacifique, leur facilité à subir toutes les dominations, leur religion énervante, la discorde et la cupidité de leurs chefs, la tyrannie des princes musulmans, les dévastations anarchiques des Mahrattes. A toutes ces causes il est juste de joindre l'influence du caractère personnel des gouverneurs généraux anglais. La froide et cruelle ambition d'un Clive, l'esprit entreprenant et audacieux d'un Wellesley, le machiavélisme d'un Hastings, la sagesse et la loyauté d'un Cornwallis, l'administration douce, probe et intelligente d'un Duncan à Bombay, d'un Colebrooke à Calcutta, ont concouru de

¹ Le compte rendu présenté au parlement le 21 juillet 1856 présente sur le revenu, pour l'année 1856-1857, un déficit de 1 million 152,109 livres sterling (8 millions 807,725 francs).

² Nous avons tiré la plupart des renseignements relatifs à l'Inde anglaise de la *Revue des Deux-Mondes*, du *Quarterly-Review*, de la *Revue britannique*, du *Moniteur indien* et de plusieurs ouvrages anglais.

³ Voir pour les détails à la fin du chapitre.

diverses manières à étendre avec une extrême rapidité cette monarchie d'un genre si extraordinaire, où une poignée d'Européens paraît suffire en même temps pour gouverner tant de millions d'Asiatiques et pour diriger le commerce le plus vaste du monde.

Mais cette monarchie, qui dans si peu d'années s'est élevée à un si haut degré de splendeur, porte aussi dans son sein les germes d'une décadence rapide et inévitable. Quelques ménagements que les Anglais gardent envers les Hindous, quelques soins qu'ils prennent pour faire respecter les lois de Menou et pour ranimer l'étude des livres sanskrits, l'orgueil et l'intolérance ne laisseront jamais oublier qu'ils sont pour tout fidèle Hindou des étrangers, des barbares, des gens sans caste, vivant sans loi, mangeant une nourriture animale, comme les parias tant abhorrés. La fureur de prosélytisme qui anime et le clergé anglican et les sectes diverses, surtout les méthodistes, a déjà excité l'indignation des brahmanes et causé des désordres sérieux. La seconde cause de décadence est l'état de l'armée : des révoltes partielles ont déjà démontré que tout souvenir d'indépendance n'est pas éteint, et qu'il suffirait, par exemple, de la présence de 20,000 Russes sur l'Indus pour faire soulever, non-seulement les populations belliqueuses du nord-ouest, les Sykes, les Mahrattes, les Radjepoutes, mais les régiments de cipayes qui les ont vaincus. Une autre cause de décadence est dans la nécessité où se trouve la Compagnie d'étendre sans cesse ses conquêtes et d'agrandir des possessions qu'il est de plus en plus difficile et coûteux de garder. Le Pégou vient d'être annexé à l'empire britannique ; il est possible, il est probable que toute l'Indo-Chine subira le joug à son tour : la politique d'envahissement ne se termine jamais que par l'excès même du pouvoir envahisseur. Mais comment garder tant de conquêtes ? Comment entretenir des relations avec tant de nations barbares et belliqueuses, sans une dépense entièrement hors de proportion avec la faible augmentation du commerce qui en a été le fruit ? On ne peut que perdre de deux côtés quand on veut faire le commerce en sultan et faire la guerre en marchand. Un voyageur anglais, lord Valentia, avoue hautement une quatrième source de désordres, c'est l'accroissement rapide et étonnant de la caste des métis (*half-cast*), descendants des pères européens et des mères indiennes, caste déjà fort arrogante au Bengale, reléguée dans les emplois subalternes, déshéritée de tout, traitée de bâtarde, et qui semble prétendre à de grands droits politiques. La cause dernière et principale, c'est l'orgueil de l'Anglais, sa morgue, sa roideur, son caractère exclusif, son attachement servile aux usages les plus indifférents. La domination britannique n'a pas une seule racine profonde dans le pays : elle est toute à la surface ; si elle venait tout à coup à disparaître, elle ne laisserait pas une institution, une réforme, une idée, un élément de civilisation ; elle n'a rien fait pour s'assimiler les peuples, elle n'a fait que les pressurer, les laissant dans leur ignorance, dans leurs superstitions, dans leur misère ; elle n'a rien fondé, elle est restée étrangère et ennemie. L'Inde n'est pour elle qu'un grand comptoir, qu'une matière à dividendes, et une compagnie de 2,000 actionnaires est la digne souveraine d'un pays qu'on ne veut ni civiliser, ni coloniser, ni convertir aux idées chrétiennes.

L'Angleterre sent le danger, et depuis quelques années elle se met à l'œuvre pour réparer les maux qu'elle a faits. Ses hommes d'État commencent à comprendre qu'ils ont à remplir des devoirs envers le pays tombé entre leurs mains ; la politique dite

romaine, la politique d'exactions, de rapines, d'agrandissement par tous les moyens, a fait son temps, et la domination britannique, qui donne aux populations hindoues ce qu'elles n'ont jamais connu, le calme sous un gouvernement régulier, commence à être réellement pour elles un bienfait; enfin cette domination devient de jour en jour, et c'est là seul ce qui la justifie aux yeux européens, la plus vaste voie qui ait encore été ouverte à la civilisation pour pénétrer, ébrécher, démolir l'immobilité asiatique.

Tableaux statistiques de l'Hindoustan.

DIVISIONS ADMINISTRATIVES.	SUPERFICIE en MILLES CARRÉS géographiques.	POPULATION en 1852.
POSSESSIONS IMMÉDIATES DE LA COMPAGNIE DES INDES.		
Présidence du Bengale.	15,337	47,958,000
— d'Agrah avec le Pendjab	7,725	27,900,000
— de Madras	6,824	16,389,000
— de Bombay.	5,655	10,485,000
	35,541	102,732,000
POSSESSIONS MÉDIATES DE LA COMPAGNIE.		
<i>États dépendant</i>		
De la présidence du Bengale.	27,481	43,000,000
— de Madras	6,085	9,350,000
— de Bombay.	2,661	4,600,000
	36,187	56,950,000
	35,541	102,732,000
TOTAL GÉNÉRAL.	71,728	159,682,000 ¹

¹ Pour avoir tout l'Hindoustan anglais, il faut ajouter Ceylan, qui a en superficie 1,097 milles carrés géograph., et en population 1,627,000 habit.

Armée des Indes en 1852.

CORPS.	TROUPES royales.	TROUPES DE LA COMPAGNIE.			ENSEMBLE.
		Européens.	Indigènes.	TOTAL.	
Génie.	»	321	2,248	2,569	2,569
Artillerie.	»	7,436	9,004	16,440	16,440
Cavalerie.	3,664	469	30,851	31,320	34,984
Infanterie.	25,816	9,648	193,942	203,590	229,406
Corps médical	»	1,111	652	1,763	1,763
Auditeurs.	»	243	»	243	243
Vétérinaires.	»	700	3,424	4,124	4,124
	29,480	19,928	240,121	260,049	289,529 ¹

¹ On peut ajouter pour Ceylan un régiment de tirailleurs coloniaux montant à 1,585 hommes.

Détail des possessions immédiates.

ANCIENNES PROVINCES.	DISTRICTS.	ANCIENNES PROVINCES.	DISTRICTS.
A. PRÉSIDENCE DE CALCUTTA.		DELHI (suite). . . .	
	Calcutta.		Morad-abad.
	Nadia.		Saharanpour.
	Hougly.		Meirout.
	Jessore.		
	Bakergandj.		Horriana.
	Tchittagong.		Goualior.
	Tiperah.		Kandeich.
	Dakka-Djelalpour.		Malvah.
	Moimansingh.	C. PRÉSIDENCE DE MADRAS.	
BENGALÉ	Silhet.		Madras.
	Rangpour.		Nellore.
	Dinadjpour.		Arkot septentrional.
	Porniah.		Arkot méridional.
	Radjchahi.		Tchinglepot.
	Birboum.	KARNATIK	Tandjor.
	Mourchid-abad.		Tritchinpaly.
	Bardouan.		Madoura.
	Midnapour.		Tinnevelly.
	Couch-Beyhar.		Cheraganga.
		KOÏMBATOUR	Koïmbatour.
BEHAR	Behar.	MAÏSSOUR (Mysore) . .	Seringapatam.
	Ramghor.	MALABAR	Malabar.
	Boglipour.	KANARA	Kanara.
	Tirhout.	BALAGHAT	Bellary.
	Saran.		Kaddapah ou Korpah.
	Chah-abad.		
AOUDE	Gharakpour.		
GHERVAL	Sirynagor.		Gantour.
	Kemaoun.		Mazulipatam.
	Sirmore.	CIRKARS SEPTENTRIO- NAUX	Radiahmandry.
ADJMIK	Adjmir.		Vizagapatam.
			Gandjam.
	Balassore.	D. PRÉSIDENCE DE BOMBAY.	
	Kottak.		Bombay (ile).
ORISSA	Khourdah.		Djowar.
	Kondjour.		Kalliany.
	Mohorbondje.		Baglana.
	Singboum.		Sangamnir.
GONDOUANA	Gondouana.		Peraïnda.
			Solapour.
B. PRÉSIDENCE D'AGRAH.			Ahmed-nagar.
			Akalkotta.
ALLAH-ABAD	Allah-abad.		Djounir.
	Djouanpour.		
			Konkan septentrional.
	Bénarès.		Konkan méridional.
	Mirzapour.		Darwar.
AGRAH	Pandelkhand.		
	Kapour.		Galna.
	Agrah.		Khandeich.
	Etaweh.		Miour.
	Farrakh-abad.		Surate.
	Kalpi.		Barotch.
DELHI	Alyghor.		Kaira.
	Delhi.		Ahmed-abad.
	Barely.		

Détail des possessions médiates.

ÉTATS.	CAPITALES.	SUPERFICIE en lieues géographiques	POPULATION.	REVENUS en francs.
Principauté de RIUAH.	Riouah . . .	450	360,000	500,000 ?
— de JHANSY.	Jhansy. . . .	350	262,500	1,000,000
— de THERY.	Thery.	250	185,500	200,000
— de PANNAH.	Pannah. . . .	350	283,500	1,000,000
Royaume d'AOUDE ¹	Laknau. . . .	3,500	3,700,000	45,000,000
Principauté de KAROULY.	Karouly	350	266,000	250,000 ?
— de BERTHPOUR.	Bhertpour . . .	1,500	2,200,000	40,000,000
— de DHOLPOUR.	Dhalpour. . . .	250	162,500	200,000
— de MATCHERRY.	Alvar.	1,100	1,200,000	20,000,000
— de PATTIALAH.	Pattialah. . . .	1,800 ?	2,000,000 ?	24,000,000
— de THANESAR, ou Thanasir.	Thanesar. . . .			
— de SIRHIND.	Sirhind.			
— de LODHYANAH.	Lodhyanah. . . .			
— de DJESSELMYR.	Djesselmyr. . . .	500	250,000 ?	1,000,000 ?
— de BEKANIR.	Beykanir. . . .	1,000	1,250,000 ?	1,300,000
Pays des BHATTIS.	Bhatnir	1,100	800,000	1,000,000
Principauté de DJOUDPOUR.	Djoudpour. . . .	1,600	1,600,000	4,800,000
— de DJEYPOUR.	Djeypour. . . .	1,200	1,200,000	20,000,000
— d'ODEYPOUR.	Odeypo. r. . . .	1,000	600,000	2,000,000
— de TONK.	Tonk.	600 ?	480,000	1,000,000
— de BOUNDY.	Boundy.	500 ?	525,000	10,000,000
— de KOTAH.	Kotah.	1,000	800,000	7,500,000
— de KOTCH.	Bhoudy.	600	480,000	10,000,000
Royaume de NAGPOUR.	Nagpour.	10,500	400,000	12,000,000
— de MAÏSSOUR, ou de Mysore.	Maissour. . . .	3,500	3,600,000	25,000,000
— de TRAVANCORE.	Trivanderam. . .	1,800	1,500,000	7,000,000
— de COCHIN.	Tripountary. . .	350	200,000	1,000,000
— de SATARAH.	Satarah.	1,500	1,500,000	4,400,000
— de KOLAPOUR.	Kolapour. . . .	450	270,000	1,000,000
— de GUIKOVAR ou de Baroda.	Baroda.	3,500	2,500,000	18,000,000
Principauté de THERAD.	Thérad.	300	250,000	50,000 ?
— de BANSWARA.	Banswara. . . .	100	35,000	50,000 ?
— de TERRAH.	Terrah.	250	155,500	150,000 ?
— de DOBBOI.	Dobboi.	300	225,000	960,000 ?
— de NANAGOR.	Noanagor. . . .	250	125,000	300,000
— de GOUNDAL.	Goundal.	250	187,500	200,000
— de KAMBAYA.	Kambaya.	350	140,000	400,000
Royaume d'INDOUR.	Indour.	2,600	1,300,000	8,000,000
Principauté de BOPAL.	Bopal.	1,100	1,200,000	9,000,000
— de DHARA.	Dhara.	250	157,000	200,000
Royaume du DÉKHAN, ou État du NIZAM.	Hayder-abad. . .	14,500	12,000,000	48,000,000
Principauté de SIKKIM.	Sikkim.	1,450	550,000	2,000,000
TOTAL de la superficie et de la population. . . .		62,400	48,500,000 ?	

États de l'Hindoustan indépendant.

Ancien royaume de SINDIAH.	Goualior. . . .	5,500	4,000,000	26,000,000
Royaume de NEYPAL.	Katmandou. . .	7,000	3,000,000	13,000,000

¹ Il vient d'être annexé aux possessions immédiates.² Ces chiffres ne sont pas conformes à ceux que nous avons donnés plus haut, à cause de l'incertitude où l'on est sur les pays qu'on doit mettre dans les États immédiats ou médiats de la Compagnie des Indes. Il faut lire aussi avec une grande défiance les chiffres relatifs au revenu de chacun de ces États.

*Commerce de la France avec l'Inde anglaise.**Détail des importations en France.*

	Francs.
Indigo.	13,200,000
Café.	4,400,000
Riz.	4,300,000
Végétaux filamenteux.	1,700,000
Graines oléagineuses.	1,600,000
Poivre.	1,800,000
Nitrate de potasse.	1,300,000
Huile de palme, de coco, etc.	400,000
Coton.	400,000
Curcuma.	250,000
Laque.	230,000
Cornes.	200,000
Nattes et tresses diverses.	130,000
Rotins.	120,000
Cachou.	1,000,000
Étain.	700,000
Résineux exotiques.	600,000
Peaux brutes.	700,000
Divers.	1,632,000
	34,662,000

Détail des exportations de France.

	Francs.
Spiritueux.	1,520,000
Vins.	960,000
Tissus de soie.	490,000
Papeteries, gravures, livres.	370,000
Poterie et verrerie.	250,000
Peaux ouvrées.	180,000
Parfumerie.	160,000
Ouvrages en métaux.	130,000
Effets à usage.	130,000
Médicaments.	115,000
Conserves alimentaires.	110,000
Tissus de laine.	90,000
Autres articles.	1,276,000
	5,781,000

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

EMPIRE DES BIRMANS ET INDO-CHINE ANGLAISE.

§ 1^{er}. DESCRIPTION PHYSIQUE. — De toute l'Asie il ne nous reste à décrire que la partie qui comprend l'empire des Birmans, l'Inde orientale anglaise, le royaume de Siam, les États indépendants de Malacca, et l'empire d'An-nam, qui se compose des royaumes de Toung-king, de Cochinchine et de Cambodje. Cette région ne porte aucun nom généralement reconnu. On la désigne quelquefois sous celui de *presqu'île au delà du Gange*, et pourtant ce n'est pas, à proprement parler, une péninsule. Plusieurs géographes l'ont nommée *Inde extérieure*; cette dénomination est plus caractéristique que la première. Mais comme ces pays ont été quelquefois soumis à l'empire de Chine, et comme la plupart des peuples qui les habitent ressemblent beaucoup aux Chinois, soit par la physionomie, la taille et le teint, soit par les mœurs, la religion et le langage, l'usage est venu de désigner cette grande région du globe sous le nom nouveau d'*Indo-Chine*.

Les vastes régions qui, sous la figure d'une double péninsule, s'étendent entre le golfe du Bengale et la mer de Chine, ne sont guère connues que par leurs côtes. Il paraît cependant que toute la péninsule est formée par quatre chaînes de montagnes qui, détachées des monts de la Chine, courent dans une direction parallèle vers le sud. Entre ces quatre rangées de montagnes se trouvent trois longues et superbes vallées principales, outre plusieurs d'un rang secondaire. De grands fleuves arrosent ces vallées; mais leurs sources et leurs cours même sont à peu près inconnus.

Le premier que nous rencontrons est l'*Aracan*, qui passe à Aracan et à Akyab ; puis vient l'*Irraouaddy*, qui présente le même problème géographique que le Brahmapoutre. Ceux qui font naître ce dernier fleuve dans les monts Kamti prétendent que l'Irraouaddy n'est autre chose que la continuation du Dzang-bo-tchou ; ceux qui considèrent le Brahmapoutre comme la continuation de ce même Dzang-bo disent que l'Irraouaddy va prendre sa source au nord du pays des Borkhamti, dans les monts Langtan : nous adoptons cette dernière opinion. Le fleuve traverse du nord au sud l'empire des Birman, en passant près d'Ava, puis le pays de Pégou, où il forme un très-grand delta ; enfin il se termine à l'est du cap Negraïs par un grand nombre d'embouchures, sur l'une desquelles se trouve Rangoun, dans le golfe de Martaban. Ses affluents de droite sont le *May-Kiang*, qui a 200 kilomètres de cours, et le *Kyaindo-uen*, qui en a 600 ; ses affluents de gauche sont le *Loung-tchouan* et le *Myingua*, qui ont de 250 à 500 kilomètres de cours.

Après l'Irraouaddy vient le *Zittang*, qui n'a que 400 kilomètres de cours, mais qui, après avoir traversé le Pégou, finit par une très-large embouchure qui ressemble à un bras de mer. Puis on trouve le *Thsan-louen* ou *Salouen*, qui prend sa source dans le Tibet sous le nom de *Nou-Kiang* ; il traverse le Laos birman, et, coulant sur le versant occidental de la longue chaîne de montagnes qui s'étend du nord au sud depuis la Chine jusqu'à l'extrémité méridionale de la presqu'île de Malacca, il sépare sous le nom de *Salouen* l'empire Birman et le Pégou du royaume de Siam ; enfin, après un cours de plus de 1,600 kilomètres, il se jette au fond du golfe de Martaban entre les deux villes de Moulmèin et de Martaban.

Au delà de la longue péninsule de Malacca, on trouve le *Meïnam*, qui naît dans les montagnes du Yunnan, traverse le Laos en formant de nombreuses chutes et en dévastant ses bords, à travers des forêts sauvages ; puis il devient plus modéré, traverse tout le royaume de Siam, et finit au-dessus de Bangkok dans le golfe de Siam et par de nombreuses embouchures. Son cours est de 1,200 kilomètres. Ses inondations fertilisent le pays qu'il traverse ; elles commencent en septembre, en décembre les eaux se retirent ; l'inondation est surtout sensible vers le centre du royaume ; elle l'est beaucoup moins près de la mer. On fait en bateau la récolte du riz. Les montagnes de ce bassin ont le sol aride et stérile ; mais le bord des rivières offre un terrain profond et extrêmement riche, dans lequel on aurait peine à rencontrer un caillou ; c'est un dépôt de limon accumulé dès les premiers âges du monde. Les rives du Meïnam sont basses et marécageuses, mais très-peuplées depuis Siam jusqu'à Bangkok.

La rivière de *Kambodje*, dont le vrai nom est *May-Kaoung*, paraît avoir sa source dans le Tibet, où elle court sous le nom de *Dza-tchou* ; elle traverse le Yunnan sous celui de *San-tsang-kiang*, baigne la partie orientale du Laos birman, le Laos siamois, le pays des Saujans, et descend dans le Kambodje, qu'elle sépare en deux parties, le Kambodje siamois et le Kambodje d'An-nam. Ce fleuve, après s'être divisé en deux bras et avoir formé une île de près de 20 myriamètres, coule dans un lit unique un peu au-dessous de Panomping ; puis il se sépare de nouveau en deux branches dont la plus orientale paraît la plus considérable, et qui vont déverser les eaux du fleuve dans la mer de Chine par de nombreuses embouchures embarrassées de bancs de sable, d'îles basses, et difficiles à remonter.

Dans le pays de Laos, on doit remarquer la rivière *Anan-Myit*, qui joint le Meïnam avec le May-Kaoung ; mais au lieu d'être un puissant cours d'eau comme le Cassiquari de l'Amérique, qui joint le Rio-Negro à l'Orénoque, c'est une petite rivière qui n'est navigable que dans la saison des grandes eaux.

Enfin la dernière rivière importante de l'Indo-Chine est le *Sang-Koï*, qui est formé de deux cours d'eau, le *Hoti-Kiang* et le *Sang-Koï* ; il arrose le Tonking et passe à Ketcho pour aller se jeter dans le golfe de Tonking après un cours de 600 kilomètres. Son principal affluent est le *Li-sing-kiang*.

S'il existe tant d'incertitudes sur les fleuves de l'Inde orientale, les doutes sont bien plus grands à l'égard de la direction des montagnes. Parmi les quatre chaînes dont on suppose communément l'existence, celle qui sépare l'empire des Birmans du Bengale s'abaisse dans le royaume d'Arakan, et se perd en collines avant d'atteindre le cap ou pointe de *Negraïs* ou *Manten*. La seconde chaîne, qui paraît surpasser toutes les autres en élévation comme en longueur, sépare le Pégou et l'Ava du royaume de Siam, s'étend ensuite à travers la presqu'île de Malacca, et finit au cap *Romania*, sur le détroit de Singapour : c'est l'extrémité méridionale de l'Asie. La troisième chaîne prend naissance, comme les autres, dans les montagnes de l'Yun-nan, traverse obliquement le Laos, où elle est coupée par la petite rivière *Anan-Myit*, qui joint le Meïnam avec le May-Kaoung, se dirige du nord-ouest au sud-est en séparant le Siam du pays des Lanjans et du Kambodje, et va aboutir au-dessus de Kang-kao. La quatrième chaîne est un peu mieux connue : elle prend naissance dans la province d'Yun-nan, et elle borne à l'ouest le Tonking et la Cochinchine, en les séparant du Laos et du royaume de Kambodje. L'élévation et la largeur de cette chaîne paraissent la placer au rang des plus considérables de l'Asie.

A ces faibles notions sur la structure physique de la péninsule indo-chinoise, nous ne pouvons joindre que des renseignements encore plus incertains sur les autres objets de la géographie physique générale, les voyageurs n'ayant pu observer le climat de l'intérieur que d'une manière rapide, incomplète. Les côtes éprouvent de fortes chaleurs, que modèrent cependant les vents de mer, plus frais et plus humides que dans l'Inde propre. Mais comme les saisons varient d'après l'exposition de ces côtes, nous réserverons les renseignements détaillés sur cet objet pour les descriptions particulières de chaque pays.

L'inondation périodique des vallées inférieures par la crue des fleuves est une circonstance commune à toutes les contrées de l'Inde extérieure. Mais les différentes époques de ces crues indiquent que les montagnes ou plateaux où ces rivières prennent leurs sources doivent se trouver à une distance inégale. C'est l'action réunie de cette chaleur et de cette humidité qui donne à la végétation de l'Indo-Chine un caractère particulier de vigueur et de grandeur. Les contrastes de fertilité et de stérilité se marquent ici d'une manière extrêmement tranchée. Un soleil brûlant réduit en poussière légère ou en une croûte dure comme la pierre les terrains où les eaux pluviales ne s'arrêtent pas assez longtemps ni en assez grande abondance. Mais, le long des rivières et sur le flanc des montagnes, une verdure éternelle, un port plus noble, des tiges plus élancées, des ombrages plus étendus distinguent les grands arbres de ces climats. Au pied de ces géants du règne végétal, les arbrisseaux et les plantes herba-

cées présentent dans leurs fleurs et leurs fruits les figures les plus variées et les plus singulières, les couleurs les plus vives, la saveur et l'odeur les plus exquises. Dans les forêts s'élèvent l'arbre à bois d'aigle ou *aloëxylum verum* et celui de santal blanc, qui parfument tous les palais de l'Orient. L'arbre de teck surpasse ici le chêne d'Angleterre pour la durée de son bois dans les constructions navales. Le bois de fer est très-commun. Le véritable ébénier est indigène de la Cochinchine. Partout on trouve le sycamore, le figuier d'Inde, le bananier, qui forme à lui seul un bosquet par l'abondance de ses larges feuilles. D'autres arbres rivalisent avec eux en beauté ou en élévation ; tels sont les *bignonies*, les palmiers-éventails, le *calophyllum*, qui s'élance plus haut que le pin, les naclées d'Orient et l'agalloche de Cochinchine, dont les feuilles ont le dessous d'une couleur de pourpre clair.

L'Indo-Chine est singulièrement riche en plantes aromatiques, médicinales et utiles aux arts. Le gingembre et le cardamome se trouvent sauvages sur les bords des rivières ou se cultivent en de vastes plantations. Le cannellier croît en abondance sur les deux rives de la péninsule des Malais, et il est quelquefois accompagné du muscadier. Les feuilles du bétel, le fruit du poivre long et du poivre noir, sont les épices favorites, auxquelles les habitants ajoutent trois ou quatre espèces du même genre, entre autres les graines du poivre long du Japon. Parmi les diverses drogues propres à la teinture, on connaissait surtout la carmentine, qui donne une belle couleur verte ; trois espèces de *royoc*, toutes propres à teindre en jaune ; l'indigo et le bois rouge de la lawsonie épineuse et du sapan. L'écorce de la *rhizophora gymnorhiza* donne une belle couleur rouge. La gomme résine appelée *sang-dragon* paraît être le produit de plusieurs espèces de plantes, et entre autres du *dracæna ferrea* et du rotang, originaires de Cochinchine. L'industrie réclame encore divers végétaux, parmi lesquels nous remarquerons la *pimelia oleosa*, qui donne une huile entrant dans la composition du vernis de la Chine ; le sumac de Java, autre arbre à vernis ; le *croton lacciferum*, sur lequel on recueille cette précieuse laque rouge, le produit d'une espèce de fourmi qui y place son nid et en élabore la gomme, sa nourriture ordinaire ; enfin l'arbre à suif, dont le fruit donne une huile dense et très-blanche avec laquelle on fabrique des chandelles d'une belle apparence, mais d'une odeur désagréable.

Nous tirons encore de ces contrées, pour l'usage de la médecine, le jalap, la scammonée, l'écorce de nerium antidyssentérique appelé *codagapala*, celle du laurier culilaban, le fruit du strychnos vomique, la cassie, le tamarin, le jus épais de l'aloès, la résine du camphre, l'huile de ricin. La canne à sucre, le bambou, le nard, trois plantes célèbres de la famille des graminées, se trouvent dans toutes ces contrées, les deux premières dans des marais fertiles, et la dernière sur les collines sèches. La patate douce, la mélongène et la pomme d'amour, les melons, les citrouilles, les melons d'eau et une grande quantité d'autres plantes nourissantes enrichissent les plaines. Ce sont cependant le bananier, le cocotier, le palmier sagou qui fournissent le plus abondamment aux besoins des habitants. Ils possèdent une grande variété de fruits. La vigne vient sur les collines, mais la chaleur excessive et le défaut de culture rendent son fruit très-inférieur à celui de l'Europe. On a en compensation l'orange, le limon, le citron, la mangue délicieuse, l'ananas, le *litchi*, le mangoustan et une multitude d'autres fruits inconnus en Europe. On peut encore remarquer le *phylloides*

placentaria, avec les feuilles duquel on enveloppe les provisions pour leur donner plus de couleur et une saveur plus agréable, et que l'on mêle, ainsi que l'*amomum galanga*, dans les liqueurs fermentées retirées du riz ou du sucre.

Les animaux les plus remarquables de l'Inde extérieure sont l'éléphant indien, le rhinocéros unicolore, le tigre, le léopard, l'ours, le maïba ou tapir bicolore (*tapirus indicus*), l'orang-outang, plusieurs autres espèces de singes, le gibbon aux longs bras, le magot, le pithèque et deux espèces encore mal connues, le grand singe de Malacca et le singe blanc avec des yeux rouges. Dans les forêts errent encore le bubale, le cerf, plusieurs espèces d'antilopes, telles que l'*oryx*, le *strepsiceros*, l'*albipes*, le *tragocamelus*; le zibeth et le porc-épic se trouvent aussi dans ces contrées.

L'empire des Birmans est très-riche en minéraux; la presqu'île de Malacca en produit aussi beaucoup, outre l'étain. Les rivières du Pégou continuent à charrier des paillettes d'or, et leurs sables doivent, dans les temps anciens, avoir produit une bien plus grande quantité de ce métal précieux. L'or et l'argent abondent encore plus au Tonking et à la Cochinchine que dans l'empire birman.

§ II. POPULATIONS, LANGUES, RELIGIONS. — Les peuples qui habitent la partie orientale de l'Inde peuvent se diviser en quatre classes, eu égard à leur civilisation et à leur importance politique : 1° les Birmans, les Pégouans et les Siamois; 2° les habitants du Kambodje, du Laos et de l'Arakan; 3° les habitants du Kassay, du Katchar, de l'Assam; 4° les nombreuses tribus sauvages dont les noms mêmes sont à peine connus en Europe.

Chez les plus importantes de ces nations, la conformation physique est la même; leurs langues, bien que distinctes et diversement enrichies de dérivés sanskrits et chinois, ont une structure commune et ne sont en réalité qu'un même idiome. Partout l'on trouve la même forme de religion, avec des variantes peu sensibles ou peu importantes. Ce sont les mêmes lois, la même littérature, les mêmes mœurs, les mêmes coutumes, les mêmes institutions, le même gouvernement despotique chez les unes et chez les autres; et toutes, par leur position et leur caractère, sont restées en dehors du mouvement européen.

A l'exception des Malais, qui forment une race particulière répandue principalement dans l'Océanie, les autres nations indo-chinoises, par la taille, le visage carré, le teint jaunâtre, les cheveux roides, les yeux bridés, ressemblent à la race mongole et chinoise. En tirer la conclusion qu'ils sont de la même origine ne serait peut-être pas trop hasardé. Les Chinois se sont de tout temps répandus le long des côtes orientales et méridionales de l'Indo-Chine; ils y ont introduit leur écriture et en partie leur langue. Les Birmans paraissent même avoir conservé le souvenir de l'arrivée d'une colonie de Mongols, venus au nombre de 700,000 hommes en état de porter les armes. Cependant de semblables traditions prouvent que la première masse de ces nations a dû habiter dans ces contrées depuis un temps immémorial.

Outre cette race dominante, depuis la pointe la plus méridionale du continent asiatique jusqu'à l'extrémité nord du royaume de Quédah, diverses tribus errent dans les vallées et sur les versants de la grande chaîne de montagnes qui du nord au sud divise la péninsule en deux parties. Ces tribus sont : au sud, les *Orang-Bennar*, ou hommes de la grande contrée; vers Tranganu, les *Orang-Ubu*, ou hommes des hautes rivières;

ailleurs, les *Orang-Hulang*, hommes des forêts; les *Orang-Semang*, etc. Ce sont les débris des races indigènes, refoulés vers l'intérieur dès le douzième siècle, à mesure que les Malais formèrent des établissements sur les côtes. Ces tribus vivent isolées, sans rapports fréquents entre elles; leurs demeures sont de misérables huttes de branchages, et quelques sauvages perchent souvent à la cime des arbres. Ils se nourrissent de gibier, de racines, de tubercules et de riz, dont ils ne cultivent que la quantité qui leur est indispensable. Leurs principales armes sont la lance, le parang, le kriss et le sumpiton, tube de 5 à 7 pieds de longueur au moyen duquel ils lancent avec adresse des flèches empoisonnées. Quelques-unes de ces tribus vivent indépendantes; mais la plupart sont à peu près soumises aux radjahs malais, dans les États desquels elles vivent dispersées.

Les langues originaires de ces nations portent toutes, à l'exception du malai, le caractère simple, pauvre et imparfait des langues monosyllabiques du Tibet et de la Chine; elles se subdivisent en trois classes assez distinctes: la langue birmane est parlée dans l'Ava et l'Arakan; la langue siamoise domine dans le royaume de Siam et le Laos; enfin la langue annamitique est en usage dans le Tonking et la Cochinchine, peut-être aussi dans le Kambodje. Ces langues sont plus ou moins mêlées de chinois ou d'indien, selon que les nations qui les parlent sont plus rapprochées de l'Inde ou de la Chine. Le dialecte du Pégou diffère entièrement de ces trois langues, mais il n'est pas bien connu. Le malai, répandu aussi dans toute l'Océanie, est mêlé de racines sanskrites et de quelques racines brahmaniques ou siamoises, auxquelles le commerce a fait joindre plusieurs mots arabes.

La religion de Bouddha, venue de l'Hindoustan, règne dans toute l'Indo-Chine sous plusieurs formes, principalement sous celle qui est adoptée en Chine. Elle s'est probablement amalgamée avec diverses superstitions locales et nationales qu'elle n'a pu entièrement dompter. Or, les écrits sacrés de cette secte sont en langue pali, qui est un dialecte dérivé du sanskrit, et probablement celui qu'on parlait dans le *Magadha* ou le Bahar méridional. Cette langue riche, harmonieuse, flexible, est donc devenue celle de la religion, des prêtres et des savants dans toute l'Indo-Chine, à l'exception du pays des Malais, dont le mahométisme l'a exclue.

L'islamisme est professé par tous les Malais, et le brahmanisme domine chez les peuples les plus civilisés de l'Inde orientale. La religion catholique a été embrassée par un nombre assez grand d'habitants, et le protestantisme est professé par quelques milliers d'Européens.

Le gouvernement des États de l'Inde orientale est partout le despotisme le plus absolu. Dans les empires birman et siamois, ainsi que dans le royaume d'Annam, tout homme au-dessus de vingt ans, excepté les prêtres et les fonctionnaires publics, doit au souverain au moins une année sur trois de sa vie: aussi, dans ces pays, l'émigration est-elle un crime de lèse-majesté, et considérée comme un vol fait au prince. Dans les deux empires qui viennent d'être cités, le nom du souverain n'est connu que d'un petit nombre de courtisans en faveur, et, de même qu'en Chine, il ne peut, sous peine de mort, être prononcé par aucun de ses sujets.

Telles sont les considérations générales auxquelles les pays et les peuples de la péninsule orientale peuvent donner lieu. Nous allons en développer quelques-unes

en traçant la description de chacune des cinq grandes divisions de cette partie du globe.

§ III. EMPIRE DES BIRMANS. — HISTOIRE. — L'empire des Birmans a été formé de plusieurs royaumes indépendants, dont les principaux étaient ceux de Pégou, d'Ava, d'Arakan, etc. Le roi de Pégou tenait sous sa sujétion la plupart de ces royaumes, lorsque, dans le seizième siècle, les Birmans, peuple guerrier qui habitait l'Ava, se révoltèrent et affranchirent leur pays, qu'ils gouvernèrent jusqu'en 1740. Alors un roi de Pégou remit l'Ava sous sa domination; mais un Birman de naissance obscure, Alompra, réunit ses compatriotes, battit les Pégouans, s'empara d'Ava, de Pégou, de Martaban, et fonda ainsi l'empire des Birmans (1753). Ses successeurs furent bientôt en lutte avec leurs voisins, principalement avec les Siamois, qu'ils vainquirent plusieurs fois, et un traité, en 1793, ajouta à l'empire des Birmans tout le littoral jusqu'à Merghi; puis en 1819 ils s'emparèrent du royaume d'Assam, et alors ils ne furent plus séparés des possessions anglaises que par le Brahmapoutre. Au milieu du fleuve se trouvait l'île de Chapary, où était un poste anglais; les Birmans s'en emparèrent en 1824 : la guerre leur fut déclarée.

Une armée anglaise, secondée par une escadre destinée à remonter l'Irraouaddy, s'avança contre les troupes birmanes, et le 10 mai Rangoun tombait en son pouvoir; malgré le courage que les Birmans déployèrent dans cette campagne, ils perdirent encore Tavay, Merghi et Martaban. L'année suivante, les Anglais pénétrèrent dans l'intérieur du pays : le général en chef Archibald Campbell s'empara de Prôme après une bataille sanglante (1^{er} décembre 1825), tandis que ses lieutenants soumettaient les provinces d'Assam et d'Arakan. La prise de Prôme décida la fin des hostilités, et le 3 janvier 1826 fut signé le traité d'Yandabo, dont le résultat fut la cession à l'Angleterre des provinces d'Arakan, Tenasserim, Tavay, Ye, et le paiement d'une crore de roupies (25 millions) pour les frais de la guerre. Cette guerre avait coûté plus de 100 millions à la Compagnie des Indes, et ne lui rapportait, malgré les territoires qu'elle acquérait, que des avantages contestables. En novembre 1826 intervint une convention commerciale complémentaire du traité d'Yandabo, et stipulant des concessions assez vagues en faveur du commerce britannique.

Un des articles du traité de paix stipulait qu'un résident anglais serait admis à la cour d'Ava, sous le prétexte de veiller aux intérêts de la Compagnie, mais en réalité afin de surveiller l'empereur des Birmans. Cet état de choses dura jusqu'en 1840. Alors le résident anglais, depuis longtemps en butte au mauvais vouloir de la cour, et dont la vie se trouvait compromise au milieu d'une population ennemie, fut retiré par son gouvernement. Au mois de juin 1851, deux négociants anglais de Rangoun furent condamnés à l'amende pour deux faits insignifiants qui ne leur étaient pas imputables. Ces négociants réclamèrent l'intervention de leur gouvernement, qui s'empressa en effet de demander des explications; mais ses ambassadeurs furent outrageusement éconduits. Alors en mars 1852, une flotte de 16 steamers, 2 navires à voiles et 14 transports, la plus nombreuse que la Compagnie eût encore réunie, débarqua un corps de troupes sous les ordres du général Godwin; quelques jours après, Martaban, défendue par 5,000 Birmans, tomba au pouvoir des Anglais, qui entrèrent le 14 avril à Rangoun, après une vive résistance.

Le troisième port du Pégou, celui de Bassein, suivit bientôt le sort des deux autres, et le 3 juin la ville même de Pégou se rendit avec d'autant plus de facilité que depuis longtemps les habitants supportaient impatiemment le joug de la cour d'Ava. La conquête du Pégou fut complétée au commencement de la campagne de 1853, et la Compagnie déclara ce pays annexé à ses possessions. C'était la dernière province maritime que possédât l'empire birman, lequel se trouve aujourd'hui réduit à ses provinces intérieures, sans communication avec l'Océan, cerné de toutes parts ou par la puissance anglaise ou par les Siamois ses ennemis. Aussi l'empereur a refusé de reconnaître la conquête du Pégou; mais il n'a pas continué la guerre, et il attend pour reprendre les armes une occasion qui se terminera sans doute par la réunion de son empire aux immenses possessions britanniques.

§ IV. LIMITES, PRODUCTIONS. — Les limites de l'empire birman sont aujourd'hui, au nord, le pays de Borkhampti et l'ancien royaume d'Assam, tributaire des Anglais; à l'est la province chinoise de Yun-nan et le Salouen; à l'ouest la province d'Arakan, le Kassai et autres provinces faisant partie de l'Inde anglaise; enfin au sud la côte de Pégou, qui appartient, comme nous venons de le voir, à l'Angleterre depuis 1853. Restreint dans ces limites, l'empire birman ne paraît pas avoir plus de 1,000 kilomètres de long sur 500 de large.

Ce pays, qui s'étend dans la zone torride, paraît devoir à son élévation un climat tempéré. La santé vigoureuse dont jouissent les Birmans atteste la salubrité de l'air qu'ils respirent. Les saisons y sont régulières; on ignore l'extrême froid, et la grande chaleur, qui précède la saison pluvieuse, est de courte durée. Presque toutes les variétés de sol et d'aspects se rencontrent dans cette contrée. Un delta plat et marécageux borde l'embouchure de l'Irraouaddy; derrière des collines douces et des vallons pittoresques s'élèvent de majestueuses montagnes. Le sol très-fertile des provinces méridionales de l'empire des Birmans donne des récoltes de riz aussi abondantes que celles que l'on admire dans les plus belles parties du Bengale. Vers le nord, le sol est plus irrégulier et plus montagneux; les plaines et les vallées, particulièrement celles que baignent les grands fleuves, produisent de beau blé et les différentes espèces de graminées et de légumes qu'on cultive dans l'Hindoustan. La canne à sucre, du tabac excellent, l'indigo, le coton et presque tous les fruits des tropiques sont des produits indigènes de cette contrée. Les forêts pourraient fournir des matériaux à la construction de flottes nombreuses; car, outre le *teck* qui croît dans toutes les parties de la Birmanie, on y trouve presque toutes les espèces de bois connues dans l'Inde. On trouve, surtout au nord, des sapins très-beaux et en grande quantité.

Les animaux sont les mêmes que ceux que nous avons attribués en général à l'Inde extérieure. Les campagnes sont couvertes de troupeaux; mais dans le voisinage des forêts ils sont exposés aux fréquents ravages des tigres, qui sont en grand nombre dans ces contrées. Le Pégou abonde en éléphants. Tout le pays est rempli de fourmis, de punaises et autres insectes qui viennent dans les maisons quelques semaines avant la saison des pluies et dévorent les provisions.

Le pays abonde en mines. Elles se trouvent surtout au nord dans le royaume d'Ava. A six journées de marche de Bhanmo, près des frontières de la Chine, sont les mines d'or et d'argent de *Badouem*. On tire aussi des métaux précieux, des rubis et des

saphirs d'une montagne voisine de la rivière de *Ken-Duem*, que l'on appelle *Woubo-sou-Taoun*. Mais les plus riches, celles qui produisent les plus belles pierres, sont dans le voisinage de la capitale, Amarapourah. On trouve des pierres précieuses dans plusieurs autres parties de l'empire. Le fer, le plomb, l'étain, l'antimoine, l'arsenic, le soufre y sont en grande abondance. On y trouve aussi en quantité un ambre extrêmement pur et transparent. Ce pays ne possède ni diamants ni émeraudes; mais il produit des améthystes, des grenats, de superbes chrysolithes, du jaspé, de l'aimant et du marbre. Les carrières aux environs d'Amarapourah donnent un marbre qui n'est pas inférieur au plus beau de l'Italie; il prend un poli qui le rend pour ainsi dire transparent: la vente en est prohibée.

§ V. PROVINCES ET VILLES. — L'empire birman est partagé en grandes provinces ou vice-royautés, dont le nombre varie au gré du souverain ou à chaque changement dans l'étendue du territoire. Ces provinces se partagent en *myos* ou arrondissements, dont le nombre, imparfaitement connu, est très-considérable. Nous distinguerons cinq grandes divisions dans cet empire.

Le *Mranma-pyi*, appelé aussi *Birma* ou simplement *Ava*, du nom de sa principale ville, est une ancienne province habitée par les Birmans proprement dits, qui dominent dans tout l'empire. Elle est séparée de l'Arakan, que les Anglais possèdent aujourd'hui, par les monts *Anoupectoumiou*. On y voit plusieurs villes importantes, dont nous citerons les principales. *Ava*, nommée aussi *Râtnâ-pourah*, c'est-à-dire la *ville des joyaux*, est bâtie sur la rive gauche de l'Irraouaddy. Cette cité ne se compose que de chétives habitations, qui méritent plutôt le nom de cabanes que celui de maisons. Ses principaux édifices sont le palais impérial, vaste bâtiment en bois qui fut achevé en 1824, et deux temples, dont l'un, appelé *Logartharbou*, est célèbre par les idoles qu'il renferme. Depuis la fin du siècle dernier jusqu'en 1824, Ava a perdu et recouvré son rang de capitale de l'empire. Des voyageurs ont vu cette ville complètement abandonnée, tandis qu'aujourd'hui elle passe pour avoir 40 à 50,000 habitants. Comme la plupart des maisons des Birmans ne sont construites qu'en bambous et en roseaux, il fut aisé à l'un des prédécesseurs de l'empereur régnant de les faire transporter à Amarapourah. Par son ordre, chaque habitant se chargea de son habitation, et la reconstruisit dans la nouvelle résidence impériale. Il est probable que lorsqu'en 1824 le souverain actuel rétablit l'ancienne capitale un grand nombre d'habitants retournèrent s'établir dans celle-ci.

Sur la rive opposée on aperçoit la ville de *Saïgaïng*, que l'on nomme aussi *Zéekain*. Elle fut autrefois une résidence impériale. Elle est bâtie en partie au pied et en partie sur la pente d'une montagne escarpée et très-inégale. Ses maisons couvrent, sans être très-rapprochées les unes des autres, une étendue de 3 à 4 milles. Le nombre de ses temples, tant anciens que modernes, est immense; mais plusieurs tombent en ruines. Cette ville est très-peuplée: on lui accorde 150,000 habitants. Ils paraissent se livrer à un commerce fort actif. L'air y est très-pur, et les campagnes environnantes offrent les sites les plus pittoresques.

A 10 ou 12 kilomètres au nord-est de *Saïgaïng* s'étend une chaîne de collines stériles qui va aboutir d'un côté aux rives de l'Irraouaddy. Les sommités de ces collines sont couvertes de pagodes et de monuments religieux, de forme et d'aspect

différents. Les uns sont surmontés d'un dôme, les autres se terminent en pyramide ou en cône. Partout l'or brille, les dorures éclatent. On arrive à la plupart de ces pagodes par des escaliers qui ont dû coûter autant de peines que de dépenses.

Oumerapour ou *Amarapourah*, c'est-à-dire la ville des immortels, est située à 20 kilomètres au nord-est d'Ava, et à 1,000 ou 1,100 kilomètres de la mer. Elle est bâtie sur la rive gauche de l'Irraouaddy et sur les bords romantiques d'un lac. Fondée en 1783, elle a été la capitale de l'empire sous le dernier empereur et sous son successeur jusqu'en 1824. Sa population, que le capitaine Cox évaluait à 175,000 habitants en 1800, était descendue en 1827 à 30,000 âmes, selon Hamilton. C'est une ville forte, dont la forme est un parallélogramme, et dont les murs sont garnis de bastions et environnés d'un fossé large et profond, que les eaux de l'Irraouaddy peuvent facilement remplir. Quatre quartiers composent cette ville; les rues sont larges et droites, mais les maisons ne sont pas mieux bâties que celles d'Ava : ce sont des habitations en bois couvertes de chaume et de lattes; à peine si l'on en aperçoit quelques-unes avec des toits couverts en tuiles. L'ancien palais impérial, groupe de bâtiments en bois recouverts de cuivre doré, occupe le centre de la ville. L'édifice le plus remarquable est le temple dit d'*Arakan*, orné de sculptures et de 250 colonnes de bois chacune d'un seul tronc et dorée : on y révere la statue colossale en bronze de Bouddha. Le lac voisin est appelé *Tounzemahn*; les bosquets de manguiers, de palmiers et de cocotiers ombragent ce bassin, animé par les courses d'une foule de barques.

A peu de distance d'Amarapourah, *Kykokzeit* n'est peuplée que de sculpteurs occupés à tailler des idoles en marbre. *Mhéghoun*, située au pied d'une chaîne de montagnes stériles, sur la rive droite de l'Irraouaddy, à quelques lieues de Saïgaïng, est une résidence impériale. Ce lieu, que l'on décore du titre de ville, est un assemblage de huttes de bambou et de quelques maisons en bois qui couvrent une longueur d'un peu plus d'une demi-lieue. Vers le point central on voit un palais impérial d'une médiocre apparence; mais près de là s'élève une grande pagode d'une belle construction. *Cheynacoun*, ville peu importante, est célèbre chez les Birmans par le salpêtre qu'ils y exploitent. *Quantong*, sur la branche orientale de l'Irraouaddy et près de la frontière de l'empire, est le rendez-vous des commerçants chinois; *Bampou*, à 20 kilomètres plus au nord, est le principal entrepôt du commerce avec la Chine; *Yey-nang-gheoum* est célèbre par le pétrole qui découle des rochers environnants, ce qui constitue une branche de commerce importante.

Prôme ou *Paaï-miou* est située dans une plaine sur la gauche de l'Irraouaddy, et possède un port où l'on construit des navires de 500 tonneaux; on y fait des affaires considérables en grains, en ivoire, en cire, etc. Elle occupe l'emplacement d'une ville qui fut autrefois beaucoup plus importante, à en juger par l'étendue qu'occupent ses ruines. Le terrain sur lequel elle est bâtie s'élève de 13 mètres au-dessus du niveau du fleuve dans les temps ordinaires, et de 5 à 7 dans les crues d'eau occasionnées par les pluies. Elle était autrefois entourée d'une muraille en maçonnerie : deux ou trois bastions sont tout ce qui reste de ces travaux. Cette enceinte renferme plusieurs *pijahs* ou pagodes, presque toutes couvertes de dorures. La seule rue régulière traverse la ville dans toute sa longueur du nord au sud. Les autres

quartiers ne contiennent que des ruelles tortueuses. Prôme n'a que 10 à 15,000 habitants; on y voit une ménagerie royale d'éléphants. Au-dessous de Prôme la ville de *Pohemghée*, sur la rive droite de l'Irraouaddy, est située au milieu d'une belle et riante vallée. Elle possède des chantiers où l'on construit des bateaux et des navires. Les montagnes et les collines qui l'environnent produisent en abondance du bois de teck. A quelques kilomètres au nord de Prôme, *Kammah*, par ses nombreux établissements religieux, annonce son opulence. *Patro*, un peu plus au nord, est une ville très-populeuse.

Tango ou *Tánon*, ancienne capitale d'un royaume puissant au seizième siècle, est située sur le Zittang. *Guycaim* est le nom de deux villes, dont l'une est ancienne et l'autre nouvelle; une forteresse bien construite en briques les défend toutes deux; plusieurs belles pagodes s'y font remarquer. Nous citerons encore *Pagham* ou *Pagham-miou*, qui, après s'être dépeuplée, n'est pour ainsi dire qu'une masse de pagodes rappelant son antique splendeur; elle semble renaître dans *Néoundoh*, ville à une lieue et demie de ses murs en ruines, et qui lui cède à peine par le nombre de ses édifices religieux. La ville de Pagham, suivant les Birmans, fut la résidence de quarante-cinq rois qui occupèrent successivement le trône; elle fut abandonnée d'après un ordre du ciel.

On ne connaît presque point la partie de l'empire située entre la province de Birmah et le Salouen. Cette contrée est montagneuse et partagée entre plusieurs petits princes, les uns tributaires de l'empire et les autres entièrement soumis. Une partie est appelée le *Kochanpri*, pays habité par les *Chans* ou *Chanouas*; c'est la plus peuplée; on y compte plusieurs villes. Une autre partie forme le *Laos birman* ou *Laochan*. *Gnaounzue*, chef-lieu d'une seigneurie, est située près du bord septentrional d'un lac formé par la branche de l'Irraouaddy appelée Panlang. *Main-Piein* ou *Main-Pincin*, est la capitale d'un petit pays peu peuplé. Quatre autres seigneuries peu importantes ont pour capitales *Kiainghan*, *Kiainkoun*, *Moné* et *Mobraeh*. Dans le *Laochan* proprement dit, on distingue *Kiaintoun*, qui en est la capitale. Le Kochanpri, situé entre le 17° et le 24° parallèle, occupe une longueur de 700 kilomètres géographiques sur une largeur de 80 à 100. Sa superficie a été évaluée à 46,000 kilomètres carrés. La moitié environ est occupée par des forêts; le reste est cultivé. Les montagnes de ce pays passent pour être riches en métaux précieux, en émeraudes et en rubis.

Les Chanouas sont indolents, paresseux et pauvres. Leurs femmes sont tenues dans une sorte d'esclavage; elles ont la tête rasée, et ce sont elles qui sont obligées de se livrer à la culture des champs et à tous les travaux pénibles, tandis que les hommes passent le temps à fumer ou à dormir. Les chefs habitent les villes; leur pouvoir est héréditaire; ils payent un tribut fixe à l'empereur.

Les *Kains* ou *Kyens*, qui demeurent dans les montagnes situées entre l'Arakan et le Birman paraissent être soumis à cet État. Leur territoire est divisé en quatre principautés. Ils parlent une langue qui diffère de celle des Birmans et de celle des Karyans, dont nous parlerons bientôt. Leur vêtement consiste ordinairement en une robe courte de toile de coton noire, et en un turban de la forme de ceux que portent les Birmans. Leurs femmes ont le visage tatoué. Ils ne prient jamais, parce qu'ils ne peuvent voir,

disent-ils, leurs divinités. Ils n'ont aucune idée des peines et des récompenses d'un autre monde; mais ils s'imaginent qu'ils redeviennent enfants dans celui-ci. Ils brûlent les morts, et renferment leurs cendres dans des urnes qu'ils mettent ensuite dans la terre.

Au sud des Kaïns vivent les *Karyans*. Le pays qu'ils habitent est plat et susceptible de produire tous les végétaux des tropiques; mais ils préfèrent la vie pastorale à l'agriculture. Ils habitent de petits villages qui forment autant de communautés particulières. Grands, robustes et bien proportionnés, ils sont courageux, paisibles, sobres et laborieux. Ils n'ont ni lois ni religion; cependant, depuis le commencement de ce siècle, ils ont pris l'habitude de confier l'éducation de leurs enfants à des prêtres birmans.

§ VI. CARACTÈRE, INDUSTRIE, RELIGION. — Quoique les Birmans ne soient séparés des Hindous que par une étroite chaîne de montagnes, il y a entre les deux peuples une différence marquée. Les Birmans, vifs, inquiets, actifs, portés à la colère, ne connaissent ni l'indolence ordinaire des Hindous, ni cette jalousie qui engage la plupart des peuples de l'Orient à renfermer leurs femmes entre les murs d'un sérail. Leurs femmes et leurs filles ne sont point dérobées aux regards des hommes; elles sont même les seuls ouvriers du pays. Pourtant, aux yeux de la loi, elles sont d'une espèce inférieure. Les pauvres vendent ou plutôt louent leurs femmes aux étrangers.

L'alphabet des Birmans renferme beaucoup de lettres qui n'expriment que des nuances du même son. Ils écrivent de gauche à droite, comme les Européens. Leurs livres sont exécutés avec plus de netteté que ceux des Hindous, et, dans chaque kioul ou monastère, il y a une bibliothèque ou dépôt de livres. Quoique sachant presque tous lire et écrire, ils sont d'ailleurs très-arriérés dans les sciences et dans les lettres. Leur idiome est composé de pali et de chinois, et toute leur poésie consiste en quelques hymnes religieux et quelques vieilles chroniques versifiées.

L'année des Birmans comprend douze mois de 29 et de 30 jours alternativement; on intercale un mois tous les trois ans. Ils subdivisent leur mois d'une manière singulière; ils comptent les jours non-seulement à dater de la nouvelle lune, mais aussi de la pleine lune, qu'ils appellent *lune décroissante*. Ils sont passionnés pour la musique, surtout pour les sons mélancoliques du *him*, instrument semblable à la flûte de Pan, formé de plusieurs roseaux artistement joints ensemble, mais qui n'ont qu'une seule embouchure.

Les Birmans excellent dans les ouvrages de dorure. Ils ont à Saïgaïng une manufacture d'idoles qui emploie un marbre presque transparent. La capitale entretient un commerce considérable avec l'Yun-nan, province de la Chine la plus voisine; elle y exporte du coton, de l'ambre, de l'ivoire, des rubis, des saphirs et des noix de bétel; elle en reçoit en retour de la soie écrue ou ouvrée, des velours, des feuilles d'or, du papier, des confitures, diverses sortes d'ustensiles. Les Européens et les Malais apportent du drap, de la quincaillerie, de la porcelaine et de grosses mousselines. Les Birmans ignorent l'usage de l'argent monnayé, et, comme les Chinois, se servent de lingots dans leur commerce.

Ces peuples adoraient encore, au huitième siècle après Jésus-Christ, un grand éléphant blanc, qui était censé rendre des oracles; mais depuis cette époque, ils ont

adopté la doctrine de Bouddha, qu'ils vénèrent exclusivement comme le rédempteur du genre humain. Cependant chez eux comme chez les Siamois, Gautama ou Gaudma, philosophe qui, 500 ans avant Jésus-Christ, a fait une réforme du bouddhisme, est en même temps regardé comme une divinité. Leurs prêtres ou *talapoins* ont composé beaucoup de livres de morale. Ils admettent la transmigration des âmes : celles qui, après toutes leurs épreuves, sont trouvées radicalement perverses, subiront une punition éternelle, tandis que les esprits vertueux jouiront d'un bonheur sans fin sur la montagne de Sou-merou.

Les lois des Birmans sont intimement unies avec leur religion : le *Derma-Sastra* ou code national renferme en langue pali les vers sacrés de Menou, éclaircis par les nombreux commentaires des *munis* ou anciens philosophes. Leur jurisprudence respire une morale saine, et se distingue de tous les autres commentaires hindous par la clarté et le bon sens ; presque toutes les espèces de crimes qu'on peut commettre y sont prévues ; un grand nombre de jugements précédemment rendus sont annexés à chaque article. Cependant on y trouve les jugements par épreuve et par imprécations.

Les lois pénales, chez les Birmans, sont des plus sévères ; l'emprisonnement, l'esclavage, le fouet, sont les châtimens les plus doux. Les condamnations à mort se renouvellent fréquemment, et le genre de supplice varie selon le caprice du juge. Dans quelques localités, le crucifiement et le plomb fondu versé dans la bouche sont les châtimens employés. Dans d'autres, le condamné, transpercé d'un pieu, est cloué sur les bords de l'Irraouaddy, de manière à ce qu'il soit noyé à la marée montante. Ensuite viennent la détroncation, l'exposition aux bêtes féroces, le bûcher, en un mot tous les genres de tortures que la cruauté la plus raffinée peut inventer. Les prisonniers de guerre subissent des traitements non moins rigoureux, et les soldats anglais qui furent pris pendant la guerre de 1826 ne furent pas épargnés.

Les cérémonies religieuses participent, comme les dogmes, des formules hindoues et chinoises. Les funérailles donnent lieu à des apprêts particuliers. Le soin de brûler les corps est confié aux *tchandalas*, qui, en Birmanie, remplacent les parias de l'Hindoustan. L'une des fêtes les plus célèbres de ce pays est celle de l'*Eau*. Elle commence toujours au mois d'avril, l'après-midi du jour où le soleil entre dans le signe du Bélier, c'est-à-dire le dernier jour de l'année birmane. Elle doit son origine à quelque croyance religieuse qui paraît se perdre dans la nuit des temps. Les femmes ont coutume ce jour-là de jeter de l'eau sur tous les hommes qu'elles rencontrent ou qui passent sous les fenêtres de leurs maisons, et les hommes ne manquent pas de leur rendre la pareille. Selon la croyance générale, on prétend par ce moyen laver toutes les souillures de l'année qui vient de s'écouler¹.

La forme de gouvernement, qui est despotique, n'admet ni emplois ni dignités héréditaires ; toutes les charges et les honneurs dépendent de la couronne. Le *tsaloë* ou la chaîne est la marque de la noblesse, et le nombre des cordes ou des divisions indique la supériorité du rang. Les princes de la maison royale forment le conseil d'État. D'après M. de Jancigny, la population birmane est divisée en sept classes : la famille royale, les fonctionnaires, les prêtres, les négociants, les propriétaires fonciers, les paysans, les esclaves, les *tchandalas*. Les provinces sont administrées

¹ Voyage du capitaine Hiram Cox dans l'empire des Birmans, tome II.

par des gouverneurs qui imitent dans leurs gouvernements le despotisme absolu du monarque.

Symes a évalué la population, y compris le Pégou, à 17 millions d'habitants ; des renseignements plus récents ne la portent qu'à 4 millions ; mais il vaut mieux avouer qu'on n'en sait rien. Tout homme est soumis aux devoirs militaires ; cependant l'armée régulière, sur le pied de paix, est très-peu considérable. Pendant la guerre, les vice-rois lèvent une recrue par deux, trois ou quatre maisons. La famille du soldat est retenue comme otage, et en cas de lâcheté ou de désertion de sa part, elle est mise à mort. L'infanterie est armée de sabres et de mousquets ; la cavalerie porte des lances de 7 ou 8 pieds de long. Les magasins du roi contiennent quelques centaines de vieux canons portugais, et tout au plus 50,000 mauvais fusils. Les bateaux de guerre composent la principale force militaire ; ils sont au nombre d'environ 500, fabriqués avec le tronc solide du bois de teck ; leur longueur est de 80 à 100 pieds, mais la largeur est rarement de plus de 8 pieds. Ils ont jusqu'à vingt et soixante rameurs ; la proue massive porte une pièce de canon montée. Chaque rameur est pourvu d'une épée et d'une lance, et il y a trente soldats armés de mousquets.

On ignore le montant du revenu, qui se tire du dixième de tout le produit et de toutes les denrées étrangères que l'on importe. Un voyageur l'évalue à 30 millions.

§ VII. INDO-CHINE ANGLAISE. — ASSAM, DJYNTIAH, KATCHAR, KASSAY, ETC. — Les possessions anglaises dans l'Indo-Chine ou l'Inde orientale se composent des royaumes d'Assam et d'Arakan, des provinces de Martaban, de Ye, de Tavay et de Tenasserim ; d'une partie de la presqu'île de Malacca, des îles Poulo-Pinang et Singapour, enfin de la côte de Pégou, conquise en 1853. Les Anglais ont en outre pour tributaires les pays de Katchar et de Kassay, qui payaient tribut aux Birmans, ainsi que le pays de Djyntiah et une partie du Typérah.

Au sud-est du Boutan, le royaume d'Assam occupe une grande vallée formée par de hautes montagnes qui ne sont que la prolongation de celles du Tibet et de l'Hindoustan. Cette vallée est traversée dans toute sa longueur par le Brahmapoutre. Son sol est formé de l'argile jaune et rouge appelée *kanka* dans l'Inde. Non loin des monts Kossiah, la plaine marécageuse est parsemée de petites éminences qui sont évidemment les restes d'un ancien talus de ces montagnes. Les pentes de celles-ci offrent trois étages : le premier s'élève à environ 450 mètres, le deuxième est composé d'après escarpements, et le troisième renferme des sommets qui s'élèvent jusqu'à 3,000 mètres. Les montagnes au nord de la vallée sont composées de granit, de roches schisteuses, de porphyre, de serpentine et de calcaire grenu. Celles du sud sont composées de gneiss, de diorite et de syénite sur lesquels repose le terrain supercrétacé formé de grès, de calcaire coquillier et de lignite ou bois fossile. La vallée d'Assam est donc placée entre deux systèmes différents. Dans le bas elle n'a que 32 kilomètres de largeur, tandis que dans le haut elle a 80 kilomètres.

L'Assam supérieur est un bassin alluvial traversé par quatre branches du Brahmapoutre ; le *Dihong*, le *Dibong*, le *Sobon-chiri* et le *Brahmapoutre* proprement dit. Celui-ci reçoit d'ailleurs le tribut de plus de 60 rivières, dont 34 descendent des montagnes du nord et 26 de celles du sud. Pendant la saison des pluies, ce grand nombre de cours d'eau, venant à s'étendre, donne au centre du pays l'aspect d'un vaste lac.

L'abondance des eaux et la chaleur du climat rendent le pays malsain, surtout pour l'Européen. Les vallées y sont très-fertiles et procurent les moyens de nourrir une population qui se compose probablement de plus d'un million d'individus. On y cultive le riz, le poivre, le gingembre, le piment, le coton, le tabac, la canne à sucre, l'oranger, le bananier et plusieurs autres arbres fruitiers. Les forêts de l'Assam renferment l'arbre à caoutchouc, que les Assamis nomment *borgath* : il croît généralement solitaire et acquiert une taille considérable; on voit quelques-uns de ces arbres dont la hauteur est de 30 mètres et la circonférence de 20 mètres. L'arbre à caoutchouc aime les lieux secs et abonde surtout au pied des montagnes. Les forêts sont aussi peuplées des mêmes arbres et des mêmes animaux que celles du Boutan; mais on y tire un meilleur parti des richesses métalliques que recèlent les montagnes, et des matières premières que l'on obtient de l'agriculture. 12,000 individus sont occupés à recueillir l'or charrié par les rivières. De nombreuses manufactures d'étoffes de coton et de soie, la récolte du poivre, du piment, l'ivoire que fournissent les éléphants, et plusieurs autres objets d'industrie, forment les principales branches du commerce que le pays entretient avec le Boutan, le Tibet, le Bengale et l'empire birman. L'espoir de voir l'arbre à thé réussir dans les possessions anglaises d'Assam devient de jour en jour plus fondé; le sol et le climat de cette contrée paraissent être favorables à cette culture.

Ce pays est divisé en trois provinces appelées *Kamrout*, *Assam* et *Sodiya* : la première à l'ouest, la deuxième au centre, la troisième à l'est; *Djorhat*, la capitale, est grande et mal bâtie; les maisons des riches sont surmontées d'un toit conique; l'intérieur est garni de tiges de bambous, et le plancher est en argile battue. Elle s'élève sur la rivière du *Dissoye*, à quelque distance de la rive droite du Brahmapoutre. *Ghergong*, ancienne résidence royale, aujourd'hui déchuë, est entourée d'une palissade de bambous. *Goua-hatti*, chef-lieu du Kamrout, près de la rive gauche du Brahmapoutre, est fortifiée plus encore par la nature que par l'art; cependant Aurengzeb la prit en 1663; mais il fut forcé d'abandonner le pays à l'approche de la saison des pluies. L'insalubrité de cette saison est le meilleur moyen de défense que l'Assam puisse opposer aux invasions étrangères. *Rangpour*, entre Ghergong et Djorhat, au milieu d'une île formée par le Dikho, est la plus forte et la plus grande ville du pays.

Au sud d'Assam, à l'extrémité orientale du Bengale, la province des *Garrows* ou *Garraous*, traversée de montagnes, offre un sol très-gras et très-fertile; elle fournit du riz, du chanvre, de la graine de moutarde, de l'huile, d'excellents pâturages; les fleuves y sont remplis de tortues, et les lacs de poissons. Les indigènes sont vigoureux et bien faits; ils ont le front ridé, les yeux petits, le nez aplati, la bouche grande et les lèvres épaisses. Tout leur vêtement consiste en une ceinture de couleur brune, à laquelle sont attachées des plaques de cuivre jaune, des morceaux d'ivoire. Leurs *bonnéahs* ou chefs portent des turbans en soie. Les Garraous se nourrissent de riz et de chair presque crue; ils mangent des chiens, des grenouilles et des serpents, et ils boivent le sang de ces animaux; leurs habitations sont faites de treillis de bambous recouverts de nattes. Doux, affables et sincères, ils aiment beaucoup la danse; les hommes y mêlent quelquefois des exercices guerriers. Avant de brûler leurs morts, ils les déposent dans un canot, et ils sacrifient la tête d'un taureau. Leur religion

paraît se rapprocher du brahmanisme. Ils ajoutent beaucoup de foi aux remèdes secrets et aux charmes. Presque tous les crimes s'expient par une amende fixée par le bonnéah ; l'argent amassé par ces punitions se dépense ensuite en festins, qui durent quelquefois plusieurs jours de suite. Leur chef-lieu paraît être *Karribary*, gros bourg avec des maisons de bambous qui ont 10 à 50 mètres de long sur 8 à 12 de large.

Le Garraou occupe une étendue d'environ 200 kilomètres de longueur et 100 de largeur. Outre les monts Garraous, qui portent sur un espace assez considérable le nom de *Rondjouly*, cette contrée renferme encore, surtout vers le sud, de hautes montagnes : quelques sommets ont plus de 1,000 mètres de hauteur au-dessus du niveau de l'Océan, et dominent de belles et fertiles vallées bien arrosées. On y trouve quelques lacs et plusieurs rivières, dont les principales sont le *Path* et le *Soumosseraï*, qui appartiennent au bassin du Brahmapoutre.

Au nord et au nord-est, plusieurs peuplades indépendantes vivent dans les montagnes formant la ligne de démarcation entre le bassin du Brahmapoutre et celui de l'Irraouaddy ; elles séparent sur quelques points les possessions anglaises de l'empire de la Chine. Parmi ces nations sauvages nous nommerons les *Lokabadjás*, qui fréquentent les bords de l'Irraouaddy, du Thaleayn et du Loung-tchhouan. Au sud de ce peuple se trouvent les *Lisses* ou *Lysous*, qui parcourent les bords des mêmes rivières.

A l'ouest des monts Garraous s'étend le *Djyntiah* ou *Gentiah*, qui est borné au nord par le royaume d'Assam, et à l'est par le Bengale. Sa plus grande longueur est de 175 kilomètres, et sa plus grande largeur d'environ 120 kilomètres. Ce pays est très-accidenté, mais ses plus hautes montagnes n'excèdent pas 350 mètres de hauteur. On y remarque un plateau de 90 kilomètres de longueur de l'est à l'ouest, direction que suivent la plupart des montagnes de ce pays. Sa principale rivière est le *Koupili*, affluent du Brahmapoutre. Les indigènes se donnent le nom de *Khassis* ou de *Kassyay*. On suppose que leur origine est tatare. Suivant quelques voyageurs, ils sont dans un tel état de barbarie, qu'ils offrent à leurs dieux des sacrifices humains. Ils sont gouvernés par un grand nombre de petits radjahs, tous soumis au radjah principal, qui est tributaire des Anglais et réside à *Djyntiapour*, petite ville bâtie au pied de hautes montagnes.

Le *Katchar* ou l'*Hiroumba*, pays borné au nord par le Brahmapoutre, qui le sépare du royaume d'Assam, a environ 200 kilomètres de longueur et 170 de largeur. Il est couvert de petites montagnes fort escarpées, et presque impraticables dans la saison des pluies. Il est arrosé par un grand nombre de cours d'eau douce. Les principaux sont le *Koupili* et le *Brack*, affluents du Brahmapoutre. La première de ces rivières forme, en franchissant un plateau, une cascade de 60 mètres de hauteur. Ce pays renferme beaucoup de lacs, de marais et d'étangs qui le rendent humide et malsain, surtout pour les étrangers. Il est divisé en deux provinces : au nord le *Katchar* proprement dit, dont la principale ville est *Doudhpetli* ; au sud le *Dhermapour*, qui comprend de grandes plaines séparées du Katchar par une chaîne de montagnes. Le Katchar proprement dit comprend une population d'environ 350,000 âmes. *Khaspour*, ancienne capitale de tout l'Hiroumba, est fortifiée ; mais ses principaux édifices sont tombés en ruines depuis 1812, époque à laquelle le radjah a transporté sa résidence

à Doudhpetli. La population du Dhermapour est d'environ 150,000 habitants. *Dhermapour*, son chef-lieu, est situé dans une vallée sur les bords du Koupili.

Les Katchariens ou Hiroumbaniens ressemblent aux Chinois, bien qu'ils soient plus grands et plus robustes. Ils parlent une langue monosyllabique comme le chinois. Leur religion est le brahmanisme, auquel ils ajoutent beaucoup de pratiques superstitieuses. On assure même qu'ils immolent quelquefois encore des victimes humaines à deux de leurs anciennes divinités, Dourga et Kalis.

Les montagnes de *Typerah*, qui terminent le Bengale à l'est, nous sont peu connues. Couvertes de forêts, elles nourrissent beaucoup de tigres et des troupes d'éléphants, qui, en ravageant les campagnes, deviennent le fléau des cultivateurs. Elles sont habitées par des peuplades sauvages dont les principales sont celles des Koukis, des Nagahs, des Mismis. La partie la plus montagneuse est habitée par les *Koukis*, peuple barbare, divisé en une quantité de tribus qui se font des guerres cruelles. Les Koukis se nourrissent de riz, de chair d'éléphant, de daim et d'autres animaux. Ils attribuent la création du monde à un être suprême; ils regardent comme des divinités le soleil et la lune; ils croient aussi que chaque arbre est animé par une divinité. Un Kouki peut épouser la femme qu'il veut, pourvu que ce ne soit pas sa mère. Le mari, en emmenant sa femme chez lui, paye aux parents de celle-ci cinq *gajahs* ou bestiaux. La veuve est obligée de passer une année entière auprès du tombeau de son mari défunt. Dans leurs guerres, les Koukis s'enivrent de boissons fermentées, et coupent la tête des ennemis qu'ils ont tués. Ils mettent ces têtes dans des outres, pour les rapporter en triomphe à leurs femmes. Leur retour est célébré par de grands festins; ils exposent ensuite les têtes de leurs ennemis sur des piques de bambous qu'ils plantent sur les tombeaux de leurs parents.

Les *Nagahs* sont indépendants et très-actifs; ils donnent leur nom à une chaîne de montagnes qui se dirige de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest, et forment une partie de la limite méridionale du bassin du Brahmapoutre. Ils n'ont que des villages d'une centaine de cabanes, situés sur le sommet des montagnes. Chaque village a deux chefs, dont le principal prend soin des terres et de l'agriculture, et l'autre des autres branches d'industrie et de la guerre.

Les *Mismis* sont grands, robustes et bien faits. Leurs armes sont l'arc et la lance. Ils élèvent beaucoup de bétail et cultivent du maïs, du poivre, du coton et du tabac.

Le *Kassay* ou *Kathi*, ancienne province de l'empire birman, est borné au nord-ouest par le Katchar, au nord par le royaume d'Assam, à l'est et au sud-est par la province d'Ava, au sud par le royaume d'Arakan, et à l'ouest par le Bengale. Sa longueur du nord au sud est d'environ 500 kilomètres, et sa largeur de 200 à 250. Ce pays, encore très-peu connu, est, suivant les rapports de quelques voyageurs modernes qui l'ont traversé, entrecoupé agréablement de montagnes, de collines, de plaines et de vallées. Il est bien arrosé et fertile. Son sol nourrit des éléphants et des chevaux très-agiles; on y récolte beaucoup de soie, de riz et de coton. Ses montagnes renferment des mines de fer et de cuivre, et les habitants fabriquent des armes blanches et des fusils renommés depuis longtemps chez les Birmans. Sa capitale était *Mounipour* ou *Mounnapourah*, ville fortifiée qui, après avoir été détruite dans la dernière guerre des Birmans contre les Anglais, est encore presque déserte.

§ VIII. ARAKAN, PÉGOU, MARTABAN. — L'*Arakan* ou le *Rakheng* occupe, entre le Bengale et l'Ava, une grande vallée arrosée par le Ma, le Dombok et l'Arakan, et bornée à l'est par la haute chaîne d'Anoupectoumiou. Ce pays embrasse plusieurs îles qui abondent en riz et en fruits; ses côtes fournissent du sel. Un air pur favorise les progrès de sa population. *Arakan*, la capitale, est bâtie autour d'un fort, à deux journées de l'embouchure de l'Arakan; ses maisons sont construites en bambous et élevées sur des piliers; elle renferme, dit-on, 600 temples ou pagodes. Sa population ne paraît pas s'élever à plus de 30,000 âmes. — *Akyab*, à l'embouchure même de l'Arakan, est un très-beau port franc qui offre un excellent mouillage, et qui a pris depuis quelques années une importance considérable. La ville est située dans un district coupé de nombreuses rivières et de canaux naturels d'eau salée assez profonds pour permettre aux navires de 4 à 800 tonneaux de remonter à 50 kilomètres au-dessus, c'est-à-dire jusqu'à Arakan même; ils y vont chercher le riz, qui vient en abondance dans cette contrée. En 1853 il s'est exporté par Akyab 62,000 tonneaux de riz (de 1,000 kilogr.), une petite quantité de tabac, de la cire, du miel, du coton, des cuirs, des cornes, etc. Le port a été visité par plus de 200 navires. — *Sandaouey*, située sur la rivière du même nom, qui se jette près de là dans le golfe du Bengale, est une petite ville défendue par un fort.

L'île de *Ramri*, longue de 70 kilomètres et large de 20, est traversée par une chaîne de montagnes dont quelques-unes sont des pseudo-volcans en activité. Elle a pour principale ville *Vambia*, qui passe pour être forte et peuplée. L'île de *Tchebouda* ou *Manaoug* fait aussi partie de l'Arakan. Située à 20 kilomètres du continent, dans le golfe du Bengale, elle a 40 kilomètres de longueur sur 20 de largeur; au centre s'élève une montagne sur laquelle se trouvent aussi plusieurs volcans vaseux.

Le royaume de *Pégou* ou *Pégu*, qui formait la province birmane de *Talong*, fait depuis 1853, ainsi que nous l'avons vu, partie des possessions anglaises. Il s'étend sur toutes les terres basses arrosées par l'Irraouaddy et le Salouen, et renferme deux bons ports, Rangoun et Martaban. C'est une acquisition très-importante pour les Anglais, qui, annulant ainsi la puissance des Birmans, sont maîtres des deux grands fleuves de cet empire, et par ces fleuves atteignent la province chinoise de Yun-nan.

Les habitants du Pégou forment une nation différente des Birmans; on les croit d'origine hindoue; ils sont d'une petite stature. Leur capitale est *Pégou*, qui fut pendant longtemps l'une des cités les plus importantes de l'Asie, et avait encore en 1757 150,000 habitants. Elle fut alors ravagée par les Birmans, et n'offre plus que des huttes éparses au milieu des ruines. On y trouve encore quelques temples appelés *praous*, et le monument de *Choumadou*. Ce monument, dont la fondation remonte, suivant la tradition, à 600 ans avant Jésus-Christ, est une espèce de tour octogone à sa base et en spirale à son sommet, où se trouve une galerie en forme de parasol.

Un peu au-dessus de l'embouchure de la rivière de Pégou est *Syrian*, sur une rivière du même nom, avec un port, autrefois un des principaux de ce royaume, et un temple. *Meaoun* ou *Myanang*, jadis florissante sous le nom de *Lounzay*, ruinée par les guerres entre les Birmans et les Pégouans, n'avait plus en 1809 qu'un millier d'habitants. Il s'y faisait un commerce considérable lorsque les Portugais et ensuite les Hollandais y possédaient un comptoir. C'était le marché des rubis. Nous citerons

encore *Bassien* ou *Persaïm*, ville également déchue, qui possède un port sur le bras le plus occidental de l'Irraouaddy; *Négraïs*, dans une île de 12 kilomètres de longueur, formée par deux bras du fleuve, à son embouchure; enfin *Rangoun*, sur la rivière du même nom, l'un des bras de l'Irraouaddy, à 30 kilomètres de la mer, est l'une des villes les plus commerçantes des possessions anglaises. Son port, fréquenté par une grande quantité de bâtiments, était le principal chantier de constructions navales de guerre et de commerce de l'empire birman. Sa population n'est pas au-dessus de 25,000 âmes. Vue du mouillage, cette ville ne présente pas un aspect agréable : on n'aperçoit que des huttes de bambous bâties sur pilotis, des cales de construction et des bassins bourbeux; à peine s'y trouve-t-il quelques maisons couvertes en tuiles. Son principal édifice est la douane, bâtiment à deux étages construit en briques dans le style chinois; on donne à la palissade qui l'entoure le nom de fort. Sur le bord du fleuve on a construit trois quais, et au delà de ces quais de petites pagodes apparaissent au milieu des arbres. A environ 3 kilomètres de Rangoun, sur le sommet d'une colline à laquelle on parvient par des degrés que décorent une innombrable quantité de statues du dieu Gautama, s'élève, sous la forme d'une pyramide octogone à sa base et finissant en spirale, le plus beau monument de l'Indo-Chine : c'est le temple de *Choudagoun*, élevé de 338 pieds anglais et surmonté d'un beau parasol en fer doré. Le chemin qui conduit à ce monument est pavé en briques et parsemé de tombeaux et de petits temples élevés par des particuliers. Ce temple a été bâti en 1780 et restauré en 1841 par l'empereur birman, qui fit bâtir dans son enceinte un palais pour lui et des logements pour ses principaux officiers.

Bien que le pays soit bas, couvert d'immenses forêts et inondé à l'époque des grandes pluies, il n'est pas moins fort salubre, et les Européens peuvent facilement s'y acclimater. Aussi Rangoun est-il le rendez-vous de tous les négociants ordinaires de l'Inde, Anglais, Parsis, Chinois, Banians, etc., et il s'y traite des affaires considérables. Son principal commerce consiste dans l'exportation du bois de teck, dont les forêts voisines fournissent des pièces magnifiques. Mais, outre le teck, Rangoun exporte encore du minerai de fer de bonne qualité, de l'argent, de l'ivoire, du plomb, de l'étain, du cuivre, de la cire, des huiles végétales, diverses drogues, des pierres précieuses, etc. Avant l'occupation anglaise, les ministres protestants n'étaient pas accueillis à Rangoun, tandis que les religions arménienne et catholique étaient tolérées et professées publiquement.

Le *Martaban* est une petite province qui appartient aux Anglais et dont la population n'est estimée qu'à environ 100,000 âmes. Jadis elle était plus peuplée et avait le titre de royaume. *Martaban*, sa capitale, autrefois importante, n'a plus que 2,000 habitants. Située au pied d'une colline, à l'embouchure du Salouen, elle se compose de deux rues et n'est plus que le faubourg d'une ville nouvelle, *Moulmein*, bâtie par les Anglais, qui renferme 60,000 habitants, dont 12,000 Européens. Cette ville, dont le port est franc, est devenue une place de commerce fort importante, malgré l'insalubrité du climat et la présence continuelle du choléra, qui y est endémique.

Au sud de Moulmein, sur la côte orientale du golfe de Martaban, est encore une ville nouvelle, *Amherst*, bâtie par les Anglais en 1827, et dont le port est excellent. Sa population, qui était au commencement de 1827 de 1,600 individus, doit avoir au

moins quintuplé par le grand nombre de Pégouans qui sont venus y chercher un asile sous la protection de la civilisation européenne.

§ IX. YE, TAVAY, TENASSERIM. — La province d'*Ye*, bornée à l'ouest par le golfe de Martaban et à l'est par les montagnes du royaume de Siam, a été cédée en 1826 par les Birmans aux Anglais. Elle n'offre pour ainsi dire que des terrains marécageux couverts de bouquets de broussailles et de bois, interrompus de loin en loin par des champs de riz peu étendus et négligemment cultivés. Le bois de construction y est abondant et en bonne qualité. Elle ne renferme que 5 à 6,000 habitants. *Ye*, son chef-lieu, est bâti sur un long coteau élevé de 30 mètres au-dessus de la rivière d'*Ye*, qui en baigne la base méridionale et qui va se jeter dans le golfe de Martaban.

Cédée aux Anglais à la même époque que la précédente, la province de *Tavay* est bornée au nord par celle d'*Ye*, au sud par celle de Tenasserim, à l'ouest par la mer, et à l'est par les montagnes qui la séparent du royaume de Siam. Elle est montueuse et coupée par un grand nombre de cours d'eau qui contribuent à la fertilité du sol. Le *Tavay* est la rivière la plus importante : après un cours de 200 kilomètres, il se jette dans le golfe du Bengale. Il est navigable jusqu'à une centaine de kilomètres de son embouchure ; mais les navires d'un fort tonnage ne peuvent le remonter à plus de 15 kilomètres. La population de la province est d'environ 15,000 habitants. *Tavay*, sa capitale, est située sur la rivière du même nom, à 40 kilomètres de la mer. Elle n'offre rien de remarquable.

La province de *Tenasserim*, au sud de celle de *Tavay*, est d'autant plus importante que l'archipel de *Merghi* en est une dépendance. Cette province est séparée du royaume de Siam par une chaîne de montagnes. Elle est peu habitée et peu fertile, ou plutôt mal cultivée. Couverte de broussailles et de forêts, la récolte du riz ne suffit pas même aux besoins d'une faible population. Elle est arrosée par la rivière de *Tenasserim*, longue d'environ 300 kilomètres et navigable pour les bâtimens de 130 tonneaux. Les habitants se tatouent comme les Birmans ; ils sont braves, hospitaliers, honnêtes, pleins de franchise. La ville de *Tenasserim* a son enceinte fermée par un mur de 6 kilomètres de circonférence ; mais elle est peu peuplée. Elle paraît occuper l'emplacement de l'antique *Thinæ*, située sur le *Catiaris*, et qui était la métropole de tout le pays des Sines. *Merghi*, qui domine la côte, possède un port sûr, vaste et commode : c'est la capitale de la province. Cette ville s'étend sur une montagne à 400 mètres au-dessus du niveau de la mer : sa population est d'environ 8,000 âmes. Son commerce consiste principalement en ivoire, en riz et en étain. La ville de *Djonkseylon*, située vis-à-vis de l'île de ce nom, n'en est éloignée que de 8 kilomètres. Tous les navires qui se rendent à la côte de Coromandel, et qui se trouvent surpris par les ouragans, trouvent un asile dans le port de cette ville.

Situé à quelques myriamètres de la côte, l'archipel *Merghi* occupe, du nord au sud, une étendue de 640 kilomètres. L'espace compris entre ces îles et le continent offre un bon ancrage ; leur sol est fertile et couvert d'une belle végétation. On y recueille de l'écaille de tortue, de l'ambre gris, des perles, et des nids d'oiseaux recherchés sur les tables des Chinois. Les habitants, appelés *Tchalomès* par les Birmans, sont laborieux et paisibles ; ils paraissent suivre la religion de Bouddha. Les principales, en commençant par le nord, sont les *Muscos* et *Tavay*, qui dépendent de la province

de ce nom; *Tenasserim*, petite île au sud-ouest de Tavay; puis *Kings* ou l'île du Roi, jadis cédée par le roi de Siam à la France, qui n'en prit jamais possession; *Mel* ou *Domel*, qui est la plus grande, mais inhabitée; *Susannah*, au sud de la précédente; *Saint-Matthieu*, remarquable par son bon port; les *Seyer*, groupe composé d'une île assez considérable et d'un grand nombre de petites qui ne sont que des rochers, et les *Tories*, autre groupe moins important. L'île *Djonkseylon*, appelée aussi *Salanga*, est la plus importante de l'archipel Merghi: elle a 70 kilomètres de longueur et 20 de largeur. L'intérieur en est uni, très-boisé, arrosé seulement par des ruisseaux et abondant en étain. Son climat est sain. On y compte 12,000 habitants, qui sont un mélange de Chinois, de Malais, de Siamois et de Birmans.

§ X. WELLESLEY, MALACCA, SINGAPOUR. — A l'endroit où la presqu'île de Malacca se rétrécit dans l'isthme de Kraw, les possessions anglaises cessent d'occuper le littoral, qui appartient à de petits princes vassaux du roi de Siam. Mais en face de l'île Poulo-Pinang se trouve encore une petite province anglaise, celle de *Wellesley*, formée de terres basses et d'alluvion, où le cocotier, le riz et la canne à sucre viennent en abondance. Ce littoral est à peine peuplé et peu important; mais dans le voisinage se trouve l'île *Poulo-Pinang*, très-remarquable par sa fertilité et surtout par sa position, qui commande le détroit de Malacca. Les Anglais en ont pris possession en 1796. Cette île, qui a 20 kilomètres de long sur 9 de large, est de formation granitique, et hérissée de montagnes boisées et entrecoupées de vallées pittoresques. Elle produit du bois de teck, du riz, du poivre, de l'indigo, du coton, du café, etc. On en exporte 250,000 kilogrammes de sucre et 100,000 kilogrammes de muscade. Son chef-lieu est *Georges-Town*, jolie ville bien bâtie et défendue par de bonnes fortifications. C'est le siège d'une cour de justice, et l'on y compte 60,000 habitants. La population de toute l'île et de la province de Wellesley est de 100,000 habitants.

Au delà de Poulo-Pinang, les possessions anglaises sont encore interrompues; puis, en approchant de l'extrémité de la presqu'île, on trouve la province de *Malacca*, cédée autrefois par la Hollande à l'Angleterre, qui s'étend le long de la côte malaise sur 65 kilomètres de long et 40 de large, y compris le territoire de Haning. Bordé d'une épaisse forêt de cocotiers, le littoral présente un aspect florissant et plein de fraîcheur, et son sol fertile, qui produit des fruits exquis, fournirait des épices en abondance, si les Malais craignaient moins le travail. L'importance commerciale de cette province et de sa principale ville a beaucoup diminué depuis la prospérité du port de Singapour: aussi les Anglais n'ont-ils persisté à la conserver qu'à cause de l'importance de sa position militaire, et dans la crainte de voir quelque puissance rivale s'y établir. Elle a pour chef-lieu la ville de *Malacca*, siège d'un évêché catholique suffragant de Goa. Fondée en 1252 par un prince malais, embellie par les Portugais, qui s'en emparèrent en 1511, tombée au pouvoir des Anglais en 1795, elle était jadis plus considérable. Sa population est d'environ 20,000 habitants, parmi lesquels on compte 6,000 Chinois et 9,000 Malais; le reste se compose de Persans, de Bengalais et d'Européens. Malacca n'a qu'un fort démantelé, que des habitations d'une médiocre apparence, qu'une rivière chétive propre à abriter quelques barques, et à 4 kilomètres de ses murs une rade dangereuse. Son commerce, autrefois très-considérable, dépasse à peine aujourd'hui une valeur de 4 millions.

A l'extrémité de la péninsule malaise, la petite île de *Singapore* ou *Singapour* renferme une ville du même nom, fondée en 1819 par sir Stamford Baffles. Sa position est tellement favorable pour lier le commerce de l'Inde avec celui de Siam, de la Cochinchine, de la Chine, des Philippines, de la péninsule malaise, de Soumatra, et la franchise dont jouit son port est tellement avantageuse, que des négociants européens, arméniens, arabes, indiens, chinois, etc., y ont établi d'importantes maisons de commerce. Tous les ans plus de 600 navires mouillent à Singapour, sans compter 80 jonques chinoises, 30 de Siam, 30 de Cochinchine, 1,000 *pros* malais et une multitude de barques des îles voisines. En 1853, le mouvement commercial s'est élevé à 156 millions de francs, dont 83 à l'importation et 73 à l'exportation. Sur ces chiffres, la colonie par elle-même figure seulement pour 7 à 8 millions; le reste alimente le transit des Indes. (Dans le chiffre de l'importation, la France entre seulement pour 241,500 francs.)

L'île a peu de productions agricoles ou minérales; cependant elle fournit un peu de sucre, des bois de construction, du gambier et des muscadiers. La principale industrie est le commerce de détail, tout entier aux mains des Chinois, qui y réussissent si bien, qu'en moyenne il arrive chaque année à Singapour 4,000 nouveaux citoyens du céleste empire: or, comme en 1844 on comptait déjà 40,000 Chinois, on ne pourrait donc évaluer aujourd'hui à moins du double la population chinoise de la colonie, soit 100,000 habitants de toutes nations pour l'île entière.

La ville de Singapour s'élève au fond d'une baie sur un terrain plat; elle est divisée en plusieurs quartiers par un canal peu profond, mais assez large. Sur la droite de ce canal sont situées au milieu de frais jardins les maisons de campagne des Européens; sur la gauche est bâti le quartier chinois, composé de maisons serrées les unes contre les autres et toutes ornées de galeries extérieures. Dans l'intérieur de la ville, les boutiques sont en petit nombre, mais tous les quais en sont bordés, et c'est là qu'est toute l'activité commerciale. Le quartier chinois renferme un temple assez beau, orné de colonnes en granit; mais tous les édifices publics, les magasins de l'État, etc., sont bâtis dans le quartier européen, qui se fait remarquer par ses belles rues larges et droites. On a établi à Singapour un collège anglo-chinois et anglo-malais, et l'on y publie un journal, le *Singhapoor chronicle*, qui renferme des articles très-importants pour la géographie de l'Asie orientale et de l'Océanie. Singapour est le chef-lieu du gouvernement dit du Détroit, comprenant les présidences de Poulo-Pinang, Malacca et Singapour; elles sont administrées chacune par un résident agent de la Compagnie des Indes, qui nomme également le gouverneur des présidences.

§ XI. ILES ANDAMAN ET NIKOBAR. — La nature offre elle-même à la politique et au commerce de l'Europe un poste d'où une nation maritime entreprenante aurait pu depuis longtemps entretenir des relations sûres avec l'empire des Birmans: nous voulons dire cette chaîne d'îles qui semble être le sommet d'une chaîne de montagnes sous-marines, liant le cap Négraïs, du Pégou, avec la pointe septentrionale de Soumatra. Ces îles étant situées dans la partie orientale du golfe du Bengale, nous ne devons pas quitter ce golfe sans les décrire.

Le groupe le plus considérable porte le nom d'îles *Andaman*, ou mieux *Endamènes*; il était déjà connu des Arabes sous ce nom dans le neuvième siècle; elles

sont au nombre de cinq : la *grande* et la *petite Andaman*, *Coros*, *Narcondam* et *Préparis*. La grande *Andaman* a, suivant les voyageurs, environ 180 kilomètres de longueur, mais pas plus de 25 kilomètres dans sa plus grande largeur ; elle est découpée par des baies profondes formant d'excellents havres, et divisée par de vastes golfes. Le sol paraît offrir une forte couche de terreau noirâtre ; les rochers sont d'une pierre blanche quartzeuse. Les sources y sont nombreuses. On assure qu'il s'y trouve des métaux, entre autres du mercure. On remarque dans cette grande île une montagne que l'on aperçoit, dit-on, de 100 kilomètres. Des forêts étendues renferment quelques arbres précieux, tels que l'ébénier et le *mellori*, ou l'arbre à pain de Nikobar. La fougère épineuse, des palétuviers et une espèce de rotang sauvage couvrent les rivages des baies et des criques. On n'a vu d'autres quadrupèdes que des cochons sauvages, des singes et des rats, ainsi qu'un grand nombre de reptiles. La mer abonde en poissons, parmi lesquels on nomme des mulots, des soles et des huîtres, ainsi que des langoustes et plusieurs autres crustacés.

Les habitants des Endamènes paraissent appartenir à cette grande race de nègres océaniens répandue dans la Nouvelle-Guinée et jusqu'à la terre de Diemen. A la couleur noire de leur teint, à leur chevelure frisée, à leurs lèvres épaisses, à leur nez aplati, qui les rattache à la grande famille océanienne, ils joignent quelques caractères particuliers : leur stature est petite, leur ventre proéminent ; leurs membres sont décharnés et mal formés ; leurs pieds sont d'une longueur démesurée. Leur langue diffère de tous les dialectes indiens ou indo-chinois. Ces sauvages, au nombre de 2 à 3,000, n'ont presque fait aucun pas vers la civilisation, malgré les rapports qu'ils ont eus avec d'autres peuples ; les Anglais établirent une colonie chez eux en 1791 ; deux ans après, ils furent obligés de l'abandonner, tant à cause de l'insalubrité du sol que des mœurs insociables des naturels. L'Endamène a un aspect féroce ; il est rusé, vindicatif, ingrat et très-adroit, surtout à la pêche et à la chasse ; comme tous les peuples sauvages, il aime l'indépendance et sacrifie ses jours pour la conserver. Tandis que, armé de flèches, il tue les oiseaux et les bêtes sauvages dans les bois, ou que, monté sur un frêle canot construit du tronc d'un arbre, il longe les bords de la mer pour prendre des poissons, sa compagne ramasse des coquillages sur les récifs. Pour repôser la nuit et se mettre à l'abri de l'intempérie des saisons, il se fait, avec des branches et des feuillages, une espèce de tente, soutenue par trois ou quatre piquets liés les uns aux autres. Telle est la vie triste et insouciant à la fois que mène ce peuple, qui n'a pas encore essayé d'améliorer sa condition en se livrant à l'agriculture.

A environ 60 kilomètres à l'est des îles Andaman on aperçoit celle de *Barren*, que l'on peut considérer comme appartenant au même archipel. Cette île, toute volcanique, présente un vaste bassin circulaire rempli par les eaux de la mer, bordé de rochers escarpés qui paraissent avoir été soulevés, au milieu desquels s'élève un cône d'éruption de 560 mètres de hauteur et doué d'une grande activité : il vomit fréquemment des torrents de laves rougeâtres, et lance à grande distance des pierres d'un volume énorme. Quelquefois les flots environnants bouillonnent comme un océan enflammé.

A environ 300 kilomètres au sud des Endamènes, les îles *Nikobar* forment deux

petits groupes. Le plus septentrional s'appelle *Kar-Nikobar*. Viennent ensuite les îles *Nikobar* proprement dites, au nombre de trois, entre lesquelles il y a un excellent et vaste port. Toutes ces îles, la plupart montagneuses et couvertes de forêts, produisent en abondance des cocos, de l'arec, des cannes à sucre, des lauriers cassia, de l'excellent bois de teck, du bois de sassafras très-aromatique. L'arbre nommé *larum* par les indigènes, et *mellori* par les Portugais, donne un fruit meilleur que celui de l'arbre à pain d'Otaïti, duquel il diffère de caractère. Les bœufs amenés d'Europe y ont multiplié extrêmement, et les nids d'oiseaux bons à manger, si estimés en Chine, y abondent, ainsi que dans les Endamènes. Malgré cette fertilité, ces îles sont délaissées à cause de leur climat insalubre : des vapeurs pestilentiellles enveloppent les forêts et rendent le séjour des côtes mortel aux Européens. Les habitants, d'origine malaise, de couleur cuivrée, et au nombre environ de 10,000, sont d'un caractère doux et timide, n'ont ni industrie ni agriculture, et mènent une vie misérable. Les villages sont composés d'une douzaine de huttes.

Kar-Nikobar a 9 ou 10 kilomètres de long sur 8 de large. Elle est généralement peu élevée, et renferme de beaux pâturages, où l'on engraisse un grand nombre de porcs. Ses rivages sont bordés d'orangers et de citronniers, et elle fournit aussi des bananes, des ignames, des cocos, que les caboteurs de la côte de Coromandel viennent échanger contre des tissus de coton. *Batty-malve* n'a ni eau ni habitants. *Tchaouri*, habitée, a un peu plus de 2 milles d'étendue. *Terressa*, habitée, a 16 kilomètres dans sa plus grande longueur du nord-ouest au sud-est. *Bompoka*, à 3 kilomètres de la précédente, est formée par une montagne en partie couverte de bois; elle est renommée dans tout l'archipel pour la beauté de ses femmes. *Katchal*, au sud-est de Bompoka, dont elle est séparée par un bon chenal de 20 à 22 kilomètres de largeur, a une forme triangulaire et un circuit d'environ 35 kilomètres; elle est couverte de bois. *Noucovry* a 6 à 7 kilomètres d'étendue; elle est accidentée, très-boisée et renferme peu d'habitants. *Kar-morta* a 26 kilomètres de long sur une largeur moyenne de 4 kilomètres. Le chenal étroit qui la sépare de Noucovry forme un port spacieux et commode, dans lequel une flotte considérable serait abritée de tous les vents. Cette île est une des plus fertiles de l'archipel. La végétation y offre le plus brillant aspect, et la canne à sucre y vient sans culture. Les Danois y avaient formé des établissements. *Trinculte*, basse et unie, n'a que 8 kilomètres de longueur. *Tillang-tchoung* est haute, de forme oblongue et couverte d'arbres.

Katchal et Noucovry sont bordées au sud par le canal de Sombreiro, dont l'autre côté est formé par la *grande* et la *petite Nikobar*. La petite a 16 kilomètres du nord-est au sud-ouest et 8 seulement de largeur; elle est montueuse, de moyenne hauteur, accore et couverte d'arbres. La plus grande est la plus étendue et la plus méridionale des îles du groupe; elle a 40 kilomètres du nord-ouest au sud-est, et 15 à 20 kilomètres dans sa plus grande largeur.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

ROYAUME DE SIAM ET EMPIRE D'ANNAM.

§ 1^{er}. DESCRIPTION PHYSIQUE. — CLIMAT. — PRODUCTIONS. — Un golfe large et profond sépare en deux la péninsule indo-chinoise. Au fond de ce golfe nous voyons le royaume de *Siam*, qui lui donne son nom. Cependant les Siamois se donnent celui de *Thaï*, qui dans leur langue signifie les *libres*. *Sëam* est, dit-on, le même mot en langue péguanne, et de là est sans doute venu leur nom actuel. Les Birmans les connaissent sous le nom de *Chan*. On dit qu'il y a deux races de Siamois, les *Thaï-noé* ou bas Siamois, les *Thaï-yai* ou Siamois supérieurs, race plus hardie et plus indépendante, qui, à une époque reculée, paraît s'être réfugiée dans les montagnes pour échapper à la servitude. Le Siam propre, habité par les bas Siamois, est une vaste plaine coupée par la rivière Meïnam, qui fertilise le pays par ses inondations annuelles. Sur ses bords sont situées toutes les principales villes : aussi la population est-elle essentiellement aquatique. A l'exception du bas Siam ou Siam proprement dit, le reste du pays est montagneux, et la grande chaîne qui descend des frontières du nord à celles du midi n'a pas moins de 1,800 mètres d'élévation moyenne. Avant la formation de l'empire birman, la riche et florissante monarchie de Siam était regardée comme le principal État de l'Inde au delà du Gange. Aujourd'hui il s'étend du 98° au 105° degré de longitude est. Son territoire, d'une superficie de 190,000 milles géographiques carrés, et qui comprend une partie de la presqu'île de Malacca, est borné au nord par la province du Laos birman, à l'est par l'empire d'Annam, à l'ouest par l'empire birman, la rivière Salouen et les provinces anglaises de la péninsule malaise ; au sud par la côte des Malais indépendants et par les eaux du grand golfe de Siam. On le divise en pays de Siam, Laos, Kambodje, États tributaires malais ; mais une portion seulement du Laos et du Kambodje dépend du souverain de Siam, le reste fait partie des États voisins.

Des montagnes séparent à l'occident le royaume de Siam de l'empire birman, des possessions anglaises du Pégou et de la presqu'île de Malacca. D'autres montagnes peu connues le séparent aussi de l'empire d'Annam : ainsi le territoire siamois peut être regardé comme une large vallée entre deux chaînes de montagnes. Cette vallée présente une suite de plaines immenses disposées en deux ou trois terrasses inclinées vers la mer, et que sillonne un grand fleuve ; cependant plusieurs parties sont telles plates que les eaux y forment des lacs marécageux.

On ne connaît que deux saisons ; celle des pluies commence en avril et dure six mois, pendant lesquels souffle un fort vent du sud-ouest. Ces averses torrentielles tempèrent la chaleur du climat, font grossir les rivières et déborder les fleuves ; l'inondation qui en résulte couvre et fertilise des plaines immenses, où le riz croît à merveille et où le poisson se multiplie : ce sont les deux sources de la richesse alimentaire du pays. La saison de la sécheresse commence à la fin d'octobre ; alors s'élève du nord-est un vent d'une agréable fraîcheur. Il dessèche rapidement les eaux,

qui rentrent dans leur lit; c'est le moment de la pêche et de la moisson, et pendant plusieurs mois, jusqu'à l'approche des pluies, le ciel conserve une admirable sérénité: En général, le climat de Siam, quoique très-chaud, est assez sain, surtout dans les plaines; mais sur les montagnes et dans les forêts on est exposé à des fièvres mortelles qui enlèvent les voyageurs en quelques jours.

Le sol de ces contrées est d'une fertilité prodigieuse. Les environs de la capitale, dans un rayon de 40 kilomètres, ne sont que d'immenses jardins, arrosés naturellement au moyen de petits canaux par l'eau du fleuve, qui monte et descend deux fois par jour, avec le flux et le reflux de la mer. On n'y rencontre, dit un missionnaire ¹, aucun arbre d'Europe, excepté l'oranger et le citronnier; mais on y trouve le palmier, le cocotier, le sagou, l'aréquier, le *tontau*, sur les feuilles duquel les talapoins écrivent leurs livres de religion; le tamarinier, le muscadier, le giroflier, le cacaoyer, le cafier, le cannelier, l'arbre à thé, le poivrier. Ce dernier fournit annuellement 4 millions de kilogrammes de poivre, dont le roi retient les deux tiers, à raison de 25 francs le picul ou les 132 livres. On trouve dans les environs de Bangkok une espèce de vigne sauvage qui produit un raisin acerbe qu'on fait fermenter avec du sucre, et dont on obtient une liqueur qui a le goût du vin de Chypre. Il y a ensuite le cotonnier arbrisseau, le cassier, qui est semblable à l'acacia, l'oranger qui porte la pamplemousse, le bois de teck, dont il existe des forêts entières; le bois de *sapan*, fort estimé pour sa couleur rouge, l'un des produits les plus abondants du pays et la partie la plus considérable de ses exportations. On cite encore un grand arbre au bois rouge veiné qui s'exporte pour la teinturerie, le bois d'*aigle*, bois poreux, odorant, qui se tire de la côte orientale du golfe de Siam; enfin une sorte de *garcinia* produit une gomme semblable au benjoin et à la gomme-gutte.

Les arbres fruitiers sont en plus grand nombre qu'en Europe; mais les fruits qu'ils portent, à l'exception de quatre ou cinq espèces, sont bien inférieurs aux nôtres en bonté: ils ont en général un goût acerbe ou insipide. Les plus remarquables de ces fruits et de ces arbres sont le dourien, le jacca, le mangoustan, le manguier, l'arbre à pain, le linchi ou lichi, le goyavier (*psidium pomiferum*), le figuier papia (*carica papaja*) ou papayer, le jambosia, le raboutan, les attes, l'orange, l'ananas, le cédrat, etc. On doit ranger encore parmi les arbres à fruit le cocotier, qui est dans cette contrée d'une grande fécondité, et dont la noix fournit une huile qui se vend à bas prix.

Parmi les végétaux, la canne à sucre tient le premier rang; elle forme une des principales richesses du pays. Introduite vers 1810 par les colons chinois, on en exporte aujourd'hui plus de 5 millions de kilogrammes, fabriqués exclusivement par des raffineurs chinois; le bananier réussit très-bien, ainsi que le cardamome, qui est préféré à celui de la côte de Malabar; il pousse aux mêmes endroits que le poivrier, est l'objet d'un monopole royal, et se vend jusqu'à 36 livres sterling le picul. La culture du tabac commence à prendre une assez grande extension; enfin il faut nommer le bétel, que les habitants mâchent continuellement.

Les légumes d'Europe ne réussissent point dans ce pays, mais il y en a beaucoup qui

¹ Mémoire de M. Pallegoix, vicaire apostolique de Siam, dans les *Annales de la propagation de la foi*. Janvier 1854.

sont inconnus chez nous. On n'y connaît d'autres plantes céréales que le riz, qui est d'excellente qualité et meilleur marché que partout ailleurs. Les rizières des environs de Bangkok sont souvent inondées, mais le riz s'élève toujours au-dessus de l'eau; il forme la nourriture principale de l'Indien. On cultive aussi une espèce de millet qui est assez bon, et le maïs, que les Indiens cueillent en épi quand il n'est pas encore mûr, et qu'ils font rôtir pour le manger en guise de pain. Le froment ne réussit pas; les fourmis et les charançons le détruisent¹.

Les bois sont remplis de gibier et d'oiseaux inconnus en Europe. Les espèces les plus communes sont les paons, les kakatoès, les perroquets de toutes couleurs, le colibri rouge et blanc nuancé de vert, le coq et la poule sauvages, parfaitement semblables à ceux de nos basses-cours. Il y a aussi des cygnes noirs. Parmi les oiseaux remarquables par leur grosseur, on distingue celui que les Siamois appellent *no-ariam*; lorsqu'il marche, sa tête s'élève au moins à 7 pieds de hauteur; il est gros à proportion, son plumage est d'un gris cendré; sa tête est aussi grosse que celle d'un homme; son bec, qui a près de 2 pieds de long, est de forme conique; il s'élève parfois dans l'air à perte de vue, mais son cri aigu et perçant fait deviner sa présence; il ne se nourrit que de graines et d'herbes; ses œufs sont semblables à ceux de l'autruche; il est fort commun à Siam, et il vient souvent rôder autour des habitations.

Les quadrupèdes les plus curieux qui peuplent les forêts sont les singes de toutes espèces et grandeurs, depuis le petit sapajou jusqu'à l'orang-outang. On trouve encore dans les bois la gazelle, le bouc et le taureau sauvage, le buffle, l'ours d'Europe et l'ours noir de Bornéo; des sangliers, des rhinocéros, des licornes ou unicornes; le léopard, le tigre royal, dont on exporte la peau et même les os, que les Chinois regardent comme une substance médicale; on y trouve encore sept variétés de daims; mais de tous les quadrupèdes que nourrit le pays ou ses vastes forêts, le plus utile est l'éléphant; il a depuis 3 jusqu'à 4 mètres de hauteur. Cet animal abonde dans ces contrées plus que dans aucune autre partie de l'Asie, et son ivoire, qui atteint des proportions énormes, forme un article important pour l'exportation. Les éléphants blancs, que le peuple regarde comme sacrés, et qui sont réservés pour le souverain, ne paraissent être qu'une variété albinos de la race ordinaire, mais dont l'organe visuel, à iris blanc, est doué de toute sa force. Les singes blancs sont également considérés comme sacrés: en 1852, le roi en possédait deux dans son palais. Les sauriens sont très-nombreux, ainsi que les reptiles. On cite parmi les plus remarquables de ces espèces la tortue verte, qui abonde auprès de certaines îles du golfe, et dont les œufs, fort recherchés, forment une branche considérable du revenu royal; le *boa constrictor*, qui atteint des dimensions considérables, les lézards de tous genres et de nuances magnifiques, parmi lesquels on remarque le *gecko* de Siam.

Enfin, parmi les animaux domestiques, nous citerons le bœuf, la vache, qui est peu utilisée, les Siamois ne connaissant pas l'usage du beurre; la chèvre, le chien, qui erre en bandes innombrables dans les villes et les villages; le chat ordinaire, etc. Le mouton est tout à fait inconnu.

Parmi les insectes qui pullulent dans ces contrées chaudes et marécageuses, un seul

¹ Braguères, *Lettres sur le royaume de Siam*, 1831. — *Revue britannique* d'octobre et novembre 1852. — *Annales des voyages*, 1856.

est remarquable au point de vue de son utilité : c'est le coccus-lacca, qui produit la gomme laque ; il abonde surtout dans les forêts du Laos. Les fourmis blanches, les moustiques, etc., finiraient par rendre impossible le séjour de ces pays, si les inondations n'en détruisaient chaque année des myriades.

L'étain se rencontre dans toute la péninsule malaise ; on le trouve dans les terrains d'alluvion, soit à l'état de minerai, soit à l'état d'étain commun ou oxyde d'étain. L'or paraît avoir une situation géognosique identique, et l'on prétend qu'à Bang-ta-pan le minerai a plus de 19 karats ; mais le produit des mines d'or, d'ailleurs mal exploitées, comme toutes les autres, est loin de suffire à la consommation du pays, qui le prodigue dans l'ornementation des temples et des idoles. Le fer est le plus abondant de tous les métaux ; les mines sont à la vérité fort avant dans les terres, mais elles sont fécondes et situées à proximité des rivières, qui faciliteraient leur exploitation. En outre le pays fournit du cuivre, du zinc, du plomb, de l'antimoine, et ces deux derniers entrent même dans le commerce. On y a remarqué de beaux marbres, de l'aimant, des agates, des saphirs et d'autres pierres précieuses.

§ II. DESCRIPTION DES VILLES. — La capitale du royaume s'appelle *Krung-thep-mâh-nakhon*, la grande ville des anges, vulgairement *Bangkok*, ou le village des oliviers sauvages. Elle est située sur le Meïnam, à quelque distance de son embouchure, et offre un aspect très-pittoresque, dit Pallegoix ; de tous côtés s'élèvent dans les airs des flèches dorées, des dômes, des pyramides ornées de dessins en porcelaine de toutes couleurs. Les toits étagés des pagodes, ornés de riches dorures et couverts en tuiles vernissées, réfléchissent à l'envi les rayons du soleil ; deux rangées de plusieurs milliers de boutiques flottantes sur des radeaux se déroulent en suivant les sinuosités du fleuve majestueux, sillonné en tous sens par une multitude de barques, la plupart très-élégantes. La forteresse, blanche comme la neige ; les murailles crénelées, avec leurs tours et leurs 40 belles portes ; les canaux qui traversent la ville, la variété des édifices, les costumes bizarres qui se pressent dans les rues, le bruit et le mouvement qui animent cette grande cité, tout cela offre un spectacle saisissant et tout nouveau pour les Européens. Les maisons, ainsi que la plupart des édifices publics, sont en bois, à l'exception du palais du roi, des principaux temples et d'un petit nombre de monuments que le gouvernement a fait construire dans le style européen aux alentours de la résidence royale. Le plus bel édifice est le grand temple, bâtiment de forme pyramidale, surmonté d'une flèche élevée. Dans l'intérieur existe une grande salle presque carrée, au milieu de laquelle on trouve une prodigieuse quantité de petites statues et d'images de Bouddha, séparées par des peintures chinoises, des morceaux de glace et des plaques de laque. Un autre temple renferme une statue colossale de Bouddha, en bois doré. Bangkok possède un vaste port, un arsenal et des chantiers de construction. Ses environs sont embellis de jardins bien cultivés qui produisent d'excellents fruits. Elle est devenue dans ces derniers temps le siège le plus important du commerce de l'Indo-Chine. Ses exportations sont évaluées à 25 millions de francs, et consistent surtout en bois de sapan et de construction, en étain, riz, sucre, laque, gomme, gomme-gutte, ivoire, poivre, coton, etc. On lui apporte en échange des armes, des munitions, des ancres, des marchandises en pièces, tissus et autres, de la coutellerie, de la faïence, des glaces, etc.

Bangkok est une ville nouvelle qui a été presque entièrement bâtie sous les derniers rois, après la ruine de Siam. Les voyageurs modernes lui donnent 400,000 habitants.

Si-yo-thi-ya, nommée *Siam* par les Européens, connue surtout en Europe depuis les relations diplomatiques de Louis XIV avec Tchaou-naraïa, n'offre plus, malgré les brillantes descriptions qui en furent faites alors, qu'un vaste monceau de ruines habitées par un petit nombre de Siamois. Elle est construite, selon Laloubère, sur une île du Meïnam qui n'a que 4,400 mètres de longueur et 1,600 à 2,800 de largeur; elle renfermait, d'après Kœmpfer et d'autres voyageurs, plus de 200 temples, la plupart remarquables par leurs dimensions et la beauté du travail, ainsi que par les statues et les ornements intérieurs.

A 48 kilomètres environ au nord de cette ville, on trouvait *Louvo*, sur les bords du Meïnam, avec le palais de Tchaou-naraïa, que ce prince habitait la plus grande partie de l'année : dans son voisinage on voit une montagne riche en fer. Plus au nord on remarque un village appelé *Pra-bat* ou *pied sacré*, pèlerinage bouddhique, le plus fameux des Siamois, qui viennent y adorer l'empreinte gigantesque du pied de Boudha, taillée dans un bloc de roche et placée dans un beau temple. *Chantibon* ou *Tchante-bon*, à l'embouchure de la rivière de ce nom et dans une des plus belles provinces du Kambodje siamois, est une ville de moyenne étendue, mais très-florissante par son commerce, entièrement exploité par les Chinois, qui forment la plus grande partie de sa population. C'est aussi un des meilleurs ports et un des plus grands arsenaux du royaume. Une caravane y arrive tous les ans du bas Laos, chargée des riches produits de ce pays.

En se dirigeant de Bangkok vers l'ouest, on trouve à la sortie de la ville un grand canal qui conduit au fleuve, et sur lequel est une petite ville nommée *Mahaxai*, entourée de remparts et défendue par une forteresse. La plupart des habitants sont Chinois. En remontant le fleuve pendant environ 80 kilomètres, on arrive à un district nommé *Lakankesi*, célèbre par ses plantations de cannes à sucre, et peuplé aussi presque entièrement de Chinois. De ce district un nouveau canal conduit vers l'ouest-sud-ouest, et aboutit à une rivière considérable nommée *Meï-Khlong*. Au confluent s'élève une ville importante appelée *Muang-Meï-Khlong*, qui est défendue par plusieurs forteresses placées des deux côtés du fleuve. Les habitants sont presque tous Chinois, pour la plupart pêcheurs et jardiniers. C'est à une petite distance de cette ville que le Meï-Khlong se jette dans le golfe de Siam. En longeant le golfe dans la direction du sud-ouest, on arrive en peu de temps à une ville nommée *Pipri* ou *Petchpouri*, où les Chinois sont très-nombreux.

De Meï-Khlong, il faut huit jours de navigation pour remonter la rivière jusqu'à la ville de Pak-phreek. A une journée de marche on arrive à *Rapri*, appelée aussi *Roxaburi*, c'est-à-dire *ville royale*. Cette cité, autrefois célèbre, a été plusieurs fois pillée pendant les guerres des Birmans contre les Siamois. Elle est bien fortifiée, mais peu peuplée. A une journée de Rapri, on trouve un bourg considérable nommé *Rhothiram*. Ses habitants, presque tous Chinois, s'occupent de la culture du coton et du tabac. Enfin, après une navigation qui dure encore quatre jours, à travers de vastes forêts remplies de tigres, on arrive à *Pak-phreek*, ville défendue par de bons remparts en briques, et bâtie sur la rive gauche du Meï-Khlong, dans un très-beau site, mais malsain pendant la belle saison, à cause du voisinage des montagnes.

Nous ne dirons rien des autres villes, en général peu importantes, telles que *Por-selouc* ou *Psilouk*, capitale du haut Siam, et située sur un bras du Ménam : cet endroit est célèbre par ses bois de teinture et ses gommés précieuses; *Tchaïnat*, sur le même fleuve; *Cham*, qui n'est plutôt qu'un bourg, avec un petit port sur le golfe de Siam, et *Cin*, à 180 kilomètres au sud, sur le même golfe, et peuplé de pêcheurs. *Paknam* et *Pakklaat* sont deux villes défendues par des forts garnis de canons, dont la plupart ont été fondus à Bangkok.

§ III. LAOS. — CHANTABURY. — TCHONGS, ETC. — On comprend dans le royaume de Siam la plus grande partie du *Laos*, qui s'étend au nord-nord-ouest jusqu'à la Chine, et est borné à l'est par le Tonking et la Cochinchine. Le reste du pays est compris dans l'empire des Birmans et dans l'empire d'Annam. Les habitants se divisent en *Thoung-dam* (ventres noirs) et *Thoung-khao* (ventres blancs), parce que les premiers se tatouent en noir sur le ventre des figures d'hommes et d'animaux. Les ventres noirs occupent la partie occidentale, les ventres blancs la partie orientale du pays. Les premiers, qui se rapprochent beaucoup des Siamois, sont très-attachés à leurs idoles et à leurs talapous; il n'en est pas de même des seconds, dont le caractère est celui des Cochinchinois.

La contrée est divisée en une foule de petits royaumes gouvernés par des princes absolus, mais qui, à l'exception de deux ou trois seulement, sont tous feudataires du roi de Siam : ils lui payent un tribut annuel.

Le royaume de *Xieng-may* est le plus occidental de tous les États de Laos, et c'est aussi le plus considérable. La capitale, du même nom, est bâtie dans une vaste et belle plaine, presque au pied et à l'est d'une assez haute montagne. Elle a une double ceinture de murailles entourées chacune de fossés larges et profonds. On estime sa population à 20,000 habitants.

Dans cette partie du Laos, le vin, le riz, les cochons et les poules sont en abondance; mais les rivières sont peu poissonneuses, et le pays ne produit presque point de légumes. On y vit généralement de riz. On y élève une grande quantité de vaches, mais elles sont de très-petite taille et n'ont presque pas de lait. Les bœufs et les éléphants sont également très-nombreux : les habitants les emploient pour le labourage et surtout pour le transport du riz, du coton et des denrées qu'ils récoltent ou vont chercher dans les contrées voisines. Ces produits ne peuvent arriver à Bangkok qu'au moyen de caravanes d'éléphants, obligées de traverser des pays couverts de montagnes et de forêts dangereuses.

Le numéraire, qui est déjà fort rare à Bangkok, l'est encore davantage au Laos; presque tous les marchés s'y font par échange. Le sel joue surtout un rôle très-important dans les transactions : c'est la véritable monnaie courante; il vient de Bangkok et se vend très-cher à Xieng-may.

Les hommes sont paresseux, débauchés, gourmands; ils se livrent à la chasse et à la pêche. Leurs femmes sont plus actives, plus laborieuses et plus intelligentes. Les talapous sont presque tous des jeunes gens qui savent à peine lire et qui donnent l'exemple de tous les vices.

Au sud du royaume de Xieng-may on trouve celui de *Lapoun*, et au sud-est celui de *Lakhou*. On regarde aussi comme faisant partie du Laos le pays des *Lanjans*, dont

la capitale est *Winkyan*, sur le May-Kaouang. On y trouve encore la ville de *Sandapoura*.

Chanthabury, suivant M. Pallegoix, est une petite ville de 5,000 habitants, composés de Siamois, d'Annamites et de Chinois. Elle renferme plusieurs pagodes et une église chrétienne, que l'on distingue au milieu des autres temples. On y compte environ 800 chrétiens. Les Annamites qui habitent cette ville n'ont pour la plupart d'autres métiers que la pêche ou la recherche du bois d'aigle; quelques-uns sont ouvriers en fer. Il y a dans la ville marché et fabrique d'arak. On y construit des barques de toute grandeur, grâce à la facilité d'amener le bois des montagnes pendant les grandes eaux. Le commerce d'importation consiste en quatre ou cinq navires chinois, qui apportent chaque année diverses marchandises de la Chine. Le commerce d'exportation se compose principalement de poivre, de cardamome, de gomme de Kambojje, de bois d'aigle, de tabac, de cire, de sucre, d'ivoire, de peaux d'animaux et de poisson salé, etc.

Les habitants de la province de Chanthabury sont presque tous agriculteurs. Ceux qui vivent dans les bois font la chasse aux tigres, aux ours, aux rhinocéros, aux buffles, aux vaches sauvages et aux cerfs. Le poisson abonde sur les côtes maritimes, mais dans la rivière du même nom la pêche est très-peu abondante, si ce n'est celle des crabes, qui y fourmillent, et font la principale nourriture du peuple. L'aspect de la province est agréable et pittoresque : au nord, la vue est bornée par une montagne très-haute appelée *Montagne des Étoiles*, qui paraît être riche en pierres précieuses. À l'est s'étend jusqu'à la mer, comme un vaste rideau, une autre montagne un peu moins haute, qui a environ 40 kilomètres de longueur et près de 120 de contour : on la nomme *Sabab*. Le pied en est arrosé par plusieurs ruisseaux considérables, le long desquels sont des plantations de poivre. Cette montagne recèle des mines qui n'ont point encore été exploitées. À l'ouest s'élèvent plusieurs rangées de collines dont quelques-unes sont boisées; les autres, ainsi que les vallées, sont d'immenses jardins de manguiers, de cocotiers, d'arequiers, etc., ou des plantations de tabac et de cannes à sucre.

Les *Tchongs* habitent, au nord de Chanthabury, de hautes montagnes inaccessibles. Ils sont généralement indépendants; mais ceux qui avoisinent les Siamois leur payent un tribut en poutres, en cire, en cardamome, etc. Ceux de l'intérieur obéissent à un roi qui jouit d'une autorité absolue. Les lois de ce peuple sont, dit-on, très-sévères, et les délits sont chez lui peu fréquents. On ignore leur origine; en langue siamoise, leur nom signifie passage, gorge, défilé. Suivant l'opinion la plus probable, cette tribu est une réunion d'esclaves fugitifs de diverses nations qui sont venus chercher la liberté dans leurs montagnes et dans leurs épaisses forêts. Presque tous parlent ou comprennent le siamois; mais ils ont un langage particulier assez rude, qui offre quelques rapports avec le kambodjien. Les *Tchongs* sont d'une petite stature, et la plupart d'une conformation vicieuse. Ils ont le teint cuivré, le nez épaté, les cheveux noirs et courts. L'habillement des hommes consiste en une simple toile serrée autour des reins; celui des femmes est une espèce de jupe d'étoffe grossière de diverses couleurs. Leur nourriture ordinaire est du riz, des légumes, du poisson frais ou salé, de la chair de cerf ou de buffle sauvage séchée au soleil. Ils mangent aussi des lézards,

des serpents et d'autres reptiles. Ils habitent des huttes assez élevées, dont les colonnes sont des arbres non travaillés, les murailles faites de roseaux ou de lattes de bambous, et le toit de feuilles entrelacées.

Les Tchongs ne cultivent la terre que pour les besoins les plus nécessaires de la vie ; ils plantent le riz, le coton, le tabac et des légumes ; ils vont à la pêche et à la chasse ; ils font des paniers, abattent des poutres, en forment des radeaux, les font tirer par des buffles jusqu'à la rivière, qu'ils descendent jusqu'à Chanthabury, où ils les vendent, ainsi que les récoltes qu'ils ont pu faire dans le courant de l'année, de gomme, de cire, de cardamome, de goudron, de résine et d'autres productions de leurs forêts. L'occupation des femmes est de cuire le riz, de tisser des nattes et des étoffes grossières pour les besoins de la famille, et de partager les travaux de leurs maris dans la culture des terres.

Sur la côte de Kambodje, les Siamois sont maîtres d'un petit port appelé *Baysage*, d'une partie des petites îles peu connues que l'on appelle *archipel de Kambodje*, et d'un groupe de sept à huit îles nommé *Ko-si-chang*, peu importantes, mais riches en bois propres à l'ébénisterie. On remarque dans ce groupe, qui n'est qu'à 8 kilomètres de l'embouchure du Meïnam, deux îles, *Ko-si-chang* et *Ko-kram*, qui forment entre elles un excellent port abrité de tous les vents, excepté de celui du nord. La première a 10 kilomètres de longueur sur 4 de largeur : c'est la plus grande ; elle est montagneuse et très-boisée.

Dans la presqu'île de Malacca, les Siamois sont limitrophes des Anglais, et possèdent plusieurs anciens royaumes indépendants, qui ne sont que des provinces peu importantes. Le *Ligor* est le plus septentrional : on y voit une ville du même nom ; il comprend le groupe des îles *Larchin*, dans le golfe de Siam. Le *Bondelon* renferme une ville de *Bondelon*, qui fait un assez bon commerce en riz, poivre, ivoire et bois de construction. Vis-à-vis se trouve l'île de *Tantalam*, qui passe pour fertile, et que baignent d'un côté les eaux de la mer, et de l'autre celles de la rivière de *Rindang*.

Le *Patani* passe pour avoir 200 kilomètres de longueur et 120 de largeur ; il est tributaire des Siamois. *Patani*, sa capitale, a une bonne rade et fait un commerce considérable ; une autre ville, appelée *Sangara*, n'offre rien de particulier : les voyageurs la représentent bâtie en roseaux, avec une mosquée en briques.

A l'ouest du Patani s'étend le *Quedah* ou *Kedah*, pays boisé et montagneux, dont une des cimes, appelée le *Djaraïs*, passe pour avoir 2,000 mètres de hauteur. On exploite beaucoup d'étain dans cette région. *Kedah* ou *Qualla-Bartrang*, sa capitale, ne se compose que de 300 maisons, habitées principalement par des Chinois et des Malais ; mais son port reçoit un assez grand nombre de navires européens. Le Kedah occupe une longueur d'environ 400 kilomètres sur 140 de largeur ; on y compte 30 rivières, qui toutes sont navigables, et qui prennent leurs sources dans la chaîne de montagnes qui traversent toute la presqu'île. Doué d'un climat chaud et sain, d'un sol gras, humide et fertile, ce pays serait un des plus riches de l'Inde si les préjugés des habitants, composés de Malais et de Siamois, n'étaient un obstacle à l'avancement de l'agriculture. La culture du riz et du poivre, l'exportation de l'ivoire et de l'étain, dont l'exploitation exige peu de frais, forment leur principale richesse. L'île

de *Lankava*, longue d'environ 30 kilomètres, qui dépend de ce royaume, est très-peuplée et assez bien cultivée.

Au sud de Patani, le *Kalantan*, dont la capitale porte le même nom, est tributaire du royaume de Siam. Il en est de même du *Tringano*, pays riche en poivre et en poudre d'or, et dont les épaisses forêts sont peuplées de tigres et d'éléphants.

§ IV. CARACTÈRE, MŒURS, INDUSTRIE. — Les Siamois paraissent appartenir à la race mongole, mélangée de Chinois et de Malais. Ils sont en général de petite taille (1^m,60 en moyenne); leurs membres inférieurs sont massifs, leurs bras longs, et, ainsi que les Chinois, ils ont une tendance bien marquée à l'obésité, que d'ailleurs ils regardent comme une beauté. Leur figure approche plus du losange que de l'ovale; elle est large et proéminente aux pommettes, ce qui fait paraître les joues creuses. Leur front se resserre tout à coup, et finit en pointe presque comme le menton. Leurs yeux, noirs, petits et sans vivacité, s'élèvent un peu vers les tempes. Leur grande bouche est enlaidie par des lèvres épaisses et de couleur livide par suite de l'usage de mâcher de l'arec et du bétel. Le ton de leur peau, tant soit peu jaune, est encore rehaussé par l'emploi d'un cosmétique qui lui donne presque la couleur de l'or. La physionomie des hommes est sombre et a quelque chose de sinistre, en même temps que leur démarche est lourde et disgracieuse.

Les Siamois, placés dans un pays riche en productions de toute nature, mais énervés par le climat, sont ennemis du moindre travail, et ne savent pas tirer parti de la fertilité de leur sol. Le despotisme et la rapacité du gouvernement encouragent encore la paresse des habitants en leur ôtant toute envie d'amasser des richesses, ou simplement même de se faire remarquer dans une profession quelconque; car le souverain ferait bientôt disparaître le sujet un peu riche pour s'emparer de ses biens, ou bien accaparerait à son profit l'industriel qui ferait preuve de quelque talent. Les vices que l'on reproche aux Siamois sont donc principalement dus aux maîtres qui les gouvernent, et, tout en reconnaissant qu'ils sont lâches, serviles, rampants, mous, trompeurs, avides, poussant la vanité nationale jusqu'à se croire le premier peuple de la terre, on doit leur accorder quelques vertus : la patience, la sobriété, l'amour de la paix. Il faut encore ajouter à ce tableau, en faveur des Siamois, que leur pays ne produit ni pirates ni voleurs, qu'aucune religion n'y est persécutée, et que ces peuples, incontestablement supérieurs aux demi-barbares des États malais et des îles voisines, pourraient, sous un meilleur gouvernement et sous l'influence européenne, arriver à un certain degré de civilisation et de liberté. Les deux sexes s'habillent à peu près de même, et portent moins d'habits qu'aucun des autres peuples à moitié barbares de l'Orient. Leur principal vêtement consiste dans une pièce d'étoffe de soie ou de coton, longue d'environ 3 mètres, qui entoure les reins et les cuisses, laissant complètement nus les genoux et les jambes. Les riches recouvrent souvent ce *pagne* d'un crêpe de Chine ou d'un châle de l'Inde. La seule autre partie du costume est une étroite écharpe de 2 mètres de long, qui se tourne autour de la taille ou se jette négligemment sur les épaules. Ces vêtements sont ordinairement de couleurs brunes ou foncées, et le blanc n'est porté que par les *talapoins* ou les serviteurs laïques des temples. Les hommes et les femmes portent les cheveux ras, sauf sur le sommet de la tête, à partir du front, où ils les tiennent hérissés.

Les Siamois sont d'une grande propreté; ils se baignent deux ou trois fois par jour. Les riches habitent des constructions en bois ou en planches, avec une toiture en tuiles; le commun du peuple se fait des maisons de bambous couvertes en feuilles de palmier. Tous les bâtiments sont élevés sur huit grosses colonnes, en sorte qu'il faut une échelle pour monter au premier et unique étage; les habitants des bords des rivières construisent pour la plupart ces singulières habitations sur des radeaux amarrés au rivage. Dans ces maisons, quelques nattes, une table en forme de tambour, des ustensiles culinaires en cuivre, en fer ou en étain, forment à peu près tout l'ameublement. Chez les riches, le principal luxe consiste en une sorte de couchette.

Le peuple vit de riz et de poisson, et comme deux ou trois centimes par jour suffisent à l'achat de sa nourriture, on peut dire qu'il n'y a pas de malheureux.

La langue siamoise est simple de construction et tout à fait originale : c'est une langue monosyllabique, composée de trente-quatre ou trente-huit consonnes et de voyelles nombreuses, qui sont, comme en hébreu, de simples signes se placant au-dessus ou au-dessous des consonnes, les précédant ou les suivant. La prononciation est une espèce de chant, comme dans les langues anciennes. Il n'y a pas d'inflexions ni de terminaisons qui indiquent les genres, les nombres, etc.; on les remplace par des particules que l'on supprime la plupart du temps; aussi cet idiome n'est-il pas difficile à apprendre. Les livres sont écrits avec une pointe de fer sur des bandes de feuilles de palmier, couverts d'une certaine poudre noire qui s'imprègne dans les marques tracées par le poinçon, et rendent fort lisible ce qui a été tracé. Les ouvrages de peu d'importance sont écrits sur du papier avec une sorte de crayon. La littérature siamoise est très-peu avancée. La langue pali contient les versets sacramentels, les hymnes, les chansons dédiées aux dieux. La langue vulgaire est toute rythmique. L'amour est le grand sujet de leurs poèmes, ainsi que de leurs chansons, qui ne sont assujettis à aucune mesure. Leur histoire n'est qu'un recueil de chroniques placé sous la garde d'un mandarin, qui en fait de fréquentes lectures au roi.

L'instruction élémentaire est assez généralement répandue. Il n'y a pas cependant d'écoles proprement dites, mais les enfants reçoivent dans leur famille une instruction qui se complète plus tard par l'étude du *pali* ou langue sacrée lors du séjour que tous les Siamois doivent faire dans les temples. La médecine et l'astrologie sont abandonnées aux Chinois et aux Cochinchinois; mais les Siamois possèdent quelques connaissances en arithmétique; ils pratiquent le système décimal de numération. Ils aiment les jeux scéniques; ils en tirent les sujets de leur mythologie et de l'histoire fabuleuse de leurs héros. Ils ont des joutes en bateaux, des courses de bœufs, des combats d'éléphants et de coqs, des tours de force, la lutte, les danses de corde, des processions religieuses, des illuminations, de beaux jeux d'artifice.

Il n'existe que peu d'industrie chez les Siamois. Elle est impossible chez un peuple qui doit un tiers de sa vie à son souverain, lequel accapare en outre pour son compte tous les ouvriers qui font preuve de quelque talent. La pêche, la culture des champs et des jardins font l'occupation du plus grand nombre; d'autres se livrent au commerce, d'autres enfin exercent quelques métiers. La fabrication des bijoux est peu avancée, sauf celle des vases d'or et d'argent, et encore faut-il dire que depuis 130 ans ces vases se font invariablement sur les mêmes modèles. Les ustensiles de cuivre et

de zinc sont apportés de la Chine, et les Chinois presque seuls travaillent les métaux et la poterie d'étain. Les Siamois sont plus avancés dans la préparation des peaux. Leurs cuirs sont employés à couvrir les matelas et les oreillers, tandis que les peaux de léopards et de tigres sont envoyées en Chine. Il se fait aussi quelque poterie commune, mais pas de porcelaine. Les femmes seules s'occupent du tissage de la soie et du coton, mais les étoffes qu'elles fabriquent sont rudes et inférieures à celles même de Java et des Célèbes. L'art de la teinture est aussi arriéré; la coutellerie et la fabrication des outils est dans l'enfance. On ne peut citer aucun ouvrage d'utilité publique; les routes, les ponts sont inconnus, et l'art du statuaire consiste dans la reproduction indéfinie d'une image grossière de Bouddha assis. Mais ils cultivent la musique, qu'ils aiment avec passion; leurs mélodies ne manquent pas d'un certain cachet original, et sont généralement d'un caractère vif et gai.

C'est avec le Japon, la Chine, l'Hindoustan et les Hollandais que les Siamois entretiennent leurs principales relations commerciales. Les exportations consistent en grains, coton, benjoin, bois de santal, poutres de bois de djate, noix de Kambodje, antimoine, étain, plomb, fer, aimant, or de mauvais aloi, argent, marbre. A ces articles on ajoute encore le sapan ou bois du Brésil, le poivre, le café, la gomme du Kambodje, la laque, le cardamome, l'indigo, l'ivoire, les peaux, les bois d'aigle et de teck, l'huile de coco, l'écaille de tortue et le tabac.

Malgré les entraves de tout genre apportées à la liberté des échanges par les souverains siamois, l'importance des transactions n'est pas moins fort considérable; tous les ans, au mois de février, dit M. Pallegoix, on voit arriver de Chine une centaine d'énormes jonques pavoisées qui viennent au son bruyant du tam-tam ancrer les unes à la suite des autres, au centre même de la capitale, dont le port reçoit en outre une dizaine de navires arabes et une multitude de grandes barques de Ligor et des différents États malais. De leur côté, le roi et les grands de Siam envoient chaque année en Chine, à Batavia et surtout à Singapour, environ 50 bâtiments de commerce; mais il est rare de voir quelque navire européen, à cause des droits d'ancrage, qui jusqu'en 1851 étaient exorbitants, et de l'intervention du roi dans les transactions, ce qui les rendait pour ainsi dire impossibles. En effet, jusqu'à cette époque les souverains siamois ont été presque les seuls commerçants de leur pays, et, afin de réaliser des bénéfices plus certains, ils s'étaient assuré le monopole des objets de commerce les plus recherchés. Pour d'autres objets, ils se les faisaient donner par force au prix qu'il leur plaisait de fixer; sur d'autres enfin, ils prélevaient des contributions en argent ou en nature.

Plusieurs des lois siamoises remontent à la plus haute antiquité. Tous les contrats qui concernent la propriété doivent être écrits; un homme peut léguer ses biens à ses femmes et à ses enfants dans la proportion qu'il a jugée convenable, mais pas à d'autres qu'à ses héritiers naturels. S'il meurt intestat, la loi pourvoit d'office au partage équitable de sa fortune. Quant au code pénal, il n'est ni sévère ni sanguinaire, et ressemble assez à celui de la Chine, surtout dans l'application des coups de bambou, ce qui est la peine principale. Les supplices sont fort rares, et la peine de mort n'est prononcée que pour le meurtre ou le crime de lèse-majesté. Le mariage est une cérémonie purement civile, accompagnée de danses et de festins. La polygamie est admise

par la loi, et le mariage prohibé au premier degré; mais les rois n'en épousent pas moins leurs sœurs, et parfois même leurs filles. Une des femmes a la prééminence, et le mari ne peut la vendre, comme il fait de ses autres femmes et de ses enfants; mais le divorce est facile, et les basses classes, qui n'ont pas le moyen d'entretenir plusieurs femmes à la fois, en usent largement. Comme dans tout l'Orient, les femmes sont tenues dans un état d'infériorité vis-à-vis de leurs maris; elles sont humbles et soumises, ne mangent jamais à la même table, et s'occupent des travaux du ménage, ainsi que de la fabrication des étoffes. Parmi les femmes du roi, une seule possède le titre de reine. Elle a ses officiers, ses femmes pour l'accompagner, ses eunuques, ses bateaux et ses éléphants. Ses officiers ne la voient jamais; elle ne se montre qu'à ses femmes et à ses eunuques. Les filles de mandarins dont sa cour est composée sont prosternées devant elle comme les hommes le sont devant le roi, mais avec cette différence qu'elles ont la liberté de la regarder. Elle gouverne sa maison en souveraine, ou plutôt en despote. Le roi lui donne des provinces dont elle tire le revenu, et sur lesquelles elle a une puissance absolue.

Le service intérieur du palais est confié à des pages, à des eunuques et à des jeunes filles. Les premiers ont soin des livres, des armes et du bétel de Sa Majesté. Les eunuques sont plus particulièrement attachés à la reine; les filles jouissent seules de la liberté d'entrer familièrement dans l'appartement du roi; elles font son lit, l'habillent, lui préparent à manger, etc.

La religion des Siamois est la même que celle des Birmans ou des Ceylanais. Ses commandements, renfermés dans le livre nommé *Vinak*, sont au nombre de cinq : ne tue pas, ne vole pas, ne commets pas d'impuretés, ne mens pas, ne bois pas de liqueur qui enivre. Les prêtres sont nommés *talapoins* par les Européens, et *djangous* dans le pays. Selon M. Braguères, ces talapoins forment une espèce d'ordre religieux hiérarchique; ils ont un général, des provinciaux, des prieurs, de simples religieux, des novices ou postulants, et enfin des savants et des docteurs. Ils ne vivent que d'aumônes, mais elles sont abondantes. Les talapoins se confessent à leurs supérieurs; ils ont beaucoup de rites semblables à ceux des chrétiens, tels que l'eau lustrale, le carême, la pâque, la bénédiction nuptiale, des chapelets, des reliques, etc. Ils habitent une maison contiguë à la pagode qu'ils desservent; ils accompagnent les morts qu'on brûle sur un bûcher, et ils ont le linceul en paiement. Il y a aussi des talapoins : ce sont de vieilles femmes, veuves pour la plupart, qui se retirent dans un couvent appelé *heran*, où elles vivent en communauté; elles sont habillées en blanc, et sont obligées de réciter un chapelet. Les Siamois s'occupent d'ailleurs fort peu de leur religion; ils l'abandonnent complètement aux prêtres, et les cérémonies dans les temples n'ont presque rien de religieux. Le prêtre récite des prières, on chante des hymnes en paï, pendant qu'un peuple distrait chante, fume, fait de la musique, couvre les idoles de parfums ou fait brûler des cierges devant Bouddha.

Les pagodes sont des bâtiments carrés, oblongs, assez bas, recouverts d'un toit formant un angle très-aigu. Les idoles sont placées dans le fond, sur une espèce de gradin; elles ont toutes des formes monstrueuses : ce sont des mélanges de corps d'hommes et d'animaux ou d'oiseaux, faits en bois, en or, en argent, en terre cuite et en verre. En face de la pagode, à une certaine distance, est élevée une colonne en

bois assez haute, ornée d'un drapeau. Les funérailles des Siamois ressemblent beaucoup à celles des Chinois. Les prêtres y chantent des hymnes en langue pali. Après une procession solennelle, le corps est brûlé sur un bûcher de bois précieux. Pendant toute la cérémonie, le silence le plus profond, le recueillement le plus religieux sont observés. Les tombeaux ont une forme pyramidale, et ceux des rois sont d'une hauteur et d'une largeur considérables. Les indigents ou ceux que la superstition fait considérer comme étant sous le coup de la malédiction céleste sont simplement jetés à l'eau.

L'éléphant blanc est comme le palladium de l'empire; on en entretient un à la cour. « Il a son palais, ses gardes, un nombreux domestique; il prend rang immédiatement après les princes du sang. Sa tête est ornée d'une espèce de diadème, ses dents sont garnies de plusieurs anneaux d'or; il est servi aussi en vaisselle du même métal. On le nourrit de cannes à sucre et des fruits les plus délicieux; quand il sort, on étend sur sa tête un grand parasol de soie cramoisie. Tous les soirs on l'endort au son de la musique. Quand il meurt, on lui rend les mêmes honneurs funèbres qu'aux grands de l'empire; sa mort est un deuil général, et l'on se hâte de lui trouver un successeur.

» Le singe blanc jouit aussi des mêmes privilèges à peu près que l'éléphant blanc; il a bouche à la cour et maison montée. Les Siamois le regardent comme une espèce d'homme extraordinaire¹. »

Le peuple pense que les maladies contagieuses, comme la peste, le choléra-morbus, sont des êtres réels; il les conjure et les poursuit en frappant l'air de coups de poignard pour les tuer.

§ V. GOUVERNEMENT, HISTOIRE, ETC. — Le gouvernement de Siam est despotique; le souverain n'est pas seulement absolu, il est le chef de la religion, et on l'honore comme un dieu. Quand il passe, tout le monde est obligé de se prosterner la face contre terre; le téméraire qui oserait le regarder aurait les yeux crevés par les archers qui précèdent le cortège. C'est un crime de le désigner par son nom; il faut l'appeler Maître de la vie, Suprême Seigneur, etc. Les plus grands officiers ne l'abordent jamais qu'en marchant sur leurs mains: on doit dire d'ailleurs que les inférieurs n'abordent jamais leur supérieur que de cette façon.

On s'accorde assez généralement à évaluer à 70 ou 80 millions les recettes du royaume de Siam; mais il n'y a pas sur ce chiffre plus de 5 à 6 millions perçus en numéraire, et à peu près autant de produits d'une vente facile. La majeure partie des taxes est acquittée en nature ou représentée par les corvées. Le roi a quatre grands ministres chargés de la direction de la guerre, du commerce, de l'agriculture et de la justice. Les divers services de l'État sont distribués à une centaine de mandarins qui ont sous leurs ordres des officiers subalternes. On compte en outre 80 gouverneurs de provinces ayant chacun deux assistants. Le traitement de ces divers fonctionnaires étant très-modique, ils rançonnent leurs officiers, ces derniers pressurent leurs subalternes, et, d'extorsions en extorsions, il arrive que les pauvres Siamois, quand leurs ressources sont épuisées, finissent par devenir esclaves, à moins qu'ils ne parviennent à s'enfuir. L'impossibilité d'acquitter une dette contractée soit envers l'État, soit envers des particuliers, entraîne l'esclavage; mais tous les

¹ *Lettres sur le royaume de Siam*, par M. Braguères, évêque de Capse, 1831.

esclaves peuvent s'affranchir en payant à leur maître la somme qu'ils lui doivent. La loi accorde au maître le droit de frapper son esclave, mais non de le traiter avec cruauté ; lorsque ce dernier cas se présente , les parents de l'esclave portent plainte à la justice, la victime est rendue à la liberté, et le maître perd ses droits et son argent.

Tout individu au-dessus de vingt ans est astreint pendant trois ou quatre mois de l'année de servir le roi, soit comme soldat, soit comme ouvrier, et à cet égard le roi n'admet de dispense que pour les talapoins, la population chinoise, qui paye à cet effet une capitation, les esclaves en général, tout homme ayant trois fils en état de servir, c'est-à-dire au-dessus de vingt ans. Toute la population, ainsi enrôlée au service de l'État, est divisée en deux classes, la division de droite et la division de gauche, lesquelles sont-elles-mêmes subdivisées en compagnies de mille, de cent, de dix hommes. Pour une partie des corvéables, le service consiste à travailler à toutes sortes d'ouvrages, à cultiver les domaines royaux, à bâtir des pagodes ou des palais, à élever des forteresses, à construire des navires, à creuser des canaux, etc. Les autres, au lieu d'une corvée personnelle, sont tenus à une redevance en nature, telle que huile, briques, safran, cire, bois d'aigle, planches, colonnes, etc.

La population du royaume de Siam s'élève probablement à 5 ou 6 millions d'individus. En temps ordinaire, l'armée se compose de 10,000 hommes; nous venons de voir qu'en temps de guerre toute la population civile de 20 à 60 ans pouvait être requise. La solde des réguliers est de 36 francs par an ; leurs armes sont de mauvais fusils, le sabre et la lance. L'artillerie consiste en quelques pierriers montés sur des éléphants. La marine est composée d'un certain nombre de galères de diverses grandeurs, dont le plus grand mérite consiste à être richement décorées.

L'histoire de Siam offre des lacunes, mais ne présente point de chronologie fabuleuse. Son premier roi commença à régner l'an 1300 de leur ère, ou 356 ans environ après l'ère chrétienne. Vers l'an 638, le bouddhisme de Ceylan fut importé dans le pays. A partir de cette époque, on compte 61 règnes. Le siège primitif du gouvernement était autrefois à Lakontai, sur la frontière du Laos; c'est seulement vers 1350 que fut fondée Yutia ou Siam, sous le règne du 27^e roi. Jusqu'à l'année 1511, qui marqua la découverte de ce pays par les Portugais, nous n'avons sur lui que des notions tout à fait incomplètes : des guerres avec les pays voisins, des guerres civiles, des usurpations de trône, sont les seuls traits de son histoire. En 1568, l'empire siamois devint tributaire du roi de Pégou à la suite d'une guerre acharnée, motivée, dit-on, par le refus d'une des deux parties de livrer à l'autre deux éléphants blancs, et c'est seulement en 1620 que Radjah-Hapi délivra son pays de la servitude. C'est également vers cette époque que le vice-roi de Goa envoya une première ambassade à Siam, et peu après l'entrée du pays fut ouverte aux missionnaires. En 1684, un Grec, fils d'un cabaretier de Céphalonie, nommé Phalk Constance, était devenu *barcalon*, c'est-à-dire premier ministre du roi de Siam. Cet homme, dans le dessein d'affermir son pouvoir par des secours étrangers, envoya une somptueuse ambassade à Louis XIV, dont la réputation était parvenue dans l'Inde. Le grand roi, espérant ouvrir ce lointain pays au commerce français et à la prédication évangélique, envoya dans le Meïnam une ambassade composée de trois gentilshommes, de cinq mission-

naires et de quatorze jésuites, et plus tard un corps de 800 hommes de troupes avec une forte escadre. La faveur dont jouissait Phalk semblait s'accroître de jour en jour; mais sa puissance lui avait suscité une foule d'ennemis parmi les courtisans, pendant que ses réformes religieuses et l'appui donné aux missionnaires lui avaient attiré la haine des talapoins; aussi, à la mort du roi, arrivée peu de temps après, ses ennemis se vengèrent: il mourut dans les tortures. Les Français, par suite d'une capitulation, évacuèrent le royaume, tandis que les missionnaires, traînés ignominieusement par les rues, furent jetés en prison, et que leurs églises furent dévastées. Les Anglais et les Hollandais profitèrent de la disgrâce des Français pour établir des factoreries à Bangkok; mais leur commerce fut interrompu par les guerres intestines qui déchiraient le pays et par les invasions des Birmans, qui occupèrent le royaume de Siam pendant près d'un siècle, après l'avoir ravagé complètement.

En 1767, un chef siamois nommé Phia-tak, reprit Si-yo-thi-ya, la capitale, et se fit proclamer roi. Cet homme habile fit rentrer dans l'obéissance le Yangoma et les autres parties du Laos qui en dépendaient autrefois, ainsi que presque tous les petits États de la péninsule de Malacca; il reprit aussi au roi de Kambodje la belle province de Chantibon, et toute la côte jusqu'au voisinage de Kankao ou Athien, aussi bien que tout l'archipel qui se développe devant elle. Bangkok devint la nouvelle capitale du royaume, qui reprit un peu de tranquillité. Mais la fin du règne de Phia-tak fut tyrannique; un de ses grands officiers, nommé Tchakri, profitant du mécontentement général, souleva une partie du pays; le monarque fut assommé à coups de bâton et jeté à l'eau; l'heureux rebelle monta sur le trône, et en 1809 son fils lui succéda sans opposition. Le règne de ce dernier ne fut marqué par aucun événement remarquable; les Birmans essayèrent à plusieurs reprises de recouvrer leur ancienne conquête, mais leurs tentatives n'eurent pas de succès.

Les Anglais et les Américains profitèrent de la tranquillité du royaume pour essayer d'ouvrir à leur commerce des contrées qui leur avaient été si longtemps fermées. Des traités furent conclus à cet effet en 1826 avec la Grande-Bretagne, en 1833 avec les États-Unis; mais ils n'ont amené que de médiocres résultats. Enfin en 1851 est monté sur le trône un nouveau roi, *Chao-fa-nung-kut*, qui paraît animé des intentions les plus bienveillantes et de pensées de civilisation: il a abandonné le monopole du commerce, appelé les Chinois dans ses États, ouvert ses portes aux vaisseaux européens.

§ VI. PRÉSQU'ÎLE DE MALACCA. — La *presqu'île* de *Malacca* ou *Malakha*, longue de 1040 kilomètres sur 265 dans sa plus grande largeur, est trop imparfaitement connue pour que nous puissions entrer dans quelques détails sur ce qu'elle peut offrir de remarquable. Son intérieur est occupé par de vastes forêts vierges, remplies de bêtes féroces et de reptiles venimeux; les terres qui bordent la côte sont fertiles et présentent tout le luxe de la végétation tropicale. Les parties les mieux connues produisent du poivre et d'autres épices, ainsi que quelques espèces de gommes. Une verdure éternelle orne les forêts, où croissent des bois précieux, tels que le bois d'aloès, le bois d'aigle, de santal, et le *cassia odorata*, espèce de cannellier. Mais l'état inculte du pays fait naître en beaucoup d'endroits un air pestilentiel, et rend en général les vivres peu abondants. Cependant les poissons, les légumes et les fruits ne manquent pas à Malacca même. Le règne animal est peu connu. Parmi les oiseaux, qui paraissent

très-nombreux et très-brillants, on cite l'oiseau de Junon, espèce de poule qui étale un plumage orné de belles taches. Le tigre, en poursuivant les antilopes à travers les rivières, devient quelquefois la proie du caïman. Les éléphants sauvages fournissent quantité d'ivoire. L'étain est le seul minéral qu'on exporte. Les mines de ce métal se trouvent dans des vallées où l'on enlève d'abord de grandes racines d'arbres, quelquefois jusqu'à 7 pieds de profondeur; on trouve le minerai dans un sable très-fin, auquel il ressemble; parvenue à un banc de pierres, l'exploitation cesse, quoique cette pierre paraisse en contenir, mais les moyens de travail des Malais sont trop bornés pour qu'ils puissent attaquer ces rochers.

Les Siamois ont toujours cherché à dominer dans cette presqu'île : vers la fin du dix-huitième et au commencement du dix-neuvième siècle, les naturels étaient parvenus à secouer leur joug; mais depuis cette époque toute la partie septentrionale est rentrée sous la domination étrangère, et nous en avons décrit les principales divisions. La partie méridionale, qui conserve encore son indépendance, est peuplée de trois races d'hommes, établies principalement sur les côtes depuis plus de six siècles : ce sont des sauvages bruns, nommés *Diacong* et *Benoua*, qui errent dans les montagnes et dans les plaines basses, et des *Samang*, dans la partie septentrionale; la troisième race, celle des *Malais*, occupe principalement les côtes. Ces peuplades forment cinq petits États ou royaumes.

Le *Pérak*, dont la plus grande rivière et la capitale portent le même nom, occupe en longueur un espace de 140 kilomètres sur la côte occidentale : *Kalang* est la résidence du souverain; mais la capitale est *Pérak*, ville d'environ 8,000 âmes, avec un port où il se fait un grand commerce d'étain et de dents d'éléphant. Le royaume de *Salengore*, voisin du précédent, est un des plus puissants; il possède une marine de pirates; ses villes sont peu importantes. A l'est du précédent, dont il n'est séparé que par la chaîne centrale de la péninsule, le royaume de *Pahang*, arrosé par une rivière du même nom, est fertile et peuplé. Il exporte de l'or et des rotins. *Pahang*, sa capitale, est une réunion d'habitations entourées de bambous; elle possède un port où l'on fait un assez grand commerce. Au nord de cette cité, *Tringoram*, regardée par les voyageurs comme un marché favorable pour l'achat du poivre et de l'étain, n'est pas sans importance comme ville maritime. Le petit royaume de *Roumbo*, dans l'intérieur de la péninsule, diffère des précédents en ce que ses habitants se livrent presque tous à l'agriculture. Le plus méridional de ces royaumes est le *Djohore*, situé à l'extrémité de la Chersonèse. Sa longueur, du nord-ouest au sud-est, est de 180 kilomètres, et sa largeur de 140. Plusieurs petites rivières arrosent son sol, fertile en poivre et en sagou, et riche en or, en étain et en ivoire. *Djohore*, sur le détroit de Singapour, n'est qu'un misérable village, qui est la résidence d'un souverain.

§ VII. EMPIRE D'ANNAM. — TONKING. — L'empire d'*Annam*, que nous allons parcourir, se compose de trois ou quatre royaumes et de plusieurs autres pays conquis ou tributaires. Les royaumes sont ceux que les Européens connaissent sous les noms de Tonking, de Cochinchine, de Kambodje, et les autres contrées sont le Lac-tchou, le Laos, et quelques territoires à peu près indépendants situés dans des montagnes qui séparent l'empire annamite de la Chine proprement dite.

On ne saurait placer que conjecturalement le pays de *Lac-tho* ou *Lac-tchou*, qu'un

voyageur dit être situé au nord du Laos, entre le Tonking et la Chine. C'est, selon ce voyageur¹, un plateau sans rivières, dont le sol, cependant très-humide, est fertile en riz et où il vient beaucoup de bambous. Ce pays, qui ne renferme aucune ville proprement dite, exporte des buffles et du coton écri en échange de sel et de soieries. Le peuple, qui s'habille d'étoffes de coton et d'écorce d'arbre, éprouve les malheureux effets de la guerre civile perpétuelle qui divise les petits chefs héréditaires auxquels il est soumis. L'empereur d'Annam exerce sur eux une suzeraineté nominale.

Le Lac-tchou n'est, suivant un Français, M. Langlois, qui y a longtemps séjourné, qu'une subdivision de la province de Than-hoa : c'est un pays boisé, montagneux et marécageux, où les bambous atteignent une hauteur prodigieuse. Il est traversé par le May-khang. On lui donne environ 300 kilomètres de longueur du nord au sud et 250 de largeur de l'est à l'ouest. On prétend qu'il nourrit une population de 700,000 âmes.

Nous ne connaissons rien de la partie du Laos qui, suivant l'amiral Cécille, aurait été annexée à la Cochinchine en 1833.

A l'est du Laos et au sud des provinces chinoises de Yun-nan et de Kouang-si s'étend le pays que nous nommons royaume de *Tonquin* ou *Tonking*, et qui est situé autour d'un golfe du même nom. Les Cochinchinois le nomment *Drang-ngai* ou royaume du dehors. Ce royaume, qui se divise en 12 provinces, a 600 kilomètres de longueur sur 350 dans sa plus grande largeur. Nous évaluons sa superficie à 120,000 kilomètres carrés. Les missionnaires s'accordent à le représenter comme un pays extrêmement peuplé, et ils portent le nombre des habitants jusqu'à 18 millions, ce qui est probablement la population de tout l'empire.

On éprouve fréquemment de redoutables *typhons* ou trombes dans le golfe du Tonking et dans les mers adjacentes. Précédés d'un temps serein, ils s'annoncent au nord-est par un petit nuage très-noir vers l'horizon, mais bordé dans sa partie supérieure d'une bande couleur de cuivre, qui s'éclaircit insensiblement jusqu'à ce qu'elle devienne d'un blanc éclatant. Souvent cet alarmant phénomène se montre douze heures avant que la trombe éclate. C'est la lutte perpétuelle entre le vent du nord, descendant des montagnes du continent, et le vent du sud, venant de la mer, qui produit ces trombes. Leur fureur est extrême. Pendant leur durée, le tonnerre gronde d'une manière épouvantable, de longs éclairs sillonnent le firmament, accompagnés d'une pluie abondante; un calme absolu succède après cinq ou six heures; mais bientôt l'ouragan recommence en sens opposé, avec plus de fureur encore, et dure pendant un égal espace de temps.

Le climat du Tonking est constamment rafraîchi par les vents du sud et du nord; les pluies y tombent depuis avril jusqu'en août; elles sont suivies de la plus belle et de la plus abondante végétation. Les chaleurs, quoique très-fortes, sont supportables; l'hiver n'a pas de neige, mais le vent du nord est très-piquant pendant un ou deux mois.

Le pays est ceint de montagnes au nord et à l'ouest; mais les côtes et le centre présentent une vaste plaine, formée en partie par les alluvions de l'Océan et les dépôts des rivières. Des digues nombreuses et étendues défendent contre les flots de la mer

¹ La Bissachère, *État du Tonquin*, I, page 19.

ces terres basses, très-fertiles en riz. Les rivières inondent le Tonking dans la saison pluvieuse, c'est-à-dire depuis mai jusqu'en septembre. Le Sang-Koï est, comme le Gange, la principale cause de la fécondité de ce pays. Ce fleuve était autrefois navigable pour des bâtiments de 500 à 600 tonnes; aujourd'hui son entrée, embarrassée par des bancs de sable, ne peut recevoir que des navires d'une centaine de tonnes. Le royaume est encore arrosé par d'autres cours d'eau, dont les plus considérables sont le *Tche-laï-ho*, qui se jette dans le golfe de Tonking après avoir arrosé 250 à 300 kilomètres de pays, et le *Kua-robko*, presque aussi long. En général il est traversé par un grand nombre de rivières, ce qui facilite beaucoup les transports et la communication commerciale.

Les Tonkinois cultivent les patates, les yams ou ignames, le riz, les mangos ou mangues, les limons, les noix de coco, les ananas; ils recueillent de la soie excellente. L'orange de ce pays est la meilleure que l'on connaisse. L'arbre à thé y abonde, mais on n'en soigne pas le produit. Le bois de fer et beaucoup d'autres espèces de bois précieux croissent sur les montagnes, tandis que le palmier arec, le bétel, l'indigo, la canne à sucre, viennent dans les plaines. Les forêts sont pleines de tigres, d'éléphants, de rhinocéros, d'ours, de cerfs, d'antilopes, de gazelles musquées et de singes, et les campagnes sont couvertes de bœufs, de buffles, de porcs, de volaille. La terre est fertile, mais les récoltes varient beaucoup selon les saisons. Les champs donnent généralement deux récoltes de riz ou de riz et de coton annuellement.

Le règne minéral présente du fer dans un état très-pur, de bon cuivre en abondance, de l'étain et de l'or en petite quantité. Les nombreuses cavernes remplies de stalactites indiquent la nature calcaire de beaucoup de montagnes.

La capitale de l'Annam septentrional s'appelait *Dong-king*, c'est-à-dire *cour de l'est*, d'où nous avons fait Tonking; aujourd'hui elle a pris le nom officiel de *Bac-king*, ou *cour du nord*; mais le peuple la désigne sous la dénomination de *Ketcho*. Cette ville, située sur la rivière de Sang-Koï, à 150 kilomètres de la mer, égale, dit-on, Paris en étendue, et n'a pourtant que 40,000 habitants: deux faits qui se concilient dès qu'on observe que des cabanes, des jardins et de larges rues occupent la plus grande partie de son enceinte. Les palais du roi et des mandarins sont seuls construits en briques séchées au soleil.

Nous remarquerons encore les villes de *Han-vints*, avec 20,000 habitants; *Tranbach*, avec 5,000; *Kausang*, avec 8,000; *Hun-nan*, avec 6,000: cette dernière est la même que *Hean*, où les Hollandais avaient leur comptoir. Ces villes ne sont à proprement parler que des villages. Les villages sont en général entourés d'arbres ou de haies en bambous qui en défendent l'entrée; ils sont tellement nombreux, que dans la partie cultivée du pays ils se touchent, et que les grandes routes présentent une suite non interrompue de maisons et de jardins plantés en palmiers.

Suivant les traditions chinoises, le Tonking, nommé jadis *Giao-chou* ou pays aquatique, fut peuplé d'abord par des Kémoïs, peuple originaire des montagnes qui séparent le Kambodge de la Cochinchine. Deux siècles avant notre ère, les Chinois y envoyèrent des colonies qui civilisèrent le pays et y établirent leurs mœurs, leurs usages et leur religion. Vers la fin du quatorzième siècle, l'empereur chinois You-lo s'en empara et en fit une province de son empire. Après plusieurs révolutions qui agi-

tèrent le pays, l'empereur Yong-tching rétablit sur le trône, en 1725, comme prince tributaire, un descendant de l'ancienne famille tonkinoise des Ly.

Le Tonking, démembré de la Chine, conserva les formes du despotisme patriarcal qui distinguent les grandes nations d'Asie. Noblesse, honneur, richesse, tout est attaché à l'office de mandarin, soit lettré, soit militaire. Les gens du roi forment comme une espèce supérieure au peuple. La dynastie des Ly avait, pendant plusieurs générations, gouverné avec autant de bonté et de sagesse que le despotisme saurait en admettre. Mais parmi les grands officiers de la couronne, le *choua* ou *chua-vua*, espèce de maire du palais, s'étant rendu héréditaire, et comme chef de l'armée et comme maître des principaux revenus, sut bientôt réduire le *bova* ou roi à n'être qu'un vain simulacre de monarque. La Cochinchine se détacha et forma, sous la dynastie N'guyen, un royaume d'abord tributaire et bientôt rival du Tonking. Les guerres civiles qui éclatèrent vers le milieu du dix-huitième siècle, au sujet de la succession d'un *choua*, fournirent au roi l'occasion de ressaisir le suprême pouvoir. Dans le dessein de faire revivre ses droits sur la Cochinchine, il prit part aux révolutions intérieures de ce pays, et combattit avec un zèle intéressé les Tay-Son, usurpateurs du trône des N'guyen. Un de ces usurpateurs s'en vengea par une invasion du Tonking, où il extermina la maison des Ly, et s'établit lui-même comme souverain; en même temps il conserva le gouvernement de la meilleure partie de la Cochinchine. Mais le légitime héritier de ce pays parvint, comme nous le verrons plus loin, à reconquérir son royaume, et, ayant poursuivi les usurpateurs jusque dans le Tonking, il se rendit encore maître de ce pays, et le garda sous prétexte que la maison des Ly était éteinte. Ce fut ainsi que ce prince, nommé Gya-long, fonda l'empire d'Annam ou de Vietnam par la réunion de la Cochinchine, du Tonking, du Kambodje, etc.

Les Tonkinois sont d'une taille médiocre, mais bien proportionnée. Leur visage est large, sans être aussi aplati que celui des Chinois; ils ont le nez et les yeux petits, les cheveux et la barbe noirs; le teint brun, cuivré ou olivâtre, selon la condition des individus, c'est-à-dire selon qu'ils sont plus ou moins exposés aux ardeurs du soleil. Leurs dents sont naturellement blanches, mais vers l'âge de dix-huit ans ils les teignent en noir. Ils conservent les cheveux longs; mais ils n'ont qu'un peu de barbe à l'extrémité du menton, et ils ne la coupent jamais.

L'habillement consiste en une espèce de chemise qui croise par devant et sous laquelle on porte un large caleçon ou pantalon. Quand on s'habille en cérémonie, on ajoute à ces vêtements une robe longue qui croise aussi et qui a des manches fort amples. L'habit des femmes diffère peu de celui des hommes. Les Tonkinois vont nu-pieds dans leurs maisons, et ne mettent des sandales que pour sortir. Leur coiffure consiste en une pièce de toile plus ou moins fine dont ils entourent leur tête. Ils portent aussi, principalement en voyage, un chapeau dont les larges bords entourent le haut et non le bord de la coiffe; ce chapeau, fait en feuilles de palmier, sert de parasol ou de parapluie. Les enfants mâles vont nus jusqu'à sept ou huit ans.

Leur langue monosyllabique est dérivée de celle des Chinois; mais elle possède un certain nombre de mots combinés, ainsi que certains sons aspirés et sifflants qui n'existent point dans le chinois. « La langue tonkinoise, dit M. Marette, est facile à apprendre, mais très-difficile à prononcer; elle a peu de mots et tous sont des mono-

syllabes ; la construction est dans l'ordre naturel ou dans la succession des idées ; la syntaxe est presque nulle ; il n'y a ni déclinaisons ni conjugaisons, mais beaucoup de petites particules ; le même mot devient tour à tour substantif, adjectif, pronom, verbe, adverbe ; cependant le langage est clair, mais il est comme chantant. » Au lieu d'avoir quatre tons comme le chinois, elle en a six ; un grand nombre de mots ont ces six tons, qui leur donnent autant de significations différentes. Cette langue abonde en expressions pour les choses usuelles et sensibles, mais elle est très-pauvre pour tout ce qui concerne les procédés de mécanique et les beaux-arts ; elle est absolument dépourvue d'expressions pour les idées abstraites, mais riche en formules obséquieuses. Elle est fort restreinte dans les choses spirituelles et qui ont rapport à la religion. Les Tonkinois ont consigné par écrit l'histoire de leur pays depuis six siècles.

Moins raffinée que les Chinois, cette nation paraît avoir plus de vigueur morale ; elle a montré une valeur impétueuse ; elle peut citer des traits d'héroïsme et de générosité. On la représente comme hospitalière, fidèle dans l'amitié et pleine de respect pour la justice civile ; mais on l'accuse, d'un autre côté, d'être vaine, inconstante, dissimulée, vindicative. Les Tonkinois, vivant sous le despotisme, ont probablement peu de vertus et peu de vices qui ne leur soient communs avec leurs voisins.

Dans le Tonking la justice est vénale ; on emploie la torture pour tirer des aveux aux criminels ; en prison, on leur met la *cangue* au cou : c'est une espèce de table avec un trou pour y passer la tête ; elle est plus ou moins pesante, selon la gravité du crime : elle cause une vraie torture, car on ne peut se tenir ni droit, ni couché. La peine capitale consiste à avoir la tête tranchée par le bourreau ; les grands sont étranglés comme en Chine.

Le monarque célèbre tous les ans, de même qu'en Chine, une fête en l'honneur de l'agriculture. La polygamie y est en vigueur, et nulle femme ne s'arroge la qualité d'épouse ; les hommes répudient les femmes à volonté. Les mariages se font sans prêtres ; le consentement des parents est le seul acte nécessaire. La pompe des enterrements, la magnificence des cercueils, le choix superstitieux de certaines positions pour le lieu de sépulture, enfin les fêtes en l'honneur des ancêtres, tout, en un mot, rappelle les cérémonies funèbres des Chinois. On aime des spectacles composés de scènes facétieuses, de danses et de combats de coqs ; cependant on y donne aussi des drames très-lugubres.

Les Tonkinois fabriquent avec assez de succès des étoffes de soie et de coton, des fusils, de la porcelaine, du papier chinois, des ouvrages de vernis et de métal. Leur commerce avec les nations étrangères consiste en soieries de toutes espèces, en toiles peintes, vaisselle de terre, drogues médicinales, musc, gingembre, sel, bois de couleur pour la teinture, bois d'aloès, marbre, albâtre et ouvrages de vernis. Ils ont de grandes relations avec la Chine. Les Portugais et les Hollandais, qui avaient essayé de former quelques liaisons au Tonking, se sont vus forcés d'y renoncer. Les Français n'ont pas été plus heureux. Il n'y a eu, parmi les Européens, que quelques négociants anglais de Madras qui aient tour à tour suivi, abandonné et repris cette navigation. Les missionnaires de l'ordre des jésuites furent définitivement chassés du Tonking en 1772.

§ VIII. COCHINCHINE. — Au midi du Tonking nous trouvons la *Cochinchine*, qui,

comprise avec le Tonking sous le nom général d'*Annam*, en fut démembrée il y a environ 600 ans. Les indigènes la désignent sous le nom de *Drang-trong* ou royaume du dedans : c'est l'*Annam méridional*. Les Japonais l'ayant appelée *Cotchin-tsina*, c'est-à-dire le pays à l'ouest de la Chine, les Européens la désignèrent sous la dénomination de Cochinchine. Ce nom doit être borné à la côte qui s'étend depuis le Tonking jusqu'au Tsiampa, sur 600 kilomètres de long et 150 à 200 de large.

Le *Hué* ou *Kouang-tri*, province séparée du Tonking par un défilé étroit fermé d'une muraille, contient une grande ville avec un château royal fortifié, résidence habituelle de l'empereur. Cette ville, peuplée de plus de 40,000 âmes, porte le nom de *Hué*, et celui de *Fou-tchouang* dans la langue des mandarins; elle est située sur la rivière de Hué, et, grâce aux talents des ingénieurs français qui ont été chargés de la fortifier à l'euro péenne, elle peut passer pour une des premières places fortes de l'Asie. Le fossé extérieur a 30 mètres de largeur; les remparts, destinés à être garnis de 1,200 pièces de canon, ont 20 mètres de hauteur; la citadelle, bien armée, est de forme carrée. Les arsenaux, les casernes et les magasins s'élèvent sur les bords d'un canal qui traverse la ville. L'arsenal renferme un musée d'artillerie où l'on a réuni des modèles de tous les canons en usage chez les diverses nations européennes. La fonderie de canons occupe des bâtiments immenses. Le palais de l'empereur est vaste, mais d'une construction massive. Six temples environnés d'une enceinte sont consacrés aux guerriers qui se sont distingués sous le règne de Gya-long, le dernier rejeton des rois de la Cochinchine. Selon un voyageur, on a employé pendant vingt ans près de 100,000 ouvriers à la construction de ces édifices.

La province de *Kouang-bing* est située dans les montagnes. Celle de *Cham* ou de *Kouang-nam*, riche en or, arrosée par le Han, renferme la magnifique baie de *Tourane*, fréquentée par les jonques chinoises et autres, environnée d'un pays aussi fertile que pittoresque. La ville de *Tourane*, que les naturels appellent aussi *Hansan*, s'élève au fond de cette baie. Elle fut cédée en 1787 aux Français, qui n'en prirent jamais possession. C'était jadis une place commerçante, mais depuis longtemps elle est fort peu fréquentée. Elle n'est remarquable que par deux forts entourés de fossés et de murailles peu élevées, et dominant l'embouchure de la rivière. Elle se compose de plusieurs groupes de cases de bambous renfermant 8 à 10,000 habitants. Le climat est peu salubre. *Pai-po* ou *Tai-fou*, maintenant appelé *Hoye-Han*, est un marché important situé à 25 kilomètres au sud de Tourane, sur le Han, et qui compte, dit-on, plus de 60,000 habitants.

Bornée à l'est par la mer, se trouve la province de *Kouang-nghia*, riche en soie et en coton. On y remarque le port de *Ki-kik* et la ville de *Banbong*. Ensuite vient la riche et belle province de *Quinhone*, peuplée de 10,000 âmes, située sur la baie Chinchén; c'est l'ancienne capitale de tout le royaume. La province de *Phuyen* est très-fertile et comprend une ville du même nom à peu de distance de la mer. Dans la province de *Niaron*, appelée aussi *Nha-rou* ou *Bing-khang*, on trouve les ports de *Hone*, de *Xuan-dai* et de *Binh-khang*. La province de *Nha-trang* termine au sud la Cochinchine : on y voit *Nha-trang*, dont le port, très-sûr, est si bien fermé, qu'il est à l'abri de tous les vents.

Il n'est guère de terre sur laquelle la mer gagne plus sensiblement que sur les côtes

de la Cochinchine. En effet, le célèbre Poivre y trouva que, de 1744 à 1749, la mer avait gagné plus de 60 mètres d'orient en occident. Les rochers, dans les provinces du midi, sont des masses de roc vif sans couches horizontales; quelques-uns, fendus perpendiculairement, sont des granits. La côte présente plus communément des rivages de sable: en ces endroits le fond de la mer s'étend assez loin, et le mouillage est un fond sableux et vaseux mêlé de coquilles; en d'autres endroits le rivage est couvert de cailloux ronds ou pierres roulées par les torrents qui descendent des montagnes. Vis-à-vis de ces rivages le mouillage ne vaut rien; il s'y trouve un fond de roches; dans les lieux où le pied des montagnes plonge dans la mer, on ne trouve pas de fond. C'est vis-à-vis des rivages de sable que l'on trouve sous les eaux des récifs de madrépores et de coraux semés de distance en distance.

La nature a partagé ce pays en deux portions distinctes, la plaine et les montagnes. Ces dernières jouissent constamment d'un climat tempéré; mais les eaux sont rendues malsaines par la chute de certaines feuilles et par des substances minérales. C'est là qu'habitent les tribus sauvages des *Kemoïs*, qui adorent le soleil, et cherchent par des opérations magiques à défendre leurs belles rizières contre les éléphants. Les tigres et les singes y abondent. On exploite des mines de fer; quelques-unes donnent de l'or très-pur, et l'on a récemment découvert de l'argent. Les forêts sont la principale richesse des montagnes; elles fournissent du bois de rose, de fer, d'ébène, de sapan, de santal, surtout du bois d'aigle. C'est à Binh-khang que vient le mieux le bel arbre nommé *aloëxylum verum*, espèce du genre *aquilaria*, d'où l'on tire cette concrétion résineuse et aromatique appelée *calambac*, qui se vend à la Chine au poids de l'or; on fait du papier avec l'écorce de cet arbre. Le même végétal et l'*agalloche* donnent le bois d'aigle commun. On y recueille encore d'autres substances précieuses, telles que la gomme-laque, élaborée par des fourmis sur le *croton lacciferum*, et la gomme sang-dragon, tirée de plusieurs espèces d'arbres, et surtout de la *dracæna ferrea*; enfin l'arbre à suif, dont l'huile épaisse et blanche sert à faire des chandelles d'une belle apparence, mais qui répandent une odeur désagréable.

La plaine éprouve, dans les mois de juin, de juillet et d'août, une chaleur insupportable, hormis dans les endroits rafraîchis par la brise de mer. En septembre, octobre et novembre, les pluies abondantes qui tombent seulement sur les montagnes enflent les innombrables rivières dont le pays est entrecoupé; dans un instant toute la plaine est inondée; les villages, les maisons mêmes forment autant d'îles; on navigue en bateaux par-dessus les campagnes et les haies; c'est la saison du commerce intérieur, des grandes foires et des fêtes populaires; mais les bestiaux sont quelquefois noyés, et chacun s'empare de ceux qu'il trouve. Ce spectacle se renouvelle ordinairement de quinzaine en quinzaine, et dure deux ou trois jours. Dans les mois de décembre, janvier et février, le vent du nord amène des pluies froides, seul indice de l'hiver. La plaine dont nous venons de retracer le climat produit une immense quantité de riz, dont on fait une double récolte, et qui est à vil prix; du maïs, du millet, plusieurs espèces de fèves et de citrouilles, tous les fruits de l'Inde et de la Chine, une grande quantité de cannes à sucre dont le suc, épuré et formé en gâteaux, est exporté en Chine par terre, et forme un poids de plus de 40,000 kilogrammes; des noix d'arc, des feuilles de bétel, du coton, de la soie de bonne qualité, du tabac et

de l'indigo. Le laurier myrrhe donne une cannelle dont l'odeur de camphre et le goût sucré la font préférer par les Chinois à celle de Ceylan. Le thé de la Cochinchine serait excellent si la récolte en était mieux soignée. La plante nommée *dinaxang*, ou l'indigo vert, ferait à elle seule la fortune d'une colonie.

Les Cochinchinois ont de petits chevaux, des mulets, des ânes, des chèvres et beaucoup de volaille. Ils tirent une bonne nourriture de plusieurs plantes salines, telles que la salicorne et la sabline; ils mangent aussi diverses espèces d'algues marines. Outre les poissons, leur aliment ordinaire, la mer leur fournit diverses espèces de mollusques, surtout les holothuries ou *bichos-do-mar*, que toutes les nations du sud-est de l'Asie mangent avidement. L'hirondelle-salangane ne construit nulle part en plus grand nombre que dans les îles de la Cochinchine ses nids, tant recherchés par les gourmands chinois.

Le commerce extérieur de la Cochinchine est presque nul; il est tout entier entre les mains du souverain, qui monopolise le produit des principales cultures ou qui achète les autres denrées à ses sujets pour les revendre aux étrangers. Avant 1847, il possédait cinq navires de 400 tonneaux qu'il envoyait à Singapour, Batavia, Calcutta, Canton, emportant de la soie grège, du thé vert, des nankins, de la cannelle, des cornes de rhinocéros, de l'ivoire, des peaux de buffles, des bois précieux, de la gomme-laque, de la gomme-gutte, des monnaies d'or et d'argent frappées dans le pays. Les cinq navires cochinchinois rapportaient en échange différents objets désignés à l'avance par le roi ou ses agents; la plupart du temps c'étaient des camelots, des serges, des draps communs, de l'étain, de l'opium, des tissus de coton, de l'huile, des pierres à feu, des armes, du girofle, de la muscade, quelques étoffes de soie, de velours, des cristaux, de la verrerie, etc.

La Cochinchine, où tant de riches productions appellent le commerce européen, est habitée par une population de mœurs douces et bienveillantes, active, intelligente, mais abrutie par le despotisme. Les Cochinchinois sont petits, laids et d'un teint olivâtre foncé; ceux de la basse classe sont d'une malpropreté dégoûtante. La chair de l'alligator, les œufs prêts à éclore et le poisson pourri sont des mets savoureux pour leur palais. Les grands, qui ont dans leurs manières toute la politesse chinoise, sont, en récompense, égoïstes, avares et fripons, surtout envers les étrangers. L'habit commun aux deux sexes consiste dans de larges robes avec de grandes manches, des tuniques et des caleçons de coton. Les hommes se couvrent la tête d'une sorte de turban, et ne se servent ni de souliers ni de pantoufles. Les maisons, construites en bambous, sont couvertes de roseaux et de paille de riz; on les place au milieu de bosquets d'orangers, de limoniers, de bananiers, de cocotiers. Les Cochinchinois fabriquent avec le riz une liqueur spiritueuse pour leur usage. Ils travaillent le fer avec assez d'adresse; leur poterie de terre est jolie. Ils ont fait quelques progrès dans la musique. Leurs navires ont des formes très-élégantes. La forme de leurs voiles est admirable pour prendre le vent au plus près: cette forme est celle d'un éventail qui s'ouvre et se ferme à volonté. Les rameurs s'avancent au son d'un chant animé, et font aller les rames en cadence.

Le bouddhisme est la religion de l'empire, mais il est dégénéré comme en Chine. Les classes inférieures adorent les bons et les mauvais génies, et brûlent des papiers

dorés en leur honneur ; les mandarins étudiaient les livres de Confucius. Les cérémonies et fêtes rappellent l'origine chinoise de la nation. Le monarque est enterré sans bruit, afin de ne pas en avertir les génies ennemis de l'empire. La religion catholique avait fait quelques progrès, et cette naissante Église eût mérité, même sous le rapport politique, un regard protecteur des puissances européennes : elle est aujourd'hui proscrite. La langue vulgaire, quoiqu'elle soit un dialecte de la langue chinoise, n'est pas entendue des Chinois ; les caractères sont à peu près les mêmes.

§ IX. HISTOIRE, GOUVERNEMENT, ETC. — Nous avons déjà dit que la Cochinchine formait anciennement un seul État avec le Tonking. Un gouverneur révolté y établit une souveraineté indépendante. Ses successeurs subjuguèrent le Tsiampa et le Kam-bodje. Mais, amollis par les jouissances du despotisme, les princes de la dynastie de N'guyen laissèrent des favoris opprimer le peuple et les Tonkinois se mêler des troubles qui agitaient la Cochinchine. Indignés d'un joug étranger, les trois frères Tay-Son levèrent une armée, et, de libérateurs devenus usurpateurs, ils s'emparèrent du royaume en 1744. La famille des Tay-Son continua à régner sans rencontrer de grands obstacles ; elle s'empara même, comme nous l'avons vu plus haut, du Tonking ; mais le pays, ravagé par tant de guerres, éprouva en 1781 une famine telle, que de la chair humaine fut exposée en vente à Hué-fou. Le roi légitime, nommé Gya-long, crut le moment favorable pour reconquérir son royaume, et ayant engagé dans son parti quelques bâtiments portugais mouillés à Saï-gong, il profita d'une mousson favorable pour aller surprendre la flotte ennemie dans le port de Quinhone ; mais, battu et mis en fuite, il n'eut que le temps de se réfugier avec sa famille et son conseiller, l'évêque d'Adran, auprès du roi de Siam, et de là il fut obligé de s'enfuir dans l'île de Phoukok, où des fortifications improvisées le mirent à l'abri d'un coup de main.

Ce fut alors que l'évêque d'Adran alla demander du secours à la France ; il y conduisit même l'héritier de la couronne, qu'il avait converti en secret. Il y arriva vers 1787. La France saisit cette occasion d'établir son influence et son commerce dans un des pays les plus riches de l'Inde ; elle s'engagea à fournir à son nouvel allié 20 vaisseaux de guerre, 7 régiments et un million de piastres, dont moitié en numéraire et moitié en munitions de guerre. Elle devait recevoir en échange le territoire arrosé par le Han, la baie de Tourane, les îles de Kiam et de Faï-fo au midi, et celle de Haï-win au nord. La flotte expéditionnaire, arrivée à Pondichéry, y fut retenue, sous de faux prétextes, par le gouverneur anglais. Pendant ces délais la révolution française éclata, et de cette grande expédition une vingtaine d'officiers français, ainsi que quelques Anglais et Danois, arrivèrent seuls avec l'évêque d'Adran à leur destination.

Durant l'absence de l'évêque et de l'héritier présomptif, Gya-long avait obtenu un grand succès. Profitant de la division qui s'était mise entre les frères Tay-Son relativement au Tonking, dont ils se disputaient les débris, il partit de son île et débarqua dans la fidèle province de Tsiampa, d'où il fut porté presque en triomphe à Saï-gong ; c'est là qu'il reçut son fils et les Français qui l'accompagnaient. Ceux-ci dirigèrent les travaux de fortifications de Saï-gong, formèrent des instructeurs pour les troupes, et établirent des fabriques d'armes. En peu de temps Gya-long put reprendre les hostilités. En 1792, il brûla la flotte ennemie mouillée dans le havre de Quinhone ;

et quatre ans après Quinhone elle-même, défendue par 50,000 hommes, tomba en son pouvoir. Cinq ans plus tard, il conquiert Hué; enfin, en 1802, la conquête du royaume de Tonking lui permit de fonder l'empire d'Annam.

A peine eut-il rétabli la paix, qu'il s'occupa d'organiser ses États. L'armée était déjà sur un bon pied, et les Français Dayot, Chaigneau et Vannier furent faits mandarins de première classe en récompense de leurs services. Hué, fortifiée par ces ingénieurs, devint la capitale de l'empire. Des canaux furent ouverts, des routes percées, et la culture des cannes à sucre, négligée jusqu'alors, prit du développement et attira des marchands chinois et européens. L'évêque d'Adran aurait désiré vivement rétablir les relations interrompues avec la France; mais nos guerres continentales réclamaient alors toutes nos forces; et ce ne fut que sous Louis XVIII qu'un capitaine marchand fut chargé d'une lettre et de quelques chétifs présents pour l'empereur d'Annam. En 1817, la frégate *la Cybèle* mouilla dans la baie de Tourane; mais cette mission, qui avait pour but d'obtenir de Gya-long une nouvelle cession de Tourane et d'une partie du littoral, fut sans succès, et ce roi se montra d'autant moins disposé à une nouvelle alliance que l'évêque d'Adran était mort quelques jours auparavant.

Peu de temps après, Gya-long lui-même mourut, après avoir fait reconnaître pour héritier de sa couronne son fils naturel Mignes-Man. Ce nouveau monarque s'était livré à l'étude des lettres, mais son goût particulier pour l'érudition et la langue des Chinois ainsi que son caractère pacifique le portèrent à faire prédominer à sa cour l'influence chinoise et à repousser tout ce qui venait d'Europe. Il se déclara lui-même vassal de l'empereur de la Chine. Bientôt la froideur qu'il avait montrée d'abord aux mandarins français se changea en défiance, puis en mauvais procédés, et enfin les chrétiens, protégés jusqu'alors et dotés de plusieurs établissements, se trouvèrent en butte à des avanies continuelles. Les tracasseries qu'éprouvèrent les derniers officiers français les obligèrent à se démettre de leurs fonctions. Ils s'embarquèrent en 1823 pour retourner en France, et toutes les démarches tentées, même par les Anglais, pour renouer les négociations n'ont abouti qu'à prouver aux Européens que l'empereur d'Annam veut interdire ses États aux étrangers. Enfin en 1847 un événement fâcheux est venu achever la séparation entre la France et l'empire d'Annam. Le gouvernement français ayant réclamé la mise en liberté de missionnaires persécutés, deux frégates furent envoyées dans le port de Hué et insultées : il fallut en venir à la force, et en quelques minutes les cinq vaisseaux qui composaient la marine militaire et marchande de l'empereur d'Annam furent détruits.

Le gouvernement de l'Annam est despotique. L'empereur s'intitule roi des cieux. Il gouverne par 6 ministres, et ses sujets sont divisés en 2 castes, le peuple et la noblesse. Cette dernière, composée exclusivement des mandarins, est elle-même subdivisée en 10 classes. De 16 à 60 ans, tout individu doit, comme à Siam, un service personnel à l'État. L'armée permanente, évaluée par les uns à 100,000 hommes, par les autres à 30,000, se compose d'assez bons soldats armés de fusils, de sabres, de longues piques et qui, depuis 1792, sont exercés à l'européenne.

§ X. TSIAMPA ET KAMBODJE. — Le pays de *Tsiampa*, dont le vrai nom est *Binthuam*, est en grande partie peuplé de tigres et d'éléphants. L'air y est très-mauvais pendant cinq à six mois de l'année; les chaleurs y sont très-grandes, les eaux pernicieuses,

et les vivres, excepté le poisson, assez rares. Le terrain est sablonneux et ingrat; il produit cependant du coton, de l'indigo et de la mauvaise soie. Les habitants sont grands, nerveux, bien faits; leur teint tire sur le rouge; ils ont le nez un peu aplati et de longs cheveux noirs. Ce sont en majeure partie des peuplades indépendantes et belliqueuses. Ce pays ne renferme que des villages, dont les plus considérables sont *Padaran* et *Phauri*.

Le *Kambodje*, appelé aussi *Youdra-Skan* par les habitants, et *Kao-Mien* par les Tonkinois, est un pays qui n'a pas moins de 650 kilomètres du nord au sud, et de 400 de l'est à l'ouest. Il est peu connu et a été un sujet perpétuel de guerres entre ses deux voisins, le Siam et la Cochinchine, qui s'en sont disputé depuis deux siècles la possession, et enfin l'ont partagé en 1824 et 1835.

Ce pays paraît composé de trois régions physiques: la vallée que le fleuve May-khang inonde, et qui renferme de grandes îles; les déserts, qui commencent probablement où finissent les inondations, et qui ont beaucoup d'étendue à l'est; enfin les côtes, généralement basses, sablonneuses et couvertes de taillis, et baignées d'une mer peu profonde.

La production principale du pays est connue sous le nom de *gomme de Kambodje*; elle donne une fort belle couleur jaune. On y trouve en abondance de l'ivoire et des bois précieux, tels que le bois de rose, de santal, d'aigle, de calambac. Le teck, le bois de fer, le *callophyllum*, qui s'élance aussi droit qu'un pin de Norvège, seraient utiles pour de grandes constructions navales. On exporte un peu d'étain et de l'or. Les terres produisent du riz et tout ce qui est nécessaire à la nourriture. Il s'est établi dans ce pays beaucoup de Japonais, de Chinois et de Malais. On peut à peine distinguer ces derniers des naturels, dont le teint est d'un jaune sombre, et qui ont de longs cheveux noirs. Les villes sont entourées de palissades; leur forme est carrée, et à chaque angle est une tour en pierre. Les villages sont aussi défendus par des tours.

L'ancienne capitale du pays porte le nom de *Kambodje*; mais les habitants lui donnent en outre celui de *Levek* ou *Loech*; elle est bâtie au milieu d'une grande île formée par le May-khang et traversée par plusieurs canaux. Le magnifique palais qu'habitaient les rois de Kambodje commence à tomber en ruine; toutes les maisons de la ville sont construites en bois.

A 180 kilomètres au sud-est de Kambodje s'élève la ville de *Saï-gong*, qui a le titre de capitale. Elle se compose de 2 villes distinctes, la nouvelle et l'ancienne. Tout près de la première se trouve une immense citadelle construite vers 1821 par des ingénieurs français, et qui rivalise pour la force et l'étendue avec celle de Hué. Le milieu de la ville est occupé par un vaste palais impérial. L'arsenal maritime est un édifice européen. Les maisons de Saï-gong sont pour la plupart construites en bois et revêtues de paille; quelques-unes sont bâties en briques et en tuiles. On y remarquait jadis une église chrétienne. Un canal navigable joint cette ville à la rivière de Kambodje. Dans les environs on voit le monument élevé par Gya-long à l'évêque d'Adran: c'est une plate-forme surmontée d'une belle maison.

Saï-gong, que l'on peut considérer comme la première place de commerce de l'empire d'Annam, paraît renfermer au moins 100,000 habitants. Sa situation sur un bras du Donaï ou Dong-naï est aussi pittoresque qu'avantageuse pour le commerce,

Pour arriver de la mer jusqu'à Saï-gong on remonte pendant 40 milles la rivière, large de près de 2 kilomètres et tellement profonde que les vaisseaux y naviguent en rasant ses bords verdoyants. Le cap Saint-Jacques forme une rade médiocrement bonne devant l'embouchure de cette rivière.

Panomping, sur la droite du May-khang, à 24 kilomètres au sud-est de Kambodje, passe pour la seconde capitale du royaume.

Kang-hao, sur la côte occidentale du golfe de Siam, était la capitale d'un petit État, autrefois indépendant et aujourd'hui soumis.

Poulo-Condor ou l'*île Condor*, c'est-à-dire île aux calebasses, est située au sud de la Cochinchine, à 64 kilomètres de l'embouchure du fleuve de Kambodje. C'est, à proprement parler, un groupe d'îles, parmi lesquelles il y a un havre capable de contenir des vaisseaux, et un mouillage assez bon et très-spacieux. Les navires qui vont en Chine y achètent des vivres, surtout des buffles et des cochons de race chinoise; il y vient aussi un peu de riz, des bananes, des patates douces, des fèves et des calebasses. Les bords de l'île sont formés d'un sol sablonneux et fangeux, peu productif, mais les montagnes de l'intérieur sont couvertes de belles forêts, qui renferment des arbres magnifiques, et sont infectées d'insectes venimeux. Le climat est malsain.

Poulo-Condor est placée sous les ordres du gouverneur de Saï-gong. Sa population se compose de quelques Cochinchinois et surtout de Kambodjiens déportés ou prisonniers, qui y vivent misérablement. En 1704 les Anglais y avaient fondé une colonie qui fut détruite par les Macassars.

A l'empire d'Annam appartient encore l'archipel de *Paracels*, labyrinthe d'îlots, de rochers et de hauts-fonds, qui s'étend à 200 kilomètres au sud-est de l'île d'Hainan, devant les côtes de la Cochinchine. Il se compose de plusieurs groupes, dont les principaux sont ceux d'*Amphitrite*, du *Triton*, de *Moncy*, etc. Quelques-unes de ces îles sont couvertes de bois. Les Cochinchinois s'y rendent tous les ans pour la pêche.

TABLEAU statistique des principaux États de l'Indo-Chine.

POPULATION.	DIVISIONS.	REVENUS.	ARMÉE.
EMPIRE BIRMAN.			
4,000,000	{ Birman. Laos Pays tributaires. }	40,000,000?	40,000?
INDO-CHINE ANGLAISE.			
<i>Pays soumis.</i>			
1,800,000	{ Royaume d'Assam. — d'Arakan — de Pégou Province de Martaban. — de Yé. — de Tavay. — de Tenasserim. — de Malacca — de Wellesley — de Singapour }	?	?
<i>Pays tributaires ou indépendants.</i>			
	{ Pays de Katchar — de Kassay. — des Garrows. — de Djintiah — de Typperah. — des Kamtis }		
ROYAUME DE SIAM.			
5,000,000?	{ Siam propre Laos siamois Kambodje siamois Pays de Bondelon. — de Ligor. }	70,000,000?	30,000?
EMPIRE D'ANNAM.			
18,000,000?	{ Royaume de Tonking. — de Cochinchine. — de Kambodje. Tribus indépendantes des Loyes et des Moïs. }	90,000,000?	100,000?

LIVRE VINGT-TROISIÈME.

OCÉANIE.

CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION GÉNÉRALE. — MALAISIE.

§ 1^{er}. DIVISIONS, DESCRIPTION PHYSIQUE, CLIMAT, ETC. — L'*Océanie*, qui forme la cinquième partie du monde, se compose des terres situées dans le grand Océan : c'est à cette circonstance qu'elle doit son nom. Ses limites sont marquées à l'ouest par une ligne qui, suivant le détroit de Malacca, remonterait au nord jusqu'au point où le 90° méridien est de Paris coupe le 15° parallèle au nord de l'équateur, c'est-à-dire au-dessus des îles Andaman. Dans tout l'hémisphère austral, ce méridien sépare convenablement les parages de la Nouvelle-Hollande de ceux de Madagascar et d'Afrique ; les îles d'Amsterdam et Saint-Paul restent à l'archipel de l'océan Indien. En sortant de la mer de Chine au nord, le canal entre Formose et les Philippines, comme étant le plus large, marque la limite naturelle. De là nous tirons une ligne qui, en suivant la partie de la mer la plus libre d'îlots, circonscrit les parages du Japon à 400 et à 600 kilomètres de distance, et arrive au point d'intersection du 40° parallèle avec le 145° méridien. A partir d'ici nous séparons les parages de l'Amérique septentrionale de ceux de l'archipel océanique par la plus courte ligne que l'on puisse tracer du point qu'on vient de nommer au point d'intersection du 110° méridien et de l'équateur. Ce même méridien servira de limite dans tout l'hémisphère central. Au sud de l'équateur, la limite générale sera le 55° degré de latitude.

Cette partie du monde présente une superficie de 10,630,000 kilomètres carrés, et une population d'environ 30,000,000 d'habitants. Pour étudier les détails de ce vaste ensemble, on l'a décomposé en trois divisions. La première, située au nord-ouest, doit à sa population le nom de *Malaisie* : elle comprend les Philippines, les Moluques, Célèbes, Bornéo, Soumatra, Java, etc. La seconde, dans laquelle figurent la Nouvelle-Hollande, la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Bretagne, les archipels de Salomon, etc., porte le nom de *Mélanésie*, qui rappelle la couleur noire de ses habitants. Enfin la troisième comprend la partie orientale de l'Océanie, ou ces innombrables petites îles qui couvrent l'océan Pacifique, depuis les Mariannes jusqu'à l'île de Pâques et jusqu'à Owaïhi. Elle porte le nom de *Polynésie*.

La nature a tracé d'une main puissante la physionomie particulière de l'Océanie. D'abord la surface du globe n'est nulle part plus hérissée d'inégalités ; nulle part aussi,

excepté en Amérique, les chaînes de montagnes n'ont une direction si marquée du nord au sud, une *polarité* aussi frappante. En même temps ces chaînes offrent généralement vers le milieu une grande courbure dirigée de l'ouest à l'est. La mieux marquée de ces chaînes est celle que forment les îles Mariannes, les îles Carolines, les îles Mulgraves, et qui, probablement par l'île de Saint-Augustin et quelques autres anneaux isolés, se joint à l'archipel des Navigateurs ou à celui des îles des Amis. La direction générale est du nord-ouest au sud-est. Même dans les îles Carolines, où cette chaîne polynésienne se tourne droit à l'est, les chaînons particuliers paraissent se diriger du nord au sud. Une autre grande chaîne se montre dans l'île Luçon, qui est la plus grande des Philippines; elle passe par l'île Palaouan dans celle de Bornéo. La direction de cette branche bien connue est du nord-est au sud-ouest. Elle circonscrit d'un côté le bassin de la mer de Chine. Plus à l'est, la régularité de la chaîne semble disparaître, ou, pour parler plus exactement, un grand nombre de chaînes peu étendues s'y réunissent en groupes d'une structure variée. Les chaînes de Célèbes et de Gilolo sont très-marquées, mais une chaîne plus longue et plus haute traverse la Nouvelle-Guinée; elle renferme des sommets couverts de neiges éternelles. Dans la Nouvelle-Galles méridionale, la longue série des *montagnes Bleues* ne se termine que dans la Terre de Diemen, au cap du Sud et au cap Pillar, immenses masses de basaltes qui donnent une haute idée de cette cordillère de l'Océanie centrale. La quatrième grande chaîne commence aux îles Andaman et de Nicobar; elle forme ensuite les îles de Soumatra, de Java, de Timor et autres; elle se dirige en forme d'arc du nord-ouest au sud-est, ensuite droit à l'est; mais elle passe probablement à la Nouvelle-Hollande par le cap Diemen, et là elle ne peut guère avoir une autre direction que celle du nord au sud.

Presque tous les archipels de l'Océanie orientale sont dirigés du nord au sud; la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Calédonie, les Nouvelles-Hébrides, forment des chaînes très-marquées. Celle des îles Salomon, courbée du sud-est au nord-ouest, est continuée par la Nouvelle-Irlande et la Nouvelle-Hanovre. Souvent aussi chaque petite chaîne est terminée par une île plus grande que les autres. Ainsi les îles d'Otaïti, d'Owaïhi et la terre du Saint-Esprit se présentent à la tête d'une suite de moindres îles, comme dans les opérations chimiques on voit un grand cristal suivi d'une série de moindres.

On peut dire que presque toutes les îles de l'Océanie sont d'une origine volcanique; les unes sont dominées par des cratères depuis longtemps refroidis, tandis que d'autres sont fréquemment ravagées par des torrents de laves. Le nombre des volcans en activité paraît dépasser 200. Les plus grandes îles montrent des basaltes placés sur des calcaires anciens ou sur des plateaux granitiques, tandis que plus loin un cratère menaçant vomit la flamme et la fumée. Ainsi Bornéo offre une série de volcans éteints et des montagnes granitiques célèbres par la beauté des cristaux de roche que l'on y trouve; ainsi Célèbes renferme et des volcans actifs et d'autres éteints depuis longtemps, des montagnes où l'on trouve le granit, et d'autres roches anciennes au milieu desquelles l'or se montre en riches filons ou disséminé dans des terrains d'alluvions. Luçon, Mindanao et la plupart des Philippines ont cette même constitution.

Les îles de la Sonde offrent, surtout Soumatra, toutes les séries de formations

depuis le granit jusqu'au calcaire oolithique, et depuis celui-ci jusqu'à la craie et aux terrains de sédiment supérieurs. Des volcans y ont évidemment brûlé avant ceux d'aujourd'hui ; à Java, les montagnes Bleues, qui atteignent 3,500 mètres, contiennent de l'or et des émeraudes ; les rubis et les diamants s'y trouvent dans les terrains d'alluvions. Enfin on trouve la preuve de l'existence d'anciens volcans dans le trachyte et le basalte, car les nouveaux ne rejettent généralement pas de laves. A Banca se trouvent les plus riches mines d'étain ; Bali a des terrains d'alluvions aurifères ; Timor et Vaïgiou ont des schistes pour bases de leurs terrains : dans la première on trouve des mines d'or et de cuivre ; à Boni, le fonds du sol est un calcaire qui s'étend en couches horizontales.

La Nouvelle-Guinée paraît de même constitution que les précédentes ; la Nouvelle-Hollande réunit des terrains et des montagnes de toute nature : le granit y supporte des murailles de grès, et le fer et le cuivre y abondent ; on y rencontre la trace de nombreux volcans éteints aujourd'hui, et qui expliquent l'abondance des bois fossiles à l'état de lignite. Son unique volcan en activité lance des flammes, mais n'a ni cratère ni lave.

Quant aux îles de la Polynésie, elles paraissent généralement n'être que des montagnes soulevées par la force des volcans sous-marins : hautes vers leur milieu, qui est presque toujours stérile, elles sont les unes coniques, les autres très-irrégulières, crevassées et déchirées. Cependant les pitons des îles Mariannes sont entourés de calcaire, et ceux des îles Pelew ou Palaos ont des roches et des grès pour base.

Les îles basses appartiennent à une autre origine que les volcans : elles paraissent toutes avoir pour base un récif de rochers de corail, ordinairement disposé en forme circulaire ; l'espace du milieu est souvent rempli par une lagune ; le sable est mêlé de corail brisé et d'autres substances marines. Il paraît donc hors de doute, comme nous l'avons déjà vu pour les Maldives, que ces îles ont été formées originairement par ces rochers de corail, dont les polypes sont les habitants, et, selon quelques-uns, les créateurs, ensuite agrandies et élevées par la lente accumulation des matières légères que la mer y a dû rejeter. L'accroissement de ces dépôts étant continu, il en résulte toujours des bancs plus ou moins considérables, quelquefois des flots détachés ou groupés que le navigateur n'aperçoit qu'au moment de les aborder. Quant aux masses madréporiques qui se rencontrent quelquefois à 2 ou 300 mètres au-dessus du niveau de la mer, leur existence ne s'explique que par un soulèvement postérieur à leur formation, car les polypes qui les produisent ne peuvent vivre hors de l'eau.

Les récifs des polypiers rendent la navigation de cet océan extrêmement dangereuse. Il y a des parages où quelques-uns de ces édifices atteignent la surface de l'eau, tandis que d'autres restent cachés sous les flots, souvent seulement à la profondeur de quelques pieds. Malheureux le navigateur qui s'égare au milieu des flèches aiguës de cette cité sous-marine ! Malheureux encore celui que le calme surprend, et dont les courants entraînent le navire au milieu de ces récifs, où les flots mugissants se brisent en écume ! Le sage Cook lui-même ne put ni prévoir ni éviter ces sortes de dangers. Par un hasard heureux et unique, la pointe de rocher qui avait pénétré dans son vaisseau se brisa, et, étant restée comme soudée dans le navire, empêcha les flots d'y entrer.

Les récifs s'étendent souvent d'île en île ; les habitants de l'île Disappointment et ceux du groupe de Duff se rendent des visites en passant sur un très-long récif ; on dirait, en les voyant marcher, qu'un régiment défile sur la plaine de l'Océan. On trouve sur les récifs couverts d'eau d'immenses réunions de mollusques et de coquillages ; les moules de toute espèce, les huîtres, ou plus exactement les pentadines à perles, les pinnes marines, les étoiles de mer, les méduses s'y rassemblent par millions.

Une partie du monde ainsi constituée doit offrir une infinité de détroits. Le *détroit de la Sonde*, proprement de *Sunda*, est l'entrée principale de la mer de Chine. L'Asie est séparée de l'Océanie, et spécialement de Soumatra, par le long *détroit de Malacca*. Le *détroit de Banca* est entre cette île et Soumatra ; au nord, le large canal entre l'île de Formose et les Philippines reste encore sans un nom particulier. A l'est de Java on distingue, parmi une foule d'autres, le *détroit de Bali*, qui ouvre aux vaisseaux destinés à la Chine une route préférable à celle du détroit de la Sonde. Le *détroit de Lombok* est entre cette île et Bali ; celui de *Mangaray* est entre les îles Kombo et Florès. Le *détroit de Macassar* sépare Bornéo de Célèbes. A l'est de cette dernière île s'ouvre le grand *passage des Moluques*. La navigation a donné quelque célébrité aux détroits voisins de la Nouvelle-Guinée. Ceux de *Dampier* et de *Bougainville* ouvrent des passages très-utiles aux navigateurs. Un détroit plus important sépare la Nouvelle-Guinée de la Nouvelle-Hollande ; il porte le nom de *Torrès*, qui en a fait la découverte ; le canal le plus méridional trouvé par Cook s'appelle le *détroit de l'Endeavour*. Au sud de la Nouvelle-Hollande, et au nord de la terre de Diemen, le large *détroit de Bass* présente un des passages les plus importants entre le grand Océan proprement dit et l'Océan Indien, qui en est un immense golfe. Le *détroit de Cook* sépare les deux îles de la Nouvelle-Zélande.

Plusieurs parties de l'Océan prennent des dénominations particulières d'après les pays qu'elles baignent ; ainsi l'on distingue la *mer de Chine*, véritable méditerranée, qui baigne la côte occidentale de Bornéo et des Philippines, la *mer de Célèbes*, comprise entre Bornéo, les îles Solo, les Philippines et Célèbes, le golfe de *Carpentarie*, entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Hollande, etc. La *mer de Timor* sépare les îles de Timor des terres de la Nouvelle-Hollande, et les eaux comprises entre la Nouvelle-Calédonie, les îles Salomon, la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Hollande portent le nom de *mer de Corail*.

Les vents et les courants qui règnent dans le grand Océan suivent tous le mouvement général de l'atmosphère et de la mer de l'est à l'ouest, en sens inverse de la rotation du globe. Le vent perpétuel d'est règne généralement ici entre les tropiques et les courants, en suivant la même direction que les eaux. Ce mouvement général prend quelquefois plus de force entre les détroits divers qui presque tous sont dirigés de l'est à l'ouest. Aux environs des Philippines, et près de la Nouvelle-Calédonie, la rapidité du courant qui porte à l'ouest devient extrême. Mais les grandes terres échauffées par le soleil attirent souvent vers leur centre l'atmosphère maritime environnante, ce qui fait naître des vents opposés au vent alizé. Tels sont les vents d'ouest qui règnent sur les côtes occidentales de la Nouvelle-Hollande. Ces espèces de moussons ne sont pas toutes connues. Chaque île a ses brises de mer et de terre qui soufflent, celles-ci le jour et celles-là la nuit. A 40 degrés au nord et au sud de l'équa-

teur règnent les tempêtes et les vents variables ; cependant il paraît que dans la partie nord de l'Océan on trouve le plus souvent des vents d'ouest, tandis que dans les mers polaires australes Cook trouva toujours des vents d'est.

L'influence d'un soleil vertical produit l'aridité dans les grandes terres de l'Océanie, et développe sur les côtes marécageuses de quelques îles un air pestilentiel qu'une culture bien entendue tend à faire disparaître. Malgré ces incommodités locales, on peut dire que l'Océanie offre à l'homme industriel, sain et tempérant, une plus grande variété de climats délicieux qu'aucune autre partie du monde. Jamais la chaleur n'y devient insupportable, même pour des Européens septentrionaux, et l'air y est sans cesse renouvelé par les petites brises de mer et de terre, qui se partagent l'empire des jours et des nuits. Ce printemps perpétuel n'est que rarement troublé par les ouragans et les tremblements de terre.

Les Philippines et les Moluques éprouvent l'effet des vents alizés. Les parties de Bornéo et de Soumatra, au nord de l'équateur, se ressentent encore des moussons des mers du Bengale et d'Oman ; d'autres moussons contraires règnent sur les parties méridionales de ces îles, ainsi que sur les autres îles de la Sonde. Dans la Polynésie, l'air est sans cesse renouvelé, principalement dans les îles hautes, par les brises de mer et de terre. Les premières soufflent ordinairement depuis dix heures du matin jusqu'à six heures du soir, et les secondes depuis sept heures du soir jusqu'à huit heures du matin. Dans la Malaisie, dont les parties extrêmes sont à 20 degrés de l'équateur, on ne ressent pas les grandes chaleurs qui sur les continents sont l'attribut de cette latitude ; l'air y est constamment rafraîchi par les montagnes de l'intérieur ou par les brises de mer ; mais le sol bas et marécageux des côtes produit sur plusieurs points une température insalubre. Dans l'Australie, il semblerait que l'on dût éprouver la brûlante chaleur de l'Afrique et de l'Amérique méridionale, mais elle y est beaucoup moins forte. A la vérité l'hiver n'y est pas rigoureux, quoique la température en soit plus basse que dans les latitudes correspondantes de l'hémisphère boréal ; il est encore caractérisé par des vents orageux et fréquents ; les froids n'y sont pas de longue durée. La Nouvelle-Zélande jouit d'un climat assez tempéré, mais humide et exposé à de violents ouragans. Celui de l'île de Diemen est un des plus sains que l'on connaisse.

§ II. RÈGNE VÉGÉTAL. — Le règne végétal de l'Océanie reproduit toutes les richesses de l'Inde et de l'Indo-Chine, mais avec un nouvel éclat, et à côté d'autres richesses inconnues à l'Asie. Dans les îles de la Sonde, les Philippines, les Moluques et la Nouvelle-Guinée, le riz remplace le blé. Il y en a de deux espèces : celui des basses terres et celui des hautes terres. Les deux espèces de jacquiers ou d'arbres à pain (*Artocarpus incisa*, *A. integrifolia*) croissent dans ces îles, ainsi que dans les Mariannes, les Nouvelles-Hébrides, les archipels des Amis et de la Société et les îles Sandwich. Les fruits de cet arbre, parvenus à leur maturité, deviennent gros comme la tête d'un enfant, farineux, et d'une saveur agréable qui rappelle à la fois le pain de froment, la pomme de terre et le topinambour ; ils sont alors un aliment aussi sain que nourrissant. Cet arbre atteint la grosseur du corps d'un homme et la hauteur de plus de 13 mètres. Pendant huit mois de suite cet arbre prodigue ses fruits avec une telle largesse, que trois suffisent pour nourrir un homme pendant un an. Ce n'est

pas son seul mérite; son écorce intérieure sert à fabriquer une étoffe; son bois est excellent pour la construction des cabanes et des pirogues; on emploie ses feuilles en guise de nappes; la sève, glutineuse et laiteuse, fournit de bon ciment et de la glu.

La nombreuse famille des palmiers est répandue jusque dans les îles les plus éloignées et les moins étendues. A peine y a-t-il entre les tropiques un rocher, un banc de sable, sur lesquels l'étonnante végétation de ces arbres ne soit répandue. On sait le parti que l'industrie humaine en a su tirer. Les couches les plus extérieures du tronc fournissent un bois dur et pesant; on en fait des planches et des pieux. Les spathe des cosses acquièrent une épaisseur et une consistance telles, que l'on peut en faire des vases à divers usages. Les larges feuilles servent de toit. Le péricarpe fibreux du cocotier, les feuilles et les pétioles dans plusieurs autres espèces, dans toutes le tissu filamenteux qui recouvre le tronc, fournissent de la bourre et de la filasse. On en fait des cordages, des câbles, même des toiles à voiles; on s'en sert pour calfater les vaisseaux. Les feuilles du latanier servent d'éventail aux belles Indiennes; celles du palmier-éventail donnent des parasols qui couvrent une dizaine de personnes. On écrit sur les feuilles de quelques palmiers; la noix du cocotier offre une tasse naturelle. Enfin les palmiers fournissent à eux seuls plusieurs excellents mets; on mange et l'on apprête de plusieurs façons la chair douce et pulpeuse des uns, le péricarpe des semences des autres et le bourgeon terminal du chou-palmiste. L'espèce de lait ou liqueur contenue dans la vaste cavité de la noix de coco peut être convertie en vin, vinaigre et alcool; on en tire une bonne huile.

Parmi les plantes qui se distinguent par les fleurs du plus brillant coloris, par la grâce ou la singularité des formes, nous citerons la famille des *euphorbiacées*, dont l'Océanie produit quatorze espèces distinctes; le ketmie comestible (*hibiscus esculentus*), dont les capsules pyramidales se terminent en pointe recourbée, et l'ixore écarlate (*ixora coccinea*). Parmi celles dont le goût piquant ou l'odeur aromatique aiguise et varie les jouissances du gastronome, nous nommerons le cannellier qui croît à Soumatra, et dont l'écorce intérieure fournit une épice recherchée; le giroflier aromatique (*caryophyllus aromaticus*), dont le calice est connu en Europe sous le nom de *clou de girofle*, plante commune jadis aux Moluques, mais que les Hollandais se sont plu à multiplier dans l'île d'Amboine; le muscadier, dont l'espèce appelée *aromatique* (*myristica aromatica*) produit le fruit connu sous le nom de noix-muscade; elle croît à Banda et à Bornéo, et d'autres espèces particulières se trouvent aux Philippines et aux Moluques; le poivre de Taïti (*piper methysticum*), qui sert, dans les îles de la Société, à faire la boisson enivrante appelée *ava* ou *kawa*. Enfin on peut citer plusieurs autres espèces de poivrier, telles que le *piper bétel*, qui, mêlé à la chaux, sert à faire le bétel; le poivrier cubèbe, qui croît dans l'île de Java et qui passe pour un aphrodisiaque fort actif; et le poivrier aromatique que l'on trouve à Java et à Soumatra, et qui, devenu l'un des assaisonnements le plus en usage chez les Européens, forme aujourd'hui une branche de commerce de la plus haute importance.

Cependant, si les plus agréables aromates enrichissent l'Océanie, cette partie du monde compte aussi parmi ses végétaux les poisons les plus redoutables. L'arbre connu sous le nom vulgaire de *bohon upas*, c'est-à-dire arbre à poison, et des bota-

nistes, qui en distinguent deux genres, sous ceux d'*antiaris* et de *strychnos*, attriste les lieux où il croît. Le premier genre se trouve à Java et sur les côtes septentrionales de la Nouvelle-Hollande; ces deux localités sont particulières à deux espèces distinctes. Le second genre forme trois espèces, dont l'une est à Java, la seconde à la Nouvelle-Hollande, et la troisième aux Philippines.

La nature semble avoir prodigué aux habitants de l'Océanie les moyens de subsistance. Les arbres fruitiers de l'Inde abondent dans les îles de la Malaisie. La grenade et l'orange y étalent toutes leurs variétés; le tamarinier offre, sous une double écorce, une pulpe acide qui éteint les ardeurs de la fièvre. Les îles Fidji et celles des Navigateurs, des Amis et de la Société, sont couvertes d'épaisses forêts où domine un immense palmier, le *corypha umbraculifera*, dont les branches en éventail servent de toit aux cabanes des indigènes. A l'ombre de ces forêts croissent le *tacca pinna-tifida*, plante dont la racine tubéreuse sert d'aliment aux habitants d'un grand nombre d'îles; une espèce de canamelle, ou canne à sucre appelée *saccharum spontaneum*, et l'*abrus precatorius*, dont les graines d'un rouge de corail, marquées d'une tache noire, servent d'ornement aux peuplades sauvages. Aussi c'est à l'abondance des végétaux nourriciers qui croissent sans culture que les Océaniens doivent peut-être les mœurs sauvages qu'ils ont conservées, malgré les fréquents rapports que la plupart ont avec les Européens: c'est le besoin qui rend l'homme industriel. Cependant les naturels d'un grand nombre d'îles accroissent par la culture la richesse naturelle du sol: l'igname, la patate, le chou-caraïbe, sont les principaux végétaux objets de leurs soins, ainsi que le moubin de Cythère, arbre indigène de Taïti, dont le fruit a le goût de la pomme de reinette, et l'inocarpe comestible, dont le fruit ressemble à la châtaigne.

Les peuples de l'Océanie sont loin de savoir apprécier les richesses végétales qu'ils possèdent: ils ne tirent aucun parti d'une espèce de cotonnier qui croît spontanément et porte du coton jaune; mais ils tressent de belles nattes avec les feuilles du vacoua; ils tissent des étoffes avec les fibres du mûrier à papier; ils font des cordes et des toiles avec le précieux végétal dit *phormium tenax* ou lin de la Nouvelle-Hollande, dont la plante s'élève à 7 à 8 pieds.

L'énumération des principaux végétaux de l'Océanie nous conduirait trop loin; nous n'ajouterons plus que quelques mots. Le *santalum album* ou bois de santal blanc et le *pterocarpus santalinus*, connu sous le nom de santal rouge, sont répandus dans plusieurs parties de l'Océanie; le premier surtout est très-commun dans les îles Sandwich, où il est un objet de commerce important avec la Chine. La Nouvelle-Guinée ou la Papouasie, ainsi que les îles de la Nouvelle-Calédonie, abondent en ébéniers, en muscadiers, en sagoutiers, et possèdent l'arbre à teck (*tectona grandis*), recherché pour la construction des navires. Les beaux végétaux connus sous le nom de *magnolia* appartiennent principalement à la Malaisie. Enfin les végétaux de l'Océanie sont tellement nombreux, que dans l'Australie seule on compte environ 4,200 espèces. Nous verrons quelle est la flore spéciale de la Nouvelle-Hollande et de plusieurs autres îles.

§ III. RÈGNE ANIMAL. — Partout où les côtes découpées en baies ont des eaux peu profondes, les espèces de crustacés sont nombreuses, comme aux Mariannes, aux îles des Papous, à la baie des Chiens marins, sur la côte occidentale de la Nouvelle-

Hollande, etc. Mais quand les rochers sont abruptes, battus par la tempête, et que les plages manquent, les grandes espèces seules s'y rencontrent en petit nombre; c'est ce que MM. Quoy et Gaimard ont remarqué au Port-Jackson, sur les côtes orientales de la Nouvelle-Hollande et aux îles Sandwich¹. Les *ermites* ou *pagures* sont très-communs dans l'Océanie; mais les Mariannes, les îles des Papous et Timor sont les parages où ils sont en plus grand nombre. A l'instant de la plus forte chaleur, ils cherchent l'ombre sous des touffes d'arbrisseaux; et lorsque la fraîcheur du soir se fait sentir, on les voit sortir par milliers, roulant la coquille d'emprunt dans laquelle ils se logent, se heurtant, trébuchant, et faisant entendre par leur choc un petit bruit qui les annonce avant qu'on les aperçoive. A Guam, à Vaïgiou, on rencontre dans les forêts, à plus de mille pas du rivage, de très-gros pagures logés dans des buccins. Les crustacés les plus extraordinaires de ceux que l'on trouve aux environs de la Nouvelle-Guinée et près des îles des Amis, sont les *phyllosomes*. Ces animaux à l'état vivant sont transparents dans toutes leurs parties comme du cristal; leurs mouvements sont excessivement lents; bien différents en cela des agiles *alimes*, qui, transparents aussi, nagent dans la vase avec la plus grande vitesse.

Aucune mer n'est aussi poissonneuse que le Grand Océan équinoxial: le poisson forme la principale nourriture des habitants des différents archipels. La plupart des espèces sont celles qu'on rencontre dans l'océan Indien. Les *bonites*, les *dorades*, les *thons*, les *surmulets*, les *muges*, les *raies*, paraissent abonder également sur toutes les côtes; cependant plus de 150 espèces nouvelles y ont été observées jusqu'à ce jour. Parmi les *cétacés*, le *dudong* des Indes est un des plus répandus; le *dauphin tacheté* vit dans les parages de la Nouvelle-Zélande et des îles de la Société; le *dauphin malais*, entre Java et Bornéo; le *dauphin albigène*, au sud de la Nouvelle-Hollande, et le *marsoin à tête blanche*, aux environs de l'archipel Dangereux; enfin, un mammifère marin beaucoup plus grand, la *baleinoptère mouchetée*, parcourt les vastes régions du même océan.

Depuis les rivages de Bornéo jusqu'aux côtes de la Nouvelle-Guinée, on voit des peuplades entières vivre constamment dans des bateaux et se nourrir de poisson. Près de la Nouvelle-Zélande, Labillardière vit des bancs de poissons qui produisaient par leurs mouvements une sorte de flux et de reflux dans la mer². Les espèces sont, pour la plupart, celles qu'on rencontre dans l'océan Indien. Il y a une centaine de nouvelles espèces, la plupart vaguement déterminées, ainsi que les nouveaux genres *harpurus* et *balistopodes*. Toutes les lagunes entre les récifs et la côte fourmillent d'écrevisses, d'huîtres communes et d'huîtres à perles, ou, pour les désigner d'une manière plus exacte, de pintadines margaritifères (*meleagrina margaritifera*), ainsi que de coquillages d'une grandeur et d'une beauté extraordinaires.

Le nombre de poissons venimeux semble très-considérable. Le *sparus* ne devient dangereux, dit-on, que lorsqu'il s'est nourri de certaines espèces de *méduses*. Mais le *tétrodon*, sur la côte de la Nouvelle-Galles, renferme constamment un poison narcotique. A Taïti il y a une anguille de mer très-venimeuse, et surtout une petite écrevisse rouge qui donne la mort à ceux qui la mangent.

¹ *Annales des sciences*, tome XIV.

² Labillardière, *Voyage*, II, page 86.

Les îles de la Malaisie possèdent à peu près tous les principaux mammifères de l'Asie méridionale. Ceux de Java sont des buffles d'une petite taille ; des chevaux également petits, mais vigoureux ; des sangliers, un tapir, un rhinocéros d'une espèce particulière (*rhinoceros javanicus*) ; le tigre rayé et le tigre noir, plusieurs chats inconnus ailleurs ; l'écureuil bicolore, l'écureuil volant (*morchus javanicus*), et diverses espèces de singes. Ceux de Bornéo sont, outre quelques-uns de ceux que nous venons de citer, le tigre, la panthère, l'éléphant, des bœufs sauvages, une espèce de cerf appelée *cerf d'eau*, parce qu'il se tient dans les lieux marécageux (*cervus axis*), l'orang-outang (*simia satyrus*), et la plus grande espèce de singe connue (*simia pongo*). Soumatra possède un rhinocéros particulier (*rhinoceros sumatrensis*). Les forêts de Java nourrissent aussi, parmi divers reptiles, un *boa constrictor*, serpent qui, suivant un voyageur, avale des bœufs et des chevaux, mais dont la morsure n'est point venimeuse.

Les rivières de Soumatra, comme celles de Bornéo, sont peuplées de caïmans et de crocodiles, et pendant les chaleurs du jour on voit voltiger autour des lieux habités le dragon volant (*draco viridis*), petit reptile que l'on touche sans danger, et qui se nourrit d'insectes. Dans les Moluques, ainsi qu'à Java, les forêts marécageuses servent de repaire au *babiroussa*, mammifère dont le nom malais signifie *cochon-cerf*, bien qu'il ressemble à un tapir haut sur jambes. A la Nouvelle-Guinée vit un sanglier d'une espèce particulière appelé sanglier des Papous (*sus papuensis*), qui semble être l'intermédiaire entre le pécari d'Amérique et le cochon. Ce dernier animal et la volaille domestique abondent maintenant dans toute la Polynésie. Dans cette partie de l'Océanie, les mammifères sont rares : plusieurs espèces de phalangers et la roussette sont les principaux qu'on y trouve.

L'ornithologie offre dans toute l'Océanie un peu plus de variété, et en même temps plusieurs traits de ressemblance. La volaille domestique y abonde ; les poules sont plus grandes que les nôtres. A Taïti, comme à Amboine, de petits oiseaux fourmillent dans les bocages d'arbres à pain. Leur chant est agréable, quoiqu'on dise communément en Europe que les oiseaux des climats chauds sont privés du talent de l'harmonie. De très-petits perroquets, d'un joli bleu saphir, habitent la cime des cocotiers les plus élevés, tandis que d'autres, d'une couleur verdâtre et tachetés de rouge, se montrent plus ordinairement parmi les bananes, souvent dans les habitations des naturels, qui les apprivoisent. Ces espèces paraissent généralement répandues entre le 10° parallèle boréal et le 20° parallèle austral. Mais les oiseaux de paradis n'abandonnent leur corps léger et leur plumage aérien qu'aux vents embaumés des côtes de la Nouvelle-Guinée. Les oiseaux aquatiques sont les mêmes partout. A Amboine, comme à Taïti, un martin-pêcheur d'un vert sombre, avec un collier de la même couleur sur son col blanc ; un gros coucou et plusieurs sortes de pigeons ou de tourterelles, se juchent d'une branche à l'autre, tandis que les hérons bleuâtres se promènent gravement sur les bords de la mer en mangeant des mollusques à coquilles et des vers. L'oiseau tropique ou le phaéton habite les cavernes qui se trouvent dans les flancs escarpés des rochers ; les Taïtiens l'y poursuivent pour avoir les plumes de sa queue. Ils attrapent aussi, dans la même intention, la *frégate*, oiseau de passage. Les manchots du Grand Océan diffèrent essentiellement des pin-

gouins de l'océan Atlantique. Ces oiseaux, presque sans ailes, qu'on rencontre à une distance de 2,000 kilomètres de toute côte connue, habitent principalement la zone froide, et même la zone glaciale. Mais une espèce, *l'aptenodytes papua*, se montre jusque dans la Nouvelle-Guinée et dans les îles des Papous. Deux espèces de sternes habitent les Carolines et les îles de la Société.

Les animaux de la Nouvelle-Hollande offrent généralement un caractère tellement distinct de celui des animaux des autres contrées du globe, que nous croyons devoir en reporter la description à la géographie spéciale de cette grande île.

§ IV. POPULATION. — Après avoir tracé le tableau physique de l'Océanie, nous allons exposer les divers systèmes par lesquels on a tenté d'expliquer l'origine de sa population. Le premier, s'appuyant sur ce fait que les Océaniens sont ou jaunes ou noirs, ne reconnaît que deux races : il appelle la première *papouane* ou *négre-australe*, et la seconde *polynésienne*. Une ligne tirée de l'île la plus septentrionale du groupe hawaïen, à l'extrémité du point le plus occidental de la Nouvelle-Zélande, en passant à l'ouest des Fidjis, séparerait les tribus papouanes des tribus polynésiennes. Cependant aucune des deux races n'occupe absolument aucun groupe d'îles : ainsi d'une part les Marquises, et peut-être aussi l'île de Pâques, offrent des traces de la race papouane, tandis que les Fidjis, et même des îles dans la direction de Madagascar, ont pour habitants des Polynésiens. Ce qu'on ne peut méconnaître, c'est que l'une des deux races prédomine à l'orient et l'autre à l'occident. Dans la Nouvelle-Zélande, par exemple, où le nez épaté, les traits épais et la chevelure crépue sont assez communs, le langage est purement polynésien : c'est le même qui est parlé depuis les îles hawaïennes, sur une distance de 70 degrés de latitude, et de Tongatabou à l'île de Pâques, pendant 60 degrés de longitude, sans offrir plus de variantes que les patois de nos provinces. M. Jurien de la Gravière, qui partage cette opinion de deux races comme fond de la population océanienne, retrouve la première dans toute sa pureté de la terre des Papous aux Nouvelles-Hébrides, et pense que la seconde, qui occupe la Polynésie, est d'origine mongole. Un second système, mis en avant par M. Rienzi, voit deux races dans la couleur jaune, les Malais et les Polynésiens, et deux autres races dans la couleur noire, les Papouas et les Andamènes.

A côté de ces deux opinions une troisième prétend que les habitants de l'Océanie peuvent être considérés comme les tribus dispersées d'une même nation, qui se sont séparées à une époque où les idées politiques et religieuses de cette nation étaient fixées. Dans ce système on fait remarquer que les grandes îles de Luçon, de Célèbes, de Bornéo, de Java et de Soumatra sont habitées par des nations qui parlent des langues plus ou moins rapprochées de celle des Malais, de sorte qu'on ne saurait leur refuser une origine commune ; et cependant quelques-unes de ces langues, telles que la *tagale* et la *bissaye* aux Philippines, la *balienne* à l'île de Bali, et celle des Battas dans l'île de Soumatra, diffèrent assez entre elles pour qu'on soit obligé de les supposer très-anciennement séparées. En même temps, d'autres branches de la langue malaie se retrouvent à Madagascar, à 4,400 kilomètres à l'ouest de Soumatra, aux îles de la Société et même au delà, à 10,000 kilomètres à l'est des Moluques ; elles s'y retrouvent enrichies de cette harmonie, de ces formes grammaticales qui supposent une civilisation avancée. Le même régime féodal, les mêmes mœurs, et

probablement la même mythologie, se retrouvent dans ces terres si éloignées les unes des autres. Il a donc fallu que cette langue, ces usages, ces institutions, naquisent au sein d'un ancien empire, d'un peuple puissant, d'un peuple navigateur, qui aura disparu du rang des nations.

D'après cela, les partisans d'une race unique pensent que Java aurait été le point de départ de cette race, et à l'appui de cette opinion ils font valoir les traditions des tribus malaïes établies à Malacca, qui indiquent Java comme le siège d'un grand empire dont cette tribu émigrée aurait reçu ses lois et sa religion. Mais à quelle époque Java fut-elle le siège d'une nation qui, civilisée d'abord elle-même par des brahmanes telingas, a peuplé de ses colonies les rivages de l'immense Océan? Ce fut certainement avant l'introduction du mahométisme, car cette religion ne s'est pas répandue au delà des Moluques; et le cochon, cet animal si impur aux yeux des musulmans, a dû accompagner les colons malais jusqu'aux dernières îles de la Polynésie. Ce fut encore très-probablement avant le voyage de Marco-Polo, car il semble parler de ce monde d'îles comme déjà connu et visité. D'un autre côté, les anciens, au siècle de Ptolémée, n'avaient eu connaissance d'aucune nation civilisée au sud des *Sinæ*, ou des Siamois modernes. La chronologie javanaise ne remonte qu'à un roi de Pajajaran, qui a dû régner en l'an 74 après J. C. Ainsi les probabilités placent la fondation des premières colonies malaïes entre le quatrième et le dixième siècle de notre ère. Une deuxième migration des peuples malais fut provoquée par le fanatisme mahométan, et cette migration, mieux connue, eut lieu dans les douzième et treizième siècles. De là les différences si considérables entre les Malais des côtes et ceux de l'intérieur.

Contre ce système, qui semble donner les Malais comme race primitive, on objecte que leur langue est mêlée de beaucoup de termes hindous ou sanskrits, termes spécialement affectés à des idées religieuses et civiles; que ces termes se rapprochent en particulier du dialecte *calinga* ou *telinga*, parlé dans le Golconde et Orissa, et que c'est surtout le javanais des habitants des montagnes qui montre le plus d'affinité avec le sanskrit; enfin que les fêtes et les cérémonies de la religion brahmanique se retrouvent dans les parties les plus retirées de Java, et que les Javanais eux-mêmes se disent descendants de Vichnou. On en conclut que les Malais ne sont qu'un mélange de la race hindoue conquérante et de la race indigène. Dans ce système, les nègres océaniens sont donnés comme seuls indigènes, et on ne peut nier qu'ils n'aient un caractère bien distinct de tous les peuples connus. Ces peuples, nommés *Papouas*, sont noirs, mais moins que les nègres de l'Afrique; leur angle facial est de 63 à 64 degrés au *minimum* et de 69 au *maximum*; leurs cheveux noirs ne sont ni lisses ni crépus, mais laineux, fins et frisés. Ils sont rarement tatoués, sauf ceux qui ne portent aucun vêtement. Leur taille est assez élevée. On les trouve à la Nouvelle-Guinée, à la Louisiade, à la Nouvelle-Bretagne, aux îles Salomon et Sainte-Croix, à la Nouvelle-Irlande, à la Nouvelle-Calédonie, dans l'île de Van-Diëmen, à la Nouvelle-Zélande, etc.

Enfin, plus récemment, M. Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire a divisé les Océaniens en Malais, Australiens et Mélaniens. Suivant lui, la race malaïe, répandue dans un grand nombre de contrées, présenterait naturellement des types divers: elle aurait la peau

jaunâtre, mais sans teinte rouge. Dans les îles de la Société, de Taïti, de Gambier, elle offrirait une grande ressemblance avec la race caucasienne et ferait preuve de beaucoup d'intelligence. La race australienne, qui habite la Nouvelle-Hollande, aurait les cheveux lisses, le nez fortement déprimé, les lèvres épaisses, les mâchoires proéminentes, la peau noire, et peu d'intelligence. Enfin la race mélanienne aurait les cheveux crépus, le pigmentum noir, les membres grêles : cette race, presque partout en contact avec la race malaie, qui l'opprime, lui serait très-inférieure sous tous les rapports.

Cet exposé d'opinions si divergentes fera comprendre pourquoi nous nous sommes décidé à reporter à la géographie spéciale de chaque groupe la description de la population, de son caractère et de ses mœurs.

§ V. MALAISIE. — SOUMATRA. — DESCRIPTION PHYSIQUE. — La Malaisie comprend les îles de la Sonde, Bornéo, Célèbes, l'archipel des Moluques, etc. Cette première partie de l'Océanie, connue aussi sous le nom d'archipel Indien, renferme environ 2 millions de kilomètres carrés et 23 millions d'habitants. Aussi loin qu'on puisse remonter dans son histoire, on y trouve établie une lutte entre la civilisation brahmanique et la civilisation musulmane. La première y montre un grand empire, celui de *Medjopahit*, dont le siège est à Java; la seconde, venue de l'Hindoustan, passe de la presqu'île de Malacca dans l'île de Soumatra, et en 1476 renverse la dynastie hindoue, qui se réfugie sur la côte orientale de Java et dans l'île de Bali. C'est alors que la race malaie fonde ses nombreuses colonies. A cette ère de conquêtes succéda bientôt une époque de luttes intestines dont les Européens ne tardèrent pas à profiter pour substituer leur domination à celle des princes nationaux. Aujourd'hui la Malaisie appartient en réalité presque tout entière aux Espagnols et aux Hollandais. Nous verrons comment ces deux peuples administrent leurs vastes possessions quand nous les aurons décrites.

La première grande terre que l'Océanie nous présente en venant de l'Asie est l'île de *Soumatra*, vaguement connue de Ptolémée, qui paraît indiquer la pointe d'Achem sous le nom de *Java-Div*, ou l'île de l'orge. Les Arabes la connurent sous les dénominations de *Lamery* et de *Saborma*. Elle est située entre 5° 40' de latitude nord et 5° 50' de latitude sud, et entre 94° et 104° de longitude est. Sa superficie est évaluée à 320,000 kilomètres carrés, et sa population à 3,400,000 habitants. Une chaîne de montagnes la traverse dans toute sa longueur; les plus hautes sont le *Gounong-Kossumbra*, qui a 4,583 mètres, et le *Gounong-Passaman*, ou mont *Ophir*, qui a 4,232 mètres; mais la plus célèbre chez les indigènes est le *Gounong-Bonko* ou montagne du *Pain de sucre*, qui a environ 1,950 mètres de hauteur. Elle est formée de roches basaltiques et trappéennes, roches d'origine ignée qui dominent à Soumatra, surtout dans les environs de Benkoulen; des forêts la couvrent jusqu'à une assez grande hauteur. Parmi les autres montagnes, les voyageurs citent six volcans : le *Gounong-ber-API* ou montagne par excellence, qui a 3,675 mètres d'élévation; le *Gounong-Dembo*, qui en a 3,660; le *Gounong-Ayer-Raya*, qui en a 2,680, et le *Gounong-Tallang*, qui fume sans cesse, mais qui depuis longtemps n'a point d'éruption; enfin le *Gounong-Allas*, dans l'intérieur des terres. Soumatra est d'ailleurs soumise à de fréquents tremblements de terre.

La côte occidentale, étant plus voisine des montagnes, n'a guère que des torrents ou de petites rivières; nous citerons cependant le *Sinkel*, qui en 1840, à la suite de

grandes pluies et d'un ras de marée qui encombra son lit, a changé de direction, et se jette aujourd'hui à la mer à 6 milles environ de son ancienne embouchure. La côte orientale, vers laquelle se dirigent plusieurs chaînes secondaires, a des cours d'eau importants : tels sont le *Siak* et l'*Indragiri*, dans le royaume de Siak ; la *Jambi*, qui coule entre le royaume de ce nom et Palembang ; enfin la *Toulang*, qui se grossit de la *Mouki*. Soumatra compte en outre quatre grands lacs sur les gradins élevés de ses montagnes, d'où leurs eaux tombent en torrents ou en cascades magnifiques, comme celle de Mansélar.

Le sol est généralement une terre grasse, rougeâtre, couverte d'une couche de terre noire souvent calcinée et stérile. On a trouvé dans les montagnes de la stéatite, du granit gris et du marbre. Les trois quarts de l'île, particulièrement vers le sud, présentent une forêt impraticable. L'intérieur renferme d'excellentes mines de fer et d'acier. L'acier de Menangkabou est préférable à tous ceux de l'Europe. L'étain, ce rare minéral, est un objet d'exportation ; on le trouve principalement près de Palembang, sur le rivage oriental ; c'est une continuation des riches couches de Banca. On y trouve aussi du cuivre, de la houille, du soufre et du salpêtre. La petite île de Poulo-Pinang, située au pied du mont Pougong, est presque entièrement formée d'un lit de cristal de roche. On rencontre aussi du pétrole. Les côtes sont en grande partie entourées de récifs de corail. On a découvert dans le district de Doladoulo une mine de diamants qui paraît devoir être abondante. Les mines d'or de Bonjol et de Kampon-Hardi, qu'on ne travaille que depuis 1837, deviennent de plus en plus productives : On n'en tira d'abord que de l'or en paillettes, mais maintenant on y trouve des pépites qui pèsent jusqu'à un, deux, et trois kilogrammes. Celles de Spini et de Caye donnent de l'or de 18 à 19 karats. Les Malais de Palang et de Menangkabou vendent 10 à 12,000 onces d'or recueilli principalement par le lavage.

Quoique située sous la ligne, Soumatra ne voit que rarement le thermomètre monter au-dessus de 30°, tandis que dans le Bengale il atteint 40°. Les habitants des montagnes font du feu dans les fraîches matinées. Cependant la gelée, la neige, la grêle, y paraissent inconnues. Le tonnerre et les éclairs sont fréquents, principalement pendant la mousson du nord-ouest. La mousson du sud-est, qui est sèche, commence en mai et finit en septembre ; celle du nord-ouest, ou pluvieuse, commence en décembre et finit en mars. On a trop décrié le climat de Soumatra ; la côte occidentale, couverte de marais très-étendus, a pu mériter le surnom de *côte de la peste*, à cause des brouillards malsains dont elle est assiégée, mais beaucoup d'autres parties de l'île, et surtout la côte orientale, offrent des situations salubres et de nombreux exemples de longévité.

La nature marécageuse de la côte occidentale a permis d'y établir de magnifiques rizières qui, en 1852, donnaient à l'exportation 9,225,000 kilogrammes. Le café, dont l'introduction est moderne, y réussit aussi fort bien, et donnait à la même époque 7,564,500 kilogrammes. La noix muscade, le sagou, le tabac, s'y trouvent en abondance, et la plage est couverte de cocotiers. La côte nord, au contraire, voit dépérir ses cultures, jadis renommées, de riz et de poivre : la cause en est, dit-on, au manque de travaux d'irrigation. Enfin la côte méridionale a de belles récoltes de riz et de coton.

D'autres cultures moins importantes, mais répandues à peu près dans toute l'île, méritent encore d'être citées : le *djarak*, le chanvre, les ignames et les patates douces. Parmi les plantes à teinture, on compte le sapan, l'indigo, le cassoumbô, l'oubar, le carthame, etc. On fait de l'huile de sésame, et un sucre noir appelé *djaggari* est extrait du palmier *anou*, qui fournit également du sagou et une liqueur spiritueuse. Le cocotier surtout assure la subsistance des habitants. La pulpe du coco sert d'assaisonnement à presque tous leurs mets ; ils en tirent une huile à brûler et à oindre les cheveux ; ils en extraient une liqueur fermentée appelée *toddi* ; la tête leur fournit un chou bon à manger nommé chou-palmiste. Soumatra abonde en ces précieux fruits que nous envions aux climats tropiques, tels que le *mangoustan*, cette merveille des Indes, vantée même comme un remède universel ; le *dourion*, dont la pulpe blanche a un peu le goût d'ail rôti et des qualités très-échauffantes ; les fruits de l'arbre à pain, mais d'une espèce médiocre ; le fruit du *jambo mura*, qui ressemble à une poire pour la forme ; les ananas, qui, à Bencoulen, ne coûtent que 10 à 15 centimes ; les pommes de goyave, les limons, citrons, oranges et grenades.

Les habitants cultivent encore le bétel (pinang), qui forme une des plantations les plus considérables ; le curcuma, le gingembre, le cardamome et la coriandre. Le *camphre* est une autre production remarquable qu'on trouve dans l'arbre, sous la forme d'une cristallisation concrète. Le camphrier croît spontanément dans le nord de Soumatra, qui est la partie la plus chaude ; il égale en hauteur les plus grands bois de construction : il a souvent jusqu'à 5 mètres de circonférence ; chaque arbre donne environ 1 kilogr. et demi d'un camphre léger, friable et très-soluble, qui se dissipe à l'air, mais beaucoup plus lentement que celui du Japon. L'huile de camphre est produite par une autre espèce d'arbre. Le *benjoin* est la gomme ou résine d'une espèce de sapin. Le *cassia*, sorte de cannelle grossière, se trouve dans l'intérieur du pays.

Les rotangs sont exportés en Europe pour servir de cannes. Le coton de soie abonde. Sa finesse, son lustre, sa douceur, le rendent à la vue et au toucher bien supérieur au produit de l'industriel ver à soie ; mais il est bien moins propre au rouet ou au métier, à raison de sa fragilité et de sa petitesse ; il ne sert qu'à rembourrer des oreillers et des matelas. Les ébéniers, les *teck*, les arbres de fer, abondent dans les bois, et on exporte de Palembang des mâts de 22 mètres de long sur 2^m,33 de large.

D'innombrables fleurs étalent sur les montagnes de cette île de magnifiques tapis de pourpre et d'or. L'arbre triste est appelé en malai *sounda maloune*, ou belle de nuit, parce que ses fleurs ne s'ouvrent que la nuit. On y voit aussi deux espèces de *rafflesia*, l'*aristolochia cordiflora*, la *brugmansia zeppellii*, qui croît sur les lieux élevés, et une autre plante appelée *krouboul* par les indigènes. La fleur que produit cette plante est d'une grandeur à étonner le botaniste : elle a 2^m,20 de circonférence, et pèse environ 7 kilogrammes ; elle croît et s'épanouit sans tige ni feuilles.

Les chevaux sont petits, mais bien faits et courageux ; les vaches et les brebis y sont aussi de médiocre grandeur ; les dernières viennent probablement du Bengale. Le buffle est employé à quelques travaux domestiques. Les forêts nourrissent l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, le tigre royal, l'ours noir, qui mange le cœur des cocotiers ; la loutre, le porc-épic, des daims, des sangliers, des civettes, et beaucoup d'espèces de singes, particulièrement un singe à menton barbu, le *simia*

nemestrina, qui paraît particulier à cette île ; le *maïba* ou tapir bicolore de Malacca (*tapirus indicus*), le gibbon aux longs bras ou *gibbon lar*, et des antilopes noires à crinière grise.

Parmi les nombreux oiseaux, le faisan de Soumatra est d'une rare beauté. Les poules d'Inde y fourmillent, et il y en a dans le midi une espèce d'une hauteur extraordinaire, également connue à Bantam. L'*ardea argala*, la plus grande espèce du genre du héron, se trouve également au Bengale et dans le midi de l'Afrique. L'*angang* ou l'oiseau rhinocéros porte sur son bec une espèce de corne, c'est le casoar. Les rivières sont infestées de crocodiles et remplies de toutes sortes de poissons. On y trouve le caméléon et le lézard volant. Le lézard des maisons court sur le plafond des chambres ; les insectes y fourmillent, et sont très-importuns, particulièrement les *termites* destructeurs. L'hirondelle dont on mange les nids est très-répandue.

La population de Soumatra, dont la masse est malaisienne, offre cependant quelques nations distinctes que nous ferons connaître à mesure que l'étude des divisions politiques nous les présentera. Quant aux Malais, ils sont établis plus particulièrement au centre de l'île, dans le royaume de Menangkabou et sur les côtes. Ces insulaires ont la couleur basanée, les cheveux noirs, mous, épais, abondants et frisés, la tête légèrement rétrécie au sommet, le front un peu bombé, les os de la pommette nullement saillants, mais la mâchoire supérieure un peu portée en avant, et le nez gros et aplati par le bout, sans être ni épaté ni camus. L'angle facial est ouvert de 80 à 85 degrés. Ils sont poltrons, fourbes et dissimulés, mais rarement ils ont des rixes entre eux. Jamais ils ne s'enivrent, et ne prennent de liqueurs fermentées que comme médicament. Ils n'ont point de costume bien régulier : ils vont généralement les jambes nues. Les chefs seuls ont des chaussures. Quelques-uns portent le turban, mais le plus grand nombre n'a qu'une calotte. Les radjahs et les riches portent des vestes de toutes formes, ornées de dessins en fils d'or. Les femmes aisées ont le voile et la robe longue, et jouissent d'une grande liberté.

§ VI. SOUMATRA. — PROVINCES ET VILLES. — Soumatra présente deux grandes divisions, la partie indépendante et la partie entièrement soumise aux Hollandais. Dans la première nous trouvons : le *royaume d'Achem*, qui, placé à l'extrémité septentrionale, est borné au sud-est par le pays des Battas, et s'étend sur la côte orientale depuis le cap Achem jusqu'au cap Diamant. Sa population est évaluée à 2 millions d'habitants tous mahométans. Vers la fin du seizième siècle, les Achemais étaient le peuple le plus puissant de la Malaisie ; ils comptaient parmi leurs alliés plusieurs nations commerçantes depuis le Japon jusqu'à l'Arabie ; leur marine se composait de plus de 500 voiles ; enfin leur empire comprenait presque la moitié de Soumatra et une grande partie de la péninsule de Malacca. Ils ont perdu leur prépondérance vers le milieu du dix-septième siècle ; mais leur indépendance a été garantie récemment par l'Angleterre contre les prétentions de la Hollande. Les Achemais semblent être un mélange de Malais, de Battas et de Maures : ils sont grands, beaux et vigoureux ; leur teint est brun. Fort industriels, ils ont des fabriques de soie, de coton et d'armes, et leur marine marchande est nombreuse et active.

Le sultan ou roi d'Achem jouit d'un pouvoir absolu et héréditaire ; cependant l'ordre de primogéniture est souvent méconnu en faveur de l'enfant du prince qui paraît le

plus capable de gouverner : aussi le choix du souverain est-il quelquefois le sujet de guerres sanglantes. Le sultan entretient une garde de cipayes qu'il fait venir de la côte de Coromandel. Son royaume est partagé en plusieurs provinces gouvernées par des radjahs, qui lui payent tribut, mais jouissent d'ailleurs d'une indépendance réelle.

Le sol de cet État est léger et fertile en riz, légumes et fruits des tropiques. On y trouve de la poudre d'or, et on y élève beaucoup de bétail et de chevaux, qui sont petits, mais de bonne race. Les éléphants y sont nombreux.

Les villes principales sont : *Achem*, qui présente moins une ville qu'un ensemble de villages dispersés sur une étendue de 3 à 4 lieues carrées dans une forêt de cocotiers et de bambous : elle est située sur la rivière du même nom, à une lieue de la mer, qui y forme une rade vaste et sûre. Les villages sont séparés par des canaux naturels et communiquent entre eux au moyen de planches épaisses ou de troncs d'arbres posés sur un pilotis. Les maisons sont des cabanes de bambous. Le village résidence du sultan possède une grande mosquée en bois couverte en feuillages et une espèce de fort, entouré de murs en bois et armé de misérables canons. La population peut être évaluée de 70 à 75,000 âmes. Avant l'arrivée des Européens aux Indes, le port d'Achem était fréquenté par les Arabes. Les Portugais ont essayé de s'y établir, mais les révolutions les en ont chassés. D'ailleurs l'ensablement de la baie n'en permet plus l'entrée qu'aux petits bâtiments. Singapour, Batavia et Calcutta alimentent seuls le commerce de cette ville, qui a des fabriques de tissus de soie, de coton et de bijoux grossiers. Le sultan s'est donné le monopole absolu, et c'est lui seul qui vend, outre ces produits, de l'or, du benjoin, du poivre, des chevaux, des nids d'oiseaux, etc.

Pedir, ville maritime et commerçante, passe pour la seconde du royaume. On trouve encore sur la côte occidentale : *Sinkel*, ancienne résidence d'un radjah, conquise en 1840 par les Hollandais, qui l'ont fortifiée et y ont fait un établissement ; mais les habitants l'ont en partie abandonnée ; *Troumon*, ville de 10,000 habitants, où l'on fait un grand commerce de poivre ; *Moukki*, ville qui fait aussi le même commerce, et dont les environs sont fertiles en riz ; elle a été brûlée en 1839 par une frégate française ; *Analabou*, qui a une rade excellente et très-fréquentée.

Le royaume de *Siak* ou de *Campar* est arrosé par le Siak et le Dancer. Il se divise en deux parties : le *Campar* de droite et le *Campar* de gauche. L'anarchie dont ce pays est depuis longtemps la proie a favorisé l'ambition des principaux chefs : tous sont indépendants. Ceux des districts maritimes se livrent à la piraterie. *Siak*, sur le fleuve de ce nom, est une petite ville qui ne doit pas avoir plus de 3,000 habitants, et dans laquelle réside le sultan. *Campar* et *Langkat* sont les lieux les plus commerçants. La petite ville de *Batou-Bara* est la résidence d'un radjah, qui possède une marine marchande.

Le *Battak* ou le pays des *Battas*, qui confine avec le royaume d'Achem et le territoire hollandais, occupe une longueur d'environ 200 kilomètres et une largeur de 160 ; le Sinkel est sa principale rivière. Il renferme les montagnes de *Deira* et de *Papa* ; celle de *Bata-Silondony* est un volcan. Chez les Battas il existe de l'or de lavage, et l'on récolte du camphre et du benjoin. Le pays, couvert de forêts impénétrables, est divisé en plusieurs districts qui forment une sorte de confédération. Le chef, qui réside à l'extrémité du grand lac de Toba, paraît être le principal des membres de cette

association. *Barous*, sur la côte occidentale, est le plus important marché du pays : l'or, le camphre et le benjoin s'y échangent contre du riz, du sel, de l'huile, du coton, de la quincaillerie ou des armes. *Tapanouli*, avec un port superbe, est la seconde place de commerce.

Les Battas, qui parlent une langue remplie de mots inconnus aux Malais de la côte, admettent trois grands dieux, *Battara-Couron*, qui règne aux cieux, *Sorie-Pada*, le dominateur des airs, et *Mangalla-Boulang*, le roi de la terre. Ils croient à une vie future et à une espèce de purgatoire. Les mariages sont accompagnés de cérémonies singulières. Les femmes sont achetées, chargées de tous les travaux de l'agriculture, et peuvent être vendues. Les Battas savent presque tous lire et écrire, et ils sont très-hospitaliers. Ils fabriquent de la poudre et se servent des armes à feu; ils emploient l'or, l'étain et le fer à fabriquer des ustensiles et de grossiers ornements; ils font des étoffes de coton; leurs livres sacrés sont écrits de gauche à droite sur du papier fait avec de l'écorce d'arbre. Dans cet état de demi-civilisation, ce peuple présente ce phénomène : il est anthropophage dans les cas déterminés par la loi, c'est-à-dire qu'il mange la chair des criminels et celle des prisonniers de guerre trop grièvement blessés pour être vendus. En dehors de ces circonstances, il n'y a pas d'exemple, dit-on, que les Battas aient cherché à satisfaire leur goût révoltant. Jadis ils étaient dans l'usage de manger leurs parents devenus vieux; aujourd'hui cette coutume barbare est abandonnée. Ce peuple est d'une taille plus petite que les Malais, son teint est moins brun. Il forme une population d'environ 2 millions d'individus.

Nous citerons seulement le royaume de *Jambi*, qui confine au royaume de Siak, et a une capitale du même nom, et nous nous arrêterons quelque peu sur le *Menangkabou*. Ce pays, situé presque au centre de l'île, entre les rivières de Palembang et de Siak à l'est, et de Mangouta à l'ouest, confine le pays des Battas, et présente une grande plaine découverte entourée de collines, où l'on compte, dit-on, 1,200 exploitations d'or. C'est dans le Menangkabou que se fabriquent ces *kriss* si redoutables dans les mains des Malais. Le fer et l'acier y sont fondus, forgés et préparés par des procédés particuliers. On prétend que les habitants avaient des canons avant les Européens; ils sont tous mahométans. En 1819, les Hollandais pénétrèrent dans le Menangkabou pour y apaiser les troubles qu'y avaient excités les *Padris*, secte de musulmans fanatiques, et depuis ce temps ils y ont imposé leur domination. *Pandjarachoung* et *Menangkabou* sont ses plus grandes villes. Dans la première, les naturels fabriquent en filigrane d'or et d'argent des objets de luxe fort estimés, ainsi que des fusils et des poignards très-recherchés. *Préangan* est un lieu renommé pour ses eaux thermales, que les naturels ont l'habitude de fréquenter depuis un temps immémorial.

La partie hollandaise forme les résidences de Palembang, Padang, Lampoung, Ayer, Bangis, etc. Nous n'indiquerons que les points importants. *Palembang*, chef-lieu d'une résidence, est un port de commerce assez actif, qui occupe un espace d'environ 4 kilomètres sur les deux rives du *Mousi*, rivière dont la largeur est de plus de 400 mètres. Elle est peuplée de 20 à 25,000 individus chinois, siamois, malais et javanais. Presque toutes ses maisons sont construites en bambous et en nattes, et couvertes en chaume. Les seuls édifices en pierre sont le palais du sultan et la grande mosquée. *Padang*, chef-lieu de la résidence de ce nom et du gouvernement de la

partie occidentale de Soumatra, est une place importante de commerce : on en exporte du poivre, du camphre, du benjoin, et l'on y rassemble tout l'or que l'on recueille dans l'île et qu'on envoie ensuite à Batavia; située sur la rivière de son nom, qui finit à peu de distance, elle est défendue par une forteresse. Les Hollandais formèrent cet établissement vers le milieu du dix-septième siècle. On estime que sa population est de 10,000 individus. *Bencoulen*, qui appartient à la résidence de Padang, est défendue par le fort Marlborough. C'est l'entrepôt du commerce des Anglais avec l'intérieur de l'île; depuis 1824 seulement, elle appartient aux Hollandais, qui en ont fait leur principal établissement dans Soumatra. Elle compte 10,000 habitants. Nous citerons encore le port de *Natal*, d'où l'on tire de l'or, et celui de *Pontchang-Catchil*, que l'on appelle aussi *Tapanouli*, parce qu'il est situé dans la baie de ce nom.

C'est entre les pays de Bencoulen et de Padang que se trouvent placés les *Redjongs*, dont le langage diffère complètement du malai, et dont le type semble indiquer une race distincte. Ils sont sobres, endurcis à la fatigue et hospitaliers. Chez eux la peine capitale est presque inconnue; le coupable peut racheter son crime à prix d'argent. La polygamie est tolérée, mais ceux qui ont plus d'une femme font presque exception. Ils témoignent la plus grande vénération pour les tombeaux de leurs ancêtres. Leur gouvernement est féodal et patriarcal tout à la fois. L'obéissance aux chefs n'y est jamais absolue.

La résidence de *Lampoung*, bornée au nord par la résidence de Palembang, est arrosée par plusieurs rivières, dont la seule qui ait quelque importance est le *Toulangbavang*. Ces cours d'eau débordent tous les ans pendant la saison pluvieuse, c'est-à-dire en janvier et février, et les villages, placés tous sur des lieux élevés, paraissent être bâtis sur des îles. Les habitants sont, de tous les peuples de Soumatra, ceux qui, sous le rapport physique, se rapprochent le plus des Chinois. Ils ont le visage large et les yeux très-fendus. Leurs mœurs sont très-licencieuses; mais ils sont hospitaliers, et traitent les étrangers avec cérémonie. La religion mahométane est fort répandue parmi eux; un petit nombre a conservé le culte des idoles. Les deux principales bourgades ou villes des Lampoungs sont *Toulangbavang*, sur la rivière de ce nom, et *Teloug-Bitong*. Au nord-ouest de cette résidence est le pays de *Passoummah*, qui compte environ 100,000 habitants, remarquables par leurs formes athlétiques, leur adresse et leur humeur belliqueuse. Ils n'ont point de culte extérieur, et ne paraissent avoir aucune idée de l'existence d'un Être suprême.

§ VII. ILES NASSAU, BINTANG, BANKA, ETC. — A l'est et à l'ouest de Soumatra nous trouvons plusieurs îles qui font groupe avec elle. La principale, le long de la côte sud-ouest, est *Engano*, en grande partie couverte de bois; elle a environ 40 kilomètres de circonférence, et est habitée par une peuplade qui paraît de race malaie. Les hommes et les femmes ignorent l'usage des vêtements; ils se font aux oreilles de larges trous qu'ils remplissent de rouleaux de feuilles ou d'anneaux faits avec des cocos. Leurs habitations, élevées sur des piliers, ressemblent à des ruches. Ils sont d'une stature élevée et d'un teint cuivré. Leur nourriture ne consiste qu'en noix de cocos, pommes de terre douces, cannes à sucre et poisson séché.

En se dirigeant vers le nord-ouest, on voit les deux îles *Poggy* ou *Nassau*, peuplées d'environ 1,500 habitants dispersés le long des côtes dans plusieurs petits villages.

Elles sont séparées par un canal d'environ 4 kilomètres de largeur, et bordées de grands rochers qui paraissent avoir été détachés de la côte par quelque commotion violente. Ces îles sont montagneuses et boisées; les forêts y fournissent des bois propres à la mûture. Le sagou y croît en abondance; les habitants ne cultivent pas le riz, mais les cocotiers et les bambous y sont très-nombreux. On y voit des daims rouges, des porcs, des singes, un petit nombre de tigres, mais ni buffles ni chèvres. Les habitants, d'une taille très-élevée et d'un teint cuivré, ressemblent aux anciens Otaïtiens, tant par leurs traits que par l'aimable simplicité de leurs mœurs. La polygamie leur est inconnue, mais les liaisons entre les personnes non mariées des deux sexes y sont regardées comme une chose innocente. Ils prétendent descendre du soleil.

On aperçoit ensuite *Si-Pora* ou *Mantawai*, *Battou* ou *Mentao*, et enfin *Nias*. Cette dernière île a environ 96 kilomètres de longueur sur 40 de largeur. Ses montagnes, ses vallées, ses rivières et son sol fertile lui donnent un aspect agréable. Les habitants, généralement bien faits et robustes, ont le teint aussi clair que les peuples de l'Asie orientale, et dans les traits du visage quelque chose du caractère grec; enfin ils diffèrent complètement des Malais. Leurs femmes passent pour les plus belles de la Malaisie. On estime la population de l'île à 200,000 individus divisés en 50 petits districts, gouvernés chacun par un radjah, dont le plus puissant est celui de *Bokonaro*. La plupart de leurs villages s'élèvent sur le sommet des collines, dans des positions susceptibles de défense, car les peuplades y sont presque toujours en guerre. Chaque tribu vend ses prisonniers: le nombre des individus ainsi livrés annuellement s'élève à plus de 1,500, malgré la surveillance des croiseurs anglais. Dans la partie septentrionale de l'île, la population diffère de celle que nous venons de dépeindre, parce qu'elle est mêlée à des Malais et à des Achemais.

Au nord de Nias se trouvent les îles *Banjak*, dont la principale a 24 kilomètres de longueur; et au nord-ouest de celle-ci celle de *Babi* ou des *Cochons*, qui est trois fois plus grande.

Les îles de la côte orientale appartiennent presque toutes à la résidence hollandaise de Riouv; ce sont: *Lingen* ou *Lingga*, où l'on compte 10,000 habitants, dont les deux tiers occupent la ville de *Kwala-Dai*. — *Bintang*, qui a 40 kilomètres de longueur sur 24 de largeur, est couverte de forêts: les Chinois y cultivent le bétel, l'arek, le gambier et le poivre. — *Tanjong-Pinang*, petit îlot qui touche à l'île de Bintang, est devenue importante par la ville de *Riouv*, que les Hollandais ont déclarée port libre, mais qui ne peut cependant rivaliser avec Singapour, à laquelle on l'a opposée. La résidence de Riouv comprend les îles de Bintang, de Battam, de Gallang, Karimon, Licœmmœ, Lingga, Panæbee, Sinkep et Shar.

Les Hollandais possèdent encore deux îles importantes, Banka et Billitoun. *Banka* est célèbre par ses mines d'étain, qui ne furent découvertes qu'en 1710. Cette île a 215 kilomètres dans sa plus grande longueur du nord-ouest au sud-est, et 40 kilomètres dans sa plus grande largeur; sa population est d'environ 25,000 habitants. Elle renferme des montagnes de granit dont les contre-forts sont formés de roches ferrugineuses: c'est entre ces montagnes que l'on exploite par le lavage l'étain, qui gît dans des dépôts d'alluvion. Ce lavage occupe environ 7,000 Chinois; le produit

a été en 1854 de 4,880,000 kilogrammes. Le minerai donne près de 60 pour 100 de métal. La ville principale de Banka est *Mountoh* ou *Mintao*, chef-lieu d'une résidence : elle est située sur le détroit de Banka, en face de l'embouchure du Sounsang. Sa population, composée de Malais et de Chinois, s'élève à 3,000 âmes. C'est de son port que sort tout l'étain extrait de l'île. Les Hollandais y ont élevé un fort. *Billitoun*, située à l'est de Banka et au sud-est de Bornéo, dont elle n'est séparée que par le détroit de Carémate, est riche en mines de fer et d'étain. Les Hollandais y ont formé récemment un établissement qui en 1853 fournissait déjà 42,700 kilogrammes d'étain, et en 1854, 147,631, ce qui représente une valeur de 304,500 francs. Les habitants se livrent à la construction de petits bâtiments croiseurs qu'ils vendent aux Hollandais. C'est par le détroit qui sépare les deux îles de Banka et Billitoun que passent les vaisseaux qui vont à la Chine ou qui en reviennent. Les navigateurs regardent le climat de ces parages comme un des plus dangereux.

Le célèbre détroit de la *Sonde*, proprement de *Sunda*, sépare l'île de Soumatra de celle de Java. Le navigateur qui, en venant de l'océan Indien, a ces deux îles à gauche et à droite, voit bientôt devant lui la grande terre de Bornéo; de là cette dénomination commune d'*îles de la Sonde* donnée à ces trois contrées. Le nom de *Sunda* paraît venir du sanskrit *sindu*, mer, fleuve, grande eau, et rappelle le *Sund* des Danois et le *Sound* des Anglais.

§ VIII. JAVA. — DESCRIPTION PHYSIQUE. — L'île de *Java* domine, par sa position, les principales entrées des mers qui baignent l'Asie orientale. En grandeur elle n'égale ni Bornéo, ni même Soumatra, car elle ne s'étend en longueur, de l'ouest à l'est, que l'espace de 900 kilomètres, et en largeur sur 200 kilomètres; mais sa population est plus considérable et ses habitants plus industriels, surtout pour le commerce, les arts et l'agriculture. Le nom de *Java* est malai, et dénote, selon les uns, une grande île, selon les autres, le *jawa-vut* (*panicum italicum*), qui croît dans cette île. Les Arabes et les Persans l'appelèrent *Djezyret al Maha-Radjah*, l'île du grand roi.

Java est traversée de l'est à l'ouest par une chaîne de montagnes généralement rapprochée de la côte méridionale, et qui, se doublant en plusieurs endroits, embrasse des plateaux élevés, entre autres ceux où les provinces de Préangan et de Sourakarta sont situées. La partie la plus occidentale forme une suite de terrasses inférieures. Ces montagnes présentent moins une chaîne que des groupes détachés, alignés dans le sens de la longueur de l'île. Le premier de ces groupes commence dans le Bantam, et offre le pic de *Gounong-karang*, haut de 1,579 mètres; le second est connu sous le nom de *montagnes Bleues* ou de *Salak*; le troisième, de nature volcanique, est le *Gede* ou *Pangorongo*, dans lequel on trouve plusieurs cimes volcaniques. A l'est est une grande chaîne volcanique qui compte les volcans de l'*Ungarang*, du *Merbabou*, du *Mezapa*, et, tout à fait à l'est, celui de *Japara*. Ne pouvant énumérer tous les groupes qui constituent l'orographie de Java, nous dirons cependant qu'on en compte trente-huit, tous portant trace de volcans et couverts d'une riche végétation. Ils offrent au géologiste un grand nombre de roches, telles que des amphibolites, beaucoup de quartz, de feldspath et de mica; on y trouve des masses de porphyre, de l'agate, du cristal de roche et du jaspe commun. Comme presque tous les terrains quartzeux, ils sont peu riches en minéraux et renferment cependant du soufre, du plomb, de l'étain,

du cuivre, et même de l'argent; mais la difficulté du terrain et le peu d'abondance du minerai en ont fait abandonner l'exploitation.

Nous avons dit qu'il y avait beaucoup de volcans; les plus importants sont : le *Salak*, haut de 2,666 mètres, et presque entièrement composé de basalte; il eut une éruption en 1761; le *Gounong-Gontour* ne cessa pas d'être en éruption depuis 1800 jusqu'en 1807; il en eut encore une en 1840; le *Kiamis* lance de l'eau chaude et de la boue; le *Galong-goung* eut une terrible éruption en 1822; l'*Arjouna*, haut de 3,328 mètres, rejette continuellement de la fumée; l'*Idjen*, dans l'une de ses dernières éruptions, vomit un volume d'eau si prodigieux que, sur une étendue de 80 kilomètres, une grande partie du pays situé entre ce volcan et la mer fut complètement inondée.

L'île de Java est arrosée par un grand nombre de rivières; on en compte cinq ou six qui sont navigables à quelque distance de leur embouchure. Les deux plus considérables sont le *Solo*, navigable pour des bâtiments de 200 tonneaux pendant presque tout son cours, qui est d'environ 650 kilomètres; le *Koridi*, qui se jette dans le golfe de Sourabaya, et plusieurs autres qui ont des lits assez profonds pour les bâtiments caboteurs.

Les plaines de la côte consistent en une argile rougeâtre, peu fertile, une argile noire très-riche et une marne jaune entièrement stérile. A 4 kilomètres de la mer commencent les terres d'alluvion, formées de sable, d'argile et de coquilles. La côte septentrionale, plate, sablonneuse et vaseuse, est couverte de petites îles qui sont formées par les atterrissements de ses nombreux cours d'eau. La côte méridionale est escarpée et marquée par des falaises basaltiques.

C'est à tort qu'on a dit que le climat de Java est insalubre; Batavia elle-même a vu disparaître les maladies dès que les lois de police ont pu combattre la saleté de la population malaie et chinoise, et que plus d'espace a séparé les habitations. A 48 kilomètres dans l'intérieur il y a des collines d'une hauteur considérable, où l'air est sain et frais, et les habitants y sont vigoureux. Les médecins y envoient les malades, qui s'y guérissent en peu de temps. La température de Java suit naturellement les variations des moussons : la mousson du sud-est, qui dure d'octobre en avril, y amène les pluies, tandis que celle du nord-ouest y apporte la sécheresse d'avril en septembre. Ce sont les deux vraies saisons de l'année. Le plus ou moins d'élévation du sol vient ici, comme partout, modifier ces deux grandes divisions de température. La végétation se ressent de ces différences, et présente six zones depuis la mer jusqu'aux montagnes : toutes les plantes y peuvent réussir. Le riz de deux espèces y croît en abondance, ainsi que le blé d'Inde ou le *maïs*; on y récolte beaucoup d'espèces de haricots, des lentilles, du millet, du sorgho jaune, des ignames, des patates douces, des pommes de terre d'Europe; on trouve dans les jardins une abondance d'excellents légumes, tels que les raves blanches de la Chine, le pois d'Angole, et en outre toutes les plantes culinaires d'Europe. On y recueille encore, avec peu de culture, une quantité très-considérable des plus belles cannes à sucre : elles donnent beaucoup plus que celles de l'Amérique, et ont produit en 1852 82 millions de kilogrammes. Le café est récolté surtout dans la province des Préaugers, qui renferme 80 millions de caféiers. L'indigo y est cultivé sur une étendue de 18,832 baus, qui ont donné 393,046 kilogrammes, et occupent 368 fabriques. Le thé, dont les premiers arbustes ont été

apportés du Japon en 1827, réussit parfaitement, surtout dans les résidences des Préaugers et de Bagalen : la première compte 636,000 arbustes, la seconde 1 million ; le produit a été en 1852 d'un million de livres d'Amsterdam. Ce thé, qui diffère beaucoup du thé chinois par le goût, est principalement expédié en Allemagne. La cannelle, introduite aussi depuis peu, rivalise déjà avec celle de Ceylan, et couvre plus de 2,000 baus ; son produit a été de 200,000 livres. Le nopal se montre en véritables jardins à Pondok-Guédé, où, grâce à des précautions infinies, la cochenille peut s'élever en plein air à l'abri des pluies : en 1852, la récolte de cochenille a été de 90,000 livres. Le tabac cultivé à Java est excellent, et a donné 1,230,000 kilogrammes en 1852. Le poivre y compte 878,975 plants, qui ont donné 66,848 kilogrammes. Le cocotier, naturel au pays, fournit aux indigènes des ressources précieuses : ils en tirent le bois, l'huile, le savon, le vinaigre : aussi Java compte-t-elle plus de 90 millions de cocotiers. On y trouve aussi des plantes vénéneuses, telles que le *tchettik* et l'*antchar*. Les fougères, presque rampantes dans nos pays, parviennent à Java à une élévation étonnante ; les mousses y atteignent la hauteur d'un pied. Les arbres fruitiers sont le bananier de paradis, le bananier nain, qui produit un fruit très-délicat et très-sain ; l'ananas, la goyave, l'iambos de Malacca, le catappa ou badamier de Malabar, le jacquier des Indes. Les mangoustans, les melons d'eau, les pamplemousses et les oranges se trouvent aussi dans cette île. La médecine emploie avec succès deux espèces de casse, *cassia javanica* et *cassia fistula* ; les fruits pendent à l'arbre comme de longs bâtons. Java produit aussi deux espèces de coton : l'un, le fromager pentandrique, arbre très-élevé ; l'autre, qui est un arbuste, est le *gossypium indicum* de Lamarck. La rose de la Chine, le marsan ou murraie des Indes, les nyctantes, les *corallodendrum*, étalent leurs fleurs parmi les buissons ; dans les jardins on cultive les plantes exotiques les plus recherchées ; l'*eugenia latifolia* y épanouit ses pétales rouges et blanches, et la plupart des fleurs qui embellissent nos parterres, telles que la reine marguerite, la balsamine, les œillets d'Inde et les bluets, n'y sont point inconnues.

Les Javanais, en faisant de nombreuses entailles au tronc de l'*hybiscus tiliaceus*, dans la saison des pluies, parviennent à lui faire produire sur toute sa longueur des branches qui couvrent la terre. L'arbre de teck forme de très-grandes forêts, à l'ombre desquelles croissent abondamment le pancrais d'Amboine et plusieurs belles espèces d'uvaires, d'hélictères, de bauhinies, ainsi que l'agave vivipare, avec lequel les habitants font des étoffes. Le muscadier uviforme porte un fruit qui n'est pas aromatique.

Quelques parties de l'île sont fort riches en bétail : ainsi les cinq régences de Tjingor, Bandong, Limbangan, Soumedang et Soukapoura nourrissent 145,000 buffles, 5,000 bœufs et 35,000 chevaux. Les buffles sont énormes et de couleur grisâtre. On les apprivoise et on leur fait traîner de très-grands chariots. Les moutons sont rares ; ils ont des poils au lieu de laine, et les oreilles pendantes. Les chevaux sont petits, mais vifs et vigoureux. Il y a des éléphants, des chameaux, des ânes, des bœufs, des cerfs, des gazelles, des lièvres, des lapins ; on y voit le tigre royal, et plusieurs espèces particulières, des caméléons, des iguanes et des lézards de toute espèce. Les sangliers pullulent dans les bois. Il y existe aussi des rhinocéros, dont une espèce ne se trouve que dans cette île. Parmi les singes de Java, les naturalistes nomment le

semnopithèque nègre et la *macaque brune*. On trouve aussi dans les bois l'écureuil bicolore et l'écureuil volant de Java (*nycteris javanicus*).

Tous les oiseaux de basse-cour qu'on y a transportés d'Europe s'y sont acclimatés. Les oies et les canards sauvages, les cailles, les bécassines, les faisans, les grèbes, les pies, l'aigle blanc et le paon sont communs dans les forêts. On y remarque aussi le gigantesque émou ou casoar des Moluques, et plusieurs espèces de perroquets qu'on ne trouve point ailleurs, tels que le louri rouge et le kakatoès blanc, remarquable par la huppe qu'il porte sur la tête. Les coqs sauvages ont le plumage très-brillant et la crête blanche, mêlée d'une teinte légère de violet. Dans les marais habitent une vipère verdâtre très-dangereuse et un redoutable serpent, l'*outar sawa*, qui avale des volailles et même des chevreux entiers. Il n'y manque pas non plus de crocodiles énormes. Les dragons volants voltigent aux environs des villes pendant la plus grande chaleur du jour, comme les chauves-souris en Europe, et on les attrape facilement et impunément. La cigale musicale se perche sur les arbres, et fait entendre un cri très-perçant, semblable au son d'une trompette; la blatte kakerlagor et de petites fourmis rouges s'insinuent partout, mangent et détruisent tout. La terre fourmille d'autres insectes peu dangereux.

Java produit en abondance ces fameux nids de l'*hirundo esculenta*, que recherche la gourmandise des Orientaux, espérant en vain y trouver de nouveaux aiguillons de volupté. C'est dans des grottes naturelles creusées dans les contre-forts calcaires de la chaîne du Salak que se fait la principale récolte de ces nids.

§ IX. JAVA. — PROVINCES ET VILLES. — La richesse de Java ne peut mieux s'apprécier que par les résultats de son commerce et de sa navigation. Ses exportations se font au compte du gouvernement et au compte des particuliers : le gouvernement confie les siennes aux vaisseaux de la *Maatschappy*; elles ont atteint en 1853 le chiffre de 88,527,167 francs. La culture privée, fort restreinte, puisqu'elle n'occupe que le douzième du territoire cultivé, donne lieu à une navigation de concurrence qui a exporté, la même année, pour 57,009,533 francs. La France figure dans ces chiffres pour 3 millions à peu près. D'autre part, l'importation est considérable et se divise en deux catégories : celle du gouvernement, qui a été en 1853 de 24,960,254 francs, et celle des particuliers, qui, à la même époque, atteignait 64,929,369 francs.

Java est divisée en 22 résidences, savoir : une, celle de Bantam, qui s'étend d'une mer à l'autre; neuf qui occupent le versant septentrional, et qui sont Batavia, Krawang, Tchérifon, Tagal, Pékalongan, Samarong, Japara, Rembang et Sourabaya; huit au midi, les Préaugers, Banjoumas, Bajelen, Djokjokarta, Patjitori, Kediri, Passarouan et Besouki; quatre occupent le centre, Buitenzorg, Kedou, Sourakarta et Madioun. En dehors des résidences, la Hollande laisse subsister deux petits souverains indigènes à Sourakarta et à Djokjokarta : le premier a 400,000 sujets, et reçoit une pension d'un million de francs; le second commande à 325,000 sujets, et reçoit 7 à 800,000 francs.

Les résidences du nord sont les plus policées et aussi les mieux cultivées : cela tient sans doute à l'accès facile qu'elles ont vers d'excellents ports. Les résidences de Batavia, de Buitenzorg et de Krawang sont les seules où les Européens et les Chinois possèdent des terres; les autres ne connaissent comme propriétaires que

l'État et les communes : l'impôt foncier a été remplacé par des rentes payables en nature. La résidence des Préaugers est soumise au travail obligatoire, dont la Hollande a remis la direction aux descendants des anciens souverains indigènes.

Une route militaire traverse l'île dans toute sa longueur, du détroit de la Sonde au détroit de Bali. Pour éviter les marécages, on n'a pas hésité à lui faire gravir les cols les plus élevés, et cela sur une étendue de 4,300 kilomètres. De nombreux rameaux relient les différentes portions du territoire à cette route militaire, et facilitent l'action du gouvernement ainsi que le transport des produits agricoles aux entrepôts indiqués par l'administration.

Les villes principales sont : *Batavia*, capitale des Indes hollandaises, située dans la régence de même nom, et bâtie sur la rivière de Tjiliwong; elle occupe l'emplacement de Djokatra, ville célèbre qui fut réduite en cendres par les Hollandais vers l'an 1620, et qui avait été construite sur les ruines de l'ancienne ville javanaise de *Sunda-Calappa*. Vers la fin du dix-huitième siècle, elle avait très-peu de rues qui n'eussent un canal d'une largeur très-considérable; ces eaux stagnantes embellissaient moins la ville qu'elles ne l'empoisonnaient. Les bâtiments publics étaient pour la plupart vieux, lourds et de mauvais goût. Elle était fermée par un rempart médiocrement élevé et tombant en ruines. Vers l'an 1800 elle fut abandonnée, presque démolie entièrement et reconstruite sur un nouveau plan; plusieurs canaux ont été desséchés, un grand nombre de rues élargies; les voiries, les cimetières, en un mot tout ce qui pouvait nuire à sa salubrité, ont été éloignés, de sorte qu'elle est aujourd'hui aussi favorable à la santé que la plupart des autres villes de Java. Les anciens édifices ont été en partie réparés et en partie remplacés par des constructions modernes, dont l'architecture est légère et convenable au climat. Les plus remarquables sont l'hôtel de ville, celui du gouverneur général, l'église luthérienne, le théâtre, le grand hôpital militaire, le palais de Weltevreden, bâtiment immense où sont établis les bureaux civils et militaires, et la belle caserne qui, avec ce palais, orne la place d'armes. C'est à l'extrémité de l'ancien faubourg appelé *Buiten nieuw-poort-straat* que s'étendent les quartiers modernes; ils consistent en une suite de jolies habitations entourées de jardins plus ou moins grands, qui se prolongent sur une largeur de 3 kilomètres, au bord du canal de *Moolenvliet* et de *Rijswijk*; plus loin on aperçoit une grande plaine carrée entourée de maisons: c'est le *Weltevreden* ou le quartier militaire; sur la droite, une autre plaine appelée *Konings Plein* est environnée de charmantes habitations. Au delà du Weltevreden on se trouve sur la route de Buitenzorg, le long de laquelle se succèdent, pendant 4 kilomètres jusqu'au delà du lac de Maester Cornelis, des habitations d'une élégante architecture. Entre et derrière ces différents quartiers européens, se trouvent les quartiers des habitants asiatiques et des Chinois. Le quartier principal de ces derniers est hors de l'enceinte et à l'ouest de l'ancienne ville, dont elle formait comme un vaste faubourg; mais à la longue ils se sont glissés partout, et on les voit maintenant établis de tous côtés. Batavia ne renferme pas moins de 70,000 habitants, dont 4,000 Européens et 16,000 Chinois. C'est le siège du gouvernement, de la haute cour de justice, de la haute cour martiale et de la cour des comptes des Indes néerlandaises. Elle n'a pas de port proprement dit, mais une rade vaste et sûre, protégée par une ligne de petites îles; celle de Poulou-Kappal ou Onrust renferme des

chantiers de construction pour la marine militaire. Il serait impossible de faire le siège de Batavia par mer. L'eau est si basse qu'une chaloupe peut à peine s'approcher à la portée du canon des remparts, excepté dans un canal étroit appelé *la Rivière*, défendu des deux côtés par des môles qui s'étendent à environ un demi-mille dans le havre. Ce canal aboutit à l'autre extrémité sous le feu de la partie la plus forte du château. Batavia est l'entrepôt des produits de Java et le centre de son commerce avec la Chine, le Japon, etc. Elle a des distilleries d'arek, des briqueteries, des tanneries, des poteries, des sucreries.

Buitenzorg, où l'on arrive après avoir traversé Batavia, est un beau château qui a été rebâti en 1816, et qui est intéressant par le jardin botanique que le baron Vander-Capellen y a fondé. *Bantam*, qui fut longtemps grande, populeuse et le rendez-vous des marchands de l'Europe, donne son nom à une résidence; mais son port est encombré, ses maisons en ruines sont la plupart désertes, et c'est *Céram*, assez jolie ville, qui est la résidence du gouverneur de la province.

Sourabaya, chef-lieu d'une résidence, est la ville la plus considérable de l'île après Batavia : elle renferme au moins 60,000 âmes. Bâtie à l'embouchure du Kediri, elle est fortifiée, très-salubre, munie d'une rade où l'on peut entrer et d'où l'on peut sortir par tous les vents. On y distingue les trois quartiers hollandais, chinois et malai. Les deux derniers n'ont rien de remarquable; mais le quartier hollandais présente d'élégants édifices, un bel arsenal maritime et un hôtel des monnaies. Le nombre de voitures qu'on voit dans cette ville, les chantiers de construction et les magasins la rendent semblable à l'une des plus florissantes places de l'Europe. Une magnifique route relie Sourabaya à *Samadang* ou *Samarang*, ville importante, bâtie sur les deux rives d'une rivière; elle possédait un très-beau port, mais la mer l'a rendu impraticable par la quantité de bancs de sable qu'elle y a formés. On porte sa population à 40 ou 50,000 âmes. Elle se divise en trois quartiers : le quartier hollandais offre de grandes et somptueuses maisons, et des rues bien entretenues et continuellement arrosées; le quartier de *Compang-Tchina* est une véritable ville chinoise; le quartier javanais fait contraste avec les deux précédents : les habitations sont formées de simples claies de roseaux. L'industrie des Chinois imprime une grande activité au commerce de Samarang. Le village de *Banyou-Kouning*, dans la résidence de Samarang, est remarquable par les *tchandis* ou temples antiques que l'on voit dans ses environs.

Tchéribon, chef-lieu de province, est une petite ville assez commerçante; à 6 kilomètres se trouve le tombeau d'Ibn-Cheyk-Mollanah, le premier apôtre de l'islamisme dans cette île.

Dans la partie de la côte orientale on remarque, en allant de l'est à l'ouest, les villes suivantes : *Tagal*, avec 8,000 habitants; *Japara*, dans laquelle les Chinois possèdent un temple; *Joana*, dont les environs fournissent du riz, de l'indigo et de beaux bois de construction; *Rembang*, le grand marché pour les bois de djati ou de teck; *Pamanoucan* et *Baniouwanguï*, dans la province aujourd'hui déserte de *Balambonoung*, dont la capitale du même nom a été détruite par les ravages de la guerre.

Il ne nous reste plus à nommer que *Sourakarta* et *Djokjokarta*, grands villages de 80 à 100,000 habitants, qui sont les capitales des deux princes pensionnés par la Hollande.

Après cette description des villes de Java, nous devons mentionner les ruines qu'on rencontre, et qui prouvent que cette île a éprouvé de grandes et terribles révolutions. Les débris de temples, parmi lesquels se trouvent d'innombrables fragments de colonnes et de statues, et les magnifiques tombeaux que l'on remarque, attestent une ancienne civilisation qui a passé comme celle des Égyptiens, des Grecs et des Romains. Le district de Kediri nous présente les ruines de l'antique *Madjapahit*, capitale de l'île; elles sont couvertes d'arbres, de buissons, de mousses, et consistent en une muraille de 330 mètres de longueur et 4 de hauteur, bâtie en briques cuites, et qui entourait un étang. Dans la résidence de Kadou, près de la frontière des États du sultan de Djokjokarta, se trouvent les ruines de *Boro-bodo*, parmi lesquelles on voit sur une colline les restes d'un temple entouré de sept enceintes qui s'élèvent par étages sur les flancs de la colline. Les tours et les murailles, dit Walckenaer, sont ornées d'environ 400 statues placées dans des niches. Dans la résidence de Passarouang, on voit un *tchandi*, ou temple, dont la principale entrée est ornée d'une énorme tête de Gorgone. On a trouvé à quelque distance de là une statue de taureau, celle d'une divinité à quatre têtes, une autre représentant *Mahadewa* armé de son trident, une statue colossale de *Ganesa*, avec sa trompe d'éléphant, une belle sculpture représentant le char du soleil attelé de ses sept chevaux; enfin différentes figures qui paraissent représenter des prêtres. Ces ruines sont connues sous le nom de *Singa-sary*.

Près de *Kédal*, sur la limite de la forêt, on voit les restes d'un magnifique temple en pierre : deux lions sculptés sont à l'entrée; quatre autres soutiennent la corniche. A *Djalon*, on remarque un vaste édifice à trois étages, dont les frises sont ornées de sculptures représentant des batailles, et dont les autres ornements sont des figures d'oiseaux et de différents animaux. Suivant Walckenaer, ces ruines sont les restes de l'antique cité de *Dgegeland*. Entre Sourakarta et Djokjokarta, près du village de *Brambanan*, s'élèvent encore les ruines de quelques anciens temples. Le *tchandi* de *Loro-Djongrang* se composait de vingt édifices différents, dont le plus grand avait 30 mètres de hauteur. Au-dessus de la porte d'entrée, on voit la statue de Loro-Djongrang, pourvue de dix bras et qui a sous ses pieds un buffle. A un kilomètre de ce temple, s'élèvent les mille *tchandi* (*Tchandi-Siwon*). C'est une réunion de temples, tous construits sur le même plan et dans le même style, longue de 180 mètres et large de 170. Leur forme extérieure est carrée, mais l'intérieur présente celle d'une croix. Il est impossible, disent les voyageurs, de contempler au milieu de la plus brillante végétation un plus grand nombre de colonnes, de bas-reliefs et de statues.

Sur le *Gounoung-Dieng*, ou *Gounoung-Prahou*, l'Olympe des anciens Javanais, on voit une immense quantité de temples en ruines, de statues et de bas-reliefs. Sur un plateau qui forme une grande plaine, on a reconnu les restes de plus de 400 temples, rangés de manière à former des rues alignées et coupées à angle droit; quatre de ces édifices antiques sont assez bien conservés. Au pied de la colline de *Klotock*, près de Kediri, on remarque des salles taillées dans le roc et ornées de statues et de bas-reliefs; aux environs de *Gidah*, un temple en briques est orné d'élégantes sculptures en pierre. Un peu plus loin vers le nord-est, les antiquités de *Penataran* sont regardées comme les plus considérables et les plus curieuses de Java : ce sont encore

des temples et des statues colossales; on y remarque surtout un petit tchandi, très-élégamment orné de sculptures, et qui renferme une figure élégante de *Retcha*, divinité à quatre visages. Enfin à environ 32 kilomètres à l'est de Sourakarta, dans le voisinage du village de *Soukou*, les collines qui entourent le mont Lawon sont couvertes d'intéressantes ruines, dont quelques-unes rappellent tout à fait le style égyptien.

En général, les antiques constructions que nous venons de passer en revue indiquent une civilisation assez avancée et une connaissance très-remarquable de l'art. Les plus vastes édifices sont en pierres de taille réunies sans mortier ni ciment. Il est probable que toutes les antiquités de Java ont été détruites à l'époque de l'introduction du mahométisme chez les Javanais.

§ X. JAVA. — POPULATION. — MOEURS, ETC. — La population de Java s'élève (1854) à 91,942,000 habitants, dont : 17,000 Européens, 125,000 Chinois, 28,000 Hindous, Arabes, etc., 9,772,000 indigènes. Les Javanais se partagent en deux races distinctes : les Javanais proprement dits ou *Orang-Java*, qui sont probablement les plus anciens; les *Malais*, les *Orang-Malais*, les *Orang-Bouguis*, etc., dont l'immigration est plus récente.

Les Javanais, en général, sont petits de taille; ils ont le teint pâle, les cheveux longs, le nez un peu épaté. Fidèles à leurs engagements, crédules comme tous les peuples ignorants, amateurs du merveilleux, indolents par caractère, patients dans l'adversité, respectueux envers leurs parents, ils sont hospitaliers, et préfèrent une vie pauvre et tranquille à des richesses qu'ils ne sauraient garder. Ils savent très-bien préparer les peaux, fabriquer le sel, qui fait, avec le soufre, la base de leur commerce; ils font du papier avec les filaments de l'écorce du goulou (*morus papyrifera*); ils excellent aussi dans l'art de teindre les étoffes : le vin de l'aren (*borassus gomutus*) leur donne l'indigo, l'écorce du mangoustan (*garcinia mangostana*) le noir, et le tégrang la couleur jaune; ils tirent l'écarlate de la racine du wong-koudou (*morinda umbellata*), et avec ces couleurs, qu'ils savent bien combiner, ils teignent des étoffes dont la régularité étonne les Européens. Quelques-uns travaillent aussi les métaux, mais généralement ils se contentent de cultiver leurs champs; et aussitôt qu'ils le peuvent, ils se livrent au plaisir de fumer l'opium, de mâcher le siri, et à la pêche. Les femmes, laborieuses et économes, filent du coton et fabriquent la toile qui sert à habiller la famille. Le costume des Javanais se compose d'un mouchoir qui retient leurs longs cheveux noirs sur le sommet de la tête, d'une veste d'indienne, d'un large caleçon que recouvre une pièce de soie ou de coton; enfin d'une ceinture portant le *kriss*. Les individus de la basse classe, les Malais particulièrement, ne portent qu'un caleçon court, un mouchoir sur la tête et une espèce de jupon qui, le jour, leur sert d'écharpe. Les femmes n'ont qu'un *sarang* ou jupon de soie ou d'étoffe grossière, retenu sous les aisselles par une ceinture, et une longue veste. Elles marchent, comme les hommes, pieds nus.

La manière de vivre des Javanais est frugale; le riz et les ignames, assaisonnés de piment, forment la base de leur nourriture. Ils mangent aussi une argile rougeâtre qui donne à l'analyse chimique en produits solides 0,58 de terre ferrugineuse, 0,28 de terre alumineuse, 0,08 de fibres combustibles, et en produits gazeux 0,07 de vapeur aqueuse. Torréfiée sur une plaque de tôle et roulée en cornets, cette terre est expo-

sée au marché sous le nom d'*ampo*. Son goût est fade, et sa propriété principale est d'apaiser la faim sans nourrir celui qui la mange. On lui attribue aussi la faculté de rendre maigre et fluet¹.

Les Javanais construisent leurs maisons en bambou, et les couvrent avec des feuilles de palmier ou avec du chaume. Ces maisons sont ordinairement partagées en deux parties : la première où se fait le ménage, et la seconde où se retire la famille pour se coucher. Les chefs font quelquefois bâtir des habitations en pierres ou en briques, mais sur le même modèle que celles du pays ; les fenêtres en sont petites, le toit est bas ; on y étouffe : aussi demeurent-ils pendant le jour sous des espèces de galeries isolées, où l'air circule aisément et où le soleil ne saurait pénétrer.

La polygamie, quoique admise par la religion, n'est guère en usage que parmi les grands. Partout les femmes sont traitées avec égard et jouissent d'une grande liberté.

Les Javanais, convertis au mahométisme dans le commencement du quinzième siècle, professaient auparavant une religion idolâtrique dérivée du brahmanisme. Ils sont très-tolérants en matière de religion, mangent des viandes défendues et boivent du vin et autres liqueurs. Les habitants des montagnes s'abstiennent encore de toute nourriture animale, et croient à la transmigration des âmes. Ils prétendent descendre, les uns du dieu Wichnou, les autres d'une espèce de singe nommé le *wouwou*.

Ces peuples conservent une foule de traditions orales ; quelques-unes sont écrites ; la plus remarquable est celle qui assure que les îles de Soumatra, de Java, de Bali, furent séparées par un tremblement de terre vers l'année 1,000 de l'ère vulgaire. Ils ne comptent pas comme nous par le système décimal, mais par le système quinaire ; leurs jours sont partagés en cinq parties ; pour évaluer la marche journalière du soleil, ils n'ont d'autre mesure que la longueur de leur ombre. Leur année est divisée comme la nôtre en douze mois, mais ces mois sont inégaux. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que leurs mois portent les noms des douze signes du zodiaque, moins celui des gémeaux, qui est remplacé par le papillon. Ils ont trois cycles, celui de douze ans, celui de vingt, et celui de trente ; leur ère correspond à l'an 76 avant Jésus-Christ.

Les Javanais parlent divers dialectes qui tous se rapprochent du malai. Le dialecte de *sunda* règne dans l'ancien royaume de Bantam et sur la côte opposée de Soumatra. Le *bas javanais* paraît dominer dans tout le reste de l'île ; mais, à la cour des princes, on parle le *haut javanais*, qui est rempli de mots sanskrits. Les caractères sont dérivés de ceux des Arabes. Les poésies des Javanais ne peignent que l'amour et les jouissances : leur langue est faite pour l'harmonie, mais leur musique n'y répond pas ; elle est monotone et traînante ; ils psalmodient plutôt qu'ils ne chantent. Ils ne connaissent que deux sortes de poèmes. Le récit qu'ils appellent *tchérita* est un mélange de fable et d'histoire, où l'on voit les dieux et les rois se disputer tour à tour l'empire de Java ; Brahma y lança des montagnes, et Wichnou creuse des rivières. L'autre genre de poésie comprend les chansons ou *panton*, petits poèmes composés avec plus de goût. Ils connaissent aussi l'apologue, mais la comédie est encore chez eux dans sa première enfance.

Parmi les amusements, il n'en est aucun qui soit plus généralement suivi que la

¹ D. de Rienzi, *Description de l'Océanie*.

danse appelée *tandack*, danse pleine de poses et de contorsions lubriques, et qui est pratiquée devant de nombreux spectateurs par les femmes demi-nues, qu'on appelle *ronguin* et qui sont les courtisanes du pays. Les gens du peuple aiment avec fureur le combat des coqs; ils y passent des journées entières.

Les Javanais, très-patients et très-flegmatiques, ne se querellent guère; mais ils se battent par plaisir. Ce jeu, qu'on appelle *anclon*, consiste à s'appliquer des coups de baguette en cadence, jusqu'à ce qu'un des deux s'avoue vaincu et se retire: ils frappent indifféremment partout; mais, pour ne pas se blesser à la tête, ils l'enveloppent d'une pièce de toile qui ne laisse que les yeux à découvert.

Si le peuple a ses combats, les grands ont aussi les leurs. Des tigres sont nourris dans leurs résidences et on les fait combattre soit contre des animaux, soit contre des hommes. Le combat du tigre contre des hommes est tantôt un spectacle et tantôt un supplice.

Le Coran est le code des Javanais. Ils ont deux tribunaux. Celui du *panghoutou* ou grand prêtre, qui rend la justice à l'entrée d'une mosquée, suit rigidelement les lois du prophète; il juge les affaires importantes et condamne les grands criminels. Il est assisté du prêtre de la mosquée et de quatre religieux musulmans. Le second tribunal est celui de *djaksa*, qui est moins sévère, et s'occupe spécialement des affaires ordinaires. Quand la sentence est résolue, les juges la présentent au roi, qui la prononce par lui-même ou par l'organe de son premier ministre; il peut appliquer la loi ou la modifier à son gré. Hors les peines afflictives, le condamné jouit de la faculté de racheter sa peine par une amende.

Les princes de Java, quoique dépendants du gouvernement de Batavia, continuent à étaler tout le faste du despotisme oriental. Les noms les plus magnifiques désignent tous les emplois; les officiers civils et militaires sont *des soleils de bravoure* ou *des soleils de prudence*. *Sourakarta* paraît signifier *demeure du soleil*. Le titre de *sousou-hounam* donné au prince de Sourakarta est synonyme d'*auguste*. Son palais était habité et gardé par 10,000 femmes, parmi lesquelles 3,000 étaient destinées spécialement aux plaisirs du souverain. Les statues des héros javanais ornent une cour circulaire de trois quarts de lieue de circonférence; c'est là qu'on donne les fêtes et les combats du tigre. Deux tamariniers offrent sous leur ombrage un asile inviolable à tout Javanais qui veut adresser des supplications au prince.

§ XI. MADOURA, BALI, LOMBOK, SUMBAVA, FLORÈS, TIMOR, ETC. — A l'est de Java s'étend en ligne continue entre la Nouvelle-Hollande et les Moluques un archipel qui se compose de sept îles principales plus ou moins dépendantes de la Hollande. *Madoura* appartient à la résidence de Sourabaya, et son administration a été laissée à trois chefs indigènes établis à *Bangkalan*, *Parmokassan* et *Soumanap*. Elle est très-bien cultivée et produit en abondance des cocos, du riz, du coton, du gros bétail et des nids d'hirondelles. Sa population est évaluée à 60,000 âmes.

Bali, séparé de Java par un détroit, a de superficie 60,000 kilomètres carrés, et un million d'habitants. Une chaîne de hautes montagnes couvertes de forêts impénétrables la traverse du nord-ouest au sud-est; elles renferment des minerais d'or, de fer, de cuivre et d'étain argentifère. Le sol est très-fertile, bien arrosé et donne deux récoltes de riz par an; la culture du coton y réussit parfaitement. Les habitants, plus

blancs et mieux faits que les Javanais, réunissent beaucoup d'intelligence à beaucoup de courage. Ils sont fort industriels, fabriquent des étoffes de coton, des armes, des instruments aratoires, exploitent le sel et élèvent du gros bétail et des chevaux. Bali était autrefois partagé en huit petites principautés; mais en 1840 les Hollandais s'en sont emparés, et n'ont laissé aux chefs indigènes que l'administration agricole du pays. La capitale est *Gilgil*, sur une rivière du même nom, qui se jette dans le détroit de Lombok. La principale ville est *Balinli*, d'où l'on exporte des peaux, des bœufs, de la muscade, etc. La religion des Balinais est le brahmanisme mêlé de pratiques particulières. Ils ont des livres sacrés écrits sur des feuilles de palmier, des temples de bois ornés de statues grossières, et des prêtres nommés *aïdas*, qui vivent de la rétribution qu'ils tirent des funérailles et du brûlement des corps. Leur langue est un mélange de celles de leurs voisins.

Le *détroit de Bali* offre une route sûre aux vaisseaux qui retournent en Europe pendant la mousson d'ouest, et qui alors ne peuvent que difficilement passer par le détroit de Sunda. Ici les courants très-forts les entraînent, même avec un vent contraire.

Lombok est gouvernée par un radjah tributaire ou protégé des Hollandais. Il habite près d'*Ampannam*, chef-lieu de l'île. Les habitants, dont la civilisation est assez avancée, passent pour habiles agriculteurs. On croit que le brahmanisme est encore pratiqué dans cette île, et qu'on y a conservé l'usage de brûler les veuves sur le bûcher de leurs maris.

A l'est de Lombok s'étend l'île de *Sumbava*, longue de 240 à 280 kilomètres sur 80 dans sa plus grande largeur. Sa population est d'environ 60,000 âmes. Elle est divisée en plusieurs petits États dépendants de la Hollande; les principaux sont : le *Dompou*, le *Sumbava*, le *Pekat*, le *Sangaz*, le *Tomboro*, dont le fameux volcan détruisit en 1815 le cinquième de la population, et le *Bima*, le plus puissant, avec une ville du même nom. Ce dernier district, couvert d'immenses forêts, renferme des mines d'or, de cuivre et de fer. Le sol de Sumbava est presque stérile; le riz, des arachides ou pistaches de terre, du tabac, des nids d'oiseaux, des paillettes d'or et des chevaux de petite taille sont la base de son commerce. *Sumbava* est une assez grande ville, avec un bon port. La petite ville de *Bima* possède un port dont l'entrée est majestueuse.

On connaît peu l'île de *Florès* ou plutôt *Endé*, appelée aussi *Mangderai*, qui s'étend à l'est de Sumbava, sur une longueur de plus de 240 kilomètres et une largeur de 80. Les Portugais y avaient établi une colonie, qu'ils paraissent avoir abandonnée; cependant ils ont encore une église à *Larantouka*, où chaque année des prêtres de Timor vont baptiser les enfants des nouveaux convertis. Les Bouguis occupent la côte méridionale de cette île, dont le reste est divisé en plusieurs petits États indépendants; ils en exportent des esclaves, de l'huile de coco, de l'écaille, du bois et une cannelle commune.

Au sud d'Endé est située *Sandal-Bosch* ou *Sandana*, que les Malais nomment *Poulo-Tjinnuna*, île presque abandonnée, où l'on trouve du bois de santal, des buffles, des chevaux et des faisans. Elle est très-escarpée dans sa partie méridionale, et paraît être indépendante.

L'île de *Solor* est peu étendue : son sol, montagneux et stérile, n'offre que des nids d'oiseaux et quelques bambous aux habitants, qui font un grand commerce d'huile de baleine, d'ambre gris et de cire. Les Hollandais y possédaient le fort *Frederik-Henrich* ; mais les Portugais regardent comme leurs vassaux les petits princes ou radjahs qui gouvernent cette île. Les Soloriens passent pour d'excellents navigateurs. — *Sobrao*, longue d'environ 40 kilomètres, large de 20, et peuplée de Malais dont un grand nombre ont été convertis au christianisme par les missionnaires portugais, est gouvernée par un radjah dont la résidence est *Adinara*, petite ville qui donne aussi son nom à l'île. — *Lomblem*, un peu plus grande que la précédente et habitée aussi par des Malais, est divisée entre plusieurs radjahs qui paraissent être indépendants. — *Pantar*, à 16 kilomètres au nord de Timor, est une île montagneuse où l'on remarque deux pitons d'origine volcanique. Un îlot situé vers sa pointe méridionale a reçu des navigateurs anglais le nom d'île *South* : le sol en est peu élevé. — *Ombay* ou *Mallua* est assez haute : sur beaucoup de points, les côtes sont très-escarpées et n'offrent souvent aux canots qu'un abordage difficile, sans aucun mouillage pour les navires. On en sait assez sur Ombay pour pouvoir affirmer que l'île est peu peuplée ; que le chef, ou radjah, réside dans un petit village appelé *Bitouca* ; que les naturels de cette île sont en général bien faits, fortement constitués, et belliqueux ; que leur teint offre différentes nuances de noir et d'olivâtre ; que leurs traits caractéristiques sont le nez épaté, de grosses lèvres, des dents noircies par l'usage du bétel ; des cheveux noirs, longs, plats ou crépus. Quant à leur goût pour la chair humaine, il est attesté par un fait bien connu : en 1817, une frégate anglaise envoya un canot pour faire du bois à Ombay ; le canot ne revint pas ; le surlendemain, des matelots bien armés allèrent à la recherche : ils retrouvèrent les restes sanglants de leurs camarades, qui avaient été dévorés.

Au sud des cinq îles que nous venons de nommer, se trouve la grande île de *Timor*, dont le nom, dit-on, signifie *orient*. Sa superficie est évaluée à 23,600 kilomètres. Ses montagnes calcaires, composées jusqu'à la hauteur de 264 mètres de coquillages marins, se couvrent de toutes sortes d'arbres et d'arbrisseaux ; chaque baie, chaque promontoire présente une nouvelle vue romantique et pittoresque. Cependant le bois de santal, la cire des abeilles sauvages et les nids d'hirondelles salanganes, sont à peu près les seuls objets qu'elle exporte. On y a reconnu de beaux *eucalyptus*, et une espèce de sapin qui pourrait fournir des mâts. Le cafié y a réussi, et les forêts de l'intérieur possèdent le cannellier, le latanier, le cassier, le manguier, peut-être même le girofler. Le sol pierreux et le terrain coupé de montagnes et de ravins laissent peu d'endroits propres à la culture du riz ; et sans les bananiers, les cocotiers, les jacquiers, les *eugenia* et autres arbres fruitiers, Timor ne saurait nourrir sa médiocre population. Les rivières charrient souvent de l'or, mais ne roulent pas en général des eaux salutaires. La chaleur et la sécheresse qui règnent depuis mai jusqu'en novembre, cèdent la place à des torrents de pluie qu'amène l'impétueux vent du nord-ouest, depuis novembre jusqu'en mars. L'air, l'eau, les bains, les fruits même, pris en trop grande quantité, exposent le voyageur européen à des fièvres mortelles. Les habitants souffrent beaucoup des maladies de la peau et du scorbut. Enfin cette île manque d'un port sûr et commode. Les Hollandais,

suzerains de la partie sud-ouest, y possèdent le fort *Concordia*, bâti sur un rocher madréporique et défendant la rade de *Coupang*, ville de 5,000 âmes, agréablement située au milieu de vergers délicieux qui, presque sans culture, prodiguent toute l'année des fruits exquis. Une petite rivière arrose cette ville, la divise en deux parties égales et forme son port, qui est franc, mais n'a d'eau qu'à marée haute. Cette rivière, lors des grandes pluies qui inondent le pays pendant la mousson du nord-ouest, sort de ses rives avec tant de violence, qu'elle entraîne d'énormes masses de pierre; alors ses eaux, chargées de vase et de détritux de végétaux, ne sont plus potables, et les habitants sont réduits à boire celle des puits creusés dans différents endroits de la ville¹.

La partie nord-est obéit aux Portugais, qui, après avoir abandonné le poste de Lifao, ont maintenant un fort à *Dillé*, ou *Diely*, endroit pourvu d'une rade et peuplé de 3,000 habitants. Ils ont encore, entre le cap San-Jacintho et le cap Batou-Méra, la petite ville de *Sétérena*; à l'est du cap Batou-Méra, *Tobonikan*, petite cité agréablement située dans une vallée ombragée de cocotiers et de palmiers; au nord-est de Sétérena, la ville d'*Atapoupou*, qui s'étend au milieu de nombreux groupes d'arbres dans une fraîche et fertile vallée. A quelque distance vers le nord-est et à quelques milles du cap *Boutouguédé*, on voit la ville de même nom au fond d'une anse assez étendue. Les montagnes qui bordent la côte sont hautes, présentent un profil très-découpé et un grand nombre de pitons. Enfin, à environ 32 kilomètres à l'est de Dillé, s'étend la ville de *Manatoutou*, qui donne son nom à un cap voisin.

Suivant les renseignements les plus récents, Timor est partagée en 63 petits États, presque tous vassaux des Portugais et des Hollandais. Les tribus des *Bellos* sont vassales des premiers, et celles des *Vaïkenos* reconnaissent la suprématie des seconds. *Luka*, sur la côte méridionale, et *Samoro*, dans la partie centrale, sont les capitales de deux royaumes peuplés de Bellos. L'État de *Vealé* est le plus important chez les Vaïkenos; le prince a sa résidence dans l'île Simao, dont il est le souverain. Les chefs indigènes de toute la côte méridionale sont indépendants, et règnent sur des peuplades de nègres semblables à ceux qui vivent dans l'intérieur de Bornéo et des autres îles voisines. Le despotisme, la superstition et la volupté donnent aux Timoriens la même physionomie qui appartient aux autres insulaires de cette partie du monde. Quelques radjahs se disent descendants des caïmans ou crocodiles, et paraissent dignes de cette illustre origine. Le paganisme domine à Timor, bien que la plupart des princes prétendent être chrétiens. Les naturels ont la plus grande vénération pour le crocodile, auquel ils continuent, dit-on, d'offrir quelquefois une jeune vierge en sacrifice.

❧ L'île *Simao*, au sud-ouest de Timor, peu fertile, quoique couverte d'arbres, offre un refuge aux vaisseaux que la mousson du nord-ouest chasse de la rade de Coupang. L'île *Kambing*, ou *Cambi*, située entre Simao et Timor, présente un phénomène de géographie physique: ce sont des ébullitions d'eau sulfureuse, semblables aux *salses* de l'Italie. L'île de *Rotti*, plus étendue, est aussi plus fertile; elle fournit aux Hollandais beaucoup de riz et du *jaggari*, ou sucre de palmier. Les habitants, mieux

¹ *Voyage autour du monde des corvettes l'Uranie et la Physicienne pendant les années de 1817 à 1820, sous le commandement de M. de Freycinet.*

faits et plus robustes que les Timoriens, ont repoussé longtemps le joug européen et la religion chrétienne; cependant leurs quinze radjahs sont maintenant vassaux des Hollandais. Leurs femmes sont recherchées pour les harems de Soumatra, de Java et de Timor.

Savou est le nom de deux petites îles à l'ouest de la précédente; quoique très-peuplées, elles exportent beaucoup de riz. Leur fertilité étonnante brave même les sécheresses les plus prolongées. Ces deux îles sont gouvernées par quatre radjahs tributaires des Hollandais.

A l'est d'Ombay et à 28 kilomètres au nord de Timor, l'île *Wetter* est montueuse, et présente dans le contour de ses côtes plusieurs baies assez étendues. Les montagnes sont en partie sillonnées par de grands ravins qui donnent à cette île un aspect sauvage. Bien qu'elle ait peu de cours d'eau, elle est presque entièrement couverte de bois. Les Hollandais ont un comptoir dans la partie orientale de cette île.

Au sud-est de Wetter, l'île de *Kisser* n'a que 8 kilomètres de longueur du nord au sud; une montagne en occupe le centre. Les Hollandais ont, dit-on, un comptoir sur la côte occidentale, dans une petite baie où les navires peuvent mouiller et se procurer des rafraîchissements.

A partir de Wetter, les îles de la Sonde forment une chaîne de petites îles où l'on remarque *Roma*, dont le sol est peu élevé; *Dammar*, qui renferme un volcan; *Teuw* et *Nila*. A l'est de Timor, on trouve *Letti* et *Moa*, dont les habitants sont idolâtres, et élèvent de nombreux moutons recherchés à Banda; *Lakar*, ou *Lakor*, dont les habitants n'ont pas d'autre eau que celle de pluie; et plus loin, *Sermata*, *Welang* et *Baber*, où les Hollandais avaient autrefois un poste; la belle île de *Timor-Laout*, qui, avec celle de *Larat*, forme une grande baie; enfin les îles *Key*.

Ces îles, fertiles en cocotiers, limoniers, orangers et pisang, nourrissent une nation semblable aux Malais par le teint et les cheveux. Chaque village a son chef, son temple, son idole. Ils se font la guerre entre eux au sujet de la pêche. Les dépouilles mortelles de l'homme sont inondées d'huile, séchées devant le feu, et conservées plusieurs mois avant que d'être enterrées; usage qui rappelle les insulaires de Taïti. Faibles et mal armés, ces peuples n'ont montré aux Européens que des manières douces et hospitalières. Ils vont commercer à Banda. Leurs seuls mammifères sont les chèvres et les cochons.

§ XII. BORNÉO AVEC LES PETITES ÎLES VOISINES. — Au nord de Java et au sud-ouest des îles Philippines, s'étend la grande terre à laquelle les Hollandais donnèrent en 1530 le nom de *Bornéo*, et que les naturels appellent *Kalemantan*. C'est la plus considérable des îles connues après la Nouvelle-Hollande. Elle peut avoir 1,160 kilomètres de long sur une largeur de 900. Cette grande largeur a empêché les Européens de pénétrer dans les parties centrales; l'insalubrité de l'air les a éloignés des côtes: aussi la géographie de Bornéo est-elle restée bien incomplète.

La principale chaîne de montagnes se dirige du nord au sud, et s'approche très-près de la côte orientale. Les Hollandais lui donnent le nom de *Monts Cristallins*, à cause des nombreux cristaux qu'on y trouve. Un des principaux sommets s'appelle, chez les indigènes, *Kinibalou*; il a 3,250 mètres d'élévation. Une seconde chaîne va de l'est à l'ouest, et donne naissance à la plus grande partie des rivières. Un ou deux

volcans et des tremblements de terre ont souvent bouleversé cette île. Les côtes, sur une largeur de 20 à 80 kilomètres, n'offrent que des terrains marécageux et en partie noyés et mouvants. On n'y peut avancer qu'en naviguant sur les fleuves, qui y forment un grand nombre de branches et de canaux. Le *Kappouas*, qui traverse presque les trois quarts de l'île de l'est à l'ouest, est le fleuve le plus considérable. Le *Bandjer-Massing* et le *Reyang* ou *Rayoung* prennent leur source dans les montagnes qui se trouvent au sud du lac Danao-Malayou, et coulent ensuite du nord au sud. Le *Varouni*, appelé aussi *Bornéo*, prend sa source dans la chaîne principale, se dirige du sud au nord-ouest, et se jette dans l'Océan après avoir reçu un grand nombre de rivières; à la distance de 20 milles de la mer il est navigable pour des navires de 300 tonneaux. On remarque encore le *Kinabatangan*, qui est plus longtemps navigable que le *Bandjer-Massing*, et se jette dans la mer des Philippines. Le *Kouran*, le *Passir*, le *Kotti* et plusieurs autres, dans la partie orientale, peuvent porter de petits vaisseaux; ils prennent leur source dans la chaîne des montagnes situées au nord-ouest du territoire de *Bandjer-Massing*. Dans la partie occidentale se trouvent cinq grandes rivières navigables; ce sont: la *Ponthianak*, la *Sambas*, la *Lava*, le *Pogoro* et la *Soukadana*; leurs embouchures, obstruées par des bancs de sable, ne permettent l'entrée qu'aux petits navires.

Les baies principales sont, au nord, celle de *Malloudou*; au nord-est, celles de *Lohlok* et de *Sandakan*; à l'est, celles de *Darvel*, de *Santa-Lucia*, de *Salawang*, de *Balik-Papan* et la baie *Profonde*; au sud la grande baie de *Bandjer-Massing*; au sud-ouest celle de *Soukadana*; à l'ouest la baie de *Sedang* et celle de *Bornéo*. Nous nommerons parmi les caps les plus remarquables le *Sampanmang* au nord, les caps *Kinabatangan*, *Kenneungan* et *Donderkom* à l'est; les caps *Salatan*, *Sambar* et la pointe *Pilatte* au sud; enfin les caps *Apy*, *Dalo*, *Sisar* et *Baram* à l'ouest.

Le lac *Kini-Ballou*, dans la partie septentrionale, est le plus considérable de l'Océanie; son diamètre est de 48 à 60 kilomètres; la profondeur de ses eaux blanchâtres varie de 4 à 7 brasses. Comme il renferme plusieurs petites îles, les Hollandais lui donnent quelquefois le nom de mer. Le *Danao-Malayou* couvre, au centre de Bornéo, un espace de 32 kilomètres de longueur sur 16 de largeur; la profondeur de ses eaux varie de 5 à 6 mètres. Comme dans le *Kini-Ballou*, on y remarque plusieurs petites îles et un très-grand nombre d'espèces de poissons.

Quoique située sous la ligne équinoxiale, l'île de Bornéo n'éprouve point des chaleurs insupportables. Les brises de mer, celles des montagnes, et, depuis novembre jusqu'en mai, des pluies continuelles y rafraîchissent l'atmosphère. Le thermomètre, à Soukadana, ne descend guère au-dessous de 28 degrés centigrades, et s'élève rarement au-dessus de 35. Le fer, l'étain, le cuivre, se trouvent dans plusieurs montagnes; les districts de *Sadang* et de *Saravah* produisent l'antimoine; ce minéral ne s'y trouve pas comme dans les mines de l'Europe, mais il est par couches entassées les unes sur les autres, comme les pierres dans les carrières. L'or abonde dans l'île, mais il n'est pas caché au fond des entrailles de la terre: on le trouve à une petite profondeur; les mines les plus abondantes sont celles de *Trado*, de *Mandour*, de *Landak*, d'*Ambauwang*, de *Bornéo* et de *Bandjer-Massing*. Les diamants se trouvent dans des terrains meubles, à peu de distance de la surface; les plus fins sont ceux de

Landak, exploités par les Dayaks¹. Le radjah de Matan possède un des plus gros diamants connus; brut, il pèse 367 carats, et taillé il en pèserait 184.

La côte septentrionale de l'île est la plus riche, la plus fertile et la plus salubre. On y trouve des forêts de *styrax*, arbre qui ressemble au sapin et qui produit des graines odoriférantes, et la célèbre résine de *benjoin*; le canari (*canarium*), renommé pour ses noix; le bananier, dont le fruit est appelé *figue de paradis*; le *kouming*, dont la pulpe fournit une huile estimée; et le *dammara*, dont la résine, appelée *dammer*, est recherchée. On cultive le riz, les ignames, le bétel et toutes sortes d'arbres fruitiers des Indes. Les choux-palmistes servent de nourriture. Les forêts contiennent des arbres d'une hauteur prodigieuse; il y en a qui fournissent d'excellents bois de construction; d'autres donnent les gommés appelées *sang-dragon* et *sandaraque*. Le camphrier croît dans toute sa perfection. Le camphre de Bornéo se vend 12,000 francs le quintal, tandis que celui de Soumatra ne coûte que 8,000 francs; celui du Japon se donne à un prix incomparablement plus bas. Les rotangs y abondent; on exporte une grande quantité de ces joncs précieux. Le poivre, le gingembre, le coton, y croissent, et la culture des muscadiers et des girofliers y a réussi.

C'est à Bornéo qu'on trouve les plus grandes espèces de singes, le pongo de Wurmb, qui a environ 1^m33 de hauteur, et l'orang-outang, qui ressemble encore plus à l'homme par son aspect, ses manières et son allure. On y voit le gibbon, adoré à Java, et plusieurs autres espèces du même genre; enfin, l'orang roux (*pithecus satyrus*), qui se rassemble par troupes pour dévaster les plantations de cannes à sucre, les récoltes de riz et les fruits. Cette île possède encore deux espèces de bœufs sauvages de très-grande taille, des sangliers, des tigres, des éléphants, deux espèces de rhinocéros. Ces derniers animaux ne sont point répandus dans l'île entière; on les voit seulement dans les districts d'Oungsang et de Païtan, au nord, de même qu'on ne trouve les chevaux que dans ceux de Padassang et Tanpassak, également situés dans la partie septentrionale. Les animaux répandus dans toute l'île sont: l'ours, dont on distingue deux espèces au pelage noir, la civette, qui produit le musc, la loutre, plusieurs variétés de chèvres, le babiroussa, les chiens, les chats, les rats, des tortues, le cochon, le porc-épic, des crocodiles et des serpents très-nombreux. Les espèces d'oiseaux sont innombrables, et pour la plupart très-différentes de celles de l'Europe. On y trouve en abondance l'hirondelle dont on mange les nids, des paons, des oies, des canards sauvages, des poules, des pigeons et diverses espèces de perroquets. Les abeilles sont en si grand nombre, que la cire est un article très-considérable d'exportation. Les vers à soie y sont indigènes. Les côtes abondent en mollusques et en crustacés. Les rivières et les lacs nourrissent une foule de poissons différents.

La population de l'île paraît être de 3 à 4 millions d'individus.

Les États qui se trouvent le long des côtes sont en partie vassaux des Hollandais et en partie indépendants. Les premiers forment deux grandes provinces connues sous les dénominations de *résidence de la côte occidentale* (en hollandais *Wert Kust*), et *résidence des côtes orientale et méridionale* (*Zuid en Oost Kust*).

Dans la première de ces résidences sont compris les États du radjah de Sambas, ceux de Moumpava, de Ponthianak, de Landak, de Simpang et de Matan.

¹ Rienzi, *Description de l'Océanie*.

Le *royaume de Sambas*, le plus puissant de la côte, possède les mines renommées de Semini et de Lara; la partie septentrionale est habitée par des pirates Dayaks. La capitale est *Sambas*, petite ville avec un fort hollandais; elle est située à 50 kilomètres de l'embouchure de la rivière qui porte le même nom. Les maisons sont les plus misérables que l'on puisse imaginer : elles sont toutes construites en bois sur des radeaux flottants, amarrés à de gros pieux placés dans le fleuve. Celle du sultan ne diffère des autres que parce qu'elle est plus grande. Les environs de cette ville abondent en poudre d'or.

Le *royaume de Moumpava* est arrosé de l'est à l'ouest par la rivière de Soungui-Raïah, sur laquelle se trouve un port du même nom, principalement fréquenté par les Chinois. En quittant ce port et en s'avancant sur la rive gauche de la rivière, on entre dans les districts montagneux de Montrado et de Mandour, riches en métaux. Ce pays est uniquement habité par des colons chinois, dont la plupart s'occupent de l'extraction des mines. La ville la plus importante est *Montrado*, qui s'élève au pied d'une montagne dont elle prend le nom; elle renferme environ 3,000 habitants. Elle consiste pour ainsi dire en une seule rue, longue de trois quarts de mille. On n'y remarque ni temple ni bâtiment destiné au culte religieux; les habitants ont chez eux leurs idoles. Depuis 1854, les Hollandais y ont un résident. En allant vers l'intérieur de l'île, on trouve les cantons de Lourak, de Salakao, de Sinkana et de Madar, où les Chinois ont des établissements. Les villes ne consistent qu'en une ou deux rues, dont les maisons en bois sont couvertes en chaume. Les Hollandais y ont de nombreux entrepôts de sel.

Le *royaume de Ponthianak*, au sud du précédent, est arrosé par la grande rivière qui lui a donné son nom. Il fournit beaucoup de poudre d'or. *Ponthianak*, sa capitale, bâtie à l'embouchure de la rivière, dans un sol marécageux, est remarquable par son commerce et par la grande quantité d'esclaves qu'elle renferme. Les Chinois y apportent des marchandises, et rapportent des bois de teinture, des rotangs, de la cire, du camphre, des nids d'oiseaux et de l'or. Le climat est sain; on n'y connaît d'autre maladie que la petite vérole, qui y fait les plus affreux ravages. Sa population s'élève à 3,000 habitants.

Le *royaume de Landak*, à l'est du précédent, est arrosé par la rivière de même nom; il s'étend dans l'intérieur de l'île; on n'en connaît que la partie occidentale. Sa ville principale paraît être *Landak*, aux environs de laquelle on trouve les diamants dont nous avons déjà parlé.

Le *royaume de Matan* se trouve au sud-ouest de l'île. La capitale actuelle, située sur les bords de la rivière de Katappan, est la résidence du radjah. C'est dans ce royaume que se trouve l'antique *Soukadana*, ville aujourd'hui déchue, mais qui fut la capitale d'un empire puissant.

Le *pays de Simpang* et celui de *Kandawangan* sont gouvernés par des princes qui se reconnaissent vassaux du radjah de Matan.

La seconde résidence hollandaise renferme le royaume de Bandjer-Massing, baigné par le fleuve de ce nom, et qui contient de riches mines de houille. *Martapoura* ou *Boumi* est la résidence du sultan de cette vaste contrée, et *Bandjer-Massing* est le chef-lieu de la résidence hollandaise. Cette ville, bâtie sur la rivière du même nom,

dont l'embouchure est encombrée de bancs de sable, est assez commerçante; sa population est de 6,000 habitants. Près de cette ville est le fort de *Tatas*, occupé par les Hollandais.

Des États indépendants, le plus remarquable est celui de *Varouni*, sur la côte septentrionale : c'est la partie la plus peuplée de Bornéo. La capitale est *Varouni* ou *Bornéo*, la ville la plus commerçante et la plus importante de l'île; son commerce principal est avec le détroit de Malacca; son havre est spacieux et à l'abri des vents. Bâtie à l'embouchure du Bornéo, au milieu de marécages et au niveau de la marée haute, elle présente un singulier coup d'œil : ses maisons, au nombre de 4,000, s'élèvent sur des poteaux et communiquent ensemble par des ponts de bois; ses rues sont de petits canaux : c'est la Venise de la Malaisie. Le fort seul est bâti sur la terre ferme : le nombre des habitants est d'environ 12,000. Cette ville est la résidence d'un sultan qui régnait autrefois sur l'île entière. De là vient que les Européens ont appelé celle-ci Bornéo.

Les Anglais, en 1835, se sont fait céder par le sultan de Bornéo un territoire voisin du royaume de Sambas, et qu'on appelle *Sarawak* : ils y ont fait un établissement. En 1846, ils se sont fait céder par le même sultan l'île de *Laboan*, qui commande la mer de Bornéo.

Nous citerons encore sur la côte orientale deux petits États indépendants : le royaume de *Passir* et celui de *Kotti*. Les princes qui les gouvernent sont malais; leurs sujets sont des pirates redoutés.

A l'orient de Varouni s'étend le pays des *Tirouns* ou *Tidouns*; la côte est généralement basse et marécageuse. C'est de toutes les parties la plus riche en or. On y voit un grand nombre de rivières navigables. Les habitants paraissent être venus des Philippines; ils se nourrissent de sagou et se font redouter par leurs pirateries. Les villes les plus considérables de ce peuple sont *Tapian*, *Dourian*, les ports de *Sibouka* et de *Kouran*, et quelques bourgs peu considérables. Dans leurs expéditions militaires, les Tidouns se nourrissent après le combat de la chair des ennemis; ils sont naturellement cruels, fourbes et emportés.

Les Malais des côtes dont nous venons d'indiquer les principaux États sont des colonies venues de Java et de Soumatra. L'intérieur est peuplé d'une race également malaie, mais plus anciennement établie dans l'île. On les appelle les *Biadjous* ou proprement les *Viadhjas*, nom évidemment sanskrit, et synonyme de Battas, Wedas et Vyadhias ou *sauvages* de Soumatra, de Ceylan et de l'Hindoustan. Enfin les échantillons qu'on a recueillis de leur langue renferment beaucoup de mots communs au malai et au sanskrit, circonstance qui met dans un nouveau jour l'ancienne parenté de toutes ces nations. Ces indigènes de Bornéo s'appellent eux-mêmes *Dayaks* au sud et à l'ouest, et *Eidahans* au nord. Ils sont d'un teint plus clair que les Malais, d'une haute stature, d'une constitution robuste et d'un extérieur agréable; ils sont équitables, mais leur justice ne s'exerce point envers les étrangers; ils sont très-intelligents pour ce qui concerne les arts mécaniques; mais les préjugés et les superstitions en font des hommes extraordinairement féroces et sanguinaires. Les principaux d'entre eux s'arrachent une ou plusieurs dents pour en substituer d'autres en or. Ils se peignent le corps de diverses figures, et ne portent qu'une ceinture

pour tout vêtement. Les habitations sont de vastes huttes en planches, sans aucune cloison, et qui contiennent quelquefois jusqu'à 100 personnes. Les Biadjous suspendent au-dessus de l'entrée de leurs huttes les crânes de leurs ennemis; les jeunes gens ne peuvent se marier avant d'avoir coupé soit une tête, soit les parties viriles d'un ennemi. Entre eux ils observent des lois sévères. Les femmes mêmes sont traitées avec douceur; elles se couvrent d'une écharpe et d'un énorme bonnet ou parasol de feuilles de palmier. Quelques-unes d'elles se distinguent par leur talent pour la danse mimique.

Les *Alforèses* ou *Haraforas*, peuplade de l'intérieur, ne paraissent guère différer des Eidahans que par un teint plus bronzé et par l'extrême longueur des oreilles. Les danseuses de cette tribu, recherchées par les Européens, font admirer leur docile souplesse dans des pantomimes licencieuses.

Il existe encore une foule de peuples que nous ne nommerons pas, attendu qu'ils n'ont rien qui les caractérise; leurs habitudes, leur religion et leurs lois, sont à peu près celles des Dayaks. Comme ces derniers ils cultivent peu la terre, et vivent de la chasse ou de la pêche. Ils estiment beaucoup la chair du chien, du buffle et les pieds du chameau; ils mangent les gazelles, les perroquets, les serpents, les crocodiles, les tortues, une espèce de chauve-souris, les singes et le jeune requin. Ils sont commerçants, et portent dans les marchés voisins les productions naturelles du sol; ils font des cordages, de la poterie, des outils de fer; les femmes fabriquent des étoffes de soie et de coton. La plupart font grand cas de l'or et des diamants; d'autres ne les exploitent que pour les vendre aux étrangers et en obtenir des marchandises. Ils diffèrent de langage et se font une guerre continuelle. Leurs armes sont la sarbacane pour lancer les flèches, l'épée, la lance, les bâtons et de longs boucliers. Leurs vêtements consistent en une ceinture de toile de coton ou d'étoffe en écorce d'arbre roulée autour des reins; les guerriers sont couverts de peaux d'ours et de léopards.

Les îles voisines de Bornéo, et que l'on peut regarder comme dépendantes de cette grande terre, sont toutes très-petites. Dans la mer de la Chine se trouvent, à l'ouest de Bornéo, les îles de *Natuna*, qui se divisent en méridionales et septentrionales. La *Grande-Natuna* a environ 56 kilomètres de longueur du nord au sud sur 24 de largeur; elle est couverte de montagnes assez hautes; ses côtes sont en partie basses et sablonneuses, en partie escarpées. Plus à l'ouest, les îles *Anambas* sont peu connues et d'ailleurs peu importantes. La *Grande-Anambas* paraît être seule habitée. Au sud, dans la mer de Java, les petites îles de *Solombo*, qui dépendaient jadis du Bandjer-Massing, sont devenues un repaire de pirates malais. *Poulo-Laout*, qui n'est séparée que par un étroit canal de la côte du sud-est de Bornéo, renferme une colonie de Bouguis.

A l'est, dans la mer de Célèbes, le groupe de *Maratuba* comprend une île de 36 kilomètres de longueur. Les Sulous y vont pêcher des holothuries.

Au nord, dans la mer de Mindoro ou des Philippines, on trouve le groupe de *Cagayan*, habité par des Bissagos, qui font le métier de pirates.

Au nord-est s'étend, sur une longueur de 400 kilomètres et une largeur de 80 à 90, l'archipel de *Soulou*. Il comprend 162 îles peuplées de 200,000 habitants. Il est divisé en quatre groupes, qui portent le nom de l'île principale qu'ils renferment. Ces

groupes sont celui de *Bassilan*, qui se compose de 34 îles; celui de *Soulou*, composé de 57; celui de *Tawi-Tawi*, qu'on écrit aussi *Taoui-Taoui*, composé de 55, et celui de *Cagayan*, qui en renferme 6. Presque toutes ces îles sont montagneuses, couvertes de bois, et traversées par de nombreux ruisseaux. La chaleur est plus tempérée dans l'intérieur que sur les côtes; des brises continuelles de terre et de mer y entretiennent une agréable fraîcheur. Le sol est fertile et l'agriculture mieux connue que dans les Philippines. On y trouve beaucoup d'oranges et des mangues très-belles, ainsi que le *laurus cinnamomum*. Les forêts sont peuplées de porcs, d'éléphants sauvages, de cerfs et de perroquets.

Les peuples qui habitent ces îles sont issus, en grande partie, des Tidouns et des Biadjous de Bornéo; ils sont belliqueux, perfides, sanguinaires et adonnés à la piraterie. Ils suivent la religion de Mahomet, mais avec la plus grande indifférence. Leur culte se borne à quelques vaines cérémonies qu'ils font dans des mosquées dénuées de toute sorte d'ornements. Leur gouvernement est féodal, et la dignité de sultan héréditaire. Les sultans de Soulou régnaient autrefois sur une grande partie de l'île de Bornéo. Ils ont soutenu des guerres presque continuelles contre les Espagnols des Philippines.

Le groupe de Soulou n'a guère de remarquable que l'île principale, qui a 44 lieues carrées de superficie. Quoique petite, elle est une des plus importantes de l'Océanie; ses fruits sont beaux et ses forêts peuplées d'éléphants et de petits cerfs. La mer qui l'environne rejette beaucoup d'ambre gris. Soulou s'enrichit encore par la pêche des perles, qui se fait à la fin des moussons d'ouest. Il règne alors pendant quelque temps un calme parfait; la mer est si tranquille que la vue y perce à une profondeur de un ou deux mètres. Les naturels de Soulou sont d'excellents plongeurs, et rien ne leur échappe de ce qui peut être à la portée de leur vue. *Bowan* ou *Bewan*, la capitale de Soulou, située au nord-est de l'île, est le centre du commerce des îles voisines; ses maisons sont, comme presque toutes celles de Soulou, élevées sur des poteaux à 1 mètre au-dessus du sol. Elle est fortifiée et a 6,000 habitants; c'est la dixième partie de la population totale de l'île.

Le groupe de *Bassilan* est fameux par ses pirates, qui ont souvent dominé la mer des Philippines et des Moluques. L'île Bassilan, longue de 20 kilomètres et large de 12, renferme 6 à 7,000 habitants.

§ XIII. CÉLÈBES ET ÎLES VOISINES. — A l'est de Bornéo et au nord-est de Java s'étend la grande île de Célèbes, qui est séparée de Bornéo par le détroit de Macassar, et des îles Moluques par un passage qui prend le nom de ces îles. L'étendue de mer qui, au nord, sépare l'île de Célèbes de celle de Mindanao porte indistinctement le nom de l'une et de l'autre. La figure de Célèbes est extrêmement irrégulière. Les baies de *Rony*, de *Tolo*, et surtout celle de *Tomini* ou de *Gounong-Tellou*, la découpent en plusieurs presque îles unies par des isthmes étroits. Les caps les plus remarquables sont ceux de *Biver*, *Donda*, *Temoul*, *Vilhel*, *Kil*, *Onkona* et *Mandar* à l'ouest; *Coffin* et *Candy* au nord, et *Talabo* à l'est. Grâce à ses nombreux golfes, les chaleurs y sont tempérées par des pluies abondantes et par des vents frais. La mousson d'est dure de mai en novembre; la mousson opposée règne le reste de l'année. Les marées sont très-irrégulières. Célèbes renferme plusieurs volcans en éruption. La vue des

côtes élevées, coupées et verdoyantes, offre des tableaux enchanteurs. Des rivières nombreuses, se précipitant aux pieds d'immenses rocs, viennent tomber avec fracas au milieu de groupes d'arbres majestueux. Les plus considérables de ces cours d'eau sont : la *Chincana*, qui sort du lac *Tapara-Karaja*, dans le pays d'Ouadjou, traverse l'État de Boni et se jette dans la baie du même nom ; la rivière de *Boli*, qui verse ses eaux dans la mer de Célèbes ; le *Zino*, le *Tzico* et la *Tondano*.

Célèbes renferme plusieurs volcans en éruption. Ses principales montagnes sont le mont *Lampo-Batan*, qui a 2,280 mètres d'élévation au-dessus du niveau de l'Océan. Près de Manado sont : le mont *Klobat*, qui a la forme d'un cône fort régulier, deux pitons moins considérables, que l'on appelle les *Deux-Sœurs*, et à quelques milles plus loin une montagne sur laquelle on aperçoit une immense cavité à bords aigus, déchirés et dénudés, qui annoncent le cratère d'un ancien volcan. Cete montagne peut avoir environ 950 mètres d'élévation. Les plantes ne dépassent point les deux tiers de sa hauteur, tandis qu'elles s'avancent bien plus haut sur le *Klobat*, qui a une hauteur presque double. Près de là est le *Gounoung-Empong* (mont des Esprits), élevé de 6,650 mètres ; il n'est qu'un contre-fort du *Lokong*, qui renferme des cratères dont quelques-uns fument encore.

La constitution géologique de cette île montagneuse offre généralement un trachyte ou basalte en décomposition, recouvert d'une couche de terre végétale dont l'épaisseur s'élève quelquefois à 5 ou 6 mètres. On y trouve des fragments d'obsidienne noire un peu poreuse, qui paraît fort ancienne.

Célèbes produit les plantes les plus vénéneuses que l'on connaisse. Le fameux *oupas*, dont l'existence à Java est environnée de fables, croît bien certainement dans cette île, puisque les Macassars trempent leurs poignards dans le terrible poison qui en découle. A côté de ces arbres de mort, la nature a placé les girofliers et les muscadiers, que les Hollandais font arracher ; l'ébénier, le santal, le calambac, dont on exporte les bois précieux ; le sagoyer, dont la moelle nourrit tant de peuplades ; l'arbre à pain, le cocotier, le bananier, le manguier, le gingembrier, le varinga, le cafier et l'arekier, qui s'élève à 20 ou 25 mètres au-dessus du sol. On y voit aussi le bambou, un palmier lisse, droit, élevé de 10 ou 12 mètres, touffu et épineux seulement aux aisselles des feuilles ; le cèdre, l'érable, le chêne, la canne à sucre, le manioc, le benjoin, le nénufar, le romarin. On y récolte du tabac, des melons, des patates, des ignames et des raves. Les choux, les chicorées et toutes les plantes culinaires de l'Europe y réussissent. Le riz et le coton y abondent.

On ne voit dans les forêts ni tigres ni éléphants, mais beaucoup de cerfs, de sangliers, même des *élans*, dit-on, et un nombre infini de singes, qui sont ici très-forts et très-méchants ; mais il y a une grande espèce de serpents qui en dévore une quantité. Les petits bœufs de Célèbes ont une bosse sur le dos. L'île nourrit encore des buffles, des chèvres et des moutons d'un tempérament vif, d'un pied sûr, accoutumés aux routes montueuses. On y trouve aussi le babiroussa ou cochon-cerf (*antilopa depressicornis*), dont le nom signifie *vache des bois*. Cet animal, de la grosseur d'une génisse, a deux cornes épaisses légèrement recourbées en arrière ; son poids est de 2 à 300 livres : il est sauvage, et quoique peu agile il devient dangereux par les blessures qu'il fait avec ses cornes. On rencontre dans les forêts des caméléons, des

couleuvres, des pythons, des dragons volants, des scorpions, et sur le bord des rivières des crocodiles et un mammifère amphibie appelé *douyoung* ; les rivières et les lacs sont remplis de poissons, parmi lesquels on remarque l'espadon (*pristis anti-quorum*), l'ican-laer (poisson-voile), ainsi nommé parce qu'il se sert pour changer de lieu d'une énorme nageoire dont son corps est surmonté. Les oiseaux sont très-nombreux ; on y voit des aigles, des corbeaux, des vautours, des kakatoès blancs, des couscous, des hérons blancs, noirs et gris, des faisans dorés, des oies, des canards, des poules ordinaires, des poules sultanes, des tourterelles et des pigeons. Les côtes fourmillent de tortues et de poissons.

Les minéraux de cette île paraissent mériter attention. La partie méridionale en est dépourvue, mais la péninsule septentrionale, depuis l'isthme jusqu'au delà du district de Boulan, est remplie de mines d'or ; le minerai se trouve en nids à quelques brasses de profondeur : il est accompagné de cuivre. Quelques montagnes donnent du fer, d'autres du cuivre, de l'étain et du sel. Tous les terrains de mines sont très-malsains. Au nord-est, dans le territoire de Mongondo et de Manado, des terrains remplis d'une immense quantité de soufre sont bouleversés par de fréquents tremblements de terre.

Célèbes est divisée en deux grandes parties : celle qui est gouvernée immédiatement par la Compagnie hollandaise, et celle qui est régie par des sultans indigènes soumis à la Compagnie.

La première, qui prend le nom de *gouvernement de Magkassar* ou *Macassar*, renferme plusieurs districts, dont les principaux sont ceux de Macassar, de Boulekomba, de Bonthain, de Maros, de Manado et de Gorontalo. Sa ville principale est *Macassar*, située sur une espèce de pointe de terre arrosée par deux rivières, et qui se compose de la ville de *Vlaardingen*, bâtie en 1708, et du fort de *Rotterdam*. Macassar est le chef-lieu des établissements hollandais sur la côte méridionale. Elle a une excellente rade protégée contre la mousson de l'ouest par deux bancs de sable à fleur d'eau. C'est la résidence du gouverneur et le siège d'un tribunal. Sa population est de 17,000 âmes. Depuis 1847 cette ville, déclarée port franc, a vu son commerce atteindre une moyenne de 10 à 12 millions.

Les districts de Boulekomba et de Bonthain, qui sont contigus, comptent 29,000 habitants et 260 lieues carrées. Ils ont pour villes : *Boulekomba*, à l'embouchure du Kalikongang avec un port défendu par une forteresse ; *Bonthain*, sur la baie de son nom, où les vaisseaux peuvent mouiller en toute sûreté pendant les deux moussons. Cette baie est défendue par une forteresse hollandaise.

Le district dont *Maros* est le chef-lieu fournit toute l'île de riz. On y compte 370 gros villages qui occupent les plaines de la côte occidentale.

La résidence de Manado comprend les districts de Manado et de Tondano, possédés en toute propriété par les Hollandais, et le district de Gorontalo, où un sultan vassal conserve les apparences d'une autorité absolue. Cette résidence, qui comprend aussi le groupe des îles Sanguir, compte environ 200,000 habitants, dont 1,200 Européens, 9,000 chrétiens indigènes, etc. Elle fournit 1,500,000 kilogrammes de riz aux autorités hollandaises, 6,000 kilogr. de café et 70,000 kilogr. de cacao. Le district de Gorontalo exploite 88 mines d'or, et le sultan s'est engagé à en livrer 3,000 onces par an. Les principales villes de cette résidence sont : *Manado*, peuplée de 4,000 habi-

tants, la plupart Malais. Ses rues, larges et régulières, sont bordées de palissades de sagoutiers; ses maisons, vastes et solides, sont construites en bois, sur des poteaux de 12 à 15 pieds d'élévation. Les habitations des chefs sont de véritables édifices, très-vastes, dont l'entrée est décorée d'un péristyle ou appartement quadrilatère dans lequel on arrive par de grands escaliers. La rade de Manado est vaste, mais peu sûre lorsque les vents battent à la côte. La ville est assise au bord de la mer, entre deux montagnes très-éloignées. Celle de droite forme une chaîne ondulée dont un rameau se termine à la mer, à 4 ou 8 kilomètres du mouillage; la montagne de gauche, isolée de la précédente, est le grand piton volcanique nommé *Klobat*. Dans ses environs se trouvent des forêts immenses et de rapides torrents. Celui de Manado est remarquable par une cataracte de 26 mètres d'élévation. *Kéma*, où l'on fabrique d'excellents cordages, est peuplée de 10,000 habitants. *Gorontalo*, dans le golfe de Tomini, est située dans un pays riche en buffles, en bois de fer, en rotang, où l'air des montagnes rend les nuits d'été très-froides.

Les États gouvernés par des sultans indigènes sont celui de *Goa* ou de *Macassar*, qui compte 65,000 habitants et 300 lieues carrées; celui de *Boni*, qui compte 200,000 habitants dont 10,000 en état de porter les armes, et dont la capitale est *Bagoa*, ville de 8,000 âmes; celui d'*Ouadjou* ou *Vaju*, vers le centre de l'île; celui de *Louhou*, qui passe pour être l'un des plus anciens et des plus puissants; celui de *Sidinring*; celui de *Mandhar*, partagé en sept petits princes alliés de la même famille; celui de *Tello*, gouverné par un prince qui reconnaît la suprématie du roi de Boni; enfin celui de *Soping*, qu'on dit être important.

Au delà du golfe de *Cayeli* commençait autrefois le territoire du roi de Tanette, qui embrassait toute la lisière des côtes septentrionales et orientales jusqu'au golfe Tomini, et même en dedans de ce golfe. *Tanette*, sa capitale, est une petite ville qui possède un port. Les *Tomitans* ou *Tomitains* occupent le centre de l'île, où les trois golfes resserrent les terres. On y trouve aussi les *Touradjas* ou *Alfouras*, qui s'étendent jusqu'au nord. *Tambouko* et une partie de la côte orientale sont possédés par les *Biadjous*, peuple sauvage qui vit plus dans ses bateaux de pêche que sur la terre.

Les habitants de Célèbes sont agiles, robustes, industriels et braves. Leur premier choc est furieux; mais une résistance de deux heures fait succéder un abattement total à leur impétuosité. Leur arme favorite est le *krik*. Il a la forme d'un poignard dont la lame s'allonge en serpentant, ayant à peu près 27 centimètres de long. Les Bouguis ont le teint plus clair et le visage plus arrondi que les Malais. Ils sont doux, paisibles, amis du travail, et très-fidèles aux Hollandais, pour lesquels ils cultivent le riz et le café. Le vol est inconnu parmi eux. La polygamie est autorisée par les lois, mais il n'y a guère que les riches qui prennent plusieurs femmes: celles-ci sont employées à la culture des terres et à tous les ouvrages pénibles. Ces peuples n'ont ni temples ni idoles; leurs prêtres sont principalement occupés de la divination par le vol ou le chant des oiseaux et l'aspect des entrailles des victimes; quelquefois ils plongent leur tête dans le ventre fumant de l'animal qu'ils ont égorgé, et rendent ensuite leurs prophéties le visage tout barbouillé de sang.

Les Alfourous ou Alfourèses, qui habitent l'intérieur de Célèbes, vivent dans les montagnes. Ils sont remarquables par la blancheur de leur peau et par la coupe

arrondie de leur visage. Leurs yeux sont ovales et bien faits; leurs cheveux noirs, lisses et très-longs, surtout chez les femmes. Les hommes ont fort peu ou point de barbe. Leur taille est petite, mais bien prise et bien proportionnée. Les femmes sont vêtues, mais les hommes ne se couvrent que la partie moyenne du corps, ou portent une chemise. Les chefs ont adopté, les uns le costume européen, et les autres le costume musulman. Ils n'ont point de culte extérieur.

Les Portugais s'établirent à Macassar en 1525. Ils s'y maintinrent même après avoir été chassés des Moluques; ce qui les y retenait, et qui y attirait aussi les Anglais, était la facilité de se procurer des épiceries. Les Hollandais, que cette concurrence empêchait de s'approprier le commerce exclusif du girofle et de la muscade, entreprirent, en 1660, d'arrêter ce trafic. Ils employèrent contre leurs concurrents la force et la perfidie, et parvinrent à les chasser entièrement de l'île. Les princes qui en partageaient la souveraineté furent réunis en une espèce de confédération. Ils s'assemblent encore de temps en temps pour les affaires qui concernent l'intérêt général. Le gouverneur de la colonie hollandaise préside à cette diète. Les Chinois, les seuls étrangers qui soient reçus à Célèbes, y apportent du tabac, du fil d'or, des porcelaines et des soies écruës. Les Hollandais y vendent de l'opium, des liqueurs, de la gomme-laque, des toiles fines et grossières. On en tire un peu d'or, beaucoup de riz, de la cire, des esclaves et du *trepan*, espèce de mollusque.

Au nord-est, une chaîne d'îles part de Célèbes et s'étend presque vers le point sud-est de Mindanao; la principale s'appelle *Sanghir*; elle est fertile, peuplée et gardée par un poste hollandais. L'île *Siauw* ou *Siao* et le groupe des îles *Talautse* forment une chaîne avec Sanghir. Riches en sagou et en huile de coco, ces îles comptaient, il y a un siècle, 28,000 habitants. Elles renferment deux ou trois redoutables volcans.

Au sud se trouvent les îles *Salayer* et l'île de *Boutan*. Cette dernière forme un royaume à part. La ville de *Kalla-sousong*, siège d'un sultan vassal des Hollandais, est fortifiée. Les habitants font des étoffes de coton et de fil d'*agave*. Les perroquets et les kakatoès abondent dans les vastes forêts, où se trouve entre autres le muscadier uviforme. Les rotangs s'y élèvent sur un arbre, descendent à terre, remontent sur un autre arbre, et forment ainsi des tiges de plusieurs centaines de mètres de longueur. Les fruits du fromager (*bombax ceyba*) fournissent une abondante nourriture au singe pithèque.

Les trois îles *Xulla*, surnommées *Taliabo*, *Mangola*, et *Bessi*, forment un groupe intermédiaire entre les Moluques et Célèbes. Riches en sagou et en bois d'ébène, elles ont des habitants très-perfides et très-lâches. Près d'un des canaux qui les séparent, un rocher semblable à un homme est adoré par les navigateurs malais.

§ XIV. MOLUQUES. — Les *Moluques*, originairement et proprement appelées, sont seulement cinq petites îles à l'ouest de Gilolo, nommément *Ternate*, *Tidor*, *Motir*, *Makian* et *Bukian*; mais les souverains des Moluques ont eu des possessions dans Gilolo, Céram et autres îles voisines, qu'on appelle les *Grandes Moluques*. Ce nom paraît venir de l'arabe, et signifie *îles royales*. Toutes ces îles sont soumises aux Hollandais, qui les gouvernent immédiatement ou par des chefs indigènes qui leur sont soumis. Elles forment trois résidences : Amboine, Banda et Ternate; et ces trois résidences, avec celle de Manado et la Nouvelle-Guinée, etc., composent le gouvernement des Moluques.

L'archipel des Moluques porte les caractères les plus évidents d'une terre bouleversée par quelque révolution violente ; partout on y voit des îles singulièrement coupées et rompues, des pics énormes qui s'élancent tout à coup d'une mer profonde, des rochers entassés à des hauteurs immenses, enfin un grand nombre de volcans, soit en activité, soit éteints. Les tremblements de terre, fréquents et terribles dans ces parages, en rendent la navigation périlleuse. Ils font disparaître tous les ans des bancs de sable dans ces mers, et tous les ans ils y en forment de nouveaux.

La chaleur, l'humidité excessive, suivie de longues sécheresses, et la nature du terrain, qui est ou rocailleuse ou spongieuse, interdisent la culture de tous les grains. La moelle du sagou y sert de pain aux naturels du pays. L'arbre de fruit à pain, le cocotier et toutes sortes d'arbres fruitiers de l'Inde y réussissent. Cependant il est vrai de dire que les arbres à épices ont seuls pu y attirer et y fixer l'avidité des Européens.

Le giroflier y croît à la hauteur de 13 à 16 mètres, et étend au loin ses branches garnies de longues feuilles pointues, qui ressemblent un peu à celles du laurier. Ce sont les boutons à fleurs qui constituent l'épice connue sous le nom de *clou de girofle*. La principale récolte se fait depuis novembre jusqu'en février. Le muscadier est de la grandeur du poivrier ; ses feuilles ressemblent à celles du laurier ; il donne des fruits depuis l'âge de dix ans jusqu'à cent. Quand la noix muscade est mûre, elle est à peu près de la grosseur d'un abricot et d'une couleur peu différente ; elle a de même une sorte de sillon creux alentour ; elle ressemble un peu à une poire pour la forme ; quand elle est parfaitement mûre, l'écorce s'ouvre d'elle-même, et laisse voir le macis, d'un rouge foncé, couvrant en partie la mince cosse de la noix, qui est noire. On trouve à Amboine un giroflier sauvage qui diffère de l'autre par son tronc plus élevé et ses feuilles beaucoup plus longues. Les îles Banda fournissent aussi cinq ou six espèces de muscadiers sauvages que les Hollandais ont négligé de détruire.

Les animaux les plus remarquables sont le *babiroussa*, l'*opossum* ou didelphe, le phalanger, le tarsier, le petit chevrotain (*moschus pygmaeus*) ; mais les animaux domestiques ne sont pas en grand nombre. On y admire une foule d'oiseaux magnifiques, tels que les oiseaux de paradis, les martins-pêcheurs, les perroquets, les kakatoès, l'émou ou casoar, le choucar vert (*grancalus viridis*), le petit drongos (*corvus balicasius*), le souï-manga (*cinnyris*), le bengali (*fringilla amandava*), le galfat (*emberiza calfat*), le guépier à longs brins (*merops tenuipennis*), et autres. On y trouve des mines d'or peu abondantes, et sur les côtes des rochers de corail et de madrépores.

Les indigènes des Moluques ignoraient le prix des richesses végétales qui ont rendu leur pays si célèbre et si malheureux. Les Chinois ayant abordé par hasard dans ces îles y découvrirent le girofle et la muscade. Le goût en fut bientôt répandu aux Indes, d'où il passa en Perse et en Europe. Les Arabes, qui tenaient alors dans leurs mains tout le commerce de l'univers, n'en négligèrent pas une si riche portion. Ils se jetèrent en foule vers les montagnes, et ils s'en étaient approprié les productions, lorsque les Portugais, qui les poursuivaient partout, vinrent leur arracher cette branche d'industrie. Les Hollandais, après en avoir chassé les Portugais, prirent le parti de détruire autant qu'il serait possible les arbres d'épicerie dans toutes ces îles, en ne les laissant subsister que sur quelques-unes, petites et faciles à garder. Par ce règlement, tandis que la cannelle ne se récoltait qu'à Ceylan, le girofle à

Amboine et dans les îlots voisins, les îles Banda étaient les seules consacrées à la culture de la muscade, sans qu'il fût permis d'avoir du girofle à Banda, ni de la muscade à Amboine. Mais un tremblement de terre, en 1778, ayant beaucoup endommagé les plantations de Banda, la Compagnie a permis de planter le muscadier à Amboine.

Les Anglais s'emparèrent, en 1796, des îles Moluques; ils les rendirent en 1814 aux Hollandais, qui y maintiennent leur autorité par une politique adroite, résultat d'habitudes locales, et qui les dispense d'un grand établissement militaire.

Nous allons parcourir cet archipel. L'île de *Gilolo*, la plus grande des Moluques, présente, par sa forme irrégulière, un Célèbes en petit; l'intérieur renferme des pics très-élevés. Elle abonde en buffles, chèvres, daims, sangliers; mais les brebis y sont en petit nombre. Il y a quantité d'arbres à pain, ainsi que du sagou. Cette île appartient à la résidence de Ternate. Les villes principales sont *Satanag*, située sur un petit promontoire de la partie orientale, et qui n'est accessible qu'avec des échelles; *Bitjoli* dans la partie septentrionale, et *Galela* dans la partie méridionale.

Au sud-est de Gilolo s'élèvent plusieurs petites îles que nous ne ferons qu'indiquer. La plus méridionale est *Gasse*, couverte d'une riche végétation; puis à l'ouest *Ljong*, qui est peu élevée. Au nord-est de Gasse, les îles *Kakek*, *Passage* et *Lawn* ont toutes un petit diamètre, mais leur hauteur est considérable. Plus loin, et dans la même direction, une autre petite île isolée se fait remarquer par sa hauteur: c'est celle de *Pisang*. En avançant à 28 kilomètres vers le nord-est, on trouve un groupe de petites îles basses connues dans ces mers sous le nom d'*îles Bon*. A l'ouest de celles-ci se trouve le groupe des petites îles *Gorongo*, dont l'île *Angélique* est la plus remarquable. Enfin *Ron*, *Lilobo* et *Wida* sont peu éloignées de l'île Gilolo.

Un canal étroit sépare de la partie septentrionale de Gilolo la belle île de *Mortay*, qui est peu habitée, quoique couverte d'arbres de sagou, que les habitants de Gilolo viennent couper.

Les Moluques proprement dites forment une chaîne située à l'ouest de Gilolo et parallèle à cette île. La plus septentrionale et la plus importante est *Ternate*, quoiqu'elle ait à peine 40 kilomètres de tour. Son sultan, tributaire des Hollandais, règne sur Makian et Motir, sur la partie septentrionale de Gilolo, sur Mortay, et même sur quelques portions de Célèbes. Il peut lever, dit-on, 80,000 hommes. Ternate consiste principalement en terres élevées et abondantes en sources; les sommets des montagnes, la plupart volcaniques, vont se perdre dans les nuages. Les oiseaux sont d'une rare beauté, principalement le martin-pêcheur, coloré de rouge et de bleu d'azur, et appelé par les naturels *déesse*. La capitale, appelée aussi Ternate, est petite et ne contient guère que 5,000 habitants; elle est située au bord de la mer et bâtie en amphithéâtre. Il y a un résident hollandais et un conseil de justice qui administrent au nom de la Compagnie hollandaise. Entre cette ville et le fort d'Orange s'élève le palais du sultan.

L'île de *Tidor* ressemble à la précédente, mais elle est un peu plus grande. Le pic du même nom offre un cône régulier de 200 mètres d'élévation, dont le sommet est presque toujours environné de nuages. La capitale contient 8,000 habitants. Cette île dépend de la résidence de Ternate.

L'île de *Makian* renferme un volcan dont le cratère forme une longue crevasse qui

s'étend jusqu'au pied de la montagne. *Batchian* est la plus grande des Moluques proprement dites. Sur les côtes, comme dans la plupart des îles de cet archipel, il y a des rocs de madrépores d'une beauté et d'une variété infinies. Entre Gilolo et Céram, nous distinguerons l'île d'*Oby*, qui abondait originairement en girofliers; les Hollandais y ont un petit fort sur la côte occidentale. A *Misol*, île voisine de la terre des Papous, les villages sont bâtis dans l'eau, sur des piliers; les bois recèlent de charmants oiseaux de paradis, qui semblent venir de la Nouvelle-Guinée.

L'île de *Bourou* s'élève tout à coup d'une mer profonde, et semble comme entourée d'une muraille. On l'aperçoit à une distance de 100 kilomètres; son pic le plus élevé n'a que 2,000 mètres; elle présente les sites les plus pittoresques, mais elle est humide. On y trouve des buffles, des cerfs, des babiroussas; on compte parmi ses arbres un ébène vert, une espèce de bois de fer et le teck; il est probable que le giroflier, et peut-être le muscadier, bravent dans les lieux solitaires l'avarice des hommes. Elle est gouvernée par plusieurs chefs presque tous indépendants. Dans l'intérieur, les Alfoursès sauvages, doux et timides, habitent autour d'un lac qui paraît croître et décroître à la manière de celui de Zirknitz. *Cayeli*, qu'on nomme aussi *Bourou*, est un joli bourg avec une bonne rade et un petit fort, où le gouverneur hollandais fait sa résidence.

L'île de *Céram*, la plus grande des Moluques après Gilolo, a 300 kilomètres de long sur 50 de large. Elle est traversée de l'est à l'ouest par plusieurs chaînes de montagnes parallèles, dont une s'élève à 2,600 mètres. Elle est remplie de grandes forêts de sagou et de casuarina. Les arbres, penchés sur des ravins semblables à des abîmes, où mugissent des torrents impétueux, forment des ponts sans lesquels souvent un canton entier serait inaccessible. D'autre part, les villages sont situés sur des terrasses où l'on grimpe par de longs escaliers. On trouve parmi les rochers une pierre grise propre à supporter le feu de la fournaise la plus ardente; on distingue aussi de vastes collines de craie d'où descendent des rivières dont les eaux sont chargées de cette substance.

Parmi les habitants de Céram, les indigènes ou les Alfoursès méritent le plus d'attention. Les hommes ne se couvrent que d'une ceinture roulée autour des reins; mais sur la tête, les épaules et les genoux, ils attachent des bouquets de feuilles de palmier et de fleurs. Ils ont la vue singulièrement perçante, et prennent le cochon sauvage à la course. Les rats et les serpents font partie de leur nourriture. Plusieurs princes gouvernent cette nation, qui occupe tout l'intérieur de l'île. Les côtes sont habitées par des Malais. Les Hollandais, pour faire cesser leurs pirateries, ont, en 1825, accordé une pension au sultan qui les gouverne, et placé une redoute près de sa demeure. Plusieurs autres princes indigènes dépendent de la résidence d'Amboine ou de celle de Banda. *Sawai* et *Warou* paraissent être les ports principaux de l'île. Près du premier de ces ports, à *Atiling*, les Hollandais ont établi un poste.

Au sud de Céram est la petite mais importante île d'*Amboine*. Elle a 12,000 kilomètres carrés de superficie et 60,000 habitants, dont 10,000 chrétiens. Une très-grande baie la divise en deux péninsules et lui donne presque la figure d'un fer à cheval. Des montagnes de moyenne élévation couvrent l'île, principalement dans sa partie orientale; différents ruisseaux arrosent ses campagnes, animées par de nombreux

hameaux et embellies par de précieuses cultures. Dans les champs, le sol est d'une argile rougeâtre, quelquefois noirâtre et sablonneuse, surtout dans les vallées. Plusieurs roches de l'île sont composées de schistes fort tendres, et tout près on trouve de l'asbeste très-dur. Un beau granit d'un grain très-fin forme la base de plusieurs collines. A 300 mètres d'élévation on trouve des pierres calcaires de la plus grande blancheur.

Le giroflier est la principale plante qu'on y cultive : on y comptait en 1853 plus de 600,000 pieds de cet arbuste, dont la culture a été restreinte à cette île par les Hollandais. On recueille du café en petite quantité, et il n'est pas excellent. La plupart des endroits marécageux sont employés à la culture du sagoutier, dont on fait du sagou, du vin, du sucre et des cordes. Parmi les meilleurs fruits on doit nommer plusieurs espèces de *litchi*, diverses espèces de bananier, des orangers, des goyaviers, des papayers, le beau laurier *culilaban*, ornement des rivages, et qui donne par la distillation une huile aromatique fort recherchée. L'arbre le plus élevé des forêts est le *canarium* commun. Parmi les arbrisseaux, on remarque le henné, dont l'usage est le même qu'en Égypte, en Turquie, en Arabie et dans tout l'Orient, c'est-à-dire de servir à teindre les doigts des femmes; le *chalcas paniculata*, le *champac*, plusieurs espèces d'uvaires et les jasmins d'Arabie, qui, s'élevant parmi ces arbres charmants, mêlent leur odeur suave à leurs parfums délicieux. Les bords des ruisseaux et les lieux marécageux produisent des *jussiaea tenella*, des mangliers, l'acanthé à feuilles entières. C'est du faux aloès que les naturels retirent le fil dont ils ont besoin. Plusieurs jardins sont ornés par le buis de la Chine; la carmantine panachée et le tournesol bigarré y étalent la beauté de leurs fleurs et de leur feuillage. Sur la pente des rochers de grès escarpés qui s'élèvent au-dessus des eaux de l'Océan, croît le *pandanus odoratissima*; il penche vers la mer ses gros fruits sphériques, qui tombent et en couvrent la surface. Pour ajouter encore à la beauté de ces lieux, on y voit briller les fleurs d'un rouge éclatant des *erythrina corallodendrum*. La mer est peuplée de coquillages brillants, de poissons bizarres; ses rivages sont couverts de crabes et d'écrevisses sans nombre.

La ville d'*Amboine*, capitale de l'île et résidence du gouverneur général des Moluques, est située à l'extrémité sud-ouest. Ses rues régulières, larges et propres, ses canaux et ses ponts donnent à cette ville le caractère national de la Hollande. La citadelle est forte : c'est, après Batavia, la plus importante place des Hollandais dans cette partie du monde. On y compte un millier de maisons et 7,000 habitants. Les bazars, l'hôtel de ville, l'hôpital et deux églises sont ses principaux édifices. L'une de ces églises est réservée pour les Malais; l'office s'y fait dans leur langue. Un mandarin préside à Amboine au commerce de la colonie chinoise.

Les indigènes, qui descendent d'une même souche avec les Malais et les Javanais, ont adopté l'usage des habits européens. Ils aiment le bain et se frottent le corps d'huiles odorantes. Les femmes se chargent d'un très-grand nombre de bracelets d'or ornés de cristaux, et taillés dans des formes singulièrement variées. A la couleur près, leurs charmes personnels, l'élégance de leurs manières et l'éclat de leurs vêtements flottants, rappellent les anciennes Grecques. Leurs danses sont animées par des chants qui retracent quelquefois les événements historiques de leur pays.

Parmi les îles voisines de Céram et d'Amboine, nous devons encore distinguer les suivantes : *Noessa-Laout*, dont les habitants, en 1708, étaient encore anthropophages ; *Honimoo*, appelée aussi *Saparoo*, avec un fort hollandais, île très-fertile, ainsi qu'*Oma* ou *Haurauca*, riche en sources chaudes ; ces trois îles sont à l'est d'Amboine. On trouve à l'ouest de Céram celle de *Manipa*, montagneuse, fertile et populeuse ; et celles de *Kélang* et de *Bonoa*, couvertes de cocotiers, d'ébéniers et de rizières. Bonoa est proprement un groupe de plusieurs îlots, autour d'un bon port. Au nord-est et près de Kélang, *Bubi* est un îlot peu élevé, où la végétation est néanmoins, comme à Bonoa, Kélang et Manipa, extrêmement forte et abondante.

Au sud-est de l'île d'Amboine s'élève isolément un petit groupe volcanique qui porte le nom de *Banda*, d'après l'île principale, laquelle s'appelle aussi *Lantoir*. Ce groupe forme une résidence dont le chef-lieu est *Nassau* ou *Waterford*. Les Hollandais ont affecté les quatres îles de *Neira*, *Gounong-Api*, *Ay* ou *Way*, et *Lantoir*, à la culture du muscadier ; cette culture, confiée aux condamnés qu'on transporte de Java, donne 50,000 kilogrammes de noix et 15,000 kilogrammes de macis. Le muscadier prospère non-seulement dans un terreau noir, mais encore au milieu des laves de Gounong-Api, qui est l'île la plus élevée, son sommet étant de 646 mètres au-dessus de la mer. C'est une montagne ignivome d'une grande activité. Cette colonie est la seule où les Européens aient exclusivement la propriété des terres. La Compagnie, trouvant les habitants de Banda trop impatients du joug qu'elle imposait, prit le parti de les exterminer. C'est dans l'île de Banda-Neira que se trouve la petite ville de *Nassau*, qui est le chef-lieu de la résidence que forme ce groupe. Cette ville a un tribunal, est défendue par le fort Belgica et compte 6,000 habitants.

Après avoir ainsi décrit les îles remarquables de cet intéressant archipel des épices, nous n'avons plus que quelques mots à ajouter sur la *mer des Moluques*. Comme toutes les parties de l'Océan voisines de l'équateur, elle est peuplée de zoophytes, semée de récifs de corail, soumise aux vents périodiques et constants ; elle ressemble encore aux autres mers voisines par le grand nombre de volcans qui en hérissent et en bouleversent le bassin. Mais un phénomène particulier à cette mer, c'est l'arrivée périodique d'un courant d'eau blanche comme du lait, et qui vient régulièrement, au mois de juin et aux mois d'août et de septembre, couvrir la surface du bassin où les îles de Banda sont situées. Cette eau se montre d'abord du côté des îles Key et Timor-Laout, se répand ensuite jusqu'aux rivages d'Amboine et de Céram au nord, et jusqu'à ceux de Timor et d'Ombo à l'ouest ; plus loin, elle se perd entre Florès et Célèbes. Cette eau répand la nuit une clarté qui la fait confondre avec l'horizon ; elle est dangereuse pour les vaisseaux, car la mer semble bouillonner et éprouver une agitation intérieure partout où elle passe ; les poissons disparaissent tant que dure ce phénomène. Cette eau blanche semble venir des rivages de la Nouvelle-Guinée et du golfe de Carpentarie.

§ XV. HISTOIRE ET ADMINISTRATION DES POSSESSIONS HOLLANDAISES. — La partie de la Malaisie que nous venons de décrire est sous la domination ou sous l'influence des Hollandais, qui y ont 20 millions de sujets et 1,500,000 kilomètres carrés de territoire¹. Leur première apparition dans cette partie du monde, où ils avaient été précédés par

¹ Nous en avons donné le détail dans la géographie de la Hollande, tome II, page 707.

les Portugais, remonte à 1596 ; leurs premières factoreries furent établies à Bantam, à Djokatra et à Amboine. En 1603 fut fondée la Compagnie hollandaise des Indes orientales qui, pour arriver au monopole du commerce des épices, fut forcée à faire des conquêtes. En 1618, elle dominait dans les Moluques ; la factorerie de Djokatra ayant été attaquée et brûlée par les sultans indigènes, se trouvait remplacée par Batavia ; enfin les sultans de Mataram, de Bantam, de Djokatra, étaient forcés d'accepter l'alliance hollandaise. Dans les années suivantes, elle vainquit successivement les sultans de Macassar et de Boni, bâtit Wlaardingen et fit reconnaître sa suzeraineté par les principales tribus de Célèbes. Préoccupée uniquement de ses intérêts commerciaux, elle laissa presque partout l'autorité aux chefs indigènes, ne cherchant à les convertir ni aux mœurs ni à la religion de l'Europe. Devenue héritière des sultans de Bantam et de Mataram, elle prit possession du district des Lampongs dans Soumatra, et peu après du royaume de Palembang. Elle prit part aux luttes des princes de Bornéo et se fit céder plus de la moitié de l'île. Enfin il ne restait plus que quelques îlots indépendants lorsque la Compagnie fut dissoute en 1795. L'État lui succéda ; mais la Hollande étant devenue l'alliée et ensuite la sujette de la France, l'Angleterre profita de cette situation pour s'emparer de ses possessions dans l'Océanie. Elle ne les recouvra qu'en 1814, mais alors elle dut engager une lutte sanglante contre les princes de Java, qui avaient repris leur indépendance, et ce ne fut qu'après cinq années de guerres et de grandes concessions qu'elle les remit sous sa domination.

Les possessions hollandaises sont aujourd'hui divisées en provinces ou résidences, les résidences en régences, et celles-ci en districts, qui comprennent plusieurs villages. Les résidents sont Hollandais et nommés par le gouvernement ; les régents sont pris par le gouvernement parmi les principales familles du pays, et presque toujours suivant la loi d'hérédité. La nomination des chefs de districts est remise à l'intelligence des résidents ; enfin les chefs de village, chargés de présider à la répartition de l'impôt et des corvées, doivent leur autorité à l'élection. Au-dessus de tous ces fonctionnaires, la Hollande place un gouverneur général, assisté d'un conseil consultatif pour les affaires d'administration intérieures, mais arbitre souverain pour tout ce qui concerne l'armée et la marine ; il peut même surseoir aux ordres venus de la métropole qui lui semblent contraires au bien de la colonie. Sous ses ordres un directeur général administre les finances. L'administration de la justice comprend une cour suprême et trois cours de première instance. Les revenus de la colonie se composent des produits des cultures qui sont attribuées à l'État, de la vente de l'opium, des taxes sur les marchandises exposées dans les marchés, etc. Depuis 1830, ces vastes contrées, jusqu'alors fort coûteuses pour la Hollande, lui donnent de grands bénéfices, grâce aux réformes introduites à cette époque par le gouverneur général Van der Bosch. Ces réformes ont porté sur la transformation de l'impôt foncier. Aujourd'hui, dès que le chiffre de sa redevance particulière lui est connue, une commune met à la disposition de l'État une certaine quantité de terres et de bras. Celui-ci les consacre à des cultures dont les produits sont recherchés sur les marchés européens, et qu'il a distribuées suivant leur nature : le café, le thé et le mûrier sont placés sur les hauteurs ; la canne à sucre, l'indigo, le riz dans les fonds arrosés. Des primes proportionnelles au rendement sont accordées aux fonctionnaires, générale-

ment Chinois, chargés de la surveillance des travaux; en outre la dime de presque toutes les récoltes appartenant aux prêtres musulmans, ceux-ci stimulent les travailleurs. Les Européens, éloignés de la direction des cultures, ont été appelés à la fabrication du sucre, et pour les attirer, le gouvernement n'a pas hésité à leur fournir des capitaux et des bras : mais comme il a fixé lui-même le prix auquel il peut racheter leurs produits, seul il bénéficie.

On comprend ce que de telles mesures ont pu produire de bénéfices à la métropole : ils se sont élevés dans quelques années à plus de 40 millions ¹. Nous ne pouvons dissimuler que ceci ressemble plutôt à une exploitation qu'à un gouvernement, et la Hollande le sent si bien qu'elle maintient énergiquement l'exclusion de ses propres nationaux, et ne consent point à les voir devenir propriétaires du sol; peut-être aussi sa prudence lui fait-elle craindre une séparation pareille à celle des États-Unis.

A part le produit que l'État tire de ses possessions océaniques, le commerce particulier de la Hollande avec ces possessions s'est élevé en 1853 :

Importations	63,729,272 florins.
Exportations.	21,809,704 —

Pour garder ces possessions, la Hollande entretient une force militaire de 8,000 Européens, formant 11 bataillons d'infanterie, 1 régiment de cavalerie, 2 bataillons d'artillerie, laquelle force est assistée d'environ 30,000 hommes de troupes indigènes.

§ XVI. ILES PHILIPPINES. — Nous venons d'examiner le caractère de l'administration hollandaise dans les contrées dont Java est le centre, et nous avons vu qu'avant tout elle veut des profits, peu soucieuse d'ailleurs de faire accepter par ses sujets la religion et la civilisation de l'Europe. Les Philippines, où règnent les Espagnols, offrent un spectacle bien différent : avant tout, l'indigène a été catéchisé et la conquête ne semble s'être établie que dans son intérêt; sous aucun prétexte il ne peut être réduit à l'esclavage; toute terre qu'il cultive devient sa propriété, et un léger impôt de 2 francs par tête le laisse libre de toute charge. Le gouvernement exerce sans doute certains monopoles, mais c'est pour faire face aux besoins de la colonie; et, s'il est obligé dans les temps de disette, de soumettre l'habitant à un travail forcé, c'est par l'intermédiaire d'un chef national.

Les *Philippines*, découvertes en 1521 par Magellan, sont situées au nord de Bornéo, entre le 7° et le 20° degré de latitude. Les Espagnols, qui s'y établirent définitivement en 1560, n'imposèrent proprement qu'à l'archipel septentrional le nom de leur monarque Philippe. La partie centrale est souvent désignée à part sous le nom d'*îles Bissayes*. Les Philippines se composent de onze ou douze îles principales et d'une soixantaine d'îlots : l'Espagne en a formé 34 provinces, y compris les Mariannes, qui en sont cependant éloignées de 1,600 kilomètres.

Les chaînes de montagnes qui traversent ces îles dans tous les sens semblent se perdre dans les nues : aucune n'a été mesurée. Elles sont remplies de volcans qui répandent souvent l'épouvante et la mort. En 1641, l'éruption simultanée de trois cratères à Luçon et à Mindanao s'annonça par un bruit qui fut entendu des côtes de

¹ Les dépenses de l'administration coloniale s'élèvent à plus de 70 millions de florins. L'impôt ne produit que 37 millions. La vente des denrées coloniales comble le déficit, et donne encore un bénéfice de près de 20 millions de florins.

la Cochinchine; en 1754, dans l'île de Luçon, celle du *Taal* fut précédée d'un tremblement de terre qui détruisit entièrement la ville du même nom. On remarque aussi celui d'*Arringway* et surtout celui de *Mayon*, qui présente la figure d'un pain de sucre; il jette habituellement de la fumée, quelquefois des flammes et des sables volcaniques. En 1814 une de ses éruptions détruisit la ville d'Albay.

On trouve dans les îles Philippines des mines d'or, d'argent, de mercure, de fer, de cuivre et de plomb. On pense même que Luçon renferme des terrains d'alluvion platinifères. Il y a de beaux gisements de marbre, de talc, de salpêtre et de cinabre : le cinabre seul est l'objet d'une exportation importante. Près des volcans de l'île Mindoro et de l'île Sangui, le soufre se montre en masses inépuisables.

Le terrain des îles Philippines est non-seulement coupé par d'innombrables torrents, de grandes rivières et par beaucoup de détroits, comme tous les archipels montagneux, mais il offre encore le phénomène particulier d'un grand nombre de marais, de tourbières, de lacs et de sources d'eaux thermales. On y trouve peu de terres fermes. Dans les sécheresses, ce sol bourbeux et spongieux se gerce de toutes parts. Les pluies les plus violentes inondent ces îles; les ouragans y sont fréquents. Ceux que l'on ressent à Manille ne sont rien en comparaison de ceux que subit la côte de Cagayan. Les tremblements de terre causent d'épouvantables ravages.

On éprouve ici à peu près la même variété de saisons que celle que l'on remarque sur les côtes de Coromandel et de Malabar, variété qui vient de la même cause, car la principale chaîne de montagnes court du nord au sud comme les Ghattes. Dans l'ouest, les pluies règnent pendant les mois de juin, juillet, août et une partie de septembre; c'est le temps des vents d'ouest et d'aval. Ces vents soulèvent les mers en fureur; les terres sont submergées et les campagnes changées en grands lacs. Dans la partie de l'est et du nord, on a alors le beau temps. Mais pendant le mois d'octobre et les mois suivants, les vents du nord soufflent le long de ces côtes avec la même furie, accompagnés de la même abondance de pluie; les mêmes débordements s'ensuivent, de sorte que, quand le temps est sec dans un canton, on a de la pluie dans l'autre. C'est pourtant cette humidité qui rend les Philippines si fertiles. Les prairies, les campagnes, les montagnes même jouissent presque toute l'année d'une verdure et d'une fraîcheur perpétuelles. Les arbres n'y sont jamais privés de feuilles; les campagnes sont presque toujours émaillées de fleurs, et souvent le même arbre porte dans le même temps des fleurs et des fruits. La principale nourriture de ces îles est le riz. Les Espagnols y ont introduit le froment. Le cacao, qui y réussit très-bien, n'y a été porté que vers 1670; il est cultivé par les Indiens dans toutes les îles. On y voit aussi des patates, des asperges, des radis, des betteraves, et toutes les plantes qui sont en Europe d'un usage journalier, excepté cependant la pomme de terre. Le tabac, le bétel, le safran, la noix d'arek, la noix muscade, le café, le coco et la canne à sucre y sont communs. Quant aux arbres fruitiers, ceux d'Europe n'y donnent que très-peu de fruits, mais les orangers et les citronniers y abondent, et les fruits en sont excellents. L'oranger en pleine terre s'élève jusqu'à la hauteur de 10 mètres environ.

Parmi les végétaux indigènes, on distingue le cotonnier, le bambou, l'ananas, le gingembre, le poivre, le cassier, plusieurs espèces de bananiers et le manguier (*mangifera indica*), qui produit les mangues les plus estimées et les plus grosses du

monde; le grevier (*grewia echinulata*) et le tamarinier (*tamarindus indica*) y parviennent à la taille de nos arbres les plus grands et les plus robustes; on y trouve beaucoup de bois d'ornement, de teinture et de construction, tels que l'ykaramda, l'ébénier, l'acajou, le caobo (*cassuvium*), le panianguit, le mangatchapony, le bois de fer, l'aloès, le rotang, le palétuvier, et plusieurs autres arbres à gomme, à résine et à vernis. La terre est couverte des fougères et des mousses de Java, ainsi que de toutes les plantes des tropiques. Les habitants tirent du gongo, plante rampante, mais gigantesque, un savon végétal qu'ils emploient à leur usage journalier. Il y a de nombreux troupeaux de bœufs, de chevaux et de moutons. La graisse du cochon supplée au beurre, dont on ne fait aucun usage, parce que le soin d'une vache et la peine de la traire sont un travail au-dessus des forces du paresseux Manillois.

On remarque dans les Philippines le tayouan, espèce de chat qui a des membranes semblables à celles des chauves-souris, mais qui vole avec moins d'agilité. Les forêts recèlent une grande quantité de sangliers, de cerfs, de daims, de singes et de chats. Il y a aussi beaucoup de serpents; les plus remarquables sont : le python (*coluber javanicus*), appelé par les indigènes ours des rizières, parce qu'il vit habituellement dans les champs de riz; le boa, le fouet-de-cocher (*coluber flagelliformis*) et l'olopong. Les crocodiles et les caïmans infestent les rivières. Le poisson n'y est pas rare; l'espèce la plus commune est celle qu'on nomme *dalaq*; on en voit peu pendant la sécheresse, mais pendant la saison des pluies il est en si grande abondance, qu'il semble que la mer, les lacs, les rivières du globe entier se soient rendus tributaires de ces îles. Les forêts sont peuplées d'abeilles, qui donnent beaucoup de miel et de cire. Les vers à soie y viennent naturellement, et les habitants font dix récoltes chaque année. On y voit des moustiques fort incommodes; les fourmis blanches dévorent souvent dans une nuit un magasin entier. Les oiseaux sont les mêmes que ceux de Java; on les y trouve en très-grande quantité. On y remarque de plus le *calao*, qui pond dans le sable des œufs très-recherchés, et une espèce de rossignol auquel les habitants attribuent un langage et un chant semblables à ceux de l'homme, mais beaucoup plus variés.

Outre les Espagnols et les autres étrangers, on peut ranger les habitants des Philippines en trois classes bien distinctes : les nègres, les Malais ou *Tagales*, et les métis ou créoles. La tradition dit que des peuples noirs étaient anciennement les possesseurs de toutes ces îles, et surtout de Luçon. Lorsque les nations voisines y passèrent pour s'en emparer, ces noirs s'enfuirent et se retirèrent dans les montagnes, qu'ils habitent encore. Suivant M. Jurien de la Gravière, cette population première serait de la même race que les peuplades au teint d'ébène et aux cheveux laineux qui occupent encore les îles de la Papouasie. Quoi qu'il en soit, cette race noire a presque entièrement disparu aujourd'hui; les faibles tribus encore subsistantes sont réfugiées dans des forêts inaccessibles, vivent tout à fait à l'état sauvage, et les tentatives faites pour les convertir ont été sans résultat.

Les Malais ou Tagales forment la population dominante des Philippines : ils sont doux, charitables, hospitaliers, extrêmement sensibles aux bons traitements, et sentent vivement l'injustice et le mépris; orgueilleux de leurs ancêtres, que quelques-uns d'entre eux font remonter à des époques reculées, aimant la parure et la repré-

sensation, la chasse, l'équitation et les autres exercices du corps, mais excessivement portés vers la dissipation, ils sont braves, actifs, industrieux et d'une adresse remarquable; ils ont l'oreille fine, beaucoup de goût pour la musique et la peinture, mais peu d'inclination pour les études sérieuses. Ils sont ordinairement petits, mais forts et robustes; leurs traits ne diffèrent pas de ceux des autres Malais, seulement leur peau est plus blanche et leur nez plus saillant.

Les métis ou créoles, issus des Européens et des indigènes, participent des uns et des autres : ils ont l'esprit mercantile. Ce qui domine dans leur caractère, c'est l'orgueil et la frivolité. L'argent qu'ils gagnent ils le dissipent en réjouissances.

La partie des îles Philippines soumise aux Espagnols a environ une superficie de 2,500 milles carrés géographiques. Sa population se divise : en population recensée, c'est-à-dire soumise, catholique, payant l'impôt, et qui est répartie dans 695 villages; elle s'élève à 2,665,000 habitants; et en population non recensée, c'est-à-dire à peu près indépendante et sauvage, et s'élevant environ à 1 million. Les Philippines sont gouvernées par un capitaine général, chef de l'armée et directeur suprême de toutes les administrations civiles; la direction des finances est seule soustraite à son autorité. L'*audience royale* sert de contre-poids à l'omnipotence de ce vice-roi : elle forme le tribunal suprême pour les causes civiles et criminelles, et le conseil dont le capitaine général doit prendre l'avis dans les circonstances importantes. Les provinces sont gouvernées par des alcades à la nomination du gouverneur général. Ils président à la répartition du contingent de la milice, surveillent l'entretien des routes et la perception des impôts; enfin ils rendent des jugements en première instance. Au-dessous d'eux, des *gobernadorcillos* ou maires sont préposés à chaque village, décident dans toute cause qui ne dépasse pas $\frac{1}{4}$ piastres, font les premières instructions criminelles, et reçoivent l'impôt que recueillent les *cabezas* ou chefs de groupes indigènes. Un *teniente* ou adjoint, des *alguaciles* ou agents de police et trois juges complètent ce système d'administration locale, qui doit sa force et son influence à une élection remise à 13 électeurs, dont moitié est prise parmi les *cabezas* en fonction, et moitié parmi les notables qui ont déjà exercé les fonctions municipales¹. Le budget du gouvernement est formé par le montant d'une capitation que payent les indigènes; mais comme ce revenu est insuffisant, on a monopolisé la vente de certains produits, comme nous l'indiquerons plus loin.

Le gouvernement ecclésiastique est composé d'un archevêque et de trois suffragants. Le peuple leur donne le nom de pères et a pour eux le respect le plus grand et la vénération la plus profonde. Leurs avis sont des oracles; leurs paroles, des lois auxquelles on ne cherche point à se soustraire. Ils s'attirent la considération par leur science, leur sagesse, leur humanité et leurs vertus. Le clergé inférieur est composé en partie d'Espagnols et en partie d'Indiens ou de métis : ainsi, sur 528 cures, 191 sont occupées par ces derniers. Les curés espagnols se recrutent généralement parmi les augustins chaussés et déchaussés, les franciscains et les dominicains. C'est au clergé que la population indigène doit sa civilisation, sa liberté et son bien-être. Le missionnaire se regarde comme le défenseur né de ceux qu'il a convertis, et n'hésite point à porter ses plaintes jusqu'à Madrid. C'est à lui qu'est due l'introduction du blé et du

¹ Jurien de La Gravière, *Voyage en Chine et dans les mers de l'Océanie*.

maïs, de l'art de tresser la paille, de tisser les étoffes de coton et de pina; c'est sous son impulsion que les champs ont été irrigués, que des ponts ont été jetés sur les torrents, et que des chemins ont été tracés. Aussi ne doit-on point s'étonner de voir son autorité dominer celle des alcades.

L'industrie manufacturière des Philippines embrasse peu d'objets. Avec les filaments de la plante de l'abaca on fabrique l'étoffe de pina, tissu admirable par sa finesse et sa durée, qui est brodé avec beaucoup d'art par les indigènes, et dont on fait des mouchoirs et d'autres objets de parure d'un prix très-élevé. On y fabrique aussi des chapeaux de paille renommés pour leur finesse, des étoffes de coton de différentes espèces, des toiles à voiles, et des tapis de soie qui constituent une partie de l'habillement des femmes. La fabrication la plus importante est celle des cigares : le gouvernement, qui en a le monopole, avait reçu en 1849, à Manille, Cavite et Navotas, 3,300,000 kilogr. de tabac en feuilles, et en avait expédié en Espagne 2,500,000 kilogrammes. Les Philippines consomment plus d'un million de cigares et en expédient 66 millions. Une production encore en enfance, mais qui tend à prendre de grands développements, c'est le sucre : elle n'atteignait que 8 millions de kilogrammes en 1830, aujourd'hui elle dépasse 25 millions de kilogrammes.

Le commerce des Philippines n'a pris, comparativement à sa population, que très-peu d'extension, parce qu'un seul port, celui de Manille, est ouvert aux navires étrangers, et que le gouvernement a le monopole du tabac et des liqueurs fortes. Aussi l'exportation ne s'élève-t-elle qu'à 3 millions et demi de piastres¹.

L'Espagne entretient pour la défense des Philippines 6 régiments d'infanterie, 2 brigades d'artillerie et 5 bataillons de milices provinciales.

Les Philippines forment trois groupes principaux : l'île de Luçon au nord, Mindanao au sud, et le groupe intermédiaire des Bissayes.

Luçon, la plus grande des îles Philippines, a 147,170 kilomètres carrés; elle est coupée par deux golfes, celui de *Cavite* ou de Manille à l'ouest, et celui de *Lampon* à l'est. Une grande partie du terrain que ces deux golfes resserrent est occupée par le grand lac nommé *Bay*, qui se décharge dans le golfe de Cavite. Les rivières les plus considérables sont : le *Tagayo* ou *Cagayan*, qui coule droit au nord; l'*Ana*, et le *Passig*, qui va de l'ouest à l'est en traversant le lac *Bay*. L'île produit de l'or, du cuivre et du fer; l'exploitation du dernier est abandonnée; l'or est recueilli en paillettes. On exporte encore divers bois de construction et de mâture, des cordages faits avec les filaments d'un palmier; du sucre, du coton, des rotins ou rotangs, de la cire, des gommes et des résines.

Luçon comprend 19 alcadies et compte 1,822,000 habitants. Ses villes principales sont : *Manille*, dans la féconde province de Tondo, la ville la plus importante de l'Océanie. Située dans une plaine charmante que traverse la rivière du Passig, elle est ceinte d'un double rang de fossés pleins d'eau, seulement interrompus par six chemins qui aboutissent aux six portes de la ville; elle est défendue par de sombres et vastes fortifications qui ont 3,500 mètres d'étendue. Les rues en sont régulières, larges, presque toutes pavées en granit, bordées de trottoirs et éclairées par un grand nombre de fanaux. L'agitation continuelle qu'on y remarque, le nombre des édifices

¹ Jurien de La Gravière, *Voyage en Chine*, etc.

publics, la richesse des magasins, lui donnent beaucoup de ressemblance avec les villes de l'Europe; mais les maisons n'ont ordinairement qu'un étage avec balcon, et sont peu élégantes. Les édifices publics les plus remarquables sont la cathédrale, le palais épiscopal, le palais du gouvernement, le fort Saint-Jacques et un grand nombre de couvents. Cependant l'architecture de ces édifices est en général lourde et de mauvais goût. Un monument moderne fait seul exception : c'est l'hôtel de la douane.

Manille est la capitale des établissements espagnols en Océanie et le siège d'un archevêché et de la cour d'appel des Philippines; elle a une université et un collège de missionnaires. Elle fait un commerce important avec la Chine, Java, l'Hindoustan, les États-Unis et l'Europe. L'industrie y est active. Les principales manufactures sont celles des cigares, qui occupent 4,000 hommes et 8,000 femmes; des cordages et des toiles d'abaca. Cette toile surpasse en transparence et en finesse toutes celles qui sortent des manufactures de l'Europe. Les habitants, dont le nombre s'élève à plus de 140,000, sont généralement grossiers, superstitieux, uniquement occupés d'affaires, et d'une ignorance excessive.

Depuis 1571, époque de sa fondation, cette ville a beaucoup souffert des tremblements de terre, si communs dans les Philippines; les plus terribles sont ceux de 1635, 1796, 1824. Le premier renversa un grand nombre d'édifices et fit périr 3,000 individus. Manille a encore été le théâtre d'un grand nombre de révolutions politiques. Plusieurs fois les Chinois vinrent s'y établir, et en si grand nombre, qu'ils surpassaient la population chrétienne : ils n'en furent chassés que par des massacres. En 1762, les Anglais assiégèrent Manille, s'en rendirent maîtres et la livrèrent au pillage. Les habitants n'eurent la vie sauve qu'en donnant une somme de 25 millions de francs.

Cavite, à 12 kilomètres de Manille, sur le golfe du même nom, sert pendant six mois de l'année de port à la capitale. On y construit des vaisseaux de guerre. La ville n'a rien de remarquable; ses rues sont étroites et sales; ses maisons, mal construites, renferment environ 5,000 habitants. Ses fortifications, quoique bien entretenues, sont loin d'égaler celles de Manille.

Près d'un lac magnifique, appelé la *Laguna*, s'étend la jolie ville de *Santa-Cruz*, chef-lieu d'une petite province. Nous nommerons encore *Bocolor*, dans la province de Pampanga; *Soubi*, excellent port, dans celle de Zambalès; *Ylagan*, chef-lieu du Cagayan; *Licon*, dont les habitants passent pour les plus forts et les plus beaux des Philippines; *Boulacan*, au nord de Manille, dont les champs sont renommés par le cacao qu'on y récolte; *Nueva-Caceres*, la *Cabecera-de-Vigan* et *Nueva-Segovia*, villes épiscopales.

Les relations que nous possédons sur les autres îles Philippines offrent peu de traits caractéristiques. La nature et les hommes y sont les mêmes que dans l'île de Luçon. La dénomination d'îles *Bissayes* s'étend à toutes les îles situées entre Luçon et Mindanao. La population catholique y est estimée à 800,000 habitants. Au sud de la première de ces îles se trouve *Mindoro*, qui forme une alcadie. Ses villes principales sont : *Calapan*, *Baco*, *Santa-Cruz* et quelques autres postes qui appartiennent aux Espagnols. On remarque sur ses côtes l'anse de Mangarini.

La longue île de *Paragoa* ou *Palaouan* et le groupe des îles *Calamianes* ou îles aux cannes, forment une chaîne qui se détache entre l'île Bornéo et celle de Mindoro; elle

paraît être très-élevée et assez étroite. Il n'y a pas beaucoup de terres labourables au pied de ces hautes montagnes. Les productions sont du riz, du bois d'ébène, des cannes ou rotangs, de la cire, plusieurs gommés, des perles, une infinité de poissons de mer et de tortues. Une partie des habitants vit constamment sur la mer. Les îles Calamianes forment, avec la partie nord-est de Palaouan, une alcadie dont le chef-lieu est *Couliong*.

Masbate, entre Mindoro, Panay, Samar et Luçon, est indépendante.

Samar, au sud-est de Luçon, a 200 kilomètres de longueur sur 60 de largeur. Le sol y est très-fertile et d'une culture aisée, rendant au moins quarante grains pour un. On en exporte une grande quantité de riz. Les forêts abondent en oiseaux sauvages. Les tourterelles y sont de trois espèces. Les louris y sont fort multipliés, aussi bien que de jolies perruches de la grosseur du linot. Les mammifères n'y sont pas moins nombreux. Les bois sont remplis de singes très-gros, de buffles et de chevreuils. Les abeilles sauvages suspendent leurs innombrables ruches aux branches des arbres. L'île de Samar forme une alcadie.

Panay, que les Espagnols ont divisée en trois provinces, renferme les villes d'*Antigua* au sud-ouest, d'*Iloilo* à l'est, et de *Capis* au nord. Ces villes sont les chefs-lieux des trois provinces, dont une, celle d'Antigua, renferme 46 villages. On remarque encore dans l'île de Panay les deux petites villes de *Molo* et de *Xaro*, dont les habitants passent pour les plus civilisés des Philippines. C'est dans cette île, longue de 64 kilomètres et large de 48, que quelques voyageurs modernes placent un peuple particulier et jusqu'à présent inconnu. « J'ai vu, dit M. de Rienzi, une variété de noirs d'une taille au-dessous de 4 pieds, mais bien faits, et qui n'avaient pas encore été décrits; ils vivent dans les bois et les montagnes. Leurs cheveux ne sont pas crépus comme ceux des Africains; leur peau n'est pas si noire, leurs nez ne sont pas épatés, ni leurs joues saillantes. Ils sont absolument nus, et si légers à la course, qu'ils prennent souvent des animaux sans le secours de leurs flèches ni de leurs couteaux, et alors ils demeurent comme les corbeaux autour du cadavre jusqu'à ce qu'ils l'aient dévoré. Ils échangent le miel et la cire de leurs forêts pour des couteaux, de l'eau-de-vie et du tabac, qu'ils aiment passionnément. Au reste, ces hommes mènent une vie fort paisible avec leurs femmes et leurs enfants, loin des Bissayas et des Espagnols. » Panay est riche en gibier, surtout en cerfs, sangliers et cochons sauvages. Elle rivalise avec Luçon pour ses produits agricoles et pour ses tissus d'abaca.

Les îles *Leyté*, *Zébu* ou *Zébou*, et *Negros*, appelée aussi *Buglas*, forment trois provinces espagnoles. Ces provinces sont fertiles, mais peu peuplées. L'île de *Zébu* compte 44 villages. C'est là qu'abordèrent d'abord Magellan et Legaspi, c'est de là que partirent la conquête et la propagande. La capitale est *Zébu*, qui est regardée comme la seconde ville des Philippines; c'est la résidence d'un évêque; elle n'a que 2 ou 3,000 habitants. Le faubourg de Pariran est habité par des Chinois, en général fort riches, parce que tout le commerce est entre leurs mains. *Guigan* est la première de cette alcadie après Zébu. Entre Zébu et Luçon se trouve la petite île de *Maétan*, que la mort du navigateur Magellan a rendue célèbre.

La seconde des îles Philippines, en grandeur et en importance, est celle de *Mindanao* : elle est la plus méridionale. Le nom de Mindanao ou de Magindanao signifie, en

langue du pays, peuples unis de la lagune. Elle peut avoir 65,000 kilomètres carrés; mais il y a peu de terrain propre à la culture; partout ce ne sont que golfes et presqu'îles. Ses caps les plus remarquables sont *Cabicunya* et *Engano* au nord, *Bajéador* et *Bolinao* à l'ouest, *Santo-Ildefonso* à l'est. Les golfes ou baies les plus importants sont, au nord, *Sindangan*, *Panguil*, *Ilican*, *Macahalar* et *Butuan*; au sud, la grande baie d'*Illana*, et au sud-ouest, le petit golfe de *Tagloé*.

A chaque pas on trouve un ruisseau ou une fontaine. On y connaît plus de vingt rivières navigables, parmi lesquelles on doit surtout remarquer le *Pélandji*, le *Butuan* et le *Sibuguey*. Ces rivières abondent en poisson. Les principales plantes nutritives sont le riz, les patates, le sagou. La cannelle est aussi fort commune; mais, quoique dans sa première fraîcheur elle paraisse avoir autant de piquant que celle de Ceylan, en peu de temps elle perd de sa force, et au bout de deux à trois ans elle n'a plus de goût. La vigne n'y vient qu'en treille, et ne souffre aucune autre espèce de culture. Il y a des mines d'or, et le talc est très-commun. Les Espagnols exportent des pierres meulières.

Cette île est divisée en deux parties, la partie indépendante et la partie soumise aux Espagnols: la première se trouve au sud; elle a ses propres rois et princes ou *sultans* et *radjahs*, qui possèdent, dans leurs marais et leurs forêts, une barrière insurmontable contre les entreprises des Espagnols. Sa capitale, située sur le *Pélandji*, se nomme *Sélangan*. Une autre ville, *Sagoursougour* ou *Pollok*, est un des meilleurs ports des Philippines. Les indigènes se distinguent, d'après les dialectes, en trois tribus: les *Luta*, les *Subani* et les *Nègres* proprement dits. Les habitants des bords de la mer ont beaucoup de ressemblance avec les Bornéens, les Macassars et les habitants des Moluques. Quoique ayant une langue qui leur est naturelle, ils parlent également le malai. Ils sont tous mahométans. Lorsque les Mindanois ne sont pas en guerre entre eux, ils exercent volontiers la piraterie. Leurs bâtiments portent du petit canon et 70 à 80 hommes d'équipage.

La partie soumise aux Espagnols est divisée en trois alcadies dont les villes principales sont: *Missamis*, sur la baie de *Panguil*; *Dapitan*, sur la côte septentrionale; *Caraga*, sur la côte nord-est, et *Zamboanga*, ville au sud-ouest, défendue par un fort armé de canons, et résidence du gouverneur. La population catholique est de 44,000 habitants.

CHAPITRE DEUXIÈME.

MÉLANÉSIE.

§ 1^{er}. AUSTRALIE. — CÔTES. — Au sud de la mer de Timor apparaît la grande terre océanique nommée *Nouvelle-Hollande* par les navigateurs hollandais, qui, dès l'an 1605, nous en procurèrent une connaissance positive, et à laquelle on s'accorde aujourd'hui à donner le nom d'*Australie*. Cette terre, qu'on peut regarder ou comme un troisième continent ou comme la plus grande des îles du globe, est comprise entre les 11° et 39° degrés de latitude méridionale, et les 111° et 152° degrés de longitude est du méridien de Paris. Elle est bornée au nord par le détroit de Torrès, qui la

sépare de la Nouvelle-Guinée, et par la mer de Timor, à l'est et à l'ouest par le Grand Océan, au sud-est par le détroit de Bass, qui la sépare de la Tasmanie. Elle a de l'ouest à l'est environ 3,850 kilomètres de longueur, et du nord au sud 3,150 kilomètres de largeur. Sa superficie est évaluée à 775,000 kilomètres carrés. L'intérieur est encore presque entièrement inconnu.

De vastes golfes échancrent ses côtes et offrent de nombreux abris aux navigateurs. Le plus considérable est, au nord, le golfe de *Carpentarie*, qui a 440 kilomètres de longueur et 520 de profondeur. Son côté occidental, sablonneux et aride, est bordé d'un grand nombre d'îles; son côté oriental offre une terre plus fertile. Il reçoit un grand nombre de rivières, trop souvent desséchées ou remplies seulement d'eau salée, et dont le cours est inconnu. Si nous partons de ce golfe pour suivre les côtes de l'Australie, nous trouvons d'abord à l'est la péninsule du *cap York*, qui se projette sur le détroit de Torrès. Puis la côte, environnée de récifs, court d'abord au sud-est jusqu'au *cap Flattery*, tourne au sud, présente la petite rivière d'*Endeavour*, visitée par Cook, le *cap Tribulation*, la *baie Halifax*, dans laquelle se trouve l'île *Magnétique*, qui semble exercer une grande influence sur l'aiguille des boussoles; le *cap Upstart*, les groupes d'îlots appelés *Cumberland* et *Northumberland*, enfin le *cap Townshend*, où commence la Nouvelle-Galles du sud. Puis la côte tourne de nouveau au sud-est jusqu'à la grande *baie de Sandy*, où se jette la rivière de Burnett; de ce point jusqu'à Port-Stephens, elle trace une courbe renflée vers l'est, et que coupent de nombreuses rivières sorties des montagnes Bleues; de Port-Stephens, elle se dirige vers le sud en fléchissant vers l'ouest, et ne faisant plus de saillie jusqu'au *cap Howe*, qui marque la limite méridionale de la Nouvelle-Galles. Au cap Howe, elle prend la direction du sud-ouest pour se terminer au *cap Wilson*, point le plus extrême de l'Australie vers le sud : dans cette partie on trouve des plaines aussi vastes que fertiles, et qui ont valu à cette contrée le nom d'Australie Heureuse.

Après avoir tourné le promontoire méridional de l'Australie, on découvre le *port Western* ou *port occidental*, superbe bassin qui peut contenir les plus grandes flottes, et dont la limite occidentale est marquée par le *cap Ottway*. Cette côte renferme plusieurs parties très-fertiles. Les caps Albany, Ottway et Northumberland se couronnent de belles forêts. Les grands arbres gommifères dominant aux environs de Port-Philipp et de Port-Western. On y trouve des bois extrêmement durs et pesants, entre autres une espèce d'acajou. Il y vient diverses sortes de pommes et de prunes sauvages, et plusieurs plantes légumineuses qui paraissent propres à la nourriture de l'homme. Il y croît une sorte d'indigo et une graminée qu'on a nommée l'*herbe aux kangourous*. Outre les animaux communs à tout le continent, on y a vu des loups et des chats sauvages. Parmi les innombrables volatiles, on distingue de beaux perroquets, l'*oiseau rieur* et l'*oiseau à cloche*. La mer est très-poissonneuse, et les petites rivières abondent en excellent saumon.

La côte se dirige ensuite du sud-est au nord-ouest, bordée partout par des falaises qui ne s'ouvrent que pour livrer passage au Murray. Puis elle se creuse profondément dans les golfes *Saint-Vincent* et *Spencer*, que sépare la presqu'île d'York. Là est la contrée connue sous le nom de *terre de Flinders*. Devant le golfe Saint-Vincent s'étend l'île des *Kangourous*, montagneuse, boisée, dépourvue d'eau douce, et qui a 280 kilo-

mètres de tour. Le golfe de Spencer pénètre dans les terres pendant l'espace de 300 kilomètres; il est rempli d'îles à son entrée, et l'on trouve sur sa côte occidentale le port *Champagny*, l'un des plus sûrs et des plus vastes de l'Australie : « Comme si la nature, dit Péron, avait voulu, en faveur de ce port, s'écarter de ce caractère de stérilité, de monotonie qu'elle a imprimé sur toutes les terres voisines, elle a formé les rivages de côtes très-élevées, et les a revêtues de forêts épaisses. »

A l'ouest du golfe Spencer se projette le cap *Catastrophe*. Alors la côte remonte vers le nord et trace une courbe qui s'infléchit vers le sud-ouest; cette côte dite *terre de Nuyts*, découverte par le Hollandais Nuyts en 1627, est bornée à l'est par l'*archipel de Nuyts*, à l'ouest par l'*archipel de la Recherche*, composés de petites îles, de rochers et de bancs de sable dangereux. La côte de Nuyts est presque inconnue, surtout dans sa partie orientale; la partie occidentale a été examinée par d'Entrecasteaux et Vancouver. La baie de *Legrand*, où a mouillé le premier de ces navigateurs, est un vaste bassin auquel plus de vingt îlots, des roches et des brisants répandus dans l'espace de 60 milles carrés servent d'abris. Quelques-uns de ces îlots sont composés d'un beau granit, d'autres offrent la pierre calcaire disposée par couches presque horizontales. La côte du continent est sablonneuse, et présente un sable calcaire souvent amoncelé; dans son voisinage est un grand lac marécageux. Le climat paraît froid.

Après l'archipel de la Recherche on trouve la *baie Doubtfull*, où commence la *terre de Leeuwin* ou de la *Lionne*, nom du vaisseau hollandais qui y toucha le premier. On y remarque le *port du roi Georges*, où s'arrêta Vancouver, port magnifique et très-important aujourd'hui. Les rivages présentent des collines d'une élévation médiocre, et quelques falaises dont les pieds dépouillés de verdure sont battus par une mer agitée. Dans l'intérieur s'élèvent des montagnes de calcaire ou de grès, dont les sommets blanchâtres et crénelés offrent l'aspect de grands édifices tombant en ruines. Le sol près du cap Baldhead est principalement composé de corail; et cette substance ne s'y trouve pas seulement sur les bords de la mer, mais même sur le sommet des plus hautes collines. On rencontre aussi des terrains crayeux, des rochers de granit et de quartz et des marais couverts d'une couche ocreuse. Le climat paraît agréable et sain. Le mont *Gardner*, voisin du port du roi Georges, présente l'aspect d'un cône volcanique.

Après le port du roi Georges, la côte tourne au nord-ouest, et forme les caps de *Nuyts*, d'*Entrecasteaux*, de *Leeuwin*; puis vient la *baie du Géographe*, reconnue par Baudin, dont les côtes marécageuses ont quelques étangs salés qui présentent la trompeuse image d'un fleuve. Le sol, quoique couvert de beaux arbres, n'est imprégné que d'eau saumâtre.

La *terre d'Édels* comprend le milieu de la côte occidentale. Le *Swan-river* (rivière des cygnes), sur lequel a été fondée une colonie dont nous parlerons, arrose un pays bas, traversé par des couches calcaires et couvert de beaux arbres. Au nord de cette rivière, la côte est bordée d'îles sablonneuses, de brisants et de récifs de corail. L'île de *Rottneest* et les bancs de *Houtman* sont des points bien connus. La terre ferme est dépourvue d'herbes et d'arbres.

La *terre d'Endracht* ou de Concorde a les côtes très-basses; les montagnes de l'intérieur se voient de 30 à 35 kilomètres. Le terroir sablonneux autour de la grande

baie des Chiens Marins produit du fenouil de mer, des broussailles et une herbe longue qui croît par touffes çà et là. Il y croît aussi des arbres à sang-dragon, des mangliers et autres arbres; mais, quoique gros en circonférence, ils ne s'élèvent guère au-dessus de 3 mètres en hauteur. Toute cette côte est couverte de coquillages pétrifiés, et les végétaux mêmes sont très-souvent enveloppés de matière calcaire. Les incrustations se font avec une rapidité extraordinaire; on trouve des arbrisseaux, des débris et des excréments d'animaux enveloppés d'une croûte calcarifère.

La *presqu'île Péron* partage l'intérieur de la baie des Chiens-Marins en deux golfes, nommés le *havre Freycinet* et le *havre Hamelin*. L'un et l'autre présentent plusieurs bons mouillages. L'eau douce paraît manquer partout; la végétation languit; mais les phoques, les baleines, les poissons de toute espèce, les grands serpents de mer rendent les flots aussi animés que la terre est déserte. Les îles *Dorre* et *Dirk-Hartog*, quoique très-sablonneuses, nourrissent des buissons de mimosa et un grand nombre de kangourous.

La *terre de Witt* et la *terre de Tasman* comprennent toutes les côtes nord-ouest de l'Australie. C'est la partie la plus inconnue de ce continent. Toute cette côte est composée de dunes continuelles, formées d'un sable blanc et qui est rejeté par la mer. Les vents du nord-ouest, pendant la moitié de l'année, poussent les flots avec violence contre ces côtes, et y rendent les marées extrêmement irrégulières. La mer, aux approches de ces côtes, est couverte d'herbes marines, d'araignées de mer et d'une petite mousse semblable à des œufs de poisson. On trouve sur la côte très-peu d'eau, très-peu d'herbe; même les oiseaux et les animaux paraissent avoir déserté cette plage stérile. Les seules productions remarquables sont un arbre dont le bois est plus rouge que le sassafras, et un autre arbre à sang-dragon; ce dernier est de la grosseur d'un pommier.

Au nord de la baie des Chiens-Marins nous trouvons le *cap Nord-Ouest* qui ferme le côté occidental du golfe Exmouth. De là jusqu'à l'île *Rosmarin*, qui fait partie d'un petit groupe nommé *archipel de Dampier*, on ne connaît pas la côte de la terre ferme. Mais depuis le 114° jusqu'au 118° degré, cette côte paraît présenter une ligne non interrompue de terres peu élevées et peu découpées, que bordent de nombreuses îles.

Arrivés vers le 119° degré de longitude, la côte nous offre une lagune de 48 à 60 kilomètres. Elle tourne ensuite rapidement au nord-ouest et au nord, et forme une baie profonde qui reçoit la rivière Fitzroy; puis elle présente, dans la direction du nord-est, une suite de caps et de baies que bordent l'*archipel des Boucaniers*, les îles *Buffon*, etc. Cette côte présente partout l'aspect le plus stérile et le plus bizarre. Des rochers blanchâtres s'élancent en formes carrées, pointues ou singulièrement bombées; il y en a qui semblent des montagnes tombées du ciel sur d'autres montagnes. L'homme a fui ces rivages d'où la végétation est bannie, et sur lesquels le ciel, toujours sec, toujours ardent, ne répand point une rosée bienfaisante¹.

Enfin nous arrivons au *golfe Cambridge*, où la côte s'infléchit vers le sud-est; elle reçoit la rivière Victoria, puis remonte vers le nord et se courbe pour tracer la *terre d'Arnheim*, qui présente le *golfe de Van Diemen*, l'île *Malville*, la *presqu'île Victoria*,

¹ Péron, I, page 137.

et vient enfin tracer la partie occidentale du golfe de Carpentarie, par lequel nous avons commencé notre description.

§ II. OROGRAPHIE, HYDROGRAPHIE, CLIMAT. — Les parties explorées de l'Australie paraissent présenter quatre systèmes de montagnes. Le premier et le moins connu est celui qui court au nord parallèlement à la côte, du golfe de Cambridge au golfe de Carpentarie. Le deuxième est celui qui longe la côte occidentale depuis la baie des Chiens-Marins jusqu'à la pointe d'Entrecasteaux; ses sommets les plus élevés ne dépassent pas 1,000 mètres. Le troisième est celui qui parcourt l'Australie du sud : on ne connaît que les sommités les moins éloignées de la côte, et l'on suppose qu'il est le faite de partage entre la rivière Murray et les eaux de lacs intérieurs. Le quatrième et le plus important est celui qui paraît longer toute la côte orientale, du cap York au cap Wilson, c'est-à-dire pendant 30 degrés. Il semble se relier au nord, à travers le détroit de Torrès, avec les montagnes de la Nouvelle-Guinée, et au sud, à travers le détroit de Bass, avec celles de la Tasmanie. Il comprend d'abord des séries de groupes peu élevés et mal connus; puis il devient distinct, serré, compacte, dans les *montagnes Bleues*, qui parcourent la Nouvelle-Galles du sud, et se composent de masses parallèles et ayant l'aspect de murailles. De Sydney, elles se présentent comme un rideau bleuâtre peu élevé au-dessus de l'horizon, et dont l'uniformité laisse à peine soupçonner quelques plans inférieurs. Observées à 25 milles d'éloignement, elles offrent moins de régularité dans leurs crêtes : on distingue çà et là quelques cimes plus hardies; les plans se dessinent sur plusieurs lignes, et leur couleur, devenue plus sombre, semble indiquer une constitution aride et sauvage. Leur versant oriental forme un labyrinthe de plateaux, de pics, de ravins et de creux profonds; les crêtes n'ont que quelques pas de largeur et sont entourées d'escarpements de grès et de quartz dont la base se perd dans des ravins gigantesques, lits de torrents presque toujours à sec, ou dont les eaux se précipitent dans d'immenses puits sans issue. Cette barrière parut longtemps infranchissable, et ce n'est que depuis 1813 qu'on y a découvert ou pratiqué d'étroits passages : pour tracer la route de Port-Jackson à Bathurst, il a fallu combler une de ces vallées supérieures en y jetant le sommet des pics voisins.

Toutes ces montagnes paraissent composées de granit ou de schiste. La base même du sol est un granit à gros grain, avec de larges plaques de feldspath; il présente souvent des masses énormes traversées par de grandes veines de schiste. On trouve surtout dans les collines de l'intérieur des mines de cuivre assez abondantes, du plomb, de la houille, etc.

L'Australie a paru jusqu'à présent assez mal pourvue d'eau. La plupart de ses rivières sont inconnues. Celles qui descendent du revers oriental des montagnes Bleues ne sont que des torrents : le plus considérable est le *Hawkesbury*, qui coule dans un ravin de 50 à 100 mètres de profondeur, et dont les eaux s'élèvent dans les crues de 12 à 25 mètres au-dessus de son niveau ordinaire. Celles qui descendent du revers occidental des montagnes Bleues paraissent considérables en étendue, mais ce ne sont, pendant une grande partie de l'année, que de larges fossés que marquent de loin en loin de petits lacs ou des flaques d'eau, et ces flaques sont tantôt d'eau douce, tantôt d'eau salée. Dans la saison des pluies périodiques, la plupart de ces cours

d'eau prennent tant d'extension que leurs eaux se réunissent. La plus considérable de ces rivières est le *Murray*, qui coule de l'est à l'ouest et se grossit du *Lochlan*, du *Murrumbidge*, etc., qui ont la même direction; son principal affluent paraît être le *Darling*, qui vient du nord-est et aurait plus de 1,000 kilomètres de cours. Il finit dans le lac *Victoria*, qui se réunit à l'Océan, à quelque distance de l'île des Kangourous.

Par une conséquence de sa position au midi de l'équateur, l'Australie a des saisons qui répondent à celles de la partie méridionale de l'Afrique et de l'Amérique; elles sont l'inverse de celles d'Europe. L'été correspond à notre hiver, et le printemps à notre automne. Les vents exercent une grande influence sur les saisons. Ils varient suivant la latitude où se trouvent les diverses contrées de ce vaste pays: la partie comprise entre le 30° et le 45° degré de latitude sud est presque toujours soumise à des vents d'ouest, tandis que la mousson de l'est règne principalement sur la côte septentrionale jusqu'au 25° parallèle. La température est beaucoup moins élevée dans l'intérieur que sur les côtes, et les hivers beaucoup plus rigoureux: le printemps est caractérisé par d'épais brouillards, des nuits froides, mais des jours tempérés; l'été se fait remarquer par de fortes brises qui durent plusieurs jours; les matinées et les soirées sont douces et agréables, mais la chaleur est accablante et presque insupportable vers le milieu du jour: l'automne est marqué par l'inconstance des pluies, qui sont toujours très-abondantes; l'hiver, moins rigoureux que dans les pays septentrionaux, se montre cependant plus rude que ne paraît le comporter la latitude de ce pays; les nuits sont très-froides; les gelées blanches ordinaires et les ouragans les plus terribles ne cessent de bouleverser les mers. On trouve, même quelques heures après le lever du soleil, de la glace de l'épaisseur d'une ligne. On a vu les chemins couverts pendant plusieurs jours de neige sur une épaisseur de deux pieds, et des étangs ou réservoirs pris par une glace si épaisse qu'on aurait pu les traverser avec un chariot chargé sans crainte d'accident.

La température de l'air, très-chaude au mois de décembre, fait monter le thermomètre à 46° centigr.; on a vu les forêts et les herbes prendre feu; le vent de nord-ouest, semblable au *khamsym* de l'Égypte, brûle la terre et la réduit en poudre; souvent une pluie violente, qui tombe sur les montagnes Bleues, enfle subitement les rivières, dont les eaux, aussi prodigieusement accrues que rapidement écoulées, déposent un limon fertile. Quelquefois des grêlons d'une dimension énorme, de 0^m,21 de long par exemple, dévastent toutes les cultures.

Malgré ces inconvénients, le climat est très-salubre et très-favorable à la multiplication de l'espèce humaine vers la partie méridionale. Plusieurs de ceux qui arrivent dans les colonies anglaises avec une santé délabrée recouvrent bientôt leurs forces et parviennent à une extrême vieillesse. La coqueluche, la fièvre scarlatine et l'hydrophobie sont inconnues dans ce pays; les éruptions cutanées sont rares; toutefois le corps des indigènes se couvre souvent d'une croûte, ce qu'ils attribuent à leur habitude de manger constamment du poisson. Les naturels qui vivent sur la côte, et surtout ceux dont le poisson est la principale nourriture, sont exposés aussi à une maladie très-voisine de la gale; quelquefois elle devient générale. La petite vérole n'a pas encore paru parmi les colons; cependant en 1789 elle éclata chez les indigènes, et y fit beaucoup de victimes.

§ III. RÈGNE VÉGÉTAL. — RÈGNE ANIMAL. — La flore de la Nouvelle-Hollande porte un caractère spécial. D'immenses forêts sont formées d'*eucalyptus*, genre qui compte plus de cent espèces, et presque toutes appartiennent à cette grande île. L'*eucalyptus obliqua* fournit aux indigènes du bois pour construire leurs radeaux, et son écorce s'enlève par bandes qu'ils emploient à couvrir leurs habitations. L'*eucalyptus robusta*, qui doit son nom à la solidité de son bois, est un arbre gigantesque dont la hauteur atteint souvent 60 mètres, sur une circonférence de 10 à 12. A côté de ces arbres s'élèvent ceux du genre *casuarina*, dont on compte environ huit espèces. Leur bois est dur, liant et compact : les naturels l'emploient pour se faire des massues et des casse-têtes ; il est propre aussi à la construction des navires. Les *banksia* et d'autres arbustes singuliers et bizarres forment les paysages de la partie extra-tropicale de ce continent, tandis que celle qui est renfermée entre le tropique du Capricorne et la ligne équinoxiale se rapproche, par la nature des arbres et le luxe de la végétation, des forêts équatoriales des Moluques. Au nord, en effet, sur des plages vaseuses, croissent le *bruquiera* et les lianes des climats chauds ; plus au sud, du 10° au 25° degré, s'élèvent les gigantesques pins de Norfolk et les cèdres de l'Australie ; plus au sud encore, depuis le 30° degré jusqu'aux côtes les plus méridionales, la végétation offre un caractère particulier : les premiers naturalistes qui abordèrent à la Nouvelle-Galles du Sud, par exemple, furent tellement émerveillés à la vue des végétaux qui se pressaient sur un seul point, sans rappeler aucune des formes des plantes des autres climats, qu'ils donnèrent le nom de *Botany-Bay* au havre où ils mouillèrent. Mais ce luxe de plantes cesse à mesure qu'on se dirige de l'est à l'ouest. Les prairies humides sont ornées par une charmante liliacée nommée *blandfortia nobilis*, et çà et là s'élèvent les tiges roides des singuliers *xanthorea* et les côtes du *zamia australis*. Au nord de Botany-Bay s'étendent des forêts épaisses d'une espèce de cèdre que Brown a nommée *calidris spiralis*, dont le bois rivalise par son beau poli avec le plus beau bois des Antilles ; plus loin, quinze autres espèces de bois rouges, blancs, veinés de toutes couleurs, offrent d'immenses avantages à l'ébénisterie : tel est entre autres le *cedrela australis*, qui fournit un bois d'une teinture rougeâtre agréable. Tous les végétaux de la Nouvelle-Hollande, ont un caractère unique, c'est celui de posséder un feuillage sec, rude, grêle, aromatique, à feuilles presque toujours simples. Ses forêts ont quelque chose de triste et de brumeux qui fatigue la vue ; la teinte du feuillage est d'un vert glauque, monotone ; les rameaux sont à demi dépouillés de leurs écorces fongueuses, ou celles-ci se détachent par lanières qui flottent au gré des vents. Toutefois, un grand nombre de plantes d'Europe se trouvent dans la Nouvelle-Hollande : ce sont celles qu'on peut appeler cosmopolites, et qui viennent dans les marais, telles que la samole, la salicaire, etc. Ainsi donc, toute la moitié intertropicale de l'Australie produit des plantes des climats chauds, notamment plusieurs espèces de muscadiers : aussi les Anglais y ont-ils établi des cultures d'indigo, de café et de cannes à sucre ; tandis que la partie méridionale, au contraire, ayant sa flore spéciale, est aussi la seule qui convienne aux arbres à fruits de l'Europe ; c'est ainsi, par exemple, que le pêcher s'y est assez bien naturalisé pour croître même à l'état sauvage ; la vigne toutefois a été plus rebelle, et semble ne point s'accommoder des variations subites de la température.

La nature a refusé à cette contrée les plantes alimentaires. Quelques joncs de mauvaise espèce, des racines d'arum ou de fougère, le palmier sagoyer, le chou-palmiste, une espèce de pisang sauvage, sont les seuls végétaux qui fournissent de la nourriture à l'homme. Les pêchers, le maïs et l'orge ont réussi; le maïs rend deux cents fois la semence.

Si la botanique imprime à ce pays une physionomie spéciale, le règne animal lui en donne une plus étonnante et plus étrange peut-être. Le caractère des animaux de la Nouvelle-Hollande, c'est une double poche ou la *marsupialité*. Trois animaux seulement sont dénués de cet organe : le phoque, une roussette de la partie intertropicale, et le chien, qui a suivi de misérables peuplades lors de leur émigration sur ce continent appauvri. Depuis le doux et timide kangourou, dont quelques espèces sont les plus grands quadrupèdes du continent austral, jusqu'au *pétauriste* à grande queue, animal de la taille du rat, dont la peau des flancs est étendue entre les membres antérieurs et postérieurs, tous les mammifères de ce continent mériteraient une description spéciale; nous ne citerons qu'un petit nombre d'entre eux. Les *potorous*, qui ont, comme les kangourous, les jambes de derrière beaucoup plus grandes que celles de devant, et l'*halmature*, qui se rapproche tellement des kangourous, qu'il ne semble en différer que par son système dentaire, la petitesse de ses oreilles et sa queue presque nue; le *phascogale*, qui vit sur les arbres, et les *péramèles*, qui ressemblent aux sarigues, nous sont encore imparfaitement connus sous le rapport des mœurs. Les *dasyures* sont des carnassiers qui remplacent à la Nouvelle-Hollande les fouines de nos climats. Le *wombat*, espèce d'opossum ou didelphe, a quelque chose de l'ours. Le *tachyglossus* a la figure du hérisson d'Afrique, et la manière de vivre de l'ours fourmilier d'Amérique. Le *thylacine*, de la taille et de la forme du loup, qu'il représente, est souvent mentionné dans les relations comme le loup de l'Australie; il vit dans les cavernes, sur le bord de la mer, dans la terre de Diemen. Tous ces animaux à poche, malgré la singularité de leur conformation, sont cependant moins extraordinaires que deux autres que l'on comprend sous la dénomination de *paradoxaux*, c'est-à-dire l'*ornithorynque* et l'*échidné*. Le premier, au corps couvert de poils, au bec de canard, aux pieds garnis d'ergots venimeux, et qui pond des œufs, semble être une créature fantastique jetée sur le globe pour renverser par sa présence tous les systèmes admis sur l'histoire naturelle; car on peut soutenir avec tout autant de raison qu'il appartient aux quadrupèdes, aux oiseaux ou aux reptiles. Le second, dont on fait deux espèces, selon que les piquants qui couvrent son corps sont plus ou moins garnis de poils, paraît aussi pondre des œufs, au lieu de mettre au jour des petits vivants. Son museau, mince et très-allongé, est terminé par une fort petite bouche; ses mâchoires, dépourvues de dents, sont garnies de lames cornées comme chez plusieurs oiseaux palmipèdes; sa langue est extensible comme celle du fourmilier.

Les mêmes phénomènes de singularité qui caractérisent les mammifères de la Nouvelle-Hollande se reproduisent pour les oiseaux. La plupart d'entre eux ne pouvant tirer leur subsistance des fruits dont les forêts sont privées, n'ont que des genres restreints de nourriture. Ceux qui vivent d'insectes ont la langue organisée comme les oiseaux des autres climats; mais les perroquets, les merles et beaucoup

d'autres passereaux, obligés de pomper le suc mielleux des fleurs, ont à l'extrémité de la langue des faisceaux de papilles qui ressemblent à un pinceau, et qui leur permettent de ne rien perdre de cette matière toujours peu abondante. La plupart des oiseaux du continent austral rivalisent avec ceux des autres continents pour la vivacité des couleurs; mais un grand nombre présentent avec ceux-ci des oppositions tranchées : ainsi le cygne d'Europe est considéré comme le type de la blancheur, celui de la Nouvelle-Hollande est au contraire d'une teinte noire. Il est supérieur au blanc pour la grandeur; le bec est d'un riche écarlate, avec une petite tache jaune au bout : tout le plumage est d'un très-beau noir, hors les plumes primaires et secondaires, qui sont blanches; les yeux sont noirs et les pieds d'un brun obscur : on le trouve dans la rivière de Hawkesbury et autres eaux fraîches, près Brokenbay; il a tous les mouvements gracieux de l'espèce blanche. Le *kakatoès* est blanc à la Chine et aux Moluques; la même espèce se trouve à la Nouvelle-Hollande, mais c'est seulement sur ce continent qu'on en trouve du plus beau noir. Partout les diverses espèces de volatiles sont couvertes de plumes : sur le continent austral, le *casoar* forme en quelque sorte le passage des animaux à plumes aux animaux à poils; il a jusqu'à sept pieds de long; sa chair ressemble à celle du bœuf. Parmi les oiseaux les plus remarquables, il faut mettre ce superbe *menure*, dont la queue en forme de lyre est toute brillante de teintes d'orange et d'argent; ce *loriot prince-régent*, dont la livrée est mi-partie de jaune d'or et de noir de velours; ce *scytrops*, dont le bec imite celui du toucan; ces perruches de toute taille et de toute couleur; ces bruyants martins-pêcheurs, et ce *moucherolle crépitant*, dont le cri imite à s'y méprendre le claquement d'un fouet. Parmi les oiseaux aquatiques on trouve le héron, une sorte d'ibis ou courlis, et des pélicans gigantesques. Il y a aussi des canards et des oies d'une espèce particulière.

Divers reptiles plus ou moins dangereux pullulent dans la Nouvelle-Hollande : ici c'est l'agame hérissé (*agama muriala*), encore peu connu; là, les *scinques*, qui, par leurs courtes pattes, semblent être intermédiaires entre les lézards et les serpents : le plus remarquable de ce genre est le gigantesque scinque noir et jaune. Le plus singulier des sauriens du continent austral est le *phyllure*, dont la queue s'élargit en forme de feuille ou de spatule, et qui constitue deux espèces, l'une d'un brun marbré (*phyllurus Cuvieri*), l'autre d'une couleur orangée (*phyllurus Milii*). Quant aux serpents, ils y sont nombreux; on y trouve des couleuvres et des *pythons* de grande taille. Le *serpent fil*, à peine long de 22 à 28 centimètres, occasionne, dit-on, la mort en moins de quelques minutes; mais l'espèce la plus redoutable sans contredit, comme la plus commune, est le serpent noir, que son affreux venin a fait nommer *acanthophis bourreau*.

Les *tortues vertes* abondent sur les côtes de l'Australie. Le *crabe bleu* est d'une rare beauté. Les papillons brillent des plus belles couleurs. Parmi les cétacés on remarque des dauphins et des marsouins. On trouve aussi une espèce singulière de poissons qui, laissée par le reflux sur la grève, y saute comme les grenouilles, à l'aide de fortes nageoires.

§ IV. POPULATION. — La population indigène de l'Australie ne peut être évaluée à plus de 500,000 habitants : c'est la plus sauvage du globe, celle où l'homme est le plus voisin de la brute. Aux environs de la baie des Verreries, on a trouvé des naturels dont

la grosse tête se rapprochait par la forme, le peu d'ouverture de l'angle facial et les protubérances, de celle des orang-outangs; l'intelligence bornée et presque nulle de ces êtres, d'ailleurs très-velus et très-agiles à grimper sur les arbres, les plaçait à peu de distance des singes. Ils sont partagés en petites tribus composées à peine de 50 têtes, et qui n'ont de rapport entre elles que par la guerre : de là l'état de barbarie profond dans lequel ils crouissent et dont rien ne semble devoir les tirer. Partout ils montrent une complète ignorance, une grande misère et un plus grand abrutissement moral. Leur pensée ne s'exerce que sur les objets destinés à satisfaire leurs appétits. Ils sont voleurs, perfides, cruels, brutaux. Les deux sexes vont nus et ignorent complètement la pudeur : ils ne paraissent avoir senti la nécessité des vêtements de laine que pour se garantir la poitrine. En vain a-t-on essayé de les amener à des idées de civilisation en leur bâtissant des maisons, en leur fournissant des vivres plus abondants et plus sains que ceux qu'ils se procurent avec tant de difficulté; ils se sont jusqu'à présent montrés rebelles à toute espèce d'amélioration. La vue des cités européennes n'a excité chez eux aucun désir d'imitation; ils n'ont adopté des Européens que des vices honteux et un goût désordonné pour les liqueurs fortes. La liberté paraît être le besoin qui les domine; ils préfèrent leur indépendance misérable aux douceurs d'une vie paisible. Le gouvernement anglais, dans les parties où il peut les atteindre, se contente de leur imposer le respect de la propriété et des lois de la pudeur. Peu d'entre eux ont consenti à vivre parmi les Européens; presque tous ont fui vers l'intérieur, et chaque jour voit diminuer leur nombre.

L'extérieur des Australiens est aussi dégradé que leur esprit est borné. Ils sont de couleur noire ou cuivrée; leur face élargie transversalement, leurs sourcils saillants, leurs yeux grands, enfoncés, jaunâtres, leurs grosses pommettes, leur front fuyant, la saillie de leur énorme maxillaire supérieur, leur nez aplati, leur barbe sale, noire, qu'ils brûlent de temps en temps, l'énorme ouverture de leur bouche avec la blancheur de leurs dents très-saines, leurs longs cheveux noirs ou rougeâtres frottés d'huile de poisson, les rides épaisses qui sillonnent leur face, tout cela forme un masque repoussant et dont nul animal ne fournit d'exemple. Leur taille est au-dessous de la moyenne; leurs bras, leurs jambes, leurs cuisses sont d'une maigreur extrême; leur ventre est gros, flasque et pendant. Ils se colorent la figure en blanc et en rouge : la première couleur est employée quand ils se préparent à la danse, et la seconde lorsqu'ils vont au combat. D'autres, tout barbouillés de noir, tracent un large cercle blanc autour de chaque œil, et des lignes de la même couleur sur les bras, les cuisses et les jambes, dans le trajet des os, ce qui les fait ressembler à des squelettes; quelquefois même ils se font des plaies profondes avec des coquilles; et plus tard ces plaies, en se cicatrisant, figurent sur leur corps des échelons, des coutures, qui sont considérés comme des ornements très-distingués. Au moyen d'une gomme qu'ils trouvent sur les arbres, ils se garnissent les cheveux de morceaux de bois, d'arêtes de poissons, d'os et de plumes d'oiseaux, de dents de kangourous ou de queues de chiens. Plusieurs se tressent les cheveux avec de la gomme, ce qui les rend semblables à des morceaux de corde.

Ceux qui habitent les côtes ne vivent que de poisson, tandis qu'un petit nombre subsiste dans les bois des animaux qu'ils peuvent attraper, ou grimpent sur les arbres

pour manger le miel et prendre les écureuils volants. Le règne végétal ne leur offre pour nourriture que la racine de diverses fougères et quelques bulbes d'orchidées : aussi éprouvent-ils souvent les effets de famines désastreuses. C'est alors, dit Collins, qu'on rencontre de ces malheureux réduits à un tel état de maigreur qu'on les prendrait pour des squelettes. Ceux qui habitent les contrées centrales n'ayant pas la ressource des productions maritimes, sont réduits à dévorer des grenouilles, des lézards, des serpents, diverses espèces de larves, des chenilles, des araignées, etc. Dans d'autres circonstances, ces hordes misérables sont réduites à vivre de certaines herbes et à ronger l'écorce de quelques arbres. Enfin lorsque les vivres leur manquent totalement, ils tuent les nouveau-nés.

Leurs huttes ont la forme d'un four ; le feu est placé à l'ouverture, tandis que la fumée et les ordures restent dans l'intérieur ; c'est là qu'ils dorment pêle-mêle. Leurs armes seules prouvent qu'ils participent au don de l'intelligence : ce sont d'abord des javelots qui, lancés avec beaucoup d'adresse, peuvent être redoutables même aux Européens ; ensuite le *baumerang*, qui a la forme d'une lunette, ou plutôt de deux bras légèrement courbés, formant au milieu un angle très-ouvert ; il est fait d'une seule pièce de bois très-dur aiguisée des deux côtés. Il se lance de bas en haut dans une direction oblique et frappe en retombant avec beaucoup de force et de vitesse. On s'en sert aussi pour la chasse. Ils ont jusqu'à huit sortes de lances, distinguées par le nombre de barbes et la forme des dards. Ils sont fort adroits et frappent souvent le but à 60 ou 70 pas. Le bâton pour les lancer porte le nom de *womerra* ; il est long d'un mètre environ, avec un croc à un bout et une coquille à l'autre. Ils ont des waddis ou casse-têtes de plusieurs genres, et un sabre de bois recourbé. Leurs haches en pierre furent au commencement funestes aux Anglais. Leurs armes défensives sont le bouclier, qui est de deux sortes : l'un en écorce, qui ne peut résister aux coups de la lance ; l'autre en bois durci au feu, qui est très-propre à cet effet, mais peu usité à cause de sa pesanteur. Ils tuent les poissons avec une espèce de fourche de 15 à 20 pieds de long, terminée par quatre pointes barbelées : ces pointes sont des morceaux d'os soudés au bois avec de la gomme. Les femmes emploient des lignes d'écorce d'arbre et des hameçons faits avec des coquilles frottées sur la pierre.

A l'âge de quinze ans les garçons subissent l'opération qu'ils appellent *gna-noung*, et qui consiste à faire un trou à la cloison du nez pour y passer un morceau d'os ou de roseau, ce qui à leurs yeux est un ornement très-distingué : cette opération ne se pratique guère que sur les garçons, quoiqu'on ait vu quelques femmes qui l'avaient subie¹. C'est aussi au même âge qu'ils sont admis au rang d'hommes, en se soumettant à la perte d'une des dents de devant. L'opération se fait ainsi qu'il suit : à l'aide d'un os aiguisé la gencive est coupée ; puis l'opérateur pose le bout d'un bâton sur la dent, et avec une grosse pierre, dont il frappe quelques coups sur le bâton, il parvient à la faire tomber. Cette extraction est accompagnée de fêtes et de danses guerrières.

Rien n'égale la conduite brutale de ces tribus envers le sexe le plus faible. Pour obtenir une femme, ils épient sa retraite, et la jetant à terre par des coups de bâton, ils la conduisent baignée de sang à leur hutte : c'est là toute la cérémonie du mariage. La polygamie est générale, mais les femmes peuvent aussi avoir plusieurs maris. Elles

¹ *Voyage de Dumont d'Urville*, I, page 417.

sont maintenues dans le plus grand asservissement et traitées avec la plus grande cruauté. On les voit ordinairement ayant à la tête des cicatrices, et elles les montrent, dit-on, comme des marques d'honneur. Elles se font souvent avorter. Le sentiment de la pudeur semble chez elles complètement inconnu.

Les Australiens sont anthropophages. Ils n'ont ni temples, ni idoles ; mais ils sont fort superstitieux, et redoutent beaucoup les mauvais génies. Ils croient à la sorcellerie et à la métempsycose, car ils se persuadent que les âmes de leurs ancêtres repaissent autour d'eux sous la forme d'animaux ou qu'elles animent les corps des blancs européens. Toutes leurs cérémonies religieuses consistent dans des danses qu'ils font dans les bois pendant la pleine lune, et où ils simulent des combats. Ils brûlent les morts et enferment les cendres dans des tertres. Les funérailles sont accompagnées de cris, de lamentations et de combats. Un horrible usage ordonne d'enterrer vivant dans la tombe de sa mère l'enfant qui, étant à la mamelle, perd celle qui lui a donné le jour. Le père le place dans la tombe, jette sur lui une grosse pierre, et les autres aussitôt le couvrent de terre. Cependant ces barbares ont été vus pleurant sur le tombeau d'un fils, d'un ami ; leurs regards, rendus humains par les larmes, se tournaient tantôt vers le ciel, tantôt vers la terre, et semblaient indiquer qu'il y a entre eux quelque rapport. On dit qu'ils témoignent du respect pour les vieillards.

Les tribus de *Paramatta*, de *Bathurst*, de *Mouc-Mouc* ou *King's-Valley*, de *Bille-Biarra*, de *Wellington-Valley*, de *Bingoum*, de *Moudjaï*, de *Nondourai* et de *Pialang*, quoique généralement semblables à celles dont nous venons de parler, offrent quelques traits qui leur sont particuliers. Ces indigènes sont grands, robustes et bien proportionnés. A les voir, on dirait qu'ils ont une nourriture abondante. Ils n'ont point de lignes de pêche, quoique les rivières abondent en poissons ; ils en prennent quelques-uns avec leurs lances. Ils sont très-jaloux d'être rasés, et plusieurs ont la chevelure proprement peignée. Leur caractère est gai et porté à la douceur. Leurs habits sont de grands morceaux de peaux d'opossum cousus ensemble avec des aiguilles en os et les poils de la queue de cet animal. L'hiver ils tournent le poil contre leur corps, et l'été en dehors.

§ V. COLONISATION. — MINES D'OR. — A côté de ces peuples, ou plutôt à leur place, est venue une population européenne dont voici l'origine.

L'Angleterre avait depuis longtemps l'habitude de se défaire de ses mauvais citoyens d'une manière à la fois philanthropique et politique ; elle les envoyait cultiver et habiter quelques terres lointaines. C'est ainsi que se sont peuplés les bords du Potowmak et de la Delaware. Après la guerre d'Amérique, on ne savait dans quelle contrée envoyer les criminels condamnés à l'exil par les lois. Sur les instances du savant Banks, la Nouvelle-Galles méridionale obtint enfin la préférence. Le premier vaisseau chargé de colons y arriva le 20 janvier 1788, et un premier établissement fut créé à Botany-Bay. Cet établissement n'ayant pas répondu aux espérances qu'on s'en était formées, le gouverneur Philips résolut de transférer la colonie dans un autre port excellent, 12 milles plus haut vers le nord, appelé le *port Jackson*, et qui est un des plus beaux du monde.

Le premier navire qui arriva à la Nouvelle-Galles y débarqua 760 condamnés ; un recensement fait en 1821 démontra que la colonie avait déjà 37,000 habitants, dont

13,000 déportés. On y comptait 5,000 chevaux, 120,000 bêtes à cornes, 350,000 moutons; elle consommait pour 8 millions et demi de marchandises et envoyait à la métropole une valeur de 2 millions et demi. Ce beau résultat était dû principalement au plan suivi pour la moralisation des convicts, dont on avait fait d'énergiques travailleurs en leur donnant part à la propriété du sol. En 1836 la population s'élevait à 65,000 individus, dont 20,000 condamnés; les autres étaient des émigrants libres, des habitants nés de parents européens, des émancipés. Alors le nombre des colons d'origine honnête s'accroissant de jour en jour, et la colonie devant, avec ce seul élément de population, prendre une prospérité prodigieuse, le gouvernement anglais se décida à ne plus envoyer de convicts en Australie. La foule des émigrants se jeta sur cette terre, et le nombre des habitants s'éleva en peu d'années à 450,000.

En 1851 un événement vint changer la face de l'Australie, et donner à cette terre de sauvages une importance de premier ordre dans les destinées du monde : ce fut la découverte de mines d'or. C'est à *Summerhill-Creek*, dans les *Conobolas*, que le hasard fit découvrir le premier placer. Les *Conobolas* sont un assemblage de collines calcaires et schisteuses, traversées par de nombreuses veines de quartz et arrosées par deux ruisseaux qui se jettent dans la *Lewis*, affluent de la *Macquarie*. Bientôt on découvrit de nouveaux terrains aurifères sur les bords de la rivière *Turon*, autre affluent de la *Macquarie*, et distante de 30 milles environ de *Bathurst*. On comprend l'effet que dut produire cette suite de découvertes : villes et fermes furent abandonnées; et, comme pour justifier cette désertion, l'or se montra encore plus abondant. On l'extrait aujourd'hui sur plus de 9 degrés de latitude, compris entre *Bingara* au nord, et les montagnes du cap *Otwan* au sud, c'est-à-dire entre le 30° parallèle et le 39°. On en trouve même jusqu'à *Fitz-Roy-Downs*, au mont *Abondance*, ce qui fait 12 degrés de latitude et 11 degrés de longitude. Des flots d'émigrants sont venus; et si la culture abandonnée a forcé la population à demander à l'exportation jusqu'à ses aliments, par contre l'exploitation des mines permettait d'exporter en 1853 : de *Sydney*, 548,052 onces d'or; de *Melbourne*, 2,545,260; d'*Adelaïde*, 3,463,277. Encore faut-il noter que ce ne sont là que les quantités déclarées, et que les *diggers* en ont exporté pour leur compte au moins 103,896 onces. En somme, on peut évaluer ce produit de nouvelle espèce à 393,479,300 francs ¹. Le gouvernement colonial prélève 10 pour 100 du produit des mines sur les terres de la couronne, et 5 pour 100 seulement sur les propriétés particulières : un second droit de 5 pour 100 appartient dans ce dernier cas aux propriétaires du sol. D'autre part, on ne peut se livrer à la recherche de l'or sans prendre une licence mensuelle de 37 fr. 75 cent.

§ VI. DIVISIONS POLITIQUES. — VILLES PRINCIPALES. — L'Australie comprend aujourd'hui cinq colonies :

	m. c. g.	habitants.
Nouvelles-Galles du Sud.	2,500 85	231,088
Victoria.	2,747 75	77,345
Australie du Sud.	14,129 30	67,430
Australie occidentale.	47,097 60	6,967
Tasmanie.	1,177 40	70,054

On aura une idée de la richesse agricole de la Nouvelle-Galles du Sud par les chiffres

¹ On estime que l'Australie a envoyé en Europe de 1851 à 1855 la somme de 1,050 millions.

suivants : elle possède plus de 130,000 chevaux, 1,500,000 bêtes à cornes, 7 à 8 millions de moutons, etc. On la divise en dix comtés, que nous allons parcourir en commençant par le sud.

Le sol du comté d'*Argyle*, situé dans l'intérieur, est composé d'une marne rouge, profonde et très-fertile, surtout en indigo. Il est arrosé par les rivières de Wolandilly, de Cooksbundoon, de Caribee et de Shoal-Haven. En franchissant ce dernier cours d'eau, on entre par la partie sud-ouest dans le comté de *Camden*, dont le sol nourrit un grand nombre de bestiaux et produit d'assez riches moissons. Sa longueur, du nord au sud, est de 96 kilomètres, et sa plus grande largeur de 52. Sa partie orientale est baignée par l'Océan, et l'intérieur est coupé par la Warragamba.

Le Népéan sépare le comté précédent du comté de *Cumberland*, qui est le plus intéressant, puisqu'il renferme la plus importante ville de l'Australie. Baigné par la mer à l'est, borné par des montagnes au sud, il comprend le vaste havre de *Port-Jackson*, qui a 20 kilomètres de longueur et 4 dans sa plus grande largeur. On y a élevé un magnifique phare dont la tour a pour base un édifice qui sert de caserne; sa hauteur au-dessus du sol est de 22 mètres, et de 114 au-dessus du niveau de la mer. C'est sur le bord méridional de ce port, et sur le revers de deux coteaux, qu'est située *Sydney*. Cette capitale, fondée en 1788, est déjà la plus peuplée de toute l'Océanie centrale : elle compte 80,000 habitants. Elle renferme un observatoire, deux théâtres, des banques, une école de commerce, des écoles gratuites, quelques autres établissements d'instruction, une société philosophique, une d'agriculture et d'horticulture; on y publie six journaux. Parmi ses 1,500 maisons on en compte une centaine en pierre, 2 à 300 en briques, le reste est en bois. On y voit une grande place entourée de magasins, deux temples de méthodistes, deux églises anglicanes, une chapelle catholique, et des hôpitaux. Le palais du gouverneur, la bourse, les casernes, les prisons et le grand hôpital de la colonie sont les édifices les plus remarquables. Son port magnifique, ses magasins, ses quais, son phare, lui donnent l'apparence d'une cité maritime de l'Angleterre; la beauté de son climat et la fécondité de son sol l'ont fait surnommer le Montpellier de l'Océanie; ses rues sont larges, droites et éclairées; partout on y remarque une active industrie. On y a établi une tannerie, une manufacture de draps, des fabriques de chapeaux et de poterie, et son commerce est très-actif : l'importation y atteignait en 1848 le chiffre de 38,914,000 francs, dans lesquels les grains et les farines entraient pour 1,037,225 fr., les peaux et cuirs pour 608,950 fr., les viandes salées pour 80,725 francs, etc. Les exportations montaient, à la même époque, à 45,759,000 francs, dans lesquelles les laines figuraient pour 10,405,000 kilogrammes, et le suif pour 4,989,000 kilogr. Un chemin de fer relie Sydney à Paramatta et à Melbourne. Ses environs sont généralement fertiles : ils réunissent les productions des tropiques et celles de l'Europe. La vigne y donne de bon vin. Il y avait des terrains stériles; mais on y a planté l'*asclepias syriacus*, qui donne un duvet soyeux dont on fabrique une étoffe tenant de la soie et de la batiste.

A 12 kilomètres de Sydney, dans un vallon qu'arrose la rivière de Paramatta, et que traverse une belle route semblable à celles de l'Europe, on voit *Paramatta*, ou mieux *Rose-Hill*, petite ville de 2,800 âmes, remarquable par sa grande manufacture

de draps, sa foire de bestiaux, l'école instituée pour répandre l'éducation et la civilisation chez les indigènes, son bel observatoire et ses hôpitaux. Fondée avant les autres cités de la colonie, *Windsor*, qui compte 4,000 habitants, est agréablement située à 35 milles de Sydney, sur le sommet d'une colline d'où l'on découvre les plaines riches et fertiles qu'arrose le Hawkesbury. Ces plaines, dit Duperrey¹, peuvent à juste titre être appelées le grenier de Sydney. La rivière est navigable jusque-là pour les bâtiments de 50 tonneaux. Cette ville, d'abord nommée *Green-Hill*, est destinée, par sa situation et la fertilité de ses environs, à devenir le point le plus intéressant de la colonie pour le commerce du froment, du maïs et du tabac. Le gouvernement y a fait construire des greniers de réserve. Tout près d'elle se trouvent les villages de *Wilberforce* et de *Richmond*, dont la population s'accroît de jour en jour. A 24 kilomètres à l'ouest de Sydney, sur la rive gauche de *George's-River*, se trouve *Liverpool*, dans une vaste plaine où l'on cultive le froment et le maïs; on y voit quelques jolies maisons. Les campagnes entre ces différentes cités sont couvertes de petits villages et de belles fermes : on y cultive le blé, le riz, le maïs, le lin et la vigne, à côté du sucre et du café; les prairies sont remplies de nombreux troupeaux dont on exporte une partie des cuirs en Europe.

Dans le comté de *Northumberland*, nous devons signaler *Newcastle*, située sur le *Hunter*, appelé aussi *Coal-River*, parce que l'on exploite non loin de ses rives de la houille, dont il se tient un grand marché dans cette ville. *Maitland*, bâti aussi sur le *Hunter*, est le chef-lieu du comté; sa population est de 7 à 8,000 âmes. Dans celui de *Bathurst* se trouve la ville de même nom, bâtie par les Anglais dans une plaine agréable et fertile, à 600 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, sur la rive gauche de la Macquarie, à l'ouest des montagnes Bleues. C'est la première ville qui ait été fondée dans l'intérieur; elle est à près de 160 kilomètres de la mer; sa population est de 3,000 âmes. Les médecins du pays en recommandent le séjour aux personnes atteintes de la phthisie. Elle possède déjà une société littéraire et un collège.

Le port de *Macquarie*, à l'embouchure du *Hastings*, au nord de Sydney, est le plus important établissement du comté d'*Ayr*. La colonie nouvelle que l'on y a établie a fait depuis quelques années les progrès les plus rapides; près de 4,000 acres de terre y étaient, en 1850, en pleine culture.

A l'ouest du comté de *Northumberland* se trouve celui de *Westmoreland*, traversé dans sa partie occidentale par une partie des montagnes Bleues, partie aride et élevée seulement de 1,500 mètres. Le sol de ce comté est généralement montagneux et entrecoupé de vallées très-fertiles et riches en pâturages. En avançant vers l'orient, nous entrons dans le comté de *Durham*, dont la limite du côté du nord est déterminée par le 32° parallèle austral. Sa partie orientale est baignée par le Grand Océan; l'intérieur est arrosé par le *Paterson's-River*. Sa longueur de l'est à l'ouest est de 180 kilomètres, et sa plus grande largeur de 92 kilomètres. Sur les côtes du comté de *Gloucester*, on voit des enfoncements remarquables, tels que *Port-Stephens*, où l'on a fondé un fort, et la lagune de *Wallis*. La côte est généralement basse et unie, en partie marécageuse et en partie sablonneuse. Dans l'intérieur, on voit de belles forêts, et au nord s'élèvent quelques montagnes, dont la principale est appelée *Dangar*.

¹ *Voyage autour du monde. Zoologie*, page 558.

Les comtés de *Cambridge* et de *Londonerry* n'ont rien de remarquable. Il ne nous reste plus qu'à nommer des colonies isolées au sud et au nord de Sydney. Au sud nous apercevons, à plus de 120 kilomètres de cette ville, les deux petites colonies établies dans les baies de *Jervis* et de *Batman*, qui font partie du comté de *Saint-Vincent*. Au nord, dans la baie *Moreton* ou *Glass-House*, on trouve la colonie de *Redcliffpoint*, à l'embouchure de la Brisbane, où l'on a établi une station pénale. Vis-à-vis les îles Albion, on voit le poste appelé *Port-Curtis*.

La province de *Victoria*, située au sud de la Nouvelle-Galles, doit à l'admirable fertilité de ses campagnes le surnom d'Australie Heureuse. Sa capitale est *Melbourne*, dans la baie de Port-Philip, à l'embouchure de la Jarra-Jarra. Le bourg de *Williamstown* sert de port à cette ville, qui compte 50,000 habitants, et fait un commerce considérable de laines, cuirs et bestiaux. Le nombre des émigrants attirés par les mines d'or de ses environs s'est élevé en 1852 à 54,000.

La colonie de l'*Australie méridionale*, située au sud-ouest de la précédente, occupe le territoire anciennement connu sous le nom de terre de Flinders. Fondée seulement en 1836, elle a acquis promptement une grande importance, que vint accroître la découverte de riches mines de cuivre et de plomb. Tous les animaux domestiques y prospèrent : on y élève beaucoup de moutons, de bœufs et de chevaux. Près du golfe de Spencer et à l'est de celui de Saint-Vincent s'élève la ville d'*Adelaïde*, capitale de la colonie : elle compte 30,000 habitants, et fait un commerce considérable de laines, cuirs, bestiaux, salaisons, huile et fanons de baleine.

Glenely, sur la côte du golfe de Saint-Vincent, est bâtie dans un marécage ; aussi ne compte-t-elle qu'un petit nombre de maisons. Cette colonie comprend en outre plusieurs villages et un grand nombre d'habitations. Ses exportations atteignirent en 1850 le chiffre de 2,429,755 francs, et ses importations 2,357,780 francs.

L'île des *Kangourous*, qui, suivant la plupart des navigateurs qui l'ont visitée, abondait en kangourous, en nourrit aujourd'hui fort peu. L'aspect de cette île est si peu attrayant, le sol paraît y être si peu fertile, qu'on ne comprend pas comment on a pu y établir une colonie. *Kingscote*, lieu destiné à devenir la capitale de l'île, est situé sur la côte orientale, au milieu d'une langue de terre baignée par la baie Népéan. L'eau potable y est fort rare.

Enfin, au sud-ouest de l'Australie et comprenant une portion de la terre de Nuyts et celle de Leeuwin, nous trouvons la colonie de l'*Australie occidentale*, dont le territoire paraît être entièrement composé d'un sol gras et fertile. La rivière des Cygnes y coule pendant 48 kilomètres au milieu des vallées formées par les monts Darling. Cette colonie compte quelques petites villes. *Perth*, sa capitale, a des établissements publics.

On trouve encore au nord de l'Australie des établissements anglais dans l'île *Melville* et la presqu'île *Victoria*. Ils font déjà un grand commerce, et sont appelés par leur position à rivaliser avec les colonies de la Hollande.

§ VII. TASMANIE ET ÎLES DÉPENDANTES. — Au sud-est de la Nouvelle-Hollande, un détroit large de 120 kilomètres, que le chirurgien Bass découvrit en 1779, et qui porte son nom, sépare l'Australie du groupe de *Diemen* ou de la *Tasmanie*. Ce dernier nom a été donné à ce groupe en commémoration d'un célèbre voyageur qui, en 1642,

découvrit cette contrée australe; ce nom est devenu aussi celui d'une des plus hautes montagnes de la principale île. Tasman avait donné à cette île le nom de *Van-Diemen*, qui est celui d'un gouverneur général de Batavia.

La Tasmanie a environ 480 kilomètres de longueur et 360 dans sa plus grande largeur. Sa forme est celle d'un triangle, dont les côtés presque égaux sont joints entre eux par un arc de cercle. Découpée par un grand nombre de golfes, elle présente au navigateur des abris précieux dans ces mers orageuses; les plus remarquables sont ceux de Derwent, du Grand-Cygne, de Macquarie et de Dalrymple. Ce dernier est devenu le siège d'un établissement anglais. La surface de cette île est élevée, diversifiée par des hauteurs, des bois, des vallées, où les eaux et l'ombrage entretiennent la verdure. Elle est coupée par plusieurs chaînes de montagnes séparées par de grandes et riches vallées. Quelques-unes de ces montagnes offrent des pics assez élevés. Le point culminant des monts *Barren* s'élève à environ 1,500 mètres au-dessus du niveau de la mer; le pic de *Tasman* a 1,470 mètres, et l'on pense que le mont *Wellington* en a 1,310. Quelques-unes de ces élévations conservent la neige pendant près de huit mois. Presque toutes sont composées de calcaire coquillier. Dans la partie nord-ouest on remarque une montagne élevée qui domine une chaîne de collines appelées collines d'*asbeste*, parce qu'on y trouve une grande quantité de cette substance minérale. Enfin, dans la partie sud-ouest, règne une chaîne dont l'élévation est de 950 mètres. Les principales rivières qui arrosent cette terre sont le *Derwent*, qui se jette au sud-ouest dans la baie des Tempêtes, et le *Tamar*, qui a son embouchure dans le détroit de Bass, où il forme le port Dalrymple. Il y a beaucoup de ruisseaux et plusieurs lacs sur le flanc des montagnes. A peu près au centre de l'île se trouve un lac qui peut avoir 20 kilomètres de longueur. Les productions minérales sont le fer, qui se trouve en grande quantité, le cuivre, l'alun, l'ardoise, le marbre, le jaspe, la houille, une grande variété de belles pétrifications, et le sel qu'on tire des lacs salés. On y trouve une couche horizontale de charbon de terre, dont la plus grande épaisseur ne surpasse pas 1^m,16, mais qui s'étend sur une longueur de plus de 380 kilomètres; elle repose sur du grès, et est couverte d'un schiste brun foncé. Les principaux caps sont presque entièrement basaltiques.

Au nord, la Tasmanie présente une côte aride et inhospitalière; cependant les environs du port Dalrymple sont couverts de beaux arbres et de gazons délicieux. Au sud et à l'est, la végétation des arbres indique un sol très-fertile. Ses principales productions sont le froment, l'orge, l'avoine, presque tous les légumes et beaucoup de fruits d'Europe. Le climat ne permet pas à la vigne d'y prospérer; mais les pâturages y sont excellents. Parmi les fruits indigènes, aucun, dit Dumont d'Urville, ne mérite d'être préféré aux mûres ou framboises sauvages qui croissent sur les ronces en Europe; mais on cultive dans les jardins avec le plus grand succès les pommes, les poires, les prunes, les mûres, les framboises, les groseilles, les fraises, les gadêles. Les oranges, les grenades, les citrons, les goyaves et diverses autres espèces y viennent plus difficilement qu'à Port-Jackson. Le climat, sensiblement plus froid que celui du continent voisin, admet la neige et la gelée; cependant les vents du nord-ouest apportent l'air brûlant de l'intérieur de l'Australie.

Les animaux de cette terre sont trois ou quatre espèces de kangourous, deux d'opos-

sum, l'écureuil, le phalanger, le kangourou-rat, le wombat, deux dasyures, le phascolome et l'échidné. Le chien sauvage ne s'y trouve pas, comme dans l'Australie; le grand dasyure (*thylacinus cynocephalus*) parvient quelquefois à 6 pieds et demi de longueur. Cet animal fait de grands ravages parmi les troupeaux; mais il est timide, et fuit constamment à l'approche de l'homme. Les oiseaux sont les mêmes que ceux de l'Australie. Les serpents se montrent fréquemment depuis le mois de septembre jusqu'au mois de mars; on les voit surtout dans les pays marécageux, et ils sont moins dangereux que dans l'Australie. On y remarque cependant le redoutable serpent noir (*blaksnake*); quelques lézards très-doux habitent aussi les forêts. Les insectes ne sont ni nombreux ni variés, à l'exception des fourmis, des moustiques et d'une mouche verdâtre.

Les forêts, très-épaisses, sont d'un accès difficile. On y trouve le *dacrydium*, dont le bois est d'une durée remarquable; il croît principalement sur le bord des rivières. Un grand nombre d'arbres très-élevés, et d'autres de grandeur médiocre, croissent avec vigueur, malgré l'ombrage que leur portent des pieds énormes d'*eucalyptus globosus*. La famille des myrtes et celle des composées y dominent. On distingue des *leptospermum*, qui, ordinairement arbrisseaux, sont ici de grands arbres; l'*eucalyptus resinifera*, qui donne une gomme fine et rougeâtre; l'*exocarpus cupressiformis*, nouveau genre de la famille des térébinthacées; des *thesium* à feuilles étroites, qui forment de très-jolis bosquets. Cette île a fourni beaucoup d'autres nouveautés à la botanique. Telles sont plusieurs espèces singulières de *limodorum*; une belle espèce de *glycine*, remarquable par ses fleurs d'un rouge éclatant; la *Richea glauca*, plante composée qui forme un nouveau genre, et rappelle la mémoire d'une des nombreuses victimes des sciences; diverses sensitives nouvelles; plusieurs espèces d'*ancistrum*, qui croissent au sud de l'Amérique, sur les bords de la mer; deux arbustes qui forment le nouveau genre des *correa*; au milieu des dunes, le *plantago tricuspidata*, bon à manger en salade, et une des plus utiles que cette terre fournisse; dans la profondeur des bois, une nouvelle espèce de ficoïde, dont les habitants mangent le fruit. Parmi les animaux on voit le kangourou, qui se retire dans des terriers comme les lapins; le veau marin de l'espèce appelée *phocamonachus*; une nouvelle espèce de perruche du cap Diemen, une autre de *mérope*, décrite par White.

Les habitants aborigènes de Van-Diemen ont complètement disparu, soit par suite de la lutte contre les Européens, soit par suite de l'émigration forcée à l'île Flinders. Ces habitants appartenaient à la grande race des nègres océaniens, et n'avaient aucun rapport avec ceux de l'Australie: c'étaient des sauvages assez doux, se nourrissant misérablement de poissons et de coquillages, et vivant par petites tribus dans une complète indépendance. Aujourd'hui cette île n'est peuplée que d'Européens, qu'on peut évaluer à 70,000. La Tasmanie se divise en 15 districts, et a un lieutenant-gouverneur, qui administre à l'aide d'un conseil législatif et exécutif. Cette colonie, qui en 1838 exploitait déjà 43,740 hectares, dont 16,871 en froment, se livrait surtout à l'élevage du bétail: elle comptait déjà 1,214,000 moutons, 75,000 têtes de gros bétail et 9,650 chevaux. Son commerce consistait en exportation de laines et d'huile de baleine; et en importation de produits manufacturés, de denrées coloniales, de vin, etc. En 1848, les produits exportés se sont montés à 24,708,900 francs, les produits importés à 21,675,175 francs.

Sa capitale est *Hobarts-Town*, ville considérable, résidence du gouverneur et de toutes les autorités de l'île. Elle est au fond d'une petite baie nommée *Sullivan Cove*, près de l'embouchure de la belle rivière du Derwent, et à peu de distance du mont Wellington. Elle est bâtie avec élégance et régularité; toutes ses rues, coupées à angle droit, ont 20 mètres de largeur; une source abondante d'eau douce la traverse en mettant en mouvement trois moulins à grains. L'hôtel du gouverneur, la maison de justice, les casernes et les magasins du gouvernement sont beaux; l'église de Saint-David contient environ 1,000 personnes; l'hôpital est vaste et commode. Quoique la fondation de cette ville ne date que de 1804, sa population s'est accrue si rapidement que déjà elle compte 25,000 habitants. Il s'y est formé une société d'agriculture; on y imprime deux journaux; des maisons d'éducation et plusieurs écoles d'enseignement mutuel y sont établies; le commerce et l'industrie y prennent chaque jour de l'accroissement. Depuis 1824, on y a ouvert une banque d'escompte, des caisses d'épargne et de secours; plusieurs manufactures de drap y ont été fondées; on y voit prospérer 16 brasseries ou distilleries. Son port est l'un des plus beaux de l'Océanie: c'est le point de relâche habituel des baleiniers qui se rendent à la Nouvelle-Zélande. Hobarts-Town fait un commerce considérable d'importation et d'exportation; elle a un service régulier de bateaux à vapeur avec l'intérieur de l'île et les divers ports de la Nouvelle-Hollande.

Au sud de la ville jusqu'à l'embouchure de la rivière s'étend le district de *Queenborough*, qui contient quelques habitations éparses çà et là dans la campagne. Sur le mont Nelson, on a placé un poste de signaux et un télégraphe qui communique avec le fort Mulgrave, et donne au gouverneur connaissance des navires qui se présentent devant le cap sud-ouest.

Launceston, au confluent du North-esk et du South-esk, qui forment le Tamar, fait un commerce très-actif avec Sydney et Hobarts-Town. Sa population est d'environ 12,000 âmes.

New-Town se trouve aussi dans le même comté. C'est le chef-lieu d'un canton voisin d'Hobarts-Town, remarquable par ses fermes et ses maisons de campagne situées le long de la rivière du Derwent.

Sorrel-Town, chef-lieu du district de Sussex, offre seulement une trentaine de maisons, une belle église en pierre de taille, une prison, une école et une caserne. La dernière ville que nous citerons est *Georges-Town*, sur le Tamar, avec un port et 6,000 habitants.

Parmi les îles qui dépendent du groupe de la Tasmanie, nous remarquerons *Bruny*, non loin de l'embouchure du Derwent; les îles *Furneaux*, qui sont presque entièrement composées d'une roche de quartz opaque, comme le promontoire de Wilson dans la Nouvelle-Galles méridionale; les roches, dans cette dernière, sont d'une nature molle et tendre; ainsi la mer a pu élargir un peu les canaux qui séparent la terre de Diemen de l'Australie. Le groupe des îles Furneaux se compose de trois grandes îles et de plusieurs petites habitées momentanément tous les ans par des pêcheurs que la grande quantité de phoques y attire. Les petites îles de *Maria* et *Sarah* sont devenues depuis quelque temps des stations pénales; *King*, longue de 58 kilomètres et large de 36, située dans la partie occidentale du détroit de Bass, est embellie par une végétation

active et couverte de forêts impénétrables. Elle serait favorable à l'établissement d'une colonie si elle possédait un port. Les îles *Schouten*, *Maatzuyker*, *Mewstone*, *Pedra-Branca*, *Friars*, *Maurouard* et *Saint-George* n'offrent rien de remarquable.

§ VIII. NOUVELLE-CALÉDONIE. — A l'est de l'Australie s'élève une petite île inhabitée, que l'on nomme l'île de *lord Howe*. Elle produit peu d'arbres, à l'exception du palmiste à chou, qui y est très-multiplié. On y trouve en grande quantité des tortues, des pigeons et des oies sauvages. Cette île, qui fut découverte en 1788 par le capitaine anglais Ball, a 8 kilomètres de longueur et la forme d'un croissant. Près de ses côtes méridionales s'élève un rocher fort escarpé appelé *pyramide de Ball*. En se dirigeant vers le nord, le navigateur évite de toucher un grand banc de sable appelé banc de *Middleton*, puis il arrive à une île du même nom, couverte de montagnes et de forêts.

L'île de *Norfolk*, située à environ 540 kilomètres à l'est de la précédente, a été choisie par le gouvernement anglais pour l'établissement d'une colonie pénale. Elle peut avoir 20 à 24 kilomètres de circuit, et forme un petit groupe avec deux îlots nommés *Népéan* et *Philip*. Des récifs de corail s'étendent au sud jusqu'à 28 kilomètres. Norfolk passe pour un des points les plus pittoresques du globe. Elle est en partie d'origine volcanique, et toute sa circonférence est bornée, à l'exception d'un seul côté, par d'immenses colonnes de basalte qui s'élèvent à une grande hauteur comme une muraille. Un calcaire jaunâtre, commun à la Nouvelle-Zélande, forme une partie du sol de l'île; un terreau noir le recouvre à une grande profondeur; la végétation est forte et abondante; le *phormium tenax* y vient beaucoup plus beau que dans la Nouvelle-Zélande; les pins, qui y atteignent une hauteur de 50 à 60 mètres sur 6 à 7 de circonférence, ont le bois moins léger qu'à la Nouvelle-Calédonie, et moins dur qu'à la Nouvelle-Zélande. Le chou-palmiste, l'oseille sauvage, le fenouil marin, y abondent. Les Anglais y ont porté les blés et les animaux domestiques de l'Europe. Les récifs de corail qui entourent l'île n'en permettent l'abord qu'à de petites embarcations.

Au nord de l'île de Norfolk, nous trouvons la *Nouvelle-Calédonie*, île assez considérable, puisque sa longueur est de 320 à 360 kilomètres sur 72 à 80 de large. Le 24 septembre 1854, la France en a pris possession, ainsi que des petites îles qui l'entourent. Cette île s'étend dans la direction du sud-est au nord-ouest, depuis le parallèle 22°30' jusqu'à 20°10' sud, et depuis le méridien de 164°32' jusqu'à celui de 181°46' à l'est du méridien de Paris. Elle est traversée par deux chaînes de montagnes qui s'étendent de l'est à l'ouest, laissant entre elles une large vallée que parcourt dans toute sa longueur la rivière de *Koko* ou *Diahot*. Ces montagnes, qui atteignent jusqu'à 2,600 mètres, offrent des roches de quartz, de mica, de stéatite plus ou moins dure, d'amphibole vert, de grenat et de mine de fer spéculaire; on y a trouvé aussi des colonnes de basalte et un volcan en activité. Le sol, sablonneux jusqu'au pied des montagnes, devient ensuite pierreux, varié, demi-argileux, et mêlé ordinairement de quelques parties de sable rougeâtre. Cette île renferme plusieurs rivières et beaucoup de cours d'eau d'une moindre étendue, mais qui tarissent pendant un mois ou deux. Les rivières ne sont généralement pas navigables, parce que des barres en obstruent l'entrée.

« Le climat de la Nouvelle-Calédonie est le même que celui des archipels de

l'Océanie placés sous la même latitude. De mai à janvier, la température y est douce et le temps beau; les vents généraux soufflent pendant toute cette période avec régularité, et n'acquièrent une grande force que pendant les mois de juillet et d'août. La navigation y est sinon facile, du moins sans grands dangers pendant cette saison, et les mouillages de la côte sont tenables. De janvier à avril inclusivement, le temps est généralement pluvieux, et les coups de vent sont fréquents et quelquefois longs. Il est fort rare que pendant cette période on n'éprouve pas sur la côte un et même plusieurs ouragans, dont la violence est telle qu'aucun mouillage n'est tenable. La navigation, pendant cette saison, offre des difficultés et des dangers tels, que pas un des navires qui la pratiquent depuis longtemps ne se hasarde sans nécessité absolue à quitter un des ports d'hivernage.

» Cette île n'a fourni jusqu'à présent aux traitants européens que du bois de santal, quelques rares pièces d'écaille de tortue et de menus produits de la mer, tels que des coquilles et des holothuries. Sur son sol ont été faits avec succès, par les missionnaires maristes, des essais de culture de tous les végétaux intertropicaux et de presque tous ceux de l'Europe : ainsi la pomme de terre, les légumes d'Europe, le figuier, l'olivier, le maïs, le blé d'Afrique, y ont réussi parfaitement. Abstraction faite de ces cultures exotiques, l'île est assez riche de ses produits naturels : ainsi le taro, l'igname, l'arrow-root, sont des denrées alimentaires qui s'y rencontrent partout; la canne à sucre même paraît y être indigène, mais elle est mince et petite et ne paraît pas très-riche. Dans les grands végétaux nous voyons les cocotiers, aussi nombreux que les besoins de la population l'exigent, et pouvant fournir une quantité importante d'huile à l'exportation; quelques arbres donnent des fruits utiles, dont l'un a beaucoup d'analogie avec celui de l'arachide, et, comme lui, donnerait de l'huile. Le miauli, très-répandu dans le nord de l'île, fournit le cacheput, huile pharmaceutique fort estimée en Europe. Les bois de construction les plus estimés se rencontrent du nord de Balade au cap Colnett; aux environs de ce cap, des forêts d'arbres magnifiques en valeur et en dimensions, s'étendant depuis le rivage jusqu'au sommet des montagnes, peuvent satisfaire à toutes les exigences d'une grande colonisation¹. »

Divisée en une infinité de tribus, subdivisées elles-mêmes en villages, la population doit, à en juger par la partie septentrionale, s'élever au chiffre de 50,000 âmes au moins, et si l'on ajoute à ce chiffre la population répartie dans les îles adjacentes, on atteindra facilement celui de 60,000. D'une taille au-dessus de la moyenne, les Calédoniens sont musculeux, robustes et d'une agilité remarquable. La couleur de leur peau approche de celle du nègre pâle, ou mieux encore du produit du nègre et de la mulâtresse; leurs cheveux sont crépus, comme ceux des Africains; le nez, aplati à dessein dans l'enfance, est épaté; les lèvres sont moins épaisses que celles des nègres, mais plus fortes que celles des Européens, et les plus belles dents du monde se tranchent en deux lignes blanches et fines sur la peau noire du visage; l'œil est vif, mais souvent repoussant par l'expression sauvage que lui donnent les veines rouges qui sillonnent la cornée. L'on peut dire en résumé, malgré la laideur sans égale et la décrépitude prématurée des femmes, que la race calédonienne est généralement belle et forte.

¹ Rapport du capitaine Tardy de Montravel.

« Doués d'une intelligence naturelle assez développée, les Calédoniens s'appliquent plutôt au mal qu'au bien, en exceptant cependant ceux qui, devenus chrétiens ou appartenant aux deux tribus de Pouma et de Muélébé, s'efforcent, les uns par conviction, les autres par crainte du châtement, d'éviter de faire le mal. Ceux qui sont convertis au christianisme offrent une supériorité réelle sur les païens; ils soignent et étendent leurs cultures plus que les autres, et échangent contre des étoffes et d'autres objets le surcroît de ce qui leur est nécessaire; enfin ils ont renoncé à l'anthropophagie, pour laquelle ils ont le goût le plus vif. Ces chrétiens sont à peine au nombre de 600.

» Ce peuple ne semble avoir aucune religion : il n'a du moins aucune idole. La loi du *tabou*, qui y est pratiquée, est un moyen d'accaparement employé par les chefs, véritables autocrates qui disposent presque absolument des biens et de la vie de leurs sujets. Les sorciers jouent un grand rôle en Nouvelle-Calédonie, mais ce rôle leur est souvent funeste : car, s'ils répandent une grande terreur, d'autre part les sorts qu'ils jettent amènent des représailles de la part de ceux qui se croient leurs victimes : guettés et surpris sans défense, ils sont étouffés sans pitié et jetés dans un bois qui est *tabou*. Les femmes sont généralement assujetties aux travaux les plus rudes, et tuées pour la moindre faute. Elles n'ont d'autre vêtement qu'une ceinture de filament d'écorce. La polygamie est pratiquée partout où les missionnaires ne sont pas écoutés. Plusieurs, parmi les hommes, ont la tête entourée d'un filet à mailles ou d'une coiffure faite avec des feuilles et le poil de la chauve-souris *vampire*. Leur idiome, rauque et dur, semble différer entièrement de ceux de la Polynésie. »

Les côtes de cette île sont aujourd'hui connues et offrent de nombreux ports. Sur la côte orientale est celui de *Balade*, le premier qui ait été occupé par les Français; il est très-sûr pendant neuf mois, et peut contenir environ 100 navires, que quelques travaux exécutés à la pointe de Mahamate mettraient complètement à l'abri. A un mille de Balade il y a des gisements d'ardoise. *Hienghen*, dont la plaine est arrosée par une délicieuse rivière, est un port médiocre. *Kanala*, à 72 kilomètres de *Hienghen*, est un des plus beaux ports du monde : on y trouve des fonds réguliers de 20 à 25 mètres, et de hautes montagnes l'abritent contre tous les vents. Il présente un long boyau de 5 milles de long et d'un mille de large; enfin deux rivières, une plaine très-fertile, du tabac, de l'indigo sauvage, des arbres de toute grandeur et propres à toute espèce de travaux, le désignent comme point capital de la colonisation. Sur la côte occidentale nous trouvons : *Saint-Vincent*, formé par une masse d'îlots; son fond varie de 10 à 15 mètres, mais il n'offre point d'eau douce, et les navires sont obligés de mouiller à 8 milles de la grande côte. Les bois de toute espèce, et surtout celui de santal, abondent à Saint-Vincent, qui a aussi des gisements houillers. La population indigène de ses environs est la plus féroce de l'île. A 25 milles au sud, le port de *Nou*, dans la baie de Numéa, est parfaitement abrité, mais il n'a pas d'eau douce. Cependant il a une grande importance à cause de l'existence de gisements de houille. C'est là que la France a placé le centre de sa domination et que s'élèvent les constructions de la future ville de *Port-de-France*. Vient ensuite la baie de *Moraré*, qui a 8 kilomètres de tour et présente 12 à 15 monticules, de 30 à 40 mètres de haut, de charbon pur et excellent. Un îlot de près de 60 mètres de haut, et qui n'est qu'un

véritable bloc de charbon, est au milieu de la baie; d'autre part, la côte a une cascade d'eau excellente, et tout appelle la création d'une ville importante.

L'île des *Pins*, située au sud-sud-est de la Nouvelle-Calédonie, est le siège de la mission mariste, qui y a formé des cultures en pleine prospérité. Le centre de cette île est marqué par un piton conique à large base. On y trouve de beaux cyprès colonnaires de plus de 30 mètres de hauteur, et l'expérience a prouvé que la vigne et l'olivier peuvent y réussir. Ses habitants, au nombre de 1,000, sont, sinon tous chrétiens, du moins convertis aux habitudes européennes; ils vivent entre eux dans la paix et l'union. A l'est est le petit groupe des *Loyalty*, dont trois seulement sont habitées.

Le grand récif qui borde la Nouvelle-Calédonie à l'ouest présente au navigateur une perte inévitable lorsque les vents et les courants y poussent son vaisseau. De cette île jusqu'à l'Australie, la mer est semée de bancs de corail, les uns plus étendus et plus dangereux que les autres. Flinders, qui a fait naufrage sur un de ces récifs, pense que c'est sur un banc semblable que les deux frégates de La Pérouse ont dû périr.

A l'est de cette île se trouve le petit rocher volcanique auquel Dumont d'Urville a laissé le nom de *volcan Mathew*. « Le centre offre l'aspect d'un cratère à demi éboulé, et des tourbillons de fumée s'en exhalent sans cesse, ainsi que des flancs de la partie occidentale, qui se dessine sous la forme d'un morne arrondi et peu élevé. Les tourbillons, transparents et bleuâtres à leur base, forment une longue colonne d'une teinte obscure. De grands espaces sont entièrement couverts de soufre; leur teinte dorée contraste avec la couleur triste et sombre des pierres du reste de l'île, qui ne paraît être qu'un amas de scories et de laves refroidies. Ce roc enflammé n'a pas plus de 2 milles de circuit, sa hauteur doit être de 114 à 152 mètres. C'est peut-être le plus petit des volcans isolés que l'on connaisse sur la surface du globe¹. »

§ IX. NOUVELLES-HÉBRIDES. — ARCHIPEL SANTA-CRUZ. — Au nord et à l'est de la Nouvelle-Calédonie se présente un archipel important par l'étendue et la fertilité des îles qui le composent. Fernandès de Quiros, qui en découvrit en 1606 la terre principale, lui donna le nom d'*Australia del Espiritu Santo*. Cent soixante-deux ans plus tard, Bougainville y ajouta quelques îles qu'il nomma les *Grandes Cyclades*. Cook vint six ans après, et acheva la découverte des principales îles. Il paraît avoir atteint l'extrémité méridionale de la chaîne; mais, au nord, le capitaine Blighen a encore trouvé une continuation composée d'îles que probablement Quiros avait vues. On a donné à l'ensemble de cet archipel le nom de *Nouvelles-Hébrides*.

Le groupe le plus méridional comprend cinq îles qui, à l'exception de celle d'*Immer*, sont élevées et sans récifs de corail. Celle de *Tanna* présente le phénomène intéressant d'un volcan très-actif. Ses feux souterrains semblent contribuer beaucoup à la richesse de végétation qui distingue cette île. Plusieurs plantes y prennent deux fois la hauteur qu'elles ont dans les autres contrées: leurs feuilles sont plus larges, et leurs parfums plus forts. Plusieurs terrains exhalent des vapeurs sulfureuses; des sources chaudes s'en élancent. Tanna présente aussi des couches d'argile mêlées de terre alumineuse, de blocs de craie et de tripoli. Le soufre y abonde, et l'on trouve quelques indices de cuivre. Ses sites sont plus doux et plus élégants que ceux de Taïti, parce que les montagnes ne s'élancent pas brusquement du milieu d'une plaine

¹ Voyage de l'Astrolabe, tome V, page 101.

étroite, mais sont précédées de plusieurs rangées de collines entrecoupées de larges vallées. On y trouve des bananiers, des cannes à sucre, des patates, et plusieurs sortes d'arbres fruitiers.

Les naturels ressemblent plus à ceux de l'Australie qu'aux insulaires des îles des Amis. Les hommes ont le teint d'un noir qui tire sur le brun; ils sont d'une taille moyenne, mais musculeux et vigoureux; leur barbe forte, noire et bouclée, leur chevelure épaisse, les traits de leur visage prononcés et ouverts; tout enfin leur donne un air mâle et guerrier. La singularité de leurs ornements, le petit bâton qui traverse le bout du nez, le *pagne* qui couvre les parties sexuelles, enfin l'usage d'un fard grossier, tiré des terres ocreuses et calcaires, indiquent clairement la parenté de ces insulaires avec ceux de la Nouvelle-Calédonie, de la Nouvelle-Guinée et de l'archipel Salomon. D'un autre côté, les arts de ces insulaires paraissent avoir eu une origine commune avec ceux qui sont répandus chez les Polynésiens. Leurs arcs, faits du plus beau bois élastique; leurs frondes, leurs massues, leurs dards, avec lesquels ils percent une planche de bois de quatre pouces d'épaisseur, rappellent souvent les armes usitées aux îles des Amis. La langue de Tanna et celle d'Erromango diffèrent entre elles; l'une et l'autre n'ont guère de ressemblance avec la langue générale de la Polynésie¹.

Les femmes des Nouvelles-Hébrides, réduites à l'état d'esclavage, sont faibles et petites. Plusieurs jeunes filles, dit Forster, avaient des traits fort agréables, et un sourire qui devint plus touchant à mesure que leur frayeur se dissipa. Elles avaient les formes sveltes, les bras d'une délicatesse particulière, le sein rond et plein, et elles n'étaient couvertes que jusqu'aux genoux. Leurs cheveux bouclés flottaient sur leur tête ou étaient retenus par une tresse, et la feuille de banane verte qu'elles y portaient ordinairement montrait avec un certain avantage leur couleur noire.

Les îles *Annatom*, *Saint-Barthélemy*, *Erronan*, *Hinchinbrook*, *Immer*, *Montaguë*, *Pain-de-Sucre*, *Pic-d'Étoile*, *Shepherd* et *Three-Hills* n'offrent rien de remarquable. *Erromango* est importante par son étendue : elle a environ 128 kilomètres de circonférence. Les habitants, noirs et bien faits, sont actifs et intelligents; ils se livrent, dit-on, avec succès à l'agriculture; les plantations sont entourées de haies, et les maisons couvertes en chaume. Cependant les voyageurs les plus récents les représentent comme de féroces anthropophages, vivant dans un état de guerre continu, non-seulement entre eux, mais avec les habitants des îles voisines. *Erromango* abonde en forêts de bois de santal : aussi les Anglais et les Anglo-Américains y ont-ils formé des établissements temporaires pour la coupe de ce bois précieux.

Cook a encore découvert l'île *Sandwich*, qui a environ 40 kilomètres de tour, et qui lui présentait le même aspect de fertilité que les précédentes. De fraîches teintes de verdure paraient ses bosquets entremêlés de beaucoup de cocotiers; les montagnes s'élevaient fort avant dans l'intérieur des terres, et il y avait à leurs pieds plusieurs cantons plus bas, couverts de bois et entremêlés de champs cultivés qui offrent précisément la couleur de nos guérets. L'île fut jugée très-propre à un établissement.

L'île *Api* a environ 80 kilomètres de tour; elle est couverte de montagnes et de forêts. L'île *Paoum* n'est qu'un rocher volcanique et stérile d'une grande élévation,

¹ Forster, *Voyage*, II, page 225.

et vue dans une certaine direction, elle présente l'aspect de deux îles. *Ambrim* se fait remarquer par un volcan qui lance impétueusement des colonnes d'une fumée blanchâtre ; elle paraît fertile et cultivée. L'île *Banks* est importante par son étendue. Dans l'île *Pentecôte* on vit beaucoup de plantations. L'île *Aurore*, plus majestueuse, est ornée de forêts pittoresques où jaillissent des cascades. L'odieux nom d'*île des Lépreux*, donné par Bougainville à une petite île voisine, n'est fondé sur aucune circonstance particulière : une sorte de lèpre blanche est répandue dans toute l'Océanie.

Les deux grandes îles de *Mallicolo* et du *Saint-Esprit* constituent une chaîne particulière et plus occidentale que celle que nous venons de suivre. *Mallicolo*, bien arrosée et bien boisée, paraît posséder un sol fertile. Les cochons et les volailles y sont les seuls animaux domestiques. Les habitants sont hideux, et diffèrent beaucoup des autres nations de cette partie du monde. Ils sont d'une couleur bronzée ; leurs membres manquent souvent de proportion ; ils ont les jambes et les bras longs et grêles, la tête longue, le visage aplati et la mine des singes ; ajoutez à ces traits un large nez plat, les os des joues proéminents, et l'os frontal très-étroit et comprimé en arrière, comme chez les animaux. Leurs cheveux sont crépus, sans être aussi laineux que ceux des nègres de l'Afrique. Enfin ils ressemblent singulièrement aux sauvages demi-singes que Flinders observa dans la Nouvelle-Galles, aux environs de la baie des Verreries. Leur dialecte offre ces sifflements, ces battements de langue, ces combinaisons bizarres de consonnes qui, dans les idiomes d'Afrique, bravent les organes européens. Dans leur costume on remarque la ceinture qui, très-serrée, leur donne l'air de grosses fourmis. Ils ont des flèches empoisonnées, dont la blessure donne une mort prompte.

La *Terre du Saint-Esprit*, la plus grande et la plus occidentale de tout l'archipel, a 88 kilomètres de long sur une largeur de 48, et plus de 240 de circuit. Les côtes, surtout celles de l'occident, sont d'une hauteur extraordinaire, et forment une chaîne suivie de montagnes qui, en quelques endroits, s'élèvent directement des bords de la mer. Mais en général l'île est bordée de belles collines bien boisées, de vallées ouvertes et de diverses plantations. Les îlots qui gisent le long des côtes méridionales et orientales doivent vraisemblablement former des baies et des ports aussi bien abrités que la grande baie de *Saint-Jacques et Saint-Philippe*, qui se trouve à l'est ; c'est là qu'ont mouillé Quiros et Cook, dans le port de *Vera-Cruz*, non loin de la rivière *Jourdain*. Les habitants, plus forts et mieux faits que ceux de Mallicolo, sont de couleur noire, et ont les cheveux laineux, ou du moins très-bouclés.

Tikopia est une île élevée, montueuse, bien boisée, qui n'a guère que 12 kilomètres de circonférence et 4 ou 500 habitants. Les habitants obéissent à plusieurs chefs, et leur payent un tribut pour leur pêche. L'un de ces chefs, supérieur aux autres, remplit les fonctions de magistrat suprême. Les Tikopiens sont gais, doux et pleins de bonne foi. Ils n'ont jamais de guerre entre eux. Leur tatouage consiste en plusieurs lignes tracées sur la poitrine et quelquefois sur le dos. Ils portent des anneaux d'écaille de tortue aux oreilles et dans la cloison du nez. Le nombre des femmes dépasse celui des hommes : aussi la polygamie y est-elle permise. Leur nourriture consiste en fruits, racines, poissons et coquillages. Ils ont le respect le plus profond pour la murène, qui est regardée comme un des principaux dieux de l'île. Quiros

découvrit Tikopia en 1606. Le capitaine anglais Dillon la visita en 1813, et y abandonna un matelot prussien; lorsqu'il y retourna en 1827, il vit une épée française entre les mains de ce matelot, qui lui dit que plusieurs insulaires étaient en possession de sabres, de chaudières en fonte et de cuillers en argent de fabrication française. L'existence de ces objets fut pour le capitaine Dillon un indice certain que le naufrage de l'infortuné La Pérouse avait eu lieu dans quelque archipel voisin.

En effet c'est sur les récifs de l'archipel de *Santa-Cruz*, qui se trouve au nord des Nouvelles-Hébrides, que périrent les vaisseaux de La Pérouse en 1788. Cet archipel fertile, boisé, montagneux, a des habitants de couleur olivâtre, qui s'épilent partout le corps et jaunissent leurs cheveux. Les principales îles sont *Tinnacoraw*, remarquable par une montagne conique qui a un volcan; *Topoua*, peu étendue et montagneuse; *Taumago*, qui a 28 kilomètres de circonférence et abonde en bananiers et cocotiers; les *Filoli*, dont les habitants appartiennent à la race malaisienne; les îles *Duft*, peuplées d'habitants féroces; enfin les *Vanikoro*, où le capitaine anglais Dillon et Dumont d'Urville ont découvert que La Pérouse avait fait naufrage.

Le capitaine Dumont d'Urville, qui jeta l'ancre le 21 février 1828 entre les récifs qui les entourent, prit tous les renseignements possibles près des vieillards de la principale de ces îles. Ces divers renseignements s'accordèrent sur ce point que pendant une nuit fort obscure les deux bâtiments de La Pérouse furent jetés par un coup de vent au milieu des récifs de la côte méridionale de Vanikoro; que le premier navire ne tarda pas à être abîmé dans les flots, mais que le second resta longtemps sur la plage; que tous ceux qui montaient ces deux navires mirent pied à terre, et qu'ils construisirent, avec les débris de celui qui n'avait pas coulé, un petit bâtiment qu'ils terminèrent après un travail dont la durée fut de six ou sept lunes, et que, montés sur ce bâtiment, ils abandonnèrent l'île. Le vieillard qui fournit ces renseignements indiqua la place où le premier navire s'était abîmé: on aperçut en effet au fond de l'eau, à quelques brasses de profondeur, des ancres, des canons, des boulets, des saumons et une grande quantité de plaques de plomb. L'équipage de l'*Astrolabe* parvint même à retirer une ancre, un canon en fonte, deux pierriers en cuivre et divers autres objets. Dumont d'Urville ayant acquis la certitude que c'était bien là le lieu du naufrage de La Pérouse, y éleva, au milieu d'un récif, un modeste monument auquel tous les hommes de son équipage se firent un devoir de travailler¹. D'après la position qu'il lui assigne, Vanikoro, la plus grande du groupe, n'est autre chose que l'île de *la Recherche* de d'Entrecasteaux. Ainsi, lorsque ce capitaine, envoyé à la recherche de La Pérouse, découvrit cette île en 1793, c'était environ quatre ans après le naufrage; il était loin de se douter qu'en mettant pied à terre sur ce rivage insalubre, il devait atteindre le but de sa mission.

Cette île hérissée de pitons, dont les plus élevés peuvent avoir 950 mètres, ne

¹ Il consiste en une sorte d'obélisque en bois, au milieu duquel est placée une plaque de plomb portant l'inscription suivante :

A LA MÉMOIRE
DE LA PÉROUSE
ET DE SES COMPAGNONS,
L'ASTROLABE
14 MARS 1828.

paraît avoir que de très-petites plaines. Il n'y a point de rivière considérable. Les cours d'eau qui l'arrosent paraissent dus aux pluies qui tombent fréquemment. Les productions les plus importantes sont le tarro (*arum esculentum*), encore est-il de mauvaise qualité, le cocotier, l'*inocarpus*, dont le fruit a le goût du marron, l'arbre à pain et diverses variétés de bananiers. La population de Vanikoro peut s'élever à 1,500 individus répandus dans quelques villages qu'on remarque sur les bords de la mer. Les cases sont carrées ou ovales, et faites de feuilles de *vacoua*.

Les habitants de Vanikoro retroussent leurs cheveux et les enveloppent d'un morceau de toile qui tombe par derrière en forme de sac arrondi et pointu. A cette espèce de bonnet ils attachent des fleurs et des feuilles vertes. Les fragments de coquilles ou les morceaux de bois qu'ils passent dans la cloison du nez et les anneaux dont ils chargent leurs oreilles et quelquefois leurs narines, leur donnent un aspect extraordinaire. Ils font un grand usage du bétel ainsi que de l'arek. Leur nourriture ordinaire consiste en poissons, coquillages, tortues, cocos, tarros, bananes, et en une espèce de patate douce. Tout annonce qu'ils ont des dieux et une religion; leurs paroles ne laissent aucun doute à cet égard. Leur langage paraît différer essentiellement de celui des Polynésiens; il offre des sons plus composés qui ne sont cependant pas très-durs à l'oreille et ne présentent point de difficultés remarquables aux Européens pour la prononciation. De leur côté ces habitants répètent avec assez de facilité les mots de la langue française. Ils vont ordinairement nus et n'ont d'autre vêtement qu'une ceinture à laquelle est attaché un morceau de toile qui leur tombe sur les cuisses. Les femmes portent un semblable costume, mais le morceau de toile descend jusqu'aux genoux.

§ X. ARCHIPELS SALOMON, DE LA LOUISIADE, DE LA NOUVELLE-BRETAGNE. — L'archipel *Salomon* est en général assez bien peuplé. Les habitants, au nombre de 100,000, paraissent être de deux races; les uns ont les cheveux laineux, mais le nez moins épaté, et les lèvres moins épaisses que les nègres; les autres, de couleur cuivrée, ont les cheveux longs, qu'ils coupent en rond autour de la tête. Lors de la découverte de leurs îles, ces habitants montrèrent un caractère perfide et sanguinaire. Ils se poudraient avec de la chaux; ils portaient des bracelets de coquillages et des ceintures de dents d'hommes; de leur nez percé pendaient des bouquets de fleurs; leurs pirogues légères étaient enduites de mastic. Ils marchent toujours armés et sont anthropophages. Leur gouvernement paraît despotique à l'extrême; les pêcheurs et les cultivateurs sont obligés d'offrir au roi tous les produits de leur travail; il retient ce que bon lui semble. Si un sujet marche dans l'ombre du roi, il est puni de mort. Les sculptures qui ornent leurs bateaux de guerre sont très-élégantes. Ils en ont de 16 à 20 mètres de long. On ne doit pas mépriser leurs armes, surtout leurs arcs, qui sont très-élastiques.

L'archipel de Salomon se compose des îles suivantes, en allant du sud au nord : *San-Christoval*, qui a près d'elle *Santa-Anna* et *Santa-Catalina*, et *Sesarga*, remarquable par son volcan : c'est l'île des *Contrariétés*, de Surville; *Guadalcanar*, remarquable par son pic, dont l'élévation a été comparée à celle du pic de Ténériffe : elle est séparée par un détroit de *Santa-Isabella*, la plus grande de tout l'archipel. Devant ces deux îles, celles de *Carteret* et de *Simpson* doivent correspondre à celles de

Buenavista et de *Florida*, de Mendana; au sud se trouvent, selon le navigateur espagnol, *San-Dimas*, *San-German*, *Guadalupe*, etc. La grande île d'Isabella est séparée par un long détroit, sans nom, des îles vues par Shortland, et qui forment une chaîne plus occidentale. Celle du *cap Marsh* a peu d'étendue; mais celle que Shortland crut entendre appeler *Simbou* par les indigènes, paraît considérable : c'est probablement la *Malayta* de Mendana. Elle a au nord l'île *Choiseul*, dont les habitants paraissent anthropophages. C'est là qu'est la baie du même nom. Après le détroit de Bougainville viennent les îles de la *Trésorerie*, celle de *Bougainville* et celle de *Bouka*. L'île de *Bouka* est très-peuplée. Les habitants sont d'une taille moyenne et d'un noir peu foncé; ils vont entièrement nus; leurs muscles très-prononcés annoncent une grande force; leur figure est laide, mais expressive; ils ont la tête fort grosse, le front large, de même que toute la face, qui est très-aplatie, particulièrement au-dessous du nez, le menton épais, les joues un peu saillantes, le nez épaté, la bouche fort large et les lèvres assez minces. Ils épilent toutes les parties de leur corps. Ils mettent beaucoup d'industrie dans la fabrication de leurs arcs; la flèche est armée d'un dard de la raie pastenague. Ils se servent de ces armes avec beaucoup d'adresse. Leurs pirogues sont sculptées et d'une forme élégante.

Les îles Salomon sont entourées de récifs et de bancs de corail formés par des polypes, comme ceux de la Calédonie, ce qui en rend la navigation très-dangereuse : elles présentent un aspect fertile et un coup d'œil enchanteur. Tout le sol y est ombragé par des arbres jusqu'aux sommités les plus élevées. Parmi leurs productions végétales, les anciens voyageurs nomment le giroflier et le cafier, le gingembre, une espèce de citronnier, et beaucoup d'arbres résineux ou qui donnaient une gomme odorante et aromatique. L'arbre à pain et le palmier éventail y abondent. On y a vu beaucoup de volailles; le chien et le cochon y paraissent connus; les forêts, peuplées de magnifiques perroquets, nourrissent des serpents, des crapauds munis d'une crête sur le dos, des araignées très-longues et de grosses fourmis.

Les îles *Hunter*, ou mieux le groupe de *Mortlock*, les îles *Pitt* et *Bellona*, situées au sud-ouest de San-Christoval, composent un petit archipel particulier.

Au nord-est, les îles Salomon paraissent précédées d'une chaîne d'îlots bas et entourés de récifs, chaîne qui probablement n'est pas reconnue en totalité. Le capitaine Hunter a déterminé les îles *Stewart*, les bas-fonds de *Bradley* et le groupe de *lord Howe*. Le groupe des neuf îles de *Carteret*, le groupe de *Langlan* et l'île *Rennel*, sont bien peuplés. On pense que les bas-fonds de Bradley sont les mêmes que ceux auxquels Mendana imposa le nom de *Baxos de la Candelaria*; peut-être n'en sont-ils qu'une continuation. Cette chaîne d'îles basses se lie probablement au groupe qu'Abel Tasman nomma *Onlong-Java*, et que le navigateur espagnol Maurelle croit avoir retrouvé. Ces terres se montrent comme autant de bosquets de palmiers réunis par des bas-fonds. Le Grand Océan est parsemé de semblables groupes dont il sera longtemps difficile de déterminer la position et le nombre exact.

Entre les îles Salomon et la Nouvelle-Guinée on rencontre deux archipels importants. Celui de la *Louisiade*, au sud-ouest de la Nouvelle-Guinée, a été découvert par Bougainville, qui visita particulièrement la baie appelée *Cul-de-sac de l'Orangerie*. D'Entrecasteaux, qui visita ces terres du côté du nord, nomma les îles *Rossel*,

Saint-Aignan, d'Entrecasteaux et Trobriand. Toute la Louisiade est une chaîne d'îles entourée d'écueils et de récifs, sur une longueur d'environ 600 kilomètres et sur une largeur de 200. Les habitants n'entendent point le malai; leurs cabanes sont construites comme celles des Papous. Ils portent un bouclier au bras gauche, arme défensive qui n'est pas commune parmi les sauvages de cette partie du monde. Leurs haches sont de serpentine. On admire leur habileté à serrer le vent. Ils construisent des filets pour pêcher; ils aiment beaucoup les odeurs, et parfument la plupart des objets dont ils se servent.

L'archipel de la *Nouvelle-Bretagne*, longtemps confondu avec la Nouvelle-Guinée, en est séparé par le détroit de *Dampier*. La nature du sol et le caractère des habitants rappellent les contrées voisines que nous venons de décrire. *Dampier*, qui séjourna principalement dans une baie, appelée *Port-Montaigu*, trouva le pays montagneux et couvert de bois, mais entrecoupé de vallées fertiles et de superbes rivières; il lui parut très-peuplé; les naturels ressemblaient aux Papous, et conduisaient leurs canots avec une adresse infinie. La principale production paraissait être le cocotier, mais on y trouvait aussi beaucoup de racines, particulièrement du gingembre, plusieurs espèces d'aloès, de rotangs, de bambous. Il y avait une foule d'oiseaux et d'insectes. La mer et les fleuves fourmillaient de poisson. Dans la principale terre et dans les îles voisines il y a plusieurs volcans. La Nouvelle-Bretagne offrit à d'Entrecasteaux des indices d'une très-grande population; les cabanes des habitants y sont élevées sur des pieux comme celles des Papous.

Le capitaine Carteret trouva les naturels de la *Nouvelle-Irlande* très-guerriers; ils portent des lances armées de cailloux pointus; leur visage est barbouillé de blanc, et leurs cheveux couverts d'une poudre de la même couleur: c'est un trait caractéristique de toutes ces nations. Ils sont noirs, leurs cheveux sont longs, laineux et crépus; mais ils n'ont ni les lèvres épaisses, ni le nez plat des nègres. Ils vont nus, et paraissent généreux, hospitaliers et tempérants. Leurs armes consistent en une lance, une fronde et un casse-tête. Ils portent des bracelets de coquillages, des plumets et des colliers; ils confectionnent avec beaucoup d'adresse des hameçons pour la pêche, et quelques instruments de musique. Quelques-uns de leurs canots ont 30 mètres de long, et sont faits d'un seul arbre.

La Nouvelle-Irlande offre des montagnes escarpées qui présentent sur leurs flancs des débris de corps marins dont elles sont en partie composées. Il y en a dans l'intérieur qui paraissent s'élever à plus de 2,500 mètres au-dessus du niveau de la mer, et elles sont couvertes de grands arbres jusqu'à leur sommet. Le cocotier s'y trouve, et le muscadier sauvage y est très-commun. Il y a beaucoup de scorpions, de scolopendres, et une multitude d'oiseaux de diverses espèces. On y a vu des serpents. Les cavités des rochers recèlent cette énorme chauve-souris connue sous le nom de *vespertilio vampyrus*. On y trouve l'arbre à pain: le *poivrier-cubèbe* croît à l'ombre des forêts.

Cet archipel renferme environ 65,000 habitants, qui se font remarquer par leur civilisation, leur religion et la propreté de leurs villages. A l'est du *Port-Praslin* on voit la magnifique cascade de *Bougainville*, formée de cinq gradins élevés les uns au-dessus des autres d'environ 40 pieds. On remarque encore dans la Nouvelle-Irlande les ports *Liki-Liki* et la baie des *Frondeurs*.

La petite île des *Cocos*, qui se trouve voisine, est entièrement calcaire. Il y croît beaucoup plus de figuiers que de cocos. La *baringtonia speciosa*, le *pandanus*, l'*heritiera*, attirés par l'humidité, étendent leurs superbes branches sur la mer. On y trouve aussi une nouvelle espèce de *palmier-aréca*, qui s'élève à plus de 45 mètres : la tige est extrêmement mince, mais le bois très-dur. Il y croît un très-grand arbre du genre des *solanum* ; les arbres de *teck* et les gommiers sont communs. On voit dans les bas-fonds l'utile sagoyer, et dans la partie occidentale croît une espèce de muscadier. La cime de cette île offre un plateau considérable, où il est facile de circuler à l'abri de très-grands végétaux qui s'élèvent dans les airs, et forment un vaste dôme soutenu par des milliers de colonnes déliées¹. Les indigènes sont pauvres, paraissent stupides et remplis d'indolence ; ils se nourrissent de racines grossières, de coquillages et de fruits de cycas. Ils sont défiants à l'excès et très-portés au vol. Les caïmans infestent les côtes.

La petite île du *Duc d'York*, dans le canal de Saint-George, parut au capitaine Hunter un grand jardin, tant les plantations étaient soignées et rapprochées. Les habitants la nomment *Acamata*. Ils apportaient des fruits qu'ils entassaient en pyramide ; au sommet ils plaçaient de jeunes chiens qui avaient les pattes liées ; ils chantaient des hymnes de paix au son d'une grande conque ; mais la défiance et la férocité de leur caractère percèrent à travers ces démonstrations que leur arrachait la crainte².

Au nord-ouest de la Nouvelle-Irlande est une autre île assez grande, mais peu connue, nommée la *Nouvelle-Hanovre*. On dit que ses habitants sont remarquables par leur civilisation. Elle est montagneuse et séparée de la première par un canal fermé par des récifs dont l'entrée est encore obstruée par des îlots.

Parmi les petites îles qui forment une chaîne à l'est de la Nouvelle-Irlande, nous remarquerons celle de *Gérard de Nys*, qui est très-peuplée, et entourée d'un grand nombre de baies. Les habitants ressemblent à ceux de la grande terre ; ils portent un petit bâton fixé à travers le nez. L'île *Saint-Matthieu* avait été choisie pour un établissement portugais qui est aujourd'hui abandonné.

En se dirigeant à l'ouest vers la Nouvelle-Guinée, on rencontre une suite de petits groupes, entre autres les îles *Portland*, les îles de l'*Amirauté*, les îles *Françaises*, les îles des *Ermites* et de l'*Échiquier*. Ils présentent tous une île principale, qui occupe le centre d'un groupe dont les contours sont formés par un grand nombre d'îlots aplatis, liés par des récifs. Dans le groupe des îles de l'*Amirauté*, les insulaires ont la peau d'un noir plus foncé ; leur physionomie est agréable, et par son ovale régulier elle diffère peu de celle des Européens ; ils ont les formes du corps très-belles, si l'on peut se fier aux dessins publiés par les voyageurs. Ils connaissent l'usage du fer. Quelques individus étaient armés de sagaies faites d'un verre volcanique. Ils vont nus. Les femmes seules ont un vêtement à l'entour de la ceinture. Leurs cheveux sont crépus et de couleur noire ; ils les rougissent quelquefois avec de l'ocre mêlée d'huile. Les chefs paraissent avoir une grande autorité. Le sol est couvert d'arbres, principalement de cocotiers.

Le groupe des *Ermites* produit des pommes de Cythère et plusieurs fruits de diffé-

¹ Dumont d'Urville, IV, page 502.

² Hunter, *Journal*, page 141.

rentes espèces d'*eugenia*, tous bons à manger. Les naturels paraissent plus doux et plus pacifiques que ceux de l'Amirauté, quoiqu'ils semblent plus robustes.

§ XI. NOUVELLE-GUINÉE ET PETITES ÎLES VOISINES. — Une terre plus importante réclame notre attention. La *Nouvelle-Guinée*, et mieux la *Papouasie* ou *Terre des Papouas*, appelés communément *Papous*, se présente comme l'anneau qui lie les îles Moluques d'un côté à l'Australie, d'un autre côté aux archipels polynésiens; sa longueur paraît être entre 1,600 et 2,000 kilomètres, sa largeur varie de 20 à 520 kilomètres. Le détroit de Torrès, au sud, sépare cette île de l'Australie; le détroit de Dampier en détache la Nouvelle-Bretagne au nord-est.

Les côtes de la Nouvelle-Guinée sont généralement élevées : dans l'intérieur, des montagnes semblent entassées sur des montagnes, et atteignent une hauteur considérable. On y remarque le mont *Argaf*, le mont *Benoist*, les monts *Cyclopes*; la cime imposante du mont *Bougainville* dépasse de beaucoup les montagnes environnantes. Les cartes hollandaises placent au nord-est des îles Arrou une montagne couverte de neige, par conséquent élevée de plus de 6,000 mètres. De grands cours d'eau serpentent au milieu de ces chaînes pressées les unes contre les autres, et débouchent sur la plage au milieu de grandes baies qui offrent, comme celle du Triton, de belles rades parfaitement abritées. Les montagnes de la côte sont richement garnies de bois. Les rivages sont couverts de cocotiers; tous les navigateurs ont été frappés d'étonnement à la vue d'un si beau pays, digne de posséder des peuples plus industriels et plus civilisés. Les vents d'est lui amènent les vapeurs du Grand Océan, que ses innombrables montagnes fixent au détriment des autres îles, et les vents de l'ouest lui abandonnent la plus grande partie des énormes nuages qu'ils poussent devant eux : aussi presque chaque nuit des pluies bienfaisantes viennent arroser les vallées et activer leur magnifique végétation. Cette végétation est celle des Moluques et des îles de la Sonde. On y trouve le muscadier, le bois de fer, l'ébène, le canari, le *lingoa*; la mer rejette de gros morceaux d'ambre gris. « Les forêts sont principalement composées de *pterocarpus*, *inocarpus*, *mimosa*, *croton*, *scavola*, *bruguera*, *sonneratia*, *hibiscus*, *pandanus*, *sagus*, *cycas*, etc., et d'une foule de fougères. Le *tectona* est aussi fort commun, mais il est à remarquer que ce bel arbre ne forme ordinairement dans ces forêts que les voûtes du second ordre. Celles-ci sont dominées par les tiges des *pterocarpus* et des *mimosa*, qui semblent de loin former une seconde forêt au-dessus de la première. Il n'est pas rare de trouver dans ces forêts des arbres de 83 mètres d'élévation. Du sommet de ces arbres énormes pendent quelquefois des rameaux déliés qui ont la forme de cordes.

» Les terres cultivées ne commencent qu'aux villages et s'étendent tout le long de la rive septentrionale du canal. La terre est d'une nature si riche, qu'il suffirait de la remuer et d'arracher les mauvaises herbes pour obtenir les plus abondantes récoltes. Mais les Papous sont aussi paresseux que peu intelligents en fait de culture, et les plantes alimentaires sont le plus souvent étouffées par le mélange des plantes parasites. Les plantations d'*arum* seules paraissent un peu plus soignées¹. »

Le cochon fourmille sur les côtes et le sanglier dans les forêts; peut-être entend-on par le sanglier le babiroussa des Moluques. On y trouve le kangourou, et des mammi-

¹ Hombroun, *Aperçu géologique de l'Australie et de la Nouvelle-Guinée*.

fières carnassiers du genre péramèle. L'ornithologie paraît curieuse. La Nouvelle-Guinée est la résidence favorite des superbes et singuliers oiseaux de paradis, dont on compte dix ou douze espèces. Celui qu'on appelle le *roi* ou *grande émeraude* a deux plumes détachées de la queue, et qui se terminent dans une volute élégante, avec un bouquet. Le *magnifique* porte aussi deux plumes détachées, d'une longueur égale à celle de son corps, très-minces, et qui se terminent en aigrette. Trois plumes longues et droites sortent de chaque côté de la tête de la *gorge dorée* ou du *sifilet*. Tous ces oiseaux de paradis sont revêtus de couleurs brillantes. Ils se trouvent surtout dans les îles voisines d'Arrou. On les tire avec des flèches émoussées, ou bien on les prend avec de la glu ou des lacets. Après les avoir fait sécher au moyen de la fumée et du soufre, ils sont échangés contre des clous ou des morceaux de fer, et portés à Banda. Ce pays nourrit aussi de beaux perroquets et des loris. Le *goura* porte une espèce de couronne, ou plutôt une crête de longues plumes rangées au-dessus de sa tête. Les pigeons blancs et les ramiers cuivrés vivent de noix muscades.

La Nouvelle-Guinée est peuplée de plusieurs races d'hommes : ainsi les Biadjous de Bornéo et les Malais des Moluques étendant leurs courses sur toute la côte occidentale, il est naturel que plusieurs d'entre eux s'y soient établis. « Les habitants, dit Dumont d'Urville, semblent provenir d'origines très-mélangées, et le caractère de leur physionomie varie à l'infini. Toutefois j'ai cru découvrir que toutes ces variétés devaient se rapporter à trois nuances principales, l'une que je nommerai *Papou*, du nom qu'elle porte habituellement dans le pays; la seconde variété se compose de métis tenant plus ou moins à la race malaie ou polynésienne; enfin je désignerai la troisième par le nom de *Harfour*, qu'elle a reçu depuis longtemps dans les diverses îles Moluques.

» Les Papous proprement dits sont des hommes au corps grêle, à la taille moyenne, svelte et dégagée, et aux membres peu fournis. Leur physionomie est agréable, le tour du visage ovale; les pommettes sont légèrement saillantes, les lèvres assez minces; la bouche est petite, le nez arrondi et bien dessiné; leur peau douce, lisse, et d'un brun très-foncé sans être noire. Elle offre peu de barbe et de poil sur les diverses parties du corps; les cheveux sont naturellement crépus, mais c'est l'habitude de les friser continuellement qui leur donne cet air ébouriffé, et charge leur tête de ces énormes crinières qui frappèrent vivement les premiers Européens. Cette race paraît être d'un caractère timide et peu entreprenant. Elle a fixé sa résidence sur les bords de la mer, où elle habite de longues cabanes en bois élevées sur des pieux enfoncés dans les eaux mêmes de l'Océan.

» Mélangés avec les Papous, en nombre un peu inférieur, vivent des hommes plus petits, trapus et d'une constitution beaucoup plus vigoureuse. Leur physionomie est toute différente : leur figure est presque carrée, aplatie et anguleuse; leurs traits sont heurtés, leurs pommettes très-saillantes; ils ont la bouche grande et les lèvres épaisses, le nez plus épaté et quelquefois pointu. Leur peau, plus rude, offre toutes les nuances depuis le brun foncé et luisant des Papous, et la teinte sale et enfumée des Harfours, jusqu'au simple basané des Malais. Ces hommes ne portent presque jamais leurs cheveux en boucle arrondie et frisée comme les Papous, mais ils se contentent de les relever et de les soutenir en chignon au moyen d'un peigne, ou de les couvrir avec un mouchoir ou un morceau d'étoffe roulé en forme de turban.

» Enfin, quoique beaucoup moins nombreuse, se distingue une troisième variété d'hommes petits, agiles et vigoureux comme les précédents. Mais leurs traits sauvages, leurs yeux hagards, leur teint fuligineux et leur maigreur habituelle rappellent à l'instant le type ordinaire des Australiens, des Nouveaux-Calédoniens, et en général des Océaniens de la race noire. Ces hommes, fidèles aux usages de leur race, pratiquent le tatouage par cicatrices, marchent habituellement nus ou couverts seulement d'une ceinture, et laissent flotter leurs cheveux à l'aventure, ou se contentent de les tortiller en mèches comme dans les autres îles de l'océan Pacifique. »

Les femmes paraissent industrieuses; elles font des nattes et des pots de terre, qu'elles cuisent avec de l'herbe sèche ou des broussailles; elles manient même la hache, tandis que leurs indolents époux les regardent ou se préparent à la chasse du sanglier.

Leur nourriture ordinaire est le sagou; ils ne le préparent point en briques, mais ils l'entassent en masses de 12 ou 15 livres. Il faut ajouter à cela quelque peu de poisson, des racines tubéreuses et des cocos. Leurs habitations sont construites dans l'eau, sur un échafaudage. Ils portent quelquefois jusqu'à trois ou quatre bracelets à chacun de leurs bras. Ces bracelets sont faits des diverses monnaies qu'ils obtiennent des navigateurs. Ne connaissant point l'art de fondre et de couler l'argent, ils le ramollissent au feu de forge et le battent ensuite.

Les dogmes religieux des Papous sont très-peu connus; cependant les idoles que l'on trouve sur leurs tombeaux, et les effigies qu'ils portent au cou, prouvent évidemment qu'ils ont un culte. Divers morceaux de leurs grossières sculptures rappellent le style égyptien dans son enfance; ainsi leurs coussinets en bois ornés de têtes de sphinx présentent une analogie parfaite avec ceux que l'on trouve dans les nécropoles de l'Égypte. Ils font aussi des tombeaux de roche dure de corail, qu'ils ornent quelquefois de sculptures. Leur principal commerce se fait avec les Chinois, à qui ils achètent leurs instruments et leurs ustensiles, et de grossières toiles de l'Inde qui servent de vêtement aux femmes. Ils donnent en retour du *massoy*, de l'ambre gris, des limaces de mer, des écailles de tortues, de petites perles, des oiseaux de paradis, des loris et autres oiseaux, qu'ils dessèchent avec la plus grande adresse. Ils vendent aussi quelques esclaves, sans doute des prisonniers de guerre. Armés de hassagayes, d'arcs et de flèches, et même d'épées de cuivre, les habitants des côtes occidentales ont repoussé les détachements hollandais envoyés dans leur pays. Le savant navigateur Dampier admire la légèreté des pirogues ou *proas*, dont ces peuples se servent avec beaucoup d'habileté, et qu'ils savent orner de sculptures élégantes.

C'est surtout par ses côtes que cette grande île est connue. La partie occidentale est la mieux examinée; la côte méridionale, surtout depuis le cap *Walsh* jusqu'au cap *Rodney*, n'est connue que partiellement ou d'après des cartes anciennes et peu exactes. La sûreté qu'offrent ses immenses golfes a attiré nos navigateurs, et jusqu'à présent circonscrit leurs explorations. Au nord-ouest, le golfe *Mac-Chuer* forme une péninsule circulaire, où est situé le cap de *Bonne-Espérance* avec la grande baie *Geelwink*, qui pénètre du nord au sud sur une profondeur de 280 kilomètres. Devant cette baie sont situées les îles *Schouten*, *Djobie* et autres; on les avait longtemps prises pour des côtes de la grande terre. Le havre Dory, situé au sud du cap *Mamori*, qui forme la pointe

occidentale de l'entrée de la grande baie du Geelwink, a été décrit ainsi qu'il suit par Dumont d'Urville.

« On pénètre dans ce havre par un canal étroit de 3 milles de longueur, formé d'un bord par la côte de la presqu'île Mamori, de l'autre par les îles *Manasouari*, *Masmapi*, et par deux bancs à fleur d'eau. Le havre lui-même n'a pas plus d'un demi-mille de profondeur sur 380 mètres de largeur, avec un fond régulier de 12 brasses, sable et coquilles. Malgré l'exiguité de ce bassin, les bâtiments de tout rang peuvent y compter un mouillage sûr et abrité contre les vents et la houle du large. Mais comme il se trouve environné de forêts profondes, et que le fond offre beaucoup de vase souvent à sec, à la longue ce séjour serait sans doute peu salubre pour des Européens, surtout dans les saisons des pluies. Tous les environs du havre proprement dit sont occupés par des forêts à l'état de nature, situées sur un sol entièrement madréporique qui s'élève en pente très-douce. Mais les lits des torrents sont semés de nombreux cailloux de nature granitique, entraînés probablement des stations plus élevées. »

Déjà, à 200 mètres au plus du niveau de la mer, les roches voisines des cabanes des Arfakis sont des masses compactes de granit, à angles émoussés, à faces souvent verticales et aplanies. Tout annonce que la charpente entière des monts Arfak appartient à ce genre de formation. Une belle rivière débouche dans la rade, vers son extrémité nord; l'abondance de ses eaux prouve l'étendue de son cours et le grand nombre de ses affluents. Aux environs de la baie Triton, elle roule une eau jaune chargée de sable et de glaise, mais excellente à boire. Le reste de la partie septentrionale de la Nouvelle-Guinée semble offrir une côte non interrompue, précédée par une longue chaîne d'îles. Depuis le cap du *Roi Guillaume* jusqu'au cap *Sud-Est*, la côte orientale a été vue par d'Entrecasteaux, mais vue de loin. Le cap *Rodney*, découvert par Edwards, est dans la partie méridionale de l'île. Enfin le grand golfe entre le cap *Walsh* et les îles Arrow ou Arrou est tracé de plusieurs manières contradictoires. C'est au fond de ce golfe que les cartes hollandaises placent la rivière des *Assassins* et celle qu'elles nomment *Keerveer*, c'est-à-dire *Retourne*.

Dans la baie du sud-ouest se trouve le fort du *Bus*, bâti en 1828 par les Hollandais pour défendre la colonie qu'ils viennent d'y établir. On doit remarquer sur le territoire de leur possession la montagne de *Lancentsijsie*, au pied de laquelle est situé le terrain nommé *Merkus*, appartenant aussi à la colonie.

Quelques petites îles voisines sont mieux connues que la Nouvelle-Guinée. Quatre des îles *Schouten* ont des volcans en activité; elles ne laissent pas d'être fertiles. Leur élévation contraste singulièrement avec les terres basses de la Nouvelle-Guinée qui leur correspondent. Les îles d'*Urville*, *Roissy* et *Vulcain* sont les plus importantes de ce groupe. Les îles *Moa*, *Arimoa* et autres ont l'aspect d'un jardin de palmiers et de cocotiers. Toutes celles de la côte septentrionale paraissent très-peuplées.

Au nord-ouest on voit *Waigiou* ou *Wadjou*, île d'une grandeur considérable, que l'on dit contenir 100,000 habitants. Les terres sont élevées, et il s'y trouve des montagnes très-hautes. Au nord sont les ports excellents de *Piapis*, d'*Offak* et de *Chabrol*. Cette île, nommée par les naturels *Ouarido*, est couverte de très-grands arbres. Les habitants ont tout le corps nu, à l'exception des parties sexuelles, qu'ils couvrent

d'une pagne grossière. Leurs chefs sont habillés avec des étoffes qu'ils achètent des Chinois; ils portent aussi, comme ces derniers, un chapeau conique de feuilles de palmier, et la plupart parlent chinois. Ils ont les cheveux crépus, très-épais et assez longs; leur peau n'est pas très-noire; quelques-uns laissent croître leurs moustaches. Ils se servent de l'arc avec adresse. Ils se nourrissent de cochons, de tortues, de poules, d'oranges pamplemousses, de cocos, de papayes, de courges, de pourpier quadrifique, de canne à sucre, d'ignames, de patates, de citrons, de piment, d'épis de maïs encore verts, qu'ils font griller. Labillardière a trouvé dans cette île le beau *promerops*, oiseau de la Nouvelle-Guinée, le gros kakatoès noir, et une nouvelle espèce de cacao qu'il a décrite sous le nom de cacao de Waigiou. Les coqs sauvages et le faisan couronné des Indes sont très-communs dans les bois qui environnent l'excellente rade de *Boni-Saini*.

Au nord-ouest de l'île de Waigiou s'élève celle de *Rouib*, dont la partie septentrionale est coupée par l'équateur; sa forme est irrégulièrement arrondie, et son plus grand diamètre est de 5 milles du sud au nord. Ses montagnes forment un massif immense, dont les flancs, tantôt couverts de végétation jusqu'au sommet, tantôt nus et stériles, dominant toutes les petites îles qui l'entourent. Parmi celles-ci nous citerons à l'ouest *Balabalak*, au nord les îles *Gaimard* et *Gabert*, et à l'est l'île *Gaudichaud*.

Au nord de Rouib on voit l'archipel *Vayag*, composé d'îles et d'îlots. Ces derniers, très-petits et au nombre d'une cinquantaine, sont arrondis et terminés en pointe conique; ils entourent des îles contenant des pitons de forme semblable. Un caractère particulier à ces îles, c'est que presque toutes sont minées inférieurement, de manière que chacune d'elles est moins large à sa base qu'à 2 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, de telle sorte qu'elles sont presque inabordables. *Salvatty* est aussi une île populeuse, gouvernée par un chef unique. Les peuples de ces îles ressemblent à ceux de la Nouvelle-Guinée; leur aspect est affreux, et ils sont d'une grande férocité. Ils vivent de poisson, de tortues, de sagou. L'île *Couronne* est très-élevée; elle n'a guère que 4 ou 5 milles de circuit. L'île *Rich*, plus considérable que la précédente, est moins haute. L'île *Longue* paraît plus stérile que les autres terres voisines; sa dénomination est impropre, car elle a une forme arrondie; son circuit est de 40 milles. L'île *Dampier*, qui a 250 mètres de hauteur, présente un cône aigu au sommet; sa circonférence est de 40 milles. L'île *Vulcain* est un grand cône entouré d'une riantة végétation; elle a 12 milles de circuit. Autour se trouvent les petites îles de *Legoarant* et l'île *Laing*. Les montagnes de l'île *Jobie* ou *Djobie* s'abaissent vers la pointe occidentale, près de laquelle se trouvent deux îles nommées les *Deux Frères*; vers la pointe orientale on voit les trois petites îles appelées les *Trois Sœurs*. *Bullis* a 12 milles de long sur 4 de large. L'île *Roissy* est montueuse et couverte d'une belle végétation; elle est ombragée de cocotiers et de palmiers. L'île *Tastu* a un piton très-aigu appelé mont *Amable*. L'île *Guibert*, longue de 4 milles, n'est séparée de l'île *Bertrand* que par un canal d'un demi-mille. L'île *Jacquinet* est plus considérable que l'île *Garnot*, mais moins élevée; cette dernière est un cône de 7 ou 8 milles de circuit. L'île *Deblois* est petite et beaucoup plus basse que les autres. L'île d'*Urville* présente une anse entourée d'une belle plage; au premier coup

d'œil, l'île *Gressien* paraît en faire partie. Plus à l'ouest se trouvent les petites îles *Paris*, peu importantes. Les îles *Lesson* et *Blosseville* sont couvertes d'une riche verdure. Les îles *Sainson*, *Faraguet*, *Dudemaine* et les îles des *Traîtres* méritent aussi d'être mentionnées. Enfin le groupe d'*Arrou*, dont nous avons parlé, est formé de plusieurs îles dont les plus importantes sont *Waham*, *Traman*, *Maykor* et *Kabosoat* ou *Kobesoat*. Les Hollandais y possédèrent quelques établissements.

Nous ne pouvons pas faire une transition plus convenable de la Nouvelle-Guinée à la Polynésie ou à l'Océanie orientale qu'en décrivant les îles *Saint-David*, que Duperrey a prouvé être les mêmes que les îles *Freewill*, situées au nord de l'île Schouten et peuplées d'une race exactement semblable aux habitants des îles Mariannes, à ceux de Sandwich, d'Otaïti et de la Nouvelle-Zélande. Ces habitants sont cuivrés et ont les cheveux longs. Ils bâtissent leurs villages dans des bosquets de cocotiers, de bananiers et d'arbres à pain. Leurs cottes d'armes, faites de nattes, résistent à une balle de pistolet. Ils parlent un idiome semblable à celui qui règne aux îles Sandwich.

CHAPITRE TROISIÈME.

POLYNÉSIE.

§ 1^{er}. ILES PELEW. — ILES MARIANNES. — La Polynésie que nous allons décrire, se subdivise en *Micronésie* et en *Polynésie* proprement dite. La Micronésie, située au nord-ouest, doit son nom à la petitesse de ses îles, et présente d'abord à l'est des Philippines le groupe des *Pelew* ou *Palaos*. Cette chaîne d'îles est réunie par des récifs, et n'offre qu'un seul port, assez difficile. Les habitants sont d'un jaune bronzé, robustes, d'une assez belle taille et assez bien faits. Ils sont avides, soupçonneux, cruels dans les guerres, que les chefs entreprennent pour le plus léger motif. Ils vont généralement nus. Il ne paraît pas qu'ils aient aucune idée de religion. Leur langage semble être dérivé du malai. Le gouvernement est entre les mains d'un roi, lequel a sous lui des *rupacks* ou chefs qui forment une sorte de noblesse. Tout le territoire appartient en propre au souverain. Ses sujets n'ont que des propriétés mobilières, comme un canot, des armes, des meubles grossiers.

Ces îles ont en général une élévation moyenne; des bois épais les couvrent; un long récif de corail, qui s'étend à 8 kilomètres du rivage, et en quelques endroits jusqu'à 24 kilomètres, les environne à l'ouest. L'ébénier croît dans les forêts; l'arbre à pain et le cocotier paraissent y abonder. Nos volailles existent dans les bois et à l'état sauvage. Le poisson est la principale nourriture de ces peuples. Ils font une sorte de confiture avec la canne à sucre, qui paraît indigène dans ces îles. Ils se lèvent avec le jour et prennent aussitôt un bain à l'eau froide. Leurs maisons sont établies sur de larges pierres élevées d'environ un mètre de haut; elles sont construites de planches et de bambous. Ils ont de vastes salles pour leurs assemblées publiques. Leurs meilleurs couteaux sont faits de nacre de perle; ils en ont aussi d'écailles de moule et de bambou fendu. Ils fabriquent des vases ovales en poterie grossière. Leurs meubles et leurs instruments ressemblent à ceux d'Otaïti. Leurs armes sont des piques,

des dards et la fronde. Leurs canots sont faits de troncs d'arbres ornés de sculptures assez jolies.

Les principales îles de cet archipel sont *Babelthouap* ou *Baubelthouap*, qui a 36 kilomètres du nord au sud. On y remarque une montagne élevée d'où l'on aperçoit toutes les îles environnantes. *Corror*, composée d'îlots très-rapprochés, n'a que 6 milles dans sa plus grande dimension. *Erikolithou* est le séjour d'un des principaux chefs. *Ouroukthapel*, *Erakong*, *Angour* et *Pillilou* ne sont que des îlots. *Ouroulong* est célèbre par le naufrage de l'*Antilope*. *Kiangle* est peu considérable.

Au nord-ouest des îles Palaos se trouvent les îles appelées *Matclotas*, l'île des *Martyrs*, *Sagavedra*, et quelques autres. Des navigateurs espagnols ont, en 1813, retrouvé ces îles, qui paraissaient douteuses.

Le groupe de *Saint-André* ou *Sonsorol*, *Pedro*, *Warwick*, *Evening*, et quelques autres au sud, ne sont qu'imparfaitement connues.

Les îles *Lord-North* et *Mortz* sont couvertes d'arbres jusque sur le bord de la mer. La première est aussi connue sous les noms d'île *Nevil* et île *Johnstone*. Environnée d'un récif de corail, elle est si peu élevée que souvent la houle la couvre. Les insulaires sont dans un état de barbarie et de grossièreté complètes, et peuplent trois villages dont la population réunie peut atteindre 3 à 400 habitants. Nous devons encore citer les îles *Mariëra* ou *Marières* et *Poulo-Anna*, découvertes en 1761 par le vaisseau le *Carnavon*.

En voguant au nord-est des îles Pelew, nous rencontrons les îles *Mariannes*, qui appartiennent à l'Espagne et font partie de la capitainerie générale des Philippines. C'est une chaîne de 17 ou 18 îles, dont 7 seulement sont considérables; savoir : *Guam*, *Zarpana* ou *Santa-Anna*, *Tinian*, *Seypan* ou *Saint-Joseph*, *Anatajan*, *Pagon* ou *Pagan*, et *Agrigan*. Ces îles furent découvertes en 1521 par le célèbre navigateur Magellan, qui les appela îles des *Larrons*, à cause du penchant des habitants pour le vol. Mais sous Philippe IV on leur donna le nom des *Mariannes*, en l'honneur de Marie-Anne d'Autriche, mère de Charles II, qui y envoya des missionnaires. Les indigènes ont été en grande partie exterminés par les Espagnols. Il paraît que par la couleur, le langage, les mœurs et le gouvernement, ils ressemblaient beaucoup aux Tagales des îles Philippines. Le reste, qui n'est évalué qu'à 5,500 habitants, a été converti au catholicisme et se livre à l'agriculture. Leurs petits vaisseaux, appelés *pros* ou *proas*, ont été regardés comme des modèles d'architecture navale : ce sont des canots qui ont un flanc convexe et l'autre plane : un balancier les tient en équilibre; ils font 20 milles par heure en ayant vent de côté. On connaît peu la géographie naturelle de ces îles : il paraît que quelques-unes sont volcaniques. Celle de l'*Assomption* offre de toutes parts d'horribles torrents de lave. A l'exception de Guam, toutes ont un aspect triste et stérile. Elles sont couvertes de montagnes nues. La nouvelle et la pleine lune sont, entre les mois de juin et d'octobre, accompagnées d'ouragans épouvantables, et la chaleur, accablante pendant une grande partie de l'année, n'est tempérée par les brises de mer que durant les mois de juillet et d'août. On trouve maintenant dans ces îles tous les animaux domestiques d'Europe, dont plusieurs vivent dans les bois. On y trouve aussi le jacquier ou arbre à pain, le cocotier, l'oranger, les melons d'eau, etc.

L'île *Guam*, appelée aussi *Guajam*, a environ 120 kilomètres de tour, et renferme les monts *Langayao*, *Ilikio* et *Tinkio*, dont la hauteur est de près de 650 mètres. On y cultive du maïs, du coton, de l'indigo, du cacao, des cannes à sucre. Elle possède les ports *Oumata* et *San-Luis*, celui d'*Agagna*, capitale de l'archipel, et la vaste baie d'*Apra*, où viennent mouiller les grands vaisseaux.

Oumata, qui donne son nom à une baie de 600 mètres de profondeur, dont l'entrée est défendue d'un côté par le fort Sant-Angel, et de l'autre par celui de *Nuestra-Señora de la Soledad*, se compose d'un petit nombre de maisons, du palais du gouverneur et d'une église bâtie au pied des montagnes. *Agagna* contient 1,000 habitants. *Oumata* et *Merizo* en comptent 300. La population de l'île entière est à peine de 4,000 individus. Ce nombre n'est pas la dixième partie de ce qu'il pourrait être si le sol était convenablement cultivé.

L'île *Tinian* ou *Buenavista* n'a rien d'agréable : dès qu'on approche la côte, on distingue çà et là sur les montagnes un peu de verdure ; mais le reste du sol, couvert de broussailles et d'arbres desséchés, donne à cette île l'apparence de la plus hideuse stérilité. La population ne se compose que d'une vingtaine d'individus. En divers endroits on trouve des ruines qui démontrent que cette terre doit avoir été fort peuplée : ces ruines présentent des restes d'édifices antiques qui ont été renversés par la nature ou par les hommes.

Seypan n'est éloignée de *Tinian* que de 4 kilomètres au nord-est ; elle en a 16 de longueur. On voit s'élever dans sa partie centrale un piton d'environ 300 mètres de hauteur, qui paraît être volcanique. Sa côte orientale n'est qu'un rocher calcaire taillé à pic et formé de couches horizontales. *Aguigan* est une petite île de 4 kilomètres de longueur ; *Rota* est quatre fois plus longue. Ses points les plus élevés n'ont pas plus de 200 mètres de hauteur. Elle est presque entièrement entourée de récifs. La première ne paraît pas être habitée ; les habitants de la seconde semblent avoir les mœurs et surtout le langage des anciens habitants des Mariannes. *Aguigan* et *Rota* offrent la végétation la plus vigoureuse. On voit partout des forêts épaisses dominées par l'arbre tamarinde, le cocotier, l'arequier et une espèce de palmier qui donne une excellente fécule semblable à celle du sagou.

Les autres îles du même archipel sont *Farallon de Médinilla*, dont les côtes offrent des cavernes d'une grande profondeur ; *Farallon de Torrès*, dont le rivage à pic est inabordable de tous les côtés ; *Anataxan*, dominée par deux pitons d'origine volcanique ; *Sariguan*, presque entièrement privée de végétation ; *Guguan*, dont l'un des deux pitons a 500 mètres de hauteur ; *Alamagan*, couverte de montagnes aux cimes anguleuses ; *Grigan*, dont les deux pitons paraissent être d'anciens foyers volcaniques ; les îlots de *Mangs*, que les cartes espagnoles placent au milieu de nombreux récifs ; *Uracas* et *Farallon de Pajoros*, qui paraissent être aussi d'origine volcanique.

Au nord des Mariannes s'élèvent divers groupes de petites îles presque toutes volcaniques. Elles sont au nombre de 89, dont 79 ne sont que des écueils. Les îles *Bonin*, mieux déterminées par les noms d'île du Nord et d'île du Sud, sont les deux plus considérables de tout l'archipel de *Magellan* ou de *Mounin-sima*. Le groupe des *Volcans*, ainsi nommé à cause des feux souterrains qui y règnent, embrasse les îles de *Soufre*, *Saint-Augustin*, *Saint-Alexandre*, et plusieurs autres. Le groupe *oriental*

est composé de petites îles éloignées les unes des autres, et dont *Guadalupa*, *Malagrida* et *Grampus* sont les principales. Nous remarquerons, dans le groupe *occidental*, *Kendrick*, *Dolores* et *Borodino*.

C'est dans ces mers, à une distance d'environ 1,150 kilomètres vers l'est de Guadalupa, que s'élève en forme de pyramide l'énorme rocher appelé *la Femme de Loth*. Les vagues courent se briser contre son front sauvage avec une fureur proportionnée à l'espace immense qu'elles ont parcouru avant de l'atteindre. Cette masse s'élève presque perpendiculairement à la hauteur de 116 mètres. Les eaux se précipitent avec un bruit épouvantable dans une caverne creusée à travers le côté qui regarde le sud-est.

§ II. ILES CAROLINES. — Au sud des Mariannes et à l'est des îles Pelew, nous trouvons les îles *Carolines*, ainsi nommées par les Espagnols du nom du roi Charles II. Elles sont au nombre de plus de 500. Le sol en est généralement fertile. Les principales productions sont le cocotier, l'arbre à pain, plusieurs espèces de palmier, le figuier et le bananier. On y voit le *calophyllum* aux belles feuilles, le *sonneratia*, souvent baigné par les eaux de l'Océan, plusieurs espèces de *pandanus* et le *barringtonia*, qui étale ses fleurs magnifiques. Les serpents venimeux et les bêtes féroces y sont inconnus, et sur leurs bords se trouvent de beaux coquillages.

Ces îles, généralement petites, sont disséminées sur une vaste étendue de mer formant une longue chaîne qui se divise en plusieurs groupes. Le climat dont elles jouissent est agréable, quoiqu'elles soient exposées à de terribles ouragans. Les habitants, très-nombreux, ressemblent à ceux des Philippines; ils sont couleur de cuivre foncé. Chaque île a son chef particulier; mais toutes reconnaissent un roi, qui fait sa résidence à *Lamurec*. Ils aiment la danse; mais, n'ayant point d'instruments de musique, ils l'accompagnent de chants; ils n'ont d'armes qu'une fronde, une hache en coquilles, et un bâton dont la pointe est en os. Leurs *proas* ressemblent à ceux des îles Mariannes; ils sont habiles navigateurs; selon les missionnaires, ils connaissent la boussole, ce qui supposerait d'anciennes communications avec les Chinois ou avec les Arabes. La langue varie d'un groupe d'îles à l'autre; les missionnaires y ont trouvé beaucoup de ressemblance avec la langue tagale, et par conséquent avec le malai.

Les Carolins n'ont en général qu'une femme; cependant quelques-uns en ont plusieurs. Les mariages se font sans aucune cérémonie. Le mari est plein de soin pour son épouse; c'est surtout pendant qu'elle est enceinte qu'elle est l'objet de ses attentions. Lorsqu'un mari insulte sa femme, les amis de celle-ci l'emmènent à l'instant même, et le mariage est dissous avec la même facilité qu'il avait été conclu. Le mari reste maître des enfants, et la mère n'a plus de droit sur eux.

Les traditions religieuses des Carolins attestent qu'une divinité descendue du ciel, ayant trouvé la terre infertile et déserte, ordonna qu'elle se couvrît d'arbres et de verdure, et qu'elle fût peuplée d'êtres raisonnables. Ils admettent aussi des esprits bienveillants et amis de l'humanité. Selon eux, le soleil, la lune et les étoiles ont une âme semblable à la nôtre, et sont habités par les nations célestes. Ils n'ont ni temples, ni sacrifices, ni culte extérieur. Ils prétendent que l'âme survit au corps, que celle des gens de bien se rend au ciel, d'où elle revient le quatrième jour sur la terre vivre au milieu de ses parents. Le ciel est le lieu des récompenses. Quant aux âmes

des méchants, elles se rendent dans un lieu particulier, pour y subir la peine de leurs désordres et de leurs mauvaises œuvres.

Eap ou *Yap*, la plus grande et la plus occidentale de l'archipel, a un petit port au milieu des récifs qui l'entourent. Les naturels sont assez bien faits et à peine tatoués; leur teint est clair, et plusieurs d'entre eux portent des chapeaux semblables à ceux des Chinois. Leur île offre l'aspect le plus riant, surtout dans sa partie méridionale, qui est basse et presque entièrement couverte de superbes cocotiers. La partie septentrionale est plus élevée; cependant les plus hautes montagnes ne paraissent pas avoir plus de 100 à 150 mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer.

L'île *Oualan* ou *Strong*, découverte en 1804 par l'Américain Crozer et visitée en 1824 par Duperrey, est quelquefois nommée *Hope* et *Teyva*. C'est une des plus intéressantes de l'archipel des Carolines. Elle est entourée par un récif de corail qui s'ouvre sur quelques points pour donner accès à de très-bons mouillages. Les montagnes, quoique revêtues jusqu'à leur sommet d'une végétation active et variée qui les rend peu accessibles, décèlent par leur forme conique et déchirée une origine volcanique que l'examen des roches a en effet confirmée. La hauteur du piton *Crozer*, qui domine au centre, est de 657 mètres. Cette île est fertile et arrosée par beaucoup de rivières. On y trouve en abondance des ignames, des patates, des fruits à pain, des cannes à sucre et des bananes de différentes espèces; mais les oiseaux, les poissons et les coquillages y sont rares; on n'y connaît en fait de quadrupèdes que des rats et des lézards. Les hommes sont d'une taille moyenne, d'une couleur peu foncée, et d'un abord aisé et agréable. Les femmes sont gracieuses et bien faites; elles brillent d'ailleurs par la blancheur de leurs dents, la vivacité de leurs yeux, et plus encore par leur pudeur. Ce peuple n'est point guerrier; il a des lances de 3 à 4 mètres, mais il ne s'en sert que pour prendre le poisson qui doit lui servir de nourriture. L'instrument le plus remarquable que l'on voit chez lui est un petit métier construit pour la fabrication des vêtements. Les murs qui entourent les propriétés sont plus propres à soutenir la terre et à encaisser les torrents qu'à repousser une agression. Les Oualanais ne doivent pas être rangés parmi les peuples navigateurs; les pirogues qu'ils construisent sont belles, mais elles n'ont point de voiles et ne passent presque jamais en dehors des récifs. Cette terre, qui occupe le centre des Carolines, doit avoir un jour une grande importance: elle se trouve sur la route directe des vaisseaux qui vont de la Chine à la Nouvelle-Hollande, et présente des ports sûrs et des rafraîchissements de toute espèce.

Le groupe d'*Hogoleu* est, par son élévation, sa grandeur, sa position et sa population, un des plus importants de l'archipel des Carolines. Une ceinture d'une quarantaine de petites îles en environne plusieurs grandes, dont 3 ou 4 peuvent avoir 30 milles de circonférence. Les îles de l'intérieur sont les seules qui soient habitées; elles contiennent environ 35,000 individus, divisés en deux races distinctes. Les deux îles orientales avec leurs dépendances contiennent une race voisine de celle des nègres; les deux îles de l'ouest, avec quelques-unes des petites, sont peuplées par la race indienne de couleur cuivrée. Ces peuplades se font très-souvent une guerre acharnée; les noirs sont au nombre de 20,000 environ, tandis que la population des Indiens n'excède pas 15,000.

Les hommes qui appartiennent à la race noire sont d'une taille qui va ordinairement à 5 pieds 10 pouces; ils sont gros en proportion, musculeux et actifs. Leur poitrine est large et saillante, leurs membres sont bien faits et pleins de vigueur; leurs mains et leurs pieds sont petits et leurs cheveux frisés. Ils ont les pommettes saillantes, les lèvres minces, le front haut et droit, le nez bien dessiné, les dents belles et blanches, les cils longs et relevés, les yeux noirs et perçants, les oreilles petites, mais plus ouvertes que celles des Européens. Ils portent sur leur visage l'empreinte du courage et de la fierté. Les femmes sont petites, mais douées de traits réguliers; elles ont les yeux noirs, la gorge arrondie, la taille élancée et les jambes droites. Elles aiment à se parer de plumes et de coquilles, et portent des colliers faits d'écailles de poissons. Leur bouche est légèrement tatouée et leurs bras chargés d'ornements; elles portent un petit tablier très-ingénieusement orné sur les bords et enrichi au milieu des plus belles coquilles. Elles se revêtent d'une grande tunique de 8 pieds environ de longueur sur 6 de large, avec un trou dans le milieu pour laisser passer la tête. Cet habillement, fabriqué avec une belle herbe soyeuse tressée avec art, ressemble beaucoup au *poncho* des Américaines du Sud. Les hommes portent à la ceinture et sur les reins une natte faite d'écorce d'arbre, embellie de diverses couleurs et tissée avec beaucoup de goût et d'habileté. Ils ornent leur tête de plumes d'oiseaux rares. Ils portent au cou des colliers de nacre et des touffes de divers plumages. Les chefs ont le lobe inférieur des oreilles percé d'un trou propre à recevoir des morceaux d'un bois léger, souvent aussi gros que le poignet. Leur corps est tatoué de dessins bizarres. Pour se donner un air belliqueux ils se teignent, en allant à la guerre, la figure en jaune, en blanc et en rouge. Ils traitent avec beaucoup d'égards leurs femmes, au soin desquelles ils laissent les enfants, la fabrication des étoffes, des lignes et des filets de pêche.

Les Indiens de couleur cuivrée sont pour la taille un peu inférieurs à ceux que nous venons de décrire; mais en revanche ils sont plus forts, plus vigoureux et mieux constitués pour supporter les travaux et les fatigues de la guerre. Ils ont le corps droit et arrondi, la poitrine saillante, les membres nerveux, le front élevé et proéminent, le visage arrondi, la bouche bien proportionnée, de belles dents, le nez médiocrement relevé et les pommettes moins saillantes que chez les nations sauvages. Leur teint est, comme nous l'avons déjà dit, d'une couleur de cuivre très-pâle; leurs cheveux sont longs, noirs et proprement réunis au sommet de la tête. Les hommes portent une barbe noire. Quelques chefs se font aussi remarquer par d'énormes moustaches, qui relèvent fort bien leur air guerrier. Ils ont de très-grandes oreilles, percées dans leur partie inférieure d'un trou capable de recevoir un ornement de la grosseur d'un œuf d'oie. A cet ornement sont attachés des dents de poissons, des becs d'oiseaux, des plumes, des coquilles et des fleurs. Ils ne se tatouent guère que depuis le bas du cou jusqu'au creux de l'estomac. Ils se nourrissent de fruits et de poissons, portent des habits tels que nous les avons remarqués chez leurs voisins de l'est, et sont excessivement propres. Ils ont aux bras des bracelets d'écaille de tortue; ils en ont aussi en nacre aux jambes et à la cheville du pied. Le fond de leur caractère est la gaieté, la douceur, la déférence et le respect pour la vieillesse. Les femmes sont très-belles et très-modestes. Ce peuple est industriel, actif et persévérant; les

hommes, les femmes et les enfants travaillent depuis le lever du soleil à la fabrication des armes, des filets et des pirogues, et, malgré l'imperfection de leurs outils, leurs ouvrages sont exécutés avec beaucoup de goût. Ils regardent le mariage comme une obligation sacrée; il doit être célébré en présence du roi et d'un officier.

La religion de ces peuples, quoique imparfaitement connue, est digne d'attention. Ils croient à un être tout-puissant qui réside au-dessus des étoiles et tient dans ses mains les rênes de l'univers; il veille en père sur tous ses enfants; il pourvoit à leur subsistance, ainsi qu'à celle des poissons, des oiseaux et des insectes. Ils pensent que cet être arrose les îles quand il lui plaît, en laissant tomber la pluie de ses mains; qu'il fait croître les arbres et les plantes; que les bonnes actions lui sont agréables et que les mauvaises l'offensent; que, selon leur conduite en cette vie, ils seront heureux ou malheureux après leur mort; que les justes seront dans un groupe d'îles plus belles et plus riches que les leurs, tandis que les méchants habiteront des rochers arides où il n'y aura ni eau, ni arbres, ni aucune trace de végétation. Ils disent enfin qu'ils aiment l'Être suprême à cause des bienfaits qu'il leur prodigue.

Mais une coutume barbare vient ternir les qualités de ces populations. La mort d'un chef ou d'un roi est toujours accompagnée de sacrifices humains. On voit des victimes de la superstition se disputer l'honneur d'escorter dans l'autre monde celui auquel ils ont été soumis en cette vie. Plusieurs hommes, femmes et enfants sont enterrés à ses côtés. A la mort d'un proche parent, on se prive durant quarante-huit heures de toute espèce de nourriture; et pendant un mois on ne mange que des fruits. Pour la perte d'un père ou d'un époux, on reste trois mois dans une solitude complète. Pendant les deux mois qui suivent la mort d'un chef, toutes les barques demeurent attachées au rivage: personne ne peut aller à la pêche.

Les armes dont ces insulaires se servent dans leurs combats sont des lances d'un bois très-léger, armées de pointes en os de poissons ou en silex. Ils ont aussi des lances d'un bois très-lourd, longues d'environ 5 mètres, terminées en pointes aiguës et durcies au feu; ils les envoient à la distance de plus de 30 mètres, et manquent rarement leur but. Ils ont aussi des casse-têtes de 2 mètres de long, de la grosseur du poignet à chaque extrémité, mais minces au milieu. Ils commencent d'ordinaire leurs combats par la fronde, avec laquelle ils peuvent lancer avec précision des pierres de la grosseur d'un œuf à une distance de 130 mètres.

Ces îles sont en général d'une faible élévation; le terrain s'abaisse par degrés et se termine en vallées et en plaines tapissées de la plus riante verdure. Elles paraissent d'une grande fertilité. L'abondance et l'épaisseur des forêts en fournissent une preuve incontestable. Les terrains élevés produisent du santal; les cocotiers et les arbres à pain y atteignent une taille énorme, et produisent des fruits très-gros et très-savoureux.

Le groupe de *Siniavine*, découvert par les Russes en 1828, se compose d'une quinzaine d'îles dont *Pouynipet* est la plus considérable: elle a près de 50 milles de tour; on y remarque une montagne d'environ 850 mètres de hauteur. Vers la pointe nord-ouest se trouve un rocher taillé à pic, qui paraît avoir environ 300 mètres de hauteur. Cette île est couverte de verdure et entourée de mangliers et d'autres arbustes qui croissent sur le bord de la mer. Elle semble avoir un grand nombre d'habitants. Les Pouynipètes ont le visage plat et large, le nez écrasé, les lèvres épaisses

et les cheveux crépus. Leur caractère paraît extravagant et féroce, défiant et emporté. La couleur de leur peau est d'une nuance entre la couleur de la châtaigne et celle de l'olive; leur taille est moyenne, et leurs membres sont bien faits et vigoureux. Leur vêtement consiste en un court tablier bigarré, fait d'herbes ou d'écorce de bananier : il s'attache à la ceinture et descend jusqu'à la moitié de la cuisse; ils jettent sur leurs épaules un tissu d'écorce de *morus papyrifera* ou de l'arbre à pain. On trouve dans cet archipel des chiens sauvages; les autres animaux, ainsi que les plantes, nous sont encore inconnus.

Le groupe *Duperrey*, découvert en 1824 par le savant navigateur dont il porte le nom, est composé de trois îles basses, petites et couvertes de bois. Ce sont *Mongol* ou *Mongoul*, *Ougai* et *Aoura* ou *Aouera*. Les îles *Farrouelap* ou *Forroilep* et *Feis* sont gouvernées chacune par un chef.

Le groupe de *Lougounor* ou *Mortlok* est composé de près de 90 îlots. Il a été découvert en 1795 par le capitaine anglais Mortlok. L'île de *Lougounor* a la forme d'un fer à cheval, et est remarquable par un très-bon port appelé *Chamisso*. La partie méridionale est sablonneuse; mais vers le nord on remarque de belles plantations d'*arum*. C'est dans cette partie que se trouvent les habitations des insulaires. Cette île n'a d'autre eau douce que celle des pluies. Les habitants sont doux, probes, hospitaliers; ils ont l'esprit mercantile, mais jamais ils n'emploient le mensonge. Ils sont très-attachés à leurs femmes et à leurs parents. Leur taille est au-dessus de la moyenne; leur structure est forte, et la couleur de leur peau est celle de la châtaigne. Leur visage est plat, leurs lèvres sont épaisses, et leurs dents saines et unies. Ils ont le nez aplati par le haut et relevé par le bout, les yeux noirs, grands, saillants, les cheveux noirs et épais. Ils portent un peigne à trois dents sur le haut duquel ils attachent deux ou trois plumes de la queue du phaéton. Leur barbe est rare. Leur ceinture, appelée *tol*, est un tissu d'un demi-pied de large passant entre les cuisses. Ils ont une sorte de manteau, et se coiffent de chapeaux coniques qui les mettent à l'abri du soleil et de la pluie. Ils se tatouent en traçant sur leur corps des figures qui portent le nom des diverses îles de l'archipel. Ils ont au cou des colliers, des anneaux, des coquillages ou des morceaux d'écaille; ils mettent des fleurs dans les trous qu'ils font aux lobes de leurs oreilles; ils se frottent le visage d'une poudre couleur d'orange qu'ils tirent d'une plante indigène. On n'a trouvé chez ces insulaires d'autre arme que la fronde. Leur langue, plus difficile à prononcer que celle d'Oualan, est moins douce et moins mélodieuse.

A l'ouest de l'île Lougounor on remarque *Poulousouk*, petite île qui n'a que 2 milles de longueur. Elle est basse et bien boisée. Dans les anses sablonneuses de la partie occidentale, on découvre au milieu de bouquets de cocotiers un grand nombre de maisons.

L'atolle de *Monteverde* ou de *Nougonor* est un groupe de petites îles basses et habitées, découvertes en 1806 par le capitaine Monteverde, qui leur donna son nom. Les indigènes sont actifs, grands et bien faits; leur taille est généralement de 5 à 6 pieds. La couleur de leur peau est olivâtre; ils ont le nez plat, les cheveux longs, noirs et frisés, les yeux petits, noirs et perçants, les dents blanches et régulières, le front élevé et les pommettes saillantes.

Les îles *Lamoursck* ou *Namourrek*, que Wilson vit en 1797, ont été reconnues en 1828 par M. Liitké. Les habitants sont les plus policés de l'archipel des Carolines. Ils excellent dans l'art de naviguer et dans la construction des pirogues. Celles qu'on nomme *volantes* sont les plus parfaites que l'on connaisse.

Le groupe d'*Ouleai* est composé de 22 îles, dont la plus méridionale est par 7° 16' latitude nord, et 144° 30' longitude est. Il a une population cuivrée. Les femmes sont d'une couleur pâle-olivâtre; leurs lèvres sont un peu grosses, leur visage assez large et leurs cheveux noirs et longs. L'idiome des habitants diffère de celui des îles Palaos, qui en sont voisines. Ils vendent des cordages de joncs d'une extrême force, et portent une espèce de ceinture qui ressemble à une écharpe, avec des chapeaux coniques comme ceux des Chinois. Les îles les plus considérables sont *Angaligarail*, *Faraalle*, *Motogozcu*, *Raoul* et *Fetalis*. C'est sur la côte méridionale de Raoul, la plus méridionale du groupe, que l'on trouve 4 ou 5 ports artificiels; ce qui est remarquable dans ces mers éloignées.

Nous passerons rapidement devant la longue chaîne des îles *Mulgrave*, découverte par Marshall et Gilbert en 1788. On n'en connaît que les positions et les noms anglais. La plupart sont basses; elles produisent des cocos, des oranges, des choux palmistes. La race cuivrée qui les habite parut hospitalière et habile dans la navigation. Cette chaîne se joint aux îles Carolines par les îles *Pescadores* (des Pêcheurs), qui paraissent identiques avec le groupe *Bigini*.

On connaît exactement la position des îles *Saint-Augustin*, *Gran-Cocal*, *Néerlandisch*, *Ellice*, *Peyster*, de *l'Indépendance*, de *Kwaldeleu*, de *Lileb*, de *Tébot*, d'*Odia* ou *Elmore*, de *Namou*, d'*Ebou* ou *Bonham*, de *Nantuket*, de *Kili*; on a visité le groupe de *Répith-Urur*, celui de *Miadi*, ceux du *Scarborough*, de *Bishop*, de *Simpson*, et la chaîne de *Radak*, qui comprend les groupes de *Tagai* et d'*Oudirik*, d'*Odia* ou *Romanzof*, de *Ligiep*, d'*Ailou*, d'*Eregouf*, d'*Arahtsfchejef* ou de *Kawen*, qui est un des plus peuplés, d'*Aour*, le plus important de la chaîne et la résidence du roi ou *tumon*; ceux de *Médiuro*, de *Mille*, d'*Arno*, gouvernés par un chef indépendant, et celui de *Bigar*, qui n'est point habité.

§ III. POLYNÉSIE PROPREMENT DITE. — ROTOUMA. — ÎLES DE VITI, DES AMIS, ETC. — La Polynésie proprement dite comprend toutes les îles à l'est des Mariannes et des Carolines, depuis le 40° parallèle nord jusqu'au groupe méridional de la Nouvelle-Zélande, compris à tort dans la Mélanésie, mais qu'on doit en détacher avec d'autant plus de raison que ses habitants diffèrent des races australiennes, et présentent les plus grands rapports avec les peuples polynésiens.

Les parages à l'est des îles Salomon, décrites dans la Mélanésie, renferment quelques îles dont la plus remarquable est celle de *Rotouma*, que des navigateurs anglais ont appelée *Grenville*. Rotouma est montagneuse et d'une médiocre hauteur. Ses extrémités méridionale et septentrionale se terminent en pointe basse, et semblent former une petite île conique. L'aspect de cette terre est très-agréable; on ne voit çà et là que des tapis de verdure; les montagnes paraissent volcaniques. Il n'y a point de cours d'eau.

Les habitants, au nombre de 6,000, croient descendre de ceux de Samoa; ils sont bien faits et d'une taille presque toujours au-dessus de 5 pieds. Ils ont des traits régulier-

liers et une physionomie douce et pleine de gaieté. Leurs cheveux longs sont relevés en touffe derrière la tête; leur nez un peu épaté, leurs yeux de feu, leurs dents d'ivoire et leur barbe rasée leur donnent une apparence de bonté qu'on trouve rarement dans la Polynésie. Les lobes de leurs oreilles sont percés de trous propres à recevoir des fleurs ou des herbes odorantes. Leur corps a un embonpoint raisonnable; leur peau est douce, lisse, couleur de cuivre clair, plus foncée chez quelques-uns. Ils vont presque nus; leur vêtement consiste en un étroit *maro* et une natte qui leur ceint le corps et tombe jusqu'aux genoux. Ils s'enduisent le corps avec une poussière rouge, jaune ou couleur d'orange mêlée à de l'huile de coco, et paraissent pratiquer la circoncision. Ils ont pour le vol un penchant prononcé, comme presque tous les peuples sauvages. Ils ne paraissent avoir d'autre arme que le casse-tête, dont ils se servent avec la plus grande habileté, et une lance de 4 à 5 mètres de longueur. Leur ornement le plus ordinaire est le tatouage, dont ils se couvrent le corps d'une manière très-régulière depuis le bas de la poitrine jusqu'au genou: on n'en voit sur le reste du corps que des traces légères, qui imitent des fleurs, des oiseaux ou des poissons volants. Nous n'avons que des idées incomplètes sur leurs croyances religieuses. Voici, d'après un missionnaire français, comme ils expliquent leur origine: « Le dieu Raho et sa femme Iva partirent de Samoa en marchant sur les flots, celui-là portant à la main un papier tressé en filaments de cocos et rempli de poussière; arrivé au lieu où se trouve aujourd'hui Rotouma, il jeta la poussière à droite et à gauche; aussitôt la terre s'éleva du sein de l'Océan, et les montagnes se couvrirent de cocotiers et d'arbres à pain. » Outre Raho, ils ont encore beaucoup de petits dieux, et ils accordent les honneurs divins à tous leurs grands chefs. Ils ont un très-grand respect pour les morts. Le christianisme y compte quelques prosélytes. Leur langue diffère peu de la langue océanienne générale; elle offre dans ses mots la plus grande analogie avec celle de Taïti, des îles Sandwich, des îles Viti, des îles des Amis et de la Nouvelle-Zélande.

L'île est partagée entre 24 chefs appelés *hinhangatcha*, dont chacun, selon son âge, parvient à l'autorité suprême, et l'exerce pendant vingt lunes sous le nom de *chaou*. La douceur que ces insulaires font paraître en ne permettant pas de tuer les mouches, les rats et les serpents, cède cependant à la superstition. Quand un chef meurt, toutes les familles se rassemblent, et le sort décide quels sont les deux garçons de dix à douze ans qui doivent être immolés et enterrés aux deux côtés du défunt. On immole deux jeunes filles à la mort de la femme du chef. Quand quelqu'un de la classe du peuple meurt, son épouse se fait avec un fer rouge plusieurs brûlures sur la poitrine; si c'est une femme qui quitte la vie, son époux se fait avec une pierre tranchante plusieurs incisions sur le front et les épaules.

Au sud s'étend le groupe considérable qui porte le nom de *Fidji* ou de *Viti*. Ces îles sont d'une élévation moyenne, couvertes de cocotiers jusqu'au sommet, et entourées de récifs très-étendus et très-dangereux. Les indigènes appartiennent à la race papoue. Ils ont le haut du front et le nez élargis, les lèvres grosses, les cheveux frisés; leur peau est d'une couleur tirant sur le chocolat. Leur taille est de 1^m,75, et leur constitution robuste. Ils vont presque nus; tout leur vêtement consiste en une ceinture qui passe entre les cuisses. Ils portent aux bras et aux jambes des bracelets,

et suspendent à leur cou des colliers de dents humaines. Plusieurs entourent leur tête d'étoffes blanches en forme de turban, et ont les cheveux teints en noir ou en rouge. Cette couleur prend une nouvelle intensité du charbon dont ils se frottent. Quelques-uns ont la chevelure divisée en deux touffes par un sillon qui va d'une oreille à l'autre. Leur tatouage est en relief ; pour cela ils se font sur les bras et à la poitrine des trous qu'ils renouvellent jusqu'à ce que les chairs fassent une cicatrice égale à une petite cerise. Ils pratiquent la circoncision, comme dans plusieurs autres îles de l'Océanie. Les femmes vont à la pêche à l'exclusion des maris, dont l'office est de faire la guerre, de construire les maisons, les pirogues, et de travailler à la terre. On les marie de très-bonne heure, mais elles n'habitent avec leur époux que lorsqu'il a atteint l'âge de vingt ans. La polygamie est autorisée par la coutume ; cependant elle n'est permise qu'aux chefs, qui peuvent, selon leurs richesses, avoir de dix à soixante femmes. Ces peuples ont des esclaves des deux sexes ; le roi a près de cent esclaves mâles, et il peut réduire à l'esclavage toutes les femmes qui dépendent de ses possessions. Quand un chef meurt, on tue plusieurs de ses femmes ; et si c'est le roi ou la reine, les victimes se coupent un doigt de la main ou du pied. Ils ont un dieu du premier ordre qui, disent-ils, a créé la terre, la mer, le soleil, les étoiles et tout ce qui existe. Leurs dieux du second ordre, ainsi que les déesses, sont en grand nombre. Ils leur offrent des bananes, des étoffes, des cochons, etc., mais non des sacrifices humains. Ils croient à l'immortalité de l'âme, et prétendent que tous vont après leur mort rejoindre leur principale divinité. Les ennemis tués dans les combats sont mangés par les vainqueurs.

Dans ces îles, le roi reçoit des tributs de dents de baleine, qui sont la monnaie du pays ; les impôts se payent aussi en nattes, en étoffes, en pirogues, en coquilles, en bananes, en ignames, en cocos, en poules, en cochons et en autres productions utiles. A la mort du roi, son frère lui succède, et, à défaut de frère, c'est son fils qui est maître du pouvoir.

Les armes des Vitiens sont faites dans le genre de celles de Tonga-Tabou, mais elles sont moins artistement travaillées. Il faut cependant excepter le casse-tête, formé d'un bouton sphérique de 4 pouces de diamètre et d'un manche d'un pied de longueur : cette arme est enrichie de ciselures et incrustée de dents humaines. La population de cet archipel est de 300,000 âmes.

Paou ou *Viti-Levou* et *Navihei-Levou* sont les deux plus grandes îles. La première a 200 kilomètres de circonférence ; elle est célèbre par le bois de santal, qu'elle produit en abondance, et que les Européens et les Américains viennent y chercher : sa population est très-nombreuse. La seconde porte aussi les noms de *Bawo* et *Ambow*. Les autres sont *Middleton*, *Myvoulia*, *Farewell*, dont le vrai nom paraît être *Zigombia*, *Akâtembo*, l'île *Table*, celle de la *Tortue*, et plusieurs autres dont le nombre semble devoir être porté à plus de 200. On pourrait regarder comme une dépendance de l'archipel de Viti le groupe d'*Ono*, dont les habitants, doux, pacifiques et vivant de poisson, passent pour assez bons navigateurs. Quelques îles, celles des *Cocos* et des *Traitres*, de *Horn* et de *Wallis* au nord, et de *Savage* à l'est, forment la liaison entre l'archipel de Viti et celui de Tonga-Tabou ou des Amis. L'île de Wallis mérite seule d'être remarquée, parce qu'elle est le centre de l'action des missionnaires français.

L'archipel des *Amis* se compose d'environ 100 îles ou îlots. La population est évaluée à 50,000 habitants. La principale de ces îles est celle nommée *Tonga-Tabou*, c'est-à-dire île consacrée. Elle a la forme d'un croissant irrégulier, dont la concavité, dirigée vers le nord, serait coupée par une échancrure de 5 milles de largeur sur 3 de profondeur, qui présente un excellent et vaste havre. Les vents y soufflent le plus souvent entre le sud et l'est, et lorsqu'ils sont modérés on a ordinairement un ciel pur. Quand ils deviennent plus frais, l'atmosphère est chargée de nuages, mais elle n'est point brumeuse, et il pleut fréquemment. D'après la relation des missionnaires, les tremblements de terre y sont très-fréquents. Le feuillage n'éprouve point d'altération sensible aux diverses époques de l'année; chaque feuille qui tombe est remplacée par une autre, et on jouit d'un printemps universel et continu. Les missionnaires ont trouvé l'air très-sain, mais plus froid qu'ils ne s'y attendaient. L'eau douce est rare sur toute la surface de l'île. Ce n'est qu'en creusant à une profondeur peu considérable qu'on peut obtenir de l'eau potable.

La base de l'île est entièrement composée de madrépores. On n'y voit guère d'autre pierre, excepté une roche feldspathique, dont les naturels font leurs haches. Quoique le corail s'élance en beaucoup d'endroits au-dessus de la surface du terrain, le sol végétal est en général d'une profondeur considérable. L'humus recouvre une couche d'argile, et c'est là que se développent avec vigueur le *tacca pinnatifida*, le *mussenda frondosa*, l'*abrus precatorius* et le poivrier, qui sert aux habitants à faire le kava; ils font des nattes avec le *pandanus odoratissimus*; l'*hibiscus tiliaceus* croît spontanément sur les bords des diverses cultures et tout près de la mer; son écorce fournit aux insulaires de quoi faire des étoffes beaucoup moins belles que celles du mûrier à papier; des cotonniers de l'espèce appelée *gossypium religiosum* croissent dans les lieux humides, mais ne sont pas employés par les habitants. On y trouve aussi du bois de *santal* et une forte noix muscade qui n'est point aromatique. Dumont d'Urville a vu un *mea*, arbre du genre des *ficus*, dont le tronc avait 66 mètres de circonférence. Cet arbre est dédié au touï-tonga ou souverain, qui vient après son couronnement se placer sous son ombrage. Nous citerons encore le *corypha umbraculifera*, le *hernandia ovigera*, le *cerbera manghas*, le *casuarina equisetifolia*, l'*inocarpus edulis*, le *melodinus scandens*, le *tacca pinnatifida*, diverses espèces de *convolvulus* et le *saccharum spontaneum*.

Les seuls mammifères que l'on trouve dans cette île sont le cochon, le chien et le rat. Les oiseaux sont en petit nombre; les principales espèces sont une très-jolie tourterelle, une colombe, une petite perruche fort élégante, un philémon, un râle, un martin-pêcheur et quelques oiseaux de mer. Il y a deux ou trois espèces de serpents, un *hydrophis*, un petit lézard et beaucoup de poissons. Les récifs offrent les coquilles les plus rares.

Les missionnaires attribuent à cette terre une population de 20,000 individus, dont 4 ou 5,000 sont en état de combattre. Parmi les villages de Tonga-Tabou, les deux plus importants sont *Béa*, qui, entouré de fossés, passe pour une place forte, et *Mafanga*, lieu sacré qui contient les maisons des esprits et les tombeaux de quelques familles de chefs. Dans les plus grandes guerres, ce lieu est toujours respecté, et jamais on n'y combat.

L'île de Tonga-Tabou était divisée en trois principautés, *Hifo* au nord, *Moua* au centre, *Ahodschi* au sud-est. La famille régnante de Moua était la plus puissante : elle portait le nom de *Fattafai*, qui est également celui d'un des dieux nationaux ; mais les *Fattafai* n'ont guère aujourd'hui que les honneurs de la royauté et la faculté de présider aux sacrifices. Les habitants de cet archipel sont presque entièrement convertis, grâce aux efforts des missionnaires wesleyens : cette conversion a été marquée par une lutte sanglante, et le chef du parti vainqueur, baptisé sous le nom de George, gouverne seul aujourd'hui. La polygamie et les sacrifices humains ont été abolis, et tout tend à faire disparaître les anciens usages. Ces anciens usages consistaient principalement dans la consécration ou interdiction de certains objets par le *tabou*, le tatouage, la croyance aux esprits des morts, la coutume d'offrir un de ses doigts en sacrifice pour sauver un parent malade, les cérémonies cruelles et extravagantes des funérailles. Tonga-Tabou, grâce à sa flotte de 150 pirogues, exerce la suprématie sur tous les archipels voisins jusqu'à celui des Navigateurs. Les insulaires de Viti, si redoutables du temps de Cook, ont subi sa domination.

Les habitants de Tonga-Tabou sont généralement grands, bien faits et bien proportionnés. Leur physionomie est agréable et présente une variété de traits semblables à ceux des Européens. Leur expression, moins sévère que chez les Nouveaux-Zélandais, est cependant plus sérieuse et plus grave que chez les indigènes de Taïti. Ils ont le nez aquilin, les lèvres assez minces, les cheveux lisses et la couleur peu foncée. Hospitaliers, caressants, aimables et polis, ils sont braves jusqu'à la témérité la plus audacieuse, et portés au dévouement le plus extraordinaire. Ils vivent entre eux en bonne intelligence, et savent sans s'émouvoir souffrir les affronts et les refus, mais ils ne laissent jamais passer l'occasion favorable à la vengeance. Ils sont très-attachés à leurs parents, à leurs chefs et à leurs amis. Ils traitent leurs femmes avec la plus grande affabilité, et prennent le plus grand soin d'élever et de nourrir leur famille. Les vieillards sont toujours respectés.

La langue de Tonga-Tabou est la même que celle de la Nouvelle-Zélande, à de très-petites différences près. Elle est mélodieuse, douce et variée. Les maisons sont bien inférieures à celles de Taïti, soit pour la commodité, soit pour l'élégance : ce n'est qu'un toit soutenu sur des poteaux ; ce toit est quelquefois de feuilles de canne à sucre, mais le plus souvent il est fait avec des nattes de feuilles de cocotier. Les insulaires dorment sur une natte et se couvrent des habits qu'ils ont portés pendant le jour. Ces maisons sont généralement assemblées en petits villages fermés de palissades artistement travaillées, et traversés par des sentiers bien battus. Tous les meubles que l'on remarque dans ces habitations se réduisent à un ou deux bols en bois, quelques gourdes pour contenir de l'eau, des côtes de cocos pour renfermer l'huile dont ils se servent pour frotter les coussinets en bois et les escabeaux qui doivent servir de sièges aux maîtres de la maison.

La principale nourriture des habitants consiste en bananes, noix de coco, ignames, taro, fruit à pain, poisson et coquillages : les tortues, les cochons et les volailles sont réservés aux chefs. L'habillement des deux sexes est une natte ou une pièce d'étoffe de 2 mètres de large sur une longueur égale. Ils s'en enveloppent le corps de manière à faire un tour et demi sur les reins, où elle est arrêtée par une

ceinture. Souvent leur costume se réduit à une pagne en simple feuillage ou bien au *maro* des habitants de Taïti. Leurs ornements ordinaires sont des colliers en fruits de *pandanus* ou en fleurs. Ils suspendent à leur cou des coquilles, des ossements d'oiseaux, des os de baleine, des dents de requin et des morceaux de nacre; ils ont des bagues des mêmes matières, et d'autres en écailles de tortue. Les lobes de leurs oreilles sont percés de grands trous pour recevoir de petits cylindres en bois et de petits roseaux. Leurs instruments de musique se réduisent à la flûte et au *tam-tam*; leur flûte n'est autre chose qu'un cylindre de bois fermé aux deux bouts et percé de plusieurs trous. Ils en tirent des sons en y soufflant de la narine droite. Leurs pirogues sont beaucoup mieux construites que celles des Taïtiens; leurs nattes sont tellement supérieures à celles de Taïti, que les navigateurs en peuvent apporter comme objets de commerce dans cette dernière île; ils fabriquent aussi des étoffes lustrées, rayées, à carreaux et ornées de divers autres dessins. Les paniers, les peignes et la plupart des petits ouvrages qui sortent de la main des femmes sont faits avec goût et élégance. Les cordages des lignes de pêche, les hameçons de ces insulaires, sont d'une aussi bonne qualité que les mêmes objets en Europe.

L'île d'*Éoua* est une terre élevée, d'un aspect charmant, boisée, fertile et pourvue d'eau douce. Quoique le sol en général soit argileux, on voit percer le rocher de corail jusqu'à la hauteur de 100 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Anamouka est la plus considérable d'un groupe situé au nord de Tonga-Tabou. Elle est composée, comme celle-ci, d'un rocher de corail couvert d'un bon terreau; on y trouve un seul roc calcaire. Il y a plus de fruit à pain et de pampelmouses, et tous les végétaux y viennent mieux qu'à Tonga-Tabou. Les terrains ne sont pas enfermés de haies aussi nombreuses, aussi régulières et aussi soigneusement faites, mais des berceaux touffus couvrent les chemins et étalent de belles fleurs qui embaument l'air de parfums. Les sites multipliés que forment les petites élévations et les différents groupes d'arbres contribuent encore à orner et à varier l'aspect de cette terre.

Tafoua, peu peuplée, renferme un volcan que les indigènes regardent comme le séjour d'une divinité. Il a, dit-on, 1,000 mètres de hauteur.

Vaova ou *Ouavao* est, pour la grandeur, la seconde île de l'archipel; c'est elle aussi qui offre les meilleurs mouillages. Les missionnaires de Taïti ont vainement tenté d'y introduire la religion chrétienne. Quant à *Latté*, elle est remarquable par son pic élevé. *Kotou* est petite, mais bien peuplée. Ces îles sont très-fertiles, et au moins aussi avancées en civilisation que Tonga-Tabou. *Lefouga* est environnée de récifs de madrépores, et peuplée d'une race perfide. C'est là qu'en 1806 le capitaine Maurelle fut fait prisonnier par les naturels, après le massacre de la plus grande partie de son équipage.

§ IV. ARCHIPELS DES NAVIGATEURS, DE LA SOCIÉTÉ, ETC. — Au sud de l'archipel des Amis, l'île *Vasquez* et le groupe des *Kermadec*, composé des trois îles *Raoul*, *Macaulay* et *Curtis*, marquent la continuation de la chaîne sous-marine vers la partie orientale de la Nouvelle-Zélande.

Au nord des îles des Amis, le premier archipel un peu considérable qui appelle notre attention est celui des *Navicateurs*, découvert par Bougainville, et examiné par La Pérouse. Les naturels lui donnent le nom de *Samoa*. Il s'étend sur 400 kilomètres

de l'est à l'ouest par le 14° degré de latitude sud. Sa population est d'environ 60,000 habitants. Les îles principales sont *Sevaï*, *Opoulou*, *Toutou-ila*. Leur sol est élevé. Leurs montagnes centrales, les belles plaines qui bordent les rivages, et les récifs de corail qui environnent ces îles, les rapprochent des îles de la Société. Toutou-ila est encaissée entre deux montagnes presque taillées à pic, et cependant couvertes d'arbres jusqu'au sommet. L'île est couverte de cocotiers, d'arbres à pain, d'orangers, qui forment des bosquets peuplés de ramiers et de tourterelles. Parmi les rocs de corail qui bordent le rivage, on trouve des cailloux de basalte.

Les indigènes de Toutou-ila ont un caractère doux, généreux et hospitalier. Leur taille est élevée, leur peau cuivrée; leurs cheveux laineux et frisés sont colorés par eux en rouge ou en blanc. Une écharpe de feuilles ou une ceinture d'herbes pour les hommes et un vêtement presque semblable à une chasuble de prêtre forment tout leur habillement. Rien n'est délicieux comme la situation de leurs villages; on les entrevoit comme perdus au sein de riches vergers qui croissent sans culture; ces huttes, soutenues par de grossières colonnades, sont couvertes de feuilles de cocotier. Les habitants se nourrissent de la chair des cochons, des chiens et des oiseaux, ainsi que des fruits de l'arbre à pain, du cocotier, du bananier, du guava et de l'oranger. C'est à Toutou-ila que le capitaine de Langle, le naturaliste Lamanon et neuf marins furent massacrés par les habitants, probablement parce que le capitaine, ayant donné des verroteries à quelques chefs, avaient oublié de faire aux autres la même politesse.

Opoulou a 68 kilomètres de longueur et 300 de circonférence. Sa population est évaluée à 40,000 habitants. La beauté de ses sites et son admirable fertilité l'égalent à Taïti. La plage est couverte de cocotiers et d'arbres à pain, sous lesquels s'abritent les cases de bambous, bien suffisantes sous un ciel aussi doux. Au-dessus des plaines s'élèvent de hautes collines couvertes de pampelmouses, de châtaigniers, de frênes, d'hibiscus. Les oiseaux les plus jolis peuplent ces forêts et les animent de leurs chants.

Sevaï ou *Savaï* offre le même spectacle que les précédentes.

C'est le christianisme qui a changé les mœurs jadis féroces des *Samoans*, et ce n'a pas été sans combat. Toutou-ila, siège de la mission protestante, a été témoin d'une lutte à main armée. Depuis 1853, le parti des faux dieux y est en minorité. Opoulou et Sevaï ont des missions catholiques en pleine prospérité.

L'archipel de la *Société* comprend Taïti et ses dépendances, qui sont placées sous la protection de la France. *Otaïti* ou *Taïti*, la *Sagittaria* de Quiros et la *Nouvelle-Cythère* de Bougainville, a mérité le titre de reine de l'océan Pacifique. Elle se compose de deux montagnes coniques réunies par l'isthme marécageux de *Taravao*. La grande presqu'île, ou Taïti proprement dit, est de forme circulaire; son diamètre est de 32 kilomètres; la petite presqu'île, nommée *Taiarabu*, située au sud-ouest, est un ovale de 24 kilomètres de long sur 16 de large. L'isthme a 4 kilomètres de largeur. La circonférence totale de l'île est de 120 à 160 kilomètres.

Entre les montagnes et la mer est une bordure basse dont la largeur varie; en quelques endroits, et surtout au nord-est, les rochers sont suspendus sur la mer. Dans la plaine et dans les vallons qui entrecoupent la montagne, le sol, couvert d'un gros limon noirâtre, est extrêmement fertile. En montant les collines, la terre grasse des vallons se change en veines d'argile et de marne de différentes couleurs qui courent

sur des lits d'un grès tendre et grisâtre. Le basalte paraît dominer dans les montagnes supérieures. Un lac d'eau douce et très-profond occupe le flanc de la grande montagne. Le havre de *Matavai*, au nord, est regardé comme le principal; cependant au sud-est il en est un autre appelé *Langara*, également bon et sûr. De tous les flancs de l'île on voit descendre des rivières qui forment de jolies cascades.

La situation de Taïti au milieu d'un immense océan, loin de toutes les grandes terres, y rend la chaleur très-supportable. La température ne s'abaisse pas au-dessous de 18 degrés, et elle s'élève rarement au-dessus de 32 degrés. Les missionnaires nous apprennent que les saisons sèches et pluvieuses varient dans les différents cantons de cette terre de si peu d'étendue. Du côté du nord, la récolte du fruit de l'arbre à pain commence en novembre et finit avec le mois de janvier, tandis que dans la partie méridionale elle commence souvent en janvier et se continue jusqu'en novembre. Tous les végétaux propres à l'Océanie viennent à Taïti en abondance et dans la meilleure qualité. On compte jusqu'à huit variétés de l'arbre à pain, et quinze du bananier. L'extrême perfection du fruit prouve que ces arbres sont ici cultivés depuis bien des siècles. Le *spondias dulcis*, nommé *évi* en taïtien, ne porte nulle part des pommes plus dorées et plus savoureuses. La canne à sucre, appelé *to*, est d'une espèce supérieure à celle des Indes orientales, et aujourd'hui préférée dans toutes les colonies. L'écorce du *morus papyrifera* fournit la matière première d'une étoffe fine et douce. Les habitants ont d'abord dédaigné toutes les cultures d'Europe qu'on a voulu leur enseigner; le tabac seul a trouvé grâce à cause de ses fleurs; mais aujourd'hui l'agriculture a fait avec la civilisation quelques progrès. Il y a plusieurs espèces d'excellent bois de charpente et de menuiserie, qui égalent l'acajou en beauté et l'ébène en dureté. Nous remarquerons le précieux bois de *santal*, qui ne se trouve que sur les montagnes, tant le blanc que le noir, mais il est peu abondant. Des oiseaux et des poissons sans nombre animent les airs et les eaux. Le cochon de l'espèce connue à Siam et le chien délicatement nourri fournissent de bonnes viandes.

Les Taïtiens sont de couleur olivâtre tirant sur celle du cuivre. Les hommes, sans cesse exposés au soleil, ont le visage très-basané; mais les femmes n'offrent qu'une teinte de plus que les brunes andalouses ou siciliennes; elles ont de beaux yeux noirs, des dents unies et blanches, la peau douce, les membres proportionnés avec grâce. Elles parfument et ornent de fleurs leurs cheveux, d'un noir de jais. Mais l'habitude qu'elles contractent dès l'enfance de s'élargir le visage, de s'agrandir la bouche et de s'aplatir le nez leur donne un air masculin qui gâte leurs charmes naturels. Les chefs sont d'une taille plus haute que le peuple; il en est peu qui aient moins de 6 pieds.

A l'arrivée des Européens, l'habit des deux sexes était presque le même, excepté que les hommes portaient le *maro*, pièce d'étoffe qui enveloppe la taille et se passe entre les cuisses. Une autre pièce oblongue, percée pour le passage de la tête, pendait par devant et par derrière; une troisième se drapait sur le milieu du corps, et une sorte de manteau carré se jetait par-dessus tous ces vêtements. Ces vêtements ont été remplacés par des habits européens.

Les Taïtiens pratiquaient la circoncision avant que les missionnaires pénétrassent dans leurs îles. Les marques du *tatouement* n'y étaient pas de simples ornements destinés à flatter la vanité; cet usage était lié aux institutions politiques et religieuses.

de la nation. Les individus des deux sexes n'étaient réputés indépendants de l'autorité paternelle et capables de contracter de liaisons civiles qu'après avoir reçu la dernière marque du tatouement. Les divers actes de cette opération étaient regardés comme des sacrifices agréables aux divinités, et l'instrument avec lequel un prince avait été tatoué était déposé dans le *morai* de ses ancêtres. Le tatouage est aujourd'hui aboli.

Leurs maisons ne servaient que pour y reposer pendant la nuit et durant les grandes chaleurs : ce sont des cabanes d'une forme élégante ; de petites colonnes de bois placées en ovale soutiennent un toit de feuilles de palmier. On ferme les côtés, selon les circonstances, avec des nattes. Le plancher consistait en une couche de foin, sur laquelle on étendait des nattes. Aujourd'hui ces maisons sont meublées à l'européenne : on y voit des tables et des chaises fabriquées dans l'île. Elles sont d'ailleurs disséminées sur toute la plaine et dans les vallées de la manière la plus agréable, au milieu de plantations riantes. Les grands palmiers s'élèvent au-dessus du reste des arbres ; le bananier déploie ses larges feuilles. D'autres arbres, couverts de branches d'un vert sombre, portent des pommes dorées, qui, par le jus et la saveur, ressemblent à l'ananas. Les espaces intermédiaires sont remplis de mûriers, d'ignames, de cannes à sucre. Les cabanes sont en outre entourées d'arbrisseaux odorants, tels que le *gar-denja*, le *quettarda*, le *calophyllum*.

Autrefois Taïti était gouvernée par des *arii* ou chefs héréditaires, qui reconnaissaient un roi sous le titre d'*arii-rahi*. Sous eux étaient des *towhas*, qui gouvernaient des districts, des *rattiras*, possesseurs des terres, etc. Aujourd'hui la famille de Pomaré s'est emparée de toute l'autorité, et commande même aux îles voisines ; elle a donné à ses sujets un code de lois inspiré par les missionnaires anglais, et même institué une sorte de gouvernement représentatif. La propriété est respectée ; le vol, les violences, les injures sont punis.

La religion des Taïtiens était à peu près semblable à celle de tous les insulaires de l'Océanie ; on y remarquait seulement cette tradition : que les îles océaniques étaient des débris d'une grande terre que les dieux courroucés avaient brisée en morceaux. Ils pratiquaient les sacrifices humains. Aujourd'hui toute l'île a été convertie au christianisme par les missionnaires protestants.

Toute l'ambition d'un Taïtien était d'avoir un magnifique *morai* ou tombeau de famille. Les funérailles, surtout celles d'un chef, avaient, avant l'introduction de la religion chrétienne, un caractère de solennité et de tendresse. Des cantiques retentissaient ; les coups de dent de requin faisaient couler le sang parmi les pleurs ; des offrandes déposées sur la bière, des combats simulés, des interdits religieux ou des jours de jeûne et de repos, tout était mis en usage pour donner une image sensible de la douleur publique. Les *topapow* ou hangars sous lesquels les cadavres restaient exposés jusqu'à la dessiccation, et les *morais* ou cimetières murés et pavés, où l'on dépose les ossements, étaient placés dans des situations romantiques. Ces usages ont été en partie conservés.

La population totale de Taïti ne montait en 1848 qu'à 8,557 habitants ; mais il faut observer que seulement la plaine et les vallées inférieures sont habitées.

Le Taïtien, insouciant et paresseux, s'astreint difficilement au travail : la nature pourvoit trop facilement à ses besoins pour qu'il s'inquiète de l'avenir. Aussi cette île,

qui pourrait fournir abondamment au commerce, suffit à peine à sa subsistance. Cependant le coton et l'indigo y croissent naturellement, et Bourbon et les Antilles y viennent chercher des plants nouveaux de cannes à sucre. Le rocou qu'on y a importé s'y multiplie rapidement, et le peu de café qu'on y récolte est très-recherché au Chili. Dans cet état de choses, Sydney lui envoie ses farines, ses bois et les produits des manufactures de l'Angleterre; les Sandwich lui expédient les marchandises chinoises; enfin les îles qui l'avoisinent lui fournissent des vivres.

La langue des Taïtiens est douce et mélodieuse; leur alphabet n'a que 16 lettres, et les mots sont presque entièrement composés de voyelles. On voit maintenant dans cette île une imprimerie, qui multiplie les livres de religion et ceux des sciences élémentaires; la polygamie est défendue, et les rois eux-mêmes se contentent d'une seule épouse. Les femmes, même celles dont les mœurs étaient le plus relâchées, sont maintenant très-réservées. Les missionnaires assemblent une fois par an, dans l'église de *Papahva* ou *Papaoa*, la population entière de Taïti. Les autres lieux remarquables sont *Pari*, *Matavai*, *Pape-Iti*, *Aiti-Peha* et *Papara*. Ils tirent tous leur importance de leurs mouillages.

Parmi les autres îles de la Société, on nomme *Huaheine*, où les fruits mûrissent quelques semaines plus tôt qu'à Taïti; cette île a deux excellents ports, et se fait remarquer par ses montagnes volcaniques, beaucoup moins hautes cependant que le pic de Taïti. *Uliétéa* ou *Raiatéa* est remarquable par ses débris de monuments sculptés; les habitants, d'un teint plus noir, sont très-civilisés. Un seul et même récif entoure cette île, qui est bien peuplée et possède de très-bons ports, et celle d'*Otaha* ou *Tahaa*. Les habitants de *Borabora* étaient jadis redoutés dans toutes les îles voisines; ils avaient conquis Uliétéa et Huaheine. Quoique petite, cette île est une des plus belles de l'archipel. On y remarque le port *Vaitapé* et un pic de 730 mètres de hauteur. *Maïtea*, la plus orientale, sert d'entrepôt au tribut de perles que les Taïtiens lèvent dans l'archipel des îles Basses. *Eiméo* ou *Mooréa* renferme deux des meilleurs havres de tout l'Océan; elle est extrêmement fertile, et présente aux voyageurs les sites les plus variés et les plus enchanteurs; elle possède des fabriques de cotonnade et des écoles. Sa population est de 1,412 habitants. *Tubaï* ou *Motou-Iti* est composée d'îlots bas et couverts de bois. *Maupili* ou *Maurua* n'a de remarquable que son pic. L'inaccessible *Tethuroa* servait de citadelle au roi de Taïti pour y conserver son trésor; elle est très-salubre et renommée pour ses bains. *Mapija* et *Genuavra* ne sont habitées que par des pingouins.

§ V. ARCHIPELS DE COOK, POMOTOU, MARQUISES. — Au sud-ouest de l'archipel de la Société s'étend l'archipel de *Cook*, qui comprend l'île de *Watiou*, dont les habitants, après avoir embrassé le christianisme, sont, dit-on, revenus à l'idolâtrie; celle de *Mangca* ou *Manaia*, qui compte un grand nombre d'habitants; celle d'*Aitoutaté*, dont les habitants étaient autrefois anthropophages, et celle de *Rarotoa* ou *Rarotonga*, dont les habitants sont aussi civilisés que les Taïtiens. En 1843, sur 7,000 habitants, 6,000 pratiquaient déjà le christianisme; les écoles comptaient près de 3,000 élèves; il y avait un collège pour les naturels destinés au saint ministère. Ce groupe comprend encore l'attollon de *Manouay*, dont les habitants ne se tatouent point; les petites îles *Maouti* et *Mittiero* et quelques îlots.

Dans un second groupe on voit *Toubouai*, avec un port et des habitants robustes et sauvages; *Rimatara*, *Routoui* et *Raivavae*, qui n'offrent rien de remarquable; *Rouroutou* ou *Ohiteroa*, riche en arbres *casuarina*, et où règne une grande industrie.

Au nord-est des îles de la Société est le grand archipel *Pomotou* ou des îles *Basses*. Les îles de cet archipel vraiment dangereuses présentent des formes bizarres, et les noms d'île de la *Harpe*, de l'*Arc*, de la *Chaine*, expriment avec exactitude la figure des terres auxquelles ils ont été donnés. Dans toutes ces îles, les cocotiers abondent; on y voit du cochléaria, du pourpier et diverses autres plantes; les chiens, qui sont ichthyophages, et les cochons se trouvent ici comme sur les îles hautes. La race d'hommes est la même; seulement leur teint est plus foncé. L'île de *Perle* offre un fait très-remarquable pour la géographie naturelle: on y voit plusieurs jetées de rochers de corail, placés l'un derrière l'autre, entre la lagune et la mer; ces jetées courent régulièrement du sud au nord; elles sont quelquefois élevées de 25 à 30 mètres au-dessus du niveau de la mer; cependant il paraît que des tempêtes violentes ont poussé des blocs de corail par-dessus les premières jetées, jusque sur les flancs des jetées intérieures. Les sillons qui séparent ces jetées sont ordinairement de 20 mètres de largeur et de 3 à 4 mètres de profondeur.

Tous ces atollons ou groupes d'îlots réunis par des récifs de corail offrent peu d'intérêt. Celui de *Lazareff*, dépourvu d'habitants, est le plus occidental; celui du *Désappointement*, le plus septentrional; celui des *Mouches*, un des plus grands avec celui de *Palliser*. L'atollon de *Mattio*, ainsi nommé en 1803 par le capitaine Turnbull, paraît être identique avec l'île que Roggewein appela *Aurora* en 1722; enfin celui de la *Minerva* correspond aux îles *Clermont-Tonnerre*, de Duperrey. Les îles *Gambier*, situées au sud-est, méritent quelque attention comme étant sous le protectorat de la France. Entourées d'un anneau de rochers, elles ne sont abordables qu'au sud-est et au sud-ouest. *Mongareva* et *Aukena* sont les principales de ces îles: la première, longue de 6 kilomètres et large de 2, a une petite montagne de roche volcanique, connue sous le nom de mont Duff. Elle est assez boisée en cocotiers, arbres à pain, bananiers; le cotonnier y est indigène; ses pâturages sont excellents, et l'on y cultive en pleine terre les ananas. Les Mangareviens sont grands, vigoureux et généralement blonds. Ils portent des vêtements européens, un pantalon, une chemise, une ceinture ou un mouchoir autour de la taille. Les femmes sont vêtues d'une longue robe. Mongareva a un roi suzerain des quatre autres îles. On y trouve une église assez grande, un couvent bâti sur le mont Duff, une salle de travail et une maison d'école, le tout dirigé par des missionnaires français. Aukéna, qui a 4 kilomètres de circuit, possède aussi une petite église et une école. On distingue au sud *Oparo* ou *Rapa*, dont les habitants parlent la langue polynésienne, mais ne sont point tatoués. *Pitcairn* a été peuplée d'une colonie formée par des marins révoltés qui avaient échappé aux recherches des Anglais; ils vivent dans une simplicité patriarcale, et sont aujourd'hui au nombre de 170; mais Pitcairn, mal pourvue d'eau et manquant même d'un bon mouillage, ne pourra bientôt plus suffire à sa population.

Les dernières des Pomotou sont l'île *Ducie* et la célèbre île de *Pâques*, appelée aussi *Ouaihou* ou *terre de Davis*. Dans cette île volcanique on voyait encore naguère des espèces de plates-formes où s'élèvent des colonnes informes, ayant quelquefois

5 mètres de haut, surmontées d'un buste grossièrement sculpté, dont la face n'a pas moins de 1^m,66; la matière est une lave rouge très-poreuse et légère. Ces statues semblent, au reste, avoir une certaine ressemblance avec les sculptures de l'île Uliétéa. Ces monuments précieux d'une antique civilisation ont été, dans ces dernières années, renversés par les missionnaires.

L'île de Pâques a la forme d'un triangle isocèle, dont le plus grand côté a 16 kilomètres de longueur, et les deux autres 12 kilomètres. A l'extrémité sud-ouest on remarque le cratère d'un volcan dont la profondeur est de 252 mètres, et la circonférence de 3,154 mètres. Le sol est fertile et bien cultivé en quelques endroits seulement. Il produit des patates, des yams, des cannes à sucre et d'excellentes bananes. Les arbres s'y trouvent en petit nombre; ceux qu'on y remarque sont des bananiers, des mûriers et des mimoses. La population de cette île est évaluée à 2,000 individus.

Au nord de cet archipel s'élève la chaîne sourcilleuse des îles *Marquises*, dont les principales sont *Tatouiva* ou Sainte-Madeleine, *Onateyo* ou San-Pedro, *Tahouhata* ou Sainte-Christine, très-fréquentée par les navigateurs, et *Noukahiva*, la plus grande et la plus peuplée de ce groupe. Elle a de bons ports et de hautes montagnes; on y remarque une cascade de 600 mètres d'élévation. *Ouapoa*, *Oua-Ouga* et *Hivaoa* ou Saint-Dominique méritent aussi d'être mentionnées.

Les îles Marquises ne diffèrent des îles de la Société qu'en ce qu'elles n'ont pas les jolies et fertiles plaines qui forment une bordure autour de ces dernières; ici les collines s'avancent jusqu'au rivage de la mer. Les récifs de corail sont moins étendus, et ne forment pas des ports aussi sûrs. Le sol, autour de la baie de la *Madre de Dios* ou de *Résolution*, offre une argile ferrugineuse, du trass et de la pouzzolane. Le centre de ces îles est occupé par des rochers entassés qui ressemblent à des tours écroulées. Le climat paraît être un peu plus chaud qu'à Taïti. Les fruits et les plantes sont à peu près les mêmes. Les forêts sont remplies d'oiseaux du plumage le plus brillant et semblables à ceux de Taïti.

Les principales îles de cet archipel furent découvertes par Mendana, qui leur donna le nom de Garcias de Mendoça, vice-roi du Pérou; de là vient qu'on les nomme quelquefois *Mendoces*. Suivant la relation de Mendana, elles étaient habitées par une très-belle race; les femmes se faisaient remarquer par la beauté de leurs traits et par tous les agréments de leur personne; elles pouvaient rivaliser avec les plus belles femmes de Lima. Les *Marquesans* l'emportent, en effet, sur les autres peuples de l'Océanie par les belles proportions de leurs formes et la régularité de leurs traits; et s'ils n'avaient la manie de se tatouer, c'est-à-dire de se noircir la peau par de nombreuses piqûres, leur teint ne serait que basané. Leur tatouement présente d'ailleurs un dessin d'une régularité étonnante et d'un très-bon goût. Ces insulaires se couvrent d'une pièce d'étoffe faite d'écorce d'arbre, qui prend depuis la poitrine jusqu'au milieu de la jambe.

Les cérémonies religieuses sont les mêmes qu'à Taïti; chaque district a son moraï, où les morts sont enterrés sous de grandes pierres. Ils avaient autrefois un grand nombre de divinités. Les femmes y vivaient dans une plus grande dépendance des hommes qu'à Taïti. Les chefs surtout se permettaient la polygamie. Ils avaient la réputation d'être mauvais navigateurs et cruels anthropophages, ne faisant la guerre

que pour avoir des prisonniers à dévorer. Des méthodistes anglais entreprirent de convertir ces enfants de la nature en leur prêchant le protestantisme le plus austère. Le roi Pomaré II abjura entre leurs mains le culte des idoles, et parvint, par leurs conseils, à rétablir la paix dans ces malheureuses îles livrées aux fureurs de l'ivresse depuis que les Européens y étaient venus. La décroissance de la population a cessé, mais elle avait été si rapide qu'on a peine à croire les chiffres : Cook avait estimé qu'elle pouvait atteindre 200,000 âmes, et elle n'était plus que de 7,000 lorsque le christianisme s'y établit. Depuis 1842, la France a établi sa domination sur ces îles : elle a formé un établissement dans l'île de Tahouata et un autre dans l'île de Noukahiva, qui est un lieu de déportation politique; le fort Collet, qui est placé dans la dernière, est le siège du gouverneur particulier des Marquises. Les chefs indigènes reconnaissent la suzeraineté de la France.

§ VI. ILES SANDWICH. — Tout à fait au nord de la Polynésie, nous trouvons les îles *Sandwich* ou *Hawaï*, le groupe le plus isolé et le plus septentrional de la Polynésie. L'île *Owaïhi* ou *Hawaï* est la plus considérable : elle a environ 10,000 kilomètres carrés. La mort de l'illustre navigateur Cook, qui y fut tué par les naturels le 14 février 1779, lui a valu une funeste célébrité. Aujourd'hui c'est le foyer de la civilisation en Polynésie.

Le climat de ces îles paraît plus tempéré que celui des îles d'Amérique situées sous la même latitude. Les montagnes de Hawaï arrêtent les nuages, et la pluie arrose l'intérieur des terres, tandis que le soleil luit sur les rivages. En général les vents y soufflent d'orient, et l'on y est rafraîchi par une brise régulière de terre et de mer. Ces îles produisent des cannes à sucre d'une grosseur extraordinaire, des patates, des arbres à pain, des bananiers, des cocotiers, du bois de santal, des orangers, des citronniers, des tamariniers et des grenadiers. Toutes ces productions y sont moins abondantes que dans les îles méridionales de la Polynésie. Les plantations sont tenues avec un soin admirable; des rigoles et des aqueducs ménagent les eaux qui servent à l'irrigation des champs. La population totale des Sandwich s'élevait en 1853 à 71,049 habitants indigènes et 1,856 étrangers, qui se répartissaient ainsi : Hawaï, 24,188 indigènes; Mauï, 17,330; Molokai, 3,565; Lanai, 600; Oahou, 17,815; Niihan, 790.

Le sol de *Wahou*, d'*Atouï* et de toutes les Sandwich est volcanique. Hawaï est, pour la plus grande partie, couverte de laves plus ou moins anciennes. On peut même dire que toute l'île est un massif fendillé de laves renfermant de nombreux cratères. Dans cette île, le mont *Mowna-Kaa* s'élève à 4,154 mètres. « Quand on en approche du côté de l'est, dit Freycinet, on est d'abord frappé de l'extrême élévation de *Mowna-Kaa*, montagne dont la cime va se perdre dans les nues. Les terres descendent de là en pente douce jusqu'au bord de la mer, où elles se terminent en pointes basses passablement prolongées au large. L'île entière paraît être une masse de lave dont les coulées ont formé les pointes qui saillent en mer. » Le *Mowna-Roa* atteint 3,843 mètres. Cette montagne forme avec le *Mowna-Kaa* et le *Mowna-Houa-Raraï* un grand triangle désert et inculte.

Dans la partie septentrionale de Hawaï se trouve une cascade de 100 mètres de hauteur. C'est dans la même île que se fait remarquer le volcan de *Kiro-Ea* ou

Kai-Roua. Ce n'est point une montagne en ignition, mais une plaine de 7 à 8 milles de circonférence, dans laquelle on peut compter une soixantaine de cratères dont quelques-uns sont toujours en activité. Le *Pouna-Hohoa* présente aussi plusieurs cratères; mais le *Kiro-Ea-Iti* est depuis longtemps en repos, quoique le terrain soit si chaud qu'on y fait cuire des viandes en les enveloppant de feuilles.

Les peuples de ces îles, généralement bons et affables, sont grands et bien faits; leur couleur varie beaucoup; quelquefois elle est d'un brun clair et presque jaune, d'autres fois elle est presque noire. Leurs yeux sont grands, noirs et très-vifs; leur front haut et carré, leur bouche plus que moyenne; leur nez ordinairement plat et large. Ils ont les cheveux noirs, assez longs, très-rarement frisés; quelques-uns leur donnent avec de la chaux une couleur rougeâtre. On voit quelques vieillards avec des barbes longues et bien fournies. Sans être jolies, les femmes ne sont point désagréables; elles se font surtout remarquer par la perfection de leurs formes. Le tatouage, qu'ils pratiquaient autrefois jusqu'au bout de la langue, devient de plus en plus rare, et ce n'est que parmi les vieillards qu'on remarque quelques individus bien tatoués. Le plus grand nombre se contente aujourd'hui de tracer quelques dessins sur les bras; les femmes dessinent sur leurs jambes la figure d'une chaîne dont les anneaux sont plus ou moins compliqués.

Les chefs sont maintenant vêtus à l'euro péenne, ainsi que leurs femmes, dont quelques-unes ont une mise fort recherchée. Les hommes du peuple ont pour vêtement une grande ceinture appelée *maro*, dont une partie leur passe entre les cuisses et se rattache autour des reins. Les femmes portent pour l'ordinaire une chemise de toile et une pièce d'étoffe qui leur entoure le corps. Les deux sexes se parent de colliers et d'ornements faits de fleurs ou de plumes d'oiseaux.

Leur nourriture est en grande partie végétale; elle consiste principalement en *tarro*, espèce de racine qui, crue, est très-âcre et même vénéneuse, et qui, lorsqu'elle est cuite, a un goût excellent et supérieur à celui de la pomme de terre. Cette dernière, ajoutée aux carottes et au poisson, est, après le tarro, leur mets le plus ordinaire. L'eau est leur boisson habituelle: aussi ne les voit-on presque jamais dans un état d'ivresse. Ils tirent par la fermentation une eau-de-vie très-forte d'une plante très-commune dans l'archipel; ils la nomment *lasse*. L'arbre à pain, les bananes, les cocos, les cannes à sucre, fournissent aussi à leur subsistance. Les grands se régalaient avec de la chair de sanglier, de cochon, de chien, de poule ou de bœuf.

Les habitations aux Sandwich sont petites et formées d'un échafaudage recouvert d'herbes sèches. Elles ont la forme de tentes, parce que les côtés s'élèvent obliquement en partant de terre. Elles sont percées de deux portes qui répondent aux vents les plus ordinaires, et qui servent à y entretenir la fraîcheur; le plancher, formé d'une couche de joncs, sert généralement de table. Ces habitations, entourées de treillages et de jardins, sont quelquefois en assez grand nombre pour former des villes.

Les occupations les plus ordinaires des Sandwichiens sont la culture du tarro et la pêche. Le tarro ne vient que dans les endroits marécageux, très-nombreux dans l'île: aussi voit-on les vallées et le pied des montagnes couverts d'eau. Les habitants l'y amènent par des milliers de canaux, qui donnent une très-haute idée de ce peuple sous le rapport de l'industrie et de la constance au travail. Pour la pêche, les Sandwichiens

se servent d'hameçons européens. Ils ont des filets très-grands et très-bien travaillés, qui sont la propriété commune de plusieurs villages. Ils prennent aussi le poisson en l'endormant avec une plante qu'ils nomment *aonohon* : ils en font une pâte qu'ils vont placer au fond de la mer dans les fentes des rochers. Ils ont aussi l'habitude de prendre dans des calebasses des poissons de mer, afin de les accoutumer peu à peu à l'eau douce et de les jeter ensuite dans leurs marais, couverts de tarro, où ils grossissent et deviennent meilleurs que s'ils étaient restés dans la mer. Leurs pirogues ont le fond formé d'un arbre creusé et pointu vers les deux bouts. Elles sont remarquables par la perfection du travail, et en ce qu'on peut à volonté y adapter un mât et des voiles.

L'art de nager est très-familier aux Sandwichiens; ils fendent l'onde avec une vigueur, une légèreté et une habileté extraordinaires : la cause la plus légère les détermine à abandonner leurs pirogues; ils plongent par-dessous, et ils se rendent sur d'autres embarcations très-éloignées. On voit souvent des femmes qui portent des enfants à la mamelle se jeter au milieu des flots, lorsque le ressac trop fort les empêche d'atteindre le rivage sur leurs pirogues; elles traversent un grand espace de mer sans faire de mal à leurs nourrissons. Rien n'est si intéressant que de voir ces insulaires se livrer à un exercice qu'ils nomment *henalou*, c'est-à-dire monter les vagues. Ils se mettent à plat ventre sur une planche de forme ovale, et vont dans les espaces où les rochers de corail ne laissent à la mer qu'une profondeur de 20 à 25 mètres, et où les eaux, roulant en vagues effrayantes, vont se briser sur la plage. Ils passent tantôt dessus, tantôt dessous ces vagues en s'éloignant de la terre; et, parvenus à une grande distance, ils attendent une vague qu'ils jugent devoir aller jusqu'à terre : c'est alors qu'ils se placent devant elle, et se laissent entraîner avec la plus grande rapidité en conservant l'équilibre et le sang-froid.

En 1820, des missionnaires américains apportèrent l'Évangile à Hawaï, et ne tardèrent pas à y introduire les idées européennes; en 1827, deux missionnaires catholiques y débarquèrent à leur tour : des persécutions ne tardèrent pas à les atteindre, eux et leurs prosélytes; mais l'intervention de la France les fit cesser, et aujourd'hui plus de 25,000 catholiques vivent en paix sous le gouvernement de Tomehaméha III. Vers la fin de 1836, une imprimerie multipliait dans ces îles les livres de morale et les livres élémentaires. En 1843, le nombre des élèves des écoles était évalué à 50,000. Partout où l'enseignement des missionnaires s'est répandu, on a vu cesser le vol, l'ivrognerie, l'impudicité et les crimes auxquels s'adonnait cette population livrée sans frein à tous ses penchants.

La langue de ces peuples est douce et pleine d'harmonie; mais aujourd'hui la langue officielle et commerciale est l'anglais. Le gouvernement des îles Sandwich est une monarchie héréditaire affectant des formes constitutionnelles. La constitution proclamée en 1840 reconnaît au roi la propriété du sol, mais lui impose pour conseil un chef distingué par sa naissance et son mérite, qui prend le titre de *premier du royaume*. Les femmes ne sont pas exclues de cette charge, et en 1847 elle était remplie par la reine douairière Kekaohuli, l'une des veuves du roi précédent.

Le roi ne sort jamais sans une suite nombreuse et sans une escorte de dix à douze hommes armés de fusils. Les plaisirs de la cour sont des courses de chevaux et les jeux de cartes, de dés et de boules introduits par les Européens. La police est si bien

faite dans ce pays et les mœurs y sont si douces, qu'un Européen peut la parcourir sans armes avec plus de sécurité que certaines parties de l'Europe.

La civilisation a fait de tels progrès aux îles Sandwich, que nous devons en donner une idée. A Onorourou on publie une gazette approuvée par le roi. On trouve dans ce journal, écrit en deux langues, celle des insulaires et celle des Anglais, les nouvelles du pays, des descriptions des îles voisines et des extraits des journaux que l'on publie à Siam, à Canton, à Calcutta, en Europe et en Amérique; on y insère même des articles scientifiques. En 1837 on a construit dans la capitale une grande école pour y loger et instruire les enfants pauvres. On y a fondé une société de secours pour les matelots malades, infirmes et pauvres. On vend dans l'île d'Oahou tous les vins, toutes les confitures, tous les fromages de l'Europe, ainsi que les produits manufacturés des différentes parties du monde, tels que les soieries de Lyon, les rubans de Saint-Étienne, les glaces de Saint-Gobain, les pianos et les souliers de dames de Paris, les cotonnades et les faïences anglaises, les soieries de la Chine et les châles de Kachemyr. Il y a même des restaurateurs à Onorourou, chez lesquels on trouve toutes les friandises de l'Europe et de l'Asie. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'au milieu de ce mouvement vers des mœurs nouvelles et une haute civilisation, la population même la plus infime reste vertueuse et exempte de corruption et de crimes.

Ce qui peut donner une idée de l'importance commerciale que ces îles atteindront sans doute un jour, c'est celle dont elles jouissent depuis peu d'années. Elles reçoivent annuellement de la France pour plus de 400,000 francs de marchandises, et pour plus de 1,800,000 francs des autres puissances en relation avec elles. Leurs exportations s'élèvent à plus de 1,200,000 francs. Enfin, en 1848, 120 grands navires de commerce étaient entrés dans le port d'Hono-Rourou, et l'on estimait à plus d'un million de francs la valeur du numéraire en circulation dans ces îles. Elles possèdent une douzaine de bâtiments bien armés et une marine marchande parfaitement équipée. Leurs expéditions commerciales s'étendent jusqu'à la côte nord-ouest de l'Amérique, dont elles sont éloignées de plus de 4,000 kilomètres, au Kamtchatka et à la Chine.

La population est divisée en trois classes : la première est celle des *arii* ou chefs de districts, dont un, supérieur à tous les autres, a le titre d'*arii-moï*; la seconde est formée des propriétaires, sans autorité; enfin la troisième est celle des *taoutaous*, qui n'ont ni rang ni propriété.

Les lieux les plus importants de Hawaï sont : *Karakakoua*, où l'on voit une maison royale, et qui compte 3,000 habitants; *Tiah-Tatoua*, gros village où l'on voit une habitation royale et un fort; *Whytea*, qui possède un bon port. Dans cette île il existe encore plusieurs édifices en pierre relatifs à l'ancien culte : le plus important a 74 mètres de longueur, 33 de largeur, avec des murailles de 6 mètres de hauteur et de 2 d'épaisseur. On y trouve aussi deux *pohouna's* ou lieux de refuge, dont les dimensions sont encore plus grandes que celles des temples.

Le premier aspect de l'île *Mowi* ou *Mauï*, la plus grande après la précédente, parut ravissant à La Pérouse. Son sol est composé de détritiques de laves et d'autres matières volcaniques. L'eau se précipite en cascades de la cime des montagnes, et mille ruisseaux arrosent une côte tellement couverte d'habitations, qu'un espace de 12 à 16 kilomètres semblait n'être qu'un seul village. Mais le terrain habitable n'a

que 2 kilomètres de profondeur, et le sud, ainsi que l'ouest, offre des rochers escarpés et stériles.

Bien que Mowi soit beaucoup moins élevée que Hawaï, ses montagnes ont cependant encore des dimensions remarquables. Comme elles sont plus rapprochées du rivage, elles sont plus escarpées, et tellement même qu'il serait impossible de les gravir. Leurs pics aigus, les profondes déchirures de leurs flancs, tantôt couverts d'une végétation active, tantôt entièrement nus, donnent à l'ensemble de la contrée un aspect pittoresque bien digne d'exercer le pinceau d'un peintre habile. La ville de *Raheina* est bâtie à 4 kilomètres de ces hautes montagnes. Elle se compose d'un grand nombre de maisons disséminées sur toute la plage. Ainsi que dans toute cette partie du monde, les mammifères sont en très-petit nombre à Mowi ; on n'y trouvait que des cochons, des chiens et des rats avant l'arrivée des Européens, qui y ont ajouté les brebis, les chèvres, les bœufs, les lapins et les chats. Les chiens sont de la même espèce que ceux de Taïti ; ils ont les jambes courtes et tortues, le dos long et les oreilles droites. Les oiseaux y paraissent très-multipliés, mais les espèces n'en sont pas variées : on y voit de gros pigeons blancs, des chouettes, la poule d'eau commune, des pinsons, la grive, des bécasses, des canards, des oies, des corbeaux et des *nectarinia*, dont les plumes éclatantes servaient autrefois à la fabrication du manteau des grands.

Molokai ou *Morotai*, à l'ouest-nord-ouest de Mowi, est dénuée de bois, et produit surtout des ignames. On n'y trouve ni eau douce ni mouillage. *Lanaï* renferme quelques cantons fertiles.

Oahou ou *Woahou* est une des plus fertiles et des plus belles îles de cet archipel. Elle est devenue en 1819 le siège du gouvernement, qui jusqu'alors avait résidé dans Hawaï, de laquelle elle est éloignée de 148 kilomètres. C'est dans cette île que se trouve la ville *Hono-Rourou* ou *Honolulu*, que l'on écrit aussi *Onorourou*, dont le port est le plus fréquenté par les Européens. Le palais du roi, l'église des chrétiens et la demeure des missionnaires sont les principaux édifices que l'on y remarque. Deux forts protègent cette capitale des îles Sandwich. A 4 kilomètres de la ville, le village de *Waititi* est remarquable par la prodigieuse quantité de cocotiers qui croissent dans ses environs.

Les habitants de l'île *Atoai* ou *Atouï* soignent leurs plantations avec beaucoup plus d'adresse que les habitants des terres voisines. Dans les cantons bas, des fossés profonds et réguliers coupent ces plantations. Les haies sont d'une propreté voisine de l'élégance, et les chemins qui les traversent ont une perfection qui ferait honneur à des ingénieurs européens. L'Océan apporte ici de beaux pins, dont les habitants font des canots.

Les autres îles de cet archipel sont *Tahoïlua* ou *Tahouroua*, qui ne renferme qu'un très-petit nombre d'habitants ; *Renai*, petite île basaltique qui n'offre qu'une végétation rabougrie ; *Molokini* ou *Morokine*, petit îlot qui a la forme d'un soulier ; *Morotai*, couronnée par de hautes montagnes ; *Tahula* ou *Tahoura* et *Onekula*, qui n'ont rien de remarquable. Nous pourrions encore considérer comme des dépendances géographiques des Sandwich l'île *Necker*, découverte par La Pérouse ; l'île *aux Oiseaux*, l'île *Gardner*, le banc des *Frégates françaises*, et quelques autres qui se trouvent au nord-ouest.

§ VII. NOUVELLE-ZÉLANDE. — Nous allons maintenant décrire la *Nouvelle-Zélande*, qui appartient à la Polynésie par les caractères physiques et le langage de ses habitants. Sa côte occidentale fut découverte en 1642 par Tasman, qui représente les habitants comme étant d'une couleur tirant entre le brun et le jaune, avec de longs cheveux noirs, et ressemblant aux Japonais. La découverte de Tasman resta longtemps sans résultat. Un navigateur français, Surville, doubla en 1769 le cap Nord, et découvrit sur la côte orientale la baie de Lauriston; il eût pu enlever à Cook la gloire d'en achever la découverte. En 1779, l'infortuné Marion détermina le pic Mascarin plus exactement que le grand navigateur anglais. Le célèbre Cook visita ces régions dans la même année, et découvrit un détroit qui divise le pays en deux grandes îles. La méridionale était appelée par les naturels *Tavaï-Pounammou*, et la septentrionale *Eahéiano-mawe* ou *Ika-Na-Mawi*. Ces deux îles égalent à peu près les deux tiers de l'Angleterre et l'Écosse en superficie. La septentrionale a 720 kilomètres de long, et l'autre en a 800; leur largeur varie de 40 à 240 kilomètres. Toutes deux jouissent d'un climat tempéré, semblable à celui de Paris, mais plus humide. L'extrémité méridionale est probablement plus froide que l'Écosse. La température moyenne est de 14°,7 cent.; en avril et en décembre elle s'élève à 19 degrés, et descend pendant les mois de juin et de juillet jusqu'à 12 degrés, ce qui prouve que cette terre, quoique moins éloignée de l'équateur que la France, jouit d'une température plus basse et moins sujette aux grandes variations. Cette température, il est vrai, n'a été observée que sur les côtes; ainsi elle peut être différente de celle qui règne dans l'intérieur. Aucun des voyageurs qui l'ont visitée en hiver, même dans les parties australes, n'a vu la neige séjourner dans les plaines, ni la glace prendre la moindre consistance.

Les vents ne règnent nulle part aussi complètement que sur les côtes de ces îles, surtout les vents d'ouest, qui soufflent pendant neuf mois. Quoique leur violence se fasse principalement sentir en hiver, ils ne laissent pas de se faire redouter dans les autres saisons. Les jours dont le matin est caractérisé par le calme le plus profond ne sauraient promettre une soirée tranquille. Les vents du nord-ouest sont les plus communs dans le détroit de Cook.

Le sol de ces deux îles est entièrement montagneux; on y trouve peu de vallées d'une grande étendue. Dans Ika-Na-Mawi, on voit cependant des districts où le terrain est moins irrégulier, les ondulations du sol moins brusques, et dont les pentes plus douces sont favorables à la culture. Dans un très-grand nombre de localités, les hautes montagnes s'abaissent graduellement et présentent des sites pittoresques. Tavaï-Pounammou, d'après tous les voyageurs, possède une grande chaîne de montagnes entassées les unes sur les autres; leurs cimes, parfois couvertes de neiges éternelles et bleuâtres, et leurs flancs escarpés, stériles et solitaires, contrastent vivement avec leurs bases, couvertes d'une riantة végétation. Nous ne connaissons que les côtes de ces îles; peut-être un jour découvrira-t-on, au milieu des montagnes qui couvrent leur intérieur, des plaines agréables et couvertes de toutes les richesses de la nature. La plus haute montagne est le *pic Egmons*, dans l'île septentrionale de la Nouvelle-Zélande; elle est couverte d'une neige perpétuelle; sa hauteur peut être évaluée à 2,550 mètres.

Près du détroit de Cook, le pied des montagnes est composé de pierres sablon-

neuses ou d'un grès jaunâtre, disposé par couches horizontales et traversé par des veines de quartz dans la même situation. Le sol ressemble à une marne jaunâtre. Forster dit que l'île méridionale présente une couche peu profonde de terreau noir, sous lequel il paraît y avoir un roc de jade néphrétique jaune-pâle, coupé par des veines de quartz. On y trouve de la lave mêlée de scories, des ponces, des blocs de ces verres volcaniques appelés obsidiens; des terres cuites à texture friable, comme le tripoli; des silex, des agates, des calcédoines, des cailloux transparents et d'autres cristallisés dans l'intérieur. Il y a sur les flancs des montagnes de l'île septentrionale plusieurs veines de charbon de terre, et plusieurs bancs d'écailles d'huîtres à la profondeur de 3 pieds sous terre et à plus de 18 milles de distance de la côte. On y trouve aussi le schiste argileux, le marbre, le jaspé, le granit à mica noir et quartz blanc. Les seuls minéraux observés sont le fer à l'état d'ocre et le jade vert, qui sert aux naturels pour faire des haches et d'autres outils.

On a reconnu six volcans dans la partie septentrionale de la Nouvelle-Zélande; savoir : dans le canton de *Tae-Ame*, sur les bords du lac *Mokoia*, dans les îles *Banguitoto* et *Korea*, et sur les bords du canal de la reine Charlotte. La petite île de *Pouhia-I-Wakadi* n'est qu'un volcan souvent couvert d'une fumée blanchâtre.

Les caps les plus remarquables sont les caps *Jackson* et *Koamaro*, formant l'entrée du canal de la reine Charlotte, qui s'enfonce à 25 milles dans les terres; le cap *Campbell*, qui forme l'extrémité nord-est de Tavaï-Pounammou; le cap *Saunders*, près duquel la côte forme de bons mouillages contre les vents du sud-ouest et du nord-ouest; les caps *Farewell*, *Borrel*, *Poli-Wero*, *Kawa-Kawa*, la pointe des *Sables*; le cap *Toura-Kira*, qui forme la pointe nord-est de la baie *Inutile*; le cap *Reinga*, appelé *Maria Van-Diemen* par Tasman; les caps *Otou* et *Rakau-Manga-Manga*, près duquel s'élèvent trois petits îlots en forme de coing, dont le principal porte le nom de *Kokako*. Le cap *Tewara*, remarquable par sa hauteur et ses pitons déchirés en forme de stalactites cylindriques, forme avec la pointe nord de l'île Otea l'entrée de la baie Shouraki, qui a plus de 70 milles de profondeur sur 20 à 25 de largeur. Les indigènes appellent *Wai-Apou* le cap que Cook nomma cap *Est*. Le cap *Gapse*, vu de loin, présente l'aspect d'une maison, et le cap *Mata-Mawi* est une pointe très-élevée, dépouillée et taillée à pic en forme de coing posé sur le côté. Nous pourrions encore nommer le cap *Topolo-Polo* et la pointe *Teouka-Kore*.

Les montagnes nourrissent des sources abondantes; chaque rocher a pour ainsi dire sa provision d'eau douce. Les rivières, quoique d'un cours peu étendu, roulent de forts volumes d'eau, et se précipitent souvent en magnifiques cascades. Celle qui a fait donner à une partie de la baie Dusky le nom de cascade *Core* a 10 mètres de diamètre et tombe de 300 mètres de hauteur. *Wai-Kava* offre un superbe bassin de plus d'un mille de largeur sur 3 ou 4 de longueur. Le fleuve *S'houki-Anga*, qui se jette sur la côte occidentale, est considérable; son cours se dirige du nord-est au sud-ouest. Le *Pounake-Tere* est une rivière belle et navigable pour de petits navires; le *Wai-Tangu* mérite d'être mentionné. Il existe dans la partie septentrionale de l'île un lac de 12 kilomètres de longueur, appelé *Morberri*, très-poissonneux, et dont les environs présentent le plus beau paysage. Cette abondance d'eau, si opposée à l'aridité de la Nouvelle-Hollande, favorise la végétation. Les montagnes d'où descend la

rivière de la *Tamise*, dans l'île septentrionale, produisent des bois de construction pour les flottes qui un jour domineront dans le Grand Océan. Les collines mêmes sont couvertes de grands arbres touffus qui conservent leur feuillage jusqu'à ce que les boutons du printemps le fassent tomber en s'ouvrant; car, en juin, qui répond à notre décembre, la verdure est encore très-belle. Le myrte à thé, qui croît sur les collines voisines de la mer, peut remplacer complètement le thé de la Chine. Les feuilles d'un arbre semblable au pin d'Écosse servent contre le scorbut.

Les Européens ont introduit la culture des céréales, des racines et des légumes d'Europe, qui réussissent très-bien. Les naturels de l'île septentrionale cultivent les patates, les ignames, la citrouille, et surtout une espèce de fougère qui donne un suc nourrissant, et dont nous reparlerons. Des espèces de céleri sauvage, le cresson et autres plantes antiscorbutiques y croissent en abondance. Mais la température bannit l'arbre à pain et les palmiers. Nous avons déjà parlé du *phormium tenax*, plante particulière à la Nouvelle-Zélande. On y trouve le *typha angustifolia*, le *scirpus acicularis*, le *scirpus-lacustris*, le *triticum repens*, le *juncus maritimus*, le *juncus communis*, le *chenopodium maritimum*, le *rumex crispus*, la *salsosa fruticosa*, le *plantago major*, deux espèces de *convolvulus*, celle appelée *soldanella*, et celle qu'on nomme *sepium*; le *sonchus oleraceus*, le *ranunculus acris*, l'*arenaria media* et l'*alsine media*.

Les Européens y ont transporté beaucoup d'animaux domestiques; aujourd'hui les cochons sont répandus sur presque toute l'île septentrionale, et ils vivent en plusieurs endroits à l'état sauvage. Les missionnaires y ont introduit les chats, les chèvres, les brebis et les vaches; mais les scrupules des insulaires s'opposent à la propagation de ces espèces. On n'a pas remarqué d'autres mammifères particuliers à cette contrée que les rats, et une espèce de chien-renard, qui est un animal domestique parmi les naturels; mais d'énormes sauriens ont 8 pieds de long, et dévorent ou du moins attaquent les hommes. Les poissons abondent sur les côtes et dans les baies. Les maquereaux et les homards y sont excellents. Il y a des chiens de mer dont la chair, selon Cook, a le goût de la raie. On y pêche encore une foule d'autres espèces très-différentes de celles d'Europe, mais qui presque toutes fournissent une nourriture saine et abondante. Les essaims de poissons se meuvent comme des îles flottantes, et produisent une sorte de courants dans la mer.

La topographie de cette contrée sauvage ne présente que peu d'intérêt; elle nous offre dans l'île septentrionale le cap *Nord* ou *Otou*, suivi de la baie des *Iles*, bordée de rivages très-pittoresques, et de la baie de l'*Abondance*, environnée de terres fertiles. Après le cap *Est* ou *Wai-Apou* vient la baie de la *Pauvreté* et celle de *Hawkes*. Dans la baie *Tejadon* l'on admire un rocher de grès haut de 25 mètres et percé comme un portail. La baie de *Zeehaan*, découverte par Tasman, n'est autre chose que le détroit de *Cook*, dont le navigateur hollandais n'avait pas aperçu l'ouverture. Là, dans l'entrée de *Charlotte*, on voit encore un rocher percé. Le port *Molineaux* offre un asile aux vaisseaux venant de l'est. Le cap *Sud* est situé dans une presqu'île. L'île *Tavaï-Pounammou* est moins connue et à peine peuplée: cela tient sans doute aux vents d'ouest, qui la désolent en tout temps.

Les naturels sont de la même race que les Taïtiens, les habitants de l'île des Amis et les autres Polynésiens. On remarque parmi eux deux variétés assez distinctes: les

Maoris et les *Manga-Manga*. Les individus qui appartiennent à la première sont d'une couleur basanée, un peu plus foncée que celle des Espagnols; quelques-uns même sont blonds. Ils sont d'une grande taille; leurs traits sont d'ordinaire réguliers et agréables. L'influence d'un climat plus froid rapproche leur physionomie de celle des Européens; le nez aquilin, le regard pensif, le front ridé, annoncent un caractère plus mâle, des passions plus durables, une activité plus persévérante. Leurs cheveux sont longs, plats, lisses et quelquefois châains; leurs yeux sont grands et bien fendus; enfin ils ont peu de poils sur le corps. Les hommes de l'autre variété sont moins grands, plus trapus et généralement plus larges; leur couleur est plus foncée que celle des mulâtres: ils ont des cheveux crépus, une barbe frisée, des yeux plus petits et plus perçants, et toutes les parties de leur corps beaucoup plus velues. Tous ont des membres vigoureux et bien proportionnés, des dents superbes, la voix haute et le ventre peu proéminent. Les femmes sont généralement petites, ont les jambes et les cuisses fort grasses, et les traits du visage fort expressifs.

Le *moko* ou tatouage est encore très-usité chez ces peuples, bien qu'il paraisse devenir chaque jour moins fréquent. Ils sont de tous les Océaniens ceux qui se distinguent le plus par les dessins bizarres qu'ils impriment sur leur visage et les diverses parties de leur corps. C'est à l'âge de vingt ans que les jeunes gens subissent ces douloureuses opérations. Il est rare de trouver quelqu'un qui s'y refuse; dans ce cas, il passerait pour un lâche et ne pourrait prétendre aux honneurs militaires. Cet ornement est interdit à ceux qui n'osent se présenter au combat: leur noblesse seule peut alors les y faire participer. Les gens du peuple acquièrent ce droit par des faits militaires. Ce *moko* tient chez eux lieu de signature, et de plus il offre l'avantage d'annoncer sur-le-champ le rang de chaque individu et la condition à laquelle il appartient.

Les Néo-Zélandais, quoique exposés à l'intempérie des saisons et sujets à des privations de tout genre, parviennent ordinairement à une extrême vieillesse. Leurs cheveux ne tombent point et blanchissent très-peu; leurs dents s'usent plutôt qu'elles ne se gâtent, et leurs facultés intellectuelles et physiques se conservent d'une manière étonnante. La salubrité du climat contribue sans doute à ces grands avantages. Le sol demande ici du travail pour être fécond; la nature, plus grande et plus sévère, remplit l'esprit d'images plus graves et plus sombres.

Ces peuples sont actifs, industrieux et susceptibles d'application. On ne remarque point chez eux la légèreté qui semble caractériser les habitants des îles australes. Occupés pendant des années entières de leurs projets, ils prennent tous les moyens de réussir, et les exécutent le plus tôt possible. Ils sont intelligents, surtout pour ce qui regarde le commerce. Ils sont très-courageux dans les combats, très-sensibles aux injures, et s'emportent violemment contre ceux qui blessent leur vanité. Un instant après ils montrent une douceur étonnante. Ces transitions sont si subites qu'on les croirait exécutées à dessein.

Le Néo-Zélandais montre beaucoup d'intelligence dans l'agriculture, la pêche et la fabrication des étoffes. Il s'acquitte aussi fort bien de la construction des maisons, des canots et des divers instruments de guerre et de pêche. La plupart de ces travaux sont exécutés par les femmes. Les hommes, et surtout les guerriers, tiennent à dés-honneur de vaquer aux fonctions domestiques. Quand ils veulent planter un champ

de patates, ils commencent par mettre le feu aux broussailles et aux arbres qui s'y trouvent, ensuite ils remuent la terre avec des bèches. Ils obtiennent dans l'année deux récoltes de patates. Ces époques sont pour eux des réjouissances qu'ils célèbrent par des festins et des danses. Toutes les plantes culinaires d'Europe croissent abondamment dans la Nouvelle-Zélande.

Leurs instruments de musique se bornent à deux ou trois espèces de flûtes, dont ils tirent des sons avec le souffle des narines. Les uns sont des tubes de 6 ou 7 pouces de long, pourvus de trois trous d'un côté et d'un seul de l'autre; d'autres consistent en deux pièces de bois adaptées l'une contre l'autre par des liures très-serrées, de manière à former un tube renflé vers le milieu, où se trouve un seul trou assez large. On souffle par un des bouts, tandis qu'en fermant plus ou moins l'autre on obtient diverses modulations. D'autres enfin ont des trous des deux côtés, outre ceux des deux bouts. Ces instruments sont presque toujours en bois; on en voit cependant qui sont en os humains, ornés de gravures bizarres et d'incrustations de nacre. Leurs chants sont très-variés et presque toujours accompagnés de danses. Leur langue n'est point désagréable : elle n'a ni déclinaisons ni conjugaisons, et, sous ce point de vue, elle ressemble beaucoup à l'anglais et au malai; les mots n'ont guère que deux syllabes, et se terminent presque toujours par une voyelle, ce qui la rend douce et mélodieuse.

Leurs *pâs* ou villages fortifiés sont presque toujours situés sur des pointes élevées et avancées dans la mer. Quand le terrain est plat, ils le rendent tellement escarpé, qu'on a de la peine à le gravir. Une palissade formée de pieux solidement enfoncés dans la terre, et hauts de 2 à 3 mètres, entoure le sommet de l'élévation. Au delà de cette palissade se trouvent des fossés de 2 mètres de largeur sur autant de profondeur. Après avoir franchi les fossés, on trouve une seconde palissade semblable à la première, qui entoure immédiatement les habitations. Les portes ne sont pas vis-à-vis les unes des autres, de sorte que pour franchir le triple rempart il faut en faire une ou deux fois le tour. Ces portes sont gardées par des sentinelles.

L'intérieur du village se compose de deux rangées de maisons placées le long des palissades : ces maisons sont basses, ayant une porte d'un mètre de hauteur et ornée de sculptures qui marquent le rang de l'habitant. Chacune d'elles est accompagnée d'un appentis qui sert de cuisine; c'est là que les indigènes prennent leur nourriture. Ils y passent rarement la nuit, et seulement lorsqu'ils y sont forcés par le mauvais temps; pour l'ordinaire, ils dorment en plein air, enveloppés d'un tissu grossier de nattes. Les seuls meubles que l'on remarque dans ces huttes sont des hameçons, des lignes, des filets, des outils de pierre, des calebasses pleines d'eau et des vêtements grossiers. Un petit carré creux, environné quelquefois de pierres, indique la place du foyer; la fumée n'a d'autre issue que la porte ou la fenêtre. Un simple monceau de feuilles de fougère ou de *typha* sert de lit.

L'espace plus ou moins considérable qui sépare les deux rangées d'habitations dans chaque village est une espèce de place d'armes, plus élevée que le terrain où sont les maisons. Il est très-propre, et coupé seulement de trois édifices publics : ce sont le magasin d'armes, celui des vivres et celui des cordes ou des lignes. Dans le premier de ces magasins, se trouvent une quantité surprenante de jave-

lots de bois, les uns affilés en pointe, les autres taillés en langue de serpent, d'autres garnis de pointes très-aiguës faites avec des os de baleine; des instruments très-lourds propres à percer d'un côté et à assommer de l'autre, des lances d'un bois très-dur et bien sculptées, des casse-têtes de pierre ou d'os de baleine très-polis, affilés et bien travaillés, des fouets propres à lancer de petits javelots comme on lance une pierre avec une fronde; des haches en bois dur et d'une forme propre à tuer des hommes. On y trouve aussi des amas d'outils communs, tels que haches, ciseaux, tous de différentes pierres très-dures, de jade, de granit et de basalte. Dans le second magasin sont des sacs de patates, des fagots de racine de fougère suspendus, différents poissons cuits enfilés par des tresses de jonc et suspendus à l'air; une grande quantité de tronçons de gros poissons cuits enveloppés dans des feuilles de fougère, liés par paquets et suspendus; une grande abondance de Calebasses très-grosses toujours remplies d'eau pour la provision de tout le village. Le troisième magasin contient des provisions de cordes, de lignes pour la pêche, de filasse pour fabriquer les cordes, de fils et de joncs pour faire des filets; une quantité immense d'hameçons de toutes les grandeurs, des pierres taillées pour tenir lieu de plomb aux lignes à pêcher, et des morceaux de bois travaillés pour remplacer le liège. Ces magasins ont ordinairement 6 à 8 mètres de long sur 4 de large. Ils sont construits de pièces de bois bien équarries et bien assemblées. Leurs toits, ainsi que ceux des maisons, sont faits d'une espèce d'herbe qui croît dans les marais.

La base de la nourriture des habitants est la racine de fougère; elle est pour eux ce que le pain est pour les Européens. Ils paraissent n'avoir que ce trait de commun avec les indigènes de la Nouvelle-Hollande; ils font griller légèrement cette racine, après quoi ils la battent avec un petit maillet et s'en nourrissent. Ordinairement ils se contentent de la mâcher pour en extraire le suc; mais dans le temps de disette ils avalent même la partie fibreuse. Des Européens en ont mangé avec plaisir, et les Anglais s'y accoutument promptement. Les indigènes en font de grandes récoltes et l'unique nourriture de leurs esclaves. Cette fougère est celle qu'on nomme *pteris esculenta*. Il y en a d'une autre espèce qui s'élève en arbre et qui fournit une nourriture plus substantielle que la précédente. C'est la partie de la tige voisine de la racine qu'on fait cuire et qu'on réduit en poudre. Les botanistes nomment cette seconde espèce *cyathea medullaris*.

La patate douce, *convolvulus batatas*, que les habitants appellent *koumara*, est le mets le plus délicat qu'ils connaissent. Elle figure dans les festins, et les hommes du peuple n'en mangent que très-rarement. Elle est d'une excellente qualité. Les Néozélandais se nourrissent aussi de poissons, de coquillages, de crustacés, de cailles, de canards, et d'autres oiseaux dont leur pays abonde, de chiens, de rats, etc. Ils font deux repas par jour, l'un le matin et l'autre au coucher du soleil. Ils ne mangent jamais dans leurs maisons, de crainte d'offenser l'*atoua*, qui ne manquerait pas de les punir sévèrement.

L'anthropophagie semblait être chez eux plutôt l'effet d'un désir effréné de vengeance que d'un goût pour la chair humaine. Ils se livraient à cet affreux excès principalement après la victoire; mais les dernières relations des missionnaires ne permettent plus de l'attribuer à leurs idées superstitieuses sur la guerre, puisque quelquefois ils égor-

gent de sang froid des esclaves pour les dévorer. Ils se contentent ordinairement de manger la cervelle, et rejettent le reste de la tête. La chair d'une femme ou d'un enfant est pour eux le mets le plus délicieux qu'ils connaissent, et celle d'un Néo-Zélandais est préférable, disent-ils, à celle d'un Européen.

Dans leurs aliments ils ne se servent jamais de sel ni d'autres assaisonnements; ils n'aiment ni les viandes ni les poissons salés. Ils ne connaissent aucune boisson spiritueuse, et détestent les liqueurs fortes. Il leur faut beaucoup de temps pour s'accoutumer à l'usage du rhum et du vin, et encore il est très-rare de trouver des individus qui le préfèrent aux boissons sucrées qu'ils aiment beaucoup, telles que le café, le chocolat, le thé, etc. La plante appelée *piper excelsum*, qui donne une boisson chérie de toutes les autres tribus polynésiennes, se trouve aussi à la Nouvelle-Zélande; les indigènes la connaissent, mais n'en font aucun usage.

Leur religion était purement métaphysique : un Dieu suprême, des dieux secondaires, la croyance aux génies et à l'immortalité de l'âme en étaient les bases. Ils ont l'habitude d'enterrer leurs morts; mais les funérailles de leurs chefs sont accompagnées de nombreuses cérémonies. « On immole, dit un voyageur, une partie des femmes et des esclaves du défunt, dont l'âme doit aller le rejoindre dans l'autre monde, et dont la chair sert à célébrer le festin funèbre. Toutes les personnes qui ont touché le cadavre sont *tabouées*; pendant un certain temps il leur est interdit de toucher des aliments, et l'on est obligé de les faire manger comme des enfants. On prononce sur la tombe du chef plusieurs discours, dans lesquels on raconte ses exploits et ceux de ses aïeux, exploits qui font aussi le sujet de chants que l'on compose à cette occasion. Au bout d'un an, on déterre les ossements du chef, on les gratte soigneusement avec un coquillage, on les enveloppe dans une natte, et on les transporte dans la sépulture de ses ancêtres, après avoir renouvelé les sacrifices et toutes les cérémonies qui avaient eu lieu lors de son enterrement; cette nouvelle cérémonie se nomme *Haihunga*. »

Le *tabou* ou *tapou* est ici, comme nous l'avons vu ailleurs, une superstition bizarre, qui consiste à s'imposer une privation volontaire pour calmer la divinité offensée. La personne ainsi tabouée se trouve en la puissance de la divinité, et elle ne peut se servir de ses mains pour manger. Ceux qui sont riches se font servir, les autres se baissent jusqu'à terre pour satisfaire à ce besoin de la nature. Les objets frappés d'un tabou ne sauraient servir à l'usage ordinaire; il est même défendu d'y toucher; la divinité se mettrait en colère et exterminerait le coupable, et c'est pour éviter ces maux qu'on le punit de mort. Toute personne peut imposer le tapou, mais les pauvres ne peuvent se l'imposer que pour eux-mêmes. Les gouverneurs l'imposent généralement aux objets, et alors aucun individu ne peut les toucher. Les malades atteints d'une maladie jugée mortelle, les femmes près d'accoucher, sont mis sous l'empire du tapou. Ces personnes sont alors déposées sous des hangars en plein air, et privées de toute communication. M. Nicholas s'exprime ainsi en parlant de cette institution :

« Pour suivre la valeur du mot *tapou*, il faudrait détailler minutieusement toutes les circonstances de l'économie politique. Ce peuple règle ainsi ses travaux journaliers et tous les actes de la vie. Bien qu'il assujettisse à une foule de restrictions absurdes et

pénibles, il est fort utile dans une nation si irrégulièrement constituée. En l'absence des lois, il offre la garantie de conserver les personnes et les propriétés, en leur donnant un caractère authentique que personne n'ose violer; sa puissante influence peut arrêter les hommes les plus cruels et les plus avides. »

Ces insulaires croient aussi aux enchantements, qu'ils nomment *makoutou*; c'est, disent-ils, de là que viennent les maladies et la mort. Les songes, surtout ceux des prêtres, sont d'une très-haute importance pour les décisions de ces peuples; résister à l'inspiration d'un songe est une injure directe à l'atoua qui l'a envoyé.

Les filles se marient de fort bonne heure, souvent même avant l'âge de onze ans. Le mariage a lieu sans cérémonie et par le fait même de l'introduction de la jeune fille dans la maison de son futur. Le mari a le droit d'épouser plusieurs femmes; mais comme elles peuvent habiter rarement ensemble, il est obligé de fournir à chacune un logement; quelques chefs en ont eu jusqu'à sept et même dix. Parmi ces femmes, il y en a une qui occupe le premier rang, qui participe seule aux honneurs et aux dignités de son mari, et dont les enfants sont destinés à succéder au père dans ses possessions et dans son pouvoir. L'adultère entraîne presque toujours la peine de mort pour la femme qui s'en rend coupable; cependant quelquefois le mari se contente de la répudier et de la renvoyer à ses parents.

Ces peuples mesurent le temps par nuits, *pô*; par lunes, *marama*, et par années composées de cent lunes, *tau*; c'est ainsi qu'ils comptent leur âge et calculent tous les autres événements.

Enfermés dans leurs *pâs* ou parcourant les déserts, ces malheureux sauvages vivent dans un état de guerre presque continu; chaque tribu suppliait ardemment le capitaine Cook d'exterminer ses antagonistes. Leur vengeance ne s'éteint que dans le sang de leurs adversaires; ils ne pardonnent jamais, et ce qu'il y a de plus extravagant, c'est qu'ils croient que l'âme d'un homme dévoré par son ennemi est condamnée à un feu éternel.

Leur habillement général est fait de nattes grossières, mais assez serrées pour les mettre à l'abri des injures de l'air. Il est composé de deux pièces, dont l'une couvre les épaules et s'attache sur le devant de la poitrine; l'autre leur couvre les reins et descend jusqu'à mi-jambes. Dans les occasions solennelles, ils portent des nattes d'un tissu fin et soyeux, tantôt d'une blancheur éclatante avec des bordures élégantes et variées, tantôt couvertes de dessins sur toute la surface, tantôt enfin garnies de poils de chien ou des belles plumes de l'oiseau *kiwi*¹. Ils ne portent ni coiffure ni chaussure, et les enfants restent nus jusqu'à l'âge de huit ans. Ils sont aujourd'hui passionnés pour les vêtements européens. Hommes et femmes portent aux oreilles de petits morceaux de jade ou des chapelets. Leur visage est barbouillé de rouge, apparemment de l'ocre de fer mêlée de graisse. Les barques sont construites de planches bien jointes et attachées avec de forts osiers; quelques-unes ont 16 mètres de long. Les grands canots portent trente hommes et plus; ils sont très-fréquemment ornés d'une tête habilement ciselée, dont la physionomie exprime la rage. Ils manient très-adroitement leurs grossiers outils, qui sont pour la plupart faits de jade.

Les Néo-Zélandais étaient divisés en tribus, ayant chacune un chef. Ces tribus se

¹ Dumont d'Urville, II, page 480.

composaient d'hommes libres, d'esclaves, d'enfants d'esclaves, et de ceux qui, sans être esclaves, sont obligés pour subsister de se mettre au service des autres. Aujourd'hui il y a encore des chefs, mais il n'y a plus d'esclaves. Les chefs principaux (*ragantira-rahi*) paraissent être indépendants dans leur tribu, qu'ils gouvernent à leur gré, sans reconnaître de puissance supérieure à la leur. Le pouvoir qu'ils ont sur leurs sujets n'est pas déterminé : il dépend de l'affection, de l'estime et de la confiance qu'ils leur inspirent et de l'influence qu'ils peuvent obtenir. Ce dernier résultat provient ordinairement ou de leurs grandes possessions en terres et en esclaves, ou de leurs exploits militaires, ou bien de leur prudence et de leur sagesse comme prophètes. Le pouvoir passe ordinairement du frère aîné aux cadets, pour revenir ensuite aux enfants de l'aîné. Les femmes ne peuvent en être investies. Ceux qui sont inhabiles à la guerre, soit par crainte ou pour cause de blessure, le cèdent à un de leurs proches parents qui peut s'y distinguer.

Les noms des principaux villages sont généralement inconnus ; on en voit beaucoup dans la partie septentrionale, mais nous ne pouvons nommer que *Pakohou*. Sur la côte nord-est on voit successivement *Wai-Tangui*, *Shiomi*, *Kawa-Kawa*, *Wai-Kadi*, *Rangui-Hou*, *Dona-Tara*, premier établissement des missionnaires ; *Tepouna*, *Kidi-Kidi*, chef-lieu d'une mission et situé au fond du canal de même nom ; *Tekoke*, *Mata-Ouvi*, *Korora-Reka*, *Kahou-Wera*, presque abandonné. *Koro-Kava*, où périt l'infortuné navigateur Marion, ne présente que des ruines. Entre le cap Rakau et le cap Vangani, on remarque *Vanga-Maumau*, *Vanga-Oudou* et *Ika-Nake*. En remontant le Shouki-Anga, on voit d'abord *Widia*, village situé dans une vallée riche et fertile, et, à 9 milles plus loin, *Widi-Nake* et *Witi-Wai-Iti*, qui paraissent bien peuplés. A ce dernier village la rivière Pounake-Tere, venant du sud, se jette dans le fleuve après avoir baigné plusieurs villages, tels que ceux d'*Otaïti* et de *Rangui-Waka-Taka*. Plus loin le fleuve se divise en deux branches, et au point de division l'on remarque une île dont la surface ne paraît être que d'un acre : elle est occupée par un village très-peuplé. La branche du nord conduit au village de *Tepapa*, et celle du nord-est à ceux de *Karaka* et de *Houta-Koura*. Le premier est situé au pied des montagnes boisées qui séparent les districts de Shouki-Anga et de Waï-Mate, et le second se trouve dans une vallée riche et agréable. Il y a beaucoup d'habitants.

Dans le territoire de Waï-Mate on voit les villages d'*Okoura*, de *Wai-Tangui*, situés sur la rivière de même nom, et à quelques milles de la côte *Shouraki-Poua-Rahi*, village d'un aspect romantique. C'est dans ce territoire que plusieurs voyageurs placent le lac *Rato-Doua*, qui, d'après Blossville, a 70 milles de circonférence et 20 à 26 brasses de profondeur ; ses eaux sont douces, alimentées par une dizaine de rivières et une source d'eau chaude. Au milieu de ce bassin s'élève la petite île *Mokoia*, qui n'a guère que trois milles dans sa plus grande dimension.

C'est en 1814 que, pour la première fois, le christianisme fut apporté dans la Nouvelle-Zélande. Marsden, chapelain colonial de Sydney, fonda une mission à la baie des Iles ; en 1822, les Wesleyens en établirent une autre à Wangaroa, aussi sur la côte occidentale ; enfin des prêtres catholiques vinrent s'y établir, sous la conduite de M. Pompallier. Mais ces trois missions éprouvèrent d'autant plus de difficultés que l'introduction des liqueurs spiritueuses et des armes à feu avait surexcité l'esprit

guerrier des indigènes. Bientôt même un grand chef nommé Hongui, étant parvenu à chasser ou à soumettre toutes les tribus qui refusaient de reconnaître son autorité, tourna ses armes contre les établissements européens et les détruisit. En 1831, de nouveaux missionnaires trouvèrent plus de facilités pour faire des conversions, et bientôt l'idolâtrie fut à demi détruite. Le commerce européen profita de ce changement : la baie des Iles devint le rendez-vous des baleiniers ; en 1836, 151 navires y abordèrent ; en 1837, 149 ; en 1838, 172. L'Angleterre, qui y avait d'abord mis un consul, crut opportun de former un établissement sérieux, et, grâce à un traité fait avec les chefs indigènes, elle put, le 21 mai 1840, déclarer prendre possession du groupe de la Nouvelle-Zélande. Mais l'avidité des colons vint bientôt remettre tout en question : un nommé Héké, fils adoptif du célèbre Hongui, souleva ses compatriotes, irrités de voir leurs terres passer peu à peu aux mains des étrangers. Les Anglais furent battus plusieurs fois, mais les vainqueurs ne se montrèrent pas moins dociles à la voix des ministres de la religion : ainsi, après la prise de *Korororika*, ils s'abstinrent des liqueurs fortes, sur les remontrances que l'évêque leur fit entendre. L'Angleterre, ayant enfin triomphé, résolut de gagner par des bienfaits cette population énergique : sir Georges Gray, nommé gouverneur, se montra conciliant et doux ; partout il créa des écoles ; ne faisant aucune distinction entre les sectes chrétiennes, il a mis à leur disposition tous les fonds dont il a pu disposer. Voulant combattre les maladies qui dépeuplent ces îles, il a établi des services médicaux dans tous les centres de population ; enfin, s'il a défendu la vente aux indigènes des armes et de la poudre, il a défendu d'autre part la vente des terres à des particuliers européens. Son administration, sage et prudente, s'est appliquée à détruire les animosités de tribu à tribu, et le respect pour les juges qu'il a établis est tellement grand qu'il n'est pas rare de voir les indigènes les préférer à leurs chefs nationaux. Aujourd'hui les Néo-Zélandais luttent d'activité et d'industrie avec les colons ; ils sont armateurs, propriétaires d'usines, et surtout éleveurs de chevaux. Avant l'arrivée des Européens, la population indigène était évaluée à 120,000 habitants ; des documents plus récents ne la portent qu'à 100,000. Cette dépopulation est attribuée aux guerres de 1821 à 1830, à la superstition qui empêchait la population de nourrir les malades, à la polygamie, aux suicides nombreux et aux maladies que les Européens y ont apportées.

De 1848 à 1851, la colonie de la Nouvelle-Zélande a pris un grand développement : la population européenne s'est élevée à 27,000 habitants ; les exportations ont atteint en 1850 le chiffre de 2,886,275 francs, et le revenu celui de 1,443,575 francs. On divise cette colonie en six provinces : Auckland, Nouveau-Plymouth, Nelson, Wellington, Cantorbéry, Otago. Chaque province est gouvernée par un surintendant assisté d'un conseil provincial électif de 9 membres. Un gouverneur général, assisté d'un conseil législatif et d'une chambre de représentants, dirige l'administration générale. Le corps législatif est composé de 10 à 15 membres, nommés à vie par la couronne ; la chambre des représentants est formée de 25 membres au moins, de 40 au plus et élus pour 5 ans. On doit comprendre qu'un semblable état politique suppose une transformation complète dans la vie morale et matérielle d'un peuple, et que chaque jour fait disparaître ce qui peut encore rester des anciennes mœurs.

Près des côtes de la Nouvelle-Zélande se trouvent plusieurs petites îles. Nous allons

les nommer, en commençant par la partie méridionale. Ces îles sont l'île *Longue*, *Kackahow*, *Ernest*, *Fenoua-Ho*, *Chase*, *Bench* et *Stewart*, qui est la plus grande : on y trouve les ports *Facile*, *Mason*, *Williams* et *Pegasus*. Près de la côte occidentale on remarque l'île élevée et stérile que Cook nomma *Solander* ; on a reconnu qu'elle se composait de deux îlots distincts. Les îles *Pepin* et *Lookers-On* sont encore dignes d'être mentionnées.

Autour de l'île septentrionale de la Nouvelle-Zélande nous remarquerons *Entry*, les îles du *Pain de Sucre*, *Gannet*, *Manawa-Tawi*, *Moudi-Motou*, *Didi-Houa*, *Motou-Kawa*, *Panake*, *Tiki-Tiki*, *Motou-Roa*, *Motou-Arohia*, *Motou-Doua*, *Motou-Kiakia*, *Moko-Inou*, le *Fanal*, le *Navire*, *Moro-Tiri*, *Tarangua*, *Toutourou* et *Shoutourou*, couverte de bois et remarquable par une cime très-élevée. Entre les presqu'îles Malte-Brun et Buache se trouvent plusieurs îlots, et plus loin on voit successivement *Ranguitoto*, *Motou-Tabou*, *Kourâ-Kia*, *Otata*, *Wai-Heka*, île maintenant déserte, où existait en 1820 un pâ très-peuplé ; *Pouhia-I-Iwakadi*, couverte de fumée, et *Houana-Hokeno*, stérile et inaccessible.

A 900 kilomètres au sud-est de la Nouvelle-Zélande se trouve l'île *Campbell*, que découvrit le capitaine danois Hardinbourg. Ses côtes occidentales et méridionales ne présentent qu'un rocher gris presque à pic, d'une grande hauteur et dépourvu de végétation ; les autres parties de l'île sont couvertes de verdure, mais sans un seul arbre. Partout le sol paraît déchiré ; plusieurs pitons aigus et très-escarpés dominent l'intérieur. Les habitants, au nombre de 2,500, paraissent par leur extérieur et leurs coutumes de même origine que les Néo-Zélandais. La polygamie est autorisée par leurs lois : les chefs ont d'ordinaire quatre ou cinq femmes, et les gens du peuple une ou deux. Ces chefs obéissent à un roi qui dépend de l'établissement de la Nouvelle-Galles méridionale.

Au sud-ouest de cette île se trouve celle de *Macquarie*, qui a 40 kilomètres de long du nord au sud, sur 6 kilomètres de large. Les côtes n'offrent aucune baie où l'on puisse aborder. Le sol en est montueux et stérile. Le sommet le plus élevé qui ait été mesuré atteint une hauteur de 235 mètres. On ne voit sur cette terre aucun mammifère, mais seulement quelques oiseaux, qui, faute d'arbres, sont réduits à faire leurs nids dans la terre. On y remarque un grand nombre de lacs qui nourrissent beaucoup de truites.

Autour de Macquarie, découverte en 1811 par quelques pêcheurs, se trouvent les groupes de *The Judge and his Clerk* et de *The Bishop and his Clerk* (le Juge et son Clerc et l'Évêque et son Clerc).

Les îles *Snares* et le groupe de *lord Auckland*, au sud de la Nouvelle-Zélande, indiquent une continuation sous-marine de la chaîne de montagnes qui parcourt cette terre.

Une autre chaîne est marquée à l'est et presque parallèlement à la Nouvelle-Zélande par les îles *Bristol*, *Antipodes* et *Bounty*. Plus au nord se trouvent *Cornwallis*, *Pitt* et *Chatham* : celle-ci, la plus considérable, a été découverte par Broughton : sa longueur peut aller à 48 kilomètres. Le terrain s'y élève graduellement, et forme dans l'intérieur des collines d'un aspect agréable. Il paraît qu'elle renferme une de ces lagunes si fréquentes dans les îles basses de cet Océan. On donne à ces îles, entourées

d'ilots, le nom de groupe de *Broughton*. La végétation y a beaucoup de force; les arbres cependant ne sont que d'une élévation moyenne : ils sont dégagés de branches jusqu'à une certaine hauteur, et l'on ne voit point de broussailles; un de ces arbres ressemble au laurier, et un autre a des joints comme la vigne. On voit dans les mains des habitants plusieurs filets et lignes d'un beau chanvre, qui sans doute est du cru de l'île. Ces habitants sont des hommes de moyenne taille, vigoureux, bien proportionnés; ils ont le teint d'un brun obscur, et les traits bien prononcés. Leurs cheveux et leur barbe sont noirs; leur corps n'offre aucun indice de tatouage. Une peau de phoque et une natte tressée avec art forment leur vêtement. Les oiseaux, qui tous jouissent d'une paix profonde, semblent des mêmes espèces que ceux des environs de la baie Dusky.

Telles sont les principales terres et les îles de la cinquième partie du monde ou de l'Océanie.

CHAPITRE QUATRIÈME.

TERRES AUSTRALES.

On a découvert récemment dans le voisinage des pôles des terres glacées et inhabitées, où l'on a, au 70° degré, des jours et des nuits de 60 à 65 fois 24 heures; au 80° degré, des jours et des nuits de 127 à 134 fois 24 heures. Celles qui sont voisines du pôle arctique touchent presque au continent américain, et seront naturellement décrites avec ce continent; mais les terres voisines du pôle antarctique sont à peu près également distantes des pointes les plus méridionales de Madagascar (Afrique), de la Nouvelle-Hollande (Océanie), de la terre de Feu (Amérique), et, comme nous ne pouvons leur donner une place rigoureusement exacte, nous allons les décrire à la suite de l'Océanie.

Nous avons tracé sommairement dans l'histoire de la géographie (t. I^{er}, p. 58) le récit des explorations faites vers le pôle sud, et qui ont immortalisé les noms de Dumont d'Urville, de James Ross, de Wilkes, etc. Nous n'avons donc plus qu'à parcourir ces terres inconnues, qui présentent partout le même aspect de solitude et de désolation : une origine volcanique, des glaces éternelles, d'éternels brouillards, point d'animaux autres que le pingouin et le phoque, pas une trace de végétation.

En partant de la partie méridionale du continent américain, les premières terres qu'on rencontre sont les *Orcades* ou *Orkney méridionales*, découvertes par Powell en 1822, et qui se composent d'une grande île, *Coronation*, de *Pomona*, de *Laurie* et de plusieurs autres. Toutes paraissent de formation volcanique, et les endroits non recouverts de glace ne sont que des rochers affreux dépourvus de tous végétaux.

À l'ouest des *Orcades* s'étendent les *Nouvelles-Shetland australes*, archipel découvert par Smith en 1819, et dont les îles principales sont *Clarence*, *Barrow* ou *roi Georges*, *Livingston*, etc. Ce sont des terres élevées, couvertes d'énormes glaciers qui s'étendent du sommet des montagnes jusqu'à la mer, où ils forment des murailles inaccessibles. Elles renferment d'énormes pitons qui ont l'apparence de volcans éteints. Quelques îles sont des cônes isolés qui se dressent brusquement au-dessus de la mer : tel est le volcan de l'île *Bridgeman*, qui n'a que 150 mètres d'élévation,

mais qui fume encore. L'île *Déception*, qui fait partie de ce groupe, a l'apparence d'une terre plus que les îles voisines. On y remarque une baie très-profonde et dont le fond est de cendres, plus de 150 trous qui exhalent des gaz avec un bruit sourd et des sifflements, de nombreuses sources chaudes, des montagnes couvertes de laves et de scories, etc.

Au sud des Nouvelles-Shetland, de l'autre côté du détroit de Banskfield, souvent obstrué par les glaces, nous trouvons la terre *Joinville*, découverte par Dumont d'Urville en 1838, et qui paraît n'être qu'une île : c'est une contrée uniforme, de moyenne hauteur, séparée de la terre Louis-Philippe par un canal étroit, encombré d'îles, dont la principale, appelée *Astrolabe* par Dumont d'Urville, est volcanique. Au bout de ce canal se trouve le golfe *Èrèbe et Terreur*, exploré par Ross, qui, à ce qu'on croit, rejoint à l'ouest le canal d'Orléans, de telle sorte que la terre Louis-Philippe ne serait qu'une île détachée d'un grand continent, auquel appartiennent vraisemblablement la terre de la Trinité et la terre de Palmer. Quoi qu'il en soit, la terre *Louis-Philippe*, découverte par Dumont d'Urville, est dominée à l'intérieur par de hautes montagnes éternellement glacées : les plus élevées de ces montagnes ont été appelées *Penny et Haddington* : celle-ci n'a pas moins de 2,450 mètres de hauteur.

De l'autre côté du canal d'Orléans, qui sépare l'île ou terre Louis-Philippe des terres voisines, se trouvent des contrées qui paraissent se joindre, et sont appelées terre de *la Trinité* et terre de *Palmer*. Elles se dirigent de l'est à l'ouest ; la première a été découverte par Forster en 1829, la seconde par Palmer en 1822. Cette dernière se termine par un long isthme qui s'avance vers le nord, et forme avec la terre de la Trinité la baie *Hugues*, dans laquelle on a reconnu quelques îles sans importance. La terre de *Graham* paraît être le prolongement de la terre de Palmer ; elle se dirige du nord au sud, et en face d'elle se trouvent les trois îles *Kempl*. Puis viennent au sud-ouest de la terre de Graham les îles *Biscoë* et *Adélaïde*, découvertes par Biscoë en 1831, et les îles *Alexandre I^{er}* et *Pierre I^{er}*, découvertes par Bellingshausen en 1821, derrière lesquelles sont des glaces infranchissables. A l'ouest de ces îles et pendant 100 degrés, il n'y a aucun indice de terre. On trouve ensuite, entre le 163° et le 170° méridien, et entre les 70° et 79° latitude, la terre *Victoria*, découverte par Ross en 1841, et qui se dirige du sud au nord : elle est bordée d'une chaîne de montagnes dites de l'*Amirauté*, et élevées de 2,500 à 3,000 mètres. Dans une des îles voisines de cette côte, vers le 77° parallèle, se trouvent les volcans *Erebus* et *Terror*, ainsi appelés des célèbres vaisseaux de James Ross, qui périrent plus tard dans les mers boréales. L'Erebus est en pleine éruption ; il a plus de 4,000 mètres de hauteur, est couvert de neiges jusqu'à son cratère, et lance des flammes et des cendres à plus de 600 mètres de hauteur. Le Terror est aussi élevé, mais éteint. Ces montagnes ont été observées de l'île Franklin, où aborda James Ross, et qui, située à 78° 4', est le point le plus méridional des explorations faites jusqu'à ce jour vers le pôle antarctique. James Ross, en s'avancant de ce côté, avait pour but de trouver la position exacte du pôle magnétique, c'est-à-dire du point où l'aiguille d'inclinaison de la boussole se tient verticale, point que l'on suppose placé dans la terre Victoria, à 76 degrés, et qu'il avait précédemment déterminé au pôle nord.

La terre Victoria tourne à l'ouest vers le cap Nord, et au nord de ce cap on trouve

les trois îles *Balleny*, très-élevées et volcaniques. Puis on voit des banquises ou barrières de glaces, derrière lesquelles sont des apparences de terres qui rejoindraient la terre Victoria à la terre *Adélie*. Cette terre, découverte par Dumont d'Urville en 1839, qui a pu en explorer 30 lieues de côtes, est un pays élevé de 4 à 500 mètres, revêtu d'une couche épaisse de glaces et de neiges depuis le sommet des hauteurs jusqu'au rivage. Le sol paraît composé de roches granitiques. La terre Adélie paraît se joindre au nord-ouest à la terre *Clarie*, découverte par Balleny en 1839, et qui offre le même aspect : des montagnes entièrement couvertes de glaces, des vallées remplies de glaciers qui descendent jusqu'aux falaises du rivage ; aucune trace de végétation, pas même le plus maigre lichen. A l'ouest de la terre Clarie sont des apparences de terres où l'on distingue les monts *Tottens* ; puis viennent la terre *Sabrina*, dont l'existence est douteuse, des apparences de terres où l'on remarque les monts *Knox* et *Termination*, enfin la terre *d'Enderby*, découverte par Biscoë en 1831, qui est au sud de Madagascar, vers le 66° parallèle et le 45° degré de longitude orientale.

En résumé, toutes ces terres ou apparences de terres, Enderby, Sabrina, Clarie, Adélie, Victoria, etc., semblent faire partie d'un immense continent, qui occuperait tout le pôle antarctique. Peut-être la terre Victoria va-t-elle rejoindre à l'est la terre Graham, mais rien ne prouve que cette dernière, ainsi que Palmer, Louis-Philippe, Joinville, ne soient de véritables îles.

Telles sont les terres nouvellement découvertes vers le pôle austral, et sur lesquelles les voyages qu'on pourra faire de ce côté ne donneront que « peu de lumières, soit pour la navigation, soit pour la géographie », disait Cook en 1775 : quelques centaines de lieues de côtes inhabitées et inhabitables, un sol si profondément glacé que les volcans eux-mêmes y conservent une enveloppe éternelle de glaces et de neiges, des mers très-dangereuses, remplies de banquises ou de champs de glaces ; enfin un pays sans la moindre végétation, où les richesses minérales, s'il s'en trouve, ne pourraient être exploitées.

Parmi les résultats obtenus par les explorations faites dans ces terres désolées, il faut constater celui-ci : il paraît démontré que, si jusqu'au 50° degré de latitude la température des deux hémisphères est à peu près identique, au delà de cette latitude les régions australes sont plus froides que les régions boréales, avec cette différence cependant que, si les étés y sont plus froids, les hivers y sont moins rigoureux ; en d'autres termes, l'échelle des variations thermométriques paraît moins longue pour l'hémisphère austral que pour l'hémisphère boréal, c'est-à-dire que le climat dit marin prédomine dans le premier, pendant que le climat dit continental prédomine dans le second ¹.

¹ Voyages de Dumont d'Urville et de James Ross. — Vincendon-Dumoulin. — *Revue des Deux-Mondes* (février 1856), etc.

TABLEAUX de la superficie et de la population de l'Océanie.

I. OCÉANIE OCCIDENTALE OU MALAISIE.

ILE DE SOUMATRA.*

Superficie : 320,000 kilomètres carrés. — Population : 3,900,000 habitants.

Partie hollandaise. 1,525,000.	Côte ouest.	1,015,000 habitants.	
	Benkoulén.	111,000	—
	Palembang.	316,000	—
Partie indépendante.	Lampoungs.	83,000	—
	Achem.	1,000,000	—
	Battas.	1,000,000	—
	Siak, Menang-Kabou, etc.	375,000	---

ILES NASSAU, BINTANG, BANKA, ETC.

Superficie : ? — Population : 78,000 habitants.

ILE DE JAVA.

Superficie : 118,000 kilomètres carrés. — Population : 9,942,000 habitants.

22 résidences hollandaises.	9,117,000 habitants.	
Royaume de Sourakasta.	400,000	—
Royaume de Djokjokarta.	325,000	—

ARCHIPEL DE MADOURA-TIMOR.

Ile Madoura.	Superficie, ?	60,000 habitants.	
Bali.	6,000 kilomètres carrés;	1,000,000	—
Lombok.	620	?	—
Sumbava.	?	60,000	—
Timor.	23,600	1,000,000	—

ILE DE BORNÉO.

Superficie : 675,000 kilomètres carrés. — Population : 3 à 4 millions d'habitants.

Possessions hollandaises.	690,000 habitants.	
Royaume de Sambas, de Pontbianak, de Landak, e'c.	2,000,000	—
Royaume de Varouni, des Tidouns, des Biadjous, etc.	1,000,000	---

ARCHIPEL DE SOULOU.

Population : 200,000 habitants.

ILES CÉLÈBES.

Superficie : 190,000 kilomètres carrés. — Population : 2 millions d'habitants.

Possessions hollandaises.	360,000 habitants.	
Royaume de Macassar.	65,000	—
Royaume de Boni.	200,000	---
États sauvages.	1,375,000	---

ILES MOLUQUES.

Résidence de Ternate	93,000 habitants.
Résidence d'Amboine	132,000 —
Résidence de Banda	6,000 —

Résumé des possessions hollandaises dans l'Océanie, voir tome II, page 707.

ILES PHILIPPINES.

Partie espagnole. Superficie	2,500 milles carrés géographiques.
— Population recensée	2,665,000 habitants.
— non recensée	1,000,000 —
Ile de Luçon . . Superficie	147,170 kilomètres carrés.
— Population	1,822,000 habitants.
Iles Bissayes . . —	808,000 —
Ile Mindanao . . — catholique	44,000 —

II. OCÉANIE CENTRALE OU MÉLANÉSIE.

AUSTRALIE.

Superficie : 775,000 kilom. carr. — Population : indigènes, 500,000 hab. ; Européens, 452,000.

Possessions anglaises, voir page 614.

Nouvelle-Calédonie	60,000 habitants.
Archipel Salomon	100,000 —
Louisiade	15,000 —
Nouvelles-Hébrides	150,000 —
Nouvelle-Bretagne	65,000 —
Nouvelle-Guinée	500,000 —

III. OCÉANIE SEPTENTRIONALE OU MICRONÉSIE.

<i>Archipel des Carolines.</i>	
Population	50,000 habitants.
<i>Iles Pelew ou Palaos.</i>	
Population	10,000 habitants.
<i>Archipel des Mariannes.</i>	
Population	6,000 habitants.

<i>Archipel de Magellan.</i>	
Population	1,000 habitants.
<i>Archipel de Mulgrave.</i>	
Population	2,000 habitants.
Autres îles	1,000 habitants.

IV. Océanie Orientale ou Polynésie.

<i>Ile Rorouma.</i>	
Population.	4,000 habitants.
<i>Archipel de Viti.</i>	
Population.	85,000 habitants.
<i>Archipel des Amis ou Tonga.</i>	
Population.	200,000 habitants.
<i>Groupe de Horn.</i>	
Population.	500 habitants.
<i>Archipel des Navigateurs.</i>	
Population.	160,000 habitants.
<i>Archipel de la Société.</i>	
Population.	15,000 habitants.

<i>Archipel de Cook.</i>	
Population.	110,000 habitants.
<i>Archipel Pumatou.</i>	
Population.	3,500 habitants.
<i>Archipel de Mendana ou des îles Marquises.</i>	
Population.	40,000 habitants.
<i>Iles Sandwich.</i>	
Population.	150,000 habitants.
<i>Nouvelle-Zélande.</i>	
Population.	100,000 habitants.
Autres îles.	3,000 habitants.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME CINQUIÈME.



LIVRE VINGT-DEUXIÈME.

ASIE.

CHAPITRE PREMIER.

GÉNÉRALITÉS. — MONTAGNES ET FLEUVES. — RÉGIONS PHYSIQUES. — CLIMAT. — HABITANTS.
RÈGNE VÉGÉTAL ET ANIMAL.

§ I. Limites et dimensions. — Orographie	1
II. Régions physiques. — Hydrographie.	9
III. Climats	12
IV. Habitants.	14
V. Règne végétal et animal	17

CHAPITRE DEUXIÈME.

PROVINCES CAUCASIENNES DE LA RUSSIE.

§ I. Le Caucase. — Versant méridional. — Productions. — Populations.	24
II. Monts Ararat. — Bassin du Kour. — Géorgie	27
III. Iméréthie, Gourie, Mingrélie, Abasie	29
IV. Chirvan et Arménie russe	32

CHAPITRE TROISIÈME.

TURQUIE D'ASIE. — ASIE MINEURE.

§ I. Généralités.	35
II. Orographie.	35
III. Hydrographie.	37
IV. Climat, productions, habitants.	39
V. Description des villes.	41

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE QUATRIÈME.

TURQUIE D'ASIE. — ARMÉNIE, KOURDISTAN, MÉSOPOTAMIE OU AL-DJEZIREH,
BABYLONIE OU IRAK-ARABI.

55

CHAPITRE CINQUIÈME.

TURQUIE D'ASIE. — SYRIE ET PALESTINE.

§ I. Aspect général. — Montagnes	67
II. Cours d'eau	70
III. Climat et productions	71
IV. Habitants	71
V. Description des villes	72
VI. Villes de l'intérieur	77
VII. Villes de la Palestine	80
Divisions politiques de la Turquie d'Asie	87
Tableau comparatif des divisions de la Palestine	88

CHAPITRE SIXIÈME.

ARABIE.

89

CHAPITRE SEPTIÈME.

PERSE.

§ I. Histoire et limites	115
II. Orographie et hydrographie	117
III. Géologie, climat, productions	120
IV. Description des provinces et des villes	123
V. Langue, habitants, caractères, costumes, etc.	136
VI. Mariages, justice, fêtes, religion	139
VII. Industrie, commerce, population	141
VIII. Gouvernement, finances, armée	144
Tableau de la population, de la superficie, des contributions, etc., de la Perse	147

CHAPITRE HUITIÈME.

AFGHANISTAN.

§ I. Description physique	147
II. Population, langues, races, etc.	150
III. Kaboulistan	151
IV. Royaume de Kandahar	154
V. Royaume de Hérat	156

CHAPITRE NEUVIÈME.

BÉLOUTCHISTAN.

153

CHAPITRE DIXIÈME.

TARTARIE INDÉPENDANTE OU TURKESTAN.

§ I. Limites et description physique	163
II. Mers Caspienne et d'Aral	167

§ III. Climat, géologie, productions	169
IV. Pays des Kirghiz.	171
V. Khanat de Khokhan.	177
VI. Pays des Turcomans.	179
VII. Khanat de Khiva.	181
VIII. Grande Boukharie.	186
IX. Khanat de Khoumdouz.	193
X. Petits khanats. — Khaffiristan.	195

CHAPITRE ONZIÈME.

SIBÉRIE OU RUSSIE D'ASIE SEPTENTRIONALE.

§ I. Limites, orographie, géologie.	196
II. Steppes	205
III. Cours d'eau.	206
IV. Lacs.	208
V. Climat, productions.	211
VI. Animaux.	215
VII. Population, mœurs, langues.	217
VIII. Description des villes. — Sibérie occidentale.	226
IX. Sibérie orientale.	232
X. Pays d'Okhotsk, Kamtchatka, Kouriles.	238

CHAPITRE DOUZIÈME.

EMPIRE CHINOIS. — PREMIÈRE PARTIE : PETITE BOUKHARIE, DZOUNGARIE, MONGOLIE,
MANDCHOURIE ET CORÉE.

§ I. Divisions générales. — Petite Boukharie.	243
II. Dzoungarie.	249
III. Mongolie. — Pays des Khalkhas.	254
IV. Désert de Gobi.	257
V. Mongolie proprement dite.	259
VI. Mongols du Khoukhou-noor.	260
VII. Mœurs et institutions des Mongols.	262
VIII. Mandchourie.	264
IX. Royaume de Corée.	269

CHAPITRE TREIZIÈME.

EMPIRE CHINOIS. — DEUXIÈME PARTIE : LE TIBET ET LE BOUTAN.

§ I. Description physique.	273
II. Provinces et villes.	278
III. Habitants, mœurs, costumes, sciences, etc.	282
IV. Boutan.	287
V. Bouddhisme.	292

CHAPITRE QUATORZIÈME.

EMPIRE CHINOIS. — TROISIÈME PARTIE. — CHINE PROPREMENT DITE.

§ I. Limites, montagnes, productions minérales.	296
II. Fleuves, lacs, canaux.	299

§ III. Climat	301
IV. Agriculture, productions, animaux	302
V. Description des provinces et des villes. — Tchy-li	307
VI. Chan-toung, Kiang-sou, Ngan-Hoeï	311
VII. Tché kiang, Fou-kian, île de Formose	314
VIII. Kouang-toung et Hainan.	318
IX. Kiang-si, Hou-nan, Hou-pé	321
X. Chan-si, Chen-si, Kan-sou	323
XI. Szu-tchouan, Kouei-tcheou, Kouang-si, Yun-nan	325
XII. Traits physiques et moraux. — Gouvernement, justice, lois.	328
XIII. Langue, instruction, industrie, plaisirs	330
XIV. Lois civiles — Religions.	336
XV. Commerce, population, finances.	338
Tableau des divisions et de la population des provinces de la Chine, etc.	342
Tableau de la population de l'empire chinois.	346
Récapitulation des impôts	346
Tableau synoptique des nations tatares.	347

CHAPITRE QUINZIÈME.

JAPON ET LIEOU-KHIEOU.

§ I. Description physique. — Productions.	348
II. Gouvernement de Matsmai.	352
III. Population, mœurs, industrie, religion	359
IV. Îles Lieou-Khieou	366

CHAPITRE SEIZIÈME.

HINDOUSTAN. — BASSINS DE L'INDUS ET DU GANGE.

§ I. Limites, dimensions, orographie, géologie.	369
II. Cours d'eau	375
III. Climat, productions, minéraux	379
IV. Description des pays. — Bédestan	388
V. Pays des Sykes.	390
VI. Kachemir, Kouhestan et Pendjab.	392
VII. Pays du Sindh.	399
VIII. Katch et Goudjérate	405
IX. Radjepoutana, Daoudpouta, Sirhind.	407
X. Sindhya.	410
XI. Province d'Agrah.	412
XII. Province de Delhi	415
XIII. Royaume d'Aoude et Rohilkend	418
XIV. Province d'Allah-abad	420
XV. Bengale	425
XVI. Gherval et Népaül.	429

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

HINDOUSTAN. — PRESQU'ÎLE DU DÉKHAN.

§ I. Divisions générales.	433
II. Les Mahrattes, le Nizam, le Nagpour.	434

§ III. Orissa. — Cirkars du Nord	440
IV. Karnatik.	441
V. Madouré et Mysore.	446
VI. Côte de Bombay, Konkan, Kanara.	448
VII. Côte de Malabar	451
VIII. Ceylan.	454
IX. Iles Laquedives et Maldives.	463
X. Population. — Caractères physiques	466
XI. Langues	470
XII. Castes	471
XIII. Religion	474
XIV. Caractères, costumes, mœurs, etc.	477
XV. Industrie et commerce.	479
XVI. Histoire	482
XVII. Administration, armée.	485
XVIII. Finances, commerce, causes de décadence.	489
Tableaux statistiques de l'Hindoustan.	492
Armée des Indes en 1852.	492
Détail des possessions immédiates	493
Détail des possessions médiates.	494
Commerce de la France avec l'Inde anglaise	495

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

EMPIRE DES BIRMANS ET INDO-CHINE ANGLAISE.

§ I. Description physique.	495
II. Populations, langues, religions.	499
III. Empire des Birmans. — Histoire.	501
IV. Limites, productions.	502
V. Provinces et villes	503
VI. Caractère, industrie, religion.	506
VII. Indo-Chine anglaise. — Assam, Djyntiah, Katchar, Kassay, etc..	508
VIII. Arakan, Pégou, Martaban	512
IX. Ye, Tavay, Tenasserim.	514
X. Wellesley, Malacca, Singapour.	515
XI. Iles Andaman et Nikobar	516

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

ROYAUME DE SIAM ET EMPIRE D'ANNAM.

§ I. Siam. — Description physique — Climat. — Productions.	519
II. Description des villes.	522
III. Laos, Chantabury, Tchongs, etc.	524
IV. Caractère, mœurs, industrie.	527
V. Gouvernement, histoire, etc.	531
VI. Presqu'île de Malacca	533
VII. Empire d'Annam. — Tonking	534
VIII. Cochinchine	538
IX. Histoire, gouvernement, etc.	542
X. Tsiampa et Kambojje	543
Tableau statistique des principaux États de l'Indo-Chine.	546

LIVRE VINGT-TROISIÈME.

OCÉANIE.

CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION GÉNÉRALE. — MALAISIE.

§ I. Divisions, description physique, climat, etc.	547
II. Règne végétal.	551
III. Règne animal.	553
IV. Population.	556
V. Malaisie. — Soumatra. — Description physique.	558
VI. Soumatra. — Provinces et villes.	561
VII. Iles Nassau, Bintang, Banka, etc.	564
VIII. Java. — Description physique.	566
IX. Java. — Provinces et villes.	569
X. Java. — Population, mœurs, etc.	573
XI. Madoura, Bali, Lombok, Sumbava, Florès, Timor, etc.	575
XII. Bornéo avec les petites îles voisines.	579
XIII. Célèbes et îles voisines.	585
XIV. Moluques.	589
XV. Histoire et administration des possessions hollandaises.	594
XVI. Iles Philippines.	596

CHAPITRE DEUXIÈME.

MÉLANÉSIE.

§ I. Australie. — Côtes.	603
II. Orographie, hydrographie, climat.	607
III. Règne végétal. — Règne animal.	609
IV. Population.	611
V. Colonisation, mines d'or.	614
VI. Divisions politiques. — Villes principales.	615
VII. Tasmanie et îles dépendantes.	618
VIII. Nouvelle-Calédonie.	622
IX. Nouvelles-Hébrides. — Archipel Santa-Cruz.	625
X. Archipels Salomon, de la Louisiade, de la Nouvelle-Bretagne.	629
XI. Nouvelle-Guinée et petites îles voisines.	633

CHAPITRE TROISIÈME.

POLYNÉSIE.

§ I. Micronésie. — Iles Pelew. — Iles Mariannes.	638
II. Iles Carolines.	641
III. Polynésie proprement dite. — Rotouma. — Iles de Viti, des Amis, etc.	646

TABLE DES MATIÈRES.

687

§ IV. Archipels des Navigateurs, de la Société, etc.	651
v. Archipels de Cook, Pomotou, Marquises.	655
VI. Iles Sandwich	658
VII. Nouvelle-Zélande.	663

CHAPITRE QUATRIÈME.

TERRES AUSTRALES.

674

Tableaux de la superficie et de la population de l'Océanie.

I. Océanie occidentale ou Malaisie	677
II. Océanie centrale ou Mélanésie.	678
III. Océanie septentrionale ou Micronésie	678
IV. Océanie orientale ou Polynésie.	679

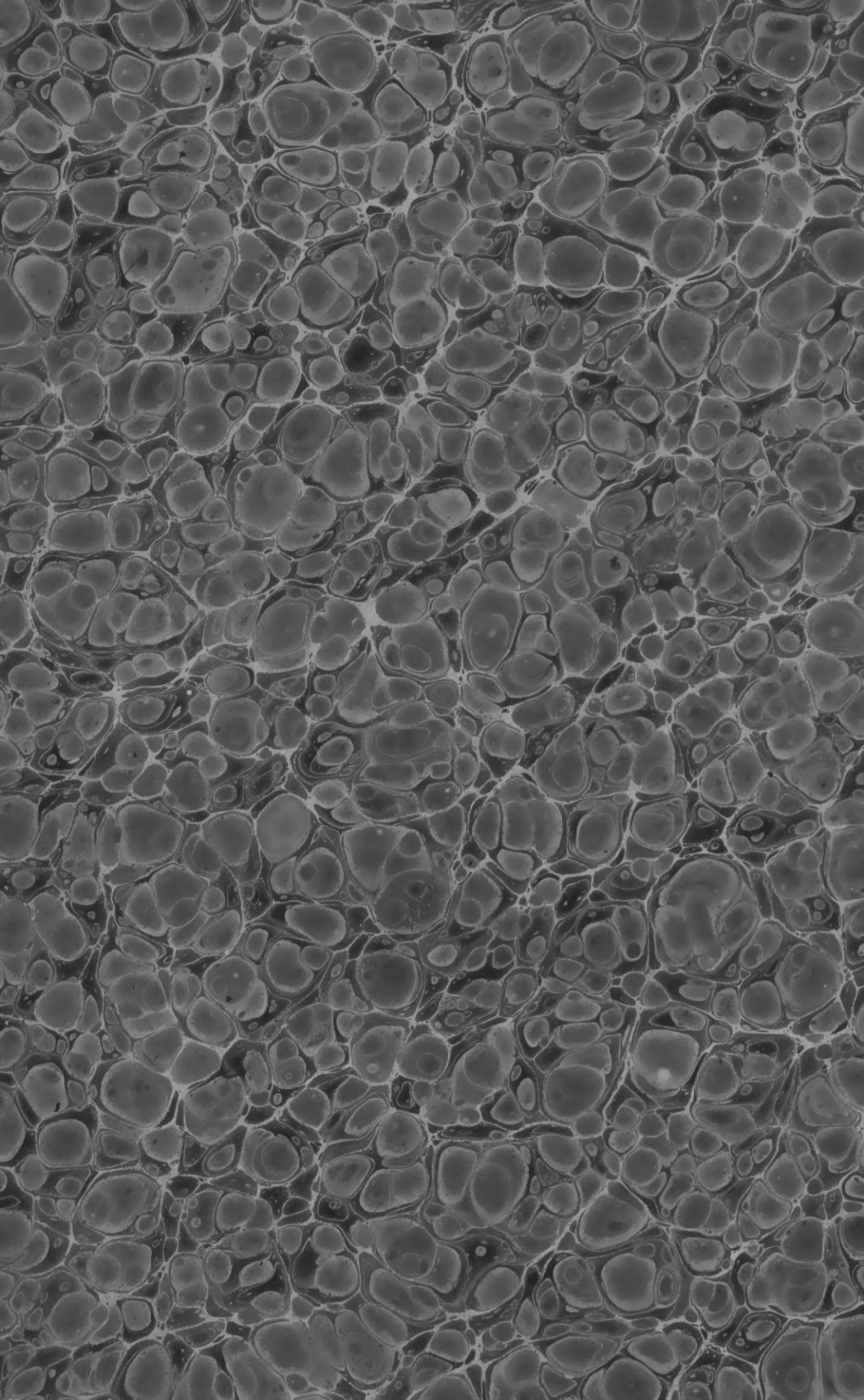
FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME.

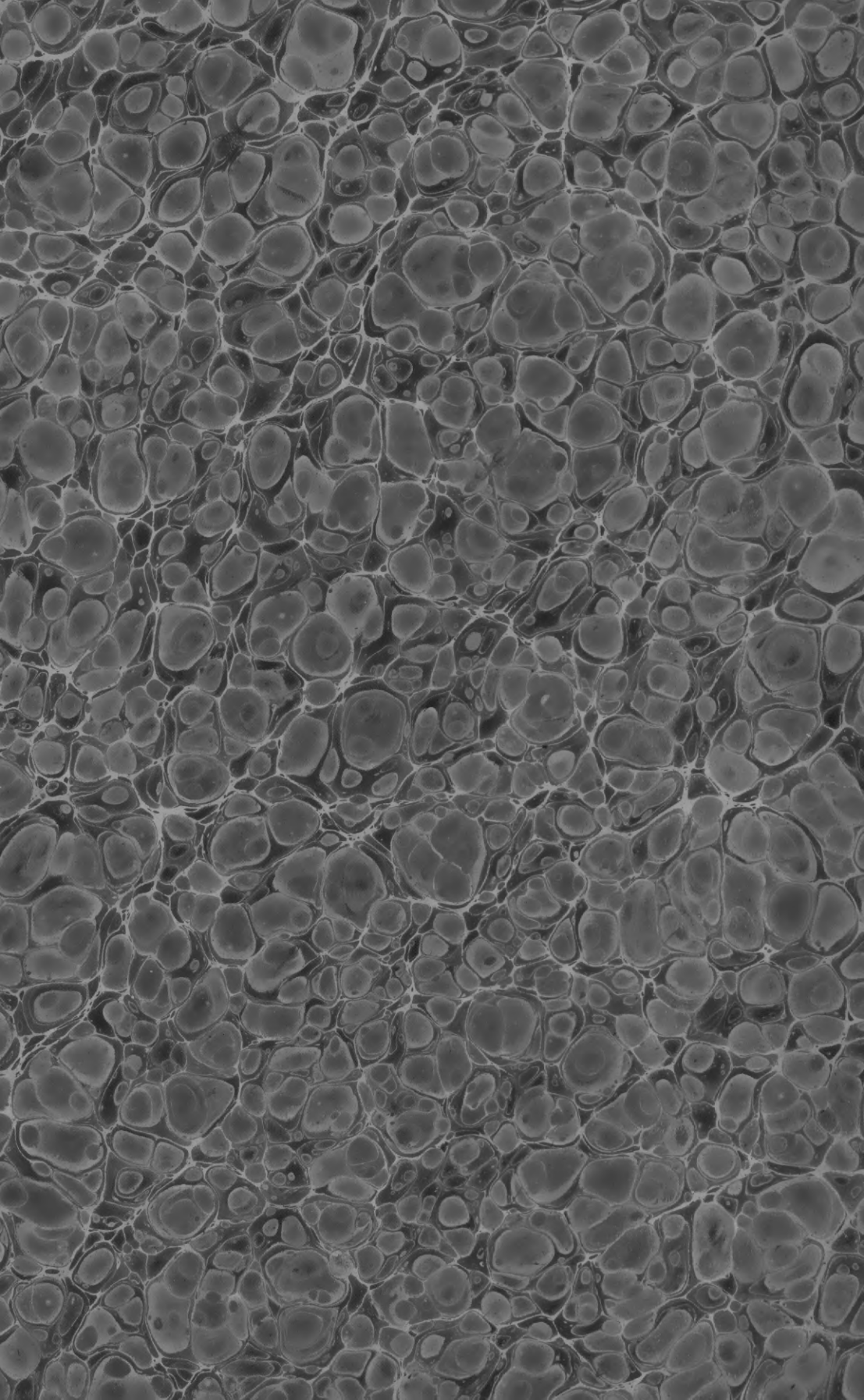


Biblioteca Pública de Valladolid



71871746 BPA 665 (V.5)







MALTE BRUN

GEOGRAFIA

5

Biblioteca

de

Santa Cruz

**BPA
665**